LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE.

1854

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LIV

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXIIe ANNÉE. — 1854.

LA RENAISSANCE DES LETTRES EN ITALIE.



Quinzième siècle. — Les Grecs émigrés à la cour des Médicis. — Dessin de Gilbert.

Le palais de Florence dans la *via Larga*, ce chef-d'œuvre de Michelozzi; la villa de Poggio-a-Cajano, cette ferme qui ferait l'orgueil des souverains les plus puissants; Careggi, d'où sont datées la plupart des lettres de Marsile

Ficin ; la délicieuse villa assise sur la pente de la montagne qui couronne l'antique ville étrusque de Fiesole, le berceau de Florence, qu'elle domine : ce sont là des lieux sacrés pour les amis des lettres.

C'est surtout dans cette dernière maison, au milieu des jardins en terrasse, sous les portiques d'où l'on découvre une campagne délicieuse, que Laurent venait oublier les soucis de sa grandeur et charmait ses loisirs avec les sublimes visions de la philosophie de Platon, qui s'harmonisent si bien, comme l'a dit Hallam, avec le calme d'un soir d'été sous le beau ciel d'Italie.

« Jamais, dit cet historien, les sympathies de l'âme avec la nature extérieure ne pouvaient être plus vivement excitées; jamais sujets de méditation plus saisissants ne pouvaient s'offrir à l'esprit du philosophe et de l'homme d'État. Florence était à ses pieds. Une grande ville vue d'un point élevé, lorsqu'elle est plongée dans le silence, présente un des tableaux qui font le plus d'impression, et en même temps les plus beaux qu'il soit possible de contempler. Mais quelles graves pensées ce spectacle ne devait-il pas évoquer à l'esprit d'un homme qui, par la force des événements, par l'ambition de sa famille et la sienne propre, se trouvait engagé dans la périlleuse nécessité de gouverner sans le droit, et de corrompre ses concitoyens pour les asservir plus aisément; d'un homme qui n'ignorait pas quelles haines, quels projets de vengeance, quelles passions profondes s'agitaient contre lui au dedans et au dehors? Si ces pensées pouvaient faire passer un nuage sur le front de Laurent, et troubler la tranquillité qu'il cherchait dans cette retraite, le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, cette campagne où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la magnificence de la nature ou de l'industrie de ses habitants, cet horizon borné de toutes parts par des montagnes boisées et s'élevant d'étage en étage : tout cela, joint aux charmes des discours de ses amis, lui offrait des pensées qui étaient bien de nature à ramener le calme dans son esprit. »

Cette villa, aujourd'hui la propriété d'une des plus illustres familles de Florence, et qui porte son nom, la villa Mozzi, a été chantée par Politien dans un petit poëme latin. Car Politien n'était pas seulement un grand poëte italien, le précurseur de l'Arioste : « A force de goût, a dit un juge bien compétent, M. Villemain, Politien s'était naturalisé Romain du temps d'Auguste. Ses vers, on ne les distinguerait pas de la poésie de Virgile : ils en ont le tour libre, le mouvement et l'harmonie. Une passion s'y fait sentir et leur donne le naturel. Cette passion, c'est l'amour des lettres porté au point d'être lui-même une poésie. »

Dans ce petit poëme, intitulé *Rusticus* (l'Homme des champs), après avoir retracé avec un charme singulier l'heureux sujet des Géorgiques, il s'écrie :

« O dieux puissants, accordez-moi une telle vie; donnez-moi ce bonheur, ce délassement du travail, ces faciles richesses! Que l'ambition de mes vœux s'élève jusque-là! Jamais, certes, jamais je ne demanderai que mon front envié brille de l'éclat du chapeau rouge, ou soit ceint de la mitre à triple couronne. Voilà ce que je rêvais, paisible dans la grotte de Fiesole, dans la maison des champs des Médicis, aux portes de Florence, sur ce mont consacré qui domine la ville d'Homère et les flots lentement déroulés de l'Arno, dans cet asile heureux et ce doux repos que me donne Laurent, une des gloires d'Apollon, Laurent, l'appui fidèle des muses persécutées. S'il me fait jamais de plus assurés loisirs, je sentirai le souffle d'un dieu plus grand : ce ne sera plus la forêt et mes rochers de la montagne qui rediront ma voix; mais toi-même, ô ma douce patrie, un jour peut-être tu ne dédaigneras pas mes vers, quoique tu sois, ô Florence, la mère de si grands poëtes! »

Que de souvenirs s'éveillent à ces accents! Comment séparer dans sa pensée la mémoire de Florence et des Médicis de la gloire des arts au quinzième siècle?

Après le mouvement littéraire qui avait marqué le douzième siècle, l'Europe était retombée insensiblement dans la barbarie. Tandis que les littératures et les langues modernes se développaient à l'aventure, la connaissance de l'antiquité se réduisait à rien : on ne savait plus même écrire le latin. Les scolastiques du treizième siècle, qui étaient les seuls savants du temps, ignoraient les règles les plus élémentaires de la grammaire, bien différents en cela de leurs devanciers, qui avaient de plus le mérite d'une originalité puissante. Cependant, en Toscane, en même temps que se formait et se polissait la plus parfaite des langues néo-latines, on revenait quelque peu à l'étude du petit nombre de monuments de la littérature latine échappés à la destruction. On traduisait des fragments de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste. Un moine génois, Jean Balbi, compilait un dictionnaire. C'était l'aube d'une ère nouvelle, qui ne se développa véritablement que sous l'influence de Pétrarque et de Boccace. L'un et l'autre encouragèrent de tous leurs efforts l'étude de la littérature latine. Plusieurs ouvrages importants furent retrouvés et divulgués. Mais la connaissance de la langue grecque était perdue, même en Italie, malgré les relations de commerce si fréquentes entre ce pays et Constantinople. Pétrarque essaya vainement d'apprendre le grec d'un moine de Calabre qui avait été envoyé en mission, vers 1342, par l'empereur Cantacuzène. Boccace y réussit mieux quelques années après, grâce aux leçons qu'il reçut d'un autre Calabrais, Léonce Pilate, et il put lire Homère dans le texte original. En l'année 1395, un certain Emmanuel Chrysoloras, qui était venu solliciter les secours des puissances chrétiennes contre les Turcs, donna des leçons publiques de langue grecque dans l'université de Florence, et il y fit quelques élèves. Un Sicilien, Jean Aurispa, rapporta en 1423 de Constantinople le texte grec de Platon, de Plotin, de Diodore, d'Arrien, de Dion Cassius, de Strabon, de Pindare, de Callimaque et d'Appien, et il expliqua ces auteurs à Florence et à Bologne. La langue grecque commença donc à se répandre en Italie parmi les savants; les manuscrits se multiplièrent; on entreprit de les traduire en latin. Le pape Eugène IV encouragea cette étude naissante. Le roi de Naples Alphonse l'imita, ainsi que le petit souverain de Ferrare. Mais leurs encouragements s'effacèrent bientôt devant la munificence et le zèle de Cosme de Médicis, ce marchand florentin, qui recueillit et patronna, avec une générosité qu'on a vue à peine à la cour de quelques rois, les émigrés de Grèce et de Constantinople. A mesure que le flot de l'invasion turque se répandait, tous les Grecs lettrés se réfugiaient à Florence. Au premier rang d'entre eux étaient Théodore Gara, Pléthon, Bessarion. Ils apprirent promptement le latin et l'italien. Ils ouvrirent des cours publics; ils firent des élèves, et, grâce à la protection de Cosme, la véritable antiquité, c'est-à-dire la langue et la littérature grecques, furent étudiées comme elles ne l'ont peut-être jamais été depuis. Le pape Nicolas V rivalisa de zèle avec le marchand de Florence. Il fonda la Bibliothèque du Vatican, dans laquelle il rassembla cinq mille manuscrits, et fit traduire en latin Diodore de Sicile, la *Cyropédie* de Xénophon, Hérodote, Thucydide, Polybe, Appien, Strabon, Théophraste, les *Lois* de Platon, l'*Almageste* de Ptolémée, et la *Préparation évangélique* d'Eusèbe.

Sur ces entrefaites, Constantinople tomba aux mains des Turcs (1453), et une nouvelle émigration de lettrés vint donner une impulsion plus puissante à ce mouvement. C'est alors que vinrent en Italie Argyropoulos, Chalcondyle,

Andronic Calliste, et le plus éminent de tous, Lascaris, de la famille impériale. Sous leurs auspices, on s'adonna à l'étude de la philosophie grecque. Aristote et Platon furent étudiés et expliqués. L'un et l'autre eurent leurs sectateurs. Cosme de Médicis et ses protégés tenaient pour Platon. Dans sa propre maison, il fonda une académie platonicienne, et, comme il n'avait jamais eu le loisir d'étudier le grec, il choisit un jeune homme, Marsile Ficin, et le chargea de traduire tous les ouvrages de son philosophe favori, afin de les goûter mieux qu'il ne pouvait le faire par des explications orales.

Cosme mourut en 1464, mais son patronage ne devait pas finir avec lui. Son petit-fils, le célèbre Laurent de Médicis, partageait son admiration pour la langue et la littérature grecques, qu'il connaissait parfaitement, ainsi qu'il convenait à l'élève de Marsile Ficin et de Politien. C'est alors que la littérature italienne, qui avait paru un moment sacrifiée aux premiers engouements pour l'étude de l'antiquité, recueillit les fruits de ce renouvellement de l'esprit humain. Le poëme de *la Joute* de Politien, le *Morgante Maggiore* de Luigi Pulci, l'un et l'autre commensaux et amis de Laurent, ouvrirent dignement une ère nouvelle dans la langue et la littérature de l'Italie, et furent comme le prélude du seizième siècle. Laurent était lui-même un auteur d'un grand mérite. Ses *canzoni*, ses petits poëmes, auraient suffi pour faire la gloire d'un simple particulier. Mais sa haute influence efface en lui le poëte et demeure son premier titre à la renommée. La postérité l'a noblement récompensé en donnant son nom à l'époque dans laquelle il a vécu, et qu'a illustrée son fils le pape Léon X (1).

VANDER-BURCHT,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

C'est le nom trop peu connu de l'un des plus respectables bienfaiteurs de l'humanité. Né à Gand, le 26 juillet 1567, d'une famille noble qui, au seizième siècle, a donné aux lettres latines plusieurs écrivains distingués, Vander-Burcht entra dans les ordres, entraîné par une vocation irrésistible. De l'évêché de Gand, auquel l'appela son mérite personnel et non point ses grandes alliances dans les Pays-Bas, il fut promu, en 1615, à l'archevêché de Cambrai. On doit le compter au nombre des plus dignes prédécesseurs de Fénelon et du cardinal Giraud, ces deux grandes illustrations d'un des siéges les plus renommés de la chrétienté.

Prélat actif, laborieux, d'une piété rare, d'une charité sans bornes, Vander-Burcht, dans la conduite de son troupeau, ne songea pas seulement aux besoins du moment; sa tendre sollicitude s'étendit au bien-être des générations qui devaient remplacer celle à qui il donnait l'exemple de toutes les vertus. On le vit consacrer tout son patrimoine et la meilleure partie des revenus de son archevêché à assurer la moralité et l'instruction des classes pauvres, par la création d'un grand nombre d'institutions de bienfaisance qui fonctionnent encore aujourd'hui sur leurs bases primitives; témoignage non équivoque et permanent de l'excellence du jugement et des vues de leur fondateur.

Le plus important de ces établissements est connu dans le pays sous le nom de Sainte-Agnès, et devrait l'être sous celui de Vander-Burcht. C'est un asile destiné à recevoir cent jeunes filles appartenant à la classe ouvrière et nées à Cambrai, Ors, le Cateau, Catillon. Admises gratuitement comme pensionnaires, dès l'âge de douze ans, dans une vaste maison que Vander-Burcht a fait construire lui-même à ce dessein, elles en sortent après deux ans de séjour, et reçoivent dans l'intervalle une éducation appropriée à la position en vue de laquelle on les élève, c'est-à-dire qui les met à même de diriger un *ménage*, soit comme domestiques, soit comme femmes d'ouvriers. Le temps de leur séjour expiré, elles ont droit à une petite dot mise sur un fonds de réserve alimenté par le produit de leurs travaux manuels journaliers, autre institution économique du charitable prélat.

On a cru longtemps que c'était sur le plan de la fondation de Sainte-Agnès ou Vander-Burcht, mais pour répondre à d'autres besoins, que Louis XIV, ou plutôt madame de Maintenon, avait dressé les statuts de la célèbre maison de Saint-Cyr. Le fait paraît douteux, quoiqu'il y ait entre les deux institutions plusieurs points communs.

Il faudrait un volume pour énumérer seulement toutes les maisons de refuge, les asiles, les hospices, que Vander-Burcht a ouverts à l'indigence, qu'il a améliorés, ou dont il a su accroître les ressources durant son épiscopat, tant à Cambrai qu'à Gand, au Cateau, au Quesnoy, à Tessines, à Enghien, à Mons, etc., etc.

Mais son plus beau titre de gloire, à notre sens du moins, c'est d'avoir résolu le problème de l'instruction gratuite et, en quelque sorte, obligatoire, résolu autant qu'il peut l'être, en fondant une école dite *Dominicale*, où des secours en argent, en pain, etc., sont accordés aux enfants pauvres qui les fréquentent avec assiduité.

Cependant le nom de Vander-Burcht ne figure point dans plusieurs compilations biographiques très-étendues. On le cherche vainement dans Moréry, dans Ladvocat-Vosgien, son abréviateur, et dans beaucoup d'autres nécrologies, où l'on a pourtant accordé une place honorable à une foule de célébrités contestables.

Vander-Burcht, dont on voit le tombeau (1) à Cambrai, dans la chapelle de sa principale fondation, mourut à Mons, le 23 mai 1644, durant une de ses tournées épiscopales, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Les Éthiopiens appellent les Européens *rouges* : ils appliquent le mot qui signifie *blanc* seulement à ceux qui sont décolorés par la lèpre blanche.

Toute la loi, disent les Juifs dans le Talmud, fut dictée à Moïse sur le Sinaï en six cent treize préceptes. David, dans le quinzième psaume, réduit les préceptes à onze; Isaïe les réduit à six (2); Micah, à trois (3); Isaïe les reprend pour les réduire à deux (4); et Habakkuk enfin les réduit à un seul précepte : « Vivre de la foi (5). »

L'HOTEL DE VILLE DE GAND.

Voy. t. IV, p. 175.

Après les hôtels de ville de Bruxelles, de Louvain (6) et d'Audenaerde, celui de Gand est, sans contredit, le plus

(1) Voy. les articles sur *Florence*, les *Médicis*, les *Politien*, dans la Table des vingt premières années.

(1) Ce monument, détruit à la fin du dernier siècle, a été restauré par M. de Baralle, architecte du département du Nord. La statue, dont l'auteur est inconnu, est un des plus beaux morceaux de sculpture que l'on connaisse dans le Cambrésis.

(2) Is., XXXIII, 15.

(3) Mic., VI, 8.

(4) Is., I, VI.

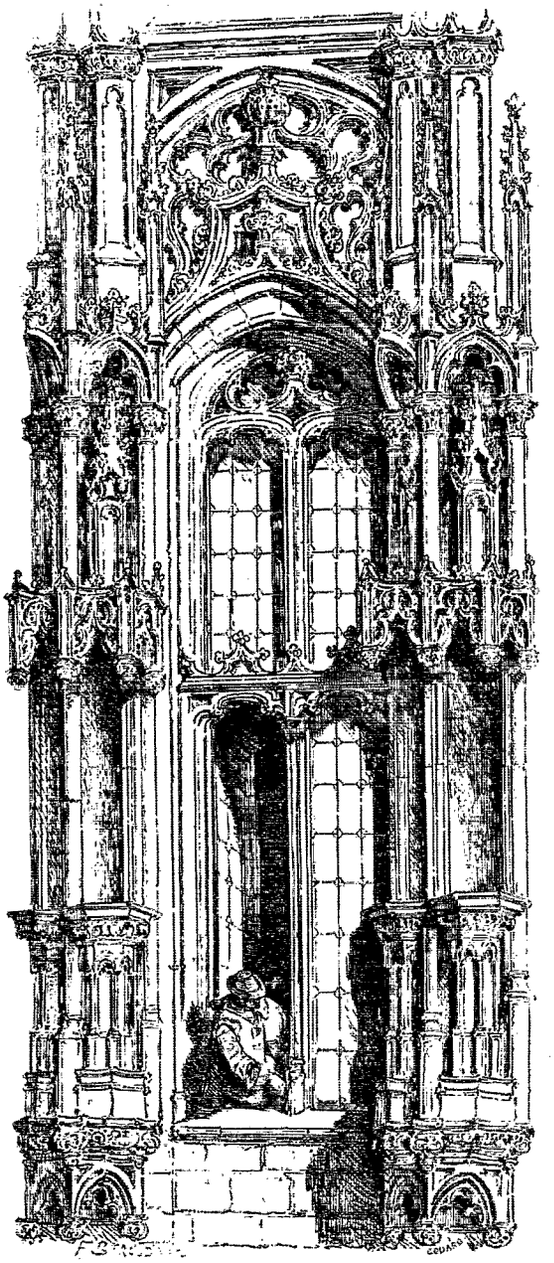
(5) Hab., II, 4.

(6) Voy. t. III, p. 57.

beau palais municipal de la Belgique, si riche en monuments de ce genre.

Dès le treizième siècle, la puissante commune de Gand possédait un hôtel de ville qui portait alors le nom modeste de maison échevinale. On le reconstruisit au siècle suivant; mais ce nouvel édifice, sur l'architecture duquel on ne possède guère de renseignements, devait être peu étendu et peu remarquable : à peine eut-il cent ans de durée.

La première pierre de l'hôtel de ville actuel fut posée le 4 juillet 1481. Deux architectes qui jouissaient alors d'une grande renommée dans le pays, Dominique de Waghemakere et Rombaut Keldermans, en avaient donné les plans. Les troubles civils qui agitèrent la ville de Gand en 1488 et en 1540, et d'autres obstacles encore, interrompirent fréquemment les travaux de construction, qui furent entièrement suspendus à l'époque des guerres de religion. Depuis, en 1580, ils furent continués jusqu'en 1618; mais comme alors l'architecture ogivale, traitée de barbare par la réac-

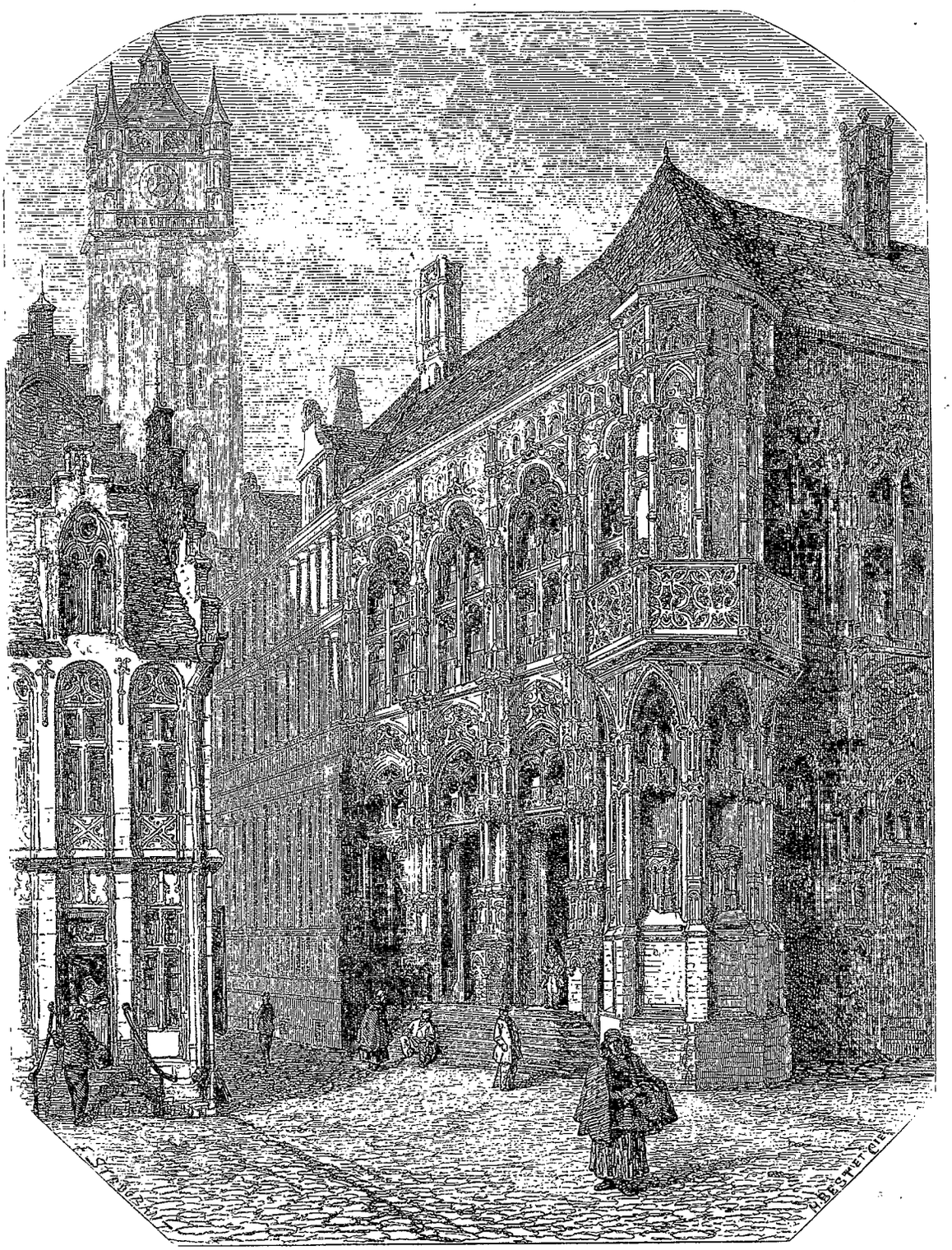


Une des fenêtres de l'hôtel de ville de Gand. — Dessin de F. Stroobant.

tion classique, était tombée dans un entier discrédit, les parties nouvelles du monument furent construites en style romain, et même on acheva dans ce style la partie non terminée d'une des deux façades ogivales. Ce mélange hybride de deux genres d'architecture si différents l'un de l'autre produit une disparate des plus choquantes. Les façades anciennes appartiennent au style flamboyant ou tertiaire le plus riche, mais le plus tourmenté et le moins pur. Comme leur ornementation est exécutée en pierre tendre, elle a beaucoup souffert des injures du temps, et il serait fort difficile aujourd'hui de la rétablir dans sa richesse première. Des statues devaient en orner toutes les niches. La toiture, percée de nombreuses lucarnes, devait être aussi décorée avec plus de luxe, comme le témoignent les plans originaux déposés aux archives communales. La façade en style moderne, qui fait face au marché au beurre, a un développement de 41 mètres et demi en longueur sur 12 mètres de hauteur. Elle présente trois étages à fenêtres rectangulaires

avec croisillons en pierre, au nombre de cinquante-quatre, séparées par des colonnes engagées d'ordres dorique, ionique et corinthien. D'une ordonnance sévère, d'un style pur, imposante par sa masse, cette façade n'a d'autre défaut qu'une trop grande uniformité qui rend son aspect froid et monotone.

A l'intérieur de l'hôtel de ville on remarque principalement la chapelle, terminée en 1533 et dont le rond-point



Vue de l'hôtel de ville de Gand. — Dessin de F. Stroobant.

polygonal devait marquer le centre de la façade ogivale sur laquelle il fait saillie. Elle était soutenue par des colonnes de fer et d'airain et éclairée par de belles verrières. La salle dite du Trône est vaste et élégamment décorée. Dans une autre salle se trouve une collection fort intéressante d'antiquités qui ont rapport à la localité. Les archives de la ville sont fort riches en documents anciens, dont quelques-uns remontent jusqu'au huitième siècle, entre autres une charte

signée de la main d'Éginhard, secrétaire de Charlemagne.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD (1).

I. PRÉFACE.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumée aux bords du canal; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroitait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée çà et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter à travers mille images fugitives et inachevées. J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son *képi;* il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-blanc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée. Il est venu à moi le visage rayonnant d'une joie mâle et franche :

— Se peut-il que ce soit Baptiste?

— Lui-même, Monsieur.

— Et vous revenez au pays?

— Avec un congé définitif.

Je l'ai félicité du fond du cœur; j'ai voulu lui donner des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, mais il les savait toutes bien portantes et heureuses.

— Elles vous attendent?

— Depuis ce matin; mais je suis venu lentement.

— Par fatigue, sans doute?

Le jeune soldat a secoué la tête.

— Faites excuse, Monsieur; mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin, qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends; on veut saluer au passage ses vieux amis.

— Sans compter que c'est un grand changement. Je rentre à *mon foyer respectif,* comme dit le colonel; une nouvelle vie va commencer, et pour lors, vous comprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi.

A ces mots, il m'a salué et il a repris sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé. Il est certaines heures où certains mots réveillent en nous une sorte de vibration sonore, où notre conscience a de l'écho. La mienne a longuement résonné à cette phrase de Baptiste : « Quand on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réfléchir et de regarder autour de soi. » Mais, moi-même, n'y suis-je donc point arrivé?... Ne suis-je pas aussi un congédié du régiment social?... Le terme n'est-il point là, à quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde visible du monde inconnu?... Que suis-je autre chose qu'un soldat désarmé qui achève son dernier jour de marche avant d'arriver au lieu du repos?... Et cependant je ne songe point à examiner ce qui se passe au dehors ou au dedans de mon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout à l'heure, ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui me conduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tout les souvenirs de mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point à m'arrêter pour me recueillir; je ne jette point un dernier regard vers la tente humaine que je vais bientôt quitter; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni sur ce que je suis. — Quant à ce que je serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandonne avec confiance à sa justice éternelle : ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir ici de mon âme; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui-même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste à parcourir de vie terrestre n'a-t-il pas droit à une attention particulière? Au moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va quitter; il fait la revue des témoins de son bonheur ou de son affliction; il prend successivement congé de chaque être, de chaque objet associé à lui par l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tous ses compagnons d'existence; il écoute mieux leur voix, il examine plus soigneusement leur apparence, il en prend une dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, il ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même : il s'observe plus sévèrement, afin de ne laisser et de n'emporter que de bons souvenirs; il s'étudie à écarter tout ce qui pourrait altérer la douceur attendrie de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques; — il parle avec une affection plus caressante à ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les coins les plus obscurs de son cœur; il cherche des joies là où il ne trouvait autrefois qu'indifférence ou mécontentement; il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien! pourquoi ne ferais-je point comme lui? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles? — Vieillesse! vieillesse! terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources? La plupart des hommes te haïssent ou te redoutent; tu leur apparais avec le sombre cortége de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter; que tu es la couronne de l'âge mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui fortifie.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi :

Les occupations d'un travailleur dont la tâche est finie;

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que je viens de rencontrer, je veux

(1) Notre cher et bon collaborateur, M. Émile Souvestre, qui a déjà écrit pour notre recueil le *Calendrier de la mansarde* et le *Mémorial de famille,* complète aujourd'hui sa pensée par la *Dernière étape.* Après avoir donné le journal du célibataire et le journal de l'homme marié, il donne le journal du veuf et du vieillard. Il aura ainsi embrassé, dans ces trois esquisses, les trois phases principales de la vie humaine et donné un guide ou un consolateur pour les trois situations habituelles à tous les hommes. Nous espérons que les lecteurs du *Magasin pittoresque,* dont les sympathies ont été acquises aux deux premières publications, accueilleront celle qui les complète avec la même bienveillance.

désormais « faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

II. LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer; Félicité l'entr'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coquelicot dans les blés.

— Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur.

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes; c'est comme *la clef* marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Cette fois, elle sourit, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de faire entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue officiellement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

— Monsieur, je suis le recenseur communal.

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

— Ah! fort bien; alors Monsieur vient pour prendre les noms?...

— Ages, professions et autres *circonstances,* achève pédantesquement l'employé municipal qui s'est approché de la table sur laquelle il a étalé un gros registre.

Je veux lui chercher une plume et une écritoire; mais il retire l'une et l'autre de la poche de son paletot, avec un grattoir, une règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche merveilleuse comme le héros de Chamisso regardait celle du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numéro d'ordre, a commencé son interrogatoire :

— Votre nom, Monsieur?

— Georges Raymond.

— Né en...?

— 1782.

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, fait un calcul mental, et murmure : — Soixante-huit ans.

— C'est cela, Monsieur, ai-je repris pensivement, soixante-huit ans... Et que de choses j'ai vues dans ce court espace de temps!... Combien de révolutions, qui semblent s'annuler sans cesse et se recommencer! Le genre humain a l'air de tourner dans un cercle immuable; mais, quand on regarde de loin, on s'aperçoit que ce cercle va toujours s'élargissant...

— Célibataire ou marié? a interrompu le recenseur, évidemment étranger à la philosophie de l'histoire.

— Veuf, Monsieur, ai-je répondu en sentant mon cœur se serrer, veuf, hélas! depuis cinq années.

— Ancien professeur de droit?

— Qui ne songe plus à enseigner que lui-même.

— Et propriétaire?...

— De la pension de deux mille francs que lui ont acquis quarante ans de service.

Après avoir écrit, l'employé a pris sa règle, a tiré deux traits à l'encre rouge et a demandé si j'habitais seul.

Ç'a été le tour de Félicité. Sur son invitation, la pauvre fille a dû s'approcher; mais, à chaque question, elle s'est troublée, m'a regardé en riant d'abord; puis, comme le recenseur fronçait le sourcil, elle a changé de visage, et je l'ai vue près de pleurer : il a fallu me mettre à sa place et répondre pour elle.

— Félicité Noirot... âgée de trente-trois ans... célibataire... servante... et sans biens.

A cette dernière déclaration, la brave fille a éclaté de rire, comme s'il lui eût semblé ridicule de l'enregistrer. Qui songerait à croire, en effet, qu'elle possédât quelque chose? N'était-elle point visiblement de ceux qui travaillent seulement pour vivre aujourd'hui, sans pouvoir se garantir le lendemain? Ne savait-on pas bien que la richesse avec toutes les jouissances qu'elle achète étaient destinées à d'autres? qu'elle ne pouvait compter que sur la bonté des hommes et sur celle de Dieu? Et à cette pensée, qui eût envenimé tant d'autres cœurs, la douce créature a ri naïvement, satisfaite de son lot, par cela seul que c'est son lot.

Le recenseur a tiré sa seconde ligne rouge; il a méthodiquement remis en poche encre, plume, règle et livret; il a repris le parapluie coiffé du chapeau, et, après un salut plus bref que celui d'arrivée, il est parti.

Hélas! comme tout dégénère; voilà pourtant le successeur moderne du fameux Caton le Censeur.

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir pourquoi « ce monsieur se montrait si curieux. » J'ai tâché de lui faire comprendre la nécessité des grands recensements; mais, au premier tiers de mon explication, l'excellente fille est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier; elle avait aperçu une rayée de poussière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à *son attraction passionnelle.*

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce; mais l'expérience m'a rendu moins fier : aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

— Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale à sa compagne.

— Moi, ta sœur! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors là-bas, dans la fange ou la poussière?

— Ne le vois-tu pas? reprit la sandale; je t'aide à rester en haut dans l'air pur et le soleil!

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez à votre charge le labeur grossier, afin de nous ménager les loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent? Ah! maudit soit l'orgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la vaillance de l'ouvrier; qui a refusé l'égalité du respect à l'égal accomplissement du devoir; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le travailleur auquel on devait les moissons pour glorifier l'artiste qui savait les peindre.

La suite à une autre livraison.

Le vice laisse comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. MONTAIGNE.

La folie des Françoys pour les estrangers est telle qu'ils ne s'estiment rien en comparaison d'eux et que, sans considérer leur intérest, ils leur laissent prendre tous les advantages qu'ils veulent.

Mémoires de FONTENAY-MAREUIL.

SUR LE LUXE ET LA PRODIGALITÉ.

En vertu des belles lois d'harmonie qui règlent l'univers, je me refuse à croire que les vices d'une classe puissent améliorer la condition d'une autre. C'est par leurs vertus et non par leurs vices que les hommes s'entr'aident.

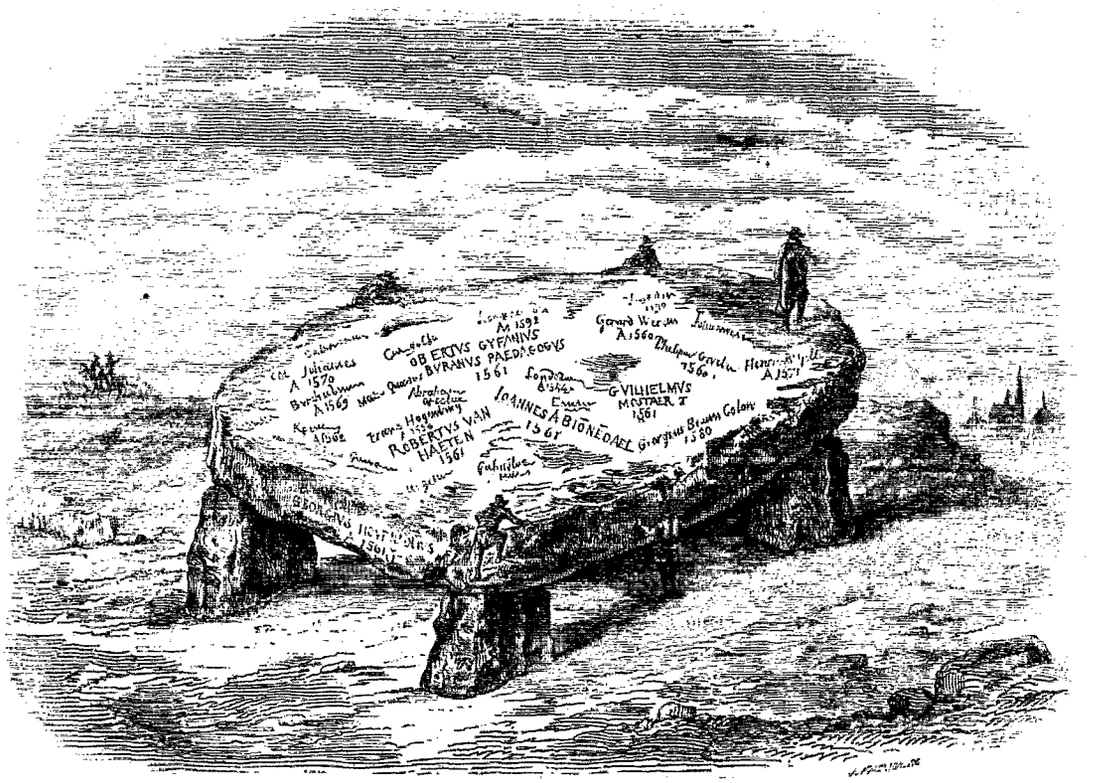
Le capital ne rapporte que par le travail qu'il suscite et qui le reproduit lui-même. Faire du capital, c'est fournir aux ouvriers une occupation qui, sauf quelque désastre, se répète à perpétuité. Au contraire, ce que je dépense en fêtes et dans les plaisirs est tiré des approvisionnements de la société pour être consommé, et disparaît comme si je le jetais à la mer. Si un particulier consacre 100 000 francs à un banquet, le lendemain matin il est plus pauvre de 100 000 francs; et ses fournisseurs ne sont plus riches que du profit qu'ils ont fait sur lui, et qui n'est qu'une fraction modique de la somme. Que les 100 000 francs soient confiés à un manufacturier intelligent pour l'agrandissement de ses affaires, voilà du capital. Il les dépense en matières premières et en main-d'œuvre, mais après les avoir dépensés, il les retrouve; il les dépense de nouveau par le même procédé une seconde fois, une troisième, et à chaque fois le capital lui revient avec un surplus qui est son profit, et qui, s'il l'économise, est un capital de plus. C'est une force dont il dispose indéfiniment pour alimenter le travail, une sorte de mouvement perpétuel qui occupe utilement un nombre toujours croissant de bras, à moins d'accidents ou de catastrophes qui portent atteinte au capital (1).

ESTAMPES RARES.

LA PIERRE CELTIQUE DE POITIERS.

On trouve cette gravure dans un ouvrage intitulé *Theatrum urbium*, etc., par Georges Braun, archidiacre de Dormund et doyen de Notre-Dame de Cologne. Elle représente la pierre que l'on voit encore aujourd'hui à 2 kilomètres de Poitiers, sur une hauteur, au-dessus de la rivière du Clain, et à quelques pas de la route qui conduisait anciennement, vers l'est, à la cité des Bituriges. La forme de cette pierre a peu changé, « malgré les outrages des saisons et des siècles, malgré la cassure et la chute d'une de ses extrémités (2). »

Des cinq piliers qui la supportent, trois sont visibles; les deux autres, du côté opposé, sont indiqués par deux personnages montés dessus. Ces jeunes gens qui s'ébattent sur la pierre sont sans doute disciples « des grandes écoles de Poitiers, » ainsi que l'indiquent leurs trousses ou chausses



La pierre celtique de Poitiers. — Copie fidèle d'une gravure du seizième siècle.

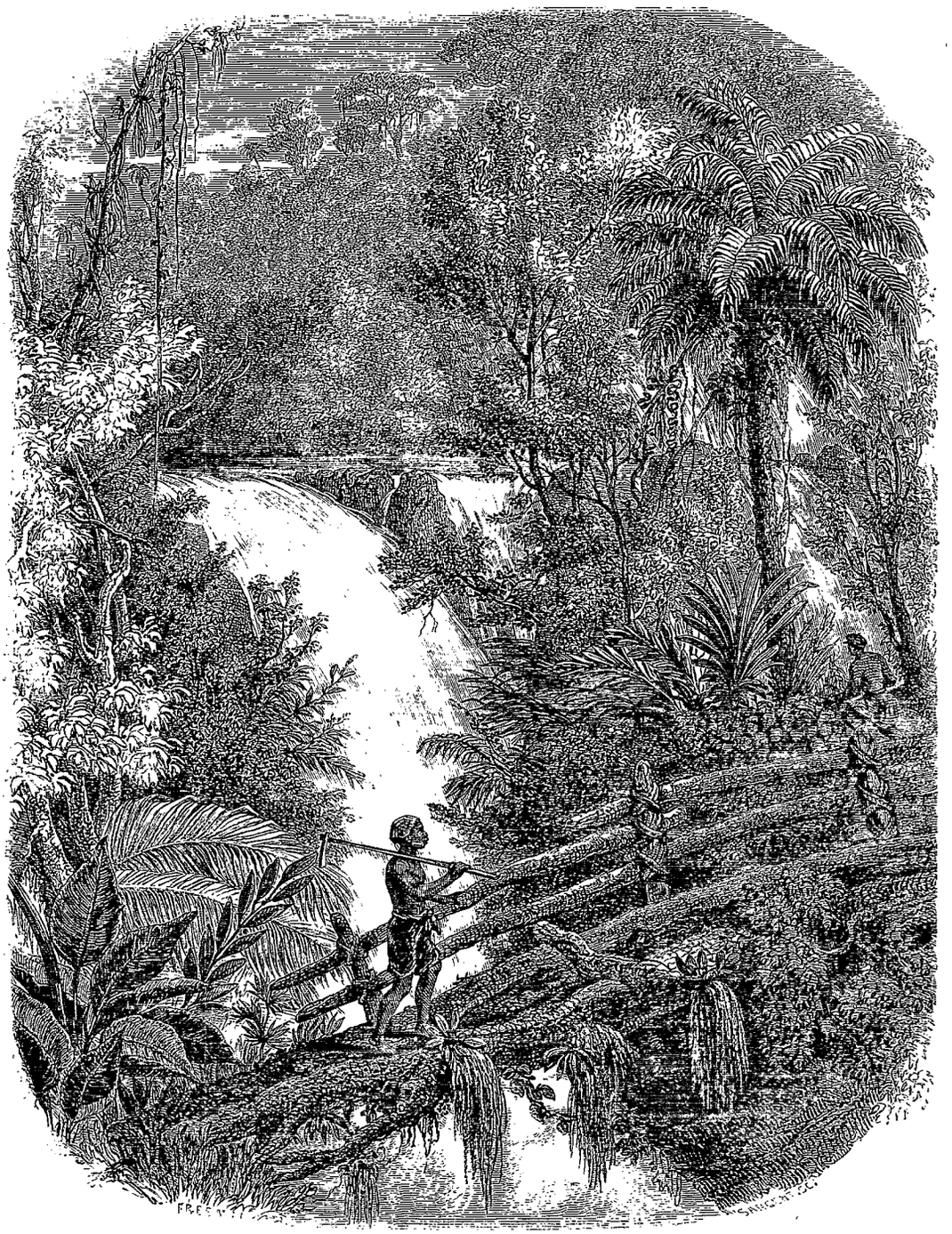
de page, leur pourpoint, leur court mantel, leur épée. Deux d'entre eux sont fort occupés à « escripre leurs noms avec ung cousteau, » à l'imitation d'autres voyageurs du seizième siècle qui les ont précédés et dont quelques-uns ne sont point sans renom, entre autres le Flamand Gérard Mercator, savant mathématicien; Ortélius, d'Anvers, géographe; Henri Goltz (Goltzius), du duché de Juliers, peintre et graveur renommé; Hogenberg; Georges Braun, l'auteur du *Theatrum urbium*, et Houfnaglius.

Si l'on ne voit que noms de Flamands et d'Allemands sur la pierre gravée, c'est évidemment que l'auteur et le dessinateur n'avaient souci que de leurs compatriotes.

(1) Michel Chevalier.

(2) Voy. le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. V (1838), planche III.

LA CHUTE D'EAU D'ITAMARATI.



Vue de la chute d'eau d'Itamarati. — Dessin de Freeman.

Un voyageur dont la science déplore la perte récente, George Gardner, avoue que les deux mois les plus délicieux qu'il ait passés dans sa vie se sont écoulés au milieu des magnifiques solitudes de la serra dos Orgaos où coule l'Itamarati. Et cependant l'habile botaniste avait, dans ses souvenirs, plus d'un point de comparaison, car, après avoir admiré le Brésil, il était allé diriger le jardin botanique de Ceylan, l'île de l'Inde la plus splendide peut-être par la richesse de sa végétation.

La chute d'Itamarati est une de ces nombreuses cascades qui animent la serra dos Orgaos, dont les pics affectent la forme singulière d'un buffet d'orgues garni de ses tubes inégaux. La petite rivière qui lui a donné son nom prend naissance à une douzaine de lieues de Rio de Janeiro, et, après avoir traversé tumultueusement les agglomérations de rochers granitiques dont la nature est la même que dans les environs de la capitale, elle arrose la paroisse si peuplée d'Inhomirim et se jette enfin dans le rio Piabanha.

Il n'y a pas plus de trois siècles, ces belles forêts, qui rappellent les bois vierges de l'intérieur, retentissaient des cris de guerre ou des chants religieux des Tamoyos; et, si nous nous en rapportons à d'antiques traditions bien oubliées maintenant, la région où s'élève la chaîne si pittoresque des Orgues inspirait aux Indiens une sorte de véné-

ration; ils y venaient à certaines époques, comme on visite un sanctuaire redouté. Aujourd'hui, ces belles solitudes, où l'on découvre des pics qui n'ont pas moins de trois mille pieds de haut, servent de rendez-vous pour des parties de plaisir, et leurs forêts primitives sont remplacées par de magnifiques habitations fondées par des Brésiliens, des Anglais et des Suisses, et parées de toutes les richesses de l'horticulture moderne. Les vergers charmants, répandus çà et là dans la serra dos Orgaos, approvisionnent aujourd'hui l'opulente cité de Rio de Janeiro de plusieurs fruits d'Europe : la fraîcheur permanente de la température permet, en effet, d'y cultiver, à côté des bananiers et des orangers, le pommier, le poirier, la vigne, le pêcher, l'olivier, le cognassier, mais surtout une merveilleuse espèce de figues; on y récolte également des fraises en assez grande abondance.

Comme toutes les autres régions de la chaîne des Orgues, les bords de l'Itamarati sont la terre de promission du botaniste et du zoologue. Des savants connus, Langsdorff, Burchell, Lhotsky et, en dernier lieu, Gardner, ont exploré ces montagnes au profit de la science, et le dernier de ces voyageurs surtout n'a pas assez de paroles pour exprimer l'admiration croissante que lui ont causée ses excursions. Le caféier ne fructifie dans ces régions qu'avec une sorte de difficulté; mais puisqu'on atteint les excellents terrains qui s'élèvent à 2 000 pieds au-dessus de l'océan (1), la culture envahira bientôt, il n'en faut pas douter, les bords de l'Itamarati et du Piabanha. Alors succéderont mille plantes utiles aux belles espèces de *Laurus* et de *Pleroma* qui dressent orgueilleusement leurs cimes fleuries au-dessus des Copahibas; alors disparaîtront les innombrables variétés de *Begonia*, de mélastomes, de myrtacées, de rubiacées; les *Bromelia*, les *Tillandsia* et les mille espèces d'orchidées qui croissent dans ces solitudes, ne trouvant plus d'appui pour y suspendre leurs guirlandes embaumées, disparaîtront ou ne seront plus cultivées que pour s'épancher régulièrement sur les berceaux des jardins. On n'entend déjà plus, dans ces forêts, les rugissements entrecoupés du jaguar, ou bien, si cette panthère américaine s'y promène encore, ce n'est qu'à de bien longs intervalles qu'elle apparaît. Bientôt il en sera de même, dans le règne végétal, du *cipo matador* (2) qui entoure les arbres de ses enroulements capricieux et qui les détruit après les avoir parés de son feuillage. A la place des palmiers croîtront des arbres d'origine européenne. Le secret de cette transformation est tout entier dans l'accroissement subit de l'opulente capitale, qui ne compte pas moins de 270 000 habitants, et d'où bientôt vont partir plusieurs chemins de fer qui porteront l'industrie et, il faut le dire aussi, l'uniformité, jusque dans les magnifiques solitudes de l'intérieur.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6.

III. LE PLUS BEAU MAUSOLÉE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans les larmes.

La pierre est étroite, car une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper un jour); l'épitaphe tient tout entière dans deux lignes; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates : celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage de ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois! comme je me complaisais dans mes habits plus grossiers et dans ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva prête; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre lit funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient un arrosoir à demi rempli; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

— Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demandai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de notre bon père que nous avons garnie de fleurs.

— Et vous apportez cette eau pour les arroser?

— De bien loin, Monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-t-il desséché sous peu, et alors les fleurs mourront.

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montrant les parterres qui émaillaient autour de moi les tombes.

— Oh! pour ceux-là, répondirent-elles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau à grands frais : ce sont les tombeaux des riches, Monsieur; mais voyez les autres!

Elles indiquaient, dans un coin du cimetière que je n'avais jamais visité, de longues rangées de tertres déjà brûlés par le soleil, et dont les fleurs n'étaient plus que des herbes jaunies.

— Voilà comme sera la tombe de notre père dans quelques jours, ajoutèrent les deux jeunes filles avec émotion.

— Ainsi, faute d'eau, vous devrez renoncer à l'entretenir?

— Hélas! oui, Monsieur; les pauvres gens sont bien malheureux de ne pouvoir fleurir leurs morts!

L'aînée, qui avait prononcé ces mots, soupira; puis, faisant un signe à sa sœur, toutes deux reprirent l'arrosoir et partirent.

Je les suivis d'un long regard. — Chères et pieuses filles, qui ne demandent qu'à pouvoir orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent! Et combien d'autres ambitionnent sans doute le même bonheur! Tandis que je prépare un riche monument pour ma compagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits d'un arbuste, de quelques roses au pied de la croix de bois qui protége leurs morts pleurés! Avec le prix de ce cuivre, de ce fer et de ce marbre, je pourrais faire jaillir de terre assez d'eau pour reverdir toutes ces tombes flétries. Le sacrifice de mon orgueilleux caprice serait la joie de tous. Adieu donc, inutile mausolée! je n'avais espéré qu'un monument de métal et de pierre pour ma chère absente; je lui en élèverai un d'abnégation et de dévouement. Ce que demandent ces pauvres tombes, je le leur donnerai au nom de celle qui a été la meilleure part de moi-même; l'eau que tous désirent sortira des pieds de son cercueil; morte, elle sera ce qu'elle était vivante, la richesse de ceux qui manquent et la consolation de ceux qui pleurent.

Dieu soit béni de m'avoir fourni ce moyen d'honorer sa

(1) D'après la plupart des voyageurs, la cime la plus élevée de la serra dos Orgaos n'a pas plus de 3 006 pieds. Gardner nous semble être dans l'erreur quand il lui en accorde 4 500.

(2) On donne ce nom, dans la province de Rio de Janeiro à une vigoureuse espèce de liane.

mémoire d'une manière digne d'elle ! Aujourd'hui la source a été trouvée, l'eau murmure doucement à travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvres tombes fleurissent à l'égal des plus opulentes.

IV. L'ANNIVERSAIRE.

Ce matin, en entrant dans la petite pièce qui me sert de parloir et de cabinet de repos (car je n'ose plus dire de travail), j'ai aperçu un bouquet d'immortelles placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Félicité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah ! elle aussi a la mémoire fidèle : elle n'a point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de ce jour terrible où Dieu m'ôta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous le fardeau de la vie, et qui, pendant trente années, n'avait eu d'autres soins que de tirer à elle le poids le plus lourd.

Venue à moi dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, elle avait tout partagé : illusions, désenchantements, luttes, travaux obstinés. Je lui avais dû mes plus douces joies dans les meilleurs jours, mes plus sûrs reconforts dans les pires épreuves ; elle avait été la lampe de la maison dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes, si longtemps associées, avaient fini par n'en faire qu'une ; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, elle proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui ; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté ; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce à elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber ; mais sa tendresse avait comblé tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues causeries des premières années, les promenades à petits pas faites pour nous seuls, les lectures à deux ; toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues par les devoirs de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire ? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complétement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur trop court ! — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir ; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion ; elle voulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais un vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alcôve où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait ; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire ; elle s'occupa de me le faire accepter et de me l'adoucir.

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les vieux amis dispersés. Un seul vivait à quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté à nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y faire ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout à coup formé dans notre ciel et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux côtés, d'en rapprocher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée, ces seuls mots : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! »

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour ! elle réunit nos mains, elle nous confia l'un à l'autre, puis, attirant notre ami par un signe, elle lui parla longtemps tout bas d'une voix entrecoupée ; sans doute elle me léguait à son dévouement, car Roger répétait sans cesse : « Je le promets ! je le promets ! » tandis que ses larmes tombaient sur l'oreiller ; les miennes coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais affaissé, les mains jointes, n'ayant même plus la force d'espérer.

Deux journées s'écoulèrent, puis deux nuits, puis le soleil se leva encore ; ce fut la dernière fois pour elle. Ses paupières qui tremblaient sous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, fit entendre ces mots de la prière des simples : « Notre père, qui êtes aux cieux... » puis elle s'endormit sur mon bras qui la soutenait...

Désormais j'étais seul ; plus de cœur battant à toutes les pulsations de mon cœur, plus d'esprit pour répondre à toutes les questions de mon esprit ; elle était perdue la compagne dévouée de toutes mes épreuves, celle qui savait m'épargner la pluie et me ménager le soleil. Autrefois j'étais à sa charge, elle à la mienne ; chacun de nous n'avait à s'occuper que de l'autre ; maintenant j'allais subir la triste nécessité d'être mon but à moi-même.

Oh ! qui pourrait dire ce morne changement du foyer à l'heure du veuvage ! C'est surtout quand le premier désespoir s'apaise, lorsque rentré en possession de soi-même on peut regarder et comprendre ; c'est quand vos pas retentissent en lugubres échos dans ces chambres vides, que vos yeux rencontrent à chaque pas quelque souvenir de celle qui a disparu : ici sa corbeille renfermant un travail interrompu, là son livre favori encore ouvert à la page préférée ; plus loin le vêtement qui garde son empreinte et rappelle son attitude ; partout ce qu'elle a vu, ce qu'elle a touché. Son souvenir flotte autour de vous sur tous les meubles et sur tous les murs ; il semble qu'elle n'est sortie que pour quelques heures, qu'elle va revenir ; à chaque bruit de pas vous prêtez l'oreille, à chaque porte ouverte vous vous retournez comme si elle allait paraître ; vous ne pouvez croire à l'éternité de cette absence qui a laissé tout à sa place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour que vous compreniez ce qu'il y a d'irrévocable dans cet abandon. C'est alors que votre reste de courage fléchit, que vous vous accroupissez dans votre douleur sans autre occupation qu'elle-même. Oh ! que de doux ressouvenirs qui se transforment en tortures ! Avec quelle persistance acharnée on recompte, pièce à pièce, le trésor disparu ! Comme on regrette les journées perdues, les fugitives querelles ! Combien de remords d'avoir quelquefois affligé celle qu'on ne peut plus réjouir ! Ah ! pourquoi l'idée de cette séparation ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut ? Pourquoi, au moment de faire

couler une larme, ne pas nous dire : — Je dérobe au bonheur un moment qui ne renaîtra plus; je frappe un condamné à mort.

Cette idée m'est revenue plus vivement aujourd'hui devant le bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

Ce crêpe qui le recouvre, je l'ai suspendu là moi-même de peur qu'à force de rencontrer, à chaque instant du jour, l'image de l'absente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'environne, devenir un trivial ornement du foyer domestique, perdre, dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gardée pour les heures où mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir. Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin sous la douce expression de son regard; mes souvenirs prennent des ailes ; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette apparence d'une âme que moi seul ai sondée! La voilà telle que je l'ai connue aux fortes années de l'âge mûr, quand toutes les fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons! Elle vivante, j'étais moins attentif aux détails de cette forme aimée; possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point à examiner aussi attentivement l'image; mais maintenant j'en étudie les moindres traits; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fantôme ne me quittât plus et marchât partout à mes côtés.



Dessin de Karl Girardet.

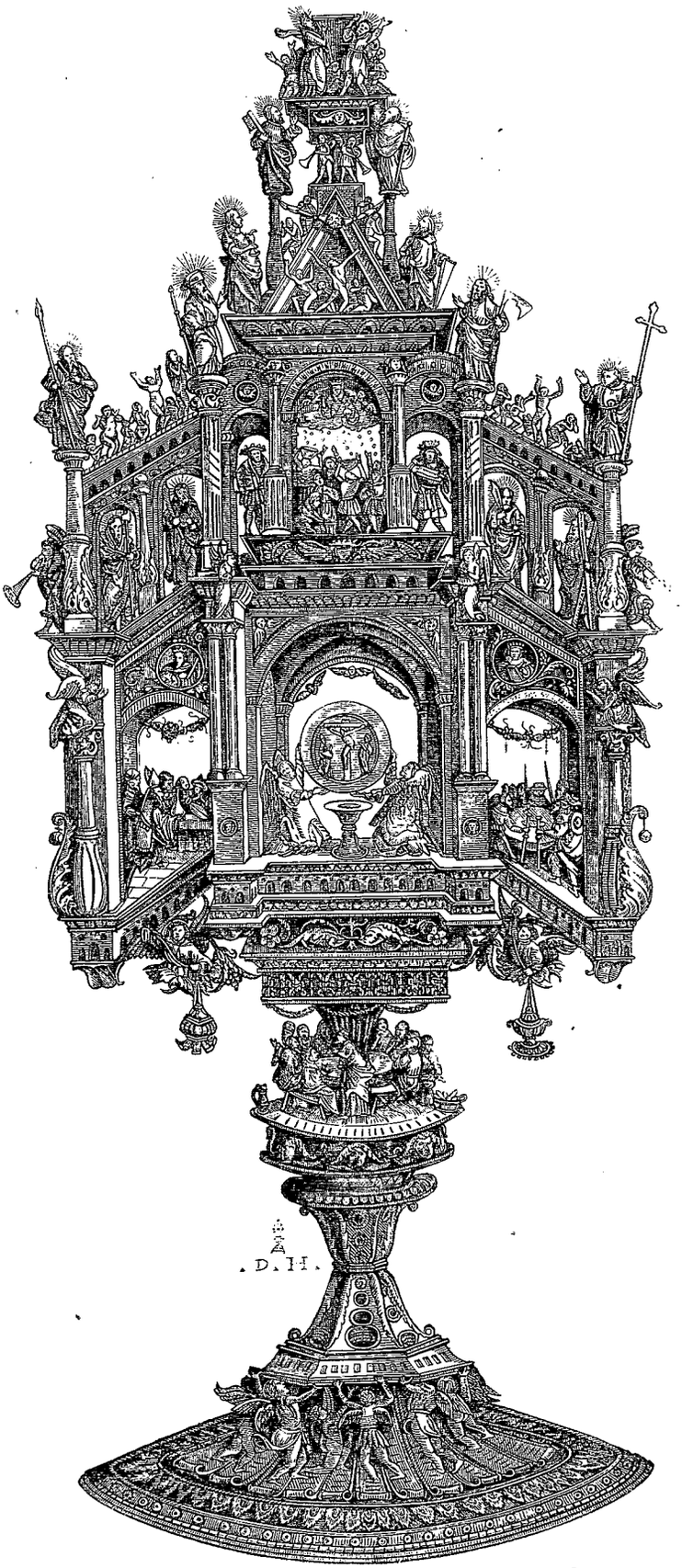
J'ai contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit :

« Sois bénie, chère créature, pour tout le bonheur que » je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardonnés. » Vivante, tu as été la providence de notre demeure; morte, » tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y trouve » de paix, de consolations, d'abondance, c'est à toi surtout » que je le dois. Ta prévoyance survit dans le bon ordre » établi, dans le dévouement des serviteurs, dans toutes » ces habitudes qui font une atmosphère au foyer domes- » tique. Tu es partie comme le soleil qui laisse les semences, » échauffées par ses doux rayons, germer dans les ténèbres » humides de la nuit; ce que tu avais couvé sous ton cœur » a continué d'éclore quand tu n'as plus été là Je te » retrouve dans tout ce qui adoucit mon veuvage. La sim- » plicité gracieuse du logis, la saine frugalité de ma table, » la bienveillance reconnaissante des voisins, le respect de » tous et le retour de notre ami, rien qui ne soit à toi, qui » ne vienne de toi. Sois donc encore bénie une fois et tou- » jours, ô ma douce protectrice! et puissé-je te prouver » ma reconnaissance en payant aux autres tout ce que tu » as fait pour moi. »

La suite à une autre livraison.

DANIEL HOPFER.

On suppose que cet artiste est né dans les premières années du seizième siècle, à Nuremberg, patrie d'Albert



Ostensoir de Daniel Hopfer dit « le Soleil d'orfévrerie. » — Dessin de Montalan.

Dürer. La date de sa mort n'est pas plus certaine que celle de sa naissance, et l'on ne sait pas au juste s'il s'appelait David ou Daniel, quoiqu'on lui donne plus habituellement ce dernier prénom. Il avait deux frères, Jérôme et Lambert, qui, comme lui, étaient graveurs à l'eau-forte et, suivant toutes les apparences, orfévres de profession. L'abbé

de Marolles leur donne à tous trois le nom de *maîtres au chandelier*, à cause de la marque qui accompagne les initiales de leurs noms : on a continué de les appeler ainsi quoiqu'on se soit aperçu depuis l'abbé de Marolles que la marque des Hopfer ressemble beaucoup plus à une tige de houblon qu'à un chandelier. Houblon se dit *hopfer* en allemand, et les Hopfer, obéissant au goût du temps pour les emblèmes, ont adopté cette marque parce qu'ils la considéraient comme un « chiffre parlant. »

David Funck, marchand d'estampes qui vivait à Nuremberg au dix-septième siècle et qui possédait deux cent trente planches de ces artistes, les a numérotées et publiées sous le titre de : *Opera hapferiana*. Les amateurs recherchent aujourd'hui les épreuves avant les numéros, et on croit que ces pièces n'ont pas été exécutées sur des planches de cuivre, mais sur des plaques de fer-blanc.

Daniel était le plus habile et le plus fécond des trois frères, et il est, pour ainsi dire, le seul qui compte dans l'histoire de l'art. Il dut connaître Albert Dürer, mort seulement en 1528; peut-être même travailla-t-il sous sa direction, et il appartint certainement à l'époque la plus florissante de la gravure allemande, car il était dans la force de son talent entre 1527 et 1550. Il s'occupa de quelques procédés nouveaux; selon Bartsch, il fut le premier graveur qui essaya d'employer l'eau-forte pour imiter le lavis à l'encre de Chine.

Au temps de Daniel Hopfer, la gravure allemande obéissait à deux principes distincts. Il y avait l'école purement nationale et celle qui subissait l'influence de l'art italien. Albert Dürer, doué d'un génie patient, d'une imagination active et d'une singulière puissance pour reproduire ce qu'il avait sous les yeux, était le chef de la première. Il donna l'impulsion à une foule d'artistes ou plutôt d'ouvriers habiles qui poussèrent très-loin les procédés matériels et tout le mécanisme de l'art. Ils se préoccupaient avant tout de la réalité, de l'exactitude d'imitation, et, sous le rapport technique, quelques-unes de leurs productions sont vraiment extraordinaires, malgré l'expression grossière et souvent grotesque qu'ils donnèrent à leurs figures. La variété des travaux, la richesse des teintes, la dégradation des plans, la netteté et la délicatesse des tailles, étaient pour eux le but principal de la gravure; mais lorsque les estampes de Marc-Antoine se répandirent en Allemagne, quelques artistes s'aperçurent qu'il était puéril de lutter avec la peinture dans les effets pittoresques. Ils sentirent qu'il valait mieux interpréter dignement la physionomie et l'expression de la peinture, et ils cherchèrent à reproduire la pureté du dessin et la beauté de la forme. Georges Penz, Barthélommé Beham, Jean-Sebald Beham, qui tous trois quittèrent l'école d'Albert Dürer pour celle de Marc-Antoine, étaient les plus éminents représentants de cette seconde école.

Quel que fût le mérite de Daniel Hopfer, et bien qu'il vécût à l'époque de cette réforme, ses œuvres montrent qu'il prit une très-faible part aux efforts de ses contemporains. Le goût de son dessin est essentiellement gothique, et, quoique ses figures soient en général bien composées, les parties nues sont presque toujours fort incorrectes. La plupart des pièces qui forment son œuvre sont des copies faites d'après les estampes d'Albert Dürer et de quelques autres maîtres connus; mais il a gravé aussi d'après ses propres compositions, surtout des planches d'ornements dans lesquelles il excellait.

Une estampe, qui représente Jésus-Christ enseignant à ses apôtres à connaître les faux prophètes, désignés par les pharisiens et les chefs de l'Église romaine, montre que Daniel Hopfer appartenait à la secte luthérienne. Les fonds de cette composition n'ont pas de profondeur, et le dessin des figures manque absolument d'élégance; mais la pointe y est maniée avec beaucoup d'assurance et de franchise, qualités que les connaisseurs ne retrouvent pas au même point dans des sujets d'un ordre plus élevé, tels, par exemple, que le David coupant la tête à Goliath, d'après Raphaël. En cherchant à reproduire la grâce et la simplicité du maître italien, le travail d'Hopfer est devenu lourd, compliqué, hésitant et plus incorrect que quand il veut copier les travaux d'Albert Dürer ou de tout autre artiste allemand.

Les lignes fines, serrées et courtes, qui rendaient péniblement les contours savants et purs des Italiens, convenaient beaucoup plus au dessin des Allemands. Daniel Hopfer l'a prouvé dans la plupart de ses estampes, et en particulier dans le Jésus-Christ paraissant dans sa gloire pour juger les vivants et les morts. Ce travail capital, exécuté avec beaucoup de franchise et de vigueur, contient une innombrable quantité de figures qui, sans nuire à l'unité, sont très-réelles et très-bien groupées.

Du reste, si, dans les scènes de l'histoire sacrée, Hopfer conserve habituellement une certaine sobriété, il s'abandonne à toute sa verve dans les sujets profanes, parmi lesquels il faut citer un Combat de tritons d'après Mantegna, des Cavaliers arabes d'un caractère fort original, une suite de Soldat allemands, et surtout un Homme assis qui, quoique dessiné avec dureté, est d'un aspect très-pittoresque et très-coloré. Ses ornements, et il en a composé un grand nombre, montrent toute la fécondité de son imagination. On n'y trouve rien de la sécheresse et de la roideur des Allemands primitifs. Ils sont très-riches, conçus avec beaucoup d'originalité, couverts d'arabesques, de figures, d'animaux réels ou chimériques. Ce sont en général des panneaux, des encadrements de livres, des alphabets de lettres ornées, des couvercles de coffres, des modèles de bijoux. L'ostensoir que nous reproduisons est en ce genre la pièce la plus importante de l'œuvre d'Hopfer. Le corps se compose de trois portiques dans lesquels on voit, au centre, deux anges soutenant une hostie; à droite, un repas de pèlerins; à gauche, un groupe d'évêques et de moines; plus haut, les douze apôtres placés, les uns dans des niches, les autres sur des fûts de colonnes, et enfin, au sommet, Jésus-Christ et les évangélistes. Ce « soleil d'orfévrerie, » comme on l'appelait à une certaine époque, haut de treize pouces quatre lignes et large de cinq pouces dix lignes, est en outre décoré d'une foule de figurines, de portraits, de détails d'architecture qu'il serait fastidieux de décrire, car le dessin que nous donnons est plus que suffisant pour démontrer que Daniel Hopfer fut non-seulement un très-habile graveur, mais aussi un artiste fort ingénieux.

MM. Chambers, d'Édimbourg, dans une de leurs excellentes publications, font les réflexions suivantes sur un étrange jugement rendu dans une ville anglaise. Un gentleman avait tué d'un coup de fusil, pendant la nuit, un de ses domestiques, qu'il avait pris pour un voleur. Le juge déclara que l'on devait condamner le fusil à une amende d'une livre sterling, et le détruire ensuite. « En vérité, disent MM. Chambers, ce juge ne ressemble-t-il pas aux nourrices qui, pour consoler les petits enfants lorsqu'ils se sont heurtés contre une table, s'écrient : « Oh! la vilaine table! Frappe-la bien fort, mon chéri; donne un grand coup à la méchante table qui a fait du mal à mon enfant? »

Croire que l'homme fait seul sa destinée par ses vertus ou par ses vices, qu'il faut prendre tous les heureux de ce

monde pour des justes et des sages, c'est attenter à l'idée que nous avons de la justice, c'est contredire le cri de la conscience humaine.

Croire, d'un autre côté, que le caractère de l'homme n'est pour rien dans sa destinée, et que nous ne sommes jamais ni heureux ni malheureux par notre volonté ou par notre faute, c'est faire même affront à la conscience humaine.

Il y a de la fortune dans la vie de tous les hommes, mais il y a aussi de la conduite.

Quiconque a un peu vécu et un peu contemplé le spectacle des choses humaines, doit rester convaincu de deux choses : la première, c'est que Dieu montre ici-bas assez de justice pour nous assurer qu'il y en a une, et que nous avons raison de l'invoquer; la seconde, c'est que cette justice ne s'exerce pas toujours ici-bas tout entière, et que par conséquent ce qui en manque à ce monde est réservé à l'autre.

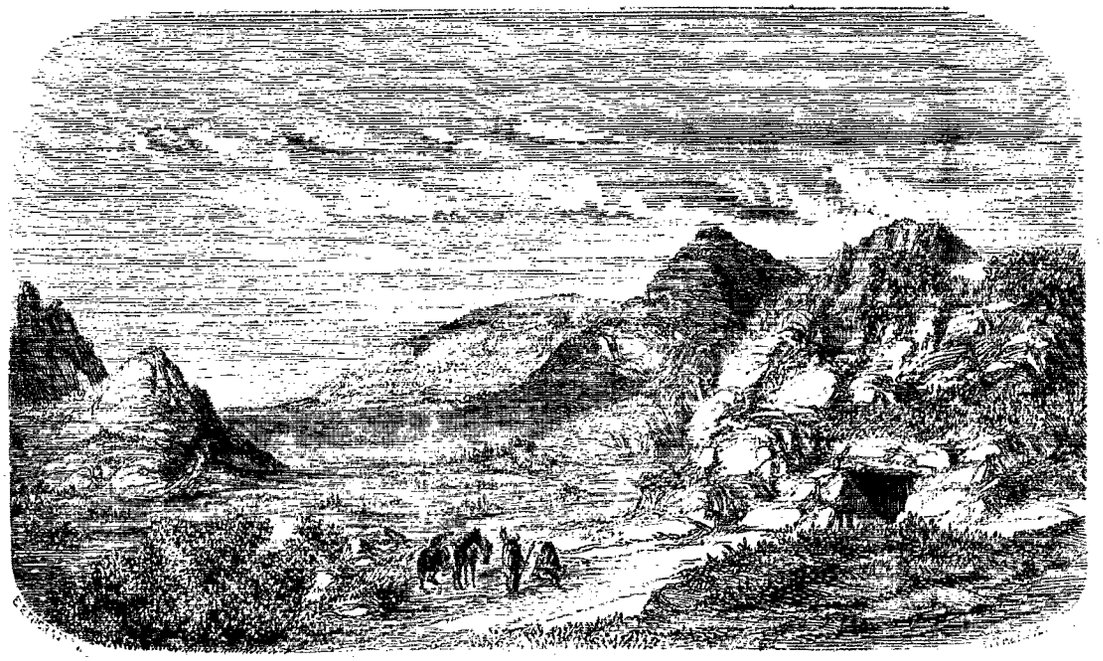
La justice de Dieu a son aurore sur la terre et son midi dans le ciel; mais ce que je vois de l'aurore suffit pour m'enseigner le soleil. SAINT-MARC GIRARDIN.

LE LABYRINTHE DE CRÈTE.

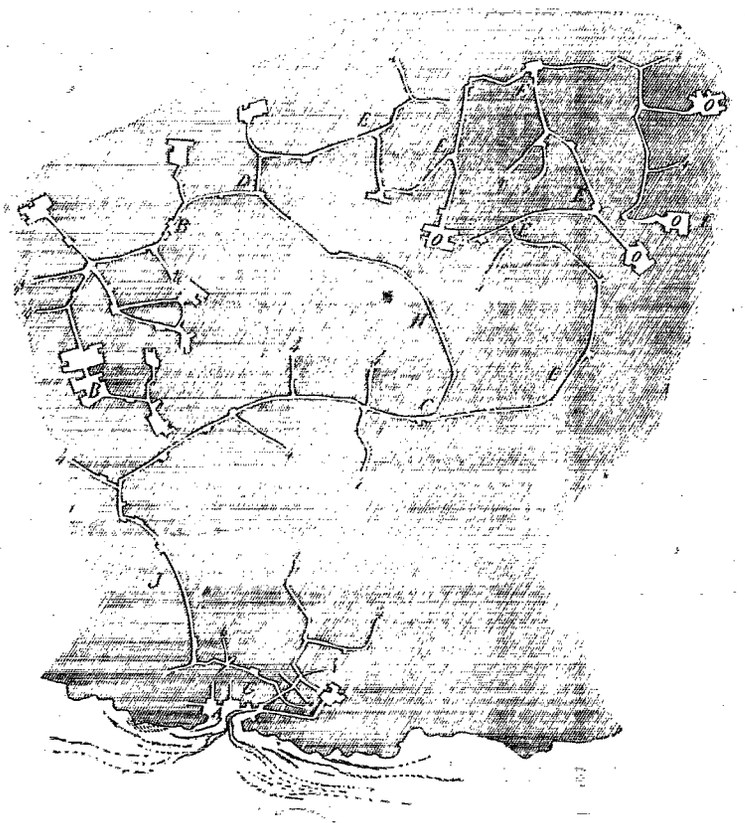
Le labyrinthe de Crète avait été construit par ordre du roi Minos, pour servir de prison au monstre Minotaure : c'était un édifice élevé sur le sol, à ciel ouvert, et dont le fameux Dédale avait tracé le plan d'après celui du labyrinthe qu'il avait vu en Égypte, près du lac Mœris (1) : ainsi parle la tradition. Mais aucun auteur de l'antiquité ne rapporte avoir vu ce labyrinthe. Diodore et Pline déclarent que, de leur temps, on n'en découvrait aucune trace. Peut-être n'a-t-il jamais existé qu'en poésie; peut-être aussi était-il en partie élevé au-dessus de la terre et en partie souterrain : dans cette dernière hypothèse, on comprendrait que la construction extérieure, plus ancienne que la guerre de Troie, eût entièrement disparu longtemps avant Diodore et Pline; mais le souterrain peut s'être conservé jusqu'à nos jours. L'auteur de l'*Etymologicum magnum*, et Eustathius dans son Commentaire sur le passage de l'Odyssée où Homère parle de « la belle Ariane, fille de Minos, » supposent même que le labyrinthe de Crète n'était qu'une caverne. Or, il existe plusieurs cavernes à galeries profondes dans différentes parties de l'île de Crète (Candie). L'une d'elles surtout, creusée au pied du mont Ida, dans le voisinage de l'antique cité de Gortyne, répondrait assez bien à l'idée que l'on peut se faire du dédale où s'était engagé le fils d'Égée, et les Candiotes n'hésitent point à affirmer qu'il ne faut pas chercher ailleurs la prison du Minotaure. Notre célèbre botaniste Tournefort paraît être le premier voyageur moderne qui l'ait visitée. Il l'a décrite, vers 1702, dans ses Lettres au ministre Pontchartrain, publiées sous le titre de *Voyage du Levant*. Depuis, le savant Cockerell en a donné une description plus complète, et y a joint deux dessins que nous reproduisons. Il raconte qu'après avoir visité près d'Agio-Deka les restes de Gortyne, entre autres les ruines d'un théâtre, il passa au pied d'une montagne qui forme l'une des bases du mont Ida, et arriva, dirigé par ses guides, devant l'entrée du labyrinthe, creusée sur le penchant d'une colline. « Cette entrée n'a, dit-il, rien de remarquable, et nous ne découvrîmes alentour aucun reste de construction. Il faut même ajouter que l'emplacement n'est guère de nature à permettre de supposer qu'un édifice considérable y ait jamais été élevé. L'ouverture, basse et encombrée de terre et de fragments de rocher, conduit par une pente à un double vestibule large d'environ 25 pieds et long de 45, et percé de quatre portes, dont une seulement donne accès à l'intérieur de l'excavation. Le souterrain est d'abord si bas et si peu élevé, et d'ailleurs si obstrué par les amas de pierres, qu'on ne peut y passer qu'en rampant. » Tournefort avait pensé que le peu de largeur et de hauteur de cette première galerie était une objection décisive contre l'hypothèse que la caverne eût jamais été une carrière. Mais Cockerell regarde comme probable que ce n'était là qu'un conduit secondaire servant peut-être à la ventilation, et qu'il devait y en avoir un autre plus large conduisant à la grande galerie J (voy. le plan, p. 16). Des deux côtés de cette grande galerie sont des pierres taillées et rangées avec ordre; mais sur le sol on ne voit aucune trace de roues. Une des suppositions qui se présentent le plus naturellement est que ces souterrains peuvent avoir été des hypogées : Cockerell fit les recherches les plus actives, et ne découvrit pas le moindre indice d'une destination funéraire. En continuant à avancer, il trouva de distance en distance, à droite et à gauche, des ouvertures ou des commencements de galerie, mais où il était impossible d'avancer par suite de la chute des voûtes ou des pierres que l'on y avait entassées. En beaucoup d'endroits, de fausses portes profondes, taillées exactement de la même manière, semblent avoir eu pour objet d'induire en erreur le voyageur en l'attirant, en le forçant à tourner plusieurs fois sur lui-même, et en troublant ainsi tout plan qu'il se serait formé pour revenir à la lumière. Arrivé dans la partie la plus éloignée où il soit possible de pénétrer, Cockerell se trouva dans des salles analogues à celles que les Grecs appelaient *trapezi*. Il y remarqua une petite source : l'eau qui suintait du rocher formait comme une couche de champignons. A cette exception près, il n'y avait dans les chambres aucune humidité. Leur plafond, plus élevé que celui des conduits, est soutenu par des piliers de pierre. Un coup de pistolet tiré dans l'obscurité fit envoler un si grand nombre de chauves-souris, que toutes les torches faillirent être éteintes. Un Grec idiot qui avait suivi Cockerell s'égara dans une des petites galeries transversales, et l'on fut longtemps sans pouvoir le découvrir : on fut très-étonné de le rencontrer dans une chambre éloignée, où il était parvenu par un chemin qu'il fut dans l'impossibilité de désigner. Au point C, Cockerell, après avoir parcouru toutes les sinuosités de l'espace marqué par les lettres E et O, se retrouva devant le fil qu'à l'exemple de Thésée il avait laissé traîner derrière lui depuis l'entrée; il remonta la galerie jusqu'à D, et, se dirigeant cette fois à gauche, il visita les galeries et chambres B, qui lui parurent ne pas avoir été explorées par Tournefort. Enfin, il revint sur ses pas, et il revit le jour avec satisfaction . il avait séjourné plus de quatre heures dans ce labyrinthe, ne s'y frayant souvent un chemin qu'avec une grande fatigue. Tout examen fait, Cockerell conclut que cette caverne, voisine d'Agio-Deka et des ruines de Gortys, est d'une antiquité très-reculée; qu'il est certain que l'on ne peut la parcourir sans danger si l'on ne se sert d'un fil pour s'y diriger; que rien ne s'oppose à ce qu'elle ait été le théâtre des aventures de Thésée; et qu'il est possible qu'à des époques moins reculées elle ait servi de carrière, ou de prison, ou de refuge en temps de guerre pour les hommes ou pour leurs troupeaux et leurs biens. Ajoutons que si Pausanias et Strabon prétendent que le labyrinthe de Crète était situé à Cnossus,

(1) Ce sont deux Français, MM. Jomard et Bertre, qui les premiers ont découvert, à la fin du siècle dernier, les ruines du labyrinthe d'Égypte. Le savant Letronne a tracé un plan de ce labyrinthe d'après les descriptions d'Hérodote et de Diodore de Sicile. (Voy. ce plan dans notre volume des *Voyageurs anciens*, p. 49, et *errata.)* On attend la publication de dessins très-importants sur ce sujet par le docteur Lepsius.

d'autres autorités de l'antiquité et du moyen âge, entre autres Catulle, Cédrénus et Eustathius, le placent à Gortys, et ce dernier avis peut paraître confirmé par la tradition populaire, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.



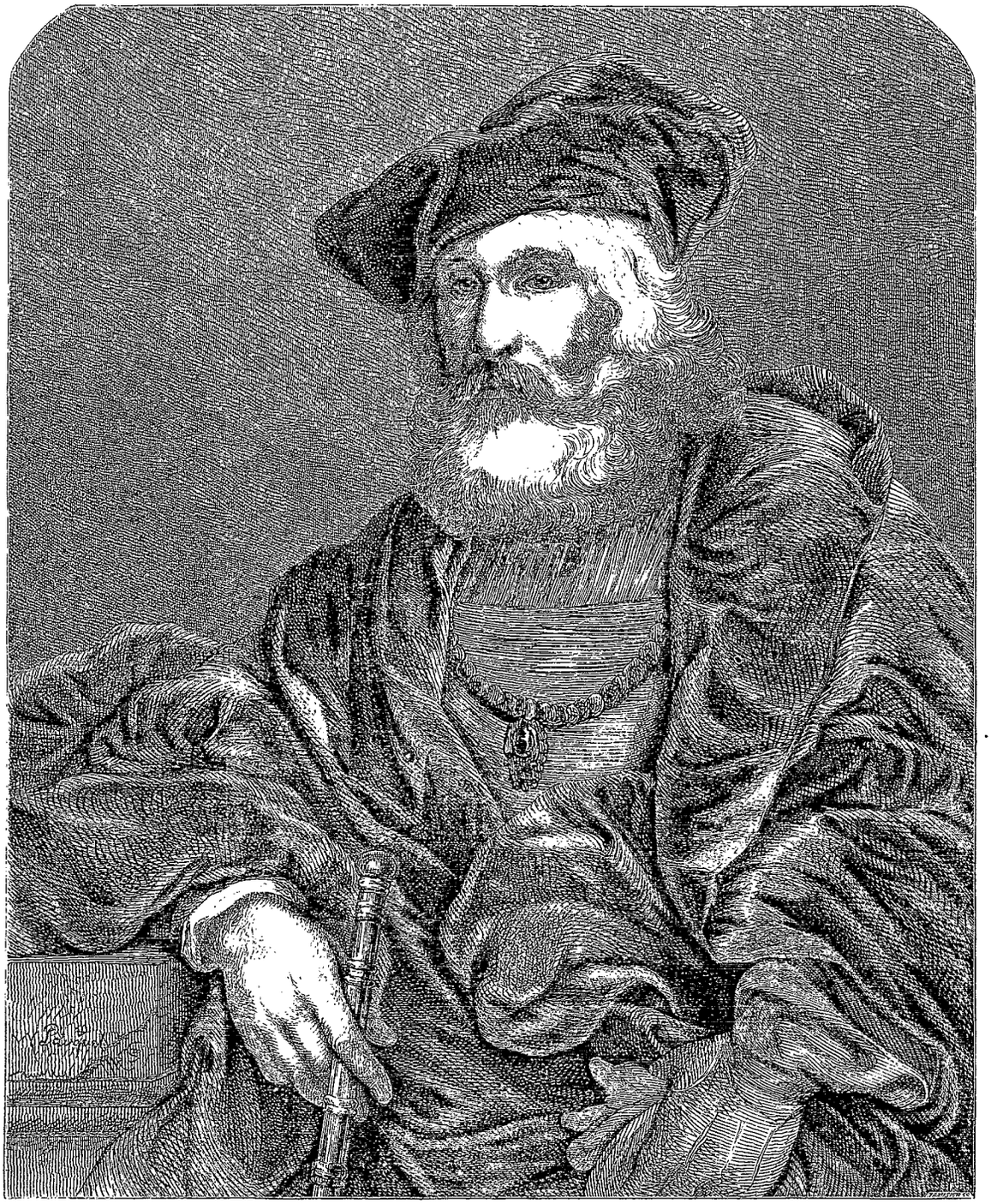
Entrée d'un Labyrinthe de Crète (aujourd'hui Candie). — Dessin de Thérond.



Plan d'un Labyrinthe de l'île de Candie (anciennement Crète).

A, entrée. — De A à C et à D; de E, E, E, E, à C, environ 921 pas. — G, galerie très-étroite. — J, galerie large et haute de plus de huit pieds. — 4, 4, 4, 4, 4, passages dans lesquels il a été impossible de pénétrer. — H, étroite galerie encombrée de débris. — O, O, O, O, chambres décrites par Tournefort. — B, B, passages et chambres qui probablement n'avaient pas été explorés par Tournefort.

UN PORTRAIT PAR REMBRANDT.



Galerie de Dresde (1). — Portrait de vieillard, par Rembrandt. — Dessin de Pauquet.

Quand il eut devant lui ce vieillard encore vert, à l'air noble et sérieux, à large barbe blanche, amplement et magnifiquement vêtu de soie et de velours, aisé dans sa contenance, dans sa pose et dans son regard, Rembrandt dut être satisfait. Il jeta sur l'image de ce beau modèle toutes les lumières dont resplendissait sa palette : généreux comme un soleil, il argenta la barbe, fit briller les yeux et dora de ses plus riches reflets toutes les saillies de la toque et du manteau. Le modèle et sa famille ne furent pas moins contents que le peintre, et il est certain qu'un si beau portrait devait être d'un grand effet dans un de ces riches salons hollandais du dix-septième siècle, décorés de vastes tapisseries aux vives couleurs et de lustres de cuivre étincelants, éclairés par de longues fenêtres aux vitres polies comme le diamant, encadrées au dehors de festons de vignes et de fleurs. Nous en ferons l'aveu cependant ; à cet opulent et digne personnage, que nous supposons volontiers parfaitement honnête sous tous les rapports, nous préférons les vieillards de Rembrandt, pauvres, grimés, penchés sur quelque vieille Bible, enveloppés d'un lourd manteau usé, dans le coin d'une chambre nue et sombre, sous un esca-

(1) Voy. t. XV, p. 188 à 192.

lier de bois tournant. C'est que la poésie de Rembrandt éclate surtout dans les humbles réduits. Qui ne connaît, au moins par la gravure, le « Philosophe en méditation, » que notre Musée du Louvre possède? « A la fin d'un jour dont les dernières lueurs se colorent dans les vitres d'une grande salle voûtée, un vieillard a reculé sa chaise d'un pupitre où se trouvent un crucifix, une mappemonde et une Bible ouverte... Un siége, qui naguère a été approché de la place où se tient le vieillard, est resté vide dans le clair obscur. Un ami est venu, un savant docteur, un théologien; ils ont traité un point de doctrine, discuté... Le vieillard, laissé seul, est revenu au texte; il a lu, collationné; puis, le jour diminuant, il est rentré en lui-même, a reculé son fauteuil; peu à peu, il est tombé dans une rêverie profonde, oubliant tout, l'heure, le lieu, lui-même... Hors du temps, la tête inclinée sur la poitrine, les deux mains serrant les bras de son siége comme pour se retenir dans les abîmes où la méditation le conduit, il nage au milieu de problèmes insolubles, pendant que le jour s'éteint dans les longs corridors qui mènent à ce lieu de retraite et que la lumière redescend chaque marche des escaliers, se retient sur la suivante, puis expire [1]. » Qui ne se rappelle aussi les pauvres familles de Rembrandt? On sait qu'il était né dans un moulin, au milieu des champs. « L'habitude qu'il avait de voir et de peindre les hommes parmi les paysans lui apprit à ne point dédaigner la populace, quand, plus tard, il se fixa à Amsterdam. De plus en plus pénétrant, il regardait de préférence les malheureux, les misérables qui avaient fait horreur à d'autres qu'à lui. Il prit ses types dans les classes qui n'ont point les bienséances de la culture; mais avec quel esprit, avec quel tact du cœur, avec quels enchantements de la lumière il sut rendre précieuses les représentations des plus pauvres demeures. Il met la Sainte famille dans toute maison, toute cabane du pauvre. Il l'emplit de soleil, de la moralité du travail en famille, et entoure le travail de l'ouvrier à faire envie au savant, à l'homme favorisé du loisir qui poursuit, solitaire, les recherches de sa pensée. » La plupart des types d'hommes du peuple que l'on retrouve dans les tableaux de Rembrandt n'ont point véritablement de beauté physique; mais ils sont saisissants de vie morale : ils ont une âme, et, comme le dit le beau et bon livre dont nous venons de citer quelques lignes, leur âme est visible!

DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

1. LA LIBERTÉ MORALE.

Épictète insiste souvent sur cette vérité importante, que la liberté constitue l'essence spéciale de l'homme. Par le mot liberté, il entend ce que la philosophie moderne appelle le *libre arbitre*, c'est-à-dire la faculté que Dieu nous a donnée de choisir entre le bien et le mal, et qu'aucune puissance ne peut nous ravir. Mais l'homme qui choisit le bien est seul véritablement libre; celui qui choisit le mal se fait l'esclave de ses propres passions et des autres hommes. La première de toutes les maximes est de vivre selon la loi de la raison bien ordonnée; rien n'est bon, si ce n'est de pratiquer la vertu, et là réside le caractère de la liberté.

— Aucun méchant ne vit comme il lui plaît; il ne saurait être libre. Qui peut consentir à vivre dans la crainte, à être en proie à l'envie, à exciter la pitié?

— Personne.

— Or, est-il quelque méchant qui soit exempt de tristesse, de crainte?

— Il n'y en a point.

— Le méchant n'est donc pas libre.

La liberté et la folie, dit encore Épictète, ne peuvent jamais se trouver ensemble. La liberté est une chose non-seulement très-belle, mais très-raisonnable, et il n'y a rien de plus laid et de plus déraisonnable que de désirer témérairement et de vouloir que les choses arrivent comme nous les avons pensées, lors mêmes qu'elles seraient injustes ou impossibles. Quand j'ai le nom de Dion à écrire, il faut que je l'écrive, non pas comme je veux, mais tel qu'il est, sans y changer une seule lettre. Il en est de même dans tous les arts et dans toutes les sciences. Et tu veux que, sur la plus grande et la plus importante de toutes les choses, c'est-à-dire la liberté, on voie régner le caprice et la fantaisie! Non, mon ami. La liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme il est juste qu'elles arrivent.

Quelqu'un peut-il t'empêcher de te rendre à la vérité connue, et te forcer d'approuver ce qui est faux?

— Non, sans doute.

— Tu vois donc bien que tu es libre.

— Je suis le maître, je puis tout, me dit un tyran.

— Eh! que peux-tu? Peux-tu me donner un bon esprit? Peux-tu m'ôter ma liberté morale?

— Non, sans doute.

— Eh! que peux-tu donc? Toi-même, tout puissant que tu crois être, dans un vaisseau ne dépends-tu pas du pilote? Dans un char, ne dépends-tu pas de ton cocher?

— Tout le monde me fait la cour.

— Mais te la fait-on comme à un modèle de sagesse et d'honneur? Montre-moi quelque homme vertueux et digne qui te prenne pour tel, qui voulût te ressembler, qui voulût être ton disciple.

— Mais je puis te faire couper le cou?

— Tu parles bien! J'avais oublié qu'il faut te faire la cour comme aux génies du mal, et t'offrir des sacrifices comme à la fièvre. N'a-t-elle pas un autel à Rome? Tu le mérites plus qu'elle, car tu es plus malfaisant. Mais que tes satellites et toute ta pompe effrayent et troublent la vile populace, tu ne me troubleras point; je ne puis être troublé que par moi-même. Tu as beau me menacer, je te dis que je suis libre!

— Toi libre! et comment?

— C'est Dieu même qui m'a affranchi. Penses-tu qu'il souffre que son fils tombe sous ta puissance? Tu es maître de ce cadavre, prends-le! Tu n'as aucun pouvoir sur *moi*.

Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté, c'est d'être toujours prêt à mourir sans peine.

Ce sage écrivit au roi de Perses : — Il n'est pas plus en ton pouvoir de réduire les Athéniens en servitude que d'y réduire les poissons.

— Comment! Est-ce que je ne les prendrai pas?

— Si tu les prends, ils t'abandonneront et s'en iront comme les poissons; car tous les poissons que tu as pris sont morts, et si, après que tu auras pris les Athéniens, ils meurent, quel sera le prix de ton expédition? Je te le dis encore : un poisson vivra plus longtemps hors de l'eau qu'un Athénien dans l'esclavage.

Lorsque tu vois un homme qui se soumet à un autre, ou qui le flatte contre son opinion, dis avec confiance qu'un pareil homme n'est pas libre.

Il y a de petits et de grands esclaves : les petits sont ceux qui se rendent esclaves pour de petites choses, pour des dîners, pour un logement, pour de petits services; et les grands sont ceux qui se rendent esclaves pour le consulat, pour des gouvernements de provinces. Tu en vois devant qui on porte les haches et les faisceaux, et ces derniers sont bien plus esclaves que les autres.

Pour juger si un homme est libre, ne regarde pas à ses

[1] *La foi nouvelle cherchée dans l'art. De Rembrandt à Beethoven.* Paris, 1850.

dignités; car, au contraire, plus il est élevé, plus il est esclave.

— Mais, diras-tu, j'en vois qui font tout ce qu'il leur plaît.

— Je le veux; mais je t'avertis que c'est un esclave qui jouit pendant quelques jours du privilége des saturnales, ou dont le maître est absent. Attends que la fête soit passée ou son maître revenu, et tu verras!

— Tu as obtenu le consulat, et tu es gouverneur de province; par qui?

— Par Félicion.

— Je ne voudrais pas vivre, s'il me fallait vivre par le crédit de Félicion, et supporter son orgueil et son insolence d'esclave; car je sais ce que c'est qu'un esclave qui se croit heureux et que sa fortune aveugle.

— Quoi! me dit un grand seigneur qui se pique d'être libre et indépendant, tu oses me dire esclave, moi qui suis sénateur, qui ai été consul, et qui me vois le favori du prince?

— Grand sénateur, prouvez-moi que vos ancêtres n'ont pas été dans le même esclavage que vous? Mais, je le veux; ils ont été généreux, et vous êtes lâche, intéressé, timide; ils ont été tempérants, et vous vivez dans la débauche!

— Qu'est-ce que cela fait à la liberté?

— Beaucoup; car appelez-vous être libre faire tout ce qu'on ne veut pas?

— Mais je fais tout ce que je veux, et personne ne peut me forcer que l'empereur, mon maître, qui est maître de tout.

— Dieu soit loué! grand consul. Nous venons de tirer de votre bouche cette confession, que vous avez un maître qui peut vous forcer! Qu'il soit maître de tout le monde, cela ne vous laisse que la triste consolation d'être esclave dans une grande maison et parmi des millions d'autres esclaves.

Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses.

— Qu'est-ce qui rend un tyran formidable?

— Ce sont ses huissiers, ses satellites armés d'épées et de piques.

— Vois, cependant : un enfant approche d'eux et ne les craint point. D'où vient cela?

— C'est qu'il ne connaît pas le danger.

— Eh bien! tu n'as qu'à le connaître et à le mépriser!

— Que cherche tout homme raisonnable?

— A avoir l'âme tranquille, à être heureux, à faire en tout ce qu'il veut, à n'être ni entravé, ni contraint?

— Lorsqu'il devient l'ami de César, cesse-t-il d'être entravé, d'être contraint? A-t-il l'âme paisible? Est-il heureux?

— De qui l'apprendrons-nous?

— Eh! qui mérite plus de confiance que cet ami de César lui-même? Parais au milieu de nous, et dis-nous quand as-tu jamais dormi plus paisiblement, à présent ou avant d'être l'ami de César?

— Par tous les dieux! cesse d'insulter à mon malheur; ignores-tu tout ce que je souffre, infortuné que je suis? Jamais je ne puis goûter en paix le sommeil. Quelqu'un arrive, et me dit : Debout! le patron est éveillé et va sortir. De là les troubles et les soucis.

Vespasien commande un jour à Helvidius (1) de ne pas venir au sénat.

— Il dépend de vous, dit Helvidius, de m'ôter ma charge; mais j'irai au sénat tant que je serai sénateur.

— Si vous y venez, n'y venez que pour vous taire.

— Ne demandez pas mon avis, et je me tairai.

(1) Priscus Helvidius, gendre de Thraséa, loué par Tacite, IIIe livre de l'Histoire.

— Mais si vous êtes présent, je ne puis me dispenser de demander votre avis.

— Ni moi de vous dire ce qui me paraît juste.

— Mais si vous le dites, je vous ferai mourir.

— Quand vous ai-je dit que je ne fusse pas mortel? Nous ferons tous deux ce qui dépendra de nous : vous me ferez mourir, et je souffrirai la mort sans me plaindre.

— Mais, dira quelqu'un, que gagna par là Helvidius étant seul?

— Et moi je te demande que gagne la pourpre qui est seule sur une tunique? Elle l'orne, elle l'embellit, et elle donne envie d'en avoir une pareille.

Être libre, c'est vouloir ce que Dieu veut et se bien garder de vouloir ce qu'il ne veut pas.

— Comment cela se fera-t-il?

— En examinant quels sont les commandements et les desseins de Dieu, ce qu'il s'est réservé et ce qu'il m'a donné.

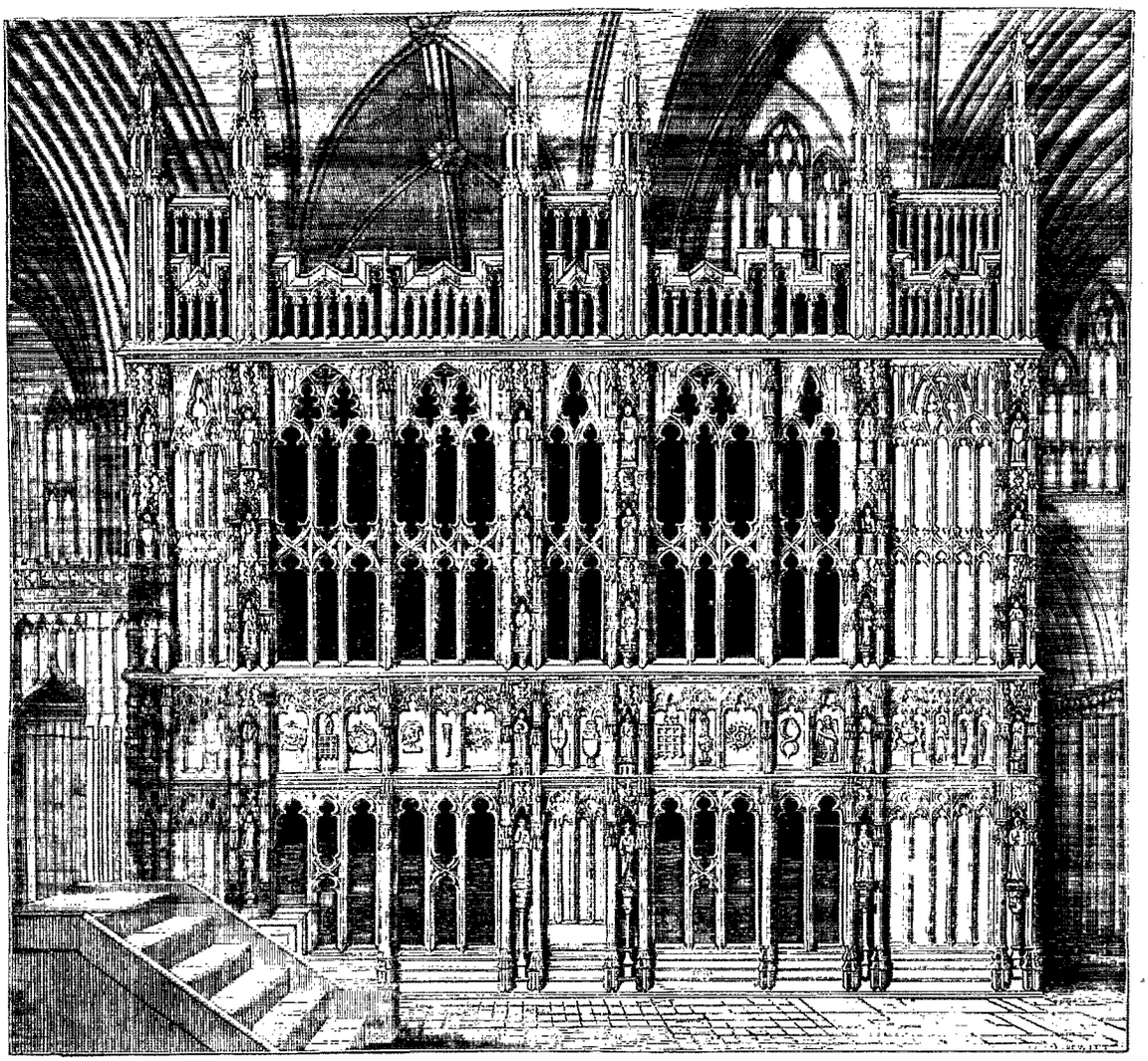
— Que t'a-t-il donné en propre et qui dépende de toi?

— Une volonté libre, dégagée de tout obstacle et de toute entrave. Oui, c'est Dieu qui m'a donné la liberté, et je connais ses commandements. Personne ne peut donc plus me réduire en servitude, car j'ai le juge et le libérateur qu'il me faut.

LA CHASSE DU PRINCE ARTHUR, A WORCESTER.

Henri VII sacrifia le bonheur de ses enfants à son ambition. L'aînée de ses filles, Marguerite, n'avait que treize ans lorsqu'il la donna pour femme au roi d'Écosse, et l'aîné de ses fils, Arthur, avait à peine quinze ans lorsqu'il lui fit épouser la princesse Catherine, quatrième fille du roi d'Espagne. Il est difficile, et il est toujours malheureux, de résister à l'autorité d'un père, même avec la conviction qu'il expose notre bonheur; mais si ce père est un roi, s'il fait valoir la raison d'État, on n'a qu'à se soumettre : un prince n'est pas seulement un fils, c'est un sujet et un instrument dynastique. La fille du roi d'Espagne avait une dot de deux cent mille couronnes; et l'on sait si Henri VII aimait l'argent : Arthur dut obéir. Il fut donc uni à cette jeune princesse, qu'il ne connaissait point, et son mariage fut célébré avec une grande magnificence dans la cathédrale Saint-Paul, à Londres, le 6 novembre 1501. Par exception à ses habitudes d'avarice, Henri VII dépensa des sommes considérables en processions, mascarades, jeux et tournois, où il eut soin que la plupart des devises héraldiques fissent allusion au fameux Arthur de la Table ronde, dont il prétendait descendre par Owen Tudor, et c'était ce qui l'avait déterminé dans le choix du nom de baptême de son fils. Selon l'usage du temps, on tira l'horoscope des deux jeunes époux : les astrologues s'accordèrent unanimement, avec les poëtes et les courtisans, pour leur augurer une très-longue suite d'années de félicité parfaite et une nombreuse postérité qui serait la providence des peuples. Quand les fêtes eurent cessé, Arthur reçut l'ordre de partir avec sa femme pour tenir sa cour au somptueux château de Ludlow. Il y était à peine arrivé, entouré d'un cortége triomphal, qu'il mourut, le 2 avril 1502. Il n'était marié que depuis cinq mois, et il n'avait pas seize ans. Entre les pompes nuptiales et les cérémonies funèbres, il ne s'était point fait de silence. On transporta ses restes à la cathédrale de Worcester, où ils furent reçus solennellement par un concours immense d'évêques, d'abbés, de prieurs, de prêtres et de nobles portant des torches et unissant leurs voix dans un chant lugubre. Le riche mausolée dont nous donnons un dessin lui fut élevé en 1504. Semblable par l'ensemble du dessin aux autres monuments de la même époque, on le

considère comme l'un des plus beaux spécimens du style « Tudor, » bien qu'il appartienne à la dernière période du style désigné par les archéologues anglais sous le nom de « perpendiculaire. » Il est placé sur le côté sud du chœur et il remplit tout l'espace de l'arcade la plus voisine de l'autel. C'est une véritable chapelle, dont la porte s'ouvre dans le chœur. L'extérieur est orné d'encadrements formés par de riches piliers tout couverts de niches splendides, où sont des statues de saints. Les encadrements ou panneaux sont à jour et vitrés. La partie supérieure se compose d'une galerie et de flèches. L'intérieur est richement décoré. A l'une des extrémités est un tabernacle d'un travail très-remarquable, avec des niches, des statues et des piliers semblables à ceux du dehors. La partie extérieure, qui est du côté du transept (c'est celle que notre gravure représente) descend beaucoup plus bas que la façade du côté du chœur, auquel on monte par plusieurs marches : aussi y voit-on une sorte de galerie à jour inférieure où sont deux



Cathédrale de Worcester. — La Châsse ou chapelle funéraire du prince Arthur, vue du côté du transept.

tombes, celles de l'évêque Giffard et de la comtesse de Surrey. Ces monuments funéraires sont du treizième siècle, et il est probable qu'ils se trouvaient à cette place même lorsqu'on a élevé la châsse du prince Arthur : on les a respectées et on les a seulement enfermées dans le dessin général. Sur les petits panneaux qui séparent les deux étages de cet édifice, on remarque les emblèmes ou signes héraldiques de la famille des Tudor : la « rose rouge » de Henri VII, la « rose de Tudor, » où une de ces fleurs, blanche, est unie à une autre de couleur rouge, par allusion au mariage de ce roi avec la princesse Élisabeth d'York; — la « herse » emblème de la famille de Beaufort, qui descendait de Jean de Gaunt ou Ghent : Henri était de cette maison; la « plume d'autruche, » emblème de Jean de Gaunt; « le faucon » de la maison d'York, porté par le prince Arthur au droit de sa mère; « le carquois » de la maison d'Aragon, emblème qu'il avait adopté par courtoisie pour sa femme; la « rose en soleil, » emblème du roi Édouard IV, en souvenir des trois soleils que l'on avait vus dans le ciel le matin de la bataille de Mortimer's-Cross, et qui, vers le milieu du jour, s'étaient réunis en un; enfin, la « fleur de lis, » de la maison de Lancastre.

Catherine d'Espagne fut fiancée, presque dès les premiers mois de son veuvage, avec le frère de son mari, si célèbre plus tard sous le nom de Henri VIII.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE

Premier article.

ROUTE DE PARIS A MEAUX. — FRAUDES DES PAILLEUX. — DESCRIPTION SOMMAIRE D'UNE FERME.

Avant l'établissement du chemin de fer de Strasbourg, on suivait, pour aller à Meaux, capitale de la Brie, la

grande route qui sort de Paris, à l'extrémité de la rue Lafayette, par la barrière de la Petite-Villette, et on arrivait bientôt à Pantin. Jusqu'à Bondy, on reconnaissait les efforts persévérants de la moyenne culture aux luxuriantes végétations forcées que l'on remarquait de chaque côté de la route. Les observateurs pouvaient voir là ce que produisent les grandes masses d'engrais sur des sols plus que médiocres, qui, aujourd'hui encore, sont transformés en terre de rapport de première classe. Les boues de Paris ont joué un très-grand rôle dans cette constitution factice de terrains loués très-cher, mais rapportant beaucoup, à cause de leur proximité de la capitale.

A droite, on rencontrait Noisy-le-Sec, un de nos principaux points d'approvisionnement en légumes et en poires surtout; à gauche, Bobigny, le Bourget, pays de culture intermédiaire entre les environs de Paris et la fertile Brie.

Actuellement, cette route est un peu abandonnée par les voyageurs; nous la suivrons cependant encore ici pour nous rendre à la ferme que nous voulons visiter.

Après avoir traversé la forêt de Bondy et laissé sur la



Vue intérieure d'une ferme. — Dessin de Charles Jacque.

droite le Raincy, en face les bassins de vidange qui nous prennent de bons engrais pour nous en rendre de très-mauvais, on arrive à Livry, orné d'un grand nombre de maisons de campagne.

Viennent ensuite le Vert-Galant et la commune de Vaujours, capitale. On prétend que de ce côté vivaient (il n'en existe plus sans doute) des hommes d'une intelligence tellement spéciale, qu'elle leur permettait d'acheter dans les fermes des fourrages et des pailles au prix de 30 francs le cent de bottes, par exemple, et de les revendre 20 à 25 francs aux trop heureux citadins. Cette générosité ne les empêchait pourtant pas de faire souvent fortune, ou au moins de vivre; il nous paraît curieux et peut-être utile d'indiquer, en passant, les moyens qu'ils employaient.

De la paille étant donnée à acheter, voici quel était le problème à résoudre : se la procurer au poids moyen, habituel aux grosses fermes, de 6 à 7 kilogrammes par botte; la payer au-dessous du cours; être assez ignorant des règles de l'arithmétique pour se tromper dans les comptes au point d'en recevoir 125 pour 104, soit en décomptant à haute voix, soit en profitant de l'erreur volontaire ou involontaire de l'ouvrier livreur. Enfin, pour quelques-uns, acheter à crédit et perdre, par malheur, l'adresse du fermier.

Pour revendre, pour ne pas gêner le consommateur avec des bottes aussi volumineuses, les réduire à 4 ou 5 kilogrammes; faire sauter la livraison d'une ou de deux dizaines, de façon à en donner 80 à 90 pour 104, soit toujours par défaut de mémoire ou ignorance de la succession réelle des chiffres, soit par suite de l'erreur des cochers ou des agents de l'acquéreur.

Quant aux fourrages, indépendamment de ces ressources, on avait recours à un mélange appelé *salade*, qui se faisait en fanant des foins poudreux et en les arrosant au besoin. On prenait ensuite la valeur d'une botte, qu'on recouvrait

d'une enveloppe de bonne marchaudise. C'est ce qu'on appelle, en terme du métier, le *chemisage*. Toutefois les préservatifs contre ces fraudes sont faciles : peser un certain nombre de bottes, en délier pour voir si l'intérieur ressemble à l'extérieur, et enfin compter soi-même ou faire recevoir par quelqu'un de sûr.

Poursuivons notre route en laissant sur la droite l'asile-école Fénelon, qui reçoit jusqu'à 450 enfants au faible prix de 240 francs par an; et sur la gauche, la première grande ferme qui avoisine la route.

Après le Vert-Galant vient Villeparisis; c'est entre ces deux endroits qu'est située la fameuse commune de Mitry-Mory, dont la surface est aussi grande que celle de la capitale. Enfin arrive Claye, de l'autre côté duquel s'étend, à droite et à gauche, une des grandes plaines de la Brie, dont une partie porte le nom de *France*. C'est de cet endroit jusqu'à Meaux que se rencontrent les exploitations agricoles les plus importantes; on y trouve des fermes qui payent de 25 à 45 000 francs à leurs propriétaires, plus de 5 à 8 000 francs d'impôts.

En entrant dans la ferme qui nous a le plus intéressé, nous avons été frappé tout d'abord de l'ordre qui régnait dans la cour et de la bonne tenue des engrais.

On s'est trop longtemps imaginé que la propreté était incompatible avec les exigences d'aménagement des objets que doivent renfermer les fermes. Rien n'est plus faux que cette opinion. Il n'est nullement nécessaire de marcher dans le fumier et de s'enfoncer dans les flaques du jus qui en découle pour faire de bonnes récoltes. Il ne faut pas plus de temps pour ranger avec ordre les équipages et les instruments aratoires que pour les laisser au premier endroit venu où il plaît au charretier de les dételer. Disons plus, il y a une très-grande utilité à faire le contraire.

Le fermier, qui nous reçut avec une extrême bienveillance, était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, vif, alerte, et tenant à la main un bâton muni à l'un de ses deux bouts d'une toute petite bêche de 7 à 8 centimètres de long sur 3 à 4 de large. C'était une sarclette; nous en expliquerons l'usage ailleurs.

Il offrit aux personnes qui nous accompagnaient d'entrer et de se reposer en attendant qu'on fût allé leur chercher une tasse de lait. Pendant qu'il donnait cet ordre avec quelques autres concernant le service, et se rattachant probablement à des travaux qu'il prévoyait que notre visite l'empêcherait de surveiller lui-même, nous jetâmes un coup d'œil général sur l'intérieur de la ferme.

A droite, les voitures et les instruments dont on ne se servait pas alors étaient abrités sous six grandes voûtes formant hangar, tandis que les autres, qui semblaient être d'un usage actuel, étaient rangés en ligne, prêts à être attelés. Un pavage de 2 mètres de largeur régnait tout autour des bâtiments, qui sont symétriques. Enfin, un pavé de route ordinaire, disposé crucialement, divisait la cour en quatre parties égales, qui se trouvaient ainsi encadrées et toujours facilement abordables.

Les quatre angles de chaque carré étaient plantés de tilleuls taillés en orangers, qui produiront plus tard un ombrage utile.

Des inscriptions étant placées au-dessus de chaque porte, nous avons pu juger de la disposition d'ensemble des bâtiments. En prenant sur la droite, et en faisant le tour pour revenir à la porte d'entrée, on rencontrait successivement :

La forge; — la sellerie; — des boxes et des paddoxes pour mettre quelques chevaux en liberté; — une remise à cabriolet; — la porte du jardin, et, au-dessus, le grenier à avoine; — la grange à avoine, au bout de laquelle on voit trois des six voûtes dont nous avons parlé, et, au-dessus, les fenêtres du grenier à blé.

La grande porte qui fait le coin, au fond sur la droite, est celle de la machine à battre.

La grande grange du fond, dont la porte à encadrement briqueté fait face à la route du milieu, est destinée à recevoir les gerbes de blé. De cette façon, la machine se trouve placée à l'angle des deux bâtiments qui doivent contenir les principaux produits qu'elle est appelée à égrener.

Le bâtiment de gauche contient enfin, à l'angle opposé à celui de la machine :

Une féculerie nouvellement montée; — la porcherie; — les bergeries; — les écuries; — les poulaillers; — la vacherie.

Au-dessus de tous ces compartiments de plain-pied, se trouve le grenier à fourrages, dont chaque travée est numérotée extérieurement.

Enfin, en retour sur la gauche, à l'endroit où est placé le spectateur qui regarde la gravure, est la maison d'habitation du fermier, sous les fenêtres de laquelle sont :

Le massif qui abrite le parc à la jeune volaille; — la pompe et l'abreuvoir; — la petite pièce d'eau pour les animaux aquatiques.

Au fond est le tas de fumier qui est en face les écuries, les bergeries, la vacherie et la porcherie; une pompe à purin est située sur le côté opposé.

Au-dessus et au milieu de la grange à blé, on remarque le pigeonnier qui fait face à la grille principale. A chaque extrémité de la même grange sont deux girouettes à paratonnerre portant à la fois girouette et indication fixe des quatre points cardinaux.

PENSÉES DE STERNE (1).

— Je préfère la vie privée à la vie publique; car j'aime mes amis, c'est-à-dire un petit nombre d'individus.

— L'impatience est la principale cause de nos déréglements et de nos extravagances. Parfois j'aurais volontiers donné une guinée pour assister à un bal ou à une réunion auxquels un incident quelconque m'empêchait de me rendre. Une fois passés, je n'aurais pas payé un schelling pour y avoir été. Souvent j'aurais de bon cœur payé d'une couronne un plat de gibier; mais après avoir dîné avec du bœuf ou du mouton, je n'aurais pas dépensé un penny pour avoir mangé de la venaison. — O vous, écervelés et extravagants, rappelez-vous souvent cette réflexion.

— Marc Aurèle conseille d'acquiescer promptement à l'opinion des grands bavards, dans l'espérance, je suppose, de mettre fin à leur argumentation.

— Les individus qui sont toujours à veiller sur leur santé ressemblent aux avares qui amassent des trésors dont ils n'ont jamais l'esprit de jouir.

— Il existe plusieurs moyens de provoquer le sommeil : penser au murmure des ruisseaux ou au balancement des arbres; calculer des nombres; faire égoutter au-dessus d'une casserole de cuivre une éponge humide, etc. Mais la tempérance et l'exercice valent beaucoup mieux que ces succédanés.

— L'entêtement est une faiblesse absurde. Si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.

— Définition de ce qu'on appelle généralement un bon marché : « L'achat d'une mauvaise marchandise dont on n'a que faire, parce qu'elle coûte moins cher qu'une bonne dont on a besoin. »

(1) Extraites du *Koran*, œuvre posthume de Sterne, traduction d'Alfred Hédouin. 1853.

— Tom n'est qu'un adjectif de société : il ne peut rester seul un instant.

— Ils feraient tout aussi bien de dormir, car on peut dire qu'ils rêvent, ceux qui lisent sans avoir pour but d'augmenter leur moralité ou d'améliorer leur conduite.

— Après la vertu et la santé, rien de plus désirable dans la vie que le savoir. Rien non plus de moins difficile et de moins cher à acquérir; la peine à prendre consiste à rester assis; la dépense à faire, c'est le temps que nous ne pouvons pas épargner.

— Un mensonge est une lâcheté insigne : c'est craindre l'homme et braver Dieu.

— Mon tailleur, à Londres, laissait couler sa fontaine toute la journée pour se distraire par le son d'une chute d'eau.

— Les hôteliers espagnols portent toujours en compte sur leurs mémoires un article *bruit*, qu'on en ait fait ou non.

— Dans le monde, vous vous trouvez exposé aux caprices du premier venu; dans une bibliothèque, le génie est soumis aux vôtres (1).

— J'ai connu jadis un brave soldat qui m'assura que tout son courage consistait en ceci : au premier cou de feu, dans un engagement, il se regardait comme un homme mort. Il combattait alors bravement toute la journée, indifférent à toute espèce de dangers, comme il convient à un trépassé.

MA VIEILLE PENDULE.

J'en veux à la mode, non-seulement parce qu'elle est toujours frivole et souvent ridicule, mais encore parce qu'elle me semble cruelle en faisant disparaître à la longue ces vénérables ajustements et ces antiques meubles qui nous rappellent nos meilleurs amis et nos plus beaux jours. Quel cœur de vieillard ne s'émeut à l'aspect de ces costumes surannés que portèrent de bons aïeux si remplis d'indulgence pour notre jeunesse, en revoyant ces vêtements d'excellentes grand'mères dont le dernier métier fut de gâter leurs petits-enfants! Hélas! que sont devenues ces larges et reluisantes armoires de noyer qui recélaient dans leurs flancs plus de friandises que le cheval de Troie ne contint de guerriers, et qui laissaient s'échapper tant de joujous de leurs tiroirs mystérieux!

La mode, l'impitoyable mode, plus encore que le temps et l'usage, a banni, loin de nos regards, tous ces objets respectables chargés des riants souvenirs de notre enfance : aussi, voulant expier, pour ma part, les outrages que notre dédain fait subir à ces muets témoins de notre première innocence, j'ai concentré sur l'un d'eux le respect que tous devraient nous inspirer.

C'est une pendule; ses aiguilles ont vu fuir les heures si fortunées de mon bas âge; elles ont divisé ce temps dont chaque minute faisait éclore pour moi un plaisir ou une espérance.

Elles ont dirigé ma mère dans la destination de ses journées si remplies de soins et de devoirs, jusqu'au moment terrible où elles marquèrent l'instant de sa mort. Cette pendule, d'un joli modèle, est portée par un nègre marchant à grands pas, qui tient d'une main son bâton et de l'autre une lettre : aussi, lorsque mon aimable mère, retenue trop avant dans la nuit au sein de la société de ses amies dont elle faisait le charme, voulait échapper à leurs instances, elle avait coutume de leur dire : « Voulez-vous donc que mon petit nègre me gronde quand je rentrerai chez moi? »

Ah! si j'ai pu jadis lui reprocher moi-même de sonner l'heure de l'école, de combien de moments heureux ne me donna-t-elle pas aussi le signal! Depuis soixante ans que son monotone tic-tac ne s'est point ralenti dans mon domicile, bien des nobles cœurs ont cessé de battre auprès d'elle! Ce bruit fut le seul que mes parents entendirent durant les longues et cruelles nuits d'insomnie qui précédèrent leur fin, et maintenant, en frappant mon oreille, il me rappelle ces êtres chéris dont il accompagna et berça l'agonie. Je ne saurais contempler le cadran sans songer combien de fois il attira leurs yeux, combien de fois il activa leur existence en leur indiquant les instants consacrés par eux à la prière ou à de bonnes œuvres.

Et toutefois, malgré ces honorables antécédents qui me rendent recommandable ma vieille pendule, je ne puis la défendre du reproche d'être antique, que lui adressent irrévérencieusement les nombreux partisans des modes nouvelles.

Je ne saurais le nier, elle est *antique*, et ce défaut s'aggravait tous les jours davantage lorsque soudain apparut le livre de madame Beecher Stowe, intitulé : *la Case de l'oncle Tom*. Cet éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation des esclaves nègres a jeté sur toute la race noire une lueur d'intérêt et d'actualité qui semble se refléter sur le petit nègre de ma vieille pendule; on dirait vraiment que son regard et sa pose se sont affermis, qu'il s'est plus fièrement campé et a pris un air d'assurance; en un mot, il paraît rajeuni au souffle de bienveillance universelle qui caresse aujourd'hui les hommes de sa couleur; et moi, pour ajouter encore, s'il est possible, à la faveur dont les circonstances présentes l'environnent, et en prolonger l'heureux effet, je viens de baptiser mon vieux cartel : *la Pendule de l'oncle Tom!* (1)

UN RECUEIL PITTORESQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce recueil manuscrit, catalogué sous le n° 153 du Supplément français, à la Bibliothèque impériale, est intitulé : « Recherche de plusieurs singularités, par Françoys Merlin, » controlleur général de la maison de feu madame Marie-» Élizabeth, fille vnique de feu roy Charles dernier que » Dieu absolve; — portraictes et escrites par X. Jacques » Cellier, demourant à Reims. — Commencé le 3e jour de » mars 1583, et achevé le 10e septembre mil Ve quatre-» vingt et sept. »

Dans la dédicace, François Merlin dit qu'il « s'est » essayé à rechercher et à faire faire ce petit œuvre » pour délecter l'esprit du roi (Henri III), qui « pourra » y voir, comme dans la glace d'un miroir, que la gloire » de Dieu se fait voir et aparoît par tout l'univers, et ce » par beaux caractères, pour apprendre ceste tant cé-» lébrée oraison dominicale en toutes sortes de langues, » avec plusieurs craions tant de ce temple superbe où fut » heureusement oincte sa roialle mageste, que de plusieurs » trophées de mathématiques, instruments musicaux, que » autres traits de plume curieusement faits. »

Puis, dans un sonnet qui suit la dédicace, l'auteur dit encore :

> Je consacre à mon roi le pourtrait gracieux
> De son Louvre, et de Reims la riche architecture;
> Je leur verse à longs traicts les secrets de nature;
> J'estalle l'oraison que chante à qui mieulx mieulx
> Le More, le Tartare et le Turc vicieux,
> Non en bronze ou en marbre, ains en seule escriture.

Toutes les figures, au nombre d'environ deux cents, sont en effet tracées à la plume.

Le *Pater noster* y est écrit en vingt-neuf langues, au milieu de cartouches de formes très-variées.

(1) Communiqué par M. Petit-Senn.

(1) Sterne met cette jolie pensée sur le compte de *Henri et Françoise*.

Ensuite viennent « les caractères selon la diversité des » langues cy devant escrites et autres semblablement, non » moings utiles que plaisantes à regarder. De la main de » Jacques Cellier, demourant à Reims. »

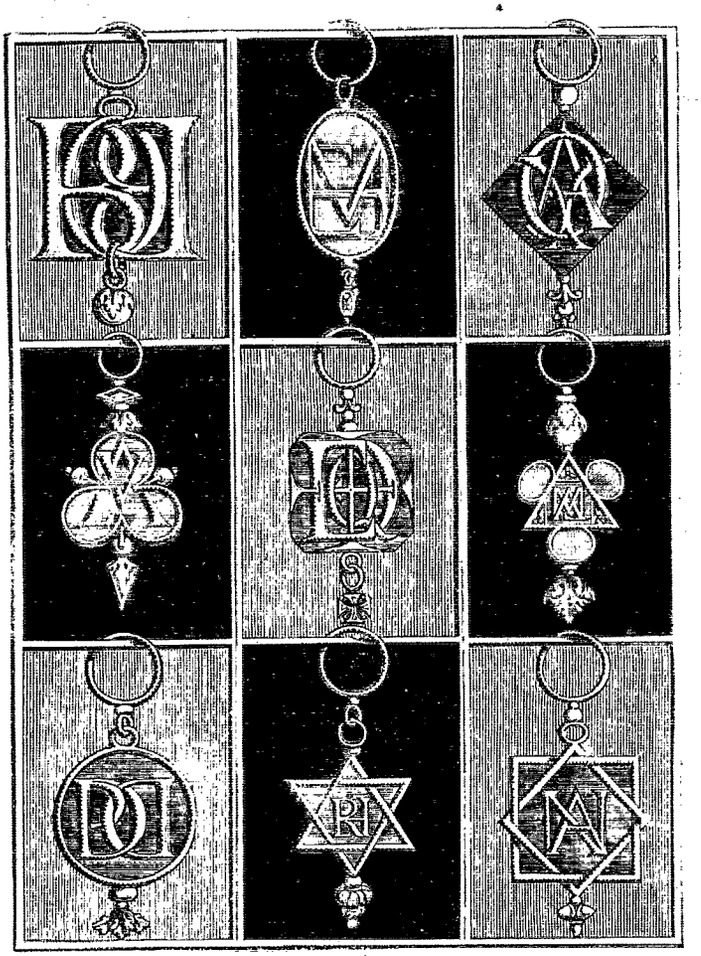
Ce sont les lettres d'alphabets divers avec leurs noms au-dessous et des costumes au-dessus.

Les sujets des dessins qui suivent sont : — un plan de la cathédrale de Reims ; — des vues du portail principal et des portes latérales, et d'autres parties de l'église ; — les grosses orgues qui ont 1 832 tuyaux, et les petites qui en ont 568 ; — le dédale ; — le pelpitre (pupitre) ; — le grand autel ; — l'hôtel (autel) de Sainte-Croix en marbre noir, derrière lequel est le tombeau du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims ; — le reliquaire où est la sainte ampoule ; — la couronne suspendue au milieu du chœur ; — Notre-Dame de Paris ; — la Sainte-Chapelle avec sa flèche et ses orgues ; — le tombeau de François Ier à Saint-Denis ; — la maison des Hiéronimes de la fontaine du roy, située à un quart de lieue du château de Vincennes ; — la maison des Célestins de Paris, avec son jardin, près la rue de la Tournelle ; — le château de Vincennes et les maisons qui l'entourent ; — l'hôtel de ville de Paris (dont une aile seulement est encore achevée) ; — une vue du Louvre (la partie exécutée est entourée de petites murailles) ; — les pendants d'oreilles (pendans à aureilles) que nous figurons ; — des fleurs.

« Ensuivent plusieurs portraits de mathématique : » rose des vents, sphère, calendrier, zodiaque ; globe ; façon de tracer un cadran et des cartes géographiques ; des mesures de pas, pieds, degrés, etc., etc. ; des figures de géomancie, astrolabe, cosmolabe, etc.

« Ensuivent plusieurs instruments musicaulx avec leur » tablature ou reigles au-dessoubs, 1583 ; » par le même Jacques Cellier : trompettes, pedalle (espèce de musette), sacqueboutte, basse-contre, taille, haulte-contre, dessus, psalterion, cornet à bouquin, vielle, fluttes d'Allemand (la flûte actuelle dans sa simplicité primitive), violle, harpe, cornemuse, carillon de cloches, tambora, sonnettes à tambourin, espinette, regulles (orgue), luth, cimballe (notre triangle), cistre, lire, clavier à carillonner, guiterne, etc.

« Ensuivent plusieurs portraits tracés en escriture. »



Pendants d'oreilles du seizième siècle. — D'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale. — Dessin de Thérond.

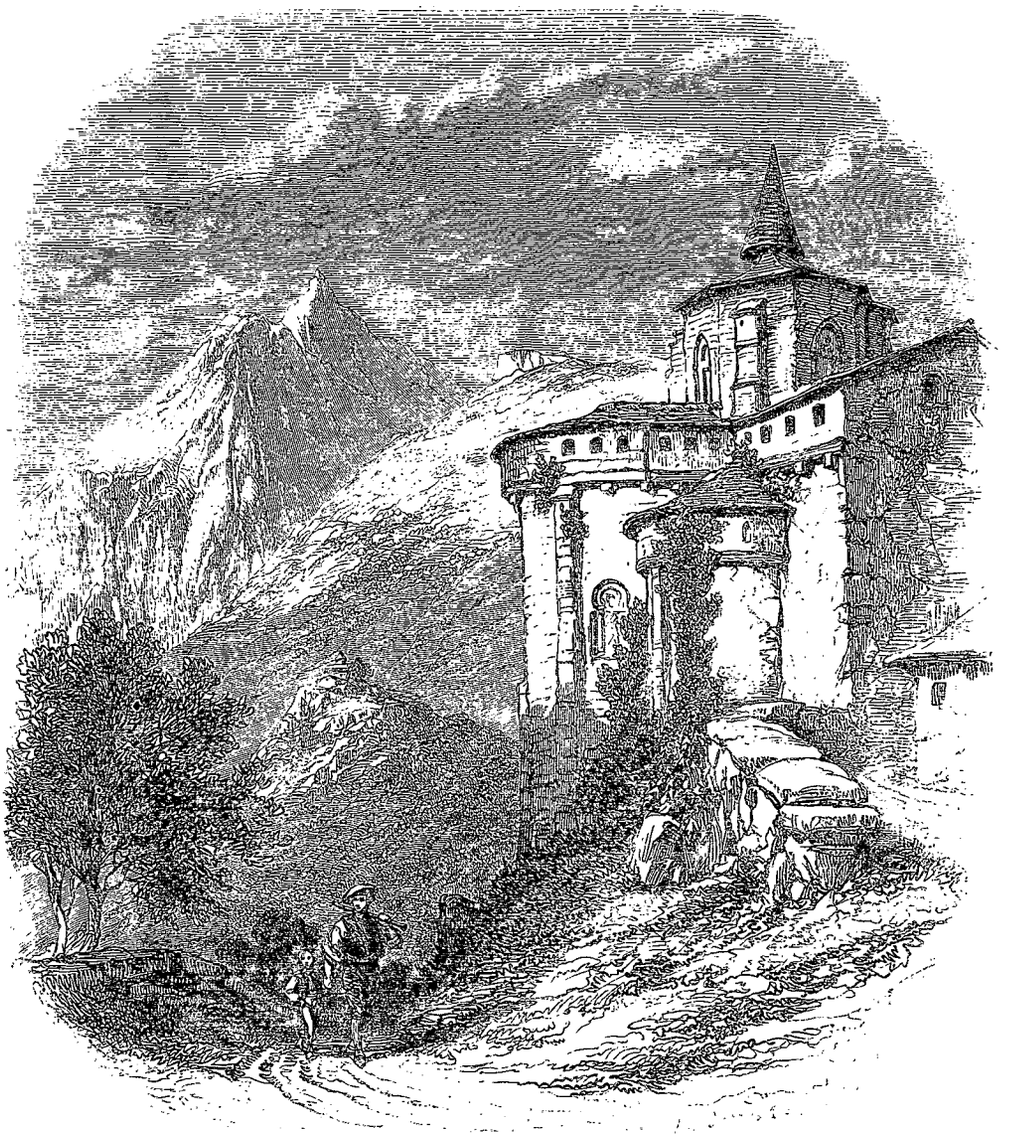
Ce sont de bizarres compositions formées de lignes d'écriture et figurant des personnages, des paraphes, des parquets, des paysages, fleurs, tours, animaux, etc.

Cette énumération des dessins que renferme ce curieux manuscrit, peut aller au-devant de recherches qui souvent, faute d'un avis semblable, sont longues ou même infructueuses. Il est à regretter que quelques-unes de ces figures ne soient pas accompagnées d'explications plus étendues.

Nous reproduisons les pendants d'oreilles tels qu'ils sont tracés dans le manuscrit, sous forme d'une espèce d'étalage, et sans commentaires. Il est probable que François Merlin avait fait copier ces bijoux chez un orfévre rhémois, son compère et son ami.

SAINT-SAVIN

(Hautes-Pyrénées).



Une Vue à Saint-Savin, dans les Pyrénées. — Dessin de Karl Girardet, d'après de Fontenay.

Les Béarnais ont donné le nom de *paradis d'Argelès* à une admirable vallée du département des Hautes-Pyrénées, resplendissante de beautés pittoresques et de fertilité spontanée. Le *gave de Pau* et le *gave d'Azun* y roulent leurs ondes limpides, tantôt sur de vertes prairies, tantôt sur des rocs amoncelés. Les premières assises des Pyrénées se développent rapidement d'étage en étage, couvertes d'une végétation luxuriante jusqu'à la hauteur où commence la région des neiges; et, pour que rien ne manque à la richesse de ce paysage, le séjour des hommes, après y avoir élevé des villages et des châteaux forts, y a laissé des ruines moussues, des tours à demi ensevelies sous la végétation, des pans de vieux murs écroulés, débris importants et pittoresques dont l'aspect imprévu, au milieu de ces splendeurs de la nature, remplit l'âme de sensations à la fois douces et tristes. L'abbaye ruinée de *Saint-Savin* et le bourg de ce nom dominent, avec les ruines de l'ancien château de Héaucens, la belle vallée d'Argelès. *Saint-Savin*, si recherché par les touristes, doit sa célébrité au caractère romantique et religieux que lui impriment les constructions de son ancienne abbaye échappées à la destruction, et la nature des sites environnants. C'est, du reste, un bourg sans importance de l'arrondissement d'Argelès (Bigorre), à 30 kilomètres sud-ouest de Tarbes.

SALUBRITÉ DES VILLES.

L'architecture ne doit pas seulement s'inspirer des conditions relatives à l'élégance des villes, à la circulation des rues, à la commodité des édifices : elle doit s'inspirer avant tout de celles qui se rapportent à la salubrité. Si l'homme, en habitant l'intérieur des villes, au lieu de vivre en liberté à la campagne, entoure son existence physique de circonstances différentes de celles que lui avait faites la nature, il faut que ces circonstances nouvelles lui soient avantageuses jusque dans leurs dernières conséquences. C'est ce qui donne tant d'importance à la considération des phénomènes qui tendent à se produire à la longue dans le sol des villes par l'effet de l'imprégnation des matières

que l'économie domestique y vomit continuellement. Tout ce qui est en contact avec l'homme participe plus ou moins de l'état de vêtement; et par la même raison que nous savons fort bien que les vêtements ont besoin d'être blanchis et renouvelés, nous devons comprendre que si nous ne pouvons blanchir ni renouveler le sol sur lequel nous sommes appliqués, et dont toutes les émanations viennent jusqu'à nous, il faut du moins nous efforcer de maintenir sa pureté naturelle aussi intacte que possible.

Que l'on imprègne le sol de matières organiques; qu'on l'imbibe avec une quantité d'eau suffisante pour l'humecter sans le laver; que cette eau soit chargée d'une dissolution de sulfate de chaux qui, par sa combinaison avec les matières organiques ensevelies dans le sol, donne naissance à des sulfures, et, par suite, à des dégagements du gaz le plus méphytique et le plus vénéneux; que la ventilation, qui pourrait enlever ces émanations délétères à mesure qu'elles se produisent, soit embarrassée; que la lumière, qui facilite la combustion lente des matières organiques, principe originaire de tout le mal, ne parvienne jusqu'au sol que difficilement: on aura réuni toutes les conditions nécessaires pour faire de ce sol un véritable foyer d'infection, marécage redoutable sous ses apparences de luxe, et duquel sourdent silencieusement, jour et nuit, les agents perfides de tant de maladies qui ne sont au fond que les suites de ces empoisonnements secrets. Telles sont, il faut le dire, les conditions auxquelles notre incurie permet de prendre place dans le sol de la plupart de nos grandes villes. C'est ce qui donne tant d'intérêt aux études dirigées récemment sur ce sujet par notre savant chimiste M. Chevreul, et dont nous ne pouvons indiquer ici que les résultats les plus généraux.

Le besoin que nous avons de matières organiques pour notre nourriture, et les conséquences diverses de la satisfaction de ce besoin; l'emploi que plusieurs industries établies à demeure dans l'intérieur des villes font de ces mêmes matières; les animaux domestiques et autres qui vivent avec nous; enfin, les dépouilles mortelles ensevelies autrefois dans l'intérieur des villes, et qui, s'écoulant par la décomposition, ont fini par y accumuler, dans le cours des siècles, des sédiments cadavériques considérables, constituent l'origine la plus habituelle des substances qui tendent à rendre insalubre le sol des villes. Dans celles où l'éclairage au gaz est établi, une nouvelle cause d'infection, et qui, à la longue, si l'on n'y met obstacle, pourrait devenir très-puissante, a commencé à prendre pied : c'est le développement des vapeurs liquéfiables qui, entraînées avec le gaz dans les tuyaux de conduite, se répandent par les fuites de ceux-ci, à l'état liquide ou à l'état de vapeur, dans la terre, lui communiquent une odeur fétide qui se trahit dès qu'on la fouille pour les réparations, font périr les arbres par l'empoisonnement des racines, et corrompent l'eau des puits.

On conçoit, d'après ces observations, que les moyens préservatifs de l'insalubrité du sol doivent consister essentiellement à diminuer, autant que possible, la quantité de matières organiques qui pénètrent dans la terre.

Le pavage des rues est le plus habituel et le plus simple. Indépendamment de ses avantages pour la circulation, et de son utilité pour empêcher la formation des ornières et des flaques d'eau, il est évident qu'il diminue la surface sur laquelle le sol des villes est perméable, puisqu'il n'y a de perméabilité qu'entre les interstices des pavés.

Parmi les autres moyens, on doit recommander surtout:

L'établissement des bornes-fontaines, qui versent incessamment dans les ruisseaux une masse d'eau assez considérable pour entraîner, dès leur sortie des maisons, les eaux impures et les empêcher de se corrompre et de s'insinuer dans le sol par la vitesse de cet entraînement;

La multiplicité des égouts substitués aux ruisseaux à air libre, et dans lesquels les eaux reçues dans des canaux parfaitement étanches traversent les villes sans imbiber le sol en aucune manière;

La disposition des conduites de gaz dans l'intérieur des égouts, précaution parfaitement suffisante pour empêcher la dispersion dans le sol des liquides qui accompagnent le gaz, indépendamment de ses avantages pour la réparation immédiate des fuites;

Le placement des cimetières, non pas seulement en dehors de l'enceinte des villes, mais en aval toutes les fois que le sol est perméable; car si les eaux qui traversent ce sol arrivent de là par l'imbibition souterraine jusque dans le sol de la ville, il est évident que le mal que l'on voulait éviter se reproduit secrètement par cette voie;

L'éloignement de toute industrie qui rejette de ses ateliers beaucoup de matières organiques, à moins qu'il n'y ait à proximité un cours d'eau capable d'enlever immédiatement toutes ces déjections;

Enfin la vigilance la plus scrupuleuse à l'*endroit* des vidanges.

Mais aux moyens simplement préventifs il serait de la plus haute importance de pouvoir joindre des moyens propres à combattre l'infection où elle existe. Il faut le dire, en effet, dans presque toutes nos villes le sol est dès à présent plus ou moins infecté, et si le mal prochain est à prévenir, le mal passé est à guérir. Malheureusement, dans l'état actuel de nos connaissances, ces moyens ne sont pas fort nombreux, ni fort efficaces.

Le premier consiste à porter l'oxygène de l'air partout où existent des matières organiques susceptibles de devenir insalubres par un commencement de décomposition.

En effet, l'oxygène, surtout lorsqu'il est aidé par l'action de la lumière, tend à convertir les matières organiques en eau, en acide carbonique et en azote, par une combustion lente qui, par la modération de ses effets, n'a rien de dangereux. Ainsi l'oxygène est un véritable destructeur qui, partout où il est mis en position de les atteindre, élimine de lui-même ces agents d'infection si redoutables.

De plus, l'air, en pénétrant vivement et abondamment dans tous les lieux de la ville, même dans les parties les plus retirées des édifices, a l'avantage de favoriser la dessiccation du sol des rues et des murailles de rez-de-chaussée. D'où il résulte que non-seulement les rues doivent être douées d'une largeur convenable, mais que les cours des maisons doivent garder une étendue suffisante; car on n'a répondu qu'à la moitié de la prescription, si l'on a assuré le renouvellement de l'air sur la face antérieure des maisons, sans l'assurer en même temps sur leur face postérieure.

Le second moyen consiste dans l'usage des puits, moyen fort ingénieux auquel, avant les observations de M. Chevreul, on n'avait jamais accordé l'attention dont il est digne. Voici le fait expérimental qui a guidé ce savant. Il y a une dizaine d'années, ayant fait creuser un puits dans la cour d'une ancienne ferme dont le sol avait été imprégné depuis longtemps de jus de fumier jusqu'à une certaine profondeur, il ne put obtenir, au moyen de ce puits, que des eaux tout à fait impropres à la boisson, bien que les eaux d'un puits situé à peu de distance au-dessus de celui-ci fussent excellentes. Cependant, à force de vider le puits, à force d'y prendre de l'eau pour les besoins de la culture, on est parvenu à en changer totalement les conditions. Peu à peu l'eau a perdu sa couleur et son odeur, et maintenant elle est potable. Il est évident que le puits a pris, dans cette circonstance, le rôle d'un émonctoire. Il

a servi à laver la substance du sol au moyen des eaux dont il a déterminé le mouvement intérieur à travers les substances animales, qu'elles ont dissoutes et entraînées peu à peu avec elles dans le fond du puits. Cet effet est naturellement très-lent, et dépend de la quantité d'eau pluviale qui imbibe habituellement les terrains et afflue dans l'intérieur des puits; mais on ne peut nier que, d'une manière générale, les puits, dans les villes où ils sont très-répandus, ne doivent contribuer à l'assainissement graduel du sol, surtout si leur action se combine avec celle des moyens préventifs que nous avons indiqués tout à l'heure, et qui empêchent l'infection d'augmenter d'une part, tandis qu'elle se corrige de l'autre.

Mais de là résulte une observation importante relative au pavage : c'est que le pavage, qui s'oppose à la pénétration dans le sol des villes des eaux domestiques qui tendent à l'infecter, s'oppose par là même à la pénétration des eaux pluviales qui tendent à le laver. Cette observation remonte à Franklin; elle est consignée dans son testament. « J'ai observé, dit ce sagace observateur, que le sol de la ville étant pavé ou couvert de maisons, la pluie était charriée loin, et ne pouvait point pénétrer dans la terre et renouveler et purifier les sources, ce qui est cause que l'eau des puits devient chaque jour plus mauvaise et finira par ne pouvoir plus être bonne à boire, ainsi que je l'ai vu dans toutes les anciennes villes. Je recommande donc qu'au bout de cent ans le corps administratif emploie une partie des cent mille livres sterling à faire conduire à Philadelphie, par le moyen de tuyaux, l'eau de Wissahicken-Creek, à moins que cela ne soit déjà fait. » Il est sensible qu'il n'y a pas d'autre remède à l'inconvénient que celui qu'indiquait l'illustre physicien : faire affluer de l'extérieur dans l'intérieur des villes les eaux courantes et potables, mais ne pas renoncer au creusement des puits et à l'assainissement de la substance du sol par l'épuisement des eaux souterraines accumulées dans ces émonctoires, partout où le procédé est praticable.

Le troisième moyen consiste dans les plantations. On peut le considérer comme le plus efficace. « Si l'utilité des arbres, dit M. Chevreul, pour prévenir la dénudation des terrains en pente, atténuer les effets des pluies d'orage ou des pluies nuisibles par leur continuité, est incontestable, elle ne l'est pas moins dans les cités populeuses pour combattre incessamment l'insalubrité produite ou sur le point de se produire par les matières organiques et la trop grande humidité du sol. En effet, les racines de ces végétaux, se ramifiant à l'infini dans l'intérieur du sol, enlèvent à la terre, avec laquelle elles sont en contact, l'eau chargée de matières salines et organiques dont elle est imbibée. Cette terre perdant ainsi son humidité, les portions plus éloignées des racines lui rendent, en vertu de la capillarité, une partie de l'eau dont elles sont alors surchargées; et, de proche en proche, si les arbres sont assez nombreux et convenablement disposés, il s'établit une circulation souterraine qui aboutit de toutes parts à leurs racines. »

Ce sont là des émonctoires qui agissent d'eux-mêmes, et qui sont bien autrement actifs que les puits, puisqu'ils peuvent être bien plus multipliés. Dans une expérience faite au Muséum d'histoire naturelle, on a constaté qu'un soleil *(Helianthus annuus)*, plongé dans un pot vernissé, recouvert d'une feuille de plomb qui ne donnait passage qu'à la tige, avait évaporé par transpiration, dans l'espace de douze heures, une quantité de quinze litres d'eau. Quelle serait la mesure de cette évaporation si l'on faisait l'expérience sur un arbre? En même temps que l'eau se trouve soutirée, elle se trouve purifiée. Le liquide pur se verse dans l'atmosphère et contribue à rafraîchir et assainir l'air. Les sels et les matières organiques sont absorbés par les racines et servent à l'entretien et au développement du végétal; de telle sorte que, grâce à cette heureuse combinaison, ce sont les principes délétères eux-mêmes qui sont employés à faire vivre les agents destinés à les combattre.

Mais plus ce moyen, si propre à augmenter la beauté en même temps que la salubrité de nos villes, promet d'efficacité, plus il demande à être sagement calculé quant au nombre et à la disposition des arbres dans les divers quartiers, quant au choix des espèces relativement à chaque lieu, aux soins à prendre pour que les racines, en s'étendant, puissent trouver la nourriture nécessaire sans être jamais exposées à passer dans des couches imprégnées de substances délétères ou privées d'oxygène atmosphérique, ce qui ne tarderait pas à déterminer la perte de ces utiles plantations. Il reste encore beaucoup à faire pour éclairer cette intéressante matière. Mais l'exemple donné par la plupart de nos grandes villes ne tardera sans doute pas à être imité et développé, quand toutes nos municipalités se seront convenablement pénétrées de la haute importance de tout ce qui se rapporte à l'hygiène publique. Il en résultera peut-être une branche nouvelle de l'art du jardinier, et non moins féconde en bienfaits que toutes les autres : *l'horticulture urbaine*.

DIVERSITÉ DES APTITUDES.

Le principe de curiosité, dit un philosophe moderne (1), apparaît de très-bonne heure chez les enfants, et s'y développe pour l'ordinaire avec d'autant plus d'énergie qu'ils ont plus de capacité. La nature lui donne alors la direction qui convient le mieux à nos besoins. En effet, dans les premières années de la vie, on le voit s'attacher uniquement à ces propriétés des choses et à ces lois du monde matériel dont la connaissance est indispensable à la conservation de notre existence. Dans un âge plus avancé, sa direction cesse d'être uniforme et varie d'un individu à l'autre. De là cette multitude de routes diverses que prennent les hommes. Il importe peu que l'on attribue cette divergence à certaines prédispositions naturelles ou à l'éducation. Toujours est-il que nous sommes organisés de telle sorte, et placés dans des circonstances telles, que cette divergence devait avoir lieu, et qu'ainsi elle est dans l'ordre actuel des choses. Sa cause finale est évidente. Grâce à elle, l'attention et les études de chacun se limitent et se concentrent; et de là tous les avantages que la société tire de la division et de la subdivision du travail intellectuel.

LES DEUX CAMPS.

Ce n'est réellement que vers le dix-septième siècle que les troupes françaises purent être regardées comme la nation armée. Au moyen âge, la noblesse seule avait eu le privilége de défendre la patrie; vaincue à Poitiers, à Crécy, à Azincourt, elle dut appeler à son aide les communes; l'invention de la poudre acheva de détrôner l'homme d'armes et fit tomber la guerre en roture.

Mais la France ne chercha point sur-le-champ en elle-même les éléments d'une armée nationale; elle eut d'abord recours aux soudoyés. Les Suisses, les Italiens, les Écossais, les Allemands, nous fournirent successivement l'infanterie, qui devait faire la force sérieuse des troupes modernes. Ces soldats étrangers formaient les corps d'élite, tandis que les soldats français étaient relégués dans les bataillons se-

(1) Dugald Stewart.

condaires. Sous Henri IV, la révolution militaire s'accomplit définitivement. A partir de ce temps, la France n'a plus cessé de suffire elle-même au recrutement de ses armées.

Le mode de ce recrutement a seulement varié, et c'est là surtout qu'il faut chercher la cause du changement que l'on peut remarquer dans le caractère de nos soldats.

Sous l'ancienne monarchie, les cadres de nos troupes étaient remplis par l'engagement volontaire. Des racoleurs parcouraient les provinces, ramassant sur les grandes routes et dans les cabarets tout ce qu'ils pouvaient trouver de jeunes gens débauchés ou misérables. Toutes les séductions, tous les subterfuges étaient employés pour arriver à ce résultat. On tentait l'inexpérience par une prime d'argent, par des promesses fabuleuses, par mille contes ridicules; on profitait de l'ivresse pour extorquer des signatures sur des engagements que l'on faisait ensuite exécuter de force. Certains sergents recruteurs allèrent même jusqu'à employer la violence et à faire la presse dans les cabarets de village, comme l'Angleterre fait encore aujourd'hui pour ses matelots.

On comprend que des troupes ainsi composées devaient



Un Camp français au dix-huitième siècle. — Dessin d'Hippolyte Bellangé.

différer essentiellement de celles de nos jours. Braves dans le combat, mais médiocrement disciplinées et enclines à la maraude, elles avaient surtout pour but de vivre joyeusement. Le service militaire n'était point pour ces soldats une tâche momentanée, mais un métier; ils se regardaient comme *les journaliers de la guerre*.

D'un autre côté, l'impossibilité d'avancement, en bornant leur ambition, leur ôtait toute envie de s'instruire; la vie n'avait donc pour eux que deux emplois : se battre et se divertir. La noblesse elle-même, qui avait le privilége du commandement, ne considérait plus la profession militaire que comme un moyen de soutenir son rang, de se faire distinguer du roi et d'obtenir les faveurs de la cour. Les gentilshommes du dix-septième et du dix-huitième siècle ne ressemblaient en rien à ces chevaliers du moyen âge, toujours cuirassés, toujours la lance au poing, et qui combattaient comme le paysan laboure, sans distraction et sans relâche. La meilleure partie du temps de la noblesse était employée aux fêtes galantes, aux entretiens de salon, au jeu et à la chasse.

Ceci explique le camp du dix-huitième siècle reproduit par un artiste à qui ses études ont rendu les aspects militaires particulièrement familiers. Les soldats, dispersés çà et là, boivent, dansent, causent ou sommeillent, tandis qu'un officier promène galamment une dame de la cour à travers cette scène de joyeux désordre.

L'autre composition nous transporte à un campement de l'armée d'Afrique. Un officier, debout près d'une carte qu'il a consultée, examine un vieil Arabe qu'on vient de lui amener. Un jeune garçon (le petit-fils du vieillard, sans

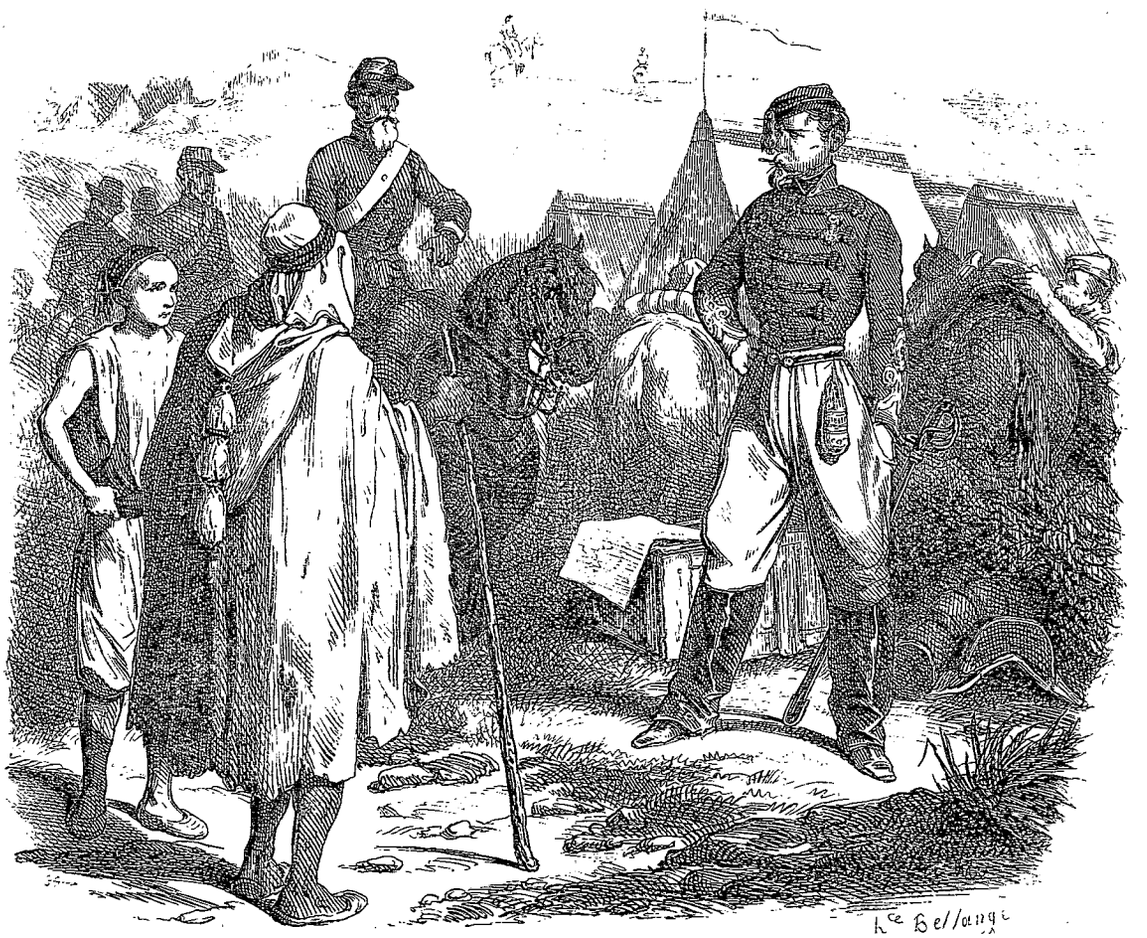
doute) regarde avec inquiétude celui qui va les interroger.

Il y a dans toutes les physionomies un sérieux et une intelligence qui témoignent, en même temps, de l'importance de l'acte et des habitudes méditatives des acteurs. Vous chercheriez vainement dans ces figures bronzées, dans ces tournures austères, dans ces uniformes lestes et appropriés à l'action, la gaieté sensuelle ou la mollesse pomponnée des soldats du dix-huitième siècle.

C'est qu'ici l'armée n'est qu'une avant-garde de la nation. Tous ces hommes, qui élargissent en Afrique la frontière de la France, sont sortis de la vie civile et doivent y rentrer; ce ne sont plus les oisifs à humeur joviale recrutés dans les auberges de la mère patrie, mais le jeune ouvrier pris à son établi, le garçon de labour détourné de sa charrue, le fils du petit marchand arraché au grand livre de son père; tous ont apporté là les habitudes du travail, beaucoup le goût de l'instruction, quelques-uns une culture sérieuse.

Pour ceux-ci la carrière est ouverte; les commandements leur sont offerts dans l'avenir, car le hasard de la naissance ne règle plus les places · l'un ne vient pas au monde pour commander, l'autre pour obéir; et chacun prend son rang selon son aptitude, sa bravoure, ses lumières.

Il ne faut point chercher ailleur la cause de cette gravité pensive opposée à la gaieté folâtre des autres siècles. Nos camps ne sont plus, comme autrefois, des bivouacs de joyeux aventuriers commandés par de galants gentilshommes, ce



Un Camp français au dix-neuvième siècle. — Dessin d'Hippolyte Bellangé.

sont des stations de la civilisation où des délégués armés de la patrie soutiennent l'honneur de son drapeau et poursuivent, sous une autre forme, la grande œuvre du progrès à laquelle leurs pères et leurs frères travaillent pacifiquement dans leurs foyers.

AIMÉ BONPLAND.

Aimé Bonpland, voyageur naturaliste, membre correspondant de l'Institut, est né le 22 août 1773, à la Rochelle, où son père exerçait la médecine. De bonne heure il embrassa la carrière paternelle, et son frère ne tarda pas à l'y suivre. Les événements politiques l'obligèrent bientôt à interrompre ses études médicales. Il prit du service dans la marine, et fit, comme chirurgien, une croisière dans l'Océan, à bord d'une frégate de la république.

Lorsqu'il lui fut permis de reprendre le cours de ses travaux, il vint à Paris, avec des lettres de recommandation, adressées par son père à quelques praticiens célèbres de l'époque, et, grâce à elles, il fit la connaissance de Corvisart, dont il devint un des élèves les plus assidus. Il rencontra chez lui M. Alexandre de Humboldt, qui achevait en France des études scientifiques commencées avec éclat en Allemagne. Attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, les deux jeunes gens se lièrent étroitement, et mirent leurs connaissances en commun. M. Bonpland donnait des leçons de botanique et d'anatomie à M. de Humboldt, qui l'initiait, en retour, aux secrets de la minéralogie et de la physique. Ce dernier se préparait dès lors à

une longue excursion scientifique, et, dès qu'il se crut en état de mener à bien l'exécution de ce grand projet, il proposa à son ami de l'accompagner.

Les deux savants, qui avaient commencé leurs préparatifs de départ en vue seulement d'une excursion de huit mois dans la haute Égypte, les continuèrent d'abord avec l'intention d'accompagner le capitaine Baudin dans un voyage de circumnavigation; puis ils furent conduits à prendre passage sur un vaisseau espagnol, qui les transporta en Amérique. M. de Humboldt a raconté les vicissitudes de cette célèbre excursion scientifique dans le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. M. Bonpland, pendant ces belles années d'étude, recueillit et sécha plus de six mille plantes, la plupart inconnues, dont il décrivit en même temps l'organisation intérieure, les usages dans les arts et les propriétés médicales. Rentré en France après cinq années de glorieuses fatigues, il fit hommage de ses collections au Muséum d'histoire naturelle. L'empereur lui accorda une pension. L'impératrice accepta avec reconnaissance un envoi de graines d'Amérique, et les fit semer dans les serres de la Malmaison. M. Bonpland s'y rendait chaque semaine. La place d'intendant de la Malmaison devint vacante, et lui fut offerte : il l'accepta. On lui adjoignit deux employés de la trésorerie générale pour la rédaction de ses comptes, et cette collaboration lui permit de suivre assidûment la publication de ses ouvrages.

Après les événements de 1815 et de 1816, décidé à revoir l'Amérique, M. Bonpland s'embarqua au Havre, et arriva à Buenos-Ayres chargé d'une collection considérable de plantes utiles et d'arbres fruitiers d'Europe. Accueilli avec distinction, il fut aussitôt nommé professeur d'histoire naturelle. Mais des influences jalouses modifièrent bientôt les généreuses dispositions du gouvernement, qui en vint jusqu'à lui refuser un local pour faire son cours et exposer ses collections. M. Bonpland résolut immédiatement d'entreprendre un voyage qui devait le conduire à travers les pampas, la province de Santa-Fé, le grand Chaco et la Bolivie, au pied des Andes, qu'il voulait explorer une seconde fois. Remontant le Panama, il arriva dans les anciennes Missions des jésuites, situées sur la rive gauche du fleuve, à quelques lieues d'Itapua. Une déplorable fatalité l'amena sur un territoire contesté par le Paraguay à la confédération Argentine. Le savant voyageur ne l'ignorait pas : aussi s'empressa-t-il d'informer le docteur Francia de sa présence, en lui donnant les explications les plus satisfaisantes sur son intention de fabriquer du *maté* (1) à l'aide des Indiens qu'il avait engagés à son service. Mais le dictateur, dont l'esprit soupçonneux ne rêvait qu'espions, qui regardait son pauvre pays comme l'objet des ardentes convoitises de Buenos-Ayres et de l'Europe, se voyait encore menacé d'une concurrence redoutable dans le commerce dont il voulait à tout prix s'assurer le riche monopole. Il envoya quatre cents hommes, qui traversèrent le Parana pendant la nuit, et fondirent à l'improviste sur le savant et sa petite troupe confiante et désarmée. Quelques serviteurs furent tués, la plupart blessés. M. Bonpland reçut un coup de sabre à la tête, et répondit à cette agression sauvage en donnant des soins aux soldats du dictateur, légèrement atteints dans la lutte. Cet événement se passait le 3 décembre 1821. Deux jours après, on entraînait M. Bonpland, les fers aux pieds, et sans égard pour ses souffrances, dans le pays inhospitalier destiné à lui servir de prison. Là, durant un séjour de près de dix années, Francia refusa obstinément de le voir, et lui assigna pour résidence le territoire des Missions. Retiré près de Santa-Maria, l'ami de M. de Humboldt ne vivait que des ressources qu'il savait se créer avec une industrieuse persévérance. Il exerçait la médecine et la pharmacie; il distillait et composait des liqueurs, appliquant en même temps à l'agriculture les méthodes perfectionnées et plus rationnelles de l'Europe. Les pieds nus, vêtu, comme un créole, d'une chemise flottante et d'un *calzoncillo*, il visitait et soignait les malades avec une charité inépuisable. Au Paraguay, le temps n'a pas encore effacé la mémoire de ses services, et les habitants ne prononcent son nom qu'avec respect.

Ni l'intervention de l'empereur don Pedro Ier, ni les démarches de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, ne purent décider le dictateur à relâcher son prisonnier. La généreuse tentative de M. Grandsire, qui alla le réclamer au nom de l'Institut de France, ne servit malheureusement qu'à le faire surveiller de plus près. Ce fut seulement le 12 mai 1829 que le commandant du district annonça à M. Bonpland qu'il pouvait sortir du Paraguay; mais, arrivé à Itapua, il n'y trouva point l'ordre définitif de son élargissement, et vingt mois se passèrent encore dans l'attente d'un ordre. Le 6 décembre 1830, le prisonnier subit un nouvel interrogatoire : on lui demanda pour la quatrième fois les motifs de son association avec les Indiens de l'Entre-Rios; on insista pour savoir s'il était véritablement espion des gouvernements français ou argentin. Enfin, le 2 février de l'année suivante, on lui signifia qu'il était libre de traverser le fleuve, et que S. Exc. *le suprême* (c'est ainsi qu'on désignait le despote) lui accordait la permission d'aller où bon lui semblerait. Ainsi se termina pour M. Bonpland une séquestration sans motifs, qui avait brisé sa carrière et lui coûtait sa fortune; car, faute de formalités qu'il ignorait, et que d'ailleurs il n'eût pu remplir, sa pension avait été rayée du grand livre, sur lequel plus tard elle fut rétablie.

M. Bonpland existe encore, plein de force et de santé, au milieu des solitudes du nouveau monde.

Le voyageur qui se dirige vers le *passo* de l'Uruguay, en quittant la petite ville de San-Borja, s'arrête avec intérêt devant un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de bromélias le sépare des habitations voisines, et, au milieu, s'élève un *rancho* de la plus simple apparence. C'est là que l'ancien collaborateur de M. de Humboldt, qui ne s'éloigne de cette tranquille retraite que pour faire de courtes apparitions dans la Plata, consacre à la science les derniers jours d'une vie si belle de bienfaisance et de désintéressement. C'est là que l'excellent vieillard, presque octogénaire, mais encore d'une vigueur et d'une mémoire peu communes, accueille avec empressement et fait asseoir à son foyer les Français que le hasard, l'intérêt ou l'amour de la science entraînent vers ces régions éloignées (1).

M. Bonpland est auteur des ouvrages suivants :

Les Plantes équinoxiales, recueillies au Mexique, à l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana, aux Andes de Quito, sur les bords de l'Orénoque et des Amazones, 2 vol. in-fol., avec 140 planches. — La *Monographie des mélastomes*, 2 vol., avec 120 planches. — Une *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison*, avec 64 planches in-fol.

En outre, il a publié, en collaboration avec M. de Humboldt :

Le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, 13 vol., avec plusieurs cartes. — Les *Vues des Cor-*

(1) Le *maté* est encore connu sous le nom de *thé* ou *herbe du Paraguay* : c'est la boisson habituelle des habitants de l'Amérique méridionale.

(1) On doit ces renseignements à un voyageur naturaliste qui a déjà rendu de notables services à la science, M. Alfred Demersay. — Voyez le *Bulletin de la Société de géographie*. Paris, 1853.

dillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique, atlas pittoresque, 2 vol. et 19 planches. — *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau continent,* in-fol., avec 60 planches coloriées. — *Nova genera et species plantarum,* etc., 7 vol. in-fol., avec 700 planches.

M. le professeur Kunth a prêté son concours à ces deux derniers ouvrages.

GOUTS UTILES AU VOYAGEUR PÉDESTRE (1).

L'OBSERVATION. — L'HISTOIRE NATURELLE. — LE DESSIN.

De ces goûts, le plus désirable, sans contredit, c'est celui de l'observation; car, pour ceux qui en sont doués, il n'est point de sol ingrat, point de coin stérile, point de solitude ennuyeuse.

Un autre de ces goûts qui est mieux à la portée de tous, c'est celui de l'histoire naturelle (2), en quelque degré qu'il soit formé, et à quelque genre d'êtres ou d'objets qu'il se rapporte, insectes, plantes, minéraux, papillons. Pour ceux qui le cultivent, la marche n'est plus besogne, labeur, uniforme préoccupation, mais elle est devenue l'amusante facilité de se porter à droite, à gauche, là où l'insecte bruit, là où le parfum trahit la fleur, là où les débris de rochers font pressentir quelque trouvaille : l'on va de ravin en plaine, de clairière en taillis, d'amusement en trésor, et des journées d'une excessive longueur paraîtraient à l'apprenti naturaliste une trop courte promenade, si heureusement il ne lui restait encore à compter et à classer ses richesses, à leur trouver une place sûre sous le cuir de son havre-sac, ou, bien mieux encore, dans quelque boîte achetée en chemin, puis consolidée, puis agrandie, puis divisée en compartiments, objet constant d'améliorations, de contentement et d'étroite surveillance. Que si plusieurs (dans une société de voyageurs) sont possédés de cette ardeur scientifique, elle se communique aux autres : chacun fouille les herbes, retourne les pierres, se fait aide, chercheur, trouveur heureux ou habile; le grand chemin se dépeuple, et c'est non plus une caravane de voyageurs qui marchent, mais une troupe de gais colons faisant une battue et avançant éparpillés.

Un autre fait sa collection, non pas de plantes ni d'insectes, mais de vues, de sites, de bouts de terrain ou de forêt, de tout ce que lui offrent à étudier ou à reproduire le mont, la vallée, le hameau, ou à défaut encore, ces plantes qui penchent sur l'onde jaillissante d'une source, ces arbustes qui couronnent la crête ou qui hérissent le flanc d'un ravin pierreux. Dessiner, croquer, et, ici encore, ajoutons bien vite, à quelque degré que ce soit, médiocrement ou habilement, à droit ou à travers, voilà en voyage le prince des passe-temps. En marchant déjà, l'on regarde, et, observée par ses côtés pittoresques, la nature présente à chaque pas mille beautés simples, mille grâces familières, tout à fait indépendantes des magnificences, beaucoup plus rares à rencontrer, de site, d'éclat ou de grandeur. Dans les haltes, l'on esquisse, l'on croque, l'on met à profit les instants pour se faire une durable image de l'endroit avec son hêtre, son ruisseau, son clocher, avec les bœufs qui boivent ou avec l'âne qui chardonne. Au logis, et dans la salle où l'on attend le beau temps, comme sur les tables où l'on attend la soupe, l'on achève, l'on retouche, l'on perfectionne ou l'on gâte, le tout avec le même amusement, et l'on voit avec orgueil s'emplir son livret, moins de recommandables chefs-d'œuvre que de charmants ressouvenirs et d'impressions vivement rappelées! Sans aucun doute, un goût pareil, qui se trouve partout l'occasion de s'exercer, qui, d'accord avec les exigences de la lassitude, demande halte avec elle et vit des loisirs qu'elle lui fait, ne saurait être avantageusement remplacé par quoi que ce soit, et il ne nous appartient pas de méconnaître que, dans nos excursions, nous lui avons dû, non pas les plus vifs, mais les plus constants de nos plaisirs.

(1) Extrait des *Nouveaux voyages en zigzag,* œuvre posthume de notre ancien collaborateur T. Topffer.

(2) Ceci pourrait être pris pour un paradoxe : il semble que l'histoire naturelle soit, au contraire, moins à la portée de tous : on ne rencontre, en effet, personne qui ne prétende au goût et au talent de l'observation; et, à vrai dire, il n'est personne qui ne sache observer plus ou moins. Dans l'automne de 1851, par exemple, on entendait de toutes parts des voyageurs français qui, à l'occasion de l'Exposition universelle dans le palais de cristal, avaient *observé* « que la cuisine des Anglais ne valait » pas la nôtre, que leur climat n'était pas aussi beau, qu'ils parlaient » tous très-vite, et que leurs *policemen* étaient très-supérieurs à nos » sergents de ville. » Il faut même avouer que la somme générale des observations ne montait pas beaucoup plus haut dans ce beau pays de France, qui cependant croit être le plus spirituel du monde. Topffer entendait par le don de « l'observation » quelque chose de plus fécond et de plus fin.

Don Alonzo de Castille, fils de Pierre de Castille, fut enterré à S.-Claras de Valladolid, dans une chapelle près du chœur. Pendant plusieurs siècles, lorsqu'un membre de la famille de don Alonzo approchait de sa dernière heure, les religieuses de S.-Claras venaient informer la famille que l'on avait entendu frapper un grand coup au fond de la tombe et que don Alonzo appelait son parent. *(Historia de la antiguedad, nobleza y grandeze de Madrid. 1629.)*

LA CATHÉDRALE DE BALE.

La cathédrale de Bâle est également remarquable par son architecture et par sa situation. Bâtie sur le point le plus élevé de la ville, elle est entourée d'une terrasse d'où la vue s'étend vers le Rhin et les fertiles campagnes qui forment les deux rives du fleuve.

L'édifice est construit en grès rose, comme la cathédrale de Strasbourg et la plupart des églises d'Alsace. Les détails du porche, la nef, les fonts baptismaux, sont remarquables par le fini du travail; mais l'ensemble manque de légèreté. Les deux tours elles-mêmes, qui sont fort élevées (l'une a 200 pieds de hauteur, l'autre 203 pieds), sont loin d'avoir l'élégance de nos monuments gothiques français. Le culte protestant a d'ailleurs écarté tout ornement intérieur; les peintures dont Holbein avait, dit-on, enrichi les orgues, ont elles-mêmes disparu.

Mais le *Münster-Kirche* (c'est le nom donné à la cathédrale de Bâle) a une véritable valeur historique par tous les souvenirs qu'elle rappelle. C'est là que se trouve le tombeau d'Érasme, ce philosophe railleur et timide qui, après s'être associé aux réformateurs dans la guerre de plume qu'ils faisaient aux moines, n'osa les suivre jusqu'au bout et resta flottant entre l'Église et l'hérésie. On y voit également le mausolée de l'impératrice Anne, épouse de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, le fondateur de la monarchie autrichienne et le destructeur de burgs où les seigneurs du temps se fortifiaient pour exercer leurs rapines sur les villes et sur les voyageurs.

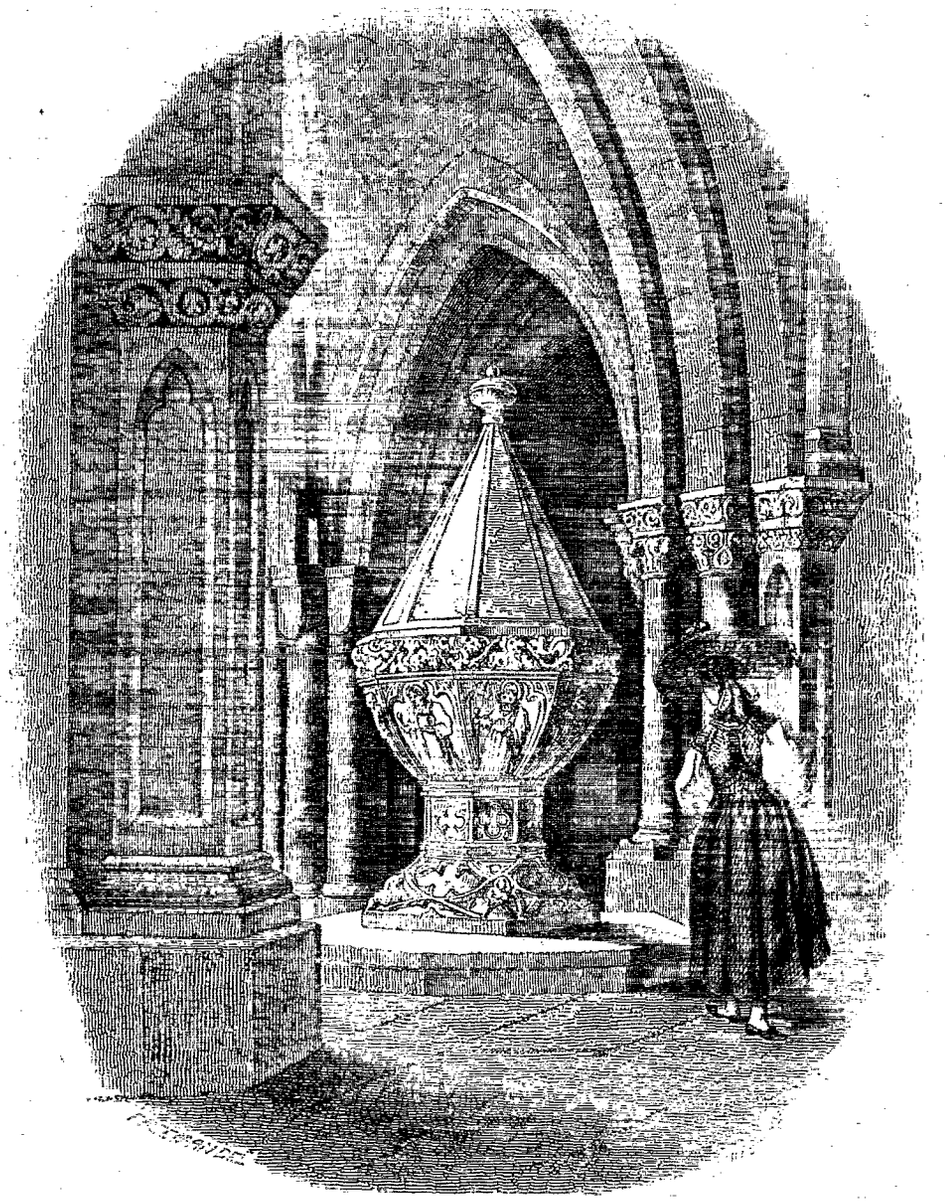
On trouve encore, sous le porche, la tombe d'Œcolampade, l'apôtre de la réforme à Bâle. Sorti du couvent où il avait d'abord prononcé ses vœux, Œcolampade se déclara pour les nouvelles doctrines, et, afin de rompre définitivement avec l'Église, il se maria. Ce fut à cette occasion que son ami Érasme lui écrivit une lettre restée célèbre et dans laquelle se trouvait ce passage :

« Tous ces grands mouvements aboutissent à défroquer quelques moines et à marier quelques prêtres. La réforme

n'est qu'un drame tragi-comique dont l'exposition est imposante, le nœud sanglant et le dénoûment heureux. Tout finit par un mariage. »

Œcolampade était à Zwingle, le réformateur suisse, ce que Mélanchthon était à Luther, le réformateur allemand, un disciple dévoué, mais plus tolérant que le maître.

Un escalier conduit du *Münster-Kirche* à la salle où eut lieu le fameux concile de Bâle, tenu depuis 1431 jusqu'à l'année 1448, et dans lequel fut discutée la célèbre hérésie des hussites. Le résultat fut ce qu'il devait être. Après d'interminables débats, chacun se retira plus convaincu et plus aigri contre ses adversaires. La salle est encore entourée des bancs de bois sur lesquels s'assirent ces terribles argumentateurs qui avaient momentanément quitté les armes pour prendre la Bible et qui ne tardèrent pas à les reprendre pour retourner au combat. On se sépara après



Fonts baptismaux dans la cathédrale de Bâle. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

dix-sept années de querelles, décidé à tuer ceux qu'on n'avait pu persuader.

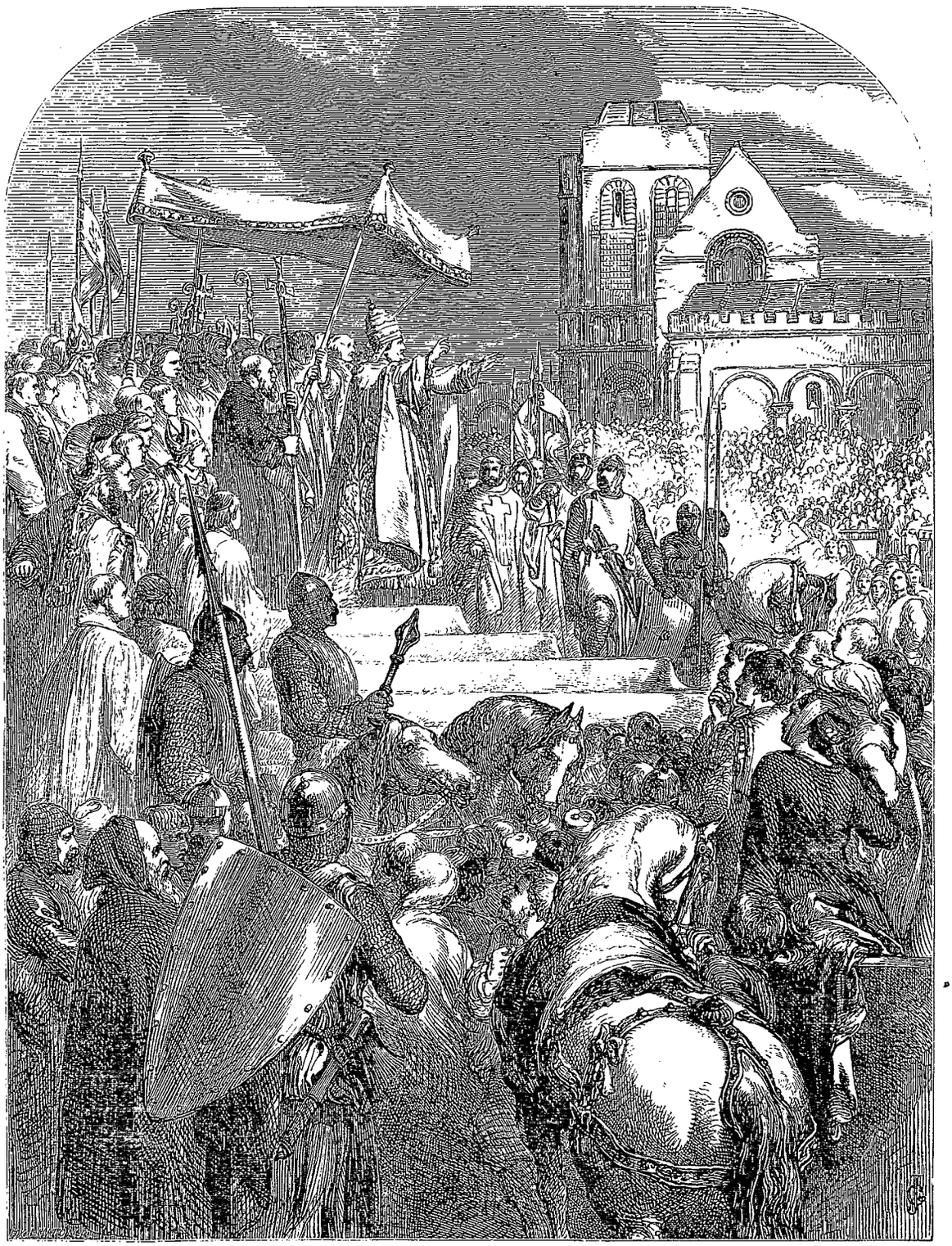
Le concile de Bâle avait été convoqué par le pape Martin V et ouvert sous son successeur Eugène IV. Son principal objet était, comme nous l'avons dit plus haut, de régler le différend avec les sectaires de Bohême qui réclamaient la communion sous les deux espèces. On leur accorda l'*usage du calice*, selon l'expression du temps, mais à condition qu'ils permettraient à ceux qui ne partageaient point leur doctrine de communier sous la seule espèce du pain. On confirma, de plus, le décret rendu à Constance qui plaçait l'autorité des conciles au-dessus de l'autorité du pape, et l'on s'efforça de travailler à la réformation de l'Église que les vices du temps avaient envahie; mais l'œuvre, laborieusement achevée par quelques hommes de bonne volonté, fut immédiatement détruite par les passions des violents et des ambitieux.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

LE CONCILE DE CLERMONT.

Sur les Conciles, voy. les Tables du t. XXI (1853).



Novembre 1095. — Le pape Urbain II et Pierre l'Ermite prêchant la croisade à Clermont. — Composition et dessin de Gilbert.

Pierre l'Ermite, Urbain II, tels sont les noms qui, aux yeux des modernes, représentent la pensée des croisades. C'est à l'inspiration passionnée du pauvre gentilhomme picard, devenu de soldat pèlerin, c'est à la volonté du Champenois Odon, religieux de Cluny, fait cardinal et évêque d'Ostie par Grégoire VII, et élu pape en 1088, après la mort de Victor II, que l'on a l'habitude d'attribuer la part principale dans le mouvement qui poussa l'Europe armée sur l'Asie, et qui, prolongé pendant près de deux siècles, modifia d'une manière notable l'empire des Musulmans et celui des Grecs. Cette opinion est exagérée. Aucune des grandes révolutions qui font époque dans l'histoire

du monde n'a été opérée par tel ou tel individu ; les masses obéissent à leurs instincts, à leurs besoins, à leurs intérêts, elles se préparent de longue main et d'une manière plus ou moins apparente aux actes importants qu'elles doivent accomplir, et, le moment venu, le plus petit prétexte, la moindre impulsion, les déterminent.

Longtemps avant les prédications de Pierre l'Ermite et d'Urbain II, le désir de la délivrance de la terre sainte agitait en Europe les âmes chrétiennes. Les nombreux pèlerins qui s'étaient succédé aux lieux où le Christ mourut pour l'humanité, avaient rapporté à l'Occident le sinistre tableau de l'humiliation, des misères souffertes par les populations restées fidèles à la foi de Jésus. Bien des voix avaient sollicité des secours et fait appel à la vengeance.

« En 999, dit M. Ludovic Lalanne (dans ses *Pèlerinages en terre sainte*, excellent travail couronné par l'Institut), le célèbre Gerbert adressa à l'Église universelle, au nom de l'église de Jérusalem désolée, une lettre touchante dans laquelle il implorait l'aide des chrétiens contre la tyrannie et l'oppression des infidèles. Cette lettre eut un grand retentissement, et son résultat immédiat fut d'encourager puissamment les attaques dirigées par les Pisans contre les Sarrasins d'Afrique.

» En 1010, suivant Raoul Glaber, les juifs d'Orléans envoyèrent prévenir le soudan de Babylone qu'il ne tarderait pas à être chassé de son royaume par les sectateurs du Christ, s'il ne détruisait pas le temple de Jérusalem.

» Au mois de décembre 1074, Grégoire VII écrivait à l'empereur Henri IV que plus de cinquante mille habitants de l'Italie et de la France lui avaient fait savoir que, si le chef de l'Église voulait se mettre à leur tête, ils iraient délivrer le saint sépulcre. Dans sa jeunesse, Godefroy de Bouillon disait souvent, à ce que racontait sa mère, qu'il n'avait d'autre désir que d'aller à Jérusalem à la tête d'une nombreuse armée.

» Les infidèles eux-mêmes, dominés par de sombres pressentiments, semblaient résignés d'avance au sort qui les attendait. Le Sarrasin chez lequel Robert de Flandre logea à Jérusalem, en 1090, lui dit un jour : — Nous avons vu dans le mouvement des étoiles des signes extraordinaires qui nous prédisent que les chrétiens viendront dans ce pays, et nous subjugueront à la suite de nombreux combats et de fréquentes victoires... mais plus tard, nous les vaincrons à notre tour, et nous les chasserons des pays qu'ils auront conquis. »

En 1095, l'idée d'une croisade était toute formée dans les esprits. Pierre l'Ermite, de retour d'un voyage en Palestine, où il était allé, en 1093, pleurer ses péchés sur le saint sépulcre, avait parcouru l'Italie et la France un crucifix à la main, se plaignant avec amertume des persécutions infligées aux chrétiens par les infidèles, proclamant les révélations qu'il avait reçues du ciel, et excitant les peuples à la guerre sainte. Urbain II céda aux suggestions de cet enthousiaste, eut l'honneur d'attacher son nom à l'entreprise que Pierre avait préparée. Dès l'an 1094, il avait tenu à Plaisance un concile en rase campagne, auquel assistèrent de nombreux ecclésiastiques et plus de trente mille laïcs. Des ambassadeurs de l'empereur byzantin Alexis Comnène vinrent y demander des secours contre les Sarrasins, et on y agita le projet d'une expédition des Latins en Palestine. Mais rien ne fut résolu, et un nouveau concile fut indiqué à Vezelay, au Puy, et enfin à Clermont, pour le mois de novembre 1095.

Clermont-Ferrand, capitale du pays des Arvernes sous le nom de *Nemossos*, puis, au temps de la domination romaine, sous celui d'*Augusto Nemetum*, célèbre par ses priviléges municipaux, par son école de belles-lettres, par sa statue colossale de Mars et son temple consacré au même dieu, avait subi, depuis la chute de l'empire, de malheureuses vicissitudes. Devenue tour à tour la proie des Vandales, des soldats d'Honorius, des Wisigoths, des divers membres de la famille de Clovis, de Pépin-le-Bref, des Normands et des Danois, elle avait perdu son nom antique, et la forte citadelle qu'elle possédait sur un monticule de forme conique lui avait valu celui de *Clarus mons* ou *Clermont*. Cependant elle avait conservé une certaine importance, et était reconnue comme le chef-lieu du comté d'Auvergne. Urbain II arriva à Clermont le 14 novembre 1095.

Dans les premières séances du concile on s'occupa du règlement de plusieurs affaires concernant l'antipape Guibert, maître d'une partie de l'Italie, l'empereur Henri IV, soutien de ce pontife schismatique, et Philippe Ier, roi de France, qui avait répudié sa femme Berthe, pour prendre Bertrade, épouse du comte d'Anjou. Dans la dixième séance on agita l'importante question de la guerre sainte. Cette séance fut tenue, suivant l'opinion commune, dans une grande place de Clermont, au milieu d'un concours innombrable de personnes, attirées par la curiosité que la présence du pape faisait naître et par l'intérêt qu'excitait l'entreprise qui allait être décidée. On comptait dans l'assemblée les prélats de la cour romaine, 225 évêques, 4 000 ecclésiastiques et 300 000 laïcs. Qu'on se figure cette masse passionnée et pourtant attentive, montagnards vêtus de bure, guerriers couverts d'armures de fer, marchands et bourgeois des villes rêvant la liberté municipale, prêtres, moines, prélats, et au-dessus, sur une estrade élevée, Urbain II, à côté duquel se tenait, dit-on, le saint et le héros du jour, Pierre l'Ermite. La beauté même de la nature extérieure, la plaine immense qu'arrose l'Allier, avec ses villes et ses villages ; les montagnes pittoresques que domine le puy de Dôme, le plateau de Gergovie, le puy volcanique de Gravenoire, le mont Rognon, s'harmonisaient avec la grandeur du spectacle que devait présenter l'assemblée. *La suite à une autre livraison.*

UNE ANECDOTE RELATIVE A M. LAPLACE.

Lu à l'Académie française dans sa séance particulière du 5 février 1850, par M. J.-B. Biot (1).

Quand un homme d'ordre s'apprête à partir pour un grand voyage, il met ses affaires en règle et prend soin d'acquitter toutes les dettes qu'il peut avoir contractées. Voilà pourquoi je vais vous raconter comment, il y a quelque cinquante ans, un de nos savants les plus illustres accueillit et encouragea un jeune débutant, qui était venu lui montrer ses premiers essais.

Ce jeune débutant, c'était moi, ne vous déplaise. Notez, pour excuser l'épithète, que ceci remonte au mois de brumaire an 8 de la république française, première édition. Quelques mois plus tard, on me fit l'insigne honneur de me nommer associé de l'Institut national ; mais, à cette date, et surtout à l'époque un peu antérieure où mon récit commence, je me trouvais complétement inconnu. J'étais alors un tout petit professeur de mathématiques à l'École centrale de Beauvais. Sorti nouvellement de l'École poly-

(1) Nous empruntons cette narration au *Journal des savants*, avec l'assentiment de M. Biot, à qui nous devons, de plus, la *Note relative à l'habitation de M. Laplace, à Arcueil*, page 38. C'est une nouvelle preuve de la bienveillance que l'illustre et vénérable savant n'a cessé de nous témoigner pendant vingt-deux ans. De même que Geoffroy-Saint-Hilaire, il avait pris note de notre début, et il nous avait appelé près de lui pour nous entretenir des espérances qu'il en avait conçues : depuis, il a constamment encouragé nos intentions et notre persévérance : nous considérons comme un honneur de notre vie d'avoir mérité et conservé une telle estime. Si quelques lecteurs trouvaient de l'orgueil dans cette déclaration, qu'ils veuillent bien nous excuser en songeant que, dans notre humble et obscure carrière, ces hautes approbations sont un grand soutien.

technique, j'avais beaucoup de zèle et peu de science. Dans ce temps-là, on ne demandait guère aux jeunes gens que de l'ardeur. J'étais passionné pour la géométrie, et pour beaucoup d'autres choses. La fortune, plutôt que la raison, me préserva de céder à des goûts trop divers. Fixé, dès lors, par les nœuds les plus doux, à l'intérieur de la famille qui m'avait adopté, heureux du présent, comptant sur l'avenir, je ne songeais qu'à suivre, avec délices, les penchants de mon esprit vers toutes sortes d'études scientifiques, et à faire par plaisir ce que l'intérêt de ma carrière m'aurait prescrit comme un devoir. J'avais surtout une ambition démesurée de pénétrer dans les hautes régions des mathématiques, où l'on découvre les lois du ciel. Mais ces grandes théories, encore éparses dans les collections académiques, n'étaient presque abordables que pour le petit nombre d'hommes supérieurs qui avaient concouru à les établir; et s'y lancer sans guide, sur leurs traces, c'était une entreprise où l'on avait toute chance de s'égarer pendant bien du temps avant de les rejoindre. Je savais que M. Laplace travaillait à réunir ce magnifique ensemble de découvertes, dans l'ouvrage qu'il a justement appelé *la Mécanique céleste*. Le premier volume était sous presse; les autres suivraient, à de bien longs intervalles, au gré de mes désirs. Une démarche, qui pouvait paraître fort risquée, m'ouvrit un accès privilégié dans ce sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur, pour le prier de permettre que son libraire m'envoyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'eusse été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugeât d'après son ensemble. Ce déclinatoire poli était sans doute très-obligeant dans les formes; mais, au fond, il accommodait mal mon affaire. Je ne voulus pas l'accepter sans appel. Je récrivis immédiatement à M. Laplace, pour lui représenter qu'il me faisait beaucoup plus d'honneur que je n'en méritais, et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui disais-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous les calculs en entier, pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse insistance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Je pouvais bien m'appliquer la maxime : *Violenti rapiunt illud*. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait; et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse. Sa condescendance à les lever était sans bornes. Mais lui-même ne pouvait pas toujours le faire sans y donner une attention, quelquefois assez longue. Cela arrivait d'ordinaire aux endroits où, pour s'épargner des détails d'exposition trop étendus, il avait employé la formule expéditive : *Il est aisé de voir*. La chose, en effet, avait paru dans le moment très-claire à ses yeux. Mais elle ne l'était pas toujours, même pour lui, à quelque temps de là. Alors, si vous lui en demandiez l'explication, il la cherchait patiemment, par diverses voies, pour son compte comme pour le vôtre; et c'était là, sans doute, le plus instructif des commentaires. Une fois, je le vis passer ainsi près d'une heure, à tâcher de ressaisir la chaîne de raisonnements qu'il avait cachée sous ce mystérieux symbole : *Il est aisé de voir*. On doit dire à sa décharge que, s'il avait voulu être complétement explicite, son ouvrage aurait dû avoir huit ou dix volumes in-4°, au lieu de cinq; et peut-être n'aurait-il pas vécu assez de temps pour l'achever.

Tout le monde comprendra le prix, que devaient avoir pour un jeune homme, ces communications familières et intimes, avec un génie si puissant et si étendu. Mais ce que l'on ne saurait se figurer, à moins d'en avoir été l'objet, ce sont les sentiments de délicatesse affectueuse, et comme paternelle, dont il les accompagnait. Ceci m'amène naturellement à l'anecdote que j'ai voulu vous raconter; car elle en offre un exemple aussi parfait que rare.

Peu de temps après qu'il m'eut été permis de l'approcher, j'eus la bonne fortune de faire un pas qui me sembla nouveau et imprévu, dans une partie des mathématiques où l'on était à peine entré jusqu'alors. J'avais remarqué, dans les Commentaires de Pétersbourg, une classe de questions géométriques fort singulières, qu'Euler avait traitées par des méthodes indirectes dans un mémoire intitulé : *De insigni promotione methodi tangentium inversæ*. Il s'était proposé aussi une question de ce genre, encore plus difficile, sur laquelle il était revenu à plusieurs reprises dans les *Acta eruditorum*, en la résolvant chaque fois par des voies différentes, mais toujours indirectement. La singularité de ces problèmes consistait, en ce qu'il fallait découvrir la nature d'une courbe, d'après certaines relations assignées, dont les caractères géométriques étaient d'ordres dissemblables : les unes devant avoir lieu entre des points infiniment voisins, les autres entre des points distants, séparés par des différences finies et données, d'abscisses. Or, la première classe de conditions, relative aux points voisins, étant considérée isolément, sous le point de vue abstrait, dépend du calcul différentiel ordinaire; la deuxième, relative aux points distants, dépend d'un autre genre de calcul qui s'adapte spécialement aux différences finies. L'idée me vint que, pour bien faire, il fallait écrire d'abord l'énoncé complet du problème dans le langage analytique, en appliquant à chacune de ses parties leurs symboles propres. Cela conduirait à un genre d'équation, dit, *aux différences mêlées*, peu étudié jusqu'alors, qui exprimerait ainsi, avec une entière généralité, l'ensemble des conditions mixtes auxquelles on devrait satisfaire; après quoi on n'aurait plus qu'à se tirer, comme on pourrait, de ce dernier pas. La réalisation de cette idée surpassa mes espérances. Toutes les questions de ce genre, qui avaient été traitées indirectement par Euler et par d'autres géomètres, étant exprimées ainsi en symboles généraux, se résolvaient sans difficulté, comme par enchantement. Lorsque j'eus trouvé cette clef qui les ouvrait, j'apportai mon travail à Paris et j'en parlai à M. Laplace. Il m'écouta avec une attention, qui me sembla mêlée de quelque surprise. Il me questionna sur la nature de mon procédé, sur les détails de mes solutions. Quand il m'eut examiné sur tous ces points : « Cela me paraît fort bien, dit-il, venez demain matin m'apporter votre mémoire; je serai bien aise de le voir. » On comprend que je fus exact au rendez-vous. Il parcourut fort attentivement tout mon manuscrit; l'exposé de la méthode, les applications, les considérations ultérieures que j'y avais annexées. Puis il me dit : « Voilà un très-bon travail; vous avez pris la véritable voie qu'il faut suivre pour résoudre directement ce genre de questions. Mais les aperçus que vous présentez à la fin sont trop éloignés. N'allez pas au delà des résultats que vous avez obtenus; vous rencontreriez probablement des difficultés plus sérieuses que vous ne paraissez le croire; et l'état actuel de l'analyse pourrait bien ne pas vous fournir les moyens de les surmonter. » Après m'être défendu quelque temps, car jamais il ne lui est arrivé d'interdire aux jeunes gens qui l'approchaient la liberté d'une respectueuse controverse, je cédai à ses conseils et je rayai

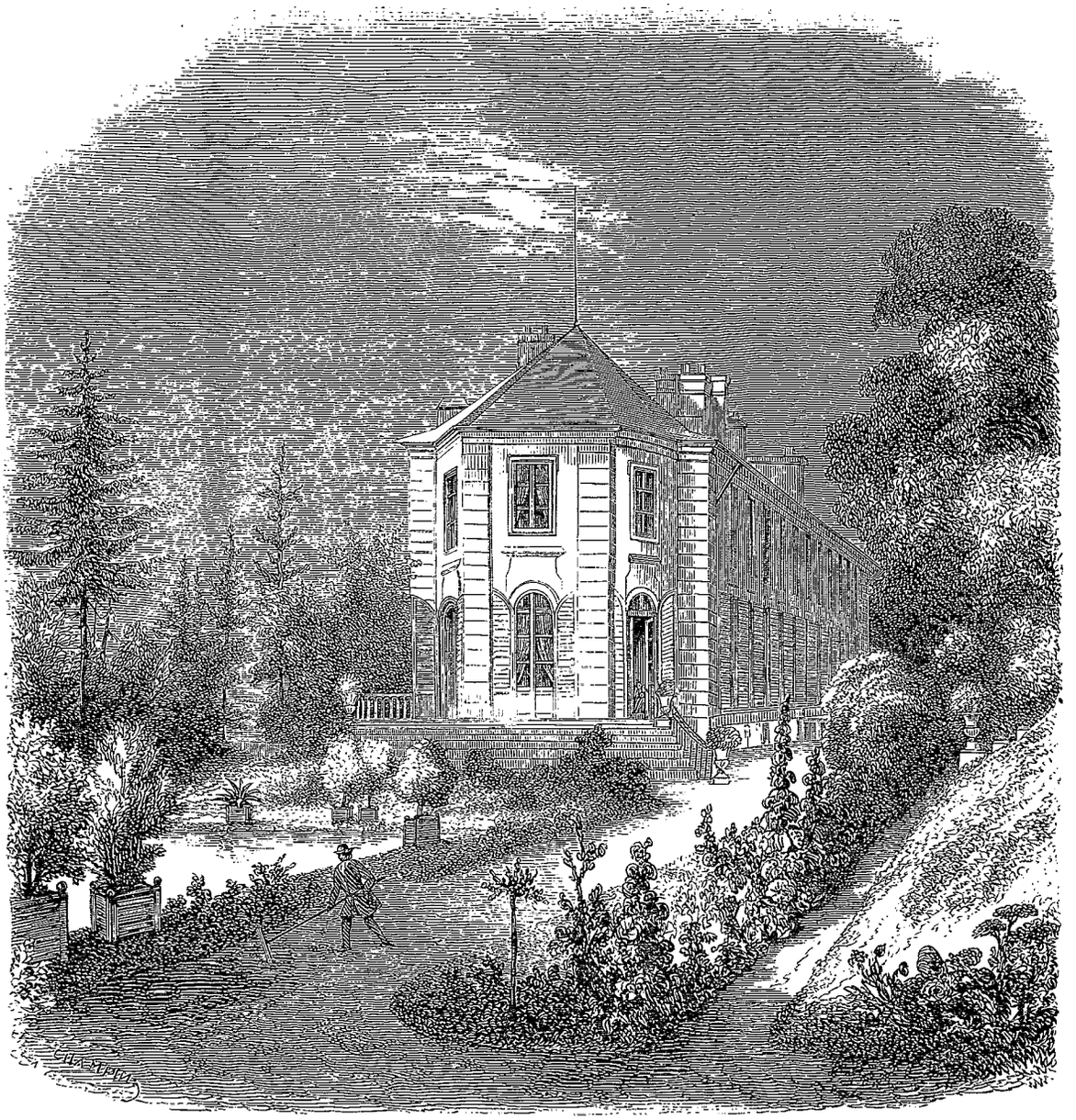
toute cette fin hasardeuse. « Comme cela, me dit-il, le reste sera fort bien. Présentez demain votre mémoire à la classe (on appelait alors ainsi l'Académie), et, après la séance, vous reviendrez dîner avec moi. Maintenant, allons déjeuner. » Ici, je ne craindrai pas de placer un tableau d'intérieur, qui le fera voir tel qu'il était, tel qu'il fut toujours, dans la simplicité de ses rapports avec les jeunes gens qui avaient le bonheur de l'approcher, et qui, devenus des hommes, sont restés groupés autour de lui pendant sa longue carrière, comme autant d'enfants adoptifs de sa pensée. C'était dans ces instants de loisir, après son travail du matin, qu'il aimait le plus habituellement à nous recevoir. Le déjeuner était d'une simplicité pythagorique : du lait, du café, des fruits. On servait dans l'appartement de Mme Laplace, laquelle, alors jeune et belle, nous accueillait tous indistinctement, avec la bonté d'une mère, qui aurait pu être notre sœur. Là, on pouvait causer de science avec lui pendant des heures. Sa conversation bienveillante se portait tour à tour, sur les sujets de nos études, sur le progrès des travaux que nous avions commencés, sur ceux qu'il désirait nous voir entreprendre. Il s'occupait aussi des particularités qui concernaient notre avenir, s'informait des opportunités qui pouvaient nous être favorables; et nous y servait si activement que nous n'avions pas besoin d'y songer nous-mêmes. En retour de tout cela, il ne nous demandait que du zèle, des efforts, et la passion du travail. Voilà ce que nous avons tous vu de lui. Mais le trait que je vais vous raconter vous fera mieux connaître encore ce qu'il a été pour nous.

Le lendemain du jour où je lui avais présenté mon mémoire, je me rendis de bonne heure à l'Académie, où, avec la permission du président, je me mis à tracer, sur le grand tableau noir, les figures et les formules que je voulais exposer. Monge, arrivé un des premiers, m'aperçut, s'approcha de moi et me parla de mon travail. Je compris que M. Laplace l'avait prévenu. A l'École polytechnique, j'avais été un des élèves auxquels il témoignait le plus d'affection, et je savais combien le succès que j'espérais lui causerait de plaisir. On est heureux d'avoir de pareils maîtres! Quand la parole me fut accordée, tous les géomètres, c'était alors l'usage, vinrent s'asseoir autour du tableau. Le général Bonaparte, récemment revenu d'Égypte, assistait ce jour-là à la séance comme membre de la section de mécanique. Il vint avec les autres, soit de lui-même, à titre de mathématicien dont il se faisait fort, ou parce que Monge l'amena, pour lui faire les honneurs d'un travail issu de sa chère École polytechnique; à quoi le général répondit : « Je reconnais bien cela aux figures. » Je pensai qu'il était bien habile de les reconnaître, puisque, hormis M. Laplace, personne encore ne les avait vues. Mais, préoccupé comme je l'étais, de toute autre chose que de sa gloire *militaire*, et de son importance politique, sa présence ne me troubla pas le moins du monde. J'aurais eu bien plus peur de M. Lagrange, si l'approbation antérieure de M. Laplace ne m'avait donné toute sécurité. J'exposai donc très-librement, et je crois aussi très-clairement, la nature, le but, les résultats de mes recherches. Tout le monde me félicita sur leur originalité. On me donna pour commissaires les *citoyens* Laplace, Bonaparte et Lacroix. La séance finie, j'accompagnai M. Laplace rue Christine, où il demeurait alors. Dans le chemin, il me témoigna son contentement de la netteté avec laquelle j'avais présenté mes démonstrations, et aussi de ce que, suivant son conseil, je ne me fusse pas hasardé au delà. Nous arrivons. Après que j'eus salué Mme Laplace : « Venez, me dit-il, un moment dans mon cabinet, j'ai quelque chose à vous faire voir. » Je le suivis. Nous étant assis, et moi prêt à l'écouter, il sort une clef de sa poche, ouvre une petite armoire placée à droite de sa



P.-S. Laplace à l'âge de soixante-quatorze ans. Né en 1749, mort en 1827, âgé de soixante-dix-huit ans. — Dessin de Chevignard.

cheminée, je la vois encore; puis il en tire un cahier de papier jauni par les années, où il me montre tous mes problèmes, les problèmes d'Euler, traités et résolus par cette méthode, dont je croyais m'être le premier avisé. Il l'avait trouvée aussi depuis longtemps; mais il s'était arrêté devant ce même obstacle qu'il m'avait signalé. Espérant le surmonter plus tard, il n'avait rien dit de tout cela à personne, pas même à moi, quand j'étais venu lui apporter son propre travail comme une nouveauté. Je ne puis peindre ce que j'éprouvai alors. C'était un mélange de joie, à voir que je m'étais rencontré avec lui, peut-être aussi de quelque regret à me savoir prévenu; mais surtout, d'une profonde et infinie reconnaissance pour un trait si noble et si touchant. Cette découverte, la première que j'eusse faite, était tout pour moi. Elle était sans doute peu pour lui, qui en avait fait tant d'autres, et de si considérables, dans toutes les parties des mathématiques abstraites, comme dans leurs plus sublimes applications. Mais l'abnégation scientifique



Habitation de Laplace, à Arcueil (1). — Dessin d'après nature par Champin.

est difficile et rare, même en de petites choses. Et puis! cette délicatesse à ne me vouloir découvrir ce mystère qu'après le succès, le succès public, auquel il m'avait conduit comme par la main, ne se servant de ce qu'il avait vu que pour me détourner des écueils où mon inexpérience allait m'engager! M'eût-il montré ce papier avant la séance, il ne m'était plus possible de présenter mon travail, sachant que le sien existait auparavant. La distance de lui à mo ne m'aurait permis que le silence. Et s'il avait exigé que je profitasse du secret qu'il avait gardé, quel embarras n'aurais-je pas dû éprouver, quand j'aurais lu ce mémoire, ayant la conscience que je n'étais que l'écho d'un autre esprit! Mais sa réserve me laissait toute la force que son approbation m'avait donnée. Paraîtrai-je trop présomptueux, si je me persuade, que tous ces raffinements de bonté, n'auraient pas pu lui être suggérés par un intérêt seulement abstrait et scientifique, mais qu'ils ont dû lui être inspirés aussi par un sentiment personnel d'affection? Au reste, en récompense de sa noble conduite, je me figure qu'il devait éprouver un vif plaisir, et une jouissance bien pure, à m'entendre, grâce à lui, débiter en pleine assu-

(1) Voy. la note à la fin de l'article

rance, à la satisfaction de mon savant auditoire, ces nouveaux calculs dont je me croyais l'inventeur, et qu'il aurait pu m'enlever d'un seul mot. Aurait-il été aussi généreux pour un rival? Aurait-il même été alors toujours juste? C'est ce que je n'ai nullement ici à examiner. Il fut tout cela pour moi et pour bien d'autres, qui commençaient aussi leur carrière. Je n'ai rien de plus à dire ni à voir. Son influence sur le progrès des sciences physiques et mathématiques a été immense. Depuis cinquante ans, presque tous ceux qui les ont cultivées, se sont instruits dans ses ouvrages, éclairés par ses découvertes, appuyés sur ses travaux. Mais nous, aujourd'hui en bien petit nombre, qui l'avons connu intimement, et qui avons pu nous inspirer de son esprit et de ses conseils, ajoutons encore à ces titres glorieux, le souvenir de l'affabilité, de la bonté qu'il nous a montrées. Efforçons-nous de rendre, à ceux qui vont nous suivre, ce qu'il fit pour nous; et imitons, s'il se peut, à leur égard, cette noble abnégation dont je viens de vous rapporter un si bel exemple. Voilà, messieurs, le trait que j'ai voulu vous raconter. M. Laplace a été votre collègue dans cette Académie. Vous connaissiez son grand génie dans les sciences; vous aviez apprécié l'élévation de son talent comme écrivain. Je viens de vous le montrer sous un aspect nouveau, avec des qualités peut-être plus rares. En rendant cet hommage à sa mémoire, je lui désobéis. Car il m'avait imposé un silence absolu sur ce qu'il avait fait pour moi dans cette rencontre. Le rapport académique auquel il prit part n'en porte aucune trace, et il ne me permit pas d'y faire la moindre allusion quand je publiai mon travail. Mais un intervalle d'un demi-siècle amène fatalement la prescription de tous les engagements humains; et je suis convaincu que vous m'absoudrez unanimement d'avoir manqué aujourd'hui à celui-là, pour acquitter la seule dette que le temps ne doive pas éteindre, celle de la reconnaissance.

Note relative à l'habitation de M. Laplace à Arcueil.

Elle fut acquise par lui en 1806, deux ans après que l'empereur l'eut promu aux premières dignités du sénat. Il l'acheta, sans l'avoir vue, sur le rapport de Mme Laplace, se contentant de savoir qu'elle était contiguë à celle de son ami Berthollet. Un simple mur de jardin les séparait. Berthollet y fit percer une trouée, et placer une porte, avant que Laplace arrivât; puis, il vint le recevoir en cérémonie, sur la limite de leurs domaines respectifs, lui apportant les clefs de communication qui leur donnaient un libre accès, l'un chez l'autre. C'était dans cette délicieuse retraite, que Laplace passait toutes les journées, tous les instants de liberté que lui laissaient les affaires; non pour s'y livrer à un repos oisif, mais pour continuer, avec une passion infatigable, ses grands travaux sur la physique mathématique, et sur le système du monde; ne sortant de ses méditations, que pour aller s'entretenir des sciences chimiques et physiques, avec son ami. C'est là aussi qu'il recevait, qu'il accueillait avec une inépuisable bienveillance, un cortége de jeunes gens zélés, qu'il daigna depuis appeler ses collègues, et qui se sont toujours tenus bien plus glorieux, d'avoir été les enfants adoptifs de son esprit. Autour de lui, dans une sphère plus élevée, on voyait sans cesse Berthollet, souvent Lagrange, Cuvier, et d'autres savants déjà célèbres, auxquels il initiait ses jeunes protégés. Ce sanctuaire des sciences a été conservé, avec un religieux respect, par Mme Laplace, à laquelle il appartient aujourd'hui. La maison, les jardins où il s'est promené, sont tels qu'ils étaient alors. Le cabinet de travail où il a composé et terminé tant de beaux ouvrages, subsiste intact, avec les mêmes meubles, les mêmes livres qui lui ont servi, dans le même état où il les a laissés. Lui seul y manque, au profond regret de ceux qui l'ont connu, et qui ne reverront jamais rien de pareil.

Laplace a été du petit nombre des hommes qui ont pu s'appliquer ces beaux vers :

> Me verò primum, dulces ante omnia Musæ,
> Quarum sacra fero, ingenti perculsus amore,
> Accipiant, cœlique vias ac sidera monstrent.

« O vous, Muses, chéries avant toutes choses; Muses dont je porte, » pénétré d'un ardent amour, les insignes sacrés; recevez-moi dans vos » ravissements; montrez-moi les voies du ciel et les astres qui les par- » courent. »

FAIRE SON CHEMIN DANS LE MONDE.

« C'est un homme qui a bien fait son chemin! »

Traduisez presque toujours :

« C'est un homme qui, né de parents pauvres, dans une condition obscure, s'est élevé à une fonction supérieure ou à une grande fortune; sa femme lui a apporté une belle dot; il a équipage et maison de campagne; il marche de pair avec les personnes les plus riches; en un mot, il est au nombre des heureux du siècle.

» — Bien! Il est probable que c'est un homme doué d'une intelligence ou d'une habileté peu communes. Mais le connaissez-vous? Par quels moyens est-il parvenu à cette haute position? Est-ce par les seuls efforts de son mérite? N'a-t-il jamais manqué de probité ou de délicatesse? N'a-t-il jamais eu recours à l'intrigue, à la ruse, à la flatterie, au mensonge? Ne s'est-il jamais abaissé par des actes de servilité? Ne s'est-il jamais déshonoré par des sophismes intéressés ou par le parjure? C'est ce qu'il *importe* le plus de savoir avant de dire qu'il a *bien* fait son chemin. Car, si ce n'est point véritablement un homme irréprochable, eût-il le crédit du cardinal Dubois ou l'immense fortune de M. de la Poplinière, il est en moins bon chemin et il est moins avancé que son pauvre honnête homme de père. Je connais beaucoup de gens qui vivent sans bruit, sans éclat, travaillant sans cesse et gagnant peu de chose, dont aucun journal n'a jamais cité les noms et n'annoncera pas la mort, et qui ont véritablement « bien fait leur chemin dans le monde. »

» — Et comment cela?

» — Très-simplement. Ils se sont sincèrement et sérieusement appliqués à imiter et même à surpasser les vertus paternelles; ils ont acquis plus d'instruction; enfants, jeunes gens, hommes mûrs, vieillards, ils ont incessamment grandi en moralité et en intelligence. Ils sont estimés dans le petit cercle où se passe leur vie : ils sont les chefs aimés et honorés de familles honnêtes et laborieuses. L'homme dont vous parlez a-t-il droit aux mêmes éloges? Est-il meilleur et plus instruit qu'il ne l'était au début de la carrière? S'il en est ainsi, nous ne saurions trop le louer et l'admirer; et disons qu'en effet il a « bien fait son chemin, » non parce qu'il est devenu riche ou puissant, mais parce qu'au milieu des difficultés de la vie, des épreuves, des tentations, plus nombreuses et plus difficiles à vaincre sur le chemin de la richesse que sur celui de la médiocrité, il a conservé toute sa dignité morale, parce qu'il a religieusement écouté et suivi les avertissements de sa conscience, et qu'il s'est constamment élevé vers le but véritable et éternel qu'a placé devant nous Celui que personne ne trompe et qui ne jugera pas les hommes d'après les richesses qu'ils auront amassées sur la terre. »

C'est une source abondante d'inspiration que l'honnêteté du cœur. L'artiste ou l'écrivain n'ont après tout qu'eux-mêmes à confier à leur pinceau ou à leur plume. On ne pense qu'en soi-même quoi qu'on fasse, et l'on ne met que son âme ou sa vie sur sa toile ou dans ses écrits.

MOLÉ, *Discours à l'Académie.*

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10.

V. LE VIEIL AMI.

Roger est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume; lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait

me chercher pour une promenade; il voulait, disait-il, me distraire. Je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait.

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts, il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : aussi s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité qui est accourue, et il s'est excusé en disant que la caisse était lourde.

— Lourde! a répété Roger presque en colère; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt aux progrès humains. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre; il y a là de quoi transformer l'industrie du canton, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton âge, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas un!

— Vous voilà donc maintenant minéralogiste? ai-je demandé en souriant.

— Pourquoi non? a-t-il répondu; ne connaissez-vous plus votre Térence?

Homo sum, nihil humani a me alienum puto (1).

Et comme il a vu que je souriais :

— Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant claquer ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris; on dit que je suis un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres; mais peu m'importe! Si je n'aide pas au char qui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami; il faut que les grands hommes et les grandes idées aient leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtre?

— Non vraiment, ai-je répondu; et loin de vous railler, je vous admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve mon occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se retirent dans la flanelle et les bonnets de coton comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce qui remue; je me rajeunis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est un immense laboratoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise; l'humanité tout entière semble travailler à me distraire, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un lampion à chacune de ses victoires. ... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique que la vapeur? J'ai écrit pour avoir des renseignements. — Mais pardon, je suis fou; je ne m'occupe que de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous.

Et il m'a pris les mains; il s'est mis à m'interroger avec une tendre sollicitude; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sortir; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes assis sous un vieil érable où les bouvreuils chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié à me distraire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie; il m'a fait la description des aurores qu'il voyait poindre à tous les horizons du monde; car Roger est un utopiste : l'imagination qu'il n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense pour le compte de l'humanité; il commence aujourd'hui, pour elle, son roman de jeunesse.

Je l'ai insensiblement suivi dans ces splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

— Conservez cette ardeur et ces espérances, lui ai-je dit; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis! s'est-il écrié; en êtes-vous donc aussi à calomnier notre âge? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie.

Et comme j'ai secoué la tête :

— Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et vous, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont? Quelle plus cruelle infirmité que l'ambition qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès? que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans? que la paresse qui nous dit à une oreille : Reste et dors! — tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout!

— Cependant l'affaiblissement des forces...

— Se proportionne à l'amoindrissement des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux?

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos dents?

— Parbleu! elles m'ont assez fait souffrir; j'en ai maintenant de postiches qui m'épargnent les fluxions.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec impatience; mais non, sur l'honneur! On est injuste envers la vieillesse; on lui demande les ressources d'un autre âge, au lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'âme humaine : pour qu'une chose plaise, il faut l'avoir perdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'âge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice?

— Comme un lieu commun. Prenez garde, cher ami, que le lieu commun gouverne le monde; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus : elle passe à l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps; les plus vieilles

(1) Je suis homme, et rien de ce qui peut intéresser les hommes ne m'est étranger. (Vers imité de Ménandre.)

sont les plus estimées. On a attaché à certains mots des épithètes fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile : triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du collége... Autant de sottises et de mensonges !

— Quoi ! n'aimez-vous donc point à vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années?

— Eh ! sans doute ; comme j'aime à me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre ; comme je pense à ma jambe cassée et à mon grand procès. On se plaît au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé ; mais que Dieu me punisse si je regrette jamais notre prison classique des Verrières !... — A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint-Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dîner ensemble... Hélas ! les rangs s'éclaircissent... chaque année, la mort ôte un couvert... Nous ne serons que cinq cette fois...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler du collége.

— Parbleu ! le moyen que de vieux compagnons de chaîne ne causent pas de leur commune captivité?

— Votre vie d'écolier vous a donc laissé de bien mauvais souvenirs?

— Vous appelez ça une vie ! s'est écrié Roger ; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire? Pensez-vous que je veuille



Dessin de Karl Girardet.

mettre le feu aux colléges, comme le bourgeois d'Aristophane à l'école de Socrate? Non, sur mon âme ! je les estime, je les vénère ; mais il m'est bien permis peut-être de remercier Dieu d'en être sorti. La Grammaire de Letellier est un livre fort utile, le Dictionnaire de Boudet un répertoire des plus respectables ; je ne refuse pas une certaine considération au *Gradus ad Parnassum*, et les Racines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reconnaissance ; je louerai même, si vous voulez, les longs pensums de notre vieux professeur de cinquième, les retenues aux beaux congés d'avril, les promenades en rang le long des prairies diaprées de fleurs et de papillons. Tout cela était juste, nécessaire. Seulement, vous ne vous offenserez point si je préfère ma liberté d'aujourd'hui. D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus, moi je préfère ce que j'ai. La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a apporté, avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui nous apprend à en jouir, la modération qui nous économise les joies, le loisir qui nous les fait savourer... Que le monde chante en chœur, sur un ton mélancolique, ses regrets des jeunes années, moi je continuerai à chanter les plaisirs du dernier âge !

La suite à une autre livraison.

LA VILLE DE HUY

(Belgique).



Huy sur la Meuse. — Dessin de Vander-Hecht.

Huy, ville de la Belgique, dans la province de Liége, est située sur les bords de la petite rivière le Hoyoux qui paraît lui avoir donné son nom, et sur ceux de la Meuse qui la sépare en deux parties inégales. Sa position est très-pittoresque, dans un vallon, entre des hauteurs couvertes de vergers et de vignobles. Les chroniques du moyen âge et les auteurs modernes qui les ont copiées font remonter l'origine de Huy jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne; mais, bien que rien ne justifie ces prétentions, il est certain que l'existence de Huy, comme bourg ou village *(vicus)*, date au moins du septième siècle. On a des monnaies de Charles le Simple frappées *in vico Hoio*. Au dixième siècle, c'était déjà une des localités les plus importantes de l'évêché de Liége.

La ville de Huy est très-industrieuse, généralement bien bâtie, et compte une population d'environ huit mille âmes. Avant sa réunion à la France, en 1795, on ne citait aucune ville en Belgique où, proportion gardée, il existât autant d'établissements religieux : on y comptait jusqu'à 14 paroisses, 1 collégiale, 2 abbayes et 17 couvents d'hommes

et de femmes. Dans l'église des Croisiers on voyait le tombeau de Pierre l'Ermite, fondateur de ce monastère. Aujourd'hui le nombre des paroisses est réduit à 5. L'église de Notre-Dame, paroisse primaire, est un monument de style ogival de la plus grande beauté, au moins intérieurement. Fondée au onzième siècle et reconstruite au quatorzième, cette église a 72 mètres de longueur sur 23 de largeur; deux rangs de grosses colonnes cylindriques la divisent en trois nefs; la nef du centre est ornée d'une magnifique fenêtre en rose. La tour carrée, haute de 140 pieds, était jadis couronnée d'une flèche en bois qui lui donnait une élévation de 222 pieds. On admire dans cette église une magnifique châsse en argent et d'autres précieux reliquaires fort anciens.

Le beau pont en pierre de taille sur lequel on passe la Meuse, et qui réunit les deux quartiers de la ville, se compose de sept arches en plein centre : il a 58 mètres de longueur sur 10m,20 de largeur. Ce pont fut construit en 1294, détruit en 1693 par les Français et rebâti en 1714.

Le château, bâti sur un rocher escarpé qui commande la ville et la Meuse, est d'une origine très-ancienne; il passait, dans la seconde moitié du treizième siècle, pour une place forte de premier ordre. Détruit en grande partie par Henri II, roi de France, en 1552, il a été reconstruit sur un nouveau plan depuis 1815.

On remarque encore à Huy l'hôtel de ville, la façade du palais de justice et la jolie fontaine en bronze qui décore la grande place. Les environs de la ville sont très-agréables, surtout les rives du Hoyoux, bordées d'une suite non interrompue d'usines et d'autres établissements industriels dans une longueur de près de huit kilomètres.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20.

LA TASSE DE LAIT DU CITADIN. — FALSIFICATIONS DU LAIT. — MOYENS DE LES RECONNAITRE. — LACTOMÈTRE. — DES LAITS VENDUS A PARIS.

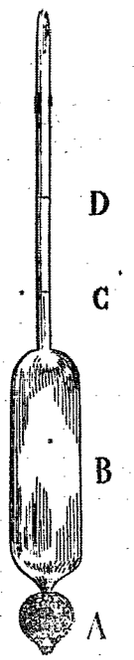
Avant tout, il a fallu entrer dans la salle pour se rafraîchir; nos compagnons acceptèrent avec empressement la tasse de lait, boisson classique du citadin faisant une partie de campagne. On y est tellement habitué dans les fermes, qu'on la prépare dès l'arrivée des visiteurs, avant même qu'elle ne soit demandée : c'est le petit verre du charretier, le *canon* de l'ouvrier des villes, la bouteille de bière du commis, la glace d'*extra* d'une foule de gens, le champagne frappé du faux dandy, le quart d'eau-de-vie du militaire, le café du pilier d'estaminet, le thé de l'habitant d'outre-Manche et des Anglomanes. Le Parisien s'attend à la tasse de lait même chez le nourrisseur de Montmartre ou de la banlieue; car, pour lui, tout ce qui est en dehors du mur d'enceinte est bel et bien la campagne, dont il parle tant et que malheureusement il connaît si peu. Du reste, on conçoit ce goût innocent lorsqu'on songe que l'on ne connaît presque point le lait pur à Paris, où l'on en vend presque le double de ce que l'on y expédie.

Notre hôte, qui avait remarqué en nous une sorte de tension d'esprit à ce sujet, prévint les questions qui allaient lui être adressées, et nous offrit de visiter d'abord sa laiterie. Il nous y enseigna les moyens faciles à l'aide desquels on pourrait se mettre à l'abri des fraudes que, suivant lui, on accepte avec trop de complaisance.

Le lait, nous dit-il, est une sécrétion animale, liquide, émulsive, composée : 1° d'une dissolution mucilagineuse de matière caséeuse, le caséum ou caséine; 2° d'une matière sucrée appelée sucre de lait, lactine ou lactose; 3° de sels divers en quantités variables. Il tient en suspension une matière grasse, le beurre, qui est divisée sous forme de très-petits globules isolés, sphériques, homogènes, transparents, brillants, et à contours très-nets. Il est naturellement alcalin, mais son contact avec l'air chaud et humide surtout peut le rendre très-promptement acide.

Son poids spécifique est plus grand que celui de l'eau; c'est-à-dire qu'un même volume de ce dernier liquide, soit un litre, placé dans les mêmes conditions, pesant 1 000, le lait pèserait de 1 029 à 1 033. Cette différence peut suffire à elle seule, en certains cas, pour révéler les additions d'eau qui sont faites. En effet, puisque les deux liquides n'ont pas la même densité, c'est-à-dire pas le même poids spécifique, qu'ils n'offrent pas la même résistance à un corps quelconque qu'on voudrait plonger dans un vase qui en serait rempli, il n'y a qu'à chercher un moyen de constater ces différences, et le reste ira tout seul.

Il est bien certain que personne, même à Paris, ne confondrait, à l'œil seulement, de la crème épaisse avec du lait pur, ni celui-ci avec du lait étendu d'une *très-grande quantité* d'eau. Mais la distinction n'est pas si facile quand il ne s'agit que de *petites quantités* de ce dernier liquide. La fraude principale consistant à ôter la crème du lait et à étendre encore ce dernier avec de l'eau, voici l'instrument très-simple qui a été imaginé pour constater promptement et sûrement les mélanges de ce genre.



Lactomètre.

On construit en verre ou en métal inoxydable un petit appareil de forme analogue à celle des thermomètres que tout le monde connaît. La petite boule inférieure A est remplie de plomb de chasse pour former lest. Le renflement BC fait résistance calculée quand il est placé dans le liquide à examiner. La tige creuse, mais effilée, CD, est destinée à recevoir les marques ou degrés servant d'échelle, et que l'on détermine de la manière suivante :

On se procure de l'eau pure et du lait pur, et on les place dans des conditions identiques; on plonge ensuite le futur lactomètre dans l'un des deux liquides. Dans l'eau, par exemple, il entrera jusqu'en E; dans le lait, il ne s'enfoncera que jusqu'en F. On aura ainsi les points extrêmes qu'il ne s'agira plus que de diviser. Par les mêmes procédés empiriques, on déterminera le point auquel arriverait le galactomètre dans du lait contenant un quart, un tiers, les deux tiers ou les trois quarts d'eau. On fait des remarques particulières, et on s'en sert ensuite pour reconnaître les laits qu'on veut étudier ou acheter.

Tel est l'instrument qu'on appelle *galactomètre, lactomètre* ou *lacto-densimètre,* ou plus simplement *pèse-lait.* Tous les opticiens le vendent au prix de 1 franc à 1 fr. 50 cent. C'est au consommateur à s'en procurer un bon, qu'il peut vérifier facilement à l'aide des procédés que nous venons d'indiquer. Par ce moyen, ceux qui voudront se soustraire à la fraude le pourront facilement. Le même instrument sert à peser les alcools, les acides, les sirops, et presque tous les autres liquides qui sont l'objet de falsifications.

Il se débite à Paris plus de 100 000 litres de lait par jour; la fraude porte certainement sur la plus grande partie consommée.

Pour déguiser cette tromperie, on a recours à certains procédés accessoires qu'il est bon de faire connaître. Les

sucres de canne, de fécule, la fécule elle-même, la farine, l'amidon, la dextrine, les infusions de son, de riz, d'orge, sont employés pour restituer à peu près le goût et le poids perdus par la trop grande addition d'eau. On se sert encore de matières gommeuses, d'œufs, de caramel, de cassonade, de gélatine, de jus de réglisse et de carottes cuites au four, pour simuler l'opacité, l'épaisseur et la couleur de la crème naturelle.

Indépendamment du lactomètre, un moyen approximatif de reconnaître la qualité *possible* du lait qu'on achète, est de bien se rendre compte de la manière dont il arrive jusque sur la table du consommateur.

Le lait de Paris passe en général par trois intermédiaires au moins : 1° le fermier qui le produit; 2° le marchand en gros; 3° le crémier détaillant. On peut le diviser en trois classes : 1° le lait des nourrisseurs, qui vaut 40 centimes le litre, première qualité; 2° celui qui vient en poste ou en chemin de fer de quarante à soixante kilomètres : il vaut 30 centimes et forme la deuxième qualité; 3° celui qui se vend 20 centimes, de quelque provenance qu'il soit, et qui ne peut *jamais* être pur à ce prix, puisqu'il n'y a pas un seul producteur qui le livre au-dessous de 18 à 20 centimes pris chez lui. Cependant, depuis quelque temps, il y a eu plusieurs marchés faits à 9 et 10 centimes le litre.

Signalons encore une fraude qui consiste à ajouter de 1 à 2 centièmes de bicarbonate de soude pour retarder l'acidité du liquide. Malheureusement on ne reconnaît la présence de ce corps étranger qu'à l'aide d'une manipulation chimique peu à la portée de tout le monde. Il faut avoir de l'alcool à 40 degrés distillé sur de la magnésie : on mélange à poids égal l'alcool et le lait, et on jette sur un filtre de papier brouillard; s'il y a addition de bicarbonate de soude, un papier rouge de tournesol trempé dans le liquide filtré devient bleu; et en évaporant le même liquide, on obtient un résidu qui fait effervescence avec les acides. Si le lait est pur, rien de ce qui précède ne se produit.

Bien que ces renseignements s'appliquent plus spécialement à ce qui se passe à Paris, ils peuvent intéresser aussi tous les grands centres de population. La santé et la bourse y sont également victimes de ces spéculations honteuses dont les autorités commencent heureusement à s'occuper. Les administrations locales peuvent facilement remédier à ces inconvénients; déjà des exemples ont été donnés, des répressions ont eu lieu : on ne peut qu'applaudir à ces mesures d'intérêt général.

Après nous avoir ainsi édifiés sur cette question importante, notre hôte nous proposa de causer des soins que réclame l'aménagement du lait dans les locaux spéciaux qui lui sont destinés, soit qu'il s'agisse de le consommer en nature, soit que l'on veuille en faire du fromage ou du beurre. Il commença donc à nous expliquer tous les détails de sa laiterie. *La suite à une autre livraison.*

Les habitants de Bornou (Afrique centrale) racontent l'histoire d'un Arabe qui, près du vieux Birnie, s'étant couché enveloppé de son *baracan*, au-dessus d'un nid de fourmis blanches, se trouva nu à son réveil, parce que son vêtement avait été entièrement dévoré.

PENSÉES DE VARRON.

De quatre cent quatre-vingt-dix traités écrits par Marcus Térentius Varron, il ne nous reste que des fragments capables tout au plus de remplir un volume in-8. Il est du nombre des auteurs que l'on cessa de lire lors de la décadence romaine. Le hasard seul nous a conservé le peu que nous avons de lui. Voici quelques-unes de ses pensées retrouvées récemment dans les cahiers d'un écolier du moyen âge.

— Il faut plus de puissance pour maîtriser la fortune que pour maîtriser les rois; l'homme vertueux est donc le plus grand des rois.

— Celui qui dispute sur les mots est comme un chien qui happe l'air en guise de proie.

— Celui qui n'apprend que pour répéter ne sera jamais de l'étoffe dont se font les maîtres.

— Il n'y a que de l'extravagance à émettre par plaisir des idées qui renversent celles de tout le monde; mais il y a un mérite infini à émettre de telles idées lorsqu'on peut prouver qu'elles sont bonnes.

— Le bon sens et même la bienséance veulent que les manières changent suivant les âges. La puérilité dans un vieillard est aussi ridicule que, dans un enfant, la prétention à des manières accomplies.

— Voulez-vous être riche? Au lieu de rêver plus que vous n'avez, figurez-vous que les autres ont moins qu'ils n'ont.

— Tirer vanité de ce qu'on a appris est la même chose que se faire honneur d'une pièce de gibier qu'on a reçue d'un chasseur.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE CHARLES IX.

Costume civil. — Nous abordons une terrible époque : un règne inauguré entre les frémissements précurseurs de la guerre civile et terminé dans les derniers excès de la répression, la France entière divisée sur la question de conscience, la religion mise en débat et discutée à coups d'arquebuse. Y aura-t-il place, parmi tout cela, pour les futilités de la toilette, et ne doit-on pas s'attendre à voir, dans une si grande secousse, la race des élégants rentrée en terre, tous les oripeaux mis de côté, la production du luxe supprimée par le manque de consommateurs? Pas le moins du monde. Malgré l'austérité des intérêts débattus, malgré les alarmes de toute sorte, les massacres, les incendies, les prises de villes et pillages de maisons, les Français continuèrent d'être aux yeux des étrangers l'aimable peuple qui primait tous les autres par l'art de s'habiller comme par le talent de se divertir. La mode suivit son cours plus impérieuse, plus ruineuse que jamais, et comptant d'autant plus de sectateurs que l'incertitude du lendemain emportait plus de personnes à tout consommer sans attendre.

A l'avénement de Charles IX, les choses étaient déjà bien sur cette pente. Des députés aux états généraux d'Orléans déplorèrent les désordres domestiques occasionnés par le luxe des habits. On signala la tendance de tout le monde à y dépenser même l'argent qu'on n'avait pas, et la coupable connivence des fournisseurs, qui, pour vendre plus cher, ne cherchaient qu'à faire crédit; de sorte que les mémoires n'étaient payés la plupart du temps qu'en faisant saisir les débiteurs.

Pour faire droit à ces plaintes, on rétablit les prohibitions décrétées par Henri II; on augmenta le chiffre des amendes, on introduisit même des peines corporelles : les domestiques récalcitrants devenaient passibles de la prison,

et les tailleurs surpris en récidive à mettre aux habits des ornements défendus devaient recevoir le fouet de la main du bourreau. Quant aux marchands d'étoffes, ils étaient privés de tout recours en justice à raison des fournitures qu'ils auraient faites à crédit.

L'ordonnance fut rendue le 22 avril 1562, affichée, criée, trompetée comme loi fondamentale du royaume; et cependant il fallut la renouveler dès le mois de janvier 1564, en faisant l'aveu qu'elle n'avait pu être exécutée à cause des troubles, et que, loin qu'elle eût servi d'avertissement, le luxe avait fait de nouveaux progrès, car à la folie des étoffes somptueuses s'était jointe celle des façons, si compliquées que la main-d'œuvre surpassait la matière du double et du triple. On prit texte là-dessus pour proscrire toute façon qui s'élèverait à plus de 60 sous; et les affaires des tailleurs et marchands de nouveautés n'en allèrent pas plus



Une Famille de qualité vers 1572, représentée sur un vitrail de Saint-Étienne de Beauvais. — D'après l'ouvrage de Willemin. — Dessin de Chevignard.

mal, puisque le gouvernement revint encore à la charge le 23 avril 1573, en gémissant de la manière la plus pitoyable sur son impuissance. Le roi, parlant de toutes les mesures prises jusque-là, se disait « contraint d'avouer avec dé- » plaisir extrême qu'au lieu d'obéissance il ne s'y était vu » que mépris. » Il eut beau décréter contre toutes les contraventions l'amende énorme de 1 000 écus d'or : la preuve qu'il ne fit peur à personne se voit par une circulaire qu'il envoya, peu de temps avant sa mort, pour exciter la surveillance de sa police mise de tous côtés en défaut.

Ce malheureux édit tant de fois fait et refait, il faut dire qu'il portait en lui de quoi encourager la désobéissance. On y donnait carte blanche aux princes et aux ducs pour user de ce que bon leur semblerait, et la plupart des choses défendues aux personnes de rang inférieur, on les autorisait en faveur de quiconque suivait la cour. Or, que pouvaient produire de pareilles exceptions chez un peuple où tout hobereau entendait trancher du prince, où tout le monde aspirait à paraître de la cour? L'effet réel des ordonnances de Charles IX fut de créer autant de ducs qu'il y eut de

gentilshommes disposés à s'affubler de toile d'or ou d'argent au nez des procureurs du roi, autant de courtisans qu'il y eut de croquants assez hardis pour porter bonnet et souliers de velours, pour envelopper de velours aussi l'épée dont un chacun, les ouvriers mêmes, avaient alors le flanc garni. Et cela montre que le sensé Louis XI s'y était mieux pris lorsque, voulant guérir ses sujets des folies de la toilette, il avait mis la bure à l'ordre du jour dans son armée et dans sa maison.

Victorieuse sur tous les points, et des lois et des calamités publiques, la mode s'en prit moins à la forme des habits qu'à la manière de les orner. Les pourpoints et robes à collets montants du temps de Henri II avaient quelque chose qui convenait également à la rigueur huguenote et à la braverie des catholiques; les deux partis furent d'accord pour les conserver; mais à l'égard des pourfilures, des chamarrures, des broderies, des applications de bijouterie et de rubans, le génie des novateurs eut pleine carrière. L'or et l'argent tressés en forme de crêpe, recamés sur le brocart, mêlés à la dentelle, tortillés en cannetille, disposés en barres ou en raies sur la soie et sur le velours, envahirent toutes les parties du corps depuis la tête jusqu'aux pieds. L'art d'agencer ces mille riens constituait l'homme de goût, la femme sortie de bon lieu : la langue était inépuisable pour exprimer cette façon d'être, et vous aviez des gens accoutrés proprement, sadement, gentiment, galantement, joliment, mistement, cointement, mignardement, poupinement, bragardinement, leggiadrement. Henri Es-



Règne de Charles IX. — Dame de la cour en costume de cheval; demoiselle de Paris; bourgeoise de Lyon. — D'après le recueil de Gaignières, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. — Dessin de Chevignard.

tienne, qui nous a transmis cette séquelle d'adverbes, ne se flatte pas d'avoir épuisé le vocabulaire.

Comme il n'est meilleur peintre que celui qui a vu les choses, nous laisserons parler un judicieux Italien, ambassadeur de la république de Venise, qui renseignait ainsi son gouvernement au sujet de ce qu'il avait observé des modes françaises vers le temps de la mort de Charles IX :

« Les Français, pour parler surtout des nobles, s'habillent court; mais leur vêtement est si varié de coupe et de couleur, qu'on n'en saurait décrire le vrai modèle. Par exemple, les uns portent le chapeau à larges ailes qui déborde sur les épaules, les autres la toque si petite qu'elle couvre à peine le sommet de la tête. En fait de manteaux, ils en ont qui descendent jusqu'à la cheville; ou bien d'autres, comme leurs capes et capots, qui ne vont pas seulement jusqu'aux reins. De même pour leurs chaussures, qu'ils appellent à la grecque ou à la savoyarde : les unes, larges et hautes, montent jusqu'à mi-jambe; les autres sont si étroites et si courtes qu'elles semblent des bouts de tuyau. Ils attachent leurs bas après le haut-de-chausses, qui est si court que la totalité des membres inférieurs paraît comme à nu : il arrive parfois qu'un bas est d'une couleur et l'autre d'une autre. Quant à leurs cols de chemise, ou bien ils sont tout droits, garnis de dentelle, et pareils à des voiles de navire, ayant plus d'un quart de haut, ou bien ils sont renversés; tantôt vous les voyez unis, tantôt bouillonnés et relevés au fer. Ces différences se succèdent de jour en jour, d'heure en heure.

» La façon de porter les vêtements est aussi bizarre que le goût qui en règle les formes est inconstant. Maintenant on porte le manteau posé sur une épaule et pendant de l'autre côté; une manche du pourpoint reste ouverte tandis que l'autre est boutonnée. Le cavalier trotte par les rues l'épée à la main, comme s'il poursuivait son ennemi, à la manière polonaise. Les continuelles métamorphoses de la mode entraînent la jeunesse à des dépenses incalculables en draps de laine, d'or et de soie. Un homme de la cour n'est pas estimé riche s'il n'a pas vingt-cinq ou trente habillements de façons différentes, et il doit en changer tous les jours. Les gens d'âge portent un habillement plus sévère, en soie ou en laine très-fine. Ils sortent en manteau long et en chapeau. La toque n'est guère de mise qu'à la cour; hors de là, on trouvera à peine dix personnes sur mille qui s'en servent, le chapeau étant réputé plus commode, à cause que le pays est très-exposé aux vents.

» La mode pour les dames est plus modeste et moins changeante. La femme de condition porte sur la tête le chaperon de velours noir ou l'escoffion, qui est une coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, souvent ornée de bijouterie; elle a un masque sur le visage. Les bourgeoises ont le chaperon de drap, parce qu'il leur est défendu de se coiffer de soie comme de porter le masque. Pour la façon du vêtement, il n'y a pas de différence entre elles et les nobles : leurs cottes, leurs cotillons et leurs robes sont à leur fantaisie; mais elles ne peuvent user d'autre étoffe que du drap ou du camelot, seul genre de soierie qui leur soit accordé. Les femmes nobles se distinguent aussi par l'ampleur plus grande de leurs manchons, dont la couleur varie à leur volonté, tandis que les bourgeoises ne doivent les porter que noirs.

» Les veuves sortent voilées pendant un certain temps, avec une robe montante, une camisole par-dessus la robe et une collerette renversée sans dentelles. Pour le deuil d'un père ou d'une mère, comme pour celui du mari, il faut avoir des manches pendantes garnies de fourrure blanche ou de cygne. Les hommes ne portent la robe de deuil que le jour de l'enterrement; le reste du temps, ils s'habillent en noir avec la cape, le chapeau, toutes les pièces, en un mot, de l'habit de ville.

» Les filles ne se reconnaissent des femmes mariées dans les rues que parce qu'elles suivent leurs mères en marchant, tout comme elles sont suivies elles-mêmes par leurs domestiques. Quand elles ont à aller à la campagne, elles ne craignent pas de monter en croupe derrière un serviteur et de se tenir accrochées tout le temps à la selle.

» Les mariées, comme en beaucoup d'autres pays, portent leurs cheveux flottants sur les épaules et retenus sur le front par une couronne de perles. La robe de noces est ordinairement de drap, avec des bandes de velours noir pour les femmes du peuple; les manches en sont ouvertes, pendantes jusqu'à terre, doublées de velours. Ces usages ne sont guère suivis par les grandes demoiselles, qui se mettent à leur goût.

» Les Françaises sont minces de la taille au delà de toute expression; elles se plaisent à enfler leurs robes, de la ceinture au bas, par des toiles apprêtées et des vertugadins, ce qui augmente la grâce de leur tournure. Elles mettent beaucoup de coquetterie à se chausser, soit de la pantoufle basse, soit de l'escarpin. Le cotillon qu'à Venise on appelle *la carpetta* est toujours de grande valeur et de l'élégance la plus recherchée chez les bourgeoises aussi bien que chez les nobles. Quant à la robe de dessus, pourvu qu'elle soit de serge ou d'escot, on n'y fait pas grande attention, parce que les femmes, quand elles vont à l'église, s'agenouillent et même s'assoyent dessus. Par-dessus la chemise, elles portent un buste ou corsage, qu'elles appellent corps piqué, qui leur donne du maintien; il est attaché par derrière, ce qui avantage la poitrine. La gorge et les épaules se couvrent de tissus très-fins ou de réseaux; la tête, le cou et les bras sont ornés de bijoux. L'arrangement des cheveux est tout autre qu'en Italie : elles se servent de cercles de fer et de tampons sur lesquels sont tirés les cheveux, pour donner plus de largeur au front. La plupart ont les cheveux noirs, ce qui fait ressortir la pâleur de leurs joues; car la pâleur, si elle n'est pas maladive, est regardée en France comme un agrément. »

Qui voudrait tout dire aurait bien des traits à ajouter à ce tableau. Nous nous contenterons de quelques mots de complément sur les corps piqués et sur les masques.

On vient de voir ici la première description bien positive du corset, la basquine des époques antérieures. Ce dernier mot n'était déjà plus d'usage; celui de corset servait toujours à désigner la jupe de dessous : voilà pourquoi notre Italien emploie d'autres expressions, l'une commune aux deux pays, l'autre particulière au nôtre. Il parle d'ailleurs en homme qui n'a vu des choses que le dehors. Montaigne nous vient en aide pour nous apprendre les effets du corps piqué dessous la robe : « Pour faire un corps bien espa» gnolé, quelle gêne les femmes ne souffrent-elles pas, » guindées et sanglées avec de grosses coches (entailles) » sur les côtes jusques à la chair vive? oui, quelquefois à » en mourir. » Et Ambroise Paré, qui avait vu sur la table de dissection de ces jolies personnes à fine taille, lève le cuir et la chair, et nous montre « leurs côtes chevauchant les unes par-dessus les autres. » Il faut bien qu'il y ait eu des éclisses de métal ou de bois, une armature quelconque à l'appareil qui faisait cette belle besogne. On sait d'ailleurs qu'il était garni sur le devant d'un os de baleine, dès lors appelé *busc*. Les hommes portaient aussi un busc, lequel, du temps de Montaigne, descendait du haut de la poitrine au bas du ventre, suivant la marche vagabonde de la ceinture. C'est ce qui explique ce passage des *Essais :* « Quand notre peuple portoit le busc de son pour» point entre les mamelles, il maintenoit par vives raisons » qu'il étoit en son vrai lieu; quelques années après, le » voilà avalé (descendu) jusque sur les cuisses; il se moque » de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. »

Lorsque les hommes se faisaient ainsi les imitateurs des femmes, il n'est pas étonnant que les femmes aient à leur tour emprunté quelque chose aux hommes. Il y en eut, sous Charles IX, qui portèrent par-dessous la robe des pourpoints avec des hauts-de-chausses d'une forme particulière, pour lesquels fut créé le mot *caleçon*.

Le masque fut un renversement du touret de nez, car, tandis que celui-ci descendait de dessous les yeux jusqu'au bas du visage, le masque, au contraire, cachait le front et le reste jusqu'au-dessous des yeux. C'était ce que nous appelons un demi-masque. Dans les *Dialogues du langage françois italianizé*, on énumère les avantages de cet ajustement, dont l'un des principaux était de tenir plaquées sur le visage des compositions propres à entretenir la fraîcheur du teint. Cela était nécessaire en un temps où l'on se fardait outrageusement : on se colorait le soir avec du sublimé, dont on combattait les ravages pendant le jour au moyen de pommades et d'eaux réfrigérantes. Si quelqu'une de nos beautés avait besoin, ce qui n'est pas supposable, de recourir à de tels moyens, nous recommandons la recette suivante, donnée en 1573 par l'auteur de l'*Instruction pour les jeunes dames :*

« Je prends premièrement des pigeons à qui j'ôte les pieds et les ailes, puis de la térébenthine de Venise, fleurs de lis, œufs frais, miel, une sorte de coquilles de mer appelées porcelaines, perles broyées et camphre. Je pile et incorpore toutes ces drogues ensemble et les mets cuire dans

le corps des pigeons, lesquels je mets distiller en alambic de verre, au bain-marie. Je mets au dedans du bec de l'alambic un petit tampon de linge où il y a un peu de musc et d'ambre gris, et j'attache le récipient avec du lut au col de la chappe, auquel distille l'eau, laquelle après je mets au frais, et devient fort bonne. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39.

VI. DISTRACTIONS DE VIEILLARD.

L'ami Roger se plaint depuis quelque temps de son domestique René : il n'a plus la tête à ce qu'il fait; son maître le trouve toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache ou déchire dès qu'on le voit.

— Dieu me sauve! me disait ce matin Roger, je crois que le malheureux devient homme de lettres; il n'est plus bon à rien. Il a sans cesse les yeux au plafond, comme s'il y cherchait une idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillement leur toile. Quand je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes; impossible de nous entendre.

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseillère, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à en savoir, s'il se pouvait, la cause et à le ramener par quelques conseils. Mais, à ma grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son habitude, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

— M. Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouchons; maintenant, on ne l'occupait qu'à brosser de petites pierres pour la collection de son maître. Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'avais entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renouvelant ma prière d'avertir René. Elle me l'a promis enfin, mais avec répugnance.

— Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques.

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement :

— Je ne dis point çà pour Monsieur, au moins.

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commence aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est une de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette foule qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille souvenirs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements. Tantôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait repasser par tout un poëme de jeunesse; tantôt des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les personnages disparaissent presque aussitôt en laissant l'imagination chercher un dénoûment.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les hommes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. Le théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous nos yeux sans que nous daignions y prendre garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la piété.

— *Comediente!* (comédien) murmure le pape.

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

— *Tragediente!* (tragédien) reprend le vieillard.

Hélas! les deux mots peuvent s'appliquer à tous les vivants : la jeunesse et l'âge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment où le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées; la pluie commence; les promeneurs se hâtent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert; je me suis assis et j'ai commencé à feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout à l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Pour savoir tout ce que renferme un atlas, il faut avoir parcouru quelque belle contrée sans autre souci que celui de voir et de sentir. Les impressions vous restent, mais sans ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé. Prenez alors une de ces cartes qui vous tracent les contours du pays visité, qui marquent la place de chaque lieu, indiquent les orientations et les distances, ce chaos de souvenirs va se coordonner; vous allez lire dans votre mémoire sans confusion, sans erreurs, sans oubli. Seulement, où d'autres n'aperçoivent que des lignes coloriées, vous verrez réapparaître les merveilles qui ont autrefois frappé vos regards. Ici, à la place de ces traits confus, se dressent des Alpes couronnées d'une chevelure neigeuse; là, cette tache sombre devient un lac, miroir magique de toutes les révolutions du ciel; plus loin, ces méandres sinueux se transforment en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en longues vallées perdues aux faîtes des montagnes; plus loin encore, ces contours estompés au delà desquels tout est vide, c'est la mer avec ses vagues aux crêtes écumeuses, ses horizons sans fin et sa respiration entendue des deux mondes. Il n'est pas un de ces points, un de ces noms, qui ne vous rappelle quelque impression terrible ou charmante.

Et l'ouvrier qui a gravé ces traits entrelacés, tordus, n'a pas soupçonné un seul instant le don féerique que possédait son œuvre! Moi-même j'ai longtemps regardé ces hiéroglyphes avec autant d'indifférence que ceux des obélisques égyptiens; les cartes me semblaient le résultat de la promenade d'un hanneton taché d'encre sur quelque manuscrit de nomenclature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme et levé le voile qui me cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe; pour un vieillard, c'est une lanterne magique.

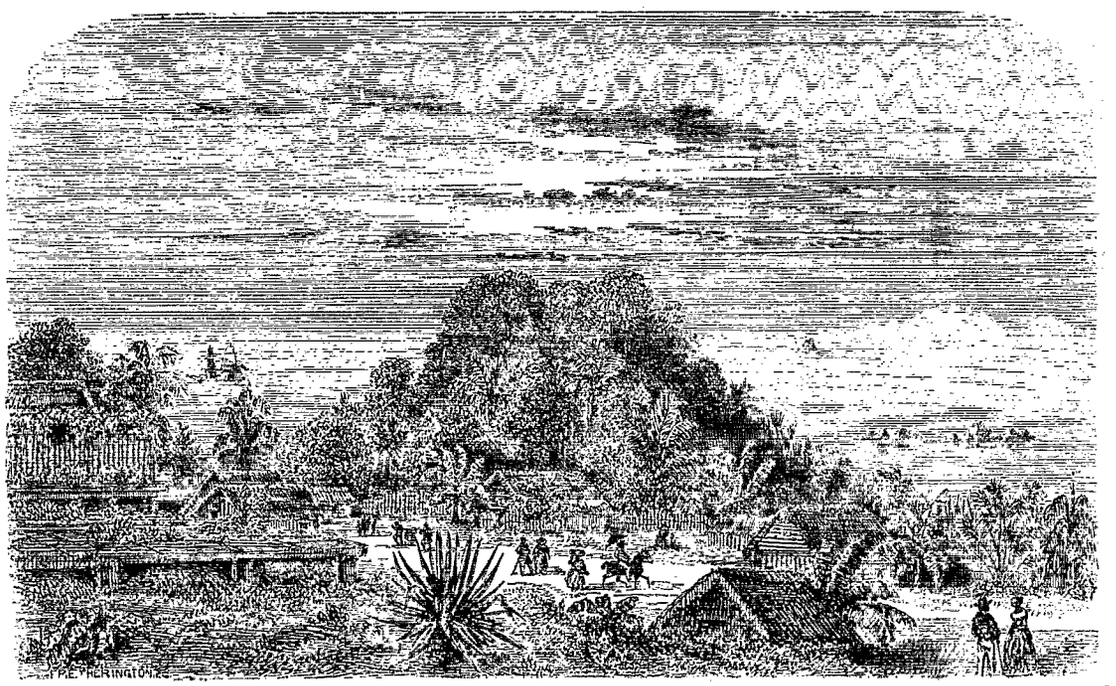
La suite à une autre livraison.

LA MONTAGNE D'ARGENT.

Le nom que porte cette petite montagne, située non loin de l'Anouari, entre l'Aprouague et l'Oyapock, réveille des idées de richesses qui ne s'appliquent pas à la Guiane française. En dépit de ce qu'a pu avancer la Harpe dans son Histoire si inexacte des voyages, le beau territoire que nous possédons encore sur le continent américain ne rivalisera jamais avec le Pérou. Vers la fin du dernier siècle, un minéralogiste expérimenté, l'ingénieur Chapel, fit sans succès des recherches multipliées; il acquit seulement la preuve que la Guiane française possédait des richesses inépuisables en minéraux de fer. Le voyageur qui, au bout d'un demi-siècle, a réalisé les grandes prévisions de Humboldt, Schomburgk, a pleinement confirmé, par ses vastes explorations, ces prémisses de la science, et il avoue qu'il n'a trouvé sur aucun point l'indication de ces richesses métalliques, propagées jadis par tant d'explorateurs aventureux, à la tête desquels il faut mettre Walter Raleigh et l'infortuné Keymis.

C'est toutefois un diminutif des contes débités jadis sur le territoire de Manoa, qui a fait donner à la montagne d'Argent son nom splendide. Le bruit se répandit, durant la première année du dix-huitième siècle, que des gisements considérables de minerai argentifère existaient au sein de cette colline couverte d'une si riante végétation; et l'on affirme même que les Hollandais avaient fait creuser la mine que l'on prétend y exister, à l'époque où ils s'étaient emparés de cette position sur la côte. Le récit de cette exploitation supposée ne trouve plus guère de crédit. Il ne serait cependant pas absolument impossible que la colline renfermât quelques parcelles du métal dont elle porte le nom; car le capitaine Cordeiro, qui commandait le fort de Sam-Joaquim, affirma à Schomburgk que, vers l'année 1835, les Indiens du rio Branco lui avaient remis à diverses reprises des échantillons d'argent natif. Mais, outre que le rio Branco est à une grande distance de l'embouchure de l'Oyapock, les tentatives faites par les Hollandais vers 1721 ne laissent guère d'espoir de voir se réaliser les rêves magnifiques propagés depuis tant d'années.

Un voyageur d'une science pratique, que l'on ne saurait non plus contester, le docteur Leblond, qui a parcouru pendant dix-huit ans les solitudes de la Guiane, affirme que le territoire sur lequel s'élève la montagne d'Argent ne possède point de métaux précieux. Après avoir parfaitement déterminé sur la carte la position de cette colline, il lui assigne une hauteur d'environ 200 toises. On trouvera, du reste, dans la relation de ce voyageur infatigable que Louis XVI avait envoyé à la recherche du quinquina, des renseignements géologiques que l'on tenterait vainement d'obtenir autre part. Leblond fait aussi l'énumération des gemmes qu'il rencontra durant ses excursions aventureuses; il nomme tour à tour le zircon, l'améthyste, la topaze, ces beaux cailloux roulés blancs, ayant tant d'éclat lorsqu'ils sont taillés, et que l'on désigne sous le nom de diamants de Sinnamary. Il prouve aussi que, sous ce



La montagne d'Argent, à Cayenne.

rapport, la Guiane est dans les mêmes conditions que la plupart des provinces du Brésil (1).

La véritable richesse du territoire qu'arrose l'Anouari, c'est la fertilité d'un sol qui ne demande, pour produire, que le travail du laboureur; c'est l'exubérance et la variété de sa végétation. Les premières tentatives de colonisation dans cette portion de notre colonie eurent lieu en 1787, grâce à la compagnie guianaise du Sénégal; cette compagnie fut supprimée, en 1791, par un décret de l'assemblée constituante; mais ses rapides travaux n'ont pas été sans fruits (1).

(1) « *Description abrégée de la Guiane française,* ou Tableau des » productions naturelles et commerciales de cette colonie, expliqué au » moyen d'une carte géologico-topographique dressée par M Poirson, » ingénieur géographe. Paris, 1814, in-8 de 91 pages. » Malheureusement, ce précieux opuscule, fruit de tant de recherches, a complétement disparu du commerce.

(1) Ternaux-Compans, *Notice historique sur la Guiane française*, in-8.

FRANÇOIS DESPORTES.



Musée du Louvre. — Portrait de François Desportes peint par lui-même. — Dessin d'Eustache Lorsay.

« Nous avons perdu, en 1743, un peintre célèbre, dit d'Argenville, dans son Abrégé de la vie des plus fameux peintres; c'est François Desportes, né en 1661, au village de Champigneul en Champagne. Son père, qui était un riche laboureur, l'envoya, à l'âge de douze ans, à Paris, chez un de ses oncles qui y était établi. Pendant une maladie qu'il eut en arrivant en cette ville, cet oncle lui donna une mauvaise estampe qu'il dessina dans son lit; cet essai fit connaître son génie pour le dessin, et on le mit chez Nicasius, peintre flamand; ce maître était en réputation de bien peindre les animaux; sa mort, qui arriva peu de temps après, priva de ses enseignements le disciple qui ne prit point d'autre guide. » D'Argenville ajoute, avec le style de son temps : « Et il se jeta dans les bras de la nature! »

Desportes étudia sérieusement d'après le modèle et d'après l'antique : c'est ce qu'il est indispensable de faire si l'on veut devenir un artiste habile, quel que soit d'ailleurs le genre que l'on veuille adopter. La figure humaine est la plus parfaite et en même temps la plus complexe de toutes celles de la création ; on y trouve combinées et liées ensemble toutes les lignes imaginables avec des transitions d'une merveilleuse délicatesse. Qui sait bien dessiner le corps humain apprend aisément à reproduire toutes les autres formes : aussi Desportes, qui commença par se faire connaître en peignant des animaux, des plantes, des ornements sur les murs, sur les enseignes, les plafonds, les toits et les coulisses de théâtre, ne fut-il nullement embarrassé, grâce à la sévérité de ses premières études, lorsqu'il

eut à faire des portraits de roi, de reine et de princes. C'est ce qui lui arriva peu de temps après son mariage, en 1692; quelques seigneurs polonais et l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, l'engagèrent à se rendre en Pologne, où il peignit Jean Sobieski, son épouse, le cardinal d'Arquin et toute la cour. Cependant son goût particulier pour la peinture des animaux l'emporta, et il ne séjourna que deux années en Pologne. Il revint à Paris, où il fut bien accueilli. Les ornements du château d'Anet et de la ménagerie de Versailles, qu'il avait faits avant son départ, de concert avec Claude Audran, avaient été de plus en plus appréciés : sa réputation avait grandi pendant son absence. En 1699, il fut reçu à l'Académie de peinture. Son tableau de réception, où il se représenta lui-même en chasseur, et que nous reproduisons, eut un succès remarquable (1). Il a été gravé par Jollain. Louis XIV attacha Desportes à sa personne, et lui donna pour fonction de le suivre dans toutes ses chasses. L'artiste portait à cheval son carton, et, sans quitter les étriers, dessinait quelque épisode de vénerie : les chiens haletants, la lutte du cerf, sa mort, la curée. Il montrait ensuite ses esquisses au roi, et s'en servait pour la composition des peintures destinées aux châteaux de Versailles, de Marly, etc. Le roi lui faisait peindre tous ses chiens et tous les oiseaux rares qui venaient à la ménagerie de Versailles. Il le récompensa en lui donnant un logement aux galeries du Louvre, une pension et un grand nombre de gratifications. En même temps, Desportes, qui travaillait avec une extrême facilité, fit une quantité très-considérable d'autres tableaux pour les princes et pour les particuliers. Il accompagna le duc d'Aumont lors de son ambassade en Angleterre, et beaucoup de personnages riches de ce pays lui commandèrent des scènes de chasse. Il envoya aussi des tableaux à Munich, à Vienne et à Turin.

Après la mort de Louis XIV, il ne perdit rien de son crédit à la cour. Le duc d'Orléans, régent, aimait à peindre avec lui. Il lui fit faire trois tableaux pour le Palais-Royal, et deux autres d'une grande dimension, composés de fleurs, de fruits, d'animaux et d'architecture, pour le château de la Muette. On l'employa aussi à faire des dessins coloriés sur des paravents, des tapis et autres meubles, pour la manufacture royale des tapis de Turquie établie à Chaillot. En 1735, il eut à renouveler pour la manufacture des Gobelins la tenture de tapisserie des Indes en huit grands tableaux, qui furent exposés successivement au salon du Louvre : on y voit des fruits sauvages, des animaux des Indes, des oiseaux, des éléphants, des tortues, des serpents et des fleurs. Vers la même époque, il fit divers tableaux pour les châteaux de Choisy et de Compiègne, notamment, pour ce dernier château, un cerf aux abois avec les plus beaux chiens de la meute de Louis XV, qu'il suivait dans ses chasses comme autrefois il avait suivi Louis XIV; et pour le Palais-Royal trois tableaux destinés à l'ornement d'une cuisine particulière dont tous les ustensiles étaient en argent.

Presque tous les grands hôtels de Paris étaient décorés de ses peintures; on les recherchait surtout pour les buffets et les dessus de porte des salles à manger.

Dans les œuvres de Desportes, on admire surtout la vérité, la variété, le mouvement, la vigueur, la perspective aérienne, le beau choix, l'effet.

Le caractère aimable et digne de cet artiste contribua beaucoup à le maintenir en grande faveur. On rapporte qu'un jour il fit une vive et heureuse application de la réponse célèbre d'un souverain à un noble impertinent : « Quand je voudrai, Monsieur, dit Desportes à un riche parvenu, je serai ce que vous êtes; mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis. »

Il mourut d'une fluxion de poitrine, en 1743, à Paris; il avait quatre-vingt-deux ans. On lui attribue, entre autres essais littéraires, une petite pièce jouée à la Comédie italienne. Son fils s'appliqua de même à la peinture et à la poésie : il devint, comme son père, membre de l'Académie. Son neveu, Nicolas Desportes, son élève et celui de Rigaud, a fait de bons portraits.

On recherche beaucoup les dessins coloriés que Desportes faisait d'après nature; il se servait ordinairement de crayon noir sur papier gris, ne faisant que peu de hachures relevées de blanc de craie. Quelquefois il dessinait à la plume avec un léger lavis d'encre de Chine. La plupart de ses études de chien sont faites aux trois crayons.

(1) Ce portrait est placé, au Musée du Louvre, dans un endroit obscur, entre la salle des Marines de Joseph Vernet et la salle des Fleurs. Rigaud avait aussi peint Desportes en chasseur; Desportes ajouta sur la toile deux chiens et du gibier; Claude Audran fit le paysage du fond. Desportes donna ce beau portrait à Mansart.

L'ABEILLE (1).

— Savez-vous, dit la jeune Ellen, que nous allons avoir une grande abeille ici lundi soir? Qu'est-ce donc qu'une *abeille?*

— Dans ce pays (2), répondit son amie Alice en souriant, quand on a dans son ménage un moment de grande presse, et qu'on ne peut se tirer d'affaire tout seul, on invite les voisins à venir vous aider. C'est là ce qu'on appelle une abeille. Pendant une seule soirée, un grand nombre de personnes peuvent faire considérablement de besogne.

— Mais pourquoi appelle-t-on cela une abeille?

— Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit parce que, dans ces réunions, chacun est affairé comme dans une ruche.

— On devrait alors les appeler ruches et non abeilles.

De grands préparatifs furent faits le samedi et le lundi pour la réunion projetée. Du matin jusqu'au soir, la tante d'Ellen, miss Fortune, se trémoussait sans relâche. Le grand four fut chauffé trois fois dans la seule journée du samedi. Ellen entendait dans la laiterie le bruit de tous ces apprêts, et voyait ensuite sa tante en sortir les mains enfarinées et chargées de plats remplis de coquilles d'œufs; mais elle n'en savait pas davantage. Dès que le four était arrivé au degré de chaleur nécessaire, miss Fortune la renvoyait, et lorsqu'elle revenait, la porte du four était hermétiquement fermée.

Le lundi matin commencèrent les grandes manœuvres. La cuisine, le salon, le vestibule, l'escalier, la cuisine souterraine, tout fut balayé et nettoyé à fond. Ellen fut chargée de ces soins et trouva que cette tâche suffisait amplement à remplir sa matinée. Il lui fallut frotter tous les cuivres de la maison jusqu'à ce qu'ils fussent aussi brillants que de l'or.

Le soir on apprêta le souper dans le vestibule, de manière à pouvoir le transporter facilement dans le salon. Un bon feu flambait dans la vaste cheminée; tout était dans l'ordre le plus irréprochable.

Lorsque tous les invités furent réunis, les uns furent envoyés dans la cuisine souterraine, les autres rassemblés en cercle autour du feu. Chacun fut muni d'un couteau bien aiguisé, et les paniers de pommes furent distribués par groupes. On ne savait lesquelles montraient le plus

(1) Extrait d'un livre qu'on ne peut lire sans éprouver très-vivement le désir de devenir meilleur : *le Monde, le vaste monde*, par Élisabeth Wetherell.

(2) États-Unis.

d'activité, des langues ou des mains. Les quartiers de pomme pleuvaient incessamment dans les vases de toute espèce destinés à les recevoir. La causerie et les éclats de rire ne ralentissaient pas; chacun avait une histoire à raconter, une plaisanterie à faire. Les paniers de pommes se vidaient avec une rapidité merveilleuse, et Nancy et Ellen avaient sans cesse à les remplir de nouveau.

— Est-ce qu'on veut donc les peler toutes ce soir? demanda Ellen à Nancy, tandis qu'elles s'acquittaient ensemble de cette tâche. Regardez, quelle quantité il y en a encore! Eh bien, je sais au moins maintenant ce que c'est que d'être diligent comme une abeille.

— Et qu'est-ce qu'ils font là-bas dans l'autre cuisine? demanda M. Daniel Dennison.

— Ils font des saucisses.

— A la bonne heure! dit Daniel en prenant une pomme à la pointe de son couteau, c'est là ce qu'on peut appeler faire d'une pierre deux coups.

— C'est exactement cela, reprit Jenny Hitchcock. Puis, se penchant à l'oreille d'Ellen : — Si vous descendiez, lui dit-elle, vous nous diriez un peu ce qu'ils font là-bas? Recommandez-leur de se dépêcher, afin de venir nous aider.

M. Van-Brunt commandait les travaux dans la cuisine souterraine. Debout devant la table, un gigantesque couteau à la main, il divisait en tranches minces les énormes quartiers de porc, et les distribuait à ses aides qui les coupaient en menus morceaux sur les planchettes préparées pour cet usage. Un grand feu brillait dans la cheminée; cette cuisine était aussi gaie et aussi confortable que l'autre, et la réunion n'était pas moins bruyante. Leur travail était moins long, car il tirait à sa fin. A huit heures et demie, les hacheurs de viande allèrent joindre les peleurs de pommes; le cercle ainsi agrandi, le bourdonnement de l'abeille devint un vrai charivari.

Quand on annonça que le dernier panier de pommes était vidé, cette nouvelle fut accueillie par une acclamation générale, et toutes les figures s'éclaircirent. Ellen, Nancy, miss Fortune et M. Van-Brunt, débarrassèrent vivement la cuisine des corbeilles, des paniers, des seaux et des couteaux. Les jeux commencèrent. M. Jupiter Hitchcock, sifflant son chien, lui fit faire divers tours pour l'amusement de la société. Il le fit sauter par-dessus un bâton, s'asseoir sur une chaise, baiser la main des dames, lancer en l'air et rattraper adroitement une pelure de pomme qu'on lui posait sur le nez. Il n'y avait rien dans tout cela de très-remarquable; mais, comme le dit miss Fortune, le chien de M. Hitchcock aurait été un cochon savant qu'on n'aurait pas pu faire plus de bruit. Ellen regardait et riait, tantôt des admirateurs, tantôt du chien lui-même. Le colin-maillard excita plus de gaieté encore. Ensuite un cri général s'éleva en faveur de l'oie et du renard (1). Enfin il y eut trêve générale. Les joueurs, haletants, s'étaient assis tout autour de la chambre et s'éventaient avec leurs mouchoirs, n'ayant plus même la force de rire ou de parler autrement que par des phrases entrecoupées. On servit le souper, et, autour de la table couverte de jambons, de pâtés, de gâteaux de toute espèce, on oublia bientôt les fatigues du travail et des jeux.

UNE CIRCULAIRE DE COLBERT.

(INÉDITE.)

La dépêche suivante, bien digne d'être connue et méditée, fut adressée par Colbert, vers la fin de sa vie, à tous les intendants de France. On nous en communique la copie faite à la Bibliothèque municipale d'Amiens, d'après le beau manuscrit en 4 vol. in-folio, de plus de 1 000 pages chacun, contenant les dépêches adressées à M. de Breteuil, intendant de Picardie, de 1682 à 1684, par les ministres de Louis XIV, Louvois, Colbert, Châteauneuf et Letellier, et revêtues de leurs signatures.

CIRCULAIRE ENVOYÉE AUX INTENDANTS.

A M. de Breteuil, le 19 juin 1683.

« Le roi faisant des gratifications aux gens de lettres, et S. M. étant protecteur de l'Académie française, et ayant établi diverses académies des sciences et arts, il serait fort à souhaiter que, *dans toutes les provinces du royaume,* il se trouvât quelques hommes de littérature qui s'appliquassent à quelque science particulière, même à l'histoire de chacune province (*sic*); et comme, s'il y en avait de ce genre, S. M. pourrait leur faire quelque gratification, à proportion de leur mérite, je vous prie d'examiner si, *dans l'étendue de votre généralité,* il y a aucune personne de cette qualité, et, en ce cas, de me le faire savoir; et même, quand vous ne trouveriez pas de ces personnes avancées en âge, et qui eussent employé tout leur temps à quelque science et à quelque littérature particulière, si vous trouviez quelque jeune homme de 25 à 30 ans, qui eût du talent et de la disposition d'esprit à l'appliquer à la recherche de tout ce qui pourrait composer l'histoire d'une province, ou à quelque autre science, nous pourrions l'exciter à entreprendre ce travail et à redoubler son application à la science qui serait de son goût et de son génie; et, en ce cas, suivant son travail et son mérite, je pourrais lui obtenir quelque gratification de S. M.

» C'est ce que je vous prie d'examiner, et de me faire réponse au plus tôt sur ce point. »

Il n'y a pas grande différence entre un homme et un homme : la supériorité dépend de la manière dont on met à profit les leçons de la nécessité. THUCYDIDE.

QUE DANS LES HAUTS EMPLOIS ON N'EST PAS TOUJOURS ASSEZ PHILOSOPHE.

Parmi ceux qui sont destinés aux grands emplois, on en trouve très-peu qui estiment la philosophie comme elle doit être estimée, et qui fassent provision de ses préceptes pour entrer ensuite dans le maniement des affaires avec plus de capacité, et avec plus de force et de résolution contre les accidents de la vie. La plupart des hommes, surtout ceux que leur naissance ou la fortune appellent aux grands postes, n'étudient la philosophie que par manière d'acquit; ils n'en effleurent que la première écorce, et ils la regardent comme une étude qui ne doit les amuser que pendant quelque année de leur jeunesse, et qui les déshonorerait s'ils s'en souvenaient seulement quand ils seront hommes faits. Encore serait-on trop heureux qu'ils ne méprisassent que cette philosophie qui consiste dans des ergoteries et qui n'enseigne qu'à disputer. Mais il y en a une plus solide, et qui est digne de toutes nos recherches : c'est celle qui consiste dans les mœurs, qui enseigne la vertu et la sagesse, qui fortifie l'âme, et qui la met en état de fouler aux pieds toutes les considérations humaines, pour soutenir la vérité, pour être fidèle à ses devoirs, et pour n'obéir qu'à Dieu, à qui seul elle doit une entière obéissance. Malheureusement c'est celle qui est la plus négligée, on ne la regarde presque que comme l'occupation de gens oisifs. Qu'arrive-t-il aussi

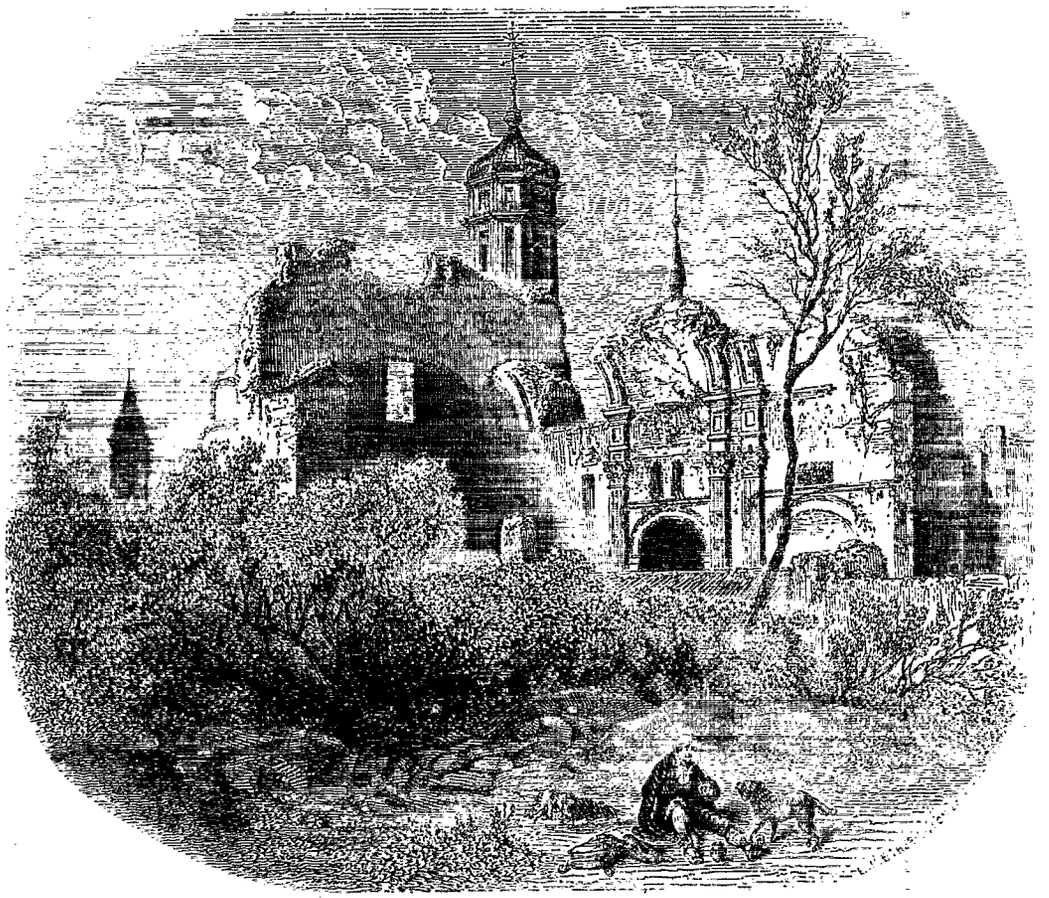
(1) Jeu que nous appelons « la queue du loup » ou « le loup et la bergère. »

de cette malheureuse prévention qui enfante une négligence si pernicieuse? Il en arrive très-ordinairement un divorce entre la sagesse et les dignités : ce qui est très-funeste. (Dacier, *Préface sur le nouveau manuel d'Épictète*, 1776.)

LE COUVENT DE SANTA-ENGRACIA

A SARAGOSSE.

Le couvent des Hiéronymites ou de Santa-Engracia, à Saragosse (Zaragoza), a été fondé par ce couple souverain d'heureux et aimable souvenir, Ferdinand et Isabelle. On a souvent cité avec éloge son cloître, décoré de colonnes de marbre et d'armoiries, et où a été enseveli Jérome Blancas, historiographe d'Aragon, mort en 1590. L'église de ce couvent, dédiée aux saints martyrs, a été détruite pendant le terrible siége de 1809 : ce fut à travers ses ruines fumantes que les Français pénétrèrent dans la ville. Le portail, sillonné par les boulets, est une œuvre remarquable du quinzième siècle. Voici comment le décrivait Alexandre Delaborde au commencement de ce siècle : « Le portail, en forme de retable, a deux corps d'architecture; le premier corps est orné de quatre colonnes et des statues des quatre docteurs de l'Église; le second a trois statues, celle de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et celles du roi Ferdinand V et de la reine Isabelle, à genoux de chaque côté. Ces deux corps d'architecture sont surmontés d'une croix et des statues de la sainte Vierge et de saint Jean. L'arc de la porte est orné de têtes de séraphins, et, tout à côté, de deux médaillons antiques au-dessus desquels on a écrit ces mots : « Numa Pompilius, M. Antonius. »



Ruines de l'église des Saints-Martyrs, dans le couvent de Santa-Engracia, à Saragosse. — Dessin de Ph. Blanchard.

Le célèbre voyageur ajoute que dans l'intérieur de l'église les ornements en marbre et en or étaient distribués avec art . on y voyait le magnifique mausolée de l'historien Jérome Zurita, mort en 1570.

Une porte latérale conduisait à une seconde église d'où l'on descendait à la crypte de *las Santas-Masas* : « C'est, dit Delaborde, une vraie catacombe, où les reliques de beaucoup de martyrs sont déposées; la voûte, qui est élevée d'environ 12 pieds et parsemée d'étoiles sur un fond d'azur, est soutenue par trente petites colonnes de différents marbres, qui forment six petites nefs; on y conserve entre autres plusieurs vases de cristal qui contiennent du sang et des cendres de différents martyrs, et la tête de sainte Engracia, dans une châsse d'argent; elle est ornée d'un collier de pierres précieuses. Un puits s'ouvre dans le milieu de cette église, et est entouré d'une balustrade de fer : on assure qu'il contient les cendres d'un grand nombre de fidèles que Dacien fit brûler à Zaragoza. »

UNE MINIATURE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On conserve à la Bibliothèque du Vatican un admirable manuscrit de la Divine comédie du Dante, écrit en minuscules romaines du seizième siècle et orné de charmantes miniatures peintes par Jules Clovio. Nous reproduisons, très-imparfaitement, d'après un beau fac-simile de la Paléographie universelle de Sylvestre, une de ces miniatures placée, dans le manuscrit, au commencement du troisième livre du *Paradis* Le Dante est transporté dans la lune qui

est, selon lui, la première des dix sphères célestes; Béatrix l'accompagne. Il entrevoit d'abord des formes qu'il a peine à comprendre :

« Si nous regardons une source pure et tranquille, dont il soit facile d'apercevoir le fond, les images reviennent à nos yeux plus affaiblies que l'éclat d'une perle qui orne une surface blanche : telles je vis des ombres qui paraissaient prêtes à parler... Aussitôt que je les eus remarquées, pensant qu'elles étaient réfléchies dans un miroir, je tournai les yeux pour savoir de qui elles étaient les images; mais, ne voyant rien, je les ramenai sur Béatrix, mon guide fidèle, qui souriait, et dont les regards rayonnaient d'une pure splendeur.

» — Ne t'étonne pas, dit Béatrix, si je souris de ta naïve erreur. Les figures que tu aperçois sont de vraies substances reléguées ici pour n'avoir su garder leurs vœux qu'imparfaitement. Parle avec elles; écoute-les avec confiance; jamais la lumière véritable qui les fait resplendir ne cesse d'éclairer leur pas.



Le Dante et Béatrix, dans le *Paradis* du Dante. — Miniature de Jules Clovio. — Dessin de Freeman.

» Et je m'adressai à l'ombre qui semblait le plus disposée à converser, et, semblable à un homme que trop de précipitation embarrasse, je parlai en ces termes : — O toi, âme heureuse, qui dois aux rayons de la vie éternelle une douceur qu'on ne saurait comprendre quand on ne l'a pas sentie, daigne me dire ton nom et le sort de tes compagnes.

» L'ombre me répondit aussitôt, avec un doux sourire — Notre volonté ne repousse jamais un désir raisonnable, elle est comme celle de Dieu, qui veut que toute sa cour lui ressemble. Dans le monde, je fus religieuse. Si tu me regardes attentivement, tu me reconnaîtras aisément, quoique je sois plus belle que sur la terre : je suis Piccarda..... »

Picarda était sœur de Forèse et de messer Corso Donati, qui l'avait fait sortir par force de son couvent pour la rendre à la vie séculière. Elle dit à Dante : — Ici toutes nos volontés n'en font qu'une... La volonté de Dieu est notre paix. Elle est cette mer où se rend tout ce que sa puissance a créé et tout ce que produit la nature. « Je compris

bientôt clairement, ajoute le Dante, que tout, dans le ciel, est paradis, quoique la grâce du bien suprême y ait distribué différemment ses faveurs. »

Dans la miniature, la vague pâleur de la lune se perd sur un fond bleu, qui devient moins vaporeux et plus intense en s'éloignant de son disque. La robe du Dante est violette, celle de Béatrix, qui l'accompagne, est verte, et laisse voir dessous une robe rose : les vêtements des autre figures sont variés de couleur et peints avec une délicatesse merveilleuse.

L'auteur de cette exquise peinture, dont il nous a été impossible de rendre le charme, Jules Clovio, élève de Jules Romain, chanoine et peintre, était né en Croatie. Sa biographie sera le sujet d'un autre article.

TABLEAU DES DIVERSES VITESSES.

I. — *Vitesses des locomotives, des animaux et des chemins de fer.*

	VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 seconde.	en 1 heure.
	mètres.	kilomètres.
Longueur des pas des soldats..... 0m,65	»	»
Pas ordinaire..... 76 par minute....	0,82	3
— de route..... 100.....	1,08	4
— accéléré..... 110.....	1,19	4 1/3
— accéléré vif..... 120.....	1,30	4 2/3
— de charge..... 130.....	1,41	5
— au maximum..... 153.....	1,67	6
Soldats romains, quoique chargés de 30 kilogr... pas de route.....	1,67	6
Soldats romains, quoique chargés de 30 kilogr... pas accéléré.....	2,08	7 1/2
Le cheval..... au pas, 107 par minute.	1,43	5
Le cheval..... au trot, 158.....	3,17	11
Le cheval..... au galop, 100.....	6,30	23
Le cheval..... aux courses du Champ-de-Mars, 200.....	13,53	48
Renne tirant un traîneau.....	8,40	30
Chemin de fer (grande vitesse).....	14,00	50
On a parcouru jusqu'à.....	28,00	100
Pigeons (1).....	28,00	100

II. — *Vitesse de propagation de la marée en rivière.*

	VITESSE OU ESPACE PARCOURU en 1 seconde.	en 1 heure.
	mètres.	kilomètres.
Saint-Nazaire à Nantes.....	6,52	24
Havre. — Rouen.....	7,22	26
Blaye. — Bordeaux.....	7,40	26 1/2
Cordouan. — Blaye.....	12,60	45
Ile d'Aix. — Rochefort.....	14,00	50
Dans la Manche :		
Ile d'Ouessant. — Boulogne.....	21,27	77
Dans l'océan Atlantique :		
Cap Bonne-Espérance. — Ouessant.....	175,70	622

III. — *Vitesses des cours d'eau.*

	VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde.	par heure.
	mètres.	kilomètres.
Moselle (à Metz).....	0,80	2,9
Seine (à Paris).....	0,65	2,3
Garonne (à Toulouse).....	0,11	0,4

Ces vitesses sont celles de l'eau, lors du régime moyen des fleuves; en cas de crue, les vitesses deviennent souvent de dix à quinze fois plus grandes.

(1) On voit que les pigeons se meuvent aussi vite que la plus rapide locomotive lancée sur les meilleurs chemins de fer.

IV. — *Vitesses des bateaux à vapeur.*

	VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde.	par heure.
	mèt. mèt.	kilom. kilom.
En pleine mer tranquille....	4,1 à 6,2	14,8 à 22,3
Basse Loire.....	4,0 »	14,4 »
Garonne.....	4,4 à 4,8	15,8 à 17,3

	Descente.	Remonte.	Descente.	Remonte.
	mètres.	mètres.	kilom.	kilom.
Rhône (Lyon à Arles).....	6,9	2,1	25,0	7,6
Rhin.....	6,7	2,9	24,3	10,5
Saône.....	5,0	3,9	18,1	14,0

Le nœud marin correspond à une vitesse de 15m,43 parcourue en 30 secondes, ou à un mille nautique, c'est-à-dire 1 851m,85 parcourus en une heure. Courir avec une vitesse de 6, 7, 8 nœuds à l'heure, c'est donc faire, à peu près, en une heure, 11, 13, 15 kilomètres.

V. — *Vitesses du vent.*

NUMÉROS d'ordre.	VITESSE par seconde.	par heure.	INDICATIONS en langage ordinaire.	VOILURE que peut porter un fort navire fin voilier, courant largue.
	mèt.	kilom.		
0	0	0	Calme.....	
1	1	3,5	Presque calme....	Toutes les voiles dehors.
2	2	7	Légère brise.....	
3	4	14,5	Petite brise.....	
4	7	25	Jolie brise.....	
5	11	39,5	Bonne brise.....	Les ris de chasse, les perroquets.
6	16	57,5	Bon frais.....	Deux ris.
7	22	79	Grand frais.....	Trois ris.
8	29	104	Coup de vent.....	Aux bas ris, basses voiles; un ris, perroquets calés.
9	27	133	Tempête.....	A sec, perroquets dépassés.
10	46	166	Ouragan renversant les arbres et les maisons.	Fuyant devant le temps.

VI. — *Vitesses les plus grandes.*

	VITESSE OU ESPACE PARCOURU par seconde.	par heure.
	mètres.	kilom.
Le son dans l'air (par 15 degrés de température).....	341	1 228
Le son dans l'eau.....	1 430	5 148
Le son dans le fer.....	3 500	12 600
Boulet de 12 kilog., chassé par 6 kilog. de poudre (à la portée de 800 mèt.).	500	1 800
La terre, dans son mouvement de translation (60 fois la vitesse du boulet).	30 392	109 410
La lumière et l'électricité (10 000 fois la vitesse de la terre).....	309 500 000	1 trillion.

Pour faire le tour de la terre :

Un soldat, marchant nuit et jour au pas de route, emploierait 1 an 63 jours;

En chemin de fer, il emploierait trente-cinq à quarante jours;

Le son dans l'air emploierait $32^h \frac{1}{2}$;

Un boulet de canon, $21^h \frac{5}{4}$;

La lumière, un peu plus de $\frac{1}{10}$ de seconde;

L'électricité, moins de $\frac{1}{10}$ de seconde.

LA GOURDE DU DERVICHE.

Le beau vase, couvert d'arabesques et de bas-reliefs, que nous figurons page 56, se nomme en persan *ketchkoull*,

de *ketch*, qui signifie *cintré, courbé*, et de *koull*, épaule. On lui a donné ce nom à cause de la convexité de sa surface : c'est une espèce d'écuelle, ustensile officiel du derviche (mendiant nomade) en Perse.

On connaît l'ordre religieux des derviches tourneurs de Constantinople qui prient en dansant, c'est-à-dire en pirouettant autour d'un centre commun, en imitation des corps célestes qui gravitent autour du soleil (t. VII, p. 71). On connaît aussi les fakirs de l'Inde, qui passent leur vie à endurer les privations les plus pénibles, dans le but de s'exalter l'âme et de l'unir à Dieu (t. IV, p. 324). Le derviche persan est un dévot de la même espèce; il fait, comme eux, vœu de pauvreté et d'abnégation; mais il est moins casanier que ses confrères turcs et indiens; les poëtes nationaux lui disent que « la terre n'est qu'une étape où notre âme vient relayer en voyageant vers l'éternité. »

Or, le derviche ambulant voyage continuellement à pied, d'un endroit à un autre, afin de contempler les beautés de la création, et d'aimer et d'adorer Dieu dans ses œuvres. Excepté le *ketchkoull*, vade-mecum indispensable, le derviche nomade ne possède rien et ne veut rien avoir à lui; il est fier de sa pauvreté : « En vrai monarque du monde de la contemplation, je rançonne à mon gré tous les habitants de la terre. » Tel est le refrain de la chanson favorite des derviches persans. On le voit souvent écrit sur leurs ketchkoulls ou sur le galon de leur bonnet pointu, lorsqu'ils ont un bonnet; car beaucoup d'entre eux font vœu de marcher la tête et les pieds nus, n'ayant que leur chevelure pour se garantir de l'ardeur du soleil.

Si jamais vous voyagez en Orient et que vous rencontriez un derviche, gardez-vous, s'il vous présente son ketchkoull, de n'y point jeter quelques pièces de monnaie. Peut-être ne vous remerciera-t-il pas, peut-être aussi secouera-t-il dédaigneusement votre aumône sur la poussière de la route; néanmoins donnez toujours, et surtout saluez poliment le derviche en le quittant, ou vous passerez pour un homme avare et irréligieux. Le schah lui-même se rendrait impopulaire en refusant une pareille demande, car la pauvreté est singulièrement honorée dans tout l'Orient. Donner aux derviches, c'est donner à Dieu; ceux-ci, à leur tour, doivent partager l'aumône du riche avec les pauvres prolétaires; de cette obligation résulte la hauteur insolente avec laquelle ils mendient.

En Perse, lors des solennités du mois de moharrem, les gens aisés ont pour coutume de prendre leurs repas en plein air, dans les galeries des mosquées ou sur le perron de leurs maisons, en vue de tous les passants. Le derviche n'a pas besoin d'invitation; il est en droit de venir s'asseoir à table sans mot dire. Le maître de la maison est le premier à l'honorer d'un : *Khoch âmedi* (Tu es le bien-venu). Et si le derviche ne veut pas prendre part au repas, l'amphitryon ne dédaigne pas, de ses propres mains, de lui remplir son ketchkoull avec des viandes, du riz, toutes sortes de comestibles et de friandises.

Quelques traités de théologie et de morale, entremêlés de citations d'auteurs sacrés et profanes, sont intitulés *Ketchkoull*, parce que, comme dans l'écuelle du derviche, on y trouve de quoi satisfaire tous les goûts.

Le ketchkoull d'un derviche est rarement aussi beau que le dessin nous le représente page 56; mais il en a précisément la forme et les dimensions. Celui-ci, en coquille de noix des îles Maldives, fut ciselé par un sculpteur de la ville de Chiraz. Il était destiné à servir de coupe pour faire boire les voyageurs et les chasseurs.

Ce vase a 20 centimètres de longueur, 15 de largeur et 13 de profondeur. La chaîne, dont on voit les débris aux deux extrémités, sert à un double usage; d'abord elle tient suspendu le ketchkoull à l'épaule du *cherbetdar* (échanson des seigneurs persans), et ensuite, si, en traversant à gué un ruisseau, le cavalier désire boire sans descendre de cheval, le cherbetdar peut aussi, du haut de sa monture et à l'aide de cette chaîne, puiser de l'eau dans son ketchkoull. Alors le goulot, en forme de bouton de rose, qui orne l'orifice du ketchkoull, est introduit dans la bouche et permet au cavalier de boire sans rien répandre; et quand même le cheval ferait un mouvement, l'eau, repoussée par les barres qui entourent cet orifice, ne pourrait pas déborder.

Ces détails sont minutieux sans doute, mais ils prouvent la sagacité ingénieuse de l'artiste travaillant pour des hommes qui voyagent toujours à cheval et auxquels leur religion défend de prier Dieu avec des vêtements mouillés.

Le bas-relief de la partie supérieure du ketchkoull, destinée à modifier les oscillations du liquide et à en prévenir le débordement, représente un arbre à l'ombre duquel se trouvent trois individus : 1° un vieillard commodément assis sur un matelas en feutre et fumant sa pipe à l'eau, que les Turcs appellent *narguilé*, les Hindous *hokka*, les Persans *kalioune*, et que nous devrions, nous, qualifier de *la sultane des pipes*, à cause de l'arome exquis de la fumée qu'on aspire, rafraîchie et purifiée par son contact avec l'eau qu'elle traverse avant d'arriver aux lèvres du fumeur, grâce à un mécanisme intérieur; 2° un jeune homme accroupi à la persane sur ses talons et tenant sa main gauche en avant comme s'il s'attendait à recevoir le kalioune pour en fumer, à son tour, après le vieillard; 3° un page debout, ayant ses deux mains respectueusement croisées sur le manche de son poignard, attitude que l'étiquette persane prescrit aux domestiques en présence de leurs maîtres.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ces bas-reliefs qui revêtent comme d'un réseau la superficie de notre ketchkoull, c'est l'inscription en beaux caractères arabes, dont les deux lignes horizontales et parallèles embrassent tout le pourtour du vase et se trouvent séparées l'une de l'autre par une profusion de fleurs et d'arabesques.

Avant de lire ces inscriptions, remarquons quatre médaillons intermédiaires, traitant des sujets qu'on rencontre fréquemment sur les monuments architecturaux de la Perse ancienne et moderne : — un lion terrassant une jeune biche du désert; — un faucon s'apprêtant à dévorer une oie qu'il tient déjà dans ses serres.

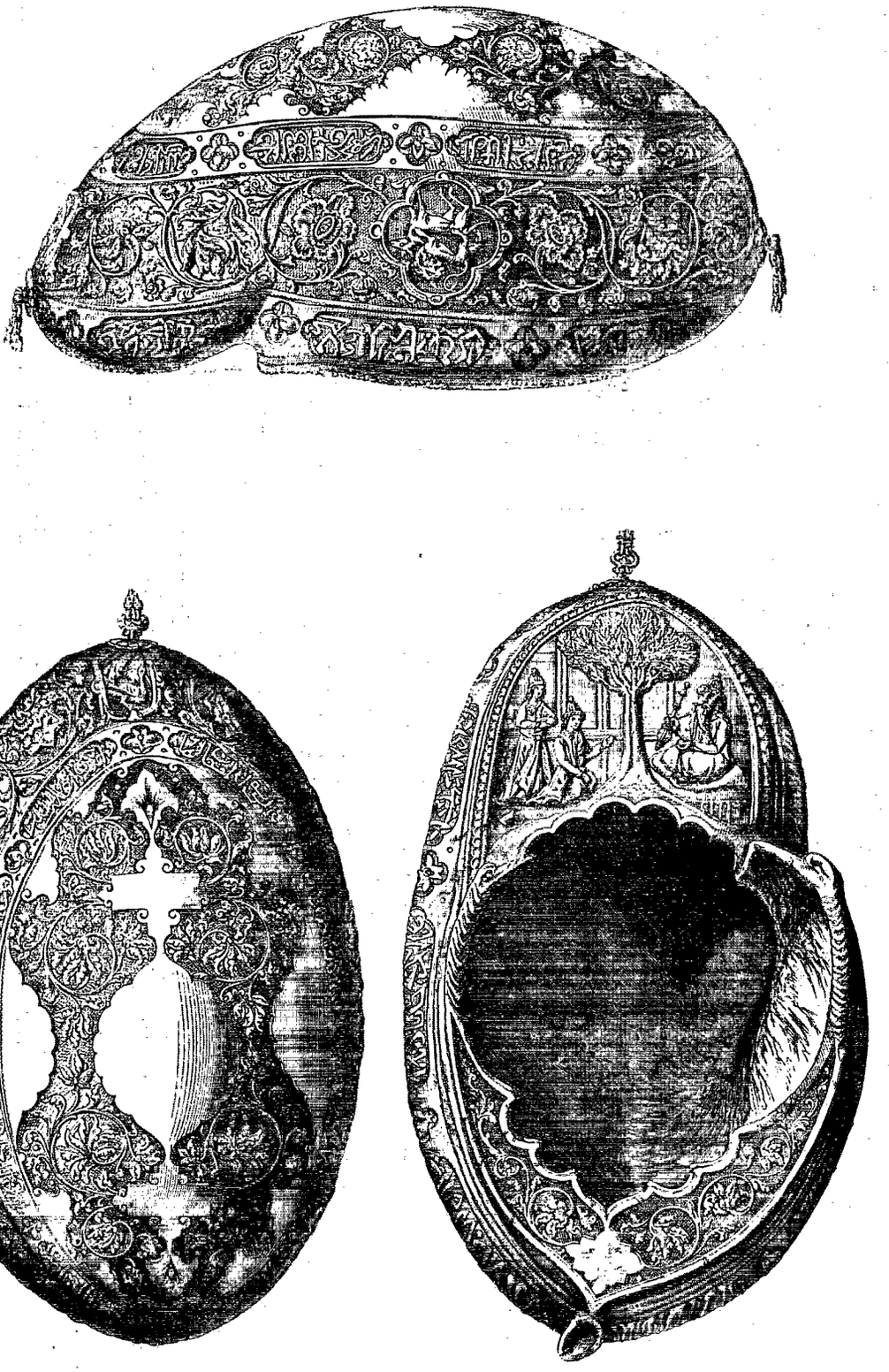
L'inscription, qui n'est qu'une copie de trois versets du Coran, ne se déchiffre pas aisément, parce que l'artiste a voulu, avant tout, conserver la symétrie de ses dessins, et qu'il s'est vu souvent obligé de couper les phrases avant la fin de leurs périodes.

Ligne supérieure. — L'inscription commence au-dessous du goulot :

« Dieu est le seul dieu vivant et immuable. Ni l'assoupissement ni le soleil n'ont de prise sur lui. Tout ce qui est dans le ciel et sur la terre lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? Il connaît ce qu'ils ont devant eux et ce qui est derrière eux, et ils n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui donne aucune peine. »

Ligne inférieure. — Cette inscription achève le verset commencé ci-dessus et continue plus loin le texte du Coran. Elle commence juste au-dessous de la fin de la ligne première :

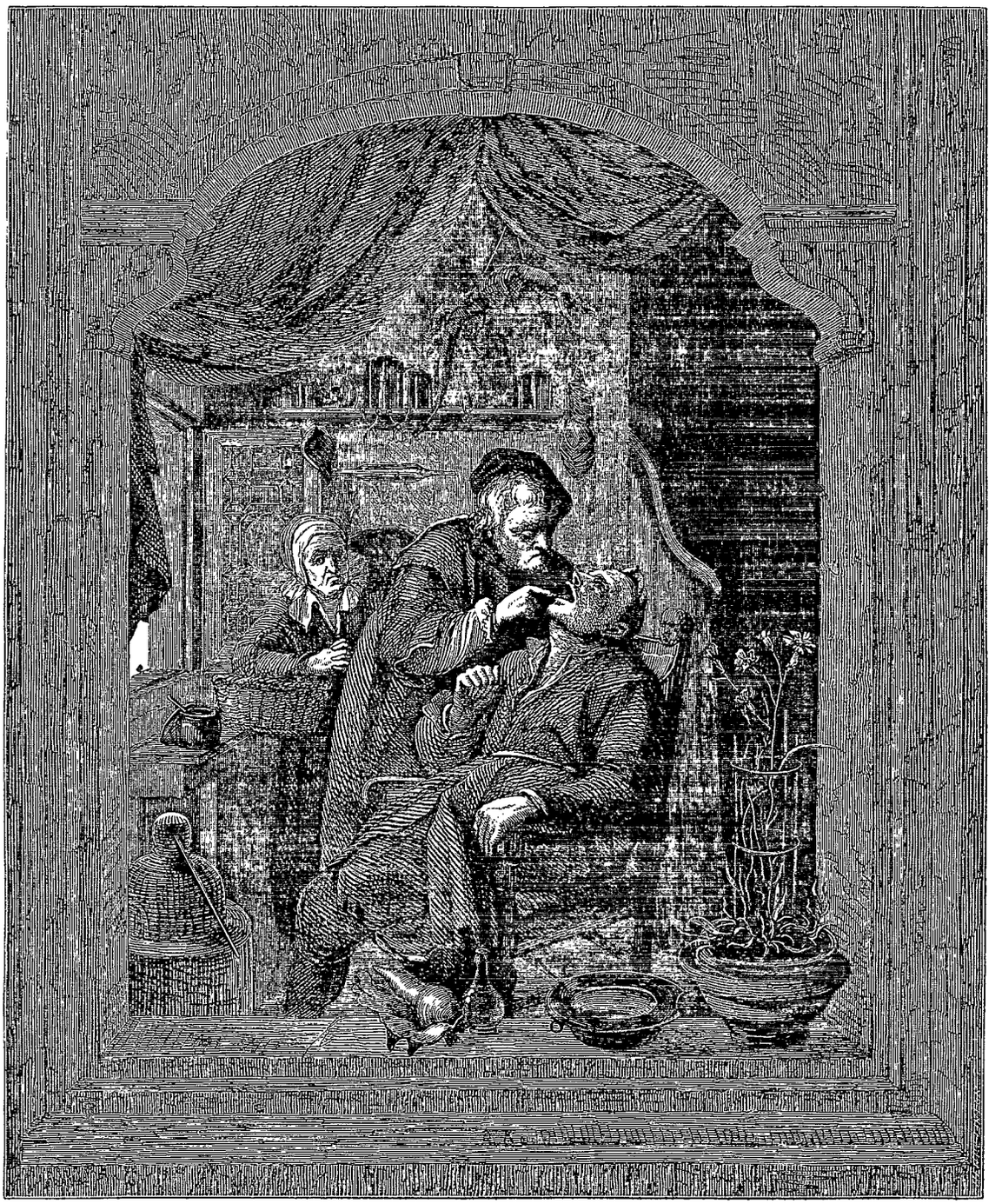
« Il est le Très-Haut, le Grand. Point de contrainte en religion. La vraie route se distingue assez de l'erreur. Celui qui ne croira pas à Thagout et croira en Dieu aura saisi une anse solide et à l'abri de toute brisure. Dieu entend et connaît tout. Dieu est le patron de ceux qui croient, et il les fera passer des ténèbres à la lumière. » (*Coran*, ch. II, versets 256, 257 et 258.)



Art persan moderne. — Gourde d'un derviche.

Le contenu de tous les versets qui précèdent n'offre aucune allusion, soit au vase sur lequel on les a inscrits, soit aux personnes qui se serviraient de ce vase. En les copiant, l'artiste musulman n'a fait que suivre la croyance de ses coreligionnaires, qui attribuent une vertu magique à la lettre morte des textes du Coran, dont la seule présence porte bonheur, prétendent-ils, à tout homme qui les aura écrites, lues ou gardées près de lui.

LES DENTISTES D'AUTREFOIS.



Un Arracheur de dents. — D'après Gérard Dow.

Toutes les branches de l'art de guérir ont été longtemps entourées d'une sorte de mystère qui favorisait singulièrement le charlatanisme et s'opposait à tout progrès sérieux. Au moyen âge, la plupart des médecins n'étaient que des empiriques sans connaissance réelle de l'organisme humain, et dont les remèdes procédaient bien moins de l'observation que de préjugés populaires ou de relations métaphysiques. C'était l'époque où l'or potable, la graisse de pendu, les thériaques composées de chair de vipère mêlée à une soixantaine de drogues, étaient regardés comme des remèdes souverains, uniquement à cause de leur haut prix, de leur rareté ou de leur bizarrerie. Les pharmacies ressemblaient alors à des laboratoires de nécromanciens; les remèdes étaient des talismans qui n'agissaient point seulement sur les infirmités physiques, mais sur les inclinations morales. Ainsi on y trouvait des pierres précieuses qui guérissaient de l'orgueil, de l'envie, de l'ambition, de la paresse. De leur côté, les médecins croyaient chaque partie du corps humain en rapport direct avec quelque constellation, et les traitements étaient subordonnés aux signes du zodiaque, à l'état de la lune, au jour du mois.

A l'époque de Molière, plusieurs de ces préjugés existaient encore, et les recommandations de ses médecins sur la nécessité de ne mettre dans un œuf qu'un nombre de grains de sel impair, de faire dans sa chambre tant de pas en long et tant de pas en large, sont, ainsi que leurs gro-

tesques explications sur les humeurs âcres et noires, des exagérations plaisantes d'erreurs généralement accréditées. La correspondance de Guy Patin est curieuse à lire à cet égard. Elle prouve que les plus habiles et les plus consciencieux n'avaient qu'une connaissance très-confuse de l'anatomie, dont l'étude était laissée aux chirurgiens.

Ceux-ci se divisaient en plusieurs catégories, en dehors desquelles restaient les dentistes. Les barbiers-saigneurs eux-mêmes refusaient de les admettre dans le corps phlébotomisant. On les regardait comme des charlatans ignares et trompeurs dont les hâbleries étaient devenues proverbiales; on disait de toute éternité : « Menteur comme un arracheur de dents! » Leur art, auquel les réclames contemporaines ont donné le nom emphatique de *prothèse dentaire*, c'est-à-dire d'apposition de dents, était pourtant fort ancien. Les Romains connaissaient non-seulement les moyens d'extraire les dents gâtées, mais ceux de les remplacer par des dents factices. L'examen des squelettes latins ne peut laisser aucun doute à ce sujet, et a révélé les procédés des dentistes du quartier de Subure.

Ces procédés, que l'invasion barbare fit oublier, furent retrouvés plus tard, et, vers le moyen âge, on voit des arracheurs de dents exerçant leur profession, d'abord confondue avec celle de barbier-étuviste ou même de bourreau, puis distincte et relevée par plus de science et d'adresse.

Le tableau flamand que reproduit notre gravure appartient à une époque plus moderne; cependant les détails mêmes de la composition prouvent que les dentistes d'alors n'avaient point encore entièrement renoncé à la mise en scène des siècles précédents. L'intérieur que reproduit l'artiste semble celui d'un magicien : ce coquillage étranger, cet alambic, cette fleur médicinale, et, plus au fond, ces bocaux, ce grand lézard suspendu au plafond, cette tête de mort, tout sent le mystère et la science occulte; tout, jusqu'à la mine fantastique de ce vieillard à barbe blanche et à toque de velours, qui se prépare à l'extraction de la dent malade, et jusqu'à l'expression de cette vieille femme qui assiste à l'opération, l'œil fixe et les mains jointes, comme si elle se mettait en garde contre les piéges du démon par une prière mentale.

Le patient seul est tout à son épreuve. La pose, l'expression, le mouvement de la main gauche qui se crispe sur le bras du fauteuil, tandis que la main droite se relève à moitié, prête à arrêter l'opérateur : tout est frappant de vérité, et l'habile distribution de la lumière achève de donner à cette composition un caractère à la fois poétique et réel.

LES PHRABAT,

OU EMPREINTES DU PIED DU BOUDDHA SHAKKYA-MOUNI.

Hérodote dit dans son histoire : « On montre en Scythie une chose digne d'admiration; c'est l'empreinte du pied d'Hercule sur un roc, près du Tyras. Elle ressemble à celle d'un pied d'homme; mais elle a deux coudées de long. »

De même que cette empreinte, creusée sur un rocher inconnu (1), était un objet de vénération pour les païens, de même aujourd'hui les bouddhistes honorent diverses empreintes du pied de Shakkya-mouni, le Bouddha de la période actuelle, mort au sixième siècle avant l'ère chrétienne.

La plus célèbre de ces empreintes du pied de Bouddha est celle de son pied gauche, que l'on voit, suivant les Singhalais, au sommet du pic d'Adam. Les navigateurs arabes du neuvième au quatorzième siècle reconnaissent qu'elle existe; mais ils supposent qu'elle a été faite par le pied d'Adam. Une tradition musulmane, signalée dès le treizième siècle par Marco Polo, veut qu'Adam ait été enterré sur la même montagne. Barbosa, Diego de Couto, Ribeiro, Baldæus, Laloubère, R. Knox, Philalèthes, Valentyn, John Davy, et un grand nombre d'autres voyageurs, ont aussi noté ou constaté l'existence de l'empreinte. Il est regrettable qu'aucun d'eux ne l'ait dessinée. On connaît d'autres traces semblables en différents lieux de l'Asie, notamment sur la côte de la péninsule de Malacca, vis-à-vis Salan, Salang, ou Junk-Ceylan, sur la montagne d'or, *Sûwanna Capp-hate* (ou *Khan-phra-phuti-batt*, c'est-à-dire la montagne au saint pas du Bouddha); à Nagapuri ou sur la montagne Khan-nang-rung, dans le Laos septentrional, au nord-ouest de Che-ung-mai; sur les bords de la Jumna, sur ceux du Gange, à Gangantri, dans un temple de la côte de Temesserini, au nord de Tavoy, etc. Il en existait une autrefois à la Mecque, et l'on peut supposer que la consécration déjà ancienne de ce lieu par une empreinte si vénérée, a dû contribuer à le faire choisir comme le berceau d'une religion nouvelle. Le colonel Symes a publié, dans la relation de l'ambassade à Ava, un dessin d'un phrabat dessiné près de Prome (1). Le capitaine James Low a fait lithographier un autre dessin qui lui fut donné par un artiste siamois, et que les prêtres bouddhistes lui assurèrent être une parfaite représentation de la véritable empreinte, telle qu'on la vénère généralement dans le royaume de Siam.

Les empreintes considérées comme ayant été tracées réellement par le Bouddha ne sont pas seules l'objet du culte public : pour suppléer à leur rareté, on les a imitées sur des pierres que l'on expose dans les temples bouddhistes à l'adoration des fidèles. Il s'est formé ainsi une sorte de type dans chacune des principales sectes du bouddhisme. Le phrabat que nous reproduisons, d'après le capitaine James Low, offre un mélange curieux des symboles du brahmanisme avec ceux du bouddhisme. C'est qu'en effet les Siamois ne professent point la pure foi bouddhique, et qu'ils ont subi notablement l'influence des Hindous. Les prêtres communiquèrent au capitaine James Low le chapitre d'un livre pali où sont expliqués ces symboles, et dont la liste, composée de cinquante vers à huit syllabes, est récitée dans les temples au moment de l'office où l'on invoque l'empreinte. Le capitaine Low a ajouté au dessin du phrabat siamois une explication des signes nombreux dont il se compose, mais malheureusement sans lettres de renvoi. Eugène Burnouf a depuis donné des développements plus complets sur le même sujet, dans le *Lotus de la bonne loi*. Nous empruntons à ces deux auteurs l'interprétation très-sommaire qui suit, et qui permettra peut-être à nos lecteurs de se diriger dans le labyrinthe de traits que présente le dessin, ou du moins de se rendre compte du sens probable que l'on doit attacher à la plupart d'entre eux.

Sur cette empreinte, les cinq doigts sont figurés par cinq fleurs du *dak-p-hekun* des Siamois.

Au milieu est le *tchakra*, bouclier divin que l'on voit souvent au bras de Brahma et de Vishnou, masse de feu tournoyante, instrument de torture dans l'enfer siamois, comète menaçante dans le ciel, signe de désastres, type de la domination universelle, symbole de l'éternité. Devant l'image du tchakra, les fidèles bouddhistes couvrent leur visage de leurs mains, et disent : « Voici le Krong-chak avec ses aiguillons et sa splendeur glorieuse! » Au qua-

(1) Peut-être quelque voyageur le découvrira-t-il un jour, si toutefois la forme de l'empreinte est suffisamment caractérisée. Le Tyras d'Hérodote paraît être le Danaster ou Dniester, qui sort, au nord-ouest, d'un grand lac, coule du nord-est vers le sud-est, arrose la ville de Mohilew, descend à Bender dans la Bessarabie, et se jette au sud, dans le Pont-Euxin.

(1) Ce dessin a été reproduit dans le volume des *Voyageurs anciens*, p. 365, comme étant très-vraisemblablement moins moderne que celui du capitaine James Low.

trième rang intérieur, à droite du chakra (à gauche du lecteur), et exactement au-dessous d'un char du soleil, on voit la tiare du Bouddha, bonnet pyramidal, symbole du soleil; on l'appelle en siamois le *mongkut*.

Watta-sang-ho, la coquille *sang*, le *buccinum* (au centre et près de la roue, un gros coquillage sur un support). On exporte une grande quantité de ces coquillages de Ceylan au Bengale. Les cinq doigts du pied, sur l'empreinte publiée par le colonel Symes, sont figurés par cinq *watta-sang-ho*. Suivant une fable, le Bouddha avait vécu sous cette figure dans une des existences antérieures à sa dernière incarnation. Les bouddhistes attachent une valeur considérable aux coquillages dont les tours sont dirigés dans un sens opposé à celui qu'on observe chez la plupart des coquillages en spirale. Crawfurd cite une de ces coquilles qui fut payée deux cents livres sterling (5 000 francs).

Le pot bouddhique (1), ou le *bat-keo-int-hanan* des prêtres siamois. D'après Eugène Burnouf, le *pârnakalasaya* (en sanscrit), le pot à eau rempli (on voit plusieurs pots sur la planche).

Suriya, le soleil sur son char, appelé quelquefois *kassyapa* (quatrième compartiment du cinquième rang, à droite de la roue centrale).

Chand-heina ou *phra-chan*, la lune traînée par des chevaux. La lune ou *chandra* hindoue est ordinairement traînée par des antilopes. D'après E. Burnouf, c'est la pâle lune argentée (cinquième compartiment du troisième rang, à droite de la roue centrale).

Nak-hata, l'étoile polaire (l'une des figures d'étoiles).

Le *talapat-nang*, ou ombrelle faite ordinairement avec la feuille du palmier tala (trois formes d'éventail au-dessus du tchakra).

Le *taubai-lakchai*, on étendard royal; il a sept divisions: c'est pour certaines sectes bouddhiques un symbole du mont Merou.

Le *trè* et le *sang*, ou trompettes (dans le même compartiment que le parasol blanc).

Le *passato* ou *prasat* siamois; palais carré, richement orné et surmonté de toits en spirale; *prâsâdaya* (en sanscrit), suivant Eugène Burnouf.

Le *pi-thakang* (en siamois *tiung-t-hang*), le lit d'or.

Le *banlangko* (en siamois *t-hen-ban-lang*), le lit de repos, ou, plus vraisemblablement, l'autel de Bouddha, que l'on place dans les aires des temples, et sur lequel on dépose des offrandes de fleurs et de fruits. — Ou palanquin, litière d'or, symbole du siége. (E. Burnouf.)

Le *d-hâ-chang* (en siamois *t-hong-chai*), pavillon.

Le *pato* (en siamois *t-hong-thadat*), drapeau de papier.

K-han-han-ola, palanquin royal, litière couverte.

Le *t-hat-t-hang* ou *chat-thong* (siamois), sorte de coupe.

Wuchani (en siamois *p-hatchani*), éventail royal.

Le mont *Merou* (en siamois *Meru-rat* et *khan-pramen*). Suivant les boudhistes indiens, il a huit sommets, cônes ou degrés. Les Siamois croient que c'est le monde même que nous habitons. Il est difficile de le distinguer parmi toutes les montagnes de la planche.

Les sept grands fleuves qui coulent entre les collines du mont Merou : *satt-ha-maha-k-hangka*, en siamois *menam-yai-chet* (premier compartiment de la seconde rangée, à gauche de la roue centrale).

Les six espèces de mondes divins (quatre compartiments commençant à la quatrième rangée et finissant à la septième, huit étages).

Les seize mondes de Brahma (trois compartiments au-dessus des précédents).

Les quatre *dwipas* ou divisions du monde, figurées par des têtes encadrées de dessins qui indiquent les caractères particuliers à chacune des quatre contrées terrestres.

Le *champ-hu-thipa* ou le *jambou-dwipa*. Il a une forme analogue à celle d'une voiture. Il a été autrefois couvert par les eaux. Les hommes y vivaient jusqu'à l'âge de cent ans; ils se nourrissaient de la sueur de leurs fronts (de leur travail).

Ammarak-koyané ou *dwipa*, dont les habitants ont une figure de pleine lune, sont hauts de vingt coudées, et vivent six cents ans; des mains invisibles leur apportaient la nourriture qu'ils désiraient.

Ut-araka-ro ou *dwipa* de forme carrée, île du Nord où les hommes ont au plus vingt coudées de haut, et ne vivent pas plus de cinq cents ans. L'arbre *kappa-phrek* (le *thai-kappaphræk*) suffisait à tous leurs besoins.

Bapp-hawit-ho ou *dwipa* en forme de croissant comme la lune de sept jours. La figure des hommes est également un croissant. Ils vivent quatre cents ans et n'ont que seize coudées. Ils vivent de l'éther ou *akas*.

L'arbre appelé *eko-rukk-ho*, situé au centre du monde. On suppose que c'est le *kalbirj* de l'Inde. Les parfums qu'il exhale ravissent les sens. Son feuillage, agité par le zéphyr, rend des sons harmonieux. Il a quatre branches dirigées vers les quatre points cardinaux. Quand le fruit pend à la branche du nord, il tombe dans l'Océan septentrional et nourrit les poissons. Le fruit de la branche orientale se change en or, et le fruit de la branche occidentale en diamants.

Maha-samud-ho, la grande mer qui entoure les quatre grands *dwipas*. D'après E. Burnouf, *samudraya*, l'Océan (second compartiment du premier rang extérieur, à droite de la roue centrale).

T-hawawi-sahasta-pariwara, les deux mille petits *dwipas* ou îles qui entourent les quatre grands *dwipas*.

Yuk-halang, énormes poissons d'or qui vivent dans l'Océan, entre le mont *Merou* et les *dwipas*, et font bouillonner l'eau (troisième compartiment de la seconde rangée, à droite de la roue; deux poissons).

Raja-naga ou *phria-nak*, le roi des serpents *ananta* autrefois rois terrestres, et dont la demeure est sous la terre (cinquième compartiment de la première rangée de droite, auprès des crocodiles).

Tchakrawalang, horizon sous forme de mur, qui entoure le mont *Merou* (espace étendu au centre du premier rang extérieur, avec la forme d'un mur de forteresse).

Chattancha, parasol à sept rangs, par allusion aux degrés du mont *Merou* (trois tiges à sept parasols au-dessus de la palissade, ou simplement le parasol blanc à côté de ces tiges, le *svetatchhat-raya*, suivant E. Burnouf).

Hemawa ou *Himala*, la chaîne de l'*Himalaya* (l'un des sept compartiments où l'on voit des murailles désertes).

Satta-maha-sara (en siamois *sa-kai-chet*), les sept grands lacs de l'*Himalaya*, abondants en lotus et en poissons (troisième compartiment de la première rangée, à gauche de la roue; divisé en sept carrés).

Pancha-maha-nathi, les cinq rivières qui sortent des cinq lacs (probablement les tubes).

Satta-maka-k-hangk-ha, les sept grandes rivières (mers, ou eaux, ou lacs de l'Himalaya).

Walahako (en siamois *ma-p-halahok*), le cheval d'Himala, ou le cheval du ciel, cheval blanc.

Kanthat-assawarat, cheval qui porta le Bouddha jusqu'à la Jumna (troisième rangée de gauche, au-dessus du parasol).

Tchakravartin, le possesseur des sept joyaux avec sa suite (troisième compartiment de la cinquième rangée; personnage assis portant d'une main le glaive, et de l'autre le tchakra).

Sing-ha-raja, phreea-rajhasi, lions : le lion qui baisse

(1) Voy. sur ce pot, les *Voyageurs anciens*, p. 367 et 368.

sa tête en marchant comme un bœuf au pâturage, le lion noir qui baisse sa tête comme un bœuf noir paissant, le lion de couleur claire, le lion de couleur blanche éclatante, aux pieds rouges, etc.

P-hayak-ha-rhajha, p-hrea-sua-krong, ou tigre royal.

Ub-hosat-ho, l'éléphant vert, l'un des éléphants rois d'Hemawa (le premier des septième, huitième et neuvième compartiments de la seconde rangée de droite, près du cheval).

Tchatt-hanto, l'éléphant blanc, vénéré par les Siamois, parce qu'il porta sur son dos *Raja-chaka;* par les bouddhistes de Ceylan, en mémoire de la forme que prit Shakkya-mouni, pour descendre dans le sein de sa mère.

Saking-nak-ha ou *saki-nak-ho,* l'éléphant rouge d'Himala; suivant Colebrooke, l'emblème du second Jaina devenu saint.

Erawanno, l'éléphant d'Indra (l'éléphant caparaçonné, troisième compartiment de la quatrième rangée de gauche). — Le roi des îles *Airavana,* E. Burnouf.

Usab-ho, bœuf, roi du bétail blanc de Hemawa (compartiment de la seconde rangée, immédiatement au-dessus du mur d'enceinte).

Me-k-ho des Siamois, la vache d'abondance (compartiment de la deuxième rangée au-dessus de la dernière portion du grand mur d'enceinte).

Weckaka, thai-lokk-ho, le veau (idem).

Nawa, le vaisseau d'or, l'arche de Noé, le symbole du monde (troisième compartiment de la première rangée de droite).

Chamnachari, la queue du *yak* ou chasse-mouches; *tchamaraya,* suivant Eugène Burnouf.

Ninla-palang, le nymphæa bleu, ou plutôt le lis d'eau de Hemawa. Lorsque le Bouddha marchait, les lotus croissaient sous ses pieds (presque à l'extrémité du second rang intérieur, plusieurs compartiments); *nilotpalaya,* Eugène Burnouf.

Rattang-palang, le lotus rouge des Siamois (dans l'un des compartiments qui précèdent), *raktapalmaya,* E. Burnouf.

Sitapalang, variété de lotus. D'après Eugène Burnouf, *svetapatmaya,* le nymphæa blanc (mêmes compartiments).

Mora-puchang ou *pincha,* la queue du paon (à l'extrémité de droite du sixième rang intérieur); *mayarahastaya,* ou la poignée de plumes de paon, suivant Eug. Burnouf.

Chattu-muk-ka (aux quatre têtes), Brahma (troisième compartiment de la cinquième rangée de droite, en avant du tchakra central).

P-hummarocha, scarabée, l'insecte de la montagne d'or (quatrième rangée de droite, derrière la roue centrale).

Suwanna-kach-hapo, la tortue d'or (cinquième compartiment de la rangée de droite).

Hangsa-cha, l'oie des brahmanes; cet animal est figuré sur le drapeau d'Ava, bien qu'il ne paraisse pas exister dans ce pays (une des figures du sixième ou du septième compartiment de la première rangée de droite). — Le roi des oies ou des cygnes (E. Burnouf); le casoar, Baldæus.

Mang-karo, monstre aquatique; il occupe la place de notre capricorne dans le zodiaque siamois (deuxième compartiment de la quatrième rangée de droite). — Le makara d'or ou dauphin (E. Burnouf).

Karawiko, l'oiseau mélodieux du paradis, représenté sans pattes; le coucou indien (à côté de l'étoile et sous un des éléphants).

Kinaro, être moitié oiseau, moitié homme (septième compartiment de la deuxième rangée de gauche). — Le génie Kimparacha, le Kimara (E. Burnouf).

Mayuro, le roi des paons (dixième compartiment de la troisième rangée).

Kaja-raja, oiseau de l'Himalaya qui se nourrit de fer; avec son fumier, on fabrique des sabres de la plus fine trempe. Le roi des hérons (septième compartiment de la rangée de droite; l'oiseau qui s'envole).

Tchakkawalhi, le roi des oies rougeâtres (onzième compartiment).

Chiwa-kuneika, aigle ou faucon, emblème du dieu Ananta; suivant E. Burnouf, le roi des faisans ou des perdrix (neuvième compartiment de la troisième rangée de droite).

Sapanno, le *khrut* ou *garuda,* oiseau favori des Siamois, et qui joue un grand rôle dans leurs légendes (sixième compartiment de la première rangée, à gauche de la roue centrale).

Suparna, l'oiseau aux belles ailes, moitié homme, moitié oiseau; le roi des *suparnas* ou des *garudas,* ennemi des *nagas* ou serpents.

Sung-su, alligator.

Ganeça, Heramba ou *Hera; Civa,* dieu à quatre bras (au-dessous de l'image de Brahma).

Toranang, rempart de bois qui entourait la maison de Somonokhodom. D'après Burnouf, c'est le *toranaya,* ou arc de triomphe (à droite du palais *Prasadaya*).

Mane-t-hamang, or et argent; ou, d'après Burnouf, *maniya,* le joyau (au-dessus et au-dessous des plumes de la queue du paon).

Bunt-harekang-tat-ha, fleur.

Makatta, fleur ressemblant au souci.

Parechatta, fleur qui ne croît que dans le ciel (au centre de la quatrième rangée).

Baraphet, neuf sortes de pierres précieuses (peut-être sur ou dans les vases à gauche de la roue centrale).

Mahengsa ou *mahesélo,* le buffalo.

Les monts *Sattap-hanp-hot.*

Rama-sura (le Siamois *Ramasur,* l'Indien *Rama?),* un des guerriers brandissant un glaive.

Ut-dha-tapasa, le grand *rishi* des Siamois; saint, prophète qui, suivant les Siamois, existe encore sur la terre quoique né avant le Bouddha; il a un chapelet à cent huit grains; figure assise sous une hutte (deuxième rangée de droite à gauche).

Dha-chang, arc divin dont Rama et le Bouddha ont eu seuls la puissance de se servir.

Utsat-hi, l'étoile *Dau-kammap-hruk* des Siamois.

Sala-wanang, nathi-yatcha, ou mieux *nandy-â-varta,* le jardin de diamant, ou cercle, enroulement fortuné, diagramme de bon augure.

Awa-vatsa-wannang, le gobelet d'or, suivant Low, et *avatam-saka,* signe des pendants d'oreilles suspendus à une petite potence, suivant Eugène Burnouf (quatrième compartiment au-dessus du bouclier).

Paduka, les babouches, pantoufles, sandales (troisième compartiment de la quatrième rangée de droite).

Thewa-Thittamani, la déesse des nuages (peut-être la femme tenant une fleur et un miroir).

Suwanna-mikhi, la gazelle d'or (deuxième compartiment de la deuxième rangée de droite).

Kukkata-wannang, le coq siamois (huitième compartiment de la troisième rangée de droite).

Saticha, en siamois, *hak,* lance.

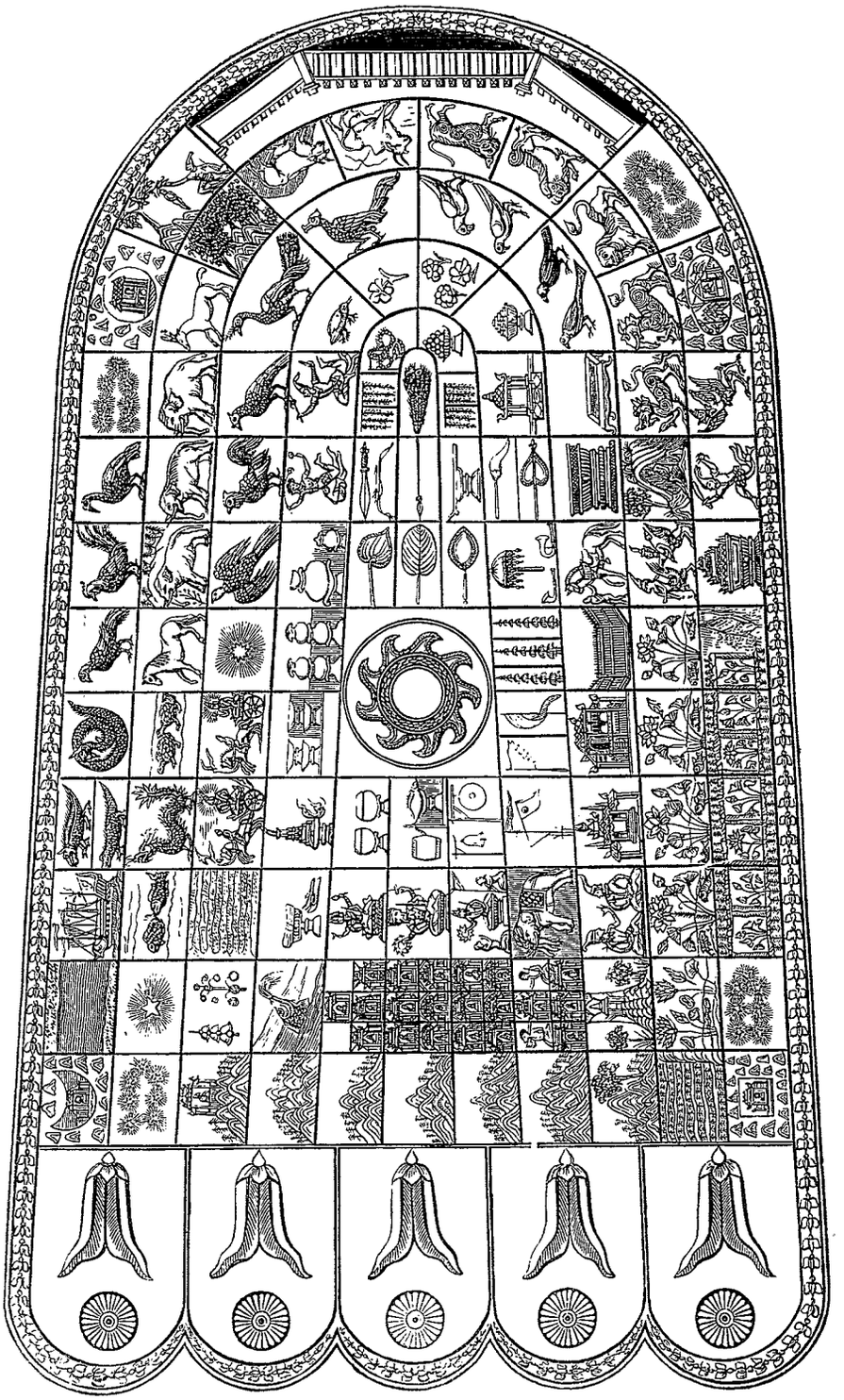
Sri-wactchocha, ou mieux *çri-vastaya,* ornement en diamant, collier, signe de prospérité.

Sae, ornement analogue et que portent les personnages de haut rang (au centre, au troisième rang au-dessus de la roue).

Watalo, partie de la coiffure qui descend derrière la tête.

Ces explications, si confuses et si incomplètes qu'elles

soient à beaucoup d'égards, donnent lieu cependant d'observer que les dessins du phrabat ne sont point choisis et tracés au hasard. Ce sont les êtres éminents et les choses les plus belles que l'on a voulu représenter sur la plante du pied du Bouddha, comme étant seuls dignes d'un personnage aussi parfait. « Ainsi, dit E. Burnouf, on voit d'abord les signes mystiques qui annoncent la prospérité et la grandeur de celui qui en porte l'empreinte. Vient ensuite une longue série d'objets matériels, comme des parures, des armes, des meubles, qui sont, aux yeux des



Le Phrabat des Siamois, impression du divin pied de Shakkya-mouni, copiée sur un dessin siamois par le capitaine James Low. — Voy. le troisième volume des *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, p. 70. — 1835.

Indiens, l'apanage de la puissance royale. Au monde physique, on a emprunté ce qu'il y a de plus frappant : le soleil, l'Océan, les montagnes, les animaux les plus redoutables ou les plus utiles, soit parmi les quadrupèdes, soit parmi les volatiles; enfin, les végétaux les plus remarquables par l'élégance de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs. Le monde surnaturel a également fourni l'image du premier des dieux, selon les brahmanes; celle des mondes divins et de diverses classes de génies qui les habitent, suivant les bouddhistes. » Du reste, E. Burnouf

fait observer que ce n'est point la religion bouddhique, si pure et si élevée, qui a formé cet assemblage confus de figures; on ne peut attribuer ces *phrabats* qu'à la superstition assez grossière des Siamois. Les bouddhistes du nord, plus éclairés, n'admettent qu'un seul symbole sur l'empreinte des pieds de Bouddha. la roue (le tchakra, symbole de l'éternité). Les Népalais tracent, en outre, quelques signes de bon augure, et font, pour ainsi dire, la transition avec l'exubérante imagination des Singhalais.

UN OURAGAN A L'ILE SAINT-VINCENT,

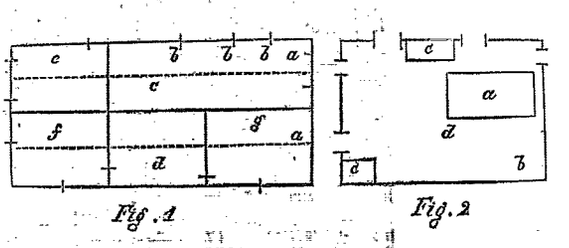
DANS LES ANTILLES.

..... Quand Suzanne vint de sa chambre pour déjeuner, à huit heures, je lui fis remarquer la hauteur et la violence extraordinaires des vagues sur le rivage, ainsi que l'aspect étrange des nuages chargés de pluie qui balayaient la plaine. J'étais si loin, en ce moment, de m'attendre à ce qui nous menaçait, que je parlais d'aller à cheval vers la côte quand l'orage aurait cessé, n'ayant jamais encore vu la mer si furieuse. Un quart d'heure après environ, les nègres attachés au service de notre maison entrèrent pour fermer les volets. Ils savaient que pendant la nuit les plantains qui ombrageaient les cases avaient été abattus par le vent, et ils l'avaient dit à notre femme de chambre Tyrrell; mais je n'avais rien entendu. Quelques minutes après que l'on eut fermé toutes les fenêtres, je m'aperçus que les contrevents de la chambre de Tyrrell battaient, bien que cette chambre fût au midi, dans la partie de la maison ordinairement la plus abritée. J'essayai de les attacher; mais le mouchoir de soie dont je m'étais servi fut emporté, et comme je n'avais dans la maison ni marteau, ni clous, ni planches, il me fallut abandonner les battants du volet à la tempête; en voulant pousser l'un d'eux, je sentis que le vent résistait plutôt comme une muraille de pierre ou comme une masse de fer que comme un courant d'air, même violent. Au dehors, deux personnes faisaient effort pour tenir les fenêtres plus solidement fermées. Je sortis pour les aider; mais nous n'avions aucun outil dans les mains. Un des deux hommes fut renversé devant moi, en face de la maison; l'autre et moi-même nous eûmes grand'peine à revenir sur nos pas pour gagner la porte et rentrer. La pluie, qui me frappait au visage et aux mains, me faisait l'effet de coups de fusils chargés à petits plombs. Il nous fallut beaucoup d'efforts et de persistance pour fermer la porte intérieurement.

Les fenêtres de l'extrémité de la grande chambre ne résistèrent pas longtemps. Je suppose qu'il était environ neuf heures lorsque l'ouragan les enfonça avec une violence et un bruit comparables à la décharge d'une batterie de gros canons. D'un coup, il avait ouvert les contrevents, les avait collés contre la muraille, et avait brisé les vitres. Je commençai à craindre sérieusement que bientôt il ne jetât à terre la maison elle-même. Mes livres étaient perdus. La pluie coulait et courait sur les rayons comme une rivière. Nous nous hâtâmes de transporter une partie des meubles dans le corridor, vers l'entrée. Nous plaçâmes Suzanne sur un sofa, et notre cuisinier noir voulut même tenter de lui servir à déjeuner. Cependant la maison commençait à trembler si violemment, et la pluie nous envahissait à ce point, que Suzanne ne put se tenir plus longtemps au corridor. Elle retourna à sa chambre. Je restai pour aviser à ce que l'on pourrait faire.

Sous la façade de la maison sont des celliers construits en pierre, mais non voûtés; on ne peut y descendre que par une porte et une fenêtre basse qui s'ouvrent en dehors. Or je savais, par ma propre expérience, que Suzanne n'aurait pu faire un seul pas au delà de notre porte sans être enlevée par la tempête, et probablement même tuée sur le coup. Notre seule chance semblait être de pratiquer un trou sous nos pieds pour descendre à ces celliers; mais quand le vieux cuisinier et moi nous voulûmes nous mettre à l'œuvre, nous nous vîmes dans l'impossibilité absolue de creuser, faute d'instruments. Il était évident que nous n'avions plus qu'à nous confier en Dieu. Les fenêtres de la façade craquaient et cédaient les unes après les autres; le sol même était agité comme vous avez vu quelquefois un rideau flotter au vent par un jour d'orage. J'allai à notre chambre à coucher; j'y trouvai Suzanne et une petite fille de couleur âgée de sept ou huit ans, et je ne leur dissimulai point que très-probablement nous n'avions pas plus d'une demi-heure à vivre. S'il m'eût été possible de songer à me sauver seul, j'aurais sans doute échappé au danger en rampant sur la terre, soit jusqu'à la cuisine, petite construction solide, en pierre, peu éloignée de la maison, soit même jusqu'au milieu des champs, loin des arbres et des habitations; mais Suzanne n'aurait pas été en état de faire trois pas. Dès qu'elle eut compris toute la grandeur du péril, elle devint parfaitement calme; elle s'assit sur mes genoux, dans le coin de la chambre qui nous paraissait le plus sûr. Pendant ce temps, les coups de vent, de plus en plus terribles, semblaient nous annoncer notre inévitable et très-prochaine destruction.

La maison était couverte de deux toits parallèles ΛΛ; le premier, qui était du côté de la mer, et qui protégeait le second, sous lequel nous étions réfugiés, fut enlevé vers dix heures environ. Voici deux petits plans qui peuvent donner une idée exacte de notre situation :



La figure 1 indique la distribution des chambres; la maison n'a qu'un rez-de-chaussée. — La figure 2 est le plan agrandi de la chambre *e*.

a, *a*, indiquent les fenêtres qui furent détruites les premières; les fenêtres *b*, *b*, *b*, cédèrent ensuite : mes livres étaient rangés entre ces dernières fenêtres et le long de la paroi opposée. Les lignes *c* et *d* marquent les directions des deux toits; *d* est celui qui était du côté de la mer; *e* est la chambre où nous nous étions réfugiés. Regardez maintenant la figure 2, qui, sur une plus grande échelle, montre les détails de notre chambre; *a* est le lit; *c*, *c*, deux cabinets; *b*, le coin où nous étions. J'étais assis dans un fauteuil, tenant ma femme entre mes bras; Tyrrell et la petite fille de couleur se serraient près de nous. Nous n'avions conservé aucune espérance de salut; à chaque minute, nous nous attendions à la chute du toit qui devait nous écraser.

Bientôt, en effet, le toit fut enlevé; la plupart des débris furent lancés au loin : mais une des grosses poutres tomba sur la colonne du lit *d*, et là, retenue d'un bout par la flèche de fer, elle resta de l'autre suspendue sur nos têtes. Qu'elle fût tombée seulement un pouce à droite ou à gauche de la colonne, et nous étions infailliblement écrasés. Les murs résistèrent, et, pendant une demi-heure, nous restâmes immobiles, priant Dieu et regardant ces murs qui tremblaient, craquaient et fléchissaient sous les effroyables secousses de la tempête.

Tyrrell et l'enfant, au moment où le toit avait disparu, s'étaient enfuies, à travers les décombres des autres chambres, du côté de la porte de sortie, et, grâce au secours de

ceux qui étaient dehors à regarder la maison, elles parvinrent jusqu'à la cuisine. Quelque temps après leur départ, et avant que nous connussions leur heureuse délivrance, un nègre parut tout à coup devant nous. Sa vue nous rendit un peu d'espoir. Lorsque nos pauvres nègres avaient appris que nous étions en danger, et tandis que leurs huttes s'envolaient, pour ainsi dire, autour d'eux, ils s'assemblèrent en toute hâte pour venir à notre secours. Le vieux cuisinier se mit à leur tête pour les encourager et les animer. Quatre fois, après avoir sauvé Tyrrell, il s'était élancé vers la maison, et quatre fois il avait été renversé. La cinquième fois, il atteignit la maison avec le nègre que nous avions vu le premier. L'espace de terrain qu'ils avaient eu à traverser n'était cependant au plus que de soixante pas. Deux ou trois minutes après, nous étions entourés des surveillants et d'un groupe de nègres qui, pour la plupart, s'étaient traînés sur leurs pieds et sur leurs mains. En réunissant tous leurs efforts, on transporta Suzanne à l'extrémité extérieure de la maison, et on la fit entrer dans un cellier par la fenêtre basse que l'on enfonça. La violence de la tempête s'était un peu affaiblie : autrement il eût été impossible de réussir.

Cependant le vent était encore terrible, et la pluie, tombant à flots, pénétrait à travers les planches dans le cellier, où Suzanne, Tyrrel et les nègres restèrent plus de deux heures : j'étais plein de la crainte que l'humidité et le froid ne fussent mortels pour Suzanne, si elle échappait à une fin violente. Heureusement nous avions du vin et des liqueurs sous la main : un verre de clairet lui rendit quelque chaleur. Aussitôt que je la vis à peu près en sûreté, j'allai avec un des surveillants aux hangars afin de voir si les nègres qui s'y étaient réunis en grand nombre avaient besoin de secours : ils étaient dans un pauvre état; toutefois aucun n'était blessé; je fis verser à chacun d'eux un petit verre de rhum, ce qui me parut ne pas les consoler médiocrement.

Lorsque je les quittai, la tempête avait redoublé et était devenue aussi terrible qu'au commencement; il me fallut chercher un abri dans une case ruinée : j'y restai une demi-heure. Mais ce fut la dernière fureur du vent. Vers une heure, la pluie elle-même avait en grande partie cessé; et comme, de toute la maison, il ne restait plus debout que la chambre *f*, encore était-elle toute délabrée, je plaçai Suzanne sur une chaise, et on la porta à notre hôpital, au bas de la colline; elle y passa les vingt-quatre heures suivantes dans une petite chambre pavée qui ne recevait aucune lumière; elle était beaucoup moins abattue et moins souffrante que je ne pouvais l'espérer après de telles épreuves.

Le lendemain, je fis déblayer l'entrée et le corridor de notre maison, et nous retournâmes habiter ses ruines. Une demi-heure après notre sortie du cellier, les murs qui faisaient face à la mer avaient été renversés. Le sol intérieur était jonché de leurs débris et de ceux de notre mobilier. Nos livres étaient détrempés comme s'ils eussent passé plusieurs heures dans la mer : la perte est irréparable; ce sont de vieux et fidèles amis que je ne remplacerai jamais; quelques-uns m'avaient été donnés par les personnes que j'aime et que j'estime le plus au monde.

Mon premier soin fut de faire reconstruire la chambre *g* pour y loger Suzanne. Huit jours après, nous nous rendîmes à Brighton où nous resterons jusqu'à ce que la santé de ma femme soit entièrement rétablie. Pendant ce temps, on nous rebâtira une nouvelle maison, et nous espérons nous y installer avant Noël.

Le toit de la cuisine a été à moitié emporté; mais je l'ai déjà fait réparer; les autres dépendances ont été toutes jetées à terre. Ma voiture est fort endommagée et mon cheval a été blessé pendant la chute de l'écurie.

Quel que soit mon désastre, combien ne dois-je pas être reconnaissant envers la Providence qui a préservé notre vie et celle de tous ceux qui sont sur notre propriété! C'est aussi pour moi un sujet de satisfaction que la manière dont se sont comportés tous les nègres dont on pouvait raisonnablement espérer les secours : ils se sont conduits comme des héros de l'antiquité, exposant leurs membres et leur vie pour nous sauver, nous et nos biens, tandis que leurs pauvres cases étaient dispersées comme des fétus de paille dans les tourbillons de l'ouragan. Il y a peu de blancs ici qui puissent rendre le même témoignage de leurs serviteurs noirs, et cette grande calamité a donné des preuves saisissantes de l'influence profonde qu'exercent en bien ou en mal sur les cœurs les relations habituelles entre le maître et l'esclave.

L'île de Saint-Vincent est en grande partie dévastée, et cependant ce qu'elle a souffert ne pourrait être comparé avec les horribles ravages que la tempête a faits à la Barbade. La ville n'y est plus qu'un monceau de ruines : on relève les cadavres par milliers, et il n'y a plus peut-être, dans toute l'étendue de cette île, dix propriétés dont les bâtiments soient encore debout.

Ce récit, qui, nous le croyons, n'avait pas encore été traduit en français, est extrait d'une lettre adressée, le 28 août 1831, par John Sterling à sa mère. John Sterling, mort en 1844, était un écrivain d'un vrai talent. Sa biographie a été écrite récemment par son célèbre ami Thomas Carlyle.

Dans le silence de l'histoire, la tombe est le meilleur document que l'on puisse consulter pour connaître la vie, les mœurs et la religion de nos pères. La géographie, la paléontologie, la céramique, la verrerie, la ferronnerie, la numismatique, la métallurgie, la joaillerie, la bijouterie, l'armurerie, toutes les sciences, tous les arts, toutes les connaissances du passé, sont dans les tombeaux. Nos antiques cimetières sont pour nous ce que les catacombes sont pour Rome, ce que sont pour l'Égypte les momies et les pyramides. Les musées de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie ne sont pleins que de la dépouille mortelle des nations, et le Louvre lui-même n'est qu'un grand tombeau. L'abbé COCHET, *la Normandie souterraine.*

LE LUXE EST UN MAL.

Voy. p. 8.

« Le luxe, dit-on tous les jours, donne du mouvement et de l'activité aux affaires, et c'est ainsi qu'il enrichit la société. »

Rien n'est plus faux.

Si dix mille francs sont employés à entretenir des chevaux de luxe et des valets, une fois le service de ces chevaux et de ces valets consommé, il ne reste rien.

Si ces dix mille francs ont été employés, au contraire, en travaux utiles, par exemple en drainages, non-seulement ils ont aussi fait vivre des valets (de ferme) et des chevaux (de labour), mais de plus ils ont créé une force productive de la valeur de dix mille francs. Il y a eu augmentation de richesse à la fois pour le propriétaire et pour le pays.

Dans l'une et l'autre hypothèse, le numéraire a circulé; mais quelle différence dans les résultats!

Loin d'imprimer du mouvement et de l'activité aux affaires, le luxe tend à les réduire, puisqu'il détruit sans retour ni compensation des capitaux (le travail, les instruments), et anéantit par conséquent leur puissance productive.

Il n'est pas vrai non plus qu'en augmentant les besoins le luxe donne le goût de travail; il excite seulement, outre

mesure, l'avidité pour les richesses bien ou mal acquises.

L'histoire nous apprend assez que le luxe ne se développe librement et largement que chez ceux qui acquièrent sans travail, soit par la guerre, soit par le jeu, soit par l'intrigue, la bassesse et autres qualités du courtisan.

Le luxe tend toujours à faire ressortir l'inégalité des conditions.

La morale blâme les consommations personnelles exagérées, parce qu'elles attestent l'égoïsme et la vanité.

L'économie politique les blâme également, parce qu'elles épuisent la société et y engendrent toujours le paupérisme et la misère.

Lorsqu'on veut dépenser plus qu'on ne produit par son travail, on s'appauvrit rapidement; et les prodigalités vaines ne sauraient être un titre de gloire dans une société où la loi du travail est reconnue.

Lorsqu'un petit nombre consomme sans mesure, les privations du grand nombre sont excessives, et les moyens légitimes d'acquérir suffisent rarement à des besoins exagérés.

Dans le nord des États-Unis, où l'égalité est plus grande qu'en Europe, la consommation moyenne est plus élevée que chez nous; en d'autres termes, il y a généralement plus de familles vivant à l'aise, tandis que le luxe et la misère y sont moindres.

« Les personnes, dit J.-B. Say, qui, par un grand pouvoir ou de grands talents, cherchent à répandre le goût du luxe, conspirent contre le bonheur des nations » (1).

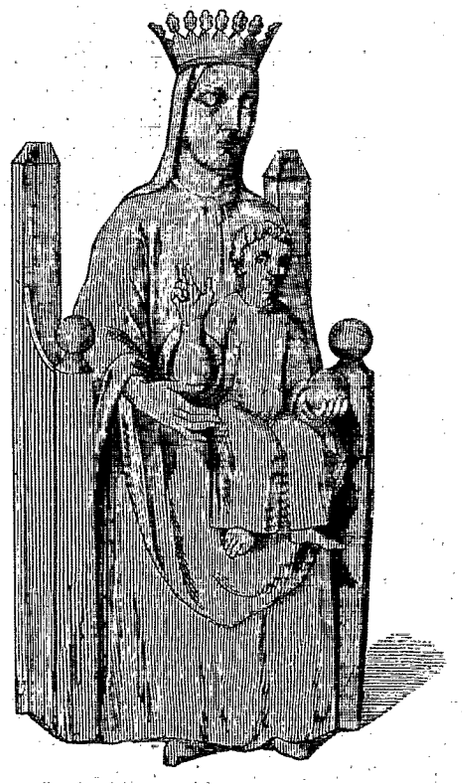
LA VIERGE DES DRUIDES,

A CHARTRES.

Une vieille et bizarre tradition de la ville de Chartres fait remonter aux druides l'existence ou du moins la pensée de la superbe église à laquelle la cité des Carnutes doit justement sa célébrité. Des historiens, qui passent pour fort sérieux (2), ont même écrit que trois ou quatre cents ans *avant* la naissance de la Vierge, les prêtres païens avaient voué un autel et une statue *Virgini pariturœ* (à la Vierge qui doit enfanter), dans les grottes où ils faisaient leurs sacrifices et où, plus tard, les premiers chrétiens trouvèrent un refuge et une retraite. Cette prétendue sculpture des Gaulois (qui très-probablement n'ont jamais rien sculpté) avait été précieusement conservée, et elle ne fut brûlée qu'en 1792, lors de la tourmente révolutionnaire. Devant elle étaient suspendus les riches ex-voto des pèlerins qui venaient visiter son saint temple; à ses pieds s'accomplissaient les miracles qui attiraient en foule les fidèles dans l'église Notre-Dame. Elle était haute de deux pieds et demi, noire comme celle qu'on adore aujourd'hui sous le nom de Vierge noire, en bois de poirier, symbole de la fécondité, et d'un travail si simple et si naïf que, suivant l'expression de l'abbé Estienne, on l'aurait crue faite à coups de serpe. Au reste, en voici la description telle qu'on la trouve dans un vieil inventaire de 1682 :

« Elle est vêtue d'une robe qui lui descend jusqu'aux talons; par-dessus, elle a une mante en forme de chasuble antique qui se retrousse sur les bras. Elle a un voile sur la tête, qui ne lui couvre pas le visage, tombe le long du cou et se va perdre derrière les épaules; elle a par-dessus une couronne bordée de feuilles de chêne en manière de fleurons. Sa chaussure est à l'antique et l'on en aperçoit l'extrémité au défaut de sa robe. La chaise où elle est assise n'est composée que de quatre bâtons joints, des deux côtés de la figure, seulement par des morceaux de paille, sans avoir aucun fond ni dossier.

» L'enfant qu'elle tient sur elle a la tête nue et les pieds aussi. Il n'a qu'une simple tunique dont il est revêtu. Il tient une boule dans sa main gauche et donne sa bénédiction de la droite. Ses yeux sont ouverts, au lieu que ceux de sa mère sont fermés, ce qui n'a pas été fait sans dessein, car les anciens philosophes n'ont représenté cette mère vierge avec les yeux fermés que pour marquer que celle qu'ils honoraient sous cette figure n'était pas encore au monde; tandis qu'ils ont ouvert les yeux de son enfant pour faire connaître qu'ils le croyaient existant avant tous les siècles et de toute éternité



Sculpture du moyen âge que l'on conservait dans la cathédrale de Chartres avant 1792, et que l'on prétendait être une œuvre des Gaulois. — D'après un dessin de « l'Inventaire du trésor de l'église Notre-Dame de Chartres, » dressé en 1726 et conservé aux archives du département d'Eure-et-Loir.

» Comme cette statue est extrêmement antique, le travail en est très-grossier et répond bien à ce qu'on peut attendre de gens qui n'habitaient que les bois et les forêts comme les druides. La naïveté de la couronne bordée de feuilles de chêne, la simplicité de la chaise et l'expression ingénue de tout l'ouvrage fait assez reconnaître ces temps primitifs. On y remarque néanmoins une certaine majesté qui imprime du respect et de la vénération à tout le monde. Aujourd'hui, le visage est rempli de mastic en plusieurs endroits, et particulièrement aux joues qui étaient toutes cavées et creusées à force d'y avoir présenté des chapelets au bout de crochets de fer. »

(1) Courcelle-Seneuil, *Dictionnaire d'économie politique.*

(2) Entre autres : — Souchet, *Histoire de la ville et de l'église de Chartres;* — Pintard, *Histoire chronologique de la ville de Chartres;* — Hérisson, *Histoire de la translation des reliques de saint Piat.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

COBLENZ.

Voy., sur Ehrenbreitstein, la Table des vingt premières années.



Vue de Coblenz, prise du haut d'Ehrenbreitstein. — Dessin de Stroobant.

Coblenz doit son nom à sa position. Elle est située au confluent du Rhin et de la Moselle, et les Romains, qui bâtirent en ce lieu un fort, 13 ans avant Jésus-Christ, l'appelèrent *Confluentia* ou *Confluentes*. De ce mot latin légèrement germanisé est venu celui de Coblenz. A l'époque où Antonin écrivit son Itinéraire, cette forteresse avait environ mille habitants. Aux Romains succédèrent les rois francs, qui se bâtirent un palais à *Confluentia*, appelée *Cophelnuci*. Quand les trois fils de Louis le Débonnaire se partagèrent l'empire de Charlemagne, les préliminaires du fameux traité de Verdun (843) furent discutés dans une diète impériale qui se tint à l'église de Saint-Castor, la cathédrale de Coblenz. Après avoir fait partie du royaume de Lorraine, à la suite de ce partage, Coblenz se vit réunie à l'empire d'Allemagne, en 978, par Othon le Grand. En 1018, Henri le Pieux la donna à Poppo, archevêque de Trèves; les successeurs de Poppo la cédèrent aux comtes palatins du Rhin; elle passa par mariage à la maison de Nassau; puis elle revint, sous forme de gage, à ses anciens possesseurs les archevêques de Trèves (1253). Mais, pendant ces deux siècles, elle s'était complétement affranchie de leur juridiction, et sa bourgeoisie, qui avait secoué

en partie le joug de sa noblesse, en avait fait un des principaux centres commerciaux de l'Allemagne. Elle s'étendait alors non-seulement au-dessous d'Ehrenbreitstein, mais sur la rive gauche de la Moselle, où l'on cherche vainement aujourd'hui des traces du petit Coblenz.

Vers la fin du treizième siècle, les archevêques de Trèves, souverains de Coblenz, voulurent fortifier cette ville sous le prétexte de la mettre à l'abri d'une attaque extérieure, mais en réalité pour augmenter leur autorité et reprendre à la bourgeoisie les libertés qu'elle avait conquises. Les bourgeois avaient d'abord favorisé ce projet et voté des fonds pour la construction d'un mur d'enceinte; ils s'y opposèrent ensuite quand ils virent le piége qui leur était tendu. Une insurrection éclata. Après une guerre sanglante, qui dura deux années, l'archevêque Henri l'emporta. Coblenz, toutefois, reconquit, sous Diether, le successeur de Henri, les libertés et les priviléges dont ce dernier l'avait dépouillée; mais le successeur de Diether, Baudouin de Luxembourg (1354), la soumit de nouveau à son autorité absolue. Du reste, il fut le bienfaiteur de la ville asservie : il l'entoura de fortifications; il agrandit Ehrenbreitstein, appelée alors Hermannstein; il bâtit le vieux pont sur la Moselle; il détruisit tous les châteaux situés sur son territoire, où des barons et des chevaliers exerçaient impunément la profession de voleurs de grand chemin; il rétablit partout l'ordre et la paix, et, à sa mort, qui eut lieu en 1367, il laissa la ville de Coblenz, sinon libre, du moins florissante.

A dater de cette époque, l'histoire de Coblenz peut se résumer par quelques dates. Pendant la guerre de Trente ans, elle fut prise, en 1632, par les Suédois, puis par les Français; en 1636, par les Impériaux. En 1688, Boufflers la bombarda vainement; ne pouvant s'en emparer, il la réduisit en cendres. En 1786, elle devint la résidence des électeurs de Trèves; en 1792, l'asile principal de l'émigration française. Prise par Marceau en 1794, elle fut plus tard le chef-lieu d'un département de l'empire français (Rhin-et-Moselle).

Depuis 1815, Coblenz appartient à la Prusse, qui la possède encore aujourd'hui. Elle est la capitale des provinces rhénanes de la Prusse. Sa population s'élève à 20 000 habitants, dont 3000 réformés; à 26 000, en y comprenant la population d'Ehrenbreitstein et la garnison, qui se compose de 6 bataillons d'infanterie, 9 compagnies d'artillerie et 2 compagnies de pionniers : en tout 4 000 hommes. Comme point militaire, Coblenz est un lieu important. « Ses trois forteresses, a dit V. Hugo, font face de toutes parts. La Chartreuse domine la route de Mayence, le Petersberg garde la route de Trèves et de Cologne, l'Ehrenbreitstein surveille le Rhin et la route de Nassau. Un pont de trente-six bateaux construit, en 1819, sur le Rhin; un pont de quatorze arches sur la Moselle, bâti en pierre de lave, sur les fondations mêmes du pont édifié, vers 1311, par l'archevêque Baudouin; le célèbre fort Ehrenbreitstein, rendu aux Français le 27 janvier 1799, après un blocus où les assiégés avaient payé un chat 3 francs et une livre de cheval 30 sous; un puits de 580 pieds de profondeur, creusé par le margrave Jean de Bade; un bon vieux couvent de franciscains, converti en hôpital en 1804; une Notre-Dame romane, restaurée dans le goût Pompadour et peinte en rose; une église de Saint-Florin, convertie en magasin de fourrage par les Français, aujourd'hui église évangélique, et peinte en rose; une collégiale de Saint-Castor, enrichie d'un portail de 1805, et peinte en rose; point de bibliothèque : voilà Coblenz. Quant à moi, je n'y suis pas entré; tant d'églises roses m'ont effrayé! »

L'intérieur de la ville offre, il est vrai, peu d'intérêt. La vieille ville, — la partie la plus rapprochée de la Moselle, — est un peu animée; mais elle n'a que des rues étroites, tortueuses, malpropres. Si la ville neuve, ou la ville de Clément, qui s'étend derrière le château royal, bâti de 1778 à 1786 par Clément Wenceslas, le dernier évêque électeur de Trèves, a des rues régulières et droites, elle paraît inhabitée, tant les passants y sont rares. Toutefois, on ne devrait pas se contenter de voir Coblenz du pont des bateaux à vapeur; il faut débarquer, passer derrière un affreux mur, complétement inutile, qui dérobe la vue du quai, bordé, au delà du château royal et du palais du Gouvernement, de magnifiques hôtels et de belles maisons particulières; il faut surtout traverser le pont de bateaux, qui a 163 mètres, et monter, soit à la forteresse d'Ehrenbreitstein, *soit sur les* hauteurs voisines de Pfaffendorf. De ces belvédères naturels et artificiels, on découvre une des plus belles vues des bords du Rhin. A ses pieds, on a le Rhin, qui, à peine sorti des montagnes, reçoit la Moselle, et, entraînant ses eaux sans les mêler d'abord avec les siennes, décrit des courbes gracieuses de la base des riantes collines qui bordent sa rive droite jusqu'à la chaîne de montagnes plus éloignée où il se perd à l'horizon. A la jonction des deux fleuves, Coblenz, enrichie par son commerce, qui prend chaque année plus d'extension, paraît déjà à l'étroit dans l'enceinte de ses fortifications. De quart d'heure en quart d'heure, son pont, où se croise incessamment une foule active, s'ouvre pour laisser passer, soit un bateau à vapeur, soit une flottille de bateaux à voiles traînés par des remorqueurs. A gauche, on voit le fort Alexandre et le fort Constantin; à droite, sur la rive gauche de la Moselle, se développe, sur le Petersberg, le fort François; enfin, au delà de la Moselle et du Rhin s'étend une vaste plaine, parsemée de villages que terminent à l'ouest et au nord les chaînes de montagnes volcaniques appelées Maifeld et Eifel. Tout en admirant les riches cultures de cette plaine accidentée, on ne peut s'empêcher de songer aux nombreuses batailles qui s'y sont livrées, depuis le jour où César s'y est promené en triomphateur, jusqu'à celui où Marceau et Hoche y ont été ensevelis. C'est sur ces hauteurs que Childe-Harold s'écrie :

Honneur à Marceau!... Courte, brave et glorieuse fut sa jeune carrière. — Deux armées le pleurèrent, celle qu'il commandait et celle qu'il combattait... Puisse l'étranger qui passe près de sa tombe prier pour le repos de l'âme de ce héros!... Car il fut le champion de la liberté, — un de ces hommes, peu nombreux, qui, armés par elle, n'ont pas outrepassé le droit de répression qu'elle leur accorde. Il avait conservé la pureté immaculée de son âme, et ceux qui lui ont survécu ont pleuré sa mort.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47.

VII. RENÉ ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air s'est refroidi; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à l'aller chercher moi-même. Je l'ai trouvée sur le seuil avec René. J'ai cru d'abord qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me suis aperçu que c'était René qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en assurer, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée allumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière : il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il regardait le fond, comme s'il y eût cherché quelque bonne idée tombée là de son cerveau et pour le moment égarée. Quand je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a ré-

pondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon ; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'œil à travers le vitrage de cet office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité ; il a regardé derrière lui ; je l'ai vu glisser une lettre dans la chaussette commencée ; puis il s'est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le bruit de la porte d'entrée m'a averti qu'il était parti, je suis entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux billet et j'ai repris le chemin du salon.

Félicité achevait d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

— Une lettre pour vous, Félicité.

Elle m'a regardé d'un air effaré.

— Une lettre, Monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot.

Elle a ouvert les yeux encore plus grands.

— Bonté du ciel ! et qu'est-ce donc que ce peut-être, Monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux que pour la moulée.

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur une feuille de papier embellie de vignettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles encadraient la page d'une guirlande symbolique ; l'écriture était à l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épître illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration.

— Oh ! Monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papier?... Voyez, que de bouquets !... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleurs pour leurs discours.

— Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Ecoutez.

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des *Femmes savantes*, avait *manqué à parler Vaugelas !*

« Mademoiselle Félicité,

» La présente est pour vous informer des sentiments dont auxquels je m'honore d'être plein à votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'écrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

» D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton ; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je n'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

» C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné. On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai si c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répondre le plus tôt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je vous vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si Monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

» Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux,

» René Lervieux. »

Pendant toute la lecture de cette singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des interjections, des cris d'admiration ou des éclats de rire ; mais, au nom du signataire, elle s'est tue subitement. J'ai relevé la tête ; elle était rouge et ses yeux brillaient comme des étoiles.

— Seigneur ! c'est de lui ! a-t-elle dit d'un accent troublé ; Monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de René?

— Voyez vous-même.

Je lui ai montré la lettre ; elle a eu l'air d'épeler le nom, comme pour être plus sûre, et des larmes lui sont venues aux yeux.

— Êtes-vous fâchée de la demande ? ai-je repris.

— Oh ! non, Monsieur... bien au contraire !

— C'est-à-dire alors que René et vous étiez d'accord ?

— Possible, Monsieur, mais c'était sans le savoir. Pauvre cher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul...

A ce souvenir, son attendrissement a redoublé ; elle a feint de ranger les fauteuils à l'autre bout du salon, mais je l'ai vue s'essuyer les yeux. C'était un aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demande et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un sentiment de désappointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du foyer les pincettes que je tenais.

— Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est ; si vous êtes satisfaite, pourquoi pleurer ?

— C'est vrai, Monsieur... c'est bien vrai ! a-t-elle repris en tâchant de rattraper une dernière larme... c'est tout plein bête... mais voilà qui est fini.

Elle s'essuyait les yeux avec son tablier et me regardait en riant. Son rire m'a agacé encore plus que ses larmes.

— Alors c'est convenu, c'est terminé, ai-je dit en me levant, vous me quitterez pour épouser René.

Elle a fait un sursaut en relevant la tête.

— Ah ! Jésus ! s'est-elle écriée, je n'avais point pensé à ça !

— Mais il le faudra bien ! ai-je continué avec une certaine aigreur. Vous ne me croyez pas assez riche pour avoir chez moi une servante et un valet de chambre. René ne vous dit-il point, d'ailleurs, qu'il veut entrer dans le commerce ?

— C'est juste ; j'y songe à cette heure.

— Et songez-vous aussi aux résultats du commerce, à l'insuffisance de vos ressources pour le faire prospérer, par quelles angoisses et par quelles privations vous arriverez peu à peu à la misère ?

— Dieu de bonté ! qui a dit ça à Monsieur ?

— L'expérience ! Voyez où en sont toutes les pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisance et à la sécurité dont elles jouissaient chez un maître pour braver les chances du mariage. Rappelez-vous d'abord la voisine Marguerite, abandonnée par son mari...

Elle m'a interrompu vivement.

— Ah ! mais René est un brave homme, lui !

— Soit. Voyez alors la petite mercière du coin, qui n'a pas à se plaindre de son mari, mais qui ne peut nourrir ses six enfants...

— Et de si beaux enfants ! a dit Félicité dont les yeux sont devenus humides ; si bons à aimer que, comme elle le

disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulement le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour rien à l'hôpital ! ai-je répliqué durement, car c'est la destinée ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deux !

Et pour mieux convaincre, j'ai appelé à mon secours la statistique ; j'ai montré cette plaie du prolétariat s'étendant et s'envenimant par elle-même ; je me suis efforcé de mettre à la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus ; je l'ai montrée devenue l'Ève d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain !

La pauvre fille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle s'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, en lui disant que nous en reparlerions demain.

Ce matin, j'ai fait venir Félicité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marbrées de larmes ; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui ai demandé si elle avait réfléchi. Elle a répondu précipitamment qu'il n'y avait plus à revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

— C'est sûr que Monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit ; mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne peut pas avoir défendu aux pauvres gens d'être heureux, et pour ça faut bien qu'ils aient droit de s'aimer.

— Et qui vous garantit l'avenir ? ai-je demandé ; d'autres ont une famille, une position, des épargnes suffisantes : mais vous ?

— Eh bien ! nous aurons la Providence, a-t-elle dit en joignant les mains avec ferveur.

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance ; mais je n'y ai vu, cette fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant son imprudence sous la sauve-garde de Dieu. Il y avait dans le ton, dans l'air, dans l'attitude de Félicité, quelque chose de têtu que je ne lui connaissais point encore ; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections ; elle n'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué à sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite ; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années ; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans notre vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère ! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien ne l'attache ; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir à son remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser ; mais les paroles lui ont manqué ; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce qu'elle pensait. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été forcée de partir sans s'expliquer.

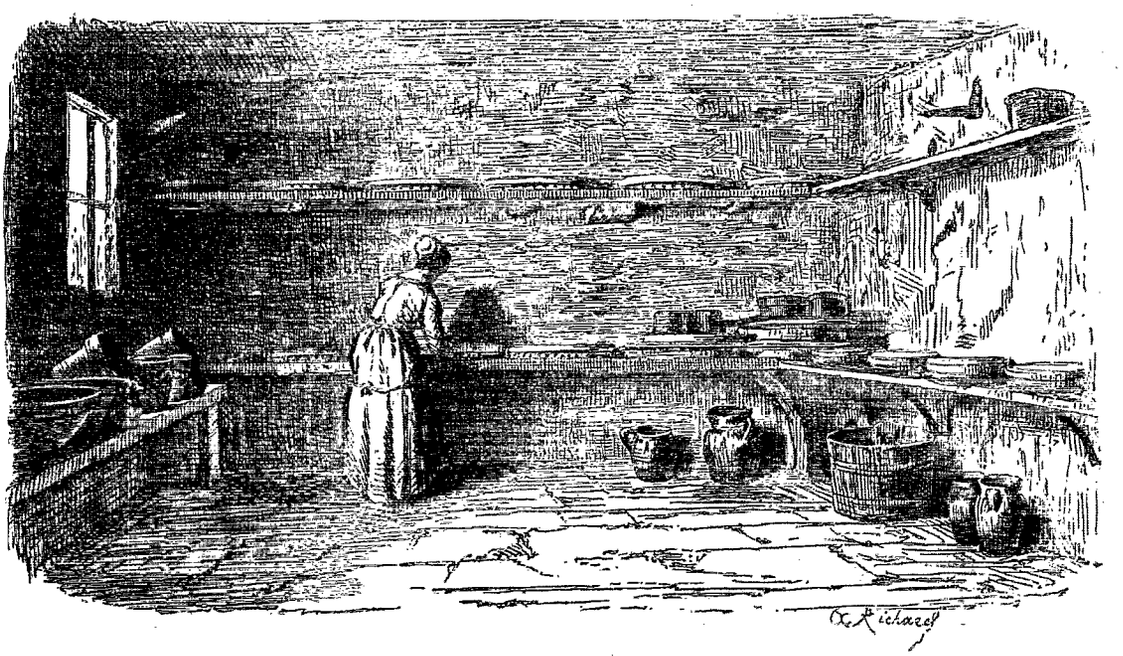
La suite à une autre livraison.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42.

LA LAITERIE. — LA FROMAGERIE. — LE FROMAGE DE BRIE. PRESSE A FROMAGE. — BARATTE PERFECTIONNÉE.

« Trois grands principes doivent présider à l'établissement et au bon entretien de toute laiterie, nous dit le fermier : — exposition au nord avec abri au midi ; — température constante entre 10 et 14 degrés centigrades ; — propreté extrême. Quiconque s'écartera de ces règles s'en trouvera



Une laiterie. — Dessin de Ch. Jacque.

mal. Il faut les observer également, soit qu'on veuille seulement conserver le lait destiné à être consommé en nature, soit qu'il s'agisse d'une laiterie à fromage ou d'une laiterie à beurre. Il est essentiel aussi que le local soit éloigné des

endroits qui peuvent dégager des odeurs fortes, ou de ceux qui produiraient des commotions trop violentes.

» Dans nos fermes, ajouta-t-il, nous avons généralement deux laiteries, celle d'été et celle d'hiver. Cependant, quand la disposition des lieux nous le permet, nous n'en avons qu'une. Pour deux raisons capitales, elle est placée à côté des étables. Voyez cette petite fenêtre, s'ouvrant à volonté par un panneau à coulisse bien ajustée : elle communique avec l'étable qui nous donne gratuitement sa chaleur; un simple thermomètre suffit pour nous indiquer quand il faut ouvrir ou fermer plus ou moins cette véritable bouche de calorifère. C'est là notre première raison. La seconde, c'est que le service ne souffre nullement au moment de traire; les transports sont faciles, la main-d'œuvre et le temps sont économisés. »



Une fromagerie. — Dessin de Ch. Jacque.

La laiterie où nous étions entrés, et dont nous donnons le dessin, reçoit les produits de quinze vaches. Elle a 7m,50 de largeur, 11 mètres de longueur, et 2m,20 de hauteur; elle cube donc 181m,50, soit un peu plus de 12 mètres cubes par tête. Tous les jours, on y récolte en moyenne neuf fromages de 1k,500 environ.

Le sol est bituminé; des rebords de 20 centimètres remontent au pied des murs; la dépense n'a été que de 6 francs par mètre superficiel. On a ménagé une pente qui laisse écouler toutes les eaux d'égouttage ou de lavage au dehors. Avant l'emploi du bitume, on se servait de dalles ou de briques posées de champ; mais, quelque précaution que l'on prît pour boucher les joints avec les meilleurs ciments, l'eau finissait par y pénétrer, et bientôt donnait lieu à des exhalaisons malsaines et nauséabondes.

Un robinet, placé à la partie la plus élevée, fournit l'eau nécessaire aux opérations de nettoyage. De cette façon, les domestiques n'ont aucun prétexte pour négliger les soins de propreté indispensables. Les murs sont blanchis à la chaux au moins une fois par an; il est essentiel que rien ne puisse s'en détacher. Les moindres toiles d'araignées sont bien vite enlevées, et la cause en est détruite. Toutes les ouvertures sont soigneusement recouvertes de canevas, destinés à empêcher le passage des mouches. Les filles de service laissent leurs sabots à la porte et en chaussent d'autres qu'elles tiennent en réserve à l'intérieur.

Ici le plafond est voûté, parce que la laiterie se trouve comprise dans les bâtiments mêmes; mais une toiture en chaume ou en roseau, avec un appentis très-développé, est ce qui convient le mieux aux laiteries isolées.

Le rayon qui est à la hauteur mi-corps de la femme dans notre dessin, est ce qu'on appelle le *dressoir*. C'est une forte planche en chêne de 55 centimètres de largeur, supportée par des crampons en fer scellés dans le mur, de façon à donner à l'ensemble une pente légère et suivie qui égoutte les liquides vers la gauche du spectateur. Elle est cannelée à l'aide de baguettes analogues à celles qu'on rencontre sous ses pieds dans les omnibus de nouveau modèle. Le tout est recouvert d'une lame de plomb de 5 millimètres d'épaisseur.

Dans certaines laiteries, le dressoir est en pierre dure ou même en marbre; mais, avec le temps, la surface se creuse et il s'y forme des rigoles difficiles à entretenir suffisamment propres. C'est sur ce dressoir que toutes les manipulations ont lieu.

Aussitôt que le lait est recueilli, on le passe dans un tamis de crin et on le met dans ce qu'on appelle des jattes à cailler. Ce sont des baquets en bois ou en terre comme on en voit un à gauche, derrière deux pots à crème. Ces jattes ont 40 centimètres de diamètre et 30 de profondeur.

Quand on veut faire des fromages gras ordinaires du commerce, on met immédiatement en présure. Dans la Brie, on emploie généralement le quatrième estomac d'un veau, communément appelé une mulette ou caillette; on le dépose dans un pot quelconque avec du sel, quelquefois du vinaigre. Quand on veut mettre en présure, on trempe une cuiller dans ce pot, de façon à l'humecter des sucs gastriques qui tapissent la face interne de ce jeune estomac; on la plonge ensuite dans la masse du lait en agitant, comme quand on bat des œufs avec une fourchette pour faire une omelette.

Le lendemain matin, le lait étant caillé, on dispose deux ou trois gros moules de bois d'un seul morceau sur un plancheau placé sur l'égouttoir. Avec une espèce de truelle à poisson, on prend des tranches de caillé qu'on place dans cet échafaudage provisoire. On a grand soin de les ranger régulièrement à côté et au-dessus les unes des autres, de façon à ne laisser aucun vide.

Dans ce premier état, la couche de caillé, qui a ici 40 centimètres de diamètre, porte 10 centimètres de haut. Quatorze litres de lait suffisent pour ce moule. Lorsque le petit lait est sorti, et que l'ensemble est assez ferme pour qu'on puisse le manier, on change de moule ; alors le fromage n'a plus guère que 3 à 4 centimètres d'épaisseur. On le sale aussitôt avec du sel gris très-fin et très-sec, qu'on obtient soit en faisant passer le sel du commerce au four, soit en le laissant un peu de temps devant le feu. Ensuite on le broie dans une petite paire de meules portatives dont on règle l'écartement avec une vis particulière.

Depuis le moment de la *traite* jusqu'à celui de la transformation que nous venons de décrire, il ne s'est passé que vingt-quatre heures. On laisse assez généralement encore ces fromages dans la laiterie, sur les rayons de 50 centimètres de largeur que nous voyons au-dessus de la tête de la ménagère. Ils sont placés là sur des clayettes qui ne sont autre chose que des brins de paille de seigle ou des joncs très-fins cousus ensemble. Ces clayettes reposent sur des clayons, c'est-à-dire sur un assemblage de branches d'osier formant un disque plus grand que celui du fromage. Cette disposition permet à l'air de passer entre la planche qui sert de rayon et la partie inférieure du fromage.

Tous les jours on retourne le fromage ainsi disposé, et quand il s'est suffisamment affermi, quand les surfaces libres ont pris une certaine consistance, ce qui arrive généralement le cinquième jour, on les transporte dans la chambre aux fromages. Ils ont alors une légère teinte bleue.

La fromagerie est située au midi et tient immédiatement à la laiterie, qu'elle garantit. Elle doit toujours être très-sèche ; un parquet en planches l'isole assez pour qu'on n'ait pas à craindre l'humidité.

Rien n'est simple comme la disposition des rayons. Ils sont mobiles et supportés seulement par deux ou trois échelles à pied, suivant la longueur des planches. Tous les jours les fromages sont visités et retournés avec soin. Une ouverture ou trappe semblable à celle de la laiterie entretient la température que nous avons déjà indiquée. Au besoin, un poêle ou un réchaud sert à mettre, en hiver, la fromagerie dans les conditions isothermes indispensables.

En général, du vingt-cinquième au trentième jour, chaque face des fromages devient sensiblement bleuâtre, tandis que les bords sont d'un rouge terne : le doigt fait fléchir la pâte sans éprouver beaucoup de résistance : c'est alors qu'on les livre au commerce.

En été, les fromages portés au marché sont habituellement de la quatrième semaine ; en hiver, de la cinquième.

D'après des calculs que nous avons vérifiés, le lait produit en moyenne le dixième de son poids en fromage. Le diamètre des fromages, arrivés à l'état marchand que nous venons de décrire, est réduit de 40 à 37 centimètres, et la hauteur, c'est-à-dire l'épaisseur, de 10 à 3.

La réputation du fromage de Brie est européenne. Il s'en faut de beaucoup cependant qu'il soit toujours bon. Notre guide nous expliqua d'où venait l'extrême inégalité que l'on remarque entre les qualités de ce produit si renommé.

Tous les fermiers ne procèdent pas de la même manière ; il en est qui veulent retirer de leur lait, non-seulement du fromage, mais encore du beurre. Ils laissent monter la crème, ne mettent en présure qu'après l'avoir enlevée, et font ainsi ce qu'on appelle des fromages maigres. Beaucoup de fermiers ont été entraînés à cette méthode par l'avilissement des prix. Il faut vendre actuellement beaucoup pour peu d'argent ; les producteurs renoncent aux grands moules pour adopter les moyens ou les petits.

Outre les fromages gras ordinaires et les fromages maigres dont nous venons de parler, il en existe encore d'un autre genre qui ne se trouvent pas dans le commerce et qu'on appelle fromages de maître. Ils sont de petite dimension ; on les réserve pour les amis et connaissances ; rarement on les vend. Voici comment on les obtient.

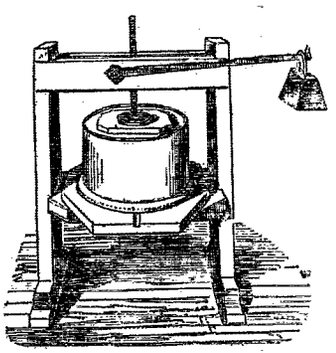
Au lieu de mettre en présure tout le lait de la traite, comme nous l'avons dit, on en laisse monter une certaine quantité d'une traite sur l'autre, et on prend la première crème. On la mélange aussitôt avec du lait chaud, sortant du pis de la vache ; on met en présure et on opère ensuite par les procédés ordinaires. On obtient ainsi un fromage exquis, surtout quand il est fait dans la saison, c'est-à-dire à l'époque des regains.

C'est en septembre, octobre et novembre, que les fromages de Brie ont toute leur saveur ; en hiver, ils sont encore très-bons, mais en été ils sont notablement inférieurs. Ils sont d'ailleurs à cette époque moins recherchés, à cause des vers qui s'y mettent trop souvent et des ressources qu'offre la saison pour la composition des desserts.

Ajoutons quelques détails pour la satisfaction des personnes qui aiment ce qu'on appelle des fromages faits, coulants ; voici comment on obtient cette qualité douteuse. Il faut mettre les fromages dans une bonne cave ordinaire et les envelopper d'un linge humide, en ayant soin de les visiter tous les jours, pour les retourner et pour entretenir l'humidité modérée de l'enveloppe ; quelques jours suffisent pour les amener à point, et prêts à être servis, quand la pâte en est bonne, bien entendu. Si l'on a affaire à un fromage maigre, il s'affaisse et ne peut retenir entre ses bords sa pâte trop fluide, trop peu butyreuse, et il devient impossible de le présenter sur une table.

En remarquant notre curiosité et notre attention, le fermier nous demanda gaiement si, par hasard, quelqu'un d'entre nous avait le projet de faire des fromages de Brie. « Je ne vous conseillerais pas d'en faire l'essai, dit-il ; vous pourriez obtenir des fromages façon brie, mais jamais le véritable fromage qui fait notre réputation et la richesse de quelques-uns d'entre nous. Il en est de ceci comme de beaucoup d'autres produits : nous devons nos succès à notre sol plus qu'à toute notre industrie. Transportez ailleurs les mêmes vaches et les mêmes ouvriers, vous n'obtiendrez jamais des fromages tels que nous les avons ici. Presque tous les fromages qui se fabriquent à froid subissent, à peu de chose près, les mêmes opérations que celles dont je viens de vous entretenir, et cependant les qualités sont singulièrement différentes.

» Il est néanmoins des procédés généraux qui sont bons partout. On peut, par exemple, mettre le caillé dans une presse pour en extraire plus sûrement tout le petit lait. Quand le caillé du premier moule a perdu tout le petit



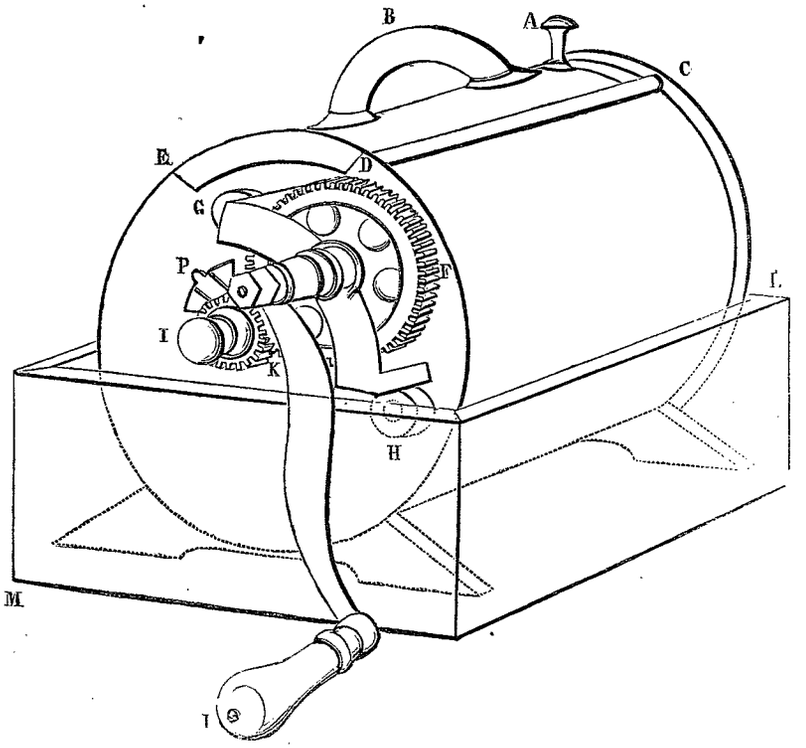
Presse à fromage.

lait que le poids naturel de la matière suffit pour chasser ; quand le fromage, réduit à plus de moitié de sa hauteur, offre une certaine consistance, on le recouvre d'une planche ajustée en forme de corps de piston, et on

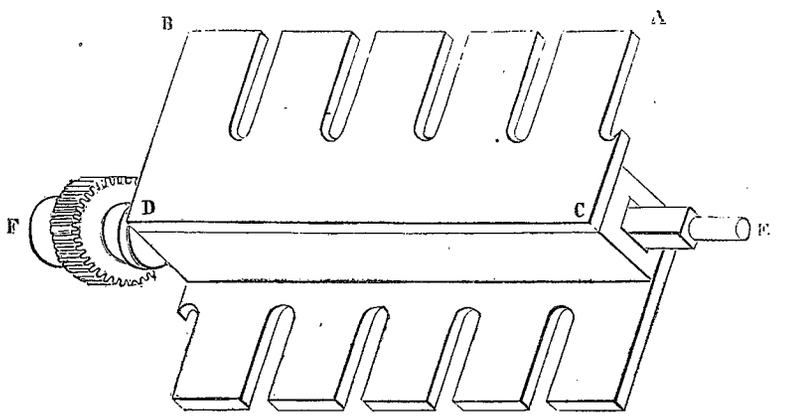
le charge avec des poids quelconques. L'égouttage est beaucoup plus complet, et j'ai remarqué que les fromages ainsi traités se conservaient beaucoup mieux que les autres, qu'ils étaient moins sujets à prendre les vers, et qu'en somme ils étaient de bien meilleure qualité. Qu'on se rappelle, en effet, les endroits principaux dans lesquels on rencontre ces parasites : c'est toujours entre deux couches de caillé, dans de petits trous gros comme la tête d'une épingle où une goutte de petit lait a séjourné pendant un certain temps. Ces fromages feuilletés, pourrait-on dire, ne sont d'ailleurs jamais bons ni présentables; car si les vers ne s'y sont pas mis, on y voit tout au moins une teinte verdâtre désagréable laissée par le liquide coloré, qui a en outre souvent corrompu les parties environnantes avant de s'en séparer par une évaporation toujours très-lente. »

Bien que la production du beurre ne fût réellement qu'un accessoire dans la ferme où nous étions, et qu'on n'en fît que pour l'usage de la maison, nous demandâmes à quelle baratte la préférence avait été accordée. On nous fit voir un petit modèle qui a été exposé à Londres sous le nom de M. Lavoisy. C'est la baratte Valcourt : elle se distingue par une disposition spéciale qui augmente la vitesse de l'agitateur, et permet ainsi d'amener le beurre en quelques minutes.

C'est un cylindre creux en zinc, bouché à ses deux



Baratte Valcourt. — Fig. 1.



Agitateur. — Fig. 2.

extrémités par deux planches en bois de chêne qui font corps avec l'appareil. Supérieurement, ce cylindre est muni d'une large ouverture recouverte hermétiquement par un couvercle CED, de même métal, qui glisse dans deux coulisses dont une, CD, est très-visible sur la gravure. Le bord libre DE est recourbé pour empêcher la sortie du liquide. B est la poignée, A est une petite cheminée par laquelle l'air peut entrer; elle sert également à la sortie des gaz. Depuis peu, cette cheminée a été placée en B, la poignée ayant été laissée vide à cet effet, et les prises d'air ont lieu aux deux bases de soudure.

Tout le mécanisme nouveau est sur la face principale du dessin. Examinons d'abord l'agitateur isolément.

EI est un axe en fer, entrant par sa partie E au

milieu du panneau de bois qu'on ne voit pas. En K se trouve un pignon denté dont nous dirons tout à l'heure l'usage.

L'agitateur est formé, à proprement parler, de deux planches refendues en baguettes ABCD, et clouées sur le bois carré qui est traversé par l'axe. Tout cet appareil en bois entre par l'ouverture de la baratte. Quand il est placé à hauteur, on l'embroche avec la plus longue partie de l'axe, et il ne reste plus de visible à l'extérieur que la partie IK, qu'il faut aller rechercher sur le premier dessin.

Une petite targette P, entrant dans une dépression circulaire placée derrière le pignon, empêche l'axe tout entier d'exécuter autre chose que des mouvements circulaires.

Une pièce de fer faisant pont est fixée par deux vis en G et en H; elle maintient une roue dentée F qui a un diamètre deux et trois fois plus grand que celui du pignon K.

L'axe de cette roue F forme tige, qui traverse le pont GH et à laquelle on adapte la branche courbe de la manivelle J.

On comprend que, si l'on vient à tourner, le pignon de l'axe de l'agitateur fera deux, trois, quatre et jusqu'à cinq tours pendant le temps que la grande roue n'en fera qu'un. Les proportions dépendront de la différence de diamètre qui existera entre les deux cercles dentés.

Dans le moyen modèle que nous avions sous les yeux, les tours étaient entre eux :: 1 : 2, et cela a suffi pour que nous vissions venir le beurre en 7 minutes, montre en main.

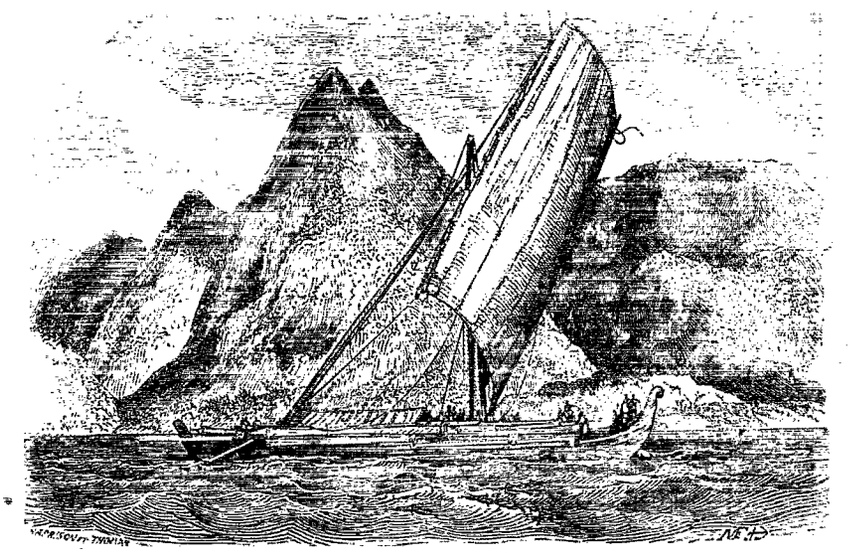
La caisse LM, dans laquelle on voit que la baratte est posée, sert à combattre en tous temps l'influence des saisons. L'hiver, on y met de l'eau chaude; l'été, de l'eau froide.

La suite à une autre livraison.

MALAISIE.

Voy. le *Vocabulaire pittoresque de marine*, à la Table des vingt premières années.

La ville d'Achem est située sur la côte nord de Sumatra. Jadis elle fut florissante et arma des expéditions considérables contre les Portugais. Son ancienne expérience maritime ne lui sert plus aujourd'hui qu'à la pêche et au cabotage. Les petits navires dont ses marins font usage se distinguent par quelques détails de construction particuliers. Ils sont parfaitement appropriés aux mers qu'ils ont à parcourir et qui sont couvertes d'îles séparées par des détroits tortueux. Leurs couples (côtes), dont deux ou trois sont d'une grosseur exagérée, sont forts, mais espacés, et les bordages très-larges; la quille est étroite et peu élevée; le maître couple est presque au milieu, et les formes arrondies au centre sont fines aux extrémités; la carène, généralement blanche, est terminée par une préceinte sculptée aux extrémités; une autre, située plus haut, se termine à



Prao d'Achem (Sumatra).

l'avant qui est plat. Le pont, au niveau de cette dernière, s'étend jusqu'au mât de misaine, où se trouve un creux garni d'une claie placée à la hauteur de la préceinte inférieure. Sur l'arrière est ordinairement une cabane couverte de nattes de rotin pressées par des lattes, et tout le tableau est orné de sculptures. L'intérieur est divisé par des cloisons transversales. Un puits carré et calfaté descend jusqu'au fond du navire pour vider l'eau. Deux gouvernails sont en dehors des deux côtés de l'arrière. Les praos n'emploient que le gouvernail de sous le vent lorsqu'ils sont en route; l'autre reste en place, mais libre, et ce n'est que pour évoluer qu'on les met tous les deux en mouvement. La mâture, semblable à celle de nos chasse-marée, est tenue par des haubans en rotin parallèles ou en cordage de coco, passant dans des taquets cloués sur le bordage. Chacun des deux mâts de l'avant est traversé par une cheville pour le faire basculer. Les voiles sont en coton et orientées comme celles des chasse-marée. Les focs, que nous employons depuis si peu de temps, sont d'un usage général parmi les Malais. Les ancres sont en bois. Les praos marchent bien, prennent d'assez fortes cargaisons et sont armés de longs pierriers portés sur des fourchettes. Les canots de pêche sont grossièrement construits, mais solides : la quille est remplacée par un bordage épais; le gouvernail, de la forme d'un aviron, est fixé au montant de l'arrière (1).

(1) Voy. l'*Essai sur la construction navale des peuples extra-européens*, ou Collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique, dessinés et mesurés par M. Paris, capitaine de corvette.

LE JEUNE MENDIANT.



Le Jeune mendiant. — Dessin de Pauquet, d'après Reynolds.

Tandis qu'une de ses mains sollicite l'aumône, l'autre tient quelques éclats de bois soufrés qu'il offre en échange, dernière pudeur ou dernière prudence d'une misère qui, pour se relever à ses propres yeux ou pour échapper à la lettre de la loi, veut donner à sa mendicité l'apparence d'une industrie.

Mais l'art du peintre ne laisse point de place au doute. Le geste, les haillons, l'expression douloureuse du visage, tout implore la pitié : il est impossible de ne pas être saisi d'une sorte d'attendrissement devant cette indigence suppliante. Et cependant l'artiste n'a exagéré aucun détail. Même dans sa vétusté, l'habit conserve une certaine décence ; le visage, bien qu'altéré, reste noble et sympathique. Ce n'est ni par les lambeaux déchirés, ni par les crispations de la douleur, que Reynolds a voulu nous émouvoir ; son pinceau ne s'est point adressé à nos sens ; il a fait appel à notre âme ; il a éveillé notre pitié par l'expression morale plutôt que par la traduction grossière des tortures ou des privations matérielles.

C'est là, si nous ne nous trompons, la véritable solution du problème que l'art doit se proposer : Idéaliser la forme et la couleur jusqu'au point d'en faire le vêtement splendide d'un sentiment ou d'une idée.

Il est à remarquer que les artistes qui ont adopté ce pro-

gramme ont reproduit de préférence, dans leurs compositions, les expressions de la douleur, de l'enthousiasme ou de la méditation, tandis que les réalistes ont généralement affectionné les scènes joyeuses, les danses, les rires éclatants. L'école flamande presque tout entière en fait foi. Est-ce donc que la gaieté tient de moins près aux sentiments intimes de l'homme; qu'elle est, pour ainsi dire, plus accidentelle et plus extérieure; qu'elle s'attache par moins de racines aux sentiments qui excitent notre intérêt? Il nous semble difficile d'en douter. L'aspect de la joie nous plaît, sans doute; il nous dispose aux impressions agréables et peut même nous les communiquer; mais nous ne sentons pas cet éveil général de nos facultés que produit l'expression de la souffrance morale : celle-ci semble un appel fait à tout ce qu'il y a en nous de vivant; elle nous rappelle malgré nous à la solidarité humaine; elle nous trouble, nous attendrit et nous incline à tout faire pour soulager la douleur dont le spectacle nous tourmente; car tel est le lien invisible établi par Dieu entre les hommes, que lorsque les mauvaises passions n'altèrent point nos instincts, nous souffrons de la souffrance de nos semblables : aussi peut-on dire, à un certain égard, que consoler les autres, c'est se soulager soi-même.

Il en résulte que toute œuvre qui émeut, en offrant aux regards l'image d'une affliction, ravive en réalité, chez nous, les sentiments les plus élevés et les plus nécessaires; qu'elle fait mieux sentir par où l'on appartient à l'humanité, et qu'elle prédispose à l'accomplissement des devoirs que la nature et la société ont établis entre les hommes.

La vue de l'image plaisante ou joyeuse ne produit rien de pareil. Elle peut nous plaire, nous divertir, mais non nous améliorer. Elle s'adresse seulement à notre humeur, tandis que l'image touchante parle au cœur. Son effet ne profite qu'à nous seul, et reste inutile pour les autres.

Ceci ne préjuge rien à la question d'école et n'établit aucune infériorité d'un genre sur un autre. Il y a toujours deux choses à considérer dans l'art : la perfection de l'œuvre et son influence sur l'homme. Cette dernière n'est nullement la conséquence obligée de la première : un chef-d'œuvre peut être sans action morale appréciable ou même en exercer une très-funeste, tandis qu'une statue ou un tableau médiocre agit parfois heureusement sur la foule qui regarde. Le succès complet et rarement obtenu est de joindre l'excellence de l'art à l'excellence de l'intention, et de faire que l'admiration excitée par la beauté de l'œuvre rende meilleur celui qui la contemple.

IMMORTALITÉ DE L'AME (1).

Que sont toutes les tribulations du monde, ses douleurs, ses injustices, pour qui se sent immortel? L'immortalité est le dernier mot de la science et de la vie. Elle change tout en nous et hors de nous. Au dedans, elle rend le sacrifice facile, puisqu'elle remplit toute notre âme de ses radieuses espérances; au dehors, elle ôte au malheur sa réalité, elle le transforme, elle l'amoindrit, elle le détruit. Quand on se sent immortel, il faut faire un effort sur son esprit et sur son cœur pour prendre au sérieux ces soixante ans d'épreuves qu'on appelle la vie humaine, et ces agitations d'un jour qu'on appelle des affaires et qui épuisent l'activité des âmes frivoles. La consolation et l'espérance, ces deux soutiens, ces deux idoles de l'homme, ne sont rien sans l'immortalité qui les fonde.

L'école se fatigue en vain pour démontrer l'immortalité. On ne démontre pas un tel dogme. Il faut qu'il résulte de la science tout entière, comme la spiritualité de l'âme, comme l'existence et la providence de Dieu. Quelque lumineuse que soit la démonstration, l'esprit est toujours étonné de l'immensité du résultat. Il se résigne à peine à faire reposer sur ces prémisses une conclusion qui lui fait voir les cieux ouverts. Eh! pourquoi faut-il qu'on nous démontre l'existence de la patrie? L'avons-nous oubliée à ce point? Ce corps et ce monde, et cette matière, et cette boue, ont-ils à jamais détruit nos ailes? Pour avoir rampé ici-bas quelques années, sommes-nous déshérités du titre d'enfants de Dieu?

On nous demande de prouver que notre âme n'est pas identique à notre corps, c'est-à-dire que la pensée est indépendante de l'étendue! Mais qu'y a-t-il dans l'étendue qui la rende nécessaire à la pensée? D'où lui vient cette prééminence? C'est l'étendue qui nous est étrangère, c'est elle qui est incompréhensible; c'est elle qui gêne la pensée. La pensée est si différente de l'étendue, qu'elle l'embrasse tout entière en un instant et la dépasse. L'étendue a des limites, et non la pensée. L'étendue est divisible, caduque, éphémère, sans cesse renouvelée, sans cesse emportée; elle souffre et n'agit point, elle subit des lois mécaniques, fatales; elle n'est qu'une triste et sombre image du néant. L'esprit vit et agit. Il crée, ou du moins il transforme. Il a commerce avec l'immuable et l'éternel. Les lois qu'il conçoit s'imposent à toute l'étendue et à toute la durée. L'esprit qui dompte le monde est donc capable de l'user; il est fait pour lui survivre. Le soleil s'éteindra; mais la lumière intérieure, la raison humaine, n'aura pas de nuit.

Qu'est-ce que penser? Est-ce seulement percevoir des corps, les décrire, les nommer, les classer? Ne concevons-nous pas les esprits aussi distinctement que les corps? La conception et la classification des phénomènes épuisent-elles toutes les forces de notre pensée? Au delà du monde des faits, n'y a-t-il pas le monde des lois, que nos sens ne sauraient atteindre, mais que notre raison découvre? Où est la solidité, l'éternité, la simplicité? Est-ce dans le monde des faits, ou n'est-ce pas plutôt dans le monde des lois? Et où se trouve aussi la plus grande énergie de la pensée? Est-ce dans ses applications à ce qui est éphémère et périssable, ou dans les conceptions qui ont pour objet ce qui ne passe pas, ce qui ne change pas? C'est à l'éternité que notre esprit est analogue. Il a été créé pour ne pas périr.

Dieu n'a rien fait en vain; c'est un axiome qui résulte à la fois du spectacle du monde et de la contemplation des perfections divines. Donc, s'il y a en nous des puissances inutiles à notre vie terrestre, si nos plus belles facultés ne trouvent ici-bas ni leur application ni leur fin, c'est que nous sommes destinés à vivre ailleurs. Nous traversons le monde, mais comme des voyageurs qui se hâtent de retourner au foyer natal. Plaignons-nous de la longueur de la route, et non de la mort, qui la termine.

Comment ce monde nous suffirait-il? Il n'a qu'un instant fugitif entre le néant du passé et le néant de l'avenir. A mesure que nous l'étudions, il périt sous nos regards. Nous vivons; mais chaque minute fait tomber autour de nous tous les corps en dissolution. Dès qu'il ne nous suffit plus de végéter, nous nous réfugions contre le monde dans la science, c'est-à-dire que nous repoussons du pied la terre pour entrer en possession de l'idéal. Nous quittons les individus qui tombent sous nos sens, pour les espèces que notre raison retrouve et reconstruit, derrière les phéno-

(1) Extrait du nouvel ouvrage intitulé *le Devoir*, où l'auteur, M. Jules Simon, ancien professeur de philosophie à la Sorbonne, a traité les plus hautes et les plus intéressantes questions de la morale, classées sous ces quatre titres principaux : — la Liberté; — la Passion; — l'Idée; — l'Action. Le fragment que nous publions indiquera suffisamment aux esprits sérieux tout le profit et toute la satisfaction qu'ils peuvent attendre de la lecture de cet excellent livre.

mènes qui en résultent et qui les cachent au vulgaire. Là, nous apercevons les principes auxquels tous les êtres se rattachent; nous les comparons entre eux, nous en découvrons les analogies; nous remontons aux principes des principes eux-mêmes; et, d'échelons en échelons, nous parvenons jusqu'à la pensée unique, mais toute-puissante, qui a d'un seul coup engendré toutes les lois et toute la matière du monde, jusqu'au verbe créateur qui embrasse dans son unité les lois d'où résulte l'harmonie des sphères. Notre esprit parcourt avec ravissement cette hiérarchie simple, féconde, éternelle, d'où jaillit sans cesse l'inépuisable torrent des phénomènes. Voilà le monde de la science, le vrai monde, le monde idéal, la patrie de nos âmes.....

Les hôtes de ces demeures éternelles se sentent en exil quand ils redescendent sur la terre. Cette étincelle qui contient le monde, qui l'explique, qui le domine, qui le gouverne, ne saurait se confondre avec la poussière du monde, ni être balayée par les vents du monde. Tous ces grands ressorts qui meuvent les astres s'affaisseront et laisseront tomber les soleils, avant que notre âme sente la mort.

Qui osera dire que l'absolu, que la perfection ne soit pas, ou que le monde lui-même soit la perfection? Si la perfection existe, nous qui la connaissons, nous devons lui appartenir. Quand les vers s'empareront de notre corps, notre âme s'élancera vers ce Dieu qu'elle a entrevu, qu'elle a rêvé, dont elle a démontré l'existence, par lequel elle a pensé, par lequel elle a aimé; vers ce Dieu qui remplit notre vie de lui-même, et qui ne nous a pas donné la pensée et l'amour pour que nous rendions ces trésors à la pourriture et au néant. O Pascal! l'univers ne peut m'écraser. Qu'il broie mon corps; mais mon âme lui échappe.

Il faut sonder la bonté de Dieu pour un moment, il faut s'y perdre. Se peut-il que Dieu soit, et que le malheur, que l'injustice existent? Si je dois finir avec mon corps, pourquoi Dieu m'a-t-il fait libre? Pourquoi s'est-il révélé à moi dans ma raison? Pourquoi a-t-il fait de l'immuable et de l'éternel l'objet constant de ma pensée? Pourquoi m'a-t-il donné un cœur qu'aucun amour ne peut assouvir? Cette puissance qui transforme le monde, cette pensée qui le mesure et le dépasse, ce cœur qui le dédaigne, m'ont-ils été donnés pour mon désespoir?

Hélas! qu'est-ce donc que cette vie? Une suite de déceptions amères, des amours purs qu'on trahit, des connaissances qu'on s'épuise à chercher et qui s'échappent, des enthousiasmes dont nous rions le lendemain, des luttes qui nous épuisent, des désespoirs qui tordent le cœur, des séparations qui nous frappent dans nos sentiments les plus chers et les plus sacrés. Voilà la vie, si nous devons périr! Et voilà la Providence!

Périr! Eh quoi! n'avez-vous jamais vu la justice avoir le dessous dans le monde? Le crime n'a-t-il jamais triomphé? N'y a-t-il pas des criminels qui sont morts au milieu de leur succès, dans l'enivrement de leurs voluptés impies? Socrate n'a-t-il pas bu la ciguë? L'histoire elle-même est-elle impartiale? La postérité, cette ombre que le juste invoque, entendra-t-elle son dernier cri? Qui soutiendra la pensée qu'un innocent puisse mourir dans l'opprobre et dans les supplices, et que cette pauvre âme ne soit pas reçue dans le sein de Dieu?

O dernier mot de la science humaine! ô sainte croyance! ô douce espérance! pourrait-on, sans vous, comprendre le monde, et pourrait-on, sans vous, le supporter? Une chaîne indissoluble unit ensemble la liberté, la loi morale, l'immortalité de l'âme et la providence de Dieu. Pas un de ces dogmes qui puisse périr sans entraîner la ruine de tous les autres. Nous les embrassons tous ensemble dans notre foi et dans notre amour. Il n'y a plus de place pour le désespoir dans une âme honnête profondément convaincue de son immortalité. Plus on médite sur l'immortalité de l'âme, et plus on trouve dans cette pensée la force de résister à tous les chagrins de ce monde. Mortels, ce monde est notre véritable patrie, nous tirons de lui nos peines et nos plaisirs, heureux s'il nous absout et nous récompense, malheureux à jamais s'il nous repousse et nous condamne. Immortels, nous ne faisons que le traverser; il n'est pour nous qu'un accident éphémère, et tout est bien, en dépit de la souffrance et de la douleur, pourvu que nous arrivions au terme de l'épreuve, libres de toute souillure. La douleur et la mort perdent leur aiguillon, quand nous fixons les yeux sur cet avenir sans nuage. La mort est si peu de chose que les hommes s'assemblent, dans leurs jours de fête, pour s'en donner le spectacle; la guerre elle-même se fait avec pompe et comme en cérémonie. Ce sont des jeux de scène et rien de plus; jouons notre rôle de bonne grâce, et n'accusons pas la Providence pour des infortunes prétendues que nous déposerons avec le masque. Est-ce donc notre âme qui souffre et qui meurt? Non, non, c'est l'homme extérieur, le personnage. Notre vie, à nous, est avec Dieu. Il n'y a de pensée réelle, substantielle, que la pensée de l'Éternel; il n'y a d'action véritable que l'accomplissement du devoir. Le devoir seul est vrai, le mal n'est rien. « Homme, de quoi te plains-tu [1]? De la lutte? C'est la condition de la victoire. D'une injustice? Qu'est cela pour un immortel? De la mort? C'est la délivrance! »

LOTERIES.

La loi du 27 mars 1836 a prohibé toute espèce de loteries. La peine, en cas d'infraction, est deux à six mois de prison, 100 à 6 000 francs d'amende, et la confiscation des fonds et effets qui se trouvent exposés ou mis en loterie.

On a seulement excepté de l'abolition « les loteries d'*objets mobiliers*, destinées à des actes de bienfaisance ou à l'encouragement des arts, lorsqu'elles auront été autorisées. »

Par cette unique exception, sont rentrés peu à peu la plupart des abus que l'on avait voulu détruire.

La spéculation a pris le masque du philanthrope ou du protecteur des arts pour exciter de trompeuses espérances et réaliser de scandaleux profits. On a contrevenu ouvertement à l'esprit de la loi en interprétant, par les équivoques les plus insoutenables, les mots *objets mobiliers;* en promettant un objet, on a eu soin d'en proclamer la valeur monétaire; on n'a pas offert, comme appât, aux joueurs une somme en pièces d'or; mais on leur a mis sous les yeux des lingots!

« Les effets attachés à la tolérance des loteries sont partout et toujours déplorables, dit M. Edgar Duval. Le jeu, en dévorant les plus petites épargnes, arrête la formation des capitaux et fait disparaître trop souvent ceux qui s'étaient déjà formés. Il nourrit dans l'esprit des populations la cupidité et l'amour du lucre. L'espoir de parvenir tout d'un coup et sans travail à la fortune engage bien des individus à risquer non-seulement leur petit avoir, la réserve péniblement amassée, mais souvent l'argent qui ne leur appartient pas, et dont la perte plonge des familles dans le désespoir. »

Les législateurs qui sanctionnent un pareil impôt (la loterie et les jeux) votent un certain nombre de vols et de suicides tous les ans. Il n'est aucun prétexte de dépense qui autorise la provocation au crime. J.-B. Say.

[1] Plotin, *Enn.*, III, liv. II, chap. 15; et *Enn.*, II, liv. IX, chap. 9.

LA FÉCULE.

Suite. — Voy. t. XXI, p. 318.

SUITE DE LA DESCRIPTION DES ESPÈCES.

Fécule de pomme de terre (fig. 12). Cette fécule est extraite des tubercules qui sont formés par le renflement de l'extrémité des branches souterraines ou des bourgeons souterrains. Sur la coupe transversale de l'un de ces tubercules on observe : 1° un épiderme; 2° une zone celluleuse analogue à l'écorce; 3° quelques vaisseaux disposés



Fig. 12. — Fécule de pomme de terre, grossie 400 fois.

circulairement et qui représentent le ligneux; 4° enfin un tissu utriculaire qui en constitue la masse presque entière, et qui peut être comparé à la moelle. Ce sont les utricules de cette dernière partie qui renferment la fécule. Les grains de cette fécule, dont les dimensions sont très-variables (les plus gros ont jusqu'à 0,075 de millimètre de diamètre), sont sphériques, ovoïdes, quelquefois obscurément triangulaires; les petits grains sont peu nombreux; les autres sont marqués de zones irrégulièrement concentriques autour du hile, qui est très-visible, et placé vers l'une des extrémités. On observe quelquefois deux ou plusieurs grains soudés ensemble.

Cette fécule est celle qui se vend au prix le plus bas : aussi est-elle souvent employée pour commettre des falsifications. En lui faisant subir certaines préparations, on la vend comme tapioka ou sagou; on la mélange avec l'arrow-root, ou bien on l'introduit dans le chocolat, etc.

Tapioka (fig. 13). Cette fécule est produite par la racine du manioc *(Manihot Jatropha)*, qui croît spontanément dans l'Amérique méridionale, mais qui, plus généralement, est cultivé dans toutes les parties du nouveau monde. Cette racine fraîche contient, comme toutes celles de la famille

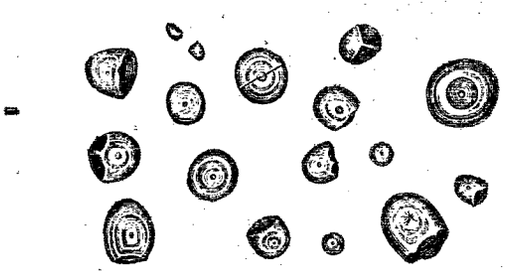


Fig. 13. Tapioka, grossi 400 fois.

des euphorbiacées, à laquelle elle appartient, un suc laiteux très-vénéneux, mais dont la partie nuisible est volatile et disparaît soit par la cuisson, soit par une simple exposition à l'air libre pendant vingt-quatre heures. Pour employer cette racine comme aliment, on la râpe, on la presse fortement pour en extraire le suc, et l'on fait sécher la farine qui reste dans le pressoir. Cette farine est fort recherchée dans nos colonies. Le suc qui s'écoule pendant la pression entraîne une assez grande quantité de fécule, qui est recueillie et lavée avec soin, et qui, après avoir été séchée sur des plaques chaudes, est livrée au commerce sous le nom de tapioka. Elle est alors agglomérée en petits grumeaux blanchâtres, irréguliers, un peu élastiques, qui sont formés par la réunion d'un grand nombre de grains de fécule dont la plupart ont été altérés par la chaleur, et ont laissé épancher la matière gommeuse qu'ils contenaient et qui les a soudés entre eux. Aussi l'observation microscopique fait-elle voir un grand nombre de téguments déchirés et vides, à côté de grains non altérés et d'un certain nombre d'autres plus ou moins déformés. Les grains entiers, qui ont de 0,005 à 0,025 de millimètre de diamètre, sont sphériques ou représentent une portion de sphère. Leur hile est très-grand et entouré de zones concentriques. On trouve souvent plusieurs grains réunis.

Arrow-root (fig. 14). L'arrow-root provient d'une plante nommée Maranta à feuilles de balisier *(Maranta arundinacea)*, qui est cultivée dans les Antilles. On l'extrait d'un tubercule blanc et charnu qui acquiert des dimensions assez considérables. A Cayenne, ces tubercules, cuits sous la cendre, sont regardés comme fébrifuges. On les écrase aussi sur les blessures, et on les regarde même comme un bon spécifique contre celles qui ont été faites par des flèches empoisonnées. C'est de là que viennent les noms de *plante à flèches, racine à flèches, arrow-root*, que porte cette plante dans les pays où on la cultive. La



Fig. 14. Arrow-root, grossi 400 fois.

fécule d'arrow-root, fort estimée pour ses qualités nutritives et pour la facilité avec laquelle les estomacs faibles la digèrent, constitue une poudre blanche assez semblable à la fécule de blé. Examinée au microscope, tous les grains, dont les plus gros atteignent 0,030 de millimètre de diamètre, représentent une portion de sphère ou un cylindre ayant une extrémité arrondie en calotte et l'autre aplatie. On voit souvent deux ou plusieurs grains réunis par leurs surfaces planes. Presque tous ont le hile très-visible, quelquefois fendu en étoile. Du reste, on ne voit pas de téguments vides, comme dans l'espèce précédente.

La suite à une autre livraison.

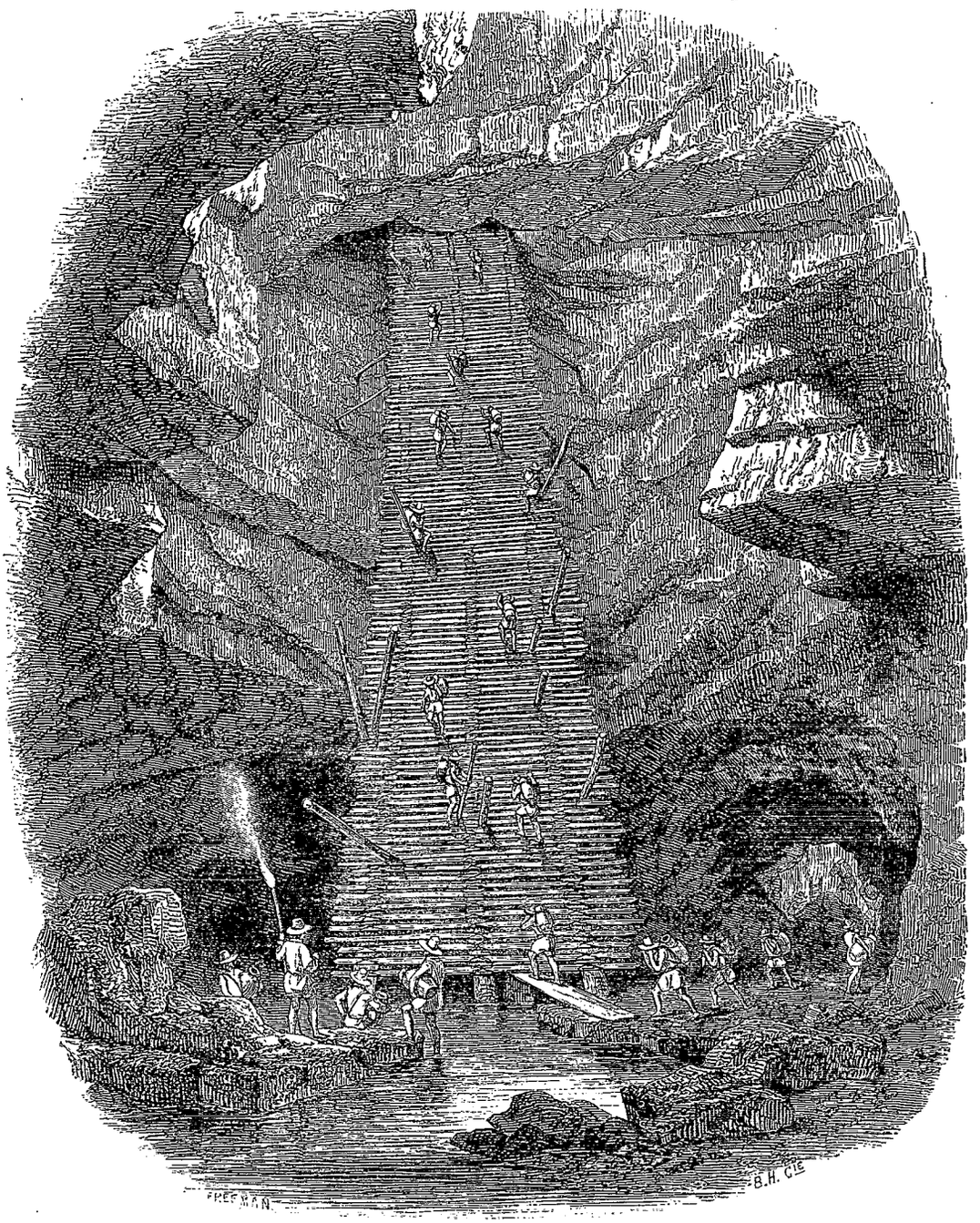
BOLONCHEN.

Bolonchen est un village indien situé à peu de distance des mines de Chunhuhu et d'Ytsimpe, dans le Yucatan. Son nom dérive de deux mots de la langue maya, et signifie les *neuf puits* (1). De temps immémorial, en effet,

(1) De *bolon*, neuf, et *chen*, puits. Nous rappellerons ici que la langue maya, parlée de temps immémorial dans ces régions si peu connues, a produit des poëmes qui ne sont pas tout à fait perdus. Waldeck donne des fragments de l'un d'eux.

neuf puits ont servi à désaltérer la nombreuse population qui habite ces régions arides, et on distingue aisément leurs orifices en arrivant sur la place du village. L'origine de ces précieux réservoirs est inconnue, comme celle des cités en ruine qui couvrent la contrée. Le soin principal des autorités municipales de Bolonchen consiste à conserver les neuf puits en bon état. Malgré leur vigilance, l'eau manque durant sept ou huit mois de l'année, et les gens du village se voient alors contraints d'aller s'approvisionner au fond d'une caverne qui s'ouvre à une demi-lieue de là, et que l'on ne doit pas confondre avec les citernes si connues du voyageur.

Ce prétendu puits porte un nom espagnol : on l'appelle



La Senora escondida (la Demoiselle cachée), dans le Yucatan. — D'après Caterwood.

la Senora escondida (la Demoiselle cachée), et une légende indienne en fait le séjour d'une jeune fille qui se cachait obstinément aux regards de sa mère. Ce fut en 1841 que M. Stephens et son habile compagnon, M. Caterwood, visitèrent cette grotte imposante. Pour y pénétrer, il est nécessaire de mettre de côté tout bagage superflu et de se munir de torches. La profondeur totale n'a pas moins de deux cent dix pieds, et lorsque l'on arrive à l'échelle grossièrement façonnée qui conduit au fond, il reste à descendre soixante à quatre-vingts pieds, en se posant avec précaution sur des troncs d'arbres qui ne sont nullement dégrossis. La largeur de ces degrés rustiques est d'environ douze pieds. On raconte à Bolonchen une foule de catastrophes arrivées à la suite de ces descentes périlleuses. Lorsque l'on est parvenu au bas de la caverne, des stalactites gigantesques, des pierres énormes superposées avec une sorte de régularité, vous rappellent que ce puits est, par sa structure colossale, tout à fait en harmonie avec les vastes cités en ruine qui ont occupé ces régions. Cette caverne communique avec une autre grotte d'un plus difficile accès, qui,

par des passages tortueux et irréguliers, conduit vers les sources des neuf puits.

Les anciens, moins profondément, il est vrai, que les modernes, ont eu l'idée des rapports de Dieu avec l'homme. Chez les Romains, outre Cicéron et Sénèque, l'historien Salluste est fort explicite sur ce point. Voici ce qu'il dit dans une lettre adressée par lui à Jules César : « Je tiens pour vrai qu'une puissance divine surveille les actions des hommes ; que, bonnes ou mauvaises, elles ne sont pas sans conséquence, et qu'elles ont pour leurs auteurs des suites de même espèce. Cela ne se manifeste pas tout d'abord, mais, en attendant, la raison de chacun lui montre dans sa conscience ce qui lui est réservé. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66.

Resté seul, je me suis mis à me promener dans ma chambre en continuant mon réquisitoire contre les domestiques.

Et, à ce propos, je ferai observer que le monologue, si souvent critiqué dans les pièces de théâtre, est, de toutes les formes de conversation, la plus ordinaire et la plus naturelle. Où trouver, en effet, un interlocuteur aussi intime, aussi discret, aussi conciliant et de meilleure compagnie que soi-même? Quel autre saurait faire répondre aussi facilement la pensée à la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer sans humeur? Le monologue est un perpétuel triomphe oratoire, un festin qu'on se sert de ses propres mains, et où tout agrée; Lucullus soupe chez Lucullus.

Je poursuivais donc tout bas mes récriminations avec une approbation croissante de mon auditoire intérieur. Les arguments accouraient à mon appel comme les soldats qui forment leurs rangs et prennent l'ordre de bataille.

En tête marchaient les grosses raisons commandées par la prudence, et destinées à combattre tout mariage sans munitions de réserve ; puis venait l'artillerie des suppositions, telles que chômages, accroissement de famille, maladies ; puis les troupes légères portant leurs drapeaux sur lesquels on lisait toujours le même mot : « Misère! misère! misère! »

Et quand j'avais fini, comme Homère, le dénombrement de cette redoutable armée, j'en venais, selon l'expression du palais, aux questions préjudicielles. Je me demandais comment l'idée de mariage était née si tard au cœur de Félicité, et y avait fait refleurir subitement cet été de la Saint-Martin. Je cherchais quel charme avait pu l'attirer vers cet amoureux déjeté, jaune et flageolant, que Roger comparait à un pois de Soissons desséché dans sa gousse.

Étrange égarement qui lui faisait sacrifier à des espérances incertaines un bonheur sûr et connu! Il était donc trop vrai que la plupart des enfants d'Adam n'avaient pas même eu de sagesse les cinq sous du Juif errant, et qu'ils ne pouvaient faire face aux besoins de chaque heure. Avec eux le passé n'assurait jamais l'avenir ; de longues années de raison ne les préparaient qu'à la folie. Ils marquaient leur route, comme le petit Poucet, avec des miettes qu'emportaient tous les oiseaux du ciel, et finissaient toujours par se trouver égarés, comme lui, sans direction et sans lumière.

Que pouvais-je y faire? J'avais crié à la folle créature que le logis de l'ogre était proche ; mais elle avait continué, certaine que Dieu accomplirait pour elle un miracle, et lui ferait trouver les bottes de sept lieues. J'avais désormais cessé d'être responsable, puisque rien ne pouvait lui faire regarder à ses pieds. Je rentrais chez moi avec ma lanterne, laissant Félicité à toutes les fondrières du chemin. Abandonné par elle, je l'abandonnais à mon tour.

VIII. UN PLAISIR DE TOUS LES AGES.

Tout à l'heure, trois musiciens ambulants se sont arrêtés sous mes fenêtres : c'étaient trois Allemands qui jouaient des fragments de symphonie avec un ensemble merveilleux.

J'ai toujours regardé la musique comme un complément du langage ; elle réveille certaines sensations que la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, « ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, » mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signification indécise! Il en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poëme sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendre une forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Parfois, c'est un féerique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit s'étendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines ; on entend le vent bruire dans les ombrages embaumés ; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines ; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins ; trois hommes se dirigent de trois points différents vers le Gruttli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore ; cette fois, c'est le hautbois qui se fait entendre ; des cris joyeux se répondent ; la danse des villageois commence ; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'allourdisse, que le ciel se plombe, que le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs effrayés. J'ai reconnu la symphonie de Beethoven.

Rêves charmants et toujours nouveaux, que l'âge ne peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant cette symphonie exécutée sous mes fenêtres. Renversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisant entendre des accords harmonieusement entrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientôt le violon a pressé le pas et élevé la voix ; il s'exaltait sans doute à la grandeur du spectacle ; il montrait

le soleil incendiant à l'horizon les brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le violoncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdonner l'abeille et le ruisseau bruire dans les glaïeuls. Les trois promeneurs se sont assis pour une intime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de jeune homme : — nom glorieux, amour partagé, épreuves victorieuses ; — il s'est montré tenant la réalité à la merci de sa fantaisie, comme l'archange de Raphaël tient le démon.

Puis l'alto a parlé à son tour : il a dit ses durs travaux, sa forte patience, ses buts déjà atteints, et ceux qu'il voit plus rapprochés ; pour lui, la vie est une moisson mûre, et sa faucille est aux pieds des épis.

Enfin le violoncelle a élevé sa voix où vibre une onction attendrie. Il a redit les confidences de ses deux compagnons en y joignant les leçons de l'expérience. Répété par lui, le chant d'espoir de la jeunesse est devenu plus calme, l'hymne de triomphe de l'âge mûr est devenu plus doux, et, ramenés par cette voix d'une sagesse émue, l'alto et le violon ont fini par se confondre avec elle dans un mélodieux accord.

Je ne suis sorti de mon espèce d'hallucination qu'en entendant retentir dans la sébile de fer des Allemands les gros sous que leur jetaient les auditeurs de la rue ; j'ai voulu m'associer à leur générosité, et les trois musiciens ont paru enchantés de la recette : aussi sont-ils repartis en jouant une hongroise qui m'a fait tressaillir.

Cet air, je le reconnais : c'est lui que répétait l'orchestre du bal, la première fois que je vis celle qui devait assurer mon bonheur. Je ne l'ai jamais entendu depuis sans me reporter, par la pensée, à cette soirée qui décida de ma vie ; en l'écoutant, il me semble que je rebrousse en arrière jusqu'à l'âge où la vie était encore pour moi comme un livre dont les feuillets n'avaient point été coupés, et que je possédais sans le connaître.

J'ai refermé ma fenêtre ; je me suis rassis, le front appuyé contre le marbre de ma cheminée, et j'ai laissé mon esprit remonter lentement ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même, Insensiblement toutes les images du passé se sont ravivées ; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible confiance de ceux qui croient et espèrent. Ces souvenirs on passé sur mon cœur comme un vent de printemps sur une terre glacée ; je l'ai senti se ranimer, s'attendrir. Je me suis levé, j'ai ouvert mon secrétaire, et, dans un tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris une petite cassette d'écaille d'où s'est exalé un parfum de vétyver. — Il m'a semblé respirer un souffle qui avait passé sur ma jeunesse. — Allons, du courage ! osons regarder en face ces souvenirs heureux ; nous promener sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont le temps a fait des ruines ! — Mais surtout fermons la porte à double tour, afin que personne ne puisse nous surprendre dans cette revue.

IX. REVUE D'UN VIEUX SECRÉTAIRE.

La revue d'un secrétaire depuis longtemps à notre usage n'est pas un acte sans importance ; qui peut être sûr de fouiller impunément dans ces archives du passé ? d'y retrouver sans embarras les vestiges de ses sentiments et de ses habitudes ?

Que d'accusations souvent dans les témoins muets de notre vie ! Il semble que chaque objet dont nos yeux sont frappés élève successivement la voix pour nous raconter un chapitre de nos mémoires ; et si le récit déplaît, nous avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa voix continue à vibrer ; nous l'emportons au dedans de nous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le nôtre ; laissons la petite cassette, et voyons le reste.

Premier tiroir. Il ne renferme que des quittances. D'abord leur aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année ; elles semblent proclamer ma prudence et ma régularité ; mais une réflexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien d'entre elles constateraient ma négligence ou mes caprices ! Que de dépenses mal faites ! que d'achats infructueux ! que de folles expériences ! De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir ! Combien de ressources gaspillées par irréflexion ! Je crois lire au dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la main qui écrivait sur les murs de la salle du festin de Balthasar : *Vanité ! sottise ! sensualité !...* Je n'en veux pas lire davantage, et je renferme brusquement ces impertinentes.

Deuxième tiroir. Ici sont les ordonnances du médecin et les remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure de toutes les créancières ! Les comptes de tout à l'heure rappelaient la rançon payée aux besoins de la vie ; ceux-ci rappellent la rançon payée aux infirmités. Ils sont à la fois un souvenir et un avertissement ; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils semblent me dire : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Troisième tiroir. Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des échantillons de minéraux, des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toujours commencées et toujours interrompues ; une nouvelle preuve de notre inconsistance et de nos variations. Mme de Staël a dit que tout ici-bas n'était « que des commencements. » Mon tiroir le prouverait au besoin.

Quatrième tiroir. Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiéroglyphes qui n'auront jamais de Champollion ! Ma vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres ; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

Cinquième tiroir. Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis perdus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe ; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah ! ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges ! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret ; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi ! partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi ! l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri qu'il répétait avec vous ! Quel plus amer désappointement ! comme il décourage des hommes et fait

douter de l'avenir! Ne nous arrêtons pas à ces pensées; je ne veux point lire ces témoignages de promesses oubliées, de croyances trahies... Celui qui les a écrits et que j'aimais n'est plus sur cette terre; une autre âme anime la forme qui porte son nom.

Sixième tiroir. Ici se trouve la cassette; c'est elle qu'il faut ouvrir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, ma main tremble; enfin le couvercle est soulevé! Les voilà, les trésors de mon pauvre foyer, les diamants de ma couronne domestique; tous les doux souvenirs d'autrefois y sont représentés; je puis relire là le poëme de ma jeunesse et de mon âge mûr, écrit, comme les annales des Incas, par des symboles parlants. Chaque objet que mon œil retrouve redit un épisode de ce poëme. Ici, une branche de laurier flétri me reporte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le collége chargé de couronnes; là, une fleur d'oranger arrachée au bouquet de ma fille Anna me rappelle ce jour de joie douloureuse où sa mère et moi l'avons remise à l'amour d'un autre protecteur. Hélas! tous deux devaient être bientôt enlevés à notre foyer par les exigences du devoir; tous deux, à peine entrevus depuis, ont désormais leur vie ailleurs! Je vous presse sur mes lèvres, pâle fleur et pauvre feuille fanée, qui seules maintenant me restez d'elle et de lui!

Mais que d'autres souvenirs près de vous! Cet anneau d'alliance retiré du doigt de leur mère avant de la cacher



Dessin de Karl Girardet.

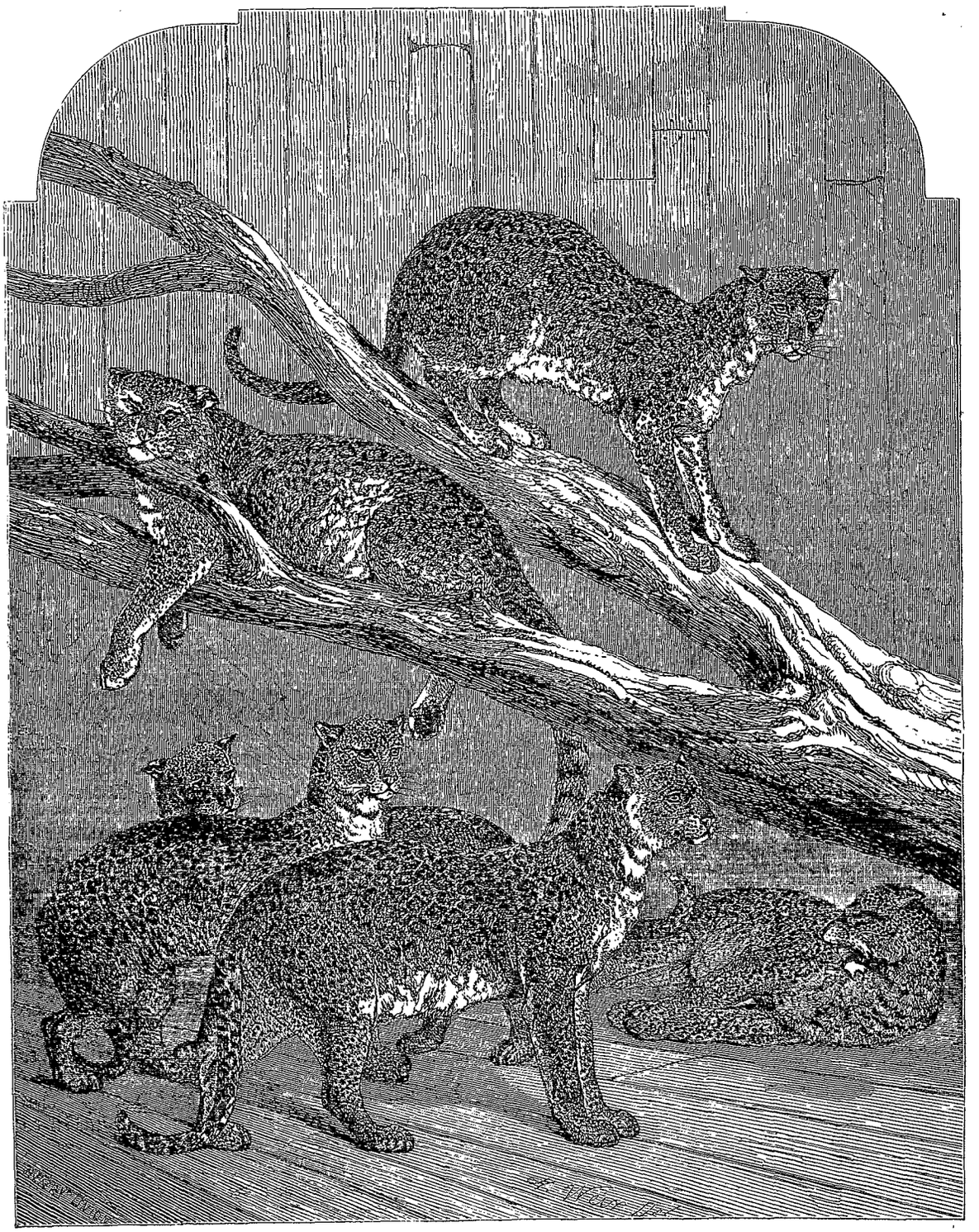
sous le linceul, ce collier de corail, ce bracelet d'argent qui la parait aux jours de sa jeunesse et de sa beauté! Oh! comme à leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire!

Je me suis assis; j'ai repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années; j'ai rouvert nos lettres jaunies par le temps. Les voilà bien telles que notre fièvre d'abord les avait faites, avec leur écriture fine et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corset, avec les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on n'a jamais tout dit. Je les relis partagé entre l'attendrissement et le sourire. Que de points d'exclamation! on dirait le défilé d'un régiment de petits lanciers. Mais aussi que d'abondance de cœur! quel flot d'espérances! comme on croit de bonne foi à ses exagérations! comme l'impossible paraît facile! Eh! pourquoi serait-on jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe à demander le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre du ciel.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout à coup quelques fleurettes en débris. Ah! le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur; je les reconnais; c'est le premier don de Louise, le fragile anneau qui commença à unir nos deux destinées.

La suite à une autre livraison.

LÉOPARDS.



Léopards des jardins zoologiques *(Zoological gardens)*. — Dessin de Weir.

Ils vivent dans leur vaste cage en joyeuse compagnie; la concorde et la paix sont avec eux; leur regard exprime la confiance; ils se promènent avec une certaine grâce et une élégance qui semblent s'accorder mal avec ce que l'on rapporte de leurs instincts bas et de leur nature féroce; leurs jeux sont animés et parfois naïfs, comme si le regret de la liberté perdue n'était plus là, ou comme si les soins qu'ils reçoivent dans leur captivité avaient transformé leur caractère et pour ainsi dire « dépouillé en eux le vieux léopard. »

Apparences trompeuses! Examinez plus attentivement chacun des traits qui caractérisent ces animaux astucieux et cruels. Ce regard qui vous paraissait confiant n'est qu'inquiet, ces yeux sont hagards, ces mouvements en apparence si moelleux et si nonchalants sont par instants d'une rapi-

dité effrayante. Si vous rendiez ces léopards à la liberté, à leurs solitudes sauvages, aussitôt, sans transition, vous les verriez redevenir eux-mêmes. Ils seraient bassement féroces, et cruels par plaisir, c'est-à-dire sans nécessité. Leur premier acte serait de déchirer leurs semblables; car le léopard est de la race du tigre, dont rien ne peut fléchir la nature; et, comme l'a dit, sous des traits si saisissants, un grand peintre de la nature, Buffon, « ni la force ni la violence ne peuvent le dompter; il s'irrite des bons comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une proie nouvelle qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace de ses frémissements affreux mêlés de grincements de dents, et vers laquelle il s'élance malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer. » On a vu des léopards qui, pris très-jeunes et apprivoisés avec soin, avaient paru changer tout à fait et devenir doux et dociles; on en a vu qui suivaient en liberté leur gardien, qui se laissaient même caresser, qui jouaient avec les animaux domestiques. Mais, au moment où l'on avait le moins de méfiance, l'instinct féroce se réveillait en eux, et malheur à la victime qui tombait sous le premier accès de leur férocité! Heureusement la race n'en est pas nombreuse; elle paraît confinée aux régions chaudes de l'Afrique et à quelques parties de l'Inde, telles que la Soungarie, la Mongolie; peut-être va-t-elle jusqu'aux monts Altaï. Dans ces diverses régions, le léopard habite les forêts les plus épaisses et les endroits les plus reculés; bien plus rarement que le tigre il quitte ses sombres retraites.

La nourriture des léopards du jardin zoologique consiste habituellement en viande de bœuf; on la fait entrer par une ouverture pratiquée dans le plancher supérieur. Averti par l'aiguillon de la faim, lorsque l'heure de son repas approche, le léopard prend une physionomie indicible au premier bruit qui lui annonce l'arrivée du gardien apportant sa nourriture. Son regard s'attache à l'ouverture du plafond; à peine a-t-il aperçu la proie, il s'élance d'un seul bond, et de sa redoutable griffe la saisit avant même qu'elle ait eu le temps de tomber à terre.

Les victimes habituelles du léopard, à l'état sauvage, paraissent être des animaux faibles, tels que daims et antilopes; quelquefois, mais tout à fait accidentellement, il attaque les fermes du voisinage de la forêt qui lui sert de repaire habituel, emporte les brebis, les volailles, et même les chiens s'il peut les surprendre et les exterminer assez vite pour qu'ils n'aient point le temps de donner l'éveil par leurs aboiements. Les lièvres et les différents gibiers à plumes sont souvent sa proie; il attaque parfois les singes, et comme il peut sauter avec une merveilleuse facilité, il les suit de branche en branche, et rarement ils échappent à son agilité. On a vu cependant des singes se coaliser pour résister à ses attaques, se réunir en corps nombreux et parvenir à lui échapper. Nous avons cité, page 103 du tome Ier de ce recueil, une attaque de léopard par des babouins : le fait est rare.

Un grand nombre de voyageurs rapportent que l'audace du léopard va jusqu'à chasser et attaquer les éléphants; cette formidable chasse doit être seulement pour lui une occasion d'exercer ses forces et sa rage : à quoi les résultats d'une pareille lutte, même fût-il victorieux, pourraient-ils lui servir? Du reste, dans les forêts épaisses qu'il habite, où nul sentier n'est frayé, il ne peut guère que surprendre sa proie; difficilement il peut la poursuivre. Ses jambes étant courtes proportionnellement au corps, il ne saurait marcher ou courir aussi vite que ceux qui les ont plus longues; par compensation, il peut faire des bonds prodigieux sans effort; il attend l'ennemi à l'affût et s'en empare avec la plus grande facilité.

Le léopard n'attaque pas l'homme lorsqu'il n'est pas insulté; mais à la moindre provocation, il entre en fureur, se précipite sur lui avec la rapidité de la foudre, et le déchire avant qu'il ait eu le temps de penser à la possibilité d'une lutte.

Quelque redoutable que soit un pareil ennemi, l'homme ne craint pas cependant de lui faire partout une chasse active. Les nègres, quoiqu'ils le craignent beaucoup, le recherchent pour s'emparer de sa fourrure. On prend d'ordinaire le léopard au piége; quelquefois on le chasse comme le sanglier ou comme le renard. Le chien, que cet animal féroce saisit et extermine presque instantanément lorsqu'il peut le surprendre par ruse et le voler en quelque sorte, le chien le fait fuir dans une chasse régulière, surtout lorsque l'homme est présent. Le léopard poursuivi s'élance alors sur le premier arbre qu'il rencontre, et croit éviter ainsi le danger qui le menace; mais c'est là que l'atteint le plus sûrement l'arme du chasseur.

On ne peut guère s'emparer du léopard vivant que lorsqu'il est encore très-jeune : aussi est-il beaucoup plus rare dans les galeries d'Europe que le tigre et le lion; les six individus réunis ensemble dans l'une des cages du jardin zoologique de Londres sont une vraie curiosité pour les amateurs d'histoire naturelle.

Peut-être ces six individus ne sont-ils pas tous de vrais léopards et parmi eux se rencontre-t-il des panthères. Les deux espèces présentent de grandes analogies, sinon une identité complète de mœurs, et leurs caractères extérieurs se ressemblent aussi beaucoup : aussi la plupart des voyageurs les ont-ils confondues; les marchands de fourrures emploient indistinctement les noms de panthère et de léopard. Aux amateurs qu'une distinction zoologique entre les deux espèces intéresserait, nous rappellerons les principaux caractères suivants :

Le léopard est plus grand que la panthère; sa taille ordinaire varie de 3 pieds 11 pouces à 4 pieds et plus, non compris la queue, c'est-à-dire qu'elle égale presque la stature d'une lionne. La tête est moins longue que chez la panthère. La queue a la longueur du corps seulement, tandis que chez la panthère elle égale la longueur du corps et de la tête pris ensemble. Le corps est d'un fauve clair dessus, blanc dessous chez le léopard; il est d'un fauve jaunâtre foncé chez la panthère. On remarque sur chaque flanc, chez le léopard, dix rangées de taches noires en forme de rose, c'est-à-dire composées de cinq ou six taches simples; ces taches sont assez rapprochées les unes des autres, et elles ont 0m,041 environ de diamètre, avec le centre plus foncé que le fond du pelage; ces mêmes taches existent aussi chez la panthère, mais les rangées ne sont plus que de six ou sept sur chaque flanc, et, du reste, elles sont plus distantes, ayant au plus de 0m,027 à 0m,032 de diamètre, avec le centre de la même couleur que celle du fond du pelage.

A ces différences générales, on peut ajouter quelques caractères particuliers observés sur un jeune individu qui a vécu à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et qui a été décrit par Frédéric Cuvier. Toutes les parties supérieures du corps et la face interne des membres ont la couleur fauve clair dont nous avons parlé; les parties inférieures sont blanches; les unes et les autres sont couvertes de taches qui varient par leur nombre, leur forme et leur étendue. Celles de la tête, du cou, d'une portion des épaules, des jambes antérieures et postérieures, sont pleines, petites, assez rapprochées l'une de l'autre et d'une manière confuse; celles des cuisses, du dos, des flancs et d'une

partie des épaules sont également pleines et petites; mais elles sont groupées circulairement, de manière que chaque groupe forme une tache isolée : ce sont ces taches que nous avons précédemment désignées par le nom de *roses;* de plus, la partie circonscrite par ces réunions de petites taches, étant d'un ton jaunâtre plus foncé que celui du fond du pelage, contribue à les détacher davantage les unes des autres. Le ventre a de grandes taches noires, qui ne sont pas aussi nombreuses que sur les autres parties, et celles de la face interne des membres sont allongées et transversales. Des taches entourent le bas de la queue en dessus d'un demi-anneau; d'autres, vers le haut des épaules, sont longues, étroites, verticales et accouplées deux à deux sur la même ligne, ce qui les fait remarquer entre toutes les autres; le derrière de l'oreille est noir, avec une raie blanche transversale dans son milieu. Une tache de couleur noire se détache sur le fond blanc de la lèvre, vers l'angle de la bouche, et une autre de couleur blanche est située au-dessus de l'œil.

Le léopard auquel se rapportent les caractères précédents, quoique jeune encore, était adulte; il avait acquis toute sa croissance, à en juger par l'élégance de ses proportions. Il avait 2 pieds et demi de la partie postérieure de l'oreille à l'origine de la queue, et 7 pouces et demi de cette même partie de l'oreille au bout du museau; sa hauteur, aux épaules comme à la croupe, était d'environ 2 pieds 1 pouce, et sa queue avait 2 pieds 3 pouces. C'est du Sénégal qu'il avait été amené à Paris.

Il faut encore rappeler que le léopard est propre à la fois à l'Afrique et à l'Inde, comme nous l'avons vu précédemment, tandis que la panthère ne se trouve que dans l'Inde, au Bengale, où elle est commune, dans les îles de la Sonde, probablement aussi à Java, à Sumatra, etc.

C'est le léopard plutôt que la panthère qui paraît avoir fourni les plus nombreux individus aux arènes, chez les Romains, si l'on en juge, soit par les représentations graphiques que nous ont conservées les monuments, soit par les descriptions, soit par les pays d'où on les faisait venir. Pompée en exposa en public jusqu'à quatre cent dix, et Auguste quatre cent vingt.

LE MARCHAND ANGLAIS D'AUTREFOIS.

Ceux qui ont connu le marchand de Londres d'il y a trente ans, doivent se rappeler la perruque poudrée et la queue, les souliers à boucles, les bas de soie bien tirés et les culottes étroites, qui faisaient reconnaître le boutiquier de l'ancienne école. Si pressées et si importantes que fussent les affaires qui l'appelaient au dehors, jamais ce superbe personnage ne rompait le pas digne et mesuré de ses ancêtres; rien ne lui était plus agréable que de prendre sa canne à pomme d'or et de quitter sa boutique pour aller visiter ses voisins les plus pauvres, et faire parade de son autorité en s'informant de leurs affaires, en s'immisçant dans leurs querelles, en les forçant de vivre honnêtement et de diriger leurs entreprises d'après son système. Il conduisait son propre commerce exactement à la manière de ses pères. Ses commis, ses garçons de magasin, ses commissionnaires, avaient des uniformes particuliers, et leurs rapports avec leurs chefs ou entre eux étaient réglés d'après les lois de l'étiquette établie. Chacun d'eux avait son département spécial; au comptoir, ils gardaient leur rang avec une exactitude pointilleuse, comme des États voisins, mais rivaux. La boutique de ce marchand de la vieille école conservait toutes les dispositions et tous les inconvénients des siècles précédents : on ne voyait pas à sa devanture un étalage fastueux destiné à amorcer les passants, et le vitrage, enchâssé dans de lourdes travées de bois, était bâti d'après les anciens modèles.

Le siècle actuel a produit une nouvelle école de marchands dont la première innovation a été de renoncer à la perruque poudrée et de congédier le barbier avec sa boîte à pommade. Grâce à ce progrès, une heure a été gagnée sur la toilette de chaque jour. La seconde a consisté à remplacer les souliers et les « inexpressibles, » dont les complications de boucles et de cordons et les formes étroites exigeaient une autre demi-heure, par des bottes à la Wellington et des pantalons que l'on met en un tour de main, et qui laissent au corps toute la liberté de ses allures, quoique peut-être un peu aux dépens de la dignité extérieure. Ainsi vêtus, ces actifs marchands peuvent presser ou ralentir le pas selon que les affaires qui les appellent au dehors sont plus ou moins urgentes; ils sont d'ailleurs si absorbés par le soin de leurs propres affaires, qu'ils savent à peine les noms de leurs plus proches voisins, et qu'ils ne s'inquiètent point si ces gens-là vivent en paix ou non, aussi longtemps que l'on ne vient pas briser leurs vitres.

L'esprit d'innovation ne s'est pas arrêté là : les boutiques de cette nouvelle race de marchands ont subi une métamorphose aussi complète que leurs propriétaires. L'économie intérieure de la maison a été réformée en vue de donner au travail toutes les facilités imaginables. On a dispensé les employés de toutes formalités d'étiquette; on a même consenti tacitement à suspendre les égards dus au rang, en tant qu'ils pouvaient arrêter l'expédition des affaires; enfin, à l'extérieur, des vitrines construites en verre plat, avec des bordures élégantes, et s'étendant du sol jusqu'au plafond, ont attiré les regards sur toutes les séduisantes nouveautés du jour.

Les résultats de cette rivalité inégale entre les anciens marchands et les nouveaux sont connus de tout le monde. Les paisibles héritiers des vieilles traditions, les boutiquiers fidèles « à la vieille mode » de leurs pères, succombèrent l'un après l'autre sous l'active concurrence de leurs voisins plus alertes. Quelques-uns des disciples les moins infatués de la vieille école adoptèrent le nouveau système; mais tous ceux qui essayèrent de résister au torrent furent engloutis. Nous ajouterons que le dernier de ces intéressants spécimens du bon vieux temps, qui avait survécu à onze générations de boutiquiers, et dont les vitrages non modernisés réjouissaient l'âme des vieux tories passant dans Fleet-Street, a fini par disparaître après avoir vu son nom figurer dans la gazette à l'article *Banqueroutes* (1).

Il semble que chez les anciens l'homme, sachant qu'il ne pouvait compter que sur lui-même et qu'il n'avait rien à attendre de ses dieux, qui lui étaient supérieurs sans lui être compatissants, mettait dans la conduite de sa vie plus de fermeté et plus de prudence, et, quand il était malheureux, plus de dignité à souffrir le malheur. Dans nos adversités, nous avons toujours Dieu pour refuge, parce que notre Dieu est un Dieu qui console ceux mêmes qu'il ne soulage pas. Les anciens n'avaient que leur courage pour appui. SAINT-MARC GIRARDIN, *Pindare.*

MŒURS DES KALMOUKS.

Voy. t. XXI, p. 225.

Les tentes des Kalmouks, que les Russes appellent kibitkas, sont faites en feutre; elles ont quatre à cinq mètres

(1) Cobden, Londres, 1835.

de diamètre; cylindriques jusqu'à la hauteur de l'épaule, elles sont surmontées d'un toit conique, percé d'une ouverture destinée à laisser passer la fumée. La charpente est composée d'un léger grillage formé de plusieurs pièces séparées, pour la facilité du transport. La toiture consiste en un cercle de bois, supporté par un grand nombre de petites poches qui se relient à la partie supérieure du pourtour du grillage. Deux chameaux suffisent pour transporter une kibitka assez grande pour abriter une famille entière.

Au centre de la tente est ordinairement un trépied qui sert à soutenir la marmite où l'on cuit la viande et où l'on prépare le thé. Sur le sol sont des nattes, des tapis, des feutres. En face la porte sont des couchettes; aux parois de la tente pendent les armes, les outres, les ustensiles de ménage, les provisions.

Les femmes font la cuisine, soignent les enfants, dressent les tentes, fabriquent les vêtements et les fourrures, et s'occupent du bétail; elles perdent vite le peu d'attraits qu'elles ont dans le jeune âge, et, en vieillissant, leurs formes et leur physionomie prennent un caractère masculin qui est loin de leur être favorable.

La frugalité des Kalmouks est remarquable. Ils vivent surtout de thé; rarement ils achètent un peu de gruau ou de pain aux Russes de leur voisinage. Ils reçoivent le thé, feuilles et tige, de Chine, sous forme de briquettes très-dures; les femmes en cassent quelques morceaux, les jettent dans la marmite de fonte ou de fer, et les assaisonnent avec



Intérieur d'une tente de Kalmouks. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

du lait, du beurre et du sel, ce qui finit par composer une sorte de soupe d'un jaune rouge sale. Si ce mets n'est pas du goût des Européens, il n'en paraît pas moins excellent aux Kalmouks. On lui attribue de plus la vertu de prévenir la plupart des maladies que produisent les refroidissements. On le sert dans de petits vases en bois, ronds et de peu de profondeur, fabriqués avec des racines tirées de l'Asie et très-estimées.

Les femmes ne nettoient jamais les marmites qu'avec le revers de leur main : c'est un détail que les hôtes des Kalmouks aimeraient à ne point connaître; mais il est impossible de l'ignorer, la cuisine, le salon, la chambre à coucher et le reste ne faisant qu'une seule et même pièce. Un usage si ridicule semblerait indiquer peu de goût pour la propreté; cependant les tentes des Kalmouks sont en général tenues avec beaucoup d'ordre et de soin : les kotes russes sont loin d'être aussi propres.

Les Kalmouks, comme la plupart des peuples de race mongole, sont bouddhistes ou plutôt lamistes; mais leur bouddhisme est très-altéré. Ils ont un grand nombre d'idoles qui généralement ont des figures de femme. Ils reconnaissent un Dieu suprême auquel sont soumis les génies bons et mauvais. Ils croient à la transmigration des âmes comme à une épreuve plus ou moins longue que tout être doit subir avant de paraître devant le souverain juge. Les saints (et tous les bouddhistes peuvent aspirer à le devenir) auront pour récompense le repos dans la vie éternelle en conservant leur individualité.

Les Kalmouks célèbrent tous les ans trois grandes fêtes; chacune d'elles dure quinze jours. La plus importante est destinée à fêter le retour du printemps; la seconde, vers le mois de juin, à bénir les eaux; la troisième est la fête de la lampe et se célèbre en décembre.

Bergmann a donné une belle description de la fête du

printemps (*zackan-zan*). Des prêtres ouvraient la marche de la procession en jouant des airs étranges dans de grandes trompes; derrière on portait des caisses sacrées contenant des images divines, et on alla les placer sur un autel construit à ciel découvert. Bientôt après, le lama fut porté en palanquin devant l'autel. Les rideaux qui cachaient les images se levèrent, et le peuple ainsi que les prêtres et les princes se prosternèrent trois fois. Le vice-khan prit place près du lama sous un grand parasol rouge. Un dîner, où l'on mangea beaucoup de moutons, du thé et des gâteaux, fit partie de la cérémonie religieuse et se prolongea jusqu'au coucher du soleil; il était entremêlé de prières et des diverses évolutions accoutumées du culte.

Dans les chants religieux, les notes aiguës et les notes graves se succèdent alternativement; les mesures sont tour à tour longues et rapides. Hommaire de Hell ne les trouva point sans harmonie.

Le jaune et le rouge sont les couleurs religieuses. Les temples sont ordinairement décorés de riches tentures de soie et d'une multitude d'images parmi lesquelles domine l'idole en bronze de Dchakdchamouni (le bouddha Shakkia-mouni) (1). On y voit aussi une multitude de coupes d'offrandes remplies de grains, et un vase d'eau sacrée dans lequel trempent des plumes de paon. Les prêtres aspergent le peuple avec cette eau où entrent du safran et du sucre; ils en boivent aussi une partie et se lavent le visage avec le reste.

Quoique les Kalmouks n'admettent point de peines éternelles, les prêtres ont cherché à accréditer la croyance que



Musique religieuse des Kalmouks. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

des supplices sans fin seront le partage de ceux qui auront commis l'un de ces cinq péchés : l'irrévérence à l'égard de Dieu, le vol dans les temples, le manque de respect envers les parents, le meurtre, les offenses envers le clergé.

AVENTURES DE DONA CATALINA DE ERAUSO,

SURNOMMÉE LA NONNE-LIEUTENANT (*Monja-Alferez*).

Cette femme, dont la vie, racontée par elle-même, ressemble à un roman « de cape et d'épée » (comme diraient certains auteurs), était née, en 1592, à Saint-Sébastien de Guipuzcoa. Son père, ancien capitaine, s'appelait don Miguel de Erauso, sa mère, dona Maria Perez de Galarraga. Elle ne fut élevée dans la maison paternelle, avec ses frères et sœurs, que jusqu'à l'âge de quatre ans. En 1596, on la fit entrer au couvent des dominicaines de Saint-Sébastien le Vieux, dont une de ses tantes était la prieure. Lorsqu'elle eut quinze ans, au moment d'achever son noviciat, elle eut une querelle avec une religieuse, entrée veuve au couvent, et qui, plus robuste qu'elle, la frappa rudement. Catalina, irritée, prit en aversion la vie du cloître. Pendant la nuit du 18 mars 1607, comme elle était agenouillée dans le chœur pour les matines, sa tante la pria d'aller lui chercher son bréviaire; elle se rendit donc dans la cellule de sa tante, et elle y vit les clefs du couvent pendues à un clou. Elle revint au chœur avec le bréviaire, et demanda la permission de se retirer, sous prétexte qu'elle était souffrante; mais au lieu d'aller à son lit, elle retourna dans la cellule de sa tante, y prit les clefs, du fil, des aiguilles, des ciseaux, et elle sortit du couvent. Quand elle se trouva dans la rue, elle fut fort embarrassée. Depuis

(1) Voy. la relation de Fa-hian, dans le livre sur les *Voyageurs anciens*, p. 357.

l'âge de quatre ans, elle n'avait jamais fait un seul pas dehors. Il était encore nuit; elle marcha de côté et d'autre, à l'aventure, et arriva enfin, hors des murs, vers un grand bois de châtaigniers : elle se réfugia dans le fourré le plus épais, et elle y resta trois jours, qu'elle employa très-activement à transformer sa basquine de drap bleu en haut-de-chausses, et son jupon de laine verte en pourpoint et en guêtres. Ensuite elle coupa ses cheveux. A la troisième nuit elle partit, et, après avoir marché pendant l'espace de vingt lieues dans la campagne, en évitant les villages et vivant seulement d'herbes et de racines, elle arriva à la ville de Vittoria. Elle erra quelque temps dans les rues et s'offrit comme domestique dans plusieurs maisons bourgeoises. Un professeur de belles-lettres, nommé Francisco de Cerralta, la prit à son service. Il se trouva qu'il avait épousé une cousine germaine de la mère de Catalina; mais celle-ci n'eut garde d'en rien dire. Du reste, elle ne séjourna guère que trois mois dans cette maison : Francisco de Cerralta, voyant qu'elle lisait bien en latin, avait voulu la contraindre à étudier, et, dans un moment d'impatience, l'avait frappée; elle résolut aussitôt de fuir, et elle fit marché avec un muletier, qui se chargea de la mener à Valladolid pour le prix de douze réaux. Catalina ne fait point difficulté d'avouer qu'elle avait pris ces réaux, en compagnie de quelques autres, dans la bourse du professeur. On voit qu'il ne faut pas s'attendre à rencontrer des exemples de vertu dans l'existence de cette jeune vagabonde. L'éditeur de son *auto-biographie* a choisi pour épigraphe : « Je na- » quis pour être héroïne; mais je me trompai dans un si » difficile chemin. » Catalina s'écarta tellement du chemin que doit suivre le véritable héroïsme, qu'elle se fourvoya très-souvent sur celui des spadassins et des fripons, bien qu'elle ait fait preuve, en maintes circonstances, de quelques qualités assez remarquables.

A Valladolid, Catalina prit le nom de Francisco Loyola, et parvint à entrer comme page dans la maison d'un secrétaire d'État, don Juan de Idiaquez, homme d'une grande probité et de mœurs austères, dont l'on peut voir encore le tombeau à Saint-Sébastien, où il était né. La condition était aussi heureuse que possible; mais un jour Catalina vit son père lui-même dans le cabinet de son maître, et l'entendit parler de poursuites à faire pour retrouver sa fille, échappée du couvent. Sur-le-champ elle monta dans sa chambre, prit son petit bagage, douze doublons qui, cette fois, étaient à elle, et partit avec un muletier pour Bilbao, « sans que je susse où me diriger, ni que faire, dit-elle, sinon me laisser aller au vent comme une plume. » Elle n'avait pas été bien avisée de se rendre à Bilbao : d'abord, elle ne trouva point à s'y placer; puis, quelques enfants, la voyant aller et venir comme un pauvre chien abandonné, coururent après elle et s'obstinèrent à la harceler; irritée, elle leur jeta des pierres. On l'arrêta et on la garda en prison pendant un mois. Quand elle eut recouvré sa liberté, elle se rendit à Estella, en Navarre, où elle servit deux ans comme page. Elle avait beaucoup grandi, ses traits avaient changé, sa physionomie et sa démarche n'avaient plus rien de féminin; il lui vint l'audacieuse pensée d'aller dépenser ses économies dans sa patrie même, à Saint-Sébastien. Elle s'y promena en beaux habits. Un jour, étant à l'église, sa mère la regarda un instant avec attention, puis détourna les yeux. Il fallait que Catalina, pour ne pas se jeter dans les bras de la pauvre femme, eût un amour sauvage de liberté et un cœur de fer. Elle fut au moment d'être reconnue par ses compagnes d'enfance : à la fin de la messe, des religieuses l'appelèrent; elle feignit de ne pas comprendre, et, après leur avoir fait beaucoup de saluts, elle se retira. Cet incident lui inspira de l'inquiétude; elle s'éloigna sans délai de Saint-Sébastien, et, après quelques excursions, elle alla à Séville. La domesticité n'était plus de son goût; elle avait dix-huit ans, elle était vigoureuse; une sorte de passion pour le mouvement et un extrême besoin d'activité l'engagèrent à entrer en qualité de mousse sur une galère du célèbre don Luis Fajardo, qui partait pour une expédition aux salines d'Araya. Elle avait choisi cette galère parce qu'elle y avait rencontré un de ses oncles, nommé Miguel de Echazareta, qui était capitaine. Naturellement le métier de mousse lui parut plus dur que celui de page; après un engagement entre la flotte et une escadre ennemie, qui fut vaincue, on aborda à Carthagène des Indes. Dans ce port, Catalina se fit rayer du cadre des mousses et entra au service d'un autre de ses oncles, le capitaine Eguino, et elle le suivit au Nombre-de-Dios. Mais bientôt, par un motif qu'elle ne dit point, elle prit à son oncle cinq cents piastres, laissa partir la flotte, et s'embarqua pour Panama avec le capitaine don Juan de Ibarra, facteur des caisses royales de cette ville. Ce capitaine était un homme avare : Catalina dépensa chez lui, pour se nourrir et se vêtir, tout ce qu'elle avait pris à son oncle. Elle chercha une meilleure condition et entra, à titre de commis, au service d'un marchand d'Urquiza. Dans cette profession commença pour elle une série de mésaventures.

De Panama, Catalina s'embarqua avec son maître don Juan de Urquiza pour se rendre au petit port de Païta, situé sur la côte du Pérou, à environ 200 lieues de Lima. Au port de Manta, la frégate fut jetée à la côte par une furieuse tempête. Heureusement Catalina avait appris à nager lorsqu'elle était mousse; elle parvint à gagner le rivage avec son maître et quelques autres passagers. Après un séjour de peu de durée à Païta, elle se rendit à soixante lieues de là, dans une petite ville nommée Sana. Son maître lui fit faire deux bons habillements, l'un noir, l'autre de couleur, et l'installa en qualité de premier commis dans son magasin, qui contenait pour plus de 130 000 piastres de marchandises. Le métier ne lui parut pas difficile : il ne s'agissait que de vendre au détail; le prix de chaque objet était écrit sur un livre, ainsi que les noms des personnes auxquelles on pouvait vendre à crédit. Pour sa dépense journalière, elle avait 3 piastres, et pour son service, son maître lui laissa deux esclaves et une négresse chargée de la cuisine. Ce genre d'existence n'avait rien que d'agréable et de facile; mais il n'était ni dans le caractère ni dans la destinée de Catalina de Erauso de vivre paisiblement; si les aventures n'étaient pas venues la chercher, elle aurait été au devant d'elles. Du reste, pour comprendre l'espèce de violente énergie qui la poussait au changement, aux actions périlleuses et même criminelles, il faut se transporter dans les mœurs de son temps : l'histoire et la littérature espagnoles abondent en exemples de ces caractères inconstants, impétueux et rebelles aux habitudes d'une vie civilisée.

« Un jour de fête, dit-elle, j'étais à la comédie, sur un siége que j'avais pris, quand un certain Reyès vint se placer devant moi, si près qu'il m'empêchait de voir. Je lui demandai de s'écarter un peu; il me répondit impertinemment, et je ripostai sur le même ton. Il me dit alors de me retirer, en me menaçant de me couper le visage. J'étais sans arme; je m'en allai donc plein de dépit; quelques amis me suivirent et cherchèrent à m'apaiser. Le lendemain matin, je vis Reyès passer et repasser avec affectation. Indigné, je fermai la boutique, je pris un couteau et j'allai chez un barbier où je le fis repasser comme une scie; puis je pris mon épée. Bientôt je rencontrai Reyès qui se promenait avec un de ses amis, devant l'église. « Holà! » lui dis-je, seigneur Reyès! » Il se retourna et répondit : « Que voulez-vous? » Je répliquai : « Voilà la figure que l'on » coupe! » Et en prononçant ces mots, je lui rayai la figure avec mon couteau. Il porta la main à sa blessure. Pendant

ce temps, son ami dégaîna, croisa le fer avec moi; je lui portai un coup de pointe dans le côté gauche, et il tomba. J'entrai aussitôt dans l'église. »

Quoique les églises fussent en général des asiles inviolables, le corrégidor fit arrêter Catalina; on la jeta dans un cachot et on lui mit des menottes. L'évêque réclama; on plaida de part et d'autre; enfin, les priviléges ecclésiastiques eurent le dessus : Catalina fut reconduite dans l'église. Mais elle ne pouvait y rester toujours, et, d'autre part, si elle sortait, elle était menacée de mourir sous les coups des parents et amis de Reyès et de celui qu'elle avait blessé; certainement la justice, mal disposée à son égard, ne se fût pas employée à la défendre. Son maître, Juan de Urquiza, qui était venu pour l'aider à se tirer d'affaire, imagina un moyen de lui donner dans la ville une position qui l'aurait protégée : il lui proposa d'épouser une certaine dona Beatrix de Cardenas. Catalina ne voulait point confier le secret de son sexe; son refus parut incompréhensible; cependant son maître ne s'en irrita point et l'envoya ouvrir un autre magasin à Truxillo, évêché suffragant de Lima. Il y avait deux mois qu'elle demeurait dans cette ville quand, un matin, un nègre vint l'avertir qu'il y avait à la porte des hommes portant des boucliers : c'étaient Reyès, l'ami qui avait été blessé, et un autre. Catalina sortit accompagnée d'un nommé François Zerain, et aussitôt s'engagea une lutte; cette fois, Catalina frappa mortellement cet ami de son adversaire qui avait déjà failli périr sous son épée, et elle n'eut pas le temps de fuir; un corrégidor et deux recors la surprirent et lui lièrent les mains.

« Tandis que les recors s'occupaient des autres, le corrégidor voulut me mener lui-même en prison, et, chemin faisant, il me fit des questions sur moi et sur le pays où j'étais né. Quand je lui eus dit que j'étais Biscayen, il me répondit en cette langue qu'en passant devant la cathédrale, je défisse la courroie par laquelle j'étais attaché, et que je prisse asile. Je ne manquai pas de profiter de l'avertissement, et j'entrai dans l'église, tandis qu'il restait sur la place à crier et à menacer, en feignant une grande colère. »

Le maître de Catalina vint encore à son aide et la fit partir pour Lima, après lui avoir donné 2 600 piastres et des lettres de recommandation.

Catalina rapporte que la capitale du Pérou comprenait alors 102 villes d'Espagnols outre plusieurs bourgs, 28 évêchés et archevêchés, 136 corrégidors, et les audiences royales de Valladolid, Grenade, Charchas, Quito et la Paz. « Lima, ajoute-elle, a un archevêché, une église cathédrale semblable à celle de Séville, 5 dignités, 10 canonicats, 6 rations entières et 6 demies, 4 cures, 7 paroisses, 12 couvents de moines et de religieuses, 8 hôpitaux, un ermitage, une université et une inquisition. Elle a un vice-roi, une audience royale qui gouverne le reste du Pérou, et d'autres grandeurs et magnificences. »

Un riche marchand pour lequel Catalina avait une lettre de recommandation fit bon accueil à notre aventurière, et la reçut en qualité de commis avec des appointements annuels de 600 piastres. Elle resta neuf mois dans cette condition. Vers ce temps, ayant inspiré trop d'affection à une des filles de son maître, elle fut obligée d'abandonner son emploi. Pour le coup, Catalina trouva que son déguisement l'exposait à trop de méprises dans la vie civile, et elle s'enrôla dans une compagnie qu'on levait pour le Chili. A la Conception, où la troupe débarqua, son frère, le capitaine Miguel de Erauso, fut chargé de passer la revue. Il prit la liste et demanda à chaque soldat son nom et son pays. « Quand il vint à moi, dit-elle, et entendit mon nom et mon pays, il jeta la plume, m'embrassa, et me fit aussitôt des questions sur son père, sa mère et ses sœurs, et sa petite sœur Catalina la religieuse. J'y répondis de mon mieux, sans me découvrir et sans qu'il devinât rien. Il acheva sa revue, et, quand il eut fini, il m'emmena dîner à sa maison, et je m'assis à table. Ensuite il monta chez le gouverneur, et lui demanda comme faveur de faire changer de compagnie à un jeune homme qui arrivait de son pays, le seul qu'il eût vu depuis qu'il l'avait quitté. Le gouverneur refusa d'abord, puis consentit. »

Pendant trois ans, Catalina resta près de son frère comme soldat, et mangeant à sa table. Comment eut-elle la force de garder son secret? C'est ce qu'on ne saurait s'expliquer que par la crainte d'être forcée à reprendre le costume et les habitudes de son sexe. Quoique, d'après la manière dont elle parle de son frère, il semble qu'elle eût pour lui de l'affection, il s'éleva entre eux une querelle, et le gouverneur, donnant naturellement tort au soldat, l'envoya, par mesure disciplinaire, au port de Païcabi. En ce lieu, elle mena une dure existence :

« Nous étions toujours sur le qui-vive. Il fallait sans cesse repousser les agressions des Indiens. Toutes les compagnies du Chili vinrent s'unir à nous pour en finir avec ces ennemis. Nous fûmes réunis, dans la plaine de Valdivia, au nombre de 5 000 hommes. Les Indiens s'emparèrent de Valdivia et la mirent au pillage. Plusieurs combats se succédèrent, et les Indiens y eurent le dessous; mais, ayant reçu du renfort, ils revinrent à la charge, nous culbutèrent, tuèrent beaucoup de soldats et d'officiers, entre autres mon *alferez* (lieutenant), et ils s'emparèrent du drapeau. Voyant notre officier emporté, je me lançai avec deux autres soldats à cheval, à travers la mêlée, donnant et recevant des coups, renversant tout sur notre passage. Un de nous tomba mort; mais, sans nous laisser arrêter, nous nous ouvrîmes un chemin vers le drapeau. Là, mon camarade fut jeté à terre d'un coup de lance. Je fus blessé à la jambe; mais je tuai le chef indien qui tenait le drapeau, que je repris; puis, excitant de nouveau mon cheval, et me précipitant à travers les combattants, en frappant de tous côtés, blessant et tuant, atteint moi-même d'un coup de lance dans l'épaule gauche et de trois flèches, j'arrivai enfin jusqu'à nos rangs. En arrivant, je tombai sans connaissance : on accourut pour me secourir, et, en ouvrant les yeux, je vis mon frère, ce qui fut pour moi une grande consolation. Bientôt je fus guéri. Nous restâmes campés neuf mois en ce même endroit. Mon frère obtint du gouverneur l'enseigne que j'avais gagnée, et je fus nommé alferez de la compagnie d'Alonzo Moreno. »

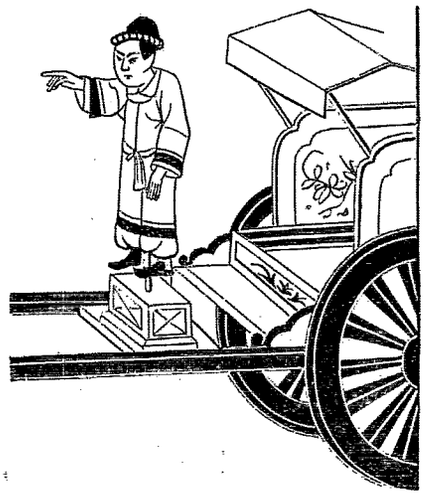
On se lasserait à compter les coups d'épée ou de couteau que donne ou reçoit Catalina de Erauso, à l'improviste, en guet-apens ou en duel. En résumé, cette religieuse fugitive fait un fort mauvais homme. Son grade d'enseigne ne change rien à ses habitudes de querelles et de vengeances sauvages. Dans une maison de jeu de la Conception, un de ses amis, alferez comme elle, l'insulte : elle lui passe aussitôt son épée à travers le corps. Un auditeur général la saisit au collet: il a le même sort. Pendant six mois, on la tient assiégée dans un couvent. En ce temps même, on vient la prier de prendre parti dans un duel. Quoiqu'elle craigne une embûche, la tentation est trop forte pour qu'elle y résiste. Elle se rend de nuit sur le terrain, croise le fer avec le second adversaire de son ami et l'étend à ses pieds. Elle lui demande comment il s'appelle. D'une voix mourante, il répond : — Le capitaine Miguel Erauso. C'était son frère. « Je restai stupéfaite, » dit-elle. Cette fois, elle resta huit mois dans le couvent où elle avait cherché asile et où elle fut témoin de l'ensevelissement de Miguel Erauso. Quand il lui fut possible de sortir, elle se dirigea vers Valdivia et le Tucuman. Ce voyage fut pénible.

La fin à la prochaine livraison.

CHARS MAGNÉTIQUES CHINOIS,

OU BOUSSOLES TERRESTRES.

Onze cents ans avant l'ère chrétienne, des habitants de Yéou-tchang, royaume maritime du Sud, vinrent apporter au roi Tching-wang un faisan blanc, deux faisans noirs et une dent d'éléphant. Le ministre Tchéou-koung leur fit présent, en échange, de cinq chars légers qui montraient le sud, pour aller au loin. Au devant de ces chars était une statuette qui, de quelque côté que se dirigeât le chariot se



Char magnétique chinois inventé plus de dix siècles avant l'ère chrétienne. La figure automatique tendait toujours le bras vers le sud. — D'après l'*Encyclopédie japonaise*.

tournait toujours vers le sud qu'elle indiquait avec la main. Cette invention n'était pas d'une médiocre utilité pour les voyageurs qui avaient à parcourir de vastes espaces inhabités, où les sentiers, lorsqu'il y en avait, se croisaient en sens divers. On l'attribuait à Hoang-ti : elle était fondée sur la connaissance des propriétés de l'aiguille aimantée. Il paraît que l'on faisait usage de ces chars même dans les promenades et dans les villes. Il y en avait de toute dimension et de tout prix. Aux funérailles de Tching-wang, on vit un grand char en pierreries traîné par un petit char magnétique.

LE GRAIN DE BLÉ DE JEAN ROUGE-GORGE.

Toute la morale populaire était autrefois en proverbes, en contes ou en chansons. Chaque pays a eu ses Hésiodes rustiques occupés de renfermer la sagesse courante dans la fable ou sous le sceau de la rime : aussi l'examen des contons et des traditions du foyer est-il un côté sérieux de l'histoire d'une race ; on y trouve l'expression de ce qui était regardé comme la raison à chaque époque ; c'est une sorte de code de la sagesse populaire dont quelques articles nés des opinions du temps ont varié, tandis que d'autres, dictés par le bon sens, sont demeurés et demeureront éternels.

De ce nombre est la tradition bretonne du *Grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

Dans beaucoup de cantons de l'ancienne Domnonée, elle est si connue que son titre seul fait proverbe. Voyez-vous une ménagère relever à la main les épis oubliés dans l'aire, réunir les épaves de luzerne ou de trèfle fleuri éparpillés dans la grange, repriser pour la vingtième fois la veste de berlinge du fils ou du mari; si vous vous étonnez de cette économie, elle vous dira en souriant : — *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

Entendez-vous le jeune homme, réprimandé pour s'être couché sur l'herbe humide pendant les sueurs de la moisson, ou pour être revenu de la grande foire du chef-lieu la tête alourdie par le *vin de feu*, répondre qu'il est de force à tout braver, qu'un excès ni une imprudence ne pourront rien sur sa robuste santé; les vieux secoueront la tête et diront : — *Prends garde! c'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

La jeune servante se sera-t-elle oubliée à la fontaine et reviendra-t-elle tardivement; la maîtresse se montrera sévère et répétera : — On commence par perdre les heures, puis les journées! *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

A propos de tout ce qui est germe et commencement, la même phrase reparaît. Que le gland perce la terre et montre ce brin d'herbe qui sera un chêne; que l'enfant à qui l'on vient de confier l'aiguillon s'essaye à conduire l'attelée des bœufs de labour; que l'oiseau encore sans plumes gazouille confusément dans son nid de mousse; toujours la voix populaire vous dira : — *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

Or, voici l'histoire de ce grain de blé, symbole des humbles origines que doivent suivre de grands résultats.

Au dire des conteurs populaires, la Domnonée fut civilisée par des cénobites, qui vinrent bâtir leurs cabanes de feuilles au penchant des collines sauvages. Ils forgèrent d'abord le fer pour fabriquer des cognées avec lesquelles ils abattirent les antiques forêts, construisirent des charrues, ouvrirent la terre encore vierge et transformèrent les solitudes incultes en champs régulièrement entrecoupés de sillons; mais quand vint le moment de les ensemencer le blé leur manqua : tout celui dont ils s'étaient approvisionnés avait été dévoré par les animaux de la terre et par les oiseaux du ciel.

Les pieux solitaires, voyant que tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors devenait inutile, se mirent en prières, suppliant Dieu de venir à leur secours.

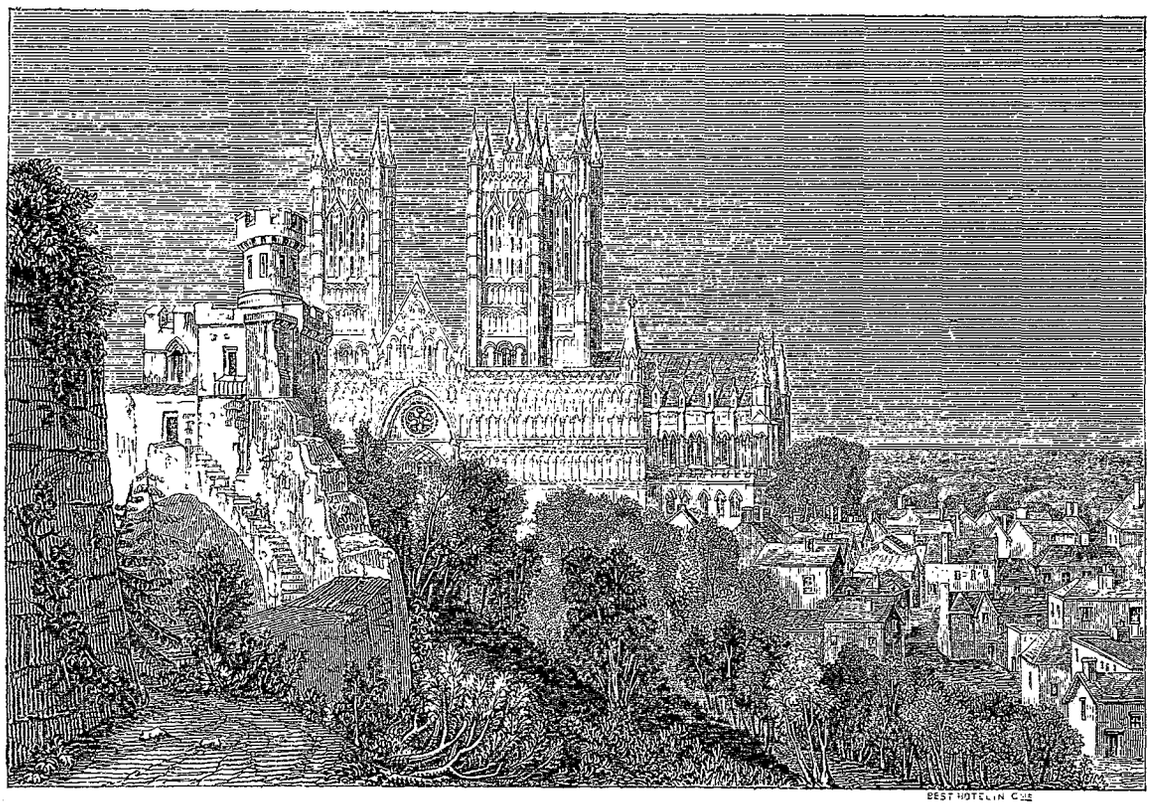
Ils sortaient du lieu où ils lui avaient adressé cette demande, lorsqu'ils aperçurent au sommet de la croix qui protégeait le saint village un petit oiseau dont l'œil était fixé sur eux, et ils reconnurent Jean Rouge-Gorge, celui-là même qui est resté cher et sacré pour les chrétiens de la Domnonée, parce qu'au dire de la légende, il vola vers le Christ, au calvaire, et brisa un des aiguillons de la couronne d'épines.

L'oiseau ami de Dieu et des hommes regardait les religieux d'un air qui les engagea à s'approcher jusqu'au pied de la croix. Alors il laissa tomber de son bec un grain de blé et il s'envola.

Les religieux recueillirent la précieuse semence qu'ils enfouirent au milieu des terres labourées. Or, par la grâce de Dieu, le grain de blé était fée, si bien qu'il poussa rapidement une tige, puis un épi qui s'entr'ouvrit de lui-même et sema tout autour des grains qui poussèrent de même, mûrirent en quelques instants, et répandirent à leur tour des semences également reproduites; il arriva ainsi qu'en quelques heures le défrichement entier se trouva couvert d'une belle moisson dorée, et que les solitaires n'eurent qu'à aiguiser leurs faucilles et à préparer leurs fléaux.

C'est depuis ce temps, dit la tradition, que le blé blanc prospère en Bretagne, qu'il a fini par couvrir les vaux avec les coteaux, et que la sagesse des anciens répète, à propos de tout ce qui est destiné à se multiplier et à grandir, soit pour le bien, soit pour le mal : *C'est le grain de blé de Jean Rouge-Gorge*.

LINCOLN.



Vue de la cathédrale de Lincoln.

La magnifique cathédrale de Lincoln, qui, après celle d'York, est le plus vaste et le plus beau monument de l'architecture normande en Angleterre, placée sur une colline élevée, dominant la ville haute et la ville basse, peut être aperçue, à de considérables distances, des cinq ou six comtés qui environnent le Lincolnshire. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 530 pieds; sa largeur de 227. Son portail et deux de ses trois tours datent du onzième siècle, et justifient l'opinion des antiquaires qui attribuent sa fondation, les uns à Guillaume le Conquérant, les autres à son fils Guillaume le Roux. Plus tard, elle fut réédifiée et dédiée à Marie par Henri II. Les parties les plus remarquables de l'immense édifice sont le chœur et la chapelle de la Vierge. On parle aussi de la cloche, *Tom de Lincoln,* dont la profonde voix, les retentissantes volées, jointes aux bruyantes sonneries des nombreux monastères du Lincolnshire, et à celles des quatorze églises de sa capitale, donnèrent lieu, peut-être, à l'opinion erronée qui fait de l'Angleterre l'île sonnante de Rabelais. Cette cloche, fêlée en 1827, brisée en 1834, a été refondue et placée dans la tour centrale en 1835. Elle a aujourd'hui 18 pieds de diamètre à son ouverture, et pèse plus d'un millier. L'ancienne cloche était du poids de 96 quintaux seulement. La difficulté de mettre en branle l'énorme battant, fait que ce beffroi n'est sonné qu'en de rares occasions.

Avant la réforme, l'église de Lincoln passait pour être la plus riche du royaume : Henri VIII s'appropria la plus grande partie de son trésor, et, durant les guerres de religion, sous le règne de Charles Ier, ses somptueuses tombes furent mutilées, saccagées, et, comme la plupart des splendides édifices religieux debout à cette époque, elle servit de caserne aux soldats de Cromwell.

La cathédrale n'est pas le seul monument remarquable de Lincoln; les voyageurs y vont admirer les ruines du château fort bâti par Guillaume le Conquérant, et la porte de Newport, qui prouve l'antique origine de la ville. Cette vaste et solide arcade de 16 pieds d'ouverture sur 10 d'épaisseur, reste imposant d'architecture romaine, signale dans la ville de Lincoln l'ancienne et puissante cité de Lindun. Lorsque la contrée entière tomba au pouvoir des Romains, cette partie était habitée par les *Coritani,* tribus guerrières, sauvages, vêtues de peaux de mouton, tatouées de bleu, les bras et les reins chargés de lourds anneaux de fer, les épaules revêtues de longues et épaisses chevelures blondes, et qui, vomies par la Scarpe et la Seine, dont leurs légers canots fendaient les ondes bourbeuses, furent déposées par la mer sur les rives orientales, sur les côtes déchiquetées de la Grande-Bretagne. Leurs villes n'étaient que des amas de huttes défendues par des remparts de terre et de troncs d'arbres renversés. Ils combattaient avec les armes gauloises, le long sabre, les chariots de guerre qu'ils conduisaient habilement, l'épieu, le bouclier, l'arc, le trait enfin dont ils léguèrent l'adroit maniement à leur postérité. Devenus maîtres des villages informes de ces hordes barbares, les Romains entourèrent la ville de murailles, la fortifièrent, et, en formant le *Foss-Dyke,* lac artificiel de quatre lieues de long, ils unirent les eaux de la Witham qui se jette au sud dans le Wash, à celles de la Trent qui s'écoule au nord dans l'Humber. Toute cette partie de la contrée se trouva ainsi entourée d'un réseau d'eaux navigables, antique source de sa prospérité commerciale actuelle.

Plus tard, l'invasion normande vint renouveler l'activité des habitants, ouvrir de nouvelles sources à l'industrie, transplanter des arts nouveaux, apporter une religion plus pure, des aspirations plus hautes. La lutte avec les premiers possesseurs et envahisseurs de la terre développa en eux l'énergie, l'oubli de soi, l'héroïsme, principes des grandes choses. Aujourd'hui une longue et tranquille domination

mûrit les germes que semait un passé orageux. La paix, la sécurité, fertilisent peu à peu ces campagnes jadis marécageuses et désertes, que foulaient tour à tour les pas de proscrits tout à la fois défenseurs et violateurs de la liberté, ou ceux d'oppresseurs féroces et sans lois; des villages prospères s'élèvent dans ces plaines, ces landes se défrichent. Les vastes marécages qui avaient fait donner à un tiers du Lincolnshire le nom de *Hol-Land* (terre basse), et qui si longtemps furent le refuge des défenseurs de l'indépendance du pays et des maraudeurs qui le désolaient, se drainent et livrent à l'agriculture des champs tout préparés pour elle. Aujourd'hui les longues laines des nombreux moutons que nourrit le Lincolnshire (on en compte trois millions), ses bœufs qui pèsent de douze à quatorze cents livres, sont transportés par les voies de communication dont, il y a dix-huit siècles, les Romains posèrent les bases. Les forêts qui environnent le comté ont élargi leurs sentiers; ces bois verdoyants, « où l'on n'a, disent les ballades de Robin Hood, d'ennemis que l'hiver et l'orage, où l'on est gai tant que le jour dure, et léger d'humeur comme la feuille sur l'arbre, » ne cachent plus au fond de leurs retraites l'archer saxon, vêtu de drap vert de Lincoln, perdu au sein des vertes feuilles, et se révélant par le sifflement aigu de son inévitable flèche; les routes s'ouvrent aux paisibles charrettes du fermier, et les échos, au lieu de répéter des bruits de guerre ou des cris de terreur, s'éveillent au chant matinal de la jeune fermière qui, montée sur sa jument grise, ne rappelle ses belliqueux ancêtres que par ses ondoyantes tresses blondes, et redit encore, en ses longues ballades, le nom toujours populaire de Robin Hood, le hardi chasseur, l'indépendant Yeoman.

Ainsi la loi providentielle et divine qui règle l'amélioration graduelle de la race humaine, marche, grâce au concours des hommes ou malgré leurs actes; et chaque race, conquérante ou conquise, laisse sur la terre où elle a passé quelque empreinte heureuse et bienfaisante de son passage.

DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

Voy. p. 18.

2. — SUR LA SENSIBILITÉ D'UNE AME FAIBLE.

Un jour Épictète reçoit la visite d'un homme riche. On parle de choses et d'autres.

— Vous êtes marié, dit Épictète, et vous avez des enfants. Vous devez vous trouver bien de la vie de famille?

— Non; je m'en trouve assez mal.

— Comment cela? En général, on se marie et on a des enfants afin d'être plus heureux.

— Sans doute, mais je suis si prompt à m'inquiéter, si sensible, que mes enfants, à vrai dire, me causent plus de crainte que de joie. Ainsi, dernièrement, lorsqu'on m'eut appris que ma petite fille était malade et même en danger, je n'eus pas le courage de l'assister dans sa maladie, et je me sauvai de la maison pour n'y rentrer que quand on m'eut assuré qu'elle était rétablie.

— Mais croyez-vous avoir bien agi en prenant ainsi la fuite?

— J'ai obéi à un mouvement instinctif: j'ai fait ce que me conseillait la nature.

— Comment pourriez-vous prouver que vous avez agi suivant la *nature*?

— C'est là ce que nous éprouvons tous, ou du moins la plupart des pères.

— Je ne nie point qu'il en soit ainsi, seulement je doute que cela soit bien; car c'est comme si l'on disait que des tumeurs qui viennent sur le corps lui sont avantageuses parce qu'elles viennent *naturellement*; et, par la même raison, il s'ensuivrait qu'il serait conforme à la nature de tomber en faute, parce que nous tous, ou du moins le plus grand nombre, nous y sommes exposés... L'affection pour vos proches vous paraît-elle une chose honnête et conforme à la nature?

— Comment le nier?

— Ce qui est raisonnable est-il contraire à la tendresse pour la famille?

— Il me semble que non.

— S'il en était autrement, il faudrait nécessairement que, de ces deux sentiments opposés, l'un fût conforme à la nature tandis que l'autre lui serait contraire: n'est-il pas vrai?

— C'est vrai.

— Ainsi donc, tout ce que nous trouvons à la fois de raisonnable et de conforme à l'affection pour la famille, nous le proclamerons hardiment bon et honnête?

— Soit.

— Quoi donc! délaisser son enfant malade, et se retirer après l'avoir abandonné; vous ne sauriez nier que cela ne soit déraisonnable. Il nous reste à considérer si cela s'accorde avec l'affection pour la famille. Voyons donc; puisque vous étiez rempli de tendresse pour votre fille, faisiez-vous bien de l'abandonner?... La mère chérit-elle son enfant?

— Elle la chérit.

— Devait-elle ou non l'abandonner?

— Elle ne le devait pas.

— Sa nourrice l'aime-t-elle?

— Elle l'aime.

— Devait-elle l'abandonner?

— Non, sans doute.

— Son précepteur l'aime-t-il?

— Il l'aime.

— Il devait donc aussi s'en aller et abandonner cette pauvre fille par l'excès de tendresse que vous, qui êtes ses parents, et ceux qui l'environnent, vous avez tous pour elle; ou bien fallait-il la laisser mourir dans les bras de ceux qui ne l'aiment ni ne s'en soucient?

— A Dieu ne plaise!

— N'est-il pas injuste et déraisonnable que ce qu'on regarde comme bienséant pour soi-même, à cause de l'affection pour la famille, on veuille l'interdire à ceux qui sont animés des mêmes sentiments pour leurs proches?

— Cela est absurde.

— Allons donc, voudriez-vous, lorsque vous êtes malade, que vos parents, vos amis, votre femme et vos enfants fussent remplis pour vous d'un genre d'affection tel que chacun d'eux, par excès de sensibilité, prît la fuite et vous laissât seul et solitaire?

— Nullement.

— S'il en est ainsi, il s'ensuit que ce que vous avez fait n'est pas conforme à l'affection pour la famille. En somme, ce qui vous a porté à délaisser votre enfant n'est autre chose que la faiblesse qui dernièrement, à Rome, porta un certain homme à s'envelopper la tête de son manteau pendant la course du cheval auquel il s'intéressait. Ce cheval ayant été vainqueur, contre toute attente, il fallut des éponges pour faire revenir notre homme de son évanouissement. En toutes choses il y a une seule et même cause qui nous porte à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire telle chose; qui nous porte à nous enorgueillir, à nous humilier, à faire ou à poursuivre quelque chose; et cette cause n'est point dans les choses extérieures; elle est tout entière dans l'opinion que nous nous sommes faite: nous devons donc nous appliquer à former nos opinions, non point suivant ce

qu'on appelle, à tort ou à raison, la nature, mais suivant les règles du bon sens et de l'honnêteté.

LE CONCILE DE CLERMONT.

Suite et fin. — Voy. p. 33.

Les historiens contemporains sont bien loin d'offrir, sur ce qui se passa dans cette mémorable séance, des traits identiques. Suivant les uns, Pierre l'Ermite harangua le peuple et peignit avec de vives couleurs les maux des chrétiens d'Orient. L'intervention de ce personnage populaire dans une circonstance aussi solennelle est très-probable; cependant l'allocution prononcée par lui ne s'est pas conservée, et la plupart des narrateurs se sont même abstenus de le mentionner et de le mettre en scène. Urbain II prit une ou deux fois la parole, mais son discours est rapporté de plusieurs manières très-différentes dans les histoires de Guillaume de Tyr, de Guibert de Nogent, de Guillaume de Malmesbury, de Foucher de Chartres, de Robert le Moine, d'Ordéric Vital, et dans l'écrit cité par Baronius. Au lieu de phrases ardentes, énergiques et de nature à passionner la foule, on n'y trouve guère que des amplifications assez froides, mêlées de fréquentes citations des Écritures. Guibert de Nogent avoue qu'il donne le sens bien plutôt que le texte exact des paroles du pape. Guillaume de Malmesbury convient qu'il y a fait de nombreuses suppressions. Les principales qualités que les contemporains remarquent dans la harangue pontificale, ce sont la facilité, l'érudition, l'élégance, l'urbanité littéraires, et ils ne disent rien de celles que nous voudrions y voir briller; c'est le grammairien, le rhétoricien, le beau parleur qu'ils vantent dans Urbain II, et non l'orateur éloquent et entraînant. En quelle langue le pape s'exprima-t-il? En latin, ainsi que l'indique Guibert de Nogent? Mais ce n'était pas le langage de la foule qui l'écoutait. En langue vulgaire? Mais Urbain II savait-il les idiomes usités au delà des Alpes? Et d'ailleurs il y avait dans l'assemblée des auditeurs venus de points divers et lointains, et qui ne devaient pas s'entendre les uns les autres. Quelque clerc auvergnat traduisit-il pour le peuple les phrases latines adressées d'abord aux ecclésiastiques? Ce sont des questions qu'on ne saurait résoudre d'une manière positive. La vie de saint Bernard présente, du reste, l'exemple d'un discours prononcé en latin, par ce grand homme, devant un auditoire auquel la langue latine n'était évidemment pas familière, et qui néanmoins l'acclama avec enthousiasme.

On comprend quel doit être le fonds d'une harangue comme celle que le pape eut à débiter : énumération des grands faits qui rendent la Palestine vénérable et sacrée pour les chrétiens; tableau de la conquête odieuse dont elle a été l'objet de la part des musulmans, et des souffrances que les vainqueurs imposent aux fidèles; appel aux armes et à la vengeance; promesse de récompenses célestes pour ceux qui s'enrôleront et qui *devront être heureux de mourir pour le Christ, dans une ville où le Christ est mort pour eux* (Guillaume de Tyr). D'après la relation de Robert le Moine, Urbain commença par un éloge solennel des populations auxquelles il venait demander l'initiative dans la guerre sainte : « Nation des Francs, s'écria-t-il, nation » transalpine, peuple chéri et élu de Dieu, comme on le » voit clairement dans plusieurs de vos entreprises; peuple » distingué des autres nations, tant par la nature de votre » territoire que par la foi que vous professez et par la véné- » ration que vous montrez pour la sainte Église, c'est à vous » que mon discours s'adresse. »

Après avoir développé les considérations qui doivent entraîner ses auditeurs à combattre pour la délivrance de la Palestine, Urbain termine en leur disant : « Prenez cette » voie pour la rémission de vos péchés, sûrs que vous êtes, » en agissant ainsi, de l'inaltérable gloire du royaume des » cieux. » A ces mots, la foule, remplie d'enthousiasme, s'écrie d'une voix unanime : *Dieu le veut! Dieu le veut!* « Oui, Dieu le veut! s'écrie l'orateur en levant les mains » vers le ciel. Que ces paroles, inspirées par Dieu lui-même, » soient votre guide, votre soutien dans le voyage lointain » que vous allez entreprendre, et dans les combats que vous » aurez à livrer! » Alors le cardinal Grégoire, qui depuis devint pape, fait à haute voix sa confession, au nom de tous les assistants prosternés contre terre. Urbain leur donne l'absolution et les bénit; Aimar, évêque du Puy, ce prélat chanté par le Tasse, demande à partir pour la guerre sainte, et, comme on disait alors, *à s'engager dans la voie de Dieu*. Des milliers de personnes suivent son exemple; le pape leur distribue des croix de drap rouge qu'ils doivent porter entre les épaules, comme signe de leur mission. La ville de Clermont ne put, dit la tradition, fournir assez d'étoffe pour satisfaire tous les postulants. Une trêve universelle est prononcée entre les chrétiens; les évêques, les curés, les autres ecclésiastiques, reçoivent l'ordre d'aller sur tous les points annoncer et prêcher la croisade.

Le mouvement fut immense. Des gens de toutes les classes et de toutes les conditions, hauts barons, chevaliers, hommes et femmes, vieillards et enfants, évêques, moines, clercs, pauvres et riches, ouvriers et marchands, habitants des villes et des campagnes, se hâtèrent de prendre la croix. La plupart obéissaient aux entraînements de l'enthousiasme religieux; d'autres s'enrôlaient par amour des combats et des aventures, par espoir du butin et des richesses; tous étaient poussés sans le savoir par ce besoin instinctif qui attire les populations du Nord et de l'Occident vers des contrées plus chaudes et plus aimées du soleil. Les sentiments les plus nobles furent oubliés pour suivre le courant; des maris abandonnaient leurs femmes, des mères laissaient leurs enfants, heureux de courir à la guerre sainte. La croisade amena de salutaires conversions et servit de prétexte aux actes les plus condamnables; des voleurs, des pirates, des meurtriers, touchés de Dieu, se confessèrent et partirent; d'autre part, des débiteurs s'enrôlèrent pour échapper à leurs créanciers. Au moment où eut lieu le concile de Clermont, une extrême disette désolait la France; les avares resserraient avec soin, dans l'espoir de les vendre plus cher, leurs grains renfermés dans les greniers; les pauvres étaient contraints de se nourrir de la racine des herbes sauvages, les puissants eux-mêmes s'attristaient devant l'imminence de la misère. La résolution de la croisade fit cesser comme par enchantement cet état de choses; une diminution subite des valeurs eut lieu, *et*, dit Guibert de Nogent, *on vit sept brebis livrées en vente pour cinq deniers*. Les auteurs contemporains portent le nombre des premiers croisés à six millions; d'autres le réduisent à un million trois cent mille.

L'ADMIRABLE BRANDELLIUS

ET L'INGÉNIEUX MOGUSIUS.

Un voyageur, passant à Burgos, eut désir de connaître les noms des personnes de cette ville les plus considérables par leur savoir. Il adressa quelques questions sur ce sujet à un habitant. « Quoi! répondi l'Espagnol qui se trouva être un licencié, n'avez-vous donc jamais entendu parler de l'admirable Brandellius e de l'ingénieux Mogusius, l'un qui est l'œil, l'autre le cœur de notre université? Tous deux sont connus du monde entier. — Excusez-

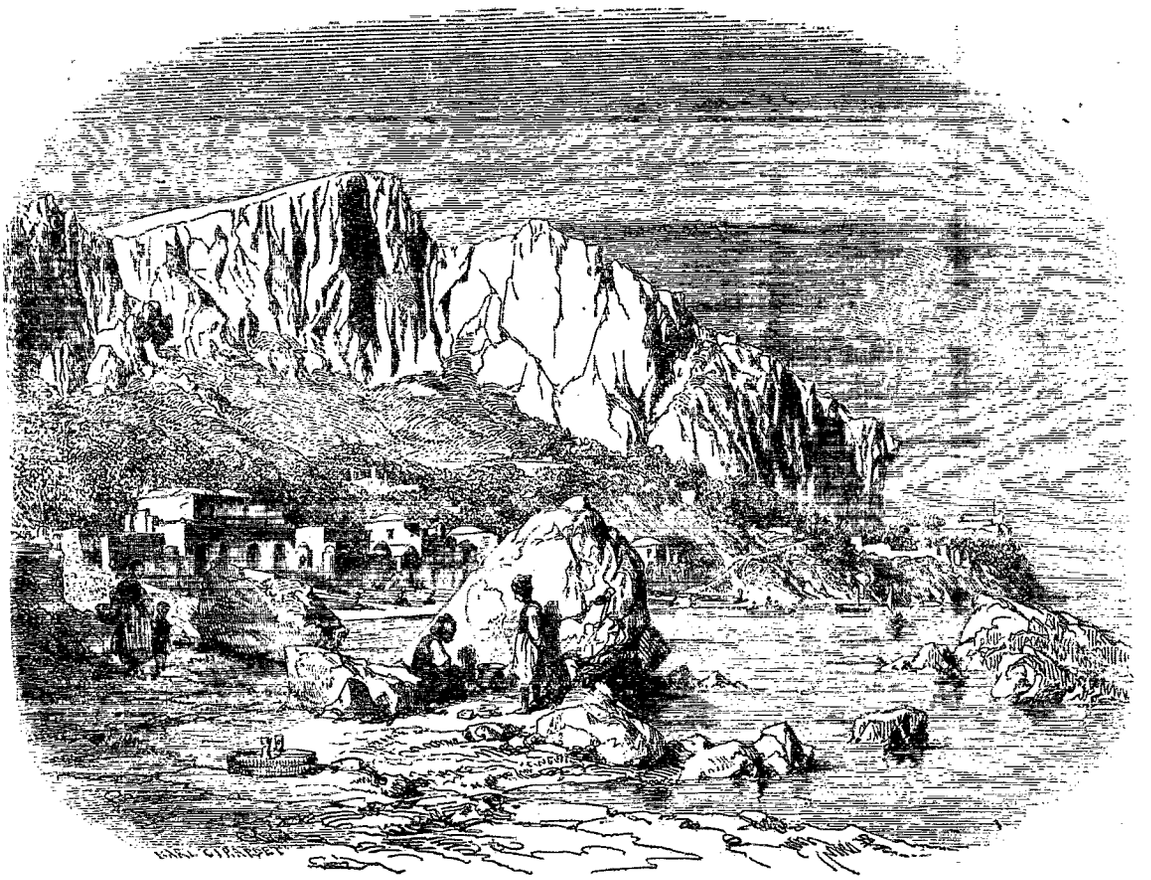
moi, dit le voyageur, jusqu'à ce jour je n'avais jamais entendu prononcer leur nom. Mais, de grâce, veuillez m'apprendre ce que Brandellius a fait de remarquable. — Il faut, en vérité, que vous soyez bien ignorant de ce qui se passe dans la république des lettres, reprit l'Espagnol, pour me faire une question semblable! Brandellius a composé un panégyrique sublime en l'honneur de Mogusius. — Et, je vous prie, qu'a fait Mogusius pour être digne d'un tel éloge? — Il a écrit un très-beau poëme en l'honneur de Brandellius. — A merveille! Et que pense de ces chefs-d'œuvre de congratulation mutuelle le public, je veux dire celui qui est en dehors de l'université? — Le public n'est qu'une assemblée de sots, les sots sont tous des critiques, les critiques ressemblent aux araignées, et les araignées sont une espèce d'insectes que tout le monde méprise.

GOLDSMITH.

CAPRI.

Voy. la Table des vingt premières années.

Dans ses *Souvenirs du golfe de Naples*, Turpin de Crissé rappelle avec une douce ironie les exclamations d'horreur que les voyageurs du dix-huitième siècle se croyaient obligés



La Marine, à Capri. — Dessin de Karl Girardet.

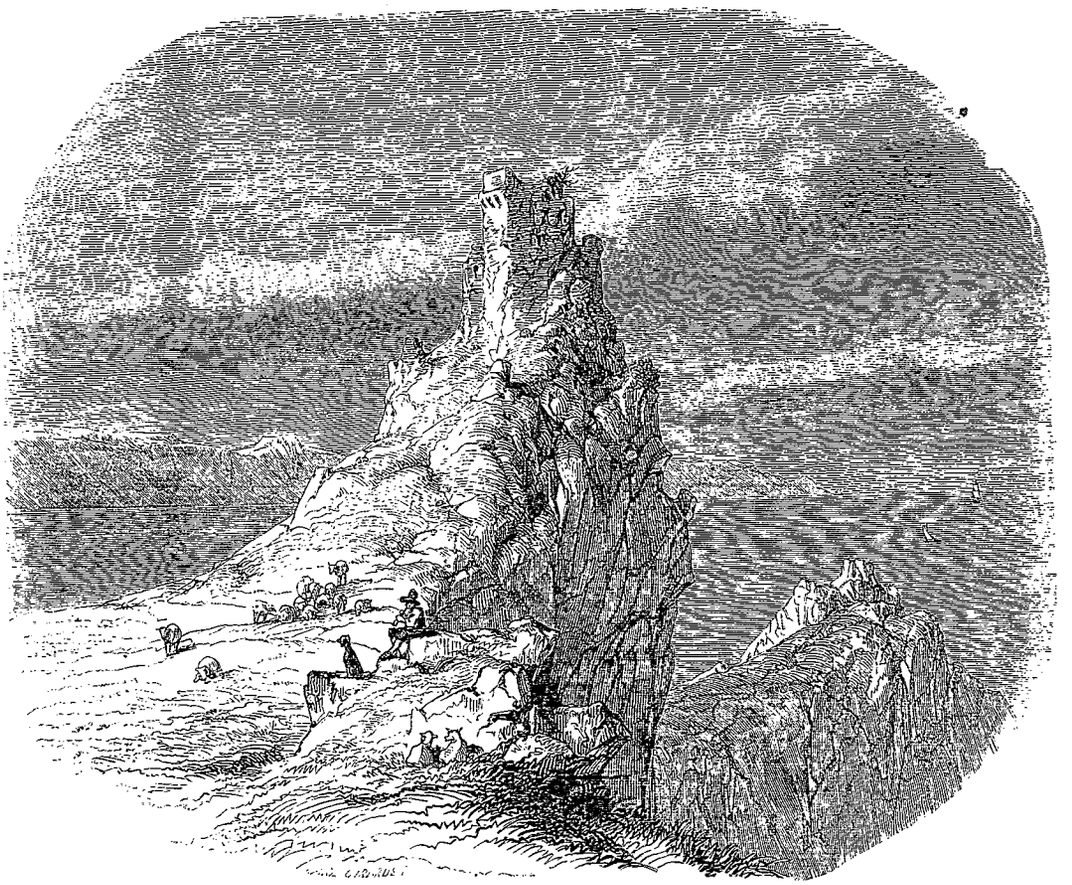
de jeter au seul aspect de cette île, dont le nom est inséparable de celui d'un des empereurs romains les plus abhorrés, de Tibère.

« J'ai vu Caprée... affreux Tibère! » s'écriait Dupaty avec une concision quelque peu affectée. — « Ces rochers révèlent les crimes dont ils furent témoins ou complices; ils racontent la vie de Tibère; fuyons, éloignons-nous! » s'écriait aussi le marquis de Foresta. — Non, ne fuyons pas; le sable fin et doré de la *Marine* (1) semble attirer notre barque et nous inviter à descendre : un sentier se déroule et serpente devant nous; il nous conduira dans la plaine où croissent l'oranger, le palmier, le figuier de l'Inde ou l'aloès. Quelques ruines, il est vrai, nous rappelleront les douze palais que l'ignoble et sanglant desposte avait fait élever à son orgueil dans cette charmante mais étroite vallée, où une maison à demi voilée sous les feuilles délicates de l'olivier aurait suffi même à un empereur qui eût véritablement aimé la nature.

Qu'il soit indifférent de se heurter à de pareils souvenirs lorsqu'on n'aspire qu'à abandonner son âme tout entière aux sereines influences d'un ciel pur, d'une campagne poétique, c'est ce que personne sans doute ne saurait dire avec vérité. Le crime imprime une souillure éternelle au sol qu'il a touché. De quel délicieux sentiment n'est-on pas au contraire ému à Sorrente, sur la falaise où a demeuré le Tasse, ou au Pausilippe près du cénotaphe de Virgile? Mais en quel lieu de la terre n'est-on point exposé à rencontrer ces contrastes d'horribles et de douces traditions? L'histoire a enveloppé tout notre globe d'un voile bigarré qui nous oblige à nous souvenir incessamment des erreurs, des hontes, des forfaits, aussi bien que des laborieux, des généreux élans qui ont tour à tour attesté la faiblesse et la grandeur du genre humain. Assurément l'ombre de Tibère se dressant au golfe de Naples n'est pas un enseignement

(1) « C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port, dans l'Archipel et sur les côtes de l'Italie, » dit le poëte qui, depuis Virgile, a su peindre avec le plus de charme la mer, les rivages, les îles de Naples.

plus saisissant que celle de Gessler à Kusnach où à Altorf. Une différence existe cependant : la liberté règne sur les rives du Waldstetten ; à Capri comme à Naples on ne l'aime pas, ou bien on l'oublie. D'autres siècles en passant ajouteront d'autres marques ; puissent, au dernier jour, les souvenirs purs et heureux effacer les traces du mal, de même que le jour, en éclatant, dissipe les ténèbres ! Il semble, du reste, que pour certaines intelligences ce rapprochement d'idées opposées ait un attrait particulier ou soit comme un stimulant utile. Capri est peut-être celle des îles du golfe où les étrangers prolongent le plus leur séjour. Nous y avons rencontré un Anglais, célèbre par l'élévation de son esprit autant que par l'indépendance et la sincérité de son caractère : depuis plus d'un mois il habitait une des maisons d'Anacapri ; il n'avait pas encore même visité la grotte verte. Il errait sur les rochers pour contempler la mer, ou bien il lisait Sannazar et Virgile sous les buissons d'orangers. Dupaty et de Foresta eussent été plus sages d'agir comme lui. L'indifférence de Turpin de Crissé était toutefois loin de l'âme de ce noble étranger. Une seule réflexion qu'il nous adressa devant un fragment de colonne nous révéla le cours de ses pensées : « Il y a dix-huit cents ans, à la distance de quelques années, naquirent deux modèles complets, l'un de la vertu, l'autre du crime. Combien faudra-t-il



Le Rocher de Frédéric Barberousse, à Capri. — Dessin de Karl Girardet.

donc encore de siècles pour que les hommes se rangent du côté de Jésus et oublient les exemples de la Rome païenne? »

AVENTURES DE DONA CATALINA DE ERAUSO,

SURNOMMÉE LA NONNE-LIEUTENANT (*Monja-Alferez*).

Fin. — Voy. p. 85.

Après avoir suivi longtemps la côte à pied, sous l'ardeur du soleil et manquant d'eau qu'elle pût boire, elle rencontra deux soldats « de mauvaise marche, » c'est-à-dire qui avaient eu maille à partir avec la justice comme elle. Après s'être raconté mutuellement leurs mésaventures, ils se déterminèrent à faire route de compagnie et à se prêter secours si on les poursuivait.

« Nous avions, dit-elle, des chevaux, des armes à feu, des armes blanches et la haute providence de Dieu. Nous commençâmes à gravir la Cordillère par une pente de plus de trente lieues, sans rencontrer dans ce trajet, ni dans un espace de trois cents lieues que nous parcourûmes ensuite, d'autre aliment que quelques herbes ou racines et quelques petits animaux : nous ne trouvions de l'eau que bien rarement. De loin en loin nous aperçûmes quelques Indiens, qui prirent la fuite à notre approche. La faim nous tourmentant de plus en plus, nous fûmes réduits à manger un de nos chevaux, puis un second, et enfin le troisième. Continuant notre route à pied, exténués, affamés, nous pouvions à peine nous soutenir. Bientôt nous entrâmes dans une région si froide que nous gelions. Tout à coup nous aperçûmes deux hommes qui étaient à demi couchés sur une roche. Ce fut pour nous un grand sujet de joie. Nous courûmes vers eux, leur souhaitant la bienvenue et leur demandant ce qu'ils faisaient là. Ils ne firent aucune réponse. Nous approchâmes : ils étaient morts, gelés, la bouche ouverte et tirée des deux côtés comme s'ils eussent ri, ce qui nous fit une peur horrible. Trois nuits après, un de nous mourut sur une roche où nous nous étions étendus pour dormir. Nous poursui-

vîmes notre route, et le lendemain, vers les quatre heures du soir, mon camarade se laissa tomber en pleurant, ne pouvant plus marcher, et expira. Il avait dans sa poche huit piastres. J'allai en avant, sans savoir où, avec une arquebuse et un morceau de cheval, sans chaussure, les pieds déchirés : je ne doutais pas que mon tour de mourir ne fût proche. Découragé, je m'assis contre un arbre, et je me mis à pleurer, et je crois que ce fut la première fois de ma vie. Je récitai le rosaire et me recommandai à la très-sainte Vierge et au glorieux saint Joseph, son époux; ensuite je me relevai et me remis à marcher : la température était toute changée; je compris que je sortais du Chili pour entrer dans le Tucuman. Je n'avais plus à craindre le froid; mais je succombais sous la fatigue et sous la faim. Le lendemain, je vis venir à moi deux hommes à cheval. Étaient-ce des gens de paix ou des Caraïbes? Dans ma méfiance, je voulus apprêter mon arquebuse; mais je n'en eus pas la force. Ils s'approchèrent, me questionnèrent : c'étaient des chrétiens; je vis le ciel ouvert! »

Ces deux hommes étaient serviteurs dans une ferme voisine. Ils conduisirent Catalina à leur maîtresse, qui eut grand soin d'elle, et, la voyant de bonne tournure et brave, eut l'idée de lui offrir sa fille en mariage. Catalina feignit d'accueillir avec reconnaissance cette proposition, en profita pour se bien faire héberger et nipper; puis, un beau matin, s'esquiva. Du Tucuman elle se rendit en trois mois de marche au Potosi, devint le majordome d'un échevin de la ville de la Plata, s'enrôla sous le commandement du corrégidor et combattit des révoltés qui avaient pour chef Alonzo Ibanez; ensuite alla guerroyer avec des tribus indiennes au pays qu'elle appelle *los Chuncos*. Il y avait tant de poudre d'or dans les maisons de ces Indiens et sur les bords du fleuve Dorado, que les soldats n'avaient qu'à en emplir leurs chapeaux. « Nous sûmes depuis, ajoute-t-elle, que le reflux en laisse ordinairement trois doigts sur la rive. » Ce détail sans doute exagéré est devenu, du reste, presque croyable de nos jours. La cupidité fit tort à la discipline : la troupe se débanda. Catalina vint à la ville de la Plata et entra au service d'une dame riche nommée dona Catarina de Chavès, qui, ayant à se plaindre d'une autre dame, lui fit rayer la figure avec la pointe d'une arme, en pleine rue et au bras même de son mari. On prétendit que c'était Catalina qui s'était déguisée en Indien et avait fait le coup. Catalina ne s'en défend pas bien vivement. On commença à lui faire subir la question; mais son titre de Biscayen la protégea encore. Échappée à ce péril, elle passa au pays de *las Charcas* ou de Chayauta. Elle y fut employée à des transports de moutons, et fit faire de grands bénéfices à son maître en achetant du blé, le donnant à moudre et vendant la farine. Un dimanche, elle alla à une partie de jeu où se trouvait don Antonio Calderon, neveu de l'évêque, avec le proviseur, l'archidiacre et un marchand de Séville, établi dans le pays. On prévoit ce qui arriva : une querelle, un coup d'épée, le marchand tué, la justice impuissante, une église protectrice et la fuite de Catalina à Piscobamba. Dans cette ville, nouvelle aventure et nouveau duel à la suite d'une partie de jeu. Mais cette fois l'affaire ayant eu lieu en tête à tête, Catalina espère qu'on ne la soupçonnera point, et se retire tranquillement au logis. On l'arrête, on la condamne à mort, et on la conduit au lieu de l'expiation. Déjà on lui jette au cou le *volatin*, ou le cordeau, qu'elle a bien mérité, lorsque la protection d'un seigneur biscayen lui fait obtenir grâce. De la Plata, Catalina se rend à Cochamba. Comme elle sortait de cette ville pour retourner à la Plata, elle vit du monde assemblé sous un guichet. Au même instant, une dame parut à un balcon, et lui cria : — Seigneur capitaine, emmenez-moi avec vous, mon mari veut me tuer. Puis elle se jeta dans la rue. Deux moines qui étaient là dirent aussi à Catalina : « Emmenez-là! » et la mirent sur la croupe de sa mule. Elle les laissa faire, et s'enfuit avec la dame. Après avoir franchi un fleuve rapide, elle s'arrêta à un hôtel pour prendre un léger repas, et arriva bientôt avec la fugitive en vue de la Plata. Mais le mari était à leur poursuite, et tira contre eux un coup de fusil. Catalina mit sa mule au galop, et conduisit la femme au couvent Saint-Augustin, où était sa mère. En sortant, elle rencontra le mari, et commença avec lui un duel qui se poursuivit dans une église : tous deux furent blessés. Un procès en rapt s'ensuivit; mais Catalina prouva qu'elle n'avait fait que secourir une femme en péril de mort. Sortie de cette nouvelle difficulté, sans ressources pour vivre, elle se mit au service de la justice pour découvrir certains criminels, accompagna un greffier et un alguazil à Piscobamba, se trouva un moment juge par délégation, et fit exécuter une sentence de mort contre l'alferez Francisco de Escobar, qui fut convaincu d'avoir tué traîtreusement deux Indiens pour les voler, et de les avoir enterrés dans une carrière de sa maison. De la Plata elle alla à la Paz, « où, dit-elle, je me tins tranquille quelque temps. » De ce beau et rare repos, elle sortit brusquement, en tuant d'un coup d'épée le corrégidor Antonio Barraza, qui lui avait donné un démenti et un coup de chapeau dans la figure. Un corrégidor! c'était chose grave! On la condamna à mort, et il ne semblait pas qu'il y eût moyen d'échapper au châtiment. Catalina de Erauso s'en tira par un procédé qui mérite d'être cité. Quelques instants avant d'être conduite au supplice, on la fit communier. « Alors, dit-elle, je rejetai l'hostie que j'avais dans la bouche, et je la reçus dans la paume de la main droite, criant à haute voix : — Je m'appelle Église! je m'appelle Église! Aussitôt le tumulte et le scandale commencèrent, et tout le monde m'appelait hérétique. Le prêtre se retourna au bruit, et ordonna que personne n'approchât de moi. Il acheva sa messe, et alors entra le seigneur évêque don Fray Domingo de Valderrama, avec le gouverneur. Beaucoup de prêtres et d'autres gens se rassemblèrent, on alluma des cierges, on apporta le dais, et je fus conduit en procession. Arrivés devant le sanctuaire, et tout le monde à genoux, un prêtre en habits sacerdotaux m'enleva l'hostie de la main, et la mit dans le tabernacle. Puis on me gratta la main, on me la lava plusieurs fois, et on l'essuya. Ensuite on renvoya tout le monde de l'église, et j'y restai. Cet avis m'avait été suggéré par un saint religieux franciscain, qui était venu me donner des conseils dans la prison, et qui m'avait en dernier lieu confessé. Le gouverneur assiégea pendant plus d'un mois l'église. Au bout de ce temps, on ôta les gardes, et un saint prêtre, par ordre de l'évêque, je suppose, après avoir exploré les alentours et le chemin, me donna une mule, de l'argent, et je partis pour Cuzco. » Catalina ne dit point si son odieux stratagème avait été un moyen de se faire enlever à la juridiction civile pour être jugée comme hérétique ou sacrilége par un tribunal ecclésiastique. Le cri : « Je m'appelle Église! » était, du reste, une manière ordinaire de demander asile. A Cuzco, on emprisonna Catalina sur de faux soupçons. A Lima, elle prit part à un combat naval contre les Hollandais, fut faite prisonnière, et abandonnée sur la côte de Paita, à cent lieues de Lima. Elle retourna à Lima, puis à Cuzco, où, toujours à la suite de querelles de jeu, elle fut à demi tuée par un homme qu'on appelait le Cid, « parce qu'il était de haute taille, brun, barbu, et que sa seule présence épouvantait. » Ce n'est pas ainsi que nous nous figurons le Cid de Chimène; mais on sait que le véritable héros de ce nom devait ressembler, en effet, au portrait que fait Catalina. Le chirurgien trouva les blessures de Catalina si dangereuses, qu'il ne voulut point l'opérer avant qu'elle ne se fût confessée. Catalina avoua son sexe au confesseur, et son secret ne fut pas divulgué. Elle se remit en route;

mais les corrégidors des villes qu'elle avait à traverser se trouvaient avertis de ses derniers démêlés, et à Guamanga elle tomba dans une embuscade d'alguazils à l'entrée de la nuit. Comme elle se défendait énergiquement, on fit feu sur elle de plusieurs côtés. L'évêque parut avec quatre serviteurs portant des torches, et lui dit : — Seigneur alferez, rendez-moi les armes. Puis il l'emmena dans sa maison. La douceur du prélat fit une impression bien extraordinaire sur Catalina. Elle lui raconta avec sincérité toute son histoire. L'évêque, surpris, ému, prit intérêt à cette malheureuse, coupable de tant de mauvaises actions, la fit communier, et la décida à reprendre le costume de son sexe et à entrer dans le couvent de l'église de Sainte-Claire de Guamanga. « La nouvelle de cet événement, dit-elle, courut bientôt de tous côtés et causa dans toutes les Indes un étonnement général, tant parmi ceux qui m'avaient connue auparavant, que parmi ceux qui apprirent depuis mes aventures. Au bout de cinq mois, en 1620, mon saint évêque mourut subitement, et me fit grande faute. » L'archevêque de Lima envoya chercher Catalina, et on la conduisit vers lui en litière, avec une escorte de six prêtres, quatre religieux et six hommes d'armes : c'était une manière de voyager bien nouvelle pour le batailleur alferez. A Lima, elle reçut un accueil parfait : l'archevêque et le vice-roi la firent dîner à leur table. Elle entra au couvent de la Très-Sainte-Trinité, et y resta deux ans et cinq mois. Elle eut le temps de faire venir d'Espagne des pièces qui prouvaient qu'elle n'avait jamais été religieuse professe, et elle réclama sa liberté, en disant qu'elle voulait retourner dans sa patrie pour y faire ce qui lui semblerait le plus favorable à son salut. Elle s'embarqua donc pour l'Espagne, et, comme on ne perd pas ses habitudes aisément, un jour où, dans le vaisseau amiral où elle était, on se disputait au jeu, elle fit une égratignure au visage d'un joueur avec un petit couteau; on l'envoya sur un autre navire. Elle aborda à Cadix, alla à Séville, à Madrid, à Pampelune, puis voulut se rendre à Rome. Elle traversa la France; mais, dans le Piémont, on l'arrêta comme espion, et elle vint à Toulouse, où le comte d'Agramont, vice-roi de Pau, gouverneur de Bayonne, lui donna cent écus et un cheval : elle avait depuis longtemps repris les habits d'homme. A Madrid, elle obtint du gouverneur, sur l'avis du conseil des Indes, huit cents écus de pension : grande récompense pour une aventurière qui eût mieux mérité d'être enfermée à vie; mais en tout temps on a vu de ces étranges indulgences pour des hardiesses coupables. Quelque temps après, sur la route de Madrid à Barcelone, elle fut arrêtée et dépouillée par des voleurs. A cette occasion, elle fut présentée au roi, qui lui accorda trente rations d'alferez réformé et trente ducats de gratification. Elle n'avait pas renoncé à son projet de voir Rome. A Gênes, elle eut un duel. A Rome, le pape Urbain VIII lui accorda la permission de conserver ses habits d'homme, en lui recommandant de s'abstenir d'offenser le prochain. Le sénat de Rome l'inscrivit sur le livre de la ville comme citoyen romain. De là elle se rendit à Naples..... Ici son récit est interrompu. Mais divers documents établissent qu'elle suivit aux Indes le général Miguel de Echazarreta. Elle n'y fit pas seulement le métier de soldat. Un capucin, le père Fray Diego de Séville, raconte qu'il vit plusieurs fois à la Vera-Cruz, en 1645, « la *monja-alferez* dona Catalina de Erauso : elle se faisait appeler alors don Antonio de Erauso. Elle avait un attelage de mules et de nègres, avec lequel elle transportait des bagages en différents endroits. » Ce renseignement est le dernier que l'on possède sur Catalina : il paraît probable qu'elle mourut dans le Mexique.

Le célèbre Pedro de la Valle (1) parle d'elle assez longuement dans une lettre datée de Rome, le 11 juillet 1626. Voici comment il la décrit : « Elle est d'une taille haute et forte pour une femme, de manière qu'elle peut sembler un homme. De visage elle n'est point laide, mais pas belle non plus. Ses cheveux sont noirs et courts comme ceux d'un homme, et lui tombent sur le front, selon la mode actuelle. Elle s'habille en homme, à l'espagnole, porte bien l'épée, selon sa profession, et tient la tête un peu baissée, par suite plutôt des fatigues d'un soldat vaillant que de la vie indolente d'un citadin : c'est seulement aux mains qu'on peut reconnaître qu'elle est femme, car elle les a courtes et grasses, quoique robustes. »

(1) Voy. la Table des vingt premières années.

INFLUENCE DE L'AGE

SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA FORCE DES MAINS OBSERVÉE AU MOYEN DU DYNAMOMÈTRE DE RÉGNIER.

AGES.	FORCE DES HOMMES.			FORCE DES FEMMES.		
	2 mains.	Main dr.	Main g.	2 mains.	Main dr.	Main g.
ans	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.
6	10,3	4,0	2,0	—	—	—
7	14,0	7,0	4,0	—	—	—
8	—	—	—	11,8	3,6	2,8
9	20,0	8,5	5,0	15,5	4,7	4,0
10	26,0	9,8	8,4	16,2	5,6	4,8
11	29,2	10,7	9,2	19,5	8,2	6,7
12	33,6	13,9	11,7	23,0	10,1	7,0
13	39,8	16,6	15,0	26,7	11,0	8,1
14	47,9	21,4	18,8	33,4	13,6	11,3
15	57,1	27,8	22,6	35,6	15,0	14,1
16	63,9	32,3	26,8	37,7	17,3	16,5
17	71,0	36,2	31,9	40,9	20,7	18,2
18	79,2	38,6	35,0	43,6	20,7	19,0
19	79,4	35,4	35,0	44,9	21,6	19,7
20	84,3	39,5	37,2	45,2	22,0	19,4
21	86,4	43,0	38,0	47,0	23,5	20,5
25	88,7	44,1	40,0	50,0	24,5	21,6
30	89,0	44,7	41,3	—	—	—
40	87,0	41,3	38,3	—	—	—
50	74,0	36,4	33,0	47,0	23,2	20,0
60	56,0	30,3	26,0	—	—	—

RICHELIEU.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement; il a connu le beau et le sublime du ministère; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance; il a opposé des alliés à des ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans; il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu.

Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paraître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds!

Il savait quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières, ou la multitude : il n'ignorait pas quels

sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la nécessité de la grammaire, la base et le fondement des autres sciences; et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il fallait dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages. LA BRUYÈRE.

LE ROI DE LA ROUE.

LÉGENDE TIBÉTAINE.

Le roi Tchakravartin, roi de la roue, possédait les sept choses précieuses : le trésor de la roue, le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la femme, le trésor de la perle, le trésor du maître de la maison, et le trésor du conseiller.

« De quelle manière le roi Tchakravartin est-il en possession du trésor de la roue (1)?

» ... J'ai appris que, pour le roi Kchattriya, qui a lavé sa tête le quinzième jour de la lune destiné à la pénitence, qui a jeûné, et est allé sur les terrasses du palais, environné de ses femmes, le trésor de la roue divine apparaît dans la région occidentale, et que c'est ainsi qu'il sera un roi Tchakravartin.

» ... Et le roi Tchakravartin, ayant rejeté son manteau sur une épaule, et mis le genou droit à terre, de la main droite pousse cette roue divine en disant : — Tourne, vénérable et divin trésor de la roue, avec la loi, et non sans la loi !

» Cependant cette roue, mise en mouvement par le roi Kchattriya, s'avance en faisant naître des apparitions dans l'atmosphère orientale. »

Le trésor de la roue donne une puissance surnaturelle, assure la victoire, etc.

Le trésor de l'éléphant. L'éléphant est blanc, la tête ornée d'or; il va à travers les cieux; on l'appelle Bôdhi (intelligence).

Le trésor du cheval. Le cheval est bleuâtre, sa tête est noire, sa crinière noire; il va à travers les cieux. On l'appelle Balôhaka (rapidité du nuage).

Le trésor de la perle. La perle est toute bleue et a les huit nuances du lapis-lazuli. A minuit, elle éclaire comme le soleil.



Le roi Tchakravartin (qui tourne la roue) et ses sept trésors. — Bas-relief du Musée de Madras, provenant du Mahamalaïpouram.

Le trésor de la femme. La femme est convenable, née de la race kchattriya (caste militaire); pas trop grande, pas trop petite, pas trop grasse, pas trop maigre, pas trop blanche, pas trop noire; très-belle, bienveillante, agréable aux yeux, d'une belle couleur et parfaitement proportionnée. De tous ses pores s'échappe un parfum de santal; sa bouche exhale le parfum du lotus bleu.

Le trésor du maître de la maison. Le maître de la maison (intendant ou premier ministre) est savant, éclairé, prudent. Il a un œil divin qui lui fait découvrir, dans la circonférence d'un yôdjana (5 kilomètres), les trésors cachés qui n'ont pas de maître, et dont il fait la propriété du roi *qui tourne la roue.*

Le trésor du conseiller. Le conseiller est sage, éclairé, prudent, et aussitôt que la loi a pensé à faire un choix, il choisit les armées qu'il faut choisir.

On trouve dans les livres bouddhistes une autre nomenclature des choses précieuses, convenable pour tout le monde : les trésors de l'éléphant, du cheval, de l'homme esclave, de la femme esclave, de l'ouvrier, du champ, du ménage.

(1) Voy. le Lalita Vistara *(Rgya tch'er rol pa)*, ou Développement des jeux, traduit sur la version tibétaine du Bkakkgiour, par Ph.-Ed. Foucaux, 1848.

DOUCE FRANCE.

« Douce France » est une expression favorite de la poésie chevaleresque du douzième et du treizième siècle.

De plusurs choses à remembrer li prist...
De *dulce France*, des humes de sun lign.
La Chanson de Roland.

Oi n'en perdrat *France dulce* sun los.
Ibid.

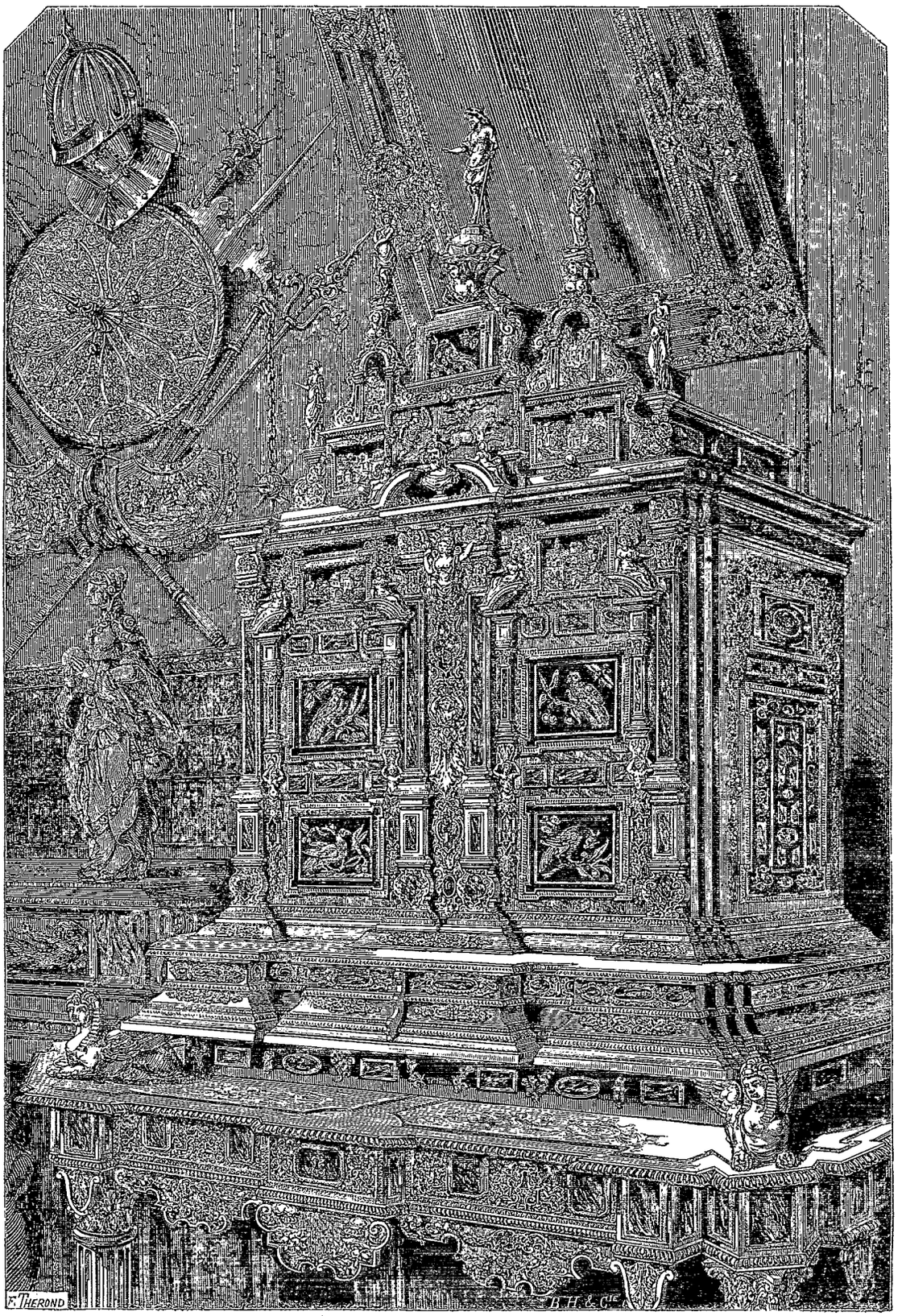
Il est en *douce France* un bon roi Loeys.
Aiol et Mirabel.

Et puis en *douce France* à Karlemaine iras.
Garin de Monglane.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

SUR LA MOSAIQUE DE FLORENCE.



Musée de Cluny. — Meuble florentin. — Dessin de Thérond.

La ville de Florence, qui fut longtemps, avec Rome et Venise, l'un des foyers les plus brillants de l'art italien, a vu naître un genre d'ouvrage remarquable qui porte son nom : c'est une espèce de mosaïque en matières précieuses, établie sur un tout autre principe que celle que fabriquaient les anciens : elle consiste dans un choix intelligent des nuances variées offertes par les agates, les jaspes et autres pierres dures, découpées suivant les formes d'un dessin arrêté

d'avance, et ajustées avec art sur un fond convenable. Cette combinaison ingénieuse produit une sorte de peinture dans laquelle les nuances plus ou moins brillantes, plus ou moins assombries de ces belles productions naturelles, sont employées par l'artiste de manière à imiter les couleurs véritables des objets, ainsi que les effets d'ombre et de lumière. La lime et le ciseau découpent des feuilles, des fleurs, des papillons, des oiseaux, même des paysages variés. L'artiste leur donne à la fois la richesse des tons naturels par le choix des matières qu'il emploie et marie entre elles, et le modelé de la nature en rapprochant les parties qui sont naturellement nuancées.

On admire dans les églises de Florence des chefs-d'œuvre de ce genre d'ouvrage durable, appliqués, soit à la décoration des autels, soit à celle de l'architecture même des édifices; les palais et les musées de l'Europe en possèdent des échantillons plus ou moins remarquables, appliqués à l'ornement de meubles d'usages différents.

La plus ancienne mosaïque de Florence est plane, comme celle que produisaient, avec de petits cubes variés dans leurs couleurs, les artistes de l'antiquité et qu'imitent ceux de Rome moderne; mais plus tard les Florentins imaginèrent de donner de la saillie à quelques parties de leurs tableaux mosaïques, en incrustant sur le fond des pierres dures et autres matières précieuses auxquelles ils donnaient les formes réelles et modelées, là d'un fruit, ici d'une feuille ou d'une fleur; les perles fines, les diamants de couleur, trouvèrent aussi place dans ces tableaux bas-reliefs d'un nouveau genre, qui eurent autant de succès que les précédents. La France possède aujourd'hui des artistes qui reproduisent ces travaux précieux.

On voit au Musée de Cluny un meuble remarquable dû à l'art florentin du commencement du dix-septième siècle. C'est un riche cabinet à plusieurs étages, en partie couvert de mosaïques de Florence, présentant des paysages, des oiseaux, des fruits, des papillons; de petits bas-reliefs précieux sont mêlés aux vives couleurs de ces mosaïques, et forment un ensemble des plus riches par la variété des encadrements de lapis-lazuli, de cornaline et d'argent repoussé, qui composent les principales lignes de l'architecture du meuble. De nombreuses figures assises ou debout, des bustes, des cariatides en argent, donnent à l'ensemble un effet brillanté, et offrent un luxe de matières qu'un dessin ne peut rendre que très-imparfaitement. Le couronnement, très-contourné dans ses formes, est enrichi, comme le corps du meuble, de mosaïques et de bas-reliefs qu'encadrent des découpures et des ornements repoussés en argent et en bronze doré; cinq statuettes en même matière surmontent le tout, en affectant une forme pyramidale et gracieuse.

Ce meuble, porté par quatre sphinx, repose sur une table enrichie de plaques de jaspe, entièrement couverte d'applications en écaille dans laquelle sont incrustés les plus riches ornements découpés dans la nacre de perles, et soutenue par des pieds formés en colonnes, qui sont surmontés de chapiteaux en cuivre repoussé, découpé et doré.

Le devant du meuble s'ouvre en deux parties dans toute sa largeur; l'intérieur des portes est décoré de paysages et d'oiseaux en mosaïque de Florence, avec des encadrements de lapis. Quant aux compartiments intérieurs, divisés en cases et tiroirs, ils subirent de grands changements vers le temps de Louis XV. La plupart des mosaïques florentines qui devaient s'y trouver ont été remplacées par des miniatures dans le goût du dix-huitième siècle. Ce meuble précieux était passé de Florence en Pologne, d'où il fut apporté en France par un commissaire impérial.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78.

Je me rappelle encore tous les détails. C'était un des derniers jours de juin; nous revenions d'une longue promenade. Son oncle me parlait de bâtisse et de plantations, tandis qu'elle s'écartait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosotis. Distrait malgré moi, je suivais la nièce du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfant se tenait debout au milieu du sentier; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le rejoindre. L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; mais elle s'était agenouillée sur l'herbe pour être à son niveau; elle l'attira dans ses bras et, une joue sur sa joue humide, elle se mit à le rassurer par des baisers. Il put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleurs et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aussitôt qu'il fallait le ramener; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait à élever des objections; il parlait de le laisser à la première ferme; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, avait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections; mais je m'étais mis en marche; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir; le parfum du foin coupé nous arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir; mais, profitant enfin d'une distraction de sa partner, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles entrecoupées; mais ses pleurs nous remerciaient.

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai; elle sourit et rougit en même temps.

— Dois-je accepter? demandai-je.

— Ne l'avez-vous point gagné? dit-elle à demi-voix.

J'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voilà, mais devenues, hélas! ce que tout devient ici-bas, des débris!

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes: lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation

de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les baïonnettes d'une colonne d'attaque; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue :

L'ONCLE. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

MOI. Je le sais, Monsieur; mais je l'aime.

L'ONCLE. Vous êtes également sans fortune, Monsieur.

MOI. Monsieur, je l'avoue; mais je travaille, et je l'aime, je l'aime...

L'ONCLE. Songez, Monsieur, à toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir.

MOI. Ah! Monsieur, Dieu nous aidera, et j'aurai du courage; je l'aime! je l'aime! je l'aime!...

Qu'opposer à cette suprême raison? Je l'aime! Tout n'est-il point là, en effet, quand on est bien sûr de dire vrai, quand on ne prend pas un caprice pour un choix, un entraînement pour une affection? Aimer c'est connaître tout ce qui fait qu'un autre nous ressemble par l'âme; c'est estimer avec tendresse, se confier avec sécurité; c'est trouver à la fois un confident, un conseiller, un soutien; c'est aspirer enfin à devenir meilleur en se complétant. L'égoïsme à deux, dont parlent les romanciers, n'est que l'amour d'un jour, d'une semaine; celui qui doit nous suivre des années fleuries aux années blanchissantes, à travers les souffrances et les ruines comme à travers les succès et les joies, celui-là ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de faire partager son bonheur à tous; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant le monde avec un sympathique attendrissement; on voudrait, comme le pontife de la ville éternelle, envelopper dans une même bénédiction le foyer et l'univers, *urbi et orbi!*

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestres, non celle qui passait en carrosse, mais l'humble et vaillante voyageuse qui savait supporter doucement la poussière de la route ou la pluie du ciel!

Je suis précisément arrêté sur cette réflexion par trois coups frappés à ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il y a là quelqu'un avec un billet pour moi.

— Qui cela?

— René.

La voix de la pauvre fille a fléchi en prononçant ce nom.

Elle aussi a choisi René sans calcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eût pu répondre comme moi jadis à l'oncle de Louise : Je l'aime! et cette raison qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne je l'ai déclarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah! c'est que l'âge est venu glacer ma logique; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi; c'est que maintenant les longues routes m'épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui sait si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros!

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de ma jeunesse; je comprends votre avertissement, et je saurai y obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité; je les ai interrogés avec une familiarité amicale sur leur attachement réciproque, sur leurs projets : tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions, ils s'attendent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue, toute leur ambition se borne à les supporter ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arriéré de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir! Après tout, Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter; je promets à René de parler pour lui à son maître qui ne sait rien encore; et, comme je dois me punir de ma dureté d'hier, je leur déclare que je me charge de la noce.

Cette fois, Félicité perd tout à fait la tête; elle veut parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille circonflexe jusqu'à se donner l'apparence d'un point d'interrogation, et répète : « Ah! Monsieur! » en tournant son chapeau. Je les congédie avec un sourire; ils partent contents d'eux et me laissent également content de moi-même.

X. LES LETTRES.

C'est aujourd'hui que je reçois les lettres de mes enfants; elles sont là toutes deux sur mon bureau. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier! — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents!

Une lettre a toujours eu pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'ai été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être! Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque, avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois chaque matin semant çà et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nos âmes.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance! elle parle de me faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi; il faudrait seulement pour cela leur trouver un conducteur. Puisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer!

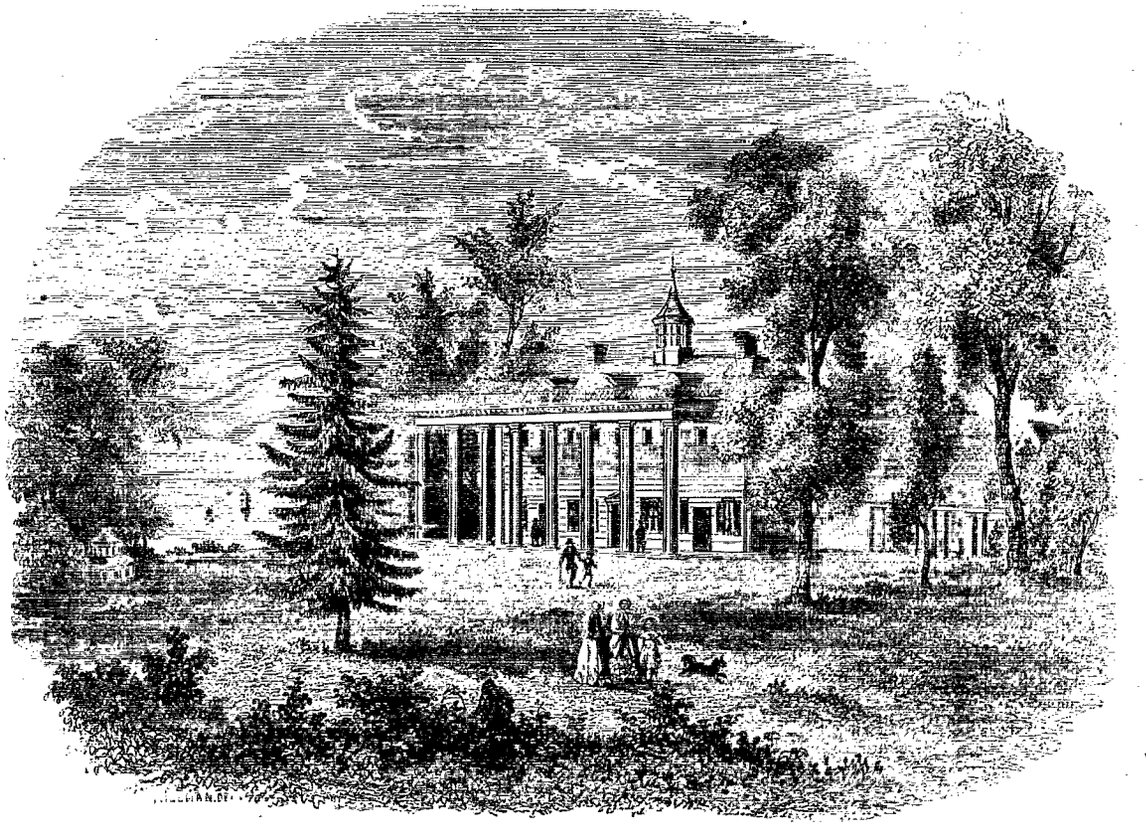
La suite à une autre livraison.

WASHINGTON.

Voy. la Table des vingt premières années.

Washington descendait d'une ancienne famille anglaise. Celui de ses aïeux qui vint le premier s'établir en Virginie, sur les bords du Potowmak, avait quitté l'Europe en 1657. Il appartenait à cette génération tout à la fois religieuse et politique, contemporaine de la révolution de laquelle étaient sortis Cromwell et les citoyens énergiques du long-parlement. Comme tant d'autres, il prévit le retour de la royauté, et il chercha un asile en Amérique. Il y acheta des terres, et y mourut simple planteur. Tel eût été toute sa vie son immortel arrière-petit-fils, si les intérêts de sa patrie ne l'eussent jamais appelé hors du cercle paisible et obscur de la vie privée. Il eût été un propriétaire intelligent, un agriculteur éclairé, d'une instruction solide, de mœurs sévères, religieux, jaloux de son honneur, robuste, actif, fait au travail, au danger, à la solitude, calme dans ses manières, obéi dans sa maison, respecté dans son district, et obtenant facilement la déférence de tous par l'excellence de son jugement et l'énergie de sa volonté. Il eût ignoré toute sa vie que ses qualités, mises à l'épreuve des affaires publiques, s'élèveraient sans peine au niveau des circonstances les plus difficiles et grandiraient à la mesure du théâtre où elles devraient se déployer. La plus modeste condition lui eût convenu, et il eût su la rendre digne; il convint à la plus haute, égal à toutes par ses talents, supérieur à toutes par son caractère.

Washington avait le goût des mathématiques, et il en savait tout ce qu'il faut pour être un arpenteur habile, profession importante et difficile dans une société qui s'approprie des forêts primitives et qui défriche le désert. C'est dans les travaux de l'arpentage qu'il commença l'apprentissage de la fatigue et du péril et qu'il sentit naître en lui cette vocation militaire que la guerre de 1755 vint développer. Major dans la milice de son district à dix-neuf ans,

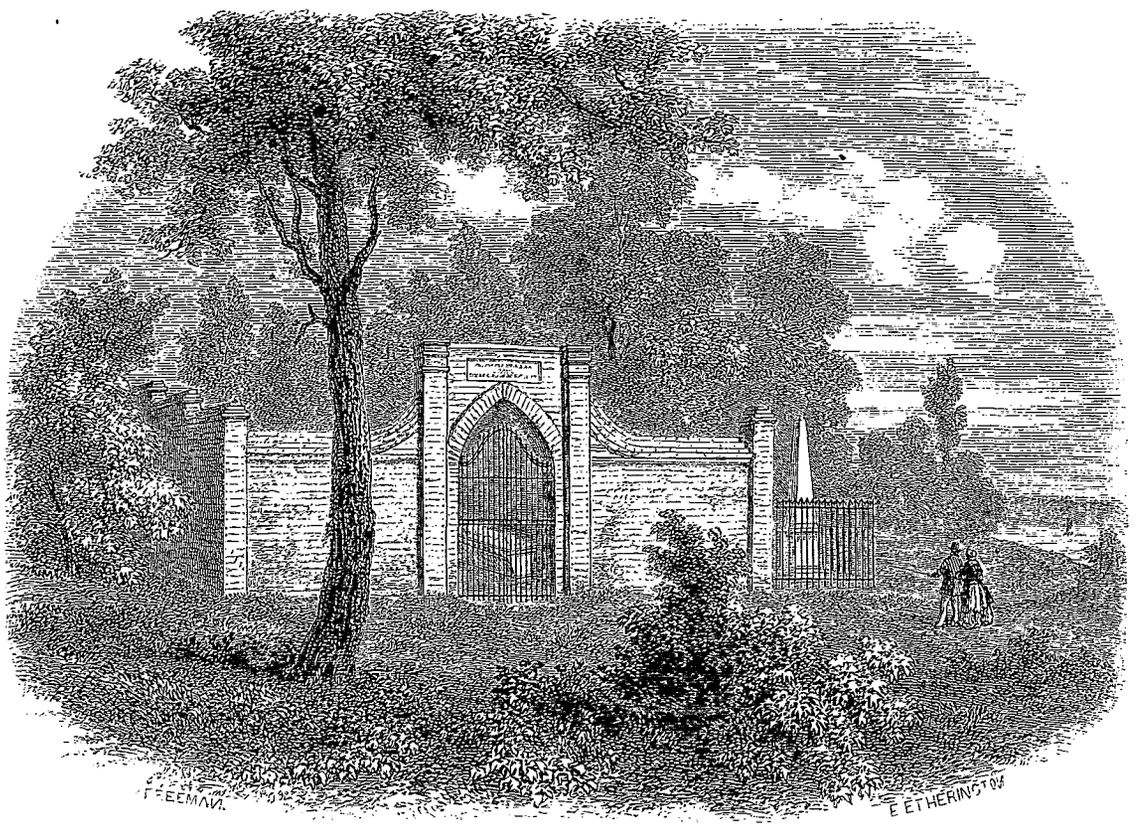


Mont-Vernon, résidence et propriété de Washington, sur une élévation, près du Potowmak; maison en bois et en briques, longue de 100 pieds, large de 50. — Dessin de Freeman.

il prit part à plusieurs expéditions, et devint commandant en chef de la poignée d'hommes que la Virginie appelait son armée, et qui soutenait une guerre de frontières contre les Indiens sauvages et contre les Français. C'était sans doute un bon officier, alliant à la prudence une froide intrépidité. Mais ce qui frappe le plus dans ce début de la vie publique de Washington, c'est le soin qu'il montre en toute occasion de maintenir sa dignité personnelle; c'est le sentiment consciencieux d'une responsabilité qui porte sur lui tout entière, lors même qu'il agit en commun; c'est enfin l'idée qu'il répandait involontairement autour de lui de sa supériorité naturelle : partout où il était, il devenait bientôt le premier, et partout il inspirait un pressentiment confus qu'il était réservé à de grandes destinées.

Il siégeait depuis quelques années dans l'assemblée législative de la Virginie, lorsque l'Angleterre établit sur ses colonies de l'Amérique du Nord l'impôt du timbre. Ce nouvel impôt fut déclaré inconstitutionnel, comme ayant été voté par un parlement dans lequel les colonies n'étaient pas représentées. Les assemblées protestèrent, et celle de Virginie ne fut pas la moins animée. L'Angleterre céda, et l'impôt du timbre fut révoqué. Mais le ministère anglais, infatué de la puissance de la métropole et de la petitesse des colonies, n'avait fait qu'une feinte retraite. Non-seulement il imposa d'autres impôts tout aussi inconstitutionnels que celui du timbre, mais il avoua la prétention d'exercer un contrôle illimité sur toutes les dépendances de la mère patrie, et de considérer les colons comme les autres sujets anglais, c'est-à-dire de les gouverner directement et de les taxer au bon plaisir du parlement du royaume, sans en ré-

férer aux assemblées législatives de chaque colonie. Cette prétention fut le grief fondamental de l'Amérique; il motiva à lui seul les protestations, les remontrances, les pétitions, puis le refus de l'impôt, la rupture des relations de commerce, et enfin la déclaration d'indépendance et la guerre. Washington, comme son pays, passa, de 1766 à 1775, par tous ces degrés de la résistance. Dès le premier moment, il décida que l'Angleterre devait céder et qu'une réparation était due à l'Amérique. Inflexible sur ce point, il ne recula point devant la nécessité d'une révolution. Sans la désirer, quoique de bonne heure il la prévît, il approuva ou conseilla toutes les mesures par lesquelles elle fut progressivement amenée. Toujours présent et actif dans l'assemblée locale deux fois dissoute, dans la convention de Williamsburg, dans les assemblées de comtés, enfin dans le congrès, il prit part à tous les actes décisifs qui signalèrent le patriotisme de la Virginie. « Les armes, disait-il en 1769, doivent être la dernière ressource; mais il n'est pas un seul homme qui doive hésiter ou craindre de les prendre pour défendre la liberté que nous avons reçue de nos ancêtres. » Cinq années après, il s'écriait : « La crise est arrivée; il n'y a de remède pour nous que dans la lutte contre l'Angleterre. Il faut maintenir nos droits, ou nous soumettre à toutes les charges dont on nous voudra accabler. » Il ne demandait pas encore la séparation de la mère patrie et l'indépendance des colonies, mais il déclarait que « jamais aucun homme, sur le continent américain, ne se soumettrait à perdre ses droits et ses priviléges. » Il détestait la rébellion; mais « si le ministère, disait-il, pousse les choses à l'extrême, il y aura plus de sang répandu qu'il n'en a jamais coulé dans les guerres dont les annales de l'Amérique du Nord ont conservé la mémoire. » Lorsque la Virginie organise ses milices, il écrit : « J'accepterais bien volontiers l'honneur de les commander, car ma résolution bien arrêtée est de consacrer ma vie et ma fortune à notre cause. » Après la bataille de Lexington, qui ouvre la guerre entre l'Angleterre



Tombeau de Washington et de sa femme, à Mont-Vernon — Ce modeste tombeau est situé sur une colline, entre la maison et la rivière. La porte est en bois, sans inscription. — Dessin de Freeman.

et ses colonies, il s'écrie : « Il faut donc que les plaines de » l'Amérique soient abreuvées de sang ou habitées par des » esclaves! Triste et déplorable alternative! Mais un homme » vertueux peut-il hésiter sur le choix? » Aussi n'hésite-t-il pas. Le congrès, dont il est membre, décrète à l'unanimité que les colonies doivent être mises en état de défense. Une armée américaine est formée, et on lui en donne le commandement. Il répond qu'il accepte, qu'il est prêt, mais qu'il ne se croit pas à la hauteur des fonctions difficiles dont on l'honore. « Mon inquiétude est inexprimable, écrit-il à sa femme; un mois passé près de vous, chez nous, me donnerait cent fois plus de bonheur que sept fois sept ans de commandement; mais puisque la destinée m'entraîne, j'espère... Je ne pouvais refuser sans ternir ma réputation... Je me confie donc à la Providence. »

Il n'est pas aisé de résumer en peu de mots les huit années de la guerre de l'indépendance, remplies par tant de souffrances et d'anxiétés, pendant lesquelles tout fut indécis, tout fut en péril jusqu'au dernier jour. La vertu, la patience de Washington, y furent soumises aux plus pénibles épreuves que puisse subir un homme responsable tout à la fois de son armée et de sa cause. C'était peu que d'avoir à braver les dangers et les maux auxquels la guerre condamnait une armée pauvre et peu nombreuse, opérant dans un pays vaste, d'une richesse médiocre et d'une population rare, et qui avait à combattre des troupes régulières et bien disciplinées; Washington, de plus, avait le désavantage de ne pouvoir risquer son armée et de jouer le tout pour le tout : il ne pouvait donc prétendre à des succès décisifs, car il devait craindre d'anéantir en une fois tout

l'espoir de l'insurrection américaine. Avec des troupes trop faibles et trop mal organisées pour être aisément maniables, il se voyait obligé de laisser passer les occasions favorables pour frapper un grand coup. De là une contrainte perpétuelle, une vie d'abnégation et de sacrifices. Sa situation politique n'était pas moins difficile. Il avait à lutter chaque jour contre des craintes et des défiances. Le peuple s'alarmait pour sa liberté avant de l'avoir conquise, et n'était que trop disposé à regarder comme un usurpateur le général à qui il avait confié ses intérêts. L'assemblée le surveillait avec jalousie. Washington se soumettait sans murmurer et avec docilité aux exigences de l'autorité civile. Tous les sentiments personnels semblaient s'être anéantis dans son âme pour n'y laisser dominer que le seul dévouement au devoir. Il savait tout souffrir, dévorer en silence les affronts, se sacrifier sans se plaindre, et immoler à la cause de la patrie sa renommée. Il souffrait souvent et beaucoup, mais il ne désespérait jamais. Quelles que fussent ses difficultés, il n'était jamais abattu : c'est que, comme il le disait lui-même, il sentait que « la voix du genre humain était avec lui; » c'est que, « convaincu de son bon droit, il ne peut se figurer que les Américains périssent, bien que leur étoile puisse rester encore quelque temps cachée sous un nuage. » Aussi ne cesse-t-il de répéter : « La Providence a si souvent pris soin de nous relever, lorsque nous avions perdu toute espérance, que j'ose croire que nous ne succomberons jamais. »

La confiance de Washington fut justifiée, sa cause triompha. L'Angleterre, vaincue dans la lutte, reconnut l'indépendance de ses anciennes colonies. Washington remit ses pouvoirs dans les mains du congrès, le 23 décembre 1783, et reprit avec joie le chemin de son humble demeure. Un mois après, il écrivait à son compagnon d'armes, à Lafayette : « Enfin, la veille de Noël au soir, les portes de cette maison ont vu entrer un homme plus vieux de neuf ans que lorsqu'il l'avait quittée. » Heureux de retrouver la douce obscurité de la vie privée, il ne songeait plus qu'à finir ses jours en paix. Il s'était dessaisi volontairement de la première place de l'État, et il n'en avait nul regret. « Enfin, mon cher marquis, écrivait-il encore le 1er février 1784 à Lafayette, je suis à présent un simple citoyen sur les bords du Potowmak, à l'ombre de ma vigne et de mon figuier, libre du tumulte des camps et des agitations de la vie publique. Je me plais en des jouissances paisibles... Je ne suis pas seulement retiré des emplois publics, je suis rendu à moi-même. Je puis retrouver la solitude et suivre les sentiers de la vie privée avec une satisfaction plus profonde. Ne portant envie à personne, je suis décidé à être content de tous, et, dans cette disposition d'esprit, mon cher ami, je descendrai doucement le fleuve de la vie, jusqu'à ce que je repose auprès de mes pères. » L'unique effet de son dévouement à son pays était un dérangement de sa modeste fortune. Il le confesse naïvement et sans se plaindre. Quelques mois après, le 8 décembre suivant, il écrivait encore à Lafayette, qui retournait en Europe, et à qui il venait de faire ses adieux :

« Au moment de notre séparation, sur la route, pendant le voyage, et, depuis lors, à toute heure, j'ai ressenti profondément tout ce que le cours des ans, une étroite union et votre mérite m'ont inspiré d'affection, de respect, d'attachement pour vous. Pendant que nos voitures s'éloignaient l'une de l'autre, je me demandais souvent si c'était pour la dernière fois que je vous avais vu; et malgré mon désir de dire non, mes craintes répondaient oui. Je rappelais dans mon esprit les jours de ma jeunesse; je trouvais qu'il y avait bien longtemps qu'ils avaient fui pour ne plus revenir, que je descendais à présent la colline que j'ai vue cinquante-deux ans diminuer devant moi; car je sais qu'on vit peu de temps dans ma famille, et quoique doué d'une constitution forte, je dois m'attendre à reposer bientôt dans la funèbre demeure de mes pères. Ces pensées obscurcissaient pour moi l'horizon, répandaient un nuage sur l'avenir, par conséquent sur l'espérance de vous revoir. Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai eu mon jour. »

Washington se trompait. Il avait quelques années encore à vivre pour sa gloire; il lui était réservé de couronner sa carrière par des vertus supérieures à celles qu'il avait déployées dans le commandement des armées : son rôle n'était pas terminé. Libérateur de sa patrie, une destinée plus haute lui était réservée : il devait la gouverner après avoir conquis et assuré son indépendance : c'était la sauver une seconde fois.

Le gouvernement des États-Unis, mal constitué, s'affaiblissait et marchait à sa ruine. Après plusieurs années de la plus déplorable anarchie, le pouvoir fédéral fut assis sur des bases plus solides. La constitution de 1789, juste orgueil de l'Amérique, fut discutée et votée, et Washington fut élu président.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de son gouvernement et de raconter comment il réussit à résoudre ce grand problème du gouvernement d'un peuple libre. Rappelons d'un seul mot qu'il assura la liberté de son pays en se faisant simplement l'exécuteur de sa volonté. Dans cette nouvelle épreuve, il révéla toute la grandeur de son âme. Réélu après quatre années d'exercice du pouvoir suprême, et cette fois à l'unanimité, il se soumit au vœu de ses concitoyens; mais, fidèle à la constitution qu'il avait jurée, ce second terme de quatre années expiré, il déposa la puissance qu'il n'eût tenu qu'à lui de conserver. Le peuple américain le vit avec regret abandonner les rênes du gouvernement. Pour lui, il respectait trop la liberté de son pays, il avait trop de respect de son propre honneur, de sa propre dignité, pour devenir le maître d'un peuple dont il ne s'était jamais regardé que comme le premier serviteur. Il se retira à Mont-Vernon, dans sa ferme, et il redevint un planteur. C'est dans cette retraite paisible qu'il expira le 14 décembre 1799, comblé d'ans et de gloire, laissant à ses contemporains un des plus beaux exemples de vertu et de désintéressement qu'il ait jamais été donné à un homme de léguer à la postérité.

Les paroles les plus pompeuses seraient insuffisantes pour louer dignement ce grand homme, cet homme de bien. Il a mérité la gloire, et sa renommée n'a rien coûté à la conscience de l'humanité. Il a soutenu, il a partagé toutes les idées vraies, toutes les passions légitimes de notre temps, sans en connaître ni les excès, ni les chimères, ni les faiblesses. Aucun homme célèbre dans le monde n'a donné lieu moins que lui à ces restrictions dans l'approbation et la sympathie qui sont un devoir pénible pour l'historien. Caractère irréprochable en tout, il a été le bras et la pensée d'une cause juste, l'instrument d'une révolution nationale et sans tache; il a été grand par la guerre et par la politique, dans la liberté et dans le gouvernement, dans l'estime des philosophes et dans l'amour du peuple; il a été tout à la fois un sage et un héros.

Tel fut le général Washington, de qui l'homme qu'il aima le plus, le digne et vertueux Lafayette, a pu dire sans exagération, et il le lui écrivait à lui-même : « Tout ce qui est grand, tout ce qui est bon, ne s'était pas jusqu'à présent trouvé ainsi réuni dans le même individu. »

MANOMÈTRES.

Personne n'ignore aujourd'hui que la vapeur d'eau produite sous l'action de la chaleur, dans une capacité fermée, exerce sur les parois du vase qui la contient une pression

croissant avec la vivacité et la durée de l'action du feu, et à laquelle les enveloppes les plus solides ne résisteraient pas si la vapeur ne finissait par trouver une issue.

Cette propriété de la vapeur d'eau, que possèdent également les vapeurs de tous les liquides, est ce qui permet de l'utiliser comme force motrice. Il suffit, pour cela, de la faire passer, de la chaudière où elle se produit, dans un cylindre contenant un piston que la vapeur presse puissamment tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et de transformer comme il convient le mouvement de va et vient qui en résulte de manière à faire tourner des roues. C'est à ce principe si simple que sont dus les effets puissants et variés des machines à vapeur.

Mais, à côté du bienfait, il y a le danger.

Cette force énergique, que l'action de la chaleur accumule dans les chaudières, est susceptible de produire les plus désastreux effets. Lorsqu'elle dépasse une certaine limite, elle peut rompre violemment les parois qui la contiennent. Nous indiquerons ultérieurement les divers organes spéciaux dont on munit les chaudières pour les empêcher d'éclater; mais, quels qu'aient été à cet égard les efforts des constructeurs, ces organes ne sont pas encore parvenus à remplir complétement le but qui leur est assigné : aussi considère-t-on comme la condition de sécurité la moins trompeuse le soin qu'a le chauffeur de régler l'action du feu de telle sorte que la *tension* de la vapeur, ou la pression qu'elle exerce sur les parois de la chaudière, ne dépasse pas une certaine limite déterminée.

Or, la découverte d'un instrument propre à indiquer d'une manière infaillible et précise cette tension était, pour les appareils à vapeur, d'une importance immense.

Cet instrument est le *manomètre*.

C'est à la pression atmosphérique correspondant à celle qu'exerce sur sa base une colonne de mercure haute de 76 centimètres que l'on rapporte la tension de la vapeur. Cette pression, ou, dans le langage industriel, une *atmosphère*, est donc l'unité de mesure d'après laquelle sont gradués les manomètres, quelle que soit leur construction.

Les instruments de ce genre sont aujourd'hui nombreux. On distingue les manomètres *à air libre*, les manomètres *à air comprimé*, les manomètres *à diaphragme* et *à ressort*, enfin les *thermo-manomètres*.

Manomètre a air libre.— Le manomètre le plus simple et le plus direct à la fois est celui que représente la figure 1. Il se compose d'un long tube en verre *bb, ouvert dans le haut*, et fixé, vers le bas, dans une *cuvette* ou flacon métallique *a*, qui contient du mercure, et dont l'extrémité inférieure du tube atteint presque le fond. Au-dessus du mercure de la cuvette reste un petit espace dans lequel débouche un petit tuyau horizontal *d* qui se joint, par l'autre extrémité, à un second tube vertical en fer *cc*, fermé des deux bouts, et où pénètre, à la partie supérieure, le tuyau *f*, destiné à transmettre à l'instrument la pression de la vapeur. Lorsque le manomètre fonctionne, le tube en fer est rempli d'eau, et cette eau, pressée par la vapeur de la chaudière, agit à son tour sur le mercure de la cuvette *a*, et fait remonter dans le tube en verre une colonne de mercure qui s'y élève jusqu'à ce qu'elle fasse équilibre à la pression de la vapeur. Si le niveau du mercure dans la cuvette était invariable, cette colonne s'allongerait de 76 centimètres pour chaque accroissement d'une atmosphère dans la tension de la vapeur. Il n'en est pas tout à fait ainsi; toutefois la section intérieure de la cuvette est assez considérable par rapport à celle du tube pour que l'on puisse négliger la légère variation de niveau qui s'y produit, et l'on règle la graduation de l'instrument sur la hauteur de 76 centimètres. Cette graduation est portée sur une planchette le long de laquelle est appliqué le tube en verre, et chaque degré est ensuite divisé en dix parties égales, ainsi que la figure 1 l'indique.

Quoique le tube *bb* doive être ouvert dans le haut pour communiquer librement avec l'air extérieur, on est dans l'usage de le coiffer d'un bouchon en bois *e*, simplement posé, et qui a pour objet d'éviter que quelques gouttelettes de mercure ne soient projetées en dehors lors des oscillations que la colonne éprouve par suite de variations brusques de la pression.

Les indications de cet instrument sont directes et précises : aussi l'a-t-on dénommé *manomètre normal*, et c'est à lui que l'on a recours pour la vérification de ceux établis d'après d'autres principes. Malheureusement il présente un grave inconvénient, celui de sa grande longueur, qui en rend partout l'installation difficile, et l'empêche de s'appliquer aux machines mobiles et particulièrement aux locomotives.

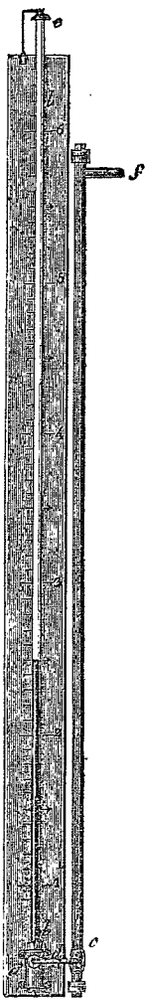


Fig. 1.

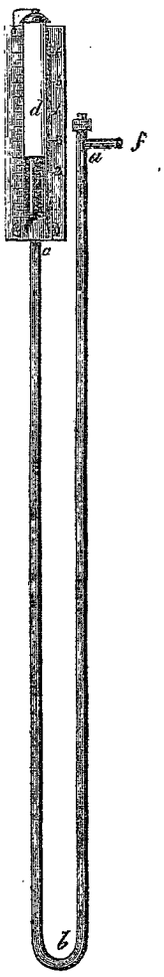


Fig. 2.

Quelquefois, dans ce manomètre, on substitue au tube en verre *bb* un tube métallique; et les variations de la colonne de mercure, que l'on ne peut plus voir, sont alors indiquées par les mouvements d'un petit poids suspendu en dehors du tube, et qui est lié, par un fil et une poulie de renvoi, à un *flotteur* placé dans le tube et qui monte ou descend avec la colonne de mercure. La graduation va, dans ce cas, de haut en bas, au lieu d'aller de bas en haut; mais cela ne change pas le principe de l'instrument et n'en supprime pas les inconvénients.

D'autres fois, afin de n'avoir à observer les variations de la colonne de mercure que sur une échelle d'une moindre étendue, on dispose l'instrument comme le représente la figure 2. Un tube recourbé en fer, *abc*, communiquant par le

tuyau *f* avec la chaudière, est hé à un tube en verre de plus grand diamètre, ouvert par le haut, et dans lequel s'élève ou s'abaisse le mercure contenu dans le tube *abc*, suivant que la pression de la vapeur augmente ou diminue. Cette pression est équilibrée par la différence de niveau qui se produit entre le mercure, dans le tube *d* et dans la partie descendante *ab* du tube en fer. On peut établir, entre la section des deux tubes, un rapport tel que les degrés de l'instrument soient aussi petits qu'on le veut. En adoptant le rapport de 9 à 1, par exemple, quand le mercure s'abaissera de 0,9 d'atmosphère dans le tude *ab*, il s'élèvera de 0,1 dans le tube *d*, et les degrés auront seulement 7c,6. L'instrument ainsi modifié est nommé *manomètre différentiel à air libre*, et l'on connaît encore, dans ce genre, le *manomètre à tubes concentriques*, qui n'est autre chose que celui représenté dans la figure 1, avec cette différence que le tube *bb* est en fer et la cuvette *a* en verre; de cette manière, les indications de l'instrument sont fournies par les variations de hauteur que subit le mercure dans cette cuvette, dont on réduit à cet effet convenablement la section.

Quoi qu'il en soit, tous ces instruments exigent des tubes d'une très-grande longueur, et l'on a essayé de parer à cet inconvénient par la disposition dont la figure 3 donne idée. Le manomètre qu'elle représente est aussi *à air libre;* mais l'équilibre, au lieu d'être produit par une colonne unique de mercure, est obtenu par une suite de colonnes successives, dans un tube replié plusieurs fois en siphon. L'extrémité *d* du tube débouche librement à l'air, et c'est par l'autre extrémité *c* qu'est transmise la pression de la vapeur. Les branches inférieures des siphons sont remplies de mercure, et les branches supérieures, y compris celle du tube *c*, sont pleines d'eau. Lorsque la pression de la vapeur agit sur l'instrument, le mercure de chaque siphon monte d'un côté et baisse de l'autre, et l'équilibre résulte de la série des différences de pression, du point *a* au point *b*, du point *a'* au point *b'*, du point *d'* au point *b''*. On conçoit que l'on puisse multiplier assez les branches de l'instrument pour qu'à une pression donnée ne corresponde qu'un faible surélévement de chacune des colonnes partielles. Dans les instruments construits d'après cette donnée, les branches en siphon sont au nombre de vingt à trente; le tube qui correspond à la graduation est seul en verre; les autres sont en fer et forment un ensemble replié plusieurs fois sur

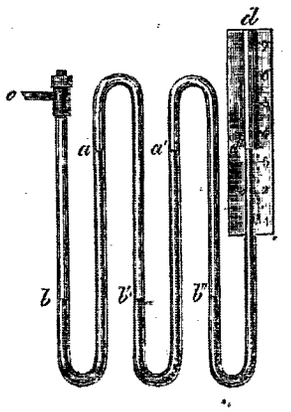


Fig. 3.

lui-même, afin d'occuper moins de place. Cet appareil donne des indications assez satisfaisantes et s'applique bien aux locomotives; mais il doit être construit avec une grande perfection, car il est essentiel qu'il ne puisse pas se perdre la moindre quantité de liquide, soit mercure, soit eau, sans quoi les indications seraient erronées.

Manomètres a air comprimé. — Les instruments de cette catégorie sont tous établis d'après le principe qu'une quantité donnée de gaz diminue de volume exactement en proportion de la pression qu'il supporte. Ce principe porte en physique le nom de *loi de Mariotte*.

La figure 4 donne le type général de ces instruments à air comprimé. La pression de la vapeur, transmise par le tuyau *d*, agit sur le mercure contenu dans la partie inférieure du siphon renversé *abc*, dont l'extrémité *c* est fermée. Si l'on admet que le mercure de la branche *bc* affleure lorsque la

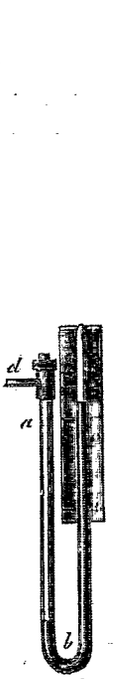


Fig. 4.

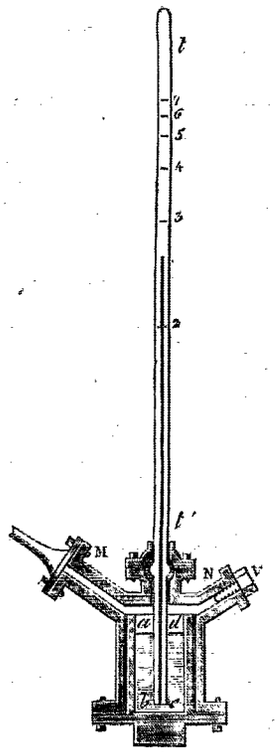


Fig. 5.

pression est celle de l'atmosphère, le point de départ 1 de la graduation, quand la pression deviendra de 2, de 3, de 4 atmosphères, la quantité d'air contenue dans la partie supérieure de la branche *bc* se réduira à $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$ de son volume primitif, et il suffira de marquer les divisions correspondantes à ces volumes pour que l'instrument puisse servir. On remarquera seulement que les divisions vont en se rapprochant très-rapidement, lorsque le nombre d'atmosphères augmente.

Une disposition plus parfaite de cet appareil est représentée dans la figure 5, qui est une coupe faite dans l'instrument, afin d'en montrer la disposition intérieure, qu'il serait sans cela impossible de comprendre. C'est par la tubulure M qu'est transmise la pression de la vapeur à la surface du mercure contenu dans la cuvette *abcd*. Le mercure est refoulé par cette pression dans le tube vertical *tt*, fermé vers le haut, et qui plonge jusque vers le fond de la cuvette. La graduation de l'instrument est faite d'après la règle indiquée ci-dessus. La tubulure N, fermée par le bouton V, a pour objet l'introduction du mercure dans la cuvette, et le renflement que présente le tube *tt* a pour but de l'empêcher d'être soulevé.

Les manomètres à air comprimé ne sont susceptibles que d'une exactitude restreinte et sont peu employés.

La suite à une autre livraison

L'AGUADOR,

PORTEUR D'EAU DE LIMA.



L'Ane aguador de Lima. — Dessin d'Ernest Charton

De tous les ânes du Pérou, l'âne aguador de Lima est le plus laborieux, le plus sobre, le plus honnête et le plus patient. Il commence sa tâche dès six heures du matin et ne se repose qu'après sept heures du soir. Quelques poignées de son qu'il porte dans un petit sac pendu à son cou composent toute sa nourriture du jour; la nuit seulement il a quelques brins d'herbe ou le droit d'aller chercher sa vie dans les tas d'ordures. Il est intelligent : quand il arrive à la fontaine, chargé de ses deux tonneaux et de son propriétaire, il se tourne; le nègre descend, remplit les tonneaux, ôte le tampon qui bouchait la sonnette, saute sur la croupe de l'âne, et tous deux se remettent en route. Le pauvre animal connaît les pratiques et les heures auxquelles il faut aller porter l'eau; il sait qu'après telle maison il faut aller à telle autre. S'il doit s'arrêter, son maître peut s'éloigner toute la journée, avec la certitude de le retrouver

toujours à la même place. Les pratiques un peu charitables s'intéressent à son sort et laissent à l'entrée de leur cuisine, à son intention, une caisse dans laquelle on jette tous les rebuts de la cuisine. Il sait qu'il peut s'attabler à la caisse avec confiance : le plus souvent il n'y trouve à manger que des rognures de vieux chapeaux, des papiers gras et des os; ses meilleurs morceaux sont des cosses de melons ou de *sendillé*.

C'est l'âne aguador qui fait les commissions et les déménagements. On empile sur son dos des quantités incroyables de meubles, caisses, etc. S'il est par trop chargé ou mal chargé et s'il vient à perdre l'équilibre, les meubles tombent avec fracas, et le conducteur, en danger de ne pas être payé de sa commission, au lieu de chercher à retenir quelques meubles, se venge sur le pauvre âne à grands coups de bâton.

Quand l'âne ne fait pas de déménagement et qu'il ne porte pas d'eau, les jours de grande fête, par exemple, il se repose en se promenant avec toute la famille de son propriétaire sur le dos, ou en luttant de vitesse (bien malgré lui) avec quelques camarades dont les maîtres, ainsi que le sien, vont de cabaret en cabaret boire la chica (1).

Quelques nègres, un peu plus humains ou plus intelligents que les autres, et comprenant qu'il est de leur intérêt d'économiser les forces de leurs ânes, marchent à pied quand les tonneaux sont pleins. Mais presque tous les aguadors font preuve d'une brutalité et même d'une férocité stupide. L'étranger, en arrivant à Lima, est indigné à la vue de ces pauvres ânes maltraités et mutilés. Pour ne pas se fatiguer à les battre avec une lanière, on leur fait sur la croupe une blessure avec un os ou un morceau de bois, et, afin de stimuler leur ardeur, on les pique constamment dans la même blessure.

Quand un âne tombe pour la première fois épuisé par la fatigue, son barbare propriétaire lui fend un naseau; si, non content de cette première leçon, l'âne s'avise de se trouver mal une seconde fois, on lui fend l'autre; la troisième fois, on lui coupe une oreille, puis la seconde; enfin arrive le tour de la queue, dont on coupe un morceau, jusqu'à ce que l'âne soit complétement méconnaissable. Ce système cruel est si ordinaire, que rarement on rencontre à Lima un âne complet.

L'aguador, celui auquel on fait l'honneur de donner ce nom de porteur d'eau, titre qui n'appartient en réalité qu'à l'âne, n'a pas pour seule fonction d'accompagner son quadrupède. La police lui donne ce privilége à deux conditions.

La première condition est de présenter à M. le commissaire une trentaine de chiens tués par lui dans le courant de l'année. Les porteurs d'eau se réunissent, à certains jours fixés, dans un quartier, font une battue de rue en rue jusqu'à ce qu'ils aient réuni dans la plus grande tous les chiens qu'ils ont rencontrés et qu'ils n'ont pu tuer du premier coup; puis, cernant cette rue, ils assomment les malheureuses bêtes à grands coups de bâton. Ensuite ils se partagent le produit de la chasse; chacun attache sa part à la queue de son âne (si l'animal en a une). De là, toute la troupe va faire son offrande à l'intendant, traînant ainsi en trophée les chiens morts.

La deuxième condition imposée aux porteurs d'eau est d'arroser les places publiques à l'aide de leur tonneau, qu'ils mettent sur une épaule et qu'ils vident en courant, en imprimant au tonneau un mouvement de zigzag.

Il semblerait que ces deux corvées fort dures dussent rendre les porteurs d'eau assez rares à Lima. Loin de là : leur nombre est extraordinaire, et cependant la voie d'eau vaut trente centimes.

(1) Voy., sur la chica, t. XXI, p. 32.

Ils ont leurs chefs bien reconnus et très-respectés. C'est le chef supérieur qui juge les grandes querelles, qui suspend de ses fonctions tel membre ou admet dans la corporation tel autre.

Ils forment un ordre particulier qui ne laisse pas d'avoir son influence dans les affaires du gouvernement, surtout au moment des élections.

Il y a quelques années, une compagnie proposa au gouvernement de se charger de la distribution de l'eau dans toute la ville à des conditions très-avantageuses pour le public et pour la salubrité générale. Aussitôt que les porteurs d'eau eurent connaissance de ce projet, ils se réunirent en masse, montèrent sur leurs ânes, se dirigèrent, bannière en tête, vers le palais de la présidence, et firent tant des bras et de la langue, qu'ils obtinrent le renvoi de la pétition. Un fait analogue s'est, du reste, reproduit à Paris toutes les fois que l'on a voulu établir une entreprise générale du chiffonnage : la crainte d'une émeute des chiffonniers, et la difficulté de les diriger vers d'autres professions, ont nécessité jusqu'ici des ajournements successifs.

BAGUER.

MODE D'EMBALLAGE DES FRUITS POUR LE TRANSPORT A DE GRANDES DISTANCES.

Il ne suffit pas de produire; il ne faut produire que ce qu'on est assuré de vendre et de bien vendre, et ne pas perdre de vue le précepte du célèbre agronome Matthieu de Dombasle (1) : « Travaillez toujours les yeux tournés vers le marché. »

Pour les fruits, le marché par excellence, où tout ce qui se mange peut être vendu en quantités pour ainsi dire illimitées, c'est Paris. Certains fruits qui par leur nature délicate ne semblent pas pouvoir être transportés à des distances un peu considérables, viennent cependant d'assez loin s'offrir aux consommateurs de la capitale; ils y arrivent aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis, grâce à l'art de les emballer dans des paniers où ils peuvent séjourner quarante-huit heures et braver toutes sortes de chocs et de secousses sans subir aucune altération.

L'art de bien disposer les paniers renfermant des cerises et des groseilles se nomme en terme de jardinage *baguer;* c'est un talent que possèdent au suprême degré les femmes et les filles des cultivateurs, dans le rayon d'approvisionnement de Paris. Voici comment elles procèdent à cette opération.

Les fruits, cueillis le plus délicatement possible, sont d'abord déposés dans de grands paniers ronds, plats, qui se portent sur la tête. A mesure qu'elles les reçoivent, les femmes emballent les fruits dans d'autres paniers dont la charge est ordinairement de 4 à 5 kilogrammes. La forme de ces paniers est parfaitement appropriée à leur destination; ils sont faits en osier brun revêtu de son écorce; leur contexture est assez lâche pour qu'on puisse, de distance en distance, y insérer des branches de châtaignier affilées par le gros bout et chargées de toutes leurs feuilles. Le fond de chaque panier est garni d'un lit épais des mêmes feuilles. Ces dispositions prises, on remplit les paniers en élevant le fruit en forme de dôme à la hauteur du sommet de l'anse. Alors, toutes les extrémités des branches sont rabattues sur le fruit; on les fait passer par-dessous l'anse du panier en les enlaçant les unes dans les autres; le tout est assujetti par quelques tours de grosse ficelle, et l'emballage est terminé. Un panier de cerises ou de groseilles

(1) Voy. t. VIII, p. 308.

bien *bagué* peut voyager sans grande précaution et sans danger pour les fruits qu'il contient, non-seulement en bateau et en wagon de chemin de fer, mais encore sur l'impériale d'une diligence, ou même dans une mauvaise charrette et par de mauvais chemins.

Le procédé qui vient d'être décrit n'est guère pratiqué ni connu hors des départements qui environnent celui de la Seine, et qui envoient des fruits à Paris. A mesure que se complète le réseau de chemins de fer aboutissant à la capitale, les départements du centre et du midi se mettent en mesure de profiter des avantages résultant de ces voies rapides de communication. De vastes vergers récemment plantés livreront dans un avenir prochain des quantités importantes de toutes sortes de fruits à la consommation parisienne. Parmi ces fruits, les cerises, guignes, bigarreaux, ne pourront arriver en bon état à leur destination que dans des paniers soigneusement bagués.

Les cerises des départements du midi se vendent à Paris à des prix fabuleux, à l'époque où le rayon de Paris n'en a pas encore à envoyer au marché; on en jugera par le calcul suivant. Un kilogramme de cerises est vendu, rendu à Paris, 2 francs, dans la seconde quinzaine de mai. Des revendeurs achètent ces premières cerises pour en garnir des bâtons ornés de feuilles de muguet pliées; chaque bâton porte six cerises, du poids moyen de 3 grammes et un tiers. On peut donc faire, avec un kilogramme de cerises, cinquante bâtons vendus 10 centimes la pièce. Ainsi, d'un kilogramme de cerises, la revendeuse retire, par la vente des bâtons de cerises, 5 francs dont il faut déduire le prix très-minime des bâtons et des feuilles de muguet.

Après les fruits rouges, le fruit le plus difficile à bien emballer c'est le raisin. Dans toutes les communes qui expédient sur Paris l'excellent chasselas vendu sous le nom de chasselas de Fontainebleau, et dont Thomery est le centre, de nombreuses compagnies de femmes et d'enfants vont chercher dans les forêts de Fontainebleau, de Ferrières, de Sercette et d'Orléans, la fougère nécessaire à l'emballage du raisin; on la fait sécher avec soin, après avoir enlevé les tiges et les grosses côtes des feuilles, afin de les avoir prêtes au moment de s'en servir. Le raisin est déposé au milieu de la fougère, dans des feuilles de papier non collé, puis rechargé d'un lit épais de fougère maintenu par des brins d'osier fin. L'élasticité particulière à la fougère sèche préserve de tout froissement le raisin ainsi emballé.

L'inconstance du climat de Paris ne permet pas de compter sur la régularité des récoltes d'abricots dans les jardins et les vergers des environs de la capitale; on a en moyenne une pleine récolte d'abricots tous les cinq ans. Dans les intervalles, Paris tire ce fruit, toujours cher et recherché, des départements du Puy-de-Dôme et de l'Allier. On cueille les abricots un peu avant leur maturité, afin qu'ils ne se détériorent pas pendant le trajet; ils sont ensuite emballés dans des boîtes plates et expédiés par le chemin de fer. Ils arrivent en bon état et achèvent de mûrir dans les boîtes; on ne les livre à la consommation que quelques jours après leur arrivée.

Rouen, le Havre, Fécamp et Dieppe expédient pour la Russie, la Suède et la Norvége des navires chargés de pommes. Chaque fruit est enveloppé dans une feuille de papier gris commun; on emplit de pommes ainsi disposées de grandes caisses qui en contiennent au delà de mille chacune; afin qu'elles n'éprouvent aucun ballottage pendant le trajet, les intervalles entre les pommes sont soigneusement remplis avec des rognures de papier fortement comprimées. Les meilleures reinettes, particulièrement la reinette grise, sont les espèces qui, soigneusement emballées de cette manière, supportent le mieux une longue navigation.

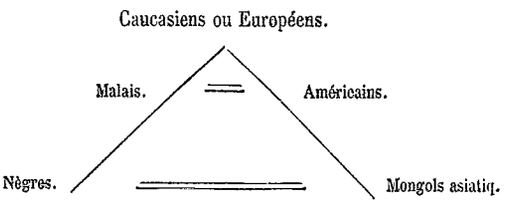
Le même procédé d'emballage est employé pour les oranges du Portugal, de Malte, des Baléares et des îles Açores, dont toute la récolte est destinée à l'exportation. Les caisses d'oranges sont plus petites que les caisses aux pommes; le peu de consistance des oranges ne permet pas de les entasser en grand nombre dans un si étroit espace.

Les figues et les dattes d'Orient, emballées dans des paniers ou des caisses, sont l'objet d'un commerce immense. Dans le royaume de Darfour (Afrique centrale), les corbeilles de dattes d'un poids déterminé remplissent les fonctions de monnaie; un certain nombre de ces corbeilles représente un cheval, un chameau, un vêtement, une mesure de grain, et est reçu en échange de ces objets

---

Blumenbach divise les hommes en cinq races; Kant, en trois.

L'échelle de la dignité humaine, d'après Blumenbach, peut être figurée ainsi :



TRIESTE.

C'est l'une des récentes métropoles commerciales de l'Europe, et l'une des plus anciennes cités de l'Adriatique. Elle fut fondée 600 ans avant l'ère chrétienne, par une tribu de Thraces qui, forcée de fuir devant un ennemi puissant, ou entraînée par un aventureux désir de migration, remonta le Danube, s'implanta dans l'Ister, et y bâtit plusieurs autres villes, entre autres Pola.

Pola n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de bourgade sans importance, remarquable seulement par ses antiquités romaines, et Trieste fait chaque jour de nouveaux progrès. Mais que de temps elle a langui, que de luttes désastreuses elle a souffertes, avant d'en venir à prendre son vigoureux essor, avant de recueillir l'héritage maritime de Venise!

Vers l'année 180 avant Jésus-Christ, elle est prise par les Romains, qui y placent une colonie trop faible pour la défendre. Elle est successivement saccagée par les Gépides, par les Goths, par les Lombards. Relevée une première fois de ses ruines par Octave Auguste, une autre fois par les Byzantins, elle est incorporée dans l'exarchat de Ravenne, conquise par Charlemagne, livrée au duc de Frioul, et enfin subjuguée par les Vénitiens. En même temps, les patriarches d'Aquilée, les margraves d'Istrie, les ducs de Carinthie, se disputent sa possession.

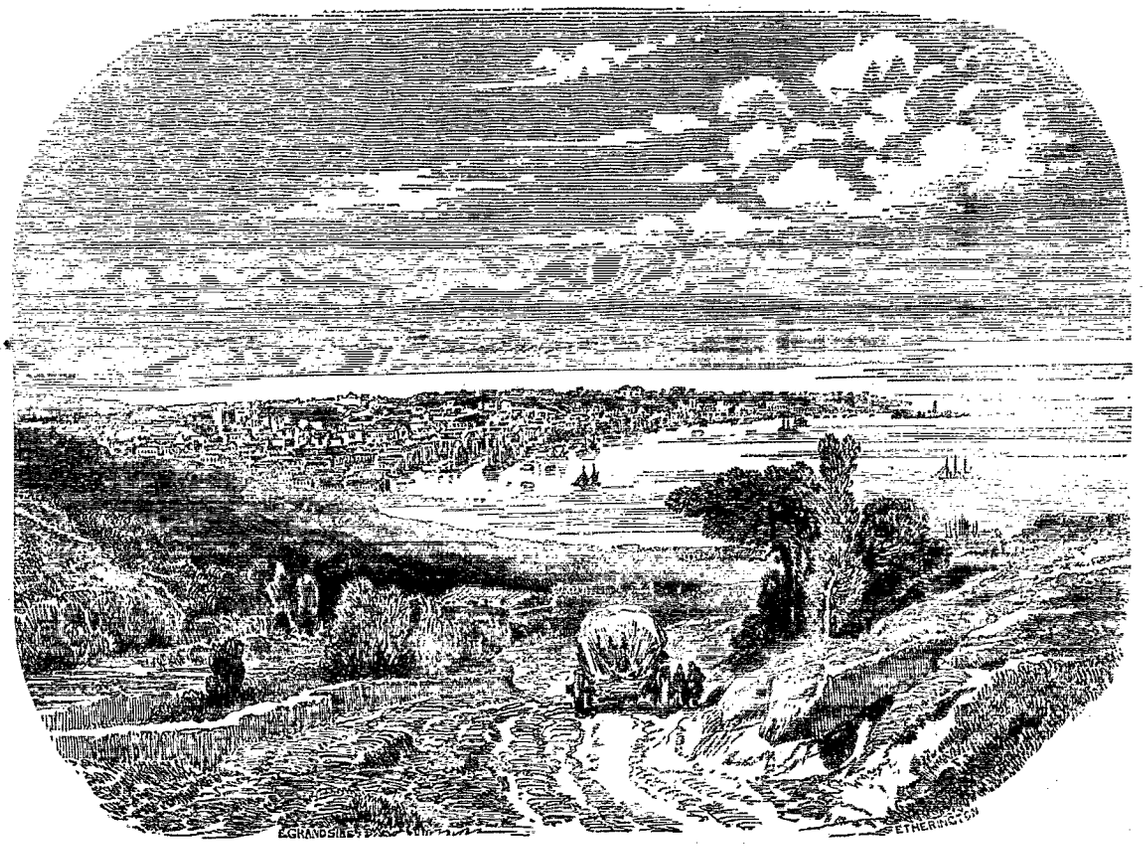
Attaquée tour à tour par ses ambitieux voisins, prise et reprise par l'un et par l'autre, et, chaque fois qu'elle succombe, condamnée à payer elle-même les frais de la guerre, la malheureuse ville, pour en finir de ces fatales rivalités, se résout à s'imposer elle-même un autre maître : elle invoque l'appui de l'Empire germanique, et se donne volontairement à Charles IV, lequel la remet galamment à son frère, patriarche d'Aquilée. Les Vénitiens l'envahissent de nouveau, et de nouveau elle en appelle à l'Autriche, qui veut bien enfin la compter dans ses domaines et lui assurer sa protection; mais quelle protection! Jusqu'au règne de Maximilien, Trieste reste tributaire de Venise, et jusqu'en 1717 sa navigation reste soumise aux exactions de l'impé-

rieuse république. Charles VI l'affranchit de ce vasselage commercial. Marie-Thérèse lui donne d'utiles institutions. De ces deux règnes date son premier élément de progrès; des événements du siècle dernier date sa prospérité. Les autres villes de l'Adriatique, les rives de la Dalmatie, avaient été maîtrisées, asservies par Venise sous la griffe de saint Marc; elles avaient peu à peu perdu leur ardeur primitive; il ne leur restait de vitalité que ce qu'il plaisait au sénat des lagunes de leur en laisser dans son propre intérêt. A son tour Venise succombait sous l'épée de la France, et, par une de ces vicissitudes si fréquentes dans l'histoire des peuples, dans l'histoire des villes, Trieste devait recueillir la fortune commerciale de la fière république dont elle avait longtemps, avec douleur, subi le joug.

Déjà, en 1717, Charles VI, frappé de la situation avantageuse de Trieste au bord d'un large golfe, au centre de l'Adriatique, au pied des Alpes germaniques, avait pensé à créer là une grande cité maritime. Il y fit tracer des rues, il y appela les colons, il patronna une compagnie qui se proposait de construire à Trieste de splendides navires et de naviguer sur toutes les mers.

En 1809, Trieste vit s'ouvrir devant elle une autre perspective. Napoléon, en prenant possession de cette ville, se proposait d'en faire la capitale d'un nouveau royaume composé de l'Illyrie, de la Dalmatie, auxquelles il aurait adjoint les provinces turques de la Bosnie, de l'Herzegovine et les tribus belliqueuses du Monténégro.

La compagnie orientale privilégiée par Charles VI échoua dans ses entreprises. La campagne de 1812 et de 1813 renversa les projets de Napoléon. A la suite de ces deux



Vue générale de Trieste, prise de l'Escalier-Saint. — Dessin de Grandsire.

empereurs, on a vu surgir une simple société de commerce qui a mis Trieste dans sa véritable voie et lui a fait sa fortune. Nous voulons parler du Lloyd.

Formé de la réunion de plusieurs compagnies d'assurances, le prudent Lloyd ne s'est point de prime abord lancé dans de colossales combinaisons comme la compagnie orientale de Charles VI. Il n'a fait que de sages essais, et à mesure que ses tentatives réussissaient, il agrandissait son cercle d'action, il s'ouvrait de nouvelles routes, il construisait d'autres bâtiments. En 1838, il n'avait encore que dix bateaux à vapeur; il en a maintenant cinquante qui parcourent régulièrement l'Adriatique, la Méditerranée. Il a pris entre ses mains la direction d'une immense navigation depuis le Danube jusqu'à la mer Noire, depuis le Pô et l'Adige jusqu'aux rives du Nil.

Comme le gouvernement d'un état, il se divise en plusieurs départements. Le premier continue le travail des assurances qui fut la base de cette corporation.

Le second est chargé du service des bateaux à vapeur. C'est le département de la marine. Il a ses *constructions*, ses arsenaux, ses officiers et ses matelots, règle le mouvement des anciennes lignes et en organise de nouvelles.

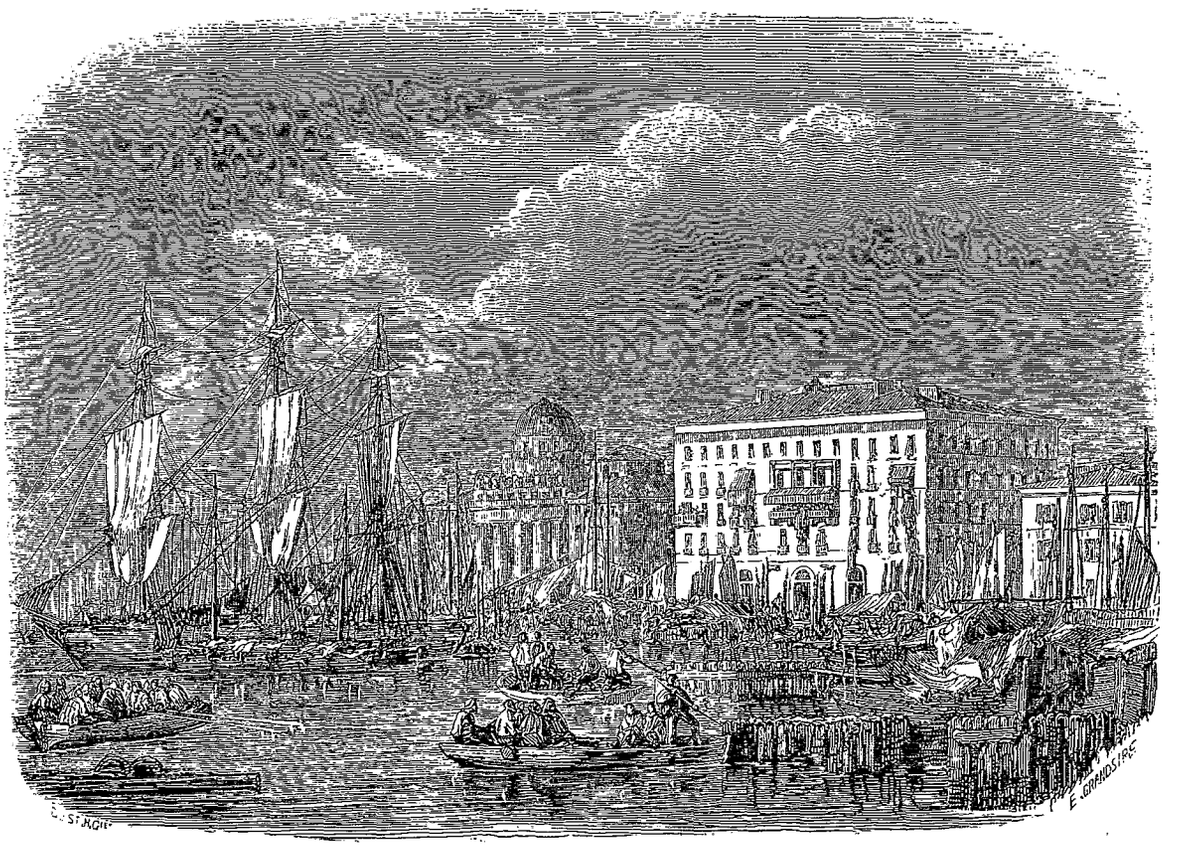
Le troisième représente dans cette association le ministère de l'instruction publique et celui des affaires étrangères. Il a aux différents points des agents à sa solde qui lui transmettent les nouvelles politiques, commerciales, industrielles, qui peuvent d'une façon ou de l'autre avoir quelque influence à la bourse, et ces nouvelles, qui lui appartiennent, la corporation de Lloyd les fait chaque jour libéralement afficher dans un salon de lecture. Elle a de plus fondé une imprimerie et un atelier de gravure. Elle écrit deux grands journaux quotidiens, une feuille hebdomadaire, et deux recueils mensuels, l'un en italien, l'autre en allemand, dans le genre du *Magasin pittoresque*. Pour attirer à elle les écrivains des deux nations, chaque année elle met au concours quelque œuvre littéraire, et insère dans ses recueils celle qui a remporté le prix.

L'activité de cette intelligente corporation, dont M. de

Bruck a été pendant plusieurs années le directeur, a donné l'impulsion aux autres négociants de Trieste, et, dans les dernières années, cette ville a pris une place notable entre les grandes places commerciales de l'Europe.

Au temps de Charles VI, elle ne renfermait pas plus de 5 000 habitants. En y comprenant la population rurale, qui lui appartient par son voisinage immédiat, elle en compte aujourd'hui plus de 80 000. Les franchises de son port y amènent les denrées, les bâtiments de toute les nations, et quand le chemin de fer qui doit la relier à Vienne, le difficile chemin de fer qui traverse les rocs du Semmering, sera complétement achevé, Trieste deviendra un point de jonction, et de premier ordre, entre l'Allemagne, le Levant et l'Italie.

Comme toutes les villes qui ont eu à redouter les invasions des barbares et à soutenir les luttes orageuses du moyen âge, l'ancienne cité de Trieste fut d'abord étagée sur une colline. Là s'élève aujourd'hui sa forteresse, construite au commencement du seizième siècle; là s'élève encore sa vieille cathédrale de Saint-Just, remarquable par son style austère. Peu à peu, avec les progrès du temps, avec la sécurité que lui donnait un autre régime social, la population triestaine est descendue de ses hauteurs primitives dans le bassin qui s'ouvre entre les coteaux de Saint-Michel et les escarpements du Cant. Là s'étale à présent la nouvelle ville, une grande ville magnifiquement bâtie, des rues tout entières pavées en larges dalles, comme nos plus beaux trottoirs avant l'invention de l'asphalte; des églises ouvertes librement aux cultes catholique, protestant, grec, arménien, hébraïque; des édifices gigantesques, entre autres la Bourse,



Vue du port de Trieste. — Dessin de Grandsire.

le Tergesteinn, où sont les bureaux du Lloyd, le palais du gouverneur et l'hôtel national.

En général, les lettres ne fleurissent guère sur le terrain des cités industrielles, et sous ce rapport Trieste ne mérite point l'honneur d'une exception.

L'imprimerie fut introduite dans cette ville en 1624. Elle n'y a, que nous sachions, pas produit depuis une œuvre essentielle, et les meilleures publications de Trieste sont celles qui ont été récemment faites par les ateliers du Lloyd.

Cependant il existe là, outre le vaste cercle du Tergesteinn, pour lequel chaque négociant paye une contribution annuelle, une douzaine de cercles particuliers où, à l'aide d'une simple recommandation, l'étranger est admis gratuitement avec la plus gracieuse urbanité, où l'on reçoit les meilleures revues, les principaux journaux du monde entier, où l'on trouve aussi une collection naissante de bons livres.

Trieste possède enfin une bibliothèque publique ouverte chaque jour, enrichie de plusieurs raretés par un homme qui, au milieu de ses industrieux concitoyens, consacra sa vie, sa fortune à la culture des lettres et des sciences. C'était M. le docteur Rosetti, dont le nom dans cette ville est justement honnoré. Il a érigé sur la place de la cathédrale un monument à Winckelmann, le célèbre archéologue, qui fut assassiné à Trieste par un Italien; il a formé autour de ce monument un Musée d'antiquités. Il s'appliqua, dans le cours de sa vie, à recueillir tout ce qui avait rapport au pape Æneas Silvius, qui fut pendant quelques années évêque de Trieste. Il forma la plus parfaite collection qui existe des poésies de Pétrarque et de ses traductions (730 ouvrages), et légua en mourant ces précieuses collections à la bibliothèque

La fin à une autre livraison.

UN TAILLEUR CHINOIS.

Un officier de la marine anglaise étant à Canton, et voyant approcher le moment où son bâtiment devait mettre à la voile, commanda à un tailleur chinois une douzaine

de pantalons de nankin. Le tailleur répondit qu'il ne lui suffisait pas de prendre des mesures, et qu'il lui fallait un modèle, afin d'être assuré de satisfaire complétement au désir de l'officier. Ce dernier choisit un de ses vieux pantalons et le lui envoya. Après le délai convenu, exactement au jour et à l'heure qui lui avaient été indiqués, le Chinois apporta les douze pantalons parfaitement semblables au modèle, trop parfaitement, hélas! car le consciencieux tailleur avait imité, avec une fidélité et une habileté extraordinaires, une large reprise qui se trouvait au genou droit du vieux pantalon. « C'était même, dit-il, ce qui lui avait coûté le plus de peine. » Et, pour cette preuve malencontreuse de sa conscience, il exigea un supplément au prix ordinaire de son travail. L'officier, presque muet de surprise, paya et rapporta ses douze pantalons et leur modèle en Angleterre, où il imagina, sans doute comme moyen de se consoler, d'en faire une exhibition au célèbre *club des voyageurs*.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98.

XI. LE DINER DE LA SAINT-NICOLAS.

Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint-Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'ignore si nous sommes encore nombreux, et je demande à mon compagnon quels convives seront présents.

— Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous ne pouvez avoir oubliés. C'est d'abord Beaulieu le conseiller, un ci-devant Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se parer des mollets qu'il a eus; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est trouvé impropre à toute autre profession, et qui parle d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante-dix ans; enfin Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac.

Je me suis étonné de voir que Roger connût si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

— Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique! J'ai entrepris de connaître le chiffre de la vie moyenne dans notre arrondissement; depuis trois jours, je fouille les actes de l'état civil! Quand nos dames sauront que je vérifie les âges, je vais marcher de pair avec les grandes puissances; on me demandera des nouvelles de mon perroquet.

Nous arrivâmes enfin; les trois convives étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fredonnant des parties de vert et des cavalcades de notre jeunesse; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot toussa trois fois très-gravement en prenant du tabac; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait.

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi. Il avait été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillat-Savarin. Il commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Berchoux et de Désaugiers, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française.

— On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en usurpant les paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; on n'en fait plus un but, mais un moyen: aussi voyez quelle décadence! On vous sert des fleurs, on vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Cherchez-moi encore un homme qui, comme le commandeur de Souvré, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet et distinguer les petits pois de Clamart de ceux d'Épinay.

— Parbleu! j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompit Roger.

— Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abandonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pâtées italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit, fit observer Lefort qui cherchait depuis longtemps à placer une citation : *Timeo Danaos et dona ferentes* (1).

— Effets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoliquement Hériot.

— Un moment, interrompit Roger; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plumpudding ou du macaroni? Dieu me pardonne! à en croire Beaulieu, l'histoire de l'humanité serait une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquisé : *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.*

— Et moi aussi, parbleu! reprit vivement Roger. Amenez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront : Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai : Tu es Épaminondas, Caton, saint Vincent de Paul, Turenne; à ceux qui me vanteront leurs festins : Tu t'appelles Sardanapale, Lucullus, ou Turcaret.

— Bravo! bravo! s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-à-dire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Mais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je maintiens, cher ami, que tout s'en va dans notre pauvre monde; que les dîners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit Lefort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin!... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains ne connaissent plus le grand précepte du législateur du Parnasse :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

— Comme, sans la reconstitution de l'ancienne société, il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériot.

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils commencèrent à regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlements et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre, le champagne aidant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva et, prenant la

(1) Je crains les Grecs même dans leurs présents.

parole, il proposa un toast à tout ce qui avait été et qui n'était plus.

— Jamais! s'écria Roger à bout de patience... Au diable les élégies rétrospectives! Faites votre gîte des ruines si le cœur vous en dit, moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours! s'écria Lefort pathétiquement. *Contemptor temporis acti!*

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roger, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Vous autres, vieux étourdis, ce que vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'âge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que tu dansais à la polka que tu ne danses plus..... Toi, Hériot, parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades; et quant à Lefort, il ne peut se consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Muses. Hélas! chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et veut s'en faire suivre; mais le temps n'est qu'à Dieu. Il marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que le nôtre se ralentit, nous crions qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il court aux abîmes... Le ciel me garde de le croire, amis; si je ne puis le suivre que de loin, du moins je lui enverrai mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, à tout ce qui a été et à tout ce qui n'est plus; Raymond et moi nous boirons à ce qui est et à ce qui sera.

A ces mots, nos deux verres se sont cherchés, tandis que nous entendions se choquer ceux de nos compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont bientôt repris leur plainte contre le présent. Ils ont parlé d'abord des plaisirs perdus, des infirmités croissantes, du vide qui se faisait autour d'eux. Roger et moi nous avons écouté en silence; mais quand, passant de la plainte à l'accusation, ils ont voulu montrer le monde, vide désormais de joies et de vertus, descendant rapidement dans un gouffre, quand leurs voix, réunies pour une funèbre prédiction, ont répété en chœur que le glas funèbre sonnait pour le genre humain, Roger s'est levé impétueusement et s'est écrié :

— Il sonne, en effet, mais pour nous-mêmes! La nuit qui se fait n'est pas dans le monde, elle est dans nos yeux. Ne sentez-vous pas vos têtes qui penchent, vos pieds qui chancellent, votre sang qui se refroidit? Tous, ici, nous sommes le passé, c'est-à-dire ce qui doit tomber pour laisser la place libre au soc qui laboure au profit de l'avenir. L'éternelle faucheuse le sait; elle est là, derrière cette porte; elle attend que la voix du maître lui crie : La moisson est mûre!... Encore un instant, et vous la verrez entrer, sa faux à la main.

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'était l'hôtelier qui apportait son mémoire.

Après avoir soldé, nous avons pris congé l'un de l'autre et nous nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir, puis, secouant la tête :

— Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées mortes, sénat des royaumes détruits! accroupissez-vous près des tombes, au lieu d'aller sourire aux berceaux; et surtout ne vous plaignez pas que les dernières années soient froides et désenchantées, vous qui ne voulez point croire que la jeunesse ait encore un soleil et des enchantements. Mais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le pont du navire, mêlés aux craintes, aux espérances des matelots, et n'allons pas nous coucher sous le pont en annonçant le naufrage. Quand la vie décroît en nous, empruntons à la vie des autres; soyons forts de leur force et joyeux de leur joie.

Nous avions gagné le chemin du canal; le soleil, déjà presque disparu derrière l'horizon, ne répandait plus autour de nous que des lueurs mourantes. Les collines embrumées disparaissaient au loin, et les détails de la vallée, moins distincts, s'effaçaient lentement. Mon compagnon a étendu la main vers le couchant :

— Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et ceux qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de tout à l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Mais l'homme qui pense sait qu'au moment où la nuit couvre ses yeux, d'autres yeux ont déjà aperçu l'aurore.

La suite à une autre livraison.

LE TIERS ÉTAT.

L'histoire du tiers état commence bien avant l'époque où le nom de tiers état apparaît dans l'histoire du pays; son point de départ est le bouleversement produit en Gaule par la chute du régime romain et la conquête germanique. C'est là que d'abord elle va chercher les ancêtres ou les représentants de cette masse d'hommes de conditions et de professions diverses que la langue sociale des temps féodaux baptisa d'un nom commun, *la roture*. Du sixième siècle au douzième, elle suit la destinée de ces hommes, en déclin d'une part et en progrès de l'autre, sous les trois formations générales de la société; puis elle rencontre un champ plus large, une place qui lui est propre, dans la grande période de la renaissance des municipalités libres et de la reconstitution du pouvoir royal. De là, elle continue sa marche, devenue simple et régulière, à travers la période de la monarchie des États et celle de la monarchie pure, jusqu'aux états généraux de 1789. Elle finit à la réunion des trois ordres en une seule et même assemblée, quand cesse le schisme qui séparait du tiers état la majorité de la noblesse et la majorité du clergé.

AUGUSTIN THIERRY (1).

SUR LES MOULINS.

ÉPIGRAMME GRECQUE D'ANTIPATER.

Voy., sur l'origine des moulins, t. XX, p. 51.

Un de nos lecteurs nous communique une petite pièce de vers grecque où semble constatée approximativement l'époque de transition entre l'usage des moulins à vent et celui des moulins à eau. On y voit en outre que, chez les Grecs, les moulins à bras étaient tournés par les femmes. Voici la traduction de ces vers :

« Femmes, occupées jusqu'ici à moudre, ne fatiguez plus » vos bras, dormez la longue matinée, et laissez la voix » du coq vous annoncer inutilement l'arrivée prochaine du » jour. Cérès a ordonné aux nymphes de remplacer l'ou- » vrage de vos mains : aussitôt elles se sont élancées du » sommet des roues pour faire tourner l'essieu; et l'essieu, » à l'aide des rayons qui l'entourent, entraîne dans sa course » quatre meules creuses et pesantes. Le siècle d'or renaît » donc pour nous, puisque, sans travail et sans peine, » nous jouissons des dons de Cérès. »

LA LOTTE COMMUNE.

La lotte commune a la tête grosse, élargie et aplatie sur le bas, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec

(1) *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état.* 1853.

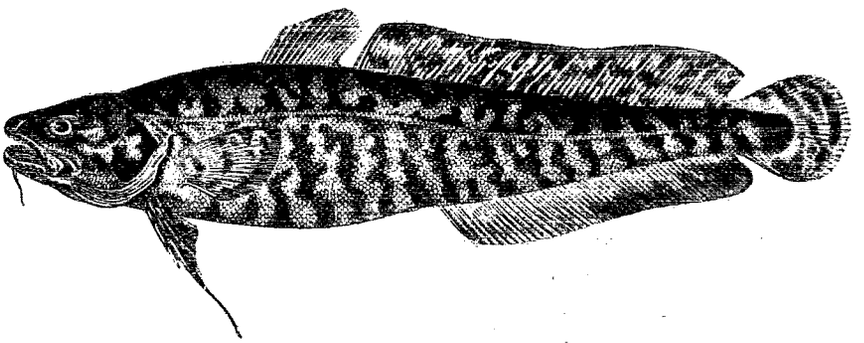
celle de la grenouille; son corps est presque cylindrique, enduit d'une matière gluante comme celui de l'anguille. Ces simples caractères la font aisément reconnaître; mais à ceux-ci s'en joignent d'autres qui rendent la distinction encore plus facile.

L'ouverture de la bouche est grande; les deux mâchoires sont garnies de sept rangées de petites dents pointues, et l'inférieure a un barbillon, quelquefois même deux, l'un assez long, l'autre moins apparent. Les yeux sont petits et ont une prunelle bleuâtre entourée d'un iris jaune.

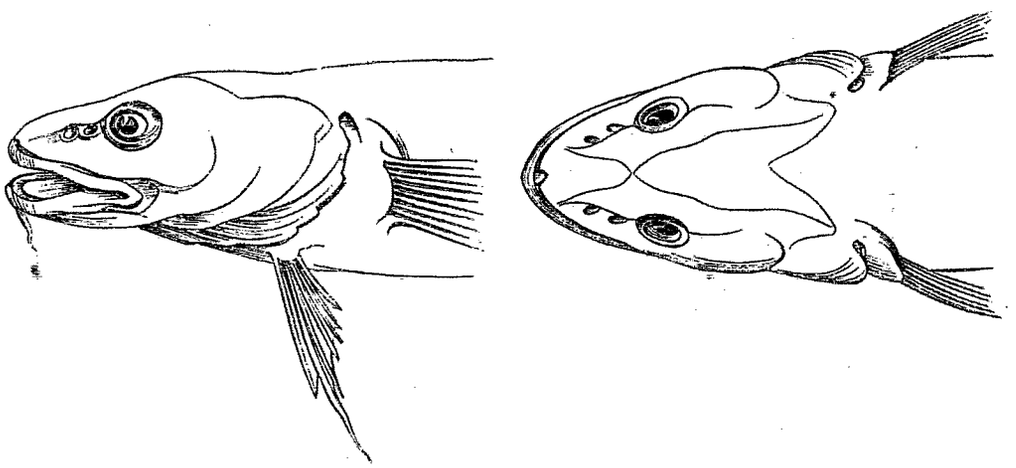
Le corps est garni de petites écailles molles et minces; il est marbré noir et jaune, quelquefois aussi brun, avec des taches d'un jaune pâle, selon la qualité des eaux où il a séjourné. Le ventre est blanc.

La nageoire de la queue est ronde; celles de l'orifice extrême et du dos sont étroites et marbrées comme le reste du corps.

La lotte commune se rencontre sur un grand nombre de points dans les rivières et lacs de notre continent. Ce poisson aime particulièrement une eau claire, et se cache au fond dans les creux formés par les pierres, d'où il épie les poissons qui passent avec rapidité; d'ailleurs il vit aussi de vers et d'insectes aquatiques. A défaut d'autre nourriture, les lottes se dévorent mutuellement, et s'attaquent même à l'épinoche, combat où elles perdent souvent la vie; car il arrive que l'épinoche, en se débattant, enfonce son aiguillon dans le gosier de la lotte. On en a vu une dont un aiguillon de cette espèce sortait au-dessus de la tête. Ses



La Lotte. — Dessin de P. Oudart.



Tête vue de profil. — Tête vue en dessus.

ennemis sont le brochet et le silure, et elle devient souvent leur proie. Quand elle est bien nourrie, elle croît promptement, parvient à la longueur de deux à trois pieds, et pèse jusqu'à dix à douze livres. On peut la conserver pendant quelque temps en vie, en lui donnant des cœurs de bœuf ou de petits poissons.

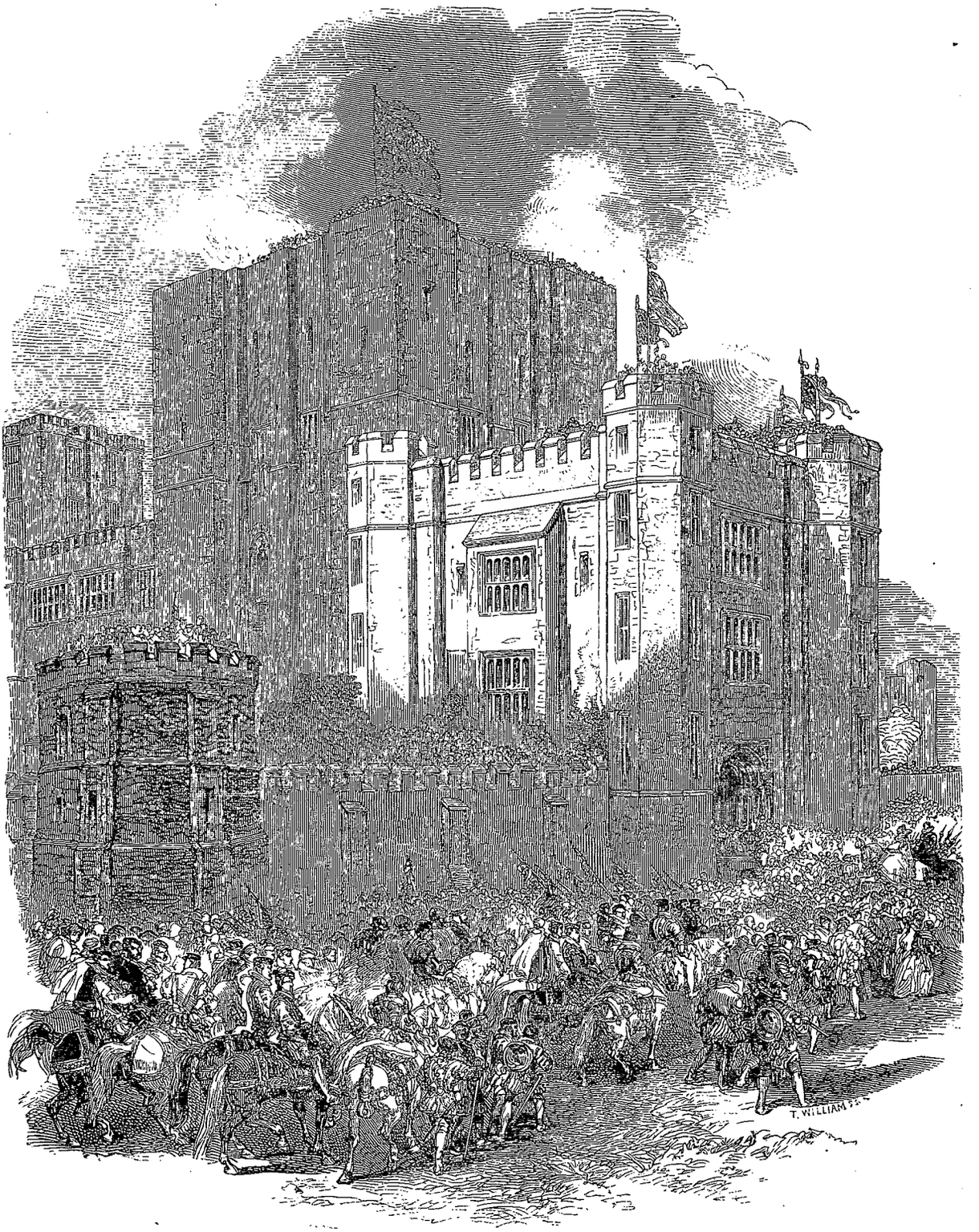
Le temps du frai de ce poisson est la fin du mois de décembre ou de janvier. Alors il sort des creux de la mer, et vient dans les fleuves chercher les endroits unis, pour y déposer son frai. Il multiplie beaucoup; on en a observé qui contenaient jusqu'à 128 000 petits œufs d'un blanc jaunâtre.

Ce poisson est très-recherché pour sa qualité comme aliment; sa chair est blanche et d'un bon goût, et, comme elle n'est pas grasse, elle n'est pas contraire aux estomacs faibles. Mais le foie surtout passe pour un manger très-délicat; cet organe, convenablement préparé, avait aussi chez les anciens un emploi thérapeutique. Le foie est d'assez gros volume et d'une couleur rouge pâle. Suspendu dans un verre, et placé auprès d'un poêle chaud, ou à l'ardeur du soleil, il donne une huile qu'Aldrovande regardait comme un remède efficace contre les durillons. C'est ce qui avait été aussi confirmé par Haen et par plusieurs autres.

On prend ce poisson au filet, à la ligne flottante et à la ligne de fond.

La lotte appartient à la famille des gadoïdes, qui compte divers autres genres très-importants, tels que la morue, le merlan, etc. Les ichthyologistes lui donnent le nom de *Gadus Lota* en latin, et simplement le nom de lotte en français. C'est le seul genre, dans la famille à laquelle elle appartient, qui remonte avant dans les eaux douces; les autres genres de cette famille, et même d'autres espèces de lottes que celle dont il est ici question, sont exclusivement marins.

LE CHATEAU DE KENILWORTH.



Entrée de la reine Élisabeth au château de Kenilworth, en 1575. — Dessin de Gilbert.

Le château de Kenilworth, dans le comté de Warwick, a eu pour fondateur Geoffroy de Clinton, chambellan et trésorier de Henri Ier. Jean de Gaut, duc de Lancastre, père de Henri IV, le reconstruisit et le fit entrer dans le domaine royal où il resta jusqu'au règne d'Élisabeth, qui le donna à un de ses courtisans les plus connus, Robert Dudley, comte de Leicester. On dit qu'en 1574 le comte dépensa, pour embellir le château et y recevoir sa souveraine, une somme de 60 000 livres sterling, ce qui équivaudrait aujourd'hui à 12 millions de francs. Leicester légua la jouissance de Kenilworth à son frère le comte de Warwick et la nue propriété à son fils unique, sir Robert Dudley. Jacques, l'un des rois les plus rapaces des temps modernes, parvint à dépouiller l'héritier de son vaste patrimoine en se faisant une complice de la veuve du comte. Henri, prince de Galles, fils de Jacques II, mis en possession de Kenilworth,

eut honte d'un bien si mal acquis : il négocia, pour en payer le prix, avec les agents de sir Robert Dudley, qui s'était exilé. Mais bientôt Henri mourut empoisonné (par un favori de Jacques, son père, et ce crime resta impuni, disent les historiens). Son frère, depuis Charles Ier, succéda à ses titres et à son héritage, et s'empara de Kenilworth, sans achever d'acquitter la dette contractée envers le fils de Leicester : à peine un cinquième du prix fut-il acquitté. Cromwell survint et partagea entre ses capitaines et ses conseillers les bâtiments et les terres qui en dépendaient. Après Cromwell, le château, abandonné aux libres outrages du temps, se dégrada successivement et passa bientôt à l'état de ruines historiques : aujourd'hui ses hautes murailles désertes conservent encore un caractère remarquable de tristesse et de grandeur.

En septembre 1815, Walter Scott, au retour d'un voyage à Paris, visita Kenilworth et l'étudia avec l'ardeur d'un poëte et la sagacité d'un archéologue. Ses notes lui servirent à composer l'un de ses romans les plus célèbres, celui qui, publié en janvier 1821, reçut de la volonté du libraire Constable le titre même de *Kenilworth*, contre le gré de l'auteur, qui aurait préféré l'intituler *Cumnor-Hall*, en souvenir d'une ancienne ballade. On peut à juste raison contester la rigoureuse fidélité historique des caractères, des mœurs, des événements, dans la plupart des ouvrages romanesques de Walter Scott : assurément ce n'est point chez lui qu'il faut apprendre l'histoire. Il prétendait bien avoir le droit de modifier la réalité suivant sa fantaisie, pour la transformer en tableaux d'imagination, ingénieux, agréables et dignes d'ailleurs de toutes les curiosités intelligentes et pures; on ne saurait rien exiger de plus d'un écrivain qui ne se donne que pour un romancier. Cependant il faut reconnaître que parfois des éléments dont s'est servi Walter Scott pour décorer les scènes où il a fait mouvoir ses personnages sont d'une vérité que n'eût point surpassée l'exactitude la plus scrupuleuse des chroniqueurs les plus érudits. Non-seulement l'illustre châtelain d'Abbostford avait, comme nous l'avons dit, visité et étudié les ruines de Kenilworth (il y a peu d'années, un fermier nommé Bonington, logé dans les ruines du château, se plaisait à raconter tous les détails de cette visite aux voyageurs), mais encore il avait compulsé tous les souvenirs écrits ou peints qui pouvaient reconstruire exactement à ses yeux le château tel qu'il était en 1575. Il avait vu, par exemple, la copie de la fresque de 1620, longtemps conservée à Newnham-Padox, et le plan de 1640, reproduit par l'historien du Warwickshire. Les critiques qui, dès à présent, commentent Walter Scott comme un auteur déjà ancien et classique, ne trouvent rien à changer dans sa description de Kenilworth :

« Les murs extérieurs de ce superbe et gigantesque édifice renfermaient sept acres (1), dont une partie était occupée par de vastes écuries et un édifice de plaisance, avec des bosquets élégants et des parterres remplis de fleurs; le reste formait la première cour ou cour extérieure. Le bâtiment qui s'élevait au milieu de cette spacieuse enceinte était composé de plusieurs corps de logis magnifiques, qui paraissaient avoir été construits à différentes époques et qui entouraient une cour intérieure. Le nom et les armoiries de chaque partie séparée rappelaient le souvenir de seigneurs puissants, morts depuis longtemps. Le vaste donjon qui formait la citadelle du château datait de l'antiquité la plus reculée. Il portait le nom de César, peut-être à cause de sa ressemblance avec celui du même nom que l'on voit à la tour de Londres. Quelques antiquaires prétendaient que ce fort avait été élevé par Kenelph, roi saxon de Mercie, qui avait donné son nom au château, et d'autres, qu'il avait été bâti peu de temps après la conquête des Normands. Sur les murs extérieurs se voyait l'écusson des formidables Clinton, qui les avaient fondés sous le règne de Henri Ier, ainsi que celui de Simon de Montfort, encore plus redoutable, qui, dans les guerres des barons, avait longtemps défendu Kenilworth contre le roi Henri III. Mortimer, comte de March, fameux par son élévation et sa chute, y avait jadis donné des fêtes et des carrousels pendant que son souverain détrôné, Édouard II, languissait dans les cachots mêmes du château. Le vieux Jean de Gaunt avait beaucoup agrandi cet édifice en construisant l'aile qui porte encore le nom de bâtiment de Lancastre. Mais Leicester avait surpassé ses prédécesseurs, tout riches et puissants qu'ils étaient, en érigeant une immense façade qui a disparu sous ses propres ruines. Les murs extérieurs de cette résidence vraiment royale étaient baignés par un lac, en partie artificiel, sur lequel Leicester avait fait construire un pont magnifique, afin qu'Élisabeth pût entrer au château par un chemin pratiqué pour elle seule. L'entrée ordinaire était du côté du nord, où il avait élevé, pour la défense du château, une haute tour *(barbican* ou *gate-house)* qui existe encore, et qui surpasse, par son étendue et le style de son architecture, le château de plus d'un chef du Nord. De l'autre côté du lac il y avait un parc immense, peuplé de daims, de chevreuils, de cerfs et de toutes sortes de gibier. Le bois était planté d'arbres superbes, du milieu desquels la façade du château et ses tours massives semblaient sortir majestueusement. Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter ici que ce noble palais, qui reçut des rois dans son enceinte, et que les guerres illustrèrent tour à tour par de véritables et sanglants assauts et par des joutes chevaleresques où la beauté donnait les prix obtenus par la valeur, n'offre plus aujourd'hui qu'une scène de ruines. Son lac est devenu un marais bourbeux, et ses ruines immenses ne servent qu'à donner une idée de son ancienne splendeur et à faire mieux apprécier au voyageur la vanité des richesses de l'homme et le bonheur de ceux qui jouissent de la médiocrité avec un vertueux contentement. »

Walter Scott ne s'est montré ni moins érudit ni moins fidèle en racontant l'entrée de la reine Élisabeth. Il avait consulté sur ce sujet tous les documents contemporains de cette solennité, qui eut presque l'importance d'un événement politique; il avait surtout puisé de curieux détails dans le rare et étrange journal d'un huissier de la chambre du conseil d'Élisabeth, Laneham, « le plus fat des auteurs » :

« C'était vers le soir d'un jour d'été (le 9 juillet 1575); le soleil venait de se coucher, et l'on attendait avec impatience l'arrivée de la reine. La foule réunie depuis plusieurs heures grossissait à chaque instant. Une abondante distribution de rafraîchissements, de bœuf rôti, de tonneaux d'ale mis en perce sur différents points de la route, entretenait la gaieté du peuple ainsi que ses dispositions favorables pour la reine et le favori, dispositions qui se seraient sans doute beaucoup affaiblies si le jeûne eût été ajouté à une si longue attente. Le temps se passait en amusements populaires; on criait, on riait, on se jouait des tours malins les uns aux autres. Tout était ainsi en mouvement dans la place voisine du château, et principalement près de la porte du parc où le peuple s'était réuni en plus grand nombre, lorsqu'on vit éclater tout à coup une fusée dans l'atmosphère; aussitôt le son de la grosse cloche vibra au loin dans la plaine. A ce signal, les cris cessèrent et l'on n'entendit plus que « le chuchotement d'une immense multitude. » A la porte du parc, une sibylle fit une prophétie en vers à la reine. La musique du château commença ses concerts, le bruit du canon se mêla aux décharges de mousqueterie; mais tout ce bruit des instruments, des tambours, des trompettes et même des canons se distinguait à peine au milieu des accla-

(1) Voy. t. XX, p. 31, l'évaluation des mesures étrangères.

mations sans cesse renaissantes de la multitude. Quand cette tempête de sons et de clameurs se fut un peu apaisée, un vif éclat de lumière dora comme un soleil la porte du parc; il semblait s'étendre et devenir plus brillant à mesure qu'il approchait du milieu de l'avenue aboutissant à la tour de la galerie et bordée de chaque côté par les gens du comte de Leicester. Bientôt on entendit crier dans tous les rangs : « La reine! la reine! silence! » Élisabeth arrivait en effet, précédée de ses deux cents cavaliers qui portaient des torches de bois résineux, et dont la clarté, aussi vive que celle du jour, éclairait tout le cortége au milieu duquel apparaissait la reine dans le plus riche costume, et toute rayonnante de diamants. Elle montait un cheval blanc qu'elle conduisait avec grâce et dignité; dans son maintien noble et majestueux, on reconnaissait l'héritière de cent monarques. Les dames d'honneur suivaient Sa Majesté, et, dans cette circonstance, elles n'avaient rien négligé pour soutenir l'éclat d'une cour riche et brillante. Toutes ces constellations secondaires étaient dignes de l'astre glorieux qu'elles entouraient; aux charmes de leur personne et à leur magnificence, on les reconnaissait pour la fleur du royaume. La splendeur des costumes dont s'étaient parés les courtisans n'avait point de bornes. Leicester, tout resplendissant d'or et de broderies, s'avançait sur un cheval noir, à la droite de Sa Majesté. Derrière ce premier cortége, que composaient les hauts personnages de la cour, marchaient en longue file des chevaliers et des gentilshommes. La cavalcade s'avança ainsi jusqu'à la tour de la Galerie qui formait la barrière extérieure du château. »

Un géant costumé en portier, tenant d'une main une massue, de l'autre les clefs, feignit de s'opposer au passage des seigneurs, puis s'arrêta et s'humilia, tout interdit, en débitant une tirade rimée d'excuses grotesques, à l'aspect de la souveraine. Une musique ravissante, qui descendait des remparts, salua le passage d'Élisabeth depuis la tour de la Galerie jusqu'à celle de Mortimer. Quand la reine fut arrivée près du pont, on vit tout à coup une île flottante entourée de chevaux marins, de néréides et de tritons, s'avancer vers elle : une belle femme figurant la dame du lac s'avança au bord de cette île et, dans un long compliment en vers, lui dit que sa renommée l'avait décidée à sortir de ses palais humides pour venir la contempler. Arion parut aussi sur son dauphin. Enfin, au moment où la reine allait entrer dans le château, une explosion et une lumière éclatante l'arrêtèrent subitement; c'était un feu d'artifice comme on n'en avait jamais encore vu en Angleterre, si l'on s'en rapporte à l'enthousiasme de Laneham : « Tels étaient, dit-il, la clarté des traits de flamme, l'éclat des étoiles resplendissantes, la pluie d'étincelles, les éclairs de feux, le fracas du canon, que le ciel en retentit, les eaux s'en émurent, la terre en fut ébranlée; et, pour ma part, tout courageux que je suis, je n'ai jamais eu plus peur de ma vie! »

Élisabeth s'arrêta au château de Kenilworth pendant dix-huit jours qui ne furent, ainsi que les nuits, qu'une suite non interrompue de fêtes splendides et variées. Le poëte Gascoigne a célébré ces plaisirs dans son poëme intitulé : *Princely pleasures of Kenilworth*. L'héroïne du roman de Walter Scott, la belle Amy Robsart, était morte depuis plusieurs années lors de cette visite de la reine. Il paraît toutefois qu'en 1572 Leicester s'était marié secrètement à lady Douglas Howard, fille de William lord Howard, oncle de la reine. Ce serait cette seconde femme qui serait morte en 1575, victime de l'ambition du comte.

La carte générale autographe du pilote Juan de la Cosa, compagnon de Colomb (en une grande feuille ovale, sur parchemin), qui fut rédigée en 1500, et qui faisait partie de la bibliothèque du baron Walckenaer, a été achetée par le gouvernement espagnol pour le Musée de Madrid; mais le fac-simile complet et colorié de cette célèbre mappemonde est publié dans les *Monuments de la géographie*, par M. Jomard, sous les numéros 17 à 22 de cette collection.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68.

LE POULAILLER. — SOL. — TEMPÉRATURE. — AÉRATION. — MALADIE ÉPIDÉMIQUE DES POULES. — JUCHOIRS. — — NICHOIRS. — LES ŒUFS. — MOYENS DE RECONNAITRE LES ŒUFS FRAIS ET DE LES CONSERVER. — ACCIN OU COUR POUR LA VOLAILLE.

A notre entrée dans le poulailler, nous fûmes surpris de son extrême propreté. En écartant du pied la légère couche de sable siliceux qui recouvrait le sol, nous vîmes qu'il était bituminé comme celui de la laiterie, et en surélévation de 10 centimètres. Les pentes étaient ménagées pour l'écoulement extérieur des eaux quand arrivent les grands jours de lavage, une fois par mois l'été, et deux fois pour tout l'hiver.

Le choix de la couche qui sert d'excipient, surtout sous le juchoir, n'est point indifférent. Le sable et la terre sèche peuvent servir, mais il est essentiel que ni l'un ni l'autre ne soit calcaire; car ce sel, décomposant une partie très-importante du fumier, lui fait perdre de sa force fertilisante, en même temps qu'il produit un dégagement de gaz ammoniacaux très-nuisible à la santé de la volaille. En hiver, une partie du bitume, en face des échelons, est laissée à nu et sert de salle à manger, quand les pauvres bêtes ne peuvent pas sortir.

Comme il importe qu'en aucune saison la température intérieure de ce local ne soit ni trop haute ni trop basse, on a choisi l'exposition au levant, parce qu'elle laisse entrer les premiers rayons du soleil. D'ailleurs un *thermomètre* est appendu au mur. Une *raie rouge* indique le point de la température minimum, qui est celle des orangers, soit + 8 degrés; une autre raie, placée entre + 15 et + 20, détermine le point extrême vers lequel il faut songer à introduire de l'air frais. Ce procédé matériel est indispensable pour les domestiques, qui souvent ne savent pas lire les degrés sur l'échelle.

L'hiver, c'est à l'aide d'une petite trappe *grillée*, communiquant avec l'écurie, qu'on maintient la température au-dessus du miminum; l'été, c'est à l'aide des barbacanes inférieures ou des cheminées d'appel supérieures qu'on obtient le résultat inverse, en débouchant, suivant l'heure du jour, du côté opposé à la direction du soleil.

Ces diverses ouvertures sont toutes *grillées*, dans le but d'empêcher l'entrée des animaux destructeurs. Celles du bas servent encore à deux fins : les unes, destinées à livrer passage aux volailles, sont munies de trappes à coulisses, bien plus solides et mieux placées là que dans les portes mêmes, où elles se détériorent toujours très-vite; les autres, et souvent toutes à la fois, favorisent l'expulsion du gaz acide carbonique qui se produit dans le poulailler en très-grande abondance, et qui, par son poids spécifique, tombe toujours au niveau du sol : aussi, qui n'a remarqué avec quelle précipitation les volailles sortent le matin du poulailler quand on leur en ouvre la porte! Les plus avisées ne quittent jamais le *perchoir* avant ce moment tant désiré.

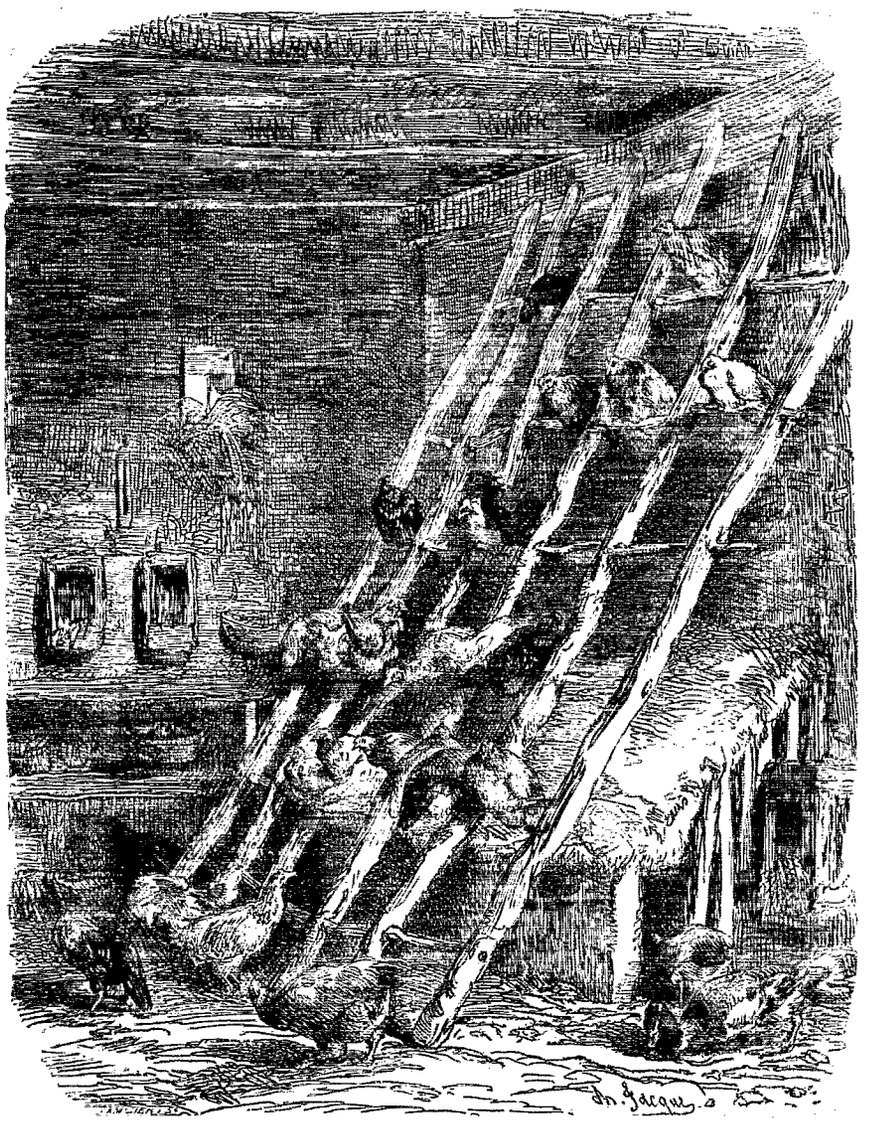
Les ventouses supérieures, ou cheminées d'appel, servent, au contraire, à l'expulsion des gaz plus légers que l'air, des gaz ammoniacaux, par exemple, qui se produisent également en très-grande quantité.

Aération, propreté, et *température douce* ou chaude, voilà trois conditions qu'il importe de ne jamais oublier.

Les poulaillers doivent être rigoureusement nettoyés tous les jours; cette règle ne souffre pas d'exception. Qu'on ne vienne pas dire que le fumier des volailles leur tient chaud, que la vermine les fait pondre davantage et qu'elle est utile à leur santé : ce sont là de ridicules prétextes inventés par la paresse et repétés par l'ignorante routine. Lorsqu'il survient quelque épidémie dans les basses-cours, on voit bien de quel côté est la raison : la propreté est toujours et partout un des préservatifs les plus sûrs contre les invasions de ce genre.

Le nettoyage quotidien, une fois l'habitude prise, devient un soin peu gênant. A l'aide d'un petit rateau, on attire les ordures; on les place dans des tonneaux défoncés, qui ne sont exposés ni à la pluie ni au soleil; on les saupoudre de temps en temps d'une couche de plâtre cuit, et on en tire un engrais excellent qui n'est pas estimé à une valeur moindre de 75 centimes à 1 franc par an et par tête. C'est un véritable guano, qu'on appelle encore assez généralement de la *poulaitte*.

La couche terreuse ou sableuse reste jusqu'à l'époque



Visite dans une ferme. — Le juchoir. — Dessin de Charles Jacque.

des grands lavages, et si elle s'amincit trop dans l'intervalle, on la renouvelle au fur et à mesure des besoins.

Tout ce qui garnit l'intérieur du poulailler, juchoir, nichoir, etc., doit être passé au lait de chaux au moins deux fois par an. Sans ces précautions, on aurait fort à redouter le développement d'animaux parasites qui font le plus grand tort, non-seulement au bien-être, mais encore au *crpît* de la volaille. Les acares, les poux, se propagent dans la saleté avec une rapidité effrayante. Portée ensuite dans les autres parties de la ferme, dans l'écurie surtout, cette vermine se communique aux chevaux et entraîne des maladies cutanées souvent graves et toujours répugnantes.

On emploie avec avantage le sapin pour la construction des *juchoirs*. L'odeur de ce bois est antivermineuse. On choisit des arbres jeunes encore (les sapinières sont communes en Sologne, dans la Gironde et dans beaucoup d'autres parties de la France); on a soin de les *écorcer* avant de s'en servir; autrement le nettoyage n'en est pas facile, et d'ailleurs les interstices qui existent toujours entre l'écorce et l'aubier offrent des repaires aux insectes de tout genre, dont il faut se défendre d'une manière permanente. Quant aux échelons, on les fait carrés; les gallinacés s'y tiennent mieux que sur des bâtons ronds. Les montants sont écartés les uns des autres de 1m,5 seulement, et les échelons de 30 à

40 centimètres au plus. Ce dernier écartement n'est utile que pour les dindons ; s'il n'y avait que des poules, 20 à 30 centimètres suffiraient. Le premier doit être à 15 ou 20 centimètres du sol ; c'est celui qui sert de marchepied. L'inclinaison du juchoir varie de 50 à 70 degrés ; celle de notre dessin en a 60. La seule précaution qu'il y ait à prendre, c'est d'éviter qu'aucune malpropreté puisse tomber d'une volaille sur une autre. Les échelons supérieurs sont toujours préférés, surtout par les dindons. Celles d'entre les autres volailles qui savent s'y maintenir une place sont évidemment les plus vigoureuses et les mieux portantes ; c'est un caractère qui ne trompe jamais, et qui sert souvent quand on a des choix à faire.

Sous le juchoir de la ferme que nous visitons, nous voyons une petite cabane couverte ; elle est destinée aux canards ; sur la gauche est un parc découvert pour les oies : on ne l'a point reproduit sur notre gravure. De semblables divisions, indispensables si l'on veut entretenir le bon ordre dans cette petite république, sont aussi très-utiles lorsqu'il s'agit de la récolte des divers produits, surtout à l'époque de la couvaison. Les oies, par exemple, sont très-irritables pendant l'incubation de leurs œufs, et si elles étaient dérangées, la couvée en souffrirait et les visiteurs aussi.

Les *nichoirs* sont de trois sortes. Les uns sont construits avec des rangées de planches à rebords, formant des couloirs continus dans lesquels on place des espèces de paniers à pain ronds, en paille tressée, et qui reposent sur le plancher même ou qui sont accrochés au mur. C'est là ou à côté que les poules viennent pondre à leur volonté. Dans le dessin, on en voit une qui a choisi un de ces paniers isolés. D'autres nichoirs ne sont pas visibles dans la gravure ; ils sont placés contre le mur opposé et sont formés par des cloisons en plâtre, disposées de telle sorte qu'elles constituent une espèce de casier d'un seul morceau composé de cellules contiguës ayant 20 centimètres cubes cha-



Poules et Coq cochinchinois de race pure. — Dessin de Charles Jacque.

cune. Dans presque tous les colombiers de la Brie, c'est cette disposition plus en petit qui a été adoptée. Les troisièmes nichoirs sont tout simplement des boîtes en sapin ayant 30 centimètres de profondeur, et autant de longueur, sur 40 de hauteur. On en voit trois dans la gravure, un à droite et deux dans le fond, au-dessous du thermomètre. Assez généralement la planche de fond a 60 centimètres de haut ; de sorte que la porte supérieure forme une toiture de 30 degrés, suffisamment inclinée pour éviter l'accumulation des ordures, et pour empêcher les volatiles les plus turbulents de venir troubler les poules qui pondent en se posant au-dessus d'elles.

Ces détails ont plus d'importance qu'on ne le pense. La récolte des œufs est une affaire majeure. S'il faut courir les chercher dans tous les coins de la ferme, on s'expose à en perdre et à s'en faire voler. Ce n'est donc pas une petite chose que de favoriser la ponte dans un même endroit. Pour arriver à ce résultat, il faut varier la forme et la composition même des nichoirs, de façon à ne rien laisser désirer aux plus capricieuses, surtout au point de vue de la propreté. C'est dans ce but que les uns sont garnis de menue paille (balles) de blé ou d'avoine, les autres de foin, de paille fraîche et de paille de litière ; on va jusqu'à en placer dans les encoignures et dans les embrasures des fenêtres. L'essentiel est de les renouveler souvent. Quand, malgré tous ces soins, des poules vont encore pondre ailleurs, une fermière bien entendue ne doit pas hésiter à les sacrifier.

Les fermières expérimentées ont adopté pour règle de ne jamais donner, pour chaque volaille, moins de 60 à 70 centimètres carrés d'espace, ni de 10 à 15 centimètres linéaires de juchoir : elles laissent disponibles 75 à 80 nichoirs pour mille têtes.

Les œufs sont l'objet d'un commerce qui ne produit pas moins de 150 millions de francs pour toute la France. La ville de Paris à elle seule en a consommé, en 1851, pour 5 539 890 francs, et, en 1852, pour 6 150 089 francs. A Londres, cette consommation s'élève à près du double.

Le poids moyen d'un œuf se décompose de la manière suivante :

Coquille.....	6 grammes.
Blanc	36
Jaune	18

Ainsi la France produit 144 millions de kilogrammes de blanc et 72 millions de kilogrammes de jaune ; soit un peu plus de 4 kilogrammes du premier par habitant et un peu plus de 2 kilogrammes du dernier.

Si nous réduisons la consommation de la ville de Paris en chiffres ronds, en supposant le cent à 4 francs, on trouve près de 14 millions d'œufs qui donnent par habitant :

Blanc.....	5k,040
Jaune.....	2k,520

Voici un procédé excellent et très-simple, qui a été expérimenté devant nous, et à l'aide duquel on peut s'assurer de la fraîcheur des œufs que l'on veut consommer.

On prend 100 parties d'eau dans lesquelles on fait fondre à froid 10 parties de sel de cuisine ; soit environ 10 grammes de sel pour un litre d'eau. Les œufs à essayer sont déposés dans ce liquide. S'ils vont doucement au fond, c'est un signe qu'ils sont très-frais. Plus ils surnageront, plus on sera certain qu'ils sont vieux pondus. L'explication de ce phénomène est facile à comprendre. On a pu voir, dans les précédentes livraisons du *Magasin pittoresque* (1), qu'après la ponte l'œuf était *plein*, et qu'avec le temps l'évaporation qui avait lieu à travers les pores de la coquille causait la formation d'un vide plus ou moins grand qui constituait ce qu'on appelle la *chambre à air*. Plus cette chambre est grande, plus l'œuf surnage à l'aide de cette espèce de vessie natatoire qui lui fait faire une saillie hors de l'eau, laquelle fait très-bien connaître l'ancienneté de la ponte.

C'est ce même phénomène d'évaporation naturelle qui indique les moyens à employer pour conserver les œufs longtemps frais. Éviter la déperdition, tel est le problème à résoudre. Mme X... nous a fait voir le procédé dont elle se sert ; il est aussi simple que peu dispendieux : chaque soir, quand on a déniché les œufs, la fille de cour les dépose dans de moyens baquets placés en un endroit frais dont la température varie peu. Les baquets sont pleins d'eau saturée de chaux, c'est-à-dire en contenant à peu près $\frac{1}{500}$ de son poids. De cette façon, l'air ne peut pas s'introduire dans les œufs, parce qu'ils sont pleins. D'ailleurs la chaux obstrue les pores de la coquille, en même temps que, par ses propriétés antiseptiques, elle s'oppose à la putréfaction de l'eau elle-même.

Cette méthode a mieux réussi que toutes celles qui avaient précédemment été essayées dans la ferme, et qui consistaient à enduire les œufs de suif, de graisse, d'huile, de cire ou de leurs mélanges, d'eau gommée, de vernis à l'esprit-de-vin, etc. ; on l'a trouvée préférable à l'immersion dans l'eau bouillante ou aux emballages dans les cendres, les balles de céréales, le son ou le sel fin. Cependant ces derniers procédés sont encore employés par quelques personnes qui reprochent à la chaux la transmission d'un goût que nous n'avons pas remarqué et la nécessité dans laquelle on serait, suivant elles, de consommer les œufs aussitôt qu'ils sont sortis de l'eau de chaux.

Après nous avoir fait comprendre l'utilité des dispositions intérieures du poulailler, se rattachant toutes aux lois d'une hygiène bien entendue, notre hôtesse a voulu compléter sa tâche volontaire en nous faisant visiter les accins.

— Voyez notre grande cour, nous dit-elle ; le nombre des volailles que nous y mettons est calculé sur un espace nécessaire de 1 mètre superficiel par tête. Ce qu'il leur faut surtout, c'est un bon et grand tas de fumier où elles trouvent à manger, en ayant toujours les pattes chaudes. C'est là qu'elles vont d'abord en sortant du poulailler.

Il y avait dans ce même moment un beau groupe de cochinchinoises à notre portée ; M. Jacque eut la bonne idée de le dessiner. Nous reproduisons son esquisse.

Mme X... nous fit remarquer qu'indépendamment du fumier, il faut aussi abandonner aux poules des endroits sableux, où elles aiment à se rouler : non-seulement le sable est utile pour éteindre les démangeaisons que peuvent avoir les volailles, mais encore on a constaté que certains sujets en mangent de 2 à 3 grammes par jour. Ce sable paraît être utile, en effet, soit pour activer la digestion, soit pour faire l'office de broyeur dans l'intérieur du gésier, soit enfin parce que les sels calcaires qu'il contient servent à sécréter la coquille. Il remplit probablement à la fois ces divers offices, car on en trouve également dans l'estomac des coqs et des poules.

Le sol où les volailles vivent en liberté doit être labouré de temps à autre pour l'enfouissement des déjections et le renouvellement des surfaces. Les premiers jours, les poules y trouvent des vers, des insectes, des graviers ; plus tard, l'herbe y pousse mieux : or l'herbe est très-utile pour combattre les échauffements ; c'est d'ailleurs une bonne nourriture, pour les oies surtout. Il importe que ce sol soit sec ; lorsqu'il est humide, si peu que ce soit, il ne faut pas tarder à l'assainir par le drainage.

La suite à une autre livraison.

(1) Sur l'œuf, voyez T. XIX, p. 157, 246, 248, 374, 376, 389.

AVOIR LE *POUR*.

Le *pour* est une distinction dont j'ignore l'origine, mais qui en effet n'est qu'une sottise ; elle consiste à écrire en craie sur les logis : *Pour* M. un tel ; ou simplement écrire : M. un tel. Les maréchaux des logis qui marquent ainsi tous les logements dans les voyages mettent ce *pour* aux princes du sang, aux cardinaux et aux princes étrangers. Ce qui me fait appeler cette distinction une sottise, c'est qu'elle n'emporte ni primauté, ni préférence de logement : les cardinaux, les princes étrangers et les ducs sont logés également entre eux sans distinction quelconque, qui est toute renfermée dans ce mot *pour*, et n'opère d'ailleurs quoi que ce soit. Ainsi ducs, princes étrangers, cardinaux, sont logés sans autre différence entre eux après les charges du service nécessaire ; après eux, les maréchaux de France, ensuite les charges considérables, et puis le reste des courtisans.

Mémoires de SAINT-SIMON.

STATUES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ET DE CASIMIR DELAVIGNE.

Voy. la Table des vingt premières années.

Ces deux statues, œuvres remarquables de David d'Angers, ont été élevées par la ville du Havre à deux de ses fils

également illustres dans les lettres. Bernardin de Saint-Pierre est représenté écrivant son charmant récit de *Paul et Virginie*, qui, enfants tous deux, reposent à ses pieds dans un berceau de feuilles; Casimir Delavigne tient d'une main la plume qui a écrit les *Messéniennes*, tandis que l'autre bras repose sur l'étendard déchiré de la France vaincue à Waterloo.

Bien que le talent de ces deux écrivains leur assure une place à peu près égale dans notre histoire littéraire, tous deux diffèrent complétement par la nature du talent, par le caractère et par les événements de leur vie.

Bernardin de Saint-Pierre, né au Havre le 19 janvier 1737, appartenait à une famille qui prétendait descendre du fameux Eustache de Saint-Pierre, connu par son héroïque dévouement lors du siége de Calais. Il puisa, sans doute, dans cette tradition du foyer, la conviction qu'il était réservé à de hautes destinées. Son enfance fut signalée par plusieurs faits qui prouvaient la vivacité de son imagination. On se rappelle qu'un jour, séduit par la lecture de la Vie des saints, il s'échappa de la maison paternelle et se réfugia dans un bois, espérant que quelque corbeau miraculeux viendrait lui apporter sa nourriture, comme aux solitaires de la Thébaïde. Une autre fois, ayant lu *Robinson*, il ne rêva plus qu'île déserte, sauvages à combattre et quelque Vendredi à sauver. Il s'embarqua sur un navire commandé par un de ses oncles, M. Godebout; mais il n'eut point le bonheur de faire naufrage comme son héros, si bien qu'il revint au Havre après avoir seulement, selon son expression, « vu beaucoup d'eau et touché à une terre qui s'appelait l'Amérique. »

Placé, à son retour, au couvent des jésuites de Caen, il s'enflamma pour la vie de martyr et voulut se faire missionnaire. Sa famille effrayée le retira des mains des bons pères, et il acheva ses études au collége de Rouen.

Il n'en sortit que pour entrer à l'école des ponts et chaussées, qui fut bientôt supprimée.

Bernardin de Saint-Pierre sollicita alors un emploi dans le génie militaire. Il se présenta, à Versailles, chez le ministre, qui attendait précisément un gentilhomme fortement recommandé, prit pour lui le jeune Normand, et accorda sur-le-champ le brevet demandé.

Bernardin de Saint-Pierre partit donc pour Dusseldorf où se rassemblait une armée de 30 000 hommes commandée par le comte de Saint-Germain. Entraîné dans la retraite de ce corps, il rentra en France et fut envoyé à Malte que l'on croyait menacée par les Turcs; mais il était parti sans sa commission, si bien qu'on refusa de reconnaître son titre d'ingénieur militaire. Il dut revenir à Versailles, où il sollicita en vain un nouvel emploi.

Cependant ses ressources s'épuisaient, les fournisseurs refusaient de lui faire plus longtemps crédit; il allait se trouver littéralement sans asile et sans pain! Dans cette extrême détresse, il tourna les yeux vers la Russie. Catherine essayait, disait-on, de civiliser son peuple et se montrait accessible à toutes les idées d'organisation nouvelle. Bernardin de Saint-Pierre résolut de devenir le législateur de cette grande nation. Il fit, en conséquence, appel à tous ses amis, réunit, à grand peine, cent écus, et partit pour transformer l'empire des czars.

Arrivé en Hollande, il se trouva déjà sans argent. Il voulut s'en procurer au moyen de ses lettres de recommandation : toutes les bourses restèrent fermées; enfin un Français qui rédigeait la *Gazette de France* à Amsterdam, et qui se trouva être le frère d'un ancien régent de Bernardin de Saint-Pierre, lui fournit de quoi continuer son voyage.

En débarquant à Saint-Pétersbourg, notre voyageur apprit que Catherine et sa cour étaient à Moscou. Tout compte fait, il lui restait 6 francs. Heureusement le général Sivers consentit à l'emmener à Moscou; mais le voyage se fit en traîneau découvert, de sorte que Bernardin de Saint-Pierre, qui n'avait pris aucune des précautions indispensables, faillit périr de froid.

Nommé capitaine dans le génie, il espérait toujours pouvoir faire adopter son projet de colonisation dans la contrée située entre les Indes et la Russie, lorsque ses protecteurs tombèrent en disgrâce. La guerre avec la Pologne était d'ailleurs imminente, et les rapports avec la France, qui s'intéressait à celle-ci, devenaient de plus en plus menaçants. L'ambassadeur français proposa à Bernardin de Saint-Pierre une mission secrète chez les Polonais; il accepta, obtint son congé et partit pour Varsovie.

Il y rencontra la princesse Marie, parente de Radziwil qui commandait alors le parti national, et il en devint éperdument amoureux; pour obtenir sa main, il ne s'agissait que de délivrer la Pologne des Russes et de conquérir une principauté. Bernardin de Saint-Pierre pensa que rien n'était plus facile : il partit, en conséquence, pour l'armée polonaise; mais, fait prisonnier en chemin, il ne put recouvrer sa liberté qu'en s'engageant, sur l'honneur, à ne prendre aucune part à la guerre.

Il retourna à Varsovie, où il croyait la princesse Marie uniquement occupée de son absence et de ses dangers. Il la trouva au milieu d'une fête dont elle était la reine. Une explication amena une rupture. Le jeune aventurier désespéré alla demander du service en Saxe où il ne put rien obtenir, puis en Prusse où il ne fut pas plus heureux; enfin il revint à Paris.

Après beaucoup de sollicitations inutiles, il obtint un brevet d'ingénieur pour l'île de France.

Ce fut là que se développa son goût pour l'observation de la nature, et qu'il recueillit l'anecdote avec laquelle il composa plus tard la touchante pastorale de *Paul et Virginie*.

Sa première publication fut son *Voyage à l'île de France*, dans lequel il défend la cause des noirs, auxquels personne ne songeait encore. Ensuite parurent les *Études de la nature*, qu'aucun libraire n'avait voulu acheter et qui eurent un prodigieux succès. Vint enfin *Paul et Virginie*, qui rapporta à Bernardin de Saint-Pierre une somme suffisante pour acheter une petite maison, rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité de la rue Saint-Marceau.

Nommé intendant du jardin des Plantes, il y apporta plusieurs améliorations; la place fut supprimée, et il se retira à Essonne jusqu'à la création de l'école normale où il fut nommé professeur de morale. Sa chaire n'exista que peu de temps; mais, à la création de l'Institut, Bernardin de Saint-Pierre trouva naturellement sa place à l'Académie des sciences morales. Les pensions qui lui furent faites par le gouvernement et par Joseph Bonaparte rétablirent, en outre, ses affaires compromises par la faillite d'un banquier, et il put se retirer dans sa campagne d'Eragny, où il mourut le 21 janvier 1814.

Vingt ans avant cette date fatale était né, dans la ville de Bernardin de Saint-Pierre, un homme qui ne devait pas acquérir moins de gloire . c'était Casimir Delavigne.

A peine sorti du collége, il concourut pour le prix offert au meilleur dithyrambe sur *la Naissance du roi de Rome*. En 1813, il publia un épisode épique intitulé : *Charles XII à la Narva*, et une ode sur *la Mort de Delille*. Deux années plus tard, l'Académie française accordait un accessit à son poëme épique sur *la Découverte de la vaccine*, honneur qui fut renouvelé à propos de son épître *Sur les inconvénients attachés à la culture des lettres*.

Enfin parurent ses *Messéniennes*, destinées à consoler la France des glorieux désastres de l'empire.

Leur succès fut général et retentissant; le poëte ne tarda pas à consolider sa réputation naissante par des pièces de théâtre dont plusieurs sont restées au répertoire. Après *les Vêpres siciliennes* vinrent *les Comédiens, le Paria, l'Ecole des vieillards, la Princesse Aurélie, Don Juan d'Autriche, Une Famille au temps de Luther, les Enfants d'Edouard, la Popularité, la Fille du Cid.*

Dans l'intervalle, Casimir Delavigne avait été reçu à l'Académie française. Il composa, le lendemain de la révolution de 1830, la *Parisienne.* Il venait enfin de faire représenter le grand opéra de *Charles VI,* lorsque sa santé, toujours déclinante, le força à interrompre ses travaux; il se décida à partir pour l'Italie, mais il ne put dépasser Lyon. Il avait prié Mme Delavigne de lui lire un roman de Walter Scott, et, celle-ci, qui était avertie que l'heure suprême approchait, faisait effort pour étouffer ses larmes et affer-



Statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, par David d'Angers, inaugurées au Havre le 10 août 1852. — Dessin de Chevignard.

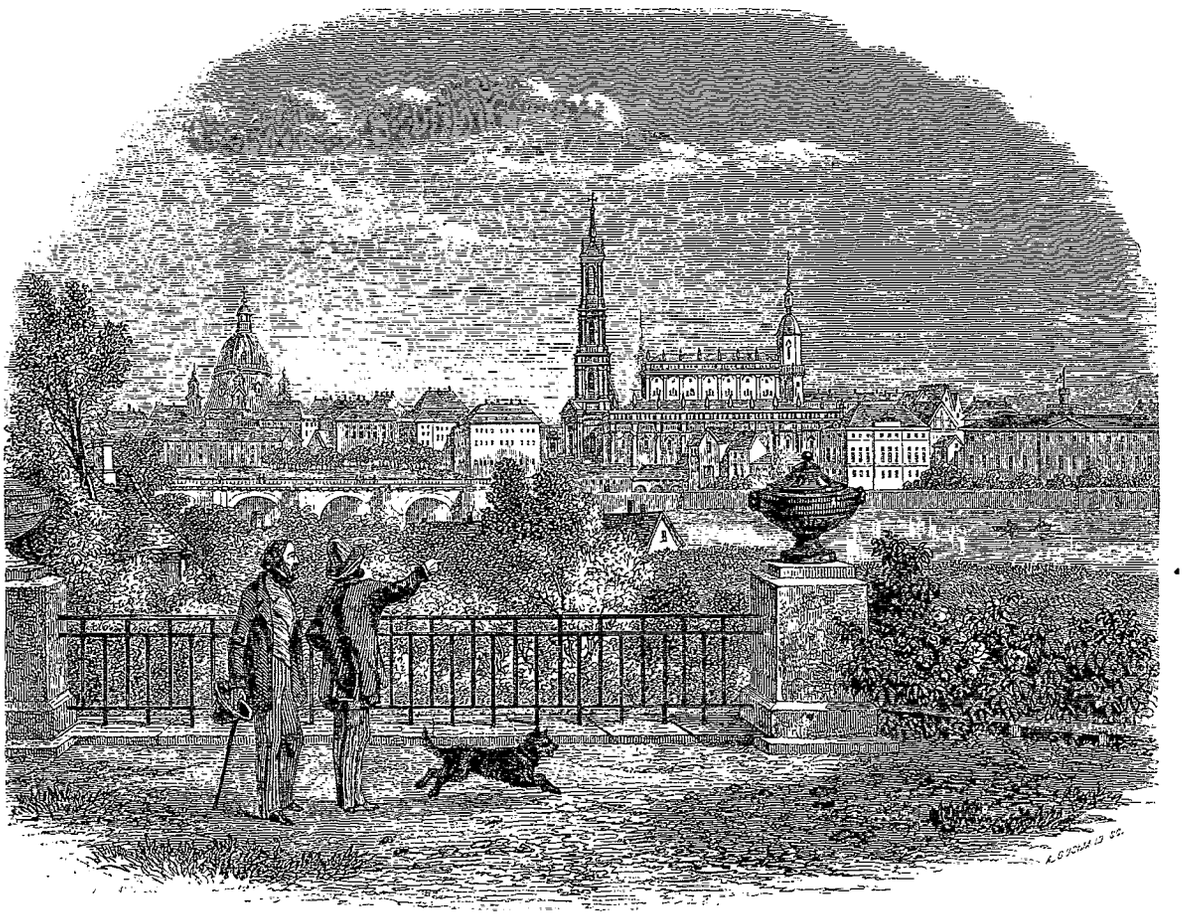
mir sa voix, lorsque tout à coup le mourant l'interrompit, murmura quelques vers d'une tragédie commencée, puis tourna la tête et se tut : il était mort!

Bien qu'il fût âgé de cinquante ans, Casimir Delavigne n'avait pas un seul cheveu blanc, et son œil garda, jusqu'au dernier instant, tout le feu de la jeunesse.

On l'a dit avant nous, malgré le mérite de ses ouvrages, sa plus belle œuvre est sa vie. Aidé par les circonstances, soulevé sur le flot du succès, entouré d'amis zélés et de protecteurs puissants, il sut garder, en toute chose, cette mesure qui est le cachet des âmes naturellement nobles. Adopté par le libéralisme et fidèle à son drapeau, il refusa la pension offerte par le gouvernement de la restauration. Lorsque la révolution de Juillet amena au pouvoir ses patrons, il ne demanda rien, n'accepta rien, et resta l'homme d'indépendance et de travail qu'il avait toujours été. Aussi, avec une vie sans événements, sans malheurs, presque sans lutte, Casimir Delavigne nous apparaît entouré de je ne sais quel charme touchant. On aime son calme dans le succès, sa constance dans le travail, son absence de tout trafic et de toute intrigue; tandis que tant d'autres gloires flottent dans la tempête, sa gloire semble planer sans effort dans une zone sereine et tempérée. Il est des réussites qui tentent et corrompent : la sienne affermit et encourage; elle prouve la possibilité de s'élever sans souillure : c'est une sorte de justification de l'humanité.

DRESDE.

Voy. les tables du t. XVIII.



Une vue de Dresde. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

Ces deux voyageurs sont dans le beau jardin du palais japonais construit par Auguste II et situé sur la rive droite de l'Elbe, près de la porte de Leipsick. C'est dans cet édifice que se trouvent : — les porcelaines de Saxe, d'Italie, de Chine et du Japon, au nombre de soixante mille; — les vases étrusques; — les sculptures antiques, parmi lesquelles on remarque un torse de Minerve, une dame d'Herculanum et ses deux filles, quatre Romains jouant à la boule, un faune se versant du vin, une tête de Niobé; — une bibliothèque où sont environ deux mille volumes des premiers temps de l'imprimerie, un traité manuscrit d'Albert Durer sur les proportions du corps humain, dix-neuf volumes de portraits de princes et princesses du dix-septième siècle.

L'un des deux voyageurs étend le bras dans la direction du quai de la rive gauche, où sont groupés quelques-uns des plus beaux monuments de Dresde. Il semble montrer d'abord la Douane, bâtiment vaste, mais très-simple; on voit à la suite l'église catholique (1), renommée par son excellente musique religieuse; le palais du roi et sa tour, qui dérobent à la vue le palais des princes. Le théâtre, élégant édifice voisin de l'église, est masqué par les maisons du quai. Au-dessus des voyageurs est le pont de l'Elbe, long de 1 800 pieds; à son extrémité, sur la rive droite, s'ouvre la place où s'élève la statue équestre en cuivre battu d'Auguste II, dans la ville neuve. Derrière le pont, et au dernier plan, on aperçoit le dôme de l'église Notre-Dame, qui a résisté aux bombes de Frédéric le Grand en 1760; dans cette église est un orgue à six mille tuyaux, chef-d'œuvre de Silbermann. L'admirable musée des peintures (1) est aussi de ce côté; mais ses bâtiments ne sont pas assez élevés pour dominer les épaisses rangées de constructions qui les séparent du quai. L'ensemble de cette partie de la ville a un caractère d'élégance qui devait séduire le dessinateur; mais Dresde ne manque point d'autres aspects aussi charmants : qui l'a vue une fois ne saurait ni l'oublier, ni se la rappeler sans regret.

(1) Voy, t. XVIII, p. 145.

DIALOGUES D'ÉPICTÈTE.

Voy. p. 18, 90.

3. LES AMBITIEUX ET LEURS ADMIRATEURS.

Si nous mettions autant de rigueur et de persévérance dans l'accomplissement de nos devoirs que certains vieillards en mettent, à Rome, dans la poursuite des objets de leur ambition, peut-être que nous pourrions aussi parvenir à notre but essentiel, c'est-à-dire à nous mieux connaître et à nous rendre meilleurs.

Je me souviens de ce que me disait un homme plus âgé que moi, aujourd'hui intendant général des vivres à Rome, quand, revenant d'exil, il passa par cette ville (Nicopolis). Il me rappela tout le cours de sa vie passée, et se promit bien, pour l'avenir, de ne songer à autre chose, lorsqu'il

(1) Nous l'avons représenté et décrit en 1850, p. 189.

serait de retour à Rome, qu'à passer le reste de ses jours dans le calme et la retraite.

— Après tout, disait-il, combien de temps ai-je encore à vivre?

Je lui répondis qu'il ne ferait rien de ce qu'il disait, mais qu'il n'aurait pas plutôt senti l'odeur de Rome, qu'il oublierait toutes ses résolutions, et qu'aussitôt qu'on lui donnerait l'occasion de s'introduire à la cour, il en rendrait grâces à Dieu et s'empresserait d'y paraître.

— Épictète, s'écria-t-il, si tu apprends que j'ai mis le pied à la cour, dis de moi tout le mal que tu voudras.

— Nous verrons, lui dis-je.

A quelque distance de Rome, cet homme reçut des lettres de César; il en fit l'ouverture, oublia toutes ses promesses, et dès lors, rentré en faveur, il cumula affaires sur affaires. Je voudrais maintenant être auprès de lui, le faire ressouvenir de tous les beaux discours qu'il débitait en passant par ici, et lui dire :

— Combien ne suis-je pas plus habile prophète que toi!

— Quoi donc! veux-tu dire, Épictète, que l'homme n'est pas destiné à la vie active?

— Non, certes; mais manquons-nous donc de moyens d'employer notre activité plus utilement pour les avantages les plus sérieux de notre vie?

— N'est-ce donc pas un grand bien d'avoir quelque prééminence sur ses semblables?

— En effet. J'admire comment un homme devient tout à coup sensé et supérieur au moment où César en fait son valet de garde-robe! Nous oublions ce qu'il était hier, et nous nous écrions aussitôt : « Quel grand sens vient de montrer Félicion dans son entretien avec moi! » Je voudrais qu'on lui ôtât son emploi, et il ne te paraîtrait plus qu'un sot comme auparavant.

Je me souviens d'un certain esclave, mauvais cordonnier de son état, et qui s'appelait de même Félicion. Épaphrodite ne savait qu'en faire, et, las de ne le trouver propre à rien, il le vendit. Par une suite de circonstances singulières, cet esclave stupide fut acheté par un des intendants de César, et devint cordonnier de l'empereur. Il fallait voir combien dès lors Épaphrodite changea d'avis sur son compte!

— Eh! je te prie, disait-il à l'intendant ou à tel autre, comment va Félicion, ce brave homme?

— Où est Épaphrodite? demandions-nous à sa porte.

— Il est avec Félicion : il délibère avec lui sur quelque affaire d'importance.

Je ne sais quelle mine eût fait Épaphrodite si on lui avait rappelé ce qu'il pensait de cet esclave lorsqu'il l'avait vendu comme incapable de tout service.

Ah! qu'un homme en faveur est imposant! Ce citoyen accourt à moi tout pâle, tout effaré. Il a obtenu une audience, et il tremble de crainte.

— Comment me recevra-t-il? comment m'écoutera-t-il?

— Vil esclave! il te recevra comme il lui plaira. Pourquoi t'inquiéter de ce qui regarde autrui. Si ce grand personnage te reçoit mal, et prend en mauvaise part ce qui vient de toi, ne sera-ce point sa faute? Et se peut-il que ce soit un autre qui commette la faute, et un autre qui en porte la peine?

— Non.

— Pourquoi donc t'inquiètes-tu de choses étrangères?

— Mais je suis en peine de savoir comment je lui parlerai.

— Est-ce qu'il ne t'est pas permis de lui parler comme tu crois le devoir faire?

— Je crains de me troubler.

— Lorsque tu t'apprêtes à écrire le nom de Dion, crains-tu de te troubler?

— Nullement.

— Et quelle en est la cause? N'est-ce pas parce que tu as l'habitude d'écrire?

— Certainement.

— Et s'il fallait que tu lusses quelque chose, ne serais-tu pas dans le même cas?

— Sans doute.

— Eh bien! n'as-tu pas appris à parler? Diogène adressait la parole avec la même liberté à Alexandre, à Philippe, aux corsaires qui le prirent, au marchand qui l'avait acheté. De pareils hommes puisaient leur force dans ce qu'ils avaient médité. Quant à toi, retourne à tes occupations habituelles, va t'asseoir dans ta maison : il n'y a pas en toi de quoi faire un gouverneur de ville.

Un homme, honnête ou non, habile ou non, est-il élu tribun du peuple, aussitôt tous ceux qui le rencontrent s'empressent de le féliciter : l'un lui baise les yeux, un autre le cou; ses esclaves lui baisent les mains. De retour chez lui, il trouve sa maison illuminée, il monte au Capitole et fait un sacrifice. Mais connaissez-vous beaucoup de gens qui aient été offrir un sacrifice à Dieu de leur avoir accordé, par exemple, la modération dans les désirs?

Aujourd'hui quelqu'un entre chez moi :

— Je viens vous demander un conseil, me dit-il. J'ai formé le projet de faire partie des prêtres d'Auguste.

— Mon ami, à quoi bon? Renonce à ce projet : tu t'épargneras bien de la peine inutile.

— Mais les magistrats inscriront mon nom sur les actes publics.

— Bon! Est-ce que tu seras toujours à côté des listes pour dire à ceux qui les lisent : « Voilà mon nom! regardez bien! c'est de moi qu'il s'agit. »

— Mais mon nom me survivra!

— Écris-le profondément sur un rocher, il durera encore plus longtemps. D'ailleurs, excepté les habitants de Nicopolis, qui fera mention de toi?

— Mais je porterai une couronne d'or!

— Eh! s'il te faut absolument une couronne, mets sur ta tête une couronne de roses, tu auras meilleur air!

Il y a, du reste, des ambitions de toute sorte. Approchons-nous de cet homme qui marche avec une affectation si étrange. Eh! vraiment, n'est-ce pas un philosophe?

— Oh là! l'ami, pourquoi te promènes-tu donc devant nous comme si tu venais d'avaler une broche?

S'il est sincère, il répondra :

— Je veux me faire admirer des passants, afin que tous ceux qui m'accompagnent s'écrient : « Oh! le grand philosophe! »

— Eh! quels sont donc ceux dont tu veux t'attirer l'admiration? Ne sont-ce pas les mêmes que ceux que tu as coutume de traiter d'insensés? Rechercherais-tu l'admiration des insensés?

C'est une faiblesse de vouloir attirer l'attention sur soi et se faire admirer même pour sa vertu; mais que dire de ceux qui, faisant bon marché de leur honneur même, prétendent cependant à l'admiration pour d'autres qualités beaucoup moins essentielles? Entendez cet homme bien connu pour son improbité et son manque de foi :

— Je suis savant, dit-il, et j'entends bien Archédème (1).

— Parce que tu comprends bien Archédème, est-ce une raison pour être cupide, lâche et parjure? pour être un loup ou un singe, au lieu d'être un homme? Car en quoi ces animaux diffèrent-ils de toi?

Ce n'est pas peu de chose, à ce qu'il paraît, que de remplir simplement le rôle ou la profession d'homme.

— Tu te présentes devant moi avec fierté, comme pré-

(1) Philosophe d'Athènes qui avait établi à Babylone une école où il enseignait la philosophie stoïcienne.

teur, comme consul. Que prétends-tu? Est-ce que j'ignore comment tu as obtenu la préture, comment tu es parvenu au consulat, et qui t'a procuré cette charge? Quant à moi, je ne voudrais pas même de la vie s'il fallait la conserver par la faveur de Félicion, endurer son sourcil arrogant et son insolence d'esclave; car je sais ce que c'est qu'un esclave qui se croit heureux et qui est enflé d'orgueil.

VITRAUX REMARQUABLES (1).

Onzième siècle. — *Abbaye de Tegernsee* (Bavière). Vitraux de 999 donnés par un comte Arnold; cinq fenêtres peintes par le moine Wernher, de 1068 à 1091. — *Hildesheim* (Hanovre). Verrières qu'on croit avoir été peintes de 1029 à 1039 par un nommé Buno

Douzième siècle. — *Cathédrale d'Angers*. Dans la nef, verrières de 1125 à 1130. — *Abbaye de Saint-Denis* (près Paris). Au fond du chœur, plusieurs fenêtres fondées par l'abbé Suger, qui s'y est fait représenter aux pieds de la sainte Vierge; c'est le plus ancien portrait sur verre que l'on connaisse. — *Goslar* (dans le Hartz). Vitraux fondés en 1188, où l'on voit les portraits des empereurs Conrad Ier, Henri III, Henri IV et Frédéric Ier.

Treizième siècle. — *Cathédrale de Chartres*. On y admire des spécimens de tous les genres de peinture sur verre. — *Cathédrale de Rouen*. Belle vitrerie où se trouve le plus ancien vitrail signé que l'on connaisse. — *Cathédrale de Reims*. Belle composition d'ensemble. — *Cathédrales d'Amiens, de Bourges, de Lyon, du Mans, de Poitiers*. — *Cathédrale de Strasbourg*. Figures curieuses par leur caractère byzantin. — *Sainte-Chapelle de Paris*. — *Cathédrales de Troyes, de Tours, d'Auxerre, de Clermont, d'Angers*, très-remarquables au second rang. — *Cathédrale de Canterbury*. Les plus beaux types de vitraux anglais. — *Cathédrale de Salisbury*. — *Saint-Cunibert de Cologne*. Vitraux du milieu du treizième siècle. — *Cathédrale de Münster* (Westphalie). — *Cathédrale de Tolède*. — *Notre-Dame de Paris*. Les trois roses du portail et des transepts sont au nombre des plus grandes et des plus belles qu'on puisse voir. — *Cathédrales de Reims, de Soissons*. — *Saint-Urbain de Troyes*. Jolis exemples de grisailles d'ornement mélangées de parties en couleur. — *Cathédrale de Tours*. — *Sainte-Radegonde de Poitiers*. Figures en couleur sur fond de grisaille.

Quatorzième siècle. — *Cathédrale de Strasbourg*. Immense et très-curieuse vitrerie, dont presque toutes les parties furent fondées sur la limite du treizième siècle. Premiers exemples de légendes dont les sujets sont juxtaposés ou superposés sans encadrement ni séparation. Grandes figures très-curieuses pour les costumes. — *Église de Nieder-Hasslach* (Bas-Rhin). Autre type très-curieux d'un art qui paraît avoir été très-florissant en Alsace au quatorzième siècle. Le style légendaire y est plus habilement traité qu'à Strasbourg, et l'éclat des couleurs y est fort remarquable. — *Cathédrales de Beauvais, d'Évreux*. — *Cathédrales de Carcassonne et de Narbonne*. Types intéressants pour l'histoire de la peinture sur verre dans le midi de la France. — *Cathédrale de Limoges*. De même pour le centre de la France. — *Cathédrales de Lincoln et de Hereford*. — *Chapelle Merton, à Oxford*. — *Abbaye de Sainte-Croix* (dans la basse Autriche). Portraits de plusieurs princes de la maison d'Autriche. — *Oppenheim* (près Mayence). — *Wilsnack* (province de Brandebourg). Fin du quatorzième siècle. — *Cathédrale d'Orvieto*. Verrières de 1377. — *Cathédrale de Chartres*. On y trouve la plus ancienne grisaille à figures qui soit parvenue jusqu'à nous. — *Cathédrale d'York*. Très-beaux spécimens d'entrelacs, accompagnés de parties colorées. — *Saint-Thomas de Strasbourg*. Très-beaux modèles d'ornements en couleur. — *Cathédrale de Toul*.

Quinzième siècle. — *Cathédrale d'Évreux*. Verrières remarquables par la finesse de l'exécution, et très-intéressantes par le choix des sujets. — *Bourges*. Fragments curieux provenant de la Sainte-Chapelle des ducs, et de l'ancien hôtel de Jacques Cœur. — *Cathédrales du Mans et de Tours*. — *Sainte-Chapelle de Riom*. Vitrerie de la plus grande beauté, et d'un ensemble remarquable. — *Cathédrale de Metz*. Immense verrière du transept septentrional. — *Saint-Ouen de Rouen*. Ensemble de vitrerie curieux par sa composition. — *New-College* (le Collége-Neuf), à Oxford. — *Cathédrale d'York*. La maîtresse vitre est une des plus belles qu'on connaisse, et l'une des plus grandes verrières qui existent en Europe. — *Église de Nettlestead* (Kent). Beau modèle de la vitrerie d'une petite église. — *Werben* (haute Saxe). Verrière d'un grand caractère et d'une riche coloration. — *Cathédrales d'Ulm, de Munich et de Nuremberg*. — *Dominicains de Pérouse*. — *Église paroissiale d'Arezzo*. — *Église de Walbourg* (Bas-Rhin). On trouve dans cette jolie petite église de charmants vitraux légendaires parfaitement conservés. — *Cathédrale de Tours*. — *Sainte-Chapelle de Paris*. Rose très-finement peinte, mais dont la pâle harmonie forme un fâcheux contraste avec le ton des verrières du treizième siècle. — *Grimberg* (près Glogau, en Silésie).

Seizième siècle. — *Rouen*. La Normandie renferme une foule de monuments très-curieux de cette époque, parmi lesquels il faut citer, à Rouen, les églises de Saint-Patrice, Saint-Godard, Saint-Vincent, Saint-Maclou, Saint-Romain, et, dans le reste de la province, les églises suivantes : — *Alençon, Pont-Audemer, Caudebec, Pont-de-l'Arche*, etc. — *Conches* est peut-être celle des églises de Normandie qui possède la vitrerie à la fois la plus complète et la plus remarquable.

La Ferté-Bernard (Sarthe). — *Beauvais*. Centre d'une école de peintres sur verre qui a produit des chefs-d'œuvre. — *Saint-Gervais à Paris*. Contient des œuvres de Robert Pinaigrier et de Jean Cousin, les deux plus illustres représentants des deux grandes écoles de peinture sur verre qui existaient alors simultanément. — *Sainte-Chapelle de Vincennes*. Due entièrement à Jean Cousin. — *Cathédrale de Bourges*. Vitraux du style le plus pur. — *Limoges*. Belles verrières du genre mixte dans plusieurs églises. — *Cathédrale d'Auxerre*. Grandes compositions d'une exécution fort remarquable. — *Châlons-sur-Marne*. Plusieurs églises de cette ville renferment de belles peintures sur verre. — *Cathédrale de Metz*. Le chœur et le transept méridional sont garnis de vitraux d'un admirable éclat et d'un caractère très-particulier. La fenêtre du transept est la plus grande et l'une des plus belles qui existent en France. — *Église de Brou*, près Bourg (Ain). Cette église célèbre renferme les peintures sur verre les plus parfaites peut-être qu'ait produites le seizième siècle. — *Cathédrale de Quimper*. Belle vitrerie, qui est en quelque sorte le type des verrières si nombreuses fondées en Bretagne à cette époque. — *Cathédrale d'Auch*. Vitrerie du chœur très-complète, d'un bel ensemble et d'une superbe couleur, mais au-dessous de sa réputation quant au dessin. — *Chapelle du château de Champigny* (Indre-et-Loire). Vitrerie remarquable, surtout par une suite d'excellents portraits des princes et princesses de la famille de Bourbon-Montpensier. — *Sainte-Gudule de Bruxelles*. Beaux modèles de grande décoration; verrières fondées par divers souverains. — *Saint-*

(1) Extrait du savant et intéressant ouvrage de M. Ferdinand de Lasteyrie, intitulé : *Quelques mots sur la théorie de la peinture sur verre;* 1852. Paris, librairie Didron.

Jacques de Liége. Beaux vitraux fondés vers l'an 1525. — *Cathédrale de Lichfield*. Vitraux provenant de l'abbaye d'Herkenrade, en Belgique. — *Cathédrale de Winchester*. Très-bel ensemble. — *Église de Fairford* (dans le comté de Gloucester). — *Cathédrale de Nürenberg*. Beaux portraits de l'empereur Maximilien, de sa femme, et du margrave de Brandebourg. — *Église Sainte-Catherine, à Brunswick*. Vitres très-brillantes de couleur, dont le dessin rappelle la manière d'Albert Durer. — *Arezzo, en Toscane*. Superbes vitraux peints par un artiste français. — *Cortone*. Vitraux français et italiens. — *Cathédrales de Burgos, de Séville et de Tolède*. — *Église de Cuença*. — *Sainte-Foy de Conches* (Eure). — *Église de Ferrières* (Loiret). — *Église de Montierender* (Haute-Marne). — *Saint-Étienne de Beauvais*. — *Montfort-l'Amaury* (Seine-et-Oise). — *Cathédrales de Sens et de Reims*. — *Abbaye de Westminster, à Londres*. — *Cathédrales de Quimper et de Dol*. — On voit également des vitraux remarquables dans un grand nombre d'autres églises de la Bretagne. — *Maison de l'Arquebuse, à Zurich*. Blasons de tous les cantons. — *Diverses maisons publiques ou particulières, à Coire* (Suisse). — *Maison particulière à Horb* (Wurtemberg). — Sujets tirés de l'histoire de la Suisse : le Serment du Gruttli, la Bataille de Morat, etc. (1)

Dix-septième siècle. — *Paris* est une des villes où l'on trouve le plus de verrières de cette époque. A Saint-Eustache, grandes figures. A Saint-Étienne du Mont, peintures en apprêt d'une exécution très-finie, et avec de petites figures. A Saint-Sulpice, verrières à fond de verre blanc; époque de décadence. — *Troyes*. On voit également des verrières de cette époque dans plusieurs églises de Troyes, qui avait alors de célèbres peintres verriers. — *Église Saint-Aignan, à Chartres*. — *Cathédrale de Bourges*. Beaux portraits. — *Cathédrale de Toulouse*. Grandes figures. — *Cathédrale d'Auch*. Verrières blanches à bordures. — *Guilfort* (comté de Surrey, en Angleterre). Chapelle de l'hôpital de l'archevêque Abbot. — *Oxford*. Vitres de la chapelle de l'Université, peintes en 1687. — *Église Saint-Laurent, à Nuremberg*. — *Église de Gouda, en Hollande*. Les verrières de cette église jouissent d'une célébrité, selon moi, un peu exagérée. Il y en a du seizième et du dix-septième siècle : elles sont loin d'avoir toutes la même valeur. — *Cathédrale d'Orléans*. Armoiries, chiffres et emblèmes de Louis XIV. — *Bibliothèque de Strasbourg*. Charmante suite de petits vitraux peints par les frères Linck, et provenant du cloître de l'abbaye de Molsheim. Ils représentent, entre autres sujets, la vie des Pères du désert, et présentent ainsi de nombreux spécimens de paysages. — *Bibliothèque de Troyes*. Vitraux d'un grand mérite, provenant de l'hôtel de l'Arquebuse, en la même ville. — *Coire, en Suisse*. Sujets et blasons (2).

Dix-huitième siècle. — *Paris*. Plusieurs églises de cette ville ont été ornées de vitraux pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Je citerai, entre autres : Saint-Gervais, sujets et bordures; Saint-Nicolas du Chardonnet, chiffres et bordures; le dôme des Invalides, *idem;* Saint-Sulpice, sujets sur fonds blancs; les Blancs-Manteaux. — *Chapelle du château de Versailles*. Peintures sur glace. — *Caudebec*. Bordures sur fond blanc. — *Chapelle du collége de Merton, à Oxford*. Une partie des fenêtres basses ont été peintes en 1709. — *Église Saint-André, à Holborn*. Peintures un peu plus récentes et très-supérieures aux dernières qui se firent en France vers la même époque.

La dernière rose que cite M. F. de Lasteyrie est celle de la chapelle du Collége-Neuf (*New-College*) à Oxford.

(1) En fait de grisailles du seizième siècle, on ne peut rien citer de plus beau que la suite des Amours de Psyché, peinte par Bernard de Palissy pour le château d'Écouen. Quelques panneaux d'ornements aux armes du connétable de Montmorency, et provenant de la même source, sont conservés au Musée de Cluny.

(2) Les vitraux suisses sont presque les seuls qui se trouvent dans les collections particulières. C'est aussi là qu'il faut chercher les plus jolis.

LE CONSEILLER ET L'ÉCHO.

Cardan raconte qu'Augustinus Lavisarius, conseiller et secrétaire d'un prince, était quelque jour aux champs, fourvoyé de son chemin et pressé de la nuit, sans savoir à qui avoir recours. Etant en cette peine, il se trouva merveilleusement troublé, car il chevauchait le long d'un petit fleuve, et ne savait s'il devait passer de l'autre côté ou non, et, tourmenté ainsi dans son cœur, il commença à dire : *Oh!* ce qui est une plainte commune aux Italiens, quand ils ont quelque ennui. Un écho qui était en quelque rocher là auprès lui répondit incontinent : *Oh!* Lavisarius, bien aise en pensant que ce fût quelque homme, lui demande en sa langue : *Unde debo passa?* L'écho répond : *Passa.* Puis le pauvre homme, étant encore en plus grande peine, lui demanda : *Chi?* qui signifie en notre langue *ici*. L'écho lui répondit : *Chi*. N'étant point encore bien assuré, il lui demanda de rechef : *Debo passa chi?* L'écho répond : *Passa chi*. Le pauvre homme, pensant avoir certaines nouvelles de son chemin, se mit en l'eau, cuidant traverser le fleuve; mais il fut étonné que son cheval commença à perdre le fond de l'eau et à nager; toutefois le cheval, qui était puissant et adroit, après avoir longuement gazouillé en ce fleuve, tira son maître à bord, lequel n'eut en sa vie si belles affres; et fut contraint M. le conseiller de passer la nuit en prières et oraisons, trempé comme une éponge, sur le bord de ce fleuve. Quelques jours après, arrivé à Milan, il fit ses complaintes à Cardan (son intime ami) de ce qu'il avait trouvé quelque esprit malin qui l'avait cuidé faire noyer dans ce fleuve. Et quand ledit Cardan l'eut interrogé du lieu, il connut incontinent l'ignorance de ce M. le conseiller; car il savait qu'il y avait un écho admirable en ce lieu, qui rendait les voix si bien formées et articulées, qu'il semblait que ce fût quelque créature qui parlât. Et pour lui en donner certain témoignage, il le mena au lieu même, où ils trouvèrent enfin que son *Passa* n'était autre chose que la réverbération de l'écho. *Histoires prodigieuses, 1575* (1).

(1) L'auteur, P. Boaistaau, surnommé Launay, dit à ce sujet qu'il a observé « au bourg de *Chalenton*, près Paris, un écho qui rend les paroles toutes entières, distinctes et articulées, sept fois l'une après l'autre. » Il est possible que les constructions, en s'étendant le long du fleuve et s'élevant vers les collines, aient détruit cet écho.

SCULPTURE SUR PIERRE PAR ALBERT DURER.

Voy., sur la vie et les œuvres d'Albert Durer, la Table des vingt premières années.

Cette belle sculpture sur pierre, haute de 7 pouces trois quarts et large de 5 pouces et demi (mesure anglaise), a été achetée à Bruxelles, au prix de 500 guinées (environ 12 500 francs), par un Anglais nommé Payne Knight, qui, à sa mort, l'a léguée au *British Museum*.

La pierre, de l'espèce de celles que l'on emploie pour aiguiser les rasoirs, est d'une belle et délicate couleur de crème, et d'une seule pièce, sauf l'addition du chien et des livres. A côté de ce chien, on voit le monogramme bien connu d'Albert Durer et la date de l'œuvre. Les figures du premier plan sont sculptées presque en demi-ronde bosse. Le lecteur peut apprécier par lui-même, d'après le dessin fidèle que nous publions, le mérite de ce beau travail, la

variété et la naïveté de la composition, la vigueur du dessin, la bonhomie et la vérité des expressions. Le sujet est emprunté à l'Évangile selon saint Luc, chapitre Ier, versets 57 et suivants :

« Et le temps où Élisabeth devait accoucher étant venu, elle enfanta un fils.

» Et ses voisins et ses parents, ayant appris que Dieu avait signalé en elle sa miséricorde, s'en réjouissaient avec elle.

» Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommèrent Zacharie, du nom de son père.

» Mais sa mère dit : Non, mais il se nommera Jean. Ils



Le Baptême de saint Jean. — Sculpture sur pierre par Albert Durer.

lui dirent : Il n'y a personne dans notre famille qui soit appelé de ce nom.

» Et ils demandaient par signe au père comment il voulait qu'on le nommât.

» Et demandant des tablettes, il écrivit : « Jean est son » nom. » Et tous furent dans l'étonnement.

» Aussitôt la bouche de Zacharie s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait bénissant Dieu.

» Tous les voisins furent saisis de crainte, et le bruit de toutes ces choses se répandit dans toutes les montagnes de la Judée (1). »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98.

XII. MONSIEUR BAPTISTE.

J'ai parlé à Roger du projet de mariage de nos serviteurs; il a mis beaucoup de grâce à en faciliter l'exécution. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, à ses gronderies, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entreprendre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du *Contrat social*, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propret, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

— Monsieur Baptiste.

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

— C'est vous que m'envoie mon ami Roger?

— Moi-même, Monsieur.

— Vous avez servi le comte de Farel?

— Pendant seize ans.

— Vous cherchez une place?

— Et l'on m'a dit que Monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, Monsieur.

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siége, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage ne le rebute pas; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit :

— En voilà assez, tout est convenu; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, a-t-il repris gravement.

Je l'ai regardé.

— Ah! vous tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Par la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à Monsieur.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Cela peut paraître singulier à Monsieur, a-t-il ajouté avec calme; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait Monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste?

— Non, Monsieur, elle est de M. le comte... qui était, comme Monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, Monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que M. le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé?...

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, elle corrompait les autres.

— Oh! oh! voilà de bien gros mots, monsieur Baptiste!

— Pas plus gros que les choses, Monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, le serviteur seulement des devoirs; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, le second à la révolte.

— Et quel remède voyez-vous à cela, monsieur Baptiste?

— M. le comte m'a fait comprendre qu'il n'y en avait qu'un seul, Monsieur : le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance n'a rien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte autrefois; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humiliante pour un vieillard. M. le comte m'a enseigné le moyen de la relever.

— Comment cela?

— En exigeant plus d'égards que de gages, Monsieur, et en rendant mes services assez utiles pour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domestique, quand les cheveux commencent à blanchir, il faut sauvegarder sa dignité.

— Vous avez raison! me suis-je écrié; que Dieu me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir tout à l'heure souri! vous me faites voir, pour la première fois, la vieillesse noble sous la livrée. Je crains seulement que vous ne trouviez pas beaucoup de maîtres pareils au comte.

— Je le sais, Monsieur; on le traitait d'original.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être; mais comme on m'a dit que Monsieur lui ressemblait un peu...

— Moi! me suis-je écrié en riant; sur mon âme, on m'a fait trop d'honneur. Je tâcherai cependant de ne pas déchoir dans votre opinion; mais si, involontairement, je vous blessais en quelque chose...

— J'avertirais Monsieur.

— Soit... Au revoir, monsieur Baptiste.

— J'ai l'honneur de saluer Monsieur.

Il s'est incliné gravement comme un ambassadeur en audience de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer *M. Baptiste;* ce sera un moyen de m'améliorer. Nos domestiques ne sont habituellement que les complaisants ou les victimes de nos travers, je suis curieux d'en avoir un qui s'en fera franchement le juge. S'il ne me sert point, eh bien! il m'élèvera : l'éducation ne doit s'achever qu'à la tombe.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. les versets 19 et suivants du même chapitre, où l'évangéliste explique comment Zacharie était devenu muet.

ANECDOTES TURQUES.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des innombrables établissements d'éducation et de charité que les lazaristes, assistés des frères de la doctrine chrétienne et des filles de Saint-Vincent de Paul, ont fondés et entretiennent dans le Levant. La seule mission de Constantinople, il y a trois ou quatre années, instruisait dans ses écoles près de 1 600 enfants des deux sexes, sans parler de ses hospices, de ses crèches, salles d'asile et dispensaires, qui secouraient an-

nuellement 113 000 indigents ou infirmes, distribuaient des remèdes gratuitement à 80 000 malades, et habillaient de 200 à 300 petites filles indigentes. Aussi pourrait-on difficilement se faire une idée de la vénération dont ces pieux missionnaires, et principalement les sœurs de charité, sont l'objet à Constantinople et dans toutes les échelles. Pas un pauvre qui ne les connaisse et ne les accompagne, en passant, de ses bénédictions; pas un matelot anglais, russe ou autrichien qui ne se découvre à leur aspect, dans les rues de Galata; car il sait que, en cas de maladie, si l'hôpital de sa nation est trop encombré pour le recevoir, il y aura toujours place pour lui à l'hôpital français, dût une des sœurs quitter son lit pour le lui donner. Les Turcs eux-mêmes s'inclinent sur le passage de ces filles de Marie, qui pansent elles-mêmes leurs blessures et ne craignent pas de se montrer à eux le visage découvert, comme leurs mères ou leurs sœurs. J'en ai vu qui se précipitaient au-devant d'elles, dans la rue, pour baiser le bas de leurs robes. Voici, à cette occasion, une anecdote touchante qui me fut racontée à Smyrne.

Un Turc, d'un village situé à quelque distance dans l'intérieur, avait été blessé assez grièvement à la suite d'une chute; des passants le recueillirent et le portèrent à l'hôpital français, qui était voisin. Il fut admis, soigné, et, au bout de quelques semaines, sa fracture ayant été remise, il quitta la maison hospitalière pour retourner à son village. Deux années s'écoulèrent; les sœurs ne pensaient plus à lui, quand un beau jour on le vit revenir portant sur ses épaules un autre Osmanli blessé à la jambe : « Louange à Dieu! dit-il en saluant la supérieure; je t'apporte cet homme à guérir. Sache que là-bas je pensais à toi nuit et jour, priant Dieu qu'il fournît au pauvre Méhémet le moyen de reconnaître ton bienfait. A la fin, sa miséricorde a permis que ce pauvre homme, mon voisin, se cassât la jambe en tombant; je l'ai chargé sur mes épaules, et je te l'amène pour que tu le guérisses comme tu m'as guéri. »

Cette anecdote me rappelle un autre fait dont je fus témoin presque à la même époque, et qui montre également à quel point la mémoire du bienfait demeure gravée dans le cœur des Osmanlis.

Un de ces incendies si fréquents à Constantinople, qui, en quelques heures, consument tout un quartier, avait éclaté, le soir, dans le faubourg de Péra. Un négociant européen, dont la maison était située à plusieurs centaines de toises dans une petite rue transversale, se mit aussitôt en devoir, selon la coutume, d'en enlever tous les meubles et les objets précieux, dans le cas fort probable où l'incendie viendrait à l'atteindre. Il n'y avait pas une minute à perdre; lui, sa femme, ses enfants, les domestiques, tout le monde se mit à l'œuvre. Il n'y avait rien à attendre des voisins, chacun étant occupé de son propre danger. Quant aux individus qui accouraient du dehors, c'était assez à faire de s'en garer; la plupart, Maltais et Ioniens, venant là pour piller sous prétexte de secours. Aussi la besogne allait lentement; l'incendie, au contraire, gagnait avec rapidité, lorsqu'on vit arriver une vingtaine de Turcs, munis de pompes, qui se mêlèrent activement aux travailleurs. Au milieu d'eux, un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé du turban blanc des hommes de la loi, dirigeait et stimulait leur zèle au moyen d'une bourse de soie attachée à sa ceinture, dans laquelle il plongeait, presque sans discontinuer, sa main qu'il retirait pleine de *paras*. Grâce à ce secours inattendu, non-seulement le contenu de la maison, mais la maison elle-même, furent préservés des flammes. Quand tout fut fini, le négociant européen s'approcha de l'étranger, que personne ne connaissait, et le remercia avec effusion, tout en lui témoignant sa surprise de le voir pour la première fois. — Je me nomme Hassan Papoutchou-Oghlou (Hassan, fils du fabricant de *babouches*), répondit l'autre. Il y a vingt ans, mon père, étant en pays étranger, a été secouru par le tien. Il est mort me laissant sa dette. J'ai attendu tout ce temps, espérant chaque jour que Dieu m'enverrait une occasion de dégager la mémoire de mon père. Aujourd'hui, Dieu m'a favorisé; il a voulu que l'incendie s'allumât à côté de ta maison. Je suis venu avec mes serviteurs, et je m'en vais, heureux d'avoir pu, avec l'aide de Dieu, préserver le toit du bienfaiteur de mon père. Adieu; souviens-toi de Hassan, le fils du fabricant de *babouches*. »

On pourrait citer beaucoup de traits analogues chez les Turcs, qui rarement mêlent à l'exercice de leurs vertus aucune ostentation. Ils ont, à cet égard, un proverbe charmant : *Que le torrent de votre libéralité s'échappe de votre main sans que votre oreille en entende le bruit.*

UN GENTLEMAN.

La première condition pour obtenir des égards dans une condition quelconque en Angleterre, c'est d'être ce qu'on appelle un *gentleman*, expression qui n'a point de terme correspondant en français, et dont l'intelligence parfaite suppose à elle seule une assez longue habitude des mœurs anglaises. Le mot de gentilhomme s'applique exclusivement chez nous à la naissance; celui d'homme comme il faut, aux manières et à la condition sociale; ceux de galant homme, d'homme de mérite, à la conduite et au caractère. Un *gentleman* est l'homme qui réunit à quelques avantages de naissance, de fortune, de talent ou de situation, des qualités morales assorties à la place qu'il occupe dans la société, et des manières qui indiquent une éducation et des habitudes libérales. Le tact du peuple anglais à cet égard est d'une finesse remarquable, et l'éclat même du rang le plus élevé lui fait rarement illusion. Qu'un homme de la plus haute naissance s'écarte par sa conduite, ou seulement par ses manières, des convenances que lui impose sa situation, vous entendrez bientôt dire de lui, par des gens même de la dernière classe du peuple : *Though a lord he is not a gentleman* (Quoique grand seigneur, ce n'est pas un gentilhomme).

AUGUSTE DE STAEL, *Lettres sur l'Angleterre.*

DÉVOUEMENT FRATERNEL.

DIEGO XIMENEZ.

Certains traits d'une admirable abnégation, qui circulent depuis nombre d'années dans les recueils populaires, ont une origine si peu connue qu'ils passent, aux yeux de beaucoup de personnes, pour être apocryphes : aussi est-ce un plaisir de retrouver ces titres oubliés d'un héroïsme qui grandit le cœur humain. L'histoire de Diego Ximenez est de ce nombre, et voici ce qu'en racontait, en 1606, un voyageur tout à fait ignoré, et dont les noms sont presque aussi nombreux que ses aventures furent multipliées.

Don Cristoval de Jaque de los Rios de Mancaned, natif de Ciudad-Rodrigo, voyageait, depuis l'année 1592, du Mexique aux Philippines et de Luçon dans les mers d'Asie; le Tumquin, Siam, Sumatra, la côte de Malabar, l'avaient vu tour à tour; du golfe de Cambaya il était passé au golfe Persique; puis de Sofala il s'était embarqué pour Mozambique, lorsque, en continuant sa navigation vers les régions que l'on appelait alors l'Éthiophie inférieure, il arriva sur ces côtes de Madagascar, connues seulement alors des Portugais. Voici ce que lui raconta, sur les lieux mêmes, le héros de cette noble aventure, et ce qu'il redit à son tour sans donner la moindre marque de sympathie ou d'admiration. Don Cristoval de Jaque de los Rios de

Mancaned sait trop l'estime qu'il se doit à lui-même pour vanter, ne fût-ce qu'en passant, le courage d'autrui.

« Entre Madagascar et la terre ferme, on trouve, dit-il, les bas-fonds de la Juive, et un navire qui se rendait en Portugal vint s'y perdre en 1591. Il y périt beaucoup de monde ; la chaloupe était si remplie, qu'on fut obligé de tirer au sort qui serait jeté à la mer. Dans cette occasion, on n'épargnait ni parents ni amis, et l'on coupait les mains à coups de hache à ceux qui essayaient de remonter. Gaspar et Diego Ximenez, frères, étaient dans la barque, et quand on voulut les faire tirer au sort, Diego consentit à se sacrifier pour son frère qui était l'aîné ; mais il continua à suivre la barque à la nage pendant toute la journée. Comme on vit qu'il était seul et que tous les autres avaient péri, on eut pitié de lui, et on consentit à le reprendre. Diego Ximenez était à bord du navire qui me ramenait en Espagne (vers 1598), et, en passant dans cet endroit, il me raconta toutes les circonstances de son naufrage. » (Voyez *Archives des Voyages*, publiées par H. Ternaux-Compans.)

LA FÉCULE.

Suite. — Voy p. 76.

FABRICATION. — DEXTRINE. — GLUCOSE.

Sagou (fig. 15). Le sagou vient des îles Moluques, des îles Philippines, de la Nouvelle-Guinée, de l'Inde, etc. Le plus estimé est celui que l'on prépare aux îles Moluques avec la moelle d'une espèce de palmier nommé *Sagus Rumphii*. Pour l'extraire, on abat l'arbre, et, après l'avoir coupé et fendu en plusieurs morceaux, on en arrache la moelle, qui est ensuite écrasée et délayée dans l'eau. On obtient ainsi une fécule blanche très-nourrissante. On expédie le sagou en Europe sous la forme de petits globules de deux à trois millimètres de diamètre, blanchâtres ou rougeâtres, un peu

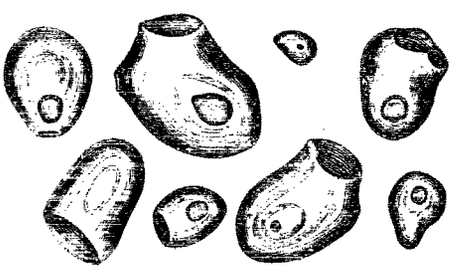


Fig. 15. Sagou, grossi 400 fois.

transparents, durs et élastiques. Ces globules sont produits par l'agglomération des grains de fécule soumis à la chaleur, et dont un grand nombre se sont gonflés et déchirés, et ont soudé les autres. Les grains entiers sont ovoïdes, quelquefois rétrécis en forme de col à une extrémité, et souvent terminés par une surface plane. Le hile est très-développé, surtout dans les grains qui ont subi l'action de la chaleur. On aperçoit aussi quelques zones concentriques peu prononcées. Il n'existe pas de très-petits grains, comme dans beaucoup de fécules ; les plus gros atteignent jusqu'à 0mm,055 de diamètre.

Fécule de riz (fig. 16). Le riz forme la base de l'alimentation dans un grand nombre de pays, et si sa culture était moins malsaine, il est probable qu'il serait plus répandu que toutes les autres céréales. Sa farine est souvent recommandée aux malades et aux convalescents ; malheureusement on y mélange parfois des farines de mauvaise qualité, qui lui enlèvent une partie de ses propriétés bienfaisantes. La farine de riz pur peut se reconnaître à la petitesse extrême des grains de fécule qu'elle contient en grande



Fig. 16. Fécule de riz, grossie 400 fois.

quantité (80 pour 100 environ). Les plus gros de ces grains ont à peine 0mm,025 de diamètre ; ils sont en outre polyédriques, très-irréguliers, et souvent réunis plusieurs ensemble. *La suite à une autre livraison.*

COMMERCE DE LA GLACE AUX ÉTATS-UNIS.

Les Américains du Nord exploitent le froid de leurs contrées septentrionales. Ils fournissent au monde de l'eau congelée.

Ce fut en 1805 que Frédéric Tudor de Barton fit les premiers essais du commerce de la glace. La guerre réduisit ses exportations à la Martinique et à la Jamaïque. Au retour de la paix, en 1815, il commença ses relations avec la Havane et Cuba, et, dès 1820, il les avait étendues jusqu'à la Nouvelle-Orléans. En 1833, M. Tudor fit son premier chargement de glace pour les Indes orientales, et, de Calcutta, étendit ses expéditions jusqu'à Madras et Bombay. A cette époque, les chargements étaient peu considérables et s'élevaient seulement à 4 352 tonnes. Bientôt les affaires relatives au commerce de la glace se compliquèrent ; les chargements de cette nature parurent dangereux et dommageables : il fallut faire des expériences coûteuses pour construire convenablement les navires, et imaginer des machines à couper et à préparer la glace pour faciliter son emmagasinage à fond de cale. Aujourd'hui l'on a triomphé de plusieurs de ces difficultés, et ce genre de commerce a pris une grande extension.

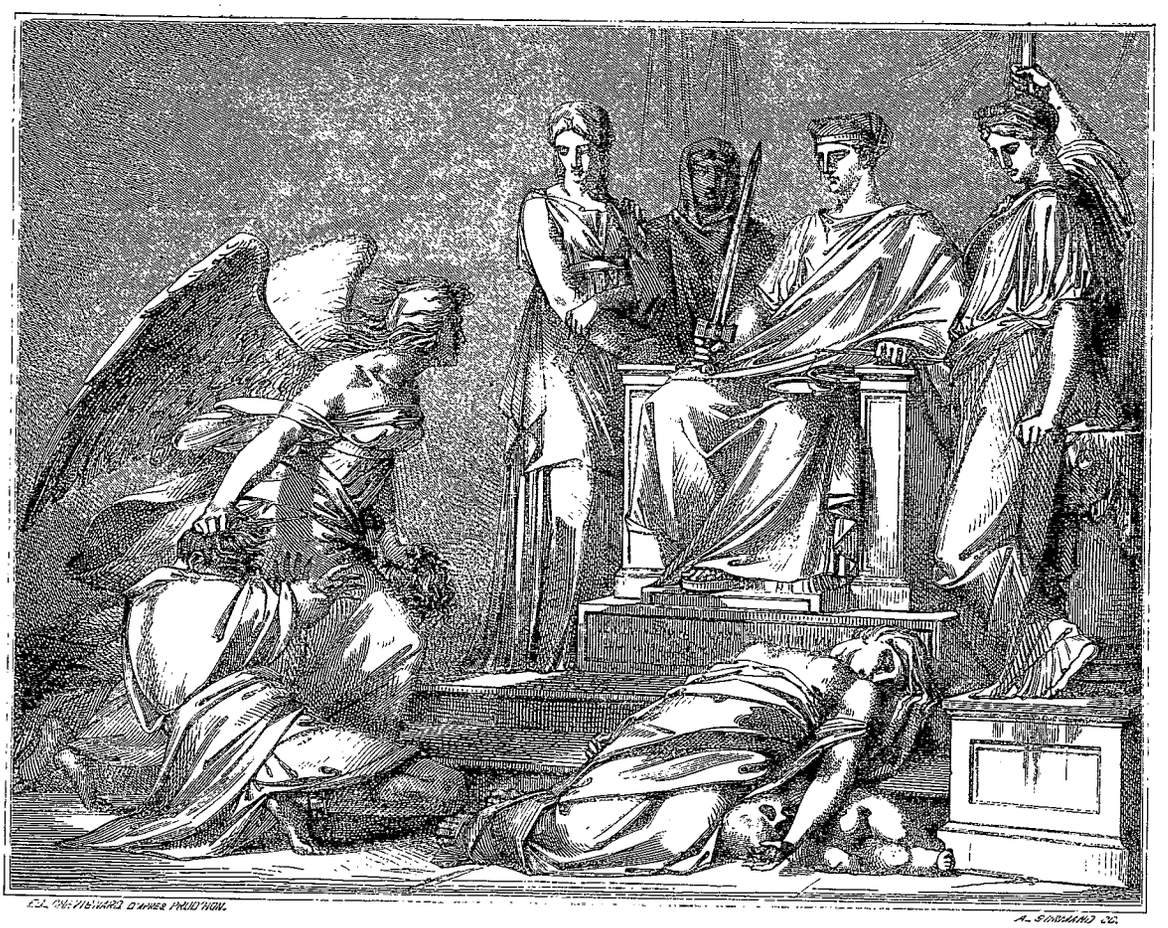
Les chargements de glace faits à Boston et dirigés sur d'autres points des États-Unis se sont élevés, en 1803, à 43 125 tonnes ; 241 bâtiments y ont été employés. La même année, l'exportation de la glace pour les pays étrangers s'est élevée à 17 900 tonnes, et a employé 85 bâtiments. Les Indes orientales, les îles de la mer des Antilles et du golfe du Mexique, la Vera-Cruz, le Brésil, le cap de Bonne-Espérance, l'Angleterre même, ont été les principaux lieux de destination.

Le fret payé pour cette denrée, en 1808, s'est élevé à 492 000 francs, et l'on n'évalue pas à moins de 820 000 fr. la valeur totale des chargements de glace. En y ajoutant le prix et les bénéfices faits sur 18 chargements de fruits et de légumes expédiés avec la glace, et qu'on n'aurait pu faire sans cela, on trouve un mouvement total d'affaires de près de 2 100 000 francs.

En faut-il plus pour prouver le parti que le génie commercial peut tirer des productions les plus communes ? Et quel avantage pour ceux qui, brûlés par les feux de la ligne, peuvent aujourd'hui boire frais et savourer de temps en temps des sorbets dont l'agent de fabrication leur arrive des environs du pôle !

PRUDHON.

Voy. la Table des vingt premières années.



Musée du Louvre ; collection des dessins. — Le Crime traîné devant la Justice, esquisse de Prudhon. — Dessin de Chevignard.

Lorsque Prudhon, treizième enfant d'un maçon de Cluny (1), fut parvenu à l'âge de dix ans, sa mère, bonne et tendre femme, le voyant chétif de corps et intelligent, proposa de l'envoyer au collége des Bénédictins. L'honnête maçon consentit. L'enfant était à la fois doux et vif, affectueux et passionné. Il étudiait avec docilité ; mais les tableaux nombreux du collége et du monastère faisaient encore plus d'impression sur son esprit que les livres. A l'âge de douze ans, sans maître, il voulut imiter ces peintures qui le fascinaient : il composa des couleurs avec des jus de plantes ; il fit un pinceau avec les poils d'un harnais ; et, se contentant, faute de mieux, de ces faibles et impuissantes ressources, il copia les scènes religieuses qu'il avait sous les yeux de manière à exciter l'étonnement des moines. On parla de cette vocation remarquable à l'évêque de Mâcon, Mgr Moreau ; on lui montra une preuve singulière de l'adresse et de la persévérance du petit Prudhon : c'était une fine sculpture taillée avec un canif dans un morceau de savon et représentant toutes les scènes de la passion de Jésus-Christ. L'évêque encouragea ces essais, et quand Prudhon eut seize ans, il le fit admettre à l'école gratuite des arts du dessin dirigée à Dijon par Devosge. Nous avons déjà raconté comment, ayant remporté, en 1777, le prix de peinture fondé par les états de Bourgogne, il fut envoyé en Italie. A cette époque, quoique à peine âgé de dix-sept ans, il était déjà marié : c'était une imprudence ; pour mettre à profit son succès, il dut se séparer de sa femme. A Rome, il s'inspira des chefs-d'œuvre de cette ville célèbre sans s'y asservir à aucune des gloires du passé. Canova lut dans son âme, devina son génie, et se montra plus encore son ami que son maître. En 1789, Prudhon rentra en France ; sa femme revint l'y joindre à Paris. Il arriva alors ce qui n'est, hélas! que l'histoire très-ordinaire de beaucoup de jeunes artistes. Prudhon était de force à regarder l'avenir avec confiance, mais le présent était dénué et sombre. Pauvre, ignoré, il vendit à vil prix, pour soutenir son ménage, des dessins charmants. Il brûlait en vain du désir d'exécuter un tableau. Ses devoirs comme père de famille l'obligeaient à ne refuser aucun travail, si humble, si mal rétribué fût-il. Ses jours, ses nuits se consumaient en petites œuvres inaperçues : il dessinait des sujets de vignettes pour des factures de commerce, pour des billets de concerts, pour des cartes d'adresses, pour des boîtes de bonbons. En 1794, la disette le fit sortir de Paris ; il se réfugia en Franche-Comté, près de Gray, à Rigny ; là du moins il trouva des amateurs intelligents et généreux, et il entreprit avec bonheur une suite de portraits au pastel. Il revint dans la capitale un peu moins pauvre. Quelques gravures faites d'après ses dessins avaient révélé son talent : un dessin plus important, où il représenta *la Vérité descendant des cieux, conduite par la Sagesse*, lui valut un prix d'encouragement ; on lui demanda d'exécuter cette composition en grand, et on lui accorda un logement et un atelier au Louvre. Ce tableau toutefois fut peu remarqué ; mais il fut bientôt suivi d'une autre œuvre où éclatait tout le génie de Prudhon, et qui est demeurée la plus célèbre de toutes

(1) Voy. t. VI, p. 353. On trouvera dans la notice que nous publions aujourd'hui des détails qui, pour la plupart, n'étaient point connus de nous en 1838.

ses œuvres : c'est *Caïn et Abel*, ou *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime* (1). Pendant quelques années, on le vit suspendu comme un terrible avertissement dans la salle de la cour d'assises de Paris, au-dessus du tribunal : depuis, on l'a transporté au Louvre ; entouré, dans la grande salle des Sept-Cheminées, de plusieurs autres œuvres de Prudhon et des toiles choisies de nos meilleurs maîtres du commencement de ce siècle, il attire tout d'abord l'attention et retient longtemps devant lui les spectateurs qu'il émeut et étonne à la fois par sa sombre énergie, son hardi symbolisme, et la mystérieuse magie de sa couleur. On peut dire que ce tableau est véritablement le premier de ce grand peintre : il révéla tout à coup à la France qu'elle possédait un peintre doué d'une puissante originalité. Prudhon avait quarante-huit ans ! Grande leçon de patience et de courage ! admirable surtout lorsque, regardant de près les innombrables dessins que ce maître avait faits pour gagner le pain de sa famille depuis trente années, on y reconnaît que, même dans les plus petites de ces esquisses, les moins rétribuées, et presque inévitablement destinées à se perdre dans la circulation du commerce ou à l'usage journalier, il respectait son crayon comme s'il eût été en présence de la postérité. « Dans ses frontispices grands comme la main (dit M. Charles Blanc, qui a fait une étude particulière des œuvres de Prudhon), il y a toujours, en dépit de la rigueur des proportions, une certaine majesté résultant tantôt de la simplicité des draperies et de la rareté de leurs plis, tantôt des ménagements de la lumière. Des toiles de dix pieds de haut ne seraient pas plus augustes que ces petites scènes dans leurs cadres de trois pouces. On y trouve, comme en un grand tableau, tout ce qui accompagne les sujets héroïques : des bocages, des fontaines, des statues antiques, des temples pour fermer au loin la perspective, de beaux arbres qui ont de la tournure comme ceux du Guaspre ou de Claude Lorrain ; et quant aux personnages, leur attitude est si noble, leur geste si bien calculé et si simple, qu'on les dirait de dimension naturelle. Les vignettes de Prudhon ressemblent à un tableau qui serait vu avec une lorgnette retournée. »

La liste des œuvres de Prudhon offre un rare contraste dans le choix des sujets et dans la manière de les traiter. En somme, la douceur, la grâce, et nous dirons presque la mollesse, dominent : toutefois, si les compositions allégoriques, où apparaissent, sous les formes les plus séduisantes, l'Amour, l'Amitié, l'Innocence, la Sagesse ou la Vertu, sont de beaucoup les plus nombreuses, on rencontre, en opposition, de tragiques et vigoureuses inspirations qui rappellent le *Caïn* ; telles sont, par exemple : *l'Avarice foulant aux pieds les sentiments humains*, *l'Indigence*, et surtout *le Crime traîné devant la Justice*, que nous reproduisons aujourd'hui.

Voici comment un de nos premiers peintres contemporains, qui est aussi un écrivain distingué, M. Eugène Delacroix, a décrit cette dernière esquisse. « La Justice est assise à un tribunal ; un ange vengeur traîne devant elle deux coupables, un homme et une femme. La figure de la femme, qui se débat et résiste à la main qui l'a saisie, est d'une pantomime terrible ; la victime est une jeune femme massacrée, jetée au pied du tribunal avec son enfant mort comme elle. Ce triste corps ramassé sur lui-même, et étendu là comme sur l'étal du boucher, est d'une invention si naïve et si frappante à la fois, que le peintre a dû regretter de l'abandonner avec le reste de la composition. » M. Eugène Delacroix, malgré son admiration pour ce beau dessin, ne regrette point que Prudhon ait renoncé au projet d'en faire un tableau : il ne trouve pas que l'ensemble de la composition soit assez bien coordonné, ni qu'il y ait assez d'unité dans la conception et d'harmonie dans les lignes. Mais il semble vraisemblable que cette esquisse de Prudhon n'était qu'un premier jet, et qu'il l'eût plus d'une fois modifiée avant de la reproduire sur la toile.

Une des allégories les plus hardies et les plus nobles que l'auteur de *Caïn* ait tentées est celle de *l'Ame s'envolant aux cieux*. Elle participe des deux tendances de Prudhon. Dans cette grande esquisse peinte en grisaille, l'on voit, au bord d'une mer agitée, s'élancer du sommet d'un rocher aride une jeune femme dont les traits, encore pâles et attristés par les épreuves de cette terre, s'illuminent déjà à la vue du séjour céleste. Il n'est point de page de philosophie où resplendisse avec plus d'éclat la foi dans l'immortalité.

« Le véritable génie de Prudhon, dit l'auteur que nous venons de citer, son domaine, son empire, c'est l'allégorie. Ce ton vaporeux, cette espèce de crépuscule dans lequel il enveloppe ses figures, s'empare de l'imagination et la conduit sans effort dans un monde qui est de l'invention du peintre... Les nombreux dessins de Prudhon sont presque tous sur papier bleu, au crayon noir et blanc. Ses premiers traits présentent seulement les masses confuses de son idée ; mais l'effet de l'ombre et de la lumière est arrêté tout de suite, et, sur ces masses, il achève peu à peu et arrive aux dernières finesses. Ces ravissants dessins donnent, peut-être plus que ses tableaux eux-mêmes, une idée complète de la richesse et de la variété de son imagination. »

(1) Voy. une esquisse de ce tableau dans notre tome VI, p. 353.

SENTENCES JUIVES.

SENTENCES D'ÉLÉAZAR, FILS D'AZARIAH (1).

— Point de loi, point de société ;
Point de société, point de loi.
Point de sagesse, point de piété ;
Point de piété, point de sagesse.
Point d'intelligence, point de science, etc.
Point de moyens d'existence, point d'étude de la loi, etc.

— Celui dont les spéculations surpassent les actions ressemble à un arbre dont les branches sont nombreuses et les racines faibles : un vent survient, le déracine et le renverse ; mais celui dont les actions surpassent les spéculations ressemble à un arbre dont les branches sont peu nombreuses et les racines étendues, contre lequel tous les vents de la terre viendraient souffler sans l'ébranler.

SENTENCES DE CHANINA, FILS DE DOSA.

— Celui qui place la crainte du péché avant son esprit, son esprit même se perfectionne ; mais celui qui, au contraire, place son esprit avant la crainte du péché, son esprit se corrompt.

— Celui qui pense plus qu'il n'agit perd sa sagesse. Celui qui déplaît aux hommes n'est pas agréable à Dieu.

SIMÉON, FILS D'ÉLÉAZAR.

— Ne cherche point à consoler ton ami au moment où le cadavre de l'être qu'il pleure est encore devant ses yeux ; ne lui offre point des choses dont il a fait vœu de ne point jouir ; et ne t'efforce point à le voir au moment même de sa chute.

JEHOSUA, FILS DE PERACHIAH.

— Tâche d'acquérir un ami, et juge tout le monde favorablement.

(1) Dans son *Itinéraire en Palestine*, rédigé vers 970, Samuel Bar Simson parle du tombeau de ce rabbi, que l'on voit en Asie Mineure, à Alma, près de Delâta.

« Plus loin, en face des arbres, est le sépulcre de rabbi Éléazar, fils d'Azariah. Un grand arbre se trouve sur ce tombeau, autour duquel il y a une espèce de barre. »

Les sentences d'Éléazar que nous citons sont empruntées à la *Mischnah* (Traité *Abot*, ch. III, § 17).

SIMÉON BEN-ZOMA.

— Quel est le vrai sage? — Celui qui ne dédaigne les leçons de personne.

Qui est véritablement fort? — Celui qui surmonte ses passions.

Quel est le véritable riche? — Celui qui est content de son sort.

Qui est digne de respect? — Celui qui respecte son prochain.

MATHIAS, FILS DE CHARASCH.

— Sois plutôt à la queue des lions qu'à la tête des renards.

Cette dernière sentence peut servir de devise à ceux qui aiment mieux être victimes qu'oppresseurs, pauvres avec honnêteté que riches par la ruse et le mensonge. Il se rencontre parfois dans la vie des circonstances où il faut opter entre l'un des deux rôles. Sans aucun doute, on doit regretter de ne point posséder la force ou la pénétration nécessaires pour se défendre contre l'imposture : c'est toujours une chose très-fâcheuse que le triomphe de l'iniquité, moins encore pour le préjudice personnel qui en est la conséquence, qu'en raison du retard causé au règne définitif de la vérité et du droit. Mais, après tout, si, dans une lutte d'intérêts, on n'a point à se reprocher d'avoir été dupe par pusillanimité, si l'on n'a négligé aucun effort légitime, si l'on ne s'est laissé vaincre que par délicatesse, par pureté, et par répugnance à s'abaisser aux voies tortueuses et aux capitulations de conscience, on a fait son devoir, on a bien agi, on mérite l'estime; et même, en regardant un peu plus loin et un peu plus haut que les esprits vulgaires ou corrompus, on se sent ému de plus de pitié que de ressentiment, et l'on se dit : « C'est le renard, c'est le trompeur, qui est à plaindre! »

LE CABINET DE M. DE BLAINVILLE (1).

En 1832, un coup terrible vint frapper la science. Cuvier disparut en quelques jours.

L'administration du Muséum crut devoir faire passer M. de Blainville à la chaire où le moderne Aristote s'était immortalisé.

Dès lors, gardien vigilant et presque jaloux, ce fut tout auprès de collections dues à un demi-siècle de labeurs illustres, que M. de Blainville vint planter sa tente; tente véritable, demeure digne de nos savants du moyen âge, où il reproduisit et leurs longues méditations et leur constant enthousiasme.

Passant sa vie dans un sombre cabinet, s'y recélant au fond d'un vaste et profond fauteuil, entouré d'un triple rempart formé du mélange confus de livres, de dessins originaux, de préparations anatomiques, de microscopes mal assurés, si parfois un disciple studieux était admis, il avait pour s'introduire plus d'un obstacle à surmonter; car l'envahissement était général, et s'il était laborieux de se procurer un siége, il n'était pas moins difficile de le placer. Enfin, après les péripéties de l'installation, si, dans le feu du travail, la recherche d'un volume devenait nécessaire, il fallait ordinairement le tirer de la base d'une montagne dont le renversement général était, au milieu de ce chaos, un véritable cataclysme qui, pour être fréquent, n'en était pas moins orageux.

Un aventureux visiteur, après avoir longtemps parlementé, parvenait-il à voir s'entr'ouvrir l'inviolable asile, alors qu'il n'était encore que sur le seuil, et sans qu'aucun mouvement eût manifesté que sa présence était aperçue, une voix grave et sonore lui adressait cette invariable interrogation : « Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? » Quelquefois, au premier aspect, l'étranger, n'admettant pas qu'il pût exister un itinéraire du labyrinthe qui se présentait à ses yeux, ou n'ayant pas assez prévu tout ce qu'il y a de pénible pour un penseur profond dans un dérangement imposé au cours de ses idées, se déconcertait. Il devait alors chercher son salut dans une prompte retraite, et faisait ainsi excuser son imprudence. Si, au contraire, les premiers mots échappés à l'interrupteur décelaient un personnage digne d'un docte entretien, M. de Blainville, relevant aussitôt la tête, et se dépouillant des pensées qui l'absorbaient, employait tous les avantages que sa facile élocution mettait au service d'un grand savoir, à séduire son auditeur, qui, charmé de tant de courtoisie, s'exposait, en prolongeant sa visite, au péril qu'après son départ le savant laborieux répétât une fois de plus : « Encore une heure perdue! »

Était-ce un ancien élève qui venait s'éclairer près du maître, il pouvait franchir avec confiance toute espèce de retranchement : l'accueil le plus bienveillant lui était réservé; car si M. de Blainville, en véritable gentilhomme, exigeait que ses disciples lui rendissent complétement *foi et hommage*, au moins était-ce sincèrement et presque paternellement qu'il les affectionnait (1).

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. p. 43.

RÈGNE DE CHARLES IX.

Costume militaire. — Nous avons vu commencer, sous Henri II, la mode des armes gravées et dorées. Philippe Strozzi, colonel général des bandes françaises, s'appliqua à les rendre communes dans ses troupes. Il fit venir de Milan à Paris un négociant fort entendu qui s'appelait Negrotti. Ce Negrotti ouvrit de grands magasins approvisionnés en tout temps de ce qui se fabriquait de mieux dans son pays en fait de corselets et de morions. Par là, il arriva que la marchandise n'ayant plus à passer, comme auparavant, par les mains d'une foule d'intermédiaires qui voulaient tous y bénéficier, les prix se réduisirent de beaucoup. Cependant ils étaient encore au-dessus des facultés de la plupart des soldats. Un morion valait jusqu'à 14 écus. M. de Strozzi se mit en instance auprès de nos armuriers et à les piquer d'honneur pour qu'ils s'emparassent d'une industrie dont leur timidité seule assurait le monopole aux étrangers. Il commença par former un doreur qui surpassa les Milanais dans l'application de l'or moulu sur la gravure; si bien qu'en achetant les pièces blanches à Negrotti, et en les dorant à Paris, un morion ne revint plus qu'à 8 ou 9 écus. Enfin il sortit des ateliers français des pièces aussi bien cambrées, évidées et gravées que tout ce qu'on apportait d'Italie. Cela mit fin au commerce du seigneur Negrotti; mais il s'était déjà fait riche à plus de 50 000 écus.

Ce n'est pas seulement d'armes défensives que Negrotti faisait commerce; il tenait aussi des arquebuses et des fourniments, autre partie où nos ouvriers ne purent pas de sitôt

(1) Henri Ducrotay de Blainville, né le 17 février 1777, à Arques, élu membre de l'Académie des sciences en 1825, professeur au Muséum d'histoire naturelle, auteur d'un *Traité d'anatomie comparée*, de l'*Ostéographie*, de l'*Histoire des sciences de l'organisation*, etc.; mort le 1er mai 1850.

(1) Flourens, *Éloge historique de Marie-Henri Ducrotay de Blainville*, lu dans la séance publique annuelle du 30 janvier 1854.

soutenir la concurrence avec les Italiens. Le fourniment était une poire à poudre munie, comme le sont encore les poires à poudre des chasseurs, d'un étui en métal ou capsule destinée à mesurer la charge. Le soldat le portait suspendu à une chaîne ou à un baudrier ; cela lui tenait lieu à la fois de giberne et de cartouches. La ville de Blangy, près d'Eu, était en possession de l'industrie des fourniments ; mais on reprochait aux capsules de cette fabrique de n'être pas toutes d'une mesure égale, et aux ciselures dont on y décorait les poires de n'avoir ni goût ni relief. Quand aux arquebuses françaises, elles se faisaient à Metz et à Abbeville, avec aussi peu de succès que les fourniments à Blangy. Les canons, inégalement vidés, crevaient à tout bout de champ ; les crosses, mal cambrées, rendaient l'épaulement difficile et la justesse de tir impossible. Les arquebuses de fabrique milanaise étaient exemptes de ces défauts. M. de Strozzi ne leur reprochait qu'une trop courte portée, parce qu'il voulait que l'arquebusier tuât un homme à quatre cents pas. En allant



Règne de Charles IX. — Piquier, Enseigne, Tambour. — D'après le recueil de Perrissin. — Dessin de Chevignard.

à Malte en 1562, il passa exprès par Milan pour s'entendre avec un nommé Gaspard qui était le plus habile ouvrier du monde à forger les canons d'armes à feu, et pour faire exécuter sous ses yeux le nouveau calibre dont il avait l'idée. « Et soudain, raconte Brantôme, qui accompagnait M. de Strozzi, le bonhomme maître Gaspard se mit à faire si grande quantité de ces arquebuses que, tant il en fesait, autant il en vendait aux autres Français qui venaient après nous, et qui, à l'envi de nous autres, en prenaient, car nous étions allés les premiers. Et depuis continua à forger les canons de ce gros calibre, mais avec cela si bien forés, si bien limés et surtout si bien vidés, qu'il n'y avait rien à dire ; et étaient très-sûrs, car il ne fallait point parler de les crever. Et avec cela, nous fîmes faire les fourniments beaux et la charge grande à l'équipollent. Voilà d'où, premièrement, avons eu l'usage de ces gros canons de calibre, que, quand on les tirait, vous eussiez dit que c'était mousquetade. »

Les *mousquets* doivent encore à M. de Strozzi d'avoir été amenés à un calibre raisonnable qui, sans surcharger le soldat, lui donnait le moyen de toucher un but presque du double plus loin qu'avec l'arquebuse. Nous avons déjà trouvé cette arme en usage dans les bandes de François Ier ; mais elle avait été abandonnée depuis à cause de sa lourdeur. Le duc d'Albe la remit en honneur en la donnant à des compagnies d'élite dont les soldats étaient assez bien payés pour avoir chacun un valet qui portait leur mousquet dans les marches. Charles IX ayant vu cette troupe lors de la fameuse entrevue de Bayonne, en 1565, l'envie lui vint d'en avoir une pareille. Il commanda des mousquets à la manufacture de Metz, et chargea M. de Strozzi d'en armer une escade de sa garde. Celui-ci déclara tout d'abord qu'il ne souffrirait pas que nos fantassins eussent des valets, ainsi que les Espagnols ; et comme, d'un autre côté, il reconnut que c'était abuser de la force des hommes que de les faire marcher avec ces mousquets de Metz, il s'adressa de nouveau aux armuriers de Milan pour diminuer la longueur

de l'arme et réduire l'épaisseur du canon sans préjudicier à sa portée. Avec cela, il autorisa l'emploi de fourchettes pour ajuster; et il y eut des mousquetaires non-seulement dans la garde du roi, mais encore dans la plupart des bandes françaises. C'est de l'usage des mousquets que vint l'idée des charges de bandoulière. A cause de la grande quantité de poudre qu'il fallait brûler pour chaque coup, on imagina d'attacher au baudrier du soldat plusieurs capsules toutes remplies à la mesure du mousquet, indépendamment de ce qu'il avait dans son fourniment pendu au bout du même baudrier.

Nous nous sommes servis déjà plusieurs fois du mot *morion* sans l'expliquer. Henri Estienne nous apprend que ce terme, qui était italien, se substitua généralement, sous Charles IX, à celui de cabasset. Dans le même temps, le morion à visière abaissée, qu'on appelait autrefois salade, ne fut plus connu que sous le nom de bourguignotte. Salade fut réservé pour désigner exclusivement l'armet muni de bavière et



Arquebusiers et Hallebardier de la garde de l'enseigne. — D'après le recueil de Perrissin. — Dessin de Chevignard.

de vue, qui constituait le casque de la gendarmerie. Le morion ou la bourguignotte servaient de coiffure à la cavalerie légère et aux fantassins. Parmi ceux-ci, il n'y eut que les hallebardiers qui gardèrent le chapeau.

Les corselets, abandonnés tout à fait par les gens de tir, devinrent l'uniforme propre aux piquiers et le signe de reconnaissance des officiers de tout grade. Les huguenots, n'ayant pas de Suisses dans leurs armées, se servirent en place de fantassins allemands, ou lansquenets, habillés à peu près comme l'étaient ceux de Marignan, sauf que leurs hauts de chausses, très-amples et coupés à l'allemande, descendaient presque au bas des jambes, comme les pantalons des mamelouks. En tête de leurs bandes marchait un rang de soldats armés de ces effroyables épées à deux mains, qui font l'étonnement de ceux qui en voient aujourd'hui dans les cabinets de curiosités.

L'habillement de la cavalerie ne subit de réforme importante que la suppression totale du harnais de jambes qui fut remplacé par des bottes longues, même dans la gendarmerie; de sorte que tous les corps furent dès lors chaussés uniformément.

Le corselet des chevau-légers était couvert, dès le temps de François II, par une casaque flottante un peu plus longue que le buste. Les gens d'armes en eurent de pareilles avec des manches perdues qui tombaient derrière le bras : c'est ce qu'on appela les robes de la cavalerie. Les arquebusiers à cheval, qui commencèrent alors à s'appeler *carabins*, n'eurent pas cet accoutrement qui les aurait gênés pour la manœuvre de leur arme. Enfin les reîtres, tout en conservant le pistolet auquel ils devaient leur réputation, adoptèrent les armes défensives qui leur manquaient d'abord, c'est-à-dire la bourguignotte et le corselet.

L'édit somptuaire de 1573 essaya de mettre un frein au luxe des harnachements qui faisait le désespoir des capitaines. On y lit un article ainsi conçu : « Les gens de guerre ne porteront sur le harnais et caparaçons des chevaux, drap

ni toile d'or ou d'argent tiré, ni tissu (n'était pour une fois, en acte notable, comme en une bataille ou journée assignée); mais bien se pourra porter broderies ou taillures d'or ou d'argent, ou de soie en bordure de quatre doigts, et enrichissement de croix. »

SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

Voy. t. XXI, p. 129 et 326.

II. HERBIER. — DESSICCATION DES PLANTES.

Un herbier est une collection de plantes desséchées, serrées entre des feuilles de papier, disposées dans un certain ordre, et dénommées quant au genre, à l'espèce et aux localités.

Un herbier est une sorte de tableau dans lequel les objets sont décrits par eux-mêmes.

Un herbier est toute une bibliothèque pour un botaniste, bibliothèque comprise dans un étroit espace, et qu'il peut consulter à toute heure, en toute saison, sans perte de temps; car les objets sont toujours là, classés avec ordre, faciles par conséquent à retrouver, et parlant avec des caractères prompts à saisir.

Un herbier sert de mémoratif pour des plantes que l'on a déjà connues; il peut faire connaître de plus celles qu'on n'aurait pas vues auparavant, ou même que l'on ne pourrait pas voir, en supposant l'étendue des plus longs voyages. Dans un herbier, en effet, le botaniste peut réunir les plantes de toutes les régions du globe, tout aussi bien que celles de la localité qu'il habite en particulier; dans un herbier, le botaniste peut étudier les plantes selon leurs affinités naturelles, il peut les suivre selon leur ordre de floraison, enfin il peut les classer par ordre alphabétique. En effet, un herbier bien organisé offre à la fois, et les séries par localités, et les séries par ordre d'affinités naturelles, et les séries par époque de floraison, et les séries par ordre alphabétique.

Enfin un herbier peut fournir de précieux renseignements lorsqu'on éprouve des doutes sur la détermination des espèces. Les célèbres herbiers des Linné, Tournefort, de Jussieu, de Candolle, etc., ont fourni ainsi dès leur origine de très-utiles secours par les types originaux qu'ils contiennent et auxquels on peut, en désespoir de cause, rapporter les individus sur la spécification desquels on est incertain.

L'utilité d'un herbier est donc incontestable, et son application aux besoin de la science ressort d'elle-même.

Dans notre précédent article, nous avons laissé le botaniste au moment où il revient de sa lointaine excursion, chargé de son précieux butin. Dès son retour au logis, il doit s'occuper du soin de la dessiccation des plantes; s'il tardait trop, il courrait le risque de perdre les sujets qu'il a laborieusement cueillis, surtout pendant les chaudes journées de l'été; il verrait bientôt les organes délicats des plantes fanés, crispés ou diversement altérés, et de tels sujets ne fourniraient plus que de pauvres produits à l'herbier; ils ne pourraient plus être convenablement étalés entre les feuilles de papier dans lesquelles ils devront être ultérieurement desséchés. Or, il est important pour la bonne qualité des échantillons d'un herbier que les différents organes plats, les feuilles, les pétales, les sépales, etc., soient convenablement étalés, et reproduisent en quelque sorte les formes telles qu'elles étaient à l'état vivant, de manière à laisser voir, sur la plus large échelle, les caractères qui les distinguent.

La première opération à laquelle doit se livrer le botaniste, de retour de son excursion, consiste donc à faire sécher les plantes.

Le botaniste étale avec précaution, sur une feuille de papier, une première plante; il étend les organes de celle-ci, sépare les parties trop rapprochées, et dispose l'ensemble de manière à conserver, autant que possible, à la plante sa physionomie et à lui laisser son port naturel; il superpose une autre feuille de papier sur laquelle il étale pareillement une seconde plante avec les mêmes précautions, puis une troisième feuille de papier et une troisième plante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il en résulte un cahier d'une certaine épaisseur, de quatre à cinq décimètres, par exemple. Ce premier paquet achevé, il procède à la confection d'un second de même genre, et poursuit ainsi jusqu'à épuisement complet de la récolte rapportée de l'herborisation.

Le produit d'une bonne journée bien employée, surtout dans les mois les plus riches de l'année, tels que ceux de l'été, peut composer plusieurs de ces cahiers, à moins que l'herborisation n'ait eu pour objet spécial la recherche de telle ou telle espèce en particulier, ou celle de plantes cryptogames, qui sont la plupart d'un très-petit volume. Mais le but d'une herborisation est généralement moins limité, et d'ordinaire le botaniste recueille tous les beaux sujets qu'il rencontre, sans distinction d'espèces; souvent même il prend un grand nombre d'individus de la même espèce, individus qui devront lui servir plus tard à faire des échanges contre d'autres espèces qu'il ne saurait se procurer par un autre moyen.

Pour la dessiccation des plantes, le papier généralement préféré est le papier gris, non collé, format in-folio ordinaire. Cette sorte de papier a, plus que toute autre, la propriété d'absorber l'humidité de la plante à mesure qu'elle se dégage pendant la période de la dessiccation; elle présente un autre avantage non moins précieux, celui de coûter peu; la grande consommation qui doit être faite de ce papier est telle que la considération de l'économie ne doit pas être dédaignée.

Toutefois, dans quelques cas, lorsque, par exemple, les organes de la plante sont très-délicats, il y a inconvénient à employer ce papier dont la pâte trop grossière pourrait altérer le tissu très-fin des organes de la plante; alors on lui substitue du papier fin, mais encore non collé. Ce dernier papier peut avoir aussi, sur le précédent, un autre avantage, celui de conserver mieux les couleurs.

Les paquets une fois achevés, le botaniste soumet chacun d'eux en particulier ou le tout réuni à une certaine pression. La pression a pour but de tenir les organes des plantes constamment étendus, malgré leur dessiccation, et par conséquent leur diminution de volume, et d'en prévenir ainsi la crispation, qui suivrait immanquablement si elles étaient laissées à leur état libre.

On a imaginé divers moyens pour presser les plantes; les meilleurs sont aussi les plus *simples*. L'un des plus faciles est de couvrir les paquets d'une forte planche sur laquelle on exerce une pression constante au moyen d'une pierre ou de tout autre objet pesant. La pression doit être modérée : trop considérable, elle pourrait aller jusqu'à altérer les tissus délicats ou écraser les organes; trop faible, elle ne permettrait point de satisfaire à la condition que nous avons posée tout à l'heure, c'est-à-dire que les organes ne seraient pas convenablement étalés; sous une pression faible, ils ne tarderaient pas à se crisper. Un peu d'expérience suffit, du reste, pour régler convenablement le poids, suivant la nature des plantes, ou suivant la quantité qu'en contient le paquet.

Les paquets restent dans cet état, c'est-à-dire chargés de leur poids, environ douze heures, plus ou moins suivant la nature des plantes; cet intervalle de temps est la moyenne à observer. Le botaniste doit ensuite relever les paquets de leur poids, les défaire feuille par feuille, renouveler le papier,

car le premier qui a été employé se trouve considérablement imbibé de sucs exhalés des plantes, lesquelles, dans un pareil milieu, seraient exposées à moisir bientôt : sur les nouvelles feuilles, le botaniste place les plantes, individu par individu, comme dans la première opération, mais avec plus de soins encore s'il est possible; il étale comme précédemment les organes, et dans cette opération renouvelée, à laquelle il faut qu'il prête de plus en plus toute son attention, il rencontre moins de difficultés que la première fois; les organes qui ont perdu déjà une forte portion de leurs principes aqueux ont en même temps perdu leur élasticité, et ils se prêtent mieux à l'extension sur la surface qui les supporte.

Les paquets une fois renouvelés sont soumis de nouveau à la pression, avec les mêmes conditions de poids proportionné et constant. Le botaniste les laisse encore douze heures dans cet état; puis il réitère la même opération, et ainsi de suite ordinairement pendant trois ou quatre jours, ou même plus longtemps encore, jusqu'à dessiccation complète des individus.

Il est souvent utile de hâter autant que possible cette dessiccation, surtout lorsque les herborisations doivent se renouveler pendant plusieurs jours de suite; c'est ce qui peut arriver, par exemple, dans un voyage, si l'on veut avoir la Flore plus ou moins complète d'une localité qu'il faudra bientôt quitter.

On a proposé différents moyens pour hâter la dessiccation : l'un de ceux qui paraissent devoir être préférés est de placer, chaque nuit, les paquets sous le deuxième matelas de son lit : une chaleur douce concourt à faire dégager en moins de temps que dans un milieu ordinaire les sucs qui tiennent la plante humide; on peut gagner ainsi plus d'un tiers du temps ordinairement nécessaire pour atteindre ce but.

On a proposé aussi de passer sur chaque feuille contenant les plantes un fer chaud, ou bien d'exposer ces feuilles sur une plaque de tôle réchauffée, ou, enfin, de tenir les paquets dans un four qui conserverait un reste de chaleur. Les deux premiers de ces moyens nous paraissent dangereux; le dernier pourrait à la rigueur être employé, pourvu toutefois que la chaleur ne fût pas trop élevée. Une chaleur qui dépasserait 35 degrés environ nuirait à la plante en désorganisant ses tissus; il faut également que cette chaleur ne soit pas trop directe ou trop brusquement appliquée : trop directe ou trop prompte, elle saisirait les tissus et produirait les mêmes résultats que précédemment. C'est pour ces motifs que le fer chaud, ou la tôle chaude, sont de fort mauvais moyens pour hâter la dessiccation.

S'il ne faut pas que la chaleur soit appliquée d'une manière trop brusque ou trop violente, il ne faut pas non plus qu'elle soit appliquée d'une manière trop lente ou trop faible; la dessiccation, dans un endroit froid, ne se ferait qu'imparfaitement; l'opération serait du reste très-longue, et outre l'embarras de se voir encombré pendant plusieurs jours, on s'exposerait à perdre ses plantes, dont s'emparerait la décomposition putride ou la moisissure par suite d'un excès contraire à celui que nous avons signalé ci-dessus. Il faut d'ailleurs ne pas oublier que les plantes qui mettent un trop long temps à sécher perdent leur couleur; une fleur, au contraire, conservera ses couleurs d'autant plus vives qu'elle aura séché plus rapidement, pourvu toutefois que la précipitation qu'on aura mise à la sécher n'ait point attaqué ses tissus.

Après des herborisations très-productives, quelle que soit la provision de papier que l'on ait faite, on peut courir le danger de la voir bientôt s'épuiser. Voici un moyen de parer, dans de certaines limites, à cet inconvénient. Lorsqu'on a défait les paquets pour les renouveler, au lieu de remplacer l'ancien papier, on peut simplement séparer celui-ci en feuilles, chacune contenant sa plante, et les laisser ainsi séparées et à plat, exposées pendant quelques heures dans un endroit sec et aéré : l'air sec, à la température ordinaire et circulant sur les feuilles, suffit pour emporter l'humidité. Après quelques heures, plus ou moins, suivant la saison ou suivant la chaleur du jour (et il ne faut pas trop attendre, pour ne pas laisser les plantes se crisper), on replace les feuilles en paquets, afin de recommencer la même opération après un autre intervalle de temps convenable. De cette manière, on économise de moitié la quantité nécessaire du papier.

Une fois la dessiccation achevée, le botaniste n'a plus qu'à intercaler les individus en ordre dans l'herbier.

La suite à une autre livraison.

EFFROI D'UN PERROQUET.

M. de Bougainville, le célèbre navigateur, avait sur son navire un perroquet nommé *Kokoly,* dont l'éducation avait été soignée par tous les officiers de l'équipage, et qui répétait une foule de mots et même des phrases entières. Il était depuis deux ans à bord lorsque le vaisseau de M. de Bougainville rencontra un vaisseau ennemi avec lequel il eut un engagement assez sérieux. Après le combat, on chercha *Kokoly;* mais il avait disparu, et l'on pensa qu'il avait été enlevé par un boulet. Enfin, au bout de deux jours, on le vit sortir d'un rouleau de câble dans lequel il s'était caché. Tout le monde s'empresse autour du ressuscité en lui prodiguant les friandises et les appels; mais à toutes ces avances le perroquet ne répondait que par une imitation du bruit du canon : *Boum! boum!* — On ne put jamais lui faire prononcer une autre syllabe, et plusieurs années après, il continuait à répéter son éternelle canonnade en agitant ses ailes d'un air épouvanté

Une bonne action faite en ce monde reçoit sa récompense dans l'autre, de même que l'eau versée à la racine d'un arbre reparaît en haut dans les fruits et dans les fleurs. *Doctrine bouddhique.*

FRAGMENT INÉDIT

SUR LE COMTE D'EGMONT.

Voici une *dénonciation* adressée au grand conseil de Malines quatre-vingts ans après la mort du personnage qu'elle concerne, c'est-à-dire du célèbre comte d'Egmont. (Rappelons ici, par occasion, que la conduite du noble chef des *gueux de terre* (1), durant les troubles des Pays-Bas, a été diversement jugée. Les suppliques récemment découvertes qu'il adressa, pour sauver ses jours, au roi Philippe II, l'oppresseur de son pays (2), montrent malheureusement peu de dignité et sembleraient indiquer qu'il n'était guère à la hauteur du beau rôle de libérateur de sa patrie.) La pièce que nous soumettons à l'attention de nos lecteurs est copiée

(1) On se rappelle que c'est par ce terme de mépris que les partisans des Espagnols désignèrent d'abord les ennemis de la domination du duc d'Albe : ceux-ci se firent gloire de cette épithète malsonnante, et s'en servirent comme signe de ralliement. Il y avait les *gueux de terre* et les *gueux de mer,* les uns et les autres commandés par des rejetons des familles les plus nobles des Pays-Bas. On trouve, dans quelques cabinets d'amateurs, de petites médailles sur la face desquelles on lit : *Fidèle au roi,* et sur le revers le complément inattendu : *Jusqu'à la besace.* Cette monnaie satirique paraît avoir servi de décoration ou d'emblème à l'usage des *gueux.*

(2) Entre autres celle qu'il écrivit le 5 juin 1568, le lendemain du jour où il fut condamné à *être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu public et haut afin qu'elle soit vue de tous.*

dans un manuscrit du dix-septième siècle intitulé : *Mémoire des arrêts et révisions du grand conseil de Malines*, etc., par Nicolas du Fief, chanoine de Tournai, prévôt de Maubeuge, etc.

« Un zeleux *(sic)* remontre qu'au-dessus de la porte de l'hostellerie du Chapeau-Rouge, à Vallenciennes, entre autres armoiries des seigneurs, il y avoit celle de Louis, comte d'Egmont, où il portoit titre de né duc de Gueldres et comte de Zulphen, ce qu'estoit contre les autorités du roi, requérant que fût pourveu d'un remède convenable, sur quoi fust arrêté au conseil que les armoiries devroient être mises bas, non-seulement pour lesdits titres de Gueldres et de Zulphen, mais parce que absolument ledit Louis estant condamné par arrêt du grand conseil du roi pour crime de lèze majesté, les armoiries ne devoient être vues en public comme en rue ni ailleurs, et aussi fut résolu, etc., et ce, le dernier janvier 1648. »

PÊCHEURS CHINOIS ET INDIENS.

On sait que les Chinois ont trouvé moyen de dresser des cormorans pour la pêche, comme chez nous, au moyen âge, on apprivoisait des faucons pour la chasse. Dans un almanach anglais, publié l'année dernière à Schanghaï, ville de la Chine, un missionnaire raconte qu'aux environs de Nankin, l'ancienne capitale de l'Empire Céleste, il n'est pas rare de rencontrer une foule d'embarcations, munies de perches d'un ou deux pieds de long, qui s'avancent en ligne horizontale au-dessus de l'eau, et qui servent de perchoirs à une douzaine, et même à une vingtaine de cormorans. Comme ces oiseaux pourraient avoir envie de croquer quelques-uns des poissons qu'ils attrapent, ainsi que font les chiens de chasse pour le gibier, on leur attache une ficelle autour du cou; le pêcheur tient à la main un bâton de bambou assez mince, qui a cinq ou six pieds de longueur, avec lequel il pousse le cormoran dans l'eau et l'aide ensuite à remonter dans l'embarcation. L'oiseau plonge dans l'eau, et, quand il a fait une capture, il la rapporte à son maître, qui, pour le récompenser de son adresse, lui donne une poignée de fèves. A quatre-vingts milles ouest de Schanghaï, à l'endroit appelé les *Collines*, la pêche se fait sur une très-grande échelle. « J'y ai vu, dit le missionnaire, un cormoran qui tira de l'eau un poisson mesurant un pied et demi et pesant plusieurs livres. » Les pêcheurs encouragent par un cri particulier ces oiseaux à plonger; et c'est, à ce qu'il paraît, un spectacle des plus curieux que de voir des centaines de cormorans nager ainsi pêle-mêle et revenir avec leur capture auprès de leurs patrons, sans jamais se tromper de maître.

Les populations de l'Inde sont moins avancées que les Chinois. Voici la manière primitive et originale dont les habitants des bords de l'Indus, dans le Sindhi ou Sind, prennent le poisson nécessaire à leur nourriture. Le pêcheur lance à l'eau un vase très-léger en argile; puis, se recommandant à la grâce d'Allah, il s'y pose à plat ventre, de façon qu'il en bouche l'ouverture supérieure; ensuite, s'aidant des pieds et des mains, il s'avance sur le fleuve. A sa ceinture, ou plutôt à son caleçon, il porte un fer de lance acéré; sa main droite tient une fourche de 15 pieds de long, à laquelle est attaché un large filet, dont le lacet se referme aussitôt que le poisson est pris. Avec son fer de lance, l'Indou tue l'animal et le jette dans le vase d'argile. Avant de se confier au fleuve, le pêcheur remonte la rive pendant l'espace de quelques milles, après quoi il se laisse porter par le courant, attendu que le *pula*, poisson estimé, auquel il fait principalement la chasse, nage toujours contre le courant. D'autres se contentent de pêcher le pula au filet, en se tenant sur le rivage. En effet, il est dangereux de s'aventurer dans le fleuve, surtout à l'heure de midi, quand les crocodiles viennent chauffer leur dos au soleil. Quelques Anglais ne se laissent pourtant point arrêter par cet obstacle, et on en a vu un qui avait coutume de se baigner, en plein midi, dans l'Indus, entouré, il est vrai, d'un cordon de domestiques nageant à quelque distance, et chargés d'effrayer et d'éloigner par leurs cris et des battements de mains ces féroces animaux.



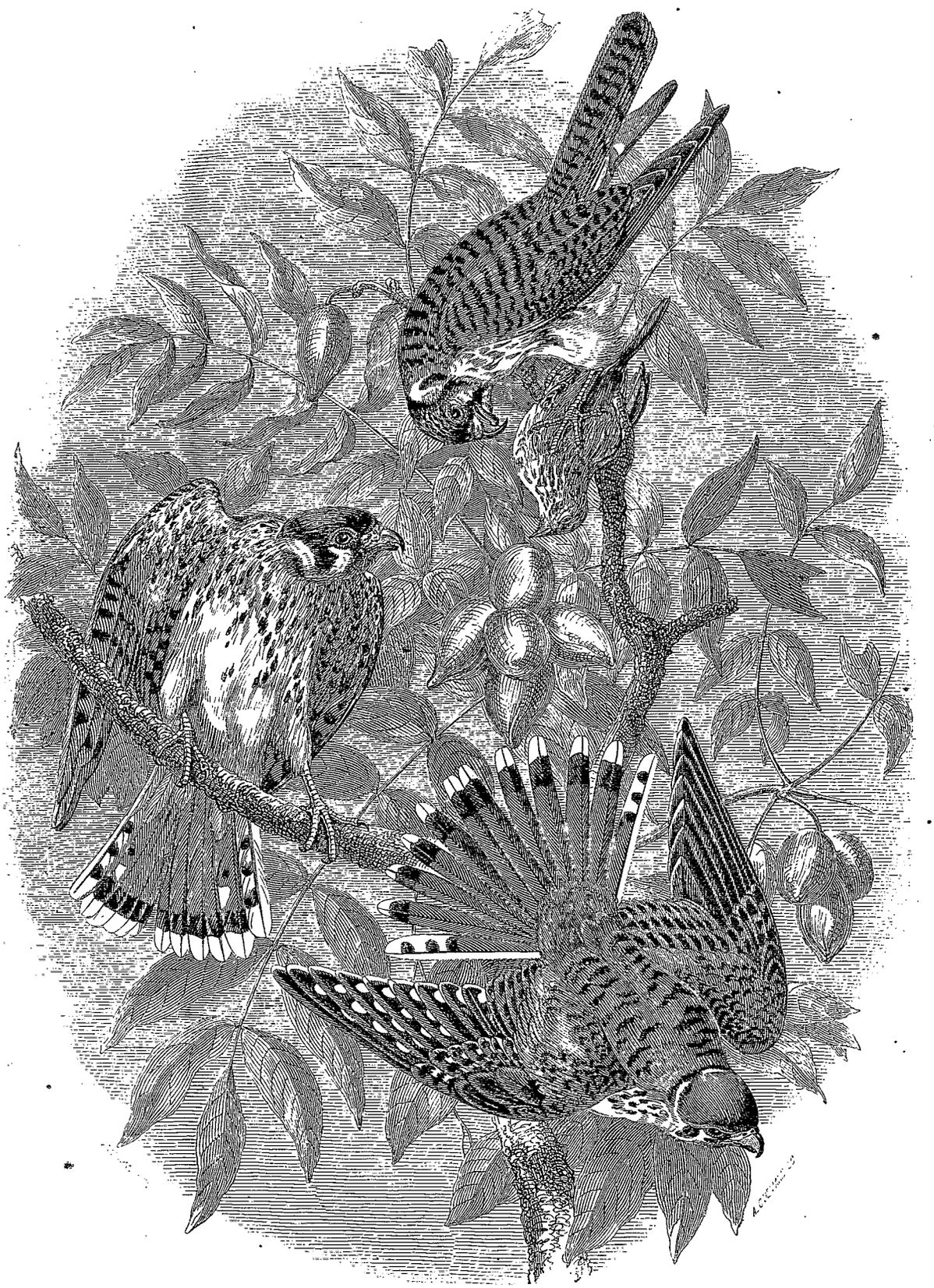
Un pêcheur du Sind. — D'après Van-Orlich.

M. Van-Orlich, à qui nous empruntons les détails précédents sur la pêche des Indous *(Reise in Indien;* Berlin, 1845, 1 vol. in-4°), dit qu'il y a sur les bords de l'Indus un temple devant lequel les crocodiles, au dire des habitants, ne manquent jamais de s'arrêter, et, pénétrés de respect pour la divinité qui réside en ce lieu, ils lui tournent, non pas la queue, mais la tête.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

ÉMÉRILLON D'AMÉRIQUE.



Emérillon d'Amérique (*Falco sparverius*). — Dessin de Freeman, d'après Audubon.

Cet oiseau, dont Buffon appelle le mâle *émérillon de Cayenne*, et la femelle *émérillon de Saint-Domingue*, est le *Falco sparverius* de Wilson. Il a été décrit et dessiné par les deux grands ornithologistes du nouveau monde; mais si la figure, due à Audubon, que nous reproduisons ici, est la plus pittoresque, la description de Wilson est, de beau-

coup, la plus intéressante et la plus complète. L'un étudiait l'oiseau mort et en traçait l'anatomie sur les échantillons qui, des ports de l'Amérique, lui étaient expédiés en Écosse, où il surveillait l'impression de son grand ouvrage, tandis que Wilson, errant au fond des bois, autour des marais, au travers des *barren* stériles, au milieu des savanes herbeuses ou dans les champs cultivés, le long des haies et des taillis, surprenait le plus petit des faucons au sein de ses habitudes. Il a vu l'émérillon se poser sur les hautes cimes; il l'a vu tomber comme la foudre sur sa proie, petits serpents, souris, lézards, sauterelles ou même oiseaux, qu'il saisit dans ses cruelles serres lorsque, perchés sur quelque bout de branche, ils chantent en leur imprévoyante joie. Il a vu encore l'émérillon, poursuivi par le gobe-mouche à ventre blanc, fuir devant le faible et courageux oiseau qui défend son nid et sa couvée avec une si héroïque bravoure.

L'émérillon a tous les caractères propres à la tribu des faucons : le bec robuste, courbe dès sa base, armé au bout, des deux côtés, d'une dent aiguë; l'aile pointue, puissante, plus longue que la queue; le sourcil saillant; l'œil sombre, enfoncé dans une orbite fauve. La femelle a, du bec au bout des plumes bordées de blanc de sa queue, 11 pouces de longueur, et 23 d'une extrémité à l'autre de ses ailes étendues : le mâle, qui mesure un pouce de moins sur chaque dimension, est moins beau, moins fort, moins courageux; les sept taches noires qui entourent aussi sa tête se dessinent sur un blanc moins pur; l'hermine de son sein est parée de taches moins multipliées; le bleu de la partie supérieure de sa tête est plus ardoisé, la tache marron de la couronne semble plus brillante; du reste, il serait difficile de préciser des taches, des teintes si finement nuancées, si variées, qui changent, non-seulement selon le sexe de l'oiseau, mais suivant son âge; si bien que les naturalistes ont multiplié les espèces d'émérillons d'Amérique, variant les noms suivant les individus observés à différentes périodes de leur vie.

Cette espèce réside constamment dans toutes les contrées des États-Unis, de l'océan Atlantique à la mer Pacifique, nous dit Audubon; et Wilson en signale deux variétés : « La grande, à queue arrondie, habite plus particulièrement le nord du Maryland; la petite, à queue légèrement fourchue, hante les États du Sud... Les habitudes et les mœurs de ces oiseaux sont très-connues, poursuit le naturaliste. Leur vol est irrégulier; ils planent, suspendus en l'air à une même place, durant une minute ou deux, puis disparaissent soudain, lancés dans une autre direction. L'émérillon se perche au sommet d'un arbre mort, de quelque grand pieu planté au milieu d'un champ ou d'une prairie, et s'y abat, pliant ses longues ailes d'un mouvement si prompt qu'il semble s'évanouir à la vue. Il reste là, gardant une position presque verticale durant des heures, et seulement secoue parfois sa queue d'une façon rapide et saccadée. Un jour que j'observais un oiseau de cette espèce, perché à l'extrémité d'un large peuplier, à la lisière d'un bois, je le vis, au moment où je le couchais en joue, fondre sur un buisson de ronces à peu de distance; mon coup le frappa comme il touchait le taillis; je courus le ramasser, et je trouvai le plus petit de nos passereaux *(Fringilla pusilla)* pantelant entre ses serres. Nous avions, le faucon et moi, visé tous deux ensemble et malheureusement pour lui trop bien.

» Cet oiseau erre volontiers le long des haies et des vergers, où il guette les petits oiseaux : les sauterelles, lorsqu'elles sont abondantes, fournissent une bonne partie de sa provende; et les lézards, les serpentins, les souris, sont ses mets de prédilection. Il apporte à ses repas une assez grande délicatesse : jamais il ne mange la proie qu'il n'a pas tuée lui-même, et, dans ce dernier cas, il rejette avec dédain le morceau qui ne lui paraît pas assez appétissant. Un de mes amis vit un jour l'émérillon saisir une souris blottie à terre et l'emporter sur le grand pieu d'une palissade. Perché là, il examina sa prise, puis la posa à côté de lui et l'y laissa. Peu après, le même oiseau fond sur une autre souris, et l'emporte droit à son nid caché dans le tronc d'un vieux chêne. Curieux de savoir pourquoi le faucon avait rejeté sa première proie, mon ami alla observer la souris abandonnée, qu'il trouva couverte de poux et d'une excessive maigreur. L'oiseau de proie s'était montré non-seulement délicat, mais prudent. Il y avait là un raisonnement très-sage : « Si » je porte ceci à mon nid, s'était dit l'émérillon, cette car- » casse, qui ne vaut pas un coup de bec, le remplira de » vermine. »

Le récit que donne encore Wilson des querelles de la tribu nombreuse et remuante des geais bleus avec l'émérillon est plein d'intérêt :

« Durant la ravissante saison printanière, dit-il, lorsque de chaque buisson s'échappent des torrents d'harmonie, le geai, à travers le concert général, lance sa note retentissante, et remplit, dans les concerts des bois, le rôle du trompette en tête d'un régiment. Hardi et tapageur, cet oiseau possède d'étranges talents d'imitation et de moquerie : il se plaît surtout à taquiner l'émérillon. Du plus loin qu'il l'aperçoit il contrefait son cri, poussant ensuite, tout du haut de sa tête, de perçantes clameurs, comme si, percé par les serres aiguës, il gémissait, expirant sous leur mortelle étreinte. A ces accents de détresse, l'entière tribu des geais accourt à tire-d'aile, et chacun prend sa part de l'amusement général. Ils tourbillonnent autour de l'oiseau rapace, s'élancent, vont, viennent en toutes directions. Tandis que les uns contrefont l'aigre note de l'émérillon, d'autres affectent de pousser des cris, de feints gémissements, comme s'ils étaient attrapés; d'autres encore, blottis sous l'épaisse feuillée, se tiennent prêts à remplacer les acteurs fatigués, à s'élancer à leur tour et à jouer leur rôle dans l'attaque. Néanmoins la bouffonnerie se termine le plus souvent d'une façon tragique. Le faucon a, de son œil infaillible, isolé au milieu de la foule un de ses plus insolents, de ses plus gras provocateurs; il fond sur lui tout à coup, l'enlève, et le sacrifie à sa vengeance et à sa faim. Ce dénoûment funeste n'empêche pas que toujours, par je ne sais quelle étrange infatuation, de crainte peut-être d'être attaqués à l'improviste par l'émérillon s'ils le perdent un moment de vue, les geais n'assaillent et ne poursuivent cet oiseau de proie aussitôt qu'ils l'aperçoivent. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126.

XIII. LOISIRS.

Aujourd'hui je me suis réveillé de bonne heure; le soleil matinal se glissait entre les rideaux de ma fenêtre et barrait la chambre d'un rayon étincelant dans lequel se jouaient d'innombrables atomes. Je me suis oublié quelque temps à voir tourbillonner ces mondes des infiniment petits qui ne sont qu'un degré de l'immense échelle de la création. Devant eux il m'a semblé que j'étais plus grand, plus fort; j'ai été plus content de ma condition d'homme.

Nous voilà aux premiers jours de l'automne, l'air du matin est déjà froid; je vois de mon alcôve les toits recouverts d'une légère dentelle de gelée blanche; la chaleur du lit m'en paraît plus douce; j'en jouis avec une volupté confuse. Au dehors, tout est en mouvement. Les chariots pesants font trembler les pavés, les cris des

marchands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des voix se répondent; j'entends le palefrenier qui siffle son air habituel en faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes gazouillent et picorent dans le jardin ou sur les toitures; le monde a repris sa rude journée, et avec elle recommencent les préoccupations, les débats, les sueurs. Tout s'agite et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douces sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remords. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité journalière sans y prendre part : ma tâche est achevée; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras; les dernières heures du soir sont à moi.

Je n'avais encore jamais réfléchi à ce privilége. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant; — l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise; nous n'avons plus là, à notre porte, les six jours de la semaine, criant comme le Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de là-haut?

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désormais je tâcherai d'en jouir plus pleinement en me rappelant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjà ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie, cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de moi, j'ai longtemps écouté les bruits de l'agitation et du travail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement voluptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.

Je me suis enfin levé; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

— Quel temps, Félicité!

— Ah! oui, Monsieur, bien mauvais.

— Comment, mauvais! ne voyez-vous pas que le soleil brille?

— Eh! Monsieur ne voit-il pas la gelée blanche?

— Sans doute; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sain.

— Pas pour les jeunes laitues, Monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité?

— Rapport qu'André en a semé.

Je souris, mais je comprends. Brave fille! elle n'a déjà plus que les préoccupations d'André; elle s'intéresse à tout ce qui l'intéresse! Qu'importe l'objet de cet intérêt? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, comme j'ai un autre baromètre que Félicité, je persiste à trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction à prendre; rien ne m'appelle d'un côté plutôt que d'un autre; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

Je monte les petits sentiers qui serpentent au penchant de la colline. Les haies, presque complétement dépouillées de leurs feuilles, sont diaprées de baies rouges, brunes et jaunâtres, autour desquelles tournoient des volées d'oiseaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets, de grosses perles de rosée; quelques vaches qui pâturent se retournent à mon passage en me jetant un regard vague et paisible. J'atteins le sommet et je m'arrête.

La vallée est à mes pieds, encore à moitié enfouie dans la brume qui s'élève lentement comme une fumée; autour de moi, rien que des bruyères d'où s'envolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont dispersés des fermes et des villages. Je vois çà et là des charrues qui recommencent les sillons à travers les chaumes récents.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée par un fort attelage et que conduit un jeune paysan; le soc fend la glèbe avec autant de facilité que la proue d'un navire fendrait les eaux. Assis sur le fossé, un paysan me regarde, il me salue; je le reconnais.

— Eh! c'est le vieux Job!

— Je vois que Monsieur ne m'a pas oublié, bien qu'il ne m'ait pas revu depuis longtemps.

— C'est la vérité, père Job; mais que faites-vous donc là?

— Je vois les autres continuer ce que j'ai commencé, Monsieur.

— Au fait, je me rappelle : ce champ était un taillis; c'est vous qui l'avez défriché?

— Lui et tous ceux qui descendent le versant. Quand je suis arrivé aux *mornières*, il n'y avait que des landes et des fourrés; à cette heure, le blé du bon Dieu pousse partout.

— Et vous avez plaisir à regarder votre œuvre?

— Je l'avoue, Monsieur; quand je vois les épis couvrir toute la pente jusqu'au ruisseau, je me dis : — Dieu peut te rappeler, père Job; tu laisseras quelque chose après toi.

Je l'ai félicité et j'ai pris congé; mais ses paroles me sont restées dans la mémoire; je les répète comme ces airs qui vous reviennent toujours et qu'on fredonne involontairement.

Laisser quelque chose après soi! n'est-ce point là, en effet, le but de la vie, que chacun atteint selon ses forces et sa condition? Le plus pauvre maçon, quand l'âge l'a courbé, peut regarder la maison qu'il a élevée; le vieux charpentier suit de l'œil le navire façonné par sa hache et qui revient des lointaines contrées avec les cicatrices de la tempête; le plus misérable journalier voit l'arbre qu'il a planté, la carrière qu'il a ouverte, le chemin qu'il a tracé; et tous peuvent se dire qu'ils ont attaché leur souvenir à une œuvre qui doit longtemps leur survivre. Mais moi, qu'ai-je fait de durable ici-bas? où est le monument qui doit marquer mon passage? Puisque le hasard de la naissance ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes mains un signe visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'art, dans la science, ou, à défaut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence? Que ne m'a-t-il permis d'attacher mon nom à quelque institution bienfaisante? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres : la gloire du bien accompli?

Cette ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y attache maintenant et s'y acharne. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné à une existence anonyme; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le linceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de laisser un de ces noms qui s'inscrivent à l'entrée des rues de nos capitales, qui décorent les palais, honorent les simulacres de bronze ou de marbre, et font de vous un parent du genre humain.

Ah! même sans prétendre à une pareille gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste! être le grand homme d'un village! rattacher mon nom à l'école où

s'instruisent les enfants, à la promenade plantée où se reposent les vieillards! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde là-bas le chemin et qu'orne le nom de celui qui l'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi, j'étais arrivé près de la fontaine et je cherchais l'inscription. Hélas! le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument, transformé maintenant, pour l'uniformité, en borne-fontaine; l'inscription avait disparu!

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'avaient pas eu un meilleur sort; successivement effacés par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur survivance dans la gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon à l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut respectueux que l'on accorde au *mort obscur* qui passe; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poëte :

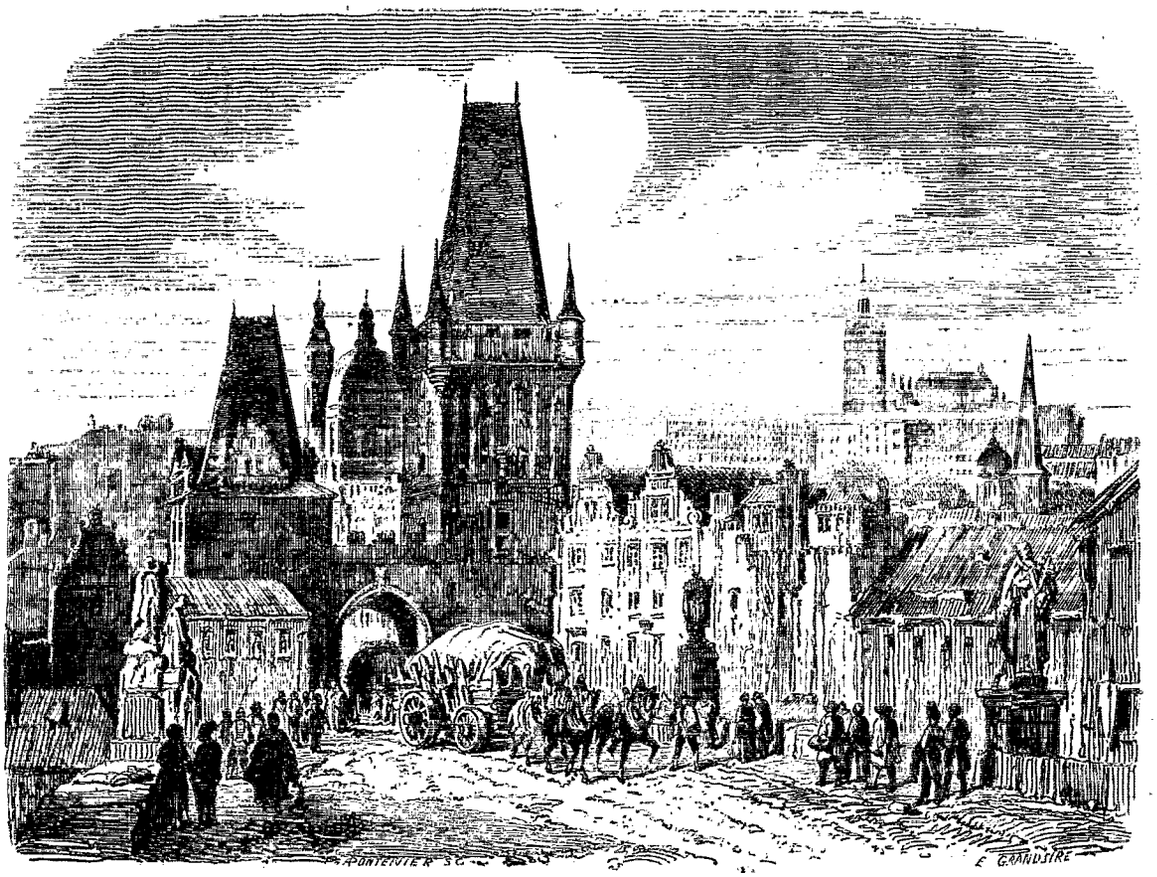
Fuis ces champs de bataille,
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

La suite à une autre livraison.

PRAGUE,

CAPITALE DE LA BOHÊME.

On raconte que jadis la Bohême était gouvernée par une jeune princesse d'une grande beauté et d'un esprit remarquable, appelée Libussa. Elle aimait un paysan du nom de Prémislas, habitant un village voisin du lieu de sa résidence. Libussa lui rendait de fréquentes visites, montée sur un coursier favori, qui connaissait par habitude la route du village, et ne manquait jamais de s'arrêter devant l'habitation de Prémislas; la princesse lui avait même appris à fléchir le genou devant le jeune homme. Un jour, Libussa, que l'on pressait depuis longtemps de se marier, rassembla les seigneurs bohêmes, dont l'esprit superstitieux lui était connu,

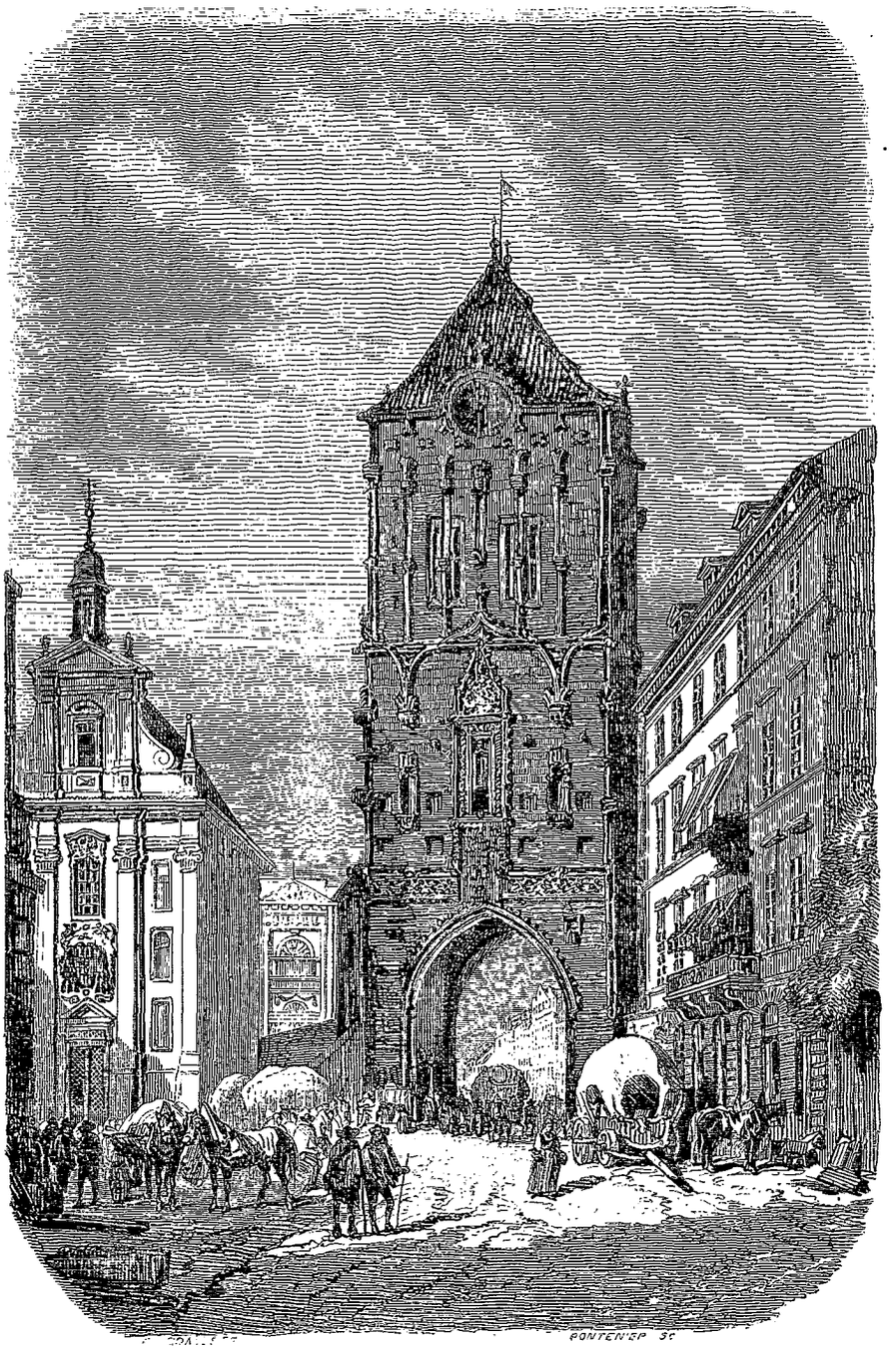


Vues de Prague. — La Tour du Pont. — Dessin de Grandsire.

et leur dit : « Je vais faire lâcher mon cheval, dix d'entre vous le suivront jusqu'à ce qu'il s'arrête : celui devant lequel il se sera arrêté, celui-là sera mon époux. » Les ordres de la princesse furent exécutés : l'animal docile, abandonné à lui-même, courut au village de Prémislas, qui était sur le seuil de sa porte, prenant un repas frugal sur le soc de sa charrue en guise de table, et il se prosterna devant l'humble paysan. A cette vue, les seigneurs, émerveillés de ce qui leur semblait un prodige, poussèrent des cris d'admiration et proclamèrent Prémislas époux de la belle Libussa et duc de Bohême. Le stratagème de la princesse avait complétement réussi. En souvenir de cet heureux événement, les jeunes époux fondèrent une ville qui devint plus tard la capitale de la Bohême. Telle serait, suivant la tradition, l'origine de Prague.

Prague (en bohême, *Praha;* en allemand, *Prag*), située par 50° 5′ lat. N. et 32° 5′ long. E., assise sur plusieurs montagnes, le long des rives de la Moldau, est une des cités

les plus anciennes et les plus pittoresques de l'Allemagne. Elle est divisée en quatre parties, dont chacune a un nom et un caractère particuliers; l'*Altstadt* ou Ancienne-Ville, la *Neustadt* ou Nouvelle-Ville, sur la rive droite du fleuve; sur la rive gauche, le *Kleinseite* ou Petit-Côté et le *Hradschin*. Ces quartiers sont réunis par un pont magnifique, commencé en 1358, sous Charles IV, et terminé seulement dans les premières années du seizième siècle, pendant le règne de Wladislas II. Il n'a pas moins de seize arches; sa longueur est de 520 mètres et sa largeur de 11. Sa construction a coûté 170 000 florins. A chacune de ses extrémités s'élève une tour fortifiée, théâtre de plus d'un sanglant combat; celle qui regarde la vieille ville conserve encore sur ses murailles des figures et des ornements sculptés,



La Tour de la Poudre. — Dessin de Grandsire.

ainsi que les armes de tous les pays avec lesquels la Bohême avait contracté autrefois des alliances. Mais la tour du Petit-Côté a été dépouillée de ses sculptures, dans la longue suite de guerres qui ont désolé Prague. Le pont de la Moldau est orné de vingt-huit grandes statues qui datent du dix-huitième siècle, au milieu desquelles on distingue saint Jean Népomucène, patron de la ville. Tout le monde sait que ce martyr fut précipité dans la Moldau, par ordre du roi Wenceslas, qui voulut lui arracher, mais en vain, les secrets de la confession de la reine. Népomucène est honoré aujourd'hui comme un saint par les habitants de Prague, qui, le 16 mai, célèbrent une grande fête en son honneur. De tous les environs affluent des troupes de pèlerins; les villes de Bohême envoient des députations; on dit même qu'il en vient des pays voisins attachés à la religion catholique. Ce jour-là, le pont est encombré de dévots qui s'agenouillent devant la statue brillante de lumière et ornée de verdure; c'est une procession continuelle. Quelques-uns

y passent la nuit en prières; les plus ardents restent à Prague pour y accomplir la neuvaine.

C'est à l'empereur d'Allemagne Charles IV (Charles Ier comme roi de Bohême) que la ville doit l'établissement de ce *pont monumental*. Les Bohêmes ont pour la mémoire de ce prince beaucoup plus de vénération que les Allemands. Ne vous avisez point de leur dire que c'était un monarque d'un caractère pusillanime, qu'il trahissait la foi jurée, qu'il fit empoisonner son compétiteur à l'empire, et qu'il ne sut jamais défendre les droits de ses peuples contre les envahissements du saint-siége : Ce sont autant de calomnies, répondront-ils. Pour eux, Charles IV d'Allemagne n'existe point; ils ne connaissent que le Charles Ier de Bohême, celui qui, à peine sacré à Aix-la-Chapelle, fit transporter à Prague les insignes de l'empire, agrandit cette dernière ville, accorda de nombreux priviléges à ses habitants, appela dans ses murs des marchands de l'Italie et de l'Allemagne, enfin créa la célèbre université qui dans le principe n'eut pas de rivale en Allemagne. Telles étaient alors la prospérité et la richesse de cette ville, qu'un bourgeois pouvait faire à son maître un présent de 100 000 ducats, et Charles n'était pas homme à dédaigner un pareil cadeau; car ses finances étaient en si mauvais état qu'un jour il fut retenu en otage dans un cabaret, pour dette, et une autre fois, il vit ses équipages saisis par les bouchers de Worms, ses créanciers. Mais il faut dire à sa louange qu'il n'épargnait pas l'argent quand il s'agissait de fondations utiles : l'université de Prague en est une preuve éclatante. Fils de ce Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui combattit quoique aveugle et mourut avec la fleur des chevaliers français à la désastreuse bataille de Crécy, Charles IV avait été élevé à l'université de Paris; rentré dans ses États, il résolut d'y créer un établissement de ce genre. Il réussit au delà de ses espérances, car le *Collegium Carolinum*, ainsi qu'on l'appela dans la suite, qui ne comptait, la première année, que 722 étudiants, en reçut bientôt plus de 60000. Ceux qui le fréquentaient jouissaient de l'exemption des impôts et des tailles; il suffisait qu'un voyageur se présentât avec un passeport d'étudiant pour que ses bagages ne fussent point visités à l'entrée des villes. Les étrangers, Allemands, Polonais, Hongrois, y avaient la prééminence; Charles l'avait ainsi voulu. Mais les successeurs de ce prince n'imitèrent point cette sage conduite : aussi, sous Wenceslas, 36 000 étudiants abandonnèrent l'université de Prague, et allèrent chercher l'instruction ailleurs. Au reste, les troubles suscités par la doctrine de Jean Huss et de Jérôme de Prague, au quinzième siècle, vinrent interrompre les études paisibles. Pendant quatorze ans, la Bohême fut ravagée, les églises et les couvents pillés, des rues entières de Prague détruites par la flamme et le fer; les habitants de la nouvelle ville et ceux de l'ancienne étaient armés les uns contre les autres. Un peuple qui avait accueilli avec empressement les idées des hussites ne pouvait manquer d'applaudir aux tentatives de réforme de Luther et de Calvin. Lorsque l'empereur Mathias se départit, à leur égard, de la tolérance religieuse obtenue à force de sanglants combats, les Bohêmes s'insurgèrent et jetèrent par les fenêtres du château les deux commissaires impériaux, qui, lancés d'une hauteur de 80 pieds, ne se firent pourtant aucun mal : c'est ce que l'on a appelé la *Défénestration de Prague* (1618); deux colonnes élevées à l'endroit où les agents de l'empereur tombèrent et furent miraculeusement préservés par la Providence éternisent cet événement, qui eut des suites si terribles pour l'Allemagne, puisque ce fut en partie de là que naquit la guerre de trente ans. Ferdinand II marcha contre les révoltés, et la victoire de la *Montagne-Blanche*, en 1620, lui livra la Bohême avec sa capitale.

Au *siècle suivant*, en 1741, lors de la guerre de la succession d'Autriche, Prague fut conquise par les Français; mais le maréchal de Belle-Isle l'évacua en 1742. Alors eut lieu cette retraite vantée outre mesure (on l'a comparée à celle des dix mille), à laquelle prit part le jeune Vauvenargues. C'étaient les courtisans de Versailles qui la prônaient ainsi; mais à Paris, on jugea cet événement avec plus de sang-froid; les mauvais plaisants s'en égayèrent; il courut même, contre le maréchal, des chansons, dont l'une commençait par ces vers :

Quand Belle-Isle partit, une nuit,
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
— Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

Occupée par Frédéric II, en 1744, elle allait tomber de nouveau, en 1757, entre ses mains, quand la bataille de Kolin, gagnée fort à propos par le général autrichien Daun, la délivra de ce danger. C'est à Prague que fut conclu, en 1813, entre les souverains du Nord, le traité de la Sainte-Alliance; enfin Charles X, chassé de France, choisit, en 1833, cette ville pour refuge; il habita, au Hradschin, le *burg*, ou château fort, bâti, sur le modèle du Louvre parisien, par cet empereur Charles IV dont nous avons déjà parlé. Il s'y livra à sa passion pour la chasse, qui avait été un de ses amusements favoris quand il occupait le trône de France.

On voit que Prague est riche en souvenirs historiques. Nous avons insisté sur ce point et à dessein, car là est le caractère original de cette vieille cité, qui aujourd'hui se repose des luttes du temps passé en cultivant les arts de la paix, en développant son industrie et son commerce. A toutes les époques considérables, Prague a joué un rôle qui n'a pas été sans éclat pendant les troubles de la féodalité, pendant les guerres de religion, au temps de la renaissance des lettres, lors des guerres du dix-huitième siècle d'où naquit l'équilibre européen; dans notre siècle enfin, où les choses positives ont le dessus, elle se distingue par une grande activité industrielle. Cependant elle est loin de négliger les beaux-arts et les lettres, dont l'essor a été favorisé par la formation d'un musée national, en 1818, sous les auspices du comte de Kolowrat. Tous ces avantages réunis ont fait dire à un auteur qui peut-être pousse un peu loin l'enthousiasme national, en parlant de Prague : « On a rêvé une monarchie embrassant l'Allemagne entière, et on a cherché à cette monarchie imaginaire une capitale; si le rêve se réalisait, il faudrait choisir Prague comme la plus digne. » Dans cette capitale, les monuments grandioses ne manquent point.

Dans l'Altstadt, on admire le vieil hôtel de ville; la cathédrale de Thein, où les hussites, sous Ziska, prononcèrent le serment de la vengeance, et où se trouve le tombeau de l'astronome Tycho-Brahé, dont l'observatoire se voit sur le Hradschin; les bâtiments de l'université, etc. Dans la nouvelle ville sont répandus les beaux palais de la noblesse bohême. Au Hradschin, c'est l'église Saint-Gilles avec son mausolée de Népomucène en argent massif; c'est, avant tout, le château impérial d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Le Wissehrad, non loin du Petit-Côté, renfermant l'arsenal, constitue une ville à part; nous en dirons autant de la *Judenstadt*, ou cité des Juifs, enclavée dans l'Altstadt : c'est là qu'un voyageur doit diriger ses pas, s'il aime les tableaux de mœurs étranges. Le quartier des Juifs, à Prague, n'est pas, à la vérité, aussi renommé que le *Ghetto* de Rome et la *Judengasse* de Francfort; mais qu'on aille visiter l'intérieur de leur synagogue noire de vétusté, surtout leur vaste cimetière, où se pressent une foule de générations éteintes, et on se demandera si ce n'est point là un curieux spectacle, trop dédaigné par les auteurs qui ont donné des

descriptions de la ville de Prague. A voir ces monuments d'une antiquité vénérable, on serait tenté d'admettre l'opinion des Juifs, lorsqu'ils prétendent que la race d'Israël s'établit dans la capitale de la Bohême peu d'années après son expulsion de Jérusalem!

LES FORÊTS A LA MARTINIQUE (1).

Ceux qui ne connaissent point les colonies ne sauraient se faire une idée de ce que nous appelons ici un grand bois ou une profonde ravine. Il faudrait pouvoir les mener en cet endroit où le sentier que nous nommons chemin de la Trace, passant sur la crête d'un morne, se rétrécit à la largeur d'une corde tendue, et laisse voir à droite et à gauche deux immenses nappes de verdure qui couvrent d'immenses abîmes et se déroulent à perte de vue jusqu'à l'horizon. La mer, parce que c'est le plus grand spectacle de ce monde, la mer seule peut ici servir de terme de comparaison, encore la mer en un jour de tempête, surprise et immobilisée tout à coup dans l'expression de sa plus haute furie; car la cime de ces grands bois retrace les inégalités du sol qu'ils couvrent, et ces inégalités, ce sont des montagnes de 7 à 800 toises et des vallées d'une profondeur analogue. Tout cela est caché, fondu, modelé par la verdure en de molles et immenses ondulations. On dirait des vagues de feuillages; seulement, au lieu d'une ligne bleue à l'horizon, c'est une ligne verte; au lieu de reflets bleus, ce sont des reflets verts, toutes les nuances, toutes les combinaisons que peut donner le vert : le vert foncé, le vert clair, le vert jaune, le vert noir. L'homme qui se trouve sur la crête du sentier peut se regarder comme un navire au milieu de l'Océan. Lorsque votre œil sera fatigué, si jamais on se fatigue à contempler la superficie de ce grand bois, essayez d'en pénétrer l'épaisseur. Quel inextricable chaos! Les grains de sable sont moins pressés que les arbres ne le sont ici : les uns droits, les autres courbés; ceux-là penchés en travers, tombés, entassés les uns sur les autres. Des lianes grimpantes, qui vont de l'un à l'autre comme des cordages aux mâts des navires, achèvent de boucher les vides de ce treillage; des parasites, non point des parasites timides comme la mousse ou comme le lierre, mais des parasites qui sont entés sur des arbres, dominent les troncs primitifs, les accablent, usurpent la place de leur feuillage, et retombent sur le sol en formant des saules pleureurs artificiels. Ce n'est point, comme dans les forêts du Nord, l'éternelle monotonie du bouleau ou du sapin : ici est le règne de la variété infinie; les espèces les plus diverses se coudoient, s'entrelacent, s'étouffent; tous les rangs, comme dans une foule d'hommes, sont confondus : le mol et tendre balisier étale son parasol de feuilles; à côté du gommier, qui est le cèdre des colonies, c'est l'aconat, le courbaril, l'acajou, le tendre-à-caillou, le poirier, le mapou, le bois de fer (autant nommer par leurs noms les soldats d'une armée). Notre chêne, le balata, force le palmier à s'allonger pour aller recevoir quelques rayons du soleil. Quant au sol, il n'y faut pas songer; il est aussi loin peut-être que le fond de la mer; depuis longtemps il a disparu sous un immense monceau de débris, espèce de fumier entassé depuis la création; on enfonce là dedans comme dans de la vase; on marche sur des troncs pourris, sur une poussière qui n'a pas de nom. C'est vraiment ici qu'on peut prendre une idée de la décrépitude végétale : une lumière lucide, verdâtre, semblable, en plein midi, à celle de la lune à minuit, confond tous les objets et leur donne une forme vague et fantastique. De temps en temps, l'oiseau appelé *siffleur* de montagnes fait entendre sa gamme chromatique de trois notes, dont les reprises monotones disposent l'imagination à l'attente des plus étranges choses. On dit que la mer, en un jour d'ouragan, est une magnifique horreur; je crois que, ce jour-là, les grands bois ne doivent lui céder en rien. Une profonde ravine n'est souvent qu'un grand bois étagé, perpendiculaire, qui s'élève sur votre tête, au lieu de se déployer à vos pieds : telle est la ravine dite *la Falaise*, qu'il faut traverser en allant de Saint-Pierre à la Basse-Pointe. Une belle prairie d'Europe, émaillée des plus belles fleurs, au plus beau jour du printemps, est moins riante à voir que ce rideau de verdure qui semble tomber du ciel. Il y a là, dans le feuillage, une magnificence de formes et de couleurs qu'il faut désespérer de décrire. Au fond coule la rivière la Falaise, entre des voûtes de bambous dont les ogives végétales vous feraient presque croire que l'ogive gothique des plus vieilles cathédrales n'a pas eu d'autres modèles. Il n'est pas de voyageur, je parle des plus pressés, qui n'éprouve, en traversant ces lieux, un enchantement inexprimable, un besoin secret, religieux, involontaire, de courber la tête et de payer à l'auteur de ce beau spectacle son tribut d'admiration.

(1) Extrait de l'ouvrage du docteur Rufz, intitulé : *Enquête sur le serpent*. 1845.

FIGURES DE BOIS MOBILES DANS LA GRÈCE ANCIENNE.

Il est question, dans quelques passages d'auteurs grecs, de certaines figures de bois mobiles, qui étaient mises en mouvement au moyen de vif-argent dont on remplissait l'intérieur de ces figures, et qu'on attribuait à l'ancien Dédale. Il paraît qu'elles étaient d'ébène et qu'on les employait, dans les fêtes de Bacchus, à produire certains effets de pantomime : c'étaient donc des espèces de marionnettes ou d'automates pourvus intérieurement d'un mécanisme, au moyen duquel on leur faisait exécuter toutes sortes de mouvements grotesques et d'attitudes bizarres. Aristote cite une de ces figures de bois mobiles, qui était une Vénus; et un passage très-curieux de Platon prouve que ces sortes de figures devaient être assez communes. Il compare ces opinions fugitives qui n'ont aucune consistance dans l'esprit de l'homme, et celles que la véritable science y a fixées et pour ainsi dire rendues adhérentes, à ces « figures de Dédale, dont les unes, toujours en mouvement, parce qu'elles manquaient des ressorts propres à les arrêter, étaient de peu de valeur, les autres, plus précieuses et plus belles, avaient la propriété d'être stables. » Platon ajoute : « Peut-être n'avez-vous pas vu de ces figures, ou n'en avez-vous pas chez vous. »

RAOUL ROCHETTE, *Cours d'archéologie*.

Si tu veux te connaître toi-même, regarde, quand tu voyages, les tombeaux qui bordent la route. Là reposent les ossements et les cendres légères des rois, des tyrans et des sages, de tous ceux qui étaient fiers de leur naissance, de leur richesse, de leur gloire et de leur beauté. Aucun de tous ces avantages ne les a sauvés de la mort : tous partagent la même sépulture. MÉNANDRE.

LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Voy. les Tables du tome XXI.

PLUIES DE CROIX. — LES DEUX SOLEILS.

Les inductions sinistres que l'on tirait au moyen âge des innombrables météores atmosphériques, plus ou moins expliqués par la science, ne suffirent plus bientôt aux pré-

tendus interprètes de tant de prodiges. Pour frapper les esprits d'une épouvante qu'ils croyaient sans doute salutaire, et trompés d'ailleurs eux-mêmes par de bizarres théories, ils rêvèrent des phénomènes d'autant plus merveilleux qu'un art céleste les façonnait à dessein et comme pour avertir les populations. Tantôt c'étaient de petits turbans *mignonnement ouvraigés* qui étaient tombés du ciel dans quelque champ, non loin d'une cité d'Allemagne, et qui prédisaient une de ces invasions des armées musulmanes dont la journée de Lépante nous délivra (1); tantôt, et plus fréquemment encore, c'étaient des pluies de croix que l'on signalait sur des points divers, et presque toujours ce signe vénéré, après s'être multiplié dans les airs, venait briller sur les habits de ceux qui contemplaient le miracle.

Selon les récits de Lycosthènes, ce prodige ne s'était pas renouvelé en Europe moins de cinq ou six fois depuis l'an 367 de notre ère, à partir du jour néfaste où Julien l'Apostat, voulant réédifier le temple de Jérusalem, avait vu ses efforts impies confondus par le courroux divin. Tout le monde a présente au souvenir l'antique tradition qui fait sortir du sein des fondations ouvertes par ordre de l'empereur romain ces jets de flammes dévorantes qui consument les matériaux et les outils accumulés pour l'édification du nouveau temple. A l'issue de ces vaines tentatives, dit la légende, d'innombrables croix tombèrent sur le lieu consacré. Après avoir sillonné les airs de leurs traces lumineuses, non-seulement elles continuèrent à jeter leur éclat sur la terre, mais on les vit s'attacher aux vêtements des assistants émerveillés et se mêler à la trame des étoffes. Elles semblaient, par leur scintillement mystérieux, destinées à perpétuer le souvenir d'un événement formidable, qu'on ne pouvait cependant guère oublier. Tous les efforts humains furent inutiles, nous apprend le Livre des prodiges, pour faire disparaître cette broderie du divin ouvrier.



Erreurs populaires. — Pluie de croix en 1503.

Dès lors la chute des croix se renouvela dans le monde, mais ce fut avec infiniment moins d'éclat; quelquefois même ces croix descendaient comme des corps opaques dont on discernait mal la forme, et qui en tombant parmi les assistants laissaient leurs traces, comme si on les eût dessinées sur les vêtements avec une substance oléagineuse. Telles furent celles qui apparurent en Calabre et en Sicile vers l'année 746, et qui laissèrent de célestes vestiges sur les voiles des églises. Le même prodige se renouvela près de cinquante ans après; mais, en 1503, ce fut en Allemagne qu'il eut lieu, et cette fois, dit Lycosthènes, les croix qui s'attachèrent aux vêtements avaient la teinte du pain fait de pure fleur de farine. Le prodige posé en ces termes s'explique comme les pluies miraculeuses.

Un phénomène fréquemment observé par la science, et dont le nom même explique suffisamment le brillant aspect,



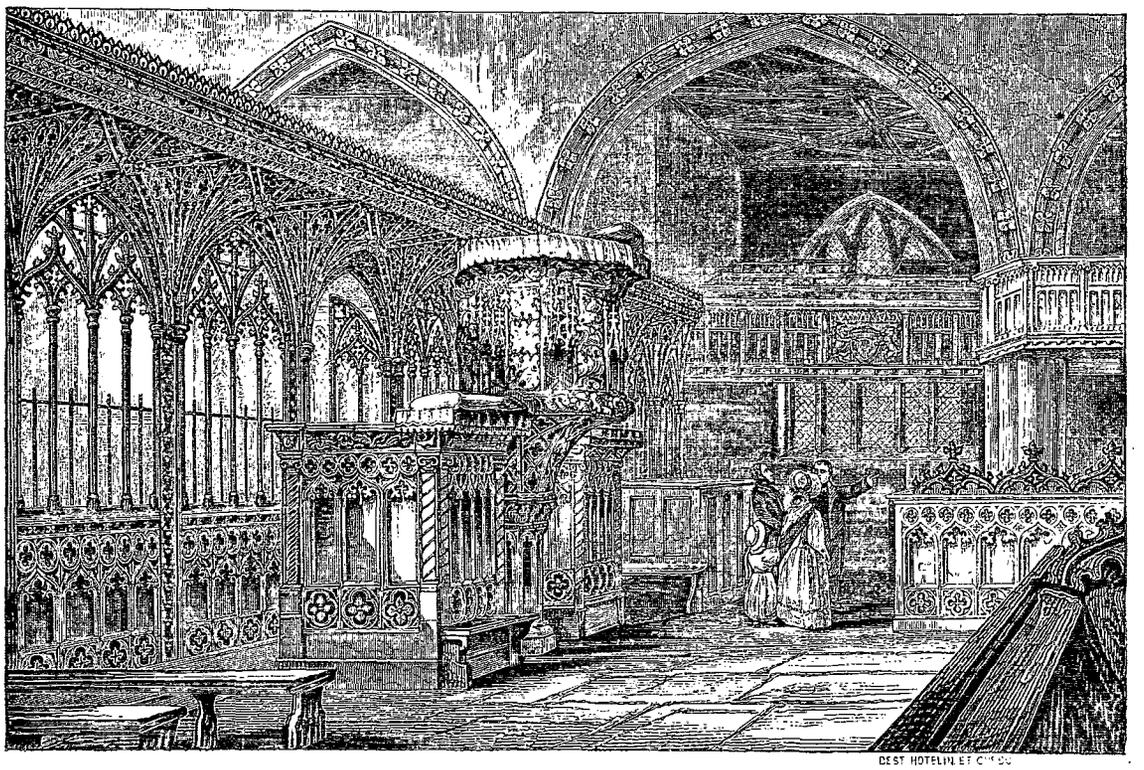
Erreurs populaires. — Le triple Soleil de 1492.

la *parhélie* (1), qui multiplie les soleils par une sorte de mirage céleste, partageait avec les comètes le triste privilége d'annoncer les grandes catastrophes. Selon Lycosthènes, ces messagers éclatants du courroux divin apparaissaient quelquefois dans le ciel germanique sous un aspect tellement bizarre, que l'imagination du docte Wolfhart a fait indubitablement tous les frais de cet étrange phénomène. Les aspects divers sous lesquels se produit la double réfraction de l'astre sont innombrables dans son livre. Ce n'était pas seulement dans les régions du Nord que les parhélies frappaient les esprits de terreur. A Rome même et dans les villes scientifiques de l'Italie, siéges du mouvement intellectuel, la crainte qu'elles inspiraient aux populations n'était pas moindre qu'à Nuremberg ou bien à Rotterdam. Celle qui parut en 1469, par exemple, troubla au plus haut degré les esprits; et ce n'était certes pas sans sujet, nous dit le Livre des prodiges; mais heureusement le phénomène céleste annonçait aux hommes un grand triomphe pour compenser de grands revers. Dans la même année, Georges Scanderbeg, le fléau des musulmans, remporta une victoire signalée sur les Turcs, et la mort de Sforce, fils du duc de Milan, suscita des guerres déplorables en Italie. Florence fut désolée; l'Allemagne, troublée par de nouveaux combats, vit les ducs de Brunswick combattre leurs voisins. Des séditions violentes ensanglantèrent l'Angleterre. En 1492, la parhélie se combine, vers le mois de décembre, avec l'apparition successive de deux comètes, et certes ce n'eût pas été un phénomène trop magnifique pour annoncer la chute de Grenade et la découverte d'un nouveau monde; mais ce triple soleil a été vu en Pologne, et les prodiges sont pour le Nord. L'empereur Maximilien est vaincu par Ladislas, roi de Hongrie; Casimir, roi des Polonais, expire, et une grande portion de la ville de Cracovie est dévorée par les flammes à la suite d'un incendie fortuit.

(1) Voy. Simon Goulard, *Histoires prodigieuses*, etc.

(1) De deux mots grecs, *para*, proche, et *hélios*, le soleil : représentation du soleil dans une nuée.

UNE PROMENADE DANS LE DEVONSHIRE.



Intérieur de l'église de Darmouth.

Je me trouvais à Cherbourg, vers 1832, lorsque l'invitation de quelques Anglais de mes amis me décida à traverser la Manche pour aller jouer mon rôle dans une fabuleuse partie de chasse au travers des terres marécageuses du Devonshire, et faire ample moisson d'oiseaux d'eau, canards, sarcelles, foulques, vanneaux et courlis. J'étais plus jeune alors d'une douzaine d'années, et, aujourd'hui encore, j'aime parfois l'aventure, et chercherais volontiers le danger. Au lieu donc d'attendre un paquebot, ou le départ de quelque bateau à vapeur, je fus charmé de trouver l'occasion d'un petit chasse-marée qui venait d'appareiller pour la pêche aux harengs. Le capitaine offrit de me déposer à Plymouth dès que je lui eus fait entendre que j'y étais attendu, et, charmé de sa courtoisie, je payai mon passage et m'embarquai sur son bord. A peine avions-nous quitté la rade, néanmoins, que le même homme qui m'avait vanté l'excellence de son gréement et la sûreté de parages qu'il connaissait mieux, disait-il, que le pont de son navire, changea tout à coup de note et ne parla plus que des dangers d'une mer qui bat incessamment les blancs rochers d'Albion et nos blanches falaises. Sa mémoire se montra soudainement féconde en souvenirs lugubres, en récits de naufrages dont le dénoûment, presque toujours funeste, se terminait invariablement sur l'écueil ou tout au moins aux environs du phare d'Eddystone (1). Bref, il eut soin d'éviter les dangers dont il m'entretenait, et, se dirigeant à l'est, il s'écarta tout à la fois du port où je comptais descendre, et du phare redouté qui signale les écueils de l'entrée de la baie de Plymouth.

Le vent avait continué à fraîchir, la mer à moutonner, mon courage à décroître, durant ces récits qu'interrompaient souvent les ordres donnés à l'équipage; bientôt je cessai d'insister auprès du capitaine et de lui rappeler que mon rendez-vous de chasse était à Plympton, à deux lieues de Plymouth; bientôt même je cessai tout à fait de parler et d'entendre : le mal de mer paralysait toutes mes facultés. Loin de reprocher au rusé marin son manque de foi, l'intérêt secret qui le portait à calomnier la rade de Plymouth, tout uniment parce qu'il ne voulait pas s'écarter de sa route vers la mer du Nord, au-devant des bancs de harengs qui en descendent; loin de me plaindre enfin de l'infidèle nautonier, trop heureux d'être mis à terre n'importe où, je le remerciai de vouloir bien me descendre sur une plage qui m'était inconnue. Certes, le prince d'Orange, lorsqu'en 1688 la fortune plutôt que la tourmente le poussa dans la baie où je me trouvais, n'était pas plus content de poser le pied sur le sol dont il allait devenir roi que moi d'être déposé, à demi morfondu, sur cette même plage. Une fois en terre ferme, je compris et partageai l'enthousiasme de Panurge et de Sancho Pança « pour le plancher des vaches. »

Quand j'eus repris tout à fait conscience de moi-même, je m'informai de la position. L'hôte de la petite auberge où je m'étais réfugié parlait un anglais barbare que mes dix ans de séjour à Londres jadis me rendaient à peine intelligible : je sus cependant de lui que la ville dont je voyais pointer les clochers sur une hauteur au sud-ouest, jadis nommée Clifton (comme qui dirait *Roc-Ville*), à cause de sa situation pittoresque, devait aujourd'hui son nom de Dartmouth à la rivière dont elle domine l'embouchure. Je consultai ma carte du Devonshire, et ce fut pour le coup que, me trouvant en pays de connaissance, je rendis grâce à la déloyauté de mon capitaine normand. Il m'avait mis au bord du Dart : c'était vers le Dartmoor, suite de marécages formés par cette rivière, que mes amis annonçaient devoir diriger leur battue. En suivant les détours du paresseux et limoneux cours d'eau dont je voyais l'embouchure, j'abordais la chasse à rebours et surprenais mes amis au milieu du *sport*.

(1) Voy. t. II, p. 191, 192, etc.

Pour commencer saintement mon voyage, je grimpai la colline; je voulais visiter l'église qui la couronne et que j'avais remarquée de loin, prêt à y suspendre mon ex-voto, comme font nos marins dans les modestes chapelles protectrices de nos côtes.

Je fus frappé, en entrant, de la magnificence du sanctuaire, de la somptueuse richesse des monuments funéraires. Les gracieuses et frêles colonnettes, les élégantes découpures des ogives, les vastes et nobles arcades, rappelaient, celles-ci les restes de la simplicité du style roman, les autres la délicatesse de travail, les recherches compliquées du style gothique : en assignant à la date de l'édifice la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, lorsque le style perpendiculaire succédait au style flamboyant, je ne crois pas m'être trompé.

Quand j'eus admiré à mon aise et dans tous ses détails le vaste et noble édifice, je m'étonnai de n'y voir aucun de ces ex-voto, souvenirs qui témoignent des prières, des espérances, des souffrances et des joies des fidèles, et qui rappellent leur présence, même aux heures où l'église est silencieuse et abandonnée : les morts seuls se trouvaient représentés dans cette imposante solitude. Je quittais l'autre côté du détroit, où de petites barques suspendues devant les reliques des saints, des images, de mauvais petits tableaux, des coquillages, mille babioles de tout genre, offrandes quelquefois burlesques, font pourtant rêver aux dangers de la mer, et à cette étoile d'espérance vers laquelle, au milieu des périls qui l'environnent, l'âme du matelot se dirige, comme l'aiguille de sa boussole se tourne vers l'étoile du nord. Je ne trouvais ici rien de semblable : le temple était nu dans la majesté de ses arceaux de pierre.

Au sortir de l'église, je commençai mon pédestre voyage, muni seulement de mon fusil et de ma poire à poudre : j'avais expédié mes effets par un voiturier de Dartmouth, qui s'engagea à les faire parvenir sous deux jours à la campagne de mon ami. Tout le temps que je suivis la riante vallée où je m'étais engagé d'abord, j'aurais pu, à la douceur de l'air et à la beauté de la singulière végétation qui m'environnait, me croire dans les provinces méridionales de la France. Je voyais des myrtes en pleine fleur et des magnolias dont les énormes bourgeons semblaient prêts à s'épanouir. Mais ce que l'homme cherche avant tout, c'est la vue de l'homme, et le peu de paysans que je rencontrais sur ces routes de traverse, espèces de sauvages mal vêtus et d'humeur insociable, à mon approche rentraient dans leurs tanières, qui ne ressemblaient en rien à ces charmants *cottages* anglais dont je gardais le souvenir. Les rares échantillons de cette population clairsemée répondaient peu aux idées de prospérité et de bien-être suggérées par la splendeur des églises de Dartmouth et la beauté d'un château et de deux maisons de campagne entrevus sur mon passage.

Pourtant je finis par rencontrer un homme qui, au lieu de s'écarter à mon approche, venait au-devant de moi : c'était un triste échantillon de la population du lieu. Un effrayant labyrinthe de petites rides sillonnait son visage rugueux et tout ce qui se pouvait apercevoir de sa peau tannée; le mouvement oscillatoire de ses épaules sous la cotte de mailles de haillons qui les recouvrait mal me poussa instinctivement à me retirer en arrière, tandis qu'il me débitait, sur un ton de fausset lamentable et monotone, un long conte de misère, appris évidemment par cœur, et que la véritable histoire du mendiant aurait probablement dépassé en fait de souffrances et de dégradation. Je remis mes gants ayant de faire mon aumône, et continuai ma route, les pensées moins agréablement occupées qu'au début.

La suite à une autre livraison.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138.

XIV. LE VIEILLARD DE VIRGILE.

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il soit mon aîné de près de dix années, il continue à labourer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même, ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

— Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale.

Il s'est mis à rire.

— Eh! père éternel! le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque! s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis à la chaux, un lit, une table, un bahut et deux chaises de paille; le vieillard n'y a point pris garde.

— Êtes-vous entré par la cour? a-t-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changement?

— Quel changement?

— Comment! vous n'avez point remarqué? Il n'y a plus de puits; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires! C'est Armand qui l'a fait établir sur ses économies. Brave garçon! il trouvait qu'à mon âge un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux! ah! ah! ah!... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— Il me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau à l'entrée du jardin?

— Ah! les ruches. C'est juste, vous ne les aviez pas vues : je les ai achetées au printemps. Je ne suis pas bien sûr qu'il y ait profit; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que voulez-vous? quand on est vieux, il faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleurs je n'en ai payé qu'une; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien; je vois qu'il continue à être pour vous ce qu'il doit être.

— Armand! s'est écrié le vieillard en laissant aller la cuiller de bois dans la soupe de citrouille; c'est un chérubin, Monsieur! si bon, si tendre, si attentif à tout ce qui peut me faire plaisir! ah! personne ne sait *comme moi* ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah! bah! qu'est-ce que j'ai donc fait? a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe; je lui ai donné ici place au feu et à la chandelle. Fallait-il pas le laisser sur le pavé... comme sa tante?

— Ah! vous m'y faites penser, que devient-elle?

— Mme de Lourière? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah! c'est une terrible femme, Monsieur! Elle se plaignait autrefois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter chez elle); pas moins, quand le garçon a su qu'elle menaçait de finir son écheveau, il a cru qu'il devait lui rendre visite. N'a-t-elle pas refusé de le recevoir, en faisant dire par sa domestique qu'il ne venait que pour son héritage! Naturellement, Armand n'y est plus retourné. Vrai, il y a des gens, Monsieur, qui sont comme des paniers à qui le bon Dieu a oublié de faire des anses; on ne sait par où les prendre.

— En tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de Mme de Lourière pendant sa vie, il héritera du moins de son aisance après sa mort.

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien; la vieille est fantasque comme le péché. J'ai peur que tout n'échappe à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, Monsieur; on marche nu-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on accourt pour les chausser, on les trouve parfois aux pieds du voisin.

— Soupçonneriez-vous donc à Mme de Lourière quelque intention de legs?

— Qui sait? Mlle Françoise, la servante, est une fine commère qui a creusé un fossé autour du logis; personne n'y arrive plus sans sa permission; et bien sûr qu'elle ne le fait pas à bonne intention. Il suffit de voir sa figure de sainte Nitouche! Cette fille-là, Monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous verrez qu'elle volera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Oh! c'est sûr qu'il n'y pense pas, lui; mais moi j'y pense. Le cher enfant vit à grand'peine de ses leçons, voyez-vous; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai toujours idée qu'elle n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aurais voulu pouvoir lui expliquer la chose; mais elle a refusé de me recevoir : elle me déteste; je vous demande pourquoi?

— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle eût dû faire elle-même, père Bouvier. Votre bonne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, Monsieur; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah! si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part! Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose. Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard?

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque chose pour votre protégé...

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

— Ah! monsieur Raymond, faites ça, s'est-il écrié, et le bon Dieu vous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais le père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être! Ah! Monsieur, si vous pouviez expliquer la chose à Mme de Lourière!

— Je le tenterai.

— Vrai?

— Dès demain.

Il m'a serré la main avec attendrissement :

— Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Raymond! s'est-il écrié. Je ne vous remercie point... parce que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais, voyez-vous, si les choses tournent selon la justice et que je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi; je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que votre volonté soit faite! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'asters et de chrysanthèmes épanouissaient encore, çà et là, leurs couronnes fleuries; lui-même m'en a cueilli un bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil, et la maisonnette avait disparu derrière les massifs de coudriers; mais une colonne de fumée inclinée par la raffale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poëte des Églogues reprend dans les Géorgiques; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme doucement, ô Virgile! bercé par le murmure des feuilles et par les rumeurs de la source voisine; le sommeil de celui-ci est encore plus doux; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il entend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien qu'il a fait.

XV. MES SENSUALITÉS.

En rentrant, j'ai trouvé un feu clair allumé dans le salon et mon couvert dressé. La promenade avait aiguisé mon appétit; je me suis établi dans mon grand fauteuil, les pieds sur les chenets; devant moi est le bouquet du père Bouvier, dont la fraîche senteur semble m'apporter une brise de la campagne; la flamme soupire doucement à mes pieds; le vent, qui a grandi, siffle le long des corridors, et j'entends, dans la pièce voisine, les roulades de mon serin qui, de sa cage, salue le soleil.

Mon être s'épanouit dans cette atmosphère de calme harmonieux; je sens mon cerveau se détendre, mon cœur s'élargir. Jamais, au temps de la force et de l'activité, je n'avais éprouvé cette pleine quiétude, cet abandon de moi-même, au doux roulis des habitudes domestiques.

Naguère encore mes loisirs mêmes étaient inquiets; c'est seulement depuis que la vieillesse m'a fait les heures désoccupées que je jouis pleinement de la paix du foyer et que j'en savoure les douceurs dans toutes leurs nuances, que la vie journalière m'emporte enfin sans que je la conduise.

Il y a dans le bonheur des jeunes années quelque chose de violent qui précipite la sensation, je ne sais quoi d'excessif qui met une saveur âcre au fond même du plaisir. Livré à la fiévreuse activité du sang, on ne s'arrête point aux joies, on les traverse. C'est seulement quand le temps a amorti cette fougue entre l'âge mûr et la caducité, que nous pouvons être heureux à l'aise. Il y a un printemps de la vieillesse qui est la véritable prise de possession des jouissances paisibles; jusqu'à elle, on a dépensé en prodigue, alors enfin on arrive à connaître la monnaie du bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette *guenille* dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immortelle, nous oserons nous écrier avec le bonhomme Chrysale :

Guenille est fort bien dit; ma guenille m'est chère!

Avant qu'elle retourne à la terre, nous ne lui refuserons aucun des innocents bien-êtres qui peuvent la réjouir et retentir jusqu'à l'âme en joyeux échos. Dieu n'a-t-il pas dressé lui-même devant nous la création comme un éternel festin? Ne nous a-t-il pas dit : — Sème le grain, et je te donnerai l'épi; greffe l'arbre, le fruit mûrira pour toi; fouille les forêts ou les eaux, et tout ce qu'aura surpris ton

adresse t'appartiendra. — Jouir est la récompense d'acquérir. Usons donc sans remords de ce que nous devons à notre labeur. O dernières journées! non, je ne vous dépouillerai pas de ce que Dieu vous a laissé, je ne vous ferai point plus moroses qu'il ne vous a faites; mais je rappellerai toutes les joies qui vous connaissent encore pour qu'elles dansent en chœur à la clarté de votre soleil couchant, et vous accompagnent jusqu'au soir de leurs douces chansons.

Comme je quittais la table pour me rapprocher du feu, Roger est arrivé; nous avons pris ensemble le café. Je lui ai répété les vers de Delille sur ce nectar mêlé

Au miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain.

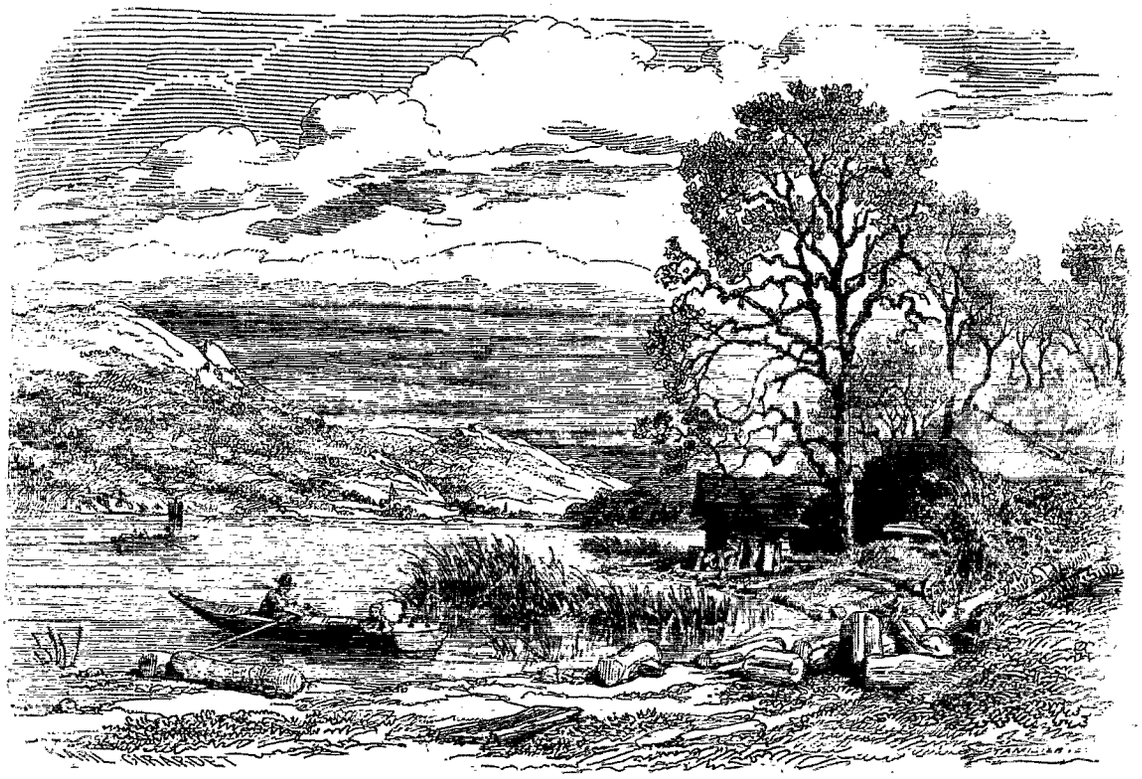
Et, en revanche, il m'a annoncé que les chimistes, qui l'avaient déclaré impropre à la nutrition, venaient de découvrir le contraire : — ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante ans, la moitié du monde avait pu s'en nourrir au grand scandale de la science.

La suite à une autre livraison.

LAC DE SAARNEN.

Le lac de Saarnen est un des quatre petits lacs particuliers au canton d'Unterwald. On le trouve sur son passage lorsque, venant de l'Oberland, on a traversé le Brunig pour gagner le lac des Quatre-Cantons.

Il n'a guère qu'une lieue de longueur et une demi-lieue de largeur. Sur ses bords a été bâti le bourg de Saarnen,



Lac de Saarnen. — Dessin de Karl Girardet.

chef-lieu du haut Unterwald. A peu de distance s'élève le Lendenberg, d'où la vue embrasse un panorama admirable. On a sous ses pieds le lac de Saarnen, encadré de ses rives pittoresques; plus loin des alpages, et à l'horizon les montagnes Bernoises; de l'autre côté, l'Aar traverse une vallée verdoyante, et va se jeter dans le lac de Lucerne, que l'on aperçoit entouré de ses cimes nuageuses, au delà de la forêt de Kern.

C'est au haut du Lendenberg que s'étaient fortifiés autrefois les seigneurs qui dominaient l'Unterwald. Les ruines de leur château ont été transformées en gradins grossiers, où viennent s'asseoir maintenant les habitants de cette belle contrée pour discuter les affaires publiques, choisir leurs magistrats et leurs députés. Près de ce berceau de l'antique tyrannie autrichienne, ainsi changé en forum agreste pour un peuple libre, on voit l'arsenal où sont rassemblées les armes qui leur permettent de défendre, au besoin, leur indépendance, et le tir dans lequel chacun d'eux s'exerce à cette défense.

La bravoure des paysans de l'Unterwald a eu plusieurs occasions de se signaler, ainsi que l'histoire de la Suisse en fait foi. Unis à Schwytz et à Uri, avec lesquels ils formaient, de temps immémorial, une confédération connue sous le nom de ligue des Waldstetten, ils furent les véritables fondateurs des cantons helvétiques, et prirent une part brillante aux glorieux combats de Sempach et de Morgarten.

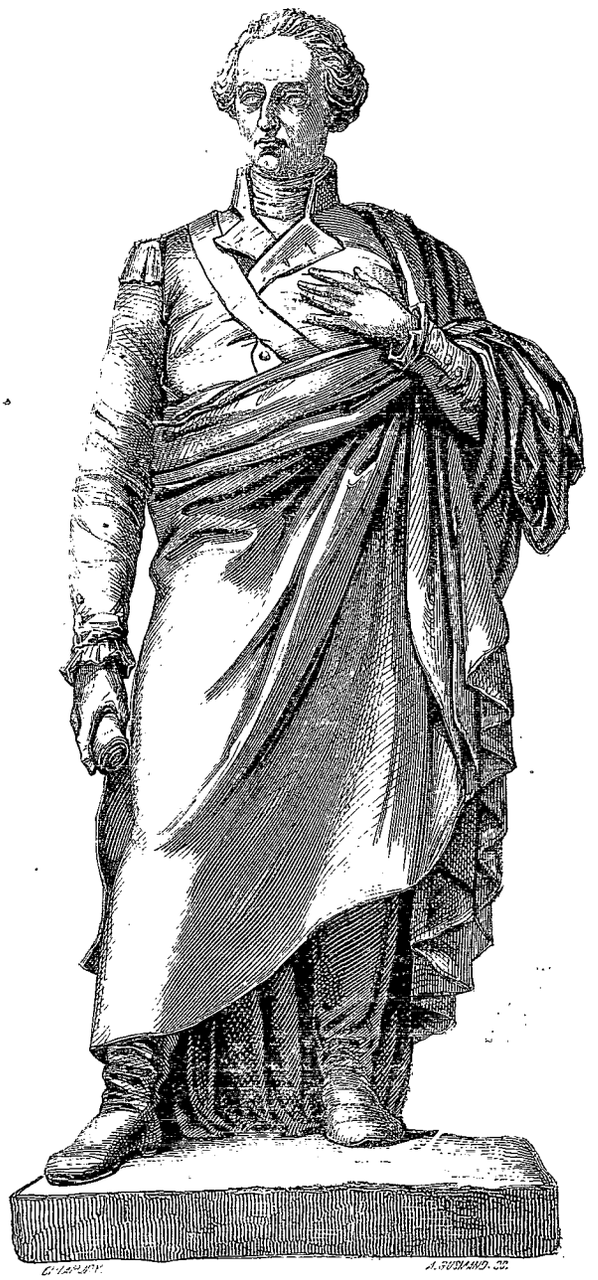
En 1798, Unterwald, uni à ses deux anciens alliés, eut encore occasion de montrer son courage. Les trois petits cantons repoussaient la constitution unitaire qui venait d'être proclamée en Suisse sous l'influence française : tous les ordres, toutes les menaces du directoire helvétique demeurèrent inutiles. En défendant leur ancienne constitution, Schwytz, Uri et Unterwald croyaient défendre des conquêtes cimentées par le sang de leurs pères. Douze mille Français durent marcher pour les soumettre. La bataille se livra le 9 septembre 1798. Les Suisses n'étaient que deux mille, mais retranchés dans les montagnes. La lutte dura neuf heures avec un acharnement sans exemple. Les femmes, les vieillards, les enfants, combattirent comme les jeunes

gens. Dix-huit jeunes filles moururent, les armes à la main, près de la chapelle consacrée à Winkelried. Non loin de Stantz, chef-lieu du bas Unterwald, quarante-cinq hommes de Nidwalden résistèrent longtemps à un bataillon entier.

Cet indestructible attachement pour leurs vieilles institutions a été encore depuis l'occasion de sérieux débats entre les grands et les petits cantons. Le *Sunderbund* n'avait pas, au fond, d'autre cause ; cependant le temps fait son œuvre, et insensiblement Unterwald, comme Uri et Schwytz, s'accoutument aux nouvelles lois et à la vie commune qui tend à amoindrir, en Suisse, les distinctions cantonales.

LE TESTAMENT DU MAJOR MARTIN.

Il y avait à Lyon, en 1756, un jeune homme nommé Claude Martin. Il était fils d'un tonnelier, et avait laissé entrevoir, dès son enfance, une intelligence remarquable. On lui avait



La statue du major Martin, fondateur de l'école la Martinière, à Lyon, par Pradier. — Dessin de Chapory.

enseigné à lire et à écrire, mais il avait appris tout seul les mathématiques, et il montrait beaucoup de goût pour la physique. Quelques voisins trouvaient qu'il perdait son temps à ces études, mais elles devaient le mettre un jour dans une position qu'il n'aurait pas même osé rêver. En attendant il était mécontent de son état, et il résolut de s'engager. Il avait une belle-mère qui avait vainement cherché à le détourner de faire ce qu'elle appelait une folie. Le voyant prêt à partir, elle lui jeta à la tête un rouleau de pièces de vingt-quatre sous en lui disant : — Tiens, malheureux, puisque tu veux nous quitter, songe bien à ne revenir ici qu'en carrosse.

Claude Martin exécuta son projet, et fut choisi pour faire partie des gardes que le comte de Lally emmenait dans l'Inde.

L'escadre française, partie du port de Brest le 20 février 1757, n'entra dans la rade de Pondichéry que le 28 avril 1758. On sait avec quel courage, avec quels talents militaires, le comte de Lally, Irlandais d'origine, s'efforça de relever la fortune de la France, et de balancer l'influence

anglaise sur la côte du Coromandel. Malheureusement les difficultés de sa position et le mauvais vouloir des agents de la Compagnie française, qui régnait à Pondichéry, aigrirent son caractère naturellement impérieux. Prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour humilier les oppresseurs de l'Irlande, il exigeait de ses subordonnés le même dévouement. Il aurait voulu leur voir supporter sans murmure des privations et des dangers qu'il partageait avec eux. De nombreuses révoltes éclatèrent, suivies de rigueurs plus grandes, et d'un redoublement de haine contre cet homme que les habitants de Pondichéry appelaient étranger, quoiqu'il montrât un cœur bien plus français que le leur. La désaffection et les souffrances furent portées si loin que beaucoup de soldats désertèrent et passèrent dans les rangs anglais. Claude Martin (c'est avec regret que nous sommes forcé de le rappeler) fut de ce nombre. Toutefois, pour désonérer d'autant sa mémoire, nous ferons remarquer qu'à cette époque, dans nos armées, surtout au loin, le changement de drapeau était beaucoup moins odieux que de nos jours : il semble que le soldat n'eût pas au même degré que dans notre siècle le sentiment de ses devoirs envers le pays, et de ce qu'il y a de noble et d'élevé dans sa profession : recruté souvent par de mauvais moyens, condamné à ne jamais s'élever aux rangs supérieurs de la hiérarchie militaire, parfois mal commandé, obligé de verser son sang pour des intrigues ou des ambitions qui n'intéressaient pas toujours la Francee, il ressemblait, à maints égards, plus à un mercenaire qu'à un soldat citoyen. « Il n'est point d'armée, disait Voltaire, où la désertion soit plus fréquente que dans les armées françaises, soit inquiétude naturelle de la nation, soit espérance d'être mieux traité ailleurs. » Pendant le siége de Madras par Lally, deux cents déserteurs français passèrent dans le fort Saint-George; c'était la dixième partie de l'armée.

Ce fut plus tard, et pendant le siége de Pondichéry, que Martin suivit ce triste exemple. Il obtint, dans l'armée britannique, le grade de sous-lieutenant, avec la permission de quitter le théâtre de la guerre et de passer dans le Bengale. Sa bonne conduite le fit bientôt nommer capitaine. Envoyé à Lucknow pour lever la carte des environs, il plut au nabab d'Aoud, qui le créa inspecteur de son artillerie : sa faveur devint encore plus grande sous le successeur de ce prince. Non-seulement il lui rendait des services sérieux, mais encore, grâce à son ancien goût pour la physique, il savait l'amuser par d'ingénieuses applications des sciences européennes. Amuser le prince, dans un pays despotique, c'est être digne des plus hautes récompenses : aussi Martin se vit-il bientôt possesseur d'une grande fortune. Lorsque la guerre éclata entre Tippoo-Saëb et les Anglais, il offrit à la Compagnie des Indes un certain nombre de chevaux, et reçut d'elle, en récompense, le grade de colonel. En 1796, il obtint celui de major général. Il était comblé d'honneurs et de richesses, lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1800, âgé de 68 ans. Il laissait un testament écrit par lui le premier jour de cette même année 1800, et couvrant 80 pages de papier.

En voyant ce testament, imprimé par un arrêté du préfet du Rhône, magnifiquement relié en maroquin rouge, doré sur tranche, et déposé à la bibliothèque du conseil d'État, la première pensée qui vient à l'esprit, c'est le contraste qui se trouve entre l'humble naissance de Claude Martin et cette manifestation presque royale de ses dernières volontés. Le fils du tonnelier de Lyon, le pauvre soldat de Pondichéry, protége encore, du fond de son tombeau, la destinée de tous ceux qui lui ont été chers; il allége les souffrances d'une multitude de pauvres dans les contrées les plus diverses; il donne à une foule d'enfants du peuple les moyens d'acquérir, si ce n'est une position semblable à la sienne, au moins les choses nécessaires pour assurer la jouissance de la vie et sa dignité. A mesure qu'on lit ces dispositions, remplies de bonhomie et de bon vouloir, on se sent plus disposé à être moins sévère envers le testateur au souvenir de la faute si grave de sa jeunesse, en faveur du bien qu'il a fait plus tard avec réflexion. On lui pardonne également l'innocente vanité qui se dévoile dans quelques-unes de ses prescriptions. Lui-même s'en justifie, d'ailleurs, par une raison qui a bien quelque poids. Après avoir indiqué de quelle manière les sommes qu'il laisse doivent être converties en établissements charitables : « Je désire, dit-il, que mon nom, comme donateur, soit connu après ma mort. La même ambition peut engager d'autres que moi à créer des établissements charitables, notre espèce étant surtout influencée par l'ambition et par l'amour-propre. J'espère donc qu'on me pardonnera cette idée. En effet, quoique je me sois toujours efforcé, en faisant le bien, de ne pas être déterminé par la vanité, il m'est souvent arrivé de ne pouvoir me défendre d'un sentiment de ce genre. Aussi ai-je toujours encouragé chez les autres la vanité qui les portait à bien faire. Je me flatte qu'on me traitera avec la même indulgence; car je n'ai jamais cherché à augmenter ma fortune que par l'ambition de faire du bien. »

Le testament du major général Martin, écrit en assez mauvais anglais, et fort mal traduit, en plus mauvais français, par des experts de Lyon, comprend 34 articles. Par les 19 premiers, il donne la liberté à toutes les personnes qui ont composé sa maison et leur assure une petite fortune. Dans le 20e, il s'occupe de ses parents lyonnais : il légue à chacun de ses deux frères de père la somme de 120 000 francs; à chacune de ses trois sœurs *de père*, la somme de 90 000 francs; à d'autres membres de sa famille, des sommes moindres, mais au total assez considérables.

Dans les articles 22, 23 et 24, il fait un retour sur lui-même, s'inquiète de la voie qu'il a suivie dans ce monde, et s'efforce d'assurer le salut de son âme. Ému de ces pensées, il déclare que depuis le moment où le tout-puissant créateur lui a départi la raison, il n'a pas cessé d'admirer la sagesse qui a présidé à la création et à l'existence de la terre et des astres innombrables du ciel; qu'il a été élevé dans la croyance d'un régulateur suprême de tout ce qui existe, bienfaisant pour tous, de quelque religion qu'ils puissent être; que cependant beaucoup de doutes à ce sujet ont assiégé son esprit, et qu'il n'a pas cessé de chercher le vrai moyen de mieux honorer le tout-puissant créateur; qu'en conséquence, il s'est efforcé d'étudier les différentes religions; qu'il a reconnu que toutes enseignaient une saine morale, l'adoration d'un seul Dieu, la pénitence des fautes commises, et recommandaient de faire aux autres créatures tout le bien dont on est capable; que quant aux cérémonies de l'Église catholique, dans laquelle il a été élevé, il demande pardon au Dieu tout-puissant de ne les avoir pas suivies; que du moins il s'est toujours efforcé de faire aux autres enfants du même père comme il aurait désiré qu'on lui fît; que toutefois, si l'orgueil, la négligence ou l'avarice, l'ont détourné d'agir suivant ce précepte, il espère se racheter, en quelque façon, de ses torts, par les dispositions suivantes.

Il légue 450 000 francs aux pauvres de Lucknow, de Chandernagor et de Calcutta, les intérêts de cette somme devant leur être distribués en nature par des prêtres catholiques, protestants, musulmans et hindous.

De plus, il légue à la ville de Calcutta la somme de 600 000 francs pour fonder l'institution la plus utile au bien public, ou pour établir une école afin d'élever un certain nombre de pauvres enfants des deux sexes, de les mettre en apprentissage et de les marier. Il ordonne, en

outre, que cette école reçoive le nom de la Martinière, et que, sur une de ses murailles, soit fixée une inscription portant qu'elle a été fondée par le major général Martin, né le ..... janvier 1735, à Lyon, mort le ....., à .....

Enfin, par l'article 25 de son testament, il dispose ainsi qu'il suit :

« Je donne et lègue la somme de 600 000 francs pour être placée à intérêts dans les fonds les plus sûrs de la ville de Lyon, en France, sous la protection du magistrat de cette ville. Cet intérêt servira à établir une institution pour le bénéfice public de cette ville. L'Académie de Lyon décidera quelle est la meilleure institution qui pourra être entretenue avec la somme léguée, et si on ne trouve pas mieux, on suivra l'indication contenue dans l'article 24. L'institution portera également le nom de la Martinière; elle aura une inscription semblable à celle de Calcutta, et sera établie sur la place Saint-Saturnin, où j'ai été baptisé. Tous les ans, on mariera deux jeunes filles, en donnant à chacune 200 livres tournois, et 100 livres pour les dépenses du mariage. Si l'institution est une école, il y aura un sermon et un dîner, tant pour les écoliers et écolières que pour les mariés, et l'on portera un toast en mémoire du fondateur. Une médaille de 50 livres, avec un prix de 200 livres, seront donnés à l'élève qui se sera le mieux conduit pendant le cours de l'année. Il y aura, en outre, un prix de 100 livres pour le second en bonne conduite, et un prix de 60 livres pour le troisième. J'espère que le magistrat de la ville protégera cette institution; et, en cas que la somme ci-dessus allouée ne soit pas suffisante, je donne en addition une somme de 150 000 francs. Un de mes parents mâles, résidant à Lyon, pourra être fait administrateur et exécuteur testamentaire, conjointement avec quelqu'un nommé par le magistrat pour être régisseur de ladite institution. Ces régisseurs doivent avoir une commission économique pour leur peine, prise sur l'intérêt de la somme ci-dessus énoncée. Je donne aussi et lègue la somme de 12 000 francs par an, qui sera remise au magistrat de Lyon, pour libérer autant de prisonniers qu'il sera possible parmi ceux qui sont détenus pour de petites dettes. Cette libération aura lieu le jour anniversaire de ma mort, et l'on aura soin de faire savoir que le major général Martin a donné la somme de 12 000 francs pour libérer de pauvres prisonniers, afin que, si mes administrateurs négligeaient de le faire, quelque personne charitable pût en informer le magistrat de Lyon, et les contraindre à être plus réguliers dans leurs payements. »

Les derniers articles du testament du major général sont consacrés à des dispositions relatives à l'aménagement de ses biens, et aux mesures à prendre après sa mort. Il n'oublie pas ce qui concerne son enterrement. Son corps sera embaumé et placé dans un double cercueil de plomb et de bois. Son tombeau doit être érigé dans sa maison de Lackparra, nommée Constantia. Il sera couvert d'une table de marbre sur laquelle on inscrira : « Le major général » Claude Martin, né à Lyon le ..... janvier 1735, arrivé » dans l'Inde comme simple soldat, mort à ....., le ....., est » enterré dans cette tombe. Priez pour son âme. » Enfin il fonde une rente annuelle de 320 francs pour payer à perpétuité six domestiques chargés de garder ce tombeau.

Cette dernière disposition montre à la fois combien les services des hommes sont peu rétribués dans l'Inde, et quel luxe devait déployer pendant sa vie le fils du tonnelier de Lyon, puisqu'il lui faut encore six serviteurs après sa mort.

La mort seule peut tout à coup révéler l'homme à lui-même et lui apprendre à se connaître. A l'insolent, à l'orgueilleux, elle révèle leur néant : elle les abaisse, elle les rend à leur poussière, et les fait pleurer, gémir, se repentir; elle leur fait haïr jusqu'à leur prospérité passée. Elle rectifie les comptes du riche et lui prouve qu'il n'est qu'un mendiant, un mendiant nu qui n'a de droits qu'au sable qui lui remplit la bouche. Elle présente à la beauté le miroir qui lui montre qu'elle n'est que difformité et pourriture, et la force de le reconnaître. O éloquente, juste, puissante Mort! ce qu'aucun n'eût osé essayer, tu l'as accompli. Celui que le monde entier flattait, tu l'as jeté hors du monde et foulé aux pieds; tu as confondu toutes les grandeurs exagérées, toutes les vanités, toutes les cruautés, toutes les ambitions de l'homme, et tu as recouvert le tout de ces deux petits mots : *Ci-gît*.

Sir WALTER RALEIGH, *Histoire du monde*.

DE L'ÉLECTRICITÉ

ET DU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SUR TERRE ET SOUS MER (1).

I.

Aurait-on pu soupçonner, il y a quelques dizaines d'années, que l'on ferait voyager la pensée avec une vitesse près de laquelle, non-seulement la vitesse des chemins de fer, mais encore la vitesse du boulet de canon, la vitesse même de la terre autour du soleil, serait aussi lente que la vitesse du limaçon qui rampe est lente quand on la compare à la vitesse du cheval de course anglais ou arabe, ou même à la vitesse de l'hirondelle? C'est cependant ce que la télégraphie électrique a réalisé.

Une seconde est plus que suffisante pour transmettre un signal de Paris à Marseille sur les fils électriques. Ce petit intervalle de temps suffirait même pour transmettre ce signal d'un bout du monde à l'autre, sur des fils convenablement disposés.

Rappelons par quelle suite de découvertes scientifiques sur ce merveilleux agent physique, l'électricité, on est parvenu à ce résultat aussi merveilleux en lui-même qu'utile dans la pratique.

Depuis une haute antiquité, c'est-à-dire depuis Thalès, 600 ans avant notre ère, on avait remarqué qu'une substance, connue aujourd'hui sous le nom de succin ou ambre jaune, et que les Grecs nommaient *électron*, jouissait, étant frotté, de la propriété d'attirer les corps légers. C'est une expérience que font maintenant les enfants en frottant un bâton de cire à cacheter ordinaire sur une portion de leur vêtement, et en le présentant à un fil ou à des barbes de plume, qui s'élancent aussitôt vers la cire électrisée. Vers le milieu du dix-septième siècle, Otto de Guericke, l'inventeur de la machine pneumatique, pour opérer plus en grand, fondit une boule de soufre *grosse comme la tête d'un enfant*, et, la faisant tourner sur des pivots avec un coussin qui frottait contre sa surface, produisit un effet bien plus grand, mais toujours limité à l'appareil même. Deux Anglais, Gray et Wheler, voulurent transporter l'effet électrique à distance, et, ayant disposé le long d'une galerie d'une centaine de mètres un fil métallique dont une extrémité touchait la boule de soufre, ils reconnurent que l'effet se transportait jusqu'à l'autre bout du fil, et qu'ainsi on pouvait faire arriver l'électricité à une distance quelconque de son origine. On pouvait donc déjà transmettre un signal à une certaine distance de la machine. Au milieu du siècle dernier, on avait déjà imaginé d'avoir autant de fils que de lettres, et, en faisant passer de l'électricité successivement par chacun de ces fils, on indiquait à un observateur placé dans une pièce autre que celle où était la machine électrique une série de lettres qui constituait une véritable dé-

(1) Voy., sur la télégraphie, sur l'électricité et ses applications, la Table des vingt premières années.

pêche. Un physicien, nommé Lesage, est un de ceux qui, il y a environ un siècle, construisirent avec le plus de soin ce joujou physique qui devait prendre plus tard une si grande importance (1).

Mais la difficulté presque insurmontable d'isoler les fils métalliques et d'empêcher la perte de l'électricité rendait illusoire toute espérance d'atteindre à de grandes distances; car la pluie, l'humidité et mille influences atmosphériques faisaient perdre l'électricité à quelques centaines de mètres de la machine qui l'avait produite.

Tout à la fin du dernier siècle, Volta inventa la pile électrique. Cet instrument, comme la machine à frottement ordinaire, jouit de la propriété de donner de l'électricité; mais, par une particularité dont la théorie nous importe peu ici, le courant électrique parti de la pile, et voyageant le long d'un fil métallique, n'éprouve presque aucune déperdition en franchissant à ciel ouvert, et porté sur des poteaux, des intervalles de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers de kilomètres, et cela avec une telle rapidité qu'au moment même où on lance le courant à Paris, il arrive immédiatement à Marseille. Les expériences les plus délicates n'ont pu encore permettre de mesurer, à peine même de constater, cette incroyable vitesse.

Pour fixer nos idées d'une manière bien précise sur la télégraphie électrique, ajoutons qu'en 1819 un physicien danois, Œrsted, trouva que le courant de la pile mettait en mouvement une aiguille aimantée placée sur son trajet. Ampère, en 1820, indiqua ce procédé comme un vrai télégraphe, qu'il appela télégraphe électro-magnétique.

Voici donc la manœuvre très-simple de notre télégraphie.

Une pile électrique, ou pile de Volta, est disposée à Paris au chef-lieu central de la télégraphie de France. Des fils métalliques d'environ quatre millimètres de diamètre partent dans toutes les directions et se tiennent, pour ainsi dire, prêts à transmettre l'électricité à Lille, à Strasbourg, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux et à Nantes. Dans ces diverses localités et dans les villes intermédiaires, des aiguilles aimantées attendent l'électricité envoyée de Paris pour manifester son arrivée par leur mouvement. Ce mouvement de l'aiguille est donc un véritable signal transmis de Paris. Qui croirait que ce seul indice peut fournir un alphabet tout entier? C'est pourtant là le plus usité et le plus sensible de tous les télégraphes, et il est si exclusivement usité en Angleterre, qu'il en a pris le nom de « système anglais. »

Mais, dira-t-on, avec une aiguille dont la pointe peut marcher à droite, à gauche, ou être en repos, comment pourra-t-on reproduire un nombre suffisant de lettres?

Voici l'opération :

Un mouvement à droite de l'aiguille sera, par exemple, la lettre E, un mouvement à gauche sera la lettre A, un mouvement à droite et un mouvement à gauche seront la lettre C; posons encore qu'un mouvement à droite et deux mouvements à gauche représentent la lettre F, que deux mouvements à droite et deux mouvements à gauche représentent la lettre N, et enfin que deux mouvements à gauche et trois mouvements à droite indiquent la lettre R, tout le monde verra que, pour envoyer en dépêche le mot FRANCE, il faudra faire faire à l'aiguille : 1° un *à droite* et deux *à gauche*, 2° deux *à gauche* et trois *à droite*, 3° un *à gauche*, 4° deux *à droite* et deux *à gauche*, 5° un *à droite* et un *à gauche*, 6° enfin un *à droite*.

Il faut avoir vu transmettre ces signaux, et surtout les avoir vu lire à la station où ils sont reçus, pour se figurer la promptitude avec laquelle volent les lettres alphabétiques et les signaux de convention attachés à tel ou tel mouvement de l'aiguille. On ne transmet pas moins de soixante lettres à la minute, et des signaux convenus indiquent de répéter un mot mal écrit ou mal compris. Une sonnerie, dont la détente est mise en mouvement par l'électricité, indique à l'employé stationnaire qu'il doit se préparer à enregistrer une dépêche, et, par le même procédé, il fait savoir à Paris qu'il est à son poste et attentif. La télégraphie française, indépendamment du système anglais, admet un système que tout le monde peut lire et écrire, quoique jusqu'à présent il ne soit pas permis aux particuliers en France, comme cela est permis en Amérique, de correspondre directement entre eux. Les dépêches sont forcément remises aux employés du gouvernement et transmises par eux. Ajoutons que, jusqu'ici, les intérêts les plus graves, soit relatifs aux questions de commerce, soit aux secrets des familles, n'ont encore donné lieu à aucune plainte qui ait en aucune manière compromis l'honneur de « l'administration française. »

Donnons à nos lecteurs un exemple de la transmission alphabétique ordinaire, et supposons qu'un amateur, un chef d'usine, un fabricant, veuille correspondre, soit d'un appartement à l'autre, soit d'un bâtiment à un bâtiment éloigné, soit enfin au travers d'un parc, d'un jardin, ou même d'un village à l'autre, pour transmettre des ordres et éviter les mille allées et venues qu'entraîne souvent la direction des travaux;

On établira, au prix de quelques centaines de francs, deux cadrans portant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et, au moyen d'un échappement ordinaire, l'aiguille aimantée, semblable à celle d'une pendule ordinaire, s'arrêtera successivement sur les lettres de l'alphabet, soit sur le cadran de départ, soit sur le cadran d'arrivée.

Deux piles électriques, chacune du prix de quelques francs, servent aux deux stations prêtes à lancer le courant électrique par des fils portés sur des poteaux. Cela posé, tout enfant sachant lire pourra, en arrêtant l'aiguille du cadran qui est sous ses yeux sur les différentes lettres, reproduire les mêmes lettres sur le cadran de l'autre station, et, par ce procédé très-simple, envoyer et recevoir des dépêches.

Ce procédé, quoique moins expéditif que le système dit anglais, atteint encore, entre les mains des employés de l'administration, une rapidité fabuleuse. Cinq ou six autres systèmes, avec deux aiguilles, avec des impressions chimiques faites par l'électricité, enfin avec des moyens mécaniques qui pointent, qui tracent, ou même qui impriment sur le papier comme la typographie ordinaire, sont encore en usage en Europe et en Amérique. La description de tous ces procédés exigerait un volume entier auquel il faudrait joindre un volume de planches représentant les appareils, aussi simples dans leur principe que compliqués dans les ingénieuses dispositions que la mécanique a su mettre au service de l'industrie (1).

Mais que dirons-nous de la sténographie électrique? Comme le prix de la transmission d'une dépêche se paye par mot, on a vu une dépêche de dix mots composés chacun de cinq lettres donner, de New-York à la Nouvelle-Orléans, plus d'une demi-page de renseignements sur le marché aux grains ou sur le marché aux cotons, indiquant la hausse, la baisse pour chaque qualité, les quantités vendues ou restant en magasin, les arrivages et les commandes présumés tant de l'intérieur que de l'Europe, et enfin les ordres d'achat et de vente, conséquence de l'état du marché et de la bourse dans les deux villes : c'était, à vrai dire, le minimum de signes pour le maximum d'idées représentées; c'était une ligne pour une page entière.

La fin à une prochaine livraison.

(1) Voy. la Lettre *Sur la première idée du télégraphe électrique* (attribuée au père Leurechon, en 1626), t. XV, p. 286; et la première figure d'un cadran de télégraphe électrique, *ibid.*, p. 287.

(1) Voy. la figure représentant le télégraphe électrique de M. Wheatstone, t. XIV, p. 400.

UN DESSIN DE RAPHAEL.



Une Esquisse par Raphaël. — Dessin et gravure de W. Linton.

Cette gravure est le fac-simile d'un dessin ou carton original que possède M. Colnaghi de Londres. Le tableau exécuté, suivant toute apparence, d'après ce dessin, par Raphaël lui-même, fait partie de la collection d'un autre habitant de Londres bien connu comme ayant su obtenir de remarquables succès dans deux carrières qui semblent exiger des qualités fort opposées, celle de poëte et celle de banquier : M. Samuel Rogers a une fortune colossale, et son poëme des *Plaisirs de la mémoire* est classique depuis plus de soixante ans (1). On admire en Angleterre un grand nombre de cartons et de tableaux de Raphaël : l'Italie, comme un héritier appauvri, vend ce qui faisait sa gloire et ce qu'elle

(1) Ce poëme a paru en 1792. Parmi les autres poésies de M. Samuel Rogers que l'on estime le plus, on met au premier rang : *le Voyage de Colomb*, publié en 1812, *Jacqueline* (1818), *la Vie humaine* (1819), et *l'Italie* (1822).

n'est plus en état de produire; il est heureux pour elle que ses artistes immortels aient beaucoup peint à fresque; encore n'est-ce plus une garantie absolue contre les séductions étrangères. En se dépouillant de ses chefs-d'œuvre, on peut dire que l'Italie les enlève à l'admiration et au plaisir du monde entier, à l'exception des îles Britanniques dont l'on ne va guère visiter les palais. Et, ces riches demeures fussent-elles même plus facilement et plus agréablement accessibles, quelle différence n'y aura-t-il point toujours entre les peintures italiennes transportées, exilées, encadrées sur ces sombres parois des maisons anglaises, et ces mêmes œuvres contemplées comme autrefois à leur place, dans le noble cadre de l'architecture romaine, toscane ou vénitienne, sous la lumière éclatante du sol qui les a inspirées! Est-ce un rêve d'espérer qu'un temps viendra peut-être où, grâce à la rapidité et au bon marché des moyens de voyager, grâce aussi à un esprit de paix et de concorde plus ferme et plus stable, l'Europe pourra dire : « L'Italie est notre musée, notre galerie : d'un commun accord nous devons la respecter. »

SUR LES HERBORISATIONS ET LES HERBIERS.

Voy. p. 134.

III. DU CLASSEMENT DES PLANTES EN HERBIER, ET DE LEUR CONSERVATION.

Le papier, de même qualité que celui qui est employé pour sécher les échantillons, peut aussi servir pour la conservation des plantes en herbier; mais généralement on fait choix d'un papier plus fort, plus fin et blanc, toujours cependant *non collé*. Son format doit être à peu près le même que celui des feuilles destinées à la dessiccation.

On place avec précaution entre les deux feuillets du papier la plante desséchée, on recouvre la feuille d'un simple feuillet ou d'une feuille entière, qui servent à absorber l'humidité de la plante, s'il en reste encore. L'échantillon, dans la feuille où il a été placé, est tantôt laissé libre, tantôt fixé par différents moyens. Ces moyens consistent à coller sur le papier les principaux organes, ou bien à les fixer au moyen de petites bandelettes de papier dont on colle les deux extrémités contre le papier de la feuille, en les faisant passer par-dessus l'organe, qu'elles servent ainsi à contenir : ce dernier procédé laisse intacte la plante elle-même, et permet au besoin de la retirer du papier sans déchirer ses parties, si cela devient nécessaire, soit pour l'étude, soit pour tout autre motif.

Dans un grand herbier, on laisse généralement les plantes libres; la gomme ou toute autre colle ont l'inconvénient d'attirer des insectes qui pourraient être nuisibles; cependant il est presque indispensable de fixer les algues, par exemple, les fucus, par l'un ou l'autre des procédés que nous avons précédemment indiqués.

Pour prévenir l'action de certains insectes, en particulier des genres *Anobium*, *Scolites*, *Lepismus*, qui occasionnent souvent de grands dégâts dans un herbier, soit qu'ils se nourrissent du papier, soit qu'ils dévorent la plante elle-même, on a coutume de passer la plante dans une dissolution d'esprit-de-vin et de sublimé corrosif (20 grammes de sublimé pour 1 litre d'esprit-de-vin). On plonge la plante rapidement de manière qu'elle n'ait pas le temps de se ramollir dans la dissolution, ou bien, si l'on craint de l'altérer de cette manière, on passe légèrement la dissolution sur ses organes à l'aide d'un pinceau. Pour plus de précaution, on peut en faire autant au papier lui-même.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la manière de récolter les plantes, de les sécher, de les conserver en herbier, ne s'applique pas rigoureusement dans toute espèce de cas : il est une manière particulière de récolter certaines plantes, telles que fucus, varechs, différentes conferves, etc.; de dessécher les plantes grasses, certains champignons, ou de représenter en herbier celles qui ne sont pas susceptibles d'être desséchées; enfin, de conserver les fruits charnus, pulpes, etc. Nous nous réservons de traiter plus tard de chacun de ces sujets en particulier.

L'ordre à adopter pour le classement des plantes dans un herbier peut varier de même que la classification scientifique des plantes. Certains botanistes classent les plantes dans un herbier suivant l'ensemble de leurs affinités, se conformant en cela aux règles posées par la *méthode* dite *naturelle;* d'autres les classent suivant tel ou tel *système artificiel*, c'est-à-dire en prenant pour point de départ et de comparaison un seul ou un petit nombre seulement des organes caractéristiques de la plante; d'autres encore les classent par ordre alphabétique de noms, de genres ou d'espèces; d'autres enfin les classent par régions et suivant l'ordre géographique. Des considérations particulières, auxquelles nous ne nous arrêterons pas, peuvent rendre préférable tel ou tel autre mode de classement. Des botanistes qui ont à leur disposition un grand nombre d'individus et surtout plusieurs doubles de chaque espèce, tranchent cette question relative aux divers modes de classement, en organisant plusieurs herbiers, un par chaque classement.

L'herbier, quel que soit l'ordre que l'on aura choisi, considéré d'une manière générale et simplement dans ses caractères extérieurs, offrira à peu près toujours la même disposition, savoir : des feuilles de papier superposées les unes aux autres, contenant les plantes desséchées; ces feuilles groupées par paquets; chacun de ces paquets recouvert de deux fortes feuilles de carton, liées au moyen d'une corde en croisé; chacun des paquets en particulier contenant, ou toute une famille, ou un genre avec ses espèces, ou même simplement une espèce avec ses variétés d'âge, de climat, de couleur; ou bien l'ensemble des plantes d'une localité; ou enfin celui de tous les noms commençant par la même lettre; etc.

Le tout est disposé dans un casier à compartiments, et chaque compartiment contient un ou plusieurs paquets.

La chambre dans laquelle est conservé l'herbier doit être sèche, bien aérée, et maintenue dans une température moyenne. Une pièce froide est souvent humide, une pièce trop chaude favorise la propagation et le développement des insectes : il faut garder un terme moyen entre ces deux extrêmes. Du reste, de temps à autre, il est prudent de visiter l'herbier, de défaire les paquets, d'examiner le contenu pièce par pièce : cette précaution offre d'ailleurs l'avantage de représenter les objets à la mémoire.

Georges III donna un jour l'ordre de faire condamner, dans son propre parc de Richmond, une porte et un chemin qui servaient de passage aux piétons depuis plusieurs années. Un bourgeois de Richmond, qui trouvait ce passage commode à lui-même et aux autres habitants de sa petite ville, prit fait et cause pour ses voisins; il prétendit que lors même que le passage eût été abusif dans l'origine, il était devenu, par le laps de temps, partie de la voie publique; que la prescription était acquise, et qu'il saurait bien forcer le roi à rouvrir la porte de son parc. Il porta plainte, sans hésiter, devant les tribunaux, et gagna son procès. S'il prenait fantaisie à quelque gouverneur du Louvre ou des Tuileries de fermer au public des promenades ou des passages dont il a joui de tout temps, aurions-nous beaucoup

de bourgeois de Paris qui portassent plainte, et beaucoup de juges qui leur donnassent gain de cause?

AUGUSTE DE STAEL, *Lettres sur l'Angleterre* (1827).

DE L'ÉLECTRICITÉ

ET DU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SUR TERRE ET SOUS MER.

Fin. —Voy. p. 151.

II. TÉLÉGRAPHE SOUS-MARIN.

Nous avons dit qu'une des plus curieuses particularités du courant électrique produit par la pile de Volta, c'était la possibilité de le transmettre à de grandes distances sans une grande déperdition de sa force. Dans les États-Unis on transmet les dépêches à des distances plus grandes que celle de Paris à Marseille : on double ou on triple la distance parcourue au moyen d'appareils auxiliaires; c'est, pour ainsi dire, un relais électrique que le courant primitif met en activité et qu'il substitue à lui-même.

Pour le service des villes, on avait imaginé à Londres, à New-York, à Boston, de conduire les fils électriques sous le pavé des rues, après les avoir enveloppés d'une couche de gutta-percha. En Prusse et dans une partie de l'Allemagne on avait également conduit les fils métalliques sous terre, ce qui avait l'avantage d'éviter les dépôts de givre et de frimas qui, en France, à la fin de 1853, ont mis momentanément hors de service tous les télégraphes électriques. Nous croyons même qu'on reviendra définitivement à cette disposition. Quoi qu'il en soit, un Anglais, M. Brett, eut l'idée hardie de transmettre des dépêches au travers du canal qui sépare la France de l'Angleterre. Son idée, peu accueillie dans sa patrie, trouva en France des appréciateurs mieux disposés à patronner ses tentatives.

On voit dans les bulletins de la Société astronomique anglaise que MM. Arago et Babinet, ainsi que le Bureau des longitudes et l'Institut, considérant au point de vue astronomique l'idée de M. Brett et la détermination géographique des longitudes qui en est la suite, prirent un intérêt actif à la réalisation du projet de l'inventeur anglais. Plusieurs personnes, vouées aux intérêts de la science, n'épargnèrent aucune démarche en faveur de cette entreprise, réputée alors aussi chimérique que la découverte du nouveau monde paraissait hasardeuse au temps de Christophe Colomb. La France peut ainsi réclamer une large part dans l'établissement du télégraphe sous-marin. Après beaucoup d'incertitudes, de délais, d'embarras financiers, un simple fil métallique recouvert de gutta-percha fut établi entre la côte d'Angleterre et la côte de France. Ce fil avait plus de trente kilomètres de longueur, et sa fragilité était telle qu'on ne pouvait guère espérer de le voir fonctionner pendant longtemps. Par un bonheur inespéré, les dépêches purent être transmises pendant quelques minutes de la côte britannique au continent. C'était peu de chose au point de vue pratique, mais au point de vue théorique c'était tout. Aussitôt une puissante compagnie s'organisa; le fil de M. Brett, dont l'effet avait été décisif, fut remplacé par un puissant câble plus gros que le bras et cerclé de vigoureux fils de fer. Ce câble contenait dans son intérieur quatre fils de cuivre enveloppés de gutta-percha et de goudron, et capable de résister aux efforts de la mer et aux attaques fortuites des habitants de l'élément liquide, ainsi qu'aux déperditions résultant nécessairement de la longueur des fils et du milieu qu'il traversent. Depuis plus de trois ans, cet appareil transmet aux journaux de Londres les nouvelles de l'Europe avec une fidélité et une rapidité qu'aucun autre moyen n'aurait pu faire espérer. Un second câble électrique a été établi entre Douvres et Ostende, mettant ainsi l'Angleterre une deuxième fois en communication avec l'Europe par les télégraphes électriques de la Belgique. Enfin tout récemment un troisième câble, partant du point de l'Angleterre situé vis-à-vis de la Hollande, établit une troisième communication entre Londres, la Haye et Amsterdam. D'autres tentatives moins heureuses, mais qui cependant ont eu un succès temporaire, ont relié momentanément l'Irlande à la métropole.

Pour ne rien omettre, nous dirons que la baie fluviatile qui sépare New-York de New-Jersey a été depuis longtemps franchie télégraphiquement par le même procédé, quoique dans une étendue beaucoup moindre. L'audace entreprenante des citoyens des États-Unis nourrit encore l'espérance de faire traverser l'Atlantique à un câble gigantesque qui mettrait l'Europe et l'Amérique, séparées par plusieurs milliers de kilomètres, à une demi-seconde de temps pour la transmission des dépêches. L'opinion des hommes compétents dans cette branche de la science place cette entreprise au même rang que la direction des aérostats et les autres impossibilités mécaniques que l'activité de l'esprit humain cherche sans espoir de succès.

Un passage télégraphique sous-marin, dirigé par les îles nord de l'Angleterre, le Groënland et le Labrador américain, semble n'offrir rien d'impossible. Certainement la communication, sauf l'immensité des distances, est possible, on peut dire même assurée, entre l'ancien et le nouveau monde, par la Russie, le détroit de Behring, l'Amérique russe, l'Amérique anglaise, l'Orégon, la Californie et les États-Unis.

Pour nous renfermer dans les projets en voie d'exécution, disons qu'une ligne électrique partant d'un point de l'Italie voisin de la France est sur le point d'atteindre la Corse, la Sardaigne et les possessions françaises d'Afrique, dans le voisinage de Tunis. Les sondages de la Méditerranée, les distances connues et l'expérience faite dans la mer d'Allemagne, ne permettent pas de douter du succès. Cette ligne doit atteindre plus tard l'Égypte et l'empire anglais des grandes Indes.

D'intéressantes considérations politiques, commerciales, astronomiques même, naissent d'elles-mêmes à la pensée de cette communication instantanée, établie entre des points si distants du globe. Mais il est un sentiment qui domine tous les autres : c'est celui de l'admiration pour cette puissance de l'esprit humain, s'appuyant sur la science, sur l'industrie et sur la civilisation, et parvenant à des résultats que l'imagination même la plus fantastique des contes de fées n'aurait pu concevoir.

LE FAUX LIGNON.

Voy., sur d'Urfé et sur le roman d'*Astrée*, notre tome IX (1841), p. 268 et suiv.

Tous nos lecteurs connaissent de nom la rivière sur les bords de laquelle Honoré d'Urfé a placé la scène de son célèbre roman d'*Astrée*. Pour beaucoup de personnes, cependant, le *doux coulant* Lignon, dont les ondes reçurent le berger Céladon dans son désespoir amoureux, n'a pas plus de réalité que le fleuve du Tendre de Mlle de Scudéry. C'est une erreur d'où les aurait tirées la lecture du roman d'Honoré d'Urfé, si elles avaient eu le courage de l'entreprendre; et peut-être y auraient-elles trouvé quelque plaisir, en dépit de la réputation d'ennui qu'on lui a faite. Quoi qu'il en soit, le théâtre de ce roman est très-réel ; les personnages seuls sont fictifs, sinon tout à fait imaginaires. La description des lieux est parfaitement exacte, comme on en peut juger par le début du livre :

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forests, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules; car estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et scituées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ny orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes, mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours, aussi bien que *douteux en sa source*, va serpentant par ceste plaine, depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmasel jusques à Feurs, où Loire, le recevant et luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan (1). »

Telle est, en effet, la plaine du Forez, à l'ouest de Lyon, où Honoré d'Urfé a installé ses bergers incomparables.



Château du Lignon, à quatre kilomètres au midi de Monistrol (Haute-Loire). — Dessin de Champin.

Seulement, on voit que du temps de notre auteur on donnait le même nom aux deux rivières distinctes qui, partant l'une de Chalmasel, l'autre de Cervières, viennent se joindre dans la charmante vallée de Boën, avant d'aller se perdre dans la Loire au-dessous de Feurs; de là vient qu'il dit le Lignon *douteux en sa source*. Aujourd'hui le doute n'existe plus, car l'une de ces deux rivières est appelée Auzon.

Ceux qui visitent ce lieu conviennent qu'il était difficile de choisir un site plus ravissant; mais il n'est pas très-aisé d'aborder cette oasis, perdue dans une plaine aride, et fort peu connue même des gens du voisinage. Il faut craindre en allant à sa recherche de se tromper de direction. Il est d'autant plus facile de se fourvoyer, qu'il existe presque dans le même pays une autre rivière appelée Lignon, se jetant également dans la Loire, et beaucoup plus connue du vulgaire à cause de sa proximité de Saint-Étienne. C'est ce qui explique le passage suivant de Jean-Jacques Rousseau : « Je me rappelle, dit-il, qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car, parmi les romans que j'avais lus avec mon père, l'*Astrée* n'avait pas été oubliée, et c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, et, tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges, et qu'on y travaillait fort

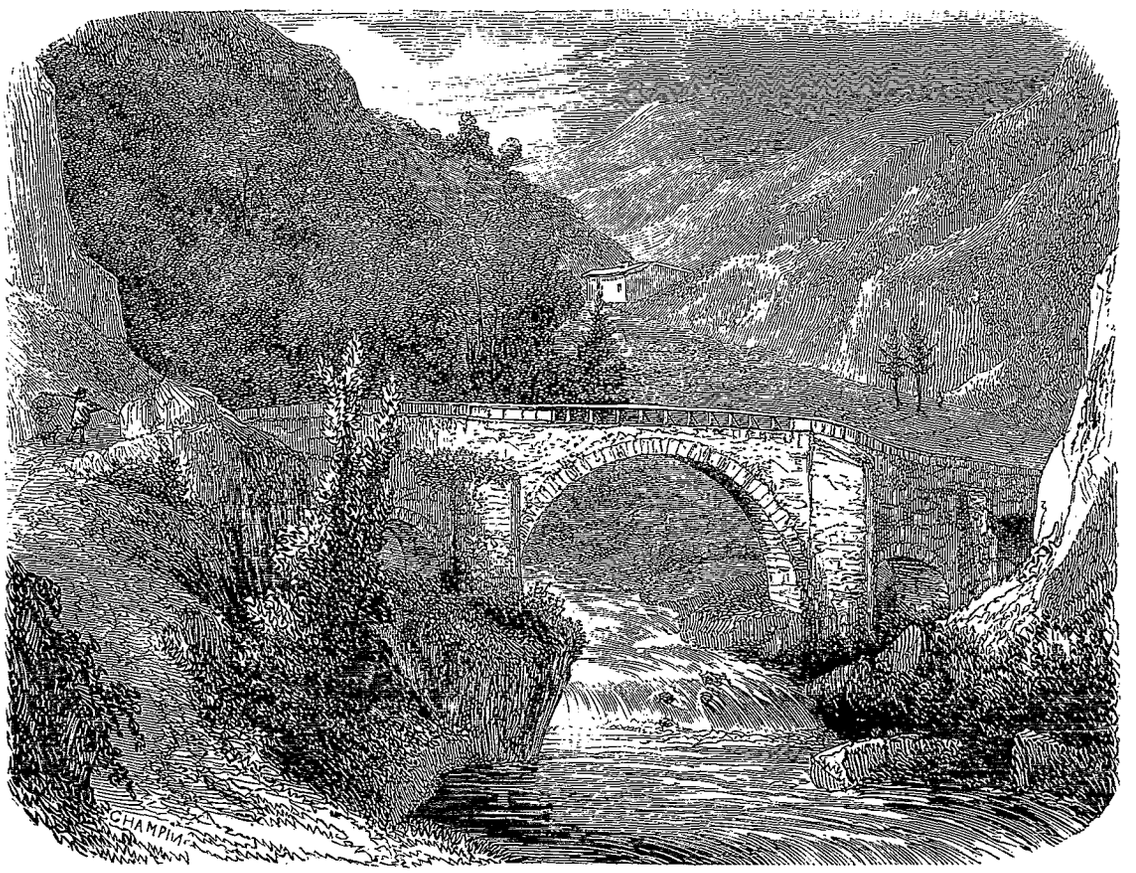
(1) L'*Astrée*, t. Ier, p. 1.

bien en fers. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanesque, et je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier. »

Le nom de Saint-Étienne, comme on voit, porta malheur au vrai Lignon, qui fut ainsi privé d'un grand honneur et d'un souvenir historique.

Il n'est pas surprenant que l'hôtesse de Rousseau se soit trompée à cet égard, lorsqu'on voit les enfants du pays eux-mêmes, et les plus *lettrés*, faire la même confusion. Ainsi un spirituel critique de notre temps avait sans doute en vue le faux Lignon, lorsqu'il écrivait, dans un style qui n'appartient qu'à lui, cet éloge singulier du petit et fangeux ruisseau qui traverse Saint-Étienne : « Deux voyageurs se rencontrent..... l'un trempe son arme dans le Furens (1), l'autre boit les eaux du Lignon! Ils ont raison l'un et l'autre : le Furens et le Lignon, le fleuve homicide des fabricants d'armes et le ruisseau amoureux de l'*Astrée*, c'est le même fleuve (2). »

Au reste, les bords du faux Lignon ne sont pas non plus sans beautés; mais ce sont des beautés d'un autre genre que celles qu'on trouve sur le vrai Lignon. Au lieu de verdoyants vallons, on n'y rencontre que des sites âpres et accidentés, qui n'auraient guère convenu aux pastorales d'Honoré d'Urfé. En outre, à la différence de cette dernière rivière, qui naît et meurt dans l'arrondissement de Montbrison, département de la Loire, le faux Lignon naît et meurt dans l'arrondissement d'Issengeaux, département de la Haute-Loire. Ce dernier prend sa source au midi de Tence, se dirige vers cette ville, qu'il traverse en suivant une direction nord, poursuit son cours au nord-est, passe à peu de distance au nord d'Issengeaux, en un lieu où les sinuosités de la rivière forment une petite presqu'île ou *enceinte*, qui donne son nom à un pont situé sur la route de Montfaucon, et dont on trouve ici le croquis; de là il se dirige au nord vers la Loire, où il va se perdre, à une lieue environ au midi de Monistrol (1), après avoir laissé son nom à un château voisin du confluent, dont nous donnons également une vue.



Pont de l'Enceinte, sur le Lignon, à quatre kilomètres au nord-est d'Issengeaux (Haute-Loire). — Dessin de Champin.

Nous aurions bien voulu rapporter ici quelques faits historiques particuliers à ce pays; mais avant d'arriver à la dernière étape, où nous nous proposions de les recueillir, il nous arriva un événement qui nous fit oublier notre projet, et nous fit même repentir pendant quelques instants de la curiosité qui nous avait attirés dans ce lieu. Nous avions voulu voir par nous-mêmes la rivière qui porte un si grave préjudice moral au véritable Lignon, et nous faillîmes y trouver la mort. C'était le 8 octobre 1853; nous nous trouvions dans la diligence du Puy à Saint-Étienne. Arrivés sur le petit pont qui est au bas du château du Lignon, et près du confluent de la rivière du même nom et de la Loire, un des chevaux fit un faux pas, et fut culbuté de l'autre côté du parapet. Pendant un moment, qui nous parut long comme un siècle, la pauvre bête se trouva suspendue dans l'espace, retenue par les liens qui l'atta-

(1) Le véritable nom du ruisseau de Saint-Étienne est Furan (*Furanus*); mais, depuis quelques années, les amateurs d'étymologies ont trouvé plus convenable d'écrire *Furens*. Malheureusement ce nom moderne jure avec le caractère pacifique de ce pauvre ruisseau, si peu *furieux*, que les habitants ne lui ont pas même laissé son lit, le contraignant à passer dans un étroit canal qu'ils lui ont pratiqué sous leurs maisons.

(2) Jules Janin, *Voyage en Italie*, p. 32.

(1) Ces noms de *Monistrol* et de *Montfaucon*, qui ont quelque ressemblance avec celui de *Montbrison*, ont peut-être contribué à augmenter la confusion des deux Lignon.

chaient à la voiture, qu'elle menaçait d'entraîner dans le précipice..... Nous respirions à peine, n'osant descendre de la voiture, à cause de l'étroitesse du pont, lorsque le conducteur et le postillon se précipitèrent vers la bête, armés de leurs couteaux, et coupèrent les harnais. Le malheureux cheval alla se briser au fond du ravin, et grâce à ce sacrifice nous fûmes sauvés. Nous descendîmes immédiatement de voiture, et, tout en gravissant la côte qui, de l'autre côté du pont, conduit à Monistrol, nous pûmes, encore tout émus, juger du danger que nous venions de courir.

CHANNING.

Channing, l'un des moralistes les plus éloquents de notre siècle, est né, le 7 avril 1780, à Newport, dans l'État de Rhode-Island (États-Unis d'Amérique). Il suivit avec de grands succès les cours de l'université de Cambridge en Massachussetts. En 1803, il fut choisi comme pasteur par une église dissidente de Boston qui se nomme « la Société chrétienne de la rue de la Fédération. » Il avait alors vingt-trois ans; jusqu'à sa mort, en 1842, il exerça ce modeste ministère qu'il éleva à la hauteur des apostolats les plus dignes de mémoire. Pendant le cours entier de son existence il ne cessa de poursuivre avec un zèle admirable le but qu'il s'était proposé dès sa jeunesse, celui de contribuer à l'amélioration morale et intellectuelle du peuple. Il eut cet inappréciable bonheur que son talent, on peut dire son génie, fut à la hauteur de sa tâche. Il sut faire comprendre et aimer ses enseignements, soit dans le cercle de ceux qui partageaient plus particulièrement sa foi religieuse, soit dans ces assemblées publiques, si fréquentes aux États-Unis, où il s'adressait à de nombreux auditeurs appartenant à des communions différentes et en grande partie à la classe la moins fortunée. Ses écrits répandus par milliers ont été lus avec avidité et avec enthousiasme en Amérique et en Angleterre. Des remercîments, des effusions de reconnaissance, lui étaient adressés par les ouvriers de tous les pays où l'on parle la langue anglaise. Il ne cherchait point à dissimuler combien ces libres témoignages de sympathie et d'estime le rendaient heureux. Un de ses biographes raconte qu'un jour où il venait de recevoir une adresse de l'institut ouvrier de Slaithwaite dans le Yorkshire, on vit un éclair de joie briller dans ses yeux, et on l'entendit murmurer d'une voix émue et vibrante : « Oui, ceci est vraiment de l'honneur, c'est de l'honneur! » Une lettre de félicitation qu'un des plus puissants monarques de l'Europe lui avait écrite était arrivée quelques instants auparavant : elle était devant lui sur sa table; et il s'en fallait de beaucoup qu'elle eût excité en lui un pareil mouvement de sensibilité.

Les secrets éléments de la force et de l'influence de Channing étaient, avec sa foi en Dieu et en la vie future, son amour et son estime sincères pour ses semblables. Il avait toujours présent à la pensée que les imperfections, les faiblesses, les vices, l'ignorance, sont des obscurités, des nuages que notre libre volonté doit et peut dissiper, tandis qu'elles ne sauraient jamais étouffer et détruire en nous l'essence supérieure, l'âme, l'être immortel. Dans cette confiance, il ne connaissait ni le découragement, ni la haine, ni le mépris. Sa parole constante était : « Éclairez votre intelligence, élevez votre âme! » Un esprit fortifiant, généreux, respirait dans tous ses discours. En l'écoutant et en le lisant, on se sentait relevé, ennobli, disposé à grandir en raison et en bonté. Il nous est impossible de reproduire dans notre cadre étroit des passages assez considérables de ses enseignements pour donner une idée complète de leur valeur nous espérons toutefois que quelques extraits suffiront pour montrer à nos lecteurs que notre admiration pour Channing n'est point au-dessus de la grandeur de la mission morale qu'il a remplie (1).

TOUT HOMME EST GRAND DANS TOUTE CONDITION.

L'homme est grand, naturellement et par lui-même, dans toute condition, quels que soient sa place, son état, sa fortune, sa renommée. C'est la faiblesse de nos yeux qui seule le fait petit. Toute distinction extérieure devient insignifiante devant la grandeur de sa nature.

L'intelligence, la conscience, l'amour, la connaissance de Dieu, le sentiment du beau, l'action sur soi-même, sur la nature extérieure et sur ses semblables, ce sont des biens qui appartiennent à tous les hommes, au pauvre aussi bien qu'au riche, et ce sont de glorieuses prérogatives; c'est la mauvaise habitude de déprécier ce qui est commun à tous qui nous les fait considérer comme étant de peu de valeur; et toutefois, dans l'âme comme dans la création extérieure, c'est ce qui est commun qui est le plus précieux. La science et l'art peuvent, par exemple, inventer de brillants éclairages pour les appartements du riche; mais tout cela est pauvre et sans valeur en comparaison de la lumière commune que le soleil nous envoie par toutes nos fenêtres, qu'il verse avec libéralité et sans préférence sur la colline et dans la vallée, de cette lumière qui embrase chaque jour l'orient et l'occident. Il en est de même et des lumières communes de la raison, et de la conscience, et de l'amour; tout cela a plus de prix que les qualités extraordinaires qui ont fait la célébrité de quelques hommes.

Ne ravalons pas cette nature qui est commune à tous les hommes, car nulle pensée ne peut en mesurer la grandeur. C'est l'image de Dieu, l'image même de l'infini, car on ne peut assigner de limite à son développement. Celui qui possède les divines facultés de l'âme est un être grand, quelle que soit la place qu'il occupe. Vous pouvez le couvrir de haillons, le murer dans un cachot, l'enchaîner au travail de l'esclave, il sera toujours grand. Vous pouvez lui fermer vos maisons, mais Dieu lui ouvre les demeures célestes. Les hommes véritablement grands se trouvent partout, et il n'est pas facile de dire quelle condition en produit le plus grand nombre. La vraie grandeur n'a rien de commun avec la sphère qu'on occupe. Elle ne tient pas à l'action extérieure, non plus qu'à l'étendue des effets produits. L'homme le plus grand peut n'avoir qu'une très-faible influence. Peut-être que les plus grands de notre cité nous sont tout à fait inconnus.

La grandeur de caractère consiste tout entière dans la force, c'est-à-dire dans la force de la pensée, du principe moral, de l'amour, et on peut la rencontrer dans les conditions les plus humbles de la vie. Un homme élevé pour un métier obscur, assiégé par les besoins d'une famille qui grandit, peut, dans son étroite sphère, voir plus clair, mieux discerner, juger plus sagement, et, dans une situation difficile, avoir plus de décision, plus de présence d'esprit, que tel individu qui, à force d'études, a entassé d'immenses trésors de connaissances; il a donc plus de grandeur véritable. Tel qui ne s'est jamais écarté de sa demeure de plus de quelques milles, comprend mieux la nature humaine, découvre les motifs et pèse les caractères avec plus de sagacité que tel autre qui a parcouru le monde et s'est fait un nom par le récit de ses voyages.

La force de la pensée est la mesure de la grandeur intellectuelle, comme la fermeté des convictions est la mesure de la grandeur morale, du plus noble des dons faits à l'humanité, de la plus brillante manifestation de la divinité.

(1) Récemment plusieurs écrits de Channing ont été traduits par M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut, sous le titre d'*Œuvres sociales*. C'est à cette traduction, très-fidèle, que nous empruntons les extraits qui suivent.

QUEL EST L'HOMME LE PLUS GRAND ?

L'homme le plus grand est celui qui choisit le juste avec une invincible résolution, qui résiste aux plus terribles tentations intérieures et extérieures, qui porte gaiement les plus lourds fardeaux, qui est le plus calme dans la tempête, qui se rit des menaces et des regards irrités; celui dont la confiance en la vérité, en la vertu, en Dieu, est inébranlable; est-ce là une grandeur d'apparat, et est-il probable qu'on en rencontre de moins nombreux exemples dans les rangs les plus pauvres que dans une condition élevée ?

Les luttes entre la raison et la passion, les victoires remportées par le principe moral et religieux sur le cri pressant et presque irrésistible de l'intérêt personnel, les sacrifices si pénibles faits au devoir, l'abandon d'une affection profondément enracinée et des plus chères espérances du cœur, tout cela est invisible; les consolations, l'espoir, la joie et le calme d'une vertu déçue, persécutée, insultée, abandonnée, les voit-on davantage ? Non, sans doute, et c'est ainsi que les plus beaux exemples de la véritable grandeur de la vie humaine échappent complétement à nos regards. Devant nous, près de nous peut-être, dans la plus humble famille, l'acte le plus héroïque s'achève en silence, le plus noble projet est médité avec amour, le plus généreux sacrifice est accompli, sans même que nous nous en doutions.

Oui, je crois sincèrement que cette grandeur se trouve surtout chez la multitude, chez ceux dont le nom n'a jamais de retentissement. Est-ce chez le peuple ou chez les heureux du monde que vous trouverez le plus de peines supportées avec un mâle courage, le plus de vérité sans fard, le plus de confiance religieuse, le plus de cette générosité qui offre ce qui est le nécessaire même pour le donateur, enfin la plus sage appréciation de la vie et de la mort?

Et même, en ce qui touche l'influence sur nos semblables, influence qu'on regarde comme une autre prérogative des classes élevées, je crois que la différence qui existe entre l'homme obscur et l'homme placé en évidence est bien faible.

L'influence ne doit pas se mesurer par son étendue, mais par sa nature. Un homme peut répandre au loin son esprit, ses sentiments et ses opinions; mais si son esprit est bas, il n'y aura en tout cela nulle grandeur.

Est-il une plus noble influence que celle qui agit sur le caractère? et celui qui l'exerce n'accomplit-il pas une grande œuvre, quelque étroite ou obscure que soit la sphère où il vit?

Le père et la mère qui, dans leur pauvre maison, éveillent dans l'esprit d'un seul de leurs enfants l'idée et l'amour de la parfaite bonté, qui font naître en lui une force de volonté capable de résister à toutes les tentations, et lui apprennent à tirer profit des luttes de la vie, ceux-là surpassent en influence un César rompant le monde à sa domination. Leur œuvre n'est pas seulement plus élevée par sa nature; qui sait s'ils n'accomplissent pas une œuvre plus grande que celle du conquérant, même quant à l'étendue? Qui sait si cet être auquel ils inspirent des principes saints et désintéressés ne les communiquera pas au loin, et si cette influence dont ils furent l'origine cachée n'ira pas, en s'élargissant, améliorer une nation, et le monde entier? *La suite à une autre livraison.*

LES HOMMES DE COULEUR.

Le mélange de la race blanche et de la race noire a amené des générations d'hommes désignés dans nos colonies sous le nom général d'*hommes de couleur;* mais ceux-ci se divisent en un grand nombre de groupes, selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de la souche noire. Chacun de ces groupes forme, parmi les hommes de couleur, une véritable famille qui a son nom particulier. Comme on retrouve fréquemment ces noms dans les récits de voyages, il n'est pas sans intérêt de connaître au juste leur signification.

M. Moreau de Saint-Méry a imaginé, pour cela, un moyen artificiel.

Il suppose que l'homme est composé de cent vingt-huit parties, blanches chez les blancs, noires chez les nègres, et établit que l'on est plus près ou plus loin de l'une ou de l'autre couleur, selon qu'on est plus proche ou plus éloigné du terme soixante-quatre qui leur sert de moyenne.

D'après ce système, tout homme qui n'a pas huit parties de blanc est réputé noir. Depuis ce point jusqu'au blanc, il y a neuf groupes, qui sont le *sacatra,* qui vient immédiatement après le noir, le *griffe,* le *marabout,* le *mulâtre,* le *quarteron,* le *métis,* le *mamelouk,* le *quarteronné,* le *sang-mêlé.*

Lorsque le *sang-mêlé* s'unit à la race blanche, la génération qui naît de lui échappe définitivement à l'élément nègre, et elle est considérée comme dépouillée de toutes les parties de sang noir qui rattachaient encore ses pères à l'Afrique; cependant les colons prétendent que l'on retrouve certaines traces de son origine, particulièrement aux ongles, où l'on peut remarquer une ligne brune qui ne s'aperçoit point chez les hommes de la race blanche lorsqu'elle est sans mélange.

OSBORNE, DANS L'ILE DE WIGHT.

Le château d'Osborne, dans l'île de Wight, est le séjour d'été de la reine Victoria. En Angleterre on l'appelle sa *Résidence marine.* C'était encore, en 1844, la propriété de lady Isabella Blackford. La reine prit d'abord le château à loyer, puis l'acheta et le fit agrandir. Aujourd'hui Osborne est un des plus beaux palais du monde. De ses fenêtres et de ses terrasses, la vue s'étend au loin sur la mer, du côté de Portsmouth et de Spithead. La scène est constamment animée : des bateaux à vapeur se croisent entre Hyde et Cowes; les pêcheurs font mille évolutions, et de grands navires aux vastes étages de voilures gonflées sillonnent la plaine liquide que les mouettes rasent de leurs blanches ailes. Derrière le palais sont des jardins, un beau parc et un bois où l'art a ménagé des sites délicieux. Au delà est une ferme de 424 ares. Le prince Albert, dont on connaît les goûts agricoles, se plaît à y faire des expériences que peut seule permettre une grande fortune. Le choix de cette belle solitude, sur le rivage de la mer, a été applaudi par le peuple anglais. On se plaît à supposer que la reine, dans cette paisible retraite, au milieu d'une riante nature, est à l'abri des soucis de Saint-James et des obsessions de la cour. On aime à penser qu'elle y vit en repos comme une bonne mère de famille, et qu'elle y est presque aussi heureuse et calme que la femme d'un riche marchand de la Cité; car, à l'opposé des idées qu'on se faisait jadis du bonheur des rois, on les plaint aujourd'hui d'être entourés de bruit, de pompe et d'éclat, et leur destinée ne paraît digne de quelque envie qu'autant qu'elle cherche à se rapprocher de plus en plus de la vie honnête et obscure des plus modestes citoyens. On s'inquiète peu de savoir si la reine d'Angleterre a le génie politique d'Élisabeth; à quoi bon? Ce serait peut-être un malheur pour elle et pour la nation anglaise. Le gouvernement n'est point sur le trône; il est dans le parlement. Ce que l'on apprécie dans Victoria, ce sont ses vertus privées, son culte du foyer domestique, son goût des plaisirs simples; les artistes savent qu'ils ne répondent jamais

mieux aux désirs du public que lorsqu'ils la représentent entourée de ses enfants et accompagnée de son époux.

A travers la forêt il mène sa compagne.
Des fruits et quelques mets que la ferme a fournis,
Posés près d'un ruisseau, sur les gazons fleuris,
Leur procurent sans frais un repas délectable;
Ni remords ni soucis n'approchent de leur table.
Tout rit à leurs regards, et ce commun bonheur
Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur.
Il semble que pour eux, sous ces ombres propices,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

CASTEL.

MANOMÈTRES.

Voy. p. 102.

MANOMÈTRES A DIAPHRAGME ET PISTON DIFFÉRENTIEL. — La figure 6 représente le manomètre à diaphragme et piston différentiel, dans lequel l'équilibre, toujours réalisé par la pression d'une colonne de mercure, s'obtient toutefois autrement que dans les instruments précédents. Le tube *tt*, dont une partie seule est figurée dans la coupe que nous donnons, débouche librement à l'air à sa partie supérieure. Dans le bas, il communique à une cuvette pleine de mercure dont le fond est fermé d'un disque *m* en caoutchouc vulcanisé, fortement pressé par son rebord entre les deux pièces *a* et *b*, par le moyen des boulons à vis *dd*, de manière à former un joint imperméable. Au-dessous du disque de caoutchouc presse un piston *cc*, dont la partie supérieure est une large rondelle, et qui peut se mouvoir verticalement. L'extrémité inférieure de ce piston repose elle-même sur un second disque *n* en caoutchouc, disposé comme le premier, et au-dessous duquel la pression de la chaudière est transmise par le tuyau recourbé *t't'*. Le piston mobile est d'ailleurs, au moyen de l'ouverture *o*, en communication permanente avec l'atmosphère.

Lorsque la vapeur vient presser sur le bas du piston, par l'intermédiaire du disque de caoutchouc *n*, cette pression se transmet à la rondelle supérieure, diminuée dans le rapport des surfaces. Celle-ci se soulève légèrement, et

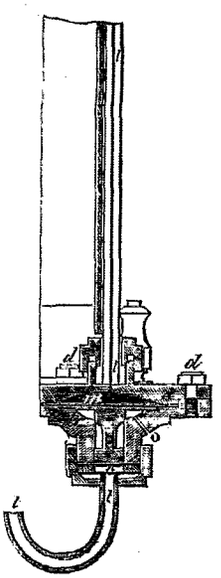


FIG. 6.

une partie du mercure poussé par le disque de caoutchouc *m* entre dans le tube *tt*, et fait équilibre à la pression transmise. D'après les dimensions ordinairement adoptées, il suffit, pour chaque atmosphère de pression, que le piston se relève de quelques dixièmes de millimètre, ce qui fait pénétrer dans le tube vertical une colonne de mercure de 4 à 7 centimètres, suffisante pour l'équilibre. Le caoutchouc est assez élastique pour permettre ces légers déplacements du piston, et les indications de l'appareil sont satisfaisantes.

MANOMÈTRES A RESSORT OU MÉTALLIQUES. — Dans tous les appareils précédents, c'est le soulèvement d'une colonne de mercure qui fait équilibre à la pression de la vapeur. On a essayé d'y suppléer par la résistance d'un ressort, et l'on a établi, d'après cette idée, un manomètre dans lequel la pression de la vapeur, transmise par un piston, courbe un ressort d'acier dont les mouvements sont amplifiés par un système de leviers et signalés par une aiguille. Nous ne décrirons pas cet appareil compliqué et dont l'usage s'est peu répandu.

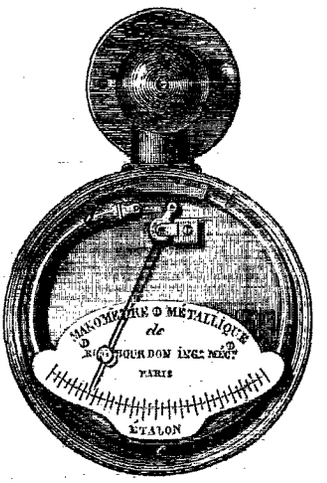
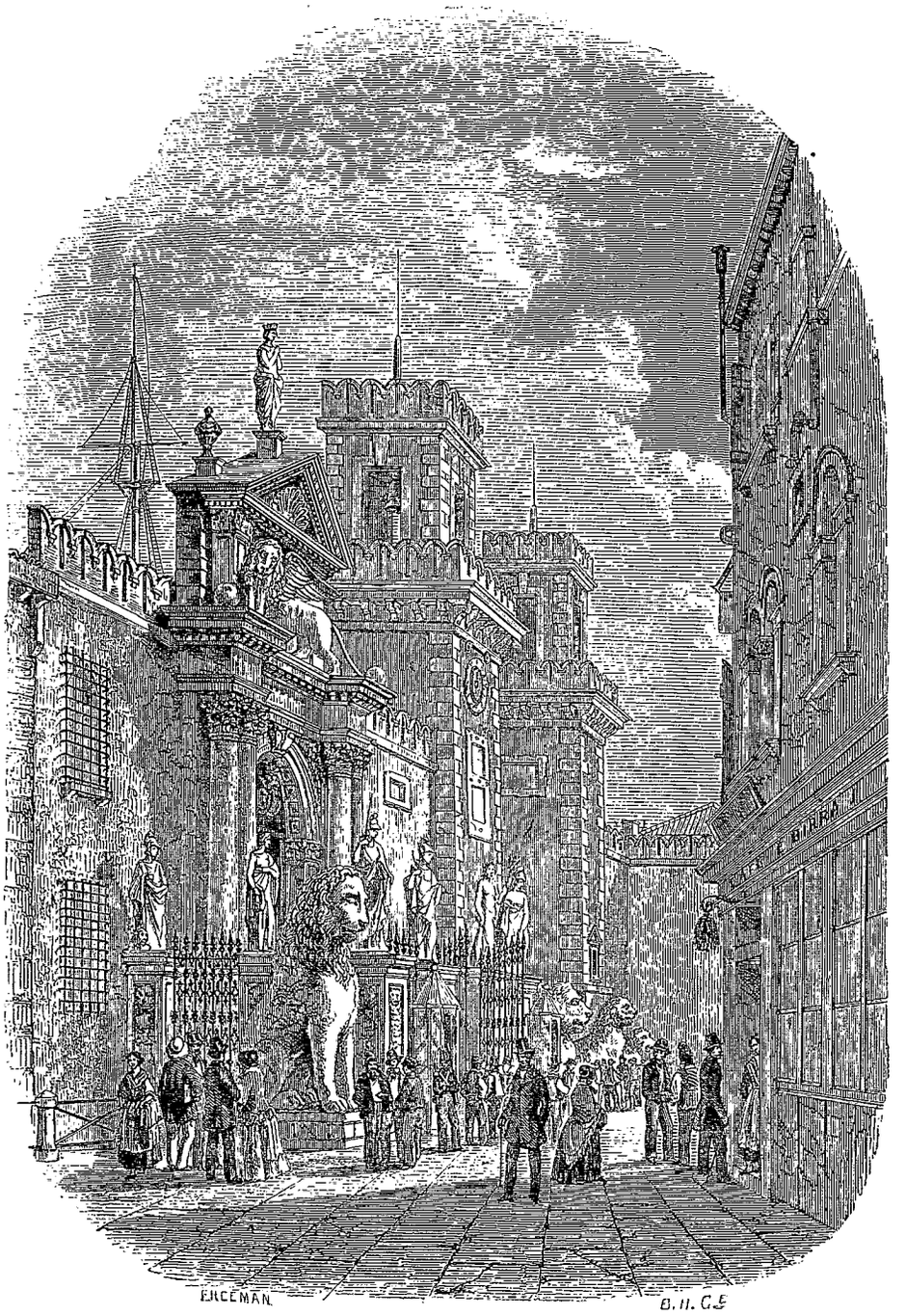


FIG. 7.

Mais il est un manomètre de ce genre plus simple et basé sur un principe tout nouvellement découvert. Dans cet appareil, dont la figure 7 représente un spécimen, la vapeur, introduite par la tubulure *a*, pénètre dans le tuyau creux *bcd*, dont la section transversale est une ellipse allongée et qui est fermé à son extrémité *d*. La pression gonfle légèrement ce tube qui, sous cette action, tend à se dérouler; en conséquence, l'extrémité *d* se déplace, et, par un levier de transmission, entraîne l'aiguille sur un cadran divisé en atmosphères. Les indications de cet appareil, dont les dispositions peuvent être variées de beaucoup de manières, sont très-satisfaisantes, et il a, pour les machines locomotives surtout, un grand avantage sur les instruments du même genre à colonne de mercure: aussi est-il aujourd'hui fort employé.

Telles sont à peu près toutes les dispositions données jusqu'ici au manomètre. On a cependant eu l'idée de se servir, pour atteindre le même but, d'un instrument destiné à constater, non plus la *pression*, mais la *température* de la vapeur, et que l'on a dénommé THERMO-MANOMÈTRE. Ce n'est pas autre chose qu'un *thermomètre* à long tube, gradué au-dessus de 100°. La température de la vapeur croissant dans une proportion beaucoup moins forte que l'augmentation de pression, il suffit que la graduation atteigne 172° pour que l'instrument puisse servir jusqu'à 8 atmosphères. Cet appareil est lent dans ses indications. Il lui faut beaucoup de temps pour se mettre en équilibre de température avec la vapeur : aussi est-il toujours en retard sur les variations rapides de pression qui surviennent constamment, surtout dans les locomotives. Cet inconvénient en restreint beaucoup l'emploi.

LA PORTE DE L'ARSENAL, A VENISE.



Vue de l'entrée de l'Arsenal, à Venise. — Dessin de Freeman.

L'arsenal de Venise, dont la fondation remonte à l'an 1304, et que la république, pendant ses siècles de gloire et de prospérité, a successivement étendu et embelli, est entouré de fortes murailles et de tours : on évalue à plus de deux milles sa circonférence. L'entrée principale, par terre, est à elle seule un magnifique monument. L'arc de la porte est décoré de sculptures exécutées à la fin du seizième siècle par les disciples de Sansovino; les quatre colonnes en marbre qui soutiennent l'entablement et le fronton sont plus anciennes · on donne l'année 1460 pour date ou de leur exécution ou de leur transport à cette place. Le lion de saint Marc ne pouvait manquer d'être placé au-dessus de l'arc, comme le gardien et le protecteur de la marine. Au sommet du fronton est la statue de sainte Justine, sculptée par Girolamo Campagna · c'est un souvenir de la victoire remportée par les Vénitiens sur les Turcs le jour de sainte Justine, en 1571; les autres statues placées sur les pilastres qui séparent les grilles, la Victoire, la Sagesse, la Force, et autres allégories, rappellent le même événement. Les quatre lions en marbre pentélique placés, l'un à la droite de la grille, les trois autres à la gauche, ne sont pas les ornements les moins remarquables de cette façade. Ils ont été rapportés de Grèce par Francesco Morosini, surnommé le Péloponésiaque, en 1687. Celui que l'on voit sur le premier plan décorait le célèbre port d'Athènes, le Pirée, qu'on appelait aussi le port du Lion : deux inscriptions qui se déroulent en serpents autour de la crinière du fier animal ont exercé, à peu près vainement jusqu'ici, la sagacité de nom-

breux écrivains, entre autres d'Akerblad et de Villoison qui ont supposé qu'elles étaient runiques, du cavalier Bossi et de d'Hancarville qui ont affirmé qu'elles étaient pélasgiennes, et de Rink qui a prétendu y reconnaître les mots grecs *Athénê ier* et *leôn*, ce qu'il traduit ainsi : « Lion consacré à Athènes. » Canova ne doutait point que cette sculpture ne fût une œuvre grecque ; quelques savants ont pensé qu'elle avait été placée au Pirée en souvenir de la bataille de Marathon. Le premier lion de l'autre côté fut trouvé sur la route qui conduit du Pirée à Athènes ; la tête est moderne et mal sculptée. Les deux autres lions sont d'un travail médiocre.

SUR LES LIVRES DESTINÉS A L'ENFANCE

ET A LA JEUNESSE (1).

La première règle que doit se tracer l'écrivain qui travaille pour l'amusement ou pour l'instruction des enfants, c'est que son livre ne s'adresse ni à de jeunes prodiges, ni à de jeunes idiots ; qu'il ne doit parler, s'il veut être entendu de tous, ni aux intelligences précoces, ni à celles qui restent en arrière ; en un mot que sa tâche est d'écrire pour cette moyenne de capacité et de développement que présentent en général les enfants bien constitués, moyenne parmi laquelle les supériorités et les infériorités qui se manifestent plus tard dans le cours de la vie sont dues beaucoup moins à la différence des facultés qu'à la manière dont on les a dirigées.

Les auteurs s'accordent avec raison sur la nécessité de présenter l'instruction aux jeunes esprits sous la forme la plus intelligible ; mais il faut prendre garde de surcharger les jeunes intelligences d'une nourriture scientifique trop forte pour qu'elles soient en état de la digérer ; il faut aussi éviter d'étouffer chez elles l'imagination, en leur expliquant d'une manière trop méthodique tout ce qu'on leur présente. Sans doute, l'instruction doit être donnée surtout abondamment à cette époque de la vie où les facultés d'acquérir et de retenir sont le plus flexibles et le plus tenaces ; mais il importe de ne pas perdre de vue que l'intelligence d'un enfant est semblable à un vase qui ne saurait contenir à la fois au delà d'une certaine quantité de liquide. Si vous cherchez à le trop remplir, il déborde, et vous ne pouvez plus le porter commodément. Il est bon de se rappeler aussi qu'autre chose est de meubler l'esprit comme on meuble une chambre qui se laisse faire et reçoit passivement tout ce qu'on veut y mettre, ou de donner à ce même esprit l'envie et la capacité de s'instruire par lui-même : un effort de l'intelligence, de quelque nature qu'il puisse être, pourvu qu'il soit volontaire et spontané, est mille fois plus utile à l'enfant que la connaissance d'une centaine de faits reçus sans examen et d'une manière toute passive.

Quel bien sera produit si, par un excès de zèle dans les écrivains ou les professeurs, l'art même avec lequel on enseigne les enfants étouffe chez eux l'étincelle divine qu'aucun art au monde ne saurait allumer?

Quant à cette excessive clarté d'explication sur laquelle on insiste, comme sur le moyen le plus efficace de faire comprendre ce que l'on enseigne, nous pensons qu'elle aussi doit avoir ses limites. En thèse générale, il est bon qu'un enfant saisisse le sens de ce qu'il apprend ; mais la nature, peu désireuse sans doute de laisser jouir les instituteurs d'un pouvoir sans bornes, a décrété dans sa sagesse que tant que l'intelligence d'un élève sera contenue dans les bornes de ce qu'elle peut absolument comprendre, ses progrès, si elle en fait, seront lents. Walter Scott dit avec beaucoup de raison, dans son excellente préface aux *Contes d'un grand-papa sur l'histoire d'Écosse* : « Non-seulement il n'y a aucun mal, mais il y a souvent un véritable avantage à occuper un enfant d'idées qui sont un peu au-dessus de celles que son intelligence lui permet de saisir sans peine : les difficultés qu'on lui présente, pourvu qu'elles ne soient ni trop fréquentes, ni trop ardues, stimulent sa curiosité et l'excitent à des efforts. » En effet, nous sommes constitués de telle manière que, même à l'époque où notre intelligence a acquis toute sa maturité, quand une longue expérience nous a amenés à regarder certaines erreurs de l'esprit comme des ridicules, nous cédons encore malgré nous à l'admiration spontanée que nous inspirent des choses que nous ne connaissons ni ne comprenons pas encore ; et l'intérêt qu'elles excitent en nous semble plutôt diminuer que s'accroître, quand nous les avons approfondies. Mais si cette disposition existe chez l'homme fait, elle est bien plus frappante encore chez les enfants, qui vivent par anticipation, et dont on peut affirmer avec certitude qu'ils ne jouissent de rien tant que de ce qu'ils ne comprennent pas encore. Ceux donc qui veulent priver ces jeunes têtes du sentiment de la jouissance, pour renforcer plus efficacement la faculté de raisonner, ceux qui établissent qu'en éducation il ne faut satisfaire le besoin d'admirer qu'après avoir éteint la soif de comprendre, ne font que retarder le résultat auquel ils tendent : ils amènent la prostration de l'intelligence au lieu de son développement. En un mot, l'enfant ainsi dirigé soumet son jugement au lieu de l'exercer, et c'est là un déplorable échange.

« La loi immuable de la nature, dit Coleridge, a décrété que la route de la science serait longue, sujette à bien des détours, et retournant souvent en arrière sur elle-même. » Il résulte de ce principe que, tandis qu'un esprit peu observateur s'afflige en croyant voir l'intelligence d'un enfant s'éloigner du but qu'on s'efforce de lui faire atteindre, l'enfant au contraire s'y dirige à sa manière, c'est-à-dire en suivant un chemin détourné, mais sûr. De toutes les erreurs qui se commettent en éducation, l'une des plus fâcheuses est de mettre trop de confiance dans l'enseignement proprement dit, parce qu'elle est la plus difficile à rectifier : aussi voit-on fréquemment des séries de leçons régulières, données par des maîtres habiles autant que judicieux, porter moins de fruit pour l'enfant qui les reçoit, qu'un intervalle momentané pendant lequel sa tête, oisive en apparence seulement, travaille à sa manière. Le développement moral et intellectuel amené par une étude, si frivole qu'elle puisse être, à laquelle on s'est adonné par choix, a besoin sans doute pour être complet des habitudes d'ordre et de méthode que donne un enseignement régulier ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, le développement dont nous parlons ne sera jamais le résultat de l'enseignement tout seul. Il y a un avantage précieux pour une jeune tête à découvrir par elle-même jusqu'où il lui est donné d'arriver sans aide, et quel secours elle doit attendre des autres. Or une série continue de leçons peut contribuer à cet avantage, mais elle ne saurait le donner entièrement : aussi ceux qui ont des idées justes en fait d'éducation, et qui ont observé l'enfance, n'hésiteront jamais à convenir que de tout ce qu'ils font pour le développement de ces jeunes intelligences, le point le plus délicat, et peut-être le plus important, est de savoir à propos les laisser apprendre par elles-mêmes.

Trop souvent on calcule les avantages du savoir d'après le nombre des choses apprises, non d'après leur influence sur l'esprit et le caractère ; trop souvent l'éducation néglige, pour ne s'occuper que de l'instruction, la culture de certaines facultés morales d'un ordre supérieur, dont

(1) Voy. le *Quarterly Review*, n° 147 ; et la *Bibliothèque universelle* de Genève, n° 105.

l'importance devrait être plus grande et plus sentie à mesure que l'intelligence fait plus de progrès.

Les ouvrages destinés à la jeunesse présentent, ici, une série de livres dans lesquels tout l'art imaginable est employé à changer les plus belles facultés de l'intelligence en une sorte de machine purement passive, destinée à recevoir ce qu'on y case; là, une classe non moins volumineuse d'écrits dont le but est d'encourager le développement de la volonté, à un âge où aucun perfectionnement moral n'en saurait être la conséquence. Il est sans doute difficile, dans tous les cas, pour un esprit sérieux et parvenu à sa maturité, de se former une idée précise de ce qui peut intéresser un enfant; il est cependant des cas où l'erreur ne saurait être admise comme excuse. C'est en le voulant et le sachant bien, que l'on a composé certains livres dont il est impossible de parcourir trois pages sans prendre en pitié le malheureux petit lecteur auquel ils s'adressent; car ces livres semblent avoir pour mission de dessécher son cœur en ne s'adressant qu'à sa tête; et si parfois ils lui laissent entrevoir un sentier agréable, le pauvre enfant n'y a pas plutôt mis un pied, que la science, placée en embuscade, vient le prendre au collet et changer ses joies en peines.

La suite à une autre livraison.

LES PREMIERS HABITANTS DE CEYLAN.

LÉGENDE SINGHALAISE.

A l'origine, ce pays s'appelait *Pa'o-tchou,* ou l'île des Choses précieuses. Dans la suite des temps, la fille d'un roi de l'Inde du Sud ayant été fiancée à un prince du royaume voisin, sur sa route elle rencontra un lion. Les serviteurs du roi et les hommes qui formaient son escorte furent remplis d'effroi et se dispersèrent, laissant la jeune fille seule sur son char. Le lion s'approcha d'elle, la prit sur son dos et s'enfuit au loin. Il se retira dans les profondeurs d'une montagne. Il cueillait des fruits et chassait des animaux pour subvenir à sa nourriture.

Au bout de quelques années, la jeune femme mit au monde un garçon et une fille. Quoiqu'ils eussent une forme humaine, leur caractère était violent et féroce. Le fils, étant devenu grand, parla ainsi à sa mère : « De quelle espèce suis-je? Mon père appartient à la race des quadrupèdes, et ma mère à celles des hommes. »

Sa mère lui raconta alors sa propre aventure.

— Puisque les hommes et les animaux, lui repartit son fils, sont d'une espèce différente, pourquoi ne pas le laisser et fuir pour demeurer ensemble?

— C'est bien mon intention, répondit la mère; seulement, je ne vois aucun moyen de nous échapper.

Dans la suite, le fils suivit son père, gravit des montagnes et traversa des vallées, et observa avec soin les endroits où il passait. Le lendemain, ayant épié le moment où le lion était parti au loin, il emmena sa mère et sa sœur, et chercha un refuge dans les villages; enfin il arriva dans le royaume où était née sa mère et s'informa de sa famille; mais elle était complétement éteinte. Se trouvant sans abri, ils allèrent demander asile aux habitants des champs.

A son retour, le roi-lion, ne voyant plus ni sa femme ni ses enfants, entra en fureur, sortit de la forêt en poussant d'affreux gémissements, et immola un grand nombre d'hommes et de femmes des villages voisins. Le peuple ayant informé le roi de cet événement, il se mit à la tête de son armée, choisit et enrôla les hommes les plus courageux pour chasser le lion et le percer de flèches.

Quand le lion les eut aperçus, il poussa des rugissements horribles qui firent tomber de frayeur les hommes et les chevaux, de sorte que personne n'osait s'avancer pour l'attaquer.

Beaucoup de jours s'écoulèrent ainsi sans résultat. Le roi fit une nouvelle proclamation, et promit cent mille pièces d'or à quiconque serait capable de tuer le lion.

Le fils dit alors à sa mère : — Il nous est impossible de supporter plus longtemps la faim et le froid; je désire répondre à l'appel du roi, qu'en pensez-vous?

— Il ne faut pas y aller, lui répondit-elle; car, quoique ce lion soit une bête fauve, cependant c'est votre père. Si vous le tuez, vous ne mériterez plus le nom d'homme!

— Si je ne le tue pas, dit le fils, il ne s'en ira jamais, et peut-être viendra-t-il jusque dans le village pour nous chercher et nous poursuivre. Si, un matin, le roi-lion apprend notre retour, croyez-vous que nous puissions échapper à la mort? Pourquoi donc me retenez-vous? Ce lion est une source de désastres, et le malheur finira par nous atteindre nous-mêmes. Faut-il que, pour épargner un seul individu, je cause le désespoir et la ruine de tout le peuple? J'y ai bien réfléchi, mon premier devoir est de répondre à l'appel du roi. En disant ces mots, il partit.

Quand le lion l'eut vu, il se coucha d'un air doux et soumis, et, oubliant ses dispositions meurtrières, il témoigna la joie la plus vive. Mais le fils, avec un couteau acéré, lui ouvrit la gorge et lui fendit le ventre. Le lion, bien qu'en proie à d'atroces douleurs, n'en conserva pas moins des sentiments tendres et affectueux; il supporta, immobile, ses horribles souffrances, et bientôt après il expira.

A cette nouvelle, le roi, transporté de joie et d'admiration, demanda au jeune homme la cause de cette mort résignée.

Le jeune homme cacha d'abord la vérité; mais à la fin, pressé de mille manières, il laissa échapper son secret.

— Hélas! s'écria le roi, si vous n'étiez pas issu de cette bête féroce, personne au monde ne pourrait s'expliquer l'affection qu'il vous a montrée. Quoi qu'il en soit, auparavant, j'ai promis une récompense, et je ne manquerai pas à ma parole; mais, comme vous avez tué votre père, je ne puis souffrir qu'un fils rebelle et dénaturé demeure plus longtemps dans mon royaume.

Il prescrivit aux magistrats de lui donner une grande quantité d'or et d'argent, et de le chasser ensuite hors de son royaume.

Aussitôt on équipa deux vaisseaux sur lesquels on embarqua une grande quantité d'or, de vivres et des provisions de tout genre. On le conduisit (avec sa sœur) jusqu'au milieu de la mer, puis on les abandonna tous les deux au caprice des flots.

Le navire du fils, après avoir longtemps vogué sur la mer, aborda dans l'île appelée Pa'o-tchou (Ratnadvipa). L'ayant trouvée fertile et riche en productions rares, il en fit son séjour.

Dans la suite, des marchands y amenèrent leur famille pour recueillir des pierres précieuses, et s'établirent dans ce pays... La population s'étant accrue par degrés, elle nomma un roi et des ministres; et, comme leur ancien aïeul avait pris et tué un lion, ils tirèrent de cette circonstance le nom du royaume et l'appelèrent Seng-kia-lo, — Sinhala, — Ceylan (1).

UNE VENGEANCE DE LINNÉ.

Linné avait été attaqué, à plusieurs reprises, par notre grand naturaliste Buffon, sans lui avoir jamais répondu. Cependant le savant suédois n'était pas resté insensible à

(1) Hiouen-thsang, liv. IV, p. 194.

ces attaques, et il en tira une vengeance assez originale pour être rapportée.

En parcourant les bruyères de sa sauvage contrée, il découvrit une plante de l'espèce des caryophyllées, mais qui n'avait point encore été classée. L'aspect en était désagréable; elle ne se montrait que dans les terrains arides et servait presque toujours d'asile aux crapauds. Linné lui assigna sa place dans la classification en lui donnant le nom de *Buffonia*.

Ce fut la seule réponse qu'il fit jamais au naturaliste français.

DE LA MÉMOIRE.

On a reconnu de tout temps que la mémoire était une des facultés qu'il importait le plus de cultiver dans l'enfance. C'est à elle à remplir les magasins de l'esprit. La vie humaine est si courte qu'on ne saurait prendre trop de soin pour rien n'en perdre et pour en bien employer les différentes époques. On pourrait presque dire que chaque faculté a son âge, un temps où elle s'exerce de préférence, plus que toutes les autres; et les années où l'homme est encore peu capable de juger et d'imaginer sont sans contredit celles pendant lesquelles il doit amasser et préparer les matériaux qu'il mettra en œuvre plus tard. D'ailleurs, en y regardant de près, on verra que, sans la mémoire, les plus belles facultés restent inutiles, et que toute faculté vraiment supérieure a pour aide et pour base une mémoire forte. On a donc raison de choisir cette faculté comme la première dont on exige un travail fréquent et soutenu. L'enfant reçoit des impressions, il se les rappelle, ainsi que les objets qui les ont produites; c'est par là qu'il commence à connaître : tel est l'ordre de la nature; l'éducation doit s'y conformer.

Comment on peut remédier à l'inégalité des facultés.

PEINTURE ANTIQUE.

Io, assise sur l'autel de Héra-Ilithye, près de la statue de cette divinité dont elle est la prêtresse, tient d'une main une guirlande et de l'autre une cassette que vient de lui remettre Jupiter. Aphrodite-Pitho, déesse de la persuasion et de l'amour, est derrière le souverain des dieux; elle porte sur son doigt l'oiseau magique *Iynx*. Au-dessus sont Éros qui joue au cerceau, et Pan qui tient une branche d'arbre



Peinture antique. — D'après un vase du Musée royal de Berlin.

et un syrinx. Derrière Io on voit un éphèbe (peut-être est-ce Argus), qui pose la main droite sur une massue et tient dans la gauche un diptyque. La sixième figure paraît représenter Junon. Un faon est devant Argus. Les pierres et les arbrisseaux semblent désigner le pays d'Argos. Cette scène peinte, remarquable par l'élégance des poses, la variété et la grâce des ornements, orne un vase de la belle collection que possède le Musée de Berlin. On la trouve reproduite, mais avec moins de richesse, sur un des vases de la collection Coghill.

UN VISHKA OU OBSERVATOIRE MILITAIRE

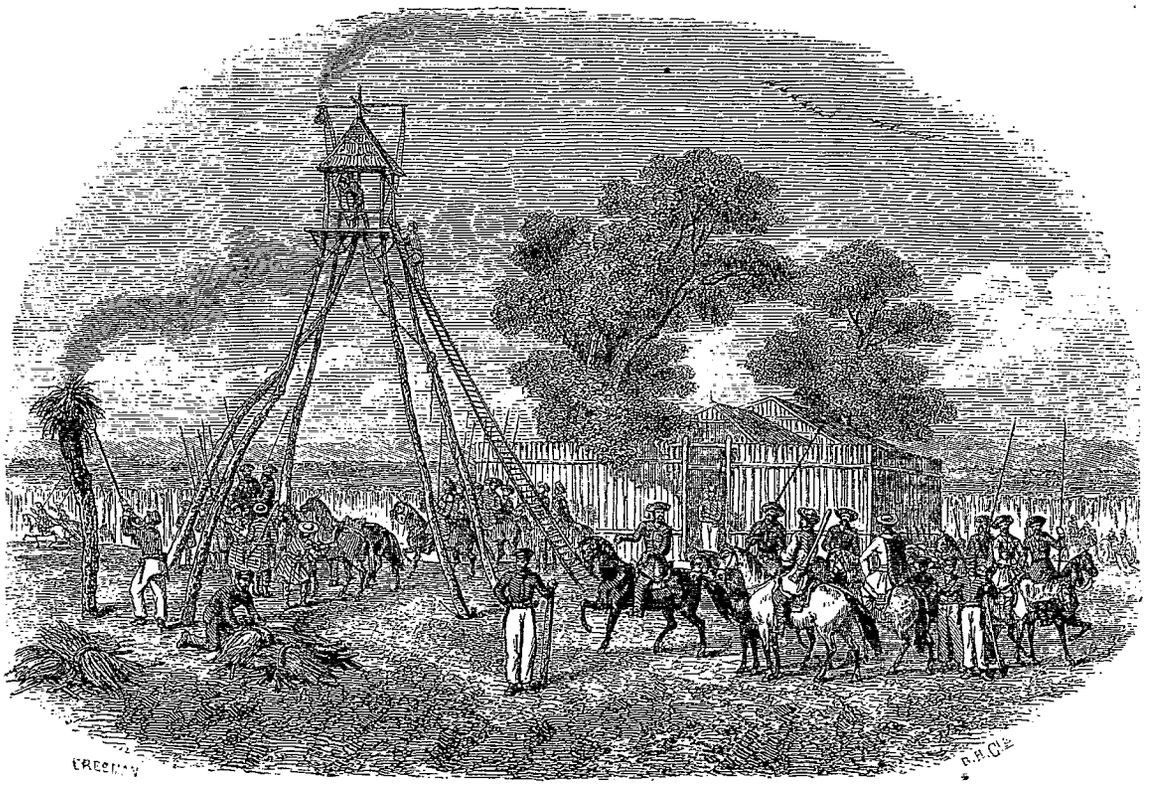
EN CRIMÉE.

Le mot *vishka* paraît signifier « hauteur, élévation, corps élevé. » La construction des tours ou plates-formes d'observations militaires que l'on désigne sous ce nom est très-simple. Un plancher ou treillis en bois, de quatre ou cinq pieds carrés, entouré ou non d'une balustrade, est élevé en l'air et soutenu, sur quatre poteaux ou arbustes, à environ trente ou quarante pieds du sol. Souvent on n'a point d'échelle pour y monter, et l'on y parvient à l'aide de quelques pièces de bois attachées transversalement de distance en distance entre deux des piliers. Les Cosaques qui sont en sentinelle sur les vishka pour épier les mouvements des ennemis mettent le feu à un fagot de bois suspendu, s'il leur paraît nécessaire de donner un signal. On ne saurait se faire une idée de la patience de ces sentinelles. Malgré le froid, elles restent pendant des nuits ou des journées entières, dans ces guérites aériennes exposées à la pluie et à tous les vents, droites, immobiles comme des statues, la figure tournée vers le point qui leur a été désigné, sans se laisser distraire par ce qui se passe derrière elles. Entre autres voyageurs, Ker Porter (1) a donné le dessin d'un vishka qu'il avait vu près de Mozdock, dans la vallée des Voleurs, en face du Caucase. Robert Lyall (2) a également figuré un de ceux qu'il vit dans le Kouban : du haut du vishka de Petrovskoyé, on lui montra un marais plein de roseaux où

(1) *Travels in Georgia*, etc., t. Ier. — Voy. aussi Clarke.
(2) *Travels in Russia; the Krimea*, 1825, t. Ier, p. 394 et suiv.

mille Circassiens environ s'étaient noyés en octobre 1821.

La gravure que nous publions reproduit un dessin de M. Hommaire de Hell représentant un de ces vishkas placés de distance en distance sur la ligne armée du fleuve du Kouban, qui forme la limite entre la Russie et les populations du Caucase occidental « Ces postes de surveillance, dit M. Hommaire de Hell, ne sont que des espèces de guérites élevées sur quatre piquets à une cinquantaine de pieds au-dessus du sol Deux Cosaques y sont en sentinelle jour et nuit. Au moindre mouvement de l'ennemi dans la vaste plaine de roseaux qui borde les deux rivages du fleuve, un fanal est allumé et hissé au-dessus de la guérite. Si le danger est plus imminent, on met le feu à une énorme torche de paille et de goudron. A ce signal, qui est reproduit de poste en poste, toute la ligne prend les armes, et en un instant cinq à six cents hommes se trouvent réunis sur le point menacé. Ces postes, généralement composés d'une douzaine d'hommes, sont très-rapprochés les uns des autres,



Un Poste cosaque à l'approche des Circassiens. — D'après Hommaire de Hell. — Dessin de Freeman.

surtout aux passages dangereux. De distance en distance on a élevé de petits forts avec des retranchements en terre et quelques pièces de canon. »

PHOSPHORESCENCE DE CERTAINES PIERRES.

Lorsqu'on frotte fortement l'un contre l'autre deux morceaux de *cristal de roche* (quartz hyalin des minéralogistes), chacune des portions frottées paraît lumineuse dans l'obscurité; la lueur est blanchâtre; elle disparaît avec la cessation du frottement. Certaines variétés de blende (sulfure de zinc) présentent le même phénomène, à la suite du plus léger frottement.

Lorsqu'on frappe vivement avec un marteau sur la surface d'un autre minéral connu sous le nom d'*adulaire* (feldspath vitreux), l'endroit frappé s'entoure, à chacune des percussions, d'une lueur pâle qui n'est point l'étincelle ordinaire, et qu'il est facile de distinguer de celle-ci par son peu de vivacité et par sa forme Le même résultat a lieu lorsqu'on frappe de la même manière la *leucophane* (silicate fluorifère de chaux, de glucine) et quelques autres substances.

Enfin, le minéral désigné par le nom de *spath fluor* (fluorure de calcium) produit, lorsqu'on le chauffe sur une surface métallique, une lueur semblable aux précédentes. La leucophane devient aussi lumineuse par le même procédé; il en est encore de même de quelques échantillons de chaux phosphatée, de baryte sulfatée, etc.

A ces sortes de lueurs produites accidentellement dans certaines pierres, les minéralogistes ont donné le nom de *phosphorescence*, par analogie avec la lueur qui entoure, comme l'on sait, le phosphore dans l'obscurité.

Les moyens que nous avons indiqués, c'est-à-dire le frottement, la percussion, l'élévation de température, ne sont pas les seuls que l'on puisse employer pour développer la lueur phosphorescente dans les minéraux; on peut encore produire le même phénomène en usant la surface du minéral, en le divisant mécaniquement, en le pulvérisant, en le comprimant, en l'exposant à la lueur solaire, en le soumettant à l'étincelle électrique, etc. Un diamant qui a été usé sur ses faces et poli accuse une vive phosphorescence; c'est sans doute d'après cette circonstance que l'on admet dans le vulgaire que les diamants sont lumineux dans l'obscurité. Le mica que l'on sépare rapidement en lames, suivant les joints naturels de cristallisation, dégage une lueur phosphorescente qui dure pendant quelques instants. Le feldspath vitreux, que nous avons cité précédemment, devient pour ainsi dire tout en feu lorsqu'on le broie dans un mortier.

Tantôt ces différents moyens réussissent pour le même métal; tantôt le minéral ne devient phosphorescent que par l'un de ces moyens en particulier.

Par l'élévation de température, les pierres produisent généralement des lueurs phosphoriques plus vives : ainsi la leucophane qui, par la percussion simple ou le frottement, ne donne qu'une lueur jaune citron, si elle est réduite en poussière et chauffée dans un creuset de platine, donne des lueurs mélangées de bleu, de vert, de jaune, etc., du plus bel effet. La phosphorescence par la chaleur est aussi plus stable que la phosphorescence par frottement.

Le phénomène de la phosphorescence dans les minéraux est encore fort peu connu; il mérite, à tout égard, d'être étudié avec plus de soin.

On devra rechercher d'abord quelle est sa véritable nature. Jusqu'à présent on ne connaît guère la phosphorescence des pierres que par les caractères sous lesquels elle apparaît à nos regards ou par les moyens qui sont mis en jeu pour la développer. Des physiciens distingués ont pensé qu'elle n'était qu'une manifestation extérieure de l'électricité, et que par conséquent, pour le fond, elle était identique avec ce fluide; et, en effet, l'on peut produire la phosphorescence par les mêmes moyens que ceux qui sont mis en usage pour développer l'électricité, le frottement, la percussion, etc. La phosphorescence paraît se manifester toutes les fois que les particules du minéral perdent leur position naturelle d'équilibre par les causes que nous venons d'énoncer. Or, comme, dans les mêmes circonstances, l'équilibre des électricités qui sont associées aux particules des corps est également troublé, leur recomposition, quand elle est plus ou moins de temps à s'effectuer, doit produire de la lumière. Dès lors, les corps très-bons conducteurs donnant lieu à une recomposition immédiate, les effets lumineux ne doivent pas être visibles : aussi trouve-t-on que les minéraux conducteurs ne sont pas phosphorescents.

INFLUENCE COMPARÉE

DU THÉ NOIR ET DU THÉ VERT.

L'influence du thé varie suivant qu'elle s'exerce sur l'homme en bonne santé, avant ou après que l'habitude de ce liquide alimentaire a été acquise.

De l'avis de tous les praticiens et de tous les consommateurs qui ont pu étudier sur eux-mêmes les effets de ce liquide, on remarque une considérable différence entre l'action du thé noir et celle du thé vert. Ce dernier manifeste une énergie plus grande et souvent trop forte.

Thé noir. — L'infusion de thé noir, convenablement préparée, produit en nous une excitation générale, non pas seulement temporaire ou d'une ou deux minutes, comme toute boisson chaude dépourvue de principes excitants, mais plus ou moins durable, capable de rendre une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la diète, par le froid, par la tristesse : le pouls s'accélère; la force, l'activité succèdent à l'abattement et se soutiennent durant quelques heures, sans laisser ensuite aucun malaise.

Lorsque le breuvage aromatique et chaud est pris en quantité trop considérable, il peut déterminer un mouvement fébrile qui se résout parfois en une sueur passagère.

Thé vert. — On éprouve d'abord les sensations agréables que nous venons de décrire; mais ensuite un grand nombre de personnes ressentent, sous l'influence du thé vert, d'autres effets : une heure au plus après l'ingestion du liquide, des troubles nerveux surviennent, caractérisés par des bâillements, par une irritabilité particulière, une gêne dans la région de l'estomac, des palpitations de cœur et des tremblements sensibles dans les membres, dont le résultat est une faiblesse générale.

On remarque ces symptômes surtout parmi les personnes qui font rarement usage du thé vert; quelques-unes même ne peuvent s'y accoutumer, tandis que chez d'autres l'habitude fait cesser graduellement les accidents fâcheux. Parmi celles-ci encore, le thé vert, pris le soir, agite et trouble le sommeil, tandis que le thé noir ne produit pas sur elles d'effet semblable.

Le plus grand nombre des consommateurs doués d'un tempérament assez robuste s'habituent facilement à faire usage du mélange des thés noir et vert, plus aromatique que le thé noir pris isolément, sauf toutefois le thé pekoe (1).

Le thé vert est teint. Voici les procédés qu'un voyageur anglais a vu employer par les Chinois pour sa coloration : « Le chef des travailleurs, après s'être procuré une certaine quantité de bleu de Prusse, le jette dans un vase de porcelaine ressemblant à un mortier, l'écrase et le réduit en poussière fine. Ensuite on fait cuire des fragments de gypse ou pierre à plâtre dans le feu de charbon de bois qui sert pour le chauffage du thé, afin de pouvoir l'écraser et le réduire en poudre aussi fine que le bleu de Prusse. Les deux substances ainsi pulvérisées sont mélangées dans la proportion de quatre parties de gypse contre trois parties de bleu de Prusse, et il en résulte une poudre légèrement colorée en bleu et toute prête à être employée. Cette matière colorante est appliquée au thé pendant la dernière période du chauffage. Environ cinq minutes avant de tirer les feuilles de thé hors des bassines, l'ouvrier prit une cuiller de porcelaine et jeta une cuillerée du mélange dans chaque bassine. D'autres ouvriers se mirent alors à agiter et à retourner très-vivement les feuilles avec les deux mains pour distribuer bien également la coloration. Bientôt leurs mains devinrent toutes bleues. »

Un jour, à Shanghaï, un Anglais, s'entretenant avec quelques Chinois des contrées à thé vert, leur demanda quel motif ils avaient pour teindre ainsi leur thé, et s'ils ne pensaient pas qu'il serait meilleur si on le laissait dans son état naturel. Ils répondirent que sans doute cette teinture, loin de le bonifier, le gâtait, et qu'en Chine on ne se servait jamais de thés ainsi colorés. « Mais, ajoutèrent-ils, puisque les étrangers préfèrent *une addition de plâtre et de bleu de Prusse* qui donne à ce produit une plus belle apparence, nous ne voyons aucune difficulté à leur en fournir, d'autant plus que, d'une part, ces ingrédients sont à fort bon marché, et que, de l'autre, les thés ainsi traités se vendent plus cher (2). »

M. TOBIAS WITT (3).

M. Tobias Witt était né dans une toute petite ville et n'avait jamais dépassé les villages voisins. Cependant il avait plus vu du monde que maint individu qui a mangé son héritage à Paris ou à Naples. Il racontait volontiers toutes sortes de petites historiettes qu'il avait recueillies comme fruits de sa propre expérience. De mérite poétique, elles en avaient peu, mais elles en étaient d'autant plus pratiques, et leur principale qualité consistait à avoir toujours leur contre-partie.

Un jour, un jeune homme de ses connaissances, M. Till, le louait de sa sagesse :

— Ah! dit le vieux Witt en souriant, serais-je vraiment si avisé?

— Tout le monde le dit, monsieur Witt. Et comme je voudrais aussi bien volontiers le devenir!

— Eh bien, si vous voulez le devenir, c'est facile. Vous n'avez qu'à remarquer assidûment comment font les fous.

(1) A. Payen, *Des substances alimentaires*. 1854.
(2) *Voyage agricole et horticole en Chine*, par Robert Fortune.
(3) Traduit d'Engel.

— Quoi? comment font les fous?

— Oui, monsieur Till; et il faut alors faire autrement qu'eux.

— Par exemple?

— Par exemple, monsieur Till, il y avait ici, dans ma jeunesse, un vieux mathématicien, un petit homme sec et morose appelé M. Veit. Il circulait toujours en marmottant en lui-même; de sa vie il ne parla à aucun homme. Regarder quelqu'un en face, il le faisait encore moins; il regardait toujours d'un air sombre en lui-même. Comment pensez-vous bien, monsieur Till, qu'on le nommât?

— Comment? Une forte tête.

— Oui, c'est à peu près cela! un extravagant. Oui-da, pensai-je en moi-même, — car ce titre ne m'eût point convenu, — on ne doit point faire comme M. Veit. Ce n'est pas de bon ton. Regarder en soi-même, cela ne vaut rien : regarde les gens bien en face. Se parler tout seul, fi! parle plutôt avec d'autres. Dites, qu'en pensez-vous? monsieur Till. Avais-je raison?

— Certainement, en tout point.

— Cependant, je ne sais pas, mais ce n'était pas tout à fait cela. Il y avait encore une autre espèce d'original : c'était le maître de danse, M. Flink. Celui-là était toujours pirouettant, lorgnait effrontément tout le monde et bavardait avec quiconque avait seulement une oreille. Et celui-là, monsieur Till, comment pensez-vous bien qu'on l'appelât?

— Un joyeux compère.

— A peu près. On l'appelait aussi un extravagant. Oui-da, pensai-je aussi de nouveau, c'est très-drôle. Comment faut-il donc faire pour être sage? Pas tout à fait comme M. Veit, et pas tout à fait non plus comme M. Flink. Regarde tantôt les gens en face, comme l'un, et tantôt pensivement en toi comme l'autre; parle tantôt à haute voix avec les autres, comme M. Flink, et tantôt à toi-même, comme M. Veit. Voyez-vous, monsieur Till, c'est ce que j'ai fait, et c'est là tout le secret.

Une autre fois, un jeune marchand, M. Flau, faisait visite à M. Tobias Witt, et se lamentait sur son malheur.

— Comment? dit aussitôt le vieux Witt en lui frappant sur l'épaule. Vous n'avez qu'à chercher le bonheur, monsieur Flau, et, pour cela, sortez de chez vous.

— Il y a longtemps que j'en sors. Mais à quoi bon? un contre-temps n'attend pas l'autre. Dorénavant je me croise les bras plutôt, et je reste à la maison.

— Oh! non pas, non pas, monsieur Flau. Vous devez courir toujours après; mais seulement veillez bien à la manière de porter la tête.

— Comment, à la manière de porter la tête?

— Oui, monsieur Flau, à la manière de porter la tête. Je vais vous l'expliquer. Tandis que mon voisin de gauche bâtissait sa maison, un jour la rue était pleine de poutres, de pierres et de solives. Notre bourgmestre, M. Trik, alors un jeune conseiller, arriva dans le chantier; il courait les bras tout pendants. Il tenait le cou si roide que son nez paraissait à la même hauteur que les nuages. Pouf! il tombe, se brise une jambe, et en boite encore aujourd'hui. Que faut-il en conclure, cher monsieur Flau?

— Ah! c'est un vieux proverbe : « Il ne faut pas porter le nez trop haut. »

— Oui, vous voyez; mais aussi pas trop bas. En effet, peu de temps après arriva un autre individu : c'était le poëte de la ville, M. Schall. Il devait avoir en tête des vers ou des sonnets de Ménage, car il avançait tristement et regardait vers la terre comme s'il eût voulu y pénétrer. Crac! une corde se rompt, une poutre tombe sur lui comme l'éclair. D'effroi, le pauvre diable s'évanouit, en fut malade et souffrit des semaines entières. Remarquez-vous bien, maintenant ce que je veux dire, monsieur Flau? Comment doit-on porter la tête?

— Vous voulez dire devant soi?

— Oui vraiment. On ne doit regarder ni trop haut, ni trop bas, ni dans les nuages, ni vers la terre. Quand on a porté les yeux tout tranquillement en haut, en bas, des deux côtés, et surtout devant soi, on peut bien avancer dans le monde, et on n'a tout naturellement rien à démêler avec le malheur.

Une autre fois encore, un jeune commençant, M. Wills, faisait visite à M. Witt. Il voulait lui emprunter de l'argent pour une petite spéculation.

— Je n'en retirerai pas grand profit, je le prévois; mais elle me tombe d'elle-même dans les mains, et je veux certes l'entreprendre.

Ce ton ne convenait guère à M. Witt.

— Et combien pensez-vous, monsieur Wills, qu'il vous faille?

— Ah! pas beaucoup; une bagatelle : une centaine de pauvres petits thalers, à peu près.

— S'il ne faut pas plus, je vous les donnerai bien volontiers. Et pour vous montrer que je vous veux du bien, je vous donnerai encore par-dessus quelque autre chose qui, entre nous, vaut son pesant d'or, et qui pourra vous rendre très-riche.

— Comment, monsieur Witt, par-dessus le marché?

— Ce n'est rien; c'est simplement une petite histoire. J'avais dans ma jeunesse un marchand de vin pour voisin, un drôle de petit homme nommé M. Grell. Il avait adopté une singulière manière de parler qui l'a mis sur le pavé.

— Ah! c'était?...

— Quand on lui demandait : — Comment cela va-t-il, monsieur Grell? Qu'avez-vous gagné dans cette affaire? — Une bagatelle, disait-il; quelque chose comme une cinquantaine de pauvres petits thalers. Qu'est-ce que cela? — Ou bien, si on lui disait : — Eh bien, monsieur Grell, vous avez aussi perdu dans cette banqueroute? — Bast! répliquait-il. Ce n'est pas la peine d'en parler. Une bagatelle : cent cinquante thalers. — Il avait une belle position, cet homme; mais, comme je l'ai dit, cette maudite locution l'a fait glisser de la selle. Il s'est ruiné. Combien est-ce donc, monsieur Wills, que vous voulez?

— Moi, je vous ai demandé cent rixdales, M. Witt.

— Oui, c'est juste, la mémoire me fait défaut. Mais j'avais aussi un autre voisin : c'était le marchand de grains, M. Tomm. Il gagna avec le secours d'une autre locution sa grande maison ainsi que les bâtiments de derrière et les hangars. Qu'en pensez-vous?

— Oh! pour l'amour du ciel, je voudrais bien la connaître. C'était?...

— Quand on lui demandait quelquefois : — Comment cela va-t-il, monsieur Tomm? Qu'avez-vous gagné dans cette affaire? — Ah! beaucoup d'argent, répondait-il, beaucoup d'argent! (Et on voyait comme son cœur s'épanouissait dans sa poitrine.) Cent bonnes rixdales! — Ou si on lui disait : — Qu'avez-vous? Pourquoi si sombre, monsieur Tomm? — Ah! répliquait-il, j'ai perdu beaucoup d'argent, beaucoup d'argent! en tout, cinquante rixdales. Il avait commencé avec peu, cet homme; mais, comme je l'ai dit, il fit bâtir cette grande maison, les bâtiments de derrière et les hangars. Maintenant, monsieur Wills, quelle manière de parler vous convient le mieux?

— Eh! cela se comprend, la dernière.

— Mais M. Tomm n'avait pas tout à fait raison, à mon avis, ajouta M. Tobias Witt; car il disait aussi « beaucoup d'argent » quand il donnait aux pauvres et à la commune, et il aurait toujours dû, dans ces cas-là, parler comme M. Grell,

mon autre voisin. Moi, monsieur Wills, qui habitais entre ces deux locutions, je les ai bien remarquées toutes deux, et, suivant *les temps et les circonstances*, je parle tantôt comme M. Grell, et tantôt comme M. Tomm.

— Moi, sur mon âme, j'aurais fait comme M. Tomm : la maison et les hangars me plaisent.

— Vous voulez donc...

— Beaucoup d'argent, beaucoup d'argent, monsieur Witt; cent bonnes rixdales.

— Voyez-vous, monsieur Wills, c'est très-bien, vous les aurez. Quand on emprunte à un ami, on doit parler comme M. Tomm, et quand on aide un ami dans le besoin, on doit alors parler comme M. Grell.

ACADÉMIE D'ÉCRITURE DE PARIS.

L'an 1570, Charles IX autorisa légalement à Paris une corporation composée de sept *écrivains jurés* qui devaient faire foi judiciairement en matière d'écriture et de faux. Il leur permit, en outre, d'enseigner aux enfants *l'écriture, l'orthographe, le ject et le calcul.* Également vus d'un mauvais œil par le chantre de Notre-Dame, supérieur des petites écoles, et par l'Université, dont ils ne subissaient pas la juridiction, ils eurent pour rivaux les maîtres d'école, auxquels ils firent à leur tour sentir le poids de leur *privilége.* En 1661, ils obtinrent du parlement un arrêt qui défendait « aux maîtres d'escole de mettre plus de trois lignes d'écriture dans les exemples qu'ils donneront à leurs escoliers. » La corporation des écrivains jurés se constitua, par lettres patentes de 1779, en *bureau académique d'écriture,* et subsista jusqu'à la révolution française (1).

L'AVARE BIENFAISANT.

« *Item* à mon fils, cinq livres par an;

» *Item* à ma fille, cinq livres par an tant qu'elle restera fille;

» *Item*, pour bâtir un hôpital et pour m'élever une statue, cent mille livres. »

Ces lignes sont imprimées au-dessous d'une vieille estampe populaire représentant Thomas Guy assis devant une table, et au moment où, effrayé par quelque bruit, il suspend la lecture qu'il faisait de son testament, pour essayer de dérober à l'importun visiteur la vue de ses trésors en les cachant sous sa main.

Estampe et inscription sont exagérées et injustes. Thomas Guy est mort en 1724, à l'âge de quatre-vingt-un ans, sans laisser ni fils ni fille : il avait toujours vécu dans le célibat, et l'on ne voit pas qu'il ait jamais exprimé aucun désir de se survivre en peinture ou en sculpture.

Mais c'était, à vrai dire, un très-singulier homme, avare jusqu'à l'excès le plus déplorable pour tout ce qui le concernait personnellement, charitable jusqu'à la prodigalité si ce dernier mot peut jamais s'appliquer à l'exercice d'une vertu.

Thomas Guy était le fils d'un pauvre homme qui avait un petit bateau et vendait du charbon dans un faubourg de Londres, Southwark; il fut conduit, on ne sait comment, à entreprendre un petit commerce de librairie dans la Cité. Son premier fonds d'établissement ne s'élevait point à 200 livres. A force d'industrie et d'économie, il prospéra, puis il fit des spéculations pendant les guerres qui eurent lieu sous la reine Anne. Sa fortune grandit rapidement et dans des proportions prodigieuses. On s'en aperçut bientôt à ses libéralités envers la classe pauvre. Il fonda, dans le bourg de Southwark, un hôpital qui porte encore son nom, et les sommes qu'il consacra à cette œuvre ne sont pas évaluées à moins de 138 292 livres sterling, ou 3 457 300 francs, ce qui équivaudrait aujourd'hui à beaucoup plus de 10 millions. En 1701, il agrandit et dota l'hôpital Saint-Thomas, dans le même bourg. Il fonda aussi un hôpital à Tamworth, dans le comté de Stafford. A sa mort il légua une rente perpétuelle de 400 livres sterling (10 000 fr.) aux directeurs du Christ-Hôpital pour l'entretien de quatre enfants, et une autre rente de 1 000 livres (25 000 fr.) pour la délivrance de quatre prisonniers pour dettes à Londres et dans les comtés de Middlesex et de Surrey.

Il n'oublia aucun de ses collatéraux : à chacun des plus pauvres il assura une rente viagère de 870 livres (21 750 fr.), et il légua à ses plus jeunes parents, ainsi qu'à ses exécuteurs testamentaires, près de 2 millions (80 000 livres sterling).

Ce même homme, si libéral envers les autres, même pendant sa vie, non-seulement avait en horreur les moindres satisfactions que peut donner le luxe, mais encore il poussait la parcimonie jusqu'au ridicule. Jamais on ne le vit inviter une seule personne à partager son repas : il n'avait qu'un seul plat pour dîner, et il se servait d'un vieux papier imprimé en guise de nappe. C'est lui qui est le véritable héros d'une leçon d'avarice que l'on a souvent citée, et dont voici la véritable version. Un soir d'hiver, il méditait, sans lumière, devant deux ou trois pauvres petits charbons emprisonnés entre quatre briques; on frappe à sa porte : il se hâte d'allumer une chandelle d'un sou et ouvre. Le visiteur était un autre avare que Pope a poursuivi et illustré dans ses satires, Vultur Hopkins. — Que voulez-vous? demande Thomas Guy. — Vous prier de me donner quelques conseils sur l'économie, répond Hopkins. — S'il ne s'agit que de causer, reprend Thomas Guy, nous n'avons pas besoin de lumière. — Et il éteint sa chandelle.



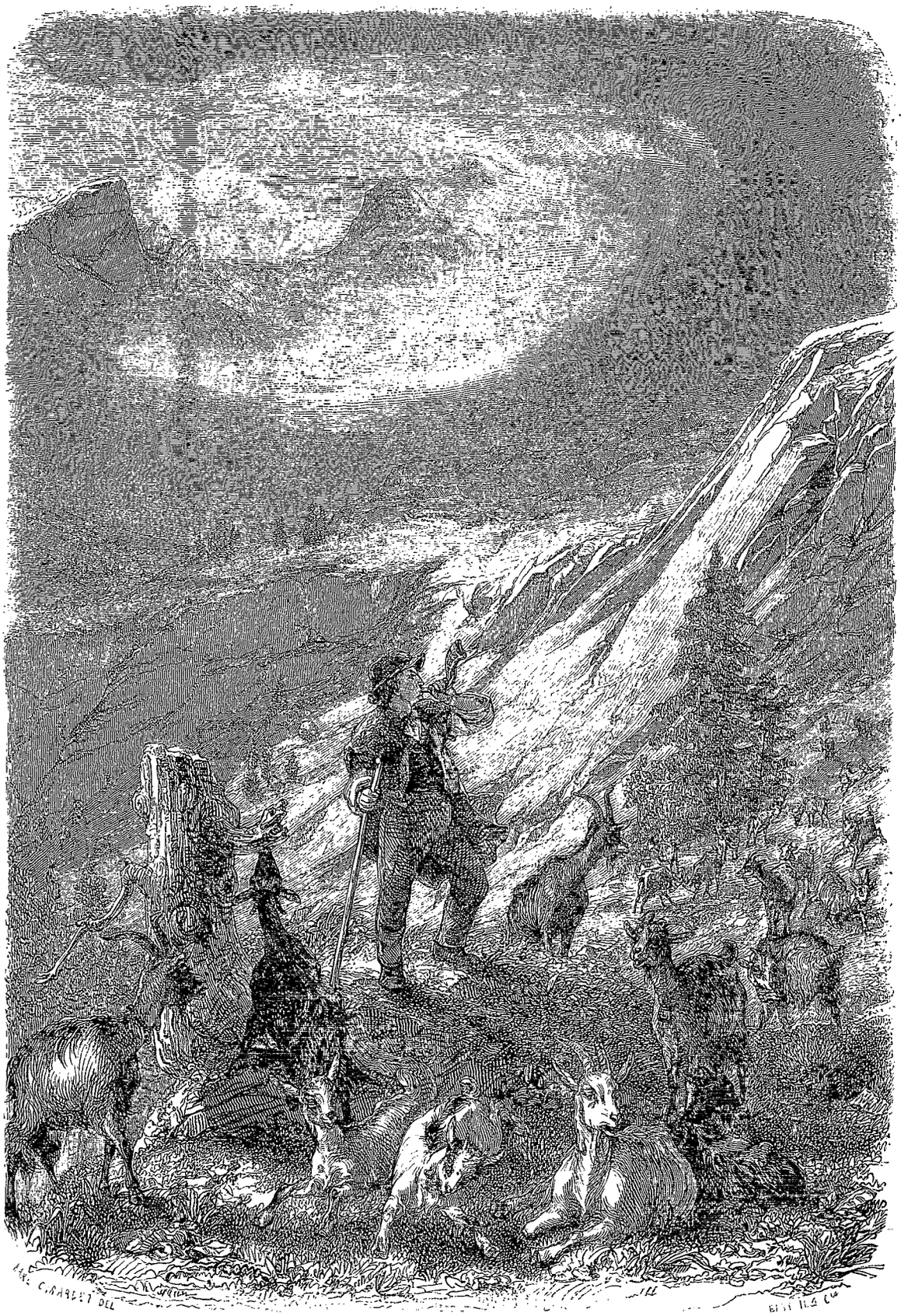
Thomas Guy.

(1) *Histoire de l'instruction publique en Europe, et principalement en France,* depuis le christianisme jusqu'à nos jours, par Vallet de Viriville, professeur à l'École des chartes.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LE CHEVRIER DES ALPES.



Dessin de Karl Girardet.

Les pentes des Alpes sont couvertes d'herbages trop élevés ou d'un abord trop difficile pour qu'on en récolte le foin, et qu'on fait pâturer aux bestiaux pendant l'été. Dans certains cantons, les propriétaires s'associent; ils

envoient sur la montagne leurs vaches avec un vacher ou *armaillé*, qui passe plusieurs mois sur ces hauteurs dans un chalet isolé, uniquement occupé de surveiller son troupeau et d'en traire le lait pour le transformer en fromage. Dans d'autres cas, les gens de la plaine louent leur bétail aux gens de la montagne, qui payent en argent ou en produits.

Cette dernière méthode est généralement adoptée dans le canton de Vaud, qui livre ses troupeaux, pour la saison d'été, aux pâtres de la Gruyère.

Il arrive enfin que de riches propriétaires achètent ou afferment un alpage sur lequel ils envoient leurs vaches avec quelques-uns de leurs domestiques, ou même des membres de la famille. Nous avons rencontré dans les chalets les plus élevés du canton de Berne et de Fribourg des jeunes filles de dix-huit et vingt ans, auxquelles on avait ainsi confié la surveillance d'un troupeau et d'un armaillé. Telles sont les mœurs de la Suisse, et telle est la sécurité dont on jouit dans les lieux les plus écartés, que cet isolement est sans péril.

Sur les hauteurs arides, ou dont les pentes entrecoupées et rapides exposeraient trop le gros bétail, on n'envoie que les troupeaux de chèvres qui sont de même confiés à un pâtre chargé de les traire et de fabriquer les fromages.

La vie de ces chevriers est encore plus rude et plus solitaire que celles des armaillés. Non-seulement ils habitent des hauteurs plus sauvages, mais ils y restent plus longtemps; leurs gains sont moins considérables et leurs ressources plus bornées. Les chalets fréquentés par les armaillés ont encore un certain confort relatif; on peut cultiver parfois, derrière le logis, quelques légumes qui varient la nourriture du berger; l'eau y arrive par des conduits en bois soigneusement entretenus, et, dans le canton de Vaud, l'armaillé ne monte jamais aux alpages sans emporter un baril de son vin de la côte. Le chevrier, au contraire, habite une cabane perchée sur les pics les plus inaccessibles; la terre qui l'environne est rebelle à toute culture, et les montagnards qui lui ont confié leur bétail ne lui fournissent pour nourriture qu'un vieux pain de plusieurs mois, du lait aigri et quelques quartiers de chèvre fumée qu'il mange sans autre préparation.

Cependant cette vie de privations et de labeurs ne nuit en rien à son développement moral ou intellectuel. Loin de s'abrutir dans l'isolement, le chevrier des Alpes semble s'y aiguiser par la réflexion. Lorsque le hasard amène un étranger jusqu'à sa cabane, il l'interroge avec une persistance curieuse, mais pleine de finesse, qui a presque toujours pour résultat de lui faire découvrir le pays, la profession et même le nom de son interlocuteur. Il parle généralement mieux et plus facilement que l'homme de la plaine. Nourri de la lecture de la Bible, qui compose toute sa bibliothèque sur ces hauteurs, et à laquelle il demande sans cesse des distractions ou des encouragements, il a contracté dans sa fréquentation l'habitude des formes imagées et une hardiesse d'expression qu'on ne trouve point ailleurs.

Nous devons dire, pour être complétement vrais, que ces types de chevriers et d'armaillés disparaissent chaque jour. La garde du bétail, sur les alpages, tend insensiblement à ne plus être une profession permanente et exclusive; les jeunes gens l'exercent quelques années, puis la cèdent à la génération qui les suit. De là l'extinction de cette race à part, qui avait vécu et vieilli dans la solitude et en connaissait tous les mystères. La civilisation gravit d'ailleurs, chaque jour, quelque nouveau contre-fort, et le temps n'est pas loin où l'on trouvera, dans les chalets les plus élevés, des aisances et des ressources inconnues, il y a un siècle, des habitants de la plaine eux-mêmes.

LA MISÈRE DE 1709.

Nous extrayons les détails qui suivent d'un placard imprimé à Paris, par les soins d'un comité de charité, sous le titre de *Nouvel advis important sur les misères du temps*.

Détail de la famine et des misères publiques de l'Orléanais et du Blésois.

« Le P. recteur du collége des jésuites d'Orléans, qui a la charité d'aller à deux et trois lieues aux villages d'alentour pour instruire les pauvres, écrit depuis peu qu'en cette ville-là quantité de dames, par un rare exemple, sans se rebuter ni de la longueur des chemins, ni du mauvais temps, ni de la puanteur des pauvres, vont elles-mêmes à six et huit lieues faire de leurs propres mains les potages et en distribuent d'ordinaire un fort grand nombre; mais que si la main de Dieu n'y est employée, et s'il ne vient de plus grand secours, il faut que le tiers de ces peuples-là périsse, et qu'il est impossible de les voir sans pleurer de compassion.

» De Romorantin, du 18 avril, on mande qu'outre mille pauvres qui y sont déjà morts de misère, il s'y en trouve encore près de deux mille autres qui languissent et qui sont aux abois, la plupart n'ayant rien que leurs métiers, dont ils ne travaillent plus, personne ne les occupant. Que M. de Fortia, intendant de la province, y étant allé lui-même pour voir ce qui en était, sait par sa propre expérience à quelle extrémité est réduite cette pauvre ville, où la plupart sont comme désespérés, et dont il y en a même qui se déchirent, qui se donnent des coups de couteau et qui se tuent, et dont on a fait le procès de crainte des suites.

» Un vertueux ecclésiastique, qui a voulu être témoin oculaire de ce qu'on disait, écrit de Blois, du 5 mai, qu'il a trouvé, passant par Étampes et par Angerville, quatre cents pauvres; que la forêt d'Orléans en est pleine; qu'à Orléans même il se trouva accablé de plus de deux mille, que les portes de son hôtellerie furent enfoncées, les murailles escaladées, quelques-uns blessés, pour avoir quelque morceau de pain qu'il faisait distribuer; qu'à la Chalerie il fut investi de plus de deux cents, et à Meun de plus de cinq cents, lesquels étaient tous languissants, comme à l'agonie, et à Baugency de même; qu'à Blois il en trouva un dans la rue qui tirait la langue d'un demi-pied de long et qui expirait de faim; qu'à Onzain il prêcha à quatre ou cinq cents squelettes, des gens qui, ne mangeant plus que des chardons crus, des limaces, des charognes et d'autres ordures, sont plus semblables à des morts qu'à des vivants; que la misère passe tout ce l'on en écrit, et que sans un prompt remède il faut qu'il meure dans cette province seule plus de vingt mille pauvres. »

Du pays chartrain et du Vendômois.

« Sans parler d'Illiers et des environs de Chartres, où il est déjà mort plus de trois cents personnes de faim, du Vendômois, on écrit de Montoire, du mois d'avril, qu'outre les extrémités qu'on souffre là comme ailleurs, le désespoir a rendu le brigandage si commun que personne ne s'en croit à couvert; que depuis peu huit hommes ont massacré une femme pour avoir un pain qu'elle portait, et qu'un homme, pour défendre le sien, en a tué un autre qui venait le lui prendre, et que, sur les grands chemins, il y a des gens masqués qui volent; qu'il est commun dans tout ce pays-là de faire du pain de fougère toute seule, concassée, ou avec la septième partie de son, et du potage avec le gui des arbres et des orties.

» Un ecclésiastique d'une paroisse de Paris écrit en ces termes, du 10 mai :

« J'ai parcouru depuis trois semaines la Beauce, le Blé-

» sois, la Touraine, le Chartrain et le Vendômois. Dans la » plupart des villes et villages, on y meurt à tas, on les » enterre trois à trois, quatre à quatre, et on les trouve » morts ou mourants dans les jardins et sur les chemins. » Entrant aujourd'hui à Vendôme, j'ai été assiégé par cinq » ou six cents pauvres, qui ont les visages cousus et livides, » les viandes horribles dont ils se nourrissent produisant sur » leurs visages un limon qui les défigure étrangement. Dans » les faubourgs de cette ville, on voit des gens couchés par » terre qui expirent ainsi sur le pavé, n'ayant pas même de » la paille pour mettre sous leur tête, ni un morceau de » pain. »

Du Gâtinais.

« On écrit de Montargis, du 16 avril, par attestation des premiers magistrats et des ecclésiastiques, que le nombre ordinaire des pauvres, tant de ceux qui y accourent du voisinage que de la ville, est de plus de deux mille depuis plusieurs mois; qu'on ne peut fournir aux sépultures des morts; que plus de soixante villages alentour sont réduits à la même extrémité, et que, sans les charités du dehors, il faut que tout meure.

» Et de Blenéau, dès le mois de mars, on mandait que les habitants étaient si languissants qu'on n'en pouvait raisonnablement attendre que la mort; que sept malades étaient morts de faim en une même maison en huit jours; que les femmes voyaient mourir leurs enfants à la mamelle, sans avoir ni pain ni lait à leur donner.

» Et du 17 mai, que, dans la paroisse de Bouzy, proche Lorris, une femme, désespérée de la faim, tua deux de ses petits enfants et ensuite s'étrangla elle-même.»

Du Berry.

« Outre ce que les relations précédentes en ont dit, et outre toutes les misères qu'ils souffrent là comme ailleurs, il suffit d'ajouter, du 7 avril, qu'à Barlieu, de deux mille communiants, il n'y a jour qu'il n'en meure cinq ou six de seule nécessité; qu'en plusieurs endroits, lorsque les chiens trouvent quelque chose de mangeable, les pauvres se jettent dessus pour le leur arracher; que ceux qui achètent du blé sont obligés de s'armer, de peur d'être volés, et que ceux qui ont quelque chose à vivre sont contraints de se garder comme en temps de guerre. »

Du pays du Maine et du Perche.

« On écrit du Mans que les aumônes qui se font à la Couture et Saint-Vincent attirent si grand nombre de pauvres, qu'il y en a plus de dix-huit mille qui vont mourant de faim. Les uns sont dans leurs maisons, sans secours, et y meurent; la plupart se glissent dans les cours et dans les écuries, dont on ne peut avoir le cœur de les faire sortir. On en trouve arrêtés en chemin, à raison de leur grande faiblesse; d'autres dans les rues et aux halles, mais en si grand nombre qu'on ne peut fournir à les assister; et ceux de dehors ne laissent pas de continuer d'y venir, quoiqu'ils voient périr leurs semblables, leur étant encore plus impossible de subsister en leurs villages. Plusieurs étant arrivés, ne durent que du soir au lendemain; et néanmoins, plus il en meurt, plus on en voit; et bien qu'à voir ce prodigieux nombre il semblerait que la campagne en devrait être déserte, cependant toutes les paroisses circonvoisines en sont pleines, et de passants qui crient par les chemins : « Misé- » ricorde, mon Dieu! miséricorde! Faut-il que nous mou- » rions de faim! » Ils se mettent à genoux, les larmes aux yeux, les mains jointes.

» Le Perche est en pareille misère, car, dans la seule ville de Mortagne et dans la banlieue, on y compte plus de quinze mille pauvres, dont grand nombre meurt tous les jours, et le curé de Saint-Victor, entre autres, va ramasser leurs corps le long des haies.»

De la Touraine.

« Un ecclésiastique destiné au secours des pauvres de cette province et d'autres personnes très-dignes de foi assurent qu'à Amboise les misères y sont à tel excès, qu'on y a vu plusieurs hommes et femmes se jeter sur un cheval écorché, en tirer chacun leur morceau, et n'y laisser rien de reste; qu'il s'y est trouvé une fille orpheline morte de faim après s'être mangé une main, et un enfant ses doigts; et que c'est quasi l'état général de quarante-six paroisses qui l'environnent.

» Qu'à Loches et à Beaulieu, les pauvres y sont au nombre de seize cents, qu'ils y meurent en si grande quantité qu'on les met six à six dans une fosse, et qu'on n'a jamais vu désolation pareille.

» Qu'à Ligueil, de quatre cents feux, on comptait déjà, dès le 17 avril, deux cents pauvres dans la dernière misère.

» Qu'à Boulay, de cinq cents communiants, il y en a quatre cents à la mendicité, malades pour la plupart, et qui jettent des cris si effroyables qu'il est impossible de voir cette désolation sans douleur extrême, et qu'on ne saurait représenter par de plus vives images l'état qui précédera le jugement dernier. Ce sont les paroles de gens de bien qui le voient, qui en gémissent et qui l'écrivent.

» Qu'à Marmoutiers, dès le mois d'avril, il s'y trouva sept à huit mille pauvres de Tours et de la campagne, dont quarante-cinq moururent étouffés à la distribution, ainsi qu'il paraît par le rapport des pères bénédictins, et que, dans deux seules paroisses voisines, plus de deux cents y sont morts de faim.

» Qu'à la paroisse de Saint-Christophe, de quinze cents personnes, il y en a près de la moitié mortes ou de misérables.

» Qu'à Sepmes, à Lignières, à la Croix, à Dierré, à Saint-Épain, à Francueil, à Luzillé, à Buzançois et en tous les villages de ce pays-là, que l'on a visités en grand nombre, on compte les pauvres et les morts à centaines et à milliers; qu'il y a des lieux où, de quatre cents feux, il ne reste que trois personnes; que depuis peu, du 10 mai, un enfant, pressé de la faim, arracha et coupa avec les dents un doigt à son frère, qu'il avala, n'ayant pu lui arracher une limace qu'il avait avalée; qu'il s'en trouve de si faibles que les chiens les ont en partie mangés; qu'à Beaumont-la-Ronce, le mari et la femme étant couchés sur de la paille et réduits à l'extrémité, la femme ne put empêcher des chiens de manger le visage à son mari, qui venait d'expirer à son côté, tant elle était débile.

» Enfin, quoi que disent les lettres et relations, elles ne sauraient exprimer l'excès d'une si grande désolation; que grande partie des curés se contentent de soupirer et de pleurer, sans écrire, et qu'il est difficile d'apprendre des misérables mêmes leurs misères dans l'état où ils sont; et que ce qui est encore plus à craindre est l'avenir, étant impossible que le peu de blé semé, quand il sera près de mûrir, puisse échapper des mains des pauvres, ou qu'il se trouve assez de gens pour le moissonner.

» Tout ce que dessus est très-véritable, étant écrit par témoins oculaires, gens de bien et de capacité, et très-dignes de foi, qui en ont donné des témoignages authentiques et dont on garde les originaux. »

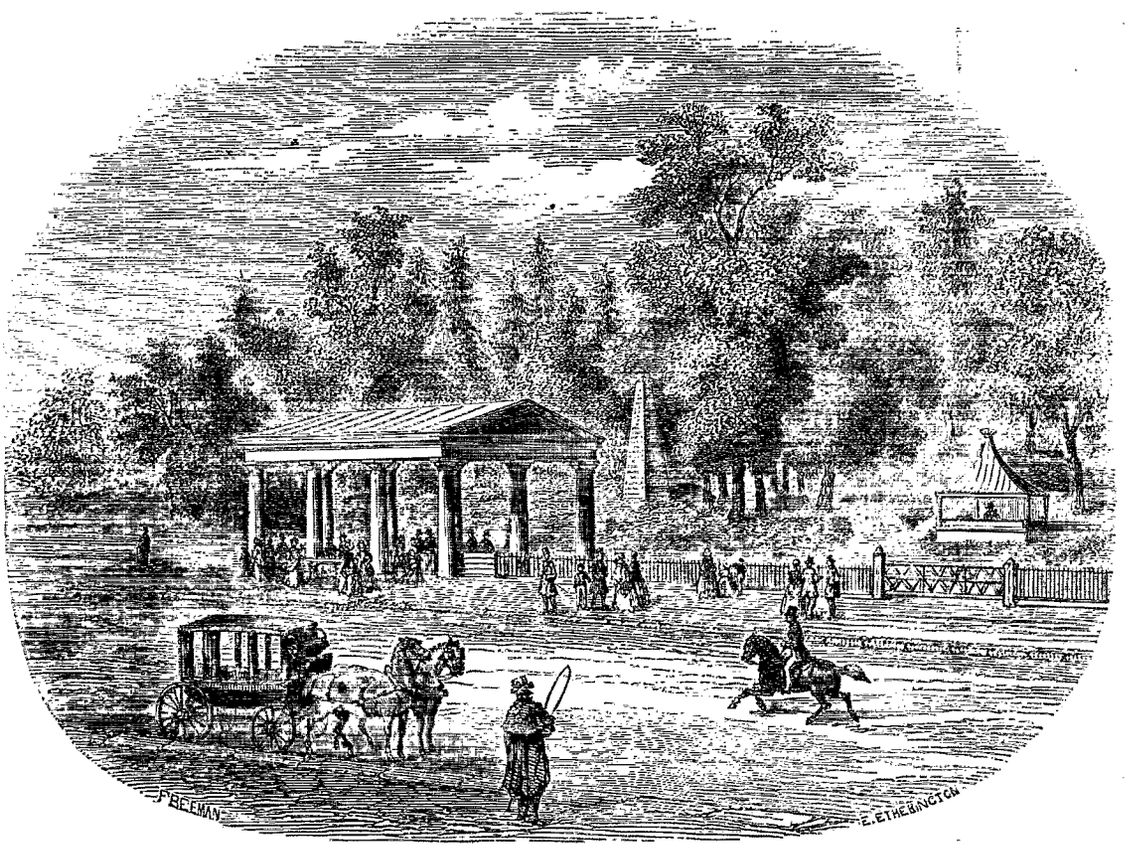
Voici, sur le même sujet, un document inédit qui nous est communiqué par un habitant de Chartres :

« Le 5 janvier 1709, à cinq heures du soir, il tomba de l'eau; le lendemain, jour des Rois, au matin, il y avait un

pied de neige; enfin un froid si furieux et rude que l'on n'en a jamais senti un pareil, qui a continué jusqu'au vingt-cinquième jour de la Conversion de saint Paul; en sorte que la mer, le Tibre, le Danube, le Rhin, et toutes les rivières et fleuves à flux et reflux ont été glacés plus de 12 à 15 pieds de haut, et en les endroits les moins creux tout le poisson était gelé. Les hommes gelaient sur les chemins; en sorte que depuis Paris jusqu'à Orléans, on dit que plus de trente hommes sont morts de froid. Des vaches, boucs, chèvres, moutons et agneaux d'un an, ont été trouvés morts et gelés en leurs étables; les volailles et pigeons morts, les pieds gelés; les perdrix et oiseaux trouvés morts que les corbeaux tuaient, et mangeaient jusqu'à des lièvres; les lapins morts dans les terriers par la quantité de neiges que le vent a emportées et amoncelées par endroits; en sorte que tous les blés en étaient découverts et ont été entièrement gelés. Les pêchers, abricotiers et pruniers, pour la plupart, sont morts de gelée, comme les cerisiers, romarins, rosiers, houx, genièvres, absinthes, et généralement tous les aromates, oseilles, etc. Les vignes sont tellement gelées qu'on sera obligé de les couper au pied. Depuis le 25 janvier, la gelée a recommencé à deux ou trois reprises pendant le mois de février, et encore le 10 mars, qui a duré jusqu'au 15 dudit mois avec de la neige, tellement que l'hiver de 1606 et celui de 1684 n'étaient rien en comparaison de celui de 1709. On a dit qu'un cavalier qui venait de Paris par le pont de Sèvres pour aller à Versailles, fut arrêté au bureau dudit pont et trouvé mort sur son cheval, enveloppé de son manteau rouge; et de quoi l'on n'a jamais entendu parler, plus de trente bêtes asines ont été trouvées mortes en leurs étables : aussi, depuis le 1er février jusqu'au 14 avril, le blé a doublé de prix, tellement qu'il vaut aujourd'hui 23 livres le setier, et le pain 22 sous les neuf livres..... Le blé augmente toujours, et aujourd'hui 15 juin, il passe 35 livres le setier, et le pain 35 sous (1), parce que les blés ont manqué universellement par toute la France, excepté en Normandie, au Perche et sur les côtes de Bretagne, où l'on espère avoir de quoi faire la semence, encore ne sera-ce que par endroit; en sorte que du blé de 1709, il n'en sera point du tout mangé (2). »

LES EAUX DE SARATOGA.

Le nouveau monde a des eaux minérales qui, comme celles de la vieille Europe, attirent les malades et sont le rendez-vous d'une société élégante qui vient y chercher tout autre chose que la santé. Dans les États-Unis, les eaux les plus fréquentées sont celles de Saratoga, État de New-York, à 34 milles au nord-ouest d'Albany. On y accourt de toutes les parties de l'Union pendant la saison d'été. Les uns viennent éprouver l'effet salutaire des sources minérales, dont la plus renommée est celle dite



La Source du Congrès. — Dessin de Freeman.

du Congrès, et dont nous donnons un dessin; mais le plus grand nombre des visiteurs y sont attirés par la salubrité du climat, et surtout par le désir de s'y reposer des affaires et d'y trouver des divertissements qu'ils chercheraient vainement dans leur ville natale.

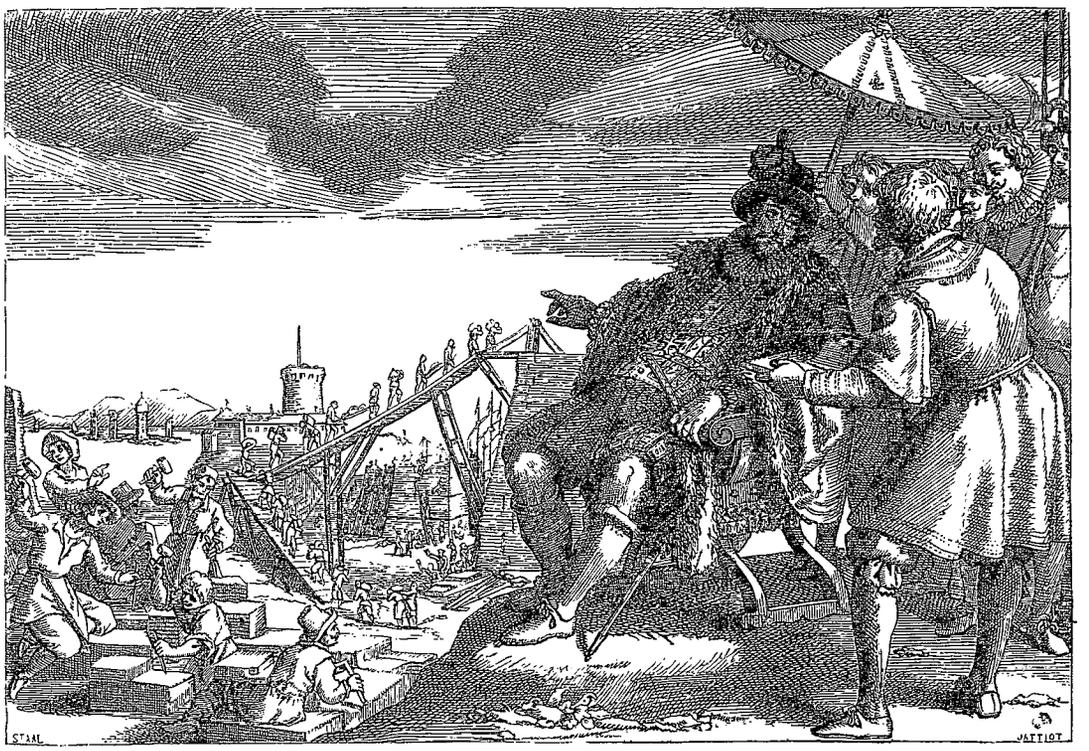
Avant que la vertu de ses eaux minérales fût connue, et qu'elle fût devenue un rendez-vous de plaisir, la petite ville de Saratoga avait déjà une célébrité qui avait bien aussi son prix. C'est dans ses environs que, le 17 octobre 1777, l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne posa les armes devant les milices américaines.

(1) Le pain, en temps ordinaire, valait 7 ou 8 sous les neuf livres.
(2) Extrait du Journal de Jean Bouvart, bourgeois de Chartres, manuscrit de famille conservé par un descendant de Bouvart.

UNE ESTAMPE DE CALLOT.

Voy., sur Callot, la Table des vingt premières années.

C'est en Italie, à Florence, à la cour des grands-ducs de Toscane, que Callot a passé les plus belles années de sa vie ; c'est dans ce sanctuaire des beaux-arts qu'il a vécu de 1611 à 1622 et que s'est formé et développé son talent si original. Quelques-unes de ses meilleures gravures, entre autres *la Foire de l'Impruneta,* ont été inspirées par son séjour en Toscane, et les Toscans en récompense ont gardé un bon souvenir de lui. La galerie de Florence montre avec orgueil un de ses rares tableaux à l'huile, dont l'authenticité n'est pas contestable, et on conserve dans l'hôtel de ville de Sienne la planche sur laquelle il a gravé un de ses plus parfaits ouvrages, la vue de la *piazza del Campo* pendant la fête qui a lieu tous les ans le 15 août. Parmi ses



La Fondation de Livourne par Ferdinand Ier.—Dessin de Callot.

compositions de moindre importance, mais qui ont bien leur prix, est celle que nous reproduisons. Elle a pour objet de conserver la mémoire des grands travaux entrepris à Livourne par le grand-duc Ferdinand Ier.

Livourne doit son existence aux Médicis. Ils ont abaissé Florence, détruit ses fabriques et son commerce, éteint son génie des arts et des lettres afin d'y établir leur tyrannie, selon la pensée de Cosme, le Père de la patrie, qui disait qu'il préférait « voir Florence ruinée que perdue, » c'est-à-dire libre. Pour faire oublier à la Toscane sa servitude, ils la dotèrent d'un port et d'une ville du premier ordre. Cet ouvrage fut commencé par Alexandre, continué par Cosme Ier, poursuivi par François Ier, et achevé par Ferdinand Ier. Auparavant Livourne n'avait pas d'habitants, et ses rivages n'étaient fréquentés que par les barques des pêcheurs. La nature n'avait rien fait pour elle; elle ne lui avait donné qu'un sol peu fertile et une plage exposée à tous les vents. Ces souverains, oppresseurs de leur patrie, lui donnèrent en échange de la liberté et de ce qui fait la dignité d'un peuple, une partie de ce qui lui manquait matériellement, et, sous leurs auspices, elle devint ce qu'elle est aujourd'hui. Mais quoique l'initiative eût été prise par ses prédécesseurs, Ferdinand Ier fut le véritable fondateur de Livourne. Ce fut lui qui fit creuser le port, qui jeta les fondements des môles qui le protégent au nord et au sud, qui entoura de murs la ville naissante, et éleva les fortifications qui la mettent à l'abri de toute surprise. Il fit construire des magasins, des chantiers de construction, traça des rues larges, des places spacieuses, éleva des habitations. En un mot, il fut le créateur de Livourne. C'est ce prince que représente la gravure de Callot; il surveille les ouvriers et donne des ordres aux architectes et aux ingénieurs.

Mais il ne suffisait pas de bâtir une ville, de creuser un port sûr et commode, de construire des magasins prêts à recevoir des marchandises, et des maisons pour loger les négociants. Le port fut déclaré franc. Cosme Ier avait garanti à tout individu qui viendrait s'y établir qu'en aucun cas il ne pourrait être recherché pour un crime ou un délit commis hors du territoire toscan. Ferdinand alla plus loin : il fit de Livourne un champ d'asile où l'écume de tous les ports de la Méditerranée, sans acception de nation ou de religion, trouva un refuge assurée. Les Israélites, qui étaient encore en butte aux persécutions dans tous les pays de l'Europe, furent particulièrement l'objet des soins de Ferdinand. Ils accoururent des lieux les plus éloignés pour s'établir à Livourne, apportant avec eux des capitaux énormes et l'esprit de commerce qui les accompagne toujours. Les proscrits de tous les pays trouvèrent dans Livourne asile, protection, et la plus libérale hospitalité. Les *chrétiens nouveaux* persécutés par Philippe II, les catholiques anglais, les Corses mécontents des Génois, tous étaient accueillis sans distinction, et avec faveur.

Ferdinand Ier mourut en 1611, mais ses successeurs continuèrent son œuvre, qui fut reprise et développée par Léopold II. Grâce à ces deux souverains, Livourne est devenue une des villes les plus commerçantes d'Europe; et, quoi qu'en disent les mauvaises langues, et en dépit de l'origine plus ou moins douteuse de ses habitants, les négociants de Livourne ont tout autant d'intégrité et de scrupules que ceux des autres ports de la Méditerranée.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146.

XVI. UNE VIEILLE ÉGOISTE.

La tante d'Armand habite, à une des extrémités de la ville, une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais les précautions habituelles à Mme de Lourière, toujours soigneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : « Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. »

Je me conforme toutefois à la recommandation. Bientôt un petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais Françoise à son large visage blafard, à ses lourdes paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

— Que demande Monsieur?

— Mme de Lourière.

— Ah! mon Dieu! On n'a donc pas dit à Monsieur?... Madame est très-malade depuis deux mois.

— Je le sais; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance?

— Ah! Monsieur est une ancienne connaissance? — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. — Certainement, ce serait un grand plaisir pour Madame... mais le médecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement Madame dort dans ce moment.

— Alors, à quelle heure devrais-je revenir?

— Mon Dieu! je n'oserais pas indiquer à Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

— Vous lui direz que je suis venu?

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas.

Et elle salue en voulant refermer le guichet; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc?

— Moi, Monsieur? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à Mme de Lourière ma visite?

— C'est juste, pardon. Si Monsieur veut me donner sa carte?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, Monsieur...

— Au revoir, Mademoiselle.

Et je repars en laissant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet.

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

M. Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission; et, dès le soir, il m'avertit que Mme de Lourière a paru ravie de mon souvenir; elle-même songeait à me faire demander; elle veut me consulter sur une affaire qui relève du droit et pour laquelle mes conseils lui seraient nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tôt sera le mieux.

Seulement M. Dulac, qui sait combien il est difficile de franchir le cordon sanitaire établi par Françoise, m'engage à venir à l'heure de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis à la porte de Mme Lourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

— Oh! c'est encore Monsieur! Il vient savoir des nouvelles de Madame? Mon Dieu! Monsieur est bien bon; ça va toujours doucement...

Je l'interromps pour lui dire :

— Votre maîtresse m'attend, ouvrez!

Et comme elle feint de ne pas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que M. Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointement de Françoise. Il ordonne à celle-ci d'aller m'annoncer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

— Maintenant, je demande la permission de vous laisser, dit-il; j'ai ici près un malade que je veux voir; je reviendrai en le quittant. Tâchez de finir sans retard avec Mme de Lourière; il n'y a pas de temps à perdre.

A ces mots, il me salue de la main, et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de la pièce date de Louis XV, et les injures du temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant passer, sous les housses blanches, des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles marquises en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. Les dessus de portes représentent des scènes champêtres où des bergères en robes de satin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent du galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement une jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reproduisent des scènes mythologiques; et une petite bibliothèque renferme les romans du dernier siècle.

Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail; tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien là l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue autrefois.

Enfin Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la suivre en m'avertissant que sa maîtresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive comme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin Mme de Lourière sous ses rideaux.

Le temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait été utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la précipitation de cette toilette improvisée, pendaient sur ses joues plombées; et les yeux avaient quelque chose de hagard dans leur fiévreuse mobilité.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

— Ah! tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fois, cher monsieur Raymond?... Françoise, faites asseoir Monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alla s'ac-

couder aux pieds du lit; je la regardai, mais sans qu'elle voulût comprendre mon regard. Je me tournai alors vers Mme de Lourière :

— Les services de Mlle Françoise vous sont-ils nécessaires, chère dame?

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérangeât en mon intention; elle peut retourner à ses occupations.

— Et si madame a besoin de moi? objecta la servante.

— J'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon.

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Mme de Lourière se pencha hors du lit.

— Est-elle partie? demanda-t-elle à demi-voix.

Je répondis affirmativement.

— Ah! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégeance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes.

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi! s'écria-t-elle; ah! si vous saviez! On la croit ma servante, elle n'est que ma geôlière! Tout ici dépend d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en tout! Il ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bien laisser passer. Aucun moyen de résistance! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière; chaque fois que je demande à sortir, la malheureuse ajoute un clou!

— Mais ne pouvez-vous la chasser?

— Et qui me veillera? qui me soignera? répliqua-t-elle amèrement. Où trouver maintenant une autre servante? Non, non, il faut que je la subisse, cher Monsieur, que je la retienne par des promesses! Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse!

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ni à mon âge, ni à mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête :

— Maintenant personne n'a besoin de moi; faible et infirme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui : aussi tout le monde m'abandonne! Le chevalier lui-même, le croiriez-vous? le chevalier a cessé de venir, parce que je ne puis plus faire sa partie de whist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner.

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier elle eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire : aussi gardai-je un silence embarrassé; elle poussa un soupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit :

— Du reste, je devais m'y attendre; c'est le sort ordinairement réservé aux âmes trop sensibles.— Jamais je n'ai été véritablement aimée, cher Monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats! — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise; on me rendra justice... J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur.

Elle a fait une pause; je l'ai regardée d'un air interrogateur; enfin elle a continué.

— Oui, cher monsieur Raymond... j'ai écrit mes dernières volontés... voilà déjà deux mois... Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances du docteur... vous avez pu le reconnaître vous-même en me voyant... car avouez que vous m'avez trouvée bien changée... que vous ne me croyiez point si mal.

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour me demander de la contredire. J'ai protesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait; elle l'a compris et s'est écriée :

— Non, non, ne cherchez point à me tromper... Je ne vous croirai pas... je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe?... j'ai assez vécu... pour ne pas craindre... la... mort!

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé sur ses lèvres; une lividité hideuse avait remplacé sa pâleur; j'entendais ses dents claquer, et ses mains serraient convulsivement les couvertures, tandis que, la tête rejetée en arrière, et les yeux agrandis d'épouvante, elle semblait fascinée devant quelque abîme invisible.

Je me suis efforcé de la rassurer en repétant que les précautions prises par sa prudence, loin de lui montrer le terme comme prochain, devaient rasséréner son esprit et la laisser désormais uniquement occupée de sa guérison. Elle a saisi avec empressement ce vague espoir; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse complaisance tous les symptômes favorables qui pouvaient annoncer son rétablissement; elle a fait un mouvement pour se redresser, afin de me prouver qu'elle était plus forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose protestait en elle; je l'ai vue tout à coup changer de visage et frissonner. Ses yeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision; enfin elle a repris très-bas :

— N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains.

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et j'ai nommé des parents, d'anciens amis!

— Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à vous que je me confie.

Je me suis incliné; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

— Lisez! a-t-elle dit avec une espèce de solennité sentimentale.

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas :

« Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

» 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice; 2° afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments trop attaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernier tiers de ses biens en rentes sur l'État, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs de la famille.

» L'existence de ces prix, désignés sous le nom de *prix Lourière*, sera annoncée par toutes les voies de la publicité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

» Écrit ce 12 octobre, librement et de ma propre main, par moi, Marie-Anatole-Malvina de Lourière. »

La suite à une autre livraison.

LE RETOUR DE LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Vous les avez certainement rencontrés sur la route qui traverse le bois de Boulogne, quelqu'un de ces jours d'été, lorsque le soleil qui descend à l'horizon fait briller, sur la route, les tourbillons de poussière comme des réseaux d'or, et que les arbres poudreux, agités par la brise, commencent à secouer sur les passants la fraîcheur du soir.

C'est une brave famille d'ouvriers qui vient de se reposer d'une longue semaine de travail sous les royaux ombrages de Saint-Cloud. Père, mère et enfants, ont parcouru le parc immense dans tous les sens. Ils ont visité les belles futaies qui couronnent la colline, et vu, du pied de la lanterne de Diogène, l'immense Paris couronné de son diadème de brumes; ils ont admiré les eaux qui s'élancent d'un jet rapide au-dessus de la cime des plus hauts marronniers, les cascades qui retombent en bouillonnant le long de leurs paliers de marbre; mais ils se sont surtout arrêtés devant ces boutiques de la grande allée, foire champêtre qui étale aux yeux des promeneurs ses éternelles tentations.

Ainsi que vous pouvez le voir, la famille y a cédé.

Mais voici l'heure du retour, et tous ont repris la route du logis. Le père marche en tête, son habit des dimanches sur un bras et portant de l'autre son plus jeune enfant qui, fort de sa faiblesse, exige à chaque instant davantage. Tout à l'heure il se plaignait de la fatigue, et voilà que le bras de son père s'est transformé pour lui en carrosse; maintenant, tandis qu'une de ses mains serre le bâton de sucre de pomme enveloppé de papier étoilé, l'autre approche des lèvres complaisantes de celui qui le porte la trompette de fer-blanc achetée à Saint-Cloud : il veut qu'une joyeuse fanfare accompagne sa marche triomphale.

— Demande, cher petit; tu es encore à l'âge où la prière est un ordre pour ceux qui te font grandir à l'abri de leur tendresse. Un peu plus tard, il te faudra, comme ton frère qui marche derrière toi en faisant mouvoir son pantin de carton, suffire toi-même à tes amusements; plus tard encore, tu devras, comme ta sœur aînée qui montre en vain avec un regard suppliant à sa mère l'omnibus de Paris, revenir de la fête les mains vides et te résigner à marcher

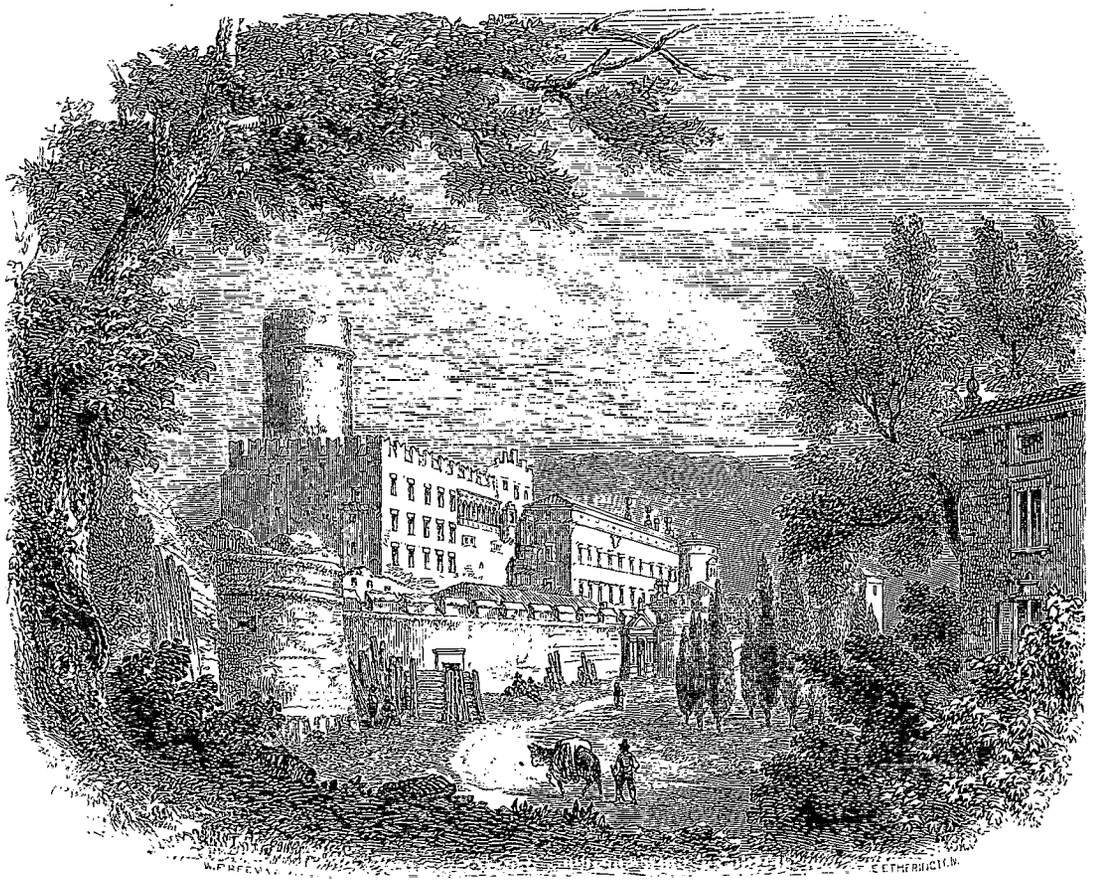


Le Retour de Saint-Cloud. — Dessin de Karl Girardet.

malgré la fatigue. Avec l'âge viendront les devoirs sérieux; avec la force, la nécessité du courage. Aujourd'hui on te fait le nid bien chaud et bien doux, on veille à tous tes besoins, on se rend à tes fantaisies; mais, les plumes venues, il faudra voler de tes ailes, chercher les graines et l'abri, éviter le vautour, et prendre garde au chasseur.

Ne t'amollis donc pas sous ces faveurs qu'on accorde à ton impuissance; accepte-les comme un don de la tendresse, et non comme une rente qui t'est due. Ces bras qui te portent gagnent péniblement le pain de chaque jour à la famille entière; il faut que les tiens se fortifient comme eux par le travail, qu'ils deviennent adroits et patients. Tout ce que tu reçois maintenant de ce père laborieux et de cette mère économe, tâche de le rendre un jour à ceux qui naîtront de toi. Entoure-les aussi de soins complaisants; apprends-leur le devoir par l'affection; deviens enfin un homme pour savoir en élever d'autres.

LE CHATEAU DE TRENTE.



Le Château de Trente. — Dessin de Freeman, d'après Toudouze.

Trente est la capitale du Tyrol et une des portes de l'Italie. A mesure que l'on descend l'étroite vallée qui conduit vers cette ville, chaque pas révèle le voisinage du midi. Le ciel plus bleu, plus transparent, le soleil plus chaud, l'éclat de la lumière, l'aspect du pays, la figure des habitants, le style des constructions, tout ce que l'on voit avertit qu'on est sorti de la froide Allemagne, et que l'on entre dans la terre riante et heureuse « où fleurit le citronnier, » comme dit la chanson de Gœthe. A peu de distance de Trente, la vallée s'ouvre et s'arrondit en un assez large bassin que dominent de toutes parts de hautes montagnes sur lesquelles la neige se fond de bonne heure aux premiers jours du printemps. Le sommet est couvert de sapins et d'autres arbres du Nord ; mais sur leurs pentes on cultive la vigne, le blé et surtout le mûrier (car la soie est la principale industrie du pays), et, dans les parties les plus abritées, l'olivier et l'amandier. Encadrée par ces montagnes aux lignes sévères, dentelées, qui se dessinent nettement et à larges traits sur le sombre azur du ciel, la campagne qui entoure Trente offre un spectacle à la fois sévère et charmant.

La ville apparaît au centre de cet amphithéâtre, et de loin déjà l'on admire ses palais grandioses, ses terrasses, ses toits plats, les dômes de ses églises, les clochers élancés, ses murailles flanquées de larges tours rondes, et son vieux et énorme château. Bientôt celui qui ne connaît pas les régions septentrionales de l'Europe remarque avec surprise le langage sonore et accentué des habitants, leurs figures brunes, leurs grands yeux noirs si expressifs, leurs gestes rapides et leurs allures bruyantes.

Trente n'a aujourd'hui que 13 000 habitants. Elle a dû en compter trois ou quatre fois autant, si l'on en juge par l'étendue de son enceinte et par la solitude de la plupart des rues, où l'herbe croît comme dans un champ. On rencontre de tous côtés de grandes habitations, véritables palais dont la façade, riche d'architecture et ornée, est le plus souvent décorée de peintures; mais leurs possesseurs se sont appauvris : ces nobles demeures paraissent négligées, et plusieurs sont en ruine. Le vieux château où siége l'administration locale n'est guère mieux conservé, et c'est grand dommage, car il a un grand caractère.

Trente est traversée par l'Adige, qu'on prendrait pour un torrent à voir son cours rapide, bouillonnant et trouble : à vrai dire, l'Adige n'est pas autre chose; mais ce torrent est large comme la Seine à Paris.

MARGUERITE FULLER-OSSOLI.

I. SA BIOGRAPHIE.

En 1810, dans la ville de Cambridge-Port, État de Massachussets, il naissait à un homme de loi, nommé Fuller, une petite fille merveilleusement douée. Marguerite, à six ans, lisait le latin et commençait le grec. Son père avait résolu d'en faire un prodige d'érudition, et la pauvre enfant, étouffée sous le poids des leçons et des livres, ne vivant le jour qu'en compagnie des Romains, ne rêvant la nuit que des prestiges de la mythologie grecque, en était arrivée à une surexcitation du cerveau qui évoquait autour d'elle des figures fantastiques et lui causait d'effrayants cauchemars. Elle raconte comment la vue du ciel, des fleurs, des bois, lui rendait du calme et l'arrachait à ce supplice.

« Une arrière-porte communiquait à une suite de marches par lesquelles je descendais à un petit boulingrin que profanaient à mes yeux ambitieux une humble pompe et une resserre à mettre les outils. Au delà était un jardinet planté d'arbres fruitiers et de fleurs choisies. Ma mère en faisait ses délices. Là, je me sentais libre et respirais à l'aise. Une porte ouvrait sur les champs, une porte de bois, dans une clôture de planches, encadrée des traînants rameaux de la clématite. J'avais coutume d'ouvrir cette porte pour regarder le ciel au soleil couchant. Je ne franchissais pas le sombre cadre, absorbée que j'étais dans la contemplation de l'océan d'or bruni qui se déroulait à l'horizon. Quels ravissements me causaient ces splendeurs! Combien j'aimais les guirlandes argentées de mon cher abri! Je n'eusse pas voulu attenter à sa beauté et lui ravir une seule de ses fleurs. Souvent, depuis, j'ai rapporté des branches de clématite du fond des bois, et c'est toujours pour moi un emblème d'expansion et de joie champêtre. Plus tard, j'ai compris ce que je dois à ce jardin, où se sont écoulées les meilleures heures de mon enfance solitaire. Tout, au logis, était positif, utilitaire, au point de vue social. Mes livres m'entretenaient d'un monde orgueilleux et superbe; mais les enseignements du petit jardin étaient d'une autre sorte. Là mes pensées, à peine écloses, pouvaient balbutier sans suite, se blottir comme en un nid, s'y bercer et y croître, sans qu'on leur commandât de chanter ou de voler avant le temps. J'aimais à contempler les roses, les violettes, les lis, les œillets. La main de ma mère les avait plantés, et ils s'épanouissaient pour moi. Je cueillais les plus belles fleurs, je les regardais sous tous les aspects, je les baisais, je les pressais sur mon sein avec des transports passionnés, tels que je n'ai jamais osé en exprimer à aucun être humain. L'ambition d'être aussi parfaite gonflait mon cœur... »

Les grands poëtes excitaient en elle un enthousiasme non moins vif. Elle n'avait que huit ans lorsqu'elle fit connaissance avec Shakspeare :

« C'était un dimanche; ce jour était ponctuellement observé dans notre maison. Je pris sur la tablette un volume; je l'avais déjà ouvert; mais l'aspect des lignes inégales et brisées m'avait empêchée d'en entreprendre la lecture : je préférais un texte courant. Cette fois, je tenais *Roméo et Juliette*. C'était par une froide après-midi d'hiver. Je portai le livre au salon, et j'étais assise au coin du feu depuis une heure ou deux, quand mon père leva la tête, et me demanda ce que je lisais si avidement : — Shakspeare, répliquai-je, sans pouvoir détacher mes yeux des pages magiques. — Shakspeare! ce n'est pas une lecture du dimanche. Allez remettre ce livre à sa place, et, s'il vous plaît, prenez-en un autre. J'allai faire ce que l'on m'ordonnait, mais je ne pris pas d'autre livre. Revenue au coin du foyer, l'histoire interrompue, les personnages avec lesquels je venais de me lier si intimement peuplaient mon cerveau et l'embrasaient... Et, plus tard, dans ma petite chambre, seule, au milieu de l'obscurité, je ne pensais, je ne voyais que la scène placée par le poëte devant mes yeux. Le libre flot de vie, le charme et l'imprévu du dialogue, les formes grotesques ou belles éclairées par la vive lumière de cette riche imagination, me donnaient juste ce qui me manquait, m'apportaient l'existence pour laquelle je me sentais née. Mes fantaisies essaimaient comme des abeilles à mesure que je m'essayais à inventer le reste du drame, à imaginer ce que tous devaient faire, dire, penser, les lieux où ils devaient aller... »

A treize ans, Marguerite avait l'esprit tellement développé que des personnes de mérite goûtaient et recherchaient sa conversation. A quinze ans, elle rend ainsi compte de l'emploi d'une de ses journées :

« Je me lève un peu avant cinq heures; je me promène une heure et étudie mon piano jusqu'à sept. Alors nous déjeunons. Ensuite, de sept heures et demie à huit heures, je lis du français, la *Littérature du midi de l'Europe*, par Sismondi; de huit heures à neuf heures et demie, deux ou trois chapitres de la Philosophie de Brown; de neuf heures et demie à midi, j'étudie le grec; de midi à deux heures, je récite des vers et m'exerce au piano. A deux heures, nous dînons : quelquefois, quand la conversation est très-entraînante, je m'oublie une demi-heure au dessert. Après dîner, je lis de l'italien pendant deux heures au moins. A six heures, je me promène à pied ou en voiture. En rentrant, je joue du piano ou je chante. A onze heures, je monte dans ma chambre, j'écris mon journal et fais le résumé des lectures du jour. »

Elle avait à peine atteint dix-neuf ans que déjà tous les classiques français, espagnols, italiens, lui étaient familiers. Vers cette époque, elle commença l'étude de l'allemand et dévora les prosateurs, les poëtes, les métaphysiciens qui ont écrit dans cette langue. Son esprit incisif et net y perdit de sa lucidité. Elle se lança dans les brouillards et les abstractions philosophiques de l'Allemagne. Une école de littérateurs américains, qui se modelait sur les poëtes des lacs *(Lakistes)* de l'Angleterre, l'adopta et la prôna outre mesure. Elle débuta dans la presse périodique, et fonda une revue trimestrielle intitulée *le Cadran (the Dial)*. Elle ouvrit un cours à New-York, destiné exclusivement aux femmes; elle y traitait de la famille, de l'éducation publique et privée, de la société, de la littérature.

Précédée d'une grande réputation comme femme savante et amusante causeuse, elle eut bientôt à New-York un cercle de partisans et une foule de détracteurs. On l'accusa de pédantisme, d'acrimonie, de dédain pour tout ce qui était en dehors de sa société. En 1846, elle visita l'Angleterre, dont elle critiqua librement la société et les écrivains. Elle traversa aussi la France, et séjourna quelques jours à Paris; mais ses impressions sur notre pays sont superficielles et de peu de valeur. C'est en Italie qu'elle devait trouver un emploi à son énergique sympathie et le complément d'une vie dénuée d'affections et dont des études multipliées n'avaient pu combler le vide.

Elle connut à Rome, en 1847, le marquis Ossoli, qui, frappé de la supériorité de son esprit, en devint amoureux et lui demanda sa main : elle refusa; mais il revint à la charge avec tant d'instances, qu'à son retour d'un voyage à Venise elle agréa ses propositions. Ils se marièrent secrètement, car la famille du marquis, appartenant au parti conservateur, avait refusé son consentement. Ossoli s'était depuis longtemps enrôlé dans la Jeune-Italie.

Marguerite assista aux terribles scènes de 1848. Pendant le siége de Rome, alors que son mari se battait, et au plus fort du bombardement, elle parcourait les rues pour aller à l'hôpital soigner les blessés. Elle passa trois mois enfermée dans la ville, tomba malade d'anxiété, et faillit mourir. Réfugiée avec son mari à Rieti, où elle avait déposé avant le siége son unique enfant, elle s'y rétablit peu à peu, et gagna Florence. Ils y séjournèrent assez paisiblement tout l'hiver.

Les événements politiques et la défaite du parti qu'avait embrassé le marquis Ossoli décidèrent leur départ pour l'Amérique. Des considérations d'économie leur firent arrêter leur passage à bord d'un navire marchand de Livourne. Au moment de partir, de sombres pressentiments assaillirent Marguerite. Elle craignait surtout pour son mari et son enfant. Cependant elle se roidit contre des terreurs qui lui semblaient pusillanimes. Ils mirent à la voile, et traversèrent sans incident les eaux de la Méditerranée. Mais, en vue de Gibraltar, le capitaine tomba malade et mourut. Les autorités s'opposèrent au débarquement : le corps fut jeté à la mer. Le lendemain, l'enfant fut pris du même mal : il

en échappa heureusement, et Marguerite put reprendre et terminer son grand ouvrage sur l'Italie. Les longs jours de l'été et ses nuits chaudes et lumineuses se succédèrent pendant quatre mois que dura ce long trajet. Enfin, après avoir franchi quatre mille milles, et au moment d'aborder en Amérique, un terrible ouragan s'éleva. Vers quatre heures du matin, le navire donna sur un écueil appelé *la grève de l'île de Feu*. Assailli par des lames furieuses, et hors d'état de se relever, sa perte était inévitable. Au point du jour, on aperçut le rivage à quelques centaines de toises. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, la côte ne présentait qu'une suite de dunes sablonneuses, noyées par la pluie et l'écume des vagues. Cependant de la plage des hommes regardaient le vaisseau naufragé. Un chariot avait été amené sur la grève; mais comme il n'y avait nulle apparence d'un bateau de sauvetage ou de tout autre moyen de salut, il fut décidé que quelqu'un tâcherait de gagner la terre à la nage et d'obtenir du secours. Quoiqu'il y eût presque certitude de mort à lutter contre l'impétuosité du ressac, un matelot, muni d'un appareil de sûreté, sauta dans l'eau et parvint jusqu'à terre; un second le suivit; mais un passager, ayant tenté la même aventure, disparut, frappé par quelque débris ou trop faible pour la lutte. Une heure s'écoula. Beaucoup de gens s'occupaient à recueillir les épaves jetées à la côte, sans s'inquiéter des naufragés. Ceux-ci convinrent alors que les passagers essayeraient de débarquer assis un à un sur une planche, se tenant à des cordes, tandis qu'un matelot à la nage guiderait en arrière le frêle radeau. La première personne qui se hasarda fut une femme. Elle fut poussée à terre à demi morte, et ne dut la vie qu'à l'intrépidité du marin qui la pilotait.

Quand vint le tour de Marguerite, elle refusa obstinément de se séparer de son enfant et de son mari. Avec eux, elle eût de grand cœur bravé la fureur de la tempête; mais seule, elle ne voulait pas partir. Tandis qu'elle résistait, on s'écria à bord qu'un bateau de sauvetage était enfin arrivé sur la grève. Cette nouvelle ranima l'espérance de tous; mais, aux yeux expérimentés des matelots, il devint bientôt évident que personne ne tentait de le mettre à flot. Cette dernière chance de salut venant à manquer, il ne fallait plus compter que sur ses propres forces ou se résigner à périr. Déjà la marée avait tourné : il était impossible que le navire résistât à un nouvel assaut. Dans cette extrémité, le capitaine, qui jusque-là n'avait pas abandonné son poste, en appela de nouveau à Marguerite, la conjurant de faire une tentative avant que le navire se brisât. Il offrit de prendre l'enfant, tandis que les matelots se chargeraient du marquis Ossoli et de sa femme. Marguerite déclara au nom de tous trois qu'ils ne se sépareraient pas. Il y eut alors un sauve-qui-peut général. La plus grande partie de l'équipage se jeta à l'eau, et plusieurs nageurs atteignirent le rivage, vivants, mais grièvement contusionnés.

Dans l'après-midi, le vent souffla avec un redoublement de violence, et les débris du navire cédèrent rapidement. La cabine fut balayée, l'arrière se disjoignit et la poupe s'enfonça de plus en plus. Bientôt le gaillard d'avant s'emplit d'eau, et la malheureuse petite bande, refoulée sur le pont, se serra autour du mât de misaine; mais ce frêle appui, à moitié détaché de la coque du bâtiment, oscillait, alternativement soulevé et abaissé par chaque coup de mer. Le moment suprême approchait. Trois marins, restés à bord, insistèrent encore près des passagers pour qu'ils tentassent de se cramponner à des planches tenues sous le vent du navire naufragé. Mme Ossoli avait enfin consenti à confier son enfant à l'économe, qui lui avait juré de le sauver ou de mourir, lorsqu'une lame vint frapper le gaillard d'avant, fit tomber le mât de misaine, et entraîna avec lui le pont et tout ce qui était dessus. Ossoli se cramponna un moment aux cordages; mais une seconde houle l'emporta. Marguerite enfonça sans lutte. Lorsqu'on la vit pour la dernière fois, elle était assise au pied du mât de misaine, vêtue de blanc et les cheveux épars. Cette agonie avait duré douze heures. Leurs corps n'ont point été retrouvés. L'économe et l'enfant furent jetés à la plage, vingt minutes après, tous deux morts.

Un ami de ce couple infortuné, que la nouvelle du naufrage amena, malheureusement trop tard, sur la rive, dit : « La carcasse du navire était si proche qu'une douzaine de coups de rames eussent pu conduire un bateau à l'abordage; et en voyant ce triste débris gisant au soleil, on a peine à croire à un pareil désastre. Il eût suffi de sept hommes résolus pour sauver tous ceux qui se trouvaient à bord. Le corps de l'enfant, enfermé dans un coffre appartenant à l'un des matelots, fut enterré dans une fosse creusée au milieu des dunes. Le dernier vœu de la mère se trouva ainsi accompli, et la mort ne sépara point trois êtres si étroitement unis ici-bas. »

Des amis de Marguerite Fuller ont écrit la biographie de cette femme remarquable; ils se sont aidés des fragments d'un journal où elle consignait ses observations de chaque jour, et dans lesquels nous avons puisé quelques détails sur sa vie intime : nous leur emprunterons encore quelques pages empreintes d'un véritable talent et d'un haut sentiment moral.

LE BONHOMME ANTARCTIQUE.

On a pu voir de nos jours comment prennent naissance certains usages plus ou moins bizarres dont l'origine exerce depuis longtemps la sagacité de nos érudits.

En 1841, lorsque l'équipage français de *l'Astrolabe*, commandé par Dumont d'Urville, fut arrivé pour la première fois dans les régions polaires du Sud, les matelots eurent l'idée de renouveler à bord les fêtes bruyantes du baptême de la ligne; ils substituèrent seulement à l'antique divinité, qui ne doit pas quitter le cercle de l'équateur, un dieu tout moderne, qui s'appela *le bonhomme Antarctique*. En dépit des raffales terribles qui poussaient les navires, et des banquises de glace qui se dressaient devant eux, la fête fut des plus joyeuses. L'équipage ne comptait pas un malade; on eut soin toutefois que les ablutions d'eau froide ne vinssent pas remplacer les ablutions d'eau tiédie par le soleil qu'on se distribue si volontiers entre les tropiques. Un punch formidable leur fut substitué, et il n'y a garde, dit-on, que cet usage soit oublié par les matelots français qui se dirigeront désormais vers la terre Adélie.

Les rides même ont leur printemps.

APOLLONE.

Un archevêque de Mayence disait souvent : Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine; si l'on n'en met point, elle tourne toujours, mais s'use elle-même.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

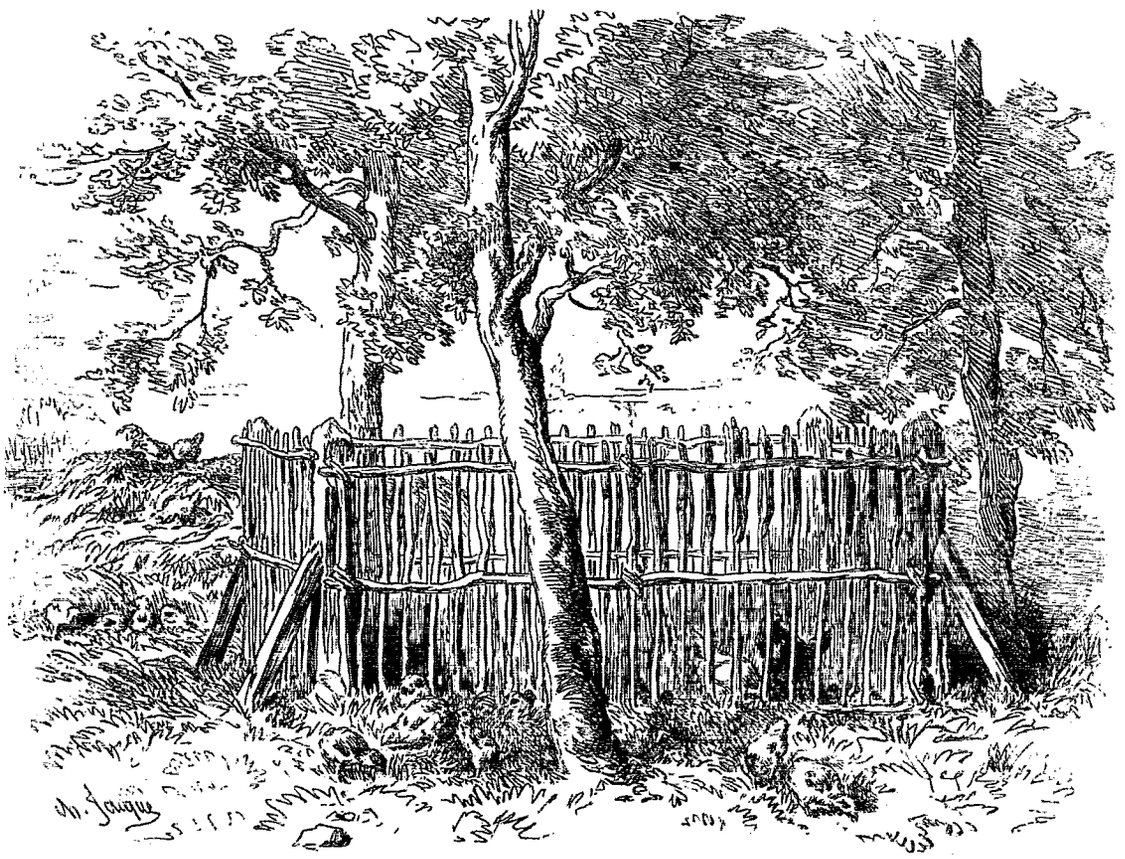
Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115.

PARC A ÉLÈVES. — MUE ANGLAISE. — COUVOIR.

On nous fit encore remarquer un petit ruisseau d'eau courante factice qui se rend à la fosse à purin, après avoir traversé le fumier, et qui est entretenu à l'aide d'un petit

siphon plongé dans l'auge de la pompe (1). L'ombrage étant d'une absolue nécessité, on avait ménagé çà et là des plantations de tilleuls et surtout de mûriers, qui ont l'avantage de produire des fruits dont l'acidité sucrée plaît beaucoup aux volailles. On avait évité avec soin le sureau dont l'odeur est repoussante, le lilas, le troëne et le frêne, qui attirent les cantharides, et l'if qui souvent peut devenir un poison. Une des voûtes de droite était toujours laissée libre pour servir d'abri aussi bien pendant les grandes chaleurs que pendant les mauvais temps. Enfin, une aire très-grande et bitumineé est entretenue dans une grande propreté pour les heures des repas, qui ont lieu habituellement le matin et le soir, à huit heures et de trois à quatre heures.

Nous avions remarqué, sous un massif, une petite clôture spéciale dont on ne nous avait pas expliqué l'usage : « Ceci, nous dit Mme X..., est un parc destiné à l'élève de la jeune volaille. Il est formé simplement par quatre claies à moutons dont la partie inférieure est garnie d'une double rangée de roulons, assez écartés pour que les petits poulets puissent entrer ou sortir à volonté (on a oublié ce dernier détail dans la gravure). On enferme plusieurs mères à l'intérieur; par leur gloussement, elles retiennent toujours leurs petits dans les environs. Ceux-ci acquièrent beaucoup de force en courant ainsi, et on les tient à ce régime jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour qu'on puisse les laisser en liberté. Quand les poules refusent de vivre en bonne intelligence, et cela arrive quelquefois, on est obligé de les séparer. A cet effet, on se sert d'une cage en bois qui est



Parc à élèves. — Dessin de Charles Jacque.

bien préférable aux mues d'osier. » Notre hôtesse nous en fit voir une dont son mari a rapporté le modèle d'Angleterre; nous en donnons le dessin. C'est une espèce de charpente de toiture qui repose directement sur le sol par sa base. On l'enlève et on la transporte à volonté en la prenant par la poignée. Elle est peu encombrante et laisse à la poule la facilité de sortir la tête et le cou, soit pour défendre ses petits, soit pour leur donner les graines qu'elle vient de casser, soit enfin pour les rappeler à elle dans un moment donné.

Tous les petits qui entourent cette mue anglaise sont d'un naturel saisissant; nous ne pouvons résister au désir d'en faire ressortir les détails : Sur la droite, on en voit deux qui sont repus et qui restent vers la mère où deux autres sont déjà; deux autres, en dehors, sont accouflés pour faire leur digestion, tandis que, sur le premier plan, il en est trois qui convoitent le même grain. Enfin, sur la droite et à l'arrière-plan, est l'assiette pleine d'eau dans laquelle un jeune poulet est en train de boire, tandis qu'un autre lève le bec en l'air pour faire couler la gorgée qu'il vient d'y prendre. Pour quiconque a étudié avec un peu d'attention les habitudes et les gestes, pourrait-on dire, d'une jeune portée, il est impossible de ne pas reconnaître la nature prise sur le fait. Nous recommandons surtout le dernier, au fond, à droite.

La fermière nous conduisit ensuite vers le couvoir. C'est une pièce très-saine, exposée au midi, à côté du poulailler. Tout le tour des murs était garni de paniers bas, évasés, remplis de foin rompu et recouverts d'un peu de plume. Quelques-uns étaient en fonte, pour expérience; les autres contenaient tous un morceau de fer destiné à soutirer l'électricité dans les temps d'orage. Sans cette précaution, des couvées entières pourraient être tuées par le fluide. Les vases en fonte dispensent de cette précaution; mais il paraît qu'ils ne sont pas indispensables et que le morceau de fer suffit.

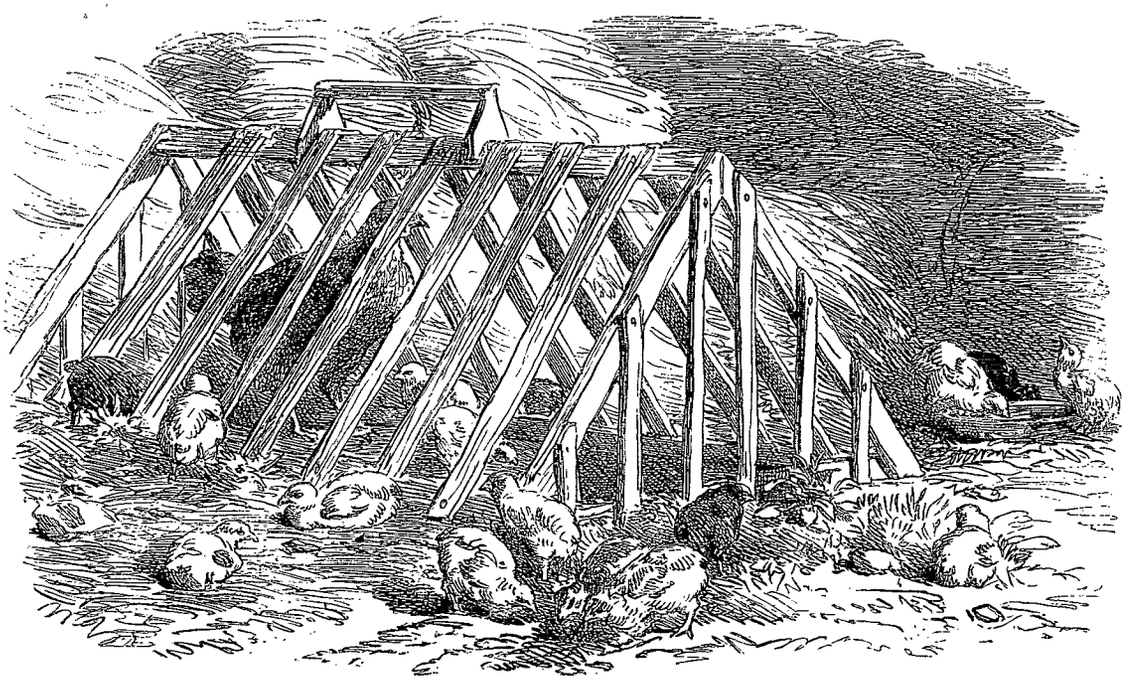
(1) Voy. p. 21.

Au-dessus de chaque couveuse, on avait inscrit sur le mur la date de la mise en incubation : c'est une mesure utile pour le bon ordre et pour les dispositions à prendre à l'époque de l'éclosion. Il arrive souvent, en effet, que des chapons, élevés exprès, sont chargés de la conduite des jeunes, afin que la mère conserve la faculté de pondre; il faut alors pouvoir lui donner à la fois plusieurs couvées. Cette méthode offre encore l'avantage de concentrer sur un même point les soins multiples de l'élevage.

On a beaucoup parlé de l'éducation particulière de ces chapons. La première condition qu'ils doivent remplir, c'est d'être bien francs. On choisit les plus doux; on les met ensuite dans une chambre avec de jeunes poulets dont la mère est emprisonnée sous une mue. Après quelques jours de contact avec les poulets, les chapons consentent souvent à en prendre soin ; alors on enlève la mère, et on les laisse seuls avec leurs petits adoptifs. Ce procédé est bien préférable et réussit plus souvent que celui qui consiste à les griser avec du pain imbibé de vin ou d'eau-de-vie, et meilleur surtout que la flagellation de la poitrine avec des orties. La chose la plus difficile à obtenir, c'est le gloussement de rappel. On a proposé de le remplacer par un petit grelot attaché au cou. C'est encore là un procédé qui a peu de succès généralement. Rien ne peut suppléer le cri naturel, qui reste seul soumis à l'empire de la volonté.

Nous avions si souvent entendu parler de la possibilité de connaître à certains signes quels sont les œufs qui doivent produire des mâles et ceux qui ne donnent que des femelles, que nous avons voulu profiter de l'occasion pour nous instruire. Il paraît qu'aucun caractère ne peut guider d'une manière certaine, ni la place du germe, ni la forme allongée ou arrondie de l'œuf. Le seul soin que l'on doive prendre, est de rechercher quels sont les œufs qui ont le plus de jaune, de les choisir frais pondus, et d'attendre ensuite le résultat de la couvée, qui est de pur hasard quant aux sexes.

Parmi les soins généraux qu'il faut prendre pour obtenir de bons résultats, il importe de ne pas oublier celui du choix des couveuses, qui devront être douces, bien emplumées, pas trop lourdes, et n'ayant pas surtout d'ergots trop



Mue anglaise. — Dessin de Charles Jacque.

longs. Une bonne poule peut couvrir de quinze à vingt œufs. Pendant les vingt et un jours que dure l'incubation, il est parfaitement inutile de retourner les œufs. Le phénomène qui porte la poule à couver se traduisant principalement par une véritable congestion sanguine à la région pectorale, elle cherche naturellement à faire disparaître le feu qu'elle ressent, et alors elle se frotte contre ses œufs, qu'elle réchauffe ainsi et retourne en même temps chaque fois qu'elle vient reprendre ses fonctions après ses repas. Du reste, ce changement de place des œufs n'est pas indispensable.

Dans les derniers jours de la couvaison, entendant déjà les petits crier, la mère néglige de se lever pour aller manger. Il faut absolument prévoir ce cas, et la retirer de dessus le nid ; autrement elle pourrait mourir de faim : on en a vu des exemples. Quand on connaît celles qui présentent ces difficultés, mieux vaut les empêcher de couver, soit en les mettant à la diète, soit en leur pratiquant une saignée de quelques grammes sous l'aile. Les bonnes couveuses seront au contraire excitées, quand on en aura besoin, par quelques jours de nourriture échauffante, notamment par de la graine de chènevis.

Il faut remarquer qu'on possède actuellement des races spéciales, les *cochinchinoises,* qui changent bien l'économie de ces anciennes méthodes. C'est ce que nous verrons en traitant ce sujet. *La suite à une autre livraison.*

L'homme ne veut pas s'avouer à lui-même que ses peines, ses plaisirs, sa naissance, sa vie, sa mort, sont, dans la grande unité, ce qu'est pour nos yeux la forme d'un nuage, la chute d'une feuille, la fuite d'une onde. D'un souffle nous détruisons une plante; d'un effort de notre pied, de quelques gouttes de liquide, nous anéantissons des myriades d'insectes; le monde en va-t-il moins son train accoutumé? Tandis que les nations périssent, que les races d'hommes s'éteignent, la terre garde ses moissons, ses forêts, ses

torrents, ses montagnes. La vie d'un ruisseau dure plus que celle d'un peuple.

A. GRUN, *Une heure de solitude.*

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174.

XVI (suite). UNE VIEILLE ÉGOISTE.

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complétement oublié : arrivé à la signature, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

— Qu'est-ce? demanda la malade qui m'observait d'un œil inquiet. Manquerait-il quelque chose à la validité de l'acte?

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais à sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du fils de votre sœur.

Elle a tressailli.

— D'Armand! a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire? ne m'en parlez pas! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher? ai-je demandé doucement.

Sa tête cadavéreuse s'est redressée; un nuage de bile a passé sur ses yeux vitreux.

— Ce que j'ai à lui reprocher! s'est-elle écriée d'une voix rauque; vous me le demandez? D'abord sa naissance!

Et comme je relevais la tête d'un air étonné :

— Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté emportée. Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, un manant!

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

— Dites une honte dans la famille, a repris Mme de Lourière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme elle le méritait, seule, misérable, laissant un fils sans ressources!

— Mais ce fils, ai-je commencé...

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

— *Ce fils!* s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa mère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et de ne plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père! un rustre sans éducation!... m'exposant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parente! car on l'a dit, Monsieur; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui!... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à Brest, et de l'envoyer aux colonies! — Mais non, il a préféré rester ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine, comme un fils de paysan! Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître! Oui, Monsieur, croiriez-vous que le petit malotru ne passait jamais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante!

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir, elle a étendu la main vers un flacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai tâché de contenir mon indignation et mon dégoût.

— Soit, Madame, ai-je repris; mais depuis, le bonnet de laine et la blouse ont disparu; votre neveu ne peut plus faire honte à personne.

— Oh! c'est juste! a-t-elle répliqué ironiquement; n'ai-je point entendu dire que M. Armand était devenu un personnage? Il apprend, je crois, le grec et le latin à des marmots!

— Lui-même aurait pu vous le dire, si vous l'aviez permis; car il s'est présenté plusieurs fois pour vous voir.

— Dites pour calculer combien de temps encore il devait attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre! a-t-elle continué amèrement, et vous-même, Monsieur... Voyons, vous dont on cite la franchise, oseriez-vous soutenir qu'il venait par sympathie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que ma mort le jettera dans le désespoir?

Il y avait dans l'accent de Mme de Lourière je ne sais quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échauffé.

— Mon Dieu! Madame, me suis-je écrié, je n'ai point l'habitude des exagérations ; un neveu qui a toujours été tenu éloigné ne peut vous témoigner les sentiments qu'il aurait pour une parente dans laquelle il eût trouvé une seconde mère.

— C'est-à-dire que vous m'accusez de n'avoir point joué ce rôle?

— Je n'accuse point, Madame, je défends, et je dis que si, en venant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amour passionné d'un fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suis certain, à un honteux calcul d'héritier.

— Alors, tout est pour le mieux, a-t-elle fait observer d'un accent railleur.

Ma patience était à bout.

— Non, tout n'est pas pour le mieux, Madame, ai-je répondu en élevant la voix; car vous punissez ce jeune homme de torts contestables, et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce testament prétend témoigner de votre pitié pour les enfants abandonnés. Votre neveu n'est-il donc pas orphelin? Vous proposez un prix pour ceux qui chanteront les devoirs de la famille; faites mieux, Madame, donnez un bon exemple en les remplissant; vous voulez enfin favoriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien! il y en a une qui aime Armand, et dont vous pouvez assurer le bonheur.

— Qui vous l'a dit? a interrompu Mme de Lourière.

— Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu?

— Avant-hier.

Elle a frappé l'une contre l'autre ses mains de squelette.

— Ah! je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie; ce sont eux qui vous envoient; vous êtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié! ce n'était qu'un piége! — Rendez-moi cet acte, Monsieur, rendez-le moi. — Malheureuse! malheureuse! n'avoir personne à qui me confier, personne qui m'aime!

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

— Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ai-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en plaindre? A-t-il quelque raison de s'intéresser à vous? L'amour des enfants est une rente; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère. — Malheur, Madame, aux vieillards qui n'ont su se rattacher personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mort!...

— Et je suis de ceux-là, n'est-il pas vrai? s'est-elle écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de fille à doter? Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux aimer personne! Ce testament est en bonne forme; vous-même l'avez dit tout à l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite.

Elle avait saisi sur le guéridon la sonnette qu'elle agitait... — Ah! ah! ah! ceci est ma vengeance : amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage : tous seront trompés. Rien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise...

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Mme de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris; Françoise écarta brusquement le rideau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

— Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle : c'est le testament de Madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas!

— Que voulez-vous dire? balbutia la mourante.

— Ah! Madame n'a pas besoin de chercher encore à me tromper, s'écria la fille avec violence; j'ai bien entendu tout à l'heure : Rien pour Françoise! et à chaque nuit que je passais, Madame me faisait de nouvelles promesses; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; elle me volait mon temps, ma santé!

— Écoutez-moi!

— C'est inutile. Rien pour Françoise! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour Madame! qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit la servante dont le désappointement se tournait en rage; que Madame reprenne ce qui lui appartient : — Voilà, — voilà, — voilà!

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tablier, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai en vain de m'entremettre; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, elle reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme un orage; Mme de Lourière me retint du geste.

— Ne l'appelez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-t-elle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié!... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur!

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je fus pris de pitié. Je me rassis près du lit de la mourante en m'efforçant de la rassurer; mais son trouble égaré l'empêchait d'entendre. A toutes mes assurances, elle répondait par les mêmes prières, à chaque instant plus incohérentes; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix; des plis livides sillonnaient ses joues, et sa coiffure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain les moyens de la secourir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclamations haletantes et incompréhensibles.

Cependant je sentais la main de Mme de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force de refermer, et ses paupières tremblotaient dans une dernière lutte contre l'éternel sommeil.

Saisi d'une sérieuse inquiétude, je regardai autour de moi en poussant un cri d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut.

— Ah! docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous.

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le pouls, puis, me prenant à part :

— Il y a donc eu une crise? demanda-t-il à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

— Impossible, dit-il en secouant la tête; les heures étaient comptées; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mais ne peut-on rien au moins pour l'adoucir?

— Peu de chose; j'essayerai pourtant.

Il alla au guéridon et écrivit une ordonnance.

— Ceci est pour le pharmacien.

— Je m'en charge.

— Mme de Lourière est-elle donc véritablement seule?

— Vous voyez.

— Alors il faudrait avertir une garde-malade.

— Sur-le-champ.

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la potion étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraient enfin ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenu. A la tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui, disait-elle, n'avait plus besoin de personne pour finir; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ouverte. Mme de Lourière était morte dans la nuit, et le juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontrai dans la première pièce les gens de justice qui instrumentaient; dans la seconde, les employés des pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, on parlait haut et l'on riait comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire; la garde préparait son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattus.

Je les écartai doucement, et j'aperçus la morte recouverte du suaire. Elle était là indifférente à tous et déjà oubliée avant d'avoir disparu! Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troublât; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'épitaphe de tous les dévouements et de toutes les affections!

La suite à une autre livraison.

LE LIVRE DES PRODIGES,

PAR CONRAD LYCOSTHÈNES.

Fin. — Voy. p. 143.

LA LÉGENDE DU ROI POPIEL.

Il suffit de s'être promené quelquefois sur les bords des ruisseaux qui arrosent nos campagnes, ou même sur les rives de nos petits fleuves, pour avoir remarqué une espèce de rats amphibies qui s'élancent rapidement de leurs demeures humides et traversent furtivement les prairies. Ce ne fut pas à ces simples *rats d'eau*, puisqu'on doit les nommer ici par leur nom vulgaire, que fut confiée l'exécution d'un décret terrible que signale une légende de 823. En ce temps, la Sarmatie, car c'est sous cette dénomination que nos vieux écrivains désignent la Pologne, était gouvernée par le roi Popiel. Ce roi slave du neuvième siècle était une espèce de Néron, préludant aux crimes qui devaient lui donner une si funeste célébrité par l'assassinat de ceux que le conseil des sages avait désignés pour le guider au début de son règne. Ces régents incommodes étaient les propres frères de son père, et ils furent empoisonnés à l'instigation de la cruelle princesse à laquelle Popiel avait uni son sort. Les cadavres de ces princes malheureux avaient été abandonnés sans qu'une main pieuse leur donnât la sépulture. Le Dieu des chrétiens, qui, au neuvième siècle, était honoré aux lieux où l'on adorait naguère encore la déesse Liethua, le



Le Roi Popiel.

Christ, dit la légende, se chargea de les venger : une armée de rats s'engendra tout à coup du milieu de ces restes indignement abandonnés, et s'élança vers le palais de Golpo, où Popiel cherchait à s'étourdir sur ses crimes en s'abandonnant aux joies bruyantes d'un festin. Le prince coupable, la reine, ses enfants, ne peuvent être préservés des morsures cruelles de milliers de rats; en vain les place-t-on au centre d'un ardent foyer, les rats, continue la chronique, s'élancent au milieu du feu et vont martyriser le parricide malgré la triple enceinte du cercle enflammé. Les gardes épouvantés veulent opposer un autre élément à ces intrépides émissaires du courroux céleste; le roi, solitaire cette fois, est entraîné dans une embarcation et vogue rapidement sur le lac de Golpo. Peine inutile! les rats le suivent et viennent l'ensanglanter de leurs morsures malgré les coups d'aviron. Leur rage fait plus encore : de leurs dents aiguës ils perforent l'esquif et le mettent en péril de sombrer. Il ne reste plus qu'une ressource au meurtrier des frères de Leszek : il se réfugie dans une haute tour, environnée par les eaux; mais ces murailles, imprenables pour les hommes, ne le sont pas pour les rats : les implacables ennemis de Popiel s'élancent au sommet de la tour, et, retombant comme une nuée vivante sur le coupable, le dévorent lui et ses enfants. Ainsi s'accomplit, dit la légende, la peine due à l'imprécation habituelle du mécréant : « Puissent les rats me venir manger! »

Le supplice du roi Popiel n'est pas, du reste, le seul événement du même genre que raconte Lycosthènes : Hatto, l'évêque de Mayence, périt, au dixième siècle, sur son siége pontifical, assailli par une formidable invasion de rats, qui se ruèrent sur lui pour venger le peuple opprimé; et, en l'année 997, Wilderolf ou Wilderold, évêque de Strasbourg, succomba de la *même manière*, dans la dix-septième année de son épiscopat.

L'HOMME DANS LA LUNE (1).

— Ah! mère, regarde, qui est donc là-haut dans la lune? Ne le vois-tu pas?

— C'est un homme... Oui, je le distingue maintenant; il a une veste.

— Que fait-il donc là toute la nuit? Il demeure immobile et muet; près de lui est un fagot qu'il attache avec une corde. A sa place, je n'irais pas si loin chercher ma bourrée, quand nous avons la forêt tout près du village.

— Cet homme n'est pas de chez nous, enfant; laisse-le où il se trouve.

Crois-tu qu'il puisse faire ce qu'il veut? S'il était maître, voilà longtemps qu'il serait parti; mais il est là en punition de ses fautes.

— Qu'a-t-il donc fait de mal, dis-moi, mère?

— Jamais il n'a fait de bien. On le nommait Dieter; il mendiait partout, il avait peur du travail; et vois-tu, petit, il faut s'occuper, sans quoi le mauvais ennemi vous prend.

Aussi, lorsque Dieter n'était pas en prison, il errait dans le pays en buvant bouteille sur bouteille.

— Et où prenait-il de l'argent, mère?

— Petit étourneau! ne comprends-tu pas qu'il volait dans les maisons et dans les champs, sans s'inquiéter du propriétaire légitime.

Un jour (c'était un dimanche), il se leva avant l'aube, prit une hache, et, alerte, se dirigea vers la forêt.

Il abattit de jeunes arbres pour en faire des échaliers, emporta son vol, et arriva tout près de sa porte sans s'être retourné.

Mais au moment où il atteignit le pont, il entendit une voix qui disait :

— En voilà assez, Dieter; le jour de la pénitence est venu.

Aussitôt il disparut, et depuis personne n'a revu Dieter que là-haut, où il est seul au milieu des buissons.

Tantôt on le voit abattre de jeunes arbres, tantôt souffler dans les doigts, tantôt lier des fagots.

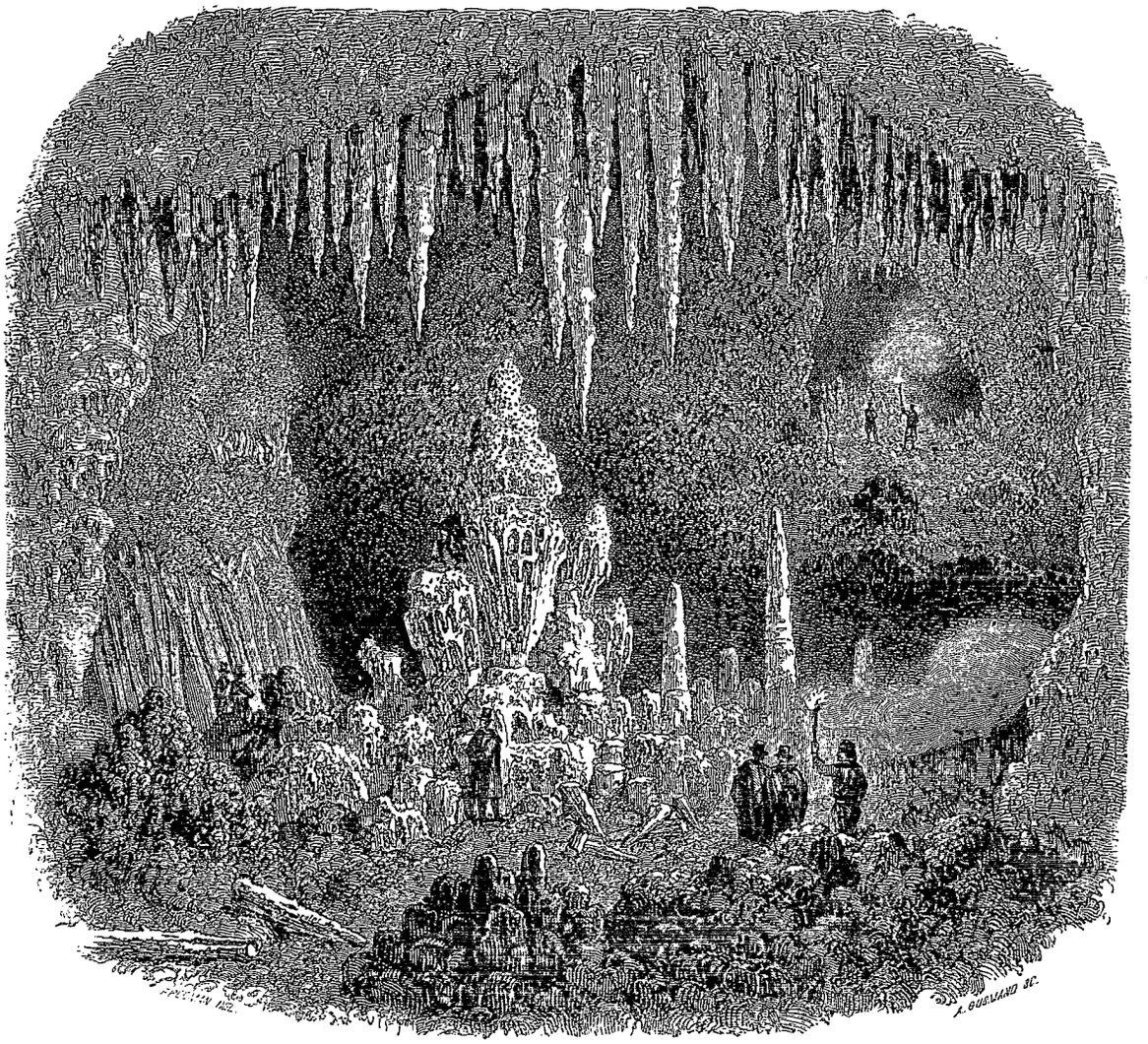
Voilà le sort de Dieter; il souffre pour son passé.

— Ah! petite mère, Dieu nous protége! Je ne voudrais pas être là-haut avec lui.

— Alors, enfant, ne fais pas le mal, car tu aurais à t'en repentir; sur la semaine, travaille avec courage, et quand le dimanche vient, chante et prie Dieu. HEBEL.

(1) On croit voir la silhouette d'un homme chargé d'un fagot dans les taches qui obscurcissent l'éclat de la pleine lune. Hebel, qui s'est imposé la tâche de mettre en vers toutes les traditions populaires, pour leur donner un sens moral, et dont les *Contes allémaniques* sont devenus, comme nous l'avons déjà dit, l'Odyssée des campagnes d'outre-Rhin, a développé dans la pièce que nous traduisons la fable relative à l'homme dans la lune.

LA GROTTE D'ANTIPAROS.



Une vue de la grotte d'Antiparos, dans l'Archipel grec. — Dessin de Freeman.

Cette grotte, célèbre chez les anciens, paraît avoir été oubliée pendant une longue suite de siècles. En 1673, elle fut visitée avec une sorte de solennité par de Nointel, ambassadeur du roi de France près la Sublime Porte. Les gens mêmes du pays n'osaient, à cette époque, y descendre : de Nointel parvint, en les payant bien, à déterminer quelques corsaires à le suivre ; il était aussi accompagné de deux habiles dessinateurs, et de trois ou quatre maçons avec les outils nécessaires pour détacher et enlever les marbres les plus lourds. La plupart de ces marbres furent remis à M. Baudelot, de l'Académie royale des inscriptions et médailles ; et l'un d'eux, peut-être le plus remarquable, figure aujourd'hui dans la riche collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Plus tard, la grotte fut de nouveau minutieusement explorée par l'illustre botaniste Tournefort, professeur au jardin du Roi, qui en fit une description détaillée dans son ouvrage intitulé : *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi*, ouvrage publié en 1717.

De notre temps, la grotte a retrouvé toute son ancienne célébrité, et elle attire chaque année de nombreux visiteurs.

Antiparos, île de l'Archipel grec, située vis-à-vis de Paros, a de tour environ 26 kilomètres. La grotte est à environ un mille et demi de la mer, en vue des îles de Nio, de Sikino et de Policandro. Une caverne rustique s'offre d'abord au regard, large d'environ trente pas, voûtée en arc surbaissé et fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers : ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels ; sur le plus gros, qui ressemble à une tour attachée au sommet de la caverne, on lit une inscription fruste fort ancienne ; elle fait mention de quelques noms propres, que les gens du pays prennent pour les noms de conspirateurs qui en voulurent à la vie d'Alexandre le Grand, et qui, après avoir manqué leur funeste projet, seraient venus se réfugier dans cet endroit comme dans un lieu de sûreté. Parmi ces noms, celui d'Antipater est le seul qui puisse favoriser la tradition des Grecs ; Diodore de Sicile rapporte, en effet, que quelques historiens avaient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. On sait que ce prince avait laissé Antipater régent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse ; mais ce ministre, irrité des mauvais offices qu'Olympias lui avait rendus auprès de son maître, fut soupçonné d'avoir fait empoisonner le roi par son fils, l'un des échansons de la cour. Cependant Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver et d'exercer une partie de son autorité après la mort d'Alexandre, et que rien n'expliquerait qu'il fût venu se cacher dans cette île.

Lorsque la grotte fut visitée par Tournefort, on ne pouvait lire qu'une partie de l'inscription ; mais un habitant en gardait une copie ; voici comment Tournefort la traduisit :

« Sous la magistrature de Criton, vinrent en ce lieu : Ménandre, Socarme, Ménécrate, Antipater, Ippomédon, Aristéas, Philéas, Gorgus, Diogène, Philocrate, Onésime. »

Peut-être ces noms sont-ils simplement ceux de citoyens de l'île qui, dans le temps que Criton en était le magistrat, osèrent les premiers descendre dans la grotte et la reconnaître. Au-dessous de cette inscription est un creux carré long, dans lequel était encastré un marbre qui n'est pas bien loin de là, mais qui n'est pas fort ancien, comme il paraît par la figure de la croix que l'on y a tracée : c'est un bas-relief du temps des chrétiens, si maltraité qu'il n'est pas reconnaissable ; et, suivant les apparences, on ne l'a jamais trouvé assez beau pour l'emporter. Sur la gauche, et au bas d'un rocher taillé en plan incliné, on voit une autre inscription grecque encore plus usée que la précédente.

Entre les deux piliers qui sont sur la droite, est un petit terrain en pente douce, séparé du fond de la caverne par une muraille assez basse : on a gravé dans cet endroit, depuis quelques années, au bas d'un rocher dont la coupe est assez plate, quelques mots qui indiquent l'époque à laquelle la grotte fut visitée par de Nointel.

On avance ensuite jusqu'au fond de la caverne par une pente plus rude, d'environ vingt pas de longueur : c'est le passage qui conduit à la grotte, et ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne saurait entrer qu'en se baissant et avec le secours de flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible à l'aide d'un câble que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée. Du fond de ce précipice on pénètre dans un autre bien plus effroyable, dont les bords sont fort glissants et correspondent sur la gauche à des abîmes profonds : on place sur les bords de ces gouffres une échelle, au moyen de laquelle on franchit en tremblant un rocher tout à fait taillé à plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux ; mais au moment où l'on se croit en voie plus praticable, le pas le plus affreux vous arrête, et l'on courrait le plus grand danger si l'on n'était averti et retenu par les guides. Lorsque Tournefort visita la grotte, il trouva encore dans cet endroit les restes d'une échelle que de Nointel y avait fait placer. Pour franchir ce pas difficile, il faut glisser sur le dos le long d'un grand rocher ; et même, sans le secours d'un autre câble que l'on y accroche, on risquerait de tomber dans les fondrières les plus effroyables.

Quand on est arrivé au bas de l'échelle, on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt couché sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que de Nointel ne pouvait se lasser d'admirer. Les guides comptent 150 brasses de profondeur depuis la caverne jusqu'à l'endroit dit *l'Autel* (1), et autant depuis cet autel jusqu'à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte, sur la gauche, est fort dangereux : à droite il est assez uni, et c'est par là que l'on passe pour aller à l'Autel. De ce lieu la grotte paraît haute d'environ 40 brasses sur 50 de large : la voûte est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées régulièrement, d'où pendent des grappes, des festons et des lances d'une longueur surprenante. A droite et à gauche, ce sont des rideaux et des nappes qui s'étendent en tous sens et forment sur les côtés des espèces de tours cannelées, vides la plupart, comme autant de cabinets pratiqués autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon (2), formé par des productions qui représentent, à s'y méprendre, les pieds, les branches et les têtes des choux-fleurs (1) ; le marbre blanc qui les forme est transparent, cristallisé, et se casse presque toujours de biais et par lits en forme de losanges. La plupart même des pièces sont couvertes d'une écorce blanche et résonnent sensiblement quand on frappe dessus.

Sur la gauche, un peu au delà de l'entrée (2) de la grotte, s'élèvent trois ou quatre piliers (3) ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres sur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a 6 pieds 8 pouces sur un pied de diamètre ; il est presque cylindrique et d'égale grosseur, si ce n'est en quelques endroits où il est comme ondoyant, arrondi par la pointe et placé au milieu des autres. Le premier pilier est double et n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a sur le même rocher quelques autres piliers naissants qui sont comme des bouts de corne ; il en existe un en particulier assez gros, et qui peut-être fut cassé du temps de de Nointel : il représente véritablement le tronc d'un arbre coupé en travers ; le milieu, qui est comme le corps ligneux de l'arbre, est d'un marbre brun, tirant sur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de plusieurs cercles de différentes couleurs, ou plutôt d'autant de vieux aubiers, distingués par six cercles concentriques épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonférence. Pour s'expliquer la formation de ces différentes sortes de concrétions calcaires, il faut supposer un temps où les eaux, chargées de carbonate, arrivaient en plus grande abondance dans l'intérieur de la grotte ; aujourd'hui il ne s'en distille que fort peu dans la caverne ; à peine remarque-t-on quelques nappes dentelées, dont les pointes laissent couler encore de faibles gouttes.

Au fond de la grotte, sur la gauche, se présente une pyramide bien plus surprenante, qu'on appelle *l'Autel*, depuis que de Nointel y fit célébrer la messe en 1673. Cette pièce est tout isolée, haute de 24 pieds, semblable en quelque manière à une tiare, relevée de plusieurs chapiteaux cannelés dans leur longueur et soutenus sur leurs pieds, d'une blancheur éblouissante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde ; les ornements dont elle est chargée sont tous en chou-fleur, c'est-à-dire terminés par de gros bouquets, aussi parfaitement modelés que si un sculpteur venait de les achever.

Au bas de l'autel, il y a deux demi-colonnes sur lesquelles on pose des flambeaux pour éclairer la grotte et la considérer à loisir. De Nointel les fit écorner pour y dresser la table sur laquelle on célébra la messe de minuit. On grava par ses ordres quelques mots latins sur la base de la pyramide (4).

Tournefort décrit de la manière suivante le séjour que fit dans cette grotte de Nointel, et la cérémonie qui y eut lieu le soir de Noël :

« M. le marquis de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, passa les trois fêtes de Noël dans cette grotte, ac-

(1) Indiqué sur notre gravure par un personnage seul.
(2) Où sont deux personnes, à droite du lecteur.

(1) On sait que les minéralogistes modernes donnent le nom de concrétions à ces différents corps, de formes plus ou moins imitatives, qu'il n'est pas rare de rencontrer en différents lieux, et plus particulièrement dans les grottes : ceux de ces corps qui pendent à la voûte de la grotte s'appellent *stalactites ;* ceux qui se produisent sur le plancher inférieur prennent le nom de *stalagmites*. Souvent les stalactites et stalagmites se rejoignent et forment ces sortes de piliers ou colonnes dont il vient d'être question. Plusieurs fois déjà, dans ce recueil, nous avons eu occasion de parler du mode de formation de ce genre de concrétions. Nous ajouterons que le plus souvent elles sont de nature calcaire, et il en est ainsi de celles de la grotte d'Antiparos.

(2) Marquée sur la gravure par trois personnages, au premier plan.

(3) Marqués sur la gravure, au dernier plan, par deux personnages dont l'un tient un flambeau.

(4) « Hic ipse Christus ad fuit ejus natali die media nocte celebrato » M DC LXXIII. »

compagné de plus de cinq cents personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avaient suivi. Cent grosses torches de cire jaune et quatre cents lampes qui brûlaient jour et nuit étaient si bien disposées qu'il y faisait aussi clair que dans l'église la mieux illuminée. On avait posté des gens d'espace en espace dans tous les précipices, depuis l'Autel jusqu'à l'ouverture de la caverne; ils se firent le signal avec leurs mouchoirs, lorsqu'on éleva le corps de Jésus-Christ; à ce signal on mit le feu à vingt-quatre boîtes et à plusieurs pierriers qui étaient à l'entrée de la caverne : les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons, rendirent cette consécration plus magnifique. L'ambassadeur coucha presque vis-à-vis de l'Autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont on vient de parler. A côté de cette tour se voit un trou par où l'on entre dans une autre caverne; mais personne n'osa y descendre.

» On était bien embarrassé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde; les capucins, aumôniers de Son Excellence, n'avaient pas la baguette de Moïse : à force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée; c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans les creux des rochers. »

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congélation, dont la partie postérieure est faite en voûte de four : la porte est basse; mais les draperies des côtés sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre. Du haut de la voûte, au-dessus de la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment pour ainsi dire l'attique de l'Autel.

Au fond de la caverne qui sert de vestibule à la grande grotte, on trouve une autre petite caverne dite *la caverne d'Antipater*, dans laquelle on entre par une fenêtre carrée. La caverne d'Antipater est toute revêtue de marbre cristallisé et cannelé; c'est une espèce de salon de plain-pied à son ouverture, qui paraîtrait fort agréable si l'on n'avait pas été ébloui par les merveilles de la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes, aussi de nature calcaire, et qui se cassent toujours en losange. Ces cristallisations pourraient bien être des indices d'autres grottes souterraines.

LA FÉCULE.

Fin. — Voy. p. 76, 128.

Fabrication. — Les Romains connaissaient l'amidon; pour l'extraire, on faisait macérer les graines de froment dans une certaine quantité d'eau douce, que l'on renouvelait cinq fois par jour. Lorsque les graines étaient bien amollies, sans cependant avoir contracté de saveur aigre, on les pressait à travers un linge, et le suc ainsi obtenu était étendu sur des tuiles; ensuite on le laissait sécher au soleil. Ce procédé fort simple a été longtemps en usage, après avoir toutefois subi quelques modifications. Aujourd'hui, pour extraire l'amidon du blé, du seigle, etc., on emploie la farine de ces céréales.

Il serait long de décrire les ingénieux appareils inventés dans le cours de ces dernières années pour faciliter ou améliorer cette fabrication. Il suffira de dire ici que l'on fait ordinairement une pâte contenant environ 50 d'eau pour 100 de farine, et que cette pâte, placée dans un cylindre recouvert en toile métallique très-fine, est constamment agitée, et arrosée par un filet d'eau qui en détache les grains d'amidon; ces grains passent au travers des parois du cylindre et tombent dans une cuve; il reste dans le cylindre une masse de gluten, qui est employée à la confection de diverses pâtes alimentaires. On laisse déposer l'eau qui a entraîné l'amidon, on décante, et le fond de la cuve est recouvert d'une couche de cette substance mélangée de parcelles de gluten. Pour enlever ces dernières, on fait fermenter le dépôt dans de l'eau sûre provenant d'une opération précédente. Il se forme alors de l'acide acétique qui dissout le gluten sans attaquer l'amidon, que l'on fait sécher dans une étuve, après plusieurs lavages à l'eau pure. On peut obtenir ainsi 50 à 60 kilogrammes d'amidon pour 100 kilogrammes de farine, tandis que par les anciens procédés on n'en retirait que 40 à 45 kilogrammes de la même quantité de farine.

On procède d'une manière analogue pour l'extraction des fécules de pois, haricots, etc.

Pour fabriquer la fécule de pomme de terre, on commence par mettre tremper les tubercules dans l'eau pendant quelques heures, afin de délayer la terre et les corps étrangers adhérents; puis on les lave à l'eau courante. On les jette ensuite sur une râpe composée d'un cylindre armé de lames de scie placées dans le sens de l'axe, et dont les dents déchirent les utricules du tubercule. La pulpe ainsi obtenue est lavée sur des tamis qui laissent passer les grains de fécule et retiennent les débris des utricules, de l'épiderme, etc. Après plusieurs lavages et tamisages destinés à l'épurer, la fécule est mise à égoutter, et enfin portée dans des séchoirs à air libre, ou dans des étuves. Lorsqu'on la livre au commerce, elle contient encore environ 18 pour 100 d'eau. Les débris des tubercules peuvent être utilisés pour la nourriture des bestiaux, et les eaux de lavage donnent un assez bon engrais.

CE QU'ÉTAIENT JADIS LES MATAMORRAS DES BARBARESQUES.

On désignait sous ce nom des celliers souterrains offrant l'aspect de citernes, et n'ayant pas plus de trois ou quatre brasses de profondeur sur une largeur proportionnée. Les Maures s'en servaient primitivement pour conserver leurs grains. Lorsque le blé, bien vanné et bien nettoyé, avait eu le temps de se sécher, on le renfermait dans la *matamorra* en le recouvrant de paille, puis de terre, et il se conservait ainsi sans altération aucune pendant six ans et plus. Les matamorras ou matmoras remplissaient donc absolument l'office de nos silos; c'est de ce mot arabe que vient le mot *masmora*, prison.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Saint-Évremont.

ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LA MARTINIÈRE

A LYON.

Dès 1803, les dispositions testamentaires du major Martin (1), relatives à la fondation d'une école industrielle, étaient connues à Lyon; mais la situation de la France vis-à-vis de l'Angleterre en rendait alors la réalisation impossible.

Ce fut seulement en 1816, après la paix, que deux académiciens de Lyon, MM. Camille Jordan et Régny, purent

(1) Voy. p. 149.

être envoyés à Londres pour y faire valoir les droits de la ville de Lyon auprès des commissaires anglais chargés de liquider la succession ouverte aux Indes. Enfin, en 1826, toutes les difficultés ayant été levées, la municipalité fut en mesure d'acquérir, au prix de 75 000 francs, l'ancien cloître des Augustins précédemment approprié en caserne pour la gendarmerie. Des convenances qu'il était impossible de ne pas respecter s'opposèrent à ce qu'on élevât l'édifice sur la place Saint-Saturnin, lieu de naissance de Martin, qu'il avait désigné lui-même au choix de ses exécuteurs testamentaires.

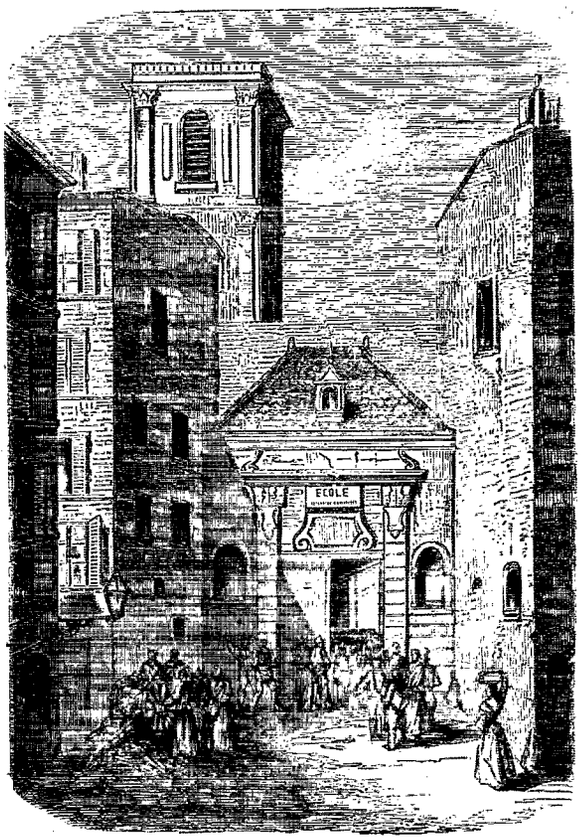
C'est dans une rue étroite et sombre d'un quartier peu fréquenté que s'ouvrent les bâtiments de l'école. Ils sont loin d'offrir, à l'extérieur, un aspect monumental. A l'intérieur ils présentent un carré bordé de galeries en arcades supportant les constructions qui servent de classes et de logements.

Les salles d'étude sont sans ornement, mais vastes et suffisamment aérées.

Au rez-de-chaussée on remarque un riche musée de machines, don de M. Aynard, qui consacra plus tard sa fortune entière à l'augmentation de la rente constituée par le fondateur.

L'enseignement de l'école de la Martinière, affectée par des vues spéciales à l'instruction des enfants d'ouvriers destinés à devenir eux-mêmes ouvriers, diffère essentiellement de celui qu'on pratique dans les autres écoles.

Le cours d'études que suivent les élèves comprend l'écriture, la grammaire, les mathématiques élémentaires, la physique, la chimie, le dessin, et la théorie de fabrique. Une méthode particulière a été créée pour atteindre le plus promptement et le plus régulièrement possible le but proposé de former des praticiens et des industriels. Chaque cours a donc été conçu de manière à initier les élèves aux connaissances indispensables à des ouvriers qui veulent devenir habiles dans leur art. Les classes, interrompues seulement par quelques heures de récréation, se succèdent depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; de sorte que les enfants ne quittent pas l'école et n'ont pas de devoirs à faire chez leurs parents, presque tous ouvriers de fabrique et absents de leur maison pendant toute la journée.



École de la Martinière, à Lyon. — Vue extérieure.

L'école de la Martinière compte aujourd'hui quatre cents élèves répartis en deux grandes sections de première et de deuxième année, partagées chacune en plusieurs divisions.

On ouvre tous les ans plusieurs concours à la suite desquels, afin d'exciter l'émulation, on affiche publiquement les noms des élèves par ordre de mérite. Chaque année scolaire est close par une distribution générale des prix.

Les conditions d'admission ont pour base l'âge des enfants, compris dans les limites de dix à quatorze ans, avec l'obligation de produire un certificat constatant qu'ils savent lire, écrire et calculer.

Chaque classe comprend une ou plusieurs divisions, surveillées par un brigadier en chef et subdivisées en bancs de sept places, dirigés chacun par l'élève le plus méritant, sous le titre de brigadier. A ce dernier appartient en outre la conservation et la responsabilité du matériel. A la fin de chaque cours il reçoit des mains des élèves les instruments de travail soigneusement numérotés, et il les serre dans les casiers affectés à cet usage.

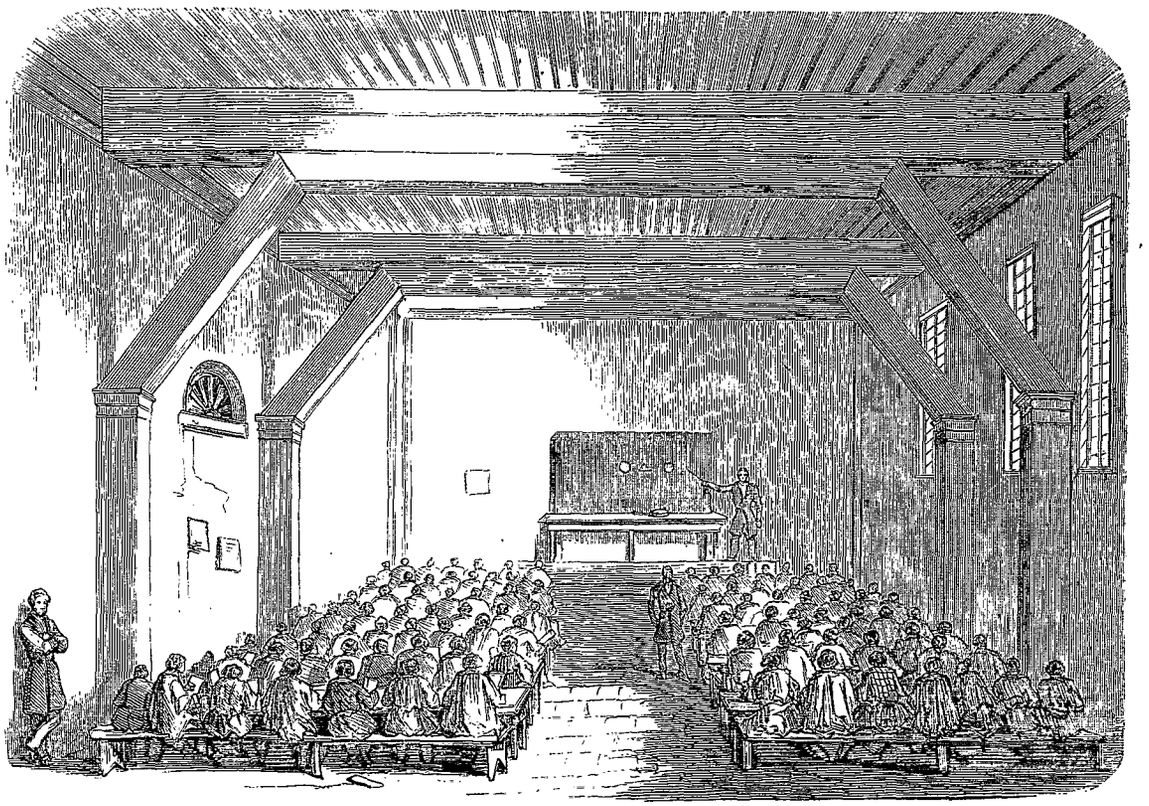
Tous les élèves sont munis de planchettes sur lesquelles ils écrivent à la craie, soit les principes exposés par le pro-

fesseur, soit la solution des problèmes qu'il leur propose. A un signal donné, toutes les planchettes s'élèvent de façon que les répétiteurs puissent vérifier le travail de chacun.

Le dessin occupe une place importante dans l'enseignement de la Martinière. En effet, cet art est une des bases fondamentales de l'industrie lyonnaise. Dans les premiers temps de la fondation de l'école, le cours de dessin reposait en grande partie sur l'étude de la figure et de l'ornement; mais on a bientôt reconnu que cette méthode n'atteignait pas le but des fondateurs, et, sur la proposition de M. Monmartin, on le restreignit au dessin des machines d'après le relief. Actuellement le cours embrasse, dans l'espace de deux ans : le dessin perspectif, la perspective linéaire, le dessin de projection, et l'application du tracé des ombres et du lavis au dessin perspectif. Dès la première année, et pour répondre au besoin qu'ont les manufacturiers, les contre-maîtres et les ouvriers, de prendre lestement et avec précision le croquis d'une machine ou d'un ornement, des séances spéciales sont consacrées à exercer les élèves à reproduire vivement sur l'ardoise l'ensemble d'un modèle.

Dans les classes de dessin, chaque division est répartie en quatre groupes de quinze ou vingt élèves, assis en cercle afin de reproduire le modèle chacun sous un aspect différent et sans se copier les uns les autres.

Tel est l'ensemble de cette organisation ingénieuse, dont le bienfait se fait sentir d'une manière remarquable par une amélioration constante dans l'instruction des ouvriers lyonnais. On n'essaye pas, il est vrai, de faire de ces jeunes gens des savants ou des ingénieurs, mais on en fait d'ex-



École de la Martinière, à Lyon. — Vue intérieure.

cellents conducteurs de machines, de bons teinturiers, des commis instruits, des contre-maîtres intelligents; en un mot, on les rend aptes à s'assimiler sans peine les perfectionnements qu'apportent dans l'industrie locale les progrès incessants des arts mécaniques.

CHANNING.

Voy. p. 158.

IL FAUT QUE L'HOMME S'ÉTUDIE LUI-MÊME.

Il est malheureusement bien peu d'hommes qui pénètrent dans leur propre nature. Pour la plupart, leur esprit même n'est qu'une ombre sans réalité, comparée aux objets extérieurs. Lorsqu'il leur arrive de jeter un regard dans l'intérieur de leur être, ils n'y voient qu'un sombre et vague chaos. Peut-être distinguent-ils quelque violente passion qui les a entraînés à de nuisibles excès, mais leurs plus nobles facultés attirent à peine un instant leur pensée; et c'est ainsi que vivent et meurent des multitudes d'hommes qui semblent être toujours restés étrangers à eux-mêmes.

Nous devons compter parmi nos plus nobles facultés celle d'agir sur nous-mêmes, de nous conduire, de nous former. C'est une qualité aussi effrayante que glorieuse, car c'est sur elle qu'est basée la responsabilité humaine.

Nous avons le pouvoir non-seulement de suivre nos facultés, mais de les diriger, de leur donner l'impulsion; non-seulement d'observer nos passions, mais de les contrôler; non-seulement de voir grandir nos facultés, mais encore d'en aider le développement. Nous pouvons arrêter ou changer le cours de nos pensées. Nous pouvons concentrer notre intelligence sur les objets que nous désirons comprendre. Nous pouvons fixer nos regards sur la perfection et nous faire de toutes choses un moyen pour y arriver. C'est là sans doute une noble prérogative de notre nature. Dès que nous la possédons, qu'importe ce que nous sommes et le point où nous sommes, puisqu'il est en notre

pouvoir de conquérir un sort meilleur, et même un bonheur d'autant plus grand que nous serons partis de plus bas?

De toutes les découvertes nécessaires à l'homme, la plus importante c'est celle de cette faculté créatrice qu'il porte en lui-même comme un trésor. Elle surpasse en importance tout notre pouvoir sur la nature extérieure; et cependant combien nous la comprenons peu! comme elle sommeille inactive, non soupçonnée, chez la plupart des hommes!

DE L'ÉDUCATION PERSONNELLE, OU DE LA CULTURE DE SOI-MÊME.

Élever ou cultiver quelque chose, une plante, un animal, un esprit, c'est le faire croître; la croissance, le développement, tel est le but. Celui donc qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour développer ses facultés et ses capacités, surtout les plus nobles, de façon à devenir un être bien proportionné, vigoureux, excellent et heureux, celui-là pratique la culture de lui-même : il fait son éducation personnelle.

Intérêt; devoir. — Quand un homme regarde en lui-même, il y découvre deux ordres distincts ou deux espèces de principes qu'il lui est surtout utile de connaître. Il aperçoit des désirs, des appétits, des passions qui ont lui-même pour fin, qui ne demandent, qui ne cherchent que son propre plaisir, sa satisfaction, son intérêt; et puis il remarque un autre principe tout opposé, qui est impartial, désintéressé, universel, un principe qui lui enjoint d'avoir égard au droit, au bonheur d'autrui, et lui impose des obligations qui doivent être remplies à quelque prix que ce soit, et alors même qu'elles sont en opposition avec son plaisir ou son profit. Nul homme, quelque aveuglé qu'il soit par son propre intérêt, quelque endurci qu'il soit par l'égoïsme, ne peut nier qu'au dedans de lui ne s'agite une grande idée qui se trouve en opposition avec l'*intérêt;* c'est l'idée du *devoir,* c'est une voix intérieure qui lui enjoint plus ou moins clairement de respecter et de pratiquer la justice impartiale et la bienveillance universelle.

Ce principe de désintéressement qui est au fond de la nature humaine, nous l'appelons tantôt raison, tantôt conscience, et parfois sens ou faculté morale; mais quelque nom qu'on lui donne, c'est un principe réel en chacun de nous, c'est la maîtresse faculté que nous devons cultiver avant tout, car c'est de cette culture que dépend le développement légitime de toutes nos autres facultés. Les passions, il est vrai, peuvent être plus fortes que la conscience, ou crier plus haut, mais leurs clameurs sont bien différentes du ton de commandement avec lequel parle la conscience. Elles ne sont pas revêtues de son autorité; elles n'ont pas cette puissance qui nous lie. Au milieu même de leurs triomphes elles sont condamnées par le principe moral, et s'humilient devant sa voix calme, mystérieuse, menaçante.

Quand on s'étudie soi-même rien donc n'est plus important que de distinguer clairement ces deux grands principes, l'un égoïste et l'autre désintéressé; et la part la plus importante de l'éducation, c'est d'abaisser l'un et d'élever l'autre, ou, en d'autres termes, d'introniser en nous le sentiment du devoir. Il n'y a pas de limites au développement de cette force morale chez l'homme, s'il l'aime sincèrement. Il y a eu des hommes que nul pouvoir au monde n'a pu détourner du juste, et qui ont moins craint la mort sous ses formes les plus terribles que la transgression de la loi intérieure de justice et d'amour universels.

L'idée religieuse. — Lorsque nous rentrons en nous-mêmes, nous y découvrons des facultés qui nous lient au monde extérieur, visible, fini et toujours changeant. Nous avons une faculté qui ne peut pas s'arrêter à ce que nous voyons, à ce que nous touchons, à ce qui existe dans les limites de l'espace et du temps, une faculté qui cherche l'infini, la cause incréée, et ne peut se reposer que lorsqu'elle est montée jusqu'à l'Esprit éternel qui embrasse tout : c'est le principe religieux; et la langue humaine ne peut en exagérer la grandeur, car c'est la marque d'un être destiné à entrer en communion avec un monde plus élevé que le monde visible. Développer cette puissance, c'est éminemment faire notre éducation.

Faire vivre en nous l'idée de Dieu, cette idée claire et vraie qui nous porte à l'adorer, à lui obéir et à désirer de lui ressembler, est le plus noble apanage de la nature humaine, je pourrais ajouter, des natures célestes.

Et notez que le principe religieux et le principe moral sont intimement unis et marchent ensemble. Le premier n'est que la perfection et la manifestation la plus élevée du second. Tous deux sont désintéressés. C'est l'essence de la véritable religion que de reconnaître et d'adorer en Dieu les attributs de l'éternelle justice et de l'amour universel, et d'écouter sa voix quand dans le secret du cœur il nous commande d'imiter ce que nous adorons.

L'intelligence. — L'intelligence est le grand instrument à l'aide duquel les hommes arrivent au but de leurs désirs : aussi attire-t-elle leur attention plus que toute autre faculté. Lorsque l'on parle aux hommes de s'améliorer, la première pensée qui se présente à eux, c'est qu'ils doivent cultiver leur intelligence, acquérir des connaissances et du talent. Par éducation les hommes entendent presque exclusivement l'éducation intellectuelle. Certes je respecte l'intelligence autant que personne; mais ne la plaçons jamais au-dessus du principe moral. Elle est intimement unie avec lui. C'est sur le principe moral qu'est basée la culture de l'esprit, et l'élever est son but suprême. Quiconque désire que son intelligence grandisse et soit toujours saine et vigoureuse, doit commencer par l'éducation morale.

L'étude et la lecture ne suffisent pas pour perfectionner la raison. Une chose est nécessaire par-dessus toutes les autres, c'est le désintéressement, qui est l'âme même de la vertu. Pour arriver à la vérité, qui est le grand objet de l'intelligence, il faut la chercher avec *désintéressement.* C'est la première et la grande condition du progrès intellectuel. Je dois accepter la vérité, quelle qu'en soit pour moi la portée; je dois la suivre, n'importe où elle conduise, quel que soit l'intérêt qu'elle contrarie, quelle que soit la persécution ou la perte à laquelle elle m'expose.

Sans cette candeur de l'esprit, qui n'est sous un autre nom que l'amour désintéressé de la vérité, de grandes facultés naturelles se pervertissent et s'égarent, le génie se perd, et la lumière que nous portons en nous se change en ténèbres. Quand cette vertu leur manque, les plus subtils raisonneurs se trompent eux-mêmes tout en trompant les autres, et se prennent aux filets de leurs propres sophismes. Des hommes doués par la nature d'une intelligence extraordinaire ont répandu les erreurs les plus grossières, et même ont cherché à ruiner ces vérités premières qui sont la base de la vertu, de la dignité, de l'espérance humaine. Et, d'un autre côté, je sais des hommes n'ayant reçu de la nature qu'un esprit ordinaire, qui, par un amour désintéressé de la vérité et de leurs semblables, se sont insensiblement élevés à une force et à un développement de pensée remarquables.

Un homme qui s'élève au-dessus de lui-même voit d'en haut la nature et la Providence, la société et la vie. La pensée s'étend comme par une élasticité naturelle, quand la pression de l'égoïsme en est écartée. Les principes moraux et religieux, généreusement cultivés, fertilisent l'intelligence. Le devoir fidèlement rempli ouvre l'esprit à la vérité; tous deux étant de la même famille, également immuables, universels, éternels.

L'exaltation du talent au-dessus de la vertu est la ma-

lédiction du siècle. L'éducation a pour but principal de stimuler au savoir, et l'homme acquiert ainsi la puissance sans les principes qui seuls en font un bien. Le talent ou ce que l'on appelle l'habileté est adoré; mais s'il y a divorce entre l'habileté et la droiture, ce sera un don plutôt de l'enfer que du ciel.

La suite à une autre livraison.

LE TÉLESCOPE

ENTRE LES MAINS D'UN AMATEUR.

On trouve chez plusieurs constructeurs d'instruments d'optique une lunette ou télescope de moyenne force et à peu près de la même portée que les lunettes qui servent aux télégraphes non électriques ou aux capitaines de vaisseau. MM. Soleil, Lerebours, et plusieurs autres, ont établi cette lunette à pied d'après le modèle fourni par M. Babinet. Cette lunette, pour les usages terrestres et astronomiques, permet de faire sur la terre et dans le ciel toutes les observations utiles, curieuses ou amusantes, que nous allons détailler. Quant aux usages plus sérieux de ce télescope dans la marine, dans la géographie, dans les voyages, dans l'astronomie, etc., etc., nous les renverrons aux professions spéciales. Notre principal but sera ici de rendre l'usage du télescope accessible aux personnes les moins initiées aux pratiques scientifiques.

On remarquera d'abord que l'instrument est muni de deux tuyaux oculaires dont le plus long sert à la vision des objets terrestres et fait de la lunette une véritable longue-vue. L'observateur non encore expérimenté, armant la lunette du plus long des tuyaux, s'exercera à mettre l'instrument bien au point sur un objet distant : il lira l'heure sur un cadran placé à plusieurs kilomètres; il distinguera dans la plaine ou sur les hauteurs éloignées les voyageurs ou les ouvriers; s'il fait du vent, il distinguera facilement les flots de l'air courant dans une certaine direction; sur les bords de la mer, il verra le sommet des mâts et des voiles poindre à l'horizon, et, pour les bâtiments plus rapprochés, il en distinguera les différentes forces, les différentes dénominations. Si c'est la nuit, quelque faible que soit l'illumination, il apercevra sensiblement les contours des objets, par un effet de silhouette qui est en réalité le secret de la lunette de nuit. Le feuillage des arbres et les moindres détails de la végétation lui deviendront sensibles, le jour, à des distances assez grandes. Plus près, à quelques dizaines de mètres, la lunette, pointée sur une plante, sur une fleur, lui révélera les mœurs de tous les insectes parasites ou voyageurs qui viennent y prendre position, et il distinguera même les petites nervures de leurs ailes. Aux différentes heures du jour, il verra l'air peuplé de diverses tribus ailées, suivant les degrés de chaleur, de fraîcheur, de sécheresse, d'humidité, d'ombre ou de soleil qui les mettent en activité. Si le point de mire est le nid d'un oiseau, il observera, sans troubler ses habitants, tous les détails de l'incubation, de l'éclosion et de l'alimentation des petits. Une fourmilière, ou l'entrée d'une ruche, ou même la toile d'une araignée, seront pour l'observateur un tableau vivant.

Passant à des objets plus artificiels, il lira un livre ou un journal d'un bout à l'autre d'un jardin d'une étendue moyenne. Il reconnaîtra de beaucoup plus loin les traits des personnes qu'il connaît et les numéros des maisons. Si la lunette peut être pointée sur le marteau d'une horloge qui frappe les heures, l'observateur ne percevra le son produit qu'après un temps assez long. Les coups qu'un bûcheron frappe sur le bois avec sa hache lui sembleront muets et le bruit ne lui arrivera que plus tard. Il en sera de même de l'explosion du fusil d'un chasseur, dont il verra la fumée d'abord, et dont l'explosion ne lui deviendra sensible à l'oreille qu'après un intervalle de plusieurs secondes.

Enfin, la puissance de son œil étant accrue, les distances seront diminuées dans la même proportion. Quelque familières que deviennent ces observations, on peut dire que la curiosité ne s'en émousse jamais, et qu'un télescope à pied posé sur une table dans un jardin, ou près d'une fenêtre dans un appartement, fournit un sujet incessant de contemplation, et encore mieux si l'on se trouve sur les bords de la mer ou sur les rives d'un fleuve où la navigation soit active.

Les corps célestes fourniront à l'observateur des objets d'examen encore plus intéressants. On retirera le tuyau le plus long qui sert aux objets terrestres, et on le remplacera par le tuyau plus court destiné à l'astronomie. D'abord la lune, qu'il est toujours facile de mettre dans le champ de la lunette, servira à s'exercer dans l'art de pointer et d'enfoncer ou de retirer le tuyau astronomique de manière à obtenir une vue parfaitement précise de l'objet. On distinguera dans la lune, près des confins de l'ombre et de la lumière, des sommets de montagnes dont les pieds sont invisibles parce qu'ils sont dans l'ombre, tandis que leur cime atteint les rayons du soleil. A la faveur du reflet de la terre, on distinguera le contour entier de la lune quand elle sera en croissant pour les yeux ordinaires. Dans la partie éclairée, on distinguera les chaînes de montagnes et les ombres que leurs pics projettent à leurs pieds dans les plaines environnantes. On est surtout frappé de ces enceintes creuses et arrondies qui ne sont autre chose que des cratères de volcans immenses, en sorte que, dans certaines parties, la carte de la lune est tout à fait semblable à celle de l'Italie dans le voisinage de Naples, avec le Vésuve, le Monte-Nuovo, l'Astruni, et les autres cratères éteints ou en activité volcanique. On n'observe, au reste, dans la lune, aucun mouvement des eaux, aucune mer, aucun orage en mouvement, aucun changement dû à la végétation ou à la succession des saisons. De plus, cet astre s'obstinant toujours à nous tourner le même côté, il n'y a pas lieu à rechercher d'autres variétés, dans son aspect, que celles qui sont dues à la présence ou à l'absence des rayons solaires, et qui sont désignées par le nom de phases ou de quartiers. Du reste, la variété des formes et de la couleur du terrain, des escarpements, de leurs ombres, tout fait de la lune la plus curieuse contemplation du ciel, et le spectacle qu'elle offre attire presque exclusivement l'attention de tous ceux qui sondent au télescope les profondeurs du ciel (1).

Le soleil, dont le disque éclatant de lumière est toujours plein, ne peut être observé que si l'on prend pour auxiliaire un verre noir ou de couleur foncée, pour préserver l'œil de la chaleur et de la lumière de cet astre. Ayant donc vissé à l'oculaire le verre noir, on apercevra, mais non pas constamment, des taches de forme irrégulière qui en couvrent une petite partie, et qui cependant surpassent souvent en étendue la terre tout entière. D'autres points offrent un excès de lumière et sont de véritables taches brillantes sur le fond éclatant de l'astre. L'apparition et la disparition des taches nous révèlent d'immenses agitations superficielles. Ces taches, suivies plusieurs jours de suite, nous donnent la certitude que le soleil, comme la terre, tourne sur lui-même, ce qu'on observe encore dans tous les corps célestes.

La lune n'est pas le seul astre qui nous présente des croissants et des phases. Mercure et Vénus, observés au télescope, le matin et le soir, nous en présentent de pareilles. En 1854, depuis la fin de janvier jusqu'au commencement d'avril, Vénus sera en croissant de part et d'autre du soleil. Au commencement de mai, le disque de la planète sera à

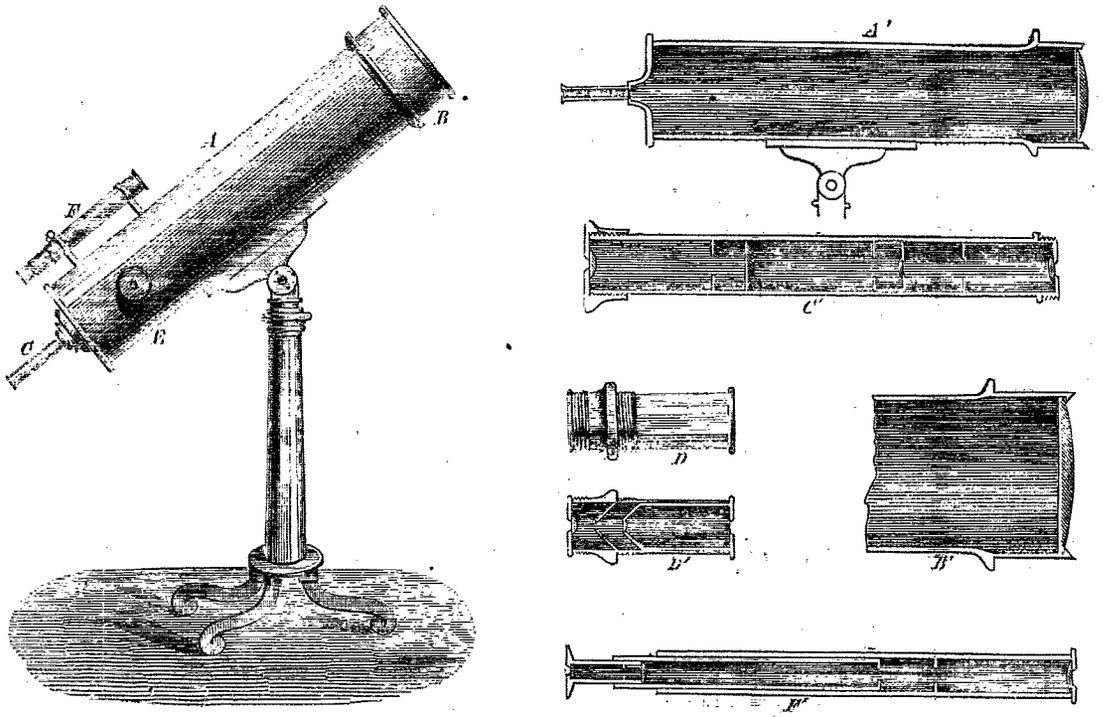
(1) Voy., sur la lune et ses volcans, la Table des vingt premières années.

moitié éclairé et ressemblera à celui de la lune au premier et au dernier quartier. Mercure présentera les mêmes apparences, quoique sur une plus petite échelle, vers la fin de mars, vers la fin de juillet et vers le milieu de novembre.

Deux autres planètes, savoir Jupiter et Saturne, offrent de curieuses particularités à l'œil armé d'un instrument astronomique. La surface de Jupiter paraît traversée par des bandes obscures dirigées dans le sens de son équateur, et dans son voisinage quatre points brillants qui l'accompagnent sont autant de lunes analogues à la nôtre; on en aperçoit le passage devant Jupiter, les éclipses réitérées, et les configurations variables d'heure en heure.

Saturne atteindra cette année sa position la plus favorable aux observateurs vers le mois d'août. La forme de l'anneau aplati qui entoure cette planète de tous côtés sans la toucher sera très-visible. Les lunes qui circulent alentour de cette planète sont au delà de la portée des instruments ordinaires.

Les autres planètes, ou sont trop difficiles à trouver, ou n'offrent rien de particulier. Par des télescopes d'une grande force, on voit la neige s'accumuler sur celui des pôles de



Télescope; lunette terrestre et céleste.

A, corps de l'instrument.
B, l'objectif.
C, l'oculaire terrestre.
E, pignon de la crémaillère qui fait mouvoir les oculaires.
F, chercheur.

A', coupe du corps de l'instrument.
B', coupe de l'objectif.
C', coupe de l'oculaire terrestre.
D, oculaire céleste.
D', coupe de l'oculaire céleste.
F', coupe du chercheur.

Mars où l'hiver règne exactement comme sur la terre.

Les comètes n'offrent rien de plus curieux au télescope qu'à la vue simple, si ce n'est quelques détails relatifs au noyau, à la queue et à la chevelure.

La fin à une prochaine livraison.

INSCRIPTION AU CAP GRIS-NEZ.

Voy., sur Andresselles, t. XXI, p. 269.

Un de nos abonnés nous écrit :

« L'article sur *Andresselles* que vous avez inséré dans votre 34e livraison (août 1853), a ravivé chez moi d'anciens souvenirs, et son exactitude m'a péniblement rappelé la misère ainsi que les mœurs des bons habitants de ce hameau perdu dans les dunes, et qui ne serait peut-être pas connu s'il n'était subordonné à un état civil presque exclusivement destiné à l'inscription maritime. Grâces soient rendues au pinceau de M. Jeanron pour avoir révélé en quelque sorte l'existence d'un littoral qui, en toute saison, présente des beautés dignes de fixer l'attention du voyageur, et pour avoir appelé l'intérêt public sur le sort de ces pauvres *côtiers*, qui jusqu'à présent n'ont vécu que par l'estran et par les épaves que la mer leur abandonne.

Les caps Blanc-Nez et Gris-Nez offrent du sommet de leurs falaises escarpées une vue très-remarquable; les roches accumulées à leur pied semblent une image du chaos lorsqu'elles sont battues par la tempête.

Sous la fenêtre de la tour du guetteur, au cap Gris-Nez, on lit l'inscription suivante.

« Au mois de septembre 1757, le prince de Croy a trouvé » que de la maison du guetteur du Gris-Nez au château de » Douvres il y a 17 861 toises; que de cette maison au haut » de la falaise qui forme la pointe de ce cap, il y a 130 toises, » et comme il y a à peu près 100 toises de la plus grosse » tour du château de Douvres au bout de la falaise, il y a » 17 631 toises d'une falaise à l'autre, ce qui forme le détroit. » Cette maison est l'endroit de France qui approche le plus » d'Angleterre, puisqu'elle est de 563 toises plus près du » château de Douvres que celle du guetteur du Blanc-Nez. »

BATAILLE D'EDGE-HILL OU DE KEYNTON (1).



Lutte pour le drapeau ; épisode de la bataille d'Edge-Hill. — Dessin de Nicholson.

Le premier combat sérieux entre les troupes de Charles Ier et celles du parlement eut lieu le 23 octobre 1641, près de Keynton, dans le comté de Warwick, au pied d'une colline que l'on appelle Edge-Hill ; c'était là seulement qu'Essex avait enfin rejoint les troupes du roi, après une marche de dix jours, pendant laquelle les deux armées, à quelques lieues l'une de l'autre, avaient complétement ignoré leurs mouvements réciproques.

« Quoique Essex eût laissé en arrière une portion de son artillerie et plusieurs régiments, entre autres celui de Hampden, il se décida à attaquer sans retard, et au même instant le roi prenait le même parti. L'un et l'autre souhaitaient la bataille, Essex pour sauver Londres, Charles pour mettre un terme aux obstacles qu'il rencontrait dans un comté tellement ennemi de sa cause, que les maréchaux s'enfuyaient des villages pour ne pas ferrer les chevaux du roi. Engagée vers deux heures de l'après-midi, l'action fut vive et dura jusqu'au soir : la cavalerie du parlement, affaiblie par la désertion du régiment de sir Faithful Fortescue, qui, au moment de charger, passa tout entier à l'ennemi, fut mise en déroute par le prince Robert ; mais dans sa bouillante imprévoyance, et emporté aussi par la soif du pillage, ce prince la poursuivit plus de deux milles, sans s'inquiéter de ce qui se passait derrière lui ; arrêté enfin par le régiment de Hampden, qui arrivait avec l'artillerie, il rebroussa chemin vers le champ de bataille ; mais à son retour il trouva l'infanterie royale rompue et dispersée, le comte de Lindsey, général en chef, blessé à mort et prisonnier, l'étendard du roi tombé aux mains des parlementaires ; le roi lui-même s'était vu un moment presque seul et en danger d'être prisonnier. La réserve d'Essex demeurait seule en bon ordre sur le terrain. Charles et son neveu essayèrent en vain de déterminer leurs escadrons à une nouvelle charge ; ils étaient revenus pêle-mêle ; les soldats

(1) Ce dernier nom est celui sous lequel la bataille est le plus ordinairement désignée par les écrivains du parti parlementaire.

cherchaient leurs officiers, les officiers leurs soldats; les chevaux tombaient de fatigue; on n'en put rien obtenir. Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille, l'une et l'autre inquiètes du lendemain, quoique s'attribuant toutes deux la victoire. Le parlement avait perdu plus de soldats, le roi plus d'hommes de marque et d'officiers. Le jour venu, Charles parcourut son camp : un tiers de l'infanterie et beaucoup de cavalerie manquaient; non que tous eussent péri, mais le froid, le défaut de vivres, l'âpreté de ce premier choc, avaient dégoûté un grand nombre de volontaires; ils s'étaient dispersés. Pour continuer librement sa marche sur Londres, le roi eût voulu engager une nouvelle action; mais il vit bientôt qu'il n'y pouvait songer. Dans le camp parlementaire, la même question était agitée; Hampden, Hollis, Stapleton, la plupart des officiers, chefs des milices et membres des communes, conjuraient Essex de reprendre sur-le-champ l'attaque : « Le roi, disaient-ils, » est hors d'état de la soutenir; trois régiments frais nous » sont arrivés; il tombera dans nos mains ou sera forcé d'ac- » cepter nos conditions : la rapide conclusion de la guerre » peut seule épargner au pays des maux. » Mais les militaires de profession, les officiers formés sur le continent, le colonel Dalbier et d'autres, repoussèrent ce conseil. Selon eux, c'était déjà beaucoup d'avoir livré, avec des recrues, un si glorieux combat; Londres était sauvé; ce succès avait coûté cher; les soldats, encore bien novices, étaient étonnés et tristes; ils ne recommenceraient pas sitôt de bon cœur; le parlement n'avait qu'une armée, il fallait l'accoutumer à la guerre et ne pas tout risquer en un jour. Ils parlaient avec autorité; Essex adopta leur avis, et porta son quartier général à Warwick, en arrière de l'armée royale, mais en mesure de suivre ses mouvements. Quelques jours après le roi, s'avançant vers Londres, quoique sans dessein de pousser sa marche, établit le sien à Oxford, une des grandes villes du royaume, la plus dévouée à sa cause (1). »

A ce récit écrit à l'aide de documents empruntés aux divers partis, et à la distance de deux siècles, il paraît intéressant de comparer un autre récit écrit par un des acteurs mêmes de la bataille, un royaliste tout animé des passions du temps. Voici comment sir Philippe de Warwick raconte la bataille d'Edge-Hill :

« Le comte de Lindsey était un homme d'un grand courage et de beaucoup d'expérience. Il avait été le compagnon du comte d'Essex dans des guerres lointaines, et ils se trouvaient maintenant à la tête de deux armées opposées. Le vieux général Ruthwen, Écossais, officier expérimenté, aussi loyal que brave (ce qu'il eut occasion de montrer plusieurs fois dans cette guerre), était aide-major de la cavalerie. Sir Jacob Ashley, dont le caractère était digne de celui de Ruthwen, était major général de l'armée, sous les ordres du comte de Lindsey. Celui-ci, avant de faire battre la charge à la bataille d'Edge-Hill, leva les yeux et les mains au ciel, et fit cette prière digne d'un soldat : « Seigneur! tu sais que j'ai beaucoup à faire au- » jourd'hui, si je t'oublie, ne m'oublie pas. » Ensuite, se retournant, il s'écria . « En avant! mes enfants. » Le roi avait ordonné à ses troupes de n'agir que lorsque l'ennemi aurait tiré les premiers coups. Le prince Robert commandait l'aile droite, lord Wilmot l'aile gauche, et les deux réserves de cavalerie étaient sous les ordres de lord Digby et de lord Byron.

» Pendant que le prince Robert mettait en déroute complète l'aile gauche de la cavalerie du comte d'Essex, Wilmot agissait mollement avec l'aile droite. Sa conduite, pendant toute cette guerre, montra qu'il était plus propre à traiter de la paix, et qu'il eût mieux fait de quitter l'armée pour entrer dans le conseil du roi, bien qu'il ne manquât pas de courage, d'expérience, ni, à ce que je crois, de loyauté. Les deux réserves de cavalerie s'étant mises à poursuivre la cavalerie ennemie, contre toutes les règles de la tactique, laissèrent le roi et son infanterie tellement à découvert, que la victoire resta au comte d'Essex, et que cette affaire nous eût été bien plus funeste s'il eût su profiter de tous ses avantages. C'est une chose étrange que les réserves se soient engagées si précipitamment, surtout lorsque le roi venait de permettre au corps de volontaires qui lui servait de garde de prendre part à l'action. Ce corps était composé de nobles et de gentilshommes qui, avec leur suite, formaient deux troupes d'environ trois cents chevaux. L'amour-propre de ces volontaires avait été piqué la veille, parce qu'on les avait appelés *troupes de parade*, et ils désiraient vivement prendre part à la première charge. J'avais l'honneur d'en faire partie, et j'étais l'un des moins considérables de la troupe.

» Ce fut là la cause du premier revers que nous éprouvâmes; car le comte d'Essex, fondant avec ses réserves de cavalerie sur l'infanterie du roi, la pressa tellement que, si une partie de la nôtre ne fût venue promptement à son secours, nous eussions perdu tous les avantages de cette journée, qui, tout bien balancé, nous restèrent. Le lendemain nous en eûmes la certitude, car Essex s'était retiré pendant la nuit à Warwick. Nous avançâmes jusqu'à Bambury, dont le château était occupé par une garnison ennemie; et, bien que ce fût à peu de distance de Warwick, nous nous emparâmes de la ville et du château et fîmes prisonnier le régiment qui s'y trouvait. Le roi marcha ensuite sur Oxford, où il mit garnison. »

Bien que l'on ne puisse méconnaître un certain caractère de partialité dans ce récit, il est incontestable que les royalistes n'avaient point lieu de se considérer tout à fait comme vaincus; de leur côté, les parlementaires, persuadés qu'ils avaient remporté la victoire, puisèrent dans cette conviction un nouveau courage : l'ardeur religieuse qui les animait leur faisait considérer les défenseurs de la royauté, légers, licencieux, sceptiques, comme de véritables infidèles, dont le dieu des armées ne pouvait point vouloir le triomphe.

Notre gravure représente un des faits d'armes qui furent le plus remarqués dans le feu du combat. Sir Edward Verney ayant été blessé, le drapeau royal, sur lequel on avait brodé ces mots : « Rendez à César ce qui appartient à César, » tomba dans les mains des parlementaires; mais le capitaine John Smith se précipita contre le groupe qui l'emportait, et, après une lutte terrible, il parvint à le reprendre et à le rapporter en triomphe dans les rangs de l'armée royale.

(1) Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre.*

SUR UN PROCÈS CRIMINEL

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Voy. tome XXI, p. 142, 162, 170.

A M. le rédacteur du Magasin pittoresque.

Monsieur le rédacteur,

Au mois d'avril 1853, vous nous donniez un récit fort intéressant intitulé : *Un procès criminel au dix-septième siècle.* Comme j'y ait fait une attention toute particulière, étant curé de la paroisse de Fontenay, je puis vous donner quelques détails dont vous ferez l'usage qui vous semblera bon.

Vous vous rappelez la réception bienveillante que fit le curé de Fontenay à l'infortuné Jacques Aubry, lorsqu'il vint, le jour de la Saint-Jacques, entendre la messe dans l'église de ce village. J'ai voulu connaître le nom de ce bon pasteur,

mon prédécesseur de près de deux cents ans. J'ai donc fait des recherches dans les vieux registres de la paroisse, et j'ai trouvé que le curé qui desservait la paroisse en 1690 se nommait maître Christophe Leprêtre.

Vous pensez bien, monsieur le rédacteur, qu'un registre d'actes de baptême, de mariage et d'inhumation ne peut pas nous fournir de grands renseignements sur l'affaire en question; cependant voici une note qu'on lit sur la couverture de ce registre : « Le curé de Fontenay est un homme qui reçoit bien son monde. » Qui a écrit cela? Rien ne l'indique; supposer que c'est l'infortuné Aubry... ce serait peut-être hasarder... mais enfin c'est possible; cette écriture ressemble beaucoup à celle d'une de ses signatures apposée au bas d'un acte de baptême, où Aubry avait été parrain.

Certainement ce Jacques Aubry était étroitement lié avec le curé de Fontenay; c'était sans doute un enfant de la paroisse, élevé et protégé par lui. De quel coup terrible ne dut pas être frappé ce bon pasteur en apprenant la terrible accusation qui pesait sur cet homme qu'il avait reçu chez lui, à sa table, le jour même où le crime avait été commis!... Le curé de Fontenay mourut dans un âge peu avancé, quelque temps après. La déposition de la veuve Loreau avait été faite le 5 octobre, et le 15 novembre suivant, Christophe Leprêtre rendait son âme à Dieu. Voici la copie de l'acte d'inhumation, dressé par un pasteur voisin, le curé de Thivars. Il peut intéresser comme spécimen des actes du temps.

« J'ay soussigné, curé de Thivars, inhumé en l'église de Fontenay-sur-Eure, dans le chœur de l'église dudit Fontenay, le corps de maître Christophe Leprêtre, curé, décédé à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir reçu le saint sacrement de l'Église, et ay chanté la grand'messe pour lui le dix-septième jour de novembre mil six cent quatre-vingt-dix. F. Ermenoul. »

Je termine, monsieur le rédacteur, par une réflexion sur la manière dont le procès de Jacques Aubry a été présenté aux lecteurs du *Magasin pittoresque*. Elle n'est rien moins que favorable au chapitre de la cathédrale de Chartres, c'est visible. Je ne prétends point que tous messieurs les chanoines d'alors fussent des saints, mais je prétends, et je pourrais en citer mille preuves, que le chapitre a toujours été un corps vénérable, aussi célèbre par sa science que par ses vertus. Le narrateur du procès leur a donné pour compagnon d'intrigue le curé de Saint-Saturnin; or ce curé était M. Gilles Marie, dont la sainteté est encore en vénération dans toute la contrée. J'ai sous les yeux la vie de M. Gilles Marie; je l'ai relue toute entière, et je n'y ai vu que des exemples de vertu. Il était d'une justice intègre, d'une charité poussée jusqu'à l'héroïsme; en un mot, il fut le modèle accompli du bon pasteur; bien des fois il a exposé sa vie pour secourir ses paroissiens dans leurs besoins spirituels et temporels. Eh bien, un tel homme a-t-il été capable de commettre la plus infâme, la plus lâche des injustices? M. Gilles Marie suborner un faux témoin! et cela, pour protéger un homme de mauvaises mœurs, un débauché, la peste de la ville! Il est impossible de le croire.

J'ai pensé, monsieur le rédacteur, que c'était un devoir de conscience de faire cette protestation; soyez persuadé que si je la fais, c'est par intérêt et estime pour les honorables collaborateurs du *Magasin pittoresque*. Exciter et développer les plus nobles sentiments du cœur, orner l'esprit, faire aimer la vertu, ces douces vertus de la vie commune qui font le charme de la société, telle est votre tâche, et vous vous en êtes toujours dignement acquitté; continuez, monsieur le rédacteur, vous aurez toutes les sympathies des gens de bien. Faites chérir le foyer domestique, le séjour tranquille du hameau où l'on est né; représentez-nous ces charmantes scènes de la vie champêtre qui se passent à l'ombre du clocher du village; l'humble temple du hameau, le champ funèbre qui l'entoure, le modeste presbytère, l'école... quelles mines fécondes et utiles à exploiter!...

Agréez, etc. Ch. G., curé de Fontenay.

SUR L'HARMONIE DE L'UNIVERS.

Il y a un plaisir d'un ordre supérieur à découvrir et à contempler cet assemblage merveilleux de tant de ressorts divers combinés dans des proportions si justes. Le spectacle d'une sagesse infinie donne du calme à l'esprit des hommes. « Ce n'est pas peu de chose, disait Leibniz, que d'être content de Dieu et de l'univers. » Flourens.

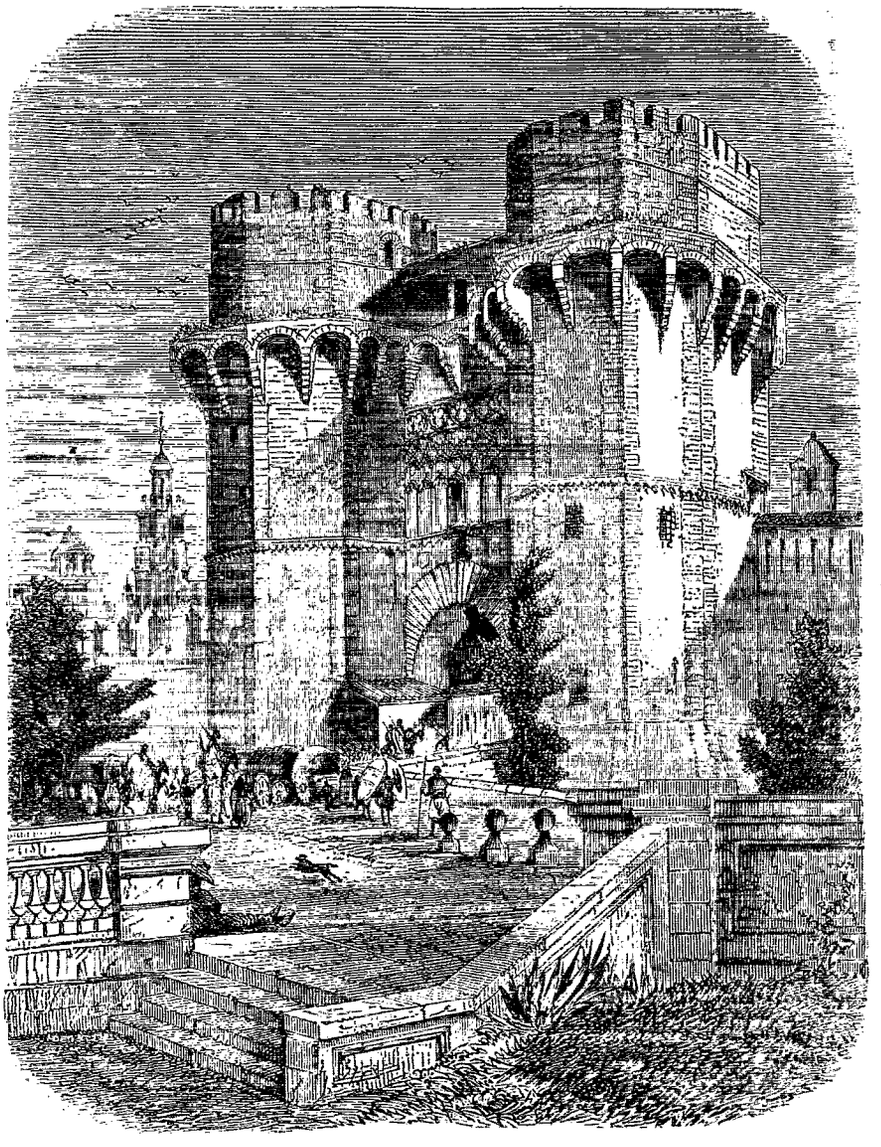
SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Il y avait six semaines environ que j'étais à Valence; j'avais parcouru toute la ville et visité tous les environs, en compagnie d'un aimable voyageur que le hasard m'avait fait rencontrer dans la diligence de Madrid. Notre connaissance s'était faite sous les auspices de Beethoven. Quoique Russe de nation, il parlait l'espagnol avec cette sûreté et cette facilité qui caractérise en général ses compatriotes; et j'aurais pu achever mon voyage dans la conviction que j'avais à mes côtés un hidalgo de la vieille roche si, arrivés à Quintanar, nous n'avions dû passer la nuit dans la même chambre. J'étais au moment d'entrer dans mon lit, lorsque j'entendis mon compagnon fredonner l'*andante* de la symphonie en *ut mineur*. Je lui donnai immédiatement la réplique, et nous devînmes amis, et si bien amis que nous ne le sommes encore, quoique dix-sept ans se soient écoulés depuis notre duo de chambrée.

Nous avions exploré ensemble les ruines de Murviedro, l'ancienne Sagonte, grand souvenir dont il ne reste que quelques pierres; les cultures si riches et si variées de la huerta de Valence, jardin merveilleux, où la terre, arrosée chaque semaine, grâce à un système de canaux imaginé par les Maures, produit, sous l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, jusqu'à quatre récoltes par an. Les monuments, quoique nombreux et dignes d'intérêt, sont, je l'avoue, un peu effacés de ma mémoire. Mais je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais les longues promenades faites à deux sous ce beau climat, au milieu d'une atmosphère douce et embaumée, et les causeries sans fin, et les effusions de jeunesse échangées à l'ombre de ces orangers qui donnent aux environs de Valence un aspect si pittoresque et si séduisant pour nous autres habitants du Nord. Nous avions découvert notamment, dans un faubourg de la ville situé sur la rive gauche du Guadalaviar, des jardins délicieux, uniquement plantés d'orangers, de grenadiers et de citronniers. Nous allions y déjeuner avec des fraises arrosées d'un excellent petit vin de Malvoisie indigène. Nous n'étions venus que pour déjeuner; mais la journée s'écoulait tout entière dans le charme de la causerie et du *far niente*. On reproche aux méridionaux d'être paresseux, de ne pas aimer assez le commerce et l'industrie; mais lorsqu'on se trouve dans leur climat, on arrive à penser qu'ils n'ont pas si grand tort. Pourquoi se tourmenteraient-ils pour acquérir plus de richesse? N'ont-ils pas, grâce aux prodigalités d'une nature inépuisable, tous les biens matériels de la vie? et que peuvent-ils faire de mieux que d'en jouir et de les contempler? La seule chose qu'on pourrait leur reprocher, c'est

qu'ils ne pensent pas assez et qu'ils ne sentent plus un bien-être dont la continuité les énerve. Il faut avoir enduré la fatigue pour savourer le repos; il faut avoir frissonné sous l'haleine glacée de la bise, et avoir souffert des tortures du froid, pour apprécier la volupté de cette douce et caressante température du Midi qui fait, à elle seule, de l'existence physique une joie, et de la respiration un plaisir.

J'imagine, disais-je à mon compagnon, que dans quelques siècles d'ici, quand l'humanité aura surmonté à force de travail, de science, et par une meilleure combinaison de ses efforts, les difficultés matérielles contre lesquelles elle se débat aujourd'hui, quand elle aura mieux réglé son ménage et qu'elle sera au-dessus de ses affaires; j'imagine qu'alors il ne se passera pas une année sans que les chemins de fer, ou quelque moyen plus perfectionné encore de locomotion, ne transportent, pour quelques mois, les méridionaux au Nord et les septentrionaux dans le Midi. Je laisse de côté pour le moment les avantages moraux ou



Porte de *Serranos*, à Valence (1); construction mauresque. — Dessin de Rouargue.

scientifiques de ces migrations. Mais, pour ne pas sortir du point de vue qui nous occupe, il me semble qu'un des meilleurs résultats de ces voyages et de ces incursions pacifiques, serait de reposer les hommes du Nord des rigueurs de leur climat, et d'apprendre aux hommes du Midi à apprécier le charme du leur.

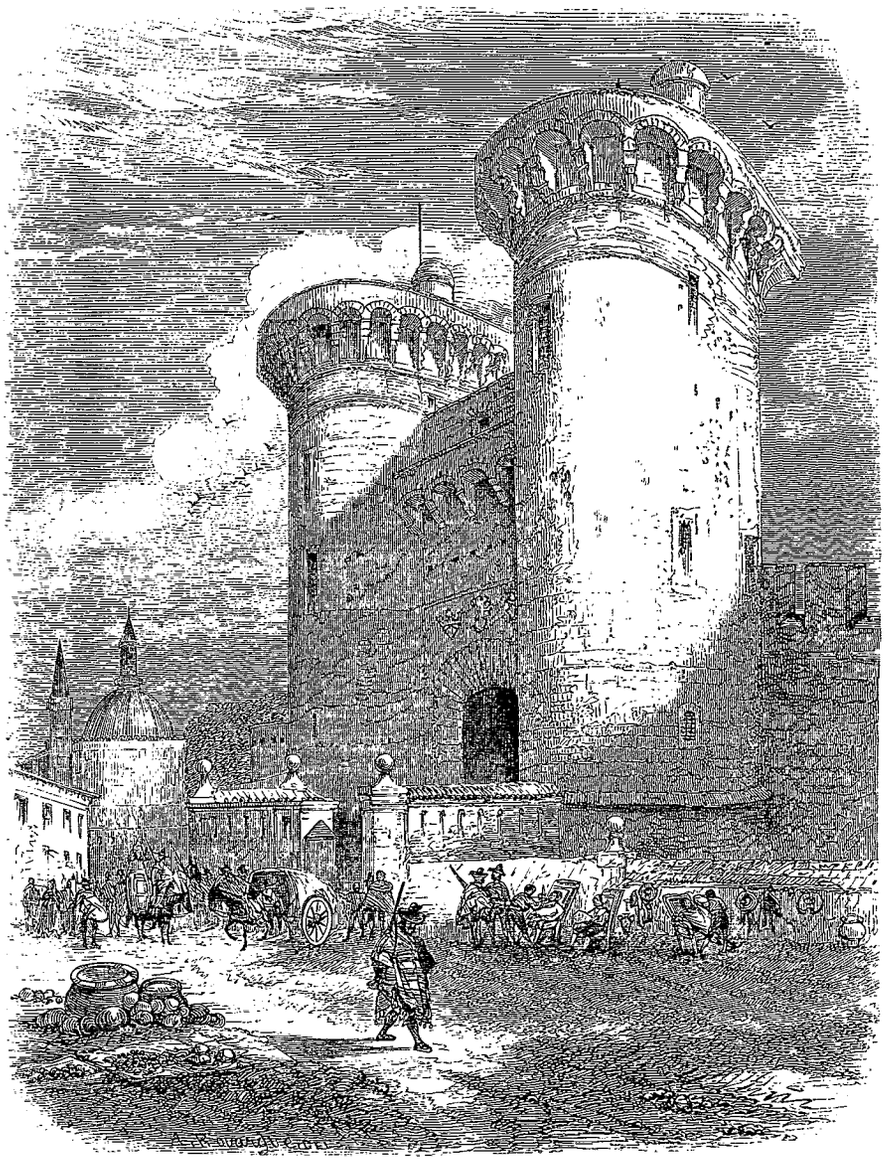
Mais pendant que nous nous abandonnions à ces paresseuses divagations, le temps s'écoulait. Mon compagnon de voyage, rappelé par ses affaires et par ses devoirs, allait reprendre son vol vers les frimas du Nord, et moi je devais commencer la pérégrination que j'avais entrepris de faire dans les provinces du midi de l'Espagne. Nous nous fîmes donc nos adieux; mon nouvel ami voulut bien se charger d'emporter et de mettre au roulage à Marseille l'excédant de bagage que j'avais apporté de France. Quant à moi, muni d'une simple valise et d'un gros sac de toile pour mettre mes bottes, vêtu d'une veste de coutil, d'un pantalon de même étoffe, la taille serrée d'une ceinture rouge garnie de deux bons pistolets anglais, présent de mon compagnon de route, je pris la diligence et je partis à six heures du matin pour San-Felipe.

La modestie de mon accoutrement et l'ostentation avec

(1) La porte de *Serranos*, ouverte en 1238, au moment de la conquête de Valence par le roi Jacques, conduit d'un côté au pont de Serranos et au faubourg de Murviedro, de l'autre à la route de la Catalogne. La construction de ses deux tours, commencée en 1349, n'a été achevée qu'en 1418.

laquelle je portais mes pistolets provenaient d'un calcul de prudence qui m'avait été suggéré par quelques habitants de Valence. A cette époque (1837), les environs, visités depuis peu de semaines par les bandes de Cabrera, n'étaient rien moins que sûrs, et l'on me disait qu'il était de bonne politique de m'arranger de telle sorte que les soi-disant factieux que je pourrais rencontrer sur mon chemin comprissent au premier coup d'œil qu'ils feraient une mauvaise affaire en attaquant un homme dont tout l'attirail ne paraissait pas valoir la charge de ses deux pistolets, et avec lequel, par conséquent, ils avaient quelque chose à risquer et rien à gagner.

La diligence franchit en sept ou huit heures les quinze lieues qui séparent Valence de San-Felipe. La route n'offre rien de plus remarquable que le changement d'aspect qu'offre la campagne à partir du point où cessent les irrigations empruntées aux eaux du Guadalaviar et du Jucar. Partout où la terre jouit du bienfait de l'irrigation, elle est riche



Porte *del Cuarte*, à Valence (1); construction mauresque. — Dessin de Rouargue.

et verdoyante, et donne en abondance tout ce que lui demande le travail de l'homme. Aussitôt que l'eau manque, elle se dessèche, se fend sous les rayons brûlants du soleil, et perd subitement les trois quarts de sa fertilité.

A moitié chemin environ, on traverse la jolie ville d'Alcira, justement renommée pour la richesse de ses jardins tout verdoyants d'orangers, de citronniers et de grenadiers gigantesques. Plus tard, en voyageant dans les pays tropicaux, j'ai appris à apprécier le puissant ombrage de nos chênes, de nos ormes, de nos marronniers ; mais quand on n'a pas encore quitté le nord de la France, son ciel un peu froid, son soleil un peu anglais, on est surpris et charmé de voir tous ces habitants de nos serres chaudes vivre librement en pleine terre, et réjouir l'œil et l'odorat de leurs couleurs éclatantes et de leurs senteurs embaumées.

En approchant de San-Felipe, on aperçoit, sur la gauche, de grandes flaques d'eau à moitié couvertes d'herbes verdoyantes : ce sont des rizières, une des richesses de ce riche pays. Le riz joue un grand rôle dans la cuisine valencienne ; on l'accommode au safran, et on le mange cuit avec très-peu

(1) La porte *del Cuarte* est celle qui s'offre la première au voyageur venant de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille : elle a été construite en 1444.

On remarque en outre, à Valence, les portes de San-Vicente, de Rosafa, del Mar, del Real, de la Trinité, de Saint-Joseph ou porte Neuve. L'ancienne porte du Cid est renfermée dans la nouvelle enceinte de la ville.

d'eau et presque sec, à peu près comme les créoles. Dans ces climats chauds où les dyssenteries sont fréquentes, c'est un aliment particulièrement salubre, et la petite pointe de safran ou de piment qu'on y ajoute excite l'appétit et ravive l'estomac débilité par la chaleur et trop souvent par l'usage peu modéré des fruits.

Malheureusement le riz cause au moins autant de maladies qu'il en guérit. S'il guérit la dyssenterie, il donne la fièvre; car ces flaques d'eau stagnante, frappées tout l'été par un soleil ardent, exhalent des miasmes dont l'effet ne se lit que trop sur la figure hâve et terreuse des habitants de la campagne.

San-Felipe est situé au pied d'un mamelon calcaire qui se détache presque seul au milieu d'une vaste plaine. C'est une ville de 10 000 habitants environ qui s'appelait autrefois Xativa. Mais en 1706, pendant la guerre de la succession, ayant pris parti pour l'archiduc, elle fut détruite, après un siége terrible, par les Français. Tout périt dans ce siége meurtrier, jusqu'au nom de la ville, qui, rebâtie depuis par Philippe V, fut baptisée de son nom. C'est dans la campagne environnante que j'ai aperçu pour la première fois des palmiers. Leurs longues colonnes, leurs palmes élégantes, se détachant sous un ciel d'un bleu profond, animé par les teintes ardentes d'un soleil couchant, donnent au paysage un aspect africain qui étonne et charme l'homme du Nord.

La suite à une autre livraison.

PISCICULTURE.

UTILITÉ DE LA PISCICULTURE. — SON HISTOIRE.

La diminution graduelle du poisson, depuis un certain temps, sur une grande partie de l'Europe, est un fait qui ne paraît point contestable.

Dans le moyen âge, et jusqu'en 1789, les abbayes et les monastères, en France, tiraient un grand parti des étangs et des rivières enclavés dans leurs propriétés. Les étangs d'eau douce, très-nombreux alors, occupaient, sur notre territoire, une surface de plus de 500 000 hectares : aussi, dans une foule de localités, la production du poisson formait-elle une industrie importante. L'observance rigoureuse des jours maigres et du carême, et sans doute aussi la difficulté que l'on éprouvait à transporter le poisson de mer dans l'intérieur, fournissait un débouché assuré aux quantités considérables de poisson d'eau douce que l'on pêchait dans les eaux intérieures.

Depuis un demi-siècle surtout, un grand nombre d'étangs ont été desséchés; mais cette cause n'est pas la seule qui ait amené la diminution rapide que l'on a constatée dans la quantité de nos poissons d'eau douce. Les bateaux à vapeur qui sillonnent nos rivières sont signalés comme une des causes les plus actives de cette diminution, tant à cause du bruit qu'ils font et qui chasse au loin le poisson, que du remous qu'ils déterminent sur les bords, remous qui creuse les berges, détruit la végétation asile du fretin, ensable le frai ou le rejette hors de l'eau. En outre, l'industrie manufacturière a envahi les rivières non navigables et les a couvertes de constructions à barrages et à vannes, où une guerre à outrance est faite aux poissons qui fuient les grands fleuves. Cependant la superficie de nos étangs est encore évaluée à 200 000 hectares; les eaux de nos rivières navigables ou flottables et de nos canaux parcourent des longueurs presque incalculables, sans compter les ruisseaux où le poisson pourrait être élevé. L'espace et les eaux ne manquent donc pas, dans l'intérieur de la France, pour le développement du poisson. Ajoutons que si le poisson de mer déserte nos côtes, c'est que l'industrie met à profit les algues, varechs et autres plantes marines propres à la fabrication de la soude ou à la fumure des terres, détruisant ainsi inconsidérément les retraites des petits poissons qui viennent d'éclore et qui cherchent protection et nourriture dans ces bas-fonds. La disparition des petits poissons entraîne celle des gros, qui sont toujours attirés par les petits dont ils font leur pâture.

Il était temps de remédier à cet état de choses; et on a dû songer aux moyens de *cultiver* le poisson, de le propager dans nos eaux, d'en acclimater en France certaines espèces, afin de combler le déficit reconnu et de parer aux diminutions toujours croissantes.

La pisciculture, cependant, n'est pas tout à fait de création nouvelle. Les riches patriciens romains, afin d'avoir continuellement à leur disposition une nourriture de prédilection, faisaient construire des piscines dans leurs habitations. Columelle, Térence, Varron, Caton, ont écrit sur l'importance des étangs et piscines, sur les dépenses et sur les revenus qu'occasionnait leur entretien, car c'était une branche très-importante d'économie domestique. Ils venaient eux-mêmes, sur les bords des somptueux viviers qu'ils avaient établis, jeter à leurs poissons favoris la pâture que ceux-ci venaient chercher à l'appel de l'airain; ils entretenaient des esclaves occupés à ramasser des œufs de poissons dans la mer, pour les transporter, soit dans les lacs voisins de Rome, soit dans leurs piscines. Ils avaient réussi à parquer le poisson de mer même dans les eaux douces; les lacs Velinus, Sabatinus, Vulsinus, Ciminius, donnaient en abondance des bars, des dorades, des muges, des vielles, des poissons de mer qui s'étaient naturalisés dans l'eau non salée.

Les rustiques descendants de Romulus et de Numa pratiquaient ce mode d'ensemencement comme une mesure d'utilité publique qui leur fournissait, dans la vie agreste, une abondance qu'ils avaient le plus grand soin d'y entretenir. Mais, vers le commencement du septième siècle, quand le luxe et la vanité prirent la place des mœurs simples de cette race antique, on dédaigna les piscines d'eau douce à l'usage du peuple, pour ne plus s'occuper que des piscines marines à l'usage des riches.

Les Chinois n'ont pas été étrangers à l'art de la pisciculture. On peut voir encore aujourd'hui en Chine, chaque année, vers le mois de mai, un grand nombre de barques rassemblées dans les grands fleuves pour y acheter de la semence de poisson, coutume qui remonte au temps le plus reculé. Les gens du pays barrent les fleuves en plusieurs endroits avec des nattes et des claies qui n'occupent pas moins de huit à dix lieues et ne laissent que la place nécessaire pour le passage d'une barque. La semence du poisson s'arrête à ces claies, où les pisciculteurs la distinguent à l'œil, quoiqu'un étranger n'en découvre aucune trace dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, en remplissent de grands vases, la vendent aux marchands, et ceux-ci la transportent dans les provinces, où ils la revendent, par mesures, à tous ceux qui ont des viviers, des étangs domestiques qu'ils veulent empoissonner.

En Europe, et dans les temps modernes, la pisciculture a recommencé à prendre faveur vers la première moitié du dix-huitième siècle; à cette époque, un habile naturaliste allemand, Jacobi, faisait un grand nombre d'expériences pour *féconder artificiellement* les œufs de truites, de saumons, pour les faire *éclore artificiellement*, pour soigner et nourrir les jeunes sujets (1). Ses tentatives étaient couronnées de succès. Elles étaient plus tard tentées en grand dans le Hanovre, près de Nortelem, où elles donnaient des résultats assez importants pour que les poissons obtenus par

(1) Les expériences de Jacobi, qui avaient été suivies pendant plus de trente années, sont consignées dans les Mémoires pour 1764 de l'Académie royale de Berlin, et dans le Journal de Hanovre, 1763.

ce procédé y fussent devenus l'objet d'un grand commerce, et que l'Angleterre, voulant récompenser un pareil service, accordât une pension à celui qui avait pris cette heureuse initiative.

En 1837 et en 1841, Shaw et Boccius appliquaient en Angleterre les procédés de Jacobi. Boccius surtout les poussait très-loin dans la voie de la pratique. Il opéra sur les cours d'eau de M. Drummond, dans le voisinage d'Uxbridge, et on évalue à plus de douze mille le nombre de truites qu'il y a élevées; ensuite dans le domaine du duc de Devonshire à Chatsworth, puis chez M. Gurnie à Carsalton, et chez M. Hibberts à Chatfort, et il obtint des résultats non moins merveilleux.

Depuis longtemps aussi M. Arnold, en Angleterre, était parvenu à acclimater, dans les eaux douces du comté de Norfolk, un grand nombre de poissons de mer, tels que la limande, l'athérine ou prestre, la sole, le boulereau ou gobius noir, le bellicant, le lien ou colin, le turbot; il a parqué même en eau douce des huîtres et des moules. Tout porte à croire que le frai des espèces maritimes peut éclore dans les eaux douces et s'y naturaliser, si l'on a soin de protéger le premier âge du fretin contre les gros poissons. L'anguille d'eau douce, qui est un poisson d'origine maritime, offre un des exemples les plus décisifs et les plus curieux à ce sujet.

En France, à peu près à la même époque où Shaw et Boccius opéraient en Angleterre, M. Remy, pêcheur de la Bresse, homme illettré, et auquel toutes les tentatives antérieures de la science étaient inconnues, imagina de porter remède au dépérissement de son industrie; il passa plusieurs années de sa vie à refaire laborieusement, dans une des vallées les plus reculées de la chaîne des Vosges, les expériences des physiologistes, et à découvrir ce que les naturalistes savaient déjà depuis un siècle. Doué par la nature d'un remarquable esprit d'observation, de cette persévérance qu'aucun obstacle ne décourage, il réussit dans son entreprise, et son procédé de fécondation artificielle ne diffère pas sensiblement de celui qui avait été proposé par Jacobi. Ses premiers essais datent de 1842; il s'associa plus tard M. Gehin.

Nous avons vu aussi (t. XXI, p. 180 de ce recueil) que, depuis plus d'un siècle, on élève et on engraisse certains poissons de mer dans de grands réservoirs construits près de Bordeaux.

En ces dernières années, M. Coste, professeur au Collége de France, a repris toutes les expériences qui avaient été faites avant lui. Il s'est appliqué à perfectionner les procédés, à étendre les applications, à transformer en règles certaines les pratiques qui n'étaient pas encore fixées. Sur sa proposition, adressée à l'administration supérieure, un établissement modèle a été fondé près d'Huningue, sous les auspices du gouvernement, par les soins de MM. Berthot et Detzem, ingénieurs du canal du Rhône au Rhin, pour expérimenter et appliquer en grand toutes les découvertes.

La suite à une autre livraison.

LE BOUVREUIL DU PÈRE MARC.

D'autres entreprendront l'histoire des grandes nations ou la biographie des hommes illustres; ils vous diront les noms des dynasties égyptiennes et ce que faisait Cyrus, Alexandre ou César; historiographe plus modeste, je ne veux vous parler aujourd'hui que du bouvreuil de mon voisin.

C'est *Primevère,* doux nom qui lui fut donné parce que ses chants semblaient parler de bois, de fleurs, de rayons de soleil, de tout ce qui annonce le printemps. Hier encore il était là sous mon balcon, suspendu à la fenêtre du pauvre tailleur; il faisait l'orgueil et la gaieté du père Marc. — C'est mon enfant! disait le vieil ouvrier en montrant l'oiseau avec un de ces sourires qui font penser à des larmes.

Car il en avait eu un autre, une fille qui maintenant repose au cimetière! J'avais entendu clouer sa bière, j'avais vu le père Marc la conduire à la fosse, en deuil et tête nue; puis reprendre sa place sur l'établi devant la fenêtre ouverte, entre deux pots de giroflées qui se mouraient!

C'était toujours le même zèle au travail, la même bienveillance polie : si je le rencontrais par hasard sur le palier, il se rangeait en saluant :

— Monsieur se porte bien?... Que Monsieur prenne garde aux marches, l'escalier vient d'être ciré... Il va pleuvoir, Monsieur devrait prendre son parapluie.

Mais rien au delà; plus de rires ni de chants dans le ménage désert. Un matin, j'étais à la fenêtre regardant vers la cour; le père Marc descendait, son morceau de pain sec sous le bras; il allait, selon l'habitude, acheter chez la fruitière les deux sous de fromage qui faisaient son déjeuner. Un petit paysan se tenait sous la porte cochère, un nid défait à la main. Il avait vendu l'un après l'autre les trois plus beaux oiselets de la nichée; un seul restait, mais si déplumé, si grelottant, que tous ceux qui avaient regardé étaient repartis en disant : « Il va mourir. » Le père Marc s'approcha à son tour. Je ne sais ce que put lui dire ce pauvre nid éparpillé et cet orphelin sans plumes; mais je vis l'argent du déjeuner passer dans la main du petit paysan, et les deux abandonnés disparurent ensemble.

Plusieurs jours se passèrent; je ne pensais plus à l'oiseau, lorsqu'un matin, en m'appuyant au balcon, j'entendis un gazouillement faible encore, mais si gai que je me penchai pour voir. Le père Marc était à sa fenêtre, faisant de la main gauche un nid à l'oiseau et de l'autre lui donnant la becquée.

En m'apercevant, il s'excusa de ne pouvoir ôter son bonnet.

— Serait-ce l'oiseau de l'autre jour? Demandai-je étonné.

— C'est lui, répliqua le tailleur; que Dieu le bénisse! J'espère à cette heure qu'il vivra.

Et il a vécu toujours plus joyeux; et peu à peu ses chants ont semblé égayer de nouveau le pauvre logis. Le père Marc s'est fait le précepteur et l'ami de Primevère, qui rien qu'au son de sa voix battait des ailes, accourait aux bords de la cage et passait la tête à travers les barreaux.

Le bouvreuil était devenu la merveille du quartier. Chaque jour les spectateurs se succédaient devant sa cage, comme autrefois au dîner du roi. D'abord c'étaient les écoliers qui se le montraient l'un à l'autre en racontant ses prouesses; puis les petites filles apportant quelque friandise et l'appelant de leur plus douce voix; enfin le vieux célibataire du troisième qui ne manquait jamais de s'arrêter pour raconter l'histoire de son défunt serin. Brave père Marc! comme il jouissait du triomphe de Primevère! d'autant que ce triomphe il le savait mérité. Chaque jour il pouvait constater les progrès de l'oiseau. Tout ce qu'il voulait lui enseigner était compris et retenu. Le bouvreuil avait oublié son chant rustique pour répéter les airs qu'il entendait siffler à son maître. Enfin telle devint la célébrité de Primevère que le père Marc crut qu'il ne pouvait le laisser plus longtemps dans sa pauvre cage; il fallait au personnage une maison digne des visiteurs.

Voilà donc le tailleur qui fouille au fond de ses tiroirs et qui se met, comme on dit « à battre le rappel des gros sous. » Tous furent réunis; il fallut même convoquer le ban et l'arrière-ban. Mais aussi le père Marc revint-il un beau jour, avec la cage la plus splendide qu'il m'ait été donné de voir.

Ce n'étaient que barreaux délicatement tournés, fils de fer ornés de perles de verre, filigranes argentés, mangeoires de porcelaine et augettes de cristal; un empereur de la Chine n'eût rien désiré de mieux.

La grande porte de ce palais fut ouverte, et on introduisit l'oiseau. Mais, ô désappointement! loin de paraître satisfait de sa nouvelle demeure, Primevère se mit à voleter çà et là d'un air effrayé, se heurtant aux barreaux et s'efforçant d'échapper à sa brillante prison.

— C'est un premier moment à passer, se dit le père Marc; vous verrez que demain il chantera son *Te Deum* de joie.

Mais ni le lendemain ni les jours suivants les chants ne recommencèrent. L'oiseau dépaysé restait sur son perchoir muet et triste. En vain son maître multiplia autour de lui les massepains, les épis de millet; Primevère regardait tout d'un œil languissant.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi. La tête basse, les plumes hérissées et l'œil éteint, le bouvreuil se laissait mourir en silence. Le père Marc n'y tint pas plus longtemps. Il rouvrit à l'oiseau la porte de son Louvre, en rapprochant la vieille cage encore garnie de ses mourons jaunis. A sa vue Primevère se redressa, un souffle sembla soulever ses ailes; il se précipita vers son ancienne demeure, et, s'élançant aux barreaux, il fit entendre tout à coup une modulation éclatante. Le goût de la vie lui était revenu; en retrouvant ses habitudes il reprenait ses chansons. Jamais sa voix n'avait retenti si modulée et si sonore; elle remplissait la petite chambre du pauvre tailleur. Repassant l'un après l'autre tous ses airs connus, il semblait épuiser les mélodies de la joie et du printemps. Plus sage que tant d'hommes, il avait refusé l'opulence pour conserver sa vie paisible et son modeste asile; il chantait, dans son langage, les beaux vers de Virgile : « Heureux qui dort sous le toit où il est né et voit les épis mûrs de son doux royaume! »

Cher oiseau, dont la sagesse m'est tant de fois revenue à la mémoire pour m'éclairer ou me raffermir. Ah! que n'as-tu pu communiquer à tous l'amour de la simplicité, le besoin de la modération! Pourquoi ton chant joyeux qui monte au ciel n'est-il pas compris de ceux qui passent? Il semble dire à tous :

— Resserrez vos désirs dans les limites de votre domaine; c'est la modération des vœux qui fait l'abondance des ressources; *il faut à l'homme peu de chose et pour peu de temps.*

Voilà ce que la voix de Primevère me répétait encore il y a quelques jours; mais j'ai cessé de l'entendre : l'oiseau est parti pour ne plus revenir.

Depuis quelques mois déjà le travail avait diminué pour le père Marc; puis enfin il a cessé. Le vieux tailleur a dû accepter l'occupation qu'on lui offrait, loin d'ici, chez un maître. Il part au point du jour et ne rentre qu'à la nuit close, si bien que Primevère ne le voyait plus. L'oiseau s'est vraisemblablement attristé, car, il y a quelques jours, j'ai trouvé sur l'escalier le vieux tailleur sa cage à la main. J'ai salué Primevère en félicitant mon voisin d'avoir un si joyeux ami qui lui tenait lieu de société et de famille.

— C'est-à-dire, a-t-il répliqué, qu'il m'en tenait lieu autrefois. Tout le jour, pendant que je tirais l'aiguille, il *me causait* gentiment, et quand venait l'heure du dîner j'avais de la musique comme les princes. Mais à cette heure tout est changé! Dès que je suis debout il faut partir, et je ne reviens qu'après le soleil couché, si bien que lorsque je sors Primevère n'est point encore éveillé, et que lorsque je rentre il est déjà endormi. Nous ne nous voyons que le dimanche. Cela ne peut pas continuer, Monsieur, Primevère s'attriste d'être toujours seul, et, à vrai dire, ce n'est pas une vie pour un oiseau chanteur; il lui faut des oreilles qui l'écoutent, des voix qui lui répondent : aussi ai-je pris un grand parti... je donne l'oiseau!

A ces mots il a commencé à tousser et il s'est échappé brusquement. — Pauvre père Marc! puisse Dieu lui tenir compte de son dévouement. S'il est vrai qu'un simple verre d'eau donné au pauvre sera apprécié au royaume céleste, j'espère qu'on y tiendra compte du plaisir sacrifié, ne fût-ce qu'au bonheur d'un oiseau!

BAS-RELIEF ÉTRUSQUE.

Polynice, blessé mortellement par son frère et renversé sur un genou, frappe Étéocle au ventre d'un coup de son épée dont la poignée seule est encore visible sur la sculpture.



Étéocle et Polynice; cippe antique.

De chaque côté est une furie ailée armée d'un flambeau; elles animent les deux frères l'un contre l'autre.

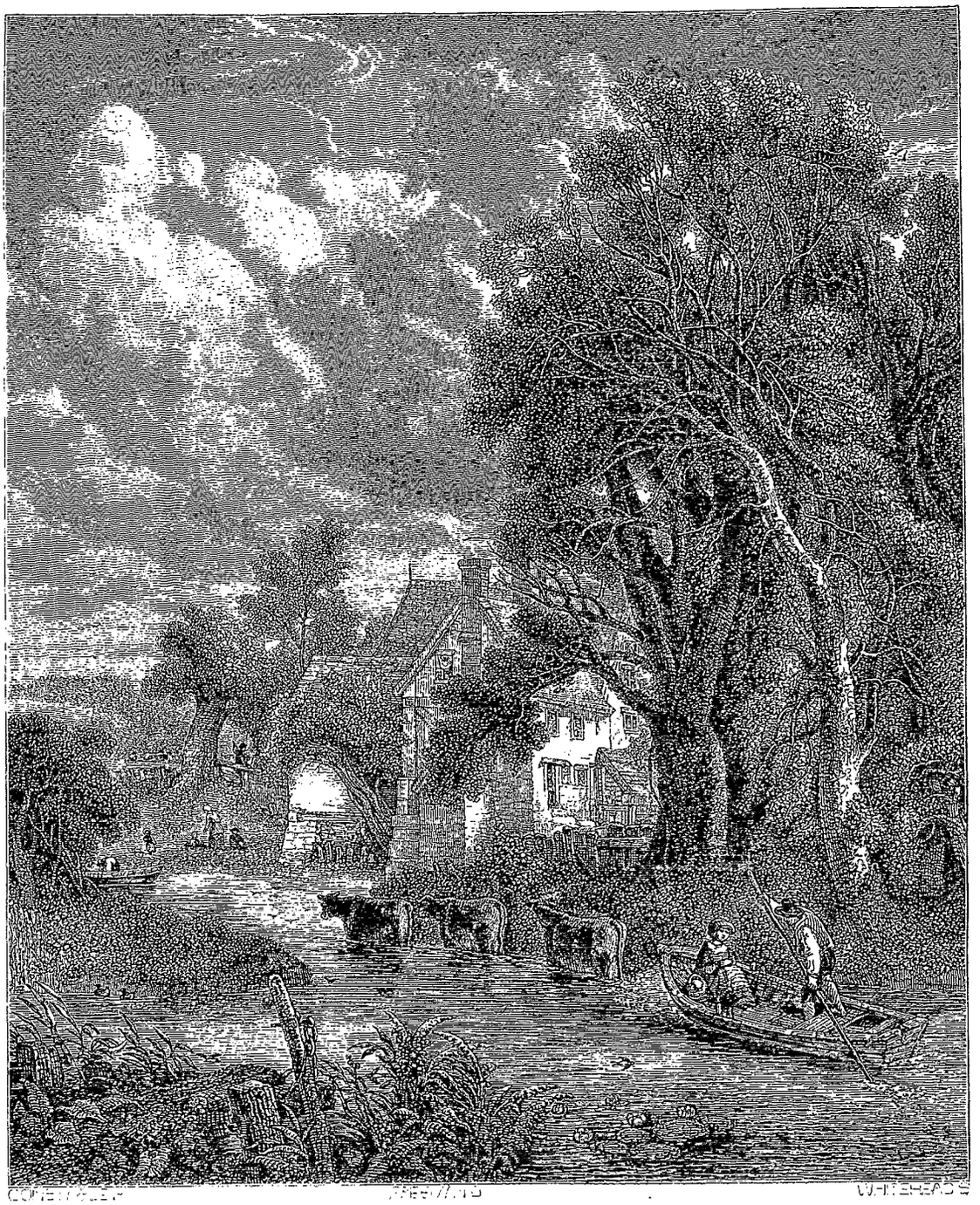
Ce sujet est reproduit sur différents cippes et vases étrusques, avec peu de différence dans la composition et les détails.

Millin a publié, dans l'Atlas de son *Voyage au midi de la France* (XXXI, 2), un de ces bas-reliefs d'après une urne qui était dans le cabinet de M. de Saint-Vincent, à Aix.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LA FERME DE LA VALLÉE



Dessin de Freeman, d'après Constable.

Depuis ma sortie du collége, où mon père avait obtenu pour moi, d'abord un quart, puis une demie, puis trois quarts de bourse, j'ai été bureaucrate, hélas! jusqu'à l'âge de vingt-six ans; successivement surnuméraire et commis, j'ai passé, enfermé dans un noir bureau, tout le temps durant lequel le soleil réjouit la terre. Je pouvais, il est vrai, disposer de mes dimanches, et l'été je me permettais quelques courses aux environs de Paris, pour exercer mes jambes, retremper mon énergie, vivre enfin; car, toujours citadin, j'aspirais à savourer l'air des champs, et j'aimais à parcourir les riantes collines de Montmorency, les coteaux boisés de Marly et de Louveciennes. Mais il n'y a qu'un dimanche par semaine; sous notre ciel brumeux, on compte au plus quatre à cinq mois d'été : je passais donc les deux tiers des jours de relâche qui m'étaient dévolus, et la plupart de mes soirées, à flâner sur les boulevards ou dans les rues et les passages; trop souvent (ne pleut-il pas tous les jours à Paris?) je me réfugiai au café et au spectacle, non sans que ma bourse en souffrît. Inutile aux autres et à moi-même, je voyais tout s'appauvrir chez moi, jusqu'à mon intelligence, et je méditais d'écrire des vaudevilles, espérant ainsi rétablir mes finances et aiguiser

quelque peu mon esprit. Je ne sais ce qu'il fût advenu de ce projet, resté, comme beaucoup d'autres rêves, à l'état de rêve; mais, par un beau matin, comme je distendais mes membres et mes mâchoires, et me disposais en bâillant à remplir ma corvée ordinaire, qui consistait à délayer dans une journée le travail d'une heure, je reçus la visite d'un individu que je ne connaissais point. Régulièrement encravaté, correctement vêtu de noir des pieds à la tête, ce monsieur, après m'avoir fait soutenir un véritable interrogatoire, qu'il interrompait de temps à autre pour consulter son carnet, noir comme lui, et me répéter : « C'est dans votre intérêt, Monsieur, positivement, uniquement dans votre intérêt; » ce personnage mystérieux donc finit par me déclarer *qu'il se pourrait* qu'un certain *Jean-Guillaume Servin*, mort intestat et sans s'être marié, eût en moi son héritier.

— Parbleu, je le crois bien! m'écriai-je aussitôt; c'était l'unique frère de ma pauvre mère. Il se brouilla avec elle lorsqu'elle s'obstina à épouser un *Parisien*, et tous deux, mon père et ma mère, sont morts sans l'avoir revu. Mais qu'a pu laisser un paysan opiniâtre, grossier, avare, borné, hors son cochon, sa vache et ses poulets peut-être?

— Il laisse, aux environs de Vendôme, une ferme de deux à trois cents hectares, non compris de petits lots épars çà et là, répondit l'homme noir; le revenu de toute la propriété est inconnu, car il exploitait lui-même, sans tenir comptes ni registres, et accumulait sou sur sou pour acheter encore quelque bout de terrain dès qu'il avait amassé sa petite somme ronde. Mon correspondant, le notaire de Montoire, m'écrit qu'une partie de ladite ferme est en friche; il paraîtrait que le défunt, faisant peu de cas des nouveaux systèmes, et plus ambitieux d'accroître que d'accumuler, laissait, à tour de rôle, reposer une bonne part de ses terres.

De ce moment, comme on le peut croire, je dis adieu au bureau. J'étais, en effet, héritier légal et sans conteste; mon oncle n'avait pas su écrire suffisamment pour me déshériter, et se méfiait trop « du noir mis sur du blanc » pour confier à quelque autre le soin d'écrire ses dispositions; d'ailleurs, qui s'attend à mourir?

J'héritais donc; mais tout n'est pas plaisir dans un héritage : il me fallut établir mon identité, faire reconnaître mes droits, passer par les lenteurs des gens de justice et du noir cortége qui les environne; enfin, au bout de deux ans de fatigues, d'ennuis, d'inquiétudes, de courses, de voyages, de soucis de toutes sortes, je me trouvai bien et dûment propriétaire d'une vaste étendue de terrain, partie vignobles, partie bois, partie prés, enfin blés maigres et jachères. En parcourant mes bois, qui, sauf l'étendue, avaient assez l'aspect de forêts vierges, je rêvai chasse, quoique je fusse assez myope, et que de ma vie je n'eusse manié un fusil, pas même celui du garde national, ayant dû à ma vue courte, que j'avais fait valoir plus que de raison, l'exemption du service civil. Mes vignobles me firent regretter, quand j'en goûtai le jus, qu'ils ne fussent pas situés en Champagne. Les bâtiments de la *ferme de la Vallée*, c'était, sur les titres, l'ancien nom de la propriété, et je le lui rendis (car, pour les gens du pays, c'était toujours la ferme à Jean-Guillaume), les bâtiments donc avaient été bâtis ou réparés par une succession de propriétaires à mesure de besoin, et, appropriés à diverses éventualités de service, pour un Parisien ils étaient peu logeables. L'aspect pittoresque et champêtre du site plaisait cependant tout d'abord : une petite rivière verdissait de mousse la base des contre-forts qui protégeaient les murs contre elle, et qui accusaient l'inconstance de son niveau; elle était charmante à voir au mois d'août, limpide, murmurant autour des nénuphars et d'innombrables fleurs aquatiques, et fuyant sous les voûtes de feuillage en faisant, de distance en distance, briller ses plis d'argent. Les jeunes gens que je conduisis chez moi en été, surtout les artistes, furent ravis et s'extasièrent : de beaux arbres enlacés de lierre, de l'eau, des prés verts, des moissons jaunissantes! il ne tint qu'à moi d'avoir tout l'enivrement du propriétaire, en faisant encadrer, dans un bel appartement de Paris, les vues de la *ferme de la Vallée* prises sous divers aspects, et dessinées par des paysagistes français et étrangers, voire par le fameux Constable. Mais quand j'abordai le positif, je me sentis moins allègre, et mes nuits témoignaient de la justesse de la philosophie du fabuliste. Il y avait des moments où j'aurais dit volontiers : « Rendez-moi mon bureau et mon somme. »

Dans la vide uniformité de mon existence de commis, j'avais pourtant appris quelque chose : je savais calculer, et je m'étais formé à des habitudes de régularité et d'ordre. Les chiffres me prouvèrent que je verrais promptement le bout de mon héritage si, laissant péricliter mes terres, je menais à Paris la vie insouciante et prodigue d'un riche dandy. La Loire, comme une barrière naturelle, sépare des terrains divers et des races différentes. Le sol de la rive droite ne rappelle guère la fertilité proverbiale de la Touraine, et ceux qui le cultivent sont loin d'avoir le bon sens pratique et la finesse astucieuse que le paysan tourangeau cache sous sa lourde enveloppe. Mes propriétés étaient placées sur la rive droite du fleuve, non loin de la Sologne, et le terrain, marécageux en quelques endroits, était sec et sablonneux dans presque tous les autres. On ne voulait accepter de fermage qu'au taux le plus bas, et ceux qui se présentaient pour affermer offraient encore moins de garanties comme capitalistes que comme capacités.

Faudra-t-il donc vendre cette belle rivière, ces ombrages touffus? n'en garder que les souvenirs encadrés dans mon salon, et, défunt de mon vivant, perdre dans sa fleur toute mon importance de propriétaire? Vendre!... mais je ne pouvais faire qu'un marché ruineux. Point de baux à produire, de revenus fixes à prouver, et, à supposer que je pusse réaliser, où placer ensuite mes capitaux décimés? Pour me lancer dans l'agiotage de la bourse, comme j'y étais poussé par quelques-uns de mes nouveaux amis, je connaissais trop les revers du jeu dangereux des fonds. J'avais vu des fortunes plus considérables que la mienne se fondre en peu de jours. Non, je ne me fierais ni aux trompeuses actions des chemins de fer, ni aux fluctuations des fonds étrangers ou nationaux. Placerais-je dans l'industrie? Le propriétaire de trois filles et d'une usine considérable, mais que l'on disait endettée, se montrait disposé à me prendre pour associé, à accepter mon argent, et à m'en payer un intérêt plus que raisonnable. Sa femme m'invitait fréquemment à dîner, me plaçait auprès de sa fille aînée, assez jolie personne, et la faisait tellement valoir que, grâce à l'esprit de contradiction inhérent à la nature humaine, et qui n'est peut-être qu'une expression de l'esprit de liberté, je pris en aversion une fort agréable jeune fille, que ma présence embarrassait, et qui n'entrait probablement pour rien dans les projets que ses parents avaient formés sur moi.

La suite à une autre livraison.

DE L'HOMME

ET DU BUT DE SON ACTIVITÉ.

Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel; rien de plus important par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action, car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir; et du peintre,

comme tel, de faire un tableau; et ainsi des autres. Quoi donc! les artisans, ceux mêmes qui font profession des arts les plus mécaniques, ont leurs actions, les cordonniers, les maçons, les charpentiers; l'homme seul se trouverait-il sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? Ou bien ne faut-il pas dire plutôt que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme, ont leur action, l'homme aura, outre celles-là, quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? Car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre, parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver la perfection dans les fonctions animales; car les bêtes brutes l'égalent et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudrait-il pas décider que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car comme le propre du joueur de luth c'est de jouer du luth, aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avait autre qualité que celle de joueur de luth, il serait parfaitement heureux quand il aurait atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir: par où il paraît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers; car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connaissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir en quelque ombre de félicité, semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

BOSSUET.

LES AGATES.

AGATES ONYX, HÉLIOTROPE. — AGATES PONCTUÉE, JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

Les agates constituent en minéralogie une sous-espèce importante de la famille des quartz; elles sont caractérisées principalement par leur texture, leur éclat et leur couleur. Elles ne sont pas cristallisées comme les quartz hyalins, qui forment la première sous-espèce de la même famille; leur texture est plus grossière; leur éclat n'est jamais vitreux; elles sont translucides et non transparentes; elles reçoivent un très-beau poli; enfin, elles sont remarquables par la vivacité et par la diversité de leurs couleurs.

On en distingue plusieurs variétés: les unes sont de couleur uniforme, telles que la calcédoine, d'un blanc bleuâtre; la sardoine, d'un jaune brun ou rougeâtre; les cornalines, rouges; les chrysoprases, vertes; etc.; — les autres sont de couleur variée, et c'est de ces dernières que nous nous proposons d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs.

ONYX (*Onychis* des Latins, *Quartz agate onyx* des minéralogistes). — Dans ces sortes d'agates, on aperçoit deux ou un plus grand nombre de couleurs disposées par bandes parallèles. En général, l'onyx est une portion détachée d'une agate dont la forme générale était celle d'un nodule (petite masse irrégulièrement arrondie), et dont l'intérieur était composé de zones qui se succédaient du centre vers la circonférence, comme on le voit, page 204, dans la figure A, représentant une section perpendiculaire aux zones, à travers la plus grande épaisseur de la masse. Cette figure A, prise sur un échantillon précieux de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Paris, offre une circonstance curieuse qui se rattache au mode de formation des agates. C'est une portion de canal montrant avec la dernière évidence que la silice qui constitue l'agate a dû s'introduire à l'état visqueux, diversement colorée suivant les époques, dans une cavité où elle a donné ainsi naissance aux nodules avec leurs zones successives de différentes couleurs. Elle s'est répandue par voie d'adhérence sur les parois de la cavité; sa viscosité a été assez grande pour l'empêcher d'obéir complétement à la loi de la pesanteur et de se réunir au fond.

A ces sortes d'agates, formées ainsi de couches concentriques, les minéralogistes ont donné le nom d'*agates zonées*, quelquefois aussi celui d'*onyx*. Mais cette dernière expression a en réalité, chez les lapidaires, un sens plus restreint. Lorsqu'on scie une agate zonée, dont les couches sont nettement tranchées, dans un sens parallèle à la direction des couches, il peut en être enlevé une plaque dont la tranche présente une succession de plusieurs couleurs disposées par bandes, mais dont les deux larges surfaces ne présentent chacune qu'une seule couleur; cette plaque constitue un onyx, quelle que soit d'ailleurs la teinte des couches. (Voy. fig. B.)

Le *sardonyx* des anciens n'est autre chose qu'une variété d'onyx composée seulement de deux couches, l'une de sardoine, l'autre de calcédoine.

Les onyx servent spécialement à faire des camées: on les emploie depuis des temps très-reculés à cet usage. Une partie des détails du sujet que le camée représente, par exemple les cheveux et les draperies, sont gravés dans l'une des couches de la pierre, la figure est gravée aux dépens d'une autre couche, et ordinairement un fond uniforme est donné par une couche d'une troisième couleur. (Voy. figure C.) Les Romains surtout ont gravé beaucoup en camées sur onyx, principalement du temps d'Auguste, de Tibère, de Néron. Quelques-uns des produits qu'ils nous ont laissés en ce genre sont des chefs-d'œuvre, soit pour la beauté des sujets, soit pour la perfection de la gravure. Nous citerons en particulier, à la Bibliothèque impériale: — l'Apothéose d'Auguste, camée ovale à quatre couches dont deux brunes et deux blanches, qui n'a pas moins de 31 centimètres de largeur sur 27 centimètres de hauteur: c'est peut-être le plus grand onyx connu; — une autre apothéose, celle de Germanicus, onyx à quatre couches de la plus grande beauté: Germanicus y est représenté enlevé sur les ailes d'un aigle; — un Jupiter Agiocus, onyx à deux couches, l'une blanche et l'autre noire: ce morceau capital n'est point aussi remarquable par la grandeur de la pierre que par la beauté et la délicatesse de la gravure; — une Vénus sur un taureau marin, entourée de petits amours. Cet onyx à deux couches est également remarquable par la finesse de la gravure.

Après la chute de l'empire romain, l'art de graver en camées tomba en complète décadence. Les Médicis et les Farnèse firent des efforts pour le ranimer; mais, parmi le grand nombre de camées qu'ils firent exécuter, il n'en est point qui approchent de cette noble simplicité qu'on admire dans les gravures antiques.

Aujourd'hui on fabrique encore beaucoup de camées, mais fort peu en onyx véritable, et ni ces camées, ni ceux du siècle des Médicis, ne sont travaillés et polis avec autant de perfection que les antiques, bien que les artistes anciens n'eussent point comme nous l'avantage des verres grossissants et qu'ils fussent réduits à « se délasser la vue en regardant à travers une émeraude. » Du reste, on a trouvé que les instruments dont ils se servaient étaient, à peu de chose près, semblables à ceux de nos graveurs modernes. Pour la taille et la gravure en camée d'une agate onyx, un artiste habile sait tirer parti de chacune des couches, suivant la couleur qui lui est propre; si, par exemple, il emploie un onyx à trois couches, dont la première soit brune, la deuxième blanche et la troisième noire, il se servira de la couche brune pour les cheveux ou les draperies; la figure sera tirée de la couche blanche et elle se détachera de la couche noire qui lui servira de fond. Nous avons vu un camée dont une couche de sardoine nuancée d'incarnat avait servi pour représenter un petit buste, entre deux autres couches, l'une de sardoine foncée qui avait fourni la chevelure, l'autre de sardoine pâle qui servait de fond au tableau. Les anciens en ont presque toujours agi ainsi.

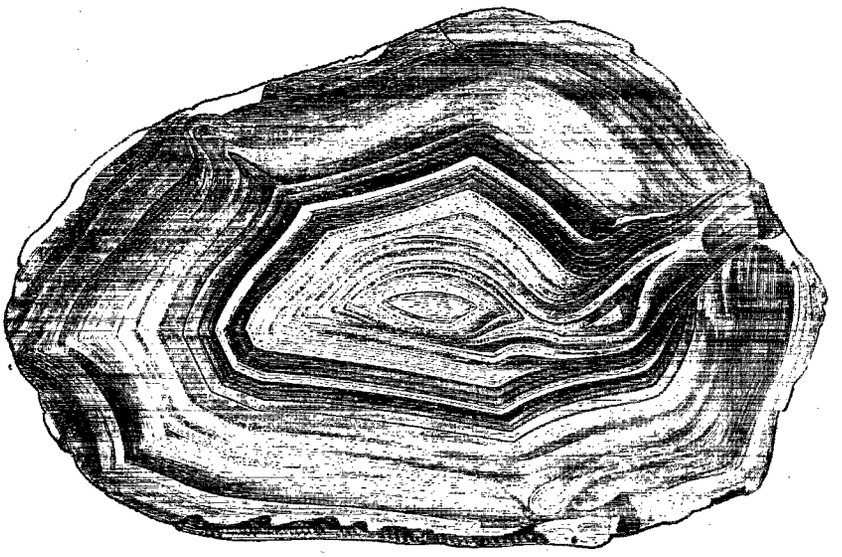


Fig. A. — Agate zonée. — D'après un échantillon du Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

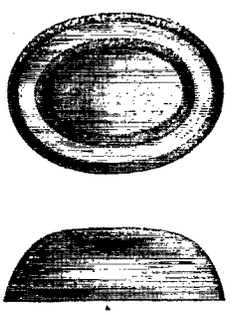


Fig. B. — Agate onyx pour camées.



Fig. C. — Camée en agate onyx, à deux couleurs

On ignore encore quelles sont les contrées qui fournissaient aux anciens ces beaux onyx, d'un si grand volume, d'une pâte si fine, d'une couleur si choisie, dont ils firent de si merveilleux ouvrages; Pline, d'après des auteurs antérieurs à lui, cite les Indes et l'Arabie comme les lieux où l'on trouvait les plus beaux onyx. La pierre de Memphis paraît avoir été un onyx qu'on tirait des environs de la ville qui porte le même nom.

De nos jours, on a trouvé des onyx, mais de qualités inférieures à ceux employés par les anciens, en différents pays; depuis quelque temps, on fabrique des onyx au moyen de procédés particuliers. Par exemple, pour obtenir une couche ou zone noire, on laisse imprégner l'agate d'huile jusqu'à une certaine profondeur, et ensuite on la laisse bouillir dans de l'acide sulfurique. On fait naître une couche blanche sur les cornalines, en couvrant ces pierres d'un enduit de carbonate de soude, qu'on fait fondre à la moufle en espèce d'émail blanc, aussi dur que la pierre, et qu'on peut ensuite graver en camée.

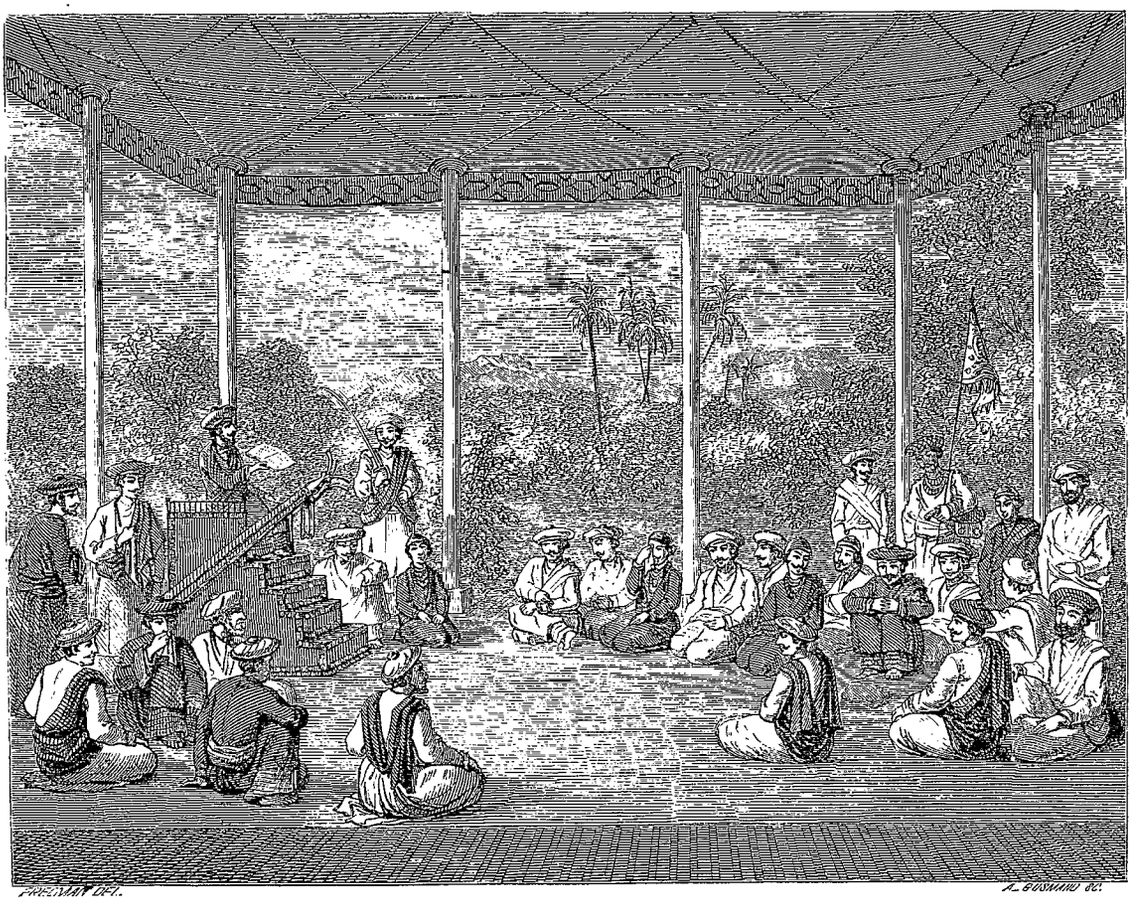
La suite à une autre livraison.

LACKNAU,

DANS LE ROYAUME D'AOUDE.

C'est aux environs de Lacknau, capitale du royaume d'Aoude, que se trouve la vallée solitaire où se passe la scène que nous reproduisons d'après un dessin du *Voyage dans l'Inde (Reise in Indien)* de M. Van-Orlich, publié à Berlin il y a plusieurs années. Un prêtre lit à haute voix et explique le Coran à de pieux musulmans rangés en cercle autour de lui, sous une espèce de portique situé au milieu d'un beau paysage. On sait que la religion de Mahomet a beaucoup de partisans dans l'Inde; on y compte, dit-on, jusqu'à 20 millions de musulmans, la plupart schyites. Ceux qui professent cette doctrine paraissent, du reste, avoir emprunté à la douceur du climat un esprit de tolérance qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les mahométans. En effet, dans l'Inde, il n'existe aucune inimitié entre les deux sectes rivales, les sunnites et les schyites; quelques-uns même se sont composé un système intermédiaire qui tient à la fois de l'une et de l'autre secte.

Les alentours de la ville de Lacknau sont remarquables par le grand nombre de tombeaux et de jardins magnifiques qu'on y rencontre. L'un des plus fameux est celui du nabab Sadat-Ali-Khan, à l'est de Lacknau : c'est un édifice rond, entouré de colonnes, au milieu duquel s'élève un mausolée d'argent, dans lequel le nabab repose entre sa fille et sa petite-fille. Des portiques et des constructions moins importantes entourent le jardin, depuis longtemps converti en atelier où travaillent de pauvres Cachemiriens dont les ancêtres se sont réfugiés en cet endroit au douzième siècle



Une Lecture du Coran dans l'Inde. — Dessin de Freeman, d'après Van-Orlich.

Le ministre et favori du roi qui gouvernait alors, Hacky-Mendi, leur accorda de nombreux priviléges, et le royaume tira un bon profit de leur industrie. Cependant leurs productions ne valent pas celles qui viennent de Cachemire même; de plus, les ouvriers ont, dans le pays, la réputation de menteurs et de charlatans.

On cite aussi, parmi les beaux monuments de Lacknau, le mausolée de Gazuddin-Eider, et, près de là, le Janwa-Chana, ou la Ménagerie royale, très-abondamment pourvue d'animaux. M. Van-Orlich y compta treize tigres, des antilopes, des singes de toute espèce, toutes les variétés d'oiseaux indiens, des lapins, des béliers, et des cailles que l'on élève pour le combat, de même que l'on dresse les coqs en Angleterre. Ces petites bêtes luttent entre elles et se déchirent avec une rage inouïe; le roi s'en amuse beaucoup, principalement dans les festins, où, quand vient le moment du dessert, on apporte ces volatiles, qui combattent sur la table comme jadis les lions dans le cirque. On y voit également le *byjy*, ou l'ichneumon de l'Inde, animal fort commun dans le district de Murschebabad. Quand on le prend jeune, il devient très-familier, témoigne à ses maîtres autant d'attachement qu'un chien. Il détruit les reptiles les plus venimeux. Lorsqu'un serpent l'aperçoit, vite il se ramasse et reste immobile. Le byjy considère sa victime avec un regard pénétrant, se précipite sur elle au moindre mouvement, la saisit par la tête et la tue.

Les avares de la science ne valent pas mieux que ceux de la richesse. En gardant pour soi ce qui peut servir à tous, on vole l'humanité. Le pauvre a besoin de pain, et le mauvais riche le laisse mourir à sa porte; les nations ont besoin

de s'éclairer, et le savant égoïste laisse l'erreur s'accréditer, les ténèbres s'épaissir : tous deux auront des comptes sévères à rendre au juge suprême. Personne n'a droit de mettre la lumière sous le boisseau. Ce qu'on sait, on doit l'enseigner; ce qu'on ignore, on ne doit l'apprendre que pour le transmettre, ou pour devenir meilleur, pour mieux remplir l'œuvre de sympathie et de charité.

A. GRUN, *Une heure de solitude.*

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182.

XVII. GRAND-PÈRE.

René et Félicité sont mariés; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la petite boutique où elle s'est établie; je l'ai trouvée ravie, affairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne humeur suffiront pour assurer sa réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur les étagères, et au comptoir cette bonne figure joviale. Il se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement pratiques; quand il faut les classer, nous partons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler; nous préjugeons l'intelligence de notre cuisinière sur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalités du monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y satisfaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui il n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure de la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de ces activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influence! Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces parvenus du fait! Que de récriminations contre une société où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain! — Comme si cette société vivait seulement de livres, de problèmes ou de statues, et n'avait pas surtout besoin des journaliers de la vie! Comme si les plus favorisés par le hasard devaient encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, par la grâce de Dieu!

Ne pouvons-nous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilége? Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mouvement reprocheraient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le Créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant l'hérédité aux classements, la société substitue une règle artificielle à la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recrute d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la pauvre servante; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrant, elle n'attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée.

Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit :

— C'est nous, grand-papa!

J'ai ouvert les bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antichambre d'où il jouissait de nos embrassements. Il s'est enfin décidé à entrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux enfants, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

Je les voyais donc enfin ces chers rejetons d'une souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdeur de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri à ma gauche, et je les ai gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi et leur haleine sur ma joue.

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éternelle renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tout deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Blanche a appuyé sa tête bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer librement. En une heure j'avais lu au fond de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'aînée, se montre déjà protectrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle l'excuse; la sœur s'exerce de loin à être mère. Henri, plus ardent, s'élance à l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis là! » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à M. Baptiste, qui les a salués de son salut grave; je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et M. Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout : les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres . . . . .

. . . J'en étais sûr, Blanche, Henri et M. Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu cérémonieusement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les soldats espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et M. Baptiste se rencontrent.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès; ils habituent à respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui me rit à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence; c'est, comme son nom l'indique,

un certain *poli* dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire d'enfant ont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poëte que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants.
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête en disant doucement :

— Êtes-vous occupé, grand-papa?

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon âge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée à mon épaule sans parler; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée; tandis que Henri, debout devant moi, m'interroge; lui, il regarde et veut connaître. Je m'efforce de répondre à ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tâche; il est en vacances de la vie. Il a le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilége! Ainsi l'âge nous ôte le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce; nous régnons, nous ne gouvernons pas!

Henri n'a pas voulu suspendre complétement ses études de collége; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les Églogues de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'Histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consultation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, refeuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entre-lignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre salle garnie de bancs boiteux et de tables marbrées d'encre; j'entends la voix monotone du maître en soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas! closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui me revient sans cesse et que ce volume d'Églogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de collége, de ce *copain* avec lequel on partage tout, espérances, coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petit-fils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Bien qu'il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder *le nouveau,* nous échangeâmes un sourire ironique. A la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle qui semblait le garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

— C'est le Dauphin!

Et on ne l'appela plus autrement.

Mais la raillerie qui l'avait méchamment baptisé, à la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ridicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin! comme il savait bien faire pardonner son respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades! Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux proposés!

Mais aussi quelle attention à la classe quand le maître parlait! que d'application à l'étude! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait à les lui envier tant ils lui paraissaient acquis; on disait :

— C'est au Dauphin.

Comme on eût dit :

— Les fleuves sont à l'Océan.

Il n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère; c'était elle seule qu'on couronnait sur son front. Tous les ans on la voyait reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes habits de deuil. Elle et son fils en étaient devenus l'intérêt et la gloire; le collége les avait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphin partait chargé de livres et de couronnes, tenant sur un de ses bras le bras de la veuve qui tremblait de bonheur; et tous les regards les suivaient; on les aimait de tant s'aimer.

La suite à une autre livraison.

MOSCOU.

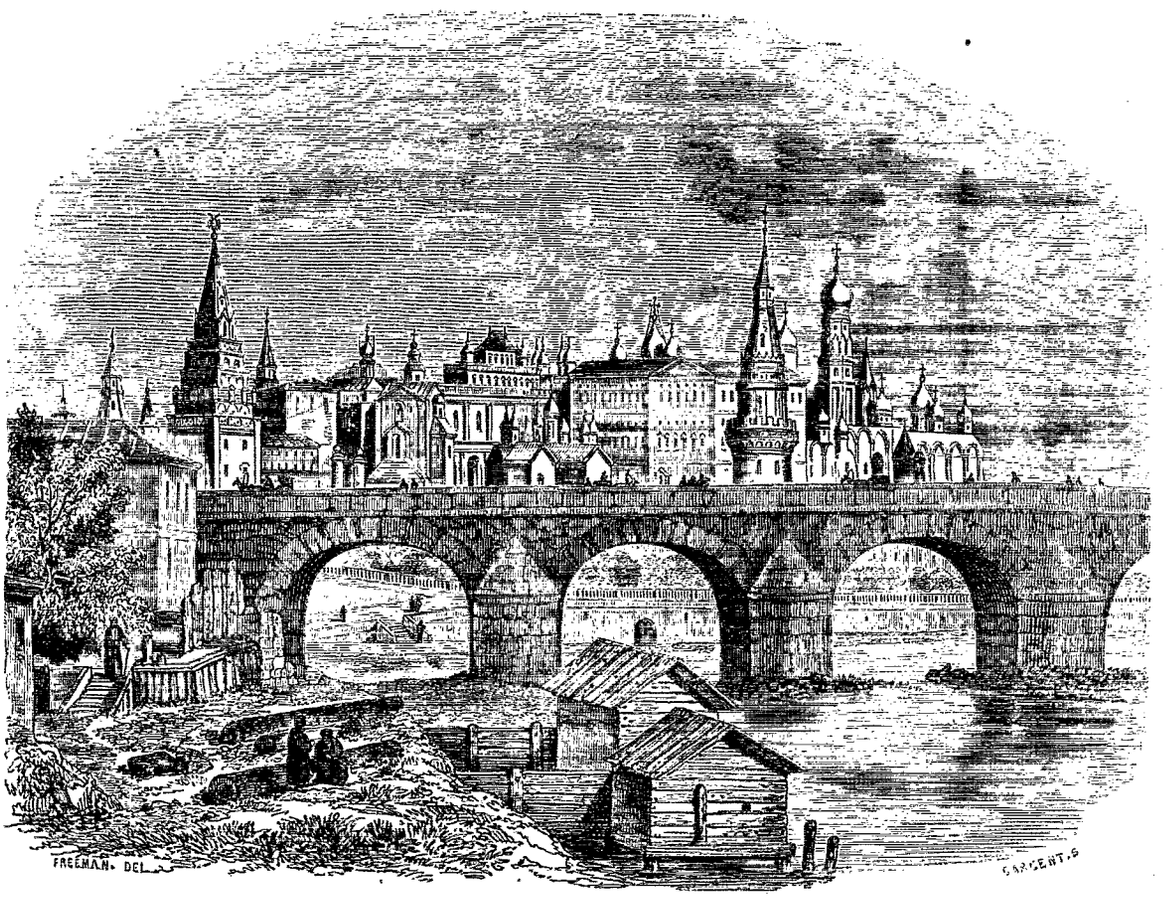
Voy., sur la Russie, la Table des vingt premières années.

Moscou, en russe *Moskva,* cette première capitale des czars, la cité sainte des Russes, le berceau de l'empire des Moscovites, est, après Constantinople, la ville la plus considérable de l'Europe, non en population, mais en superficie : on en évalue le circuit à 30 kilomètres et la population actuelle à 360 000 âmes. Située dans une contrée

pittoresque et sur un terrain accidenté qui contraste agréablement avec la monotonie de cette vaste plaine qui forme le centre et la presque totalité de la Russie d'Europe, Moscou est arrosée par une large rivière, la *Moskva*, que la fonte des neiges grossit et rend navigable au printemps. L'immense superficie que couvre la capitale des czars est occupée en grande partie par des jardins qui lui donnent en été un aspect des plus riants, mais en hiver une physionomie triste et glaciale; car le climat y est rude, et bien que la latitude septentrionale soit moins reculée de quatre degrés que celle de Saint-Pétersbourg, la température moyenne y est plus basse que dans cette dernière ville. Il ne faudrait pas juger de la moderne Moscou par les descriptions qui en ont été faites avant la catastrophe de 1812. Jusque-là cette ville méritait son surnom de *grand village :* elle était irrégulière, sale, bâtie en bois plutôt qu'en pierre, entrecoupée de prairies et de potagers.

Après le terrible incendie de 1812, l'empire tout entier s'est associé pour concourir à la réédification de la ville sainte, et, de nos jours, Moscou, avec ses vingt et un quartiers, ses trois cents églises ou couvents, ses palais, son trésor, ses arsenaux, sa ceinture de jardins, offre l'aspect féerique d'une cité à la fois asiatique et chrétienne, aux coupoles étincelantes de dorures ou bariolées de couleurs éclatantes, au rues larges et bordées de maisons élégantes, bâties dans le goût européen, en briques ou en pierres. Au centre de la ville s'élève majestueusement la citadelle célèbre connue sous le nom de Kremlin, ou plus exactement de *Kreml,* que nous avons déjà décrite. (Voy. t. IV, p. 72.) Le *Kitaï-Gorod,* quartier attenant au Kremlin, est le noyau de Moscou, son premier jet. On y vend, de temps immémorial, le thé et les marchandises fournies par le commerce avec la Chine. C'est là que l'on admire la belle cathédrale de la Protection *(Pakrofskoï),* plus communément appelée par le peuple église de Saint-Basile. Aucune de ses tours et de ses coupoles, au nombre de seize, ne ressemble à l'autre. Le rouge éclatant, le vert, le jaune, le bleu, y alternent en dessins bizarres et tellement diversifiés qu'on pourrait les comparer à ces dessins produits fortuitement par le kaléidoscope.

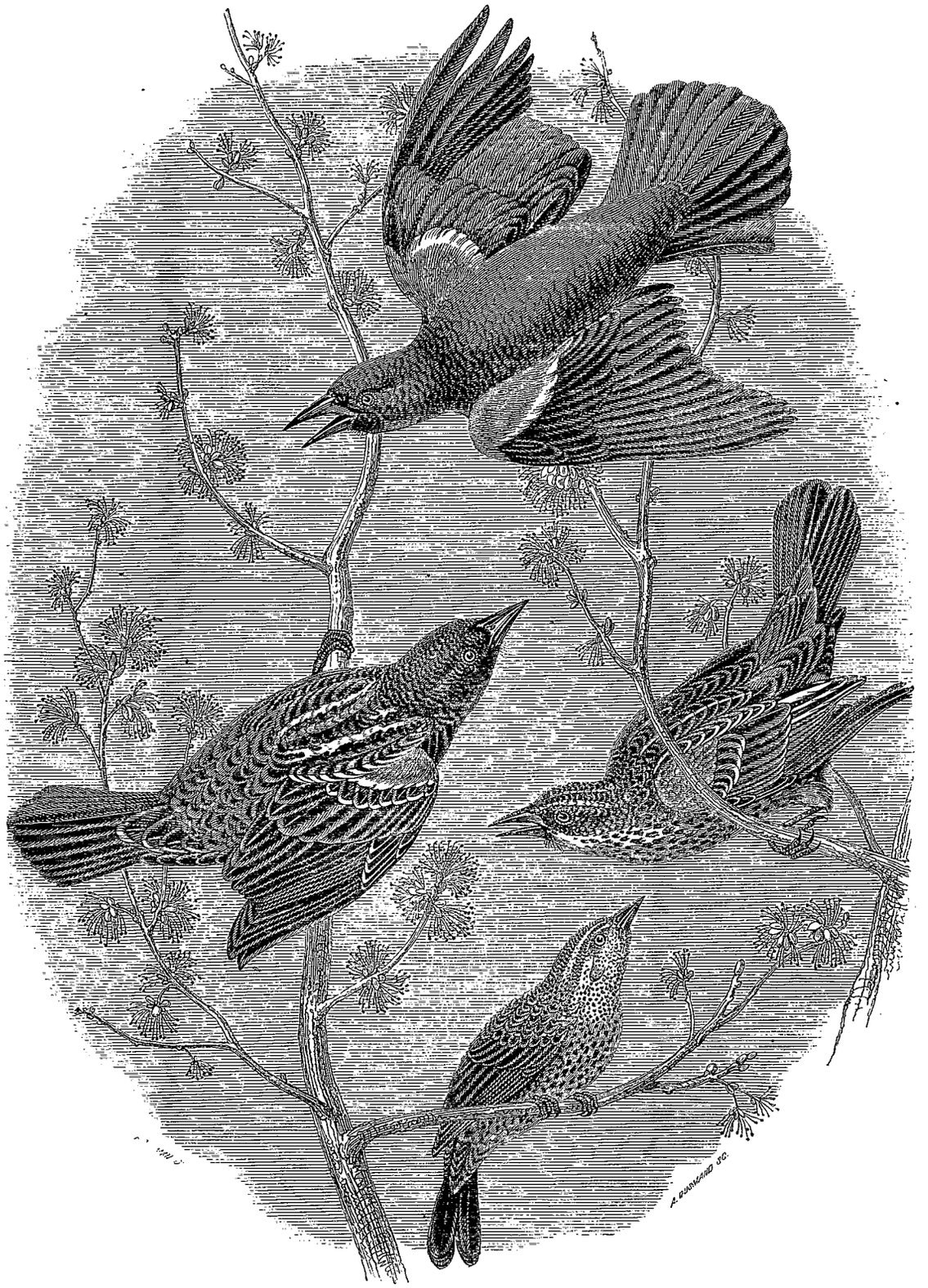
Moscou, bien que les czars aient cessé d'y résider habituellement, n'est pas seulement la première capitale de l'empire; elle en est encore la plus florissante par son industrie manufacturière, et l'une des plus importantes par son commerce. C'est de Moscou que partent chaque année les caravanes qui vont traverser les deux Russies d'Europe et d'Asie pour aboutir à *Khiakhta,* sur les frontières de la Chine, où se font les échanges commerciaux qui donnent,



Une Vue de Moscou. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

en retour, le thé dit de caravane. On y trouve des manufactures de soieries qui produisent annuellement pour 25 à 30 millions de francs, des manufactures de tissus de laine dont les produits annuels sont évalués à 45 millions de francs; celles où l'on fabrique les tissus de coton produisent pour 40 millions de francs; puis viennent les filatures (11 millions de francs), l'orfévrerie (3 millions), les cuirs et maroquins (3 millions), les savonneries, les distilleries, les brasseries, les papeteries, les métaux ouvrés, et cent autres industries dont les progrès, il faut en convenir, sont dus à l'influence des artistes et ouvriers étrangers, parmi lesquels nos compatriotes tiennent le premier rang.

L'ÉTOURNEAU A AILES ROUGES.



Étourneau à ailes rouges (*Sturnus prædatorius*, AUDUBON).

1, mâle adulte; — 2, jeune mâle; — 3, femelle adulte; — 4, jeune femelle.

L'oiseau pillard dont nous reproduisons l'image a reçu de plusieurs naturalistes des noms divers, suivant les particularités de formes qui le rapprochent de l'une ou de l'autre des tribus de passereaux, suivant aussi l'âge où il a été observé. Quelques ornithologistes le rangent parmi les cassiques, d'autres parmi les merles; et avant qu'Audubon,

à la suite de Daudin et de Brisson, en eût fait un *troupiale*, et l'eût appelé *Icterus Phœniceus*, Linné l'avait nommé *Oriolus Phœniceus* (loriot rouge).

Cependant on le rangera, avec Wilson, parmi les étourneaux, si, tout en tenant compte de sa forme, de son bec presque aussi long que sa tête et un peu aplati, on observe ses mœurs et ses habitudes. Dans l'attrayante étude de l'histoire vivante des animaux, trop isolée peut-être de leur anatomie, on puiserait de nouveaux éléments de classification qui, pris d'un point de vue plus large, offriraient peut-être d'aussi bonnes chances de précision dans le classement que le compte des plumes de la queue ou des plumes de l'aile, que les échancrures du bec, la disposition des barbes, de l'opercule qui recouvre ou non les narines, ou que les changeantes couleurs sur lesquelles le printemps fait chatoyer l'arc-en-ciel, et que l'hiver revêt d'une livrée plus sombre.

Beaucoup moins brillant que l'étourneau à ailes rouges, celui de nos pays, dans sa robe noire, à reflets violets et verts, tatouée de blanc et de fauve, a le même amour effréné de société en Europe, que son congénère dans toute l'étendue des États-Unis d'Amérique. Hors la saison des amours, où les couples se séparent et s'isolent, l'étourneau ne peut vivre qu'en troupes. Il me souvient avoir vu en automne un pauvre sansonnet, le plus vulgaire des étourneaux, échappé d'une cage où, dans la domesticité, il avait oublié, si jamais il les avait connus, l'idiome et les coutumes de sa race. Dédaigné, repoussé par elle, reçu à coups de bec dans ses tentatives pour se rapprocher des groupes de ses pareils, seul, et inconsolable d'être seul, il se posait, plaintif, sur la plus haute branche d'un orme à demi dépouillé de ses feuilles, et là, ne pouvant pousser l'appel sonore commun aux étourneaux, note claire qui s'entend de si loin, il répétait d'un ton monotone ce que lui avait enseigné sa maîtresse : *Nanette!* seul mot qu'il sût dire. Mais il avait beau crier *Nanette! Nanette!* hélas! Nanette ne venait pas, et les oiseaux s'écartaient à cet étrange cri. Il épuisa toute sa petite vie dans sa plainte uniforme et singulière, et le nom qui effarouchait le bocage ne fut plus entendu.

Écoutez Wilson peindre, en sa prose animée, les évolutions des étourneaux à ailes rouges, et vous reconnaîtrez les mouvements étourdis, violents, souvent inexplicables, des nôtres. Ce sont les mêmes nuées à formes variables, sauf l'éclair pourpre dont le soleil occidental a paré la couverture des ailes des *Sturnus prædatorius*, et qui jaillit à chaque tour et détour de leur capricieux vol :

« L'hiver, dit Wilson, cette saison que la plupart des oiseaux passent tristement à lutter contre le froid, contre la faim, ayant peine à défendre leur chétive existence, est, pour les ailes rouges, un perpétuel carnaval. Pour eux, la table est dressée sur les champs de blé, de riz, de sarrasin récoltés. Ils y trouvent à glaner les plus abondantes picorées, et, entre des repas toujours servis, emploient le temps en gymnastique aérienne et en vocalisations merveilleuses. Le chœur, formé par d'innombrables voix, s'entend de près d'une lieue de distance; il semblerait qu'ils s'efforcent de suppléer à l'absence de toutes les voix sonores de l'été, et cherchent à réveiller par leurs chants la nature assoupie dans ses langes d'hiver. Lorsqu'une brise folâtre enfle ou adoucit le flux incessant de leurs cadences sonores, c'est, à mon avis, un grand, un sublime concert.

» Quel plaisir encore de les voir tournoyer avant de se jucher pour la nuit! Souvent ils semblent chassés par un souffle d'orage qui fait incessamment varier la forme de l'immense nuée; parfois ils s'élèvent, comme d'un seul élan, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et le rouge éclair de ces innombrables ailes du plus brillant vermillon scintille à travers le sombre nuage. Puis, soudain, l'avalanche d'oiseaux au plumage noir, aux épaules écarlates, s'abat et couvre à la fois plusieurs bouquets d'arbres. »

Les observations de Wilson et d'Audubon sur le *Sturnus prædatorius* semblent un écho de celles que répètent tous les naturalistes de l'ancien continent lorsqu'ils parlent du *Sturnus vulgaris* :

« Il y a quelque chose de mystérieux dans la conduite de ces oiseaux, dit l'un d'eux, au moment où ils vont se retirer pour la nuit. On ne saurait décrire la variété, la complication de leurs évolutions à l'approche du crépuscule. La troupe se dispose en un immense triangle, lequel s'allonge soudain en forme de poire, se déploie en nappe, tourbillonne en ballon. » Pline l'Ancien, il y a dix-huit siècles, nommait cette manœuvre « un tourbillon roulant sur lui-même et dont chaque oiseau cherchait à gagner le centre, » tandis que les modernes naturalistes comparent la régularité et la rapidité des mouvements des étourneaux « à ceux des soldats à la parade. »

Dès que vient la saison des nids, en Europe comme en Amérique, ces prodigieuses volées d'oiseaux se divisent et se séparent en couples qui vont former leur établissement d'été. Les tendres soins des parents pour leur couvée ont frappé tous les observateurs. Wilson peint les alarmes du mâle qui s'élance en poussant des cris de détresse contre quelque être que ce soit qui ose approcher de son nid : « Alarmées par les pressantes clameurs qu'il pousse, attirées par son vol rapide, saccadé, effaré, des foules d'oiseaux de son espèce accourent à tire d'aile, planent alentour et mêlent leurs cris aux siens. »

Comme les étourneaux d'Europe, ceux d'Amérique compensent le tort qu'ils peuvent faire aux céréales dans l'arrière-saison par l'immense consommation qu'ils font, au printemps, des insectes destructeurs des récoltes, larves, chenilles et vers.

« J'ai suivi de l'œil plusieurs jours, dit l'auteur des *Promenades d'un naturaliste*, une paire d'étourneaux dont le nid était logé au creux d'un peuplier voisin. Toujours sur l'aile, ces oiseaux allaient et revenaient sans relâche durant treize ou quatorze heures : l'espace parcouru devait être grand, et mon calcul ne peut être qu'approximatif; mais je ne crois pas que ce couple fît moins de quinze à vingt lieues par jour. Cent cinquante becquées arrivaient quotidiennement aux petits oisillons. Ils étaient cinq, et, en supposant qu'un seul à la fois fût nourri, chacun d'eux recevait ses vingt-huit portions d'insectes par journée. »

Audubon a retrouvé les étourneaux sur toute l'étendue des États-Unis, depuis les Florides jusqu'au Labrador, au sein des montagnes Rocheuses, et dans les vastes plaines de l'Ouest, parcourues seulement par les marchands de fourrures.

« Les rives de la Colombie, les îles de la baie de Galveston, sont aussi abondamment pourvues de ces oiseaux, dit-il, que les bords herbeux des étangs et des *bayous* (petites criques) à l'intérieur du continent, où l'*Icterus Phœniceus* (c'est ainsi qu'il nomme le *Sturnus prædatorius*) niche, quelquefois à très-peu de distance des maisons. ».

Les deux grands ornithologistes d'Amérique, si sur les noms ils ne sont pas d'accord, le sont dans leurs observations. Ils parlent également de l'amour de l'oiseau pour la localité où d'abord il a placé son nid et vers laquelle il revient toujours; et tous deux, en se plaignant des déprédations commises par les étourneaux sur les champs de maïs, s'accordent sur les services qu'ils rendent à l'agriculture en détruisant une immense quantité d'insectes.

Quand nous aurons ajouté qu'ancêtre du sansonnet de nos portières, le sansonnet des Césars, de Titus et de Do-

mitien, répétait, Pline l'assure, en l'an 60, des mots grecs et latins, j'espère qu'on nous pardonnera d'avoir cité l'étourneau d'Europe aux modestes couleurs à propos de son brillant congénère d'Amérique. Si ce dernier brille par sa parure, le premier se recommande à l'attention par l'antiquité de sa renommée non moins que par ses services.

Un homme a-t-il acquis des biens en peu de temps, il passe dans la foule pour un sage dont la vie est réglée par de prudents efforts. Mais ces choses ne dépendent point des hommes. Dieu les dispense, lui qui tantôt élève l'un, tantôt abaisse l'autre, sous le niveau de sa main.

PINDARE, *huitième Pythique.*

LES CACHOTS DU SPIELBERG.

Le Spielberg et Silvio Pellico sont deux noms désormais inséparables. Sans la captivité de Pellico, le rocher de la Moravie serait resté ce qu'il est en effet, une prison d'État sombre et sévère, mais après tout semblable aux autres établissements du même genre. Les *Mie Prigioni* l'ont tiré tout à coup de son obscurité et lui ont fait un renom européen.

Cependant, si l'on veut des détails sur cette forteresse, où Silvio Pellico fut renfermé pendant huit ans et demi, ce n'est pas dans son livre qu'il faut les chercher. L'auteur de *Mie Prigioni* est sobre de descriptions : de même qu'il esquisse un portrait en quelques coups de crayon, — et ce portrait n'en reste pas moins gravé profondément dans la mémoire, — de même il ne consacre que quelques lignes pour nous faire connaître cette prison qui fut sa demeure et faillit devenir son tombeau. Les objets extérieurs n'occupent guère l'âme si élevée et si noble de Pellico; toutes ses pensées se portent au delà des murs de son cachot, vers ce monde invisible, ce monde des âmes pures où réside maintenant ce noble esprit qui, par sa patience dans le malheur, a bien mérité la félicité des justes.

Il faut donc combler la lacune volontaire de l'immortel petit livre de Pellico. Peu de voyageurs ont visité le Spielberg, car le gouvernement autrichien n'accorde pas facilement ces sortes d'autorisations; et puis, ceux qui obtiennent la permission d'y pénétrer ne se décident pas toujours, — surtout s'ils sont Allemands et s'ils ont quelque rapport avec l'Autriche, — à révéler au public ce qu'ils ont vu. Nous avons donc été heureux de découvrir une description du Spielberg faite par un de nos compatriotes, M. Remacle, inspecteur des prisons de France, publiée dans les *Mémoires de l'Académie du Gard* (Nîmes, in-8, année 1838-1839), et traduite en allemand dans le *Conversations-Blatt*.

Le gouverneur de la forteresse ne pouvait revenir de son étonnement que l'on eût accordé à un Français la permission de visiter ces affreux cachots, bien que ce Français fût chargé d'une mission officielle.

Rappelons d'abord que la forteresse du Spielberg, longtemps réputée imprenable, mais qui tomba au pouvoir des Français, vainqueurs à Austerlitz non loin de là, est située au couchant de la ville de Brünn, capitale de la Moravie, et s'élève sur un mamelon de 259 mètres de hauteur. Les prisonniers qu'elle renferme ordinairement sont les condamnés de l'archiduché d'Autriche, de la Moravie et de la Bohême, dont la peine va au delà de dix années.

La route que l'on suit d'habitude pour monter à la prison est du côté de la ville. A cent cinquante pas de la première porte se trouve un corps de garde qui fournit les sentinelles de la montagne; puis vient une enceinte de palissades et un second corps de garde. Par une montée assez roide, on parvient à un escalier muni d'une porte à ses deux extrémités; quand on a gravi la dernière marche, l'on a en face de soi la prison, à droite et à gauche un chemin de ronde, un poste, et le logement du directeur.

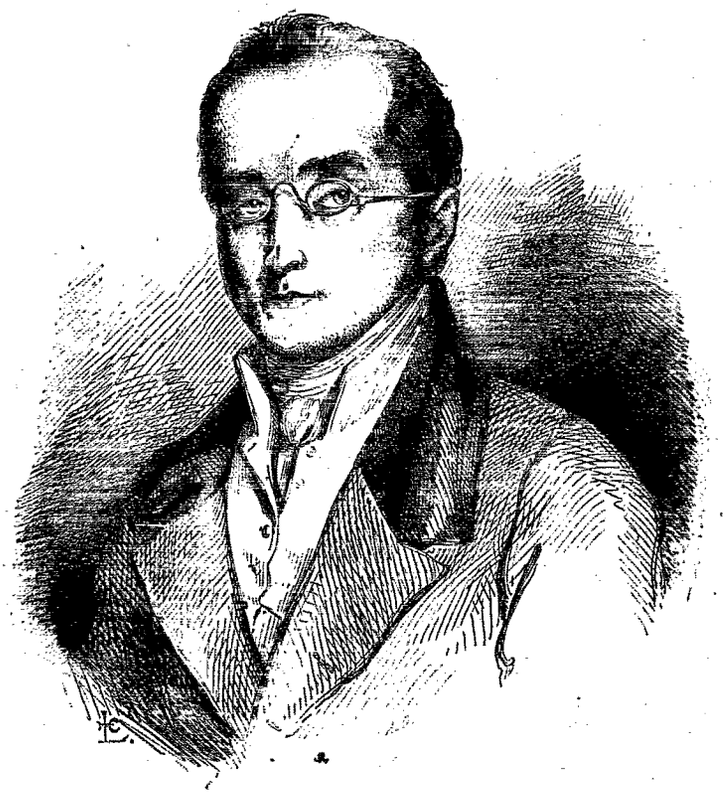
La prison contient des individus des deux sexes. Lorsque M. Remacle la visita, la population était de 375 individus, répartie en six quartiers, dont chacun se compose de dix cachots de grandeur inégale. Outre cela, il y a des bâtiments destinés aux infirmeries, aux magasins, aux ateliers. Le voyageur mesura un des plus petits cachots, pareil à celui où logea Silvio Pellico avant qu'on lui eût fait la grâce de le réunir à Maroncelli; il avait $4^m,50$ de largeur sur $6^m,50$ de profondeur. Voici quel en était l'ameublement : un lit de camp, avec une couverture de laine, un paillasson, quelques planches au pied du lit pour poser les effets, une cruche et une cuvette en bois. La fenêtre, élevée de 6 pieds au-dessus du sol, était garnie de forts barreaux de fer. Depuis que l'on a pris le parti de chauffer les cachots pendant une moitié de l'année, les cellules ont reçu chacune un poêle. C'est à Silvio Pellico, c'est à la profonde sympathie que le récit de ses souffrances a excitée dans toute l'Europe, que les prisonniers actuels du Spielberg doivent l'amélioration de leur sort. On sait combien était minime la portion de nourriture accordée journellement à chaque détenu, lors de la captivité de l'auteur de *Mie Prigioni*. Pendant la première année, Pellico souffrit tous les tourments de la faim. Le pauvre Oroboni, avec sa nature frêle et délicate, y succomba. Si du moins les aliments, mesurés avec tant de parcimonie, eussent été mangeables! mais leur odeur seule excitait le dégoût. Il y avait, entre autres, une préparation que les Allemands appellent *brenn-suppe*, consistant en une friture de farine et de lard. « C'était nauséabond, » dit Maroncelli, compagnon de Silvio Pellico. Au Spielberg, on en faisait tous les six mois une grande marmite, où l'on venait puiser chaque matin la quantité nécessaire. Ce pitoyable ragoût était ensuite délayé dans de l'eau bouillante. Maroncelli nous apprend que son ami ne pouvait avaler ce liquide *écœurant;* il mettait de côté les tranches de pain de seigle qui surnageaient, et les gardait pour son dîner après les avoir fait sécher au soleil. Depuis Pellico et Maroncelli, le régime alimentaire de la prison du Spielberg s'est, dit-on, amélioré. Les détenus reçoivent maintenant de la viande le dimanche et des légumes dans la semaine; leur ration de pain a été augmentée d'une demi-livre par jour. Mais, hélas! pourquoi les autres prisons de la monarchie autrichienne n'ont-elles pas eu aussi leur Silvio Pellico? Ces mesures d'humanité ont été restreintes exclusivement au Spielberg. « Dans la plupart des grandes prisons de l'Autriche, j'ai vu, dit M. Remacle, les prisonniers périr de consomption, faute d'une nourriture suffisante. »

C'est également grâce à Silvio Pellico que la peine du *carcere durissimo* a été abolie.

Il y avait autrefois au Spielberg deux catégories de prisonniers : les uns condamnés au *carcere durissimo*, les autres simplement au *carcere duro*. Les détenus de la première espèce étaient, chaque soir, après le travail, ramenés dans les horribles cachots qui se trouvent au rez-de-chaussée. Là, on les attachait, par un anneau de la ceinture qu'ils portaient autour du corps et qui était maintenue sous les aisselles, à une chaîne de fer qui pendait à une barre de même métal scellée dans le mur. Ils portaient des chaînes aux pieds; leurs mains étaient tenues à distance l'une de l'autre par une barre de fer. On pense si, dans cette position, ils pouvaient fermer l'œil! S'ils se plaignaient, s'ils poussaient des cris, le geôlier leur introduisait dans la bouche une poire d'angoisse remplie de

poivre qui s'infiltrait dans leur gosier par les petits trous dont elle était percée. A l'époque où M. Remacle inspecta le Spielberg, il existait encore deux prisonniers qui avaient subi ce genre de supplice, l'un pendant vingt ans, l'autre pendant dix-huit; l'un d'eux était complétement paralysé.

Les condamnés à la prison *dure* peuvent aussi être attachés à l'affreuse chaîne de fer dont nous venons de parler, mais seulement dans des cas exceptionnels, par exemple, lorsqu'ils se conduisent mal. C'est ce que le maître geôlier fit entendre à Silvio Pellico, quand celui-ci, le premier jour de sa captivité au Spielberg, demanda quel était l'usage de cette chaîne fixée à la muraille. « C'est pour vous, Monsieur, répondit Schiller, si vous faites le récalcitrant; si vous êtes raisonnable, on se contentera de vous passer une chaîne aux pieds. » Schiller ne se doutait pas encore à quel prisonnier doux et pacifique il avait affaire. Mais, ordinairement, subir le *carcere duro*, c'est, pour employer les paroles de Silvio Pellico, « faire un travail forcé, porter des fers aux pieds, dormir sur des planches nues, et manger une nourriture détestable. » Ce travail manuel des prisons devait être insipide pour des hommes tels que Maroncelli et Silvio, habitués à vivre de la vie intellectuelle : on les forçait à fendre du bois, à faire de la charpie, à tricoter des bas! Le chantre de Françoise de Rimini, à qui l'on refusait des livres et du papier, condamné à livrer chaque semaine deux paires de bas tricotés!... Au Japon, les ministres et les courtisans tombés en disgrâce sont déportés dans une île où ils doivent tisser les étoffes pour les vêtements du souverain; il est vrai que cela se passe au Japon!



Silvio Pellico. — Dessin de Chevignard.

Le *carcere durissimo* n'est rien auprès des cachots, portant le nom de l'empereur François Ier, qui s'étendent au fond d'un noir souterrain, au-dessous de la chambre de Maroncelli. Une triple porte en défend l'entrée, et pourtant on cite les noms de prisonniers qui se sont échappés de cette caverne, malgré la surveillance active que l'on exerce nuit et jour dans la forteresse. La nuit surtout ce ne sont que patrouilles, rondes, allées et venues de sentinelles, visites du directeur et des gardiens. Mais tout n'est pas fini : au-dessous de ces antres, on en voit d'autres, — pour les voir, il faut naturellement des flambeaux, — encore plus épouvantables, plus hideux. Ces cages de fer, que la barbarie du moyen âge avait inventées pour enfermer les criminels, on les retrouve au Spielberg, et il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a cessé d'en faire usage. Figurez-vous une loge en bois formée de grosses poutres liées par des barres de fer, avec un petit trou pour passer les aliments que les gardiens, munis de lanternes, venaient apporter trois fois la semaine, et une ouverture plus large pour introduire le prisonnier, qui n'avait pas même la liberté de se mouvoir dans sa cage! Et ces loges étaient au nombre de trente-quatre! Au bout de quelques mois, le caveau avait dévoré sa victime.

Quel crime énorme Silvio Pellico avait-il donc commis pour être ainsi enterré vivant, durant les plus belles années de sa vie, dans la forteresse dont nous avons donné la description? On est encore à se le demander aujourd'hui. Tout au plus pouvait-on lui reprocher quelques paroles d'indignation contenue, quelques articles de journaux rédigés dans des vues libérales. Né en 1789, à Saluces, dans le Piémont, il avait senti dès son jeune âge un vif sentiment pour la poésie, que son père, d'abord directeur d'une filature de soie, puis chef de division au ministère de la guerre, à Turin, n'avait pas manqué de cultiver. Dans un séjour que l'enfant fit à Lyon, ses études se dirigèrent du côté de la littérature française, et l'Italie aurait compté un poëte de moins, si le nouvel emploi que son père venait d'obtenir à Milan ne l'eût rappelé dans cette dernière ville. La gloire et l'in-

fortune l'y attendaient. Lié avec Monti et Ugo Foscolo, il composa cette *Françoise de Rimini* qui fut représentée sur tous les théâtres d'Italie. Dans cette tragédie, comme dans les suivantes, il cherche à imiter la manière d'Alfieri : même simplicité dans l'action, même clarté, même limpidité dans le langage. La pièce est belle, mais froide. Le succès de cette tragédie popularisa le nom de Silvio Pellico. Recherché par la haute société de Milan, visité par tous les étrangers de distinction qui faisaient le voyage d'Italie, Mme de Staël, Byron, Brougham, Schlegel, etc., il eut l'idée de créer un journal, *le Conciliateur*, littéraire et politique à la fois. Le but du fondateur était, comme on l'a dit, la régénération de l'Italie par la pensée littéraire et scientifique ; mais le gouvernement autrichien supprima la feuille au bout d'un an, et ses rédacteurs furent mis en jugement. Arrêté le 13 octobre 1820, enfermé dans la prison Sainte-Marguerite à Milan, puis sous les plombs de Venise, et enfin condamné à quinze ans de fer au Spielberg, Silvio ne sortit de captivité qu'en 1830, le jour même où éclatait à Paris la révolution de juillet. C'est alors que parut son livre des *Prisons*. Ce qui fait de cet ouvrage un livre à part, c'est que l'auteur, loin de maudire ses bourreaux, leur accorde un généreux pardon, comme le Christ pardonnait à ceux qui le mirent à mort. On a dit de saint



Brünn et la forteresse du Spielberg. — Dessin de Grandsire.

Louis que jamais roi ne poussa plus loin la vertu ; on peut dire du prisonnier du Spielberg que peu de chrétiens ont porté plus loin la résignation aux volontés de Dieu. Une fois en liberté, Silvio Pellico se retira dans la ville de Turin, et c'est là qu'il est mort, au commencement de 1854.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206.

XVII (suite). GRAND-PÈRE.

Six années s'écoulèrent ainsi ; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon *copain* n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts ; il voulait que son retour fût pour sa mère la fin de toutes les épreuves. Il fallait, pour cela, finir avec assez d'éclat pour qu'une carrière lui fût immédiatement ouverte ; on lui en avait donné l'espoir, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation ; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha. Il n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher ; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade ; mais le soir il avait les joues empourprées, l'haleine ardente, les yeux étincelants ; le lendemain il ne nous reconnaissait plus !

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne fit que grandir ; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises. Par instant, la mémoire lui faisait faute, et alors on voyait tous ses traits se cripser ; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égarement fixe et douloureux ; puis, par un effort de la volonté

qui semblait survivre en lui, il reconquérait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort; il répondait à des questions imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après l'autre à son chevet et s'en retournaient le cœur serré en secouant la tête; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que tous les autres, poëtes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant à son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas :

J'allais entrer dans ma douzième année; je pouvais
Déjà atteindre de mes mains les fragiles rameaux (1).

Puis un plus tendre souvenir succédait, une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeune enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant (2).

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons en chantant; les chants abrégent la route (3).

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il refermait ses paupières appesanties, et sa voix mourait en bégayant l'adieu du poëte :

Assez; l'ombre est fatale à ceux qui chantent (4).

Ce furent les derniers mots que l'on put distinguer. Le malade tomba bientôt dans cette somnolence convulsive qui précède la séparation suprême; une nuit encore se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement, et quand le médecin arriva, tout était fini.

Le collége entier alla conduire le mort à sa dernière demeure. C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quelqu'un dont j'avais touché la main, que j'avais senti vivre comme moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair et froid; les campagnes, récemment labourées et tachées de neige, avaient l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes blanches; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les hymnes funèbres; entre chaque verset il y avait une pause, et l'on n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître; un petit oiseau saisi par le froid chantait plaintivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes! Jusqu'alors je m'étais tenu ferme; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le frisson; je sentis mon cœur se gonfler; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui frôlait la fosse me fit retourner malgré moi; j'entendis la terre s'ébouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau, le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment où j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son lit funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

— Prenez garde! dit-il avec une douce tristesse; c'est assez d'un, c'est trop!

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître : il découvrit lentement sa chevelure blanche, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

— *Ceux qui doivent mourir te saluent* (1).

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient; mais depuis qu'il avait disparu tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ. Il fallut pour cela bien des jours; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé : un nouveau venu avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

— La mère du Dauphin! la mère du Dauphin!

Tous les jeux furent suspendus; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le garçon de salle portant ce qui pouvait lui rappeler son fils : des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, chercher les endroits où il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler; elle avait fait un pas vers le groupe où je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voile noir, et traversa la cour d'un pas hâté.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardâmes, et on se sépara sans rien dire.

Hélas! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer là, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collége le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé, les récompenses de son avenir, et le collége ne lui rendait que quelques livres désormais sans maître avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-fils, m'a fait

(1) Alter ab undecimo tam me jam ceperat annus
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.
(2) Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
(3) Cantantes licet usque (minus via lædat) eamus.
(4) Surgamus; solet esse gravis cantantibus umbra.

(1) Morituri te salutant.

faire un retour sur ma destinée. J'ai pensé que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait commencer la moisson. Les poëtes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul! Mais moi, mon Dieu! qui ai toujours regardé ta création avec amour, je te sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'avoir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître les enivrements des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur à la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière; une voix nous dit : — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris : aussi je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ces vers d'un poëte contemporain, sur la destinée de l'homme :

Fermier d'un champ qu'à ferme il sait tenir,
Lassé, mais fort d'un travail salutaire,
Le laboureur rentre au toit solitaire :
Calme, il s'endort, voyant la nuit venir.

Et nous, songeons au jour qui va finir;
Nous, laboureurs, que Dieu mit sur la terre
Pour féconder cette moisson austère
Qui croît dans l'âme, et qu'on doit lui fournir.

Fendons du soc une ingrate nature;
Semons, semons la richesse future;
Loin du bon grain jetons l'herbe qui nuit.

O travailleurs! tandis que le jour dure,
Acquittons-nous d'une tâche si dure,
Pour bien dormir dans l'éternelle nuit (1).

Est-il vrai que la tâche soit *si dure?* Ce laboureur dont parle le poëte n'y trouve-t-il donc que tourments et sueurs? N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, les repos du milieu du jour sous ses pommiers, le pain bis mangé au bout du sillon devant sa moisson jaunissante; et, à l'heure du retour, les chants des femmes mêlés aux rires des enfants? Si son toit est aujourd'hui solitaire comme le mien, il y reste les souvenirs de la jeunesse, sylphes riants dont la troupe invisible chante autour de son cœur. — Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous ne pouvons la porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suffise de répondre comme cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait pendant la terreur. — Rien; j'ai vécu.

La suite à une autre livraison.

(1) Boulay-Paty, volume de Sonnets qui a obtenu un prix de l'Académie française.

LES OLIVES D'OR.

Les annales particulières de quelques antiques familles de l'Amérique du Sud sont fécondes en récits de fortunes faites et défaites rapidement, mais surtout en anecdotes attestant les plus étranges prodigalités; en voici une dont nous trouvons le récit dans un grave historien.

Vers l'année 1720, dit le P. Velasco, me trouvant dans le Popayan, j'entendis raconter ce qui va suivre d'un homme fort riche, et qui avait cependant laissé après lui des enfants bien pauvres. Il avait donné une fête splendide : je ne sais si c'était à l'occasion de la première messe célébrée par l'un de ses fils, ou à la suite d'un mariage; mais ce qu'il y a de positif, c'est que parmi les plats innombrables dont sa table était surchargée, il y en avait un sur lequel on avait disposé des rameaux d'oliviers chargés de leurs feuilles et de leurs fruits; le tout d'or massif, et travaillé avec une merveilleuse perfection. L'un des convives de cette fête vraiment royale, le docteur don Juan Mosquera, respectable ecclésiastique, bien connu par sa vertu et par sa science, et qui me raconta le fait, ne put s'empêcher de réprouver intérieurement cette folle prodigalité; mais, comme les autres, il reçut en don plusieurs de ces fameuses olives; il les enveloppa soigneusement dans un papier, en inscrivant le nom du personnage de qui il les avait reçues et la date du jour où elles lui avaient été offertes; puis il les serra dans une écritoire. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés que les enfants de ce prodigue s'en allaient quêtant secrètement des secours par la ville, auprès des principales familles de Popayan. L'un d'eux étant venu chez le docteur, celui-ci écouta sa requête, et lui dit qu'il n'avait point à lui offrir une sorte d'aumône, mais au contraire à lui faire une restitution; puis il tira les olives de l'écritoire et les lui mit dans la main (1).

(1) *Historia del reino de Quito en la America meridional;* escrito por el presbitero D. Juan de Velasco, nativo del mismo reino.

Il n'y a pas moins de grandeur à supporter de grands maux qu'à faire de grandes choses. TITE LIVE.

Celui qui peut demander un conseil est souvent supérieur à celui qui peut le donner. VON-KNEBEL.

DE L'INSTRUCTION DU PEUPLE DES CAMPAGNES

DANS LE WURTEMBERG.

Dans le Wurtemberg, la maison d'école est ordinairement l'édifice le plus confortable de chaque village; c'est quelquefois la seule maison remarquable par son élégance. Un instituteur primaire n'a pas un traitement moindre de 500 florins (1 075 francs), ce qui permet de choisir les maîtres parmi les citoyens éclairés et de leur assurer une vie digne et exempte de privations.

L'instruction est *obligatoire* jusqu'à quatorze ans. Une commission de notables surveille rigoureusement l'assiduité des élèves : ce sont les parents qui répondent, pécuniairement, de l'inexactitude de leurs enfants. Lors de la conscription, on s'assure des connaissances acquises par chaque conscrit, et les parents sont encore responsables, de la même manière, lorsque leur enfant ne sait pas écrire correctement : aussi n'est-il pas un paysan, pas une fille de basse-cour ou d'auberge, qui ne sache parfaitement lire, écrire et calculer. Le vêtement des femmes, quoique simple et propre, révèle souvent la pauvreté : leur régime est d'une sobriété qui peut être qualifiée d'excessive privation : mais toutes ont la même instruction, et leur intelligence a un développement parfaitement conforme à cette instruction excellente, au moins dans la basse Souabe.

L'éducation, d'ailleurs, paraît être aussi parfaite que l'instruction primaire. L'amour du peuple, le zèle philanthropique le plus chaleureux et le plus désintéressé, semblent diriger toutes les actions des classes riches de ce pays; en aucun autre, on ne trouve l'amour du prochain aussi généralement pratiqué avec une bienveillance, une affabilité et une simplicité franche et ouverte qui en centuplent le prix. Nulle part aussi les classes laborieuses ne sont plus respectueuses, plus serviables et plus empressées; elles ont d'ailleurs une adresse et une agilité peu communes dans les

classes rurales françaises. On assure, en outre, que la moralité est beaucoup plus sévère que dans plusieurs autres parties de l'Allemagne. Enfin, la piété, chez les Wurtembergeois, est douce et tolérante, mais sincère et générale.

Le gouvernement contribue puissamment à ce résultat par la sévérité inexorable avec laquelle il surveille l'intégrité des fonctionnaires et des magistrats, et par des lois qui punissent les grossières et abrutissantes habitudes des hommes incultes. Ainsi il est défendu de jurer dans toute l'étendue du royaume, et rien n'est plus extraordinaire que le contraste que cette seule défense occasionne dans les mœurs des postillons, rouliers, etc., quand on compare ceux des Wurtembergeois, toujours respectueux et doux, avec ceux de France, par exemple, presque toujours grossiers et brutaux.

Les animaux sont traités avec douceur et sollicitude. Les instruments agricoles sont généralement très-bons, notamment la charrue et le chariot; les travaux s'exécutent avec intelligence, méthode et célérité; beaucoup de serviteurs comprennent et raisonnent juste leurs opérations.

C'est à l'instruction primaire que l'on doit ces développements intellectuels et moraux de la classe laborieuse (1)

PYRAME ET THISBÉ,

PAYSAGE HISTORIQUE PAR N. POUSSIN.

Dans une lettre datée de l'an 1651, et écrite à son ami Jacques Stella, peintre lyonnais, Poussin décrit lui-même cette belle composition :

« J'ai fait, écrit-il, pour le chevalier del Pozzo, un grand paysage dans lequel j'ai essayé de présenter une tempête sur terre, imitant le mieux que j'ai pu l'effet d'un vent impétueux, d'un air rempli d'obscurité, de pluie, d'éclairs, de foudres qui tombent en plusieurs endroits, non sans y faire du désordre.



Un Paysage historique : Pyrame et Thisbé, par Nicolas Poussin.

» Toutes les figures qu'on y voit jouent leur personnage suivant le temps qu'il fait. Les uns fuient au travers de la poussière et suivent le vent qui les emporte. D'autres, au contraire, vont contre le vent et marchent avec peine, mettant leurs mains devant leurs yeux. D'un côté, un berger court et abandonne son troupeau, voyant un lion qui, après avoir mis par terre certains bouviers, en attaque d'autres dont les uns se défendent et les autres piquent leurs bœufs et tâchent de se sauver.

» Dans ce désordre, la poussière s'élève par gros tourbillons; un chien, assez éloigné, aboie et se hérisse le poil, sans oser approcher : sur le devant du tableau, on voit Pyrame mort et étendu par terre, et, auprès de lui, Thisbé qui s'abandonne à sa douleur. »

Ce tableau passa de la galerie du commandeur del Pozzo, protecteur du Poussin, dans celle de M. Morris, esquire, à Londres.

Il fait aujourd'hui partie de la galerie du comte d'Ashburnham.

Il a 2 mètres de haut sur $2^{m},70$ de large.

Le cabinet des estampes de Paris possède une magnifique gravure de ce tableau exécutée par Jos. Goupy. Chatelin, Vivans et quelques autres l'ont aussi gravé.

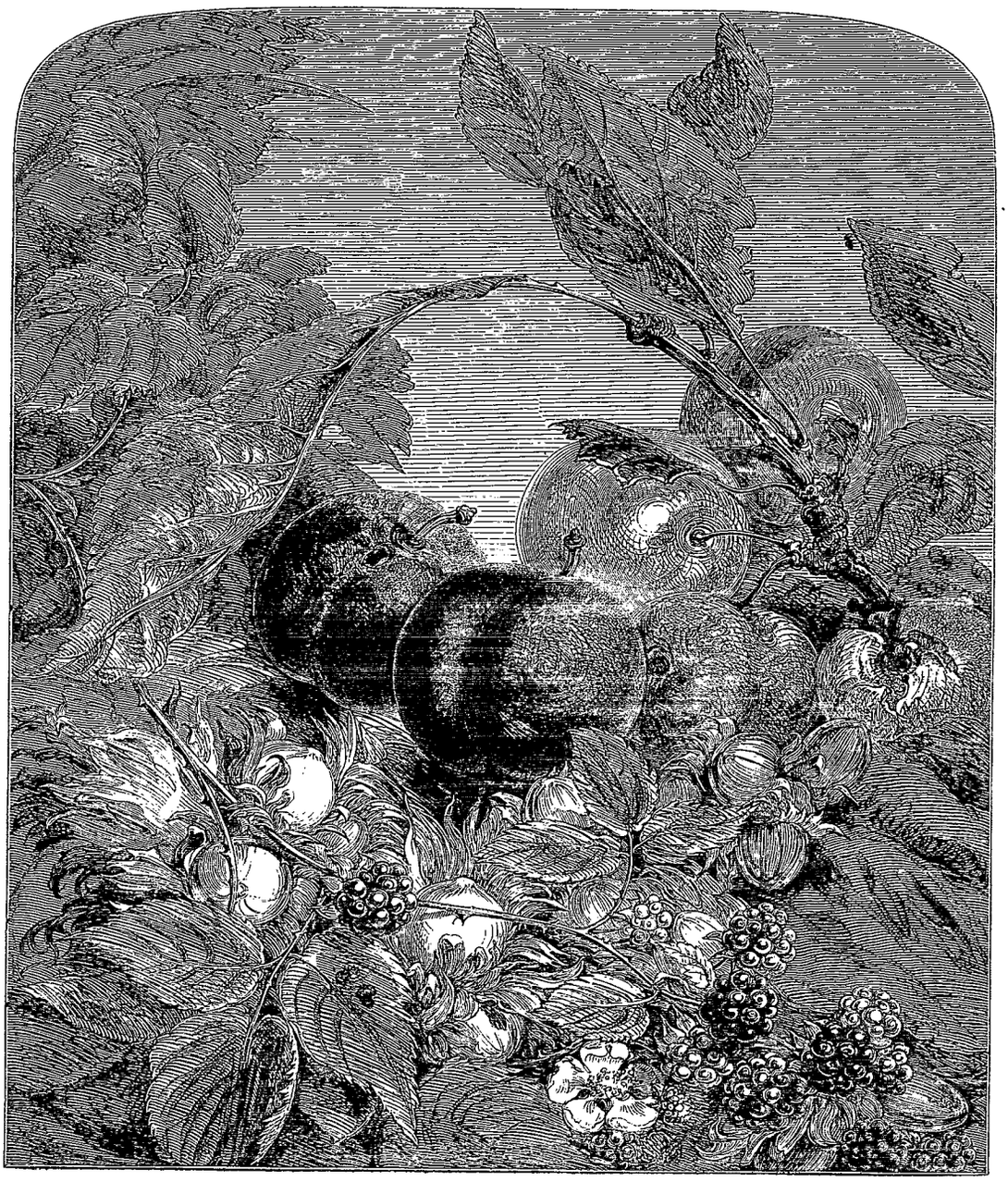
Le Poussin a exécuté un autre tableau de Pyrame et Thisbé, d'une surface de 1 mètre sur 60 centimètres. Il appartient à Benjamin West, esquire, et fut payé 180 livres en 1820.

Dans cet autre tableau, l'épisode de Pyrame et Thisbé est encadré par un effet de clair de lune d'un grand caractère et dont l'impression est saisissante.

(1) *L'Agriculture allemande*, par Royer, inspecteur de l'agriculture. Imprimerie royale, 1847.

FRUITS ET FEUILLAGES.

Voy., sur les tableaux de fleurs, la Table des vingt premières années.



Dessin et gravure de Linton.

M. Linton, l'un des plus habiles graveurs sur bois de notre temps, donne, dans la planche que nous publions, une preuve nouvelle de la remarquable flexibilité de son burin. Il ne faut chercher ici aucun effort d'invention, aucun mérite de composition. Ce n'est point un tableau que l'artiste a eu la prétention de faire, c'est l'étude de quelques fruits : noisettes dans leur verte enveloppe, prunes veloutées où se jouent la lumière et l'ombre, mûres qui brillent comme des pierreries à facettes; l'art est tout entier dans l'exécution. Pour peu que l'on regarde avec attention, par exemple, le groupe de fruits qui fait le centre du dessin, on admirera avec quelle légèreté, quelle liberté de travail, quelle insouciance des procédés habituels et des routines du métier, M. Linton a su faire naître sous sa pointe d'acier cette transparence si délicate des contours, ce modelé si fin et si vrai. Plus d'une planche sur bois, dont l'effet brillant séduit et étonne à première vue, témoigne en réalité beaucoup moins que ce simple croquis des notables progrès accomplis par la gravure sur bois, depuis vingt ans, en France et en Angleterre.

CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Au mois d'août dernier, deux amis étaient venus chercher aux bords de la mer, dans une petite bourgade de

Picardie, ce qu'on ne trouve pas à Paris, quelque besoin qu'on en éprouve, l'air pur et frais, le calme, l'affranchissement des affaires, la libre possession du temps. Ils jouissaient avec délices de la beauté du ciel, du merveilleux spectacle de la mer, du charme de la verdure, du mystérieux silence de la campagne. C'était, chaque matin et chaque soir, de nouvelles promenades, de longues excursions sur les falaises, sur la plage, vers les villages des environs : leur incessante communion avec la nature leur rendait une bienfaisante énergie et comme le principe d'une nouvelle existence.

Un jour, prêts à traverser la rue principale de l'endroit, ils furent arrêtés par le passage d'un convoi funèbre; en tête marchait le curé accompagné d'un chantre qui psalmodiait avec lui les prières; six hommes, aidés d'une courroie passant sur l'épaule de chacun d'eux, portaient la bière, couverte d'un drap blanc. Ce dernier service rendu à l'homme par son semblable a un sens touchant et cause une émotion; dans les grandes villes, le corps du mort, transporté sur un corbillard, ressemble trop à un fardeau confié à la vigueur des chevaux; la vanité trouve le moyen d'aggraver encore la tristesse de ce voyage suprême en y mêlant les misères des catafalques, des armoiries, des chiffres, des caparaçons : l'orgueil humain assis sur un cercueil, quelle dérision!

A une certaine distance marchaient, un à un, les parents, les amis du défunt, tous dans une contenance triste, vêtus convenablement, la tête découverte, et observant un profond silence; un peu après eux s'avançait une file de femmes habillées de manteaux noirs, la tête couverte de capuchons ou de voiles noirs : dans ces villages, on ne connaît pas les prétendues convenances qui enlèvent aux femmes la consolation de rendre les derniers devoirs à ceux qu'elles ont aimés, elles qui savent si bien aimer et dont le cœur contient tant de larmes! Le cortége se dirigeait lentement vers l'église, au bruit de la cloche sonnant à la volée; il était déjà entré sous la nef que nos deux amis le suivaient encore du regard. Ce qu'ils venaient de voir devint l'objet de leur entretien, et la conversation en garda longtemps une teinte mélancolique. Ils étaient depuis une heure assis sur un tertre d'où l'on domine une vaste étendue de mer, lorsqu'ils virent le curé se diriger vers eux; ils se levèrent pour aller à sa rencontre. Plusieurs fois déjà ils l'avaient abordé dans leurs promenades et s'étaient plu à causer avec lui. C'était un homme simple, bienveillant, éclairé, estimé pour son zèle discret, aimé pour ses bonnes œuvres, toujours présent et actif là où il y avait des peines à consoler, des malheureux à soulager, des dissidences à concilier; vrai curé de campagne, en un mot, respecté de ceux-là mêmes, et ils sont nombreux, qui ne vont pas à l'église le dimanche.

Le bon prêtre salua le premier les deux Parisiens, et s'arrêta près d'eux : il les avait vus sur le passage de l'enterrement. Cette cérémonie lui avait causé à lui-même une impression qu'il ne ressentait pas ordinairement en pareille circonstance : les forces humaines ne suffiraient pas à l'exercice du sacerdoce si le prêtre s'attendrissait également à chaque acte de ses fonctions; sans rester indifférent devant aucune peine, il doit conserver la fermeté de son cœur pour porter le remède sur le mal, pour mettre le baume sur la plaie, sans se laisser maîtriser par les chagrins dont il est le témoin obligé. Celui-ci avait gardé, entre la faiblesse et la dureté, la juste mesure qui est nécessaire au médecin de l'âme autant qu'à celui du corps. Comme aux premières paroles qui s'échangèrent il remarqua l'effet qu'avait produit sur les gens de la ville le spectacle d'un enterrement de campagne, il fixa la conversation sur ce sujet. « La tombe qui vient de se fermer, dit-il à ses interlocuteurs, est celle d'un homme dont l'existence peut vous intéresser, et dont la destinée donne un bon enseignement. J'aime à en parler; si vous n'êtes pas pressés de rentrer à votre logis, asseyons-nous au bord de la falaise : je vous ferai un récit abrégé, en face de la mer, image de l'éternité, et aux dernières lueurs du soleil couchant qui termine une journée de mauvais temps comme une belle mort couronne une vie tourmentée. Ce que je vous conterai, je le sais en partie pour en avoir été témoin : le reste m'a été appris par la personne qui en était le mieux informée.

» Vous me permettrez de ne donner au défunt que le nom de Jacques; il aimait à se faire appeler ainsi; peut-être, en n'entendant que son prénom, oubliait-il quelque chose des malheurs ou des torts de sa famille. Jacques était fils d'un riche négociant; il avait été élevé comme le sont, dit-on, bien souvent, dans les grandes villes, les enfants nés de parents opulents. Il avait fait ses études au collége, études dont on lui avait adouci les difficultés et les ennuis en le soumettant seulement à l'externat et en lui donnant des précepteurs et répétiteurs d'une complaisance plus éprouvée que leur savoir. La fortune qu'il espérait le dispensait du soin de choisir de bonne heure un état, et son père ne le pressait point de prendre un parti. Après lui avoir fait apprendre au collége ce qu'il en faut pour ne point avoir à rougir de son ignorance, on s'occupa de lui donner des leçons d'agrément : cette seconde éducation plut davantage aux parents, parce que les résultats flattaient leur vanité. Jacques chantait agréablement, s'accompagnait sur le piano; il dessinait avec facilité, peignait de jolies aquarelles, et tournait bien les couplets ou les petites pièces de vers : ces talents, joints à de l'esprit naturel, à la lecture des romans du jour, et à la connaissance des pièces de théâtre en vogue, lui attiraient des succès dans le monde. Sa vie d'alors, que je lui ai entendu souvent déplorer, se composait de mille riens qui consumaient ses journées de la manière la plus inutile : c'étaient plusieurs toilettes chaque jour, des courses à cheval, des déjeuners et des dîners avec des amis, des visites sans autre but que d'amuser l'oisiveté par des causeries futiles ou par la médisance. Les soirées étaient consacrées aux spectacles, aux bals, aux cercles où l'on joue. Au milieu de tout cela, rien de sérieux, point de pensées élevées, aucune action utile. On m'assure, vous savez mieux que moi ce qui en est, Messieurs, qu'une foule de familles donnent aux enfants cette éducation molle, qui énerve le corps, appauvrit l'intelligence, menace de dessécher le cœur, ôte aux caractères toute leur énergie, et prépare des générations qui ne fourniront ni beaucoup de citoyens pour ce monde, ni beaucoup de chrétiens pour l'autre. On ne revient guère à la nature et à Dieu que par le malheur; mais combien succombent en chemin!

» Ce sujet m'occupe et m'afflige : pardonnez-moi de m'y être arrêté. Jacques passa dans ce qu'on appelle les plaisirs les plus belles années de sa jeunesse; rien ne contrariait ses goûts, et ceux qui devaient le guider, l'éclairer et le reprendre, ne paraissaient songer qu'à satisfaire toutes ses fantaisies. Heureusement sa mère lui avait donné, dans sa première enfance, des principes religieux; son père lui offrait l'exemple d'une rigoureuse probité : c'est ce qui le sauva; sa légèreté du moins fut préservée de la corruption.

» Son père lui proposa de l'associer à ses affaires; mais le commerce ne lui plaisant pas, il déclinait des offres qui auraient pu être des ordres et qui n'étaient pas même des prières. Il éludait aussi les explications sur des insinuations relatives au mariage : il aimait trop l'indépendance de la vie de garçon pour se fixer par les liens d'un ménage, et il avait assez de conscience pour ne vouloir contracter un grave engagement qu'avec la ferme résolution de le tenir dans toute son étendue. Il vivait donc au jour le jour, sans

souci et sans prévoyance, comme si les temps heureux devaient toujours durer. C'était l'aveugle arrivé en chantant au bord du précipice.

» De fausses spéculations dérangèrent la fortune de son père; la perte de deux navires, la banqueroute d'un de ses correspondants, et la mauvaise foi d'un débiteur qui s'était enfui emportant des sommes considérables, déterminèrent une ruine complète. Il essaya d'abord de cacher sa situation; obligé bientôt de l'avouer, il abandonna loyalement à ses créanciers tout ce qu'il possédait : un arrangement honorable lui fut accordé; mais le coup qu'il avait reçu était trop violent; une attaque d'apoplexie l'emporta en trois jours.

» Resté seul (sa mère était morte depuis quelques années), la position désespérée de Jacques le trouva d'abord sans courage. En homme qui n'a pas encore été éprouvé, il chercha ses forces ailleurs qu'en lui-même. La perte de son père l'affligea profondément, car il était bon fils, quoique enfant gâté, et jeune homme étourdi et dissipé. Les soins de son existence et de ses affaires l'arrachèrent forcément à sa douleur, mais pour le jeter dans un profond abattement. Dans les premières nécessités d'une situation extrême, il recourut à ses amis de plaisir : les uns lui tournèrent brusquement le dos, avec tout le cynisme des égoïstes consommés; les autres crurent se montrer délicats en ne témoignant que de la froideur; les plus sensibles allèrent jusqu'aux protestations banales qu'on ne fait que parce qu'on sait d'avance qu'elles n'obligent à rien. Jacques, après quelques jours d'étonnement et de désillusion, se réfugia dans le mépris des autres et dans le dépit contre lui-même. Ces mauvais sentiments n'étaient pas de nature à l'aider ni à le consoler : il trouva quelque adoucissement dans le souvenir de l'estime qui avait toujours entouré son père, et il pensait que cette bonne renommée serait pour lui-même une puissance. Ici encore il devait subir un mécompte : des intérêts lésés, de vieilles jalousies, cherchèrent à ternir le passé; on voulut voir des fautes sous les malheurs; et comme aux yeux de bien des gens un homme tombé a toujours tort, les mauvais bruits rencontrèrent des échos. Jacques s'aperçut bientôt que l'opinion publique n'était plus aussi favorable à son nom et à ses infortunes; il s'indigna de cette injustice; contre elle il s'arma de son orgueil de fils : ce que valait l'honneur de son père, il le savait, lui, et c'était assez pour le défendre contre les erreurs ou les méchancetés.

» En même temps qu'il avait à soutenir de telles luttes morales, il lui fallut en ouvrir d'autres pour faire face aux besoins de l'existence matérielle. Ses anciens compagnons n'étaient pas venus à son aide; il n'hésita point à compter sur plus de sympathie de la part d'hommes graves, de négociants qu'il avait vus en relations fréquentes et presque intimes avec son père : il reçut d'eux des paroles d'intérêt; mais quant à une assistance efficace, l'un prétextait des embarras d'argent, l'autre regrettait d'avoir tous ses capitaux engagés; celui-ci le détournait de la voie périlleuse du commerce, celui-là se permettait des allusions qui pouvaient ressembler à des railleries ou à des reproches.

» Jacques fut vivement affecté; mais le découragement ne le gagna point. Abandonné par ceux en qui son espoir s'était placé, il sentit que c'était en lui-même qu'il devait puiser ses premières ressources. Un matin, tandis qu'il pensait tristement au temps perdu, il reçut à la fois deux lettres bien différentes l'une de l'autre. La première venait de son oncle, vieillard obligeant, mais retiré du monde, et par conséquent peu en crédit auprès des puissants du jour : l'influence passe si vite en d'autres mains! Il lui annonçait qu'il avait échoué dans une démarche qu'il avait faite pour lui obtenir une place de douze cents francs; il exprimait des regrets, témoignait l'espérance de mieux réussir une autre fois, etc.; phrases qui ont pour but autant de décharger celui qui les écrit que de consoler celui à qui on les adresse. La seconde lettre lui était envoyée par M. Borlon, notaire de sa famille, qui le priait de venir le trouver le lendemain matin. Jacques serra en soupirant le billet de son oncle, et reçut sans émotion celui du notaire, car il commençait à ne plus attendre d'heureuses nouvelles.

» — Mon cher monsieur Jacques, lui dit M. Borlon dès qu'il fut entré dans l'étude, j'ai une proposition à vous faire. Elle vous surprendrait peut-être si vous ne connaissiez pas bien mes anciens rapports avec votre bon père, et si vous n'aviez pas eu occasion aussi de savoir tout l'intérêt que je vous porte. Vous vous souvenez sans doute d'avoir rencontré chez moi Mlle Hortense, jeune orpheline dont la tutelle m'avait été confiée; vous l'avez vue aussi dans plusieurs autres maisons; vous avez remarqué son esprit, sa grâce, sa simplicité, sa modestie : emporté par le tourbillon du monde, et plus disposé à rechercher les qualités brillantes que les qualités solides, vous n'avez pas fait longtemps attention à une personne qui, loin de chercher à produire de l'effet, s'est toujours effacée et n'a pu être appréciée que par des hommes plus sérieux que vous ne l'étiez alors. De quelques mots qui lui étaient échappés, j'avais cru pouvoir induire que vous aviez fait impression sur elle. Mais vous étiez un élégant fort répandu, fort à la mode, le fils unique de parents très-riches · aussi ses rêves, quand elle pensait à vous, n'avaient-ils pas la précision d'un désir, encore moins d'une espérance qu'elle s'avouât à elle-même. Au caractère que je lui connais, je ne crois pas que vos malheurs aient changé ses sentiments pour vous. Sa majorité m'a ôté mon pouvoir de tuteur; mais je suis persuadé qu'il ne me serait pas difficile de la décider à partager avec vous son petit revenu en vous donnant sa main. Si vous croyez qu'une aussi excellente personne puisse devenir pour vous une compagne qui vous rende du bonheur, je me charge de présenter votre demande, et j'oserais presque vous promettre le succès.

» Jacques, fortement ému, resta quelque temps sans pouvoir répondre : il comprenait à qui sa reconnaissance devait s'adresser; il éprouvait une sorte de confusion qui tenait du repentir; il s'accusait de n'avoir pas distingué Hortense de la foule des jeunes filles insignifiantes ou coquettes qui garnissent les salons. Enfin, quand il eut retrouvé du calme et de la voix, il dit à M. Borlon qu'il se sentait peu digne de l'honneur qu'il lui faisait; que sa situation lui interdisait de rechercher aucun établissement; mais que si Mlle Hortense consentait à excuser le passé et à supporter momentanément le fardeau de la mauvaise fortune, il serait heureux de lui consacrer toute son affection, et qu'il devrait à son bonheur l'énergie qui le sortirait des embarras de sa position.

» M. Borlon ayant réussi dans sa double mission, le mariage fut bientôt décidé et promptement conclu. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y eut point de fête et que la noce fut célébrée sans bruit : elle reçut des circonstances une sorte de solennité triste qui n'enlevait rien à la douceur des perspectives qu'une pareille journée ouvre sur l'avenir. Le jeune ménage s'établit dans un petit appartement de trois pièces meublées convenablement, c'est-à-dire avec une extrême simplicité. Grâce à un ordre parfait, à une économie bien entendue, les deux époux pouvaient vivre, sans luxe il est vrai, mais aussi sans ressentir les atteintes de la gêne : c'est beaucoup dans une grande ville. Les difficultés s'accrurent après la naissance d'un enfant; Jacques et Hortense s'aimaient tant qu'ils ne s'apercevaient pas de ce qui manquait à leur bien-être matériel. La tendresse que Jacques lisait dans les regards de sa femme, et les caresses de son fils au berceau, lui remplissaient le cœur

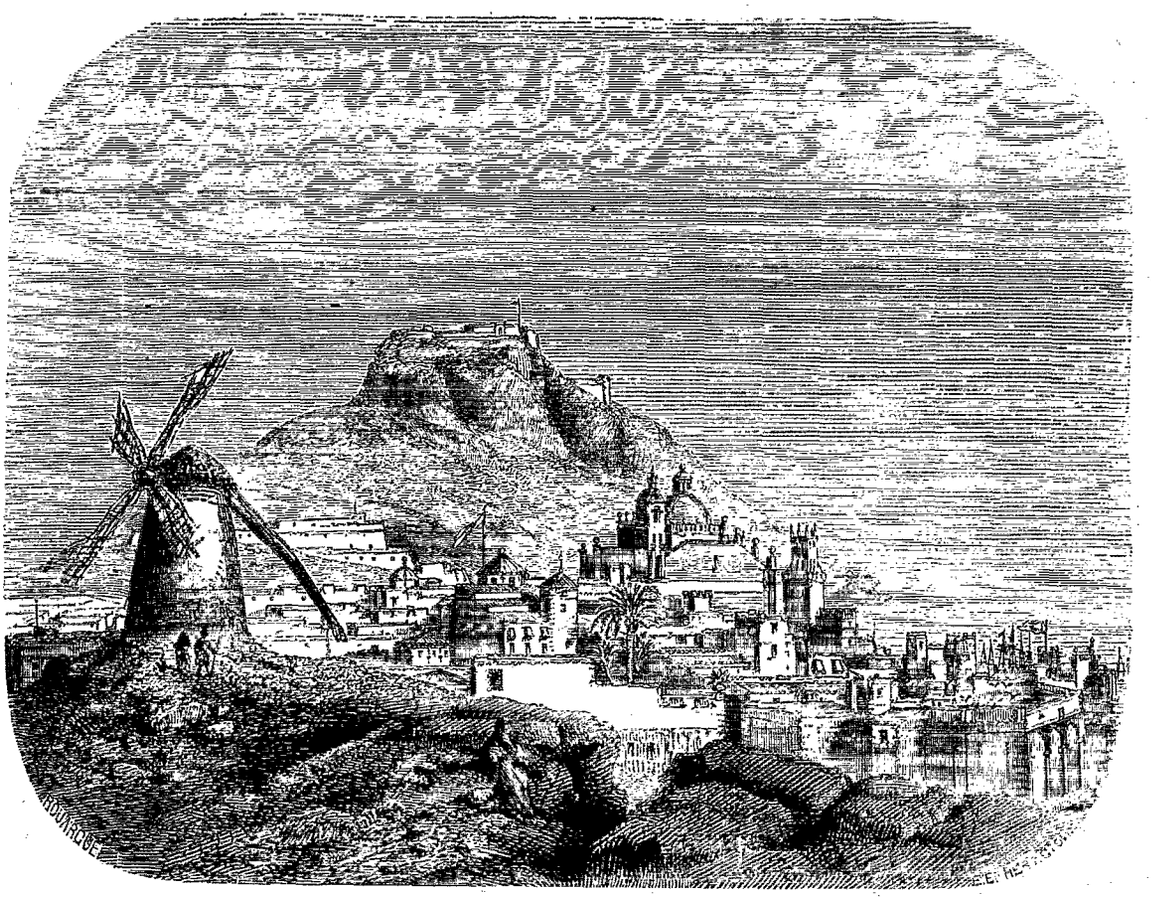
d'une émotion inexprimable. L'appui des amitiés lui avait manqué, ainsi que celui de l'opinion publique, et maintenant le sentiment de la famille lui offrait son délicieux soutien. »

La suite à une autre livraison.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

Suite. — Voy. p. 195.

A San-Felipe s'arrête la route carrossable : il fallait changer d'allure et de mode de transport. Je fis donc marché avec un muletier qui, moyennant un prix raisonnable, s'engagea à me fournir un cheval et à m'accompagner jusqu'à Alicante. Nous partîmes dès le lendemain. Je montais un petit cheval blanc de montagne, d'une force et d'une ardeur extraordinaires, toujours disposé à galoper, qui, après trois jours de marche assez fatigante, par un soleil dévorant, avait encore assez d'entrain de reste pour aller chercher querelle à tous les mulets qu'il rencontrait en chemin, et qui, si je l'eusse laissé faire, n'eut pas mieux demandé que de les mordre et d'entamer avec eux un combat à coups de pieds dont j'aurais fort bien pu recevoir les éclaboussures. Le voyage se fit sans incidents particuliers. Le premier jour, nous cheminâmes, en quittant San-Felipe, à travers un terrain assez tourmenté, dans un lit de ravins à sec tout peuplés de magnifiques lauriers roses. Le lendemain, après avoir déjeuné à Alcoy, petite ville fort industrieuse, où l'on compte de nombreuses fabriques de drap et de papier, nous arrivâmes sur un plateau qui domine cette contrée montagneuse, et où le sol, presque entièrement formé de craie, est tellement blanc, qu'en dépit de lunettes bleues dont j'avais eu soin de me munir, j'avais, le soir, les yeux tout rouges et tout gonflés de la fatigue produite par la réverbération des rayons du soleil sur cette terre presque aussi blanche que la neige.



Vue d'Alicante. — Dessin de Rouargue.

J'eus bientôt un spectacle vraiment singulier. La route, qui de Valence à Alicante n'est jamais très-éloignée de la mer, s'en rapproche tellement à quelques lieues de Xixona, qu'on l'aperçoit tout à coup à travers un des déchirements de la montagne. Cette mer, d'un bleu d'ardoise rendu encore plus foncé par le contraste de la blancheur des terrains, aperçue à travers une sorte de ravine creusée par la pluie dans des terrains argileux, présentait tellement l'aspect d'une surface solide, que je ne me résignai à croire que je voyais la Méditerranée que sur les affirmations réitérées de mon guide, et surtout par l'impossibilité de m'expliquer autrement en quoi pouvait consister cette vaste surface d'acier poli que j'avais devant moi ; mais il est certain qu'au temps des Mille et une nuits je ne me serais pas rendu si facilement.

La ville de Xixona, qui se trouve à peu de distance du lieu qui m'offrit ce singulier spectacle, est située comme un nid d'aigle au milieu de montagnes arides et tourmentées, dont la patience du génie valencien a su faire un jardin florissant. Partout aux environs l'industrieux paysan a réussi à soutenir et à faire courir sur le flanc de la montagne des eaux retenues dans un lit artificiel formé de pierres sèches et soigneusement gazonné. Aussi, partout où circulent ces canaux fertilisants, est-on ravi de voir, sur des pentes que l'homme a peine à gravir, pousser et fleurir

le caroubier, le figuier, l'abricotier, l'amandier surtout, principale richesse du pays, avec lequel les habitants fabriquent une sorte de nougat véritablement digne de sa renommée, et connu dans toute l'Espagne sous le nom de *turron* de Xixona.

De cette ville jusqu'à Alicante, la route suit une pente continue, et débouche enfin sur une vaste plaine dans l'angle de laquelle est située cette ville chère aux gourmets pour son vin si généreux et si doux. Après avoir congédié mon muletier et son petit cheval blanc, mon premier soin fut de me faire conduire à une maison de bains, afin de dissoudre par une immersion d'une grande heure toute la poussière coagulée dans ma barbe et mes cheveux pendant un voyage de trois jours, à travers des plateaux et des montagnes où le moindre souffle de vent soulevait des tourbillons de poussière.

Alicante est une assez jolie ville, animée par un commerce assez actif, et qui le serait bien davantage si des routes meilleures rendaient plus facile le transport des denrées de l'intérieur. Les bateaux à vapeur, alors récemment établis, et qui mettent ce port en relation, d'une part avec toute la côte sud jusqu'à Cadix, et de l'autre avec Barcelone, Port-Vendres et Marseille, avaient déjà exercé une heureuse influence; mais le manque de com-



Costume des femmes de Xixona et d'Alicante. — Dessin de Rouargue.

munications intérieures est le fléau et l'obstacle capital à tous les développements de la richesse indigène. Presque partout on en est encore au transport à dos de mule, mode qui gaspille en pure perte les neuf dixièmes environ de la force utile des animaux qu'on emploie. Aussi les chemins de fer, qui ont accompli dans toute l'Europe une si grande révolution économique, et dont on commence à peine à s'occuper en Espagne, sont-ils destinés à opérer dans ce pays, si favorisé de la nature et si négligé par les hommes, une transformation dont rien ne peut donner l'idée. Ce ne sera pas un changement du moins au plus, mais de rien à tout.

Du reste, n'ayant rien de particulièrement intéressant à étudier à Alicante, je n'y restai que le temps de prendre quelque repos et de faire mes dispositions pour aller à Carthagène par Orihuela et Murcie. D'après les conseils qui me furent donnés, je pris une espèce de voiture pour gagner cette dernière ville, où les occasions, m'assurait-on, ne pouvaient me manquer pour Carthagène.

La suite à une autre livraison.

LA FERME DE LA VALLÉE.

Suite. — Voy. p. 201.

Que faire? cette question me hantait le jour, me réveillait la nuit. Le monde m'amusait peu, mon oisiveté m'était à charge; j'en venais à regretter mon bureau et l'emploi forcé de mes journées, lorsqu'une visite de quelques jours aux environs de Paris fixa tout à coup mes incertitudes.

Mon ami le fabricant m'avait conduit chez un très-riche propriétaire avec lequel il était en relations. Je vis là une maison princière, un luxe éblouissant, un parc splendide, aux vues superbes habilement ménagées, des serres royales, enfin tout ce que peuvent donner des millions, merveilles admirées par les visiteurs, et qu'aux yeux de ceux qui les possèdent l'habitude flétrit si vite. La maîtresse de ce palais en faisait les honneurs avec affabilité et distinction. En visitant les appartements, le parc, les serres, partout j'eus lieu d'admirer l'ordre, le goût, la magnificence qui présidaient aux moindres détails. Enfin, après m'avoir fait parcourir, à ce qu'il me semblait, tout ce qu'il y avait à voir, notre aimable cicérone nous dirigea vers un joli chalet. « Je veux vous montrer mes favorites, nous dit-elle; je suis fière de leur beauté. »

Un escalier rustique s'ouvrait dans une galerie qui, à hauteur d'homme, faisait le tour de l'intérieur de l'étable, et d'où l'on pouvait surveiller de superbes vaches grises, café au lait, brunes, grivelées. Le plancher d'asphalte, incliné vers une rigole, se maintenait singulièrement propre et sec; mais je compris, à la disposition des canaux qui l'entouraient, que pas une goutte des liquides fécondants ne s'égarait; réunis par le large tuyau qui traversait la muraille, ils étaient portés au-dessous des fumiers. Pour examiner tout de plus près, j'étais descendu du corridor de surveillance avec la maîtresse du logis, qui se prêtait obligeamment à ma curiosité. Elle s'approcha familièrement des puissants animaux couchés sur leur litière dorée, où ils ruminaient en paix; et, pour nous faire mieux juger de leurs formes et de leur taille, elle les fit lever. Posant sa jolie petite main gantée sur une de ces larges croupes à reflets de velours : « Allons, la Brune, courage! » disait-elle; puis, quand la colossale bête commença à s'agiter, comprenant à demi, et se soulevant sur ses genoux repliés, notre hôtesse passa à une autre à beau manteau d'un gris foncé et comme argenté sur les bords; lui donnant de petites tapes affectueuses : « Debout, debout! Grisette, répétait-elle; c'est aujourd'hui que nous allons aux champs! Allons donc, pas de paresse!... Depuis dix ans, ajouta-t-elle, se retournant vers nous, cette bonne bête nous donne chaque jour vingt-huit pintes de lait, et elle porte maintenant son onzième veau. »

Le contraste qu'offrait l'élégante figure de cette belle dame toute couverte de dentelles et de soie avec les vaches colossales qu'elle chatouillait du bout de sa marquise richement frangée, ou qu'elle caressait de ses doigts délicats, me charmait; je voulus me faire valoir aux yeux de cette gracieuse personne, et, avec l'audacieuse ignorance d'un Parisien fier de prendre journellement dans les gazettes ses degrés en toute science, j'entremêlai de phrases sur l'agriculture les compliments que j'étais pressé de débiter; et, convaincu que des vaches aussi bien soignées devaient venir en droite ligne de Durham, je m'étendis sur la supériorité des races anglaises, que les concours de Poissy mettent toujours en avant.

La physionomie de la dame du logis conserva le même sourire bienveillant; mais elle fit un léger mouvement de tête, laissa tomber sur moi un regard de surprise, et je compris que je venais de faire quelque bévue. Répondant peu après à un interlocuteur moins novice, notre hôtesse avoua qu'elle préférait à toutes autres les vaches de Schwitz, et que les animaux issus des races croisées normande et schwitz lui semblaient présenter les plus belles formes et donner les meilleurs produits.

« La race de Durham, poursuivit-elle, est, avec sa petite charpente osseuse, une conquête pour un peuple qui ne mange que de la viande rôtie, et ne voit dans chaque animal que la quantité de rosbif que l'on en peut tirer. J'aurais grand'peine, pour mon compte, à regarder de cet unique point de vue les bonnes et fortes vaches laitières que nous avons fait venir de la Suisse. Si la chair des bœufs de Schwitz est moins savoureuse rôtie, elle est préférable pour le pot au feu. Peu importe, du reste, car nous n'achetons pas nos animaux pour les engraisser. Nos vaches ont des muscles développés, elles sont de belle taille, et surtout elles donnent un lait abondant, sain, riche, crémeux : c'est avec le lait des vaches de Schwitz que se fait le parmesan. Vous trouverez mes goûts trop rustiques, peut-être, ajouta-t-elle avec grâce; mais ma vacherie, ma laiterie, sont pour beaucoup dans mes occupations et mes plaisirs. J'aime à voir ces belles et bonnes bêtes diaprer la verte pelouse de leurs robes bigarrées, y paître en liberté tout le long du jour, et revenir le soir, nous rapportant des trésors de lait, de crème, de fromage et de beurre. »

Tout un tableau de jouissances pastorales se déroulait dans mon imagination en l'écoutant. Nous la suivîmes à la porcherie, où l'on arrivait presque au prodigieux résultat de rendre les cochons propres; puis vint la basse-cour, dans laquelle des volailles étrangères et indigènes caquetaient sur divers tons; enfin, à travers de petits sentiers tournoyant dans un taillis d'arbustes exotiques, notre gracieux conducteur nous fit passer sur une plate-forme plantée de hauts tilleuls d'où l'on dominait la route, et par delà, une belle et verte pelouse en pente, semée de bouquets d'arbres et entourée de bois.

Un bruit de pas lourds et précipités mêlés d'un son de clochettes attira nos yeux de ce côté, et, une barrière étant tout à coup baissée, une troupe de vaches (celles mêmes que nous venions de voir) s'élança dans la prairie. C'était une scène de tumulte : des bonds, des sauts, des mugissements de joie; ces masses énormes couraient avec une vélocité inouïe, gambadaient, s'élançaient dans l'air, et retombaient pour rebondir encore.

« C'est la première fois que les pauvres bêtes sortent de leur étable et revoient les champs, depuis que les foins sont fauchés, dit notre hôtesse; leur joie nous fait plaisir à tous. »

C'était, en effet, un spectacle attrayant. Petits et grands en venaient jouir. Tandis que le jeune pâtre s'essoufflait à courir après les plus folles génisses qui gagnaient les bois en mugissant de plaisir, des groupes d'enfants s'arrêtaient, à demi effrayés, riant, et reculant dès qu'un bond imprévu ramenait de leur côté quelqu'une de ces vaches colossales. Les domestiques, les jardiniers, les journaliers, avaient suspendu leurs occupations et regardaient, les uns par les fenêtres, les autres, embusqués dans les bouquets d'arbres, à travers les taillis. Tous prenaient leur part de la gaieté du troupeau, et moi, si peu au fait des plaisirs et des travaux de la campagne, je me sentais une sorte d'épanouissement intérieur.

Je passai tout le temps de mon séjour au château à questionner nos hôtes sur les travaux, les plaisirs plutôt, de leur splendide exploitation. Une fortune hors ligne leur permettait d'essayer les machines les plus nouvelles, les procédés les plus coûteux. Comme le possesseur de la lampe merveilleuse, il leur suffisait de vouloir; tous les obstacles disparaissaient devant le talisman de notre époque, l'or, et l'intelligent emploi d'immenses capitaux créait autour d'eux un véritable paradis terrestre que les produits du monde

entier venaient embellir. Cependant la reine de cette belle demeure nous avoua que ce n'était pas dans ses somptueux salons, dans ses magnifiques serres qu'elle se plaisait le plus : elle trouvait, nous dit-elle, ses plus doux amusements dans les travaux des champs qu'elle aimait à surveiller.

J'eus lieu de réfléchir beaucoup durant cette visite. Devenir un foyer de lumières pour les campagnes environnantes, un pourvoyeur de procédés utiles, une sentinelle avancée du progrès, n'est pas seulement le plaisir du riche propriétaire, c'est son devoir; c'est chez lui que doivent se trouver les meilleures races d'animaux domestiques, l'étalon, le bélier, le taureau qui les peuvent améliorer; à lui de perfectionner les races indigènes, à lui le soin d'essayer celles dont il serait avantageux de doter le pays. Il doit importer les instruments d'agriculture les plus utiles, favoriser et populariser les inventions les plus ingénieuses, éprouver les meilleurs rotations de culture. L'agriculture, comme toute autre science, n'avance qu'à l'aide de sacrifices de temps et d'argent que le riche seul peut faire. Le cours le plus instructif, le meilleur ouvrage d'enseignement pour les paysans qui l'environnent, c'est l'exemple qu'il donne, c'est la façon dont ses propriétés sont cultivées : « Fortune oblige, » enfin. Chaque avantage qu'un homme a sur les autres est un devoir de plus qu'il contracte envers eux. Accroître la prospérité de la terre qui m'est échue, me dis-je alors, instruire, aider les voisins que le hasard m'impose, voilà un noble but pour moi qui n'ai jamais eu que celui d'atteindre le bout de ma journée. Le riche tend à agrandir l'horizon de ses domaines; si ses idées et son cœur s'agrandissent à proportion, oh! que bénies soient ses richesses!

Je devais ces idées et beaucoup d'autres à des insomnies dont je cessai de me plaindre; mais ma fortune était bien peu de chose pour réaliser de si grands projets. Néanmoins, dans notre France, où la terre est si morcelée, j'étais, par rapport à mes voisins, un grand propriétaire; l'ambition qui venait de me naître au cœur eût demandé d'immenses capitaux, et j'en manquais; mais une résolution de fer et d'acier s'était emparée de mon âme, elle montait mes nerfs, stimulait mon énergie, aiguisait mon intelligence; je jouissais de sentir cette sorte d'exaltation de tout mon être, et, me mettant courageusement à l'œuvre, je vendis sans regret mes meubles, tous les objets de luxe dont je m'étais entouré à Paris, cédai le bail de mon brillant appartement, et n'emportai à Montoire que le dessin de la ferme à laquelle je voulais consacrer ma vie.

La suite à une prochaine livraison.

LE TÉLESCOPE

ENTRE LES MAINS D'UN AMATEUR.

Voy. p. 102.

Passons aux étoiles.

Ces soleils, placés à une distance immense, se présentent au télescope sous une dimension tellement petite qu'on a peine à leur reconnaître un diamètre appréciable, et en même temps leur lumière est affectée d'un tremblement continu qui, faisant successivement apparaître les diverses couleurs, la tranforme en un ruban coloré lorsque, par de petits coups frappés avec le doigt sur le tube de la lunette, on étend l'image de l'étoile en un rond continu de lumière. C'est là une des expériences qui étonnent le plus ceux qui ne sont pas familiers avec la théorie de la scintillation donnée par M. Arago. L'attention des astronomes et du public a été, dans ces dernières années, excitée au plus haut point par les étoiles désignées sous le nom d'étoiles doubles : tandis qu'à l'œil nu on ne distingue qu'une seule étoile, le télescope, en plusieurs cas, en fait distinguer deux excessivement voisines; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans plusieurs cas, la petite étoile tourne autour de la grande, et fait pour ainsi dire l'office d'une aiguille de montre indiquant le temps, les dates et les époques, avec une précision telle que la postérité jugera de l'année où l'observation aura été faite par la position de la petite étoile par rapport à la grande. Ainsi, par exemple, si cette année la petite étoile au méridien est au-dessus de la grande, dans quinze ans elle sera à côté de la grande et à droite, dans trente ans la petite sera au-dessous de la grande, dans quarante-cinq ans elle sera à côté et à gauche, et enfin, au bout de soixante ans, elle sera revenue au-dessus de la grande. Voilà donc un cadran dont l'aiguille marquera des périodes de soixante ans. D'autres étoiles doubles font un tour de cadran en cent ans, en deux cent cinquante ans, et enfin en douze siècles.

La chronologie des âges futurs se trouve donc ainsi bien autrement assurée que par les ères de Nabonassar, d'Alexandre le Grand, ou par l'ère vulgaire dont l'origine part de la naissance du Christ, avec ou sans la réforme grégorienne. Les couleurs des étoiles offrent aussi de curieuses observations aux amateurs. Ainsi la troisième étoile d'Andromède présente, à côté de la grande étoile, une petite étoile d'un bleu verdâtre très-intense. Il en est de même de l'étoile *epsilon* dans le Bouvier. D'autres petites étoiles isolées, par exemple celle qui est voisine de la première étoile de la Coupe, sont d'un rouge foncé, et ont été désignées avec justesse par l'expression de *gouttes de sang*. Lorsque deux étoiles voisines sont de couleurs très-opposées, il en résulte pour les planètes qu'elles illuminent des jours de teinte bleue, rouge, jaune, verte, qui se succèdent suivant que tel ou tel soleil se trouve sur l'horizon. Nous n'avons guère l'idée sur la terre de ces jours à plusieurs soleils, que d'autres planètes voient se succéder tour à tour en changeant de couleur avec chaque soleil, et l'aurore de notre soleil blanc ne ressemble guère aux aurores des soleils colorés qui doivent précéder le lever de ces soleils multiples.

De grands changements ont lieu dans la lumière de ces soleils étrangers au nôtre : ainsi l'étoile la plus brillante du ciel, Sirius, qui, pour toute l'antiquité, et même pour une partie du moyen âge, a été rouge, est maintenant du blanc le plus pur. En 1572, une étoile de première grandeur, la *Pèlerine,* apparut dans la constellation de Cassiopée, et s'est éteinte au bout de quelques mois. En admettant une pareille catastrophe pour notre soleil, M. de Humboldt a examiné les terribles conséquences qui en résulteraient pour la terre et pour ses habitants qui seraient anéantis presque en totalité. Dans nos climats européens, le passage de l'été à l'hiver suspend ou anéantit la vie dans les trois quarts des espèces animales. Que serait-ce donc si le soleil disparaissait complétement pour plusieurs années, ou pour plusieurs siècles?

Si des étoiles isolées on passe aux groupes d'étoiles, le spectacle change, et les bornes de l'univers se reculent à l'infini. L'ensemble de tous les soleils dont le nôtre fait partie nous offre un groupe détaché bien connu sous le nom de *Voie lactée,* dans lequel Herschel a compté plusieurs millions de soleils individuels. Cet ensemble, cette Voie lactée, cette île de soleils, isolée dans le monde des cieux, n'est pourtant pas la seule. Les deux Herschel, père et fils, ont catalogué plus de 4 000 de ces voies lactées; et, suivant une estime très-probable, la lumière, qui ferait huit fois le tour de la terre en une seconde de temps, met au moins un million d'années, c'est-à-dire dix mille siècles, à nous arriver des confins *perceptibles* de l'univers. Mais toutes ces observations exigent les instruments les plus

puissants et une série de plusieurs siècles pour devenir sensibles. L'amateur, pourvu d'un de nos petits télescopes, se bornera à contempler les amas d'étoiles qui, sous le nom de *nébuleuses*, peuplent le ciel par centaines. Les amas d'étoiles d'Andromède, de Persée et du Serpentaire font réellement spectacle en ce genre. On peut se figurer un amas de grains de blé qui seraient tout à coup transformés en autant de vers luisants. La nébuleuse d'Orion est encore plus brillante.

En reculant les bornes de l'univers jusqu'à des distances bien plus accessibles au calcul qu'à la conception ordinaire, notre terre, déjà si petite par rapport au soleil et à la Voie lactée, n'est pas même un grain de poussière dans ce vaste ensemble. Il ne resterait donc rien à l'homme au-dessus du néant, si l'on ne mettait pas en ligne de compte la pensée, l'observation et la science, qui, d'un point isolé de l'univers, ont permis à l'intelligence humaine de mesurer ces infinis matériels qui écrasent autant l'homme physique qu'ils rehaussent l'homme moral.

LE PORTIER DE CROMWELL.



Daniel, portier d'Olivier Cromwell. — D'après une estampe du temps.

Tout homme placé par les vicissitudes politiques au sommet de la hiérarchie sociale, est aussitôt imité par une foule d'esprits vulgaires qui n'ont point la force de se tracer à eux-mêmes un plan de conduite, de se constituer et de se conserver une individualité propre. S'il a des vertus éminentes, son exemple élève le caractère public : on s'efforce, on s'honore de lui ressembler. Par malheur, il en est de même de ses travers, de ses défauts, de ses vices; peut-être même le penchant à le prendre pour modèle par ses mauvais côtés est-il le plus entraînant et le plus général. Ce sont d'abord ceux qui entourent immédiatement le chef de l'État que l'on voit le plus empressés à dépouiller leur personnalité pour lui emprunter la sienne : ils le copient dans ses opinions, son langage, son attitude, ses gestes, et même dans ce qu'on pourrait appeler ses manies et ses tics; et ce ne sont pas seulement les courtisans qui singent ainsi le maître : on retrouve le même ridicule dans les valets, et, si l'on y regarde de près, jusque dans la loge du portier. Ce pauvre Daniel, dont nous donnons le portrait, était arrivé à une imitation si servile et si exagérée du langage mystique et de la physionomie sombre de Cromwell, dont il gardait la porte, qu'il en devint fou : il haranguait les passants, il prêchait, il prophétisait; ses excentricités obligèrent à l'enfermer dans l'hospice de Bedlam. Son exaltation cependant lui avait fait des prosélytes qui le regardaient comme un véritable saint et un prophète. On a prétendu qu'il avait prédit des événements remarquables, entre autres le grand incendie de Londres. Il n'était pas rare de voir un grand nombre de gens, assis, pendant plusieurs heures, sous ses fenêtres, dans l'attitude de la piété la plus fervente, attendant qu'il parût et qu'il fît un sermon. Ce qu'il disait n'avait guère de sens; ses auditeurs ne l'en admiraient pas moins pour cela; on pourrait dire : « au contraire! » Un jour Charles Leslie s'approcha du groupe des fidèles et se hasarda à demander à une vieille femme « quel profit elle espérait tirer des discours d'un fou. » La vieille femme le regarda de travers avec indignation et se contenta de répondre : « Festus disait aussi que Paul était fou! »

MALADIE DU RAISIN AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Durant l'automne de l'année 1540, on récolta à Alberschwil, non loin de Landau, deux grappes de raisin dont les grains laissaient échapper une longue barbe végétale. Lycosthènes, qui l'a figurée, ne nous déclare pas malheureusement quelle en était la nature. On les offrit d'abord à Louis, duc de Bavière, et elles furent ensuite envoyées en présent, par le roi Ferdinand et par les princes de l'Empire, aux comices de Spire, étant considérées comme une sorte de miracle; là, Henri Vogther, peintre célèbre, en fit un dessin d'après nature.

PEUPLES ICHTHYOPHAGES ET CRÉOPHAGES.

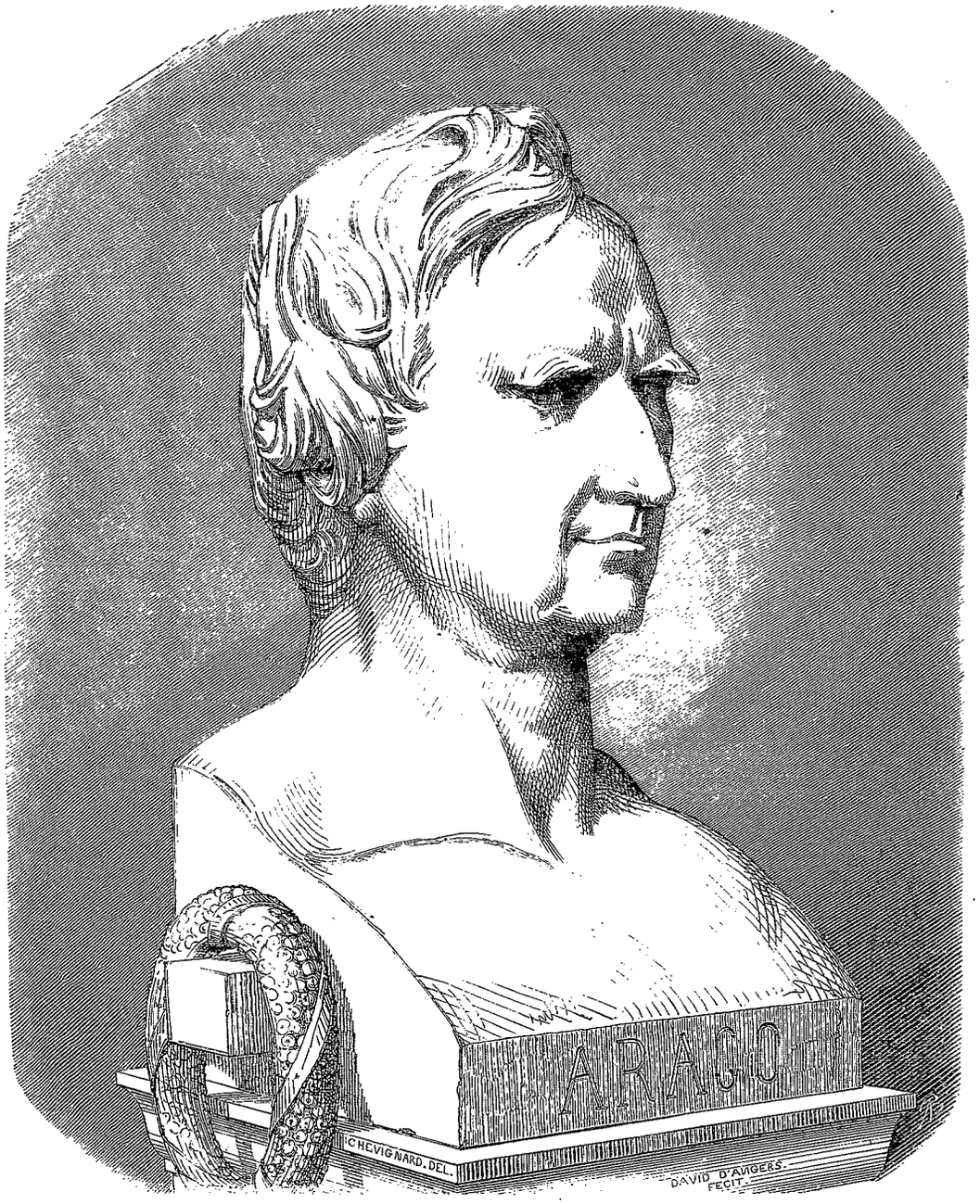
Les Esquimaux, les Fuégiens et, plus rarement, les Hottentots, mangent les chairs crues avec une gloutonnerie toute bestiale. Les poissons et les phoques sont la base de la nourriture de ces peuples grossiers.

Un Esquimau mange autant que dix Européens, et il digère beaucoup plus vite. Le Fuégien dévore tout ce qu'il trouve, les poissons pourris, les grands mollusques et les poulpes en pleine décomposition. L'Australien mange les reptiles crus, et s'il les présente au feu, c'est uniquement pour les débarrasser de leur peau. Ces déviations singulières aux usages habituels de la civilisation indiquent que ces nations sont tombées au dernier degré de l'abrutissement. Il est bien difficile de ne pas croire à quelque modification de l'organisation, en voyant un Esquimau charger son estomac de dix kilogrammes de saumon cru, qui, étant cuits, suffisaient au repas de dix robustes matelots anglais (1). Encore faut-il noter que l'homme polaire était prêt à recommencer bien plus tôt que l'Européen. Ces particularités fournissent des arguments puissants en faveur des naturalistes qui soutiennent la pluralité des espèces dans le genre Homme.

Aux personnes qui objecteront que les Esquimaux mangent des chairs parce qu'ils ne peuvent manger autre chose, les végétaux ne croissant pas au milieu des glaces des pôles, on pourra répondre : Pourquoi y vivent-ils? qui les y a conduits et pourquoi y restent-ils? Se sont-ils façonnés au climat, ou bien ont-ils été faits pour lui (2)?

(1) Second voyage du capitaine Ross.
(2) Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux.*

FRANÇOIS ARAGO.



François Arago. — Dessin de Chevignard, d'après un buste de David d'Angers.

Je naquis, dit François Arago (1), le 26 février 1786, dans la commune d'Estagel, ancienne province du Roussillon (département des Pyrénées-Orientales). Mon père, licencié en droit, avait de petites propriétés en terres arables, en vignes et en champs d'oliviers, dont le revenu faisait vivre sa nombreuse famille.

Mes parents m'envoyèrent à l'école primaire d'Estagel, où j'appris de bonne heure à lire et à écrire. Je recevais en outre, dans la maison paternelle, des leçons particulières de musique vocale. Je n'étais, du reste, ni plus ni moins avancé que les autres enfants de mon âge. Je n'entre dans ces détails que pour montrer à quel point se sont trompés ceux qui ont imprimé qu'à l'âge de quatorze à quinze ans, je n'avais pas encore appris à lire.

Estagel était une étape pour une portion des troupes qui, venant de l'intérieur, allaient à Perpignan ou se rendaient directement à l'armée des Pyrénées. La maison de mes parents se trouvait donc presque constamment remplie d'officiers et de soldats. Ceci, joint à la vive irritation qu'avait fait naître en moi l'invasion espagnole, m'avait inspiré des goûts militaires si décidés, que ma famille était obligée de me faire surveiller de près pour empêcher que je ne me mêlasse furtivement aux soldats qui partaient d'Estagel. Il arriva souvent qu'on m'atteignit à une lieue du village, faisant déjà route avec les troupes.

(1) *Histoire de ma jeunesse*, œuvre posthume. Tome Ier des *Œuvres de François Arago*, publiées sous la direction de M. J.-A. Barral, chez Gide et Baudry. Paris, 1854.

Mon père étant allé résider à Perpignan, comme trésorier de la monnaie, toute la famille quitta Estagel pour l'y suivre. Je fus alors placé comme externe au collége communal de la ville, où je m'occupai presque exclusivement d'études littéraires. Nos auteurs classiques étaient devenus l'objet de mes lectures de prédilection. Mais la direction de mes idées changea tout à coup, par une circonstance singulière que je vais rapporter.

En me promenant un jour sur le rempart de la ville, je vis un officier du génie qui y faisait exécuter des réparations. Cet officier, M. Cressac, était très-jeune; j'eus la hardiesse de m'en approcher et de lui demander comment il était arrivé si promptement à porter l'épaulette.

— Je sors de l'École polytechnique, répondit-il.

— Qu'est-ce que cette école-là?

— C'est une école où l'on entre par examen.

— Exige-t-on beaucoup des candidats?

— Vous le verrez dans le programme que le gouvernement envoie tous les ans à l'administration départementale; vous le trouverez d'ailleurs dans les numéros du journal de l'École, qui existe à la bibliothèque de l'École centrale.

Je courus sur-le-champ à cette bibliothèque; et c'est là que, pour la première fois, je lus le programme des connaissances exigées des candidats.

A partir de ce moment, j'abandonnai les classes de l'école centrale, où l'on m'enseignait à admirer Corneille, Racine, la Fontaine, Molière, pour ne plus fréquenter que le cours de mathématiques. Ce cours était confié à un ancien ecclésiastique, l'abbé Verdier, homme fort respectable, mais dont les connaissances n'allaient pas au delà du cours élémentaire de la Caille. Je vis d'un coup d'œil que les leçons de M. Verdier ne suffiraient pas pour assurer mon admission à l'École polytechnique; je me décidai alors à étudier moi-même les ouvrages les plus nouveaux, que je fis venir de Paris. C'étaient ceux de Legendre, de Lacroix et de Garnier. En parcourant ces ouvrages, je rencontrai souvent des difficultés qui épuisaient mes forces. Heureusement, chose étrange et peut-être sans exemple dans tout le reste de la France, il y avait à Estagel un propriétaire, M. Raynal, qui faisait ses délassements de l'étude des mathématiques transcendantes. C'était dans sa cuisine, en donnant ses ordres à de nombreux domestiques pour les travaux du lendemain, que M. Raynal lisait avec fruit l'*Architecture hydraulique* de Prony, la *Mécanique analytique* et la *Mécanique céleste*. Cet excellent homme me donna souvent des conseils utiles; mais, je dois le dire, mon véritable maître, je le trouvai dans une couverture du Traité d'algèbre de M. Garnier. Cette couverture se composait d'une feuille imprimée sur laquelle était collé extérieurement du papier bleu. La lecture de la page non recouverte me fit naître l'envie de connaître ce que me cachait le papier bleu. J'enlevai ce papier avec soin, après l'avoir humecté, et je pus lire dessous ce conseil donné par d'Alembert à un jeune homme qui lui faisait part des difficultés qu'il rencontrait dans ses études : « Allez, Monsieur, allez, et la foi vous viendra. »

Ce fut pour moi un trait de lumière : au lieu de m'obstiner à comprendre du premier coup les propositions qui se présentaient à moi, j'admettais provisoirement leur vérité, je passais outre, et j'étais tout surpris, le lendemain, de comprendre parfaitement ce qui, la veille, me paraissait entouré d'épais nuages.

Je m'étais ainsi rendu maître, en un an et demi, de toutes les matières contenues dans le programme d'admission, et j'allai à Montpellier pour subir l'examen. J'avais alors seize ans. M. Monge le jeune, examinateur, fut retenu à Toulouse par une indisposition, et écrivit aux candidats réunis à Montpellier qu'il les examinerait à Paris. J'étais moi-même trop indisposé pour entreprendre ce long voyage, et je rentrai à Perpignan.

Là, je prêtai l'oreille, un moment, aux sollicitations de ma famille, qui tenait à me faire renoncer aux carrières que l'École polytechnique alimentait. Mais bientôt mon goût pour les études mathématiques l'emporta; j'augmentai ma bibliothèque de l'*Instruction à l'analyse infinitésimale* d'Euler, de la *Résolution des équations numériques*, de la *Théorie des fonctions analytiques* et de la *Mécanique analytique* de Lagrange, enfin de la *Mécanique céleste* de Laplace. Je me livrai à l'étude de ces ouvrages avec une grande ardeur. Le journal de l'École renfermant des travaux tels que le Mémoire de M. Poisson sur l'élimination, je me figurais que tous les élèves étaient de la même force que ce géomètre, et qu'il fallait s'élever jusqu'à sa hauteur pour réussir.

A partir de ce moment, je me préparai à la carrière d'artilleur, point de mire de mon ambition; et comme j'avais entendu dire qu'un officier devait savoir la musique, faire des armes et danser, je consacrai les premières heures de chaque journée à la culture de ces trois arts d'agrément.

Le reste du temps, on me voyait me promenant dans les fossés de la citadelle de Perpignan, et cherchant, par des transitions plus ou moins forcées, à passer d'une question à l'autre, de manière à être assuré de pouvoir montrer à l'examinateur jusqu'où mes études s'étaient étendues.

Le moment de l'examen arriva enfin, et je me rendis à Toulouse, en compagnie d'un candidat qui avait étudié au collége communal. C'était la première fois que des élèves venant de Perpignan se présentaient au concours. Mon camarade, intimidé, échoua complétement. Lorsque, après lui, je me rendis au tableau, il s'établit entre M. Monge, l'examinateur, et moi, la conversation la plus étrange :

— Si vous devez répondre comme votre camarade, il est inutile que je vous interroge.

— Monsieur, mon camarade en sait plus qu'il ne l'a montré; j'espère être plus heureux que lui; mais ce que vous venez de me dire pourrait bien m'intimider et me priver de tous mes moyens.

— La timidité est toujours l'excuse des ignorants; c'est pour vous éviter la honte d'un échec que je vous fais la proposition de ne pas vous examiner.

— Je ne connais pas de honte plus grande que celle que vous m'infligez en ce moment. Veuillez m'interroger, c'est votre devoir.

— Vous le prenez de bien haut, Monsieur! Nous allons voir tout à l'heure si cette fierté est légitime.

— Allez, Monsieur, je vous attends!

M. Monge m'adressa alors une question de géométrie à laquelle je répondis de manière à affaiblir ses préventions. De là, il passa à une question d'algèbre, à la résolution d'une équation numérique. Je savais l'ouvrage de Lagrange sur le bout du doigt; j'analysai toutes les méthodes connues en en développant les avantages et les défauts : méthode de Newton, méthode des séries récurrentes, méthode des cascades, méthode des fractions continues, tout fut passé en revue; la réponse avait duré une heure entière. Monge, revenu alors à des sentiments d'une grande bienveillance, me dit :

— Je pourrais, dès ce moment, considérer l'examen comme terminé : je veux cependant, pour mon plaisir, vous adresser encore deux questions. Quelles sont les relations d'une ligne courbe et de la ligne droite qui lui est tangente?

Je regardai la question comme un cas particulier de la théorie des osculations, que j'avais étudiée dans le *Traité des fonctions analytiques* de Lagrange.

— Enfin, me dit l'examinateur, comment déterminez-vous la tension des divers cordons dont se compose une machine funiculaire?

Je traitai ce problème suivant la méthode exposée dans la *Mécanique analytique*. On voit que Lagrange avait fait tous les frais de mon examen.

J'étais depuis deux heures et quart au tableau; M. Monge, passant d'une extrémité à l'autre, se leva, vint m'embrasser, et déclara solennellement que j'occuperais le premier rang sur sa liste. Le dirai-je? pendant l'examen de mon camarade, j'avais entendu les candidats toulousains débiter des sarcasmes très-peu aimables pour les élèves de Perpignan: c'est surtout à titre de réparation pour ma ville que la démarche de M. Monge et sa déclaration me transportèrent de joie.

Venu à l'École polytechnique à la fin de 1803, je fus placé dans la brigade excessivement bruyante des Gascons et des Bretons. J'aurais voulu étudier à fond la physique et la chimie, dont je ne connaissais pas même les premiers rudiments; mais c'est tout au plus si les allures de mes camarades m'en laissaient le temps. Quant à l'analyse, j'avais appris, avant d'entrer à l'École, beaucoup au delà de ce qu'on exige pour en sortir.

Au commencement de la deuxième année, je fus nommé chef de brigade. Hachette avait été professeur d'hydrographie à Collioure; ses amis du Roussillon me recommandèrent à lui; il m'accueillit avec beaucoup de bonté et me donna même une chambre dans son appartement. C'est là que j'eus le plaisir de faire la connaissance de Poisson, qui demeurait à côté. Tous les soirs, le grand géomètre entrait dans ma chambre, et nous passions des heures entières à nous entretenir de politique et de mathématiques, ce qui n'est pas précisément la même chose.

Vers cette époque, M. Méchain, qui avait été envoyé en Espagne pour prolonger la méridienne jusqu'à Formentera, mourut à Castellon de la Plana. Son fils, secrétaire de l'Observatoire, donna incontinent sa démission. Poisson m'offrit cette place; je résistai à sa première ouverture: je ne voulais pas renoncer à la carrière militaire, objet de toutes mes prédilections, et dans laquelle j'étais d'ailleurs assuré de la protection du maréchal Lannes, ami de mon père. J'acceptai toutefois, à titre d'essai, après une visite que je fis à M. de Laplace, en compagnie de M. Poisson, la position qu'on m'offrait à l'Observatoire, avec la condition expresse que je pourrais rentrer dans l'artillerie si ça me convenait. C'est par ce motif que mon nom resta inscrit sur la liste des élèves de l'École: j'étais seulement détaché à l'Observatoire pour un service spécial.

J'entrai donc dans cet établissement sur la désignation de Poisson, mon ami, et par l'intervention de Laplace. Celui-ci me combla de prévenances. J'étais heureux et fier quand je dînais dans la rue de Tournon chez le grand géomètre.

A peine entré à l'Observatoire, je devins le collaborateur de M. Biot dans des recherches sur la réfraction des gaz, jadis commencées par Borda.

Durant ce travail, nous nous entretînmes souvent, le célèbre académicien et moi, de l'intérêt qu'il y aurait à reprendre en Espagne la mesure interrompue par la mort de Méchain. Nous soumîmes notre projet à Laplace, qui l'accueillit avec ardeur, fit faire les fonds nécessaires, et le gouvernement nous confia, à tous deux, cette mission importante.

Nous partîmes de Paris, M. Biot et moi, et le commissaire espagnol Rodriguez, au commencement de 1806. Nous visitâmes, chemin faisant, les stations indiquées par Méchain; nous fîmes à la triangulation projetée quelques modifications importantes, et nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre.

Une direction inexacte donnée aux réverbères établis à Iviza, sur la montagne Campvey, rendit les observations faites sur le continent extrêmement difficiles. La lumière du signal de Campvey se voyait très-rarement, et je fus, pendant six mois, au *Desierto de las Palmas*, sans l'apercevoir, tandis que plus tard la lumière établie au Desierto, mais bien dirigée, se voyait, tous les soirs, de Campvey. On concevra facilement quel ennui devait éprouver un astronome actif et jeune, confiné sur un pic élevé, n'ayant pour promenade qu'un espace d'une vingtaine de mètres carrés, et pour distraction que la conversation de deux chartreux dont le couvent était situé au pied de la montagne, et qui venaient en cachette enfreindre la règle de leur ordre.

Au moment où j'écris ces lignes, vieux et infirme, avec des jambes qui peuvent à peine me soutenir, ma pensée se reporte involontairement sur cette époque de ma vie où, jeune et vigoureux, je résistais aux plus grandes fatigues et marchais jour et nuit dans les contrées montagneuses qui séparent les royaumes de Valence et de Catalogne du royaume d'Aragon, pour aller rétablir nos signaux géodésiques que les ouragans avaient renversés.

La suite à une autre livraison.

FÉLIX.

— Arrivez! arrivez tous! s'écriaient dix voix d'écoliers. Un panier avec une lettre! Eh! c'est pour *le Glorieux!*... Ici, Glorieux. Cela doit être de ta tante la première présidente. Vois tout de suite l'état de sa santé... et de son panier.

L'écolier que ses camarades venaient de désigner ainsi par le sobriquet qu'il devait à son humeur superbe, était accouru; il avait ouvert le billet, et s'était mis à le lire à demi-voix:

« Mon cher Félix... »

— On l'appelle Félix! interrompit un des auditeurs, surnommé *le Philosophe* à cause de son pédantisme raisonneur; bon signe! C'est preuve qu'on est content de lui et qu'on lui fait parvenir quelque chose de choisi.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
(Heureux qui peut connaître l'origine des choses.)

— Silence, le Philosophe! interrompit tout le monde.

Et le Glorieux reprit:

« Mon cher Félix,

» Comme le chef de votre pension nous a appris qu'il était » satisfait de votre conduite et de votre travail, nous vous » envoyons votre part des primeurs de notre jardin des Fau» chères. Continuez à mériter les mêmes éloges, et nous » continuerons les mêmes encouragements. »

— Bravo! crièrent les écoliers. Voilà une tante digne d'être adorée! Voyez quelle panerée d'encouragements! Vite! vite! le Glorieux, coupe la ficelle. Voilà mon couteau. Enlève la paille. Voyez: des pêches, des poires, des cerises... Tu en as trop pour toi tout seul, Félix; il faut être bon camarade; tu sais que nous sommes tous tes *copains:* tu vas partager, pas vrai? Égalité, fraternité!

Et la bande d'enfants entourait l'heureux propriétaire du panier, avec des éclats de rire, des battements de mains, des cajoleries; on eût dit une troupe d'amis dévoués autour d'un condisciple devenu premier ministre.

Quant au Glorieux, qui maintenant s'appelait Félix, il avait compris son importance: il écartait d'un geste majestueux les solliciteurs, il voulait écouter à loisir leurs de-

mandes, jouir de leurs flatteries, consulter ses préférences, faire de la faveur; il se sentait roi, et il en avait déjà toutes les fantaisies :

— A toi, *l'Alcibiade,* disait-il en présentant un abricot au dandy du pensionnat. Hé! *l'Enflé,* voici une pomme aussi ronde que tes joues. Tiens, une poire, mon pauvre *Jocrisse :* rappelle-toi seulement de ne pas manger la queue. Où est le Philosophe. Ah! Philosophe! attrappe ce raisin.

Et la grappe, qui était venue frapper l'écolier au milieu du visage, s'égrenait, aux grands éclats de rire de ses camarades; mais il l'avait relevée gravement, et, après l'avoir essuyée, s'était mis à la manger en murmurant le vers d'Horace :

— Impavidum ferient ruinæ.
(Les débris l'atteignent sans l'épouvanter.)

Le Glorieux poursuivit sa distribution, en continuant à entremêler ses largesses hautaines de quolibets ou de railleries; mais on supportait tout gaiement, on applaudissait à chacun de ses mots.

— Date lilia ! (Semez les fleurs!)

criait le Philosophe, ses mains quêteuses étendues vers l'opulent distributeur.



Prospérité. — Composition et dessin de Karl Girardet.

Et celui-ci ayant répondu en lui lançant un nouveau fruit qui l'atteignit à la poitrine, l'incorrigible latiniste murmura les sublimes paroles de la femme de Pétus, lorsqu'après s'être frappée, elle tend le poignard à son mari :

— Pete, non dolet. (Petus, cela ne fait point de mal.)

Ce fut seulement quand on aperçut le fond du panier que l'affluence commença à diminuer. Les plus indépendants déclarèrent alors que le Glorieux était un impertinent, et se retirèrent les poches pleines de ses cadeaux, mais dégagés de reconnaissance; les moins favorisés les suivirent, en criant que c'était un mauvais camarade; les fidèles, c'est-à-dire ceux qui ne voulaient rien perdre, demeurèrent jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, et le Philosophe retourna alors le panier, en répétant solennellement :

— Finis coronat opus. (La fin couronne l'ouvrage.)

Dès ce moment, Félix, redevenu *le Glorieux* pour tout le monde, dut expier ses vanités et ses insolences. Chacun oublia ce qu'il avait reçu pour se rappeler seulement la manière dont il avait donné. « Le sucre qu'on vous a jeté avec une injure laisse entre les lèvres un goût amer, » dit un proverbe chinois. On ne sut point gré à l'enfant de présents qu'il avait fallu acheter par des humiliations; sa générosité avait été payée en patience; on se trouvait quitte.

Le Glorieux ressentit vivement ce qu'il appelait l'ingratitude de ses camarades; il jura bien haut de ne plus s'y laisser reprendre et de garder pour lui seul les prochains envois de sa tante la première présidente. On ne lui répondit que par des huées; et comme, furieux, il menaçait du poing tout le monde, le Philosophe se mit à entonner sur l'air de *la Marseillaise* le premier vers de *l'Iliade:*

— Mênin aeide, Thea, Pêlêiadeô Achillêos.
(Muse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée.)

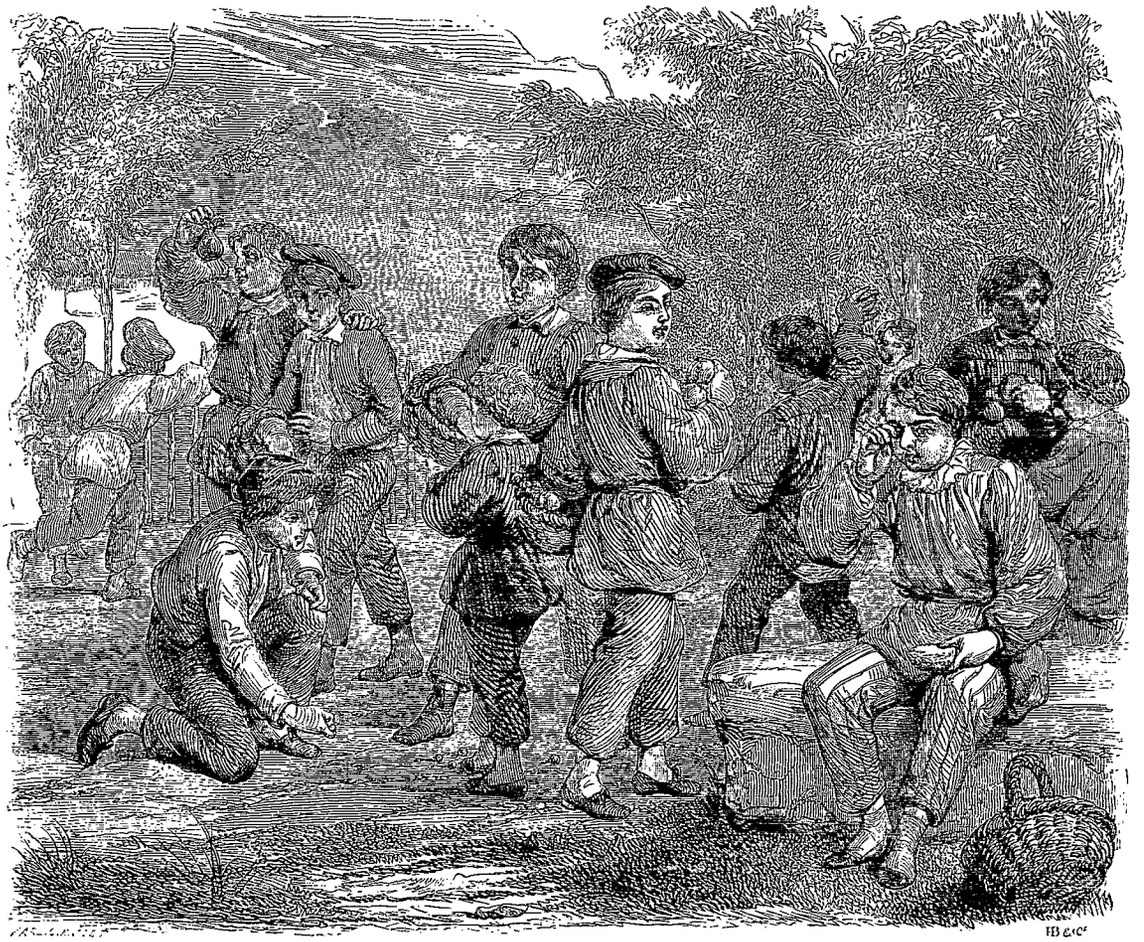
Cependant huit jours s'étaient écoulés. Au moment où les écoliers descendaient à la récréation, un nouveau panier et une nouvelle lettre furent apportés. Le Glorieux s'élança sur la lettre : elle était bien à son adresse. Triomphant, il brisa le cachet, et lut à haute voix :

« Monsieur,

» Le panier de fruits qui vous était destiné venait d'être » achevé quand nous avons reçu le bulletin qui fait connaître » les plaintes de vos maîtres, également mécontents de votre » travail et de votre caractère. Nous vous avertissons, en » conséquence, que ce panier, au lieu de vous être remis, » sera offert de notre part à vos condisciples, qui se le dis- » tribueront, sans vous comprendre dans le partage. »

Une acclamation générale accueillit cette lecture; le panier, saisi comme un butin inattendu, fut emporté au bout du jardin, où l'on eut recours au suffrage universel pour l'élection de deux commissaires chargés de procéder à la division par tête.

Quelques camarades des plus généreux se retournèrent bien avec un mouvement de compassion vers le Glorieux, qui s'était assis sur un banc, pleurant de colère, et proposaient tout bas de lui réserver son lot; mais d'autres rappelèrent les termes de la lettre, qui étaient positifs. La



Adversité. — Composition et dessin de Karl Girardet.

première présidente voulait donner une leçon à son neveu, et ce n'était point à eux de contrecarrer les intentions d'une dame aussi respectable : les donataires devaient accomplir les conditions imposées par les donateurs. Il fut donc décidé qu'on s'en tiendrait au texte.

— Au fait, ajouta le Philosophe, qui ne savait point résister au plaisir d'une plaisanterie latine, le Glorieux est là-bas, comme le Tityre de Virgile,

. . . . . Recubans sub tegmine fagi.
(Couché à l'ombre, sous un hêtre.)

Et rien ne l'empêche, lui aussi, de faire entendre *un air champêtre sur des tuyaux d'avoine :*

Sylvestrem tenui musam meditaris avenâ.

Les écoliers répondirent par des éclats de rire, et la distribution fut faite avec une équité rigoureuse.

Cependant, quand chacun se fut retiré avec sa part, en jetant au Glorieux un regard d'indifférence ou de moquerie, le Philosophe, resté seul, eut un remords. Il s'approcha lentement du pauvre abandonné, et, lui mettant une main sur l'épaule :

— Eh bien, lui dit-il à demi-voix, toi qui fais si peu de cas des poëtes latins, voilà pourtant que tu commentes Ovide.

— Ah! viens-tu pour te moquer de moi? s'écria le Glorieux en fermant les poings.

— Nullement, reprit le latiniste; mais rappelle-toi les faits. Tant que tu as été *Félix* pour ta tante, elle t'a envoyé ses plus beaux fruits, et on t'a fait la cour; aujourd'hui tu es *Monsieur,* elle ne t'envoie rien, et on t'abandonne; ce qui prouve la vérité de ces beaux vers :

Donec eris *felix,* multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

(Tant que tu seras *felix* [heureux], tu compteras beaucoup d'amis;
Si un nuage passe dans ton ciel, tu resteras seul.)

Le Glorieux haussa les épaules.

— C'est bon, dit-il avec humeur; je n'ai pas besoin de tes calembours latins.

— Peut-être aimeras-tu mieux ceci, répliqua le Philosophe en lui glissant dans la main la moitié de ses fruits. Mange, et tâche de profiter de la leçon. Dans ce monde, vois-tu, il faut user de la prospérité de manière à se conserver des amis dans l'infortune, vu que les autres sont le plus souvent pour nous ce que nous avons été pour eux. Si tu possédais tes auteurs, tu saurais cela. Phèdre a dit:

Par pari refertur. (On rend à chacun la pareille.)

LA FERME DE LA VALLÉE.

Suite. — Voy. p. 201, 222.

Je ne me dissimulais pas les difficultés; mais, jeune, fort, résolu, je sentis que rien ne me pourrait décourager. Avant d'essayer aucune innovation, je commençai par étudier pratiquement l'agriculture du pays où je m'établissais. Lié avec le curé, le maître d'école, j'entrai en rapport avec les petits fermiers et les paysans mes voisins. J'arrivai, avec le temps, à me procurer les meilleurs valets de ferme : ils étaient chez moi bien nourris, suffisamment rétribués, et je m'attachai mon personnel par un système de gages progressifs qui offrait à chaque homme quelques perspectives d'avenir. Voyant tout par moi-même, et voyant bien (je ne me servais plus de binocles et avais cessé d'être myope), levé de deux à quatre heures du matin l'été, jamais plus tard que cinq heures l'hiver, je suivais de près mes travaux; j'examinais, j'étudiais tout mon monde, et je m'assurai bientôt que le meilleur garçon de ferme, dans des terres telles que les miennes, est l'enfant du canton, élevé sur le sol même, familiarisé de bonne heure avec la nature du terroir et le caractère de ceux qui l'habitent. Il fallait, il est vrai, le défendre de la routine et des préjugés; bref, j'avais à éclairer tout autour de moi; mais il en est de la lumière morale comme de celle que le jour nous dispense largement et peu à peu; il faut que l'œil s'y accoutume. Si l'on en est tout à coup inondé au sortir des ténèbres, l'œil ébloui ne voit plus rien. On aveugle ainsi, on n'éclaire pas.

Pour suivre ma comparaison, je dirai que mon exploitation atteignait une aurore plus que satisfaisante. Les rouages, bien montés, s'engrenaient et fonctionnaient bien. Sept années d'un dévouement sans relâche et de travaux constants n'avaient point été perdues; le roulement des fonds me contentait; j'avais pu mettre des capitaux en réserve; enfin les choses en étaient venues à ce point que, m'épargnant toute fatigue, je pouvais me contenter de surveiller les travaux que j'avais organisés. Il semblait donc que je n'eusse plus qu'à jouir du fruit de mes peines; mais, hélas! la nature est ainsi faite! En vain mes récoltes étaient devenues les meilleures du pays, en vain mes terres avaient triplé de valeur, je sentais revenir mon ancien ennemi l'ennui. Mon activité ne trouvait plus le stimulant de difficultés désormais vaincues. Les hommes que j'avais formés suffisaient à la besogne, et je me sentais seul et de nouveau sans intérêt dans la vie.

Il fallait un voyage pour renouveler mes idées, et j'allai à Paris visiter les expositions d'horticulture, les galeries de machines, enfin me remonter. Je voulais aussi retourner, ne fût-ce que par reconnaissance, dans ce somptueux château où j'avais senti naître en moi le dessein d'exploiter ma ferme moi-même. Avec un luxe plus étourdissant encore, je retrouvai la même hospitalité, et il semblait vraiment que la chambre bleue où j'avais autrefois logé m'eût gardé les préoccupations fécondes qui depuis remplissaient ma vie. Nichées sous la plume de l'oreiller de soie, mille pensées agricoles m'attendaient là.

J'ai amené mes terres à produire plus que celles qui les environnent; mais de quelles nouvelles idées ai-je doté mes voisins? Cette belle machine à drainer qui fonctionnait hier ici, quel bien ne ferait-elle pas à cette prairie marécageuse que tous mes fossés n'ont pu assainir? Soudain je voyais en imagination le cabestan tourner sous l'effort des chevaux, le coutre puissant fendre la terre, le soc aplati ouvrir le sous-sol à la profondeur de quatre à cinq pieds, le maintenir, et traîner et placer en avançant les minces tuyaux de poterie, les drains destinés à récolter des eaux; enfin, sur la fente imperceptible et presque aussitôt refermée, je voyais mes troupeaux paître une herbe dont les joncs n'usurperaient plus la place. Je songeai à la machine à battre le blé : elle eût sauvé ce brave Georges, mort d'une pleurésie gagnée dans les alternatives de sueur et de refroissement du battage; et je ne verrais pas languir les pauvres frères Malluret, atteints tous deux de ces longues affections de poitrine, causées par les particules aiguës et chatouillantes qui s'élèvent avec la poussière, à mesure que le battage sépare le grain de la balle. Je rêvais la moissonneuse à un cheval, si rapide en son allure, habile à relever les blés versés, à les charger, les emporter, les ranger, sans rien perdre de la paille ou du froment. Bref, mon esprit était hanté de toutes les machines que j'avais vues fonctionner ou entendu décrire, depuis les locomobiles qui appliquent la force de la vapeur aux travaux les plus variés, jusqu'à la machine à piocher des frères Barrat. Cette prudence qu'on acquiert à retourner la patiente terre me criait de me bien garder de perdre, en courant après les inventions nouvelles, un bel et bon argent gagné à se servir des anciennes : un sentiment plus généreux répondait que si le but de cette vie n'est pas uniquement de jouir de ce que soi ou d'autres ont amassé, il ne consiste pas non plus à gagner toujours, et à entasser écus sur écus. Pourquoi ne pas saisir, en tous cas, l'occasion d'étendre mon instruction, quitte à me décider après sur ce que j'aurais à faire?

Je profitai donc de la compagnie de quelques membres de commissions d'agriculture qui allaient visiter de belles fermes de l'autre côté de la Manche. Ils étaient curieux de voir l'Écosse, et parlaient de se rendre chez un fermier nommé, je crois, Kennedy. L'écoulement des eaux de ses étables, qui contenaient un millier de vaches, racontait-on, avait longtemps infecté les eaux d'une rivière. Les habitants de la petite ville voisine se plaignaient : pour se soustraire aux procès, aux amendes, contraint enfin par le cri général, Kennedy détourna à grands frais ces liquides délétères; et les prairies stériles dans lesquelles il prétendait les perdre sont devenues d'une telle fertilité, grâce à cet arrosement, que l'espace de terrain où une maigre vache ne pouvait trouver sa pâture en engraisse maintenant cinq ou six.

Avant d'aller plus au nord cependant, nous fûmes arrêtés, à la station du chemin de fer de Kelvedon, par le désir de visiter la ferme de *Tiptree-Hall*, où se rendaient plusieurs curieux. Elle appartient à un riche marchand de Londres, qui, après s'être enrichi à vendre des *cuirs magiques* pour repasser les rasoirs, emploie magnifiquement sa fortune à métamorphoser en champs fertiles, en jardins productifs, cent cinquante acres (1) de landes, de bruyères et de marécages.

A l'endroit où jadis la friche attristait les regards, nous voyons sourire les moissons, fleurir les récoltes; à tra-

(1) Environ 2 000 hectares.

vers une pépinière de jeunes lauriers, M. Mechi, c'est le nom du créateur de cet Éden, nous conduit à son véritable champ de gloire. Tout autour de nous ondoient de magnifiques blés jaunissants, au grain serré, aux tiges élevées et robustes en leur souplesse; à nos pieds, un assez gros tube tient incessamment un courant d'eau limpide dans un petit réservoir de deux pieds carrés, tranchée creusée dans le sol, et l'excédant de l'eau s'écoule par un tuyau opposé à celui d'arrivée. Là est la merveilleuse source de la prospérité que nos yeux rencontrent de toutes parts. Il n'y a pas longtemps, ce sol fertile n'était qu'un vaste marécage, dangereux et malsain. Le cheval qui s'en approchait s'embourbait aussitôt, enfonçait en se débattant, s'il n'était secouru, et ne pouvait être retiré de ces terrains mobiles et perfides qu'à grand'peine, avec l'aide de chevaux frais. De petits tuyaux en poterie, non soudés entre eux, et placés bout à bout, des *drains,* ainsi qu'on les appelle, ont été enfouis à 3 mètres de profondeur dans ces terres spongieuses; ils réunissent, grâce aux lois de la pesanteur et à l'étude des pentes, ces eaux qui détrempaient le sol. Aussitôt après ce drainage, le terrain a commencé à se retirer, à se resserrer comme une éponge fortement pressée. Le niveau s'est abîmé de plusieurs pieds, si bien que les drains ne sont plus maintenant qu'à la profondeur ordinaire d'un mètre et demi, et l'eau qu'ils recueillent, portée par le tuyau collecteur dans le petit réservoir que nous regardions, coule ensuite vers la ferme où elle suffit aux lavages domestiques, et d'où elle retourne enfin liquéfier et enrichir les fumiers (1).

Ce serait une rude tâche que de décrire l'admirable organisation de ceux-ci. Ils sont contenus dans une vaste enceinte voûtée de la grandeur d'une cabane. C'est là qu'arrive tout immondice, tout rebut, les dépouilles dépecées des animaux morts de maladie y sont jetées, et cette masse épaisse de matières corrompues, tout imprégnée des liquides fangeux qui y affluent sans cesse, est constamment brassée par de puissants courants d'air qu'une petite machine à vapeur adjacente y fore par-dessous. L'air fait sa route en haut, et toute la pesante masse tourne lentement, s'agite avec lourdeur; d'étranges formes en décomposition s'élèvent au sommet, apparaissent et s'enfoncent de nouveau. L'eau qui naguère boursouflait le sol en excroissances maladives, drainée aujourd'hui, rend le marécage à la culture, et coule dans ce réservoir à sa sortie de la ferme; mêlée à ces matières, elle les éclaircit, et réduit cette masse fétide en un engrais liquide, poussé incessamment par la machine à vapeur dans un fort tuyau de fonte. Le même agent, la vapeur, envoie le courant fertilisateur dans une série de tubes qui se ramifient sous le rude et brun épiderme du sol, portant de tous côtés, comme le sang qui circule dans nos artères et nos veines, la vigueur, la fécondité, la santé.

Une machine de la force d'un seul cheval suffit pour envoyer l'engrais le long de tuyaux d'une longueur de 200 mètres; et, lancé au travers d'un tube de gutta-percha adapté à chaque robinet, le liquide nourrissant va retomber en pluie 15 mètres plus loin, arrosant un rayon de 215 mètres. Quinze robinets, avec l'aide du tube de gutta-percha, suffisent au service de toute la ferme.

Grâce à ce système, on ne voit plus de tas de fumiers autour des habitations; il n'est plus question de travaux de charrette et d'hommes pour les transporter et les étendre; il n'y a perte ni d'une particule de matière ni d'une minute de temps. Tout ce qui se corrompt et se désorganise aujourd'hui, devenu dans le grand cloaque un principe de fertilité, croîtra demain et fleurira bientôt dans les champs. La circulation n'a pas d'arrêt; toute mort redevient instantanément un élément de vie; enfin, pour arroser et fumer les terres d'une grande ferme, il suffit du travail d'un seul homme.

Tout en admirant ce système, imitation ingénieuse de l'organisation générale de notre globe, où rien ne périt et où tout se transforme, je me sentais peu content. Il eût fallu d'énormes capitaux pour profiter de toutes ces inventions. Je me bornai à acheter une petite fourche moins pesante d'un kilogramme environ que nos fourches ordinaires, et qui retournait le sol le plus dur avec une merveilleuse facilité. On l'appelait *Winton's parke's.* Ses cinq dents, longues et minces, d'acier doux trempé, réunies par une pièce solide et sans soudure, au lieu de frapper sur l'obstacle qu'elles devaient déplacer, le tournaient, s'écartant autour des cailloux, et après les avoir enlevés, elles reprenaient au sortir du sol, grâce à l'élasticité du métal, leur première forme. Cet outil faisait, m'assura-t-on (et la chose me sembla probable), le double du travail d'une fourche ou d'un trident ordinaire, et fatiguait beaucoup moins le laboureur. *La fin à la prochaine livraison.*

(1) Voy., sur le drainage, t. XXI (1853), p. 119.

LA ROSE.

Une ondée venait de mouiller la rose que Marie apportait à Anne, et l'abondance de l'eau, chargeant la fleur, lui faisait courber sa belle tête.

Le calice était plein, les feuilles étaient trempées, et la fleur semblait, à l'imagination, pleurer les boutons laissés à regret sur l'arbuste fleurissant où elle avait pris naissance.

Je la saisis avec empressement, et, la jugeant incapable, si mouillée et si ruisselante, de figurer dans un bouquet, je la secouai rudement, trop rudement, hélas! car je la brisa et elle tomba à terre.

— Ah! m'écriai-je, tel est parfois l'acte impitoyable d'un esprit délicat qui ne fait point attention s'il tourmente et brise un cœur déjà résigné à la peine.

Cette belle rose, si je l'avais moins secouée, aurait pu fleurir encore quelque temps aux mains qui l'eussent possédée : souvent les larmes que l'on essuie avec un peu d'adresse peuvent être suivies d'un sourire (1).

(1) Traduction inédite de William Cowper par A. Barbier.

LES RUSSES AU DIXIÈME SIÈCLE.

D'APRÈS UN ÉCRIVAIN ARABE.

L'an 922 de Jésus-Christ (310 de l'hégire), un Arabe nommé Ahmed Ebn-Fozlan fut envoyé vers un roi des Slaves ou des Bulgares qui résidait dans la ville de Bulgar, sur le fleuve Itil (Volga).

L'ambassade fit un grand détour pour se rendre dans cette ville : elle prit sa route par Bokhara, le Kharizme et le pays des Baskirs.

Ebn-Fozlan, soit en allant à Bulgar, soit en revenant à Bagdad, rencontra sur les bords du Volga des Russes que le commerce y avait attirés et qui étaient encore païens, mais possédaient déjà, à ce qu'il paraît, la connaissance de l'art d'écrire. Il décrit la figure de ces Russes, leurs mœurs, leurs superstitions, leur commerce, en un mot toutes leurs habitudes sociales. Ce mémoire si curieux ne se trouve dans aucune des bibliothèques d'Europe; mais il est en grande partie cité dans le grand Dictionnaire géographique de Yakout, dont l'on possède plusieurs manuscrits, notamment à Oxford et à Leyde (2).

(2) On peut consulter : l'ouvrage publié en 1823 à Saint-Pétersbourg par l'Académie impériale des sciences, sous le titre de *Renseignements*

Les armes des Russes, dit Ebn-Fozlan, consistent en une hache, un poignard et une épée qu'ils ne quittent jamais. Les femmes ont la poitrine couverte d'une boîte de fer, de cuivre, d'argent ou d'or, suivant les moyens de leurs maris ; ces boîtes ont un anneau auquel est fixé un poignard.

Les Russes mettent leurs embarcations à l'ancre sur le Volga, et, descendus à terre, ils se construisent de grandes maisons de bois où demeurent dix et quelquefois jusqu'à vingt chefs de maison avec toute leur famille.

Leur brutalité et leur malpropreté est portée au dernier excès.

Des poutres plus ou moins grandes, fichées en terre, et dont l'extrémité supérieure est taillée en forme de figure humaine, sont les divinités qu'ils adorent et auxquelles ils offrent du pain, de la viande, des oignons, du lait et des liqueurs enivrantes, pour obtenir un bon débit de leurs marchandises. Le commerce languit-il, on renouvelle et on multiplie les offrandes; le succès au contraire répond-il à leur désir, ils immolent, en action de grâces, des moutons et des veaux. Si la chair de ces victimes est mangée pendant la nuit par des chiens, ils s'imaginent que leurs dieux ont accepté leur sacrifice, et ont consommé ce qu'ils leur avaient offert.

Quand l'un d'entre eux tombe malade, on lui dresse une tente à l'écart et on l'y transporte ; on l'y laisse avec une provision de pain et d'eau, sans se mettre aucunement en peine de le secourir. S'il guérit, il vient retrouver les siens; s'il meurt, on le brûle avec la tente, à moins que ce ne soit un esclave; car, en ce cas, on le laisse devenir la proie des bêtes et oiseaux carnassiers.

Les voleurs sont pendus à un arbre, et leur cadavre y reste jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même en lambeaux.

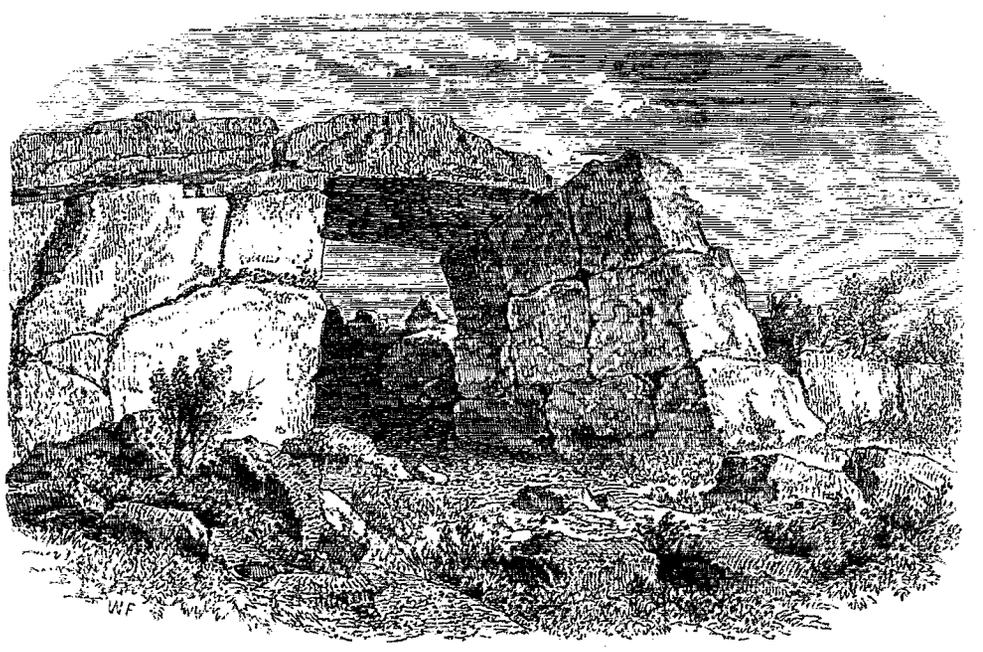
Ebn-Fozlan fut témoin des funérailles d'un grand seigneur. Dans ces cérémonies on immole toujours un esclave homme ou femme de la maison du mort, et le plus souvent, ce sont les femmes qui s'offrent à faire le sacrifice de leur vie. La victime doit, en effet, s'offrir elle-même; mais une fois le consentement donné, il est irrévocable, et on a recours à la force, s'il le faut, pour qu'il ait son effet. Il faut renoncer à répéter ce que Fozlan rapporte des cruautés et des infamies de ces solennités funèbres.

Le roi des Russes a toujours dans son palais quatre cents hommes choisis parmi les plus distingués de ses sujets, qui doivent mourir avec lui et le défendre aux dépens de leur vie. Il se tient toujours sur une vaste estrade ornée de pierres précieuses, et où sont avec lui quarante femmes. Ses quatre cents gardes du corps se tiennent assis sur les marches ou degrés. Quand il veut monter à cheval, on lui amène son cheval près de l'estrade.

Ebn-Fozlan ajoute à cette description quelques détails très-grossiers et qui justifient cette expression dont il s'est servi en commençant : « Les Russes sont les plus sales des hommes que Dieu a créés! »

RUINES D'ORCHOMÈNE.

Orchomène, fondée par Andréis, fils fabuleux du Pénée, était située au bord d'un lac, dans la partie nord-ouest de la Béotie, au nord de Lébadée. C'était l'une des plus riches cités de la Grèce ; Pindare l'appelle la ville des Grâces, que les Orchoméniens honoraient, en effet, d'un culte particulier : ils lui avaient élevé un temple magnifique. Parmi les autres monuments les plus dignes d'intérêt, on citait le trésor de Mynias, que l'on voyait encore au temps de Pausanias, le tombeau d'Hésiode, la fontaine Acidalie consacrée à Vénus, l'oracle du devin Tirésias. L'an 364 avant Jésus-Christ, Orchomène fut détruite de fond en comble : le

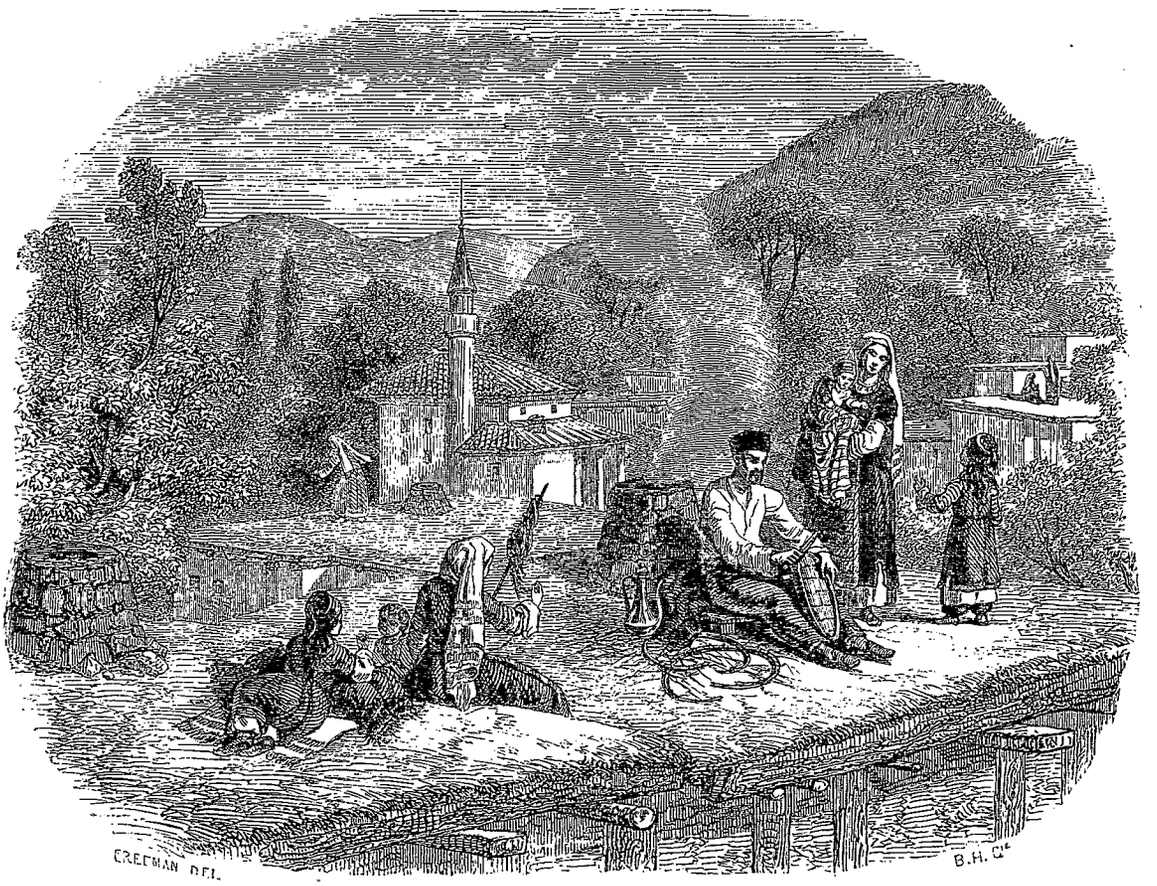


Ruines de l'acropole d'Orchomène, sur un escarpement du mont Akontios.

peuple de Thèbes, à la suite de la découverte d'une conspiration ourdie contre lui par les Orchoméniens, se rua en fureur sur cette malheureuse ville et en incendia ou renversa les édifices publics et les maisons. Dans les ruines de l'acropole, qui ont résisté au passage de plus de vingt siècles, on remarque trois époques de restauration successives, depuis le polygone irrégulier jusqu'à la construction régulière des beaux temps de la Grèce.

sur les Russes des temps anciens, tirés d'Ebn-Fozlan et d'autres écrivains arabes, etc., par C.-M. Frœhn, docteur en théologie et en philosophie ; une *Analyse critique* de ce livre par M. Sylvestre de Sacy, publiée dans le *Journal des savants*, en septembre 1824.

VILLAGES DE LA CRIMÉE.



Toits de villages tatars dans la Crimée orientale. — Dessin de Freeman, d'après Hommaire de Hell.

En suivant la côte orientale de la Crimée, entre Alouchta et Caffa (Théodosie), on traverse divers villages, entre autres Toklouk, Kooz et Otouz, où les demeures tatares, avec leurs toits plats, sont adossées aux collines qui bordent la vallée. A l'aide de cette disposition, les habitants communiquent extérieurement avec les terrasses de leurs maisons, qui leur servent habituellement de lieu de sommeil. Rien de plus pittoresque que l'aspect que présentent, le soir, toutes ces terrasses échelonnées les unes au-dessus des autres. A cet instant de la journée toute la population du village se réveille et déserte les chambres obscures où elle a cherché un abri contre la chaleur, pour aller, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'installer sur les toits, que protégent une forte charpente et une épaisse couche d'argile. L'animation la plus agréable succède alors au silence du jour, les conversations les plus bruyantes s'engagent de toutes parts, et l'observateur ne se lasse pas d'admirer l'effet gracieux produit par tous ces groupes divers qui viennent, tout en se livrant aux occupations du ménage, respirer la fraîcheur du soir (1).

LA POPULATION DE JÉRUSALEM.

Jérusalem et les lieux saints sont habités par huit nations religieuses : les Latins ou catholiques, les Grecs, les Arméniens, les Coptes, les Abyssiniens, les Syriens, les Juifs, les Musulmans; il faut y joindre les protestants, qui sont plus nombreux à Jérusalem depuis quinze ans. Tous ces débris de peuples vivent à Jérusalem séparés les uns des autres, hostiles et jaloux; c'est une population nomade, sans cesse renouvelée par les pèlerinages ou décimée par la peste et les oppressions. « Au bout de quelques années, dit un voyageur moderne, l'Européen meurt ou retourne en Europe, les pachas et leurs gardes vont à Damas ou à Constantinople, et l'Arabe au désert. Jérusalem n'est qu'un lieu où chacun vient pour poser sa tente; mais la ville de David n'a plus de peuple. »

La population sédentaire de Jérusalem est d'environ 15 500 âmes :

Juifs	8 000
Musulmans	4 000
Chrétiens (1)	3 490
Total	15 490

Les Musulmans, Turcs, Arabes et Maures, forment à peu près le quart des habitants de Jérusalem, et y sont les maîtres en toute chose.

Les douze ou treize mille pèlerins grecs ou arméniens

(1) Hommaire de Hell, *Steppes de la mer Caspienne*, etc., t. II, ch. XVIII.

(1) Le dénombrement particulier des chrétiens donne les chiffres suivants

Grecs	2 000
Catholiques	1 000
Arméniens	350
Coptes	100
Syriens	20
Abyssiniens	20
	3 490

qui, chaque année, viennent visiter Jérusalem, y apportent l'aliment principal des transactions commerciales de la population sédentaire. Les catholiques vivent du produit des subsides et des aumônes de leurs coreligionnaires de France et d'Autriche.

Les dignitaires ecclésiastiques qui résident à Jérusalem sont : — le patriarche latin et le révérend custode de terre sainte ; — le patriarche melkite (Grecs unis) et l'évêque de Lydda ; — le patriarche grec et plusieurs évêques de la même église, — le patriarche arménien et plusieurs évêques ; — un évêque copte ; — un évêque anglican ; — un grand rabbin ; — quatre patriarches de communions chrétiennes résidant dans d'autres localités, savoir : dans le Liban, le patriarche des Maronites ; à Bzommar, le patriarche arménien ; à Alep, le patriarche syrien ; à Mossoul, le patriarche chaldéen.

Indépendamment des couvents et des sanctuaires que les nations chrétiennes possèdent à Jérusalem, elles ont encore des habitations ou petits couvents annexés à l'église du Saint-Sépulcre, pour les religieux qui doivent garder nuit et jour le saint tombeau. A des époques déterminées, ces religieux sont relevés de garde. Les petits couvents attachés à l'église du Saint-Sépulcre n'ont qu'une seule porte qui ouvre dans l'intérieur ; mais les religieux de garde reçoivent leur nourriture du dehors, au moyen d'un guichet. La porte de l'église est fermée et gardée par les Turcs, qui ne laissent entrer les chrétiens qu'à prix d'argent, et qui rançonnent surtout la nation juive.

On a vu plus haut que les Juifs forment à eux seuls plus de la moitié de la population de la ville sainte (1). Ils habitent, à Jérusalem, un quartier auquel on a donné leur nom *(Harêth el-Yahoud)*, entre le Sion et le Moriah ; ils y ont leurs synagogues. Ce quartier, le plus malpropre de la ville, est situé près de la porte *Sterquiline* ou des Immondices, appelée maintenant porte des Maugrabins (2).

LA FERME DE LA VALLÉE.

Fin. — Voy. p. 201, 222, 230.

Je croyais ne gagner à ma visite à Tiptree-Hall que l'acquisition d'un de ces outils, et le regret de ne pouvoir emporter chez moi tant de merveilleuses inventions dont la seule vue m'avait tout étourdi, lorsque j'entendis notre hôte ordonner à un de ses hommes d'atteler et de faire avancer une moissonneuse plus nouvelle et plus commode encore, disait-il, que celle de l'Irlando-Américain Mac-Cormich. Il la voulait mettre à l'œuvre devant nous sur un champ de trèfle déjà foulé par les troupeaux. — « La moissonneuse de Garret a été louée dès la semaine dernière pour cette journée-ci par les veuves Villers, répondit le garçon de ferme ; elle ne reviendra que demain de la ferme de la Vallée *(Valley farm)*. » Ce nom me fit aussitôt dresser l'oreille. Le fermier attribua ma surprise à toute autre cause qu'à une coïncidence de noms ; il crut que je m'étonnais de le voir louer ou prêter ses machines, lorsque, dans sa vaste exploitation, il devait avoir besoin de tous ses agents, et dédaigner de minces économies et des profits de détail. Il m'expliqua donc comment la veuve Villers, la fermière de la Vallée, était une Écossaise établie dans ce voisinage avant lui, et depuis environ trente ans. — Elle était toute jeune, me dit-il, lorsqu'elle arriva ici avec sa mère encore verte, et son mari, un homme de vingt-deux ans peut-être alors, et qui est mort avant d'avoir atteint la quarantaine, emporté par une fièvre pernicieuse ; il laissait sa veuve chargée de sa vieille mère, avec cinq jeunes filles et une exploitation en train. Ma foi, elle s'est vaillamment comportée. Son aînée n'avait pas plus de seize ans alors ; ces femmes se sont mises de cœur à la besogne, les bambines aidant selon leurs forces, et, à l'étonnement de tout le voisinage, la ferme des six femmes a prospéré. Vous sentez qu'il est du devoir de tout honnête homme d'aider à ce courage, à cette énergie : aussi la veuve Villers pourrait emprunter mes machines gratis, et si elle en paye un petit loyer, c'est elle qui l'a voulu.

Je fus saisi, à ce récit, du désir le plus vif de voir cette autre *ferme de la Vallée*, et de connaître la fermière et sa famille. Je pris congé de mes compagnons de voyage ; je demandai la permission à notre hôte d'aller examiner sa *moissonneuse* chez sa voisine, et, faisant charger ma valise sur un bidet de louage, je me rendis chez la veuve Villers.

Je fus accueilli avec une franche hospitalité qui me rappela ce que j'avais appris des mœurs de l'Écosse en lisant mon cher Walter Scott. Je ne retrouvais point là le grand travail régulier de Tiptree-Hall, où tout semblait marcher, comme dans notre sphère, en vertu de lois immuables dont les moteurs sont invisibles. Ce n'était pas non plus ma ferme à moi, où, pour des effets moindres, les causes étaient sans cesse mises à découvert, où il y avait tiraillement, ordres donnés, transmis, mal exécutés, retirés, des reproches, des gronderies ; enfin un demi-désordre qui finissait par s'arranger. L'œil était autrement satisfait que dans toutes les autres fermes que j'avais eu occasion de visiter. La vie m'y semblait plus aimable, plus riante, plus animée, quoiqu'il n'y eût rien du luxe et de l'éclat de la splendide propriété où, pour la première fois, s'était allumé en moi le goût de la vie rurale. Au château, tout devait concourir à la satisfaction des yeux, tout était fait pour exciter l'admiration. Dans la ferme de la Vallée, le mobile de chacun était le désir de la prospérité, du bien-être, du bonheur de tous, et un souffle d'amour, si j'ose le dire, circulait partout.

Lorsque le repos du soir réunissait la famille, le plaisir de se revoir après les travaux du jour était peint sur tous ces visages, et la blonde fraîcheur des plus jeunes, résistant au hâle du travail, fleurissait le joyeux banquet.

La vieille grand'mère, *Granny*, comme tous l'appelaient, et comme je l'appelai bientôt moi-même, présidait au repas : elle avait l'oreille dure, la vue presbyte, les mouvements lents ; elle était portée plutôt qu'elle ne marchait ; néanmoins sa présence n'attristait nullement cette riante jeunesse : loin de là, elle était le centre de la gaieté, le repos, le conseil, le lien de toute cette réunion féminine. On voyait,

(1) On évalue, au maximum, à quatre millions le nombre des Juifs dispersés sur la surface du globe.

La Russie en compte....	1 200 000
La Turquie.....	170 000
La France.....	80 000
Les autres pays ensemble.	2 550 000
	4 000 000

La population juive de la Palestine, d'après M. Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, se répartit ainsi qu'il suit :

A Jérusalem.....	7120
Hébron.....	400
Sapheth.....	400
Tibériade.....	300
Naplouse.....	150
Schavram.....	75
	8445

(2) Voy. d'autres détails dans l'*Histoire de la rivalité et du protectorat des Églises chrétiennes en Orient*, par M. César Famin, 1853. — M. César Famin, enlevé récemment par une mort bien prématurée, était devenu l'un des collaborateurs du *Magasin pittoresque*. C'est à lui que nous devons notamment les articles sur la Chasse aux environs de Saint-Pétersbourg, année 1853 (tome XXI), p. 238 et 262 ; sur Moscou, 1854, p. 207 ; etc.

dans ses traits placides, dans les petites rides fines et multipliées qui sillonnaient son visage, mais remontaient toutes vers les tempes, on voyait que le temps, qui agit avec nous autres un peu comme nous agissons avec lui, avait légèrement appuyé, et respecté cette innocente vie; le déclin en était heureux et serein. Lorsqu'une vive plaisanterie, éclair de joie jaillissant du cœur, un récit amusant, l'histoire de la plus folâtre des génisses, ou quelque nouveau trait d'orgueil de la reine des prairies, la belle vache, ardente à défendre sa prérogative de marcher en tête du troupeau, faisait circuler le rire autour de la table, un écho de la satisfaction générale apparaissait sur ce vieux visage. La Granny prenait part à tout en promenant sur tous ce regard d'affection que les années n'avaient pu éteindre : la vieillesse entourait peu à peu de cendre le foyer intérieur; mais il brûlait toujours au fond et se trahissait de temps à autre par quelque étincelle.

Je me suis souvent rappelé la Granny depuis l'époque, si riche en bonheur, où je la vis pour la première fois. Quand, à l'arrière-saison, les premières gelées blanches ont emporté, en les semant de diamants et de perles, toutes les feuilles de mes arbres, j'ai un vieux tilleul étêté qui conserve encore les siennes, jaunies, bronzées, toutes rayonnantes des couleurs chaudes de l'automne, si bien que lorsque le soleil, descendu derrière les collines, n'éclaire plus notre hémisphère, l'arbre, avec ses tons dorés et empourprés, semble éclairé par quelque astre d'un autre monde. Quand nous le regardons, ma femme et moi, nous parlons encore de la Granny, et de la vieille ferme où se passa l'enfance de ma bien-aimée; car je ne revins pas seul de chez la veuve Villers. La vieille grand'mère, qui avait reçu ma première confidence, et qui avait préparé sa fille à m'accorder le trésor que je désirais emporter avec moi, la Granny ne s'est éteinte pour ce monde qu'après avoir vu sa petite-fille, appuyée sur mon bras, quitter, en pleurant et souriant tout à la fois, sa patrie et ceux qui avaient entouré et protégé son enfance, pour venir former une nouvelle famille avec moi.

C'est ma chère femme, c'est Angélique Villers qui m'apprend, à l'aide des bonnes notions acquises dans son pays, à féconder ce qu'il y a d'excellent dans le mien. C'est avec cette chère compagne que j'ai trouvé moyen de faire jouir les plus petits cultivateurs de notre voisinage de machines trop chères et pour eux et pour moi. C'est elle qui m'a donné la première idée d'une souscription, peu à peu grossie, dont nous avons fait d'abord la plus grosse part, mais qui s'est successivement accrue. La commune, avec ce secours, a pu acheter les machines les plus utiles; on les prête successivement à tous les souscripteurs; elles sont louées ensuite à ceux qui en ont besoin et qui se font inscrire à cet effet chez le maître d'école, et elles sont enfin prêtées aux plus indigents. La prospérité va croissant autour de nous; elle est fondée sur les excellents principes de l'association, d'une entente cordiale, d'une charité mutuelle; et je puis dire que je suis heureux, car je ne suis plus *seul*, et j'ai un but dont j'approche toujours, qui remplit le présent et pare l'avenir de brillantes couleurs.

LES ÉMIGRANTS.

Une longue caravane
Traverse la terre allemande;
Plus rapide que les dromadaires,
L'espérance la conduit.

Sur un rivage solitaire,
Dont l'océan fouette les sables,
Un navire attend les pèlerins;
Un vieillard lève les bras au ciel.

— Amis, de cette mer sombre
Écoutez la voix menaçante;
Voyez ces flots qui roulent
Comme les anneaux d'un immense serpent.

Derrière nous sont des prés verdoyants,
Des champs dorés, la pourpre des vignobles;
Devant nous, des puissances ténébreuses,
Des tempêtes, la mort peut-être...

— En avant, à travers les flots!
Crient d'une voix les pèlerins;
Derrière nous il n'y a que honte et misère! —
Le vieillard reprend la parole :

— Que Dieu soit donc notre guide!
Peu de bagage rend l'homme libre;
Oublions les chagrins passés!
Qu'ils soient noyés dans l'océan!

Les pèlerins de la liberté
Serrent cordialement la main du vieillard.
L'espérance enfle leur voile;
Le navire s'éloigne du rivage.

Mais, de leurs yeux échappées,
Des larmes sont tombées sur le sable,
Et l'écho a répété ces paroles :
— Adieu, patrie, adieu!

Trad. de PUTTMANN.

TURNER.

Joseph-Williams Mallad (ou Mallord) Turner, que ses admirateurs appellent le premier peintre de l'Angleterre, prétendait être né en 1769, la même année que Cuvier, Chateaubriand, Gœthe, Napoléon, Wellington et Canning. Aucun témoignage écrit ou verbal n'a contredit cette assertion; un certificat extrait du registre paroissial des baptêmes de Saint-Paul, Covent-Garden, établit seulement que l'illustre artiste fut baptisé à Londres six ans après l'année où il serait venu au monde; cet acte est ainsi conçu : « Joseph Mallad Turner, fils de Williams Turner et de Mary sa femme, 14 mai 1775. » On croit qu'il était né dans le Devonshire, et que ses parents l'avaient amené tout enfant à Londres, où ils avaient ouvert une petite boutique. Sa biographie n'offre aucun événement remarquable. On ne dit point que ses premiers essais dans l'art aient révélé aucune aptitude extraordinaire. Il exposa d'abord dans la boutique de son père quelques dessins qu'il était très-heureux de vendre au prix d'une demi-guinée. Il fut employé quelque temps à faire des impressions en couleur; il n'avait pas encore eu de maître. Un petit héritage inattendu ayant tout à coup tiré sa famille de la misère, on le fit entrer dans l'atelier de Thomas Malton, auteur d'un Traité de perspective. Bientôt un célèbre amateur, Monro, qui demeurait aux Adelphi, le prit en amitié et l'autorisa à faire des copies dans sa galerie de tableaux. Il obtint la même autorisation d'un autre amateur non moins riche, nommé Henderson. Son habileté et les recommandations de ses protecteurs lui procurèrent les moyens de gagner quelque argent. Des architectes lui firent laver leurs plans, des amateurs l'employèrent à donner de l'effet à leurs ébauches, quelques seigneurs lui demandèrent des vues de leurs châteaux. En 1787, il exposa un dessin du château de Douvres à l'Académie royale, et, en 1789, il fut admis à cette Académie comme élève. En 1792, il exposa une vue de Paris et une vue de Chinkford-Hall, du comté d'Essex; en 1793, une vue de Rochester. On grava un assez grand nombre de ses dessins, et il acquit ainsi peu à peu quelque réputation. Ce qu'il y avait d'originalité et de vigueur dans son talent attira l'attention assez tard : ce furent des articles de revues qui apprirent en quelque sorte aux Anglais qu'ils

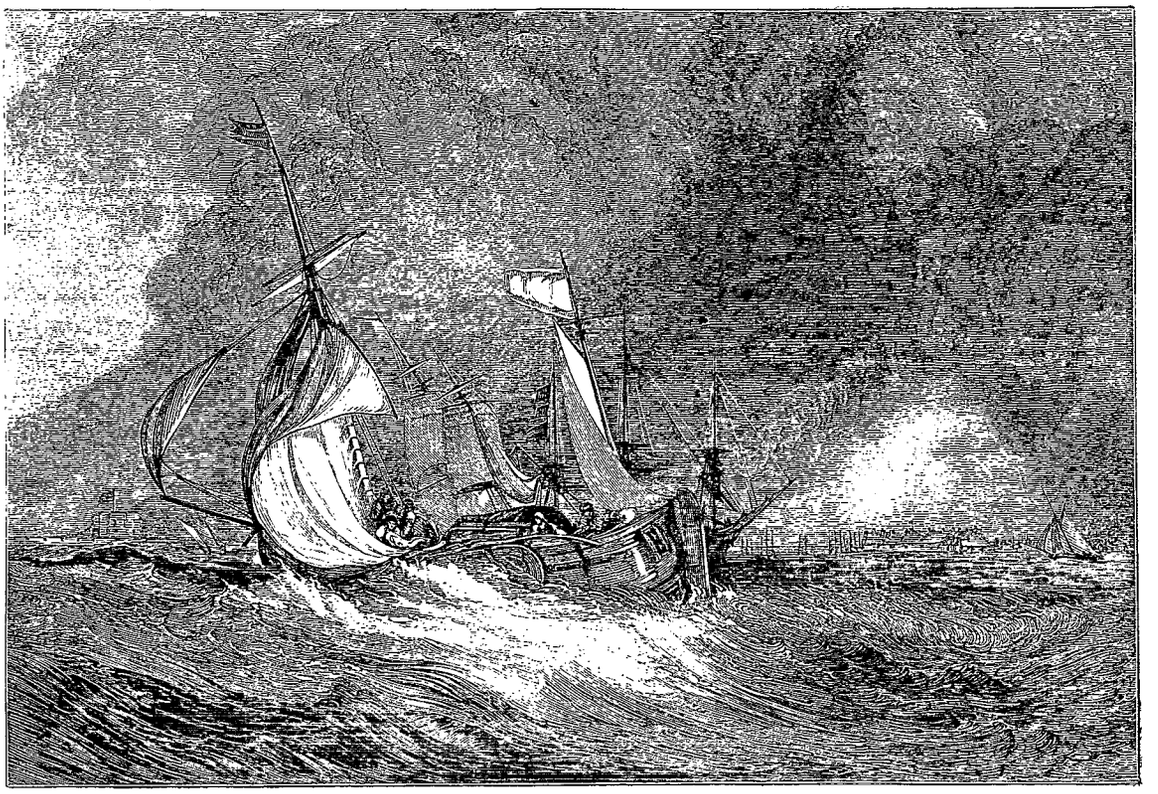
possédaient un peintre appelé à exciter l'enthousiasme d'un certain public. Peu de personnes en France connaissent les œuvres de Turner, et celles qui ont vu seulement quelques-uns de ses dessins ou de ses tableaux ne sont point disposées à tant d'admiration. Turner est considéré par quelques-uns de ses compatriotes comme l'un des peintres de notre siècle qui ont été doués au plus haut degré du sentiment poétique et du génie de la couleur. Nous devons avouer que



Turner, peintre de marine, mort en 1851. — Dessin de Gilbert.

les premiers tableaux de Turner qui s'offrirent à notre curiosité nous causèrent une étonnement très-peu favorable à l'artiste : c'étaient des effets de mer possibles mais à peine croyables, un lac resplendissant comme un acier poli frappé par le soleil, un arc-en-ciel se détachant avec vigueur sur un fond de nuages nacrés. Autour de nous on s'extasiait : « Quelle lumière! disait-on, quel éclat! quels contrastes! quelle puissance! quelle poésie! » Mais, malgré toute notre bonne volonté, nous n'apercevions qu'un chaos de couleurs, qu'un mélange confus de teintes plus brillantes que vérita-

blement lumineuses. Nous cherchions en vain une ligne, un contour, une forme, un objet modelé où reposer nos yeux. Nous sommes encore aujourd'hui très-convaincus que le coloris de Turner est loin d'avoir les qualités solides et profondes de celui des grands maîtres vénitiens et flamands : pour nous, c'est souvent, si nous osions le dire, plutôt un fard éclatant que la vraie couleur de la nature. Quant au sentiment poétique, il nous paraît qu'on ne saurait le refuser entièrement à Turner, au moins dans quelques-unes de ses compositions, bien que ce ne soit point celui que nous admirons dans Claude le Lorrain, Poussin, Rembrandt ou Ruisdael. Turner se complaît ordinairement dans la recherche d'un grandiose presque surnaturel; il cherche à idéaliser, non point par la simplicité et la concentration, mais, au contraire, par une fougueuse expansion qui tend à surprendre et à éblouir. Les Anglais vantent surtout ce qu'ils appellent « la nature métaphysique, le mystère, la magnificence, le prestige » du génie de ce peintre. D'après nos impressions personnelles, ce sont là des hyperboles. Nous ne nions point les hardiesses de Turner, mais il ne nous paraît pas qu'elles aient souvent réussi. Il est juste de dire que plusieurs de ses tableaux sont composés et peints dans ce que l'on est convenu d'appeler le genre classique; mais alors il se montre incontestablement inférieur aux chefs de l'école. Il semble donc, en définitive, qu'il soit plus à louer qu'à blâmer de s'être abandonné à la manière qui lui a constitué une sorte d'originalité. Ajoutons qu'il a rencontré quelquefois des effets de marine nouveaux, imprévus, saisissants et vraiment poétiques, mais surtout sous le rapport de la composition : aussi les gravures exécutées d'après ses œuvres nous semblent-elles la meilleure explication de sa grande renommée. Il en a été de même de Martins, peintre très-inférieur, du reste, à Turner, à la fois comme dessinateur et comme coloriste. On pourrait citer un grand nombre de peintres de tous les pays auxquels l'art du graveur a rendu ce service. En 1819, il visita



L'embouchure du Humber, marine par Turner.

l'Italie, et ce voyage lui a inspiré quelques-uns de ses plus célèbres tableaux : *Palestrina, la Baie de Baïes, le Forum de Rome, le Palais des Soupirs, le Palais de Caligula,* et *l'Italie,* composition où il a voulu rassembler les traits les plus éclatants des beautés naturelles et monumentales de cette contrée privilégiée.

Parmi ses autres peintures les plus renommées, on cite : *Polyphème, la Vision de Médée, les Trois jeunes gens dans la fournaise, Pilate se lavant les mains, Didon faisant construire Carthage, le Bac de Rotterdam, Van-Goyen cherchant un sujet, Van-Tromb revenant de la bataille de Dogger-Bank, l'Embouchure de la Seine, la Grotte de Fingal, l'Atelier de Watteau, la Fille de Rembrandt, Jessica.*

Turner a fait don de *l'Italie* et de *Didon* au *British Museum,* sous la condition présomptueuse que ces tableaux seraient placés à côté de deux paysages de Claude le Lorrain et de Poussin. Quoique ces toiles du dix-septième siècle qu'il a choisies pour termes de comparaison ne comptent point parmi les chefs-d'œuvre de leurs auteurs, nous doutons que son orgueil ait été bien inspiré. Dans les dernières années de sa vie, il avait élevé le prix de ses tableaux à un chiffre presque incroyable; il gagnait plus en quelques mois qu'un Corrége en toute sa vie : ses moindres dessins étaient vendus plus cher que les souverains d'Italie ne payèrent jamais les œuvres immortelles du quinzième et du seizième siècle. Il est fâcheux de dire que, d'après le témoignage unanime de ses contemporains, ce peintre était d'un caractère insociable, et qu'à aucune époque il ne sut faire naître autour de lui ni affection ni estime sincère pour sa personne. Il était égoïste, avare et vaniteux. Il est mort, le 19 décembre 1851, à Chelsea, où il avait vécu longtemps sous le nom de Booth. Il avait quatre-vingt-deux ans. Suivant le vœu qu'il a exprimé, on lui élève un tombeau à côté de celui de Joshua Reynolds, sous le dôme de Saint-Paul. Il semble que l'on

veuille confirmer ainsi, en le plaçant dans un des deux panthéons de Londres, à côté du plus grand peintre d'histoire de l'Angleterre, l'opinion exagérée qu'il avait lui-même de la supériorité de son génie.

LA PREMIÈRE FEMME D'ADAM.

Plusieurs manuscrits du *Bestiaire* de Richard de Furnival, chancelier de l'église d'Amiens, mort vers 1260, sont suivis d'un autre ouvrage dont voici la rubrique : « La » Response sous l'arrière-ban maistre Richart de Furnival, » ensi come sa dame s'excuse; si come vous porrés oïr. » On suppose que cette réponse fut en effet écrite par une dame à qui le *Bestiaire* était adressé. Or cette dame énonce comme un fait de quelque notoriété au treizième siècle, que Dieu avait donné d'abord à Adam une femme plus parfaite qu'il ne l'était lui-même. Adam la tua dans un moment de courroux; Dieu, « nostre Sire, s'aparut à lui » et li demanda por qoi il avoit ce fet? Adam respondi : » elle ne m'estoit rien, et por çou ne la pooie-je amer. » Alors Dieu, voulant lui donner une femme qui ne le fît point rougir de son infériorité et qui lui fût soumise, tira Ève d'une de ses côtes. Mais la dame ajoute que, tout obéissante que doive être la femme, elle a cependant le droit de résister à tout commandement injuste, et que tant qu'elle a pour elle la vertu, la raison, la justice, elle est autorisée par Dieu à se défendre.

CHANNING.

Voy. p. 158, 189.

A QUOI DOIT SERVIR L'INTELLIGENCE.

La culture intellectuelle ne consiste pas principalement, comme beaucoup seraient disposés à le croire, à accumuler de l'instruction, bien que cela soit important; elle consiste surtout à acquérir une force de pensée que nous puissions diriger à notre gré vers tout sujet sur lequel il nous faut prendre une décision. Ce qui indique cette force, c'est de pouvoir concentrer notre attention, d'observer avec soin et pénétration, de ramener les sujets complexes à leurs éléments, de remonter de l'effet à la cause, de découvrir les moindres différences aussi bien que les moindres ressemblances des choses, de lire l'avenir dans le présent, et surtout de remonter des faits particuliers aux lois générales ou aux vérités universelles. Ce dernier effort de l'intelligence qui s'élève aux vues larges et aux grands principes, constitue ce qu'on nomme l'esprit philosophique et mérite qu'on s'y attache tout particulièrement. Quel en est le but? Votre propre observation a dû vous l'apprendre.

Vous avez dû remarquer deux espèces d'hommes, les uns toujours occupés de détails, et les autres qui font de ces observations particulières le fondement de vérités plus élevées et plus larges.

Par exemple, pendant des siècles on avait vu tomber à terre des morceaux de bois, des pierres, des métaux; Newton s'empara de ces faits particuliers et s'éleva à l'idée que toute matière tend ou est attirée vers toute matière, et puis il définit la loi suivant laquelle cette attraction ou cette force agit à différentes distances, nous donnant ainsi un grand principe qui, nous avons raison de le croire, s'étend à toute la création extérieure et la régit.

Un homme lit une histoire et peut vous en raconter tous les événements, puis il s'arrête là. Un autre combine ces événements, les place sous un seul point de vue, et apprend sous quelle influence vit une nation, quels sont ses principaux penchants, vers la liberté ou vers le despotisme, vers une forme de civilisation ou vers une autre.

Celui-ci s'occupera continuellement des actions particulières de tel ou tel voisin, tandis que cet autre, regardant plus loin que les actions, et remontant jusqu'au principe intérieur d'où elles émanent, en tirera une vue plus étendue de la nature humaine.

En un mot, les uns voient toute chose par parties, par fragments, tandis que les autres s'efforcent de découvrir l'harmonie, la liaison, l'unité du tout. Un des grands malheurs de la société, c'est que la plupart des hommes s'occupent constamment de minces détails et manquent d'idées générales, de principes larges et fixes. Aussi beaucoup qui ne sont pas méchants sont irrésolus, et presque toujours inconstants, comme s'ils étaient de grands enfants plutôt que des hommes. Donner cette force d'esprit qui saisit les vérités universelles et s'y attache, c'est la plus noble éducation de l'intelligence. Perfectionner l'homme, c'est le *libéraliser*, agrandir sa pensée, ses sentiments et sa volonté. Étroitesse d'intelligence et de cœur, telle est la dégradation dont toute éducation tend à sauver les hommes!

LE SENTIMENT DU BEAU.

En considérant notre nature, nous découvrons parmi ses plus admirables facultés le sens ou la perception du Beau. Nous en trouvons le germe chez tous les hommes, et il n'y a pas de faculté qui soit plus susceptible de culture; les ressources que ce sentiment trouve dans l'univers sont infinies. Il n'y a qu'une faible partie de la création que nous puissions changer en nourriture et en vêtements, ou en satisfactions du corps; mais la création entière peut servir au sens du Beau.

La beauté est partout. Elle s'épanouit dans les innombrables fleurs du printemps. Elle ondule dans les branches des arbres et les herbes du gazon. Elle habite les abîmes de la terre et de la mer, et brille dans les couleurs du coquillage et de la pierre précieuse. Et non-seulement ces faibles objets, mais l'océan, les montagnes, les nuages, les cieux, les étoiles, le soleil levant et le soleil couchant, tout est inondé de beauté. L'univers est son temple; et les hommes qui la sentent vivement ne peuvent lever les yeux sans qu'elle les environne de tous côtés. Or la beauté est si précieuse, les jouissances qu'elle procure sont si délicates et si pures, tellement en rapport avec nos sentiments les plus tendres et les plus nobles, si près de l'adoration de Dieu, qu'il est pénible de songer à la multitude d'hommes qui vivent ici-bas en aveugles, comme si, au lieu de posséder cette belle terre et ce glorieux firmament, ils habitaient un cachot. Une joie infinie est perdue pour le monde, faute de cultiver le sentiment du Beau.

Supposez que je visite une maison de campagne et que j'en voie les murs couverts des meilleurs tableaux de Raphaël, chaque coin occupé par une statue du travail le plus exquis, et que l'on me dise que ni homme, ni femme, ni enfant, n'ont jamais jeté les yeux sur ces miracles de l'art, comme je sentirais la privation de ces infortunés! comme je voudrais leur ouvrir les yeux, et les aider à comprendre et à sentir la beauté et la grandeur qui sollicitent en vain leur attention! Et cependant chaque laboureur vit devant les ouvrages d'un artiste plus divin. Combien son existence serait relevée, s'il voyait et s'il comprenait mieux la gloire qui rayonne dans leurs formes, leurs couleurs, leurs proportions et leur expression morale! Les meilleurs livres sont aussi les plus beaux. Les plus grandes vérités quand elles ne sont pas unies au Beau manquent de quelque chose, et elles pénètrent plus sûrement et plus profondément dans l'âme quand elles sont revêtues de cette parure qui leur est naturelle. Celui-là ne reçoit pas la véritable éducation de

l'homme en qui le sens du Beau n'est pas cultivé, et je ne connais pas de condition à laquelle il ne convienne. De toute espèce de luxe, c'est le moins cher et le plus facile, et il me paraît surtout important pour les conditions qui, exigeant un travail pénible, donnent de la rudesse à l'esprit.

SUR LA FACILITÉ D'EXPRIMER SES IDÉES.

La parole est une des grandes distinctions entre nous et la brute. Notre puissance sur les autres n'est pas tant dans les idées qui sont en nous que dans la puissance de les produire. Un homme d'une vigueur intellectuelle plus qu'ordinaire peut n'être qu'un zéro sans valeur dans la société, faute de savoir parler. Non-seulement on acquiert de l'influence sur les autres, mais encore on aide grandement à sa propre intelligence en donnant à sa pensée une expression nette, précise, puissante. Nous nous comprenons mieux, nos conceptions deviennent plus claires, par l'effort même que nous faisons afin de les rendre claires pour ceux qui nous écoutent.

Notre rang dans la société dépend beaucoup de cette facilité d'expression. La principale distinction entre ce que nous appelons l'homme du monde et l'homme du peuple consiste en ce que le dernier est très-souvent gauche dans ses manières et manque surtout de justesse, de clarté, de grâce et de force d'expression. L'homme qui ne peut ouvrir la bouche sans violer une règle de grammaire, sans parler avec un accent barbare ou grossier, sans montrer son manque d'éducation, ou sans obscurcir sa pensée par un langage confus et maladroit, ne peut occuper la place à laquelle son bon sens lui donnerait des droits. Pour avoir des rapports avec la bonne société, il faut parler comme elle. L'étude de la grammaire et des moyens d'arriver à une prononciation correcte n'est pas une chose futile, ni superflue pour personne. Elle permet d'acquérir dans le monde ces avantages, d'où dépend souvent notre perfectionnement. Acquérir une certaine facilité de parole devrait entrer dans tous les plans d'éducation personnelle.

INDISPENSABLE NÉCESSITÉ DE L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE.

L'opinion commune est que la masse du peuple n'a pas besoin d'autre éducation que de celle qui prépare aux différents métiers; et bien que cette erreur commence à disparaître et que peu de gens osent aujourd'hui s'en faire les organes, elle est loin d'être encore assez généralement condamnée. La nécessité et le fondement de l'éducation de l'homme sont dans sa nature et non dans sa profession. Nos facultés doivent être développées à cause de leur propre dignité, et non pas en vue seulement de leur application extérieure.

L'homme doit être instruit parce qu'il est homme, et non point parce qu'il doit faire des souliers, des clous ou des épingles. Un métier n'est pas évidemment la fin de son être, car l'esprit ne s'y enferme pas tout entier. Un métier n'épuise point la force de la pensée. L'homme a des facultés que ce labeur ne met pas en jeu, des besoins profonds qu'il ne satisfait pas. Des poëmes et des systèmes de théologie et de philosophie qui ont fait quelque bruit dans le monde ont été travaillés sur l'établi ou au milieu des travaux champêtres. Que de fois, lorsque les bras s'occupent machinalement d'un métier, l'esprit, perdu dans la méditation et la rêverie, s'échappe de la terre! Que de fois le cœur pieux de la femme mêle la plus grande de toutes les pensées, celle de Dieu, aux détails du ménage! Sans doute on doit se perfectionner dans sa profession, car c'est ainsi qu'on gagne son pain et qu'on sert la société. Mais le pain ou la subsistance n'est pas pour nous le bien suprême; car autrement notre sort serait plus dur que celui des animaux, pour lesquels la nature sert une table et tisse un vêtement sans qu'ils s'en occupent.

L'homme n'a pas été créé davantage pour servir uniquement aux besoins de la société. On ne peut, sans une injustice infinie, convertir en simple instrument des satisfactions d'autrui un être raisonnable et moral. Il est nécessairement une fin, et non un moyen. Un esprit dans lequel ont été placées des semences de sagesse, de désintéressement, de constance et de piété, vaut plus que tous les intérêts matériels du monde. Il existe pour lui-même, pour son propre perfectionnement, et on ne doit pas l'asservir aux besoins de sa nature animale ou à ceux d'autrui.

Des esprits légers ou égoïstes disent qu'une éducation libérale est nécessaire aux hommes appelés à remplir de hautes fonctions, mais non pas à ceux qui sont condamnés à un labeur vulgaire.

Je réponds que le nom d'homme est un nom plus grand que celui de président ou de roi.

La vérité et la bonté sont également précieuses, dans quelque sphère qu'on les trouve. D'ailleurs il n'est pas de condition où la vertu n'ait sa place aussi bien que le développement de toutes nos facultés. L'ouvrier n'est pas simplement un ouvrier. Des liens étroits, liens de tendresse et de responsabilité, l'unissent à Dieu et à ses semblables. Il est fils, mari, père, ami et chrétien. Il appartient à une famille, à une patrie, à une Église, à une race; et cet homme, on ne l'élèverait que pour un métier! N'a-t-il donc pas été envoyé dans le monde pour accomplir une grande œuvre? Élever parfaitement un enfant demande plus de profondeur de pensée, plus de sagesse peut-être que le gouvernement d'un État; par cette simple raison que les intérêts et les besoins politiques sont plus saisissables, plus grossiers, plus sensibles que le développement de la pensée et du sentiment, ou que les lois subtiles de l'âme, qui toutes doivent être étudiées et comprises avant que l'éducation soit achevée; et cependant Dieu a chargé également tous les hommes de cette œuvre, la plus grande qui soit sur la terre. Avons-nous besoin d'une preuve plus claire pour voir qu'une éducation plus relevée qu'on ne l'a encore pensé est nécessaire à notre race entière?

La suite à une autre livraison.

LE SEUL AVOCAT CANONISÉ.

A l'occasion de la canonisation de saint Ives, avocat, Jean Massue, prieur des Dames et de Saint-Sornail, dit au chapitre 23 de ses *Marguerites historiales* (ouvrage écrit vers 1497):

« On ne trouve que luy seul qui soit saulvé entre les ad-» vocats juristes. Je dits, moy prieur, que le bailly de Damp-» martin est hors de ce danger, et que aussi toust (aussitôt) » iroit-il où est saint Yves que l'on feroit passer le palais de » Paris par le trou d'une aiguille. »

UNE TABLE PROPHÉTIQUE.

La communication avec les esprits au moyen de tables ou d'autres matières en bois est loin d'être une nouveauté. C'était une pratique bien connue des anciens, qui faisaient tourner, par exemple, des instruments à vanner. Au moyen âge on l'appelait *xilomanie*, des deux mots grecs *xilos*, bois, et *manteia*, divination. Qui voudra lire attentivement Bodin, l'auteur célèbre de la *Démonomanie* (ouvrage écrit en 1581), verra que les esprits frappeurs répondaient en ce temps-là, comme aujourd'hui, aux curieux qui leur adressaient des questions.

Dans un livre mystique très-rare, intitulé *Lux è tenebris* (la Lumière sortant des ténèbres), et imprimé vers 1665-68 (1), on trouve une jolie gravure sur acier représentant une sorte de table « tournante » ou tout au moins « prophétique; » nous la reproduisons.

Cette table apparut un jour, la veille de Pâques, sur un chemin, à Christophe Kotter, né en 1585 à Langenaw, village de la Lusace supérieure, « appelé à la mission de prophète en 1616, » dit le livre, et mort en 1647, à soixante-deux ans. Elle était triangulaire et de couleur bleu de ciel. Trois jeunes gens vêtus de blanc étaient assis aux trois angles, à l'orient, au midi, au septentrion; ils formaient une chaîne en tenant leurs mains unies. Un arbuste sortit de la table devant chacun des jeunes gens et s'éleva à la hauteur d'environ une aune. Une rose s'épanouissait aux sommets des trois arbustes, dont les feuilles ressemblaient à celles du persil. L'arbuste du midi était un peu plus élevé que les deux autres; sa rose, plus large et d'une grande beauté, le couvrait presque entièrement. Christophe Kotter vit ensuite un petit lion demi-blanc, demi-azuré, s'élancer de la table, saisir avec ses ongles l'arbuste du midi, et le secouer violemment; les feuilles vertes et celles de la rose tombèrent en grande partie et se changèrent en taches de sang. L'arbuste du septentrion resta immobile : ses feuilles et sa fleur n'éprouvèrent aucune agitation. L'arbuste d'orient, d'abord desséché et privé de feuilles et de fleurs, verdit



Table prophétique du dix-septième siècle. — Estampe du livre intitulé : *Lux è tenebris*.

tout à coup, et la rose le couronna de ses belles feuilles odorantes. Le jeune homme qui était assis devant l'angle septentrional dit à Christophe, en lui montrant le jeune homme assis à l'angle oriental : « Donne-lui ta main droite. » Christophe s'empressa d'unir sa main à celles des jeunes gens. Le jeune homme du septentrion reprit : « Observe bien, afin que tu puisses raconter fidèlement ce que tu auras vu; car de grandes vérités sont cachées dans ce prodige, et Dieu te les révélera dans une vision. » Alors la table disparut avec ce qu'elle portait. Le jeune homme du septentrion dit à Christophe : « Regarde-nous avec attention : l'un de nous t'apparaîtra encore une fois et t'expliquera ce que tu as vu. » Christophe alors leur demanda : Qui êtes-vous? (Il rapporte qu'il lui fut impossible de dire autre chose.) Le jeune homme du septentrion répondit : « Nous sommes les serviteurs du Dieu grand, terrible et en même temps miséricordieux, qui a pour ministres la flamme du feu et les anges ses esprits. Quant à toi, fais ce qui t'est ordonné, si tu veux obtenir la grâce de Dieu. » Après ces mots les trois jeunes gens disparurent. Aussitôt Christophe fut ravi en extase.

La suite à une autre livraison.

(1) Voici le titre entier de ce livre singulier, que M. Landresse, bibliothécaire de l'Institut, a bien voulu nous signaler :

« *Lux è tenebris*, novis radiis aucta; hoc est : solemnissimæ divinæ » revelationes in usum seculi nostri factæ,

» Quibus,

» I. De populi christiani extremâ corruptione lamentabiles querelæ » instituuntur;

» II. Impœnitentibusque terribiles Dei plagæ denuntiantur;

» III. Et quomodo tandem Deus (deleta pseudo-christianorum, Judæorum, Turcarum, paganorum, et omnium subcœlo gentium Babylone) novam, verè catholicam, donorum Dei luce plenè coruscantem Ecclesiam constituet; et quis jam status ejus futurus sic ad finem » usque seculi, explicatur.

» Per immissas visiones, et angelica divinaque alloquia, facta

» I. *Christophoro Kottero* Silesio, ab anno 1616 ad 1624;

» II. *Christinæ Poniatoviæ* Bohemæ, annis 1627, 1628, 1629;

» III. *Nicolao Drabicio* Moravo, ab anno 1638 ad 1664.

» Cum privilegio regis regum, et sub favore omnium regum terræ, » recudendi. »

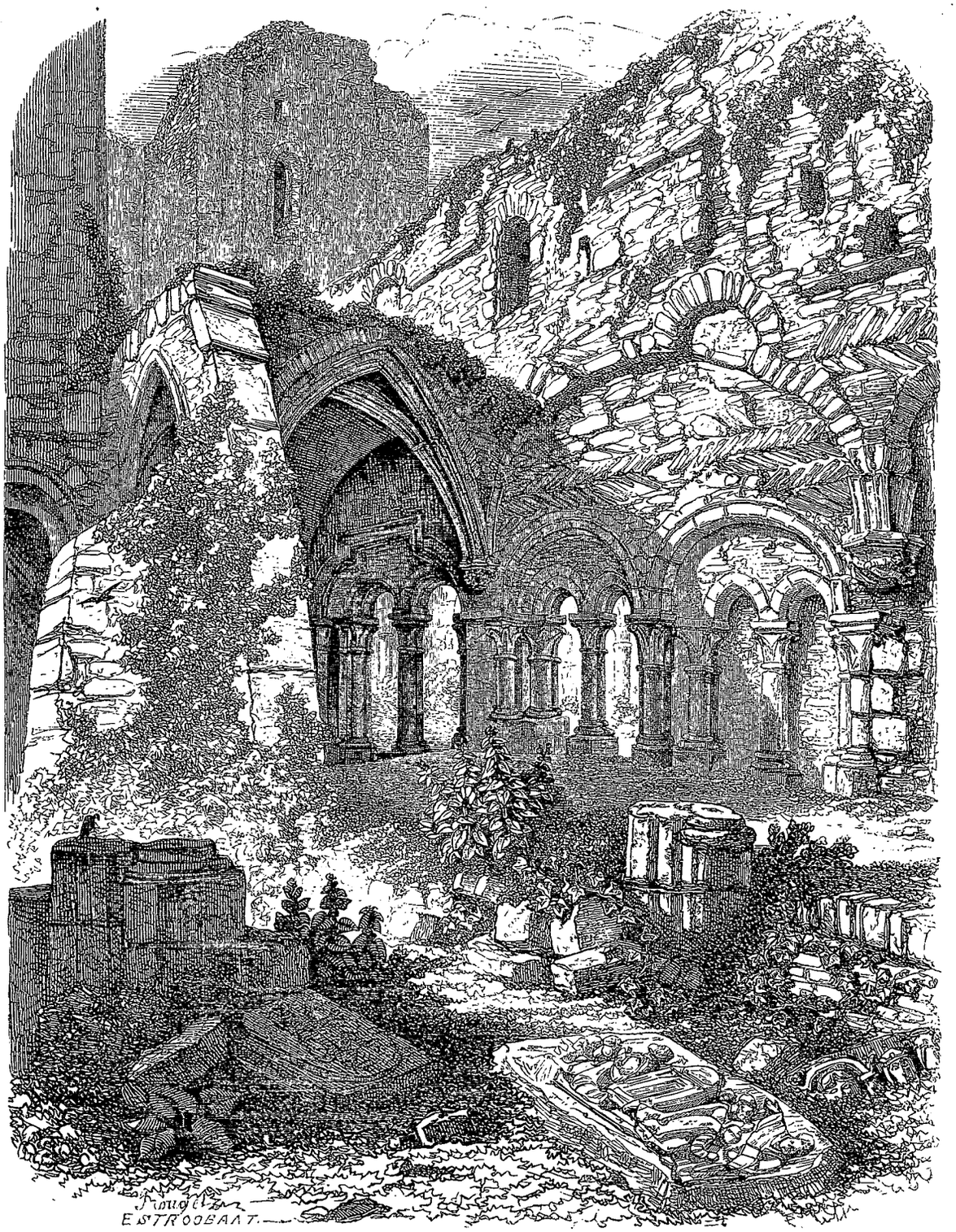
L'auteur de ce livre, « imprimé avec le privilége du roi des rois, » a jugé prudent de ne point se faire connaître. L'une des épigraphes est tirée de l'Évangile de saint Matthieu : « Ce que je vous ai dit dans les ténèbres, proclamez-le à la lumière. » (X, 27.) De fines gravures sur acier représentent Christophe Kotter, Christine Poniatonia de Duchnik (née en 1627, morte en 1714), Nicolas Drabicius (né en 1588, ministre de l'Église en 1616, exilé en 1618, prophète en 1638), et un grand nombre de visions très-originales.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON ET CRYPTE DE SAINTE-MARIE

A GAND.



Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon. — Crypte de Sainte-Marie. — Dessin de Stroobant.

Saint Amand, l'un des premiers missionnaires de la Flandre, fonda, vers l'an 631, une chapelle dédiée à sainte Marie et un cloître sous l'invocation de saint Pierre, au confluent de l'Escaut et de la Lys, sur l'emplacement d'une forteresse ou d'un camp retranché que les chroniqueurs appellent *Castrum Gandavum*. Suivant quelques auteurs, ce castrum était un ouvrage des Romains; d'autres supposent qu'il avait été construit par les Danois et les Nor-

mands pendant une de leurs plus anciennes incursions dans la Gaule. Les solides débris de cette forteresse furent en partie conservés lorsque saint Amand fit élever la chapelle et le cloître : ils existent encore, et l'on y remarque les traces distinctes du genre de maçonnerie connue sous le nom d'ouvrage « en arête de poisson » ou « en feuille de fougère. » Un des caractères de cette maçonnerie est que sur chaque rang de pierres plates disposées obliquement de gauche à droite est placé un autre rang de pierres obliques de droite à gauche.

Allovin Bavon, prince de la Hesbaie, converti par saint Amand, se retira dans l'abbaye de Saint-Pierre, et mourut en état de sainteté, dans une cellule qu'il s'était construite près du monastère. Sa béatification eut lieu en 680, sous l'abbé Wilfrid; la proclamation en fut faite par saint Éloi, évêque de Noyon, et, à cette occasion, l'abbaye passa de l'invocation de saint Pierre sous celle de saint Bavon. Ce fut, suivant toute vraisemblance, au temps d'Arnould le Grand que l'on construisit la crypte de Sainte-Marie, dont nous donnons la vue, sur l'emplacement de la chapelle élevée par saint Amand parmi les ruines du *Castrum Gandavum*. Cette crypte, seulement à demi souterraine, paraît avoir subi une première restauration vers 1148; en effet, à cette époque elle fut de nouveau consacrée par Anselme, évêque de Tournay. C'est là que fut enseveli, en 1012, saint Macaire, archevêque d'Antioche, mort de la peste à l'abbaye de Saint-Bavon, et dernière victime de l'impitoyable fléau qui sévissait alors à Gand. En 1177, on transféra le corps du saint archevêque au-dessus du sanctuaire, dépôt des reliques, et, en 1179, on le plaça dans une chapelle spéciale, construite au-dessus du *lavatorium*, consacrée dès lors à saint Macaire et bénie par Éverard, évêque de Tournay.

Quand une femme a de la capacité, il faut la reconnaître et en tirer parti. Plus exacte que la plupart des hommes dans les choses de détail, elle fait mieux qu'eux ce qu'elle sait aussi bien. Les circonstances, faisant connaître les femmes, les mettent enfin à leur place, au lieu que les hommes sont destinés avant d'être connus, puis nommés à des places pour lesquelles bien souvent ils ne valent rien.

M^me^ DE CHARRIÈRE.

DE LA PRODUCTION DE L'OR

ET D'UN APPAREIL NOUVEAU POUR SA PRÉPARATION.

Parmi tant d'événements considérables qui se déroulent sous nos regards, le développement inouï que la production de l'or vient de prendre n'est pas le moins imprévu, et nous croyons intéressant de présenter quelques données numériques sur ce point particulier du merveilleux ensemble de nouveautés dont notre âge est témoin.

L'or a cela de singulier, qu'il est à la fois le métal le plus cher et celui qui, pour être extrait de la terre, exige le moins d'habileté, le moins d'efforts, le moins de temps. Les autres métaux, profondément enfouis au sein de roches dures, et généralement dissimulés dans les minerais qui les renferment, ne peuvent en être tirés qu'au prix d'un labeur prolongé, de dangers terribles, de soins minutieux et d'une expérience longue et variée; des machines puissantes, des constructions nombreuses, toute une organisation industrielle et commerciale, sont indispensables pour entreprendre leur exploitation : ces longs préparatifs une fois achevés, le temps nécessaire à l'extraction définitive du métal est rarement de moins d'un à deux mois; elle est souvent d'une bien plus longue durée : aussi les industriels qui disposent de capitaux considérables peuvent seuls produire du fer, du cuivre, du plomb, du zinc, de l'argent. Cela même ne suffit pas. Combien de fois n'a-t-il pas fallu attendre une longue suite d'années avant de savoir si l'entreprise réussirait!

Pour l'or, rien de pareil; la chance de le rencontrer fait tout le mérite de sa production. Vos yeux sont arrêtés par sa belle couleur, qui reluit au milieu d'un sable blanc, rosé, jaune, gris ou noir; pendant que vous recueillez un premier grain, la rivière qui se joue à vos pieds met à nu de nouvelles paillettes du métal précieux et vous enseigne la manière d accroître votre trésor. Seul, sans secours d'aucune espèce, vous pouvez suffire à la tâche; elle ne sera pas toujours également productive, mais elle sera toujours facile et à la portée d'un travailleur bien portant. En outre, ce n'est pas en profondeur que le travail devra se développer, mais en superficie; donc à tout homme de bonne volonté sa place, et à chaque place sa chance.

Il ne fallait pas moins que des conditions aussi exceptionnellement favorables pour porter 300 000 âmes, en trois ans, sur une des plages les plus ignorées de l'océan Pacifique, en Californie.

Le mouvement d'émigration vers l'Australie a été plus rapide encore.

Ces expéditions si puissantes n'ont pas tardé à faire sentir leur influence.

Avant les émigrations en Californie (qui ne datent que de 1849), on admettait que l'or produit par l'Amérique, depuis la conquête, représentait une valeur de 7 ½ à 10 milliards, et que la production annuelle du monde entier ne dépassait pas 150 millions; elle n'était même que de 50 millions vingt à trente ans plus tôt, c'est-à-dire avant la découverte des mines d'or de la Russie asiatique.

Aujourd'hui la production de la Californie a dépassé 353 millions en 1853, et celle de l'Australie (dont la richesse ne s'est révélée qu'en 1851) s'élevait déjà à 400 millions en 1852.

Ainsi la production de l'or a plus que sextuplé en moins de quatre ans, et elle est quinze fois plus grande que ce qu'elle devait être avant 1815.

Cet accroissement rapide ne s'arrêtera probablement pas là, et, sans se prononcer sur la durée, encore obscure, des exploitations nouvelles, on peut croire que dix années suffiront à la Californie et à l'Australie pour produire de 8 à 10 milliards, c'est-à-dire plus d'or que la vieille Amérique n'aura pu en livrer au monde pendant les trois cent cinquante années qui ont suivi sa découverte.

N'oublions pas, d'ailleurs, que parmi les métaux précieux fournis par l'Amérique jusqu'en 1849, l'or n'occupait que le second rang; l'argent figurait dans la production totale pour une valeur trois ou quatre fois aussi importante, et, par conséquent, pour un poids environ cinquante fois plus grand.

Pour donner par an un milliard en or, les terrains aurifères nouveaux n'exigeraient qu'un accroissement de production d'un tiers environ par rapport à la production de 1852, et d'un quart au plus, sans doute, par rapport à la production de 1853. Il y a tout lieu de croire que cet accroissement est à la veille d'être atteint, et que la génération actuelle a grande chance de voir décupler la production annuelle de 150 millions d'or que l'on admettait avant la découverte des mines de la Californie.

Les trois causes principales d'accroissement de la production annuelle de l'or sont : 1° l'ardeur de l'émigration vers les régions aurifères; 2° l'immense étendue des terrains exploitables; 3° la possibilité de retirer de la plupart des minerais plus d'or avec moins de main-d'œuvre.

Examinons ces trois points :

1° Population ouvrière.

On estime que la production de chaque ouvrier est moyen-

nement de 30 grammes d'or, soit de 95 francs environ par semaine. Il est à supposer qu'on n'a pas beaucoup plus de trente-six semaines de travail par an. A ce compte, les mines de Californie et d'Australie devaient occuper une population d'environ 200 000 mineurs pour produire les 700 millions extraits en 1852. Le milliard annuel que nous avons en vue n'exigerait donc pas plus de 300 000 ouvriers. Mais la totalité des émigrants est loin de s'adonner directement à l'exploitation de l'or : c'est ainsi qu'en Californie (État presque entièrement créé par les mines) une population totale de 310 000 habitants ne correspondait, l'année dernière, qu'à une production de 353 millions de francs, ce qui suppose un mineur seulement sur trois habitants. Le témoignage des voyageurs confirme cette appréciation. Il faudrait donc, dans les régions aurifères nouvelles, une population totale de 850 000 âmes au plus pour en tirer un milliard par an. De ces 850 000 âmes, 600 000 environ devaient y exister à la fin de 1852; restaient à venir 250 000. Or, vers la fin de 1852, l'Australie recevait de 10 000 à 20 000 émigrants par mois, et les efforts qui ont été faits depuis, en Angleterre, pour donner des proportions inusitées aux moyens de transport, garantissent, pour un certain temps, l'activité de ce mouvement. Concluons donc qu'il n'est pas impossible de voir se réaliser, dès 1855, par le seul fait de l'accroissement du nombre des mineurs, cette production moyenne d'un milliard par an, que nous attendons de la période de dix années qui commence.

2° Étendue des terrains exploitables.

Si les bras ne manquent point, ce n'est pas la terre qui fera défaut de longtemps. On ne se fait peut-être pas une idée nette de l'étendue des terrains aurifères qui ont été découverts depuis cinq ans : elle est immense.

En Australie, l'or est actuellement reconnu sur une zone de 250 à 300 lieues de longueur, large de 75 à 100 : c'est presque l'étendue de la France.

En Californie, l'or a été trouvé dans une zone de 175 à 200 lieues, c'est-à-dire sur une étendue trois fois moindre qu'en Australie. Mais la Californie n'est pas la seule région d'Amérique qui promette des richesses nouvelles : deux autres Eldorados y ont été signalés; le plus important s'étend sur la rive droite de l'Orénoque, l'autre en Bolivie, au nord de la Paz.

Si ces gisements de l'Amérique du Sud sont inférieurs à ceux de la Californie, ce n'est, ce semble, que par un accès beaucoup moins facile, dont la navigation de l'Orénoque et du Maragnon pourraient avoir raison prochainement au moyen de la vapeur.

Voilà donc, pour les chercheurs d'or, des champs d'exploitation égaux en étendue à deux fois environ la France. Qu'on y joigne les découvertes récemment faites dans la presqu'île de Malacca, toute l'extension que comportent les vastes alluvions aurifères de la Sibérie orientale, sans compter l'imprévu, et l'on verra combien peu de place prendraient sur cette immense superficie les 300 000 mineurs et les 850 000 âmes nécessaires à la production annuelle du milliard sur lequel nous comptons.

Ce n'est pas que nous prétendions que toute l'étendue indiquée soit exploitable; mais l'or n'y existât-il que sur la millième partie, le champ ouvert à 300 000 mineurs n'en suffirait pas moins pour les occuper pendant un temps considérablement plus long que les dix années auxquelles nous bornons cette appréciation.

3° Perfectionnement des procédés d'extraction.

Jusqu'à la fin de 1852, particulièrement en Australie, on n'a guère fait que ramasser l'or qui se présentait à la surface du sol. Dans la province Victoria, des milliers de mineurs, qui font pourtant des bénéfices considérables, n'ont encore pour tout équipage qu'un pic et une pelle. C'est plus qu'il n'en a fallu peut-être pour rencontrer cette fameuse pépite de 48 kilogrammes (valant plus de 150 000 francs), qui a été trouvée par un naturel à la jonction du Meroo et de la Merinda.

Dans des districts moins favorisés, on ajoute à ce modeste matériel quelque ustensile de cuisine, qui ne s'attendait certes pas à cet honneur en sortant des mains du fabricant, une sébile, ou mieux encore une caisse de lavage en forme de berceau et d'origine californienne. Très-rarement l'emploi du mercure vient en aide au lavage.

C'est avec d'aussi faibles moyens que des hommes, complétement inexpérimentés pour la plupart, sont parvenus à sextupler, en trois ou quatre ans, la production de l'or dans le monde. Mais que de fausses manœuvres, quelles pertes de temps, que d'or échappé au travail!

Le chercheur isolé et sans capitaux se trouvait également incapable de lutter victorieusement contre l'eau souterraine qui venait envahir ses fouilles de la plaine, ou de poursuivre avec assez de persévérance, au sein de la montagne, le filon dont l'affleurement s'était montré plein d'espérances. Il lui fallait, en outre, suspendre son travail pendant plusieurs mois de l'année, soit que la saison des pluies fît grossir les rivières et couvrît les alluvions favorables au lavage, soit que l'hiver rendît inhabitables les terrains plus élevés propres aux fouilles sèches. Enfin l'imperfection des moyens employés était telle qu'il est possible aujourd'hui de reprendre avec avantage les résidus des lavages opérés par les premiers exploitants. En Californie, tel sable qui lavé à la sébile ne rendait que 10 à 12 francs d'or par mètre cube, en a produit pour 13 à 15 francs quand on a substitué à la sébile la simple caisse de lavage californienne, et jusqu'à 25 francs quand, à ce dernier moyen, on a ajouté l'usage du mercure. En même temps un homme a pu traiter un mètre cube et demi par journée de neuf à dix heures, au lieu d'un mètre cube.

C'est l'association de deux ou de quatre mineurs, jointe à l'usage d'une machine des plus rustiques, qui a plus que doublé le produit journalier d'un homme.

Par rapport à l'exploitation des sables aurifères qui forment la partie la plus étendue des gisements nouveaux, ces associations n'ont été qu'une amélioration; elles seraient une nécessité absolue pour l'exploitation des minerais en roche. Ceux-ci paraissent avoir une grande importance tant en Californie qu'en Australie; or ils rentrent dans la loi commune des autres métaux, c'est-à-dire que, pour s'en rendre maître, il faut des associations nombreuses aidées de capitaux sérieux et dirigées par des hommes expérimentés.

Au début, la plupart des améliorations que comporte l'extraction de l'or en Californie et en Australie étaient impraticables; mais elles ont cessé de l'être aujourd'hui que les nouvelles régions ont pris rang parmi les pays ouverts désormais à toutes les ressources de la civilisation.

Afin de laisser dans l'esprit une idée plus nette de l'importance des améliorations que l'art est capable d'introduire dans l'exploitation de l'or, nous terminerons en mettant sous les yeux du lecteur deux exemples comparatifs empruntés, l'un à un travail des plus primitifs usité encore dans la Nouvelle-Grenade, l'autre à un système nouveau qui fait grand bruit depuis quelques mois tant aux États-Unis qu'en Angleterre.

Dans la Nouvelle-Grenade, il ne s'agit plus (comme pour les alluvions de la Californie ou de l'Australie) de sables préparés naturellement par la simple action des influences atmosphériques : ce sont des minerais en roche, qu'il n'est possible de laver pour en extraire l'or qu'après les avoir finement désagrégés. De là toute une opération nouvelle considérablement plus laborieuse que le simple lavage.

Des trois noirs qui figurent dans notre premier dessin, deux sont employés à ce travail préalable : l'homme assis concasse le minerai et le réduit en grenaille; sa femme porphyrise cette grenaille pour l'amener à l'état de boue épaisse qu'une autre négresse lave à la sébile, afin de dégager les parcelles d'or des poudres pierreuses qui les enveloppaient.

Dans cet atelier en plein vent, enclume, pilon, porphyre, molette, tout est en pierre brute, tel que la nature l'a offert; l'industrie humaine n'y est représentée que par la sébile et par l'outre qui contient l'eau nécessaire au travail. Sans la présence du contrôleur blanc qui examine le produit, on pourrait se croire au milieu d'une de ces peuplades africaines que les voyageurs ont à peine entrevues; tant ce groupe de travailleurs paraît étranger aux arts Européens, tant il est impossible d'assigner une date à un travail aussi primitif.

Si, dans leur journée, ces trois noirs parviennent à élaborer complétement 100 kilogrammes de minerai, ils n'auront pas perdu leur temps, pour peu que ce minerai soit de dureté moyenne.

Voyez, au contraire, l'appareil qui est représenté sur le second dessin : trois ouvriers peuvent suffire à son entretien pendant vingt-quatre heures; mais, au lieu de 100 kilogrammes au plus qu'ils préparent en travaillant à la manière de la Nouvelle-Grenade, ils pourront retirer l'or de vingt tonneaux de minerai dur, c'est-à-dire d'une quantité deux



Laveurs d'or dans la Nouvelle-Grenade.

cents fois plus grande; en outre, le travail sera mieux fait, c'est-à-dire que l'or sera plus complétement extrait. Enfin, tandis que les trois noirs de la Nouvelle-Grenade gagnaient péniblement 3 fr. 60 cent. au plus par jour, ce qui faisait ressortir à plus de 36 francs les frais de traitement du tonneau de minerai, l'appareil nouveau ne donne lieu qu'à 12 francs environ de frais pour rendre plus d'or.

Voici la description de cet appareil, qui a été imaginé par M. Berdan, de New-York :

Le dessin représente quatre appareils semblables réunis dans un même bâtis en bois. Chacun d'eux est fait pour broyer le minerai, le laver et l'amalgamer du même coup. C'est donc à la fois un mortier, une sébile de lavage et un moulin d'amalgamation, le tout dans des proportions colossales et sous forme d'un simple bassin en fonte A, qui a $2^m,10$ de diamètre et $0^m,85$ de profondeur. Ce bassin est monté sur un axe C, qui fait un angle de 30 degrés avec la verticale et reçoit un mouvement de rotation d'un moteur quelconque, par l'intermédiaire d'une courroie D et d'un engrenage E placé en dessous. Deux globes en fonte B et *b* font fonction de pilon; l'un pèse deux tonnes et demi, l'autre une tonne. Pendant le travail, un filet d'eau tombe constamment dans le bassin, en même temps qu'un petit fourneau permet d'en échauffer le fond par-dessous. Ce fourneau, qui fait corps avec le bassin, ne paraît pas dans le dessin.

L'opération se conduit de la manière suivante. On fait du feu dans le petit fourneau, on verse du mercure dans le bassin et on y jette le minerai en morceaux de la grosseur du poing. On met ensuite la machine en mouvement : les globes en fonte, sans cesse entraînés dans le sens du mouvement, mais aussitôt ramenés en sens contraire par leur poids, écrasent peu à peu le minerai et finissent par le réduire en poudre impalpable. L'écrasement a lieu au niveau du mercure, de sorte qu'aussitôt qu'une particule d'or se trouve isolée de la pierre qui la renfermait, elle est saisie par le mercure chaud qui la retient au fond du bassin. D'autre part, la poudre produite se délaye dans l'eau et y reste en suspension, sous l'influence du mouvement de rotation ondulatoire que cette eau reçoit de la position inclinée du bassin. Dans cette situation, les parcelles d'or que le mercure n'a pas encore absorbées ont toute liberté pour se précipiter au fond du bassin, pendant que les parcelles

pierreuses les plus fines se portent au contraire à la surface du liquide et s'échappent hors du bassin par les orifices O, O, O. Une fois l'or concentré dans le mercure, sa séparation complète n'offre plus de difficulté.

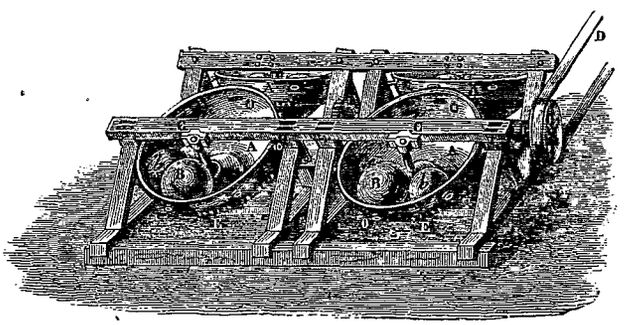
On assure que l'extraction de l'or par cette méthode est tellement supérieure à ce qu'on obtient communément des meilleurs procédés anciens, qu'il est arrivé, dans plusieurs expériences, de voir l'appareil Berdan, opérant sur les résidus des procédés ordinaires, rendre plus d'or qu'on n'en avait retiré du minerai vierge à la première opération.

Chaque bassin est capable de traiter cinq tonnes de minerai dur par vingt-quatre heures, et exige une force motrice de six chevaux.

A défaut de vapeur ou de moteur hydraulique, un moulin à vent pourrait donner le mouvement à la machine Berdan.

En Angleterre, l'apparition de cette machine a été accueillie avec d'autant plus de faveur que, déjà depuis quelque temps, l'idée de trouver de l'or dans le sol des îles Britanniques y préoccupait beaucoup d'esprits. D'anciens documents avaient appris que ce métal était autrefois, soit exploité, soit au moins signalé dans la plupart des districts de mines. En 1851, sa présence fut positivement reconnue dans certains quartz fort abondants du pays de Galles, et aujourd'hui, à la suite de recherches et d'essais multipliés faits en 1853, on en vient à admettre que l'or est assez communément répandu en Écosse, en Irlande et dans le pays de Galles. On signale particulièrement comme minerais d'or certains quartz des terrains de transition dont l'aspect est, dit-on, caractérisque, les alluvions stanifères, les affleurements ferrugineux des filons de cuivre du Cornwall, quelques pyrites, et certains minerais de fer. Plusieurs de ces gisements passent pour être exploitables avec avantage au moyen de l'appareil Berdan, dont le travail ne coûte, à Londres, que 10 schellings, c'est-à-dire environ 12 francs, par tonne de quartz.

Si ces découvertes de gisements d'or dans le Royaume-Uni sont sérieuses, il faut s'attendre à en voir successivement surgir d'analogues dans le reste de l'Europe et ailleurs. Il y aurait alors quelque chose à ajouter à l'accroissement que nous avons admis comme probable dans la production actuelle de l'or. Ce nouveau supplément, joint au milliard que nous attendons prochainement des régions baignées par l'océan Pacifique, et aux 150 millions que l'ancien monde produisait avant la découverte de ces régions, pourrait porter à près de 1 500 millions la production annuelle du monde entier. C'est l'équivalent du budget de la France!



Machine Berdan pour l'extraction de l'or.

Quelques personnes n'entrevoient cette éventualité qu'avec effroi ou chagrin; nous avons peine à croire leurs appréhensions fondées. Il faut remarquer d'abord que la production inaccoutumée que nous prévoyons n'aura certainement qu'un temps, et comme, après tout, il s'agit du monde entier, quel mal si, lorsque l'insuffisance notoire des espèces monétaires aura été comblée, il reste assez d'or pour permettre à chacun d'aspirer à un supplément de luxe de 1 à 2 francs par an? Car c'est à cela que se bornerait ce prodigieux débordement du métal tentateur. Les millions d'efforts qui auront pour but de conquérir cette petite satisfaction, les colonisations, les défrichements, l'extension des relations commerciales, ne produiront-ils pas, en travaux utiles et durables, plus que l'équivalent du produit passager des mines?

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213.

XVIII. LES CLASSIQUES.

La nécessité de fournir à Henri les livres que réclament ses études, m'a fait fouiller un coin de ma bibliothèque depuis longtemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tous mes vieux auteurs; je me suis mis à feuilleter debout et à bâtons rompus. D'abord je passais dix pages, puis deux, puis le revers seulement, puis rien, et la lecture se prolongeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé aux heures, la nuit est venue; j'ai allumé ma lampe et j'ai prolongé la veille.

Le lendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour recommencer; enfin une grande résolution a été prise: je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature négligée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches. Voilà mon esprit remis en nourrice chez les Grecs et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud dans le palais d'Armide: j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé: je ne suis plus *prisonnier dans le cercle des heures;* le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit inattentif de l'écolier s'arrête à la surface, interroge avec le lexique, écoute avec la grammaire! Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire retient le mot, que sa main écrit l'explication, lui-même est absent: il s'égare là-bas, sur la route poudreuse où galope le cavalier; là-haut, dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves; ici près, dans la cour ombreuse où chante la servante: aussi ne lui

demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collége, un de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëte si la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fable de *l'Homme et la fourmi*. Il en était au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une petite fontaine, *decidit in fonticulam*. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son esprit se promenait ailleurs; il trouve enfin le mot :

FONTICULA, diminutif.:.

Il n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que *la fourmi tomba dans un diminutif.* — Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les éclats de rire; le sobriquet de *Fonticula* fut donné au traducteur d'un commun accord, et lui est resté sans qu'il ait su le glorifier, comme Tullius celui de Cicéron (1).

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eût pu se dire innocent de quelque sottise semblable? N'avions-nous pas tous traversé cette merveilleuse féerie de l'art grec et latin avec l'indifférence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit : « Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui bredouille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque âge lit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes.

— Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton poëte favori, disait un sage, et je te ferai l'histoire de ton âme.

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer, d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voilà pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la tombe en voit plus nettement l'ensemble, en distingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective; il résume en lui toutes ces émotions par le souvenir. Chaque âge n'écoutait qu'une note du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant possession des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, comme Chrysale dans son *grand Plutarque à mettre des rabats*, que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudet et le Despautère; j'y cherchais *la formation des temps* avec les règles du QUE *retranché!* Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'ils disent; je suis leur pensée, j'étudie leur accent; ce ne sont plus pour moi des répétiteurs de grammaire; c'est un sénat où les plus grands poëtes, les plus éloquents orateurs, les plus graves historiens, les plus profonds philosophes, prennent tour à tour la parole et m'enchantent.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force! que de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité! Chez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les fins contours se dessinaient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond!

(1) Nom qui signifiait *pois chiche*.

Les Latins sont déjà moins spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément: l'œuvre d'art n'est plus l'enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent repris et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore! quel flot abondant et toujours renouvelé! La phrase grecque chantait, la période latine parle; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; ici c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent.

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage? Où était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchandes d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un étranger, *parce qu'il parlait trop purement?* Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron, qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer? — Demandez à Spartacus.

La suite à une autre livraison.

LES CASTROS,

MONUMENTS CELTIQUES DE LA GALICE ET DU PORTUGAL.

A partir du seizième siècle, tous les historiens et les archéologues de la Péninsule ont été frappés de la forme invariable de ces monuments circulaires, désignés par le peuple sous le nom de *Castros* ou *Crastos*. On a voulu y voir quelquefois des espèces de fortins élevés par les chrétiens pour se défendre contre les invasions des Maures; mais cette opinion erronée a son origine dans une préoccupation populaire, enracinée depuis des siècles chez le peuple, et qui attribue au séjour des Arabes tout ce que l'on n'a pas suffisamment étudié pour en connaître l'origine. Les castros remontent à une époque bien plus reculée, et ils sont même antérieurs à la domination romaine. Jamais on ne les rencontre sur le sommet des montagnes ou sur des élévations d'une certaine hauteur; ils se déploient ordinairement en champ ouvert, et c'est dans la plaine qu'ils se dessinent.

Les castros du Portugal et de la Galice consistent en une élévation circulaire, formée par l'accumulation des terres, et circonscrite dans la plus grande partie par de grosses margelles, si le territoire en fournit. En d'autres localités, on a élevé une sorte de circonvallation, un parapet de terre qui entoure le tumulus dans toute sa circonférence; on ne remarque point de fossé ou d'autre indice d'ouvrage militaire; chaque castro ne dépasse guère trois pieds d'élévation; nous en avons vu, dit un observateur, qui étaient environnés d'un mur de pierre brute. Ces petits monuments se trouvent éparpillés à une égale distance les uns des autres avec une certaine régularité : l'enceinte entière des castros que l'on trouve, par exemple, sur le territoire de Chaves, peut contenir de deux à trois cents personnes. Un archéologue instruit de la Galice, qui a publié, en 1838, une description complète de cette province, M. Verea y Aguilar, ne laisse pas de doute sur l'affinité complète qui existe entre ces monuments et ceux que l'on connaît dans son pays sous le même nom. Les castros que l'on rencontre dans la province de *Tras-os-Montes*, en Portugal, et ceux qui s'élèvent près de Figueiras, non loin de Santiago, sont identiques; ce sont de vrais monuments celtiques, semblables aux *carn* des Écossais (1). La famille des Castros, qui jouit encore d'une si haute renommée dans la Péninsule, porte, sous le nom de *roelas*,

(1) Voy. *o Panorama*, première série d'un excellent recueil pittoresque publié à Lisbonne, et qui, après avoir été interrompu, se continue.

cinq de ces monuments primitifs dans ses armes; une autre famille, celle qui a pour chefs les comtes de Rezende, en porte treize.

DE LA CONSERVATION DES DIGUES EN HOLLANDE.

Si les Hollandais, après avoir conquis leur patrie sur l'Océan, s'étaient contentés d'élever des digues et d'infliger des peines à quiconque eût osé les dégrader, depuis longtemps l'Océan aurait reconquis la Hollande. Ils ont exercé sur les digues une surveillance plus continue et plus habile; ils ont maintes fois changé leur direction, leur place, le système de leur construction et de leur entretien. Ils ont fait plus, ils ont inspiré aux citoyens un esprit public qui a soigné et défendu les digues avec une vigilance religieuse, non moins puissante que le travail de l'administration. Un enfant, se promenant seul le long d'une digue, aperçut une fissure par où l'eau commençait à couler : il essaya de la boucher avec du sable, de la terre, tout ce qu'il trouva sous sa main; n'y pouvant réussir, et ne voyant venir personne, il s'assit, le dos appuyé contre la fente, empêchant à tout risque le progrès de l'eau, et attendant du secours. Là où existe un sentiment public si général et si impérieux, on peut être assuré que le but vers lequel il se dirige sera atteint. F. Guizot. 1821.

LE MICROSCOPE.

UTILITÉ DE CET INSTRUMENT. — LE MICROSCOPE SIMPLE. — LE MICROSCOPE COMPOSÉ.

Les services que le microscope rend aux sciences naturelles sont innombrables. Les chimistes et les minéralogistes en font usage pour étudier, soit la forme des cristaux souvent impalpables qui composent une roche, un sable, soit le précipité formé dans un essai. Il sert aux géologues pour reconnaître la composition de certaines couches terrestres souvent d'une grande étendue et d'une profondeur considérable (tripoli, craie, calcaire crayeux, etc.), formées, par exemple, presque entièrement de débris d'infusoires dont on retrouve les analogues vivants dans la mer, les lacs, les marais. Les botanistes soumettent à ses plus forts grossissements les organes élémentaires des plantes; ils suivent la circulation de la séve; ils étudient le développement des utricules, de la fécule, du pollen, etc. Chaque jour leurs catalogues s'augmentent de nouveaux cryptogames microscopiques, et ils réclament comme rentrant dans leur domaine tous ces phénomènes de pluies de sang et de soufre, de neige rouge, qui ont si fort effrayé les siècles passés. On connaît actuellement des êtres microscopiques d'une organisation si simple, et cependant si difficile à étudier, qu'ils sont encore ballottés d'un règne à l'autre, attendant qu'une décision académique les adjuge définitivement aux botanistes ou aux zoologistes. Ces derniers trouvent de nombreux et intéressants sujets d'observations dans les infiniment petits qui peuplent une goutte d'eau, dans les zoophytes, les insectes, les mammifères les plus grands. Le sang et tous les liquides des corps organisés, les muscles, les nerfs, les membranes et les téguments de toutes sortes, sont scrupuleusement observés dans leurs parties élémentaires; et non-seulement l'anatomie comparée fait ainsi d'immenses progrès, mais la médecine profite aussi de toutes ces découvertes. Le médecin, en se rendant compte, à l'aide du microscope, de la formation, de l'accroissement des particules qui composent le corps de l'homme, et du rôle qu'elles sont appelées à jouer, comprend mieux les altérations qu'elles subissent et les causes qui les modifient. Il est même un certain nombre d'affections morbides dont la nature n'est réellement connue que depuis le perfectionnement du microscope. Enfin, l'industrie elle-même a recours à cet instrument pour reconnaître la composition de certains produits ou pour y découvrir l'introduction frauduleuse de substances inertes ou nuisibles.

Quelque évidente que soit l'utilité du microscope, on a vu des savants, à une époque qui n'est pas encore bien éloignée de nous, critiquer son emploi en l'accusant de trop de complaisance. « Il montre, disait-on, tout ce qu'on veut voir, et un grand nombre d'observations dont on lui fait honneur sont de pures illusions d'optique. » Ces objections, qui paraissent aujourd'hui singulières, étaient cependant en partie fondées, d'une part sur le peu de perfection que l'instrument avait alors, d'autre part sur les folles théories que des expérimentateurs peu consciencieux avaient prétendu établir d'après des observations mal faites, peut-être encore sur les difficultés qu'il faut apprendre à surmonter avant de bien observer.

On donne le nom de microscope à deux instruments amplificateurs. L'un a un seul verre grossissant : c'est le *microscope simple*, ou *loupe montée*. L'autre possède un pouvoir amplifiant plus considérable, obtenu par la combinaison de plusieurs verres : c'est le *microscope composé*. On peut considérer comme des applications du premier le *microscope solaire* et le *microscope à gaz*. Quant au *microscope catadioptrique*, dans lequel l'amplification était obtenue au moyen de plusieurs miroirs, ce n'est plus aujourd'hui qu'un ornement des cabinets de physique.

Microscope simple. — Les anciens connaissaient les instruments grossissants, tels que les miroirs concaves et les sphères de verre remplies d'eau. Mais les lentilles bi-convexes en verre plein (fig. 1, **A**) n'ont été inventées qu'à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle. Ces lentilles, d'abord d'un long foyer, et douées par conséquent d'un pouvoir amplifiant peu considérable, n'étaient, pour ainsi dire, que des objets de curiosité. Plus tard, on en fit d'un foyer très-court, et c'est avec elles que Leeuwenhœck (1668 à 1717) fit les nombreuses et importantes découvertes qui lui valurent le titre de père de la microscopie. Les lentilles dont il se servait grossissaient jusqu'à cent soixante diamètres. Il les plaçait dans de petites montures en argent, qu'il tenait d'une main devant l'œil, tandis que de l'autre main il amenait à la distance convenable les objets à observer.

Pour plus de commodité, et pour diminuer les causes d'erreurs que le manque de stabilité pouvait faire naître, on inventa divers appareils plus ou moins compliqués. En 1756, Ellis employait pour étudier les corallines de la Grande-Bretagne un microscope simple, construit par Cuff, qui est encore le type de ceux que l'on fait aujourd'hui.

Cet instrument (fig. 1, **B**) était composé d'un pilier de cuivre A, se vissant sur la cassette et supportant un bras B, terminé par un anneau dans la rainure duquel s'adaptait un disque de verre servant de porte-objet. Les corps opaques se plaçaient sur une tache noire vers le milieu du disque. Sur le côté droit de l'anneau, on entrait à frottement, dans un trou pratiqué à cet effet, une pince destinée à tenir les insectes. Une tige cylindrique C, tournant dans un cylindre creux soudé au pilier A, permettait d'élever ou d'abaisser à volonté la branche D portant les lentilles. Cette dernière branche glissait d'avant en arrière dans la boîte qui termine la tige C, et ces divers mouvements permettaient de faire parcourir aux lentillles toute la surface du porte-objet. Les lentilles se fixaient, au moyen d'un pas de vis, dans l'anneau terminant la branche D. Elles étaient de deux sortes : les unes, E, enchâssées au milieu d'un miroir concave en argent, servaient pour examiner les objets opaques; les au-

tres, sans miroir et semblables à celle figurée F, servaient pour examiner les objets transparents. Au-dessous du porte-objet était un miroir concave en verre, G, pouvant se mouvoir facilement en tous sens, et servant à éclairer les objets de bas en haut.

A plusieurs reprises, on a tenté de substituer aux lentilles bi-convexes de petits globules de verre fondus à la lampe, ou des lentilles formées par une goutte de liquide placée sur un petit trou percé dans une plaque de métal, ou par une goutte de térébenthine appliquée sur une lame de verre; mais comme les globules sont souvent remplis de petites bulles d'air, et que les lentilles liquides s'altèrent facilement, on les a bien vite abandonnés.

Vers 1824, on fit en Angleterre, puis en France, des lentilles de grenat, de saphir, de diamant. Elles présentaient de grandes difficultés de fabrication, en raison de la dureté de la substance et de sa cristallisation, ce qui, en outre de la valeur intrinsèque, élevait beaucoup leur prix; et comme elles ne montraient rien de plus, on reprit encore les lentilles de verre.

De 1812 à 1828, le célèbre physicien anglais Wollaston fit construire, pour remplacer la lentille simple, des *doublets*, composés de deux lentilles plano-convexes, ayant leurs faces planes tournées vers l'objet. Quelques années après, M. Charles Chevalier perfectionna ces doublets, en employant pour leur construction deux verres plano-convexes de même foyer (fig. 1, C), l'un très-large, placé du côté de l'objet, l'autre plus petit, supérieur, et en les séparant par un diaphragme dont l'ouverture varie suivant le foyer du doublet.

Avec cet instrument ainsi perfectionné, on fait d'excellentes observations, et l'image n'est point renversée, comme dans le microscope composé. Mais plus le grossissement employé est considérable, plus le champ de vue se rétrécit, et comme l'on est obligé de tenir l'œil très-près de l'instrument, il en résulte une grande fatigue.

Microscope composé. — Cet instrument, dans sa plus grande simplicité, est composé de deux lentilles placées aux deux extrémités d'un tube. L'une, dirigée vers le corps à examiner, est appelée *lentille objective,* ou simplement *objectif;* l'autre, placée devant l'œil, est dite *lentille oculaire,* ou *oculaire.* C'est l'objectif qui grossit réellement l'image; l'oculaire amplifie celle-ci sans la détailler davantage ni lui donner plus de précision. Il y a donc peu d'avantage à augmenter le grossissement au moyen de forts oculaires.

Il est probable que la découverte du microscope composé suivit de près celle du télescope, qui eut lieu à la fin du seizième siècle; mais le nom du véritable inventeur n'est pas parvenu jusqu'à nous. Borellus (*De vero telescopii inventore.* 1655) dit que le premier télescope composé fut construit par Zacharias Jansen ou Zansy, de Middelburg, et que l'archiduc Charles-Albert d'Autriche le donna à Drebbel, astronome de Jacques Ier, qui l'emporta en Angleterre en 1619. Huyghens dit au contraire, dans sa Dioptrique, que

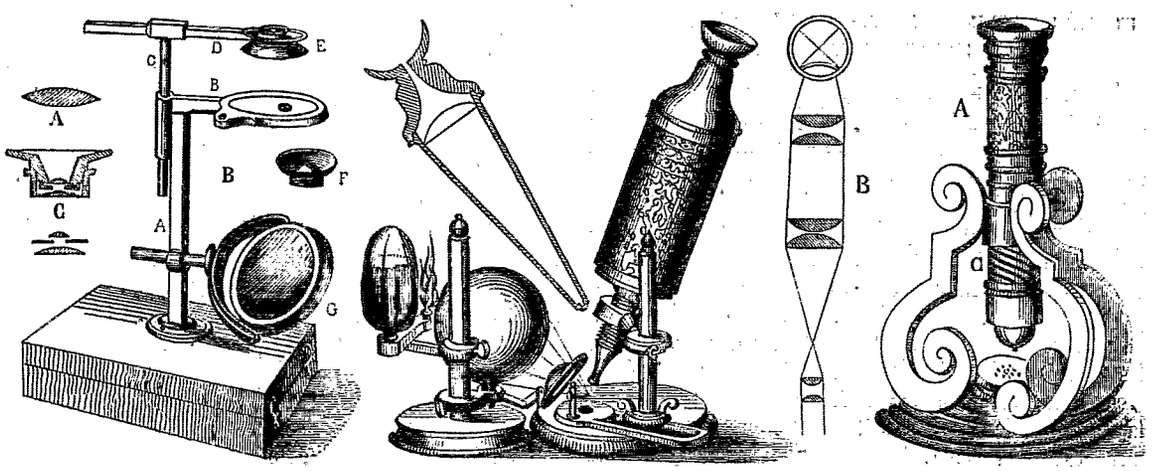


Fig. 1. Microscope de Cuff. 1756. Fig. 2. Microscope de Robert Hooke. 1664 Fig. 3. Microscope de Griendelius. 1687.

c'est en 1621 qu'on a vu les premiers instruments de ce genre chez Drebbel, qui en était l'inventeur. Le Napolitain François Fontana donna, en 1646, une description du microscope, et prétendit l'avoir découvert en 1618. D'un autre côté, Roger Bacon avait donné, dans son *Opus majus,* des principes parfaitement applicables au microscope; et Record (*Chemin de la science.* 1551) rapporte que ce savant façonna à Oxford un verre qui faisait voir des choses si curieuses, que l'on attribuait généralement son effet à une puissance diabolique. Viviani raconte aussi que Galilée envoya en 1612, à Sigismond, roi de Pologne, un microscope auquel il avait travaillé pendant vingt ans. Les premières observations microscopiques réellement intéressantes furent faites par Robert Hooke, qui les publia en 1664 dans sa *Micrographia.* Il donne dans cet ouvrage la description de son microscope. Cet instrument (fig. 2) avait 3 pouces de diamètre, 7 de long, et pouvait s'allonger au moyen de quatre tubes engaînés les uns dans les autres. Un petit objectif, un verre de champ et un puissant oculaire, formaient la partie optique. Lorsque Hooke voulait examiner avec soin quelque objet, il retirait le verre de champ, et obtenait ainsi plus de clarté et de netteté. Les objets à examiner étaient placés sur un petit disque ou à l'extrémité d'une pointe mobile, et éclairés par une lampe dont les rayons étaient concentrés par un globe de verre rempli d'eau et une loupe plano-convexe. La position oblique de cet instrument est encore adoptée en Angleterre.

En 1668, Eustachio Divini se servait d'un microscope composé d'un objectif, d'un verre de champ et d'un oculaire formé de deux lentilles plano-convexes qui se touchaient par le centre de leurs courbures. Il grossissait, au moyen des tirages, depuis 41 jusqu'à 140 fois.

Griendelius donna en 1687, dans sa *Micrographia nova,* la description d'un instrument (fig. 3, A) remarquable par la disposition des six verres plano-convexes, et aussi par la vis C, servant à élever ou à abaisser le corps de l'instrument, vis qui a été employée récemment dans le même but.

La suite à une autre livraison.

LE PARLEMENT ANGLAIS.

Voy. t. XXI, p. 9 et 49.

I. COMPOSITION DE LA CHAMBRE DES LORDS. — PAIRS ECCLÉSIASTIQUES. — PAIRS LAICS. — LES SIÉGES, LA BARRE. — LE CHANCELIER. — APPOINTEMENTS.



Vue extérieure du palais de Westminster (*).

(*) La vue que nous avons publiée en 1844 (t. XII, p. 305) avait été dessinée sur les plans de l'architecte et avant que la construction du monument ne fût achevée : aussi remarquera-t-on quelques différences entre cette première gravure et celle que nous donnons aujourd'hui.

La chambre des lords, dont les siéges sont héréditaires, se compose : 1° de pairs ecclésiastiques au nombre de trente : pour l'Angleterre, deux archevêques et vingt-quatre évêques; et pour l'Irlande, un archevêque et trois évêques; 2° de pairs laïcs ou temporels. Tous les pairs d'Angleterre sont, sans exception, membres de la chambre haute, et le nombre n'en est pas limité. Mais, en vertu de la loi qui a réuni le royaume d'Écosse à celui d'Angleterre, la pairie d'Écosse n'est représentée dans la chambre haute que par seize de ses membres qui sont élus par leurs collègues pour la durée de chaque législature. Le souverain a contracté l'obligation de ne pas créer de nouveaux pairs écossais. La pairie d'Irlande est représentée dans la chambre haute par vingt-huit membres élus à vie, comme l'a fixé la loi qui a uni le royaume d'Irlande à l'Angleterre et à l'Écosse; mais le souverain ne peut créer un pair irlandais que lorsque trois pairies de ce royaume sont éteintes, et lorsque le nombre en aura été réduit à cent, il ne pourra pas être dépassé. Il ne faut pas oublier que les pairs les plus considérables, tant d'Irlande que d'Écosse, sont la plupart membres de la pairie anglaise, et qu'ils échappent par là aux restrictions qui frappent leurs collègues.

En ce moment, la chambre haute se compose de trois princes du sang, de trente pairs ecclésiastiques, de vingt-six ducs, de trente-cinq marquis, de cent soixante et onze comtes, de trente-deux vicomtes, et de deux cent quatre barons; en tout, cinq cent un membres.

Les pairs d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, ou, en d'autres termes, du Royaume-Uni, ont les mêmes priviléges, quels que soient leurs titres et leurs dignités. Ils sont divisés en ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, et ils prennent en cet ordre leur rang de préséance. Les priviléges personnels d'un pair sont d'être jugé par ses pairs dans les procès de trahison ou de félonie. Il a aussi le droit de réclamer une audience du souverain pour lui soumettre des affaires importantes. Les priviléges des pairs, en tant que membres de la législature, sont de constituer la première chambre. Ils sont les défenseurs et les conseillers héréditaires de la couronne, et les protecteurs des prérogatives royales; ils ont pouvoir de présenter des projets de loi, et d'amender et de rappeler les lois en vigueur, à l'exception des lois qui touchent aux impôts. La chambre des pairs constitue, en outre, le tribunal suprême, et est une cour d'appel. Les pairs peuvent déléguer leur vote dans les mains d'un de leurs collègues.

On a vu (t. XXI, p. 3) que la salle où se réunissent les pairs est décorée avec tout l'art et toute la richesse imaginables. Les hautes fenêtres ont des vitraux peints; les banquettes sont couvertes de velours; les portes, les balustres, sont garnis de bronze doré; en un mot, on n'a rien oublié pour orner un lieu qui rassemble, chaque session, les personnes les plus considérables du royaume. C'est un carré long : à l'une des extrémités se trouve le trône du souverain, élevé de plusieurs marches; devant, à une petite distance, est placé le sac de laine sur lequel siége le chancelier, président de la chambre. Comme le mot l'indique, c'est un grand carreau de laine recouvert de drap rouge, sans aucune espèce de dossier; de chaque côté sont des banquettes en gradin; à la droite du chancelier, sur la première, prennent place les évêques, et sur le même rang, au-dessous, les membres du ministère qui sont pairs; en face, à la gauche du chancelier, siégent les chefs de l'opposition, c'est-à-dire ceux des pairs que l'opinion publique désigne comme devant entrer dans le cabinet lorsque leur parti triomphera; au milieu sont des banquettes où prennent place les juges qui ont voix délibérative, mais ne votent pas. Dans les séances ordinaires, les princes du sang n'ont pas de siéges qui leur soient particulièrement assignés; ils se rangent du côté du ministère ou de l'opposition, comme il leur plaît; à l'autre extrémité de la chambre est la barre : c'est là que les membres de la chambre des communes, leur président en tête, viennent écouter, debout et découverts, à l'ouverture de la session du parlement, le discours de la couronne. C'est aussi à cette barre que se placent les avocats et les parties, lorsque la chambre des pairs siége comme cour d'appel, quoique, en réalité, la cour des pairs ne soit alors composée que du chancelier et de ceux d'entre les pairs qui ont occupé cette suprême charge de la magistrature, ou ont rempli des fonctions judiciaires. Les autres s'abstiennent, quoique la loi les considère comme juges. Au-dessus de la barre est une tribune réservée aux journalistes et à leurs sténographes, et aussi au public, ou plutôt à une certaine partie du public, car les femmes en sont exclues. Elles ne sont admises à écouter les délibérations de la chambre des pairs que dans une tribune particulière, où un très-petit nombre peuvent trouver place : en France, on n'a jamais compris cette sorte d'exclusion.

Le chancelier, qui est le chef de l'ordre judiciaire, est en même temps, de droit, le président de la chambre des pairs. Comme il fait partie du cabinet, il se retire avec le ministère. Il n'a pas d'appointements comme président de la chambre haute. En son absence, il est suppléé par un juge, le chef de la seconde cour du royaume. Lorsque la chambre se forme en comité, elle a un président spécial, qui est toujours un pair; il est élu au début de chaque session; ses appointements sont de 2 500 liv. sterl. (62 500 francs). Il est assisté par un jurisconsulte qui reçoit 1 500 liv. sterl. par an (37 500 francs). La chambre des pairs a trois secrétaires : le premier a un logement et 4 000 liv. sterl. d'appointements (100 000 francs), et 2 000 liv. sterl. (50 000 francs) de pension de retraite; le second a aussi un logement et 2 500 liv. sterl. (62 500 francs) d'appointements, et une pension de 1 500 l. st. (37 500 fr.). Elle a, en outre, un huissier et un sergent aux armes, nommés l'un et l'autre par la reine.

La suite à une autre livraison.

L'IMPOT DU LION.

Gérard, le chasseur de lions de notre colonie africaine, établit la statistique suivante relativement aux pertes que les lions font subir aux Arabes dans la province de Constantine.

Un lion vit, en moyenne, trente-cinq ans; il consomme pour une valeur annuelle de *six mille francs* en chevaux, mulets, bœufs, chameaux, moutons. Chaque lion coûte donc aux Arabes 200 000 francs.

Les trente lions qui se trouvent, en ce moment, dans la province de Constantine, et qui seront remplacés par d'autres venant de la régence de Tunis ou de Maroc, coûtent annuellement 180 000 francs. Dans les contrées où ils se tiennent d'habitude, l'Arabe, qui paye 5 francs d'impôt au gouvernement français, paye *cinquante francs* au lion.

VOLCANS D'AIR.

Le village de Turbaco, à cinq ou six lieues de Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade, est l'ancien *Taruaco* des Indiens. Il est situé sur un plateau assez élevé pour que la vue embrasse les immenses forêts qui s'étendent jusqu'à *el rio grande del Magdalena*, et à l'horizon, quand le temps est clair, jusqu'aux cimes neigeuses de la *sierra nevada de Santa-Marta* : aussi y jouit-on d'une fraîcheur bienfaisante qu'on apprécie surtout quand on sort du climat sec et brû-

lant de la côte. Il est peu de séjours, dans la région tropicale, plus délicieux que le séjour de Turbaco, dit M. de Humboldt; mais l'illustre voyageur ajoute que les serpents y sont très-fréquents, qu'ils viennent chasser les rats jusque dans l'intérieur des maisons, qu'ils grimpent sur les toits pour y faire la guerre aux chauves-souris, dont le cri est des plus incommodes pendant la nuit. Il faut donc déjà avoir une certaine habitude de la vie américaine pour savourer sans inquiétude les délices de Turbaco.

Les volcans d'air sont à 4 ou 5 kilomètres à l'est du village, au milieu d'une forêt abondante en palmiers; la description qu'en donne M. Vauvert de Méan est, sur presque tous les points, conforme à celle que l'on doit à M. de Humboldt. Les éruptions boueuses ont lieu dans une clairière entièrement dépourvue de végétation; mais bordée de touffes de *Bromelia karatas* dont la feuille ressemble à s'y méprendre à celle des ananas communs, de cactus cierges, de *Piragua superba*, et de plants de vanille d'une beauté remarquable. Sur ce plateau, formé à sa surface par une argile grise fendillée en prismes par la sécheresse, on aperçoit une vingtaine de *volcancitos*. Ce sont de petits cônes tronqués, élevés de 6 à 8 mètres au-dessus du niveau de la clairière, et dont la circonférence de la base varie de 60 à 80 mètres. Au sommet de chacun de ces volcans boueux se trouve une ouverture circulaire de 4 à 8 décimètres en diamètre, remplie d'une eau constamment agitée par le dégagement de bulles de gaz d'un volume considérable. Comme M. de Humboldt, M. Vauvert de Méan a compté, le plus souvent, cinq éruptions d'air en deux minutes. On entend par intervalle un bruit sourd assez fort, une sorte de *bramido* qui précède de quelques secondes l'émission du gaz. M. Vauvert de Méan a vu un thermomètre, plongé dans la boue liquide qui remplit les petits cratères, marquer 30 degrés centigrades, la température de l'air étant 30 degrés et une légère fraction.

M. Vauvert de Méan ayant reçu le gaz des volcancitos sous un entonnoir disposé à la façon d'un gazomètre, a pu le faire brûler. Cette intéressante observation avait déjà été faite, plusieurs années avant, par feu M. le général Jouquin Acosta, qui constata que ce gaz était presque entièrement formé de gaz hydrogène pur. L'observation du général Acosta est d'autant plus curieuse que M. de Humboldt, lors de son séjour à Turbaco, s'étant livré à une étude attentive du gaz des volcancitos, avait conclu qu'il devait consister en azote, du moins pour la plus grande partie; et lorsqu'on lit les détails des opérations, il ne peut rester l'ombre d'un doute à l'égard de la rigueur de cette conclusion (1).

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179.

NOURRITURE DES VOLAILLES. — RATIONS. — VERMINIÈRES. PONTE DE DIX MOIS. — PLUMES. — COUVOIRS ARTIFICIELS. — CHOIX DES COQS. — CARACTÈRES DES POULES BONNES PONDEUSES. — TABLEAU DE LA PONTE PENDANT NEUF ANS.

Avant de nous parler des races et de leur choix, notre hôtesse voulut, avec raison, achever de nous instruire sur ce qui s'appliquait à toutes sans distinction.

La nourriture, nous dit-elle, est un point capital; elle doit toujours être saine, variée et abondante, rationnée autant que possible. Il ne faut jamais avoir plus de volaille qu'on ne peut en nourrir copieusement; sans cette condition de rigueur, on se constitue forcément en perte.

Les grains de toute sorte sont bons : petit blé, avoine, sarrasin, orge, petit maïs, etc. Quand les fumiers de la cour n'offrent pas de ressources, il ne faut pas moins de 50 à 250 grammes de nourriture par tête et par jour (1). C'est une forte dépense.

Voici, par exemple, le régime auquel sont soumis actuellement les coqs et les poules de combat qui sont soignés par des employés de la maison de l'empereur, dans les bâtiments de l'ancien haras de la ferme de la ménagerie, près Versailles.

On y compte seulement 14 sujets, 8 coqs et 6 poules. Le plus lourd de ces animaux pèse 2k,300; le plus faible, 1k,850.

L'un dans l'autre, ils ne mangent qu'un décilitre de grains mélangés en parties égales, orge et avoine; soit 42 litres par mois. Lorsqu'on veut les préparer pour le combat, le maximum de consommation mensuelle ne dépasse pas 50 litres.

Notre collaborateur pour cette série d'articles, M. Charles Jacque, a fait également des pesées très-exactes de la nourriture qu'il donne à ses belles cochinchinoises et à ses types des autres espèces. Voici ce qu'il a constaté :

Après leur avoir donné à manger à discrétion, il eut l'idée de les rationner, afin de se rendre compte de ce qu'elles dépensaient. En pesant ce qui restait après chaque repas, il a trouvé qu'à chacune d'elles la consommation *en moins* était assez régulièrement de 40 grammes pour les plus grosses et de 35 grammes pour les plus petites; soit donc pour les unes 80 grammes par jour, et 70 pour les autres; soit enfin, par an, de 25k,550 à 29k,200.

Mais il ne faut pas oublier que le *vert* n'est pas compté ici, et que cependant il est, sinon absolument indispensable, au moins extrêmement précieux, irremplaçable même. *Verdure* et *vérure*, c'est souvent là tout le programme de certains éleveurs.

Pendant les deux repas, on doit veiller à ce que chaque sujet soit bien gavé : cinq minutes suffisent à l'animal quand il n'est pas dérangé.

Chaque fois qu'on le pourra, on fera bien de passer pardessus quelque répugnance et d'établir des verminières, afin de varier la nourriture. C'est une chose facile et peu coûteuse. Une fosse en briques pour 1 000 à 1 500 volailles, ayant de 5 à 7 mètres de long sur 1 mètre de large et 50 centimètres de profondeur, peut revenir à 15 francs, comme première mise de fonds. Voici les frais qu'elle occasionne ensuite :

1° Paille de seigle hachée, 5 centimètres d'épaisseur au fond de la couche, soit environ 2 kilogrammes	1 fr.	» c.
2° Crottin frais de cheval, 0m,4 d'épaisseur	»	75
3° Terre végétale, même épaisseur	»	25
4° Arrosage, 5 kilogrammes de sang, avec intestins et débris d'animaux	»	50
5° Une deuxième et une troisième couche pareilles à la précédente	5	»
Total	7 fr.	50 c.

Il est très-essentiel qu'aucune fissure ne se produise dans la fosse; autrement la larve, à l'époque de sa métamorphose en chrysalide, chercherait à s'y enfoncer, et on pourrait ainsi en perdre un grand nombre.

Beaucoup d'autres matières peuvent être employées à la formation de ces verminières. La drèche, les résidus de féculerie, les pailles diverses, ont été essayés avec quelque succès; mais c'est toujours la composition précédente qui a le mieux réussi.

Dans les conditions ci-dessus indiquées, on a pu récolter jusqu'à 2 hectolitres de larves pesant ensemble 140 ki-

(1) Extrait d'un rapport de M. Boussingault à l'Académie des sciences.

(1) Il faut en moyenne, par jour et par poule, 45 grammes de sarrasin, 60 à 90 d'avoine, 60 à 80 de larves, 150 d'orge, 250 de pommes de terre cuites.

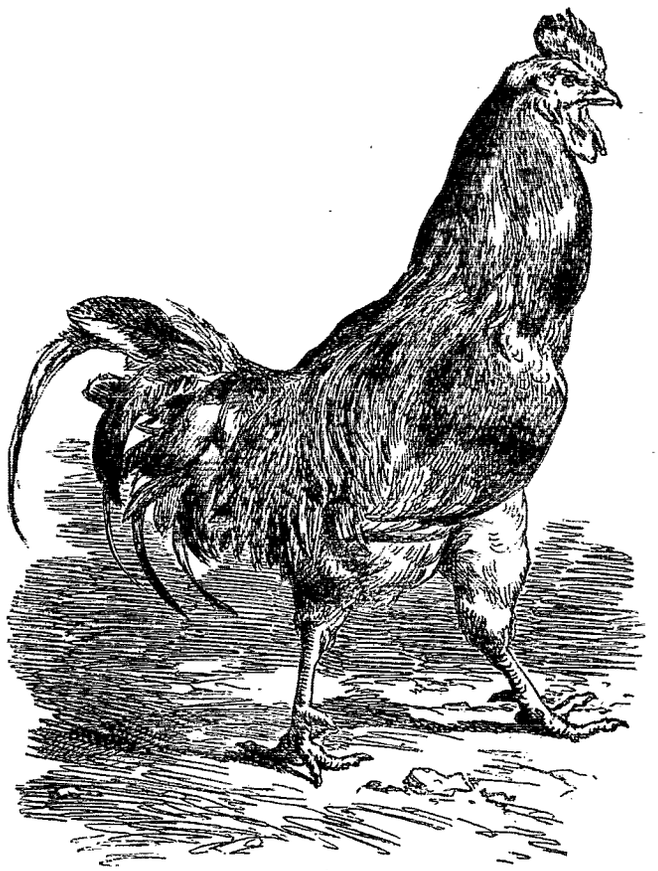
logrammes ; en les estimant seulement aux anciens prix du sarrasin, soit 6 francs l'hectolitre, cela remettrait la nourriture d'une poule à 90 centimes ; aujourd'hui que la valeur des céréales est doublée, l'économie relative serait encore bien plus grande. Le produit moyen annuel d'une poule est de 4 francs 75 centimes; les bénéfices peuvent donc devenir assez considérables quand ils se réalisent sur une assez grande échelle.

Avec les aliments ordinaires, la nourriture annuelle et exclusive revient :

Avec de l'avoine à 6 francs 50 centimes l'hectolitre (1)..... de 2 fr. 10 cent. à	3 fr. 25 c.
Avec du sarrasin à 6 francs l'hectolitre, à.....	1 fr. 55 c.

Rien ne doit être négligé pour assurer la régularité des repas (1), auxquels on mélangera avantageusement 30 grammes de sel par 100 kilogrammes de n'importe quelle nourriture; car, il ne faut pas l'oublier, la volaille est omnivore comme nous, et plus encore, puisqu'elle s'accommode de tout : pommes de terre, salade, orties, oseille, résidus, betteraves, choux, fruits, et même hannetons, vers blancs, limaces, chenilles, vers, etc.; mais c'est surtout la viande hachée ou non hachée qui lui est particulièrement profitable : aussi les fermes qui sont situées auprès de certains établissements d'équarrissage savent-elles en tirer parti.

Une bonne et abondante nourriture, et une chaleur convenable, de 15 à 18 degrés, peuvent augmenter la ponte de plus de trente œufs par année. Or ce chiffre n'est pas du tout indifférent, quand on saura que des expériences bien



Coq de ferme; race commune. — Dessin de Ch. Jacque.

faites, et dont un voisin de notre hôte, M. Dailly, a donné communication à la Société impériale et centrale d'agriculture, ont établi qu'un troupeau de 360 poules n'a réellement produit, en chiffres ronds, que :

En janvier.....	930 œufs.
En février.....	2 610
En mars.....	4 330
En avril.....	5 270
En mai.....	5 270
En juin.....	5 070
En juillet.....	3 960
En août.....	2 890
En septembre.....	1 860
En octobre.....	720
Total.....	32 960

Soit un peu plus de 91 œufs par poule.

D'autre part, cette troupe, et 40 coqs, ont consommé 195 hectolitres de petit blé et d'orge; soit, en moyenne, 55 litres par jour pour tous, ou $0^{lit},137$ par tête.

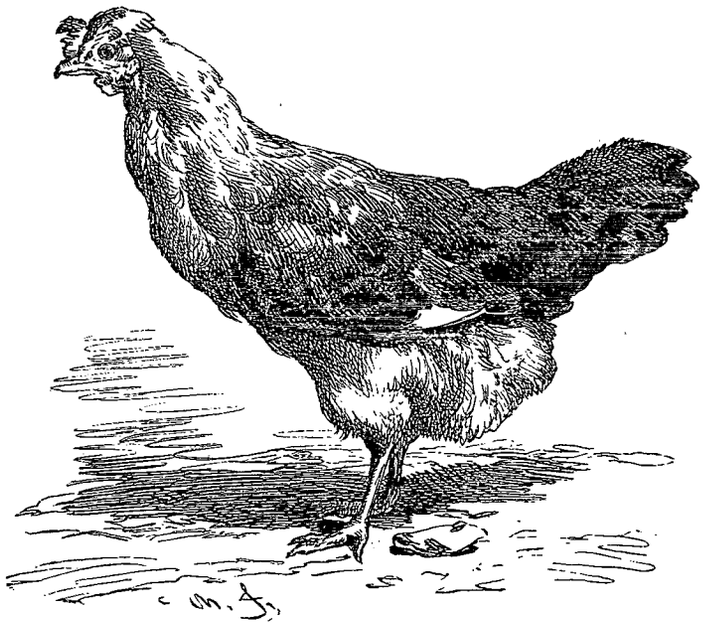
(1) Un hectolitre de bonne avoine doit peser 50 kilogrammes.

C'est en se basant sur une température plus ou moins factice, mais toujours nécessaire, qu'on peut arriver à changer l'époque de la ponte. Il faut pour cela avoir recours à des procédés barbares que notre hôtesse n'a employés que comme essai. Il s'agit, en effet, d'arracher à différentes reprises les plumes des volailles avant l'époque de la mue, qui a lieu naturellement à l'automne. Si l'on avance cette mue, la ponte est reportée à l'hiver, surtout si l'on a eu le soin de retarder la mue d'été en procédant de la même manière.

L'intérêt que nous prenions à recueillir tous ces renseignements nous conduisit à demander si réellement les fermiers de la Brie retiraient un produit notable des plumes de leur volaille vivante.

(1) Les moyens d'appel sont généralement les cris de la fille de basse-cour. Afin d'éviter les changements qui peuvent survenir, on se sert avantageusement, ici, d'une crécelle qui reste suspendue dans la salle du maître. De cette façon, aucune fausse alerte ne peut être donnée par des ennuyeux ou des gens malintentionnés.

On nous répondit par l'affirmative : « Les fermes sont visitées par des hommes qui en font métier; ils achètent toutes les plumes des volailles blanches surtout, parce que celles-ci offrent plus de ressource pour la teinture. Le plumage des coqs et des chapons se paye de 65 à 75 centimes, et l'opération se renouvelle trois ou quatre fois par an, ce qui constitue un revenu de 2 fr. 60 cent. à 3 francs, presque égal à celui que donnent les poules. »



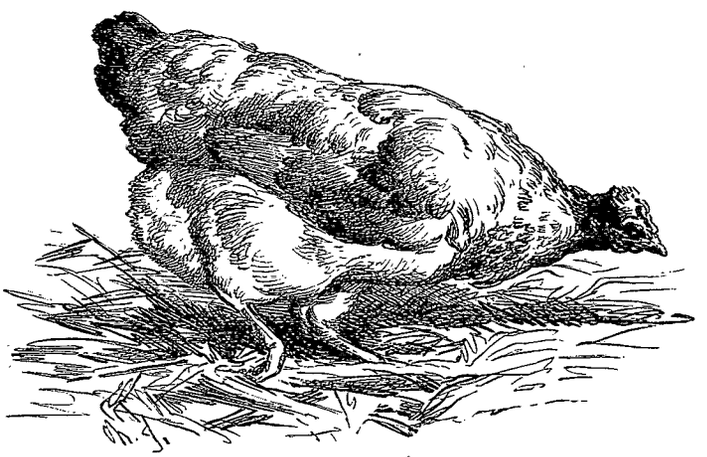
Poule française ordinaire; mauvaise pondeuse. — Dessin de Ch. Jacque.

Les plumes des oies et des canards, séchées au four, se vendent à part au prix moyen de 8 à 10 francs le kilogramme, bien épluchées.

Une oie pesant 5 kilogrammes, poids vif, a donné devant nous, 133 grammes de plume.

Un canard de Barbarie du poids de 1k,500 en a fourni 82 grammes.

Ces opérations, quelque peu barbares, ont lieu dans la région pectorale et aux environs. Il n'y a guère que la queue et les ailes qui restent intactes.



Poule métisse, croisée cochinchinois et normand. — Dessin de Ch. Jacque.

Pour changer de sujet, nous eûmes l'idée de nous renseigner sur la valeur des couvoirs artificiels dont nous avions tant entendu parler (1). L'essai en avait été fait ici, et il paraît qu'il a très-bien réussi. Si l'on y a renoncé, c'est uniquement parce qu'il est trop difficile de trouver des gens assez intelligents pour les diriger, et qu'une maîtresse de maison ne peut pas s'en occuper exclusivement. On nous rappela, à cet effet, qu'au jardin des Plantes, presque tous les œufs de serpent sont couvés ainsi.

L'éclosion artificielle a d'ailleurs fait ses preuves, et il faut croire qu'elles sont bonnes, car les *mamals* d'Égypte existent encore. A toutes les époques, on s'en est occupé avec intérêt, depuis Démocrite, Pline, Diodore de Sicile, jusqu'à ces derniers temps, où Juan de Gonzalès de Mendoce, Réaumur, l'abbé Copineau, Dubois, Bonnemain, et d'autres plus contemporains, sont venus prouver, par l'expérience directe, que cette méthode pouvait en certains cas procurer de réels avantages.

Que l'incubation se fasse d'une manière naturelle ou plus ou moins artificielle, il importe toujours de bien choisir les coqs que l'on emploie pour la fécondation. Les races ordinaires devant encore dominer longtemps à cause de la lenteur avec laquelle les races perfectionnées se propagent,

(1) Voy. t. XX, p. 8, 24 et 310.

nous avons tenu à bien saisir les caractères qu'on doit rechercher chez les étalons. Les voici tels qu'ils nous ont été indiqués.

Comme grosseur, les tailles extrêmes sont également à rejeter; trop petites ou trop efflanquées, elles ne valent rien. Dans notre premier dessin (p. 252), fait d'après nature, on remarquera la fierté d'allure, la noblesse du port, qu'il faut tout d'abord rechercher. La crête est fortement échancrée, abondamment injectée de sang; l'œil grand, vif, plein de feu, proéminent; en arrière, l'oreille développée et très-blanche; le bec court et gros; les barbillons minces, mais longs et d'un rouge très-intense; le cou grand, flexible, et les plumes qui le recouvrent longues, détachées, tombant librement sur le dos.

Les ailes, fortes, vigoureuses, cachent à grand'peine une poitrine vaste, bien sortie; la queue, fournie de plumes se recourbant en faucille, doit être d'une mobilité vigoureuse; les cuisses fortes, bien emplumées; la patte, très-grosse, s'appuyant sur une large surface, armée d'ongles gros et crochus, et *surmontée* d'un respectable éperon, dont la longueur sert à reconnaître l'âge des sujets; plus celui-ci est court, en effet, plus on est certain que le coq est jeune.

A l'âge de trois à quatre ans, ces animaux sont hors de service. Leur degré de fécondité n'a pas été jusqu'à présent étudié avec beaucoup de soin. Cependant des expériences récentes ont prouvé qu'ils fécondent de 7 à 10 œufs à la fois. La pratique a démontré qu'il en faut au moins 1 par 20 à 25 poules. Si l'on voulait que toutes fussent rigoureusement fécondées, il en faudrait 8 pour 100.

Si le choix du coq a de l'importance, celui de la poule n'en manque pas non plus. Elle doit présenter tous les caractères opposés à ceux de la poule française ordinaire représentée page 253, et qui a le faciès des plus mauvaises pondeuses qu'on puisse trouver : crête et barbillons courts, oreilles presque invisible, pattes grêles, et plumes sous la queue peu ébouriffées, ensemble maigre et décousu : ce sont là, en effet, des caractères qu'il faut rejeter d'une manière absolue.

La bonne pondeuse, au contraire, se reconnaît aux signes certains que voici : 1° crête démesurée, mince, repliée sur elle-même, très-injectée de sang à l'époque de la ponte; 2° oreilles très-larges, pouvant avoir jusqu'à 1 centimètre superficiel de développement, d'un blanc mat très-pur. Voilà pour la tête; passant à la région sous-caudale, on recherche : 3° les plumes de l'abdomen très-abondantes et surtout hérissées comme les grosses brosses des badigeonneurs de plafonds, ou enfin comme un artichaut fleuri, d'où le nom d'*artichaut* donné dans ces derniers temps à ce caractère, qui n'a cependant de réelle valeur que chez les poulettes, car à l'époque de la ponte, toutes les poules l'ont plus ou moins; cependant, quand l'artichaut est très-développé, c'est toujours un bon signe à consulter; dans notre gravure, il est d'une grosseur moyenne. 4° La déjection, d'habitude blanchie, perd complétement ce caractère à l'époque de la ponte chez les bonnes poules. Cette partie est probablement utilisée pour la confection des coquilles. Il y a entre ce caractère et celui de l'oreille une corrélation constante qu'il est bon de noter : l'oreille est d'autant plus blanche que les déjections le sont moins, *et vice versâ*.

Indépendamment de ce qui précède, on devra encore rechercher dans la pondeuse : une tête grosse, portée haut; un œil vif, mais doux; un cou gros et court; une poitrine large; des cuisses charnues et écartées; une patte grosse, mais des griffes courtes.

La poule peut vivre de douze à quinze ans; mais, en général, elle n'est féconde qu'un peu plus de la moitié de ce temps. En naissant, elle porte à la grappe ovarienne environ 600 ovules visibles à la loupe; ce sont autant d'œufs qui viennent plus tard, à peu près dans les proportions suivantes :

1e année de la naissance printanière.....	de 15 à 20
2e année, alors qu'elle porte le nom de poule.	de 100 à 120
3e année.....	de 120 à 135
4e année.....	de 100 à 115
5e année, environ.....	de 60 à 80
6e année.....	de 50 à 60
7e année.....	de 35 à 40
8e année.....	de 15 à 20
9e année.....	de 1 à 10
Total.....	de 496 à 600

Il est certain que les choses ne se passent pas toujours rigoureusement ainsi que cela est indiqué dans le tableau maximum; mais notre complaisante fermière nous a affirmé qu'à 10 ou 15 œufs près répartis sur l'ensemble, elle avait eu des exemples de ce rendement tout à fait exceptionnel. Le plus grand écart qu'elle ait observé sur une poule remarquablement bonne a été une ponte annuelle de 156 œufs.

On voit par ce qui précède qu'après la quatrième année il faut songer à se débarrasser des pondeuses qui sont déjà vieilles, à ce point de vue terrible et barbare de la production et du bénéfice; mais dans ces derniers temps on a employé des race nouvelles qui modifient un peu l'économie de la basse-cour; nous en parlerons dans le prochain article.

La suite à une autre livraison.

Ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie.

CHATEAUBRIAND.

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité.

DE LATÉNA.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. —Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245.

XIX.

Le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son neveu déshérité par Mme Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller à sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; à défaut d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en aprenant que M. le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais M. de Rovère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma

recommandation sera de quelque poids. Je me décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieil hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques : grandes fenêtres défendues, au rez-de-chaussée par des grilles, aux étages supérieurs par des volets; larges portes garnies de gros boulons de fer, cour pavée de petits grès pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe à la porte d'entrée (car on en est toujours au heurtoir chez le comte); un vieux domestique vient m'ouvrir; il est maigre, coiffé à l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande M. de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon à panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, M. le comte s'est levé et est venu à ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes à longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'extrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui à un fauteuil, je m'aperçois que la table de jeu est dressée, et que plusieurs habitués de M. de Rovère font une partie de tarot.

Il y a d'abord la vieille chanoinesse allemande, dont la vie entière gravite entre un jeu de cartes et son petit chien Zéphyr; puis le chevalier, auteur d'une pièce de vers imprimée jadis dans *le Mercure*, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois en sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin sont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils faisaient partie de l'émigration; la veuve du président, qui naguère était bègue seulement, mais que voilà sourde; enfin le docteur, espèce de spectre qu'on dirait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noble compagnie, et, prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de M. l'abbé de Riol. Je me lève en répondant que je verrai l'abbé; mais M. Rovère me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi la démence : je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendues, leurs simulacres de bataille, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolente?

M. le comte et ses partners en étaient là : les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût la passion du joueur qui court après une proie toujours fuyante : on eût dit plutôt la manie d'esprits paresseux échappant systématiquement à la fatigue de penser. Dans cette compagnie d'hommes et de femmes qu'avait dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'une longue existence, pas un mot n'était prononcé en dehors des annonces du jeu. A voir tous ces visages sérieux autour de cette table parsemée de petits cartons; à entendre ces voix monotones laissant tomber, de loin en loin, un mot étrange qui n'éveillait dans l'esprit aucune pensée, on eût dit quelque assemblée de nécromants sortis de la tombe pour reprendre leurs conjurations. Seulement, la terreur manquait; ces morts ennuyaient au lieu d'effrayer.

Eux-mêmes semblaient s'engourdir de plus en plus. Leurs yeux étaient fixes, leurs traits immobiles, les voix confuses, les mouvements lents et automatiques. Évidemment toutes ces âmes dormaient.

Soit contagion, soit influence de la chaleur, je sentis à mon tour une espèce de torpeur couler dans mes veines; mes paupières commençaient à s'allourdir, quand la porte s'ouvrit doucement. Le domestique parut portant un plateau chargé de verres d'eau sucrée.

Lui aussi paraissait soumis à l'action générale; il s'avança d'un pas de spectre, fit le tour de la table en présentant silencieusement le plateau sans qu'aucune main se tendît, puis reprit mécaniquement son chemin vers la porte. Au moment où il passait devant moi, je fis un effort pour secouer ce magnétisme de l'ennui, et, l'arrêtant, je pris un verre sur le plateau.

Cet acte inattendu d'existence sembla réveiller le valet fantôme. Il recula saisi, le verre m'échappa, et, au bruit, tous les joueurs se retournèrent avec une exclamation; j'avais rompu l'enchantement du château de *la Belle au bois dormant !*

Je ne savais trop comment m'excuser, lorsque l'arrivée de l'abbé de Riol vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta en faisant connaître le motif de ma visite, et je conduisis l'abbé dans l'embrasure d'une des croisées pour lui tout expliquer.

Il m'écouta sans autre réponse qu'un *hum !* sourd dont il accompagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis dont le sommeil l'avait gagné. Il donnait seulement, par respect humain, à son engourdissement un air de méditation. Prenant son silence pour de l'hésitation, je revins dix fois sur mes éloges du jeune homme, sur sa capacité, sur ses bons sentiments; enfin, à bout de patience, je demandai un peu brusquement à l'abbé s'il pensait qu'on dût agréer ses services. Il fit un soubresaut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

— Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant sur moi un œil vague. Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir avec le jeune vicomte pour l'Italie.

Je l'ignorais; mais je répondis que ce ne serait pas vraisemblablement un obstacle pour mon protégé.

— Alors, qu'il vienne me voir, reprit l'abbé; M. le comte voudrait presser le départ de son petit-fils.

Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé qui l'obligeait à cet exil.

— Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua M. de Riol; mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le sang trop vif; il court, il parle haut, il chante...

— Et cela gêne M. de Rovère, ajoutai-je; fort bien, je comprends..

En effet, j'avais compris. Comment supporter au milieu de ces ombres l'activité joyeuse d'un enfant? Ses éclats de rire troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui vivent! laissez les morts jouer tranquillement au tarot sur leur linceul!

Je me suis hâté de prendre congé et de sortir: cette atmosphère sépulcrale me pesait; j'avais besoin de retrouver au dehors la pensée, le bruit et le mouvement.

Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter elle-même la marche du temps; qu'elle se retire de la vie avant d'être dans la tombe; qu'elle refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arriver « par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. »

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poëte Lucrèce l'a dit dans des vers admirables: « Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sors satisfait du festin de la vie. » Oui, *satisfait*, car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du char qui me transporte? Mon attache à ce monde n'est point le mépris de l'autre; je répète souvent les paroles que prête Cicéron à son héros dans le *Dialogue sur la vieillesse:* « Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être refondu comme Pélias, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à l'enfance, et de vagir une seconde fois dans les langes. Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes; je ne me repens pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain; mais je sortirai de l'existence comme d'une hôtellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête; il ne le condamne pas à y rester. Oh! le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat des âmes! »

La suite à une autre livraison.

LES AGATES.

Suite. — Voy. p. 203.

AGATES ŒILLÉE, HÉLIOTROPE. — AGATES PONCTUÉE, JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

AGATE ŒILLÉE des minéralogistes (*Pierre oculaire; Œil d'Adad*, dieu adoré chez les Syriens; *Triophthalme* des anciens). — Certaines agates zonées, sciées dans le sens que nous a fait voir la figure A (p. 204), peuvent donner lieu encore à une autre variété que l'onyx, lorsque les cercles sont excentriques à une tache plus foncée, de forme ronde ou ovalaire, et qui existe au milieu. L'artiste donne à ces morceaux, en les arrondissant, une forme qui favorise leur ressemblance avec un œil; de là le nom qu'elles portent. On peut les considérer comme variété d'onyx.

HÉLIOTROPE des anciens (*Pierre de sang; Jaspe sanguin* des lapidaires; *Quartz agate héliotrope* des minéralogistes). — Cette magnifique variété d'agate présente un fond vert très-foncé parsemé de points, taches, veines ou nuages de couleur de sang. (Voy. fig. D.) Le fond vert est représenté sous teinte noire dans la gravure; les taches rouge de sang sont reproduites en blanc ou gris clair. Elle est un peu moins translucide que les autres agates; c'est peut-être la raison pour laquelle les lapidaires lui ont donné, improprement toutefois, le nom de jaspe; nous verrons plus loin que les jaspes sont tout à fait opaques.

Sa couleur verte paraît due au fer dont elle contient jusqu'à 5 pour 100.

On trouve cette pierre en Sibérie, en Bohême, à Guiliano en Sicile; mais les plus beaux morceaux proviennent d'Orient, notamment de Guzzerat et de la Bucharie. Avec les belles sardoines, les cornalines de vieille roche, ainsi que les onyx de choix pour camées, l'héliotrope est l'agate la plus recherchée.

On a beaucoup gravé dans les différents temps sur cette pierre, et les artistes qui l'ont travaillée se sont servis avantageusement des taches rouges qu'elle renferme pour représenter certains sujets. On l'a taillée souvent en ornements destinés à représenter des objets de sainteté. C'est ainsi qu'une tête de Christ flagellé, qui existe dans la Bibliothèque impériale de Paris, présente des gouttes de sang prises dans les taches mêmes de la pierre; ces taches rappelaient et figuraient le sang des martyrs. Les anciens eux-mêmes ont beaucoup employé cette pierre; mais ils la désignaient sous un autre nom que nous ne connaissons pas. Ce que Pline a appelé héliotrope paraît avoir été une calcédoine girasol, du moins à en juger par la description qu'il en donne. Les anciens tiraient l'héliotrope d'Éthiopie, d'Afrique et de Chypre.

On prétendait que la fameuse bague par la vertu de laquelle Gygès, de fabuleuse mémoire, pouvait à volonté se rendre invisible, était ornée d'un héliotrope.

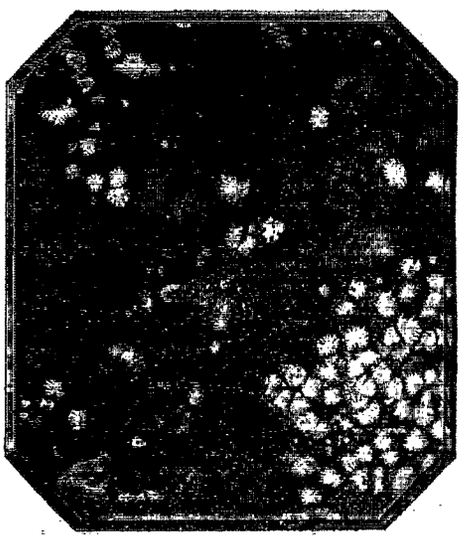


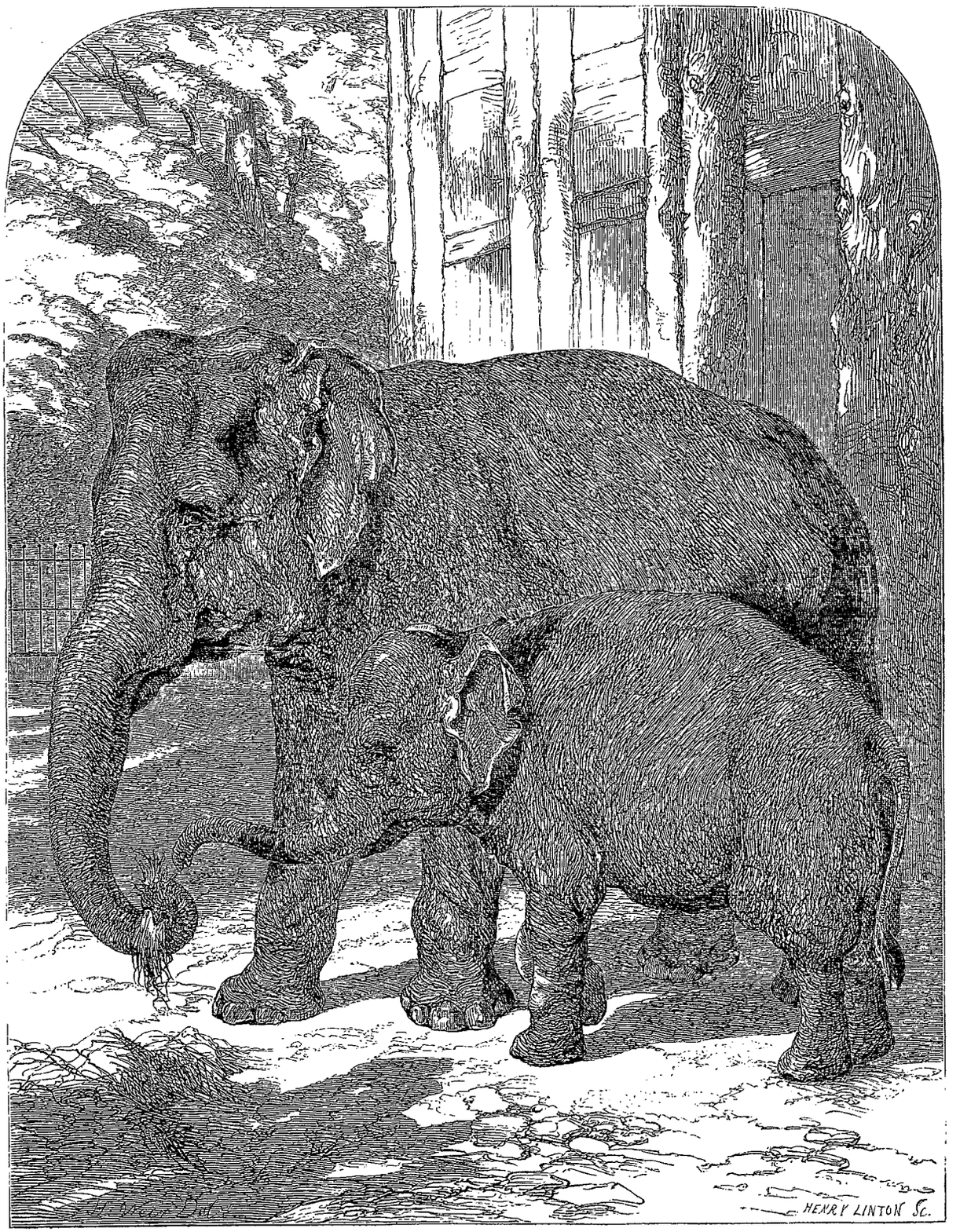
FIG. D. Héliotrope.

AGATE PONCTUÉE OU TACHÉE des lapidaires (*Quartz agate ponctuée* ou *tachée* des minéralogistes). — On désigne sous ce nom toutes les agates qui, indépendamment de la couleur de leur fond, présentent une multitude de petits points de couleur variable, ordinairement rouges ou bruns. L'héliotrope que nous venons de décrire appartiendrait à ces agates.

Une autre variété, à fond blond avec taches rouges que l'on comparait, comme dans l'héliotrope, à des gouttes de sang, a été désignée pendant longtemps sous le nom de *pierre de saint Étienne*, les gouttes de sang rappelant le martyre de ce saint.

La suite à une autre livraison.

LES JEUNES ÉLÉPHANTS.



Éléphants du jardin Zoologique de Londres. — Dessin de Weir.

Cette mère a été achetée à la fête de Cawnpore, dans l'Inde, au mois d'août 1850. Son enfant, du même sexe qu'elle, est née peu de temps après sur la route de Calcutta. Vers la fin de l'année, on les embarqua au port de cette dernière ville, et elles arrivèrent le 18 avril 1851 aux jardins de Regent's-Park. Il y a deux ans, nous les avons vues toutes deux prendre les plaisirs du bain dans le bassin d'eau qui leur est réservé : leurs jeux, leurs ébats, leur gaieté, excitaient vivement la curiosité et l'intérêt des spectateurs. L'enfant, bien qu'elle prît sa part de tous les aliments qu'on apportait ou jetait, blé, foin, son, farine ou gâteaux, tetait encore sa mère, suçant avec un côté de sa

bouche la mamelle qu'elle pressait doucement de sa trompe : la mère restait toujours debout pendant qu'elle l'allaitait, et la caressait avec tendresse. On avait eu rarement, en Europe, l'occasion d'observer ces relations affectueuses d'une mère et d'un enfant; mais on savait déjà, par les récits des voyageurs, combien est admirable la sollicitude de ces animaux pour leurs petits. Dans une fuite précipitée, lorsqu'elles sont poursuivies par les chasseurs, elles placent leurs enfants sous leur ventre, et, enlaçant leur poitrine avec leur trompe, dirigent et facilitent leur course; en d'autres circonstances, on les a vues leur faire un rempart de leur corps contre les balles; quelquefois aussi les petits échappaient à cette protection pour s'élancer avec impétuosité contre les chasseurs et défendre leur mère.

DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

ET DE L'ÉCLAIRAGE EN GÉNÉRAL.

A mesure que les sociétés humaines ont marché vers la civilisation, elles ont attaché de plus en plus d'importance aux moyens de remplacer la lumière du jour par des lumières artificielles, dans l'intention de se rendre indépendantes des heures variables du lever et du coucher du soleil. On s'est éclairé avec les copeaux et les baguettes de bois résineux, encore en usage en Islande; avec les matières grasses et huileuses, brûlant avec ou sans mèche; enfin on a eu des torches d'étoupes enveloppées de résine; et, plus tard, les bougies et les chandelles, ou le suif et la cire, ont remplacé la résine des torches. Les cierges sont aussi d'une haute antiquité. La fin du dernier siècle, si féconde en inventions utiles à la société, fit faire un grand pas à l'art de l'éclairage, lorsque Argand substitua aux anciennes lampes à lumière terne et débile l'éclat puissant des lampes où la combustion de l'huile est activée par un courant d'air déterminé par une cheminée en verre, et dont l'illumination équivaut à celle d'un lustre garni d'un grand nombre de bougies.

La construction de ces appareils, qui ont pour principe commun une mèche continuellement en contact, tant au dedans qu'au dehors, avec un courant d'air qui renouvelle sans cesse l'élément nécessaire à la combustion intense de l'huile, a été variée de mille manières différentes. L'inventeur Argand fut quelque temps presque dépossédé de l'honneur de sa découverte par Quinquet, dont le nom s'associe encore, à tort, à celui d'Argand pour l'invention des lampes à courant d'air. L'huile antique avait repris sa prééminence si longtemps perdue, et la lampe, bannie des salons depuis plusieurs siècles, y rentrait victorieuse, avec ses cheminées transparentes de verre et son éclat incomparable. Les lustres des théâtres eux-mêmes adoptèrent des globes qui portaient à leur centre la lampe d'Argand. On aurait cru que l'industrie humaine avait dit son dernier mot; mais la puissance des besoins collectifs, qui, en augmentant la consommation, fait disparaître tout ce qu'auraient de trop dispendieux les fabrications destinées à un seul individu, a provoqué encore deux degrés de progrès ultérieur dans la science de l'éclairage, savoir, l'éclairage au gaz et l'éclairage électrique.

En considérant l'éclairage public seul d'une grande métropole, telle que Londres, Paris, ou New-York, et les sommes immenses qui y sont dépensées, on est conduit à considérer la lumière produite en l'absence du soleil comme une marchandise d'un prix immense et dont la fabrication tient un des premiers rangs pour l'importance entre toutes les industries qui servent de base à la puissante organisation de nos sociétés modernes. Par exemple, qu'on estime chaque bec de gaz à 200 francs par an, et que l'on songe à la multiplicité innombrable de becs pareils dont Paris s'illumine tous les soirs!

A mesure que les progrès des arts chimiques se développèrent, on pensa qu'un ancien appareil de physique, appelé vulgairement lampe *philosophique*, pourrait devenir un appareil d'illumination. Cette lampe *philosophique* consistait en une simple fiole contenant de l'acide et de la limaille de fer pour dégager de l'hydrogène, lequel, s'écoulant par le bec d'un petit tube implanté dans le bouchon de la fiole, produisait une lumière si faible que, bien loin d'illuminer les objets environnants, elle avait grand'peine à se faire voir elle-même. La raison en était que l'hydrogène trop pur donne une flamme sans lumière, tandis que lorsqu'il contient une notable quantité de charbon, sa combustion, activée encore par un appareil à courant d'air, a l'éclat que tout le monde lui connaît. Ce gaz hydrogène carboné s'obtient facilement en distillant, sur une échelle immense, les houilles ou charbons de terre, les huiles et matières grasses de qualité inférieure, les schistes bitumineux et même les bitumes; enfin, comme en Amérique, à Cincinnati, sur l'Ohio, en distillant des troupeaux entiers de porcs. En y regardant de près, on reconnaît que la flamme du bois au foyer domestique, la flamme de la torche et celle de lampe, résultent, comme celle des becs de gaz, de la combustion de l'hydrogène carboné. Mais ce qui donne un éclat plus vif à la flamme du gaz, c'est qu'il arrive ici tout produit au bec qui doit le brûler, tandis que les autres combustibles sont obligés de produire le gaz pour le brûler ensuite. Sous ce point de vue, une simple bougie est une véritable usine à gaz qui transforme d'abord la cire en hydrogène carboné, puis la brûle au moyen de la mèche, qui fait fonction de bec après la distillation. La chaleur employée à cette distillation, dans la bougie, se reporte tout entière sur la combustion dans l'appareil qui sert à brûler le gaz. C'est par milliers de mètres cubes que le gaz est fabriqué par les compagnies qui le fournissent à l'éclairage des capitales. Comme pour toutes les grandes applications industrielles, des essais inaperçus avaient été réalisés dans certaines localités. Les Chinois avaient utilisé pour l'éclairage des espèces de sources naturelles de gaz qui jaillissaient de la terre en certaines localités. Les feux d'un des points de la mer d'Allemagne étaient aussi entretenus par du gaz émané naturellement de la terre.

Passons maintenant au mode le plus artificiel et le plus puissant de tous ceux qui produisent de la lumière, savoir, le courant électrique.

Le chimiste anglais Davy avait observé que si l'on réunit les deux extrémités d'une pile de Volta par un fil métallique, il se produit une étincelle au moment où l'on sépare le fil en deux; les deux moitiés de ce fil étant rapprochées au contact, le courant électrique passe; mais l'étincelle éclate au moment où cesse le contact. Par suite d'essais nombreux faits surtout dans le vide, Davy fut conduit à armer les pointes des deux moitiés du fil de deux tiges de charbon amenées à se toucher. Dans ce cas, au moment où l'on séparait les deux tiges de charbon, ce n'était plus une faible et unique étincelle qui éclatait entre les deux pointes séparées, mais bien une source permanente de chaleur et de lumière dont l'œil pouvait à peine supporter l'éclat, et qui fondait par sa chaleur les substances les plus réfractaires. La difficulté d'entretenir constante la distance des deux pointes de charbon, et, par suite, le peu de fixité de cette lumière, firent longtemps méconnaître l'utilité de ce puissant illuminateur. Depuis quelques années seulement, les appareils régulateurs, guidés par le courant lui-même, donnent à la lumière électrique autant de permanence qu'elle a d'éclat. On a donc pu l'employer à tous les usages scien-

tifiques pour lesquels on employait la lumière du soleil. Nous allons énumérer quelques-uns de ces emplois de la lumière électrique.

Plusieurs places publiques ont été illuminées par un seul appareil fixé au milieu. Des appareils de phare ont porté cette intense lumière à une distance prodigieuse. Des chantiers de construction en plein air, sur les rives de la Seine et aux embarcadères, ont été éclairés pour des travaux d'urgence, dans des constructions diverses, de manière que le service pût se faire comme en plein jour, à raison seulement de 20 francs l'heure d'illumination.

Dans les théâtres, on a montré au public plusieurs effets curieux et brillants de lumière colorée choisis parmi ceux qui font spectacle. Plusieurs boutiques avaient adopté l'éclairage électrique, mais son trop grand éclat l'a fait abandonner.

On comprend aisément combien devait être utile, dans les appareils scientifiques, une lumière reconnue égale au tiers de celle du soleil. Il n'y avait donc plus pour les expériences d'optique ni nuit ni temps couvert. Le microscope solaire, qui nous peint, sur un écran, l'aile d'une mouche grande comme la voile d'un vaisseau, a pu fonctionner en tout lieu et à toute heure, en remplaçant les rayons du soleil par ceux de l'électricité. Tous les appareils de lanterne magique, de fantasmagorie, de vues coloriées, ont acquis un degré inouï de naturel et d'éclat. Toutes les expériences de physique où les couleurs variées, les teintes brillantes, les effets du prisme, devaient être reproduits, ont été exécutées avec le plus grand succès. Dans les instruments même les plus délicats de l'astronomie, les fils ont été illuminés par l'électricité. Ainsi, depuis le mince fil de platine qui rougit quand il est parcouru par un courant électrique, jusqu'au phare qui porte à plusieurs lieues en mer l'indication des dangers de la côte, la lumière électrique s'est montrée aussi souple qu'énergique pour se plier, dans les mains de l'industrie, à toutes les exigences des besoins de la société. Ajoutons même que l'appareil qui donne l'illumination électrique est infiniment plus commode à établir isolément que tous les appareils qui emploient le gaz. Une dernière application terminera le tableau de tous les services réalisés ou possibles de l'appareil électrique.

Quelque familier que l'on soit maintenant avec les merveilles de la télégraphie électrique, c'est toujours un spectacle émouvant que de se trouver, par exemple, à l'Observatoire de Paris, et de choisir entre plusieurs autres un fil unique, avec la conviction qu'étant mis en communication avec les aiguilles aimantées de deux cadrans, ce fil parlera aux astronomes de Greenwich, à quelques lieues de Londres, et qu'il en rapportera immédiatement la réponse au travers de la France, du détroit de la Manche et de l'Angleterre. Pour les Orientaux, il est impossible de leur persuader qu'il n'y ait pas là un prestige. Pour notre société civilisée, c'est vraiment un prodige de la science. Qu'on se figure un Français à Marseille et un Anglais à Édimbourg, tenant des deux mains les manivelles du télégraphe, et transmettant la conversation que voici :

Le Français. M'écoutez-vous?

L'Écossais. Oui; parlez.

— Comment vous portez-vous, mon ami?

— Très-bien, mon cher; et vous?

— Avez-vous terminé notre affaire?

— Oui. On va vous expédier par lettre le marché conclu. Et vous, avez-vous transigé?

— Oui, avantageusement, aux conditions convenues : vous recevrez l'expédition du marché par la poste. Voulez-vous donner de mes nouvelles à nos amis communs?

— Certainement. Faites-en autant de votre côté. Nous sommes tous en bonne santé.

— Il en est de même ici. Adieu.

— Adieu.

Cette conversation, assaisonnée d'un toast porté aux deux bouts de la ligne, avec les paroles sacramentelles : *A votre santé!* de la part du Français, et, de la part de l'Anglais : *Je prends du vin avec vous!* aurait duré trois mois, il y a dix ans, avec les communications ordinaires; avec le télégraphe électrique et les communications ouvertes, elle n'exige pas plus de deux ou trois minutes.

En Amérique, les familles entières se réunissent aux deux extrémités d'une ligne électrique, à un jour et à une heure convenus d'avance, et fraternisent gaiement à plusieurs centaines de lieues l'une de l'autre. On cite des fiançailles conclues entre des familles séparées par plusieurs États, et des contrats de mariage rédigés avec autant d'entente et de solennité que si les fiancés et leurs parents eussent été assis aux deux côtés du même bureau.

La lumière électrique, par son intensité, permet de faire avec une grande supériorité tous les signaux que, dans la télégraphie ordinaire, on appelait signaux de nuit, et qui se faisaient par des lumières ou lanternes ordinaires, dont on apercevait la flamme d'une station à l'autre. Les essais tentés pour les signaux de nuit n'ont jamais eu d'heureux succès. Le moindre brouillard, l'effet du vent, le peu de fixité des lumières, tout troublait l'opération. En prenant pour point de mire les rayons qui émanent d'entre deux pointes de charbon guidées par le régulateur du courant de la pile, on obtient des signaux que le brouillard le plus épais peut seul éteindre, et qui franchissent aisément 12 ou 15 kilomètres. Ainsi, tous les forts isolés qui environnent une place peuvent communiquer avec l'intérieur au moyen d'un seul bec électrique, et recevoir des réponses de la place par le même moyen, nonobstant toute opposition de l'ennemi. Dans la marine, un stationnaire peut correspondre avec la côte. Une place assiégée peut correspondre au dehors. Enfin, dans les localités où l'on a été obligé, comme à New-York, de franchir des fleuves par des câbles électriques passant au fond du lit de la rivière, on aurait bien plus facilement correspondu au moyen d'un ou deux feux électriques, placés commodément des deux côtés de l'eau. Si l'on fait attention qu'il suffit, pour avoir un alphabet complet, d'une seule aiguille, avec les trois positions suivantes : *en place*, — *à droite*, — *à gauche*, on concevra que deux points lumineux l'un au-dessus de l'autre, ou bien à côté l'un de l'autre, ou enfin un seul point lumineux, fournissent les mêmes éléments de langage. La position de l'aiguille *en place* sera remplacée par un seul point lumineux, la position *à droite* sera remplacée par les deux points lumineux l'un sur l'autre; enfin, au lieu d'un *à gauche* de l'aiguille, on mettra les deux points l'un à côté de l'autre. Il n'y a pas de doute que si la télégraphie électrique n'eût pas été inventée, ce système de signaux visibles le jour comme la nuit eût été exclusivement adopté pour la télégraphie ordinaire, ce qui eût évité toutes les constructions dispendieuses qu'entraîne la nécessité de placer les bras des signaux en projection sur le ciel, pour en assurer la visibilité. Le passage des signaux d'Irlande en Angleterre par les points les plus rapprochés des deux îles ne serait qu'un jeu, tandis que des sommes énormes ont déjà été dépensées pour les tentatives infructueuses que l'on a faites dans le but de franchir le canal à l'aide de câbles électriques sous-marins.

Pour conclure, nous dirons que la lumière électrique comme illuminateur ordinaire, comme phare, comme signal, peut s'établir commodément dans les localités les plus restreintes, fonctionner sûrement et à peu de frais, et enfin faire espérer une foule de nouvelles applications dans les sciences, dans l'industrie, et même dans ces jeux brillants

d'optique où la lumière, qui sert ordinairement à faire voir le tableau, est elle-même l'objet qui fait spectacle.

En mesurant l'espace franchi par l'industrie depuis les feux de la combustion jusqu'à ceux de l'électricité, on est tenté d'attendre encore de nouvelles inventions; mais si l'on réfléchit que la chaleur, l'électricité, le magnétisme et les actions chimiques constituent toutes les puissances physiques de la nature à nous connues actuellement, on verra que tout ce qui pouvait donner de la lumière a déjà été mis en usage. Une mèche formée d'un fil d'acier brûlant dans le gaz oxygène est la seule illumination chimique comparable à la lumière électrique. Au reste, ce que nous avons déjà nous permet d'attendre patiemment de nouveaux perfectionnements. Nous pouvons dire avec Pline : « Contentons-nous de ce que nous avons trouvé, et laissons à nos successeurs le soin d'apporter aussi leur tribut à la science. »

TRIESTE.

Fin. — Voy. p. 107.

Ceux qui aiment à étudier, dans le cours d'un voyage, les monuments de l'antiquité ou la poétique architecture du moyen âge, éprouveront une des douces jouissances de leur esprit sur plusieurs points de l'Adriatique. A Raguse, ils aimeront à voir l'imposant Corso se terminant à l'an-



La Grande place de Trieste. — Dessin de Grandsire.

cienne résidence des ducs de cette ville, qui fut une si noble république ; à Spalato, les proportions étonnantes, les arceaux et les colonnes gigantesques du palais de Dioclétien; à Zara, les petites rues illustrées par des combats héroïques; à Pola, les grandioses contours de l'amphithéâtre romain, le plus beau qui existe; à Venise, l'indicible féerie de la place Saint-Marc, la cathédrale, des palais, des canaux, les plus belles toiles du Tintoret et du Titien, les plus délicieuses fantaisies de l'architecte, du sculpteur, du mosaïste. A Trieste, il ne faut point s'attendre à de tels enchantements; Trieste est la cité commerciale, industrielle, positive, au milieu de ces villes illustrées par la poésie de l'art et la poésie des traditions; Trieste est le comptoir au milieu de ces traditions. Riante est sa fortune; riantes aussi la plupart de ses constructions : à part sa cathédrale de Saint-Just, qui s'élève sur sa colline comme un monument de sa primitive histoire, ses édifices publics ont été nouvellement bâtis, et sont plus remarquables par la largeur de leurs dimensions que par l'élégance de leur structure.

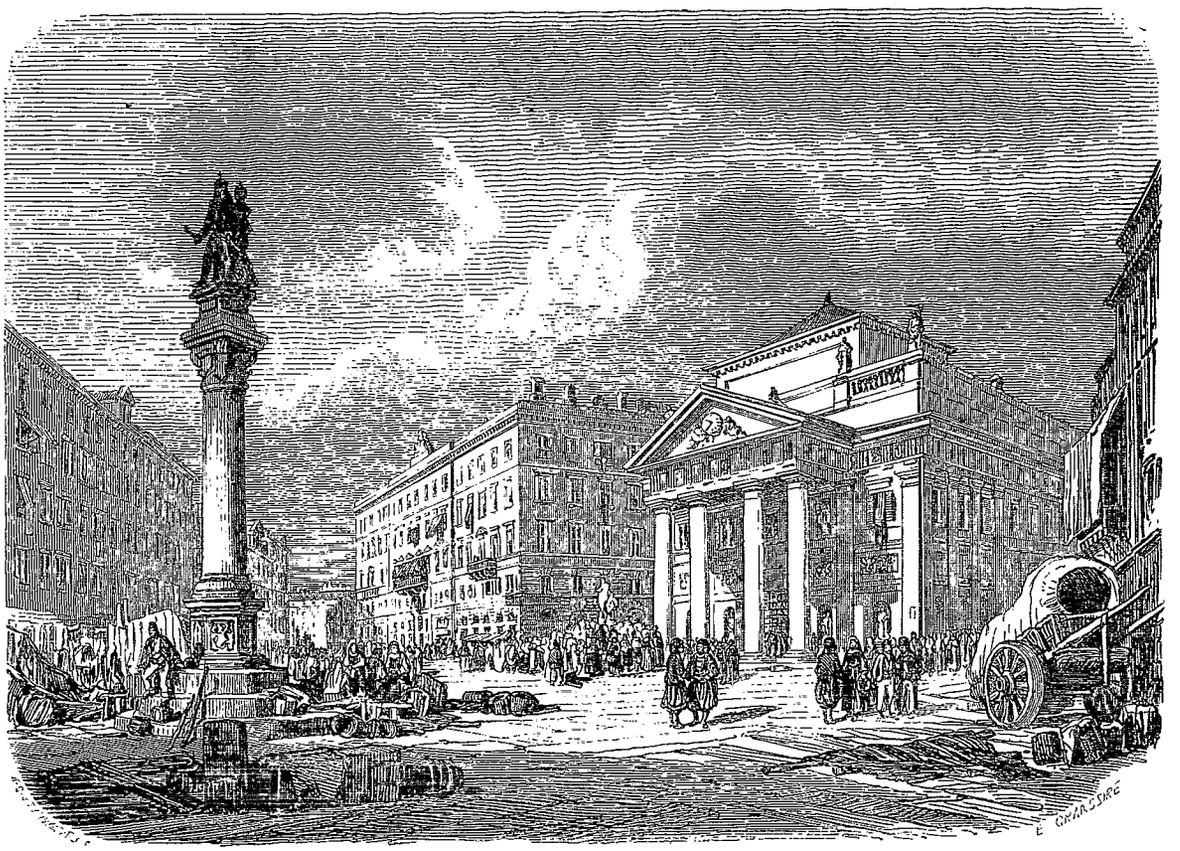
Près du môle que les Triestains doivent à l'intelligente sollicitude de Marie-Thérèse, s'élève l'immense bâtiment quadrangulaire auquel on a donné le nom antique de Trieste, *Tergesteum*, et qui est en grande partie occupé par les bureaux et les salles de lecture du Lloyd. Près de là, sur les contours d'une place irrégulière, est le théâtre construit par Selva, l'architecte de la *Fenice* de Venise, décoré à l'extérieur par Matthieu Pertsch. Il est d'un aspect assez riant, et peut contenir 1 300 personnes. Dans le même quartier est le palais du gouverneur, qui ressemble à une caserne, et la Bourse, construite en 1802, dans le style dorique, ornée au dehors de colonnes corinthiennes, de statues en marbre, et à l'intérieur de quelques fresques de Bisson, représentant des épisodes de l'histoire de Trieste. Sur cette place est une colonne en marbre, au haut de laquelle est posée une statue d'un empereur revêtu du manteau d'apparat, portant entre ses mains le sceptre et le globe. C'est la statue de Léopold Ier, qui était d'une nature si peu belliqueuse et qui eut à soutenir tant de guerres, de ce descendant de Charles-Quint qui fuyait, en 1683, devant les Turcs, mais qui trouva pour défendre ses États un Montecuculli, un Sobieski, un prince Eugène. En

1660, Léopold vint faire une visite au comte de Duino, qui avait épousé une Gonzague, alliée à la famille impériale, et par la même occasion entra à Trieste. La mémoire de ce mémorable événement fit tailler cette colonne et modeler cette statue.

Sur la place qu'on appelle la *piazza Maggiore* (la Grande place), non moins irrégulière que celle de la Bourse, mais très-animée par le petit commerce, est une autre statue en marbre, à laquelle se rattache une juste pensée de reconnaissance : c'est celle de Charles VI, qui, des cimes du Karst, descendit aussi à Trieste en 1728, non point pour y faire une vaine parade, mais pour voir par ses propres yeux où en étaient les utiles travaux qu'il avait ordonnés, et pour y fixer son souvenir par plusieurs nobles institutions.

Les Triestains ont l'amour des vastes édifices ; on dirait qu'ils les bâtissent comme des caravansérails pour y recevoir tous les voyageurs, et comme des docks pour y faire entrer toutes les denrées que leurs navires déposent chaque jour sur leurs quais. L'hôtel national, situé en face du port, est l'un de ces gigantesques hôtels dont il faut aller chercher le modèle sur le Bradway de New-York. Un négociant vient de se construire, au bord du grand canal, une maison dont un souverain ferait aisément son palais.

De ces masses colossales de pierres qui n'accusent qu'une énorme émission de florins, plus d'un touriste tournera,



Place de la Bourse, à Trieste. — Dessin de Grandsire.

avec une rêveuse pensée, ses regards vers quelques-uns de ces pavillons d'été étagés sur les collines, ombragés par des rameaux de vignes; leur porte s'ouvre sur un jardin dont un rapide hiver ternit à peine la verdure, et, de la terrasse qui les entoure, on a devant soi, à toute heure, aux premiers rayons de l'aube, à l'ardente clarté du jour, aux lueurs mélancoliques du soir, le spectacle de la mer dans son incessante variété d'ombre et de lumière, dans son placide sommeil et ses palpitations, dans son sourire et ses orages, dans son charme infini que connaissent ceux-là seulement qu'elle a longtemps bercés sur son sein ou entraînés dans ses tempêtes.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 225.

J'étais à Valence vers le milieu d'octobre 1806. Un matin, de bonne heure, je vis entrer chez moi le consul de France tout effaré :

— Voici une triste nouvelle, me dit M. Lanusse ; faites vos préparatifs de départ; la ville est tout en émoi; une déclaration de guerre contre la France vient d'être publiée; il paraît que nous avons éprouvé un grand désastre en Prusse. La reine, assure-t-on, s'est mise à la tête de la cavalerie et de la garde royale; une partie de l'armée française a été taillée en pièces; le reste est en complète déroute. Nos vies ne seraient pas en sûreté si nous restions ici; l'ambassadeur de France à Madrid me préviendra quand un bâtiment américain, à l'ancre au Grao de Valence, pourra nous prendre à son bord, et moi, je vous avertirai dès que le moment sera venu.

Ce moment ne vint pas, car, peu de jours après, la fausse nouvelle qui, on doit le supposer, avait dicté la proclamation du prince de la Paix, fut remplacée par le bulletin de la bataille d'Iéna. Les gens qui d'abord faisaient les fanfarons et menaçaient de tout pourfendre, étaient subitement devenus d'une platitude honteuse ; nous pouvions nous promener dans la ville, tête levée, sans crainte désormais d'être insultés.

Une anecdote prise entre mille, et l'on verra quelle vie aventureuse menait le délégué du Bureau des longitudes.

Pendant mon séjour sur une montagne voisine de Cullera, au nord de l'embouchure du rio Xucar, et au sud de l'Albufera, je conçus, un moment, le projet d'établir une station sur les montagnes élevées qui se voient en face. J'allai les visiter. L'alcade d'un des villages voisins m'avertit du danger auquel j'allais m'exposer.

— Ces montagnes, me dit-il, servent de repaire à une foule de voleurs de grand chemin.

Je requis la garde nationale, comme j'en avais le pouvoir. Mon escorte fut prise par les voleurs pour une expédition dirigée contre eux, et ils se répandirent aussitôt dans la riche plaine que le Xucar arrose. A mon retour, je trouvai le combat engagé entre eux et les autorités de Cullera. Il y eut des blessés des deux parts, et, si je me le rappelle bien, un alguazil resta même sur le carreau.

Le lendemain matin, je regagnai ma station. La nuit suivante fut horrible; il tombait une pluie diluvienne. Vers minuit, on frappa à la porte de ma cabane. Sur la question :

— Qui va là?

On répondit :

— Un garde de la douane, qui vous demande un refuge pour quelques heures.

Mon domestique ayant ouvert, je vis entrer un homme magnifique, armé jusqu'aux dents. Il se coucha par terre et s'endormit. Le matin, pendant que je causais avec lui, à la porte de ma cabane, ses yeux s'animèrent en voyant sur le penchant de la montagne deux personnes, l'alcade de Cullera et son principal alguazil, qui venaient me rendre visite.

— Monsieur, s'écria-t-il, il ne faut rien moins que la reconnaissance que je vous dois, à raison du service que vous m'avez rendu cette nuit, pour que je ne saisisse pas cette occasion de me débarrasser, par un coup de carabine, de mon plus cruel ennemi. Adieu, Monsieur!

Et il partit, léger comme une gazelle, sautant de rocher en rocher.

Arrivés à la cabane, l'alcade et son alguazil reconnurent dans le fugitif le chef de tous les voleurs de grand chemin de la contrée.

Quelques jours après, le temps étant redevenu très-mauvais, je reçus une seconde visite du prétendu garde de la douane, qui s'endormit profondément dans ma cabane. Je vis que mon domestique, vieux militaire, qui avait entendu le récit des faits et gestes de cet homme, s'apprêtait à le tuer. Je sautai à bas de mon lit de camp, et, prenant mon domestique à la gorge :

— Êtes-vous fou? lui dis-je; est-ce que nous sommes chargés de faire la police dans le pays? Ne voyez-vous pas d'ailleurs que ce serait nous exposer au ressentiment de tous ceux qui obéissent aux ordres de ce chef redouté? Et nous nous mettrions dans l'impossibilité de terminer nos opérations.

Le matin, au lever du soleil, j'eus avec mon hôte une conversation que je vais essayer de reproduire fidèlement.

— Votre situation m'est parfaitement connue; je sais que vous n'êtes pas un garde de la douane; j'ai appris de science certaine que vous êtes le chef des voleurs de la contrée. Dites-moi si j'ai quelque chose à redouter de vos affidés?

— L'idée de vous voler nous est venue; mais nous avons songé que tout votre argent était dans les villes voisines; que vous ne portiez pas de fonds sur le sommet des montagnes, où vous ne sauriez qu'en faire, et que notre expédition contre vous n'aurait aucun résultat fructueux. Nous n'avons pas, d'ailleurs, la prétention d'être aussi forts que le roi d'Espagne. Les troupes du roi nous laissent assez tranquillement exercer notre industrie; mais le jour où nous aurions molesté un envoyé de l'empereur des Français, on dirigerait contre nous plusieurs régiments, et nous aurions bientôt succombé. Permettez-moi d'ajouter que la reconnaissance que je vous dois est votre plus sûre garantie.

— Eh bien, je veux avoir confiance dans vos paroles; je réglerai ma conduite sur votre réponse. Dites-moi si je puis voyager la nuit? Il m'est pénible de me transporter, le jour, d'une station à l'autre, sous l'action brûlante du soleil!...

— Vous le pouvez, Monsieur; j'ai déjà donné des ordres en conséquence : ils ne seront pas enfreints.

Quelques jours après, je partais pour Denia; il était minuit, lorsque je vis accourir à moi des hommes à cheval qui m'adressèrent ce discours :

— Halte-là! senor; les temps sont durs : il faut que ceux qui possèdent viennent au secours de ceux qui n'ont rien. Donnez-nous les clefs de vos malles; nous ne prendrons que votre superflu.

J'avais déjà déféré à leurs ordres, lorsqu'il me vint à l'esprit de m'écrier :

— On m'avait dit cependant que je pourrais voyager sans risque.

— Comment vous appelez-vous, Monsieur?

— Don Francisco Arago.

— *Hombre, vaya usted con Dios!* (Que Dieu vous accompagne!)

Et nos cavaliers, piquant des deux, se perdirent rapidement dans un champ d'algarrobos.

Lorsque *mon ami* le voleur de Cullera m'assurait que je n'avais rien à redouter de ses subordonnés, il m'apprenait en même temps que son autorité ne s'étendait pas au nord de Valence. Les détrousseurs de grand chemin de la partie septentrionale du royaume obéissaient à d'autres chefs, à celui, par exemple, qui, après avoir été pris, condamné et pendu, fut partagé en quatre quartiers qu'on attacha à des poteaux sur quatre routes royales, mais non sans les avoir préalablement fait bouillir dans de l'huile afin d'assurer leur plus longue conservation.

Cette coutume barbare ne produisait aucun effet; car à peine un chef était abattu qu'il s'en présentait un autre pour le remplacer.

De tous ces voleurs de grand chemin, ceux qui avaient la plus mauvaise réputation opéraient dans les environs d'Oropeza. Les propriétaires des trois mules sur lesquelles nous chevauchions un soir dans ces parages, M. Rodriguez, moi et mon domestique, nous racontaient des *hauts faits* de ces voleurs qui, même en plein jour, auraient fait dresser les cheveux sur la tête, lorsque, à la lueur de la lune, nous aperçûmes un homme qui se cachait derrière un arbre; nous étions six, et cependant cette vedette eut l'audace de nous demander la bourse ou la vie; mon domestique lui répondit sur-le-champ :

— Tu nous crois donc bien lâches! retire-toi, ou je t'abats d'un coup de ma carabine.

— Je me retire, repartit ce misérable; mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Encore pleins d'effroi au souvenir des histoires qu'ils venaient de nous raconter, les trois *arieros* nous supplièrent de quitter la grande route et de nous jeter dans un bois qui était sur notre gauche. Nous déférâmes à leur invitation; mais nous nous égarâmes.

— Descendez, dirent-ils, les mules ont obéi à la bride et vous les avez mal dirigées. Revenons sur nos pas jusqu'à ce que nous soyons dans le chemin, et abandonnez les mules à elles-mêmes; elles sauront bien retrouver la route.

A peine avions-nous effectué cette manœuvre, qui nous réussit à merveille, que nous entendîmes une vive discussion qui avait lieu à peu de distance. Les uns disaient : « Il faut suivre la grande route, et nous les rencontrerons. »

Les autres prétendaient qu'il fallait se jeter à gauche dans le bois. Les aboiements des chiens dont ces individus étaient accompagnés ajoutaient au vacarme. Pendant ce temps, nous cheminions silencieusement, plus morts que vifs. Il était deux heures du matin. Tout à coup nous vîmes une faible lumière dans une maison isolée; c'était pour le navigateur comme un phare au milieu de la tempête, et le seul moyen de salut qui nous restât. Arrivés à la porte de la ferme, nous frappâmes et demandâmes l'hospitalité. Les habitants, très-peu rassurés, craignaient que nous ne fussions des voleurs, et ne s'empressaient pas d'ouvrir.

Impatienté du retard, je m'écriai, comme j'en avais reçu l'autorisation :

— Au nom du roi, ouvrez!

On obéit à un ordre ainsi formulé; nous entrâmes pêle-mêle et en toute hâte, hommes et mules, dans la cuisine qui était au rez-de-chaussée, et nous nous empressâmes d'éteindre les lumières, afin de ne pas éveiller les soupçons des bandits qui nous cherchaient. Nous les entendîmes, en effet, passer et repasser près de la maison, vociférant de toute la force de leurs poumons contre leur mauvaise chance. Nous ne quittâmes cette maison isolée qu'au grand jour, et nous continuâmes notre route pour Tortose, non sans avoir donné une récompense convenable à nos hôtes. Je voulus savoir par quelles circonstances providentielles ils avaient tenu une lampe allumée à une heure indue : « C'est, me dirent-ils, que nous avions tué un cochon dans la journée, et que nous nous occupions de la préparation du boudin. » Faites vivre le cochon un jour de plus ou supprimez les boudins, je ne serais certainement plus de ce monde, et je n'aurais pas l'occasion de raconter l'histoire des voleurs d'Oropeza.

Jamais je n'ai mieux apprécié la mesure intelligente par laquelle l'Assemblée constituante supprima l'ancienne division de la France en provinces, et lui substitua la division en départements, qu'en parcourant pour ma triangulation les royautés espagnoles limitrophes de Catalogne, de Valence et d'Aragon. Les habitants de ces trois provinces se détestaient cordialement, et il ne fallut rien moins que le lien d'une haine commune pour les faire agir simultanément contre les Français. Telle était leur animosité, en 1807, que je pouvais à peine me servir à la fois de Catalans, d'Aragonais et de Valenciens, lorsque je me transportais avec mes instruments d'une station à l'autre. Les Valenciens en particulier étaient traités de peuple léger, futile, inconsistant, par les Catalans. Ceux-ci avaient l'habitude de me dire : *En el reino de Valencia, la carne es verdura, la verdura agua, los hombres mugeres, las mugeres nada;* ce qui peut se traduire ainsi : « Dans le royaume de Valence, la viande est légume, les légumes de l'eau, les hommes des femmes, et les femmes rien. »

D'autre part, les Valenciens, parlant des Aragonais, les appelaient *schuros*.

Ayant demandé à un pâtre de cette province, qui avait mené des chèvres près d'une de mes stations, quelle était l'origine de cette dénomination, dont ses compatriotes se montraient si offensés :

— Je ne sais, me dit-il en souriant finement, si je dois vous répondre.

— Allez, allez, lui dis-je, je puis tout entendre sans me fâcher.

— Eh bien, le mot de *schuros* veut dire qu'à notre grande honte, nous avons quelquefois été gouvernés par des rois français. Le souverain, avant de prendre le pouvoir, était tenu de promettre sous serment de respecter nos franchises et d'articuler à haute voix les mots solennels *Lo juro!* Comme il ne savait pas prononcer la *jota*, il disait *schuro*. Êtes-vous satisfait, senor?

Je lui répondis . — Oui, oui! je vois que la vanité, que l'orgueil, ne sont pas morts dans ce pays-ci.

Puisque je viens de parler d'un pâtre, je dirai qu'en Espagne, la classe d'individus des deux sexes préposée à la garde des troupeaux m'apparut toujours moins éloignée qu'en France des peintures que les poëtes anciens nous ont laissées des bergers et des bergères, dans leurs poésies pastorales. Les chants par lesquels ils cherchent à tromper les ennuis de leur vie monotone sont plus distingués dans la forme et dans le fond que chez les autres nations de l'Europe auprès desquelles j'ai eu accès. Je ne me rappelle jamais sans surprise qu'étant sur une montagne située au point de jonction des royaumes de Valence, d'Aragon et de Catalogne, je fus tout à coup enveloppé dans un violent orage qui me força de me réfugier sous ma tente et de m'y tenir tout blotti. Lorsque l'orage se fut dissipé et que je sortis de ma retraite, j'entendis, à mon grand étonnement, sur un pic isolé qui dominait ma station, une bergère qui chantait une chanson dont je rappelle seulement ces huit vers :

. . . . . .
A los que amor no saben
Ofreces las dulzuras,
Y a mi las amarguras
Que sé lo que es amar.
Las gracias al me certé
Eran cuadro de flores,
Te cantaban amores
Por hacerte callar.

La suite à une autre livraison.

UNE PEUPLADE ATHÉE.

LES DAMARAS, DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Les Damaras forment une tribu africaine qui s'étend depuis les hauteurs méridionales du Swakop jusqu'au cours du petit Koanguip. On les désigne ordinairement sous le nom d'Humi ou Hill-Damaras. Leurs voisins les Namaquas les appellent par mépris *Koup-Damap,* parce qu'ils n'ont, disent-ils, aucun bétail, pas même de chiens. La couleur et les traits des Damaras sont ceux des nègres : ils se rasent les cheveux, laissant seulement une énorme houppe en panache au sommet de la tête et une couronne à la hauteur des oreilles. Ils ont pour chaussure des sandales, pour vêtements une peau de tigre en écharpe et une cotte assez courte; leurs armes sont l'arc et la massue.

Ils ne cultivent aucune plante, sauf un peu de tabac; ils vivent de chasse, et le plus ordinairement de souris, d'une sorte de lézard à raies jaunes et brunes, de racines, et même de feuilles.

Ils ne sont point nomades. Leurs huttes sont fixées en terre, de forme conique, et faites d'écorce.

Ils ne croient qu'à ce qu'ils voient.

— A qui devez-vous votre nourriture? leur demandait sir James Edward Alexander en 1835.

— A l'air, aux saisons, répondit un vieux Damara.

— Quand vous mourez, que devenez-vous?

— On nous enterre et nous devenons ce que deviennent tous les animaux.

— Avez-vous peur de mourir?

— Sans doute, et nous y pensons le moins possible. La vue d'un malade nous attriste parce qu'elle nous force à penser à notre mort.

— Savez-vous qui a fait le ciel, le soleil, la lune, et tout ce que vous voyez dans le monde?

— Qui peut répondre à cela? personne ne le sait. Nous n'avons pas d'autre pensée que celle de trouver quelque gros animal afin de le manger.

— Vous ne faites donc jamais de prières? Vous n'entassez pas des pierres pour placer au sommet une branche? Vous ne suspendez point de peaux à quelque arbre?

— Nous ne savons ce que vous voulez dire : nous cherchons notre *nourriture*, et quand notre faim est apaisée, nous dansons ou nous dormons.

Quelque incroyable que puisse paraître une ignorance ou une indifférence si absolue de tout ce qui se rapporte au sentiment de la vie future et de la Providence, il est malheureusement vrai qu'elle est générale chez les Damaras. L'extrême sauvagerie produit donc les mêmes résultats que nous voyons naître d'une extrême corruption dans les pays civilisés. N'avons-nous point de Damaras parmi nous? Les questions de sir Alexander, adressées à plus d'un habitant de nos grandes cités, ne provoqueraient-elles point, hélas! des réponses tout aussi douloureuses?

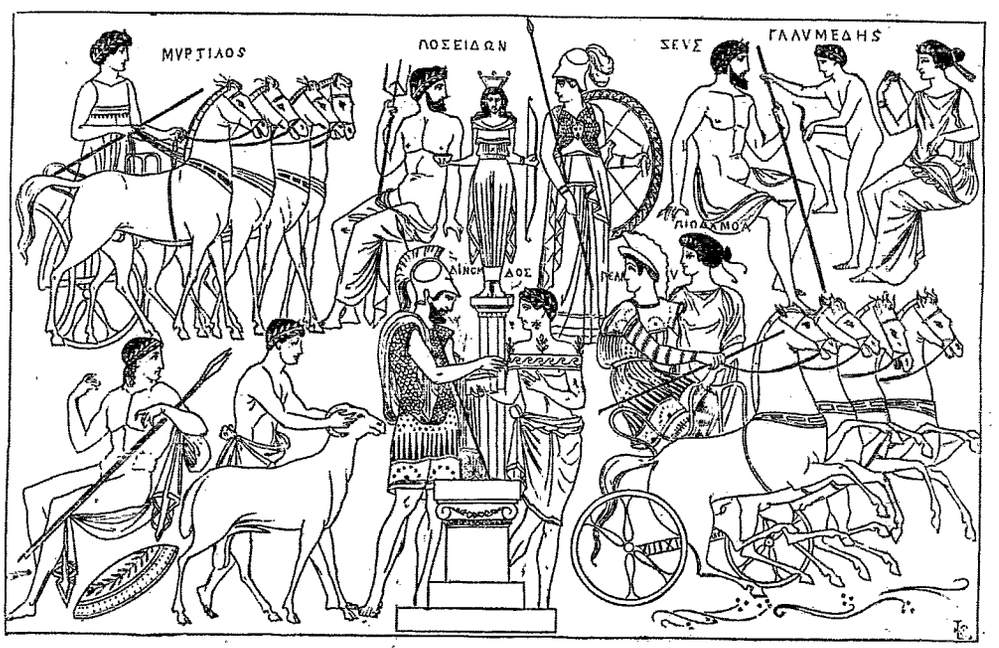
DE LA PUBLICITÉ DES DÉBATS JUDICIAIRES.

La publicité des débats judiciaires a bien moins pour objet de faire siéger les juges en présence de quelques hommes, que de mettre la conduite des procès et les jugements eux-mêmes sous les yeux de tous les citoyens. C'est par là qu'on apprend si les formes ont été respectées ou violées, si le vœu des lois a été rempli, quel esprit a présidé aux débats, sur quelles preuves a eu lieu la condamnation ou l'acquittement. Par là la société s'inquiète ou se rassure, par là le goût et la science de la justice se répandent, et le public s'instruit dans ce qui touche de plus près à ses intérêts les plus chers. Il n'est pas un homme éclairé qui ne comprenne que là peut-être est le lien le plus intime qui puisse unir le peuple à son gouvernement; car de là seulement peuvent naître ce respect de la loi, cette confiance dans les magistrats, cette habitude de comprendre la justice et d'y croire, et tous ces sentiments dont l'absence laisse le pouvoir sans racine, sans appui, isolé et flottant au-dessus de la société qu'il contient par la force, mais qu'il ne possède point. F. Guizot.

En Bavière, et dans une grande partie de l'Allemagne, les champs sont bornés latéralement par une ligne gazonnée que jamais on ne laboure. Des deux côtés, la charrue s'arrête scrupuleusement devant cette ligne verte, qui demeure intacte comme un mur de pierre. Ce soin et ce respect caractérisent les mœurs rurales de ces pays, où l'instruction primaire est si répandue.

ŒNOMAUS.

Le roi de Pise en Élide, Œnomaüs, armé d'un casque et d'une cuirasse, est debout devant l'autel et l'idole d'Artémis (nom grec de Diane). Il vient supplier la déesse de lui être favorable et d'écarter le danger dont l'a menacé



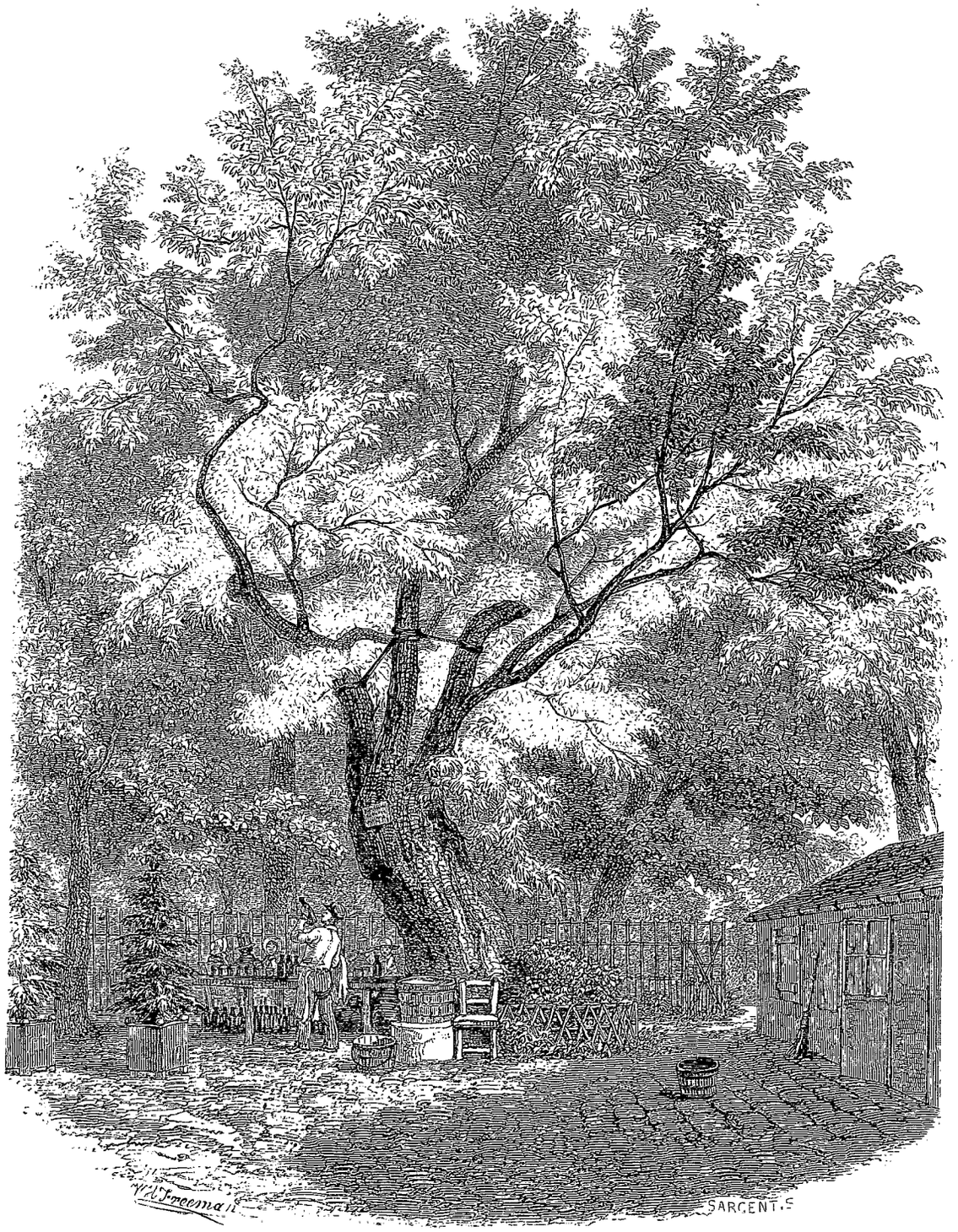
Peinture de vase antique. — D'après Maisonneuve, pl. 30.

l'oracle en l'avertissant qu'il serait tué par l'époux de sa fille Hippodamie. Il a déclaré qu'il ne donnerait Hippodamie en mariage qu'à celui qui le vaincrait à la course du char, et qu'il ferait mourir ceux qui succomberaient. Un grand nombre de prétendants ont déjà péri; mais en voici un plus redoutable qui se prépare à entrer en lice avec lui : c'est Pélops, fils de Tantale : on le voit à droite sur son char; il semble provoquer Œnomaüs à la lutte et contenir avec peine les quatre coursiers que lui a donnés Neptune; à ses côtés est Hippodamie elle-même, qui doit être le prix de sa victoire. Derrière Œnomaüs est un bélier qui va être offert en sacrifice. Au-dessus, à gauche, dans le char du roi, est son aurige Myrtile; gagné secrètement par Pélops, le perfide serviteur a négligé à dessein de fixer les roues aux essieux par les clavettes : c'est lui qui causera la chute et la mort du roi son maître; mais lorsqu'il se présentera devant Pélops pour obtenir la récompense de sa trahison, il sera lui-même précipité dans la mer. Au-dessus d'Œnomaüs et de Pélops sont plusieurs dieux : Poséidon (nom grec de Neptune), Minerve, et Zéus (Jupiter), servi par Ganymède et peut-être par Hébé.

Le sujet de cette belle peinture se retrouve, avec quelques différences, sur le col du vase d'Archémore, sur un camée de la Bibliothèque impériale, et sur un des monuments inédits recueillis par Guattani.

ARBRES CÉLÈBRES.

L'ACACIA DE ROBIN.



L'Acacia de Robin. — Dessin de Freeman.

On ne visite guère le jardin des Plantes de Paris sans monter au labyrinthe, sans y admirer le vieux cèdre planté par Bernard de Jussieu, et dont les graines ont multiplié, dans nos parcs et nos jardins, le bel arbre du Liban.

Il est, au jardin des Plantes, un autre arbre plus vénérable encore, le premier acacia qui soit venu en Europe. Planté en 1635, un siècle tout entier avant le cèdre, il a peuplé non-seulement la France, mais une grande partie de l'Europe, de l'une des espèces les plus utiles aussi bien que les plus belles, et pourtant il ne reçoit que de rares visites; son existence est ignorée même de la plupart des habitués de l'établissement. C'est que le cèdre du Liban domine majestueusement les magnifiques allées plantées par Buffon et le jardin tout entier; le vieil acacia se cache, au

contraire, modestement, à l'extrémité de la galerie de minéralogie, dans une partie peu fréquentée du Muséum : pour le voir, il faut le chercher. L'âge, aussi, lui a ôté sa beauté; ses branches supérieures se sont desséchées; il a fallu les couper; et il est aujourd'hui comme perdu au milieu d'arbres plus jeunes, plus vigoureux et plus élevés que lui.

Cet acacia, ou, pour l'appeler ici de son nom botanique, ce robinier faux-acacia *(Robinia pseudo-acacia)*, a été planté à la place où on le voit aujourd'hui par Vespasien Robin. Jean Robin, père de Vespasien, avait reçu, quelque temps auparavant, de l'Amérique septentrionale, cette espèce encore inconnue en Europe. La plantation de l'acacia de Robin remonte à l'époque où le *Jardin-Royal* fut définitivement institué par un édit de Louis XIII (1); et il est aujourd'hui le seul qui survive parmi tous les arbres « du jardin des Plantes » de Guy de la Brosse : aussi le considère-t-on au Muséum comme un monument de la fondation même de l'établissement. On a eu le soin de constater son âge par l'inscription suivante, qui remonte elle-même à une époque assez ancienne :

ROBINIER FAUX-ACACIA.
(Amérique septentrionale.)
Premier acacia cultivé en Europe,
planté par Vespasien Robin en 1635.

C'est Linné qui a donné au genre *Robinia* le nom sous lequel tous les botanistes le désignent aujourd'hui, et qui rappelle les nombreux services rendus à la botanique et à la culture par Jean Robin, le célèbre auteur du « Jardin du roi Henri IV. »

Près du premier des acacias on remarquait aussi autrefois le premier sophora du Japon et l'un des premiers maronniers d'Inde qui aient été importés en Europe. De ce petit coin du Muséum, près duquel les promeneurs passent aujourd'hui indifférents, sont sorties, comme on le voit, bien des richesses, et c'est à bon droit que le vénérable Desfontaines aimait autrefois à y conduire ses amis et ses élèves comme à un lieu consacré par de précieux souvenirs.

UNE TABLE PROPHÉTIQUE.

Suite. — Voy. p. 239.

L'EXTASE. — LE MYSTICISME. — LES QUATRE OPÉRATIONS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER A L'EXTASE. — DANGERS DU MYSTICISME. — LES TABLES PARLANTES.

Quelles grandes vérités furent révélées à Christophe Kotter pendant cette extase? Il affirme que son âme fut inondée d'une clarté divine; malheureusement, quand il veut la faire rayonner sur ses lecteurs, il se sert d'expressions tellement vagues et incohérentes que, malgré le désir le plus sincère de le comprendre, on reste dans les ténèbres.

On peut croire cependant que cet homme enthousiaste, et qui a eu un grand nombre d'adeptes, était un extatique de bonne foi. L'extase n'est pas toujours, comme on l'entend supposer assez ordinairement par beaucoup de personnes, une ridicule jonglerie. La science et la philosophie reconnaissent sa réalité : en ces derniers temps surtout, les physiologistes et les psychologues ont fait de cet étrange phénomène l'objet d'études sérieuses.

La véritable extase, disent les philosophes, est un nouvel état de l'âme succédant à celui où elle se trouve habituellement; elle place l'homme dans un monde qui, bien que réel, est différent du monde où vivent ordinairement les hommes.

On peut se faire une idée très-lointaine de l'extase en se rappelant certains moments de la vie où, quoique certainement éveillé, on s'est trouvé transporté par la puissance d'un souvenir ou d'une espérance, par une exaltation du cœur, par une effusion religieuse, dans un ravissement de l'âme tel qu'on n'entendait ni ne voyait plus rien autour de soi, et que l'on ne sentait même plus qu'on eût un corps.

On a dit de l'extase qu'elle est une exagération et un abus de la contemplation ou de la prière, et on appelle « mystiques » les personnes qui s'adonnent à l'extase dans l'espoir d'entrer directement en rapport avec la vérité absolue, avec Dieu, sans intermédiaire des sens.

Ce mot extase lui-même, qui exprime une sorte de séparation momentanée de notre âme d'avec nous-mêmes, a été créé, dit-on, par Plotin, le chef de la plus savante et la plus profonde de toutes les écoles qui aient enseigné et pratiqué le mysticisme, l'école d'Alexandrie.

Suivant Plotin, c'est par le cœur seul que l'homme est en rapport avec Dieu. Tout ce que Dieu a de grand, de beau, d'infini, d'éternel, c'est l'amour seul qui nous le révèle : c'est par un vigoureux élan de l'amour que l'être humain, écartant toute pensée déterminée, se repliant dans ses profondeurs, s'oubliant lui-même jusqu'à perdre la conscience et la mémoire de sa vie terrestre, peut communiquer directement avec Dieu. « L'âme, dit ce philosophe, en arrivant à Dieu, fait comme le visiteur qui, après avoir considéré les ornements d'une maison, ne la regarde plus dès qu'il en aperçoit le maître. Tout entière à sa contemplation, elle se dépouille de toute forme, même intelligible. Dans ce recueillement absolu, elle voit tout à coup paraître Dieu en elle-même; elle le voit face à face, elle ne fait plus qu'un avec lui, elle ne se sent plus distincte de l'objet de son amour, car c'est le propre de l'amour de fondre en une seule et même nature celui qui aime et celui qui est aimé. »

Comme la philosophie, la religion chrétienne a eu ses écoles mystiques. Dès les premiers siècles de notre ère, on voit naître le mysticisme parmi les cénobites et les stylites. Au douzième siècle, il exalte les sectes manichéennes des albigeois et des vaudois. Au quatorzième siècle, il est pratiqué dans l'intérieur des couvents par les moines hésychiastes. Sainte Thérèse, née en 1515, le fait renaître avec éclat. En 1637, on l'appelle molinosisme. Il reparaît, à la fin du même siècle, sous le nom de quiétisme. Peu de temps après, Emmanuel Swedenborg le propage en Allemagne, et le constitue sous la forme d'une secte qui compte aujourd'hui même, en Europe et en Amérique, de nombreux et fervents disciples.

Cette doctrine, qui attire par tant de séductions certaines âmes aimantes et religieuses, est encore plus répandue dans l'Orient que dans l'Occident. C'est ainsi que l'essence du bouddhisme, qui a, dit-on, plus de fidèles qu'aucune autre religion sur la terre, est un mysticisme véritable.

On peut produire en soi l'extase au moyen de procédés qui ne sont pas un mystère, et qui ont été mis en usage par les sectes mystiques de tous les temps et de tous les pays. On les trouve enseignés, d'une manière plus ou moins explicite, notamment dans les écrits alexandrins, dans le *Chemin de l'âme vers Dieu*, par saint Bonaventure; dans la *Théologie mystique pratique* de Gerson, l'immortel auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ;* dans le *Moyen court et très-facile de l'oraison*, de Mme Guyon; dans quelques passages de Swedenborg, et dans divers traités de philosophie moderne.

La méthode (dont on ne doit pas s'attendre à trouver ici un manuel minutieux) se divise communément en quatre opérations successives ou degrés.

La première opération consiste à réduire son corps à une immobilité et à une inaction absolues, de manière à faire cesser insensiblement toute relation avec le monde extérieur. Certains moyens physiques, indiqués par les divers auteurs,

(1) Cet édit fut enregistré au parlement en mai 1635.

peuvent faciliter ce travail sur soi-même : on conseille la solitude, les demi-clartés ou les ténèbres, et des attitudes particulières du corps. La position la plus favorable au recueillement, à la concentration de l'âme, à la vie intérieure, est, suivant les Orientaux, celle où l'on est assis, les jambes croisées, les mains sur la poitrine, allongées de manière que les pouces soient en contact : c'est ainsi que se tiennent habituellement les religieux qui observent la loi de Sakia-Mouni, le fondateur de la religion bouddhique.

Ce degré, qui n'est point le plus difficile à franchir, est « le détachement du monde. » Le second est « la défaite des passions : » on se propose pour but d'y combattre une à une toutes les affections de l'âme, les désirs, les regrets : c'est une lutte longue et pénible, et, pour triompher, on a recours à des austérités, à des mortifications, à des moyens souvent terribles et que l'humanité réprouve.

Le troisième degré est « l'anéantissement des sensations. » Au commencement, on avait séparé son corps du monde ; il s'agit maintenant de le séparer en quelque sorte de l'âme elle-même, et de faire en sorte que même les perceptions des sens les plus inoffensives, les plus pures, cessent de troubler la sérénité et la paix inaltérable nécessaires à l'élévation du cœur vers Dieu.

Le quatrième degré est « l'abolition des idées elles-mêmes. » Il n'a point suffi de se délivrer des intérêts mondains, des passions, des sensations ou préoccupations extérieures, il faut encore chasser les idées elles-mêmes et réduire l'âme à elle seule, à sa substance. On arrive ainsi à la simplification extrême que les alexandrins appellent *aplôsis*.

Parvenu à cet état étrange, dépouillé de la notion de son existence, l'être, par un dernier effort, entre enfin dans l'éclatante sphère de la contemplation extatique, dans la vision. Alors, disent les mystiques, l'âme voit Dieu, ou plutôt s'identifie spirituellement et momentanément avec lui. Ici le souvenir et l'expression manquent apparemment pour transmettre aux autres hommes une description claire et intelligible de ce qui se passe dans l'âme. L'extase dure au plus une demi-heure, et on ne l'obtient qu'à de rares intervalles. Dieu senti, goûté, vu face à face, possédé dans un sublime transport, conquis par ces labeurs intérieurs de l'âme, voilà le prix inestimable de tant de douleurs courageusement souffertes, de tant de sacrifices si magnanimement accomplis.

Quelque vagues et incomplètes que soient nécessairement les indications qui précèdent, elles ont atteint leur but si elles laissent seulement entrevoir que la pratique du véritable mysticisme est une chose sérieuse, qu'elle suppose une foi profonde, puissante, énergique et solennelle de la volonté. L'erreur des mystiques est dans leur ambition démesurée du bonheur idéal. Ils veulent l'impossible, et ils y tendent par des moyens faux et dangereux. Ils écartent et subordonnent la raison ; ils s'abandonnent d'une manière exclusive au sentiment ; ils sortent des conditions normales de l'existence humaine ; ils s'efforcent d'en créer pour ainsi dire une seconde tout immatérielle, et de s'élever vers Dieu en dehors de la route simple et légitime qui a été tracée à l'homme. Tandis que l'être complet, avec l'aide de toutes ses facultés, dans l'état moral le plus sain, n'arrive qu'à s'humilier devant le grand mystère que recèle le nom de Dieu, ils prétendent, après avoir en quelque sorte mutilé leur personnalité et l'avoir réduite à un seul de ses éléments, franchir l'insondable abîme qui sépare notre infime faiblesse de la toute-puissance divine. « Le quiétisme, a dit un philosophe de notre temps, endort l'activité de l'homme, éteint son intelligence, substitue à la recherche de la vérité et à l'accomplissement du devoir des contemplations oisives et déréglées. Le seul moyen qui nous soit donné de nous élever jusqu'à l'Être des êtres, c'est de nous rapprocher le plus qu'il nous est possible du divin intermédiaire, c'est-à-dire de nous consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, et à la contemplation et à la reproduction du beau, surtout à la pratique du bien. »

Il faut donc condamner le mysticisme, quoiqu'on ne puisse lui refuser une certaine grandeur. Mais que dire de la triste et honteuse parodie dont nous sommes aujourd'hui les témoins? Un grand nombre d'esprits désœuvrés, qui n'ont jamais arrêté leurs réflexions sur ces sujets si graves, si élevés, de manière à les approfondir ; qui n'auraient sans doute ni la volonté, ni la constance, ni la force de subir aucune des épreuves difficiles qui peuvent changer l'état de l'âme, prétendent, sans préparation morale, sans efforts de la pensée, sans élan véritablement philosophique ou religieux, se mettre en communication, sinon avec Dieu, du moins, disent-ils, avec de pures intelligences, au moyen d'attouchements matériels sur des meubles. Dans un salon, au bruit des conversations les plus frivoles, le sourire sur les lèvres, on s'assied devant une table, et, avec la même facilité que si l'on allait commencer une partie de jeu, on appelle, on somme de comparaître des êtres invisibles ; on se donne le ridicule plaisir d'invoquer les noms les plus révérés, on leur adresse les questions les plus insignifiantes. Les effets répondent nécessairement au point de départ et aux moyens. Les réponses sont dignes des questions. Il ne s'en produit aucune qui mérite une attention sérieuse. Vainement on prie les nouveaux sectaires d'obtenir de leur oracle quelque preuve de supériorité intellectuelle ; vainement on leur dit : « Les problèmes à résoudre, soit dans l'ordre scientifique, soit dans l'ordre moral, et dont la solution contribuerait autant à l'amélioration qu'au bonheur des hommes, sont innombrables. Plusieurs sont clairement définis et proposés par les sociétés savantes à l'étude publique. D'où vient que vous ne les soumettez point à ces génies du passé que vous osez inviter à satisfaire des curiosités personnelles et vulgaires? D'où vient qu'aucune lumière ne jaillit de ces prétendus entretiens dans le vide? Combien de siècles de travaux épargneraient au genre humain, par exemple, les réponses de Newton ou de Watt dégagés des liens matériels et planant du haut de l'infini sur notre humble globe! » — Mais, par un phénomène qu'il ne serait peut-être pas impossible d'expliquer, il se trouve que l'esprit consulté se maintient toujours à la même hauteur que l'esprit consultant, et ne révèle, en somme, rien de plus que ce que l'on pouvait parfaitement se révéler à soi-même. Les hommes les plus crédules ne comprendront-ils pas que si de telles imaginations pouvaient avoir le moindre fondement, l'ordre éternel des choses serait immédiatement anéanti? De quelle valeur serait l'ensemble de tant d'efforts intellectuels si lents et si pénibles depuis le commencement du monde, de quel prix seraient l'expérience et le génie, s'il était au pouvoir du premier homme venu de faire en un moment, et si commodément, sans fatigue, sans méditation, sans esprit, la découverte des vérités les plus importantes à l'humanité? Quelle autorité aurait aucune loi pour celui que sa relation avec l'invisible éléverait si loin au-dessus de la sagesse laborieuse et imparfaite des vivants? En quel mépris ne tomberaient point aussitôt toutes les recherches de la raison humaine, toutes les conquêtes de l'étude, et jusqu'aux avertissements de la conscience elle-même, devant ces révélations surnaturelles qui ne souffriraient ni négation, ni doute, ni contrôle! Tous les progrès pourraient être accomplis en une seule séance de « table prophétique ; » en quelques tours de main on toucherait à la perfection, et l'histoire du genre humain finirait avec sa vie.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE (1).

Lorsque l'on considère la variété infinie des êtres qui recouvrent la surface du globe terrestre, minéraux, végétaux, animaux, terrains, roches, montagnes, plantes, arbres isolés, forêts, insectes, reptiles, poissons, quadrupèdes, il semble que l'essence de tant d'êtres différents devrait, à tous les points de vue, offrir une variété égale à celle de tous les individus des trois règnes de la nature. Mais en se plaçant au point de vue de la chimie, très-peu d'éléments chimiques concourent à des formations si variées. La nature fait beaucoup avec peu de principes; et si les calculateurs ont pu représenter tous les nombres avec dix caractères seulement, la chimie n'en reconnaît pas un beaucoup plus grand nombre dans l'essence de tous les êtres qui s'offrent à nos regards, en grandes masses, dans l'univers.

Et d'abord l'air, qui comme un océan sans rivages entoure la terre sur une profondeur de soixante kilomètres environ, ne contient que deux substances, principes ou éléments distincts, deux airs ou gaz de nature particulière, l'oxygène et l'azote. L'eau, qui recouvre les trois quarts de la surface terrestre, contient aussi deux principes, l'oxygène, ce même gaz qui est un des principes constituants de l'air, et un troisième air ou gaz, savoir l'hydrogène, le même qui dans nos villes, sous le nom d'air inflammable, sert à l'éclairage des rues, des boutiques et des habitations. A l'air et à l'eau voulez-vous ajouter tout le règne végétal, les herbes, les plantes, les arbres, il suffira d'ajouter à l'oxygène et à l'hydrogène le carbone ou charbon, pour avoir la liste entière des éléments chimiques de la nature animée de la vie végétative. Enfin, pour passer aux animaux, il n'y a point de nouvel élément chimique à admettre. Si l'on décompose chimiquement un animal, on y trouvera de l'oxygène, de l'hydrogène et du carbone, comme dans le végétal, mais encore de l'azote, comme dans l'air. Ainsi le règne animal ne contient que quatre principes chimiques : l'oxygène, l'azote, l'hydrogène et le carbone.

La terre, avec sa grande variété de minéraux, de roches, de terrains, de sables, de matières alumineuses, calcaires, siliceuses, gypseuses, ferrugineuses, semblerait devoir fournir une ample liste d'éléments chimiques; voyons.

Tous les rochers siliceux ne sont que de l'oxygène avec un métal appelé *silicium;* les roches calcaires ne sont que de l'oxygène et du carbone unis à un métal particulier, le *calcium;* un troisième métal, l'*aluminium*, uni à l'oxygène, constitue toutes les formations de terre glaise, d'ardoise, etc., que l'on observe dans les diverses contrées. Dans le gypse ou plâtre, il entre du soufre, de l'oxygène et du calcium. Ce nouvel élément, le soufre, est fort abondant dans la nature. Tous les terrains ocreux, rougeâtres, contiennent en abondance le fer combiné avec l'oxygène. L'or, l'argent, le platine, le cuivre, le mercure et les autres métaux moins généralement répandus que le fer, occupent des localités exceptionnelles et peu étendues; enfin le chlore, l'iode, le brome, le phosphore, qui ne sont pas des métaux, se tirent de quelques produits minéraux, végétaux ou animaux, où ils existent en petite quantité.

Commençons nos études par l'oxygène.

I. DE L'OXYGÈNE.

C'est un gaz invisible et transparent comme l'air, dont il forme environ un cinquième. Ce gaz entretient la combustion des corps brûlants, ou plutôt la combustion n'est autre chose que la fixation de l'oxygène avec un corps combustible, en sorte qu'à eux deux ils forment un nouveau composé. Ainsi quand le gaz hydrogène ou air combustible

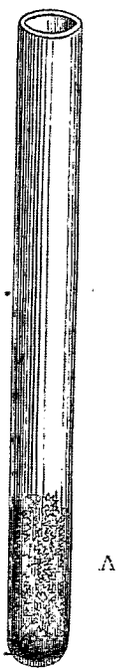


Fig. 1. Tube fermé à la lampe d'émailleur à l'extrémité inférieure, avec du chlorate de potasse au fond, en A. On peut le tenir à la main, avec l'extrémité A enfoncée de quelques centimètres dans la cheminée en verre d'une lampe ordinaire dont la chaleur sera suffisante. De jeunes enfants feront sans aucun danger cette curieuse expérience.

brûle, dans l'opération de l'éclairage, il se produit de la vapeur d'eau. L'eau, c'est de l'oxygène combiné avec l'hydrogène. Voilà ce qu'on appelle, en chimie, combinaison. C'est la formation d'un troisième corps au moyen de deux éléments différents qui s'unissent ensemble. Ainsi, le savon résulte d'un alcali très-caustique avec de l'huile

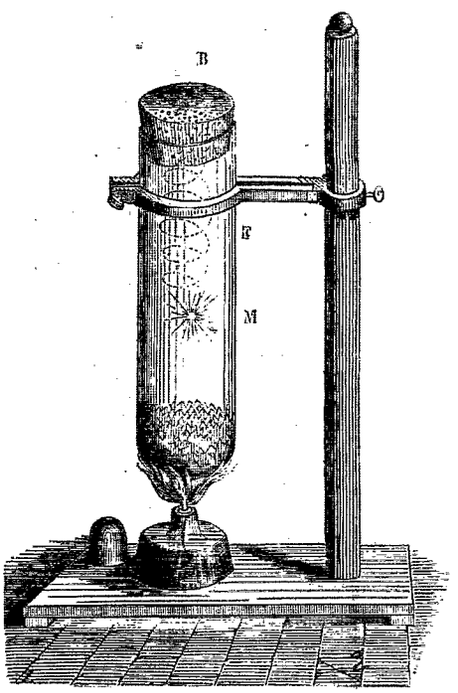


Fig. 2. Support pour placer commodément le tube sur une lampe à alcool ou sur des charbons allumés. Un fil de fer ou d'acier détrempé FM, fixé à un bouchon B qui ne ferme pas exactement le tube, est amorcé en M par un petit morceau d'amadou.

ordinaire, le sucre est du charbon uni avec de l'eau, les huiles sont de l'hydrogène uni au carbone, etc.

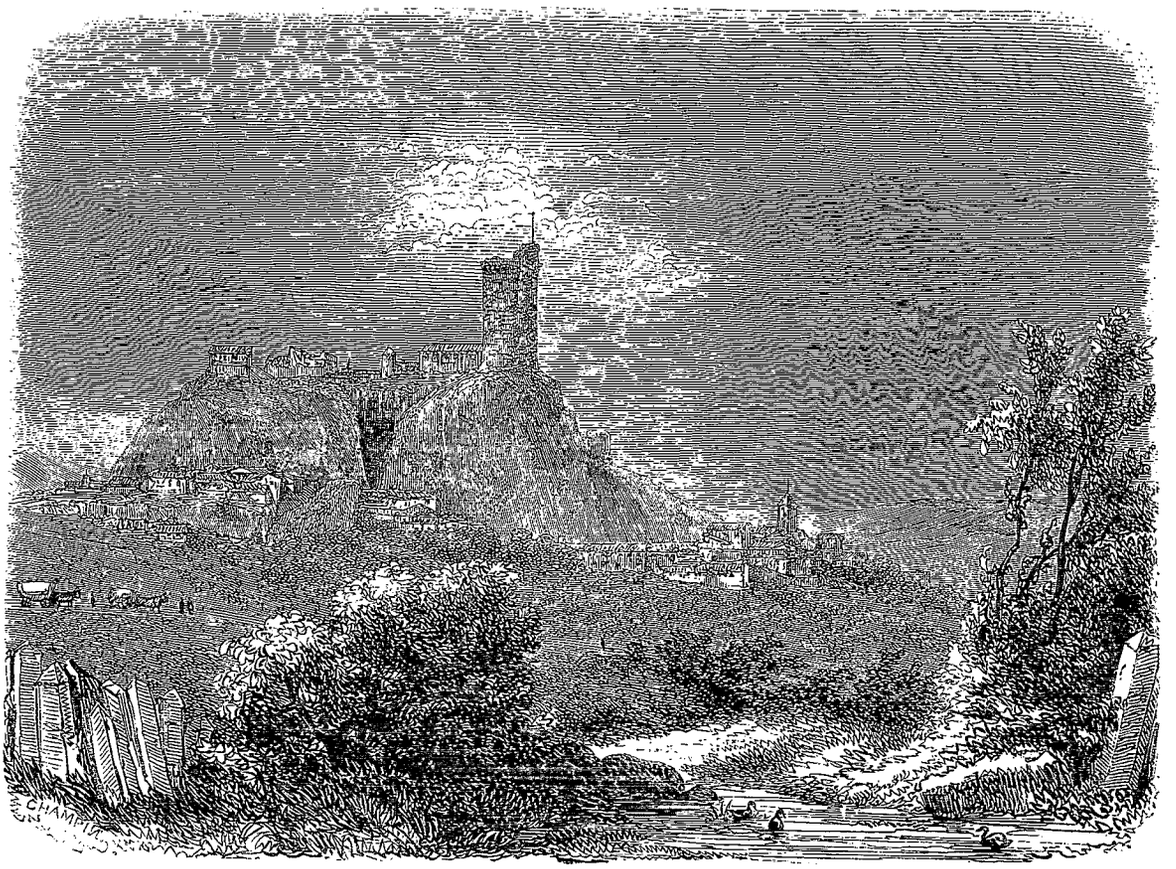
(1) C'est M. Babinet, membre de l'Académie des sciences, qui veut bien diriger, pour notre recueil, cette série d'études sur la chimie. Il se rencontrera nécessairement au début quelques notions déjà familières à la plupart de nos lecteurs; mais ils ne les retrouveront ici, nous en avons l'assurance, ni sans utilité, ni sans plaisir, grâce à la clarté et à l'intérêt que notre savant collaborateur exige dans tout ce qui paraît avec la garantie de son nom.

Serons-nous obligés d'aborder les laboratoires des grands établissements d'instruction publique pour nous procurer de l'oxygène? Non; nous achèterons au prix de quelques centimes, chez un fabricant de produits chimiques, un tube fermé par un bout, ayant environ un centimètre et demi de diamètre, et une longueur de deux décimètres. Nous y mettrons, vers la partie inférieure, une certaine quantité d'un sel blanc cristallisé, que le même fabricant nous fournira à bas prix, et qui s'appelle du chlorate de potasse. Nous chaufferons la partie A du tube sur une lampe à esprit de vin que fournira le même fabricant, ou, plus simplement, en mettant cette extrémité du tube dans la cheminée en verre d'une lampe ordinaire. Dès qu'on verra le sel se fondre et bouillonner, on sera sûr qu'il dégage du gaz ou air oxygène, et que, sous forme invisible, le tube en est plein. Pour le reconnaître, on prendra une allumette enflammée dont on supprimera la flamme en soufflant dessus, et ensuite, en enfonçant dans le tube l'allumette non enflammée, mais encore rouge, on verra la flamme reparaître subitement. Une petite bougie soufflée se rallumera de même. Un morceau de charbon garni d'une petite amorce d'amadou allumé y brûlera avec un vif éclat. Enfin, si le tube est assez grand et qu'avec une quantité convenable de chlorate de potasse déposée au fond, et chauffée sur une lampe à alcool, on ait rempli le tube d'oxygène, ce qu'on reconnaîtra à ce que tout en haut l'allumette soufflée se rallumera, on pourra y plonger un mince fil de fer roulé en spirale et amorcé par de l'amadou allumé. Alors on verra avec étonnement le fer lui-même brûler en lançant des étincelles ardentes qui s'incrusteront dans le verre, et donnant une flamme dont l'éclat éblouira les yeux. Plus tard, avec des appareils plus compliqués, nous étudierons les autres propriétés de ce gaz, le plus important de tous à connaître. *La suite à une autre livraison.*

LE CHATEAU DE POLIGNAC

(Département de la Haute-Loire).

A une lieue environ de Saint-Paulien, sur la route du Puy, le voyageur voit se dresser tout à coup devant lui, au détour du chemin, une roche gigantesque dont la crête domine la vallée. Formée d'une immense agrégation de pierres de lave, cette roche offre une particularité singulière : elle est si parfaitement régulière dans sa construction, qu'on la prendrait volontiers, au premier aspect, pour une œuvre d'architecture. L'œil du spectateur, étonné et obéissant malgré lui aux suggestions de la fantaisie éveillée et excitée par cette apparition, ne tarde pas à s'égarer à la poursuite des lignes capricieuses que tracent au sommet du rocher les antiques ruines d'un donjon aux tourelles chancelantes, aux murailles à peu près écroulées. C'est le château de Polignac, l'une des plus formidables forteresses du moyen âge. On peut donner une idée de ses dimensions vraiment colossales, en rappelant qu'outre les monceaux de ruines éparses sur le sol et les constructions restées debout, le bourg entier de la châtellenie a été bâti avec les matériaux du vieux manoir. On pénètre dans l'enceinte par une grande porte donnant sur la plate-forme. Cette porte est scellée d'un côté à une pointe de rocher suspendue à deux cents pieds sur des précipices, et de l'autre à une masse basaltique que surmonte la grande tour, encore assez bien conservée. C'est du sommet de cette tour, placée comme une sentinelle avancée sur la gauche de l'abîme, que les sires de Polignac, les rois



Vue du château de Polignac. — Dessin de Champin.

de la montagne, ainsi qu'on nommait ces seigneurs au temps de la féodalité, faisaient couler l'huile bouillante et le plomb fondu sur les gens de guerre qui étaient parvenus à franchir les premiers obstacles. Aujourd'hui la surface de l'enceinte est presque entièrement couverte de champs cultivés; mais, pour y arriver, il faut franchir des abîmes sans cesse multipliés par des écroulements et des démolitions. L'archéologie a depuis longtemps déjà exploré ces vestiges illustres des temps passés, et des écrivains célèbres ont tour à tour défendu et combattu les trois propositions suivantes : 1° Que de tout temps ce rocher avait été voué aux sacrifices de différentes religions dont les cultes s'y étaient succédé; 2° Que le nom d'Apollon était l'origine de celui des Polignac; 3° Qu'enfin Sidonius Apollinaris était au nombre des ancêtres de cette noble famille.

Ces opinions étaient fondées sur plusieurs faits assez probants, mais trop légèrement acceptés. D'abord on avait découvert, à peu de distance du château, les vestiges d'un temple d'Apollon, dûment caractérisés par une tête de ce dieu, entourée de rayons, à laquelle la tradition attribuait des oracles, et par une inscription latine suivant laquelle l'empereur Claude serait venu exprès de Lyon, vers l'an 51 de Jésus-Christ, pour consulter cet oracle.

Ensuite le nom de Polignac dérivait, à n'en pas douter, de l'épithète *Apollianicus* appliquée à un lieu sacré voué à Apollon.

Enfin on voulut voir, dans un autre rapprochement de noms et dans quelques phrases mal interprétées d'une épître de Sidoine Apollinaire, que la famille de cet écrivain était la souche de celle de Polignac.

Les historiens modernes, moins prompts à s'égarer que les archéologues du siècle dernier, ont fait, les preuves en main, justice de ces différentes assertions.

Les plus anciennes chartes retrouvées de nos jours donnent à Polignac le nom de *Podempniacum*, et non celui d'*Apollianicum*.

« Il n'est pas rare d'ailleurs de voir dans l'idiome du Velay, dit M. Francisque Mendet dans son livre sur l'ancien Velay, la syllabe *empn* changée en *ign* : *Podempniacum*, Polignac; *Solempniacum*, Solignac; etc. »

D'un autre côté, Caïus Sollius Apollinaris Sidonius, né à Lyon en 430, fils d'un préfet des Gaules et d'une fille des Avitus, la plus illustre maison d'Auvergne, n'était pas, ainsi que l'affirme la généalogie des Polignac, le fils d'un prêtre d'Apollon ou Apollinaire.

Cette généalogie se fonde sur ce que Sidonius Apollinaris, parlant de la conversion de son père, a écrit :

> Primus de numero patrum suorum
> Sacris sacrilegis renuntiavit.

Ce qui signifie pour tout le monde qu'il renonça au culte des faux dieux et non à la prêtrise.

On s'est encore appuyé, pour attribuer la possession de Polignac à Sidoine Apollinaire, sur ce qu'il écrit, dans sa sixième épître du quatrième livre :

« J'ai trop appréhendé, je le confesse, que, dans le temps même de la crainte générale, vous ne craignissiez rien, si ce n'est que l'inébranlable sérénité d'une *maison jusqu'ici fermè* n'eût à trembler d'une dévotion intempestive devant les incursions orageuses des ennemis. »

Les Polignac ont pris ici *domus* pour la désignation de leur château, comme si ce château avait été, dans le pays, la maison par excellence.

La troisième assertion n'a point résisté mieux que les deux autres. Les seuls objets trouvés à Polignac desquels on puisse induire qu'Apollon avait eu un temple en ce lieu, le masque de marbre et l'inscription de Claude, n'ont jamais été accompagnés d'aucun autre vestige de l'art gallo-romain. Ils donnent simplement à penser qu'ils y ont été apportés de Ruessium, d'Ipsalis, ou de toute autre ville gallo-romaine, de même qu'on en a tant transporté au Puy. « Ils prouveraient tout au plus, dit M. Mérimée dans ses notes d'un Voyage en Auvergne, le goût des anciens châtelains de Polignac pour les œuvres de l'art antique. »

Ces châtelains étaient d'ailleurs célèbres au moyen âge par leur goût beaucoup trop prononcé pour la numismatique et la joaillerie de leur temps. Ils avaient organisé des troupes à leurs ordres avec lesquelles, vers le commencement du douzième siècle, Pons de Polignac et Armand son fils rançonnaient les passants. Ils se faisaient payer en argent ou en nature, selon leurs besoins du moment ou les ressources des voyageurs. Les pèlerins eux-mêmes étaient mis à contribution par ces seigneurs, qui essayaient de justifier et d'expliquer leurs exactions par le droit de péage pour l'entretien des routes, droit qui n'appartenait qu'au roi, mais que dès cette époque la plupart des nobles avaient usurpé, afin de dissimuler leurs excès sous un prétexte légal.

Les Polignac, enhardis par de premiers succès et une impunité absolue, en étaient venus à faire une ligue entre eux et avec les seigneurs voisins contre les citadins et les voyageurs. Le pays entier, dit la chronique, était frappé de terreur. De 1158 à 1163, l'évêque Pons II, et après lui l'évêque Pierre IV, du Puy, cherchèrent à résister à ces déprédations, et, ne pouvant y parvenir, implorèrent le secours du roi de France.

Louis VII vint assiéger Polignac en 1163, et s'en rendit maître; mais il se montra clément pour les sires de Polignac, et se contenta de leur faire jurer qu'ils renonceraient à leurs courses dans les montagnes. Ils tinrent leur serment aussi longtemps que l'armée de France fut à portée de les châtier; mais quand elle eut quitté la province, ils se hâtèrent de reprendre leur ancien train de vie.

Un historien rapporte en ces termes leurs dernières excursions : « Le vicomte Héracle de Polignac, l'orgueilleux roi de la montagne, a repris la campagne. Après s'être emparé de plusieurs terres appartenant à l'abbaye de la Chaise-Dieu, il s'avança jusque sous les murs du couvent, et saisit quelques moines, dont il fixa le rachat à une énorme rançon; puis, quand ils l'eurent payée, les raillant lui-même de leur crédulité en la foi jurée, il fit traîner les uns à la queue de chevaux farouches, et percer les autres de flèches par ses archers.

» Des paysans se hasardaient-ils à les secourir, bientôt on les trouvait gisant à terre, baignés dans leur sang, ou pendus aux branches d'un arbre; terrible vengeance du vicomte, cruel amusement de ses routiers. »

Louis VII vint de nouveau les attaquer, les vainquit, les emmena prisonniers à Paris, et mit garnison dans leur château.

Alors seulement la province du Velay put trouver la paix à l'abri de l'imposante forteresse.

LA SENTINELLE DU RHINOCÉROS.

Sir Alexander rapporte que le rhinocéros d'Afrique est souvent accompagné d'un bel oiseau aux ailes bleues, à la queue noire, de la taille d'un geai, et qui lui rend un service analogue à celui que le trochilus rend au crocodile et la corneille au renne. (Voy. *Voyageurs anciens*, p. 26 et suiv.) Cet oiseau, perché tantôt sur une des cornes du rhinocéros, tantôt sur ses épaules, le délivre des insectes qui l'irritent en voltigeant autour de lui, ou qui s'insinuent dans les plis de son cou : à l'approche du moindre danger, il s'envole, et le chasseur peut être sûr qu'alors le rhinocéros est sur ses gardes.

La description que fait sir Alexander n'est peut-être point très-exacte, et l'oiseau qu'il a vu pourrait bien être le piquebœuf *(Bufaga africana)*, que les voyageurs en Afrique nous représentent; en effet, perché sur le dos des bœufs, buffles, gazelles et autres grands quadrupèdes, et les débarrassant des larves parasites.

LE VICAIRE DE BRAY

SERA TOUJOURS VICAIRE DE BRAY.

Le vicaire de Bray, catholique sous le règne de Henri VIII, protestant sous Édouard VI, se fit de nouveau catholique sous Marie, et redevint protestant sous Élisabeth.

On lui reprocha la versatilité de ses opinions : « Vous êtes » dans l'erreur, répondit-il ; personne n'est resté plus fidèle » que moi à ses principes : je n'ai jamais voulu qu'une seule » et même chose : *Vivre et mourir vicaire de Bray.* »

Cette réponse a donné naissance au proverbe anglais : *Le vicaire de Bray sera toujours vicaire de Bray.*

En ce temps-là, on s'étonnait de ces choses.

MADAME DE STAEL A COPPET.

Mme de Staël s'instruisait plus par la conversation que par la lecture; lorsqu'elle se retirait dans son cabinet, c'était pour y travailler à ses propres ouvrages, et rarement pour y lire ceux des autres. Elle avait l'art de s'entourer de tous les hommes éminents qui pouvaient lui fournir les matériaux dont elle avait besoin, ou bien, lorsqu'elle ne pouvait les attirer à elle, c'était en allant les visiter qu'elle mettait leur génie à contribution du sien : ainsi elle fit le voyage d'Allemagne pour voir Gœthe et Schiller, Schelling et Fichte; puis elle en ramena Schlegel, dont elle avait fait son pionnier dans le champ laborieux de la littérature et de la philosophie.

Elle avait suivi la même méthode pour la quatrième partie de son ouvrage sur l'Allemagne, dont elle s'occupait en 1810; mais alors elle n'avait pas eu besoin de faire un pèlerinage lointain pour trouver à sa disposition les hommes qu'elle avait jugé lui être nécessaires; elle les avait réunis à son château de Coppet, dont la société offrait l'aspect d'une espèce de synode d'une physionomie toute particulière et fort nouvelle. Les différents systèmes religieux s'y trouvaient en présence : le catholicisme y figurait sous le nom de M. Matthieu de Montmorency, le quiétisme sous celui de M. de Langallerie, l'illuminisme sous celui de M. de Vivonne, le rationalisme sous celui du baron de Vogt, l'orthodoxie calviniste sous celui de M. le pasteur Moulinié; il n'y avait pas jusqu'à Benjamin Constant, alors occupé de son ouvrage sur *les Religions,* qui n'apportât son tribut aux conférences théologiques, conférences qui du reste n'empruntaient rien de grave ou d'austère aux lieux et aux moments où elles se tenaient : c'était dans les conversations du dîner ou de la soirée que l'on agitait les questions religieuses les plus profondes, et l'on en sortait par intervalles pour s'entretenir des nouvelles du jour ou pour faire un peu de musique. Ces heures étaient évidemment pour Mme de Staël celles de la leçon, et son admirable talent d'interroger les professeurs la rendait aussi attrayante pour eux que fructueuse pour elle.

La vie de Mme de Staël était fort régulière; elle passait toute la matinée dans son appartement, et nul n'y pénétrait qu'appelé par elle. Elle ne paraissait guère qu'à l'heure des repas, puis passait au salon où tout le monde était admis avec une hospitalité aussi large que bienveillante; les hommes de lettres y jouissaient d'une véritable faveur : le poëte Werner, étant tombé au château sans être attendu, y reçut le plus aimable accueil, et Mme de Staël fit, quelques jours après, représenter sur son théâtre le drame terrible de cet auteur, intitulé *le Vingt-quatre février.*

Mme de Staël n'avait aucun penchant pour la satire; un propos malveillant ne sortait jamais de sa bouche, et la politique seule était traitée par elle avec une aigreur qu'elle ne portait dans aucun autre sujet. Elle ne pouvait souffrir la médisance ou la raillerie; plus d'une fois on l'entendit reprendre, avec une grâce qui faisait pardonner le reproche, les personnes qui tournaient leur esprit de ce côté, et en particulier son ami M. Benjamin Constant, lequel était loin d'être aussi irréprochable qu'elle sous ce rapport.

Elle ne pouvait tolérer la pensée d'avoir chagriné qui que ce fût; une mésintelligence était un fardeau insupportable pour elle; franche et généreuse dans les démarches de réconciliation, dont elle prenait souvent l'initiative, elle ne reculait point à l'idée de reconnaître ses torts lorsqu'elle croyait en avoir. Le fond de son caractère était une inépuisable bonté sympathique à toutes les souffrances; rien n'égalait son activité bienveillante pour les soulager, sans faste et sans ostention; sa mémoire s'est conservée à Coppet par ce côté de son caractère bien mieux que par sa renommée littéraire; elle y donna toujours un noble exemple d'assiduité au culte de la paroisse, et jamais elle n'y fut attirée par la simple éloquence du pasteur, mais plutôt par le pieux hommage qu'elle voulait offrir à une religion à laquelle elle fut toujours sincèrement attachée; elle engageait même ses illustres hôtes à l'imiter, bien qu'ils fussent parfois d'une communion différente de la sienne, et ils étaient sûrs de lui plaire en l'accompagnant. Elle invitait souvent le ministre de sa paroisse aux splendides festins qu'elle donnait au château, et afin que l'humble pasteur ne fût point dépaysé au sein de toutes ces illustrations qui l'entouraient, elle se plaisait à le relever aux yeux de ses brillants convives, par les attentions délicates et la considération qu'elle avait pour lui.

Tels sont les principaux traits qu'offrait la physionomie du château de Coppet en 1810; mais voici quelques petites anecdotes relatives au séjour que Mme de Staël y fit à diverses époques, et qui remontent même à celle où elle y vivait avec son père M. Necker. Je crois que la plupart sont inédites, car je les tiens de vieillards genévois, auxquels le ciel accorda assez d'amabilité pour être admis dans la société de Mme de Staël, et assez de jours pour avoir pu encore me les raconter; ils furent donc ou les spectateurs ou les acteurs de ces petites scènes.

M. le docteur Maunoir, assistant à un dîner du château, en 180..., y fut témoin d'une de ces brillantes joutes de la parole, dans lesquelles Mme Staël était vraiment admirable. C'était M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, qui discutait avec elle; ce prélat, bien qu'il fût l'un des hommes les plus spirituels de son temps, ne pouvait résister à l'éloquence pleine de verve et d'entraînement de la châtelaine. Ce furent entre eux des éclairs d'imagination, de bons mots, de génie même, dont les convives étaient éblouis. Au dessert, M. Necker entraîna le docteur Maunoir dans son cabinet pour le consulter sur des maux de jambes dont il souffrait beaucoup; mais à peine ils y furent entrés que M. Necker, oubliant ses infirmités et ses douleurs, s'écria :

— Ah! monsieur Maunoir, convenez que ma fille est la femme la plus spirituelle qui existe, et que je dois en être fier?

— Oui, sans doute, répondit le docteur; mais, bon gré mal gré, on se sent mal à l'aise, quand elle vous prodigue les trésors de son génie, de ne pouvoir la rembourser qu'en si petite monnaie!

— Eh! qu'importe, dit M. Necker, elle fait crédit de si bon cœur!

Mme Récamier était l'un des plus délicieux ornements de ce séjour enchanté · alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, elle excitait quelque jalousie parmi les dames qui fréquentaient le château, et qui affectaient parfois de louer ses avantages physiques presque aux dépens de son amabilité, qui était pourtant fort réelle; or, un jour que M. Matthieu de Montmorency, placé entre elle et Mme de Staël, dit en les quittant : — Je viens d'être assis entre l'esprit et la beauté! — cette dernière s'empressa de s'écrier, avec cette fine bonté de cœur qui ne la quittait jamais : — Oh! pour le coup, voilà la première fois qu'on me dit que je suis belle! — affectant ainsi de prendre pour elle un compliment qui aurait pu blesser son amie.

Un jour qu'il s'était élevé une discussion philosophique entre MM. Dumont, de Sismondi, de Broglie et Schlegel, et que ces messieurs ne pouvaient s'entendre, Mme de Broglie prit la parole, et résuma la question avec tant d'éloquence et de profondeur que la galerie entière qui l'écoutait lui donna gain de cause et se rallia à son opinion.

Mme de Staël, se tournant vers elle, lui dit :

— Je suis très-mécontente de vous, ma fille.

Mme de Broglie, surprise, lui répliqua :

— Et pourquoi, s'il vous plaît, maman?

— Parce que vous venez d'oublier que je vous ai défendu d'avoir plus d'esprit que votre mère.

Peu de temps après qu'eut paru le *Génie du christianisme*, son auteur, déjà célèbre, Chateaubriand, vint rendre visite à Mme de Staël; celle-ci, après l'avoir félicité sur le beau succès de son ouvrage, et se laissant emporter par l'impétuosité de son imagination, se mit à faire un magnifique éloge du protestantisme, éloge qui se prolongeait trop au gré de l'auteur d'*Atala*, assez mal à l'aise durant les éloquentes tirades de Mme Staël. Alors qu'elle eut fini :

— Ah! Madame, lui dit Chateaubriand, si Calvin revenu à la vie eût pu être à ma place, comme il aurait été ravi de vous entendre!

M. de Montlosier faisait partie de la compagnie de Mme de Staël. Un jour que celle-ci allait voir danser les jeunes filles de Coppet sur une verte pelouse, où leur essaim présentait le plus gracieux coup d'œil,

— Je voudrais bien, dit tout à coup M. de Montlosier, voir l'effet que produirait un boulet de canon passant au milieu de ces jeunes personnes si joyeuses?

Surprise de cette réflexion saugrenue, Mme de Staël s'écria ironiquement :

— Monsieur de Montlosier, faites des idylles, vous êtes taillé pour ça!

J'hésite à terminer ces citations par celle d'une malice que je crois fort apocryphe, et qui me semble tout à fait peu en harmonie avec la bonté habituelle de Mme de Staël et son aversion pour la raillerie. Toutefois, en chroniqueur fidèle, je me suis décidé à la rapporter, laissant chacun de mes lecteurs libre de l'adopter ou de la repousser.

Une dame, voisine du château de Coppet, et qui en visitait souvent les habitants, vint à mourir, et pendant la maladie qui l'emporta, par une étrange bizarrerie, elle s'occupait surtout de la manière dont elle désirait que son corps fût conservé après sa fin, tantôt penchant pour être embaumée, tantôt pour être mise dans l'esprit-de-vin. Ce dernier mode de conservation prévalut toutefois dans son esprit, tant et si bien que, durant les rêveries de ses derniers moments, elle ne parlait que de l'opération qu'on devrait faire subir à son corps pour qu'il ne fût point détérioré ou décomposé. Instruite de ces particularités, dont elle s'entretenait un jour, Mme de Staël traça, tout en parlant de cette noire bizarrerie de sa voisine, les quatre vers suivants qu'on trouva écrits sur une carte à jouer :

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui, dans son agonie,
N'imagina rien de plus beau
Que d'être mise en son tombeau
Comme une prune à l'eau-de-vie (1).

LES AKALIS.

M. Van-Orlich, qui a visité l'Inde avec profit et nous a donné sur cette contrée d'intéressants détails, raconte (*Reise in Indien*, 1845, in-4) qu'il accompagna une ambassade que le gouverneur général envoyait à Shyr-Sing, dans sa résidence de Férospour, au pays des Sykhs. On



Akali lançant un disque.

montra à nos voyageurs toutes les curiosités; on fit exercer devant eux des soldats; et ils admirèrent surtout l'adresse des Akalis, peuple robuste et courageux, à lancer le disque.

(1) M. Petit-Senn, qui veut bien nous communiquer ces « souvenirs, » les doit à l'obligeance aimable et empressée de MM. les pasteurs Diodati et Chenevière, et à M. le docteur et professeur Maunoir.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LE NÉGOCIANT.



Le Négociant du dix-huitième siècle. — Dessin de Pauquet, d'après J.-B. Decamps.

Le négociant est, à proprement parler, celui qui préside à l'échange des objets, des *choses*, d'où son nom évidemment tiré du mot latin *negotium*. En cela il diffère essentiellement du banquier qui n'opère que sur l'argent, et dont l'emploi, dans l'organisation industrielle et commerciale, fut d'abord uniquement de faciliter les payements au moyen des *lettres de change*, c'est-à-dire de papiers qui *changeaient* fictivement un capital de lieu et permettaient de payer à Naples ce que l'on devait à Londres.

Au moyen âge, le négociant était appelé *marchand*, du nom de *marchés* que l'on donnait à ses transactions. C'étaient des marchands, ces Génois et ces Vénitiens qui couvraient l'Adriatique, la Méditerranée et la mer Noire de leurs galères, établissaient des comptoirs sur les côtes de l'Asie Mineure ou de la Crimée, et traitaient avec les puissances étrangères. Ce fut un marchand, cet Ango de Dieppe qui, sous François Ier, déclara la guerre au Portugal pour son propre compte, et fit bloquer Lisbonne par une escadre, parce que les Portugais lui avaient enlevé un navire en pleine paix. Ce furent des marchands, ces armateurs de Hollande dont les vaisseaux firent pendant un certain temps presque tout le commerce des épices, cherchèrent une route vers l'Amérique par le pôle Nord, et secondèrent nos établissements dans les îles d'Amérique, en transportant les produits de nos colons et leur apportant les denrées d'Europe avant que nos navires eussent songé à prendre ce chemin.

Une des institutions qui servirent le plus au développement du commerce maritime fut incontestablement celle des *assurances*, que Puffendorf fait remonter jusqu'aux Romains, mais dont nous ne pouvons constater l'existence d'une manière certaine que par un décret de Florence en date du 15 juin 1526. L'institution passa à Livourne en 1532 et en Angleterre en 1560. Les Hollandais l'avaient adoptée dès le commencement de leurs navigations. Grâce à elle, le commerce maritime devint une sorte d'association dans laquelle tous garantissaient chacun contre les chances de mer. Les occasions de ruine furent ainsi diminuées, et, par suite les perturbations commerciales qui, de proche en proche,

ont un retentissement douloureux dans toutes les branches de l'activité sociale.

Ce ne fut guère que vers la fin du dix-septième siècle que le nom de marchand fut réservé pour les commerçants en détail, tandis que ceux qui trafiquaient en gros et au loin prirent le nom de négociants.

Ce dernier titre donna droit, en France, à une certaine influence, bien qu'il fût loin d'avoir l'autorité qu'on lui accordait dans les Pays-Bas et en Angleterre. Les négociants de Dieppe, de la Rochelle, du Havre-de-Grâce, de Nantes, de Bordeaux, avaient alors des relations avec tous les peuples du globe; ils entreprenaient des expéditions en société des Anglais, des Espagnols et surtout des Flamands.

Ce ne fut guère que vers la fin du règne de Louis XV que ce grand mouvement commercial et maritime se ralentit, pour s'arrêter presque complétement sous Louis XVI, à l'époque de la guerre contre l'Angleterre pour l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Pendant cette belle époque de notre commerce extérieur, le négociant français jouit, sur tous les marchés de l'Europe, d'une réputation de probité, d'intelligence, de générosité, qui se soutint pendant près d'un siècle. Chaque *maison* de commerce avait une réputation acquise qui se transmettait de père en fils comme un héritage d'honneur. Il ne s'agissait point seulement d'augmenter sa fortune, mais de soutenir un nom, de maintenir, sous une *raison commerciale* comme dans le monde, une sorte de perpétuité de bonne renommée. Le chef mort, les affaires étaient continuées par le fils avec les mêmes traditions; on pouvait dire de chacune de ces maisons ce que l'on disait de la maison régnante : *Le roi est mort, vive le roi!* Il n'y avait jamais interruption d'affaires.

Les rapports entre les négociants et les équipages de leurs navires n'étaient pas moins durables. Ceux-ci se composaient presque toujours des mêmes hommes qui, de père en fils, devenaient les serviteurs commerciaux du patron. Associés, à de certaines conditions, dans les bénéfices de chaque campagne, ils regardaient les affaires de la maison qui les employait comme leurs propres affaires. Au retour, le maître ou capitaine venait rendre ses comptes et recevoir sa part ainsi que celle de chacun de ses matelots. C'est une scène de ce genre qu'a représentée le peintre dont notre gravure reproduit le tableau. Le costume du négociant et de son commis indiquent le règne de Louis XV; le capitaine porte l'habit alors adopté par les marins de Dieppe ou de Flessingue; il attend debout et dans un silence respectueux l'apuration de sa charte-partie, comme on nommait alors le contrat passé entre les équipages et l'armateur.

Le grand bouleversement apporté en France par la révolution, et l'extrême instabilité des positions depuis un demi-siècle, ont influé, d'une manière sensible, sur nos habitudes commerciales. Cette race de négociants pour ainsi dire héréditaires qui employaient à étendre et à fortifier leurs opérations les bénéfices qu'ils leur devaient, semble avoir, sinon disparu complétement, au moins considérablement diminué en nombre. La mobilité, l'esprit de tentatives et l'aspiration au repos après une activité redoublée, qui semblent être devenus les trois caractères distinctifs de notre époque, répugnent visiblement à la prudence et à la continuité qui faisaient prospérer autrefois notre négoce. On cherche moins aujourd'hui à perpétuer avec honneur une dynastie commerciale qu'à faire promptement fortune pour enlever ses gains aux chances de la mer et vivre dans des loisirs opulents.

Il en est résulté de sérieux inconvénients que les maisons les plus recommandables de nos ports maritimes ont bien des fois signalés déjà, en réclamant l'attention des gouvernements. Beaucoup de négociants aventuriers, sans réputation à perdre ni à fonder, et dont le seul but est de réaliser, au plus vite, une fortune obtenue à tout prix, ont sérieusement compromis le commerce français par des fraudes qui nous ont fermé successivement plusieurs riches marchés. Dans l'Amérique du Sud notamment, les provenances anglaises, reconnues plus *marchandes et plus loyales*, selon l'expression consacrée, ont insensiblement remplacé les nôtres, malgré la préférence avouée des colons espagnols pour nos articles.

Ainsi la déloyauté de quelques-uns tourne au détriment de la nation entière. Des fraudes sur la qualité, sur la mesure ou le prix, en enrichissant un seul homme, ont tari dans sa source la prospérité de populations entières! Ce ne sont point là seulement des actes honteux, mais de véritables trahisons envers le pays; des espèces de crimes internationaux qui auront quelque jour une pénalité sévère et spéciale.

Nous ne reviendrons point, sans doute, au négociant que M. Decamps nous montre ici dans son cabinet, espèce de possesseur de fief commercial chez qui fleurit le droit d'aînesse comme dans les maisons nobles, qui tient à distance les serviteurs auxquels il doit sa fortune, et dont la position est un privilége à peu près inaccessible à qui ne fait point partie de la corporation; la société contemporaine veut plus d'égalité, plus de liberté personnelle, un accès plus ouvert à tous; mais elle a besoin de régler l'emploi de ses nouvelles conquêtes. A côté du droit et de l'intérêt de l'individu, il y a l'intérêt et le droit de la société; il y a surtout la morale qui les domine tous deux et sans laquelle le progrès matériel n'est qu'un leurre dangereux.

L'OMBRE DU MONT BLANC.

Le soleil ne nous éclairant ordinairement que lorsqu'il est plus élevé que nous, il en résulte que nous sommes habitués à voir les ombres que produisent les rayons de cet astre se diriger toujours vers la terre. Tout au plus, au moment du coucher du soleil, ces ombres deviennent-elles horizontales; mais tout aussitôt elles se perdent. Il n'en est pas de même lorsqu'on se trouve placé au sommet d'une très-haute montagne; car alors le soleil se trouvant placé, à son coucher, à une certaine profondeur au-dessous de l'observateur, l'ombre qu'il projette se dessine naturellement vers le ciel. Ce phénomène, tant par son étrangeté que par les effets de coloration qui s'y ajoutent, est susceptible de prendre, dans certaines circonstances, un caractère vraiment grandiose. MM. Bravais et Martins, dans une excursion scientifique au mont Blanc, sont les premiers qui aient eu le courage de demeurer assez tard sur ce sommet inhospitalier pour y observer ce magnifique phénomène. Favorisés par la lune, ils purent atteindre leur campement, situé au milieu des neiges du grand plateau, environ une heure après le coucher du soleil. M. Bravais, dans une notice sur les phénomènes du mont Blanc, a donné de celui-ci une description dont voici les traits les plus intéressants :

« Le soleil approchant de l'heure de son coucher, nous jetâmes les yeux du côté opposé à l'astre, et nous aperçûmes, non sans quelque étonnement, l'ombre du mont Blanc qui se dessinait sur les montagnes couvertes de neige de la partie est de notre panorama... Elle s'éleva graduellement dans l'atmosphère, la prenant pour un tableau sur lequel elle venait se peindre, et elle atteignit la hauteur d'un degré, restant encore parfaitement visible.

» L'air, au-dessus du cône d'ombre, était teint de ce rose pourpre que l'on voit, dans les beaux couchers de soleil, colorer les hautes sommités; le bord de cette teinte, tout le long de la ligne de répercussion du cône d'ombre, offrait

une zone plus intense, et cette bordure continue rehaussait l'éclat du phénomène. Que l'on imagine maintenant les montagnes de la grande vallée d'Aoste, projetant, elles aussi, à ce même moment, leur ombre dans l'atmosphère, les bords de ces grands cylindres visibles à l'air, leur partie inférieure sombre avec un peu de verdâtre, et au-dessus de chacune de ces ombres la nappe rose purpurine avec la ceinture rose foncée qui la séparait d'elles; que l'on ajoute à cela la rectitude des contours de cônes d'ombre, et principalement du contour de leur arête supérieure, et enfin les lois de la perspective faisant converger toutes ces lignes l'une sur l'autre, vers le sommet même de l'ombre du mont Blanc, c'est-à-dire au point du ciel où nous sentions que les ombres de nos corps devaient être placées, et l'on n'aura encore qu'une idée incomplète de la richesse du phénomène météorologique qui se déploya pour nous pendant quelques instants. Il semblait qu'un être invisible était placé sur un trône invisible bordé de feu, et que, à genoux, des anges aux ailes étincelantes l'adoraient, tous inclinés vers lui. A la vue de tant de magnificence, nos bras et ceux de nos guides restèrent inactifs, et des cris d'enthousiasme s'échappèrent de nos poitrines. J'ai vu les belles aurores boréales du nord avec leurs couronnes zénithales aux colonnes diaprées et mobiles, et que nos plus beaux feux d'artifice ne sauraient égaler par leurs effets : eh bien! la vue de l'ombre du mont Blanc sur le ciel me paraît plus grandiose encore. »

La vertu qui s'épure dans les épreuves s'assure dans la prospérité. L'eau de la source est limpide tant qu'elle se brise sur les rochers; s'arrête-t-elle, la voilà corrompue. Le glaive qui gît inutile se couvre de rouille pendant la paix; mais dans la guerre il était resplendissant.

MÉTASTASE, *Thémistocle*.

Je voyais dernièrement une petite créature de Dieu, Clémentine ou Marie, il n'importe, dirigeant ses premiers pas vers sa mère qui l'attirait à elle par le plus séduisant sourire dont puisse s'illuminer un visage humain : l'enfant allait résolûment son chemin vers les bras qu'on lui ouvrait. Mais sur son passage a brillé chose quelconque : un atome de charbon reflétant les feux du jour, quelque parcelle de sucre peut-être, ou, il se pourrait, un bout de fil rouge ou jaune. On s'est arrêtée alors, on a oublié et la mère et son appel attractif. N'est-ce pas là l'histoire de beaucoup d'entre nous? Jeunes hommes, nous nous proposons un but noble et élevé et le poursuivons avec ardeur un certain temps. L'âge vient : hommes faits, nous nous laissons attarder sur le chemin de la véritable gloire par les honneurs des rubans, des richesses, les satisfactions matérielles, toutes choses qui n'ont pas plus de valeur réelle que les colifichets, cause si puissante de distraction pour l'enfant.

JEAN-PAUL FABER.

TOMBES HELVÉTO-BURGONDES DE BEL-AIR,

PRÈS LAUSANNE (1).

L'antique cimetière de la colline de Bel-Air, près Lausanne, était depuis longtemps signalé à l'attention des archéologues par la persistance de certaines traditions populaires et de pratiques superstitieuses. Il y a moins de cent ans, on venait encore y tracer pendant la nuit, avec une épée, un cercle magique à l'intérieur duquel on espérait trouver un trésor : on prétendait y voir voltiger les feux follets, ou apparaître, au milieu des ténèbres, les dames blanches et des ombres sans tête; en un mot, c'était le théâtre de toutes les légendes et de toutes les imaginations mystérieuses qui se rattachent surtout aux anciennes sépultures, par suite de l'espèce de terreur qu'elles inspirent et du vague souvenir des ornements que l'on y a enfouis avec les morts. Les chercheurs de trésors d'une part, et de l'autre les agriculteurs, avaient eu toute liberté, jusqu'en ces derniers temps, pour briser et dévaster les tombes de la colline du Bel-Air. Ce fut seulement en 1838 que l'on résolut d'y entreprendre des fouilles dans un but scientifique, et, à l'aide de quelques travaux sagement dirigés, on parvint bientôt à dégager et à ouvrir trois cents tombes. Longues de deux à sept pieds, suivant l'âge ou la taille des défunts, elles sont toutes dirigées du couchant au levant et forment des alignements irréguliers. Quelques-unes ont été taillées sur un banc de grès molasse, d'autres sont construites avec des dalles brutes ou des murs secs; quelquefois les squelettes reposent simplement en terre libre. On a constaté trois couches successives de sépultures. Les premières inhumations avaient été faites à cinq ou six pieds de profondeur. L'espace consacré ayant été parcouru, on déposa une seconde couche de tombes au-dessus de la première, qui resta intacte; puis une troisième couche recouvrit les deux précédentes, et se trouva ainsi presque à fleur du sol.

Tous les âges sont représentés dans ce vaste cimetière. L'enfant est parfois accompagné de ses joujoux, la femme de ses ornements, le guerrier de ses armes, et l'artisan des instruments de sa profession. La tombe du vieillard ne renferme guère qu'un squelette; il semble que les ornements soient en général l'expression des regrets occasionnés par une mort prématurée. Les morts avaient été couchés sur le dos, la tête légèrement relevée et les bras étendus le long des côtés. Deux tombes présentaient cependant une attitude exceptionnelle qui a paru révéler deux cas de léthargie. Dans l'une, les jambes du mort n'étaient pas étendues d'après la règle générale; les avant-bras reposaient sur le corps, au-dessous de la ceinture, et à la main droite manquaient les phalanges de l'extrémité des doigts, qui se retrouvèrent derrière la mâchoire inférieure, sous la tête du squelette. Comment expliquer cette particularité, sinon par un acte de désespoir qui avait sans doute porté ce malheureux à se dévorer la main? Dans l'autre tombe, le squelette d'un jeune homme conservait encore l'attitude d'un effort désespéré : les jambes étaient reployées comme pour écarter des genoux et des pieds les parois du cercueil; l'épine dorsale, légèrement ondulée, trahissait le mouvement de l'effort; la main gauche était ouverte, les doigts écartés; la tête, inclinée vers l'épaule gauche, avait la figure relevée; et la main droite, qui paraissait avoir tenté de soulever le couvercle du cercueil, était retombée sur l'épaule. Cette attitude présentait dans son ensemble quelque chose de si frappant que des enfants dirent, en voyant ce squelette : « Tiens, celui-là a rebougé! »

Dans les tombes de femmes, on a trouvé des épingles à cheveux, des peignes en os, des boucles d'oreilles en argent, des broches, des bagues, des agrafes de ceinture, et des colliers formés de grains en verre ou en pâte émaillée; quelques-uns de ces grains sont parfaitement pareils, par leurs formes, leurs dimensions et la distribution des couleurs, à ceux qu'on découvre dans les anciens tombeaux de l'Égypte, en France, en Angleterre, en Suède, en Allemagne et en Crimée. L'art phénicien a donné les types, le commerce les a répandus, et l'Occident les a imités. L'ambre rouge de la Baltique et la nacre de perle des mers de l'Inde ont aussi été employés à ces ornements.

(1) Nous devons cet article à M. Frédéric Troyon, dont tant de nos compatriotes, voyageant en Suisse, ont apprécié le savoir et l'obligeance.

Les armes des guerriers consistent essentiellement en fers de flèche ou de pique et en coutelas massifs de peu de longueur, larges et tranchants d'un seul côté, placés à la droite des morts. On retrouve parfois les ornements du fourreau, et presque toujours un couteau qui repose sur la lame du coutelas. Le ceinturon se fixait sur les hanches au moyen d'une grande agrafe en fer damasquiné, et était orné de plusieurs plaques en métal. Les damasquinures, très-rares dans un grand nombre de musées d'antiquités, sont particulièrement riches dans les tombeaux de Bel-Air. Ce sont des lamelles ou filets d'argent incrustés sur des plaques en fer, de manière à former des entrelacs et des dessins divers. D'autres agrafes, en bronze argenté, représentent des sujets de la plus ancienne symbolique chrétienne. Ces sujets, complétés par des découvertes analogues faites dans le canton de Vaud, représentent entre autres le Christ bénissant, le prophète Daniel dans la fosse aux lions, avec cette légende : NASVALDUS NANSA VIVAT DEO. VTERE FELEX. DANINIL (Danihel, Daniel), et des hommes en attitude d'adoration devant la croix, tournant le dos à des figures allégoriques (1). Les boucles de ceinture sont au bas de la taille, un peu au-dessus du ceinturon, de même que sur les plus anciennes statues de chevaliers, et quelquefois le pied gauche porte un éperon sans molette.

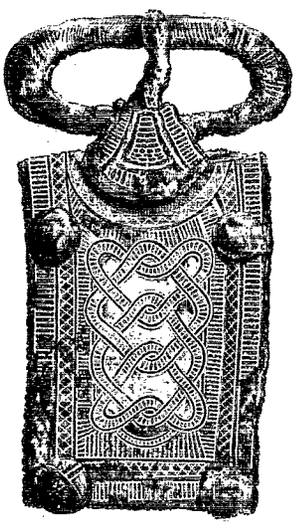
Ces tombes contenaient en outre des vases en argile, en pierre ollaire ou en verre, une clochette en fer, des silex, des clefs symboliques, des ciseaux, des monnaies, et d'autres objets plus ou moins indéterminés. Vers la main d'une femme était la perle à filer du fuseau. Un jeune homme portait le couteau à deux mains qui se retrouve dans les



Objets trouvés dans les tombeaux de Bel-Air. — Agrafe en bronze.



Plaque d'agrafe en bronze argenté. — Daniel dans la fosse aux lions.



Boucle et plaque en fer damasquiné.

tombeaux de Selzen, près de Mayence (1), dans les tumulus de la Norvége, et qui est encore en usage chez les habitants de l'Islande. Sous la main droite d'un guerrier était un coutre de charrue, et l'on déposait dans la tombe du magistrat la longue épée et la balance, attributs de la justice.

Lorsque parut, en 1841, la première description de ces tombeaux, l'opinion des archéologues n'était point fixée sur l'époque et le peuple auxquels appartenaient ces débris. En 1842, de nouvelles découvertes faites à Bel-Air contribuèrent beaucoup à résoudre cette question. Une bague de la couche moyenne portait sur le chaton un monogramme mérovingien, et dans l'une des tombes de la couche supérieure se trouvèrent dix monnaies de Charlemagne. De nouvelles observations donnèrent enfin la conviction que ces inhumations successives avaient eu lieu du cinquième au neuvième siècle de notre ère, et qu'elles provenaient des Helvéto-Burgondes.

Peu après survint la découverte du riche cimetière de Nordendorf, près d'Augsbourg, qui souleva de nouveau la discussion historique dans une contrée où il ne pouvait être question des Helvéto-Burgondes, mais bien des Allemani. Ces découvertes, multipliées sur divers points de la France, du midi de l'Allemagne et de l'Angleterre, finirent par faire comprendre qu'on ne pouvait, malgré leur analogie, les attribuer au même peuple (2), et l'on reconnaît aujourd'hui que les sépultures des Helvéto-Burgondes, des Allemani, des Francs et des Anglo-Saxons, offrent un grand nombre de traits communs. Cependant, si l'on considère ces découvertes dans leur ensemble, elles présentent aussi des différences. Les unes, riches surtout en verroteries, ont des formes qui leur sont propres; d'autres ont pour arme essentielle la francisque; ailleurs, la poterie, les boucliers et les longues épées à deux tranchants, prédominent; dans la Suisse occidentale et en Franche-Comté, ce sont les coutelas, les

(1) *Das germanische Todtenlager bei Selzen*, von den Grebrüdern W. und L. Lindenschmit. Mainz. 1848.

(1) Voy. la description des *Bracelets et agrafes antiques du canton de Vaud*, par M. Fréd. Troyon. 1843.

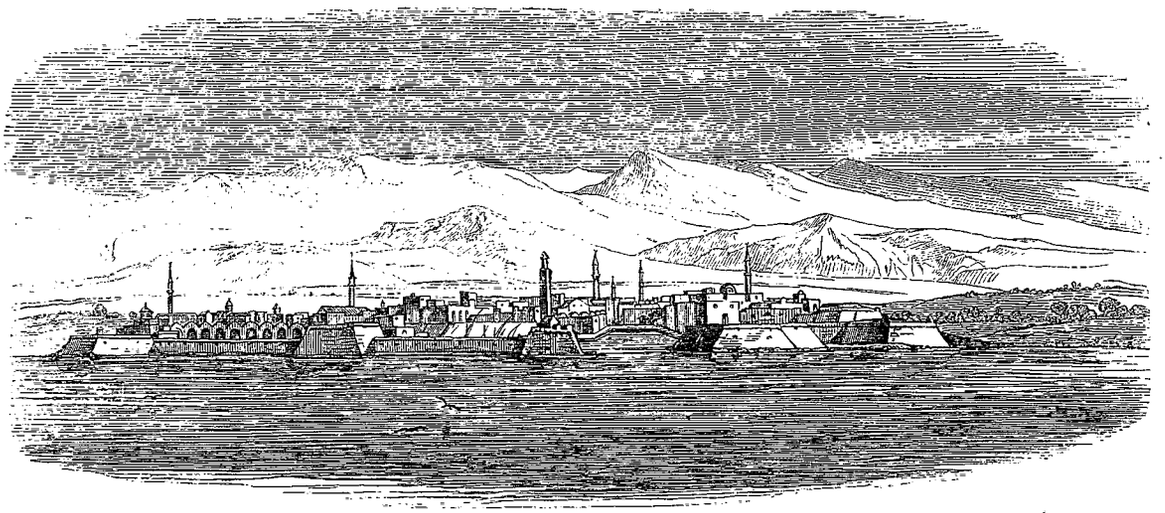
(2) Voy. la notice de M. Fréd. Troyon sur les *Antiquités de Bel-Air, près Lauzanne, de Nordendorf, près Augsbourg, et de Lens, dans le département du Pas-de-Calais*, insérée dans l'*Allg. Zeitschrift f. Geschichte*, von Berlin. 1846.

nombreuses damasquinures et les sujets multipliés de symbolique chrétienne qui caractérisent les sépultures des Burgondes.

CANDIE.

L'Archipel est fermé, du côté de la Méditerranée, par une belle chaîne d'îles dont les deux extrêmes sont Rhodes et Cérigo, et le milieu, cette longue et grande île doublement célèbre sous ses deux noms de *Crète* et de *Candie*. Longue de 300 kilomètres environ sur une largeur qui varie de 30 à 90, Candie n'est, à vrai dire, qu'une arête montagneuse dont le point culminant, le Psiloriti, a 2 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et est couvert de neiges perpétuelles. On n'y trouve pas une seule rivière de quelque étendue, mais les innombrables cours d'eau qui sortent des flancs de la montagne fertilisent les plus belles vallées du monde.

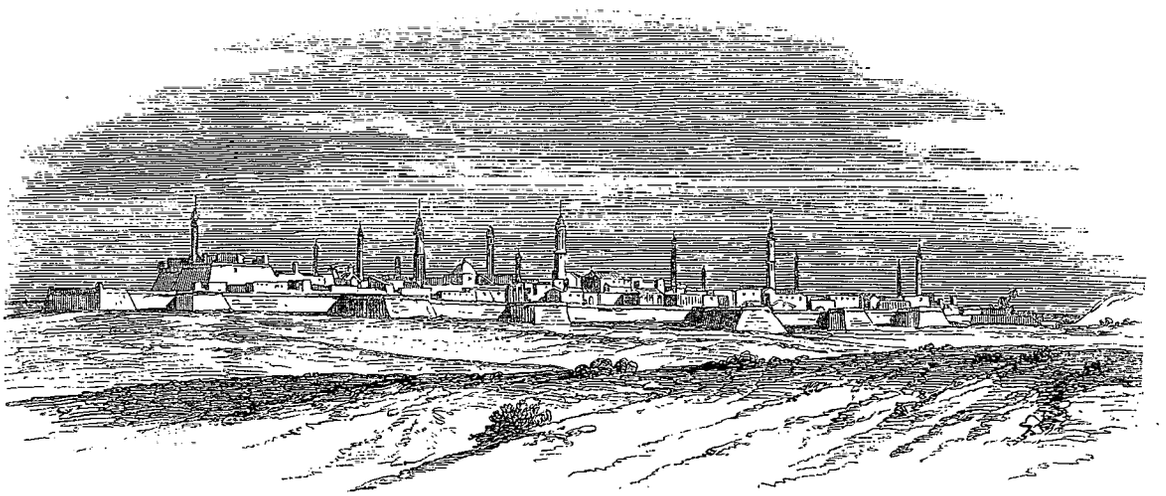
On peut juger de la fécondité de l'île par l'énumération de ses principaux produits : chevaux, bétail, moutons, miel, cire, céréales, soie, coton, huiles, lins, vins et fruits magnifiques, etc. C'est une terre essentiellement agricole : aussi



Ile de Candie. — La ville de Candie vue du côté de la mer.

a-t-elle peu de villes, à l'exception de Candie et la Canée, qui ont chacune environ 16 000 âmes : la première est la capitale actuelle et la résidence du pacha ; viennent ensuite Rétimo, Sélino, et le bon port de Spina-Longa.

La population dominante de Candie est la population grecque, au milieu de laquelle vit, concentrée dans les grandes villes et leurs banlieues, une faible minorité d'Ottomans. L'ensemble de ces habitants grecs et turcs donne



Candie vue du côté de la terre.

un chiffre d'environ 300 000. Mais le plus curieux élément ethnographique de l'île est sans contredit celui des *Abadiotes*, petit peuple campé sur un plateau situé entre le Psiloriti et la mer, à l'ouest de Castel-Nuovo : il habite vingt villages et n'atteint pas mille familles. Ce sont les descendants des Arabes qui occupèrent l'île avant le neuvième siècle : assez beaux, maigres, nerveux, basanés, pirates dans l'occasion, hostiles aux Grecs qui les entourent, ils ne démentent pas leur curieuse origine.

A côté d'eux vivent les *Sphakiotes*, ou Grecs de Sphakia, sur la côte sud-ouest, Hellènes de race pure qu'on regarde (un peu arbitrairement) comme les descendants directs des

anciens Crétois. Ce sont du moins les vieux indigènes de l'île : ils ont la beauté physique, l'intrépidité, le patriotisme indocile, en général les qualités bonnes et mauvaises des anciens Grecs. Ils n'ont jamais été entièrement soumis ; et *en 1821, lors de l'insurrection grecque*, ils chassèrent les Turcs de tout le couchant de l'île. Plus tard, le vice-roi d'Égypte, à qui Candie fut cédée, eut un compte à régler avec les Sphakiotes ; mais des luttes sanglantes et inégales ont changé peu de chose à leur position première.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de la Crète, histoire que tout le monde connaît et qu'ont popularisée les plus belles fictions de la Grèce. Cependant nous croyons intéressant d'en rappeler les faits principaux. Les plus anciens habitants de l'île passent, dans les traditions des Grecs, pour des émigrés de la Phrygie : ce sont les *Dactyles*, qui donnent au mont principal de leur nouvelle patrie le nom historique de l'*Ida* de la Troade, peuple de magiciens que remplacent les *Kourètes*, civilisateurs et agriculteurs ; leurs rois sont divinisés sous les noms de Saturne et de Jupiter (ou plus exactement *Kronos* et *Zéus*).

Après eux viennent les Hellènes, et un grand courant d'émigration s'établit entre l'île et le continent voisin ; la Crète se peuple au point de s'appeler bientôt *Hécantoupolis* (aux cent villes). C'est à cette période qu'appartiennent Minos, Rhadamante et tout le cycle mythologique qui se rattache à eux. Minos II (1295) conquit pour un temps quelques cantons de la Grèce, ce qui supposait une marine ; et cette marine, en effet, prit une part importante à la guerre de Troie, sous Idoménée (1270). A la suite de quelques révolutions dynastiques, la Crète chassa ses rois et se constitua en république fédérative sous l'administration d'une diète de dix représentants cantonaux nommés *kosmoï*. L'île était gouvernée par les lois de Minos, qu'elle ne quitta qu'avec sa liberté. Cette constitution, qu'admira toute l'antiquité (voy. Platon, Plutarque, Strabon), dura *onze siècles* au moins.

Ce fut une ère de gloire inouïe pour la Crète : elle pouvait montrer avec orgueil à ses voisins ses grandes villes, Gortyne, Gnosse, Cydonia ; ses archers, les premiers du monde ; ses écoles, d'où sortirent Thalès de Gortyne, Dictys de Crète, l'historien, Ctésiphon et Métagènes, qui bâtirent le temple de Diane d'Éphèse.

Cela dura jusqu'à l'an 74 avant notre ère : à cette époque, les Romains, sous le prétexte vrai ou faux de la sécurité des mers, attaquèrent la Crète et s'en emparèrent après sept ans d'une lutte terrible. Gnosse reçut une colonie romaine. L'île fit partie de l'empire romain, puis de celui d'Orient, jusqu'à l'année 823, dans laquelle un petit chef arabe d'Espagne, El-Saled, après avoir navigué à l'aventure vers l'Orient, aborda dans la Crète, en chassa les *Roumis*, et y bâtit un fort qu'il appela *El-Khandak* (le retranchement). C'est l'origine de la ville de Candie.

Cette ville grandit rapidement sous les trois dominations qui se succédèrent dans l'île : les Arabes, les Grecs, les Vénitiens. Les Turcs, qui l'avaient menacée en 1645 et les années suivantes, revinrent, en 1667, sous le fameux Kiupruli, qui débarqua quatre-vingt mille hommes devant la place, et commença les approches (14 mai).

La place était forte : défendue par sept bastions avec leurs accessoires et divers ouvrages avancés, elle avait une garnison de près de dix mille hommes, commandés par Morosini et secondés par une flotte vénitienne en croisière devant le port. Venise, alarmée, avait obtenu de toute l'Europe une coopération sans caractère officiel, mais qui donnait à cette guerre l'apparence d'une vraie croisade. L'Italie était représentée par le contingent papal ; la France, par l'élite de sa noblesse, alors inoccupée, et le chevaleresque la Feuillade ; l'Allemagne, par le comte de Waldeck et trois régiments ; le génie, enfin, par Vauban lui-même et les meilleurs ingénieurs du temps.

Les Turcs, après avoir perdu beaucoup de monde à l'attaque du bastion Panigra, se découragèrent et se renfermèrent tout le reste de l'année 1687 dans un système de blocus rigoureux. En 1668, ils assaillirent le bastion Saint-André, qui devint la clef des opérations du siége ; cependant ce point, écrasé par une artillerie bien servie, tenait encore au printemps suivant. Ce fut alors que parut le fameux duc de Beaufort avec sept mille Français : ce renfort entra dans la place, et fit merveilles à une première sortie ; mais l'explosion d'un magasin à poudre jeta le désordre dans ses rangs, et il laissa sur la place des centaines de morts et le duc de Beaufort lui-même. Navailles prit le commandement de ce corps désorganisé, et quitta brusquement le siége, exemple que suivirent beaucoup d'étrangers. Les Turcs eurent alors plus aisément raison des trois mille qui restaient : ils capitulèrent le 27 septembre 1669, et rendirent aux Ottomans la place et l'île entière : ils purent se retirer aux conditions les plus honorables, après deux ans et quatre mois de tranchée ouverte. Ce siége n'a d'équivalent que celui d'Ascalon, dans les temps antiques, pour la longueur, et celui d'Ostende, un demi-siècle auparavant, pour le sang répandu. La place, attaquée pendant vingt-cinq ans à diverses reprises, avait coûté aux Turcs 118 754 hommes hors de combat, et 30 985 aux Vénitiens. Il y avait eu 58 assauts, 96 sorties, 1 645 mines ; la ville avait tiré environ 510 000 coups de canon (1).

— On doit toujours soumettre ses études et ses livres à la raison, et non pas la raison à ses livres.

— Le bon sens doit être l'arbitre des règles tant anciennes que modernes ; tout ce qui ne lui est pas conforme est faux.

— La nature est donnée aux philosophes comme une grande énigme où chacun donne son sens, dont il fait son principe. Celui qui, par ce principe, rend raison plus clairement de plus de choses, peut au moins se vanter d'avoir l'opinion la plus vraisemblable.

— La raison et l'expérience doivent être inséparables pour la découverte des choses naturelles.

L'ABBÉ D'AILLY.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. —Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254.

XX. SOLITUDE.

Hier, Henri et Blanche sont repartis ; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence ! Voilà que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour : la boîte de travail dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup de larmes ; elle répétait sans cesse qu'elle voulait revenir ; elle se suspendait à mon cou avec des exclamations cares-

(1) Voy., pour les détails, Daru, *Histoire de Venise* ; Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

santes. Henri, qui tenait ma main, était plus silencieux ; mais, à l'altération de ses traits, j'ai pu juger qu'il faisait effort pour comprimer son émotion. Enfin il a fallu se séparer. Je les ai conduits jusqu'à la voiture où les attendait l'ami auquel je devais les confier. Là, il y a encore eu des embrassements, des larmes, des promesses ; enfin chacun a pris sa place, le postillon a rassemblé les rênes, et le pavé s'est ébranlé sous la lourde diligence.

Les deux enfants sont restés penchés à la portière tant qu'ils ont pu m'apercevoir, agitant leurs petites mains en signe d'adieu; enfin l'attelage a brusquement tourné la place, et tout a disparu : un instant encore j'ai entendu le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Ils étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jours d'existence est maintenant un délai de grâce.

A cette pensée, mon cœur a éclaté dans une explosion d'heureux souhaits.

— Allez, chères créatures qui venez d'égayer ma solitude, et qui avez traversé mon déclin comme un doux rayon d'aurore; puissent toutes les bénédictions descendre sur vous! Ayez la santé qui donne une saveur à la vie, la paix qui permet d'en jouir, l'amour du devoir qui lui sert de pôle, l'acceptation qui brise ses aiguillons. O mon doux couple d'hirondelles, qui avez suspendu, pendant quelques semaines, votre nid sous mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouillements, puissiez-vous ne traverser que des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps!

Tout en leur adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai regagné lentement mon logis. Le jour se levait à peine, la ville n'était point encore éveillée, et je n'ai rencontré, dans les rues silencieuses, que le médecin qui courait à la hâte vers quelque malade, et le petit chariot de la laitière dont les grelots tintaient au loin dans la brume.

Je suis arrivé à mon seuil le cœur serré. M. Baptiste guettait sans doute mon retour, car, avant que j'eusse sonné, la porte s'est ouverte. Je suis entré dans mon cabinet de travail; le feu était déjà allumé, mon fauteuil à sa place, et on avait posé, sur le petit guéridon, le livre dont j'ai commencé la lecture.

Bientôt l'ami Roger a paru; il était averti du départ de mes petits-enfants, et venait, pour me tenir compagnie, déjeuner avec moi.

J'ai été touché de cette affectueuse sollicitude du serviteur et de l'ami ; j'ai compris qu'après tout, je ne demeurais point seul, et que je devais songer, non à ce que j'avais perdu, mais à ce qui me restait.

XXI. LA PARALYTIQUE.

Armand est venu me remercier de l'avoir recommandé à M. de Rovère; il a vu l'abbé, tout est convenu, et, dans quelques jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien qu'il ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'absence lui est visiblement pénible; il laisse derrière lui la jeune fille qu'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille, et dans l'ignorance de ce qu'il trouvera au retour. J'ai deviné ses inquiétudes à quelques mots qui lui sont échappés ; mais je n'ai point voulu le laisser voir. Provoquer une plus intime confidence, c'eût été l'entretenir dans sa préoccupation, m'obliger en quelque sorte à m'entremettre; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je ne pouvais apprécier d'avance la gravité, et de nourrir des espérances impossibles à réaliser. Je me suis tenu dans une prudente réserve; seulement, j'ai promis au jeune homme de revoir M. l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé débattre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait à ma démarche d'avoir été agréé; M. de Rovère le lui a déclaré sans détour. Il est donc vrai que, vieux, pauvre et obscur, on peut encore être un appui . . . . . .

Je suis allé porter à Armand l'acte passé en son nom avec M. le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marraine, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marches sont bosselées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie par le frottement. La montée était si rude que j'ai dû m'arrêter à chaque palier jusqu'au quatrième; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé; une voix étrange, qui ressemblait à un glapissement, a murmuré des mots inintelligibles; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouvé dans une grande chambre obscure garnie de meubles disparates par la forme et l'élégance. Quelques fauteuils en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux lits antiques à rideaux déteints; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré; dans le foyer brûlait un de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple *feux de veuve*, et devant les tisons, qui brûlaient lentement sous la cendre, avait été roulée une vaste *ganache*, où je distinguai enfin une forme humaine sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune protégé sans doute; mais tellement ravagée par l'âge et les infirmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en elle une créature vivante. La paralysie, qui la clouait sur son fauteuil, avait depuis peu gagné la tête elle-même, et enchaînait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit que je fis en m'approchant, elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

— Qui est là?

Je remarquai alors la pâleur fixe des prunelles, et je compris qu'elle était aveugle.

— Mademoiselle Renaud? demandai-je.

— C'est moi! glapit la paralytique.

Je me nommai; les muscles de son visage tressaillirent; c'était la seule chose qui, chez elle, fût encore douée de mouvement. Elle voulut balbutier quelques mots; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait de l'attendre; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'offrir un siége. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mlle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensiblement à son étrange accentuation; je comprenais plus facilement; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mlle Renaud arrondissait sa phrase avec une certaine élégance arrangée; elle employait le mot dans son acception classique en y joignant l'épithète obligée; on sentait enfin, au fond de tout ce qu'elle disait, l'association de la grammaire et de la rhétorique.

J'en fus moins étonné lorsque j'appris, dans le cours de l'entretien, qu'elle avait donné ailleurs des leçons de français pendant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre, une pauvre fille élevée loin du monde, dans les *bonnes lettres*, par un père qui, après avoir passé sa vie à négliger ses affaires pour étudier à fond les *Éléments de littérature* de Marmontel, et les *Tropes* de Dumarsais, l'avait laissée sans famille, sans amis et sans ressources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà perdues pour elle. Heureusement qu'elle possédait deux trésors supérieurs à toutes les dots : le courage et la sérénité. Elle ne songea ni à se désespérer

ni à se plaindre; le temps lui manquait pour cela; il fallait avant tout faire face à la vie en s'assurant le pain journalier.

Elle accepta d'abord toutes les écolières qui lui furent offertes; puis sa consciencieuse application la fit connaître, et ses leçons devinrent plus fructueuses; enfin, à force de travail, elle avait réussi à amasser quelques épargnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que le repos et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'offre du père Bouvier, et était venue habiter son pauvre cottage; mais loin de recouvrer ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, et en était arrivée à cette mort vivante que j'avais sous les yeux.

J'appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

Mlle Renaud acceptait son immobilité comme elle avait accepté l'action, sans retours, sans murmures. Vaillante par simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve, n'en demandait compte à personne, ne regardait jamais en avant, et réunissait toutes ses forces contre les souffrances de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à supporter était celle de ses livres favoris; elle m'indiqua de la main une petite armoire vitrée où ils se trouvaient encore rangés, mais désormais inutiles pour elle.

— Omar a passé par ici, balbutia-t-elle avec une sorte de gaieté; je suis maintenant comme le genre humain après le brûlis de la bibliothèque d'Alexandrie; il ne me reste que le souvenir confus de ce que les grands écrivains avaient transmis à la postérité.

— Quelqu'un ne peut-il vous les relire?

— Mon filleul le fait depuis son arrivée; mais il va bientôt me quitter, et lui parti, le silence reviendra.

— Non pas, si vous le permettez, repris-je; c'est moi qui vous enlève votre lecteur, souffrez que je le remplace.

Un léger frémissement agita les traits de la paralytique.

— Vous, Monsieur! balbutia-t-elle; savez-vous bien ce que vous proposez? Perdre vos heures dans ce tombeau... avoir toujours devant vos yeux une pauvre morte qui ne pourra même vous remercier... Ce serait trop accepter de qui ne me doit rien... je ne veux pas.

— Et moi je l'exige, ai-je repris en saisissant celle de ses mains *qui n'avait point encore* perdu toute sensibilité; voulez-vous donc m'enlever les rares occasions que je puis avoir d'être bon à quelque chose? Moi aussi, mademoiselle, je suis vieux, isolé; je me dis souvent que je ne sers plus à rien ni à personne; prouvez-moi le contraire, et je serai votre obligé.

Je sentis sa main répondre faiblement à mon étreinte; les prunelles de l'aveugle se voilèrent; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement la voix murmura d'un accent encore plus haletant:

— Que Dieu... vous bénisse... Monsieur... J'accepte... j'accepte!...

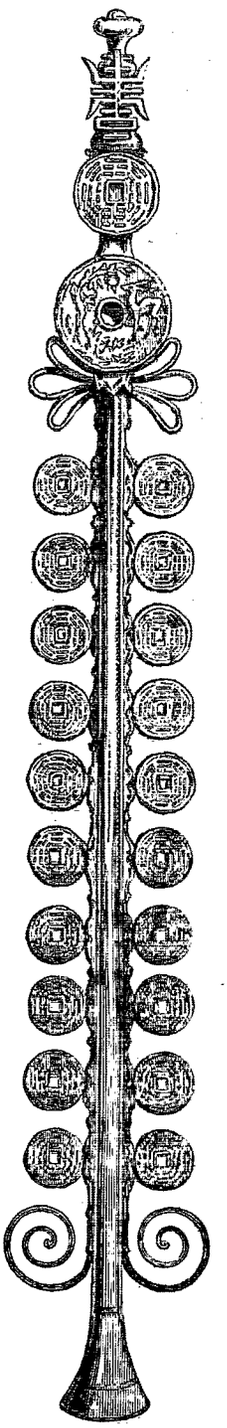
Presque au même instant le jeune homme est entré; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hâté de repartir.

La suite à une autre livraison.

BAGUETTE DIVINATOIRE CHINOISE.

CONSERVÉE AU MUSÉE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Le code criminel chinois contient des dispositions très-sévères contre les sorciers et les magiciens: « Toute personne, dit la loi, convaincue d'avoir composé et publié des livres de sorcellerie et de magie, ou d'employer des sortiléges et des figures magiques pour influencer le peuple et agiter les esprits, sera détenue dans les prisons pendant le temps ordinaire et subira la mort par décapitation. » Malgré cette terrible menace, les devins paraissent être plus nombreux en Chine qu'en aucun autre pays du monde. Voici l'un des instruments dont ils se servent le plus ordinairement.



Cette baguette a 21 pouces $^1/_2$ anglais de long et est coulée de cuivre jaune. Sa tige est un peu aplatie. La base s'élargit en cône. Au sommet de la tige sont des feuilles au-dessus desquelles est placée une médaille de 1 pouce $^5/_4$ anglais de diamètre, représentant un cerf à côté du *Ficus religiosus*, et au revers sont huit signes emblématiques qui paraissent représenter une limace, un serpent, un quadrupède, un dauphin, un losange, des losanges terminés par des boules, un poisson, etc. Sous ces signes sont écrits les mots *nourriture, jaune, richesse, destinée, longue durée, temple* ou *beauté, abondance, cinq*. Au-dessus de cette médaille, on en voit une plus petite; à l'endroit sont écrits les mots: *heureuse gaieté, heureuse longévité;* au revers sont les huit *koua* ou caractères élémentaires qui indiquent les points cardinaux et les éléments, et sont habituellement employés pour faire les prédictions.

Khuen, Terre, Sud-Est;
Ken, Montagne, Nord-Est,
Kan, Eau, Nord;
Tchin, Vent, Sud-Ouest,
Soun, Tonnerre, Ouest;
Ly, Feu, Sud;
Touy, Cime des montagnes Est;
Kian, Ciel, Nord-Est.

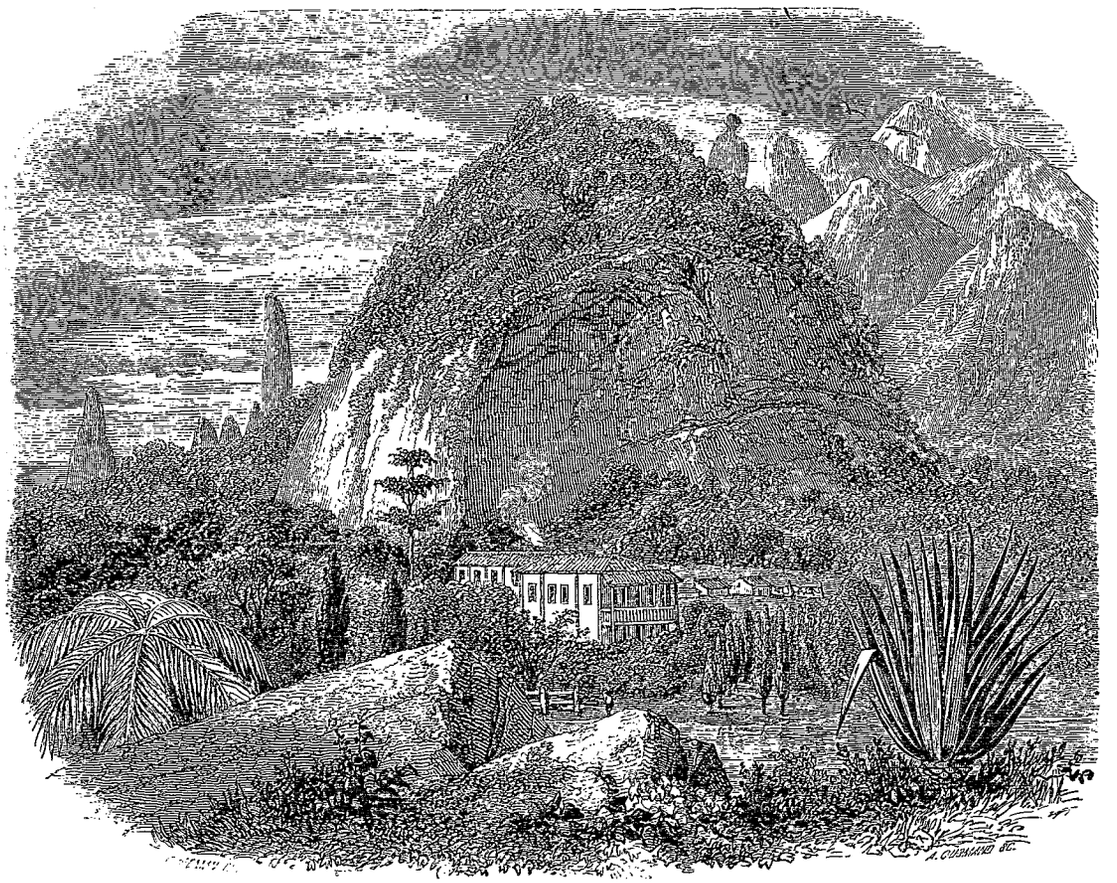
Le nombre 8 est le nombre le plus parfait suivant la doctrine de *Sin-to*.

Cette baguette est terminée par un ornement qui ressemble à l'ancien caractère *fo*, lequel signifie bonheur.

Le long de la tige, de chaque côté, sont dix médailles ressemblant aux *tsien*, ou monnaies rondes ordinaires. Ces vingt médailles ont le même type: à l'endroit, un oiseau fantastique, un dragon et une plante; au revers, les huit *koua* disposés dans un ordre particulier; au bas, au-dessus du cône de la base de la tige, on remarque de chaque côté un ornement en spirale.

SERRA DOS ORGAOS.

(AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.)



Dessin de Freeman.

La serra dos Orgâos est une branche de la cordillère qu'on voit se prolonger le long de la côte, de l'est au sud-ouest, en se développant sur les provinces de Rio de Janeiro, Saint-Paul et Sainte-Catherine. C'est surtout dans la partie voisine du rio Macacu que se dressent en plus grand nombre ces pics inaccessibles, affectant de loin la forme d'un buffet d'orgue. Le plus haut n'a pas moins de 3 606 pieds au-dessus du niveau de la mer, et parmi ceux qui gardent cette grande proportion, il en est bien peu que le pied hardi du chasseur ou du naturaliste ait pu gravir jusqu'au sommet. Située à une douzaine de lieues de Rio de Janeiro, la chaîne des Orgues est devenue depuis plusieurs années un lieu de pèlerinage pour les personnes dont la santé a été trop fortement éprouvée par les chaleurs tropicales de cette portion du Brésil, qui arrivent à toute leur intensité durant décembre, janvier et février. Les Européens surtout y sentent leurs facultés renaître, et ils y retrouvent un climat analogue à celui de la Sicile ou de l'Andalousie. S'il est admis, par exemple, que la moyenne de la chaleur est de 23 degrés à Rio de Janeiro, le savant docteur Sigaud prouve qu'il y a presque toujours dans la chaîne des Orgues 7 ou 8 degrés de différence; et si, à de bien rares intervalles, on a vu tomber des grêlons ou du grésil même dans la capitale, ce phénomène s'est renouvelé plus fréquemment, sans aucun doute, dans la localité dont nous reproduisons un des sites les mieux connus et en même temps les plus caractéristiques. Nous ne saurions admettre cependant, avec certains écrivains, que les pitons même les plus élevés de la serra dos Orgâos se soient couverts de neige et aient présenté le contraste de leur cime blanchie par les frimas avec les collines richement boisées de la région inférieure. Ce phénomène n'a eu lieu qu'à *Villa do Principe* et à *Nova-Friburgo*, en 1851.

Tout en niant qu'il y ait jamais eu de glace dans les lieux où quelques esprits prévenus ont vu briller de la neige, le savant que nous venons de citer constate que c'est dans la serra dos Orgâos que se forment ces tempêtes qui viennent fondre de temps à autre sur la ville de Rio. C'est aussi de la serra dos Orgâos que souffle ce vent réparateur désigné par les habitants sous le nom significatif de *vento terral*, et qui exerce une si heureuse influence sur les conditions hygiéniques de la ville (1).

Grâce à la fraîcheur délicieuse dont on jouit dans cette partie privilégiée de la province, un horticulteur habile songea, il y a plusieurs années, à faire des tentatives d'acclimatation, et il réussit au delà de ses espérances. Peu de mois suffirent pour que la plupart des végétaux utiles de l'Europe méridionale, déjà naturalisés sous l'heureux climat de *Minas Geraes*, vinssent mêler leurs fleurs et leurs fruits à la flore et à la pomone si riches de ces régions tropicales. A force de soins bien entendus, M. Marsch parvint à obtenir parfois des cerises excellentes, des poires et des pommes qui ne le cédaient guère en bonté à celles de l'Europe. Le bienfait de l'horticulteur anglais lui a survécu, et, grâce au climat exceptionnel de la serra dos Orgâos, les fruits que

(1) Voy. *Du climat et des maladies du Brésil*, ou Statistique médicale de cet empire, par J.-F.-X. Sigaud, médecin de S. M. l'empereur don Pedro II. Paris, 1844, gr. in-8.

nous venons de citer se mêlent, de temps à autre, sur la table du riche, à la mangue originaire de l'Inde, à l'ananas que les habitants primitifs du Brésil cultivaient déjà. Les fraises de nos bois unissent leur parfum à celui des *araças* et des *pitanguas* vermeilles, et la pêche à chair ferme, introduite depuis longtemps, s'étale à côté du *caja* à peau lisse et jaune, du *maracuja* dont le goût rappelle celui de la prune, du *cambuca* dont le jus acidulé a l'odeur d'abricot, et du *jabuticaba* dont la grappe abondante fournit un fruit si rafraîchissant. Pour ne pas être injuste cependant envers l'un de nos compatriotes dont les Brésiliens ont gardé le meilleur souvenir, il faut rappeler ici que le comte de Gestas était déjà parvenu, il y a trente-cinq ans, à enrichir Rio de nos meilleurs légumes et de quelques-uns de nos fruits, lorsqu'une mort déplorable l'interrompit dans ses heureuses tentatives d'acclimatation. Nous ne dirons rien ici des merveilleuses richesses naturelles réservées encore dans la serra aux investigations du botaniste; elles dépassent tout ce que l'on peut imaginer, et lorsque, vers l'année 1837, Gardner devint pendant quelques mois l'hôte du célèbre horticulteur, il dépeignit avec tant d'enthousiasme ces belles solitudes, qu'elles sont demeurées dans le souvenir de plusieurs voyageurs comme la terre de promission du botaniste. Dès l'année 1557, un vieux colon français, Richer, disait en face même de ces montagnes, et lorsque Rio n'existait pas : « Tout est tant sauvaige, que si maistre Jean démonstrateur des herbes y estoit, il seroit bien empesché. » Il paraît que, sous ce rapport, ces riches campagnes n'ont pas encore changé.

ATELIERS DE CONSTRUCTION

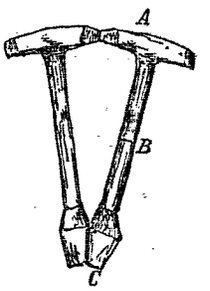
DES LOCOMOTIVES DU *GREAT-WESTERN RAILWAY*, A SWINDON.

Ce vaste établissement se compose de deux grandes cours entourées d'ateliers avec une ou deux petites cours adjacentes. Une longue rangée de constructions contient cent soixante-seize forges, munies de tous les outils et accessoires nécessaires. C'est là que sont fabriquées toutes les parties des locomotives qui exigent l'emploi du fer forgé, telles que les essieux, les pistons et leurs tiges, et les pièces plus petites dont la quantité est innombrable. Tous les divers procédés de l'art du forgeron y sont successivement mis en œuvre. Une travée de ces ateliers est consacrée à la fabrication des ressorts, dont les lames, après avoir été forgées et trempées avec soin, sont liées les unes aux autres par des bandes de fer.

De là le visiteur est conduit à l'endroit où se forgent les plus grosses pièces des locomotives. Comme un feu ordinaire serait impuissant pour chauffer les énormes masses de fer employées à leur fabrication, on se sert pour cela de trois vastes fourneaux. L'un d'eux est destiné à fondre les rognures de fer produites par les tours et les autres opérations d'ajustage qui s'exécutent dans l'établissement. Ces rudes substances, amollies par la chaleur intense à laquelle elles sont soumises, se liquéfient aussi facilement que la graisse de cuisine dans la cuve d'un fabricant de chandelles, et deviennent propres à recevoir toutes les formes qu'on veut leur donner. Près des fourneaux sont deux marteaux à vapeur d'invention récente, dont plus de quatre cents fonctionnent aujourd'hui, non-seulement en Angleterre, mais dans diverses parties du monde. Ces puissants instruments, dont la mise en jeu est si facile, martellent avec une perfection surprenante les plus lourdes masses de fer, tandis qu'avant leur introduction le corroyage des fortes pièces était long et difficile, et ne donnait que des résultats imparfaits. Le haut de la première page de notre dessin montre la partie postérieure de l'un de ces fourneaux, avec l'ouverture par laquelle on l'alimente de charbon. On y voit également la grue qui sert à transporter les masses de fer sous la tête du marteau, et, vers le fond, ce marteau lui-même, qui travaille sans se fatiguer tout le long du jour et tous les jours de l'année. Le dessinateur l'a relevé au moment où il forge la moitié d'un *essieu coudé*, cet organe si important d'une locomotive, puisque c'est sur lui qu'agit directement la force de propulsion qui fait tourner les roues motrices.

Il est curieux de voir comment ce puissant instrument fonctionne sous la direction, non d'un homme, mais d'un enfant, qui peut à volonté le faire descendre avec le poids de plusieurs tonnes, ou assez légèrement pour casser une noix sans endommager l'amande; mais lorsqu'il s'agit d'un essieu coudé une grande force est nécessaire. Une masse oblongue de fer, portant de chaque côté une partie carrée, est soumise à l'action du marteau, qui arrondit les deux bouts. Lorsque deux pièces semblables ont été préparées, elles sont soudées ensemble, après avoir été portées au rouge blanc dans l'un des fourneaux, les deux masses oblongues étant placées à angle droit l'une par rapport à l'autre.

Un autre procédé remarquable est celui de la fabrication des *roues*. Il serait superflu d'insister sur l'importance de ces parties essentielles des locomotives. La rupture d'une roue, lorsqu'il s'agit d'une voiture ordinaire, se présente à l'esprit comme un accident terrible; mais dans quelle proportion croît le danger qui en résulte, lorsqu'il s'agit d'un véhicule mû par la vapeur! Trop de soins ne sauraient donc être pris pour l'éviter. Tout récemment encore les *rais* des roues étaient des barres de fer forgé assemblées sur un *moyeu* de fonte; mais aujourd'hui la roue tout entière est de fer forgé, et se façonne comme l'indique le dessin ci-contre. Au bout d'une pièce semblable à celle désignée par les lettres AB, on en soude une autre BC, et leur ensemble constitue un des rais qui porte avec lui une partie de la *jante* ou de la circonférence de la roue. On soude ensuite entre eux le nombre convenable de rais ainsi formés. Les plus grandes roues motrices, de 8 pieds (2m,44), portent vingt-quatre rais.



Dans le bas de la première page du dessin, on voit, à droite, une partie du travail dont nous venons de parler. Une roue est chauffée pour le soudage de la partie extérieure de l'un des rais, qui chauffe également dans le fourneau situé sur la gauche, pour venir prendre la place qui lui est destinée. Une chaleur extrême est nécessaire pour l'opération, et il en résulte l'effet le plus pittoresque lorsque, l'un des forgerons agitant le feu, il s'en échappe des milliers d'étincelles qui jettent de sombres lueurs sur la mâle figure et les formes herculéennes des ouvriers voisins. Lorsque la roue est complétement soudée, deux pièces de fer sont placées sur chaque face du moyeu pour augmenter sa force.

La jante des roues est recouverte d'un second cercle de fer appelé *bandage*, par lequel elles reposent sur les rails. Dans les grandes roues, le bandage est formé de deux pièces soudées ensemble. Pour les plus petites, on a recours au moyen suivant : une barre de fer laminé, en forme d'angle droit, de l'espèce de celui que nous appelons *fer cornière*, est élevée, dans un fourneau, à la chaleur rouge. Un des bouts est alors fixé par une mâchoire sur la circonférence d'un mandrin du diamètre requis, et la barre, courbée successivement, est maintenue, de proche en proche, contre le mandrin par de nouvelles mâchoires, jusqu'à ce que les

extrémités se rencontrent. Ces deux extrémités sont ensuite soudées ensemble, et le bandage est complet. Il ne faut pas moins de cent et une pièces pour former une roue.

Lorsqu'un bandage est un peu trop étroit, on augmente son diamètre par le procédé que représente, au bas de la première page du dessin, la figure placée vers la gauche. Le bandage, chauffé dans le fourneau de l'arrière-plan, est porté sur une plaque de fer, où se trouve comme un squelette de roue, que des hommes font tourner au moyen de bras de levier, et qu'ils font pénétrer dans le bandage à élargir. Lorsqu'il y a excès de largeur, c'est par le martelage qu'on réduit le bandage au diamètre voulu.

Passons maintenant à l'atelier des *chaudières,* que nous apercevons au centre de la première page du dessin. Les chaudières sont faites de feuilles de tôle convenablement préparées pour cet emploi. Lorsqu'elles ont été coupées à la dimension et sous la forme convenables, les plaques sont percées de trous propres à recevoir les rivets qui doivent les lier entre elles. Le dessin montre le procédé employé à cet effet. Dans le fourneau du premier plan, un enfant fait chauffer des rivets, qui sont simplement de petits morceaux de fer ronds portant une tête à l'un des bouts. Prenant un de ces rivets avec une pince, il court à la chaudière en construction, et le fait entrer, par le dedans, dans le trou qui lui est destiné. Un ouvrier placé à l'intérieur appuie fortement, avec un outil, sur la tête du rivet, pendant que deux autres placés en dehors jouent si bien du marteau qu'une seconde tête est bientôt faite à l'autre bout de la pièce de fer, et les deux plaques de tôle en contact sont ainsi fortement serrées entre les deux têtes du rivet. Des rivets sont, de la même manière, ajoutés l'un après l'autre jusqu'à ce que les deux plaques soient réunies par leurs bords.

Le principal objet que met en vue le dessin relatif à cette partie du sujet est une chaudière presque achevée et que les ouvriers vont bientôt abandonner. A la droite de la chaudière on aperçoit la *boîte à feu,* et à l'extrémité opposée la *boîte à fumée,* sur laquelle doit se placer la *cheminée;* entre les deux est le *corps cylindrique,* qui doit être occupé par les *tubes,* que traverseront l'air chaud et la fumée, pour se rendre de la première boîte à la seconde.

En quittant l'atelier des chaudières, nous pénétrons dans la fonderie, où se préparent toutes les pièces en *fer fondu.* C'est ici que se fabriquent les cylindres et les pièces qui s'y rapportent. C'est également ici que se façonnent, avec le bronze fondu, les *robinets,* les *sifflets* et les pièces ornées des machines. La fonderie occupe, dans l'établissement, un espace moindre que les ateliers à travers lesquels nous venons de passer. Près d'elle se trouve l'atelier où se travaillent tous les ouvrages en bois qu'une locomotive comporte. C'est également là que se trouvent les *modeleurs,* qui façonnent, avec tant de dextérité et de soin, les *modèles* de toutes les pièces de fonte de fer ou de bronze destinées à être coulées dans des moules de sable. Ce procédé est celui qu'on adopte pour les ouvrages qui exigent un fini particulier; mais les grosses pièces, qui ne réclament pas tant de soin, sont coulées dans des moules de terre grasse, que l'on forme sans modèles en bois, ou en ne les employant, du moins, que partiellement.

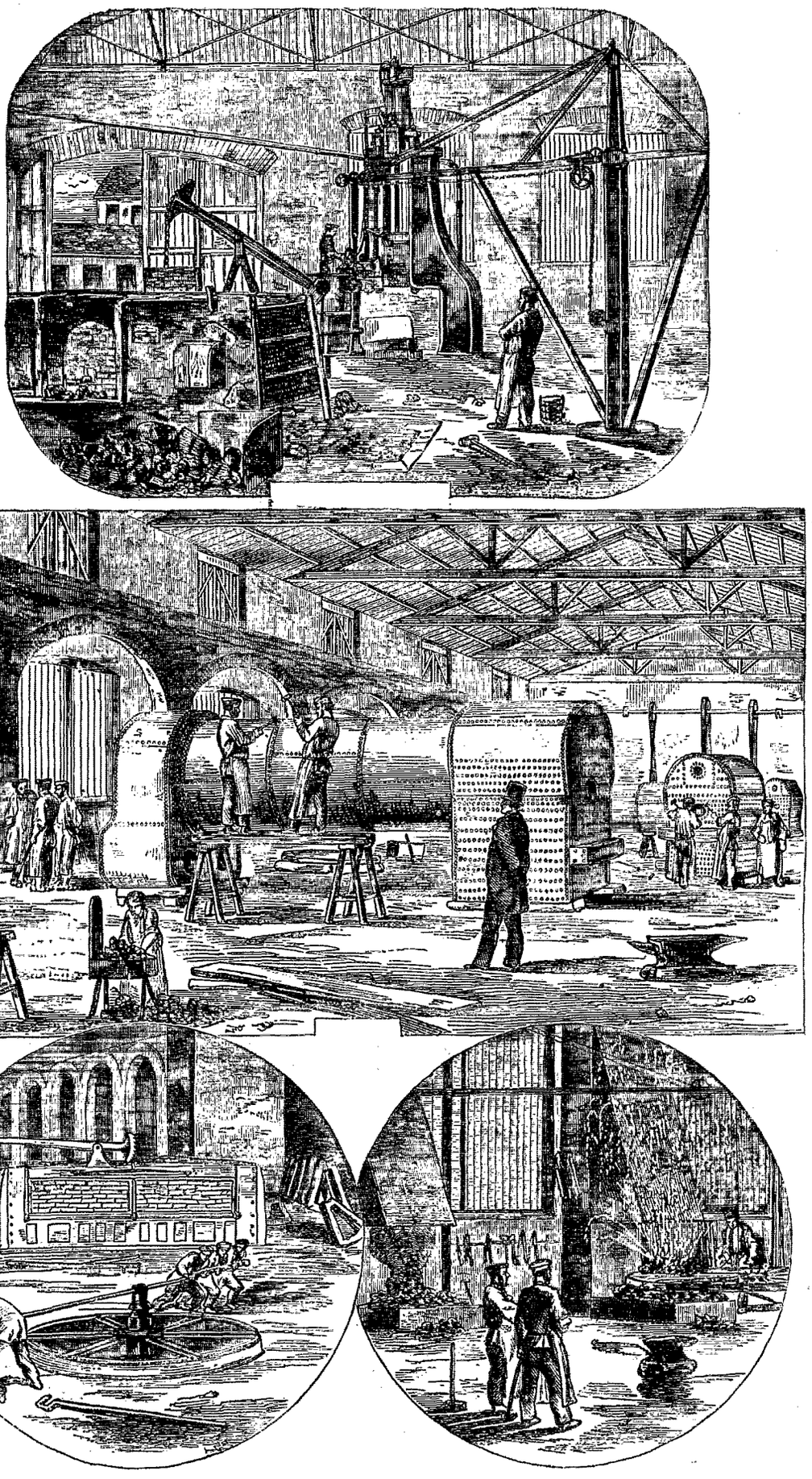
Près de la fonderie est une cour où sont empilés des cylindres hors d'usage, sur lesquels le temps a étendu une épaisse couche de rouille, et où se mêlent et s'entassent de vieux fers de mille formes. Plusieurs pièces sont prêtes à être transportées au fourneau, où elles doivent subir une nouvelle fusion, comme nous l'avons dit plus haut. Mais d'autres ont préalablement besoin, pour passer au fourneau, d'être réduites à de moindres dimensions, et, dans ce but, elles sont soumises à l'action d'une masse de fer du poids de deux tonnes environ, qui, élevée par une chèvre à une hauteur considérable, retombe brusquement et les brise en plusieurs morceaux.

Passons maintenant aux ateliers d'*ajustage.* La force nécessaire pour mettre en mouvement les nombreux mécanismes que cette partie de l'établissement contient est fournie par deux puissantes machines à vapeur. Dans l'atelier inférieur des *tours,* où nous pénétrons d'abord, sont parachevés les essieux, les essieux coudés et les autres pièces principales des locomotives. Au sommet de la seconde page du dessin on voit la *machine à percer,* qui est, croyons-nous, l'une des plus grandes de ce genre qu'on ait jamais construites. Le lecteur se rappelle l'état dans lequel nous avons laissé tout à l'heure l'essieu coudé dont nous avons parlé. Les masses de fer oblongues, à angle droit l'une par rapport à l'autre, que porte l'essieu, doivent recevoir un évidement intérieur dans lequel viendra s'appliquer la *bielle* qui, mue par la tige du piston, communiquera à l'essieu son mouvement de rotation. La machine a déjà pratiqué l'un de ces évidements sur une des coudures de l'essieu. L'autre coudure est maintenant placée sous la *cisaille,* qui, mue par un mécanisme convenable, s'élève et retombe régulièrement. Pendant ce temps, le *chantier* sur lequel l'essieu repose se déplace d'un mouvement lent et continu, de manière que la cisaille, en retombant, trouve, à chaque fois, une nouvelle portion de métal à enlever. La seule attention que le jeu de la machine exige est d'entretenir un filet d'eau qui mouille constamment la cisaille et l'empêche d'atteindre un trop haut degré de chaleur. Il faut douze heures à la machine pour pratiquer un seul évidement; mais le temps et la dépense sont largement compensés par l'augmentation de la force qui en résulte pour l'essieu, comparativement au procédé ancien dans lequel les évidements étaient pratiqués à la forge. Ce perfectionnement dans la fabrication s'est depuis longtemps introduit en France.

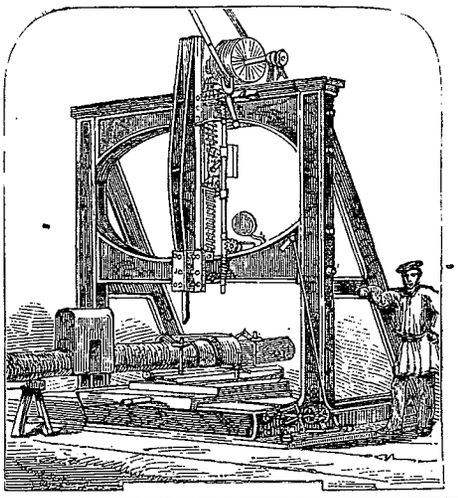
Après avoir subi l'opération qui précède, l'essieu coudé est porté à l'un des grands *tours,* où nous le retrouvons au bas de la page de dessin. Ici, animé d'un mouvement de rotation, il met successivement toutes ses parties en contact avec une nouvelle cisaille qui, par le jeu d'une *coulisse* ingénieusement construite, se déplace longitudinalement, et parcourt successivement toute la longueur de l'essieu. Un bidon plein d'eau, placé juste au-dessus de la cisaille, laisse le liquide tomber goutte à goutte sur la partie tournée, dont la chaleur la convertit rapidement en vapeur. Sous l'action de l'outil, l'essieu perd sa surface raboteuse et devient poli et brillant. Les copeaux métalliques que détache la cisaille reluisent comme de l'argent, et ont quelquefois plusieurs pieds de longueur.

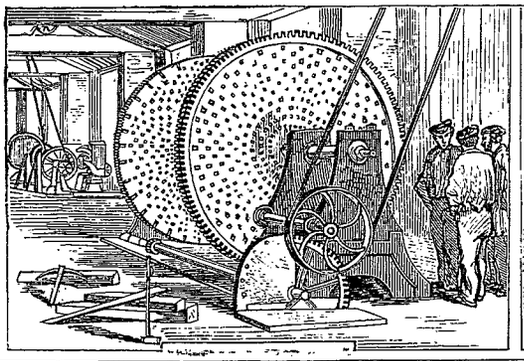
A l'une des extrémités du même atelier est la machine à *aléser* les cylindres, que l'on aperçoit, à droite, vers le haut de la seconde page du dessin. Ce travail exige encore moins de surveillance que celui de la machine à percer. Le *foret* chemine à l'intérieur du cylindre d'un mouvement lent, mais assuré, et il suffit d'y verser de l'huile une fois par heure. Sur chaque cylindre agissent successivement deux forets, dont l'un a une course de deux pouces par heure, et l'autre une course d'un pouce et demi. Il est à peine besoin de mentionner que c'est la barre de fer, que le dessin montre traversant le cylindre, qui porte les forets, dont le jeu ne peut être aperçu du dehors.

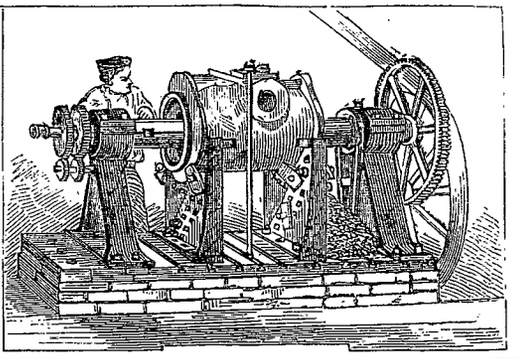
A l'extrémité opposée de l'atelier se trouve la *presse hydraulique,* par le moyen de laquelle les roues, quelque larges et pesantes qu'elles soient, sont fixées sur leurs essieux. A gauche de la machine à aléser, le dessin représente un des grands *tours* à tourner les jantes des roues de huit pieds de diamètre, et également la machine à aléser les bandages dont les roues sont revêtues. Ces deux machines occupent un local voisin de l'atelier dont nous parlions tout à l'heure.

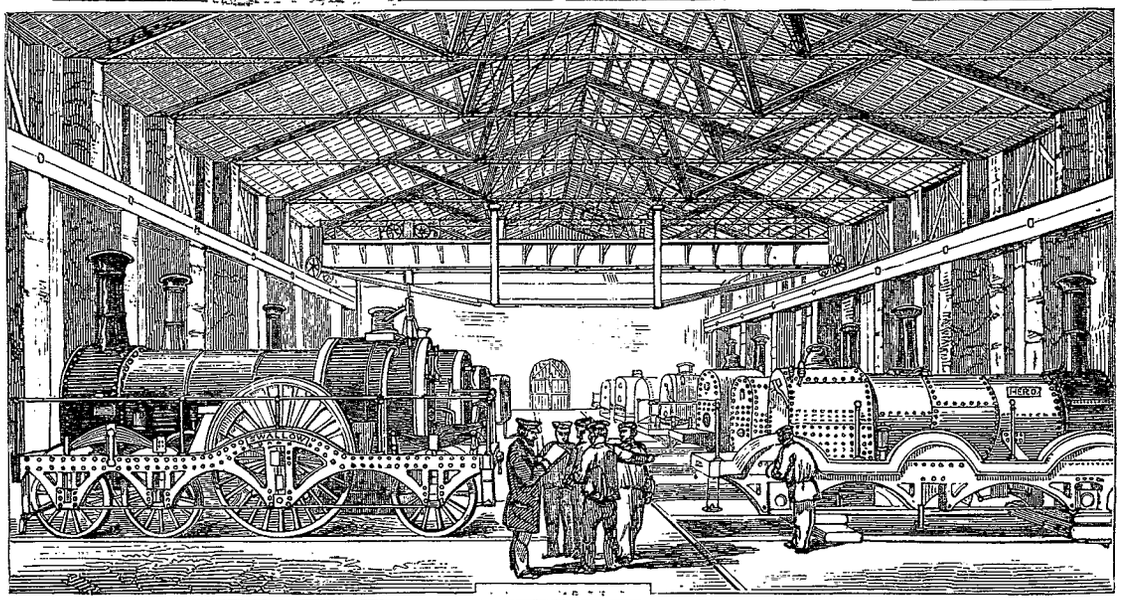


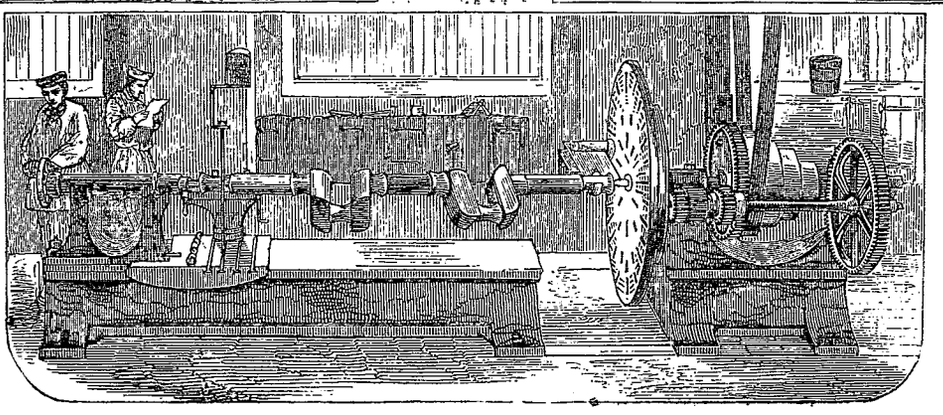
Ateliers de construction des locomotives











du *Great-Western Railway*, à Swindon.

Au-dessus est un autre atelier où sont disposés, pour tourner les parties plus petites et plus légères des locomotives, quarante-cinq tours de dimensions moindres que ceux dont nous avons parlé. De cet atelier on passe dans celui où se fait l'ajustage des ouvrages de bronze; et, non loin, se trouve enfin l'atelier des ouvriers en cuivre, qui fabriquent les tuyaux d'alimentation et les autres pièces analogues des machines.

Mais arrivons enfin au hangar où sont mises en place toutes les parties des locomotives. Chaque machine ne contient pas moins de cinq mille quatre cent seize pièces. A gauche, sur le premier plan, on voit entièrement achevée une locomotive à grandes roues, semblable à ce noble spécimen de l'art, *le Lord des Iles*, que beaucoup de visiteurs du palais de cristal croyaient construit uniquement pour la montre, ne sachant pas que trois machines de cette taille roulent maintenant sur le *Great-Western railway*. Le colosse que nous avons sous les yeux, et dont les formes massives jurent un peu avec le gracieux nom d'*Hirondelle* dont on l'a baptisé, n'a plus besoin que des soins du peintre pour prendre sa course dans ses plus beaux atours. A droite, sur le même plan, on voit, à demi terminée, une locomotive à marchandises, qui, par ses roues d'égal diamètre, se distingue facilement d'une machine à voyageurs. En jetant les yeux vers le fond du hangar, on aperçoit deux rangées de locomotives à différents états d'avancement; et, plus haut, entre le toit et le sol, on voit un appareil placé transversalement et pouvant courir d'un bout à l'autre du bâtiment. Cet appareil a pour fonction de soulever le corps des machines, pour les placer sur leurs roues ou enlever celles-ci. Ce résultat merveilleux est atteint au moyen d'une presse hydraulique contenant de 40 à 50 litres d'eau.

Tels sont, rapidement décrits, les procédés en usage dans le grand établissement de Swindon. Les diverses parties des locomotives y sont préparées avec tant de soin, qu'on peut les ajuster entre elles avec la même précision que les divers rouages d'une montre. On estime qu'une machine neuve à voyageurs soigneusement entretenue, après avoir parcouru une distance totale approchant de 95 000 milles, a besoin de nouveaux tubes à fumée et exige d'autres grosses réparations montant à 10 000 francs environ. Ainsi restaurée, elle peut fournir un nouveau parcours total de 95 000 milles; après quoi de nouvelles réparations plus importantes que les premières deviennent nécessaires. Cela fait, il s'ouvre pour elle une troisième période semblable à la première. Mais, à la fin de la quatrième période d'égal parcours, la machine exige une refonte dont la dépense est de 25 000 fr. L'ensemble de ces réparations successives est de 62 000 fr. environ, et la distance totale parcourue est de 380 000 milles, ce qui donne, à très-peu près, 10 centimes par kilomètre parcouru pour expression de la détérioration de la machine. Le service habituel d'une locomotive consiste à parcourir annuellement 30 000 milles environ, ce qui donne trois ans et deux mois pour durée de chacune des périodes indiquées ci-dessus.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278.

XXI. LA PARALYTIQUE. (Suite.)

Lorsque je suis retourné chez Mlle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul compagnon est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie; quand il chante et qu'il bat des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises; Mlle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent; mais j'ai peine à accepter les poëtes. Elle me fait prendre successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorat, Lemierre, Destouches, Voltaire. L'étrange poésie! il me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits; jamais même une raffale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mlle Renaud, au contraire, est dans de continuels ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les fleurs de gaze salie qui rappellent à la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite, à propos de chaque passage, les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les règles de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie sans flamme; mais, Dieu soit loué! je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirations? Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu de sa mère un habit de laine commune, filé et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

— Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah! pourquoi m'en avoir averti? s'écria le paysan chagrin; tu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau.

Je ne veux point que Mlle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue à savourer cette fade ambroisie, comme eussent dit les poëtes qu'elle aime; je ne lui laisserai voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici? Ne dois-je pas imposer silence à mes goûts et ne consulter que les siens? — Qu'elle demande, qu'elle ordonne; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

XXII. INDIGENCE ET VIEILLESSE.

Hier soir, j'ai entendu, de mon cabinet de travail, Roger qui criait dans l'antichambre :

— Vite, monsieur Baptiste, faites le porte-manteau de Raymond : deux chemises, deux paires de bas, six mouchoirs; nous partons demain.

— Où allons nous? ai-je demandé en ouvrant ma porte.

— Vous l'apprendrez plus tard, a-t-il répliqué; pour le moment, il vous suffit de savoir que nous serons huit jours absents; arrangez-vous en conséquence.

Et comme il a vu que mon vieux domestique ne bougeait pas :

— Eh bien, s'est-il écrié, n'avez-vous point entendu? Baptiste a salué.

— Parfaitement, Monsieur.

— Alors que faites-vous là?

— J'attends les ordres auxquels je dois obéir.

Et il m'a regardé de manière à faire comprendre que

c'était à moi seul de les donner. Je me suis hâté de répéter ceux qu'il avait reçus, et il est sorti. Roger a haussé les épaules.

— Dieu me pardonne! c'est un Chinois que vous avez là à votre service! s'est-il écrié; jamais lettré à bouton de diamant n'a été plus fort sur le cérémonial. Avec un pareil homme, la vie est une procédure; il faut suivre la marche légale, sous peine de toujours recommencer.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense? ai-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la domesticité n'est plus une fonction, mais une servitude; au lieu de remplir des devoirs, on obéit à des fantaisies. La règle seule détermine équitablement ce que l'un doit faire et ce que l'autre a droit d'exiger. Elle est une sauvegarde pour tous deux, car elle prévient, en même temps, la négligence et le caprice. L'affaiblissement de la dignité et du sens moral chez les serviteurs vient surtout de l'incertitude de leurs devoirs, en cessant de s'appartenir ils se désaccoutument de la responsabilité; ce sont des volontés en lisière qui, faute de marcher seules, ne peuvent plus faire un pas sans chute.

— A la bonne heure, a répliqué Roger; mais parlons de notre voyage.

Il m'avait suivi au salon, nous nous sommes assis, et il m'a alors appris que M. de Lavaur, dont il administre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qui doit compléter son domaine de la Brandaie. La recommandation était pressante et il fallait partir sans retard. J'ai promis d'être prêt à l'heure convenue.

Mardi matin. Nous sommes arrivés hier au manoir de la Brandaie; le régisseur était averti et avait tout préparé pour nous recevoir.

Rien de plus charmant que notre voyage. L'air était frais et fortifiant; nous avons aperçu les premières hirondelles qui traversaient le bleu du ciel en jetant leur cri de joyeuse arrivée; les chatons pendaient aux arbres et les épines fleuries parsemaient les haies d'une neige parfumée. Notre calèche allait au petit trot d'un attelage déjà sur le retour et conduit par un cocher en cheveux gris. On eût dit le char symbolique de la vieillesse traversant, sans se presser, le royaume du printemps.

J'ai reconnu tous les lieux que nous avons traversés; tous se rattachent à quelque circonstance d'un autre âge, et ont fait rebrousser ma mémoire vers le passé. — Les souvenirs sont comme des lambeaux de nous-mêmes que nous laissons à tous les buissons des routes parcourues; ils nous reportent aux plus émouvantes heures de notre existence; on peut dire que pour la douceur, ce sont des espérances en arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais vu autrefois, mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements accomplis. Ici des taillis défrichés, là des marais transformés en prairies, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts naguère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée humaine qui monte sans discontinuation, cette vie croissante dont le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de l'homme sur la nature brute, il applaudit avec un enthousiasme attendri. Combien je lui envie cette noble aptitude à sortir de lui-même et à vivre dans l'humanité! Tandis que ma pensée s'agite autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne embrasse l'histoire du monde; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel. . . . . .

Nous nous sommes arrêtés à moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendiante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

— Un beau jour, Messieurs! a-t-elle dit en tournant son visage vers la joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver tel; bonne mère! ai-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle repris pieusement; mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur le pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts?

— Alors les gens d'ici sont satisfaits? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne, a répondu la mendiante en souriant; Monsieur connaît le proverbe : *Qui a fruits a soucis!*

— Sur mon âme! vous ne paraissez point de ceux-là, bonne mère.

— C'est la vérité, Monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait?

— Malgré la vieillesse?

— C'est à elle que je dois mon repos, Monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille, et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant; j'étais jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plus tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre; mais on était en défiance. On disait toujours : — D'où vient celle-ci? Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honte? Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : — J'ai mal! On répondait : — C'est une paresseuse!

— Et maintenant? ai-je dit, involontairement intéressé.

— Maintenant que l'âge est venu, a repris la mendiante, on n'attend plus rien de moi; on dit : — Elle est vieille! et on me donne sans injure et sans reproche.

J'ai mis dans la main de la pauvre femme une petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voiture. Je venais de découvrir encore un des avantages de la vieillesse.

La suite à une autre livraison.

LE MICROSCOPE.

— Voy. p. 247.

Dans ces trois microscopes (p. 248), les objets étaient éclairés directement, ou par les rayons concentrés, au moyen d'une loupe. Philippe Bonanni (*Micrographia curiosa.* 1691), pour les éclairer par transparence, disposa l'instrument horizontalement (fig. 4).

Plusieurs instruments ont été construits dans le même but par Wilson qui a fait aussi un microscope de poche, Lieberkuhn, Culpeper, etc. Nous reproduisons ici le microscope à main de Joblot (1716). Cet instrument, orné avec beaucoup de goût (fig. 5, A), était destiné à observer contre le jour. Les objets se plaçaient derrière la plaque ciselée, entre les lentilles serties dans de petits cylindres B et un condensateur. Il était presque impossible de faire ainsi de bonnes observations sur les corps suspendus dans une

goutte de liquide : aussi chercha-t-on à remédier à cet inconvénient en perfectionnant le microscope vertical par l'addition d'un miroir destiné à renvoyer la lumière à travers les objets soumis à l'examen. La figure 6 représente un de ces instruments construit d'après le système de Culpeper, Scarlet et Marshal. Il a été décrit par Henri Baken en 1743. Le corps du microscope A pouvait s'allonger au moyen de deux tubes emboîtés et glissant l'un dans l'autre. Les objets se plaçaient sur la platine B, et étaient éclairés par le miroir concave C. On pouvait rétrécir l'ouverture de la platine donnant passage à la lumière avec le diaphragme conique D. Les objets opaques étaient éclairés avec la loupe plano-convexe E, qui se fixait sur la platine.

Vers la même époque, Georges Adams construisait des instruments (fig. 7) réunissant le microscope simple et le microscope composé.

On varia de mille manières ingénieuses la forme et les accessoires, mais la partie optique resta longtemps défectueuse : aussi voyons-nous les meilleurs observateurs du siècle dernier accorder leur préférence au microscope simple.

Dès l'année 1774, Euler avait donné la description d'un objectif achromatique pour le microscope. Cet objectif était composé de trois verres · le premier et le troisième biconvexes en crown-glass, le second bi-concave en flint-glass. Mais la difficulté de construire de pareilles lentilles assez petites pour être appliquées au microscope en retarda longtemps l'exécution.

Charles de l'Institut, le docteur Brensten, le professeur Amici, l'opticien Fraenhofer, firent plusieurs tentatives infructueuses.

En 1823, MM. Vincent et Charles Chevalier construisirent, à la demande de M. Selligue, le premier microscope

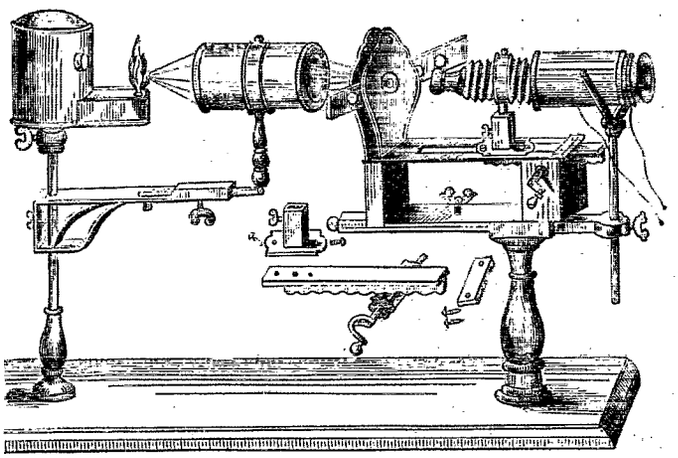


Fig. 4. Microscope de Bonanni. 1691.

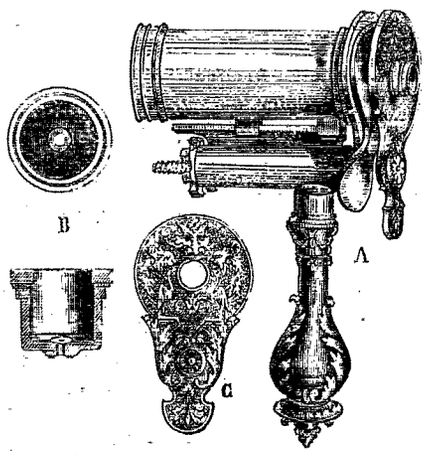


Fig. 5. Microscope de Joblot, 1716.

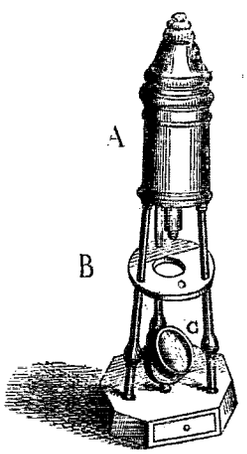


Fig. 6. Microscope à réflexion. 1743.

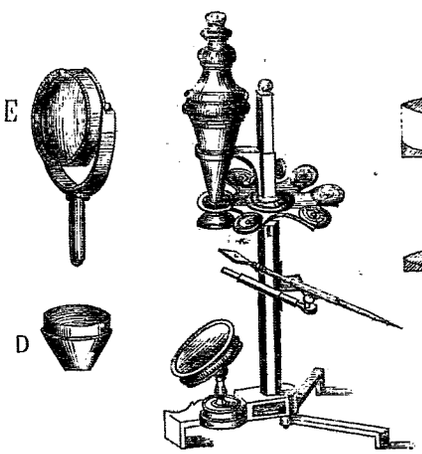


Fig. 7. Microscope de G. Adams. 1746.

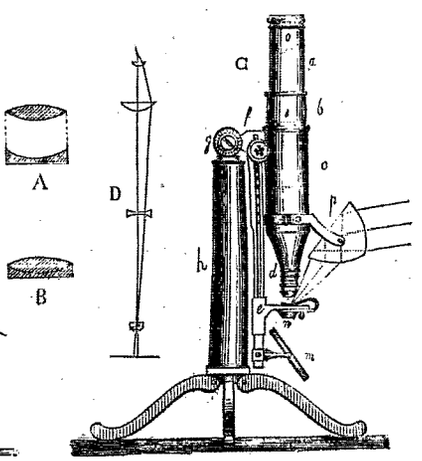


Fig. 8. Microscope de Selligue. 1823

achromatique (fig. 8). Chacune des lentilles de l'objectif était composée de deux pièces A, l'une bi-convexe en crown-glass, l'autre plano-concave en flint-glass. Ces deux pièces étaient placées l'une sur l'autre, B. L'instrument, C, fut présenté à l'Académie des sciences en avril 1824. Il était composé d'un support *h*, terminé par une charnière *g*, qui permettait de placer le corps de l'instrument verticalement ou horizontalement. Une crémaillère *f* servait à faire mouvoir la platine *e*, munie d'un diaphragme *n*. Le miroir *m* était plan d'un côté, concave de l'autre. Le tube portant les verres était de trois pièces, *a*, *b*, *c*, et pouvait s'allonger ou se raccourcir. A sa partie supérieure était l'oculaire *o*, composé de deux lentilles simples plano-convexes; au milieu, une lentille bi-concave *s;* et à l'extrémité inférieure, quatre lentilles achromatiques *d*. La figure D indique la marche des rayons. Un prisme à surfaces courbes *p* servait à condenser la lumière sur les objets opaques.

Ce microscope n'était pas parfait, mais il montrait la possibilité d'achromatiser les objectifs, et c'était là le point important; on prévenait ainsi la déformation des images et les irisations qui empêchaient de voir avec netteté les contours d'un objet.

La suite à une autre livraison.

LA MORT DE DON FRANCISCO PIZARRE.

FRAGMENT D'UNE CHRONIQUE ÉCRITE AU PÉROU.



Portrait authentique de Pizarre, conservé au Musée de Lima (1). — Dessin d'Ernest Charton.

C'était un dimanche, le 26 juin de l'année 1541 : l'adresse leur servit où manquait la force. Et toutefois on pensa dans Lima que cette résolution de s'en aller, au nombre de dix-neuf, sans autre suite et à pas de loup, pour tuer un mar-

(1) Les opulentes cités de l'Amérique, qui possèdent de si nombreuses bibliothèques, commencent à comprendre la nécessité de fonder aussi des musées. L'antique Mexico, Rio de Janeiro et Lima ont réuni déjà de précieuses collections qui n'ont que bien peu d'années d'existence, mais dont l'importance s'accroît de jour en jour, et qui prendront des caractères aussi variés que les régions dont elles doivent réunir les produits naturels ou conserver les antiquités. Lima, dont l'origine ne remonte pas aux Incas, puisqu'il ne fut fondé qu'en 1534, semble être cependant destiné à préserver de l'oubli les vestiges précieux antérieurs à la conquête et les souvenirs artistiques laissés par les conquérants eux-mêmes. L'intéressant ouvrage publié l'année dernière, à Vienne, par MM. Tschudi et Rivero, confirme ce que nous savions déjà par Wilkes et Castelnau; toutefois il ne fait connaître que les curiosités d'origine quichua ou maya; il se tait complétement sur les monuments de la conquête. Ainsi que le fait remarquer le commandant Wilkes, le Musée de Lima possède cependant en ce genre de précieux documents. A partir de François Pizarre, on y voit la série des portraits des vice-rois; et lorsque ces hardis soldats ont su écrire, ce qui n'était point le fait du premier gouverneur, on a eu grand soin de conserver leur signature. Durant son séjour dans l'ancienne capitale du Pérou, M. Ernest Charton, notre frère, a reproduit avec fidélité, dans une suite de copies peintes, ces portraits, dont l'authenticité n'est pas douteuse, et que l'Europe ignore. Nous avons fait graver la plus curieuse de ces effigies, au point de vue historique, pour la joindre au

quis revêtu de la dignité de gouverneur, ne pouvait provenir de folie délibérée. On vit dans cette outrecuidance une preuve que ces gens avaient pour eux l'appui populaire. Ce qu'il y a d'assuré, et Gomara, d'ailleurs, le raconte, c'est que plus de deux cents conjurés étaient entrés dans la conspiration d'Almagro. Il faut savoir aussi qu'un matin on avait trouvé trois cordes donnant d'étranges indices : l'une était devant le palais de Pizarre; l'autre à côté de l'habitation de Juan Blazquez, son conseiller; et la troisième près de la maison d'Antonio Preado, son secrétaire. Le marquis n'en fit que rire, et les Almagristes n'en devinrent que plus audacieux. Enfin ils prirent leur parti, et, comme nous l'avons dit, entrèrent dans le palais pleins d'une arrogante témérité. Et toutefois le marquis fut avisé de ce qui se passait par ses serviteurs; mais d'autres serviteurs, et même quelques amis, s'enfuirent. Pour don Francisco Pizarre, il se défendit contre eux tous avec une valeur singulière; mais, tandis qu'il réunissait tous ses efforts pour en tuer un, il fut tué lui-même à coups de poignard; et comme il ne pouvait mourir, un certain Juan-Rodriguez Borregon lui donna d'une *alcarazza* pleine d'eau par le visage, et alors il mourut, exclamant vers Dieu et donnant signe de contrition. Or, lorsqu'on pense qu'avec une alcarazza de terre remplie d'eau ils tuèrent ainsi celui qui avait donné tant de régions et de mers aux souverains de l'Espagne, au cœur le plus vaillant, à l'homme le plus héroïque qu'aient vu les âges; quand on vient à songer que celui qui avait tué les Indiens par milliers fut tué lui-même par un métis demi-indien dans son propre palais, l'esprit demeure confondu. Et qui, après cela, ira se fier à la grandeur, au temps et à la fortune? Cet homme qui, n'étant roi ni potentat, était devenu l'homme le plus riche que l'on connût alors, ne laissa pas le lendemain un seul réal pour dire une messe. Celui qui avait dispensé tant de rentes n'eut pas même un suaire. Or les traîtres voulaient décoler le marquis et planter sa tête sur une fourche; mais ils ne le firent point, parce qu'Almagro étant sorti sur la place, la femme de Barbaran le supplia en larmes de ne point exécuter un tel dessein. Elle enveloppa le corps dans une paillasse, le lia avec une corde, et, le chargeant sur les épaules d'un nègre, le fit sortir par la fausse porte qui donne sur le fleuve où sont aujourd'hui la pêcherie et la prison royale. Et comme le marquis était corpulent, et que le trajet jusqu'à la grande église peut bien avoir plus de deux *quadras* (1) de long, le nègre traîna presque toujours ce corps derrière lui, en teignant le pavé de son sang, et le laissa dans un fossé où l'on faisait de la brique; puis il le couvrit de terre, sans clameur aussi bien que sans aucun bruit de cloches; toutes les cérémonies ecclésiastiques y manquèrent. Le jour suivant, il n'y eut pas même un *peso* pour acheter la cire des cierges, et l'on demanda cette petite somme comme aumône, bien qu'alors elle ne pût pas servir. Plus tard, on fit au mort de pauvres obsèques, bien solitaires, et don Francisco Pizarre n'eut à ses côtés que Juan Barbaran et sa femme. Le roi, en souvenir de ce dévouement, leur donna depuis la rente que mangent leurs petits-fils à Truxillo. J'ai vu pendant nombre d'années les os du marquis dans une petite caisse reposant en la sacristie de la cathédrale de Lima : on les gardait là jusqu'à ce que s'achevât l'église. Puis, lorsqu'elle fut terminée, ne sachant où se ferait la sépulture, ces ossements furent nombre d'années aussi sans occuper un pouce de terrain. A la fin, le roi, en vertu d'une cédule, ordonna que le corps de Pizarre et celui du vice-roi don Antonio de Mendoça seraient placés l'un à côté de l'autre, dans une petite niche, près du grand autel. Ainsi donc, celui qui avait conquis trois mille lieues de territoire fut, pendant plus de temps qu'on ne saurait dire, privé de sépulture : nul de son lignage n'a aujourd'hui de rentes dans les Indes, et la chapelle fondée par lui n'est desservie par personne de sa maison, si ce n'est par un certain Portugais qu'on nomme Diego-Lopez de Lisboa. Sa fille, dona Francisca Pizarro, qu'il avait eue d'une sœur de l'Inca, s'est mariée avec son oncle Hernando Pizarro, et son petit-fils, don Juan, est aujourd'hui en réclamation auprès de la cour; quant à son parent, l'évêque Fray Vicente de Valverde, aussitôt qu'il vit le marquis trépassé, il s'en fut à la Puna, fuyant la violence d'Almagro. Ce fut alors que les Indiens le tuèrent.

texte de Calancha. Le célèbre conquérant du Pérou avait été nommé, par un décret du 26 juillet 1529, marquis de las Atabillas, gouverneur et adelantado mayor du royaume du Pérou.

(1) On désigne ainsi, dans les villes américaines d'origine espagnole, certains espaces réguliers remplis par des maisons.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179, 251.

DES RACES DE POULES.

Poule vulgaire; — russe; — de Jérusalem; — wallikiki; — anglaise naine; — nègre; — frisée; — de combat; — à cinq griffes; — de l'Inde; — brésilienne; — de Bruges; — bréda; — normande; — de Padoue; — de Caux; — du Mans; — du Bengale; — cochinchinoise.

Dans le choix des races, une bonne ménagère doit s'occuper d'abord de rechercher celles qui offrent le plus de ressources au point de vue commercial. Les moyens d'écoulement de chaque localité et les conditions dans lesquelles on se trouvait placé avaient jusqu'à présent exercé une influence absolue; mais les chemins de fer ont notablement changé la question : les débouchés augmentent tous les jours.

La viande et les œufs, voilà les deux grands mobiles de toute spéculation de ce genre; et qu'on ne croie pas qu'ils soient de peu d'importance; on en jugera par ce seul fait : en 1849, l'exportation des vins en Angleterre a été d'une valeur de 5 312 936 francs; celle des œufs a atteint le chiffre de 5 510 069 francs; soit 197 072 francs de différence en plus pour les œufs.

La poule *vulgaire* est sans contredit celle qui a pris la plus grande part à cette production considérable; il en sera encore ainsi bien longtemps, car les races perfectionnées ne la remplaceront pas de sitôt. Elle a d'ailleurs des qualités réelles : très-précoce, elle pond des œufs très-blancs auxquels on est habitué. Son grand défaut est de chercher continuellement à les cacher; mais elle chante si fort après la ponte, qu'il est facile, avec un peu d'attention, de les retrouver. Bonne mère autant que possible, elle demande pourtant à être surveillée; car elle est très-coureuse, et si on n'y prend garde, elle donne cette mauvaise habitude à ses petits.

La poule *russe*, ainsi appelée par corruption du mot *rousse*, son véritable nom, est originaire de l'Inde. Elle a eu la vogue pendant très-longtemps. Le poids de 5 kilogrammes que cette espèce peut atteindre avait séduit les amateurs : aussi a-t-elle été bientôt répandue; cette circonstance a causé souvent des confusions de noms. C'est ainsi qu'elle a été dénommée diversement : de Perse, de Rhodes, de la Flèche, etc. Son plumage est généralement d'un roux jaunâtre, et sa taille très-développée; mais son caractère le plus distinctif est sans contredit la couleur jaune-citron du bec et des pattes. On lui reproche néanmoins la couleur jaune-beurre rance de la peau et la teinte rousse de ses œufs. Elle est de plus mauvaise pondeuse et mauvaise couveuse surtout.

Il n'y a guère que la poule *de Jérusalem* qui soit aussi mauvaise couveuse; mais, en revanche, elle est extrêmement bonne pondeuse.

La petite poule *wallikiki* a parfaitement résisté à sa rivale

de l'Inde, malgré son absence de queue et son caquetage fréquent. C'est qu'en revanche elle est très-rustique et extrêmement précoce. Elle forme à elle seule les deux tiers au moins de la population galline de France.

La poule *naine*, dite *anglaise*, n'est guère bonne que pour couver des œufs de perdrix ou de faisan. On nous en a fait voir une, la petite *Grinchon*, qui excelle dans l'élevage difficile de ces animaux; il n'est pas commode, en effet, de chercher leur nourriture principale dans les fourmilières, et toutes les poules ne se soucient pas des luttes qu'il faut soutenir pour en avoir les œufs. C'est néanmoins une vraie poule de luxe, recherchée surtout à cause de sa familiarité, de la coquetterie de ses formes, et de son plumage assez varié, mais souvent blanc. A Windsor, la reine Victoria en possède une très-belle collection qui forme un ensemble agréable à l'œil, avec les petites *batam* ou *bamtam*, un peu plus grosses que des cailles. Ces deux races sont souvent confondues ensemble. Elles sont nées probablement l'une de l'autre.

La poule *nègre* est très-recherchée à cause de ses œufs gros et très-blancs, et surtout pour la délicatesse de sa chair.

La poule *frisée* d'Asie est fort laide. Ses plumes plantées à rebours lui donnent un aspect hideux, surtout quand elle est mouillée, et cela lui arrive souvent, car elle aime beaucoup l'eau. Ses œufs sont très-estimés.

La poule *de combat*, bien que petite, a plus de qualités qu'on ne le pense généralement. Elle peut arriver à donner des produits du poids de 5 à 6 kilogrammes. Les chapons de cette race sont excellents. Les coqs sont bien constitués pour l'exercice auquel ils se livrent naturellement : hauts sur pattes, dépourvus généralement de crête, armés d'éperons redoutables, ils sont en Angleterre l'objet de spéculations spéciales qui en font monter les prix à des sommes fabuleuses.

La poule *à cinq griffes*; souvent appelée *dorckings*, a longtemps été considérée comme une monstruosité; elle n'offre d'ailleurs rien de très-remarquable, non plus que la poule *de l'Inde*, qui n'est guère plus féconde. La *brésilienne* n'est recherchée qu'à cause de son port majestueux et de la beauté de sa crête, d'un rouge cramoisi très-intense.

Parmi les poules réellement fécondes, nous avons surtout noté la poule ardoisée *de Bruges*. Elle est appelée encore, avec raison, la poule *de combat du Nord*. Les coqs sont à peu près dépourvus de crête aussi, et battent parfaitement les coqs anglais. Les œufs de cette race sont très-estimés. Les poules croisées avec des cochinchinois donnent des produits admirables.

La *bréda* est féconde aussi, et, de plus, d'un engraissement facile et d'une grande délicatesse. On la reconnaît facilement à sa tête noir-fauve comme le restant du plumage, et à la petite pointe éperonnée que forment un certain nombre de plumes à la pointe du jarret. Malheureusement, on reproche à cette race d'avoir des œufs trop souvent clairs. C'est d'ailleurs une race un peu perdue.

La poule *normande* est une de celles qui méritent le plus d'être recommandées. Très-pesantes, très-fécondes, donnant des œufs gros et délicats, ces poules, dont le corps est cylindrique, sont l'objet d'un grand commerce en Brie, surtout aux environs de Crèvecœur et d'Argentan. Elles sont généralement d'un gris clair, presque toujours huppées, pourvues de l'artichaut caractéristique à peu près sans exception, et elles portent la queue droite et relevée. Le plus habituellement, ce sont des dindes qui couvent leurs œufs et qui élèvent les petits.

C'est la croissance plus grande de la huppe, au milieu de laquelle se trouve une toute petite crête, qui a donné naissance à la poule *de Padoue*. Quand cette huppe est trop développée, elle peut devenir gênante au point d'empêcher les poules de manger. On en a vu qui sont mortes de faim par suite de cette exagération.

La poule *de Caux* est inférieure à la précédente, dont elle dérive cependant, mais seulement pour la ponte, car elle est préférée pour les croisements. Mais c'est à la poule *du Mans*, qui, malgré son nom, n'est qu'une *normande* aussi, qu'il faut se reporter pour trouver le plus de qualités réunies. Au point de vue de l'engraissement, elle ne laisse rien à désirer : aussi en fait-on un commerce considérable dans les environs d'Angers, de Tours, de Loudun et de Barbezieux. La Bresse, le Mans et la Normandie sont assurément les provinces qui produisent le plus pour ce genre spécial d'industrie.

La poule *du Bengale* mériterait bien aussi d'attirer l'attention des amateurs, n'était la grande difficulté qu'on éprouve pour l'élevage, car son plumage blanc offrirait des ressources à la spéculation, aussi bien que sa taille très-remarquable. La précocité de cette race est si grande, que nous avons vu un poulet de deux mois déjà arrivé à la grosseur des poulets ordinaires bons à tuer. Mais cette croissance extrême engendre souvent des maladies qui causent des pertes notables sous le climat des environs de Paris. Peut-être plus au midi cet écueil serait-il moins grand; notre hôtesse n'a pu nous renseigner à ce sujet. Dans la belle collection qu'elle venait de nous faire voir, laquelle provenait des ventes faites après la suppression si fâcheuse de l'Institut agronomique de Versailles, elle avait réservé pour la fin la race *cochinchinoise*, qui semble être appelée à opérer une véritable révolution dans cette partie spéciale de l'économie agricole. On peut dire, en effet, qu'avec la cochinchinoise, la normande et la poule de Bruges, on peut, comme produit, espérer les meilleurs résultats possibles.

La race cochinchinoise fut importée en France, par M. l'amiral Mackau, en 1846 seulement. Il avait deux poules et un coq rouges, deux poules et un coq jaunes; il donna au jardin des Plantes deux poules jaunes et un coq rouge. Depuis lors, cette race s'est répandue avec une rapidité assez notable, et aujourd'hui on peut dire qu'il en existe un peu partout. La race pure est déjà très-rare à trouver; nous dirons même avec regret qu'elle a disparu à peu près complétement du jardin des Plantes. Ce sont les plumages jaunes qui sont les plus recherchés.

Le cochinchinois a formé un grand nombre de sous-races, soit par croisements, soit par dégénérescence, soit à la suite d'une alimentation et d'un régime particuliers. Les Anglais ont surtout beaucoup contribué à ces transformations, et la race à laquelle ils ont donné le nom de la *reine Victoria* est le plus souvent recrutée parmi les plus beaux sujets cochinchinois.

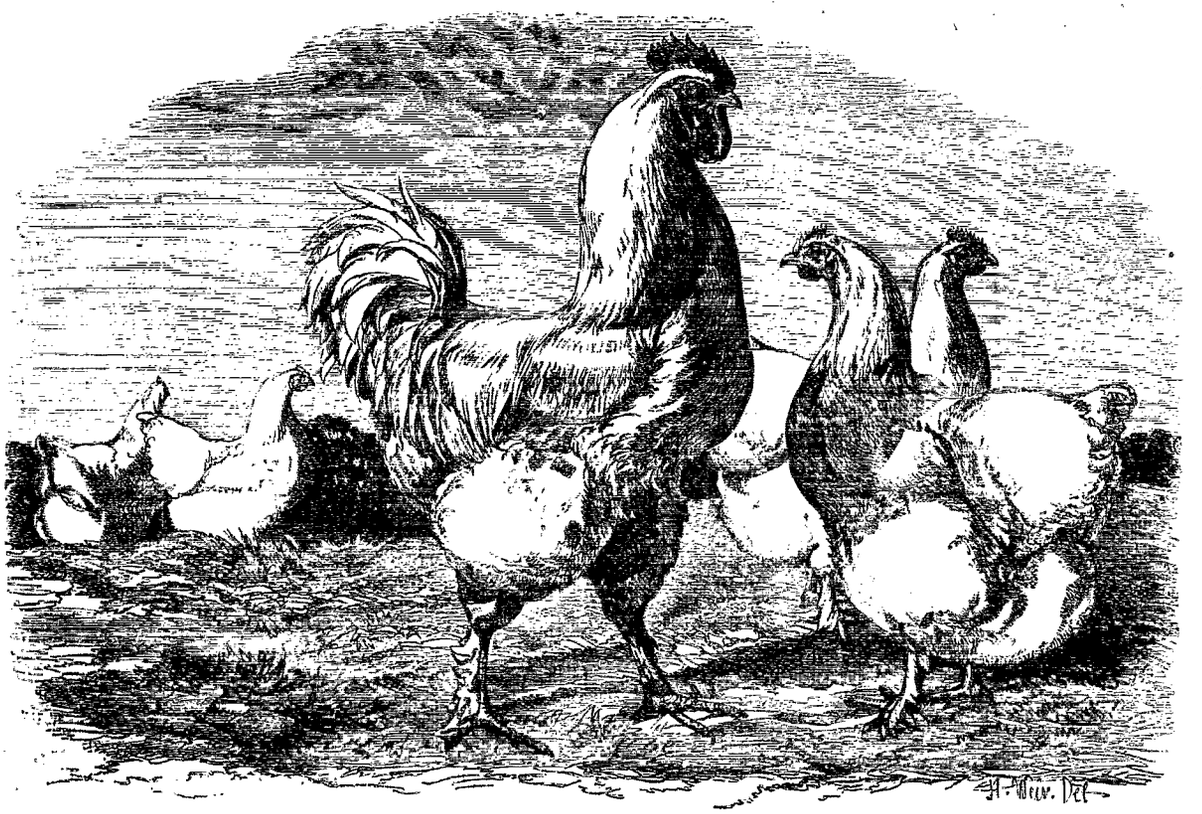
Les dessins que nous donnons aux pages suivantes permettront de bien saisir les caractères qu'on doit rechercher dans le choix de cette race, dont nous dirons plus loin les avantages et les inconvénients.

Le coq est remarquable à première vue par sa stature relativement herculéenne; il est bien proportionné, bien pris partout dans son ensemble. Il faut se méfier des colosses qu'on rencontre chez certains marchands; ils sont le plus souvent le résultat d'un croisement avec les rousses ou avec d'autres fortes races. La tête est de moyenne grosseur, et même petite, portée haut, avec fierté, sans que l'ensemble ait l'air méchant de la race de combat, par exemple. La crête n'est pas très-développée, mais épaisse, roide et fortement échancrée; elle ne doit pas avoir plus de 3 à 4 centimètres dans sa plus grande hauteur; elle est faiblement rejetée en arrière, et finit en mourant sur le bec, qui est très-court, fort et de couleur jaune; à l'âge de deux ans, il se raccourcit notablement. L'œil est gros, bien sorti, l'oreille saillante et large. Le haut de la paupière est revêtu

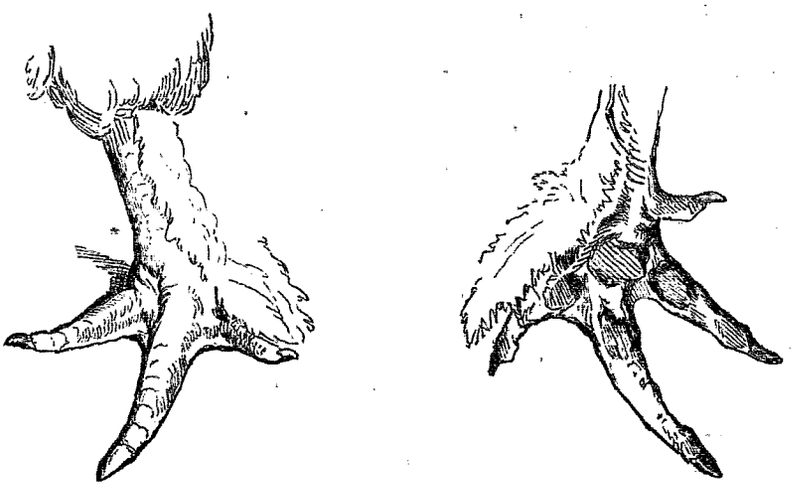
d'une petite rangée de plumes, ce qui est un des bons signes caractéristiques de la race. Les barbillons sont courts, comme la crête, mais épais, divisés en deux parties, et fortement injectés, comme la crête. Le cou n'est pas très-long; il est grêle, sans être pourtant par trop amaigri; la crinière est aussi extrêmement courte. Les ailes, placées très-haut, ont peu d'envergure; elles sont au contraire relativement très-courtes et font saillie sur les côtés, en se rapprochant beaucoup du cou. Cette circonstance semble rendre l'équilibre instable, gêner la démarche de l'animal, qui, pour le vol, est bien le plus mal constitué de tous les gallinacés.

Le dos est horizontal, comme chez tous les animaux de race perfectionnée.

La queue est pour ainsi dire rudimentaire, fournie de



Coq et poules de race cochinchinoise reine Victoria. — Dessin de H. Weir.



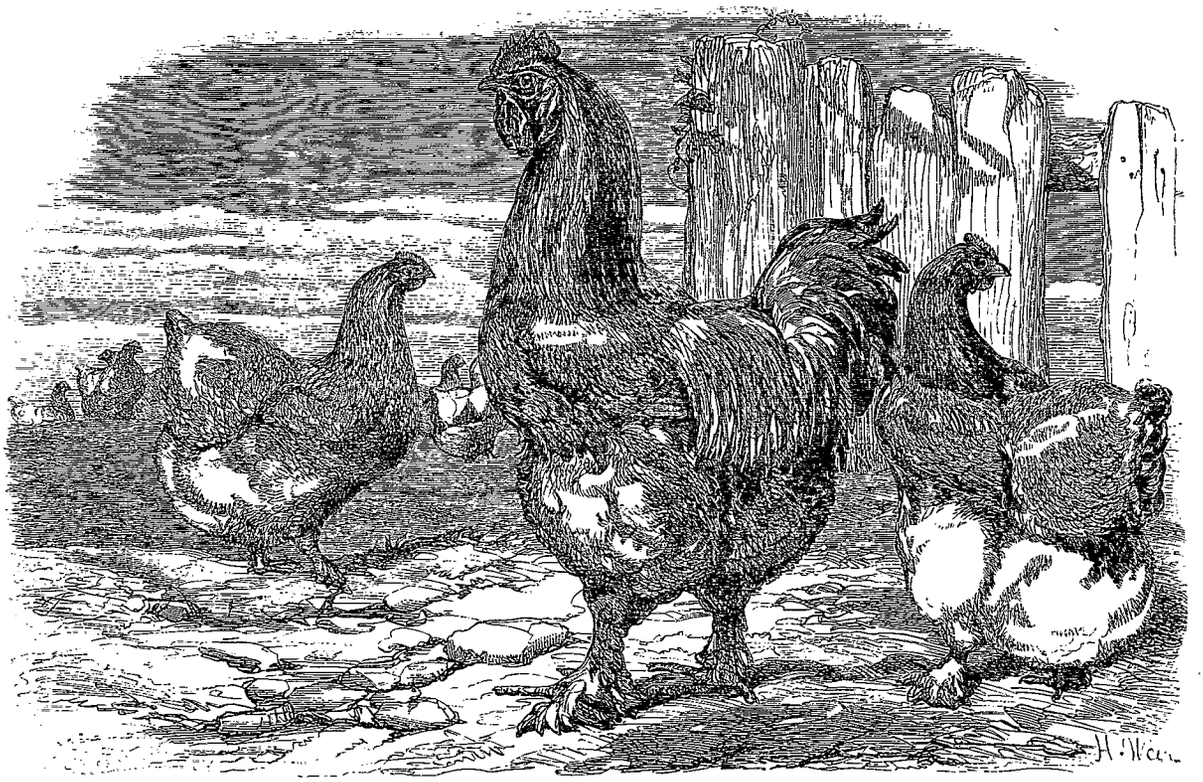
Patte de coq cochinchinois vue en dessus et en dessous.

plumes courtes paraissant échancrées à leur extrémité, mais ne formant jamais la faucille. Les cuisses, excessivement charnues, se détachent d'une manière très-apparente de la poitrine, qui est très-large; elles font l'effet des gigots que les dames ont portés aux manches de leurs robes; elles sont comme enflées par d'abondantes plumes soyeuses qui forment deux sphères placées à côté de l'artichaut, composé aussi de nombreuses plumes d'une nuance différente. Un caractère essentiel à noter est la proéminence de la rotule, qui contribue à faire croire que la cuisse est presque détachée du corps, et que l'animal est, pour ainsi dire, déhanché. Les pattes sont fortes, d'un jaune orangé rosé, lisses, et garnies du côté externe d'une rangée de plumes égales du haut en bas, flexibles sans être à l'état de duvet, et se continuant jusqu'au bas de la griffe correspondante, qui doit être aussi courte que possible, presque dépourvue

d'ongle, n'en ayant souvent pas du tout, et se rapprochant beaucoup de la griffe du milieu, laquelle est très-longue et très-bien armée. Quand, au lieu d'être régulières, et d'avoir partout de 4 à 5 centimètres de long, les plumes caractéristiques vont en diminuant de haut en bas et de bas en haut jusqu'au talon, on est certain qu'il y a eu croisement. Il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas du tout, car alors cela pourrait être simplement le résultat d'une dégénérescence.

Quand la race est bien pure, ces petites plumes sont blanches chez les sujets d'un pennage général jaune, et grises chez les cochinchinois rouges.

On remarquera toujours que les plumes sont bien égales entre elles tout le long du gros canon qui les supporte. Sur



Coq et poules de race cochinchinoise reine Victoria. — Dessin de H. Weir.

l'animal vivant, les points d'implantation forment ensemble une ligne sensiblement rouge sanguinolente, surtout chez le coq. Enfin, ce n'est qu'à partir de l'articulation du canon avec le petit doigt que ces plumes acquièrent une plus grande longueur.

Sur nos deux dessins, dont l'un représente une patte posée, et l'autre vue par sa face plantaire, la disproportion des doigts est très-bien indiquée.

Le coq cochinchinois marche mal, en écartant les pattes, qu'il semble lever difficilement. Quand il court, son allure gênée est bien plus visible encore; alors il a tout à fait la démarche de l'autruche, à laquelle il ressemble d'ailleurs comme aspect général. Mais toutes ces laideurs relatives sont autant de beautés pour l'amateur. Le cochinchinois a le caractère doux, sociable et très-paterne; on en aura une juste idée quand on saura qu'il lui arrive souvent de couver pour relayer sa femelle, et que même, pour donner à celle-ci le temps de préparer une autre couvée, il se charge volontiers de la conduite des petits, les surveillant avec autant de sollicitude qu'une mère ou un chapon bien dressé. Nous en avons vu un qui remplissait ces dernières fonctions : quant à celle de couveuse, nous devons être moins affirmatif, notre hôtesse n'en ayant pas eu encore d'exemple.

La poule a la tête plus petite, non allongée, la crête presque rudimentaire, ne devant pas dépasser un centimètre; le cou petit et court, la queue plus courte encore que celle du coq, auquel elle ressemble pour le reste. Ce qui la distingue surtout de toutes les autres poules, c'est le développement prodigieux de l'artichaut, ainsi qu'on le voit dans nos gravures. Il est formé d'un duvet long et soyeux bien plus arrondi dans son ensemble et plus volumineux que celui du coq.

On peut dire qu'aujourd'hui la poule cochinchinoise est extrêmement recherchée, et avec raison. Elle est en général très-douce, mais elle se bat néanmoins très-volontiers avec les autres; elle s'écarte peu des abords de son poulailler ou de la maison. Elle pond beaucoup, c'est incontestable; mais elle vieillit plus vite que les autres poules. Après avoir fait sa série de vingt œufs, elle demande tout de suite à couver. Sitôt les petits venus, elle les mène quelque temps, mais elle les abandonne plus tôt que les autres, pour se remettre à pondre immédiatement. Ses œufs sont plus petits que les autres; ils se distinguent surtout par une coloration rosée qui les rapproche assez de ceux de la pintade. C'est une difficulté commerciale actuellement d'une certaine importance : les préjugés sont longs à détruire.

Les œufs de cochinchinoise sont au moins aussi bons que les autres. Ils sont moins lourds, c'est vrai. On en a pesé devant nous. Voici les résultats que nous avons constatés :

Le poids a varié de 48 à 53 grammes. Ils étaient frais pondus. Séance tenante, nous avons procédé à la pesée des divers éléments constitutifs de ces œufs crus; nous avons trouvé les deux moyennes suivantes :

Jaune	16gr5	18gr
Blanc	25 5	28
Coquille	6	7
	48gr	53gr

Nous en avons fait cuire d'autres qui nous ont donné ces deux moyennes :

Jaune.....	15gr	.....	17gr
Blanc.....	26	.....	27
Coquille.....	6	.....	7
	47gr		51gr

La cuisson a constamment fait perdre un gramme. Après complet refroidissement, la perte a été de deux et de trois grammes.

On a beaucoup parlé de la ponte des cochinchinoises, qu'on a portée au chiffre impossible de trois cents par année. La vérité est que dans de bonnes conditions, et en empêchant les mères de couver, on en a récolté ici de cent cinquante à deux cent dix avec des poules de deux et trois ans. C'est déjà suffisamment remarquable; et en déduisant la différence de poids, qui peut être évaluée à *un sixième*, on reste encore dans de fort bonnes conditions.

Pour les couvées précoces, toujours les plus avantageuses, les cochinchinoises offrent de grandes ressources, car elles pondent de très-bonne heure, et même dans tout le courant de l'hiver; c'est là une de leurs plus précieuses qualités. De plus, elles demandent généralement les premières à couver.

Quant à la délicatesse de chair, qu'on a voulu comparer à celle de nos meilleures espèces, c'est encore là une erreur ou une exagération que nous ne devons pas accepter. La viande des cochinchinois est réellement inférieure, bien qu'il n'y ait pas cependant une différence qu'on doive par trop redouter. Le poids, en revanche, est incontestablement supérieur; il peut arriver facilement, pour des poulets ordinaires, à 4, 5 et même 6 kilogrammes.

Le cochinchinois est sujet à quelques maladies qui disparaîtront sans doute avec son acclimatation plus complète. Plus que tout autre, il demande à être logé sainement; il craint le froid et l'humidité. Sous l'influence de ces mauvaises conditions, il est sujet à la goutte, aux engelures. La médication Raspail a été alors employée ici avec succès. Pour la diarrhée, on l'en débarrasse facilement en rendant les eaux de boisson un peu ferrugineuses avec de vieux clous ou de la ferraille quelconque, et en donnant de temps en temps du pain trempé de bon vin.

La suite à une autre livraison.

UNE PROMENADE DANS LE DEVONSHIRE.

Suite et fin. — Voy. p. 145.

Le crépuscule qui commençait à tomber m'invitait à choisir un gîte; mes yeux se fatiguaient à deviner au loin quelques rares fumées, et j'étais fort las lorsque je demandai asile dans une chaumière qui paraissait tout au plus tolérable, en me disant qu'une nuit est bientôt passée, que la paille fraîche est toujours propre, et que j'étais assez fatigué pour dormir n'importe où.

La dernière proposition se trouva vraie : le matin suivant ce furent les gais rayons du soleil se jouant sur mon front qui me réveillèrent, et, l'esprit ranimé par un long somme, je revins de mon mécontentement de la veille. J'allais prendre ma part de joyeuses fêtes, jouir d'une bienveillante hospitalité; je m'avançais dans cette riche et belle Angleterre où les lumières abondent, où d'immenses forces d'intelligence sont incessamment employées à créer, à augmenter, à répandre, à distribuer le bien-être et les dons variés d'une civilisation avancée. J'étais dans l'heureux pays qui a inventé le *comfortable*; et parce que les ruses d'un mien compatriote me faisaient faire ma tournée à rebours, que les paysages, le long de ma route, étaient moins riants en avançant qu'au départ, que j'avais rencontré un laid et sale mendiant et un gîte peu agréable, j'étais tenté de mal penser de ce même comté dont j'avais maintes fois entendu célébrer les richesses et la pittoresque beauté. L'un des amis que j'allais joindre, vrai gentilhomme campagnard, avait ses propriétés aux environs de celles du prince Albert, qui possède dans le Devonshire plus de 160 000 acres de terre. Charles W..., c'est le nom de mon ami, ne tarissait pas sur les ressources de ce district, dont le sous-sol, encore plus riche que la surface, offrait à l'exploitation, m'écrivait-il, des carrières de granit, des mines de houille, de riches filons d'étain, des couches épaisses de la plus belle terre à porcelaine; que sais-je? Aux yeux de Charles, le Devonshire était un véritable Eldorado; il avait jusqu'à des paillettes d'or, et mon ami me faisait fête de la tendre et succulente chair de cette superbe race de bœufs à longues cornes, qui paissent dans la vallée de l'Exe et le long des pâturages qu'arrosent le Teign et la Tamar.

En attendant, je déjeunai d'une croûte de pain noir et d'un morceau de fromage rance; quand je voulus remercier mon hôte, il était depuis longtemps « parti à sa journée, » me dit sa fille, paysanne assez épaisse et peu jolie, qui, assise devant la porte, agitait rapidement de petites bobines sous lesquelles se dessinait une grossière dentelle.

— Combien votre père gagne-t-il à ses journées? lui demandai-je, continuant la conversation pendant que je cherchais ma bourse et songeais à ce qu'il serait décent de donner à mes hôtes.

— Sept schellings par semaine, répondit-elle sans quitter des yeux le coussin de serge verte qu'elle appelait son *laice pill*.

Résolu de tout approuver : — C'est un assez bon gage, dis-je, surtout puisque, bonne travailleuse vous-même, vous gagnez de votre côté.

Un imperceptible mouvement d'épaules, plutôt que l'expression d'un visage toujours penché sur le coussin à dentelle, me prouva que, juste ou non, mon observation rencontrait peu de sympathie.

— Combien donc vous rapporte par semaine un travail aussi assidu? insistai-je.

— Le sucre et le beurre, et guère qu'ils en donnent, répliqua-t-elle dans un jargon que j'avais peine à comprendre; si bien que je me fis répéter sa réponse. Elle l'expliqua en ajoutant : — Il faudrait bâcler de la dentelle pour vingt-huit sous, avant d'en gagner vingt-cinq, si je voulais me faire payer en argent.

Cette façon de compter, et cet échange de dentelle contre du beurre, me semblaient si étranges, que, pour me mettre au fait, il fallut de plus amples explications, et je dus me familiariser un peu avec l'idiome de l'ouvrière, qui ne ralentissait pas une minute le mouvement de ses bobines, tout en me répondant.

J'appris donc que le père aussi était payé en nature; il ne palpait jamais ses pauvres sept schellings (8 francs 40 cent.) hebdomadaires; le fermier en retenait tout d'abord un pour le loyer de la misérable hutte où j'avais couché; puis il vendait le blé à son journalier à raison de six schellings le boisseau (lequel n'en valait alors que cinq au marché), et le boisseau suffisait à peine à nourrir, pendant sept jours, la nombreuse famille du laboureur.

Je me sentais retomber dans mon spleen de la veille, et, laissant sur le bahut de quoi accroître un peu, pour la quinzaine suivante, la pitance de ces pauvres gens, je me hâtai de m'éloigner.

Ma résolution étant prise, je ne voulais songer qu'aux amis que j'allais rencontrer. Après m'avoir vainement attendu par le côté de Plympton et de Plymouth, après avoir semé dans divers hôtels assez d'indications pour me permettre de les suivre, quelle joyeuse surprise de me voir arriver au milieu d'eux par le côté opposé! Je pourrais les mettre sur la trace du gibier, car j'avais déjà fait lever plusieurs coqs de bruyères, sans m'être avisé de décapuchonner mon fusil enfermé dans son étui de peau.

Cependant je ne me sentais nul entrain; au fond de mon cœur s'agitaient de graves pensées, et le caractère du paysage n'aidait pas à égayer mes dispositions. C'étaient des landes, des marécages à perte de vue; des brumes malsaines, s'élevant des eaux croupissantes de ces tristes friches, me voilaient les horizons bleuâtres, et flottaient autour de moi en miasmes malsains. Point d'auberges, de rares cabanes vides : affamé, morfondu, je fus trop heureux de rencontrer, parmi les maigres bruyères, quelques maigres moutons, et d'obtenir des deux idiots qui les gardaient un peu d'aigre lait de brebis et un morceau de pain noir que je dévorai.

Je fis ce léger repas, assis derrière des blocs de granit amoncelés, en me rappelant la description du Dartmoor, que j'avais eu peine à comprendre lorsque mon hôte de la baie de Tor me la faisait dans son dur et mauvais dialecte : je m'en rendis compte en présence des lieux. C'étaient bien les noires tourbières, le paysage sans arbres, sans culture et sans habitants; là devaient être les gîtes des oiseaux sauvages, des bêtes fauves, et je marchais, en effet, au-devant de mes chasseurs : eux seuls pouvaient se plaire dans ce désert.

Je pressai donc encore le pas, et, pour abréger, je pris tout au travers des tourbières, coupant ainsi les détours de la voie à charrette qui formait le lacet entre les fondrières, les étangs, et les monticules de granit. Alléché par la vue de quelques *pence*, l'un des petits pâtres trotta pieds nus devant moi pendant plus d'une lieue. Je lui donnais sa récompense, et il m'indiquait de la main la route que j'étais sur le point de rejoindre, lorsque des cris perçants et répétés, partant du même côté, me firent tressaillir. Je courus de tout ce qui me restait de forces, je sautai par-dessus un large fossé bourbeux, et me trouvai en face d'un homme et d'une femme qui paraissaient furieux. J'arrivais à temps pour retenir, sur le bord de la mare que je venais de franchir, une pauvre vieille qu'ils allaient y plonger, et dont la figure était couverte de sang. C'était elle qui poussait ces lamentables cris, justifiés de reste par l'état où je la voyais.

Sans mon arme que je tirai à la hâte de son étui, je n'aurais pas eu, je crois, bon marché des assaillants. L'homme gesticulait, un clou d'une main, un marteau de l'autre, si bien que je me campai devant la pauvre vieille, dans la crainte qu'il ne voulût enfoncer le clou dans sa chair. Il se contenta de le ficher en terre, opération dont il m'était impossible de deviner le but. Du reste, je ne pouvais rien comprendre à un jargon que la colère d'une part, la terreur de l'autre, rendaient tout à fait inintelligible. Un journalier revenant des tourbières n'aida en rien mon intelligence, car il avait l'air d'approuver les agresseurs et de se ranger du côté des plus forts.

J'eus recours au mot qui, même dans le comté où je me trouvais, avait le plus de chance de rappeler à l'ordre; je parlai de la LOI, et demandai à conduire devant le juge de paix ma protégée et ceux qui l'avaient mise en ce piteux état. Une demi-couronne montrée à propos décida l'homme qui nous avait joints à appeler un de ses camarades, occupé à creuser la tourbe à peu de distance, et les manches de leurs outils formèrent une sorte de chaise pour transporter la vieille, que l'ébranlement et la frayeur avaient privée de toute force.

Il nous fallut moins de temps que je ne le craignais pour gagner la maison du magistrat, et, à travers les demandes et les réponses que le greffier traduisait en les enregistrant, je compris ce dont il s'agissait :

L'homme au clou avait une fille toute jeune attaquée d'épilepsie, maladie trop fréquente dans ces marécages malsains; sa femme et lui s'étaient imaginé que la vieille voisine, qui caressait quelquefois l'enfant, lui jetait des sorts · tous deux alors avaient consulté, et s'étaient convaincus que pour défaire le maléfice il fallait du sang et des cheveux de celle qui l'avait ourdi, et enfoncer sous l'empreinte du pied de la sorcière un clou forgé par le père de sa victime. Ceux que je regardais comme de misérables bandits étaient tout uniment de bons parents qui cherchaient à guérir leur progéniture.

Je croyais rêver : étais-je bien en Angleterre et au dix-neuvième siècle, moi qui, tout récemment, louais nos voisins d'être exempts de nos superstitions? Ah! du moins, celles qui donnent un corps à nos espérances et qui adoucissent nos douleurs ne valent-elles pas encore mieux que celles qui exaltent nos craintes? Tandis que je songeais ainsi, et que le juge de paix cherchait à faire entendre raison aux coupables, et à consoler la pauvre vieille en lui allouant des dédommagements et quelque argent pour se faire soigner, un grand bruit se fit entendre, la porte de la salle s'ouvrit brusquement, et je me trouvai au milieu de mes amis : ils venaient faire halte chez le magistrat, père de l'un d'eux, et je fus gaiement et vivement accueilli par la bande joyeuse, tout étonnée de me rencontrer là.

Le souvenir de cette promenade au travers du *Dartmoor*, et de la courte connaissance que j'y fis des *moormen* (hommes du marais), m'est revenu dernièrement en lisant, dans un journal anglais, la nouvelle d'une mesure qui, je n'en doute pas, va changer tout l'aspect du pays. Au centre de ces solitudes désolées se trouve une forteresse où jadis dix mille Français furent enfermés, et où plusieurs d'eux ont trouvé leur tombe. Les immenses bâtiments où ces prisonniers de guerre logeaient, loués, à la paix, à une compagnie qui avait entrepris l'exploitation et la fabrication du naphte, abandonnés bientôt par elle, sont désormais destinés à former une prison disciplinaire, où ceux qui furent les fléaux de la société apprendront à lui devenir utiles. Deux cents condamnés, choisis dans les divers métiers de charpentiers, maçons, menuisiers, etc., sont occupés à préparer des logements pour la réception d'un grand nombre d'autres criminels. Cette armée d'êtres dégradés par le vice sera placée sous le régime militaire : on s'efforcera de régénérer ces hommes par l'instruction, la discipline et surtout le travail. A eux de creuser le sol, d'enlever, d'empiler les tourbes, de rendre à l'agriculture les fertiles terrains que ce charbon recouvre; à eux de drainer, diviser, enclore, défricher le marais, de tailler le granit, de découvrir les richesses minérales et de les exploiter. Ces malheureux mériteront ainsi d'être réintégrés dans la société, lorsque pour elle ils auront plus fait qu'ils n'avaient fait contre elle. Ils auront aussi subi une véritable expiation; ils seront rachetés par leurs œuvres.

En lisant cette nouvelle destination de Prince-Town, je me suis réjoui de l'exemple donné. Bientôt le souvenir de ces déserts, tels que je les ai jadis parcourus, semblera mensonger; l'on verra sur ces jachères marécageuses ondoyer les blés, mûrir les récoltes, les habitations s'élever, les villages s'étendre, les populations s'éclairer et s'accroître; l'ouvrier n'y sera plus payé en nature d'un salaire insuffisant, les pauvres vieilles femmes pourront y caresser les petits enfants sans être noyées comme sorcières. Mais,

j'ai regret à le dire, on n'y pourra plus faire d'aussi belles chasses que celle que nous fîmes, mes amis et moi, en 1832!

LE JARDIN BILLIARD.

Il n'existe dans tout le département de la Seine aucun vallon plus favorisé de la nature que celui de Fontenay-aux-Roses, qui, de nos jours, bien que la culture du rosier n'y soit point abandonnée, pourrait changer de surnom et se nommer à plus juste titre Fontenay-aux-Fraises. C'est là, en effet, que se récoltent les plus belles et les meilleures fraises livrées à la consommation parisienne : on peut s'y promener pendant des heures entre des champs de fraisiers égaux en étendue aux prairies et aux champs de céréales qui couvrent ailleurs les campagnes.

Grâce à son sol à la fois riche, léger et profond, le territoire de Fontenay-aux-Roses est devenu, surtout depuis le commencement de ce siècle, un centre de production horticole qui prend plus d'extension d'année en année, à mesure que l'*envahissement* des bâtisses refoule les grands établissements d'horticulture loin des abords immédiats de la capitale.

Vers la fin du dernier siècle vivait, au village de Ville-Génis, à quelques kilomètres de Fontenay-aux-Roses, un jardinier fort intelligent, doué pour toute richesse d'un fonds inépuisable de bonne humeur. Le produit de son travail ne suffisant qu'à grand'peine à faire vivre son ménage, il trouvait un très-utile supplément de ressources dans son talent de ménétrier.

Vers 1812, la bêche et la serpette du jardinier d'une part, l'archet du ménétrier de l'autre, avaient si bien fonctionné, qu'il en était résulté un petit pécule : Billiard (c'était le nom de cet homme laborieux), aidé d'un peu de crédit, parvint à s'établir jardinier. L'horticulture de 1812 ne ressemblait guère à celle de 1854; toutefois de grands et beaux jardins, spécialement dans le genre paysager, existaient ou se formaient en assez grand nombre tout autour de Fontenay-aux-Roses. Dès 1818, Billiard avait fait d'assez bonnes affaires pour pouvoir louer un vaste terrain avec une jolie habitation qui bientôt acquit, comme pépinière d'arbres et arbustes d'ornement, une réputation méritée.

On doit à Billiard la propagation de plusieurs végétaux à feuilles persistantes alors très-peu répandus. La plupart des cèdres du Liban, des lauriers de Portugal et des *Aucuba* du Japon, plantés à cette époque dans le rayon de Paris, sortaient de la pépinière Billiard.

Dans sa longue carrière de jardinier, Billiard apporta plu-



Le Jardin Billiard, à Fontenay-aux-Roses. — Dessin de Champin.

sieurs modifications importantes dans la greffe en couronne des *Spartium* à fleur jaune et à fleur blanche, sur sujets de cytise. On lui doit des instruments perfectionnés pour la greffe et un réchaud portatif très-commode pour fondre la cire à greffer. Il avait fait un grand nombre d'expériences curieuses sur les greffes hétéroclites entre sujets d'espèces plus ou moins éloignées les unes des autres.

La plus intéressante de ses inventions est une étagère mobile à plusieurs dressoirs, de la forme d'un grand cône fendu dans le sens de sa longueur. Ce cône, destiné aux serres à un seul versant, tourne sur un solide pivot; les plantes en pots, disposées sur les dressoirs semi-circulaires de l'étagère, peuvent en quelques secondes faire face, soit aux vitrages, soit au mur du fond, selon qu'elles ont besoin d'ombre ou de soleil. L'étagère conique de Billiard est d'un usage très-commun; bien peu d'entre ceux qui s'en servent aujourd'hui en connaissent l'inventeur.

Retiré des affaires avec une honnête aisance, en 1836, Billiard a vécu jusqu'à un âge avancé, conservant dans sa vieillesse toute son activité et la vivacité de sa remarquable intelligence.

BARATIER.



Portrait de Jean-Philippe Baratier, *le petit Prodige*, né le 19 janvier 1721, à Schwabach, près Nuremberg, dans le margraviat d'Anspach. — Dessin de Chevignard.

A l'âge de trois ans, Jean Baratier savait écrire. A quatre ans, il parlait le latin avec son père, le français avec sa mère, et l'allemand avec la servante. A sept ans, il savait de plus le grec et l'hébreu. A neuf ans, il composa un Dictionnaire hébreu et un Dictionnaire grec des mots les plus difficiles de l'Ancien et du Nouveau Testament (chacun de 300 à 400 pages in-4°), avec des réflexions critiques qui annonçaient déjà une remarquable maturité d'esprit; il acheva aussi de transcrire en hébreu la *Biblia parva* d'Opitius et en composa une traduction latine. En même temps il fit paraître dans la *Bibliothèque germanique* plusieurs dissertations savantes qui attirèrent sur lui l'attention de tous les érudits allemands. En 1732 (il avait alors onze ans), il composa une traduction française (1) d'un manuscrit hébreu du douzième siècle, l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*, avec des notes et des dissertations qui remplissent un volume et étonnent encore aujourd'hui les commentateurs par l'abondance de lectures et la force de logique qu'elles supposent dans leur jeune auteur. Il composa ensuite en latin un ouvrage théologique, et engagea une polémique assez vive avec les journalistes de Trévoux sur un point de critique. Tout à coup il s'éprit d'une grande passion pour les mathématiques; il se construisit lui-même en carton les instruments nécessaires à ces nouvelles études, et, en quelques jours, il trouva, par les seuls efforts de son intelligence, les méthodes de calcul que, faute de livres, il ne pouvait apprendre des savants qui l'avaient précédé. Il envoya des mémoires sur l'astronomie aux académies royales de Prusse et d'Angleterre. L'Académie de Prusse l'admit au nombre de ses membres. Il ne négligeait point cependant ses études sur les antiquités ecclésiastiques : dès 1735 il entreprit plusieurs dissertations, dont l'une, relative à la chronologie ancienne des papes, ne parut qu'en 1740 (1). Il publia aussi une *Histoire abrégée de la dispute entre Clément XI et le roi des Deux-Siciles*, à la suite d'une traduction de la *Défense de la monarchie sicilienne* par Ludwic. Il adressa, en 1738, à l'Académie des sciences de Paris, un projet de découverte des longitudes fondé sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, proposant dans ce but une boussole qu'il avait inventée; à ce mémoire il ajouta trois propositions : la première sur les réfractions, la seconde sur l'obliquité de l'écliptique, la troisième sur la meilleure forme des tables astronomiques.

La facilité de cette intelligence merveilleuse était telle qu'il mêlait sans peine à ces investigations si ardues, des études approfondies sur les langues et les littératures de tous les temps et de tous les pays; sur les inscriptions, les médailles, les antiquités égyptiennes, chinoises, indiennes, grecques et romaines. Il commençait à s'occuper de l'expli-

(1) Et non latine, comme le dit la *Biographie universelle*. Nous avons reproduit cette traduction, publiée en 1734 à Amsterdam, et devenue fort rare, dans notre volume des *Voyageurs du moyen âge*.

(1) *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum*. Utrecht, 1740, in-4°.

cation des hiéroglyphes, lorsqu'il mourut, à l'âge de dix-neuf ans, le 5 septembre 1740.

Son caractère n'avait jamais été ni trop sérieux ni mélancolique, comme pourraient le faire supposer des travaux si nombreux et si difficiles; il avait toujours conservé, au contraire, la gaieté et l'enjouement de l'enfance et de la jeunesse. Il semblait travailler en se jouant. Jamais il n'avait eu d'autre professeur que son père, pasteur protestant, dont tous les efforts tendaient, non point à exciter son ardeur de l'étude, mais à la contenir et même à la réprimer. Baratier père était nécessairement un homme instruit; toutefois ses connaissances étaient beaucoup moins étendues que celles de son fils : il avait mis en usage, pour cultiver cette rare intelligence, une méthode qu'il explique lui-même avec détails dans la préface de la traduction des *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle*. Il lui avait appris les langues anciennes et modernes à l'aide seulement de la lecture des Bibles écrites dans les divers idiomes et sans aucun secours des grammaires. Il n'avait mis de même entre ses mains les auteurs classiques grecs ou latins que lorsque, déjà en état de les bien comprendre, il n'eut à y puiser que du plaisir. On trouve, du reste, dès 1728, le plan et la méthode de l'éducation de Jean Baratier décrits dans un traité allemand imprimé à Stettin et à Leipsick en un volume in-4° (1). La mort prématurée de ce jeune prodige semble malheureusement une objection terrible, sinon contre l'excellence de la méthode, du moins contre ces ambitions extrêmes d'un savoir trop précoce et trop étendu : on s'est efforcé, il est vrai, de démontrer que la maladie à laquelle Jean Baratier succomba ne pouvait en aucune manière être attribuée à l'excès du travail; mais les preuves en pareille matière sont difficiles à peser, et le doute reste permis. Il faut s'étonner d'une telle vie, l'admirer peut-être, mais non l'envier.

(1) *Merckwürdige Nachricht von einem sehr frühzeitig gelehrten Kindt.*

SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION.

Il y a déjà longtemps que notre nation s'occupe, soit d'améliorer des espèces domestiques, soit d'importer des variétés étrangères destinées à se croiser avec les nôtres; mais jusqu'ici, comme nous avons eu occasion de le faire observer plusieurs fois dans le courant de ce recueil (Domestication, Lamas, etc.), personne ne s'était appliqué d'une manière suivie, ni en France, ni ailleurs, à augmenter le nombre des espèces animales que nos pères ont réussi à rendre domestiques. Aussi, sauf un bien petit nombre d'exceptions, vivons-nous toujours sur le fond que nous a légué le passé. Rien n'en donne une marque plus vive que de voir la découverte des deux Amériques, de la Nouvelle-Hollande et de ces parties lointaines de l'Asie avec lesquelles l'Europe n'est véritablement en communication que depuis quelques siècles, n'aboutir à cet égard qu'à nous enrichir de deux races de basse-cour, le dindon et le canard musqué.

Une telle indifférence envers une richesse si essentielle doit assurément étonner. Les naturalistes évaluent le nombre total des espèces animales qui partagent avec nous l'habitation du globe à *cent quarante mille*, au minimum. Voilà une prodigalité que l'on ne saurait s'empêcher d'admirer, et l'homme, maître de tous ces êtres par son intelligence, trouve assurément belle carrière à son empire en choisissant dans cette énorme foule, pour les conquérir et se les soumettre, tous les serviteurs qui, soit à un titre, soit à un autre, peuvent lui convenir. Or, sur ces cent quarante mille espèces, il n'en a encore réduit en domesticité que quarante-trois; et de ces quarante-trois espèces, dix manquent encore à la France.

Ces cent quarante mille espèces se distribuent en vingt-quatre classes; de ces vingt-quatre classes, quatre seulement sont représentées dans la série de nos animaux domestiques. Il y a des familles qui semblent particulièrement prédisposées, par la multitude, la diversité, la fécondité, la précocité, l'excellence alimentaire des espèces qu'elles renferment, à attirer les soins et l'attention de l'homme, et telles sont, notamment, celles des gallinacés et des rongeurs : or à peine pouvons-nous compter dans nos basses-cours d'autres gallinacés que le coq et le dindon, et d'autres rongeurs que le lapin et le cochon d'Inde.

De nos trente-trois espèces domestiques, vingt-neuf nous viennent de l'Asie, et particulièrement de l'Asie centrale, de l'Europe et de l'Afrique septentrionale; il n'en reste donc que quatre pour toutes les autres régions du globe, c'est-à-dire pour un tiers de l'ancien monde, pour le nouveau monde tout entier, pour le continent de l'Australie, et même de ces quatre espèces, ce dernier continent n'en a pas seulement donné une. Et pourtant, comme l'a très-justement remarqué M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, plus différente encore des deux autres continents par la spécialité caractéristique de ses productions que ceux-ci ne le sont entre eux, l'Australie est la patrie du kangourou, du phascolome, des phalangers, d'une foule d'oiseaux partout ailleurs inconnus, et son climat ne diffère guère de celui de l'Europe que par l'ordre inverse des saisons.

Il existe à cet égard une dissemblance bien extraordinaire entre le règne animal et le règne végétal. Tandis qu'on pourrait croire que nous avons parti pris de négliger le premier, nous ne cessons au contraire de nous attacher à augmenter, dans le second, les limites de notre domaine. C'est un point de vue que l'un de nos agronomes les plus distingués, M. Richard (du Cantal), a mis en relief d'une manière très-saisissante dans un rapport à la Société d'acclimatation. « Jetons les yeux, dit cet agronome, sur notre production végétale, nous verrons qu'elle est infiniment mieux comprise que notre production animale; et si nous en cherchons la cause principale, nous la trouvons dans l'application qui a été faite de la science pratique de la nature à l'art d'élever et de cultiver les plantes, notamment les plantes potagères, les fruits, les fleurs et tous les végétaux d'ornement... Grâce à la science des végétaux, la France a obtenu aujourd'hui par des combinaisons culturales bien raisonnées, savamment dirigées, les plus beaux légumes, les plus beaux fruits que puisse avoir notre consommation ordinaire et de luxe. La production de nos vins exquis, de nos alcools, de notre sucre indigène, celle de nos plantes textiles et oléagineuses, nos céréales, nos racines tuberculeuses et fourragères, nous offrent en général des exemples de bonne condition d'exploitation. Je ne mentionne pas ici une quantité innombrable de végétaux importés et naturalisés chez nous, depuis un siècle surtout, et qui augmentent dans des proportions immenses les ressources de nos subsistances, d'une part, tandis que, de l'autre, ils embellissent nos parcs, nos parterres, nos promenades publiques. Nous devons toutes ces richesses à la science de la botanique appliquée, aux découvertes et aux importations des naturalistes voyageurs et des navigateurs de tous pays. D'où vient donc que notre production animale est comparativement si arriérée, tant sous le rapport de son perfectionnement, à très-peu d'exceptions près, que sous celui de sa multiplication? Il est facile de répondre à cette question : cela tient à ce que la France n'a pas suivi, pour la multiplication et le perfectionnement de ses animaux, la même voie que pour le perfectionnement et la multiplication de ses végétaux. Notre production végétale a été éclairée par

l'histoire naturelle appliquée, la production animale a été privée de son concours : voilà la cause du mal que nous déplorons. »

La cause du mal une fois signalée, le remède ne pouvait se faire longtemps attendre. Le plus héroïque était assurément la coalition des efforts de tous les hommes compétents en faveur d'une œuvre aussi éminemment utile que l'accroissement de notre richesse animale. Depuis plusieurs années, surtout depuis un rapport fait en 1849 au ministre de l'agriculture et du commerce par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, les esprits étaient sérieusement préoccupés à ce sujet, lorsque la pensée s'est enfin décidément posée en donnant naissance à la Société zoologique d'acclimatation. Née d'hier, puisque sa première séance est du commencement de cette année, la Société compte dès à présent près de cinq cents membres répartis dans toutes les parties du territoire et à l'étranger, appartenant les uns à la science, les autres, et ces derniers en forte majorité, à la grande propriété et à l'agriculture pratique. Moyennant une contribution légère de chacun de ses membres, la Société se trouve en mesure de diriger des explorations, d'éclairer les recherches et les études, en même temps de faire venir à ses frais des espèces utiles pour lesquelles des offres d'hospitalité lui sont déjà adressées de toutes parts. La présidence a été déférée à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui en était digne à tous égards, tant par ses lumières et sa haute position au Muséum d'histoire naturelle, que par l'initiative qu'il a prise depuis longtemps sur la spécialité de la domestication des animaux. Nous ne saurions mieux achever de donner idée de la nouvelle Société qu'en empruntant à son président quelques-unes des paroles par lesquelles il en a inauguré les séances. « Nous voulons fonder, a-t-il dit, une association jusqu'à ce jour sans exemple, d'agriculteurs, de naturalistes, de propriétaires, d'hommes éclairés, non-seulement en France, mais dans tous les pays civilisés, pour poursuivre tous ensemble une œuvre qui, en effet, exige le concours de tous, comme elle doit tourner à l'avantage de tous. Il ne s'agit de rien moins que de peupler nos champs, nos forêts, nos rivières, d'hôtes nouveaux; d'augmenter le nombre de nos animaux domestiques, cette richesse première du cultivateur; d'accroître et de varier les ressources alimentaires, si insuffisantes, dont nous disposons aujourd'hui; de créer d'autres produits économiques ou industriels, et par là même de doter notre agriculture si longtemps languissante, notre industrie, notre commerce et la société tout entière, de biens jusqu'à présent inconnus ou négligés, non moins précieux un jour que ceux dont les générations antérieures nous ont légué le bienfait. Telle est l'œuvre que vous n'avez pas craint d'entreprendre; et, je n'hésiterai pas à le dire, s'il en est peu de plus difficiles, il n'en saurait être du moins de plus grande et de plus digne de l'époque où nous vivons, et qui est, par excellence, celle des grandes applications des sciences au bien-être des peuples. »

MESURES ITINÉRAIRES DES ARABES (1).

L'unité dans les mesures de longueur des Arabes est le poil de la queue d'un cheval; six poils de cheval, placés l'un contre l'autre, équivalent pour l'épaisseur à un grain d'orge de grandeur moyenne, et six grains d'orge forment l'épaisseur d'un doigt. Le doigt se trouve le même dans les mesures des anciens et dans les mesures des Arabes, mesures auxquelles Aboulféda donne l'épithète de *modernes*. Héron disait, chez les anciens, que le doigt est le principe de toutes les mesures, à cause de son identité chez tous les membres de la grande famille humaine.

Quatre doigts joints ensemble, à savoir, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire et le petit doigt, formèrent le poignet : c'était le *palme* des Romains, ou la largeur de la main. Le poignet répondait au *dôron* des Grecs, terme qui signifiait à la fois un don et la main; car, ainsi que le fait observer Pline le Naturaliste, c'est la main qui donne. Il est remarquable que le même mot, chez les Arabes, désigne à la fois la main et un don, et cela dans une pensée absolument semblable.

Les Arabes donnent le nom de *fetr* à la mesure prise sur la main étendue depuis le pouce jusqu'au bout du médius. Le fetr correspond à l'*orthodôron* des Grecs; il équivaut à onze doigts.

L'empan ou spithame des anciens porte, chez les Arabes, le nom de *shebr;* il équivaut à douze doigts. C'est l'intervalle pris, sur la main étendue, depuis le pouce jusqu'à l'extrémité du petit doigt.

La coudée était prise du coude à l'extrémité du doigt du milieu étendu.

On compte chez les Arabes trois espèces de coudées :

La première est celle qui porte le nom de la *main juste*, et qui contient six poignets, ou, en d'autres termes, vingt-quatre doigts. En ce sens, le spithame formait la moitié d'une coudée.

La deuxième coudée, appelée à la fois *malékyte* ou royale, et *haschémyte*, renfermait une coudée de la main juste, plus un tiers, ce qui faisait en tout huit poignets, c'est-à-dire trente-deux doigts. On faisait remonter son origine à la domination persane; en même temps, elle reçut le nom de *haschémyte*, parce que les califes de Bagdad, qui se glorifiaient de descendre de Haschem, aïeul de Mahomet, en avaient adopté l'usage.

La troisième coudée occupait un rang intermédiaire; elle se composait de six poignets, plus trois doigts, ce qui faisait en tout vingt-sept doigts. On l'appela *coudée noire*, parce qu'elle fut prise sur le bras d'un eunuque noir attaché à la personne du calife Almamoun, dont le coude avait été reconnu le plus long de tous ceux qu'on avait mesurés. Elle était employée à Bagdad pour mesurer les étoffes et les champs de terre. Cent de ces coudées carrées formaient un arpent.

La brasse, appelée chez les Grecs *orguia*, portait, chez les Arabes, les noms de *ba* et de *câmé*.

Le mot arabe qui répond à la canne ou perche signifie en même temps roseau. Quelle meilleure preuve de la justesse de cette dénomination que le choix fait par tous les peuples d'un terme analogue pour désigner cette espèce de mesure. C'était, en effet, avec un roseau qu'on mesurait les terres. Le roseau représentait six coudées haschémytes, huit coudées de la main juste, sept coudées et un neuvième de la coudée noire.

L'*asla* des Arabes et des Persans était une corde de soixante coudées haschémytes; elle remontait à la domination persane. Comme elle avait l'inconvénient de s'allonger quand elle était sèche, et de se raccourcir quand elle était mouillée, on la remplaça plus tard par une chaîne de métal.

Le *ghalva* répond au stade des anciens; c'est, à proprement parler, l'espace que parcourt une flèche fortement lancée. On lui attribue une longueur de trois cent soixante coudées haschémytes.

Les Arabes, pour mesurer des distances plus fortes, se servaient du mille et de la parasange. Le mille était une institution romaine, et son nom indique son étendue. Quant à la parasange, son usage en Orient remonte à la plus haute antiquité. Le mille et la parasange restèrent les

(1) Extrait de l'*Introduction à la géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, de l'Institut.

mêmes chez les anciens et chez les Arabes; il n'y eut de variation que dans le nombre des coudées, lesquelles changeaient suivant le nombre des doigts qui entraient dans leur composition.

Le mille, chez les anciens, c'est-à-dire chez les Grecs et les Romains, était de trois mille coudées, à raison de trente-deux doigts la coudée; chez les Arabes, qui se donnent à eux-mêmes l'épithète de modernes, il fut de quatre mille coudées, à raison de vingt-quatre doigts chacune. C'est en ce sens qu'il est dit ci-dessus que le mille se composait de mille brasses, et chaque brasse de quatre coudées. La parasange était de trois milles, d'après la manière de compter des anciens. On voit que les différences ne sont qu'apparentes.

Aboulféda, pour marquer les distances peu considérables, se sert quelquefois de l'expression *au roc de cheval*. C'est, à proprement parler, l'espace qu'un cheval peut franchir d'un seul trait. Aboulféda compte une course de cheval de Lidda à Remla, et cette distance est estimée, par les voyageurs, à une lieue environ. Ailleurs, Aboulféda dit que la distance était de trois parasanges, ce qui fait une grande différence.

On voit que les Arabes, quand ils envahirent la Syrie et l'Égypte, y trouvèrent un système régulier de poste. Les Romains désignaient les relais du nom de *veredus;* les Arabes, dès le temps du calife Moavia, c'est-à-dire vers le milieu du septième siècle de notre ère, relevèrent cette institution et l'appelèrent *baryd,* d'un nom qui était une altération de la dénomination romaine. Le baryd était de quatre parasanges. Pour les caravanes qui voyagent à cheval ou sur des chameaux, il s'établit naturellement, de distance en distance, des lieux de station. Cet usage remontait à la plus haute antiquité. Chez les Arabes, les lieux de station reçurent le nom de *mashala,* ou lieu de départ, et de *manzal,* ou lieu de descente. On appela, de plus, la distance qui les séparait du nom de marche. Cette distance est ordinairement de huit parasanges; elle suppose une marche d'environ sept ou huit heures; mais elle est susceptible de s'étendre ou de se raccourcir, suivant les accidents de la route et le plus ou moins de secours qu'offraient les localités. Nos relais n'ont pas non plus une distance uniforme.

Les géographes arabes désignent par le nom de *madjra,* ou course, l'espace qu'un navire parcourt ordinairement en un jour et une nuit, c'est-à-dire pendant vingt-quatre heures. Édrisi et Aboulféda estiment le madjra à cent milles haschémytes; mais, à l'exemple de la marche, cette distance était susceptible de diminuer ou de s'accroître, nonlement à cause des accidents de la mer, mais encore par la nécessité où les navigateurs étaient, en général, de ne pas perdre les côtes de vue.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Voy. p. 43, 131.

RÈGNE DE CHARLES IX.

Supplément au costume civil. — Pour donner une idée plus frappante de cette variété de détails que le Vénitien



Gentilshommes de l'an 1572. — D'après le recueil de Gaignières, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale

Lippomani regardait comme impossible à décrire dans la toilette française, nous donnons à nos lecteurs une reproduction fidèle de plusieurs dessins de la collection Gaignières, exécutés du temps même de Charles IX, et datés

de l'an 1572. Ils font voir les diverses formes de capes usitées cette année-là : d'abord la cape à col renversé avec doublure satin; puis la cape à col droit doublée de taffetas; puis la cape fourrée garnie de manches bouffantes et coupées aux épaules; enfin la cape à capuchon, ou *cape de Béarn*, empruntée aux montagnards des Pyrénées. Ces quatre façons distinguaient le manteau de grande et de petite tenue, soit pour l'été, soit pour l'hiver. Qu'on remarque aussi les doubles chausses attribuées à la première figure de gauche, et les hauts-de-chausses étroits et sans découpure portés par celle qui vient après. Ce sont des innovations qui annoncent une révolution. Nous verrons cette révolution s'opérer sous Henri III.

L'IF DE LA MOTTE-FEUILLY

(Indre).

Sur les limites de l'ancienne province du Berry et de la Manche, non loin de la route de la Châtre à Châteaumeillant,



L'If de la Motte-Feuilly. — Dessin de Freeman.

à moitié chemin de ces deux villes, s'élève dans la plaine le château féodal de la Motte-Feuilly (jadis la Motte-Sully), successivement propriété des premières familles de la noblesse berruyère, et aujourd'hui des comtes de Maussalse. Dans un des clos du château existe un if gigantesque : le tronc de cet arbre a huit mètres de tour; l'ombre donnée par ses branches s'étend sur une étendue de vingt-deux mètres. Ce phénomène du règne végétal, indépendamment de son degré de rareté, a encore le mérite de nous rappeler un personnage historique. Charlotte d'Albret, épouse de César Borgia, duc de Valentinois, habita et termina sa vie au château de la Motte-Feuilly, où on lui éleva un superbe monument qui subsiste, mais mutilé. Victime d'une indigne politique, elle fut, jeune encore, livrée à César Borgia, fils d'Alexandre XI. C'était, nous dit Brantôme, une des plus belles femmes de son temps. A peine mariée, son époux, qui venait de recevoir l'investiture du duché de Valentinois, partit avec Louis XII pour l'Italie, où il exerça, en Romagne, des déprédations qui ne contribuèrent pas peu à rendre odieux le nom déjà si exécré des Borgia. En proie à la plus amère douleur, la princesse Charlotte d'Albret acquit du sire de Culan le château de la Motte-Feuilly où elle vint, avec sa fille, chercher dans la solitude le repos que n'avait pu lui donner la cour dépravée du roi de France. Là elle reçut

souvent la visite d'une autre illustration malheureuse. Jeanne de France, divorcée d'avec Louis XII, vint s'exiler à Bourges, et fit plusieurs fois le voyage de la Motte-Feuilly pour venir confondre ses peines avec celles de sa cousine, qui mourut en mars 1514. L'if, après avoir vu passer les légions romaines qui allaient de *Mons Vicus* (Montlevic) à *Castellum Mediolanum* (Châteaumeillant), fut donc témoin, peut-être même arrosé des larmes de deux filles de la maison de France victimes d'un odieux calcul. Aujourd'hui, la moitié de cet arbre, cédant au poids énorme de ses branches, s'est séparée du tronc et étend ses grands bras dénudés; mais chaque année voit encore reparaître le sombre feuillage de la moitié de ce monument de la nature religieusement conservé et protégé.

LE ROSSIGNOL ET LE VER LUISANT (1).

Un rossignol qui tout le long du jour avait égayé le village de ses chants, ne les suspendant ni à la venue du soir, ni au tomber de la nuit, commença à ressentir, aussi vivement que possible, les aiguillons de la faim. Regardant alors alentour, il aperçut loin de lui, à terre, quelque chose qui brillait dans l'obscurité. A ses étincelles il reconnut un ver luisant, et, descendant du sommet de l'aubépine où il était perché, il songea à faire sa proie de l'insecte; mais celui-ci, prévoyant son destin, lui tint cet éloquent discours :

— Si vous admiriez ma lumière autant que j'admire votre talent de chanteur, vous auriez autant horreur de me faire du mal que j'ai horreur de nuire à vos chants. Car, sachez-le bien, c'est la même puissance divine qui vous apprit à chanter et qui m'apprit à reluire, afin que tous les deux, vous avec votre musique, moi avec ma lumière, nous pussions embellir et récréer la nuit.

Le chanteur répondit à cette courte harangue par un ramage approbatif. Il abandonna le ver luisant, et, comme le rapporte mon histoire, il trouva ailleurs son souper.

O sectaires toujours en querelles, puisse ce récit vous apprendre à discerner vos véritables intérêts! Il vous enseigne que le frère ne doit point faire la guerre au frère, et qu'au lieu de se déchirer et dévorer l'un l'autre, leur rôle est de chanter et de briller par un doux accord tout le temps que dure ici-bas la nuit misérable et passagère de l'existence, sachant respecter en la condition de chacun les dons précieux de la nature et de la grâce.

Les chrétiens les plus dignes de ce nom sont ceux dont les pensées et les actes tendent sans cesse à la paix; la paix, devoir et récompense de celui qui se traîne sur le sol et de celui qui s'élève dans les airs.

WILLIAM COWPER.

Un archevêque de Mayence disait : « Le cœur humain est comme la meule d'un moulin. Si l'on y met du blé, elle l'écrase et en fait de la farine; si l'on n'en met point, elle tourne toujours, mais s'use elle-même. »

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 268.

II. DE L'AZOTE.

L'air qui entoure la terre sous la forme d'une mer gazeuse sans rivages, d'environ 60 kilomètres d'épaisseur, est composé, comme nous l'avons dit, de deux gaz, l'oxygène et l'azote. On sait que le premier de ces gaz entretient la combustion, et que, quand il est pur, celle-ci y prend une activité très-grande. C'est aussi ce gaz qui sert à la respiration des animaux. Les propriétés du gaz oxygène sont très-énergiques, tandis que celles de l'azote sont, au contraire, très-peu prononcées. On peut même dire que l'azote n'a que des propriétés négatives. Il semble, dans l'atmosphère, ne servir qu'à tempérer la trop grande action de l'autre composant. En effet, si l'atmosphère était tout entière d'oxygène, les animaux y respireraient avec une vivacité qui détruirait promptement les poumons et le système respiratoire, et la moindre étincelle tombant sur une forêt la détruirait en peu d'instants. Comme l'azote fait en volume à peu près les quatre cinquièmes de la masse totale de l'air, la combustion et la respiration se trouvent convenablement mitigées. Ce gaz est un peu plus léger que l'air, et, par suite, l'oxygène est un peu plus lourd. Il s'ensuit que, pour les expériences curieuses où l'on veut employer un gaz très-léger ou très-lourd, on fait usage de l'hydrogène comme gaz léger, ou de l'acide carbonique comme gaz pesant. Pour obtenir l'azote, on fait brûler sous une cloche qui contient de l'air, soit une bougie jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, soit un morceau de phosphore, soit enfin de l'hydrogène en proportion telle qu'il absorbe tout l'oxygène de l'air. Alors il ne reste plus que l'azote. Ce gaz, bien lavé, est alors de l'azote

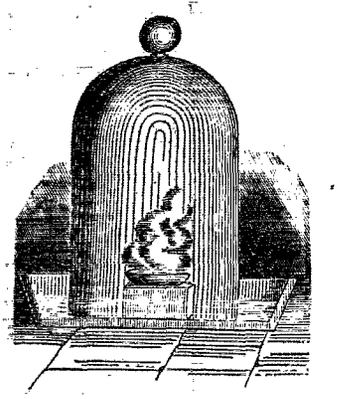


FIG. 3. Cloche renversée sur de l'eau avec une capsule contenant du phosphore allumé. — Quand le phosphore cesse de brûler, il n'y a plus que de l'azote sous la cloche.

pur. On en obtient encore en soufflant, sous une cloche renversée et pleine d'eau, l'air que l'on a gardé dans les poumons, en retenant sa respiration aussi longtemps que possible avec la poitrine bien pleine, à la suite d'une forte aspiration. Le procédé moderne pour préparer l'azote est le suivant : prenez de l'azotite d'ammoniaque et introduisez ce sel dans une petite cornue de verre A que vous chaufferez à la lampe à alcool. Ce sel est composé d'azote et d'oxygène d'une part, et de l'autre d'hydrogène et d'azote. La chaleur opère une réaction qui unit l'oxygène à l'hydrogène, et laisse par suite libres les deux proportions d'azote du composé. La combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène donne de la vapeur d'eau qui se précipite, et l'azote dégagé se rend sous la cloche B par un tube recourbé

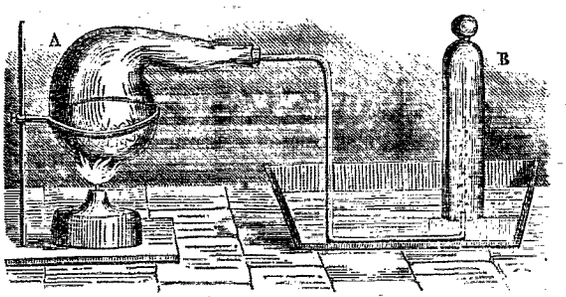


FIG. 4.

(1) Traduction inédite par A. Barbier.

sous l'eau. Ce gaz est transparent et incolore, comme l'air et l'oxygène. Une vessie qui en est pleine pèse un peu moins que quand elle est pleine d'air ou d'oxygène. Une bougie plongée dans une éprouvette pleine d'azote s'y éteint subitement. Ce n'est qu'avec grand'peine que l'on amène ce gaz à des combinaisons chimiques. Il entre, avec l'oxygène, l'hydrogène et le carbone, dans la composition chimique des animaux, et les parties nutritives des plantes sont principalement les parties azotées, du reste en fort petite proportion, que contiennent les végétaux. La chair des animaux contient beaucoup d'azote et, par suite, est très-nutritive. C'est ce qui forme principalement l'opposé du régime maigre, quoique, par une particularité remarquable, la graisse pure des animaux soit tout à fait exempte d'azote, et soit en réalité une alimentation maigre bien plus que le pain, le lait, les œufs, le beurre et plusieurs aliments qui ne sont pas réputés aliments gras. La chair des poissons et de plusieurs crustacés est fortement azotée. Les engrais contiennent aussi beaucoup d'azote, et le fournissent aux plantes dans l'acte de la végétation.

Un composé remarquable d'azote et d'oxygène est l'acide azotique, ou eau-forte, qui attaque et dissout tous les métaux autres que l'or et le platine. Cet acide, avec la potasse caustique, forme le salpêtre.

De petits animaux, tels qu'une souris, un oiseau, plongés dans ce gaz, y sont asphyxiés de suite : c'est encore ce qui arrive, au bout d'un certain temps, quand on les met sous une cloche pleine d'air; car, après avoir respiré tout l'oxygène de l'air, ces animaux se trouvent dans un milieu privé d'air respirable, et, par suite, y sont asphyxiés.

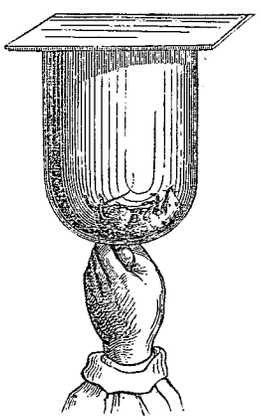


Fig. 5. Cloche pleine d'azote avec un carton pour couvercle. — Souris morte, au fond, par asphyxie.

Les diverses analyses de l'air pris dans le monde entier, dans les plaines comme sur les montagnes ou dans les voyages aérostatiques, ont constaté que la composition de l'atmosphère est sensiblement la même partout : seulement, l'air est très-sec à de grandes hauteurs, et dans les parties les plus voisines de la terre l'air contient une très-petite quantité de gaz acide carbonique dont nous étudierons plus tard les propriétés.

En distillant de l'acide azotique sur du sucre, on obtient encore du gaz azote, parce que le carbone du sucre s'empare de l'oxygène de l'acide azotique, et rend libre l'azote de celui-ci.

En général, dans les substances alimentaires, l'azote est regardé comme un précieux ingrédient, et semble constituer en grande partie la valeur nutritive de ces substances.

III. DE L'HYDROGÈNE.

Autant l'azote manquait de propriétés caractéristiques bien saillantes, autant l'hydrogène en présente d'exceptionnelles. Il est de treize à quatorze fois plus léger que l'air. Il brûle vivement dans l'air et dans l'oxygène. Il se combine facilement à plusieurs autres principes pour former des composés remarquables. Le premier de tous est l'eau, qui est formée d'oxygène et d'hydrogène.

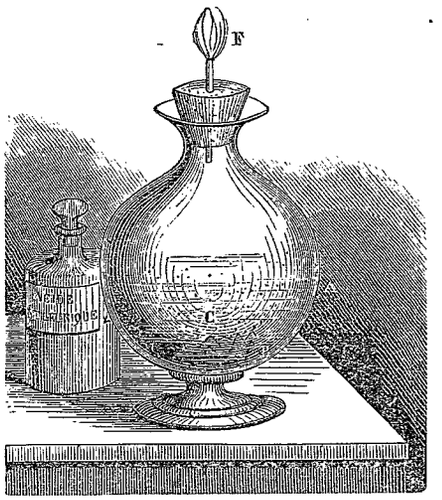


Fig. 6. — A, eau acidulée par l'acide sulfurique. — B, morceaux de zinc auxquels on peut substituer de la limaille de fer ou des clous ordinaires. — C, bulles de gaz. — F, gaz allumé à sa sortie.

Pour obtenir ce gaz, on met dans un flacon de l'eau, de l'acide sulfurique et du fer ou du zinc. Il se forme un composé d'acide sulfurique, de zinc et d'oxygène pris à l'eau; en sorte que l'hydrogène de celle-ci est mis en liberté et se dégage en grande abondance. En adaptant un petit tube à l'orifice du flacon par le moyen d'un bouchon percé, on peut allumer le gaz sortant, et l'on obtient le petit appareil connu autrefois sous le nom de *lampe philosophique*. Quand l'hydrogène est pur, la flamme de cette lampe est peu brillante, mais si le gaz est chargé de particules de charbon, comme le gaz obtenu par la distillation du charbon de terre, la flamme produit une vive clarté, et c'est alors le gaz hydrogène carboné, dont on fait tant d'usage pour l'illumination des villes, des ateliers, des boutiques et des grands établissements. L'industrie du gaz hydrogène, vulgairement dite éclairage au gaz, est maintenant dans le monde entier une industrie des plus importantes. En Amérique, dans les contrées de prairies, et notamment dans la grande ville de Cincinnati, sur l'Ohio, on obtient du gaz d'éclairage en distillant des troupeaux entiers de porcs, et cette illumination porte le nom assez bizarre de lumière de porc *(pork light)*. En Angleterre et dans toute l'Europe c'est en distillant la houille ou charbon de terre, ainsi que diverses substances bitumineuses, que l'on obtient le gaz d'éclairage.

La légèreté remarquable de ce gaz le fait aussi employer à remplir les aérostats ou ballons qui s'enlèvent au travers de l'air, comme un bouchon de liége mis au fond de l'eau s'élève au travers de ce liquide plus lourd que la substance du liége. Mais il faut un très-grand volume d'hydrogène, et, par suite, un ballon d'une grande capacité pour enlever des hommes et des fardeaux considérables. Un aérostat destiné aux voyageurs est ordinairement de dix mètres ou trente pieds de diamètre. Pour les expériences d'amateur, on peut se procurer de petits ballons en baudruche de quelques décimètres en diamètre, et faciles à remplir de gaz, qui s'enlèvent dans une chambre ou dans un jardin, en ne soulevant que le fil mince par lequel ils sont retenus. Avec du soin, un choix de baudruche très-légère et sans duplicatures de collage, avec du gaz hydrogène bien séché,

on a pu quelquefois lancer des ballons qui n'avaient pas plus d'un décimètre, mais qui ne se soutenaient que quelques minutes. Un ballon d'un mètre de dimension, bien soigné, reste plusieurs semaines en l'air. Cette belle invention, exclusivement française, a l'inconvénient que le trop grand volume de l'aérostat et sa légèreté le rendent trop entraînable aux courants d'air, et, par suite, impossible à diriger.

Quand on veut rendre sensible très-simplement la légèreté spécifique de l'hydrogène, on en remplit une vessie ordinaire à robinet, et en la pesant on la trouve beaucoup moins lourde que quand elle est pleine d'air. Une manière curieuse de faire l'expérience consiste à suspendre sous le bassin d'une balance un sac de papier renversé l'orifice en bas, et à faire arriver par en dessous, sous forme invisible, l'hydrogène que dégage un appareil ordinaire. Alors, si la balance était en équilibre avant l'arrivée du gaz, on voit le plateau qui portait le sac de papier s'élever en indiquant un poids moindre.

Si l'on mêle ensemble deux mesures de gaz hydrogène et une d'oxygène, et qu'on en approche une allumette enflammée, il se fait une formidable explosion, et souvent le vase qui contient le gaz est brisé. En faisant avec ce mélange des bulles de savon qui s'élèvent dans l'air, et en en approchant une bougie, ces bulles produisent une explosion comme un coup de pistolet.

Enfin, en produisant le dégagement de l'hydrogène en vaisseaux fermés, le gaz produit et confiné acquiert une force élastique très-grande et peut servir, comme l'air dans le fusil à vent, à lancer des balles et des projectiles doués d'une vitesse considérable, et comparable à celle que donne la poudre à canon.

L'hydrogène, et surtout l'hydrogène carboné, peut s'obtenir en agitant avec un bâton la vase des marais; alors, en présentant aux bulles qui se dégagent une bouteille pleine

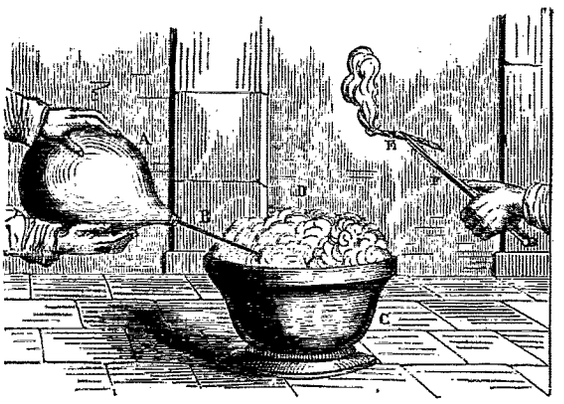


Fig. 7.

A, vessie remplie de deux litres d'hydrogène et d'un litre d'oxygène. Au moyen du tube B, et en pressant la vessie, on souffle le mélange gazeux dans de l'eau de savon contenue dans le mortier C, qui se remplit de bulles savonneuses D, même au-dessus des bords. Alors, au moyen d'un papier allumé E tenu par une longue pincette en F, on touche en D, et l'explosion est celle d'un mortier à bombes. Plusieurs auditeurs sont sourds pour une journée entière. L'expérience, *comme on le voit, n'est* pas sans danger.

d'eau dont le goulot, garni d'un entonnoir, plonge dans le liquide, on remplit cette bouteille assez promptement.

Un animal plongé dans ce gaz y expire en peu de temps, faute d'air respirable ou d'oxygène.

Ce gaz, combiné avec l'azote, donne naissance à un troisième gaz qui n'est autre que l'ammoniaque, dont tout le monde connaît l'odeur nauséabonde et pénétrante. En général, presque tous les composés de l'hydrogène sont remarquables par une odeur très-forte et souvent même nuisible. Sa combinaison avec le soufre, qui porte le nom d'hydrogène sulfuré ou acide sulfhydrique, paraît agir même comme poison sur l'homme et quelques animaux. L'odeur dangereuse qui s'exhale de dessous les pavés des rues, quand on les soulève, et des terrains marécageux, occasionne des fièvres typhoïdes. Les travaux récents des rues de Paris ont donné naissance à quatre à cinq mille cas pareils, pres-

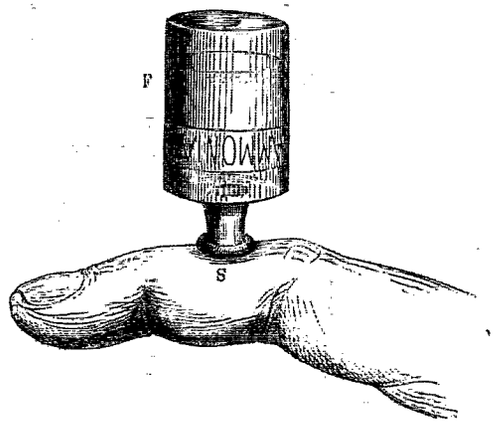


Fig. 8.

Application d'un flacon contenant de l'ammoniaque sur une blessure S de serpent venimeux (ou même d'abeille). On peut encore entourer le doigt d'un linge et y faire tomber une ou deux gouttes d'ammoniaque. Les vapeurs de ce gaz donnent au tabac à priser un arome que recherchent plusieurs personnes. Ce gaz agit comme antisoporifique, et même est employé contre l'asphyxie.

que tous funestes. Dans la station de la flotte anglaise, près des côtes de l'Asie Mineure, à l'embouchure du Scamandre, on a aussi éprouvé l'influence malsaine des exhalaisons marécageuses. La flotte française, mouillée plus au large, n'a point éprouvé cet inconvénient.

Avec le chlore, dont nous parlerons plus tard, l'hydrogène produit l'acide chlorhydrique, anciennement appelé acide muriatique, et qui est un des principes constituants du sel ordinaire. Cet acide, mêlé à l'acide azotique, forme l'acide composé appelé *eau régale*, qui dissout même l'or.

Nous rappellerons que l'hydrogène, l'oxygène, l'azote et le charbon composent tous les principes de la nature organique, ainsi que de l'air et de l'eau. Comme le charbon ou carbone est connu de tout le monde, nous ferons le tableau suivant des substances, alimentaires ou non, que nous fournit la nature organique tant dans les animaux que dans les végétaux.

Substances acides. Toutes les substances en général où l'oxygène domine, comme le vinaigre, l'oseille, les jeunes pousses de la vigne, etc.

Substances grasses ou huileuses. Celles où domine l'hydrogène; les huiles, les graisses, les extraits des noyaux de fruits, les bitumes, etc.

Substances alimentaires analogues à la viande. Celles où domine l'azote, comme la chair musculaire, le gluten dans le blé, la chair de poisson, le jaune d'œuf, etc.

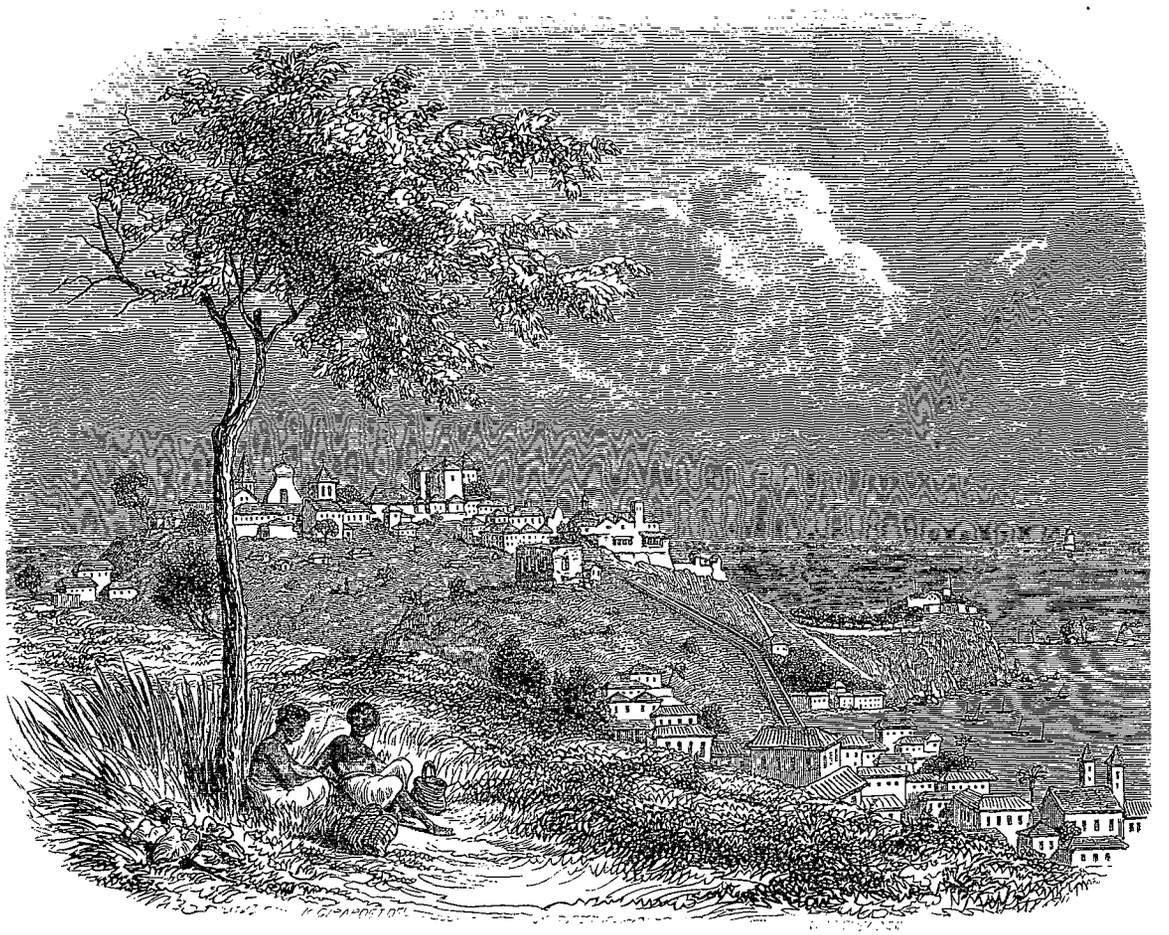
Substances charbonneuses. Le bois, le papier, les feuilles sèches, les enveloppes des fruits, etc.

Substances neutres. Celles où aucun principe ne domine, comme les fécules, l'amidon, la graisse sans chair, la gélatine, etc.

On a remarqué que toutes les matières qui servent d'aliments proviennent d'êtres vivants, soit animaux, soit végétaux. Le sel seul fait exception à cette règle. Toutes les autres substances minérales ne sont administrées que comme médicaments.

La suite à une autre livraison.

SAINT-PAUL DE LOANDA.



Une Vue de Saint-Paul de Loanda. — Dessin de Karl Girardet, d'après M. L. de Folin.

Les premiers établissements de commerce européen sur la côte occidentale d'Afrique ont été fondés par des navigateurs normands. Dès 1364, les Dieppois s'étaient établis sur une portion de la côte qui s'étend au sud des îles du Cap-Vert; deux des points qu'ils occupèrent portent encore aujourd'hui les noms de Grand et Petit-Dieppe; un troisième est appelé Petit-Paris. Les malheurs qui vinrent fondre sur la France peu de temps après nuisirent à la prospérité de ces établissements; ils cessèrent d'être visités par les navires, qui dans le principe y avaient fait un important commerce en or, en ivoire, et surtout en poivre malaguette, tellement abondant dans cette contrée qu'elle en reçut le nom de côte des Graines. Environ un demi-siècle après la fondation de ces comptoirs, sous le règne de Jean Ier, les Portugais résolurent d'entreprendre quelques explorations au delà des îles du Cap-Vert. Un vaisseau envoyé de Lisbonne arriva dans le golfe de Guinée pendant la saison des pluies; les maladies qu'elles occasionnèrent le forcèrent à retourner en Portugal; mais les chances de la navigation l'ayant porté vers le sud, il découvrit, le 23 décembre 1405, veille de Saint-Thomas, une île qui fut nommée *San-Tomé*. Cette découverte donna lieu à de nouvelles expéditions; bientôt toute la côte de Guinée, de Congo et d'Angola fut explorée, les points les plus favorables furent occupés, et l'on vit s'élever, vers 1578, Saint-Paul de Loanda (*San-Paulo de Assumpçao de Loanda*), qui devint le chef-lieu de la province d'Angola et de toutes les possessions portugaises dans ces régions. Siége du gouvernement et d'un évêché, centre de toutes les affaires au sud de l'équateur, cette ville ne tarda point à devenir florissante; mais ce fut surtout vers la fin du dernier siècle qu'elle parvint à une prospérité vraiment remarquable. Il faut avouer que la traite des noirs fut l'élément principal de sa fortune : aussi est-elle sans importance depuis que, ce trafic odieux ayant été prohibé, son commerce est réduit à l'exportation de quelques denrées, parmi lesquelles l'orseille (espèce de lichen ou de mousse servant à la teinture) occupe la première place. C'est à peine si de temps à autre quelque navire paraît sur sa rade; c'est à peine si elle possède une maison de commerce et quelques magasins. Des ruines ont fait place aux splendides maisons bâties avec l'or que les marchands de négres gagnaient si facilement; des négresses en haillons occupent les balcons richement travaillés où les fastueuses créoles portugaises étincelaient de parures dans leurs somptueux et coquets négligés, seuls costumes que ces climats permettent. L'animation des rues et des places publiques a fait place à la morne tristesse d'une ville dépeuplée. Le Portugal semble conserver peu de sollicitude pour une possession qui ne lui rapporte plus rien; les rares employés ou soldats qu'elle y envoie de loin en loin ne reçoivent presque jamais de solde, et sont obligés de recourir à quelque industrie pour vivre. Cependant le gouvernement entretient à quelque distance, dans l'intérieur, un établissement de déportation destiné aux condamnés politiques.

ELDAD LE DANITE,

VOYAGEUR JUIF DU COMMENCEMENT DU NEUVIÈME SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Eldad était né dans le pays de Kush ou Chus, en Arabie Pétrée, sur le bord oriental de la mer Rouge. Il a été *surnommé le Danite* parce qu'il appartenait à la tribu de Dan, l'une des dix tribus juives qui, vers l'an 975 avant Jésus-Christ, s'étaient séparées de celles de Benjamin et de Juda, et avaient composé le royaume d'Israël. On sait combien est obscure l'histoire de ces tribus après leur défaite par le roi d'Assyrie Salmanasar, 718 ou 721 avant Jésus-Christ. « Les dix tribus où le culte de Dieu s'était éteint, dit Bossuet, furent transportées à Ninive, et, dispersées parmi les gentils, s'y perdirent tellement qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. » Ces dernières paroles ne sont plus tout à fait exactes. On a découvert des groupes plus ou moins considérables d'Israélites établis depuis les temps anciens dans différentes contrées de l'Asie, jusqu'en Chine. Au neuvième siècle, il y avait près de l'embouchure du Volga un royaume israélite, celui des Khozars, et en Abyssinie une principauté également israélite, celle de Samen. A cette époque, les Juifs pouvaient conserver encore l'espoir de se reconstituer en nationalité. Ils aimaient à se compter, et il paraît certain que lorsqu'ils voyageaient ils recevaient ou se donnaient la mission de faire une sorte d'enquête sur le nombre et la situation de leurs coreligionnaires dans les pays qu'ils parcouraient. Suivant les auteurs qui nous ont transmis en extrait la relation d'Eldad le Danite, une partie considérable des dix tribus s'était établie dans le pays de Kush; c'était là un fait important qu'il était utile d'annoncer aux Juifs, surtout dans les contrées occidentales.

« Eldad, disent-ils, quitta son pays, la terre de Kush, » pour faire connaître à tous les enfants de Jacob répandus » sur le globe l'existence des dix tribus, et leur apporter » ainsi des consolations dans leur misère et des espérances » dans leur exil. »

La relation d'Eldad semble donc avoir eu, dans le neuvième siècle, la valeur d'un document religieux et politique. Il existe trois manuscrits de cette relation : l'un, imprimé pour la première fois à Constantinople, en 1518; le second, compris dans la *Question légale* adressée en 888, par la synagogue de Korawan, au chef de l'Académie de Sora, en Perse; le troisième, trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque d'Eliezer-ben-Haran. Ce dernier manuscrit, plus exact et plus complet que les deux autres, a été traduit en 1838 par M. E. Carmoly. C'est à cette traduction et à son Discours préliminaire que nous empruntons les éléments dont se compose notre article.

Voici dans quels termes les auteurs des extraits résument les aventures du voyageur :

« Sorti de Kush pour se rendre en Égypte, Eldad entra dans un vaisseau avec un autre Israélite, de la tribu d'Aser, pour négocier avec les matelots et leur acheter des vêtements et des ornements comme on les porte dans les pays étrangers.

» Mais à peine eurent-ils monté ce vaisseau, qu'une tempête affreuse s'éleva. En vain les mariniers voguèrent pendant plusieurs journées pour relâcher à terre, ils ne le purent, parce que la mer s'agitait de plus en plus, en sorte que, durant la nuit du huitième jour, ils firent naufrage.

» Heureusement l'Éternel avait préparé une planche pour qu'ils pussent se diriger jusqu'au bord. Nos deux voyageurs, dès qu'ils furent sur cette planche, cherchèrent à gagner le rivage; mais, l'ayant perdue, ils flottèrent sur la mer jusqu'à ce qu'ils furent jetés sur les côtes d'une nation sauvage appelée *Amargan*. C'étaient des peuples noirs, plus noirs que des corbeaux, d'une haute taille, et se nourrissant de chair humaine. Ils s'emparèrent de ces deux justes, dont ils mangèrent aussitôt l'un, parce qu'il était gras et délicat.

» Ce malheureux, au milieu des tourments de la mort, s'écriait, en versant des torrents de larmes : « Malheur à la » mère qui m'a donné la vie! malheur à moi qui ai péché » au point que mon Créateur m'a envoyé à une mort affreuse! » car ces hommes noirs vont se nourrir de ma chair. » Dès qu'ils eurent dévoré cet homme pieux, ils prirent Eldad le Danite, dont nous parlons, et lui mirent un collier, pour l'engraisser et le rendre un peu plus mangeable; il était maigre et malade.

» Ces sauvages lui fournirent une nourriture abondante qu'il mangea; ils le traitèrent bien, et il resta longtemps parmi eux. Il se portait bien, et il devint gros et gras, lorsque le Saint (béni soit-il !) lui rendit le salut. Des troupes vinrent d'un autre pays fondre sur ces sauvages, et, après en avoir pillé et tué un grand nombre, ils emmenèrent prisonniers les survivants, parmi lesquels se trouva le juste Eldad le Danite, qui resta quatre ans avec eux.

» Ces impies adoraient le feu, et ne reconnaissaient point le Dieu du ciel et de la terre. Eldad ne cessait de leur enseigner la vraie croyance, lorsqu'enfin ils le conduisirent dans la terre d'Alzin (la Chine), où il fut acheté par un Juif trente-deux pièces d'or. Là, le pieux Danite s'embarqua et vogua jusqu'au continent. Ayant parcouru la Perse et la Médie, il arriva dans la tribu d'Issachar, qui habite les montagnes aux confins de ces contrées. Puis notre voyageur se rendit en Babylonie, où il eut des entrevues avec le chef de la captivité Zadik, fils de Houna, et avec Isaac, fils d'Isaï, directeur de l'académie, qui l'admirait et l'engageait à rester avec eux. Mais il n'écouta point leurs conseils. Il partit pour l'Afrique, et il alla à Kaïrowan. (Voy. p. 310.) Ayant passé quelques années dans cette grande ville, et ayant adressé des lettres en Sépharad (Espagne), les synagogues de ce dernier pays le firent venir à Cordoue, où il mourut bientôt après. »

Ce récit, fait après la mort d'Eldad, est précédé, dans le manuscrit, de cinq chapitres, qui sont présentés comme un abrégé de la relation elle-même, et que nous réduisons ici à ce qu'ils ont de plus essentiel :

Au nom de l'Éternel, le Dieu d'Israël, voici la relation de l'illustre Eldad, fils de Mahalé, de la tribu de Dan, écrite d'après les lettres qu'il avait envoyées en Sépharad, l'an 4563 de la création du monde (803 de l'ère vulgaire).

COMMENT LES HÉROS DE LA TRIBU DE DAN AVAIENT QUITTÉ LEURS FRÈRES POUR ALLER EN KUSH, SOUS JÉROBOAM, FILS DE NEBAT.

Les Israélites, tant qu'ils furent soumis à la volonté du Seigneur, n'eurent point à souffrir un joug étranger en quittant leur patrie pour demeurer au milieu des gentils, ni sous Moïse et Josué, ni sous les juges et les lois, jusqu'à l'arrivée de Jéroboam, fils de Nebat, qui pécha et engagea Israël à pécher, en adorant deux veaux d'or et en se révoltant contre la maison de David.

Le fils de Nebat, ayant rejeté l'autorité de cette race, assembla les dix tribus et leur parla ainsi : « Allons, ô fils d'Israël, combattre Rechabam et les habitants de Jérusalem! » Ceux-ci lui répondirent : « Pourquoi, ô Jéroboam, pourquoi attaquer nos frères, et le fils de Salomon, notre maître, roi d'Israël et de Juda? »

Cependant, comme l'usurpateur les pressait d'adhérer à son dessein criminel, les plus anciens parmi eux lui disaient : « Il n'y a point dans toutes les tribus de Jacob d'hommes vaillants, capables de guerroyer, si ce n'est dans la tribu de

Dan. » Aussi le fils de Nebat s'adressa aux descendants de ce patriarche, et leur dit : « Allons, levez-vous, ô enfants valeureux de Dan, faites la guerre à Juda! »

Mais ceux-ci repartirent : « Par la vie de nos pères et de nos enfants, nous ne combattrons pas contre nos frères, et nous ne répandrons jamais le sang inutilement! »

Ils levèrent leurs glaives, leurs arcs, leurs lances, e s'offrirent de mourir en résistant plutôt à Jéroboam. Heureusement le Très-Saint leur épargna le carnage de leurs frères. On fit publier par un héraut, dans toute la tribu de Dan, ceci : « Fuyez, fuyez, ô hommes courageux, rendez-vous en Égypte? »

Mais comme on délibérait ensuite pour savoir si l'on irait s'établir dans ce pays en tuant les indigènes, les chefs de la tribu les détournèrent en ces termes de leur dessein : « N'est-il pas écrit de cette contrée dans la loi · Vous ne la verrez plus jamais!... comment donc voulez-vous descendre en Égypte? »

On proposa alors une invasion chez les Iduméens, les Amalécites et les Ammonites; mais ayant compris qu'il était marqué dans les différentes Écritures que le Saint (béni soit-il!) avait défendu aux Hébreux de franchir jamais les frontières de ces peuples, ils renoncèrent encore à ce projet. Enfin Dieu leur inspira l'heureuse idée que voici : tous les hommes forts et vaillants de la tribu se levèrent comme un seul homme, traversèrent le Jourdain, et, portés sur des dromadaires, ils allèrent camper dans le pays de Kush.

Ces braves y trouvèrent une terre grasse qui produit l'*arbre à la face d'homme* (la mandragore ; voy. l'article de la page 310); cette terre est propre à se transformer en guérets, en jardins, en vergers, en vignobles. Les colons ne les empêchèrent pas de l'habiter et de s'allier à eux. Après avoir passé plusieurs années auprès d'eux, les Danites se multiplièrent d'une manière incroyable, et finirent par rendre les Kushites leurs tributaires.

COMMENT UNE PARTIE DE TROIS AUTRES TRIBUS, DE ZABULON, ASER ET NEPHTALI, SUIVIRENT LES ENFANTS DE DAN, ÉMIGRÉS EN KUSH.

En ce temps-là plusieurs familles de trois autres tribus, de Zabulon, Aser et Nephtali, s'expatrièrent aussi et campèrent dans le désert d'Arabie, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint les frontières de Kush. Elles firent la guerre aux Kushites et en tuèrent tant qu'elles dépeuplèrent un espace de quatre jours sur quatre jours de marche, jusqu'à l'endroit occupé par leurs frères de la race de Dan.

Ayant choisi pour demeure Havila, qu'il ne faut pas confondre avec la Havila orientale, où il y a de l'or, et Seba, Sabtah, Raamah, Sebtacha, Sheba et Dedan, ces quatre tribus, Dan, Zabulon, Aser et Nephtali, furent contraintes de guerroyer contre ces sept royaumes. Bientôt elles firent courber devant elles la tête de leurs ennemis, et s'établirent à leur place dans ces sept royaumes.

Néanmoins chaque année, jusqu'à ce jour, elles sont en hostilité avec sept autres peuplades formant autant de souverainetés, appelées Themani (Thamana, dans le désert d'Arabie), Khaïbar et Koraïta, Bedra (Petra), Nabat, Hour et Yaboa (aux environs de Médine). Par suite de ces guerres continuelles, beaucoup d'Israélites ont été dispersés au delà des fleuves de Kush.

Ces tribus possèdent une grande quantité d'or, d'argent, de pierres fines, de brebis, de bœufs, d'ânes et de chameaux. Les uns sèment, moissonnent, demeurent sous des tentes, tandis que les autres se transportent dans le désert et campent d'une frontière à l'autre, à une distance de quatre journées de marche en long et en large. Cependant la maison royale ne les suit point, étant toujours fixée en un endroit qui produit du blé, du raisin et d'autres fruits. Le nom de leur prince régnant est Usiel, fils de Malchiel; le nom de leur chef est Nithaï le Grand, de la famille d'Ahliah; et celui de leur juge Abdan, fils de Misaël, de la tribu d'Aser.

Les quatre espèces de peines capitales (la lapidation, le bûcher, la décapitation et la strangulation) du ressort de l'ancienne justice sont encore en usage parmi ces quatre tribus. Dès qu'elles entreprennent une expédition militaire, un héraut sonne de la trompette, et aussitôt toute l'armée se réunit avec son chef, au nombre de 100 000 cavaliers et de 120 000 fantassins.

Tous les mois une de ces quatre tribus se livre aux batailles et reste ainsi durant trois mois : à l'expiration de ce terme, elles partagent dans leur tribu, à chaque citoyen, les dépouilles des ennemis.

Les descendants de Dan, de la race de Samson le Fort, sont des guerriers vaillants, en aussi grand nombre que le sable de la mer. Lorsqu'ils vont en guerre, ils se rappellent des vers qui les enflamment au combat, et ils restent tels jusqu'à la fin de la bataille. Après la guerre, ils reviennent et portent tout leur butin au roi, qui le partage entre tous les Israélites ses sujets, en prélevant sur toutes ces prises la dîme qui est la part du Seigneur.

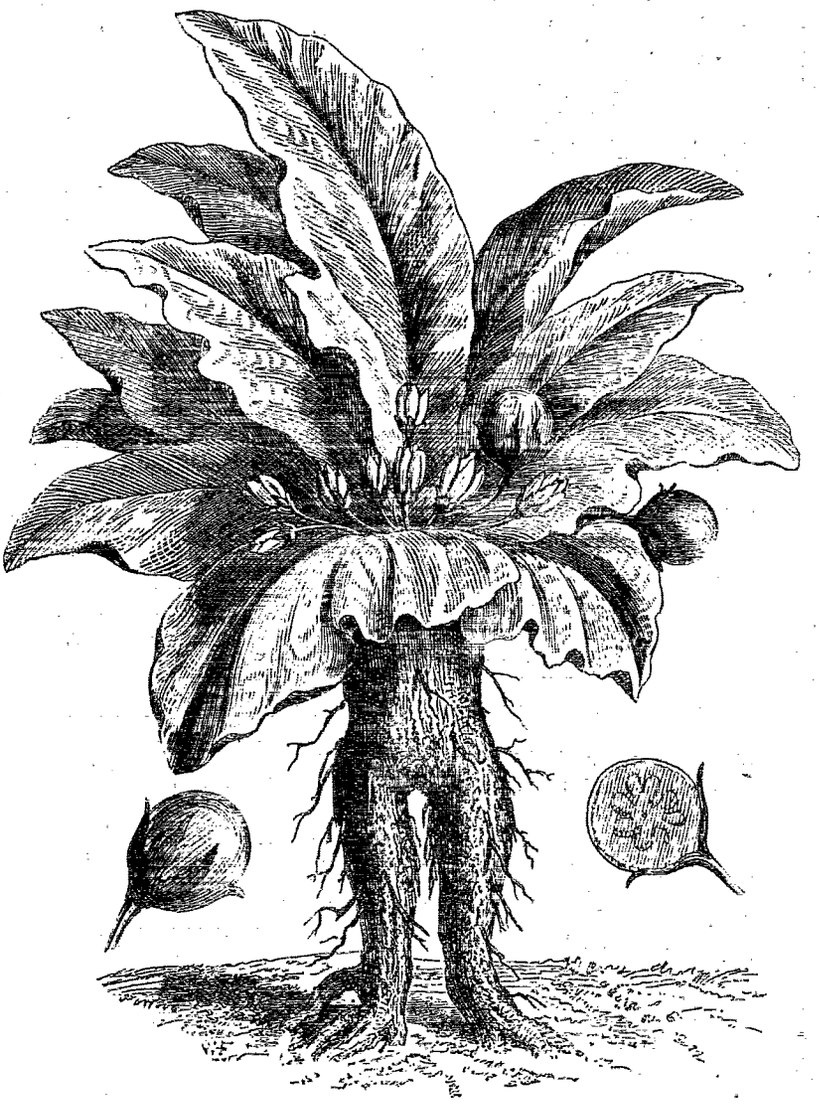
COMMENT LE RESTE DE CES QUATRE TRIBUS FUT EXILÉ AVEC LES AUTRES ISRAÉLITES PAR THÉGLATH-PHALASSAR ET SALMANASAR.

Du temps d'Hosée, fils d'Éla, Salmanasar, roi d'Assyrie, vint et exila le reste de ces quatre tribus, Dan, Zabulon, Aser et Nephtali. Puis ce prince monta une seconde fois jusque dans le pays d'Issachar, d'Éphraïm, de Siméon, de Manassé, et emmena les habitants à Halah, dans Habor, sur le fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes. Ils y trouvèrent les Rubénites, les Gadites et la moitié de la tribu de Manassé, que Théglath-Phalassar avait transportés à Halah, à Habor, à Hara et au fleuve de Gozan.

Les quatre premières tribus se mirent à voyager jusqu'à ce qu'elles eussent atteint leurs frères dans la contrée de Kush. Les enfants de Ruben, de Gad, et la moitié de la tribu de Manassé, demeurent à Hara et à Nisabour (une des quatre capitales du Khoraçan), sur le fleuve de Gozan; jusqu'à ce jour, ils n'ont à supporter aucunement la domination des gentils. La tribu d'Issachar habite les montagnes de Théom, situées au-dessous de la Médie et de la Perse, suivant scrupuleusement ce commandement : « Que le livre de la loi ne quitte point ta bouche. » Elle n'obéit à aucune autre autorité qu'à celle du ciel, et elle ne fait d'autre guerre que celle de la loi. Cette tribu a un juge et chef nommé Nachson, et parle la langue sacrée, le persan et l'arabe.

La tribu d'Éphraïm demeure dans le voisinage de celle d'Issachar, mais les enfants d'Éphraïm sont nomades; néanmoins ils fixent parfois leurs tentes jusqu'à l'entrée de la province d'Adjemi (au centre de la Perse), ou jusqu'au fleuve d'Euphrate. Ils sont très-religieux et ont horreur du brigandage et du vol; leurs esclaves mêmes sont d'une grande probité. A leur proximité demeure la moitié de la tribu de Manassé.

La paix règne entre toutes les tribus; elles marchent ensemble au combat, occupent les routes, partagent toutes les dépouilles. Sur le chemin de la Perse et de la Babylonie, on rencontre beaucoup de ces Manassites. Ils ont peu d'argent et d'or, en sorte que le riche équipement d'un chameau s'achète chez eux deux pièces d'argent. Ils parlent une langue concise, et entendent l'Écriture, la Mishna et le Talmud. Tous les sabbats, leurs chefs prononcent des homélies dans la langue sacrée, et expliquent la *Halacha*



La Mandragore. — D'après dom Calmet.



Mandragores des anciens devins et des cabinets d'amateurs. (Voy. p. 311, ligne 16.)

(pratique des préceptes) et l'*Agadah* (morale et histoire), également dans le même idiome.

Ils sont en guerre avec les habitants des monts situés au midi de leur territoire, race insensée, dont l'humeur est triste et morose. Ces montagnards sont tous cavaliers; ils infestent les routes et ne ménagent personne; ils ne vivent que de rapines. Ils sont très-vaillants; chacun d'eux peut vaincre cent ennemis. Ils adorent le feu et épousent leurs mères ou leurs sœurs. Ils ne sont point agriculteurs; au moins ils ne moissonnent ni ne vendangent, et ils achètent tout à prix d'argent. Néanmoins ils ont une grande quantité de troupeaux, de chameaux, d'ânes, de domestiques des deux sexes, qu'ils ont pris dans leurs expéditions.

Quant à la tribu de Siméon, elle est dans le pays des Khozars, sur le fleuve d'Itel (Volga); son roi s'appelle Ézéchiel, et elle est extrêmement nombreuse. Elle reçoit un tribut de vingt-cinq principautés et d'une partie des Ismaélites. Les Siméonistes parlent la langue hébraïque, le khozarique et l'arabe, et se livrent à l'étude de la loi écrite et de la loi orale, tant dans la pratique que dans la théorie. Que le Saint (béni soit-il!) les garde de tous adversaires et de tout triste accident!

COMMENT, AU DELA DE LA RIVIÈRE SABBATION, IL Y A LA POSTÉRITÉ DE MOISE, DITE LA TRIBU SAUVÉE.

Il y a encore, au delà de la rivière Sabbation ou Sambation, une tribu juive : ce sont les descendants de Moïse, notre pieux maître, le serviteur de Dieu. On les nomme la tribu sauvée, parce qu'elle abjura l'idolâtrie et s'attacha à la crainte de Dieu. Les enfants de Moïse habitent des maisons et des édifices magnifiques, ainsi que des tours qu'ils construisent eux-mêmes.

Il n'y a rien chez eux d'immonde, ni des oiseaux, ni d'autres animaux impurs. Ils n'ont pas de bêtes nuisibles,



Atropa Mandragora, Linn. (vulgairement *Mandragore mâle*). — La plante est réduite ici au cinquième de sa grandeur naturelle; la fleur et le fruit séparés sont réduits de moitié.

telles que mouches, puces, poux, serpents et scorpions; bref, rien de dangereux. Tout y est pur comme les agneaux, les bœufs et espèces analogues. Les brebis mettent bas ordinairement deux fois par an.

Ils sont très-religieux, très-versés dans les lois écrites et orales, dont l'enseignement se fait en hébreu. Ils ne connaissent pas d'autre langue que la langue sacrée, et ils ne parlent que de choses saintes. Ils observent avec plus de scrupule que les rabbins la manière d'égorger les animaux et de les dépecer suivant les règles prescrites par les *sophrim* (les scribes); car Moïse était très-scrupuleux quant à l'observance des paroles des scribes. A ce qu'ils croient, jamais les descendants de Moïse ne juraient par le nom du Seigneur sans que leurs âmes sortissent de leurs corps.

Ces rejetons de Moïse, serviteurs du Seigneur, ont une très-longue existence, et vivent ordinairement cent ou cent vingt ans. Jamais ni fils ni filles ne meurent du vivant de leurs pères, mais tous parviennent à la troisième ou même à la quatrième génération; en sorte qu'ils voient leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants.

Ils labourent et moissonnent eux-mêmes leurs champs, parce qu'ils n'ont ni esclaves ni domestiques; beaucoup sont des magasiniers, et pourtant ils se dispensent de fermer leurs maisons la nuit, attendu qu'il n'y a parmi eux ni voleurs, ni hommes méchants, ni autres personnes capables de faire quelque mal. De plus, un enfant conduit des troupeaux à une distance de plusieurs jours de marche, sans craindre les voleurs ou les démons, les bêtes féroces ou quelque autre péril, parce que tous ces lévites sont saints et purs.

COMMENT LA RIVIÈRE SABBATION COULE PENDANT LES SIX JOURS DE LA SEMAINE, ET CESSE DE COULER LE JOUR DU SABBAT.

Cette rivière Sabbation (dans la Palestine septentrionale) est pleine de sable et de pierres; les eaux entraînent dans

leur cours ce sable et ces pierres durant les six jours de la semaine, et se reposent et demeurent tranquilles le jour du sabbat. Le bruit de ces eaux, de ces pierres et de ce sable est semblable *au fracas du tonnerre*, ou des flots de la mer et des vents orageux, au point qu'on entend pendant la nuit le bruit qu'ils font, jusqu'à une distance d'une demi-journée de marche.

La largeur de la rivière est de 200 coudées, environ l'espace que parcourt une flèche. Personne ne peut la traverser sans qu'elle soit en repos; le jour du samedi, dès qu'elle cesse de couler, un feu s'élève sur toute l'étendue des deux rives, et jette de si grandes flammes depuis le commencement jusqu'à la fin du sabbat, que personne n'en peut approcher qu'à la distance d'un demi-mille de chaque côté du sabbatique. Ce feu embrase tout ce qui, aux environs de la rivière, sort de la terre et porte racine.

Néanmoins, pendant tous les six jours ouvrables, beaucoup d'individus des tribus de Dan, Zabulon, Aser et Nephtali, vont avec leurs troupeaux au bord de la rivière, et crient : « Nos frères, enfants des tribus des *Ieschuroun*, montrez-nous des chameaux, des chiens et des chevaux ! » Ils s'étonnent en les voyant, et disent : « Que ce chameau est grand! que sa tête est longue et sa queue courte! Que ce chien est beau, ce cheval majestueux ! » Puis ils se saluent et se séparent.

Les eaux de la rivière sabbatique sont très-amères ; personne ne peut ni en boire ni en user pour arroser ses champs. Il y a d'autres sources qui se jettent toutes dans un seul lac et arrosent toute cette région. Dans ce lac il y a beaucoup de poissons, et sur ses rives volent des oiseaux de toute espèce. Ces poissons sont exquis, et leur couleur est admirablement belle; leurs écailles servent à orner la tête des vierges du pays. Parmi ces oiseaux, il en est qui chantent si harmonieusement et avec tant de charme, qu'à leur ramage le berger quitte ses troupeaux, le laboureur sa charrue, et tous viennent s'endormir dans l'extase et l'enchantement.

Le sol du pays de la tribu de Moïse est gras et fertile : ils y sèment du lin, y élèvent des vers à soie ; ils fabriquent des habits très-riches et des tuniques tissues en or et en argent, car ils possèdent beaucoup d'argent et beaucoup d'or. Leurs jardins leur fournissent des vergers et toutes sortes de fruits, tout genre de légumes, tels que des melons, des oignons, de l'ail, du froment, de l'orge, et produisent tout au centuple.

Le manuscrit se termine par ces lignes :

« Eldad s'énonçait avec grâce, et il appelait chaque objet dans la langue sainte, qu'il possédait parfaitement, et plusieurs savants ont recueilli ses mots hébreux pour enrichir leur langue. D'autres ont fait des ouvrages sous son nom qui sont pleins d'ignorance et de mensonge. Il suffit de citer le nom d'Eldad pour donner un démenti à ces écrits; car ce juste était un homme véridique, et rien ne lui était inconnu. »

KAIROWAN.

« Cette ville, dit un auteur arabe, est située au milieu d'une plaine étendue. Au nord est la mer de Tunis; à l'orient, la mer de Safâkes et de Kâbes; la plus voisine est la mer Orientale, qui est à une distance d'un jour de marche. De cette ville à la montagne, on compte également une journée. A l'orient se trouve un marais salé. Les terres de tous ces cantons sont d'une fertilité admirable; mais toutes le cèdent au territoire occidental, appelé la plaine de Dawarah, où les grains, dans une année abondante, produisent cent pour un. L'air de ce canton est parfaitement sain et salubre. Le médecin Ziad-ben-Halloun, lorsqu'il sortait de Kaïrowan pour se rendre à Rakkadah, et qu'il passait devant la porte d'Asram, ne manquait pas de relever son turban et de se découvrir la tête afin de recevoir, comme un remède salutaire, l'impression d'une atmosphère si pure. Kaïrowan a eu de tout temps huit enclos, dont quatre sont en dehors et quatre en dedans des remparts... Les marchands ou les voyageurs qui voulaient entrer dans Kaïrowan des denrées susceptibles de payer des droits étaient tenus de passer par Sabrah, ville voisine. La ville a quatorze portes : la porte des Palmiers, la porte de la Tradition, la porte de la Fabrique, la porte Neuve, la porte du Printemps, etc. » (Notice d'un manuscrit arabe contenant la description de l'Afrique, et intitulé : *les Histoires du temps, et les routes et les empires*, conservé à la Bibliothèque impériale. — Voy. t. XII des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi et autres bibliothèques;* 1831. — M. Quatremère de Quincy suppose que ce peut être un fragment d'un Traité de géographie et d'histoire composé par Abou-Obaïd, de Cordoue, vers l'an de l'hégyre 352. La mosquée de Kaïrowan était célèbre; on y admirait surtout deux magnifiques colonnes de pierre rouge marquée de taches jaunes. On assurait que l'empereur de Constantinople avait offert pour ces colonnes leur pesant d'or, lorsqu'elles ornaient une église antique. Le minaret avait 60 coudées de hauteur.)

LA MANDRAGORE.

La mandragore, qu'Eldad appelle « l'arbre à la face d'homme, » et dont le nom scientifique est *Atropa Mandragora* (Solanées), est une plante vénéneuse; elle agit comme narcotique, et avec plus d'énergie que la belladone. Elle croît naturellement dans les bois et sur les bords des rivières, dans les endroits où les rayons du soleil ne pénètrent point. On la trouve surtout dans le Levant, en Italie et en Espagne. Sa racine est épaisse, vivace, longue, fusiforme, blanchâtre en dehors, souvent simple, quelquefois partagée en deux ou trois parties, et garnie de fibres menues : elle donne naissance à plusieurs feuilles ovales, oblongues, rétrécies à leur base, grandes, ondulées sur leurs bords, et étalées en rond sur la terre. Les fleurs de la mandragore sont blanchâtres, légèrement teintes de pourpre, et solitaires sur des hampes plus courtes que les feuilles et naissant immédiatement de la racine. Le fruit ressemble à une très-petite pomme : c'est une baie charnue, molle, jaunâtre lorsqu'elle est mûre, et d'une odeur fétide, de même que la plante tout entière.

La racine velue et quelquefois bifurquée de la mandragore l'a fait comparer, dès les temps les plus anciens, et chez tous les peuples, à un corps humain.

Théophraste appelle cette plante *anthropomorphon* (à forme humaine), et Columelle la surnomme *semi-homo* (demi-homme).

Les anciens la faisaient entrer dans la composition des philtres.

Au moyen âge, le mot seul de mandragore causait une sorte de frémissement. On ne pouvait songer au *petit homme planté* sans effroi. Quand on arrachait la plante de terre, elle poussait des gémissements. Cependant, celui qui pouvait la posséder était riche et heureux à jamais. Il suffisait de la placer dans un coffre à argent : le nombre des pièces de monnaie qu'on y enfermait avec elle doublait chaque jour. Si on la portait en des lieux où l'on soupçonnait que des trésors avaient été enfouis, elle les faisait aussitôt découvrir, s'élançant d'elle-même vers la cachette. Mais il n'était pas facile de se procurer la mandragore; il fallait la cueillir sous un gibet, en observant certains rites, et au risque de la mort si l'on se trompait dans les détails très-compliqués de cette conjuration. Toutefois, il y avait un moyen d'échapper à ces périls : c'était de faire cueillir

la plante par un chien; on l'enveloppait ensuite dans un linceul.

Ces contes, plus absurdes encore qu'amusants, se retrouvent presque dans tous les pays.

On trouve de curieux détails sur la mandragore dans l'ouvrage du père Joseph-François Lapiteau, intitulé : *Mémoire présenté à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, régent du royaume de France, concernant la précieuse plante du ginseng de Tartarie, découverte au Canada;* Paris, 1718. L'auteur dit que les éléphants rencontrent la mandragore sur la route du paradis terrestre.

Thomas Brown traite de la mandragore dans son *Essai sur les erreurs populaires* (1738).

On lit dans les *Histoires prodigieuses,* par P. Boaistuau, surnommé Launay, natif de Bretagne (Paris, 1575) : « Je vis dernièrement à la foire Saint-Germain, en ceste ville de Paris, une racine de mandragore qu'un sophistiqueur avoit contrefaite par art, qui avoit certainement racines si bien entassées l'une dedans l'autre, qu'elle représentoit proprement la forme de l'homme; et asseuroit ce donneur de bons jours, que c'étoit la vraie mandragore, et demandoit 20 escus de cette racine; mais la fraude fut incontinent descouverte, et croy qu'il fut contraint enfin d'emporter sa racine en Italie, dont il disoit qu'elle étoit venue (en effet, on en trouvait beaucoup, disait-on, en Pouille, au mont Saint-Ange). »

ALPHABETS DÉCOUPÉS PAR UN AVEUGLE.

On garde encore en Portugal le souvenir d'un aveugle auquel plusieurs auteurs ont fait l'honneur d'une biographie. Diogo Alvarès était né dans les dernières années du seizième siècle, et il créait ses frêles merveilles vers 1603 ou 1604. Quoiqu'il n'eût jamais pu apprécier la forme d'aucun corps, il était parvenu à découper les lettres avec une telle élégance, qu'il en avait formé plusieurs recueils gardés précieusement dans le trésor du duc de Bragance. Comme s'il eût voulu rendre ce travail délicat le résultat de toutes les difficultés vaincues, il avait soin d'ajouter à la fin de ses Abécédaires variés : « Diogo Alvarès a écrit ceci à Abrantès avec une paire de ciseaux et en ne se servant que de la main gauche. Il n'a jamais vu et n'a jamais appris. » Le savant abbé de Sever met cet aveugle ingénieux au nombre des célébrités du dix-septième siècle.

On se sert du prétexte de ce que l'on mendie pour ne pas donner à l'hôpital, et de l'hôpital pour ne pas donner aux mendiants. DOMAT.

CHANNING.

Voy. p. 158, 189, 238.

COMMENT ON PEUT FAIRE SON ÉDUCATION PERSONNELLE.

Avant tout, le grand moyen d'éducation, celui qui renferme tous les autres, c'est de s'attacher à notre éducation personnelle, à la culture de nous-mêmes, comme à notre fin principale; c'est de prendre la détermination ferme et solennelle de tirer le plus grand et le meilleur parti des facultés que Dieu nous a données. Sans cette résolution, les meilleurs moyens sont de peu de valeur, et avec elle les plus petits deviennent efficaces.

Vous verrez des milliers d'hommes qui, avec toutes les ressources que la richesse peut rassembler, maîtres, bibliothèques, instruments, ne font rien de passable, tandis que d'autres, avec de faibles secours, font des merveilles, uniquement parce qu'ils sont les seuls qui agissent sérieusement.

L'homme qui se met sérieusement à l'œuvre trouve des moyens, ou, s'il n'en trouve pas, il en crée. Une volonté énergique fait beaucoup de peu, donne de la puissance à des instruments faibles, désarme la difficulté et souvent même en fait un secours.

Chaque état offre des moyens de progrès, si on a assez d'ardeur pour s'en servir. Une grande idée, comme celle de l'éducation personnelle, si on la saisit clairement et fortement, brûle dans l'âme comme un charbon ardent. Celui qui se propose résolûment une grande fin, y est, par cet acte, à moitié parvenu, et il a franchi la principale barrière qui le sépare du succès.

Il est des hommes qui sont découragés et qui ne tentent de faire aucun progrès, par la fausse idée qu'ils ont que l'étude des livres, étude que ne leur permet pas leur position, est le moyen suprême et le seul efficace. Mais je les prie de considérer que les grands volumes, dont nos livres ne sont que des copies, c'est-à-dire la nature, la révélation, l'âme et la vie humaine, sont libéralement exposés à tous les yeux.

Les grandes sources de la sagesse sont l'expérience et l'observation; et celles-là ne sont fermées à personne. Ouvrir et fixer nos yeux sur ce qui se passe hors de nous et en nous, c'est l'étude la plus féconde.

Les livres sont surtout utiles quand ils nous aident à interpréter ce que nous voyons et ce que nous expérimentons. Quand ils absorbent l'esprit, ce qui arrive quelquefois, et qu'ils le détournent de l'observation de la nature et de la vie, ils engendrent une folie savante, contre laquelle on ne pourrait échanger sans grande perte le simple bon sens de l'ouvrier.

Il faut que la volonté de s'instruire, de s'élever soi-même, soit sincère. En d'autres termes, le but réel doit être notre éducation morale; c'est pour elle-même qu'il faut la chercher, et non pour en faire un moyen ou un instrument.

Le nombre des personnes qui désirent l'éducation, seulement pour acquérir de la fortune et s'élever dans le monde, est considérable; mais ces personnes ne cherchent pas véritablement le progrès : ce qu'elles poursuivent, c'est quelque chose d'extérieur, quelque chose qui leur est étranger; et une impulsion si basse ne peut amener qu'un progrès restreint, partiel, incertain. Sans doute un homme doit travailler à améliorer sa position; mais il doit d'abord songer à s'améliorer lui-même : s'il ne connaît pas d'autre usage plus noble de l'esprit que de le fatiguer au profit du corps, il faut désespérer de son éducation.

En faisant ces observations je n'entends pas conseiller à l'ouvrier de rester indifférent à sa position. Je regarde comme important que chaque homme, quel que soit son état, possède des moyens de bien-être : la santé, une nourriture et des vêtements convenables, et parfois un peu de retraite et de loisir. Voilà des biens véritables qui méritent d'être recherchés pour eux-mêmes, et d'ailleurs ce sont des ressources importantes pour la cause que je défends. Une habitation propre, confortable, avec des aliments sains, n'aide pas peu au développement intellectuel et moral. Un homme vivant dans une cave humide ou dans un grenier ouvert à la pluie et à la neige, respirant l'air impur d'une demeure sale, et essayant en vain d'apaiser sa faim par une nourriture insuffisante et désagréable, court risque de s'abandonner à une insouciance désespérée. Améliorez donc votre sort; multipliez vos ressources, et mieux encore, faites fortune si vous le pouvez par des moyens honnêtes, et si vous ne la payez pas trop cher. Une bonne éducation est faite pour vous pousser dans vos affaires, et vous devez en user pour ce but. Seulement prenez garde que cette fin

ne vous domine; que vos motifs ne baissent à mesure que votre condition s'élève; que vous ne soyez victimes de la misérable passion de rivaliser avec ceux qui vous entourent, en étalage, en luxe et en dépenses. Respectez-vous toujours vous-mêmes. Comprenez que votre nature est plus précieuse que tout ce qui vous est étranger. Celui qui n'a pas entrevu ce qu'il y a en lui de raisonnable et de spirituel, de supérieur au moment et d'allié à Dieu même, celui-là ignore la véritable source d'où sort la volonté utile pour s'instruire.

Pour élever la nature morale et intellectuelle, il faut abaisser la nature animale. La sensualité est l'abîme dans lequel un très-grand nombre d'âmes sont plongées et perdues. Parmi les classes les plus prospères, quelle somme considérable de vie intellectuelle est noyée dans les excès du luxe! C'est une des grandes malédictions de la richesse que nous en abusions pour la satisfaction de nos sens; et chez les classes pauvres, bien que le luxe manque, souvent on s'abandonne à un tel excès de nourriture que l'esprit s'en trouve accablé. Quand on se promène dans nos rues, c'est un triste spectacle que de voir combien de visages portent les signes de l'hébétement et de la brutalité, résultats d'une grossière habitude. Quiconque veut cultiver son âme doit réprimer l'excès de ses appétits.

La suite à une autre livraison.

FONTAINE DE SAINT-ALLYRE,

A CLERMONT

(Département du Puy-de-Dôme).

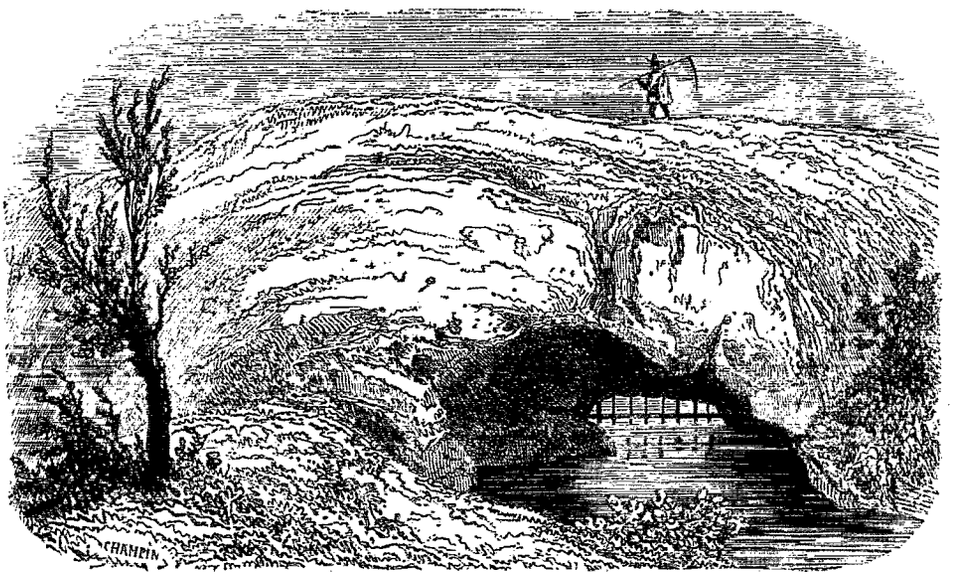
Cette fontaine, dans le faubourg de Saint-Allyre, au nord-ouest de Clermont, doit sa réputation à la propriété qu'ont ses eaux, chargées de fer, de chaux et de magnésie, de déposer ces matières sur les corps, et de les recouvrir, après un certain temps, d'une incrustation très-dure : de là vient qu'on l'appelle aussi *la fontaine pétrifiante*. Dans un petit musée placé près de la source, on trouve un grand nombre de ces incrustations de tous genres, végétaux, fruits, nids d'oiseaux, animaux, et même un bœuf ou plutôt une peau de bœuf empaillée sous une enveloppe de pierre. C'est l'objet d'une industrie assez productive pour les propriétaires de la fontaine.

A peu de distance, on voit une chaussée d'environ 80 mètres, formée par les sédiments des eaux de Saint-Allyre : l'une de ses extrémités est percée d'une sorte de pont naturel sous lequel coule le ruisseau de Tiretaine.

Ces eaux, d'une nature tonique et légèrement acide, ont en outre des qualités hygiéniques reconnues par la médecine.

La fontaine, le faubourg et une chapelle voisine, doivent leur nom à saint Allyre, évêque de Clermont, qui vivait dans le milieu du quatrième siècle. Grégoire de Tours, l'historien de la province, nous apprend comment saint Allyre avait mérité la vénération et la reconnaissance des Auvergnats. Sous la domination romaine, un tribut en denrées qui devaient être portées jusqu'à Trèves, avait été imposé à l'Auvergne. Allyre, dont la sainte renommée avait déjà franchi les limites de son évêché, fut appelé à Trèves par l'empereur Maxime, pour guérir sa fille possédée d'un démon. Le prélat, ayant réussi dans cette cure, demanda en récompense et obtint du monarque que le tribut en nature, très-onéreux surtout à cause de la nécessité du transport, serait converti en un tribut d'argent.

La légende ajoute qu'Allyre, prêt à regagner sa patrie, et voyant de très-beaux marbres, conçut le dessein d'en orner le cloître de son église; qu'il en choisit plusieurs



Fontaine de Saint-Allyre. — Dessin de Champin.

blocs, et qu'il obligea le démon, sur lequel il avait remporté une première victoire par la guérison de la fille de l'empereur, à les tailler et à les lui porter jusqu'à Clermont.

Une peinture à fresque, qui subsistait encore en 1788, dit Legrand d'Aussy dans son *Voyage en Auvergne*, avait perpétué la mémoire de ce miracle sur les murailles du monastère. On y voyait le saint évêque en chasuble et en mitre, expulsant par ses exorcismes le démon du corps de la jeune princesse; et à côté, le diable, qui venait d'être ainsi chassé de sa demeure, prenant son vol et emportant les colonnes de marbre toutes taillées.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

LE PALAIS DU FRANC,

A BRUGES.

Voy. t. VII, p. 228.



Vue du palais du Franc, aujourd'hui palais de justice, à Bruges. — Dessin de Stroobant.

Le voyageur qui se promène, à Bruges, le long du canal des Marbres, presque au centre de la ville, remarque bientôt un édifice pittoresque dont les vieux murs se reflètent dans l'eau. Des lierres, de la mousse, des pariétaires, en festonnent la base; quatre pignons élégants se dressent côte à côte, et dans l'intervalle s'effilent de hardis clochetons. Sur la gauche, un oratoire épanouit sa grande croisée ogivale. Une galerie en encorbellement, des fenêtres cintrées munies de balcons, ornent la partie inférieure. Plusieurs rangs d'autres ouvertures à meneaux de pierre introduisent le jour dans les différentes salles du monument. Derrière cette construction poétique, on voit pyramider la haute tour du beffroi.

On a sous les yeux un de ces charmants tableaux que recherchent les amateurs des arts, les esprits sérieux et contemplatifs.

C'était dans ce vaste bâtiment que se tenait encore, au siècle dernier, le tribunal du Franc de Bruges. On nommait ainsi la banlieue de la ville, qui était d'abord soumise à la juridiction de la grande commune flamande. Mais la richesse, la puissance et les continuelles révoltes des Brugeois inspirèrent aux ducs de Bourgogne le projet de les affaiblir. Le meilleur moyen était de séparer la ville et son territoire, d'exciter une partie de la population contre l'autre. En 1429, Philippe le Bon donna aux habitants de la campagne l'ancien palais des comtes de Flandre, bâti sur l'emplacement du palais actuel, pour y établir leurs magistrats et y traiter leurs affaires. Une émeute nouvelle ayant éclaté à Bruges le 26 janvier 1437, le duc profita de l'occasion et décréta l'indépendance du Franc. Une lutte assez longue s'ensuivit; mais les citadins furent vaincus et obligés de consentir, le 17 février 1438, à l'émancipation de la banlieue. Les campagnards reçurent immédiatement une bannière et des sceaux. Ils conservèrent leurs priviléges et leur position jusqu'à la conquête des Pays-Bas par les Français.

Le monument actuel fut construit de 1521 à 1523. L'ancienne façade a malheureusement disparu. Un portique en avant-corps, à six arcades surbaissées, que couronnaient des gables en accolade, était surmonté d'un étage percé de six fenêtres quadrilatérales. Une plate-forme le terminait, ornée de huit statues comme l'étage lui-même. En arrière de la plate-forme s'élevait un second étage très-simple, et, à l'angle droit, montait dans les airs une jolie tour octogone coiffée d'une flèche en bois. Cette façade fut détruite en 1722 et remplacée par celle qu'on voit maintenant (1). Mais le côté latéral du palais, que nous avons décrit tout à l'heure, n'a subi aucune altération. Il charme encore la vue de sa grâce coquette et entraîne l'imagination du spectateur vers des époques lointaines.

Depuis la conquête française, l'ancien palais du Franc sert de palais de justice. L'intérieur renferme plusieurs tableaux curieux, mais on y admire surtout la célèbre cheminée en bois, que décorent une foule de moulures, d'arabesques et de statues, notamment celles de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche. Nous en avons publié un dessin (tome VII, p. 229). La Renaissance a produit peu d'œuvres aussi riches et aussi délicates. Les Brugeois l'ont dernièrement restaurée avec ce goût et cette adresse qui sont des qualités innées dans la race flamande.

(1) Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique.*

INDUSTRIE DE LA SOIE EN PERSE.

Époque de l'introduction des vers à soie en Perse, et surtout dans le Guilan. — Les côtes méridionales de la mer Caspienne sont éminemment propres à l'élève du ver à soie. Les deux rives des fleuves de Gorgan et d'Etrek, la province d'Asterabad, celle de Mazenderan, de Tunekabune, de Guilan, de Talich, de Chirvan, toutes ces contrées qui occupent ou avoisinent le littoral caspien, produisent beaucoup de soie. Mais c'est surtout le Guilan qui passe, à juste titre, pour être le pays modèle de l'industrie séricicole dans ces parages. Les soies grèges de Guilan, après avoir alimenté les fabriques de Perse, vont en Russie et à Constantinople, d'où elles se répandent en Europe et même en Amérique. Il s'en exporte annuellement pour environ quinze millions de francs; les deux tiers vont aux fabriques d'Angleterre, le reste en France et en Russie. On compte déjà trois maisons de commerce à Londres, une à Manchester, une à Marseille et une à Paris, qui s'occupent exclusivement du débit des soies de Guilan, dont nous nous proposons d'entretenir ici nos lecteurs. Nos observations sont puisées, soit dans les récits oraux des Guileks (1), que nous avons interrogés, soit dans nos propres souvenirs et observations faites lors d'un séjour de plus de six ans dans cette province.

Les Guileks font remonter jusqu'aux temps bibliques l'origine de l'introduction chez eux de l'industrie sérigène. Elle est issue d'un miracle témoignant de la libéralité avec laquelle Dieu récompense l'homme qui sait souffrir. « Le premier couple, disent-ils, de vers à soie, sortit des plaies du prophète *Ayoub* (Job), avec d'autres bienfaits répandus depuis dans le Guilan (2). » Ce mythe pris en dehors de la tradition musulmane, le nom chrétien de *Nesrâni* (Nestorien) que porte encore aujourd'hui la meilleure espèce des cocons dans le Guilan, et enfin la date bien connue (530 de l'ère vulgaire) de l'arrivée des œufs du ver à soie de la Chine à Constantinople, peuvent aider à déterminer l'époque où ce ver commença à être élevé chez les Guileks. On sait que dès les premiers temps du christianisme, et jusqu'au quatorzième siècle, les Nestoriens envoyèrent dans toutes les contrées de l'Asie leurs missionnaires, leurs prêtres et leurs évêques. Grâce au zèle persévérant de leurs prédicateurs, la Chine a conservé jusqu'à présent quelques vestiges de chrétienté; la Tartarie a eu toute une dynastie de rois-pontifes chrétiens, et sans l'avénement de Mahomet, l'Évangile aurait fini par triompher dans toute l'Asie Mineure, l'Asie centrale et la Perse.

Ce sont les Nestoriens qui ont aidé les moines de l'empereur Justinien à lui faire parvenir la graine de ver à soie, et c'est probablement grâce à eux qu'elle a été introduite dans le Guilan vers la fin du huitième siècle, temps où les relations de ce pays avec la Chine se trouvent consignées dans les faits de notre histoire ecclésiastique. Assemani dit positivement qu'en 778 le moine nestorien Subhaljésu fut envoyé par le patriarche de Séleucie pour prêcher dans le Guilan, où il fit beaucoup de prosélytes, et d'où il partit pour la Chine (3). Ni les Guileks ni d'autres Persans ne s'occupaient certainement avant le sixième siècle de l'industrie séricicole, car Justinien n'aurait pas eu besoin d'envoyer la chercher plus loin.

Les chroniqueurs persans du treizième siècle parlent de soies écrues offertes comme une denrée précieuse par les habitants du littoral caspien aux Mogols de Timourleng. Les cuirasses nommées en guilan *ziréhi-ebrichim* (cottes de mailles en soie), faites en cocons foulés comme du feutre, y étaient célèbres par l'imperméabilité et l'élasticité de leur tissu. Vers la fin du seizième siècle et dans le courant du dix-huitième, nous voyons l'industrie sérigène déjà fort productive en Perse. Un témoin oculaire, le père Krusinski, qui résida longtemps à la cour des schahs de la dynastie séfivienne, raconte toutes les particularités concernant un traité de paix que Schah-Abbas désirait conclure avec l'Espagne en 1608, afin de pouvoir envoyer ses soies en Europe, par mer, à travers le golfe Persique, et de priver par ce moyen la Turquie des avantages qu'elle retirait du transit de cette

(1) *Guilek*, nom que se donnent les habitants de la province de Guilan; on les appelle aussi *Guili*, ce qui correspond aux *Guélés* de Strabon, et aussi à *Guilâni*, d'où les Arabes ont fait *Djeilâni*.

(2) Parmi les savants qui ne croient pas que le ver à soie soit originaire de la Chine, nous citerons le chevalier de Paravey, qui, dans une lettre adressée au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le 4 novembre 1851, a cherché à prouver que le ver à soie vient de Cachemire ou de l'Indo-Perse. L'hypothèse de ce savant se base sur des preuves étymologiques : « Les Chinois, dit-il, appellent le ver à soie *tcheng-siang*, littéralement, le ver de l'éléphant; en persan, *fil* ou *pil* veut dire éléphant, et en même temps ver à soie, cocon *(pilé)*. » Or on sait qu'il y a peu d'éléphants en Chine; leur patrie est dans les Indes et l'Indo-Perse.

(3) Assemani, *Biblioth. orient.*, V, iv, p. 444, 478 et 483.

denrée. A cette époque, les soies indigènes rapportaient au roi Schah-Abbas douze millions de francs par an (1). Mill nous apprend qu'en 1662 un vaisseau marchand arriva du golfe Persique à Londres avec des soies écrues valant 97000 livres sterling (2). A partir de ce temps, l'élève du ver à soie paraît avoir fait beaucoup de progrès en Perse. Cependant on raconte que, sous le règne de Nadir-Schah, les habitants de toute une province, le Mazenderan, détruisirent leurs plantations de mûriers, ainsi que leurs magnaneries, pour échapper aux impôts onéreux dont le fisc les accablait.

Éclosion des vers et leur première mue. — Ce que nous eûmes lieu de remarquer nous-mêmes sur l'élève du ver à soie dans le Guilan s'opère ainsi :

Trente à quarante jours après l'équinoxe du printemps, les mangnaniers indigènes *(nougani)* commencent à s'occuper de l'éclosion. A cet effet, les bourses et sachets avec de la graine, conservés dans un endroit frais, sont transportés dans une chambre bien chauffée. Quelquefois le magnanier les porte sous son aisselle, en attendant que la chaleur du corps humain ait fait éclore les œufs.

Les vers éclos sont aussitôt déposés dans des *kalivé*, espèces de cuvettes en terre glaise, à fond plat et à bords peu relevés, ayant un pied et demi de diamètre sur 4 à 5 pouces de profondeur. Ils y restent pendant toute la première période de leur vie, nourris avec des feuilles de mûrier hachées en très-petits morceaux, ou bien, si un printemps tardif ne fait point bourgeonner les mûriers, avec des feuilles de coriandre *(guechniz)*. Après quoi ils s'endorment, et c'est pendant le sommeil que le magnanier ou *nougani* les transporte dans la magnanerie.

Magnanerie guilanaise et son magnanier. — Elle diffère tellement de tout ce qui se construit en Europe en fait d'établissements destinés à l'élève du ver à soie, qu'on nous saura gré de pouvoir se faire une idée de ce que c'est qu'un *tilembar*, car c'est ainsi que les Guileks appellent leur magnanerie.

Commençons par en esquisser un plan en coupe horizontale.

On voit (page 316) que c'est une espèce de cage soutenue en l'air sur quatre ou six, quelquefois jusqu'à dix poteaux, vu qu'elle doit être suffisamment grande et assez solide pour résister au poids de deux hommes : aussi le parallélogramme n'a-t-il pas moins de 20 pieds de longueur sur 13 de largeur, et depuis le faîte du toit qui le recouvre jusqu'à la base des poteaux qui le soutiennent, il y a trois mètres de hauteur, plus ou moins. Deux planchers horizontaux à jour traversent d'outre en outre tout le corps de la bâtisse; le plancher inférieur, qui se nomme *ket* (le lit), sert réellement de lit et en même temps de table à manger, car c'est là que les vers font leurs repas et qu'ils dorment. A commencer de la seconde mue, on leur donne des branches de mûrier toutes couvertes de feuilles. Une couche de ces branches étant posée, et les vers en ayant dévoré les feuilles, on en met une autre, sans enlever la première, et ainsi de suite. Lorsqu'au bout de quelque temps ces branchages, mêlés avec la litière, les vers morts, etc., encombrent trop le ket, le *nougani* (magnanier) y fait un trou par en bas, et fait tomber les ordures et les broussailles qui se tiennent à la surface du ket, sans déliter les vers. Le plancher supérieur, ou *purd* (le pont), fait en solives, est destiné à soutenir le nougani. Grâce à cette ingénieuse disposition, il peut tout à son aise nourrir et surveiller ses vers sans être obligé de les toucher avec la main, ce qui, au dire des Guilanais, répugne à l'insecte précieux et le fait souffrir. L'espace qui sépare le ket du purd est extérieurement abrité; c'est-à-dire que l'on met tout autour des nattes, comme autant de rideaux aux croisées, pouvant se fermer et s'ouvrir à volonté. Enfin le *bam* ou le toit, fait en paille de riz, a un usage double, parce que l'extérieur abrite les vers à soie contre les intempéries de l'air, tandis que l'intérieur offre un asile sûr pour les chrysalides, qui vont y suspendre et filer leurs cocons *(pilé)*.

Une échelle mobile ayant un bout par terre et l'autre bout appuyé sur les solives du purd, complète l'ameublement du tilembar.

Plantations de mûriers, et les raisons qui font préférer le mûrier nain. — Les arbustes qu'on aperçoit, semblables à autant d'énormes choux, à gauche et à droite de la magnanerie, représentent une plantation de mûriers. Je n'ai rien vu de semblable, soit en France méridionale, soit en Italie. Ici, les éducateurs indigènes veulent qu'un tilembar bien conditionné ait, à lui seul, une plantation de 20000 à 25000 mûriers nains. Ce nombre prodigieux vient de ce que les arbres sont comparativement plus petits. On les plante en échiquier, et d'ordinaire séparés les uns des autres à un mètre de distance. On ne permet pas aux arbres de s'élever au delà d'un mètre et demi de hauteur tout au plus, en ayant soin de les tailler tous les printemps, pour n'avoir que de jeunes branches et des arbres à tige courte.

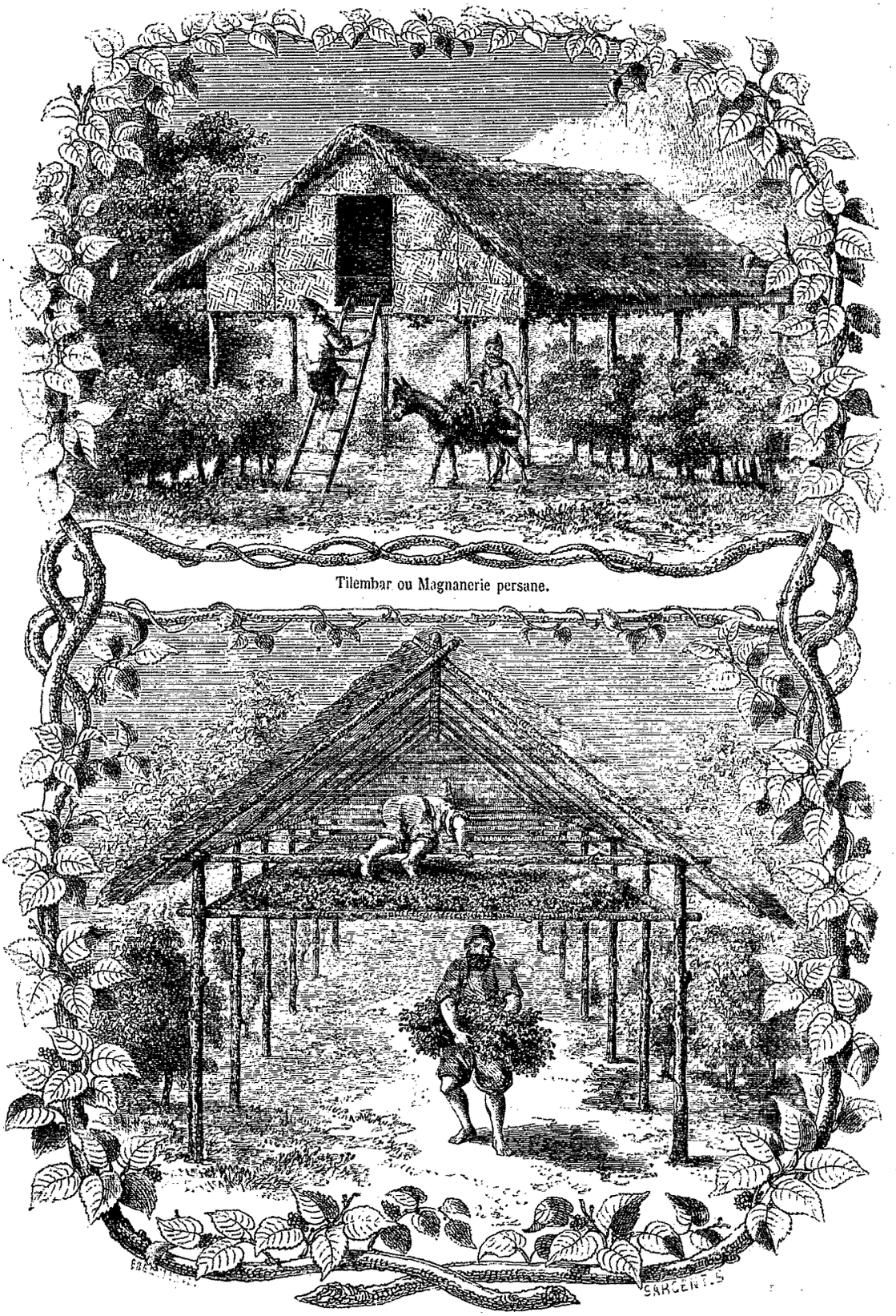
L'air, comprimé dans une pareille plantation, et l'ombre entretenue par le rapprochement de tant d'arbres, font que les feuilles s'en étiolent, pour ainsi dire, et deviennent d'une délicatesse et d'une transparence remarquables. L'écorce des branches devient lisse et unie, qualité précieuse là où il n'est pas d'usage d'effeuiller le mûrier en le présentant aux vers. Les nougani prétendent que leurs vers ne peuvent pas digérer des feuilles de vieux arbres, et qu'ils se blessent en grimpant sur les aspérités des rameaux qui ne sont plus jeunes. A les en croire, la maladie des jaunes, de la grasserie, et autres infirmités du ver, proviennent la plupart du temps de la mauvaise qualité des feuilles de mûrier qu'on lui donne. Mais ce qui recommande surtout ces plantations du mûrier nain, c'est qu'elles abrégent de beaucoup le travail du nougani, qui, s'y trouvant partout à la hauteur des mûriers, et armé d'une serpette *(dâz)*, fait sa provision de feuilles plus vite et avec moins de peine que s'il eût été obligé de grimper. La reproduction du mûrier par graine et par bouture est également connue ici, quoiqu'on préfère la première. Il faut cinq ans pour que l'arbre provenant du semis puisse être propre à la nourriture des vers à soie, à laquelle on emploie soit le mûrier blanc, soit le mûrier noir, indifféremment.

Mais revenons au tilembar, où les vers, en s'éveillant après leur première mue, qu'on appelle ici *khâb* (sommeil), se voient transportés dans leur ket et déposés sur une couche de branches de mûrier toutes chargées de feuilles. L'appétit augmente avec l'âge des vers, et c'est une besogne bien rude que de les nourrir, jour et nuit, dans un pays où, après des jours d'un soleil de 45 degrés de chaleur, viennent, les nuits, des brouillards des marais, et des essaims de mosquites plus insupportables encore que la chaleur et les brouillards. Après la troisième et à la veille de la quatrième mue, la voracité des vers devient telle, qu'un seul homme n'y suffit plus, bien qu'on prenne la précaution de faire bâtir les tilembars au milieu même des plantations de mûriers. Il faut non-seulement nourrir les vers, mais aussi les défendre contre divers ennemis. Les mosquites viennent, ils assiégent le tilembar; pour les chasser, on fait des fumigations sous le ket, vu que leur piqûre fait enfler le ver et lui ôte l'appétit. Le froid et une chaleur excessive sont

(1) « ... Mercatura serici quæ quotannis pendit regi Persiæ duodecim milliones librarum gallicarum. » Krusinski prodromus, *De legationibus polono-persicis dissertatio*. Leipsii, 1731, p. 245. Aujourd'hui le schah de Perse ne retire de toutes les soies grèges de son royaume qu'environ trois millions de francs, à titre d'impôt annuel.

(2) Mill, *History of the British India*.

également à craindre; mais il est moins difficile de s'en garantir, soit en bouchant les issues de la magnanerie, soit en faisant ouvrir les rideaux de nattes, pour donner de l'air.



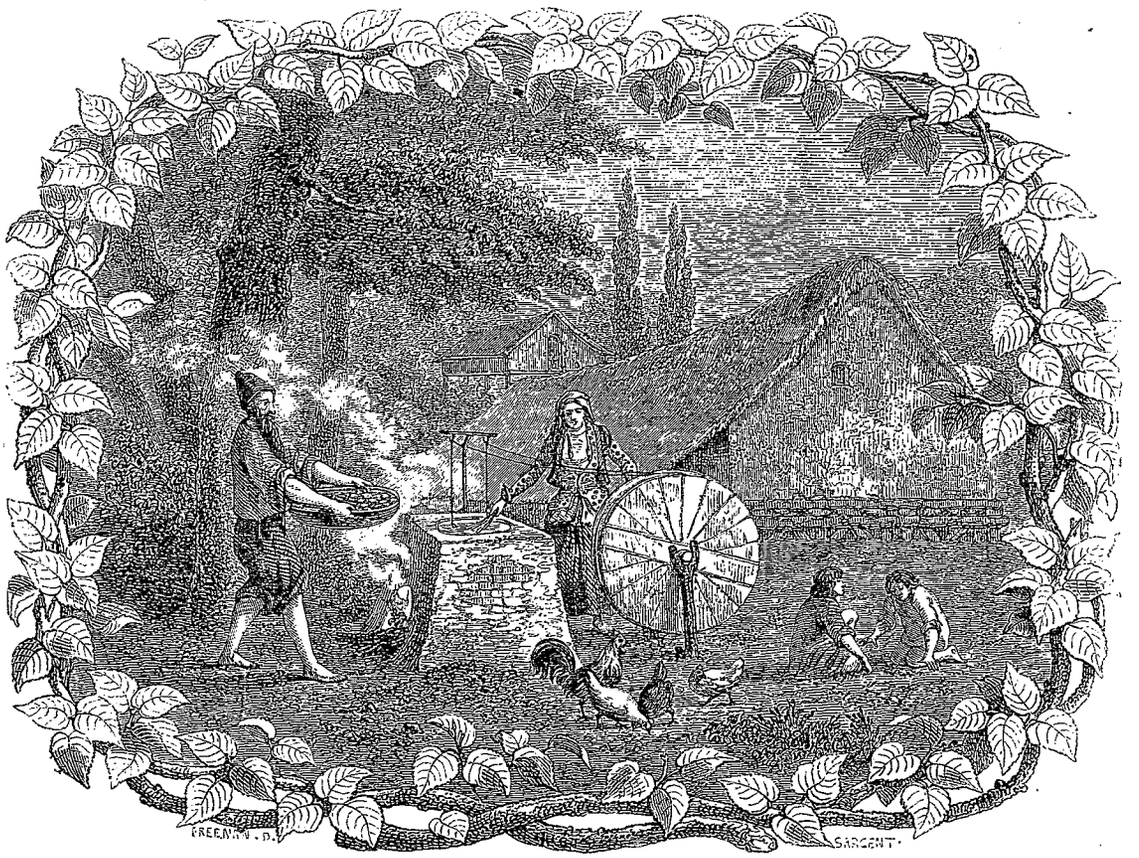
Tilembar ou Magnanerie persane.

Dessin de Freeman, d'après M. Alexandre Chodzko.

Dernière mue du ver à soie et ses cocons; serpent tutélaire. — D'une mue à l'autre il s'écoule ordinairement de sept à dix jours, ce qui fait que les vers à soie, dans le Guilan, ne montent à la bruyère que vers la fin du mois de mai; cela dépend principalement du printemps plus ou moins précoce. Nous avons déjà dit que les parois de l'inté-

rieur du toit de la magnanerie servent à recevoir le ver qui veut faire son cocon. A cet effet, ces parois sont pourvues de mailles en paille de riz où l'on attache des rameaux, dont le gros bout est appuyé sur le ket, et par conséquent permet aux vers de grimper et d'aller se choisir un endroit convenable. Cette opération s'appelle en patois du pays *kedj khal miched* (le ver va sur la branche); aussitôt qu'elle commence, on fait tomber l'échelle, après avoir condamné la porte et les autres issues du tilembar et en avoir défendu l'accès pendant dix jours consécutifs. Il n'y a que le *serpent tutélaire* qui, alors même, ait ses entrées libres. Car, soit dit en passant, une superstition traditionnelle met chaque tilembar sous la tutelle d'un ange gardien métamorphosé, dit-on, en serpent *mari-tilembar*. On croit, et cela très-sérieusement, que sans son concours aucune magnanerie ne saurait prospérer. C'est lui qui, pendant que les vers dorment, veille pour eux, en écartant les oiseaux, les lézards, les belettes et autres destructeurs qui trompent la vigilance de l'homme. Je me rappelle avoir vu un de ces serpents mort; le nougani était au désespoir, et en accusait un de ses ennemis, qui serait venu secrètement tuer le serpent, et par conséquent causer la destruction du tilembar, veuf de sa divinité tutélaire. Le serpent était de l'espèce du *coluber aquatica*, qui m'a paru identique avec celle des serpents de Lithuanie, où on leur rendait jadis des honneurs divins.

Récolte et ce qui en revient au fisc. — Le jour de l'ouverture du tilembar est une véritable fête de famille. Le nougani fait des cadeaux à ses femmes et à ses enfants, et les conduit tous voir le résultat de son travail. Quelques coups



Le Dévidage de la soie, en Perse. — Dessin de Freeman, d'après M. Alexandre Chodzko.

de hache suffisent pour faire tomber la charpente du ket, et alors ils n'ont qu'à entrer dessous et à lever les yeux. Si la récolte *(nougan)* est bonne, on voit tout l'intérieur du toit revêtu et incrusté de cocons.

Le *mohassil* ou percepteur de la couronne assiste d'office à l'ouverture des magnaneries; son œil exercé évalue du premier coup la quantité de soie dont les cocons de la récolte sont capables. L'impôt se perçoit à raison de la dimension du tilembar, qui se détermine en mesurant la longueur et la largeur du ket. Pour chaque vingt coudées carrées *(erech)* le nougani donne au schah les trois quarts d'un *mêni-chahi* (1) de soie dévidée.

Triage des cocons. — Toute la famille se réunit pour déramer les cocons. Ici finit le travail des hommes, celui du dévidage étant ordinairement confié aux soins des femmes du pays. Elles commencent par trier les cocons.

Les cocons destinés à la reproduction éclosent à l'ombre, dans les kalivés, que nous connaissons déjà. On ne permet pas aux papillons de rester longtemps ensemble, parce que, dit-on, cela nuirait à la ponte, en affaiblissant trop la femelle. On les sépare donc par force; après quoi le *Bombyx mori* se meurt, et sa femelle fait la ponte. Le triage se fait aussi dans le but d'empêcher que les différentes races ou espèces de papillons ne se mélangent. On les reconnaît à la forme et à la couleur des cocons, dont il y a onze variétés différemment nommées, à savoir : *nesrani, mirséidi, sibkalek* et *ellali*, qui produisent la soie la plus fine; puis, en second lieu, *chirkalek, moulianek, mouméni, bakla-senguek, guil-kalek, espikalek*, et enfin *tchetem* (le bâtard), ou cocon métis, produit du croisement de deux races différentes. Le poids d'un *dirhem* (drachme) de bons cocons se vend de 13 à 18 francs; mais on en vend rarement, car chacun préfère les dévider chez soi. Un tilembar qui consomme de 7 $^1/_2$ à 10 dirhems de graine donne un rendement, en chiffres ronds, de 8 à 10 kilogrammes de soie

(1) *Méni-chahi*, poids équivalent à 6 kilogrammes de France.

écrue. On nous pardonnera tous ces détails, qui intéressent les hommes spéciaux, et qui, précisément pour cette raison, ne devaient pas être omis. Quant aux cocons destinés au dévidage, on en étouffe les chrysalides, soit en les exposant aux rayons du soleil du midi, soit en les plongeant dans de l'eau chaude. Avant de parler du dévidage guilanais tel que nous l'avons observé nous-même, nous citerons le récit fait là-dessus par un voyageur français, il y a un siècle et demi.

Procédés du dévidage de l'année 1703 comparés à ceux de 1840. — En 1703, le 30 août, Corneille Lebrun, venant de Chirvan, arriva au confluent des rivières de Cyrus et d'Araxe, et le lendemain, après avoir traversé leurs eaux réunies, dans une barque, il vit sur la rive deux ou trois cabanes où l'on dévidait de la soie.

« J'eus la curiosité, dit-il, d'y entrer, et trouvai qu'on n'y emploie qu'une seule personne. Il y avait à droite, en entrant, un fourneau qu'on échauffe par dehors, et dans lequel était un grand chaudron d'eau presque bouillante, dans laquelle étaient les cocons des vers. Celui qui en dévidait la soie était assis sur le fourneau et remuait souvent les cocons avec un petit bâton. Je trouvai aussi, au milieu de cette maisonnette, une grande roue qui avait huit ou neuf paumes de diamètre, et qui était fixée entre deux piliers. Il la faisait tourner du pied, assis sur le fourneau, comme on tourne un rouet parmi nous, et l'on avait placé deux petits bâtons sur le devant du fourneau, autour duquel tournaient deux petites poulies qui conduisaient la soie des cocons vers cette roue. On m'a assuré que cette manière de dévider la soie est en usage par toute la Perse. Il faut avouer que cela se fait avec une promptitude surprenante (1). »

Nous avons visité la contrée où Lebrun a vu le dévidage; elle est (2) limitrophe du Guilan, et continue encore à exploiter l'industrie séricicole. Les dimensions de la roue données par ce voyageur s'accordent avec l'usage pratiqué dans quelques villages guilanais dont les dévideurs, fidèles à la routine, tiennent à ce que leurs écheveaux n'aient pas moins de 1m,60 de longueur. Cependant on s'y voit de plus en plus obligé de diminuer le diamètre des rouets, vu que les trois quarts des soies de Guilan sont achetées pour les fabriques européennes, qui demandent des écheveaux longs d'environ 50 centimètres, comme ceux de Brousse et d'Italie. Le dessin que nous donnons (page 317) peut aider le lecteur à se faire l'idée d'un atelier du dévidage actuellement en cours chez les Guileks.

On y remarquera quelques différences, qu'il faut peut-être considérer comme autant de perfectionnements introduits depuis dans le système décrit par Lebrun. La fileuse, debout entre le four et le rouet, tient dans la main droite un petit balai en paille de riz, dont elle fouette les cocons pour en dégager le fil, opération d'autant plus facile que l'eau bouillante du chaudron les y a déjà préparés. Avant de mettre le fil sur le rouet, on le passe sur un petit crochet en fer qui surmonte le fourneau. On travaille en plein air sur un fourneau construit à cet effet devant la ferme. Le cocon étant entièrement dévidé, la fileuse joint le bout du fil avec le brin d'un nouveau cocon, et les chrysalides dépouillées de leurs cocons sont aussitôt jetées aux poules, pies, corneilles et autres oiseaux qui en sont très-friands, et sont l'accompagnement obligé d'un atelier de dévidage guilanais.

Noms et prix de différentes qualités de soie indigène. — Trois districts de la province de Guilan ont la réputation de produire la meilleure soie : Recht, Toumène et Lahidjane. Tous les ans il y a une grande foire *(nougan)* aux soies indigènes dans la ville de Recht, chef-lieu de la province.

La plus fine soie *(milani)* tire son nom de celui de Milane, village situé aux environs de la ville de Tauris, et célèbre pour ses tissus moirés *(daraï)*. En 1840, les prix des soies écrues apportées à la foire de Recht étaient les suivants :

Première qualité, ou *milani*, 17 à 19 tomans (212 fr. 50 cent. à 237 fr. 50 cent.) par *méni-chahi*.

La soie n° 2, ou *cherbafi*, 15 à 16 tomans.

Celle n° 3, ou *éala*, que les marchands européens achètent de préférence, de 13 à 13,4 tomans.

Celle n° 4, ou *tadjirbâb*, de 12 à 12,8 tomans.

Les soies de qualité inférieure, connues sous le nom de *kedj* ou *lasse* (ver et frison), ou déchet, ne sont demandées que pour les tisseranderies de Bagdad et de Chuchter, à raison de 2 à 3 tomans par méni-chahi.

Les Guileks; leur architecture; climat et aspect du pays. — Le paysan guilek est de moyenne taille; ses épaules et sa poitrine sont ordinairement bien développées, mais il a peu d'embonpoint, et son teint est olivâtre et cuivré. L'expression générale de sa figure n'a rien de spirituel ni de méchant. On voit que le climat et le travail le font souffrir, mais qu'il est résigné et n'aspire point à une meilleure existence. L'angle facial, le nez aquilin, l'ovale de la tête du Guilek, ressemblent à ceux des autres peuples d'origine iranienne, avec cette exception qu'ici on trouve plus de cheveux roux qu'ailleurs en Perse. Sa mise, des plus simples, se compose de trois pièces principales : une calotte en été, remplacée en hiver par un bonnet pointu, soit en feutre, soit en peau de mouton; une chemise en toile grossière de coton, teinte en bleu indigo; un pantalon de même étoffe et de même couleur qui, chez les habitants des basses terres, est retroussé, et chez les montagnards, resserré dans des guêtres. Pour se garantir contre les intempéries de l'air, le Guilek a une espèce de pardessus *(koulidjé)*, sans couture et foulé, en feutre grossier, mais à l'épreuve de l'eau. Cependant il a des habits de drap et des chemises de soie pour les jours de fête, car il n'y a pas de pauvres proprement dits dans le Guilan; on y gagne facilement de quoi vivre. Ajoutons encore que le Guilek, plus adroit que robuste, aime le mouvement, et qu'il est excellent piéton. Il marche pieds nus, toujours armé de son *dâz*, ou serpe faite d'un seul morceau de fer, et qui lui sert de hache, de poignard et de couteau à la fois. La femme guilèke est moralement supérieure à son mari. Le climat chaud et humide du pays lui convient mieux qu'aux hommes, comme c'est le cas, en général, dans toutes les contrées marécageuses du monde.

L'architecture du pays, de même que le costume du paysan, est conforme aux besoins locaux et atmosphériques où se trouvent ses habitants.

Le Guilan n'est qu'une forêt habitée où il pleut pendant huit mois de l'année, et où la moyenne des chaleurs de l'été est de 32 degrés Réaumur à l'ombre. Ce qu'on y cherche, avant tout, c'est de pouvoir se garantir contre l'humidité, et d'avoir de l'air. Aussi les maisons riches sont-elles soigneusement aérées et couvertes de toits en tuiles, dont l'usage ici a été déjà remarqué et cité par Strabon. On y voit des monuments dont toutes les proportions sont combinées de manière à pouvoir donner un écoulement libre et prompt aux eaux pluviales. Le bas Guilan n'a pas de villages proprement dits; il n'y a que des fermes séparées les unes des autres par des rizières et des plantations de mûriers. Chacune de ces fermes se compose ordinairement de cinq constructions : 1° La maison *(khan* et aussi *ket)*, habitée par le paysan et sa famille; elle est construite sur pilotis, et quelquefois sur de grosses poutres, de manière

(1) *Voyage de Corneille Lebrun, par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales.* Amsterdam, 1718, vol. IV, p. 165, 166.

(2) Aujourd'hui le khanat de Taliche.

à laisser en dessous un passage libre aux eaux de pluie; elle n'a ni fenêtres ni cheminée; l'air et la lumière entrent et la fumée sort par la porte. Le toit, en dos d'âne, est démesurément grand, fait de paille de riz, et descend quelquefois jusqu'à terre; on en appuie les bords sur des colonnes de bois. L'espace compris entre ces colonnes et les parois extérieures de la maison offre une espèce de galerie ouverte où la famille passe la journée. 2° Le pavillon *(kétam)*. Pendant la saison chaude, des essaims de mosquites et de puces obligent la famille de se retirer sous le kétam, dont les formes rappellent beaucoup celles du tilembar: c'est un toit posé sur de grosses solives équarries, où l'on établit un plancher à quinze pieds de terre environ; l'espace compris entre le toit et le plancher sert de logis; on y monte par une échelle, et on y reste soit en plein air, soit à l'ombre de rideaux faits en toile grossière, qui se lèvent et se baissent à volonté. 3° Le *tilembar* ou magnanerie, que nous connaissons déjà. 4° Le poulailler *(lâné)*, cage soutenue par quatre troncs d'arbres bruts que l'on choisit assez hauts pour que les chacals ne puissent pas y pénétrer. 5° Le *kendoudj*, ou meule de riz, où le paysan conserve toute la récolte de riz de l'année. Cette construction pyramidale est quelquefois deux fois plus haute que la maison du paysan, et elle est un trait caractéristique du paysage guilanais. Pour donner une idée de l'humidité dont l'air est chargé à Recht, chef-lieu du Guilan, il suffira de dire que, même dans les mois de juillet et d'août, on est obligé d'y faire sécher au feu la peau des tambours de retraite qu'on a coutume de faire battre tous les soirs devant le palais du gouverneur.

Tout ceci n'empêche pas que le pays ne soit un des plus beaux du monde sous le rapport pittoresque. Les indigènes en sont fiers, et ils aiment à répéter : « Si nous ne plantons pas d'arbres ni de fleurs, c'est que toute notre contrée n'est qu'un jardin de Dieu. » En effet, pour bien jouir du coup d'œil que présente le Guilan, il faut se trouver à bord d'une embarcation, et le regarder à une petite distance de la côte : alors on voit, sur le premier plan de cet immense panorama, la mer, puis la côte très-étroite, mais partout très-visible, car le jaune des sables trace une ligne bien accusée entre les eaux bleues et la verdure des massifs de forêts touffues qui s'élèvent tout d'un bond depuis la lisière de la côte jusqu'à la lisière des crêtes des montagnes de couleur gris-cendré. Ces crêtes, comme autant de créneaux d'un rempart, dessinent un sillon bizarre que l'on voit se prolonger pendant plusieurs lieues entre le vert foncé des forêts et le bleu d'azur des cieux. C'est un de ces paysages qu'on n'oublie jamais, et tels que le doigt de Dieu seul sait en tracer (1).

COMMENT ON DOIT ÉCRIRE UNE LETTRE.

Vous me demandez comment on doit écrire une lettre; voici, mon cher Nicobule, quelques observations dont vous pourrez faire votre profit. Il y a des gens qui, dans leurs lettres, cheminent toujours sans savoir où s'arrêter; d'autres, au contraire, affectent un laconisme déplacé : c'est ce qui s'appelle au delà ou en deçà du but, et s'écarter du juste milieu qui consiste à se régler sur le besoin. Avez-vous beaucoup de choses à dire, vous feriez mal de vous resserrer dans un espace trop étroit. Un mot suffit-il pour rendre votre pensée, épargnez-moi des détails prolixes, partant peu agréables. On doit mesurer la longueur ou la brièveté d'une lettre sur ce qui en fait le sujet. Ce n'est pas assez d'être précis, il faut sur toutes choses être clair : une lettre n'est pas une enseigne; mieux vaudrait être un peu causeur que d'être obscur en visant trop à la brièveté. En un mot, une lettre écrite avec la clarté convenable, une lettre bien écrite, est celle qui, entendue de l'ignorant comme de l'homme instruit, plaît à tous deux également. Une troisième qualité est la grâce : sans elle, une lettre est sèche, triste, monotone; avec elle, au contraire, le style s'égaye et coule avec douceur. Maximes piquantes, proverbes cités à propos, petites anecdotes, suspensions badines, saillies ingénieuses, elle admet tout ce qui peut éveiller l'esprit, mais toutefois sans affectation. La pourpre ne s'emploie qu'en bordure, et la lettre ne souffre qu'une élégance sans apprêt. Le style figuré n'y est de mise qu'à cette condition, qu'il se montrera rarement et avec modestie. Nous laisserons aux rhéteurs les apostrophes, les antithèses, les membres de phrases distribués avec symétrie; ou si parfois il nous prend envie de leur emprunter cet appareil, que ce soit en nous jouant. Je ne peux mieux finir que par ce trait d'un apologue : Autrefois, les oiseaux se disputant la royauté, et chacun s'empressant d'orner son plumage, l'aigle jugea seul que sa plus belle parure était de n'en point avoir. La plus belle lettre, à mon avis, est celle qui tire toute sa parure de la manière simple, aisée, naturelle, dont elle est écrite. Telles sont, je crois, les qualités du style épistolaire. Ce que je peux avoir omis vous sera suggéré par vos propres réflexions (1).

HOWARD.

De tous les philanthropes, il en est peu que l'on puisse mettre au-dessus de John Howard et qui méritent plus que lui d'être signalés à l'admiration et à la reconnaissance du genre humain. Durant le cours d'une longue vie, il se consacra tout entier au soulagement des misères qui affligent l'humanité et à l'adoucissement du sort des malheureux que la société repousse de son sein.

John Howard naquit à Hackney en 1726. Son père, marchand tapissier, le mit de bonne heure en apprentissage dans une maison de commerce, sans consulter ni ses goûts, ni ses dispositions. Il n'y resta que peu de temps, son père étant mort peu après et lui ayant laissé une fortune assez considérable.

Devenu libre et indépendant, il put s'abandonner à ses nobles inclinations et se dévouer au soulagement de ses semblables. Il parcourut la France et l'Italie avec l'attention d'un philosophe et d'un véritable ami de l'humanité, observant les hommes et les mœurs, et étudiant avec un zèle singulier les institutions de bienfaisance, alors malheureusement peu nombreuses, de ces deux pays.

Aimant l'étude et s'y appliquant par philanthropie, il n'en acquit pas moins des connaissances qui lui ouvrirent, à l'âge de vingt-neuf ans, les portes de la célèbre Société royale de Londres. Ce fut dans la même année qu'eut lieu le tremblement de terre de Lisbonne. Curieux de connaître jusqu'où s'étendaient les désastres que ce terrible événement avait occasionnés, il s'embarqua. La frégate qu'il montait fut prise par un vaisseau français, et Howard, ainsi que tous ceux qui s'y trouvaient, furent jetés en prison. Il n'y resta qu'un temps très-court, mais assez pour sentir s'éveiller dans son âme compatissante cette pitié, depuis si active en faveur des prisonniers, qui l'a porté à consacrer le reste de sa vie à chercher tous les moyens d'adoucir leur sort.

Rentré dans son pays et devenu veuf, Howard se remaria en 1758, et s'établit quelques années après dans les environs de Bedfort. Là, concentrant toutes ses affections sur les pauvres qui l'entouraient, il leur fit tout le bien qui était

(1) Cet article nous a été communiqué par M. Alexandre Chodzko, ancien consul à Recht.

(1) Saint Grégoire de Naziance.

en son pouvoir, mais en philanthrope sage, ami de l'homme laborieux, et non en bienfaiteur aveugle, dont les secours imprudents entretiennent la fainéantise et font presque un état du vagabondage. Il procurait du travail aux pauvres valides, leur en créait lorsqu'ils en manquaient, et secourait les infirmes, les vieillards et les orphelins, avec une constante sollicitude.

Tandis qu'il répandait le bien-être autour de lui, Howard eut le malheur de perdre sa seconde femme dans les couches de leur premier enfant. Il tourna tous ses soins sur cet enfant; mais cet homme si compatissant, si sensible aux infortunes d'autrui et si bienfaisant pour les malheureux, était d'une grande sévérité pour lui-même. Cette sévérité, il l'étendit à son fils, et ne sut point se prêter à la faiblesse, aux besoins et à l'inexpérience d'un enfant : il voulut en faire un homme longtemps avant l'époque marquée par la nature, et il échoua complétement. Il fut plus malheureux encore, car non-seulement cet enfant profita peu des instructions paternelles, mais même, dans la suite, son esprit éprouva les absences les plus déplorables.

Ce fut en 1773 que Howard, élevé aux fonctions de shérif, s'occupa plus particulièrement de la réforme des prisons, qui est son plus beau titre de gloire. Il avait sous sa direction spéciale les prisons, et il s'occupait incessamment de la santé et des besoins des malheureux qui y étaient renfermés. Il fit une étude particulière de leurs mœurs et de leurs habitudes, et, en 1774, il présenta à la chambre des communes le résultat de ses observations et ses propres idées. Ses plans donnèrent lieu à des discussions importantes, et il reçut de la chambre les remercîments les plus flatteurs pour ses intentions et ses efforts. Cet encouragement excita son ardeur généreuse et le détermina à porter son attention, non-seulement sur les prisons et les hôpitaux de l'Angleterre, mais encore sur les différents établissements de ce genre des autres pays de l'Europe. Dans



John Howard.

l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne, un en Portugal, et plusieurs dans les contrées du nord de l'Europe et en Turquie. L'empereur Joseph II, qui se piquait de philosophie, et qui montra dans quelques actes des sentiments libéraux, désira le voir dans un de ses voyages à Vienne. Le philanthrope anglais y consentit, et, dans cette entrevue, Howard fit preuve d'une dignité d'autant plus remarquable qu'elle était plus rare à cette époque : il refusa de fléchir le genou devant l'empereur, quoique l'étiquette l'exigeât. Comme il s'en excusait poliment, Joseph, non-seulement agréa ses excuses, mais, par un édit rendu peu après, abolit ce triste et honteux vestige des temps féodaux. Dans un entretien qui dura plusieurs heures, Howard ne dissimula point l'impression que lui avait fait éprouver la vue des donjons que, par excès de précaution, on avait construits dans les prisons : « Quoi, Monsieur, lui dit Joseph, vous vous plaignez de mes donjons! Et en Angleterre, ne pendez-vous pas les malfaiteurs par douzaines? — Sire, répondit vivement Howard, j'aimerais mieux être pendu en Angleterre que de vivre dans un de vos donjons. » Cette franchise britannique surprit un peu le philosophe couronné, qui n'était pas accoutumé à entendre la vérité exprimée sans détour.

Howard publia à divers intervalles plusieurs ouvrages dans lesquels il exposait le but de ses voyages et de ses recherches, leurs résultats, les améliorations à apporter dans le régime des prisons et des hôpitaux, ce qu'on doit faire pour relever le moral des prisonniers, etc. Howard devint bientôt aux yeux de ses concitoyens un homme digne des plus hautes récompenses, et, à son insu, on ouvrit une souscription pour lui élever une statue. Il était alors éloigné de son pays, et lorsqu'il apprit l'honneur qu'on lui réservait, il manifesta une vive et sincère affliction dans ses lettres à ses amis, et il écrivit aux souscripteurs pour les détourner d'un projet contraire à ses principes et au but de tous ses travaux. « N'ai-je donc pas, disait-il, un ami en Angleterre qui s'oppose à une pareille entreprise? » Elle ne fut pas exécutée de son vivant, mais après sa mort, qui arriva le 20 janvier 1790. Cette mort couronna glorieusement sa vie. Ce fut en visitant un malade à Cherson, en Crimée, qu'il prit les germes d'une fièvre maligne à laquelle il succomba en peu de temps. On lui a érigé un monument dans l'église de Saint-Paul, à Londres.

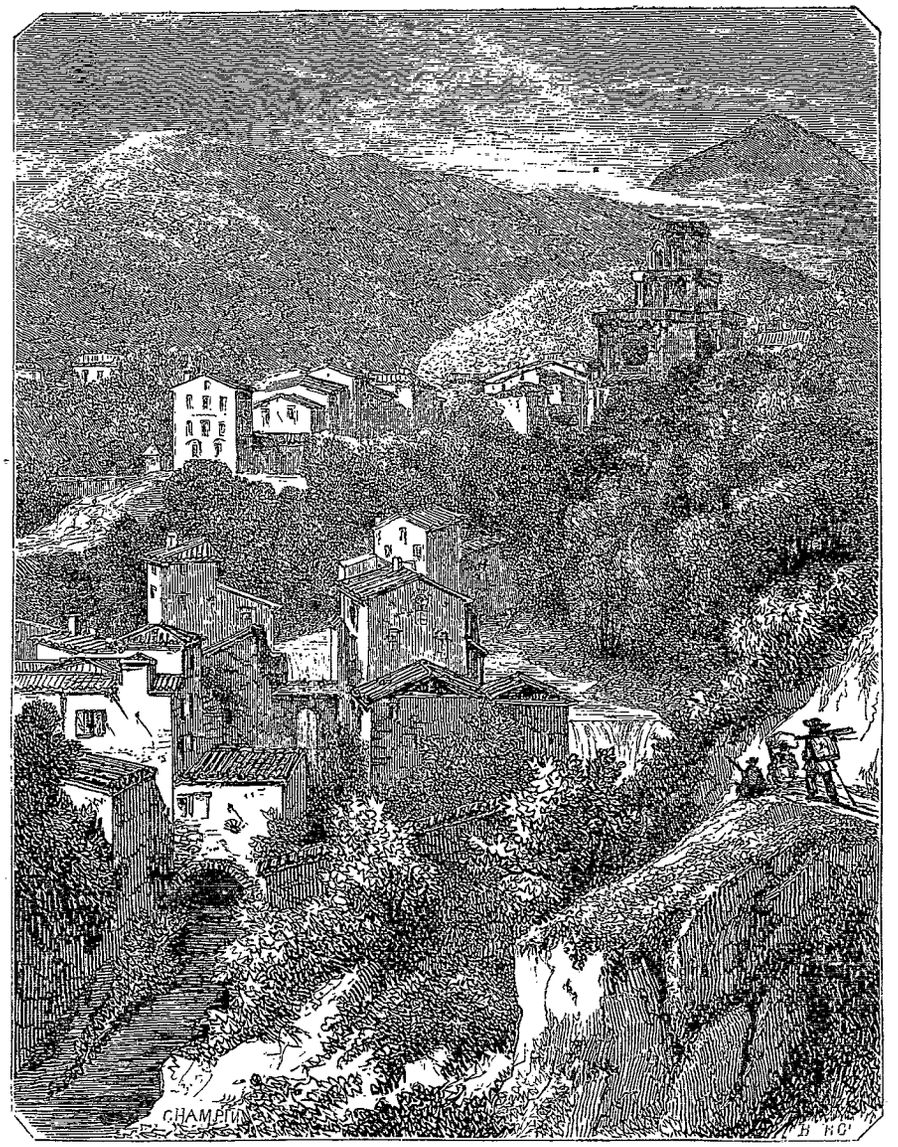
Ce philanthrope donnait par sa conduite l'exemple du travail, de la sobriété et de la pratique des vertus les plus touchantes. Sa vie était austère; il fuyait les plaisirs mondains, les jeux, les spectacles, les réunions. Du pain, des pommes de terre, du thé et du beurre, composaient toute sa nourriture. Durant trente ans, il s'abstint de boire du vin, et il fut très-longtemps sans manger de la chair d'animaux. Cet homme de bien, dont la vie et les mœurs rappelaient celles des anciens stoïciens, avait des habitudes qui, prétendait-il, fortifiaient son tempérament et le mettaient en état de braver l'air malsain et souvent contagieux des prisons, dont pourtant il mourut victime. Il se servait habituellement de linge, de vêtements et de draps humides. Avant de se coucher et en se levant, il s'enveloppait dans une grosse toile trempée dans l'eau froide, et, après une demi-heure, il sentait, disait-il, une force extraordinaire.

Les Anglais sont en général humains pour les animaux. A l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, Howard avait porté la pitié en faveur des animaux qui avaient été à son service jusqu'à leur établir, dans une de ses terres, une espèce d'hôpital où ils trouvaient la nourriture et un abri contre les intempéries des saisons.

Les longs et utiles travaux de Howard ont été dignement appréciés par ses compatriotes, qui ont réformé, d'après ses observations, ses plans et ses idées, l'administration et le régime des hôpitaux et des prisons de toute l'Angleterre. Ce bienfait n'a pas été purement local, et la France a profité des sages enseignements des travaux du philanthrope anglais. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français et sont consultés encore avec utilité.

ROYAT

(Département du Puy-de-Dôme).



Vue de Royat. — Dessin de Champin.

« Que l'on se représente, dit Chateaubriant, des montagnes s'arrondissant en demi-cercle, un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle, sur ce monticule Clermont, au pied de Clermont la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large... Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vigne, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments; ajoutez à cela tous les jeux de la lumière... »

Royat, l'un des « villages blancs » de ce paysage, apparaît à l'ouest de Clermont. Son vieux château gothique, sa curieuse église-forteresse, ses maisons inégales, bâties sur un courant de lave, au bas du plateau secondaire sur lequel s'élève le puy de Dôme; ses masses de verdure qui envahissent les rues et ne laissent apercevoir que de blancs pignons et des toits italiens; ses accidents de terrain, son ruisseau : tout cet ensemble forme un tableau bizarre, mais pittoresque, qui ne pouvait manquer de plaire aux artistes. Depuis quelques années, Royat se retrouve dans les albums des peintres et des touristes presque aussi souvent qu'autrefois nos hameaux de Normandie. Du reste, ce n'est pas le village seulement qui attire les voyageurs . les sources de Royat ont déjà quelque célébrité; voici comment elles ont été décrites par Charles Nodier : « Dans une gorge étroite, au bas de Royat, on trouve une grotte charmante formée de rochers basaltiques, et d'où s'élancent sept jets d'une eau limpide et intarissable, qui va se joindre au joli torrent des sources de *Fontanat*. Cette grotte est véritablement délicieuse; un jour doux y pénètre à peine, et le soleil n'y jette quelques rayons que pour y faire briller les parois humides de la caverne, couvertes de lichens, de mousses couleur d'émeraude, et de verts capillaires attachés sous la voûte à des fragments de basalte : on dirait les ornements pendentifs de la clef de l'ogive d'une église gothique d'autrefois, s'entremêlant à des scories vol-

caniques noires, rouges et violettes, où elles forment une mosaïque brillante comme celle qui couvre la coupole des beaux temples des premiers chrétiens grecs du Bas-Empire; arabesques naturelles que varie, vivifie et rafraîchit le cours des eaux qui scintillent de toutes parts en flots d'argent et en gouttes de cristal. »

Rassemblées dans la vallée, ces eaux font mouvoir des fabriques de *béquets* (clous à souliers), de pointes, et de grands moulins à farine.

En s'éloignant de cette grotte, on gravit une ruelle étroite et escarpée qui conduit à la place du village, où l'on voit une croix gothique taillée dans la lave, appelée *croix des Saints*, parce qu'elle est ornée de douze petites statuettes représentant les douze apôtres.

L'église est formée d'un groupe de petits forts à angles carrés, à toiture plate, garnis de mâchecoulis. Elle se termine de tous côtés carrément, et elle n'a point d'abside. De grandes rosaces ornent son fronton oriental et ceux du transept. La porte est romano-byzantine. La crypte, de forme rectangulaire, est coupée en travers par des colonnes à chapiteaux grossiers. MM. Adolphe Marie et Doliol supposent que la forme extérieure n'est qu'un revêtement appliqué à un ancien édifice.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286.

XXII. UN DESCENDANT D'HARPAGON.

Notre visite au propriétaire de la ferme que veut acquérir M. de Lavaur a été singulièrement curieuse. Il habite les faubourgs de la petite ville de B.... Roger m'avait prévenu que nous allions voir un descendant direct d'Harpagon ; mais l'avertissement était inutile. Le premier aspect du logis et du personnage en disaient assez.

La maison de M. Brissot forme le fond d'une impasse humide, pavée de cailloux inégaux entre lesquels pousse l'herbe ; le seuil est verdi par la mousse, et les gouttières trouées ont sillonné la façade de longues traînées jaunâtres. La porte n'a ni heurtoir ni sonnette ; Roger a dû frapper longtemps du bout de sa canne, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots se soit fait entendre à l'intérieur et qu'un œil ait paru au petit judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le motif de la visite ; enfin la porte a été ouverte et M. Brissot nous a introduits dans une pièce qui, à en juger par l'aménagement, cumule les fonctions de salon, de cuisine, de salle à manger et d'office. Ses seuls ornements étaient quelques ustensiles de cuivre accrochés au mur et des guirlandes d'oignons, de thyms, ou de lauriers sauce suspendues çà et là aux poutrelles du plafond.

M. Brissot a eu beaucoup de peine à trouver deux chaises jouissant de leurs quatre pieds, et il ne lui est resté qu'un escabeau boiteux sur lequel il s'est assis en équilibre, dans le rayon de jour qui venait à travers une fenêtre sans rideaux.

J'en ai profité pour l'examiner en détail, pendant que Roger lui exposait les propositions de M. de Lavaur.

Notre hôte est un petit homme à figure de fouine, dont le front étroit est surmonté d'une houppe de cheveux gris. Des lunettes d'acier rouillées par le temps se promènent de ses yeux au-dessus de ses sourcils, selon qu'il veut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiétude le tient dans une agitation perpétuelle, et il accompagne vos paroles d'un petit gloussement continu que l'on peut prendre également pour une protestation timide ou pour une adhésion confuse.

Son costume se composait d'un vieux pantalon à pied de drap jaunâtre, d'une veste de même étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout si râpé, si piètre et si plissé au corps qu'on ne pouvait plus l'en séparer. Le costume de M. Brissot avait fini par devenir une partie de son être. Assis plus bas que nous, frétillant et replié pour ainsi dire sur lui-même, il avait l'air d'un reptile qui attend sa proie.

Roger ne la lui présenta d'abord qu'avec précaution. Le prix qu'il offrit était si loin des prétentions du vieux ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'un accord; mais tout deux ne tardèrent pas à faire avancer réciproquement leurs chiffres comme deux armées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre. A chaque évolution M. Brissot poussait des gémissements comme à une défaite; enfin il ne resta plus entre eux que quelques mille francs; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer davantage; c'était leur Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva; le vendeur fit de même en se tordant comme un homme en convulsions. Tout deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé à la porte d'entrée vint heureusement faire diversion; M. Brissot courut au judas.

— Le facteur! s'écria-t-il effaré; qu'est-ce encore? que voulez-vous?

— Une lettre! cria-t-on du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main.

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

— Quatre-vingts centimes, dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipère.

— Quatre-vingts fièvres quartaines! s'écria-t-il, à la manière de son ancêtre; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement; mais celle-ci est d'Angleterre.

— Et bien, après?

— C'est le pays des milords; j'ai pensé qu'on vous envoyait peut-être de l'argent.

— Hein! s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau la main; vous dites qu'il y a de l'argent?

— Censé, répliqua le facteur en riant; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes!

M. Brissot fit un nouveau mouvement.

— Non, non! s'écria-t-il en repoussant la porte comme s'il craignait de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connais personne en Angleterre... Remportez, remportez!

Le facteur haussa les épaules.

— A votre aise! dit-il d'un air d'indifférence; mais peut-être bien que vous faites comme le gros Pierre... vous savez, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix mille pistoles... enfin *charbonnier est maître chez lui!* Serviteur...

— Attendez! interrompit l'avare qui était en proie à une incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pour voir...

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut à demi-voix la légende de tous les cachets; le facteur finit par perdre patience.

— Allons, en voilà assez! dit-il brusquement; je n'ai point le temps d'attendre; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-la moi!

Mais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lui semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paya les quatre-vingts centimes sou à sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à retourner

la lettre sans la décacheter. On eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir; une seconde lettre tomba, je la relevai.

— Pour ma nièce! dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta un cri.

— Encore lui! s'écria-t-il; ah! malheureux, je suis volé!

Il courut à la porte :

— Facteur! facteur! rendez-moi mon argent; je ne veux point de cette lettre!

Mais le facteur était reparti depuis longtemps, et Roger fit observer qu'il ne pourrait la reprendre ouverte.

— C'est juste! s'écria M. Brissot en se frappant le front. Étourdi que je suis! n'avoir pas deviné... Mais je ne savais pas ce vaurien en Angleterre... et... ses autres envois étaient affranchis... Ah! Messieurs, c'est un abus, un effroyable abus!... Les postes ne devraient se charger que de lettres dont on a payé le port.

Il retourna de nouveau la feuille et parcourut les premières lignes.

— C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a pensé que ses autres lettres n'étaient point parvenues, puisqu'on n'y avait point répondu... Il se décide à ne point affranchir celle-ci, dans l'espoir qu'elle arrivera plus sûrement... Oui, oui, comptes-y... attends ma réponse!

Et, se tournant enfin vers nous :

— Pardon, Messieurs, continua-t-il, en reployant la lettre dans ses plis, par une habitude de soin minutieux; pardon, ceci nous a détournés... Mais, vous comprenez, quand on n'est pas riche... ces petites dépenses... Voilà comme on ruine les pauvres gens!

— C'est juste, reprit ironiquement Roger, que la scène avait singulièrement diverti; croyez, Monsieur, que nous ne sommes pas restés indifférents à ce qui vient de vous arriver; et la preuve, c'est que, pour vous dédommager un peu de cette perte de quatre-vingts centimes, j'ajoute un millier de francs à mes propositions.

La figure de M. Brissot s'éclaircit.

— Permettez, reprit-il en souriant, nous différions de mille écus; c'est sans doute mille écus que Monsieur veut dire?

— Mille francs! répéta Roger; on ne compte plus par écus.

— A la bonne heure, à la bonne heure! dit l'avare d'un ton conciliant; mais Monsieur n'ignore pas que mille écus font trois mille francs.

— Et j'en offre le tiers, répliqua mon ami; mes pouvoirs ne vont pas plus loin.

M. Brissot regarda Roger par-dessus ses lunettes, et lui trouva un air si résolu qu'il parut un instant incertain, puis il plia les épaules.

— Voyons, dit-il d'un accent doucereux, on ne peut cependant pas se quitter ainsi; il ne faut pas que ces messieurs aient fait une course inutile; j'accepterai la somme offerte.

— Alors c'est affaire conclue, reprit Roger : quarante-trois mille francs comptant.

— Oui... avec quelques petites douceurs que vous ne refuserez point.

— Quelles douceurs, Monsieur?

— La ferme me fournissait un peu de bois... j'y ai compté; Monsieur ne voudrait pas exposer un homme de ménage à avoir froid cet hiver.

— Nous allons entrer dans l'été, fit observer Roger; mais soit, vous aurez votre provision.

— Il y a de plus les petites redevances de printemps... j'y ai encore compté.

— Vous les aurez, Monsieur. Est-ce tout?

— A peu près... c'est-à-dire sauf quelques corvées dues par le fermier.

— Et sur lesquelles vous avez également compté? interrompit mon compagnon; il vous les fera, Monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît; plus de douceurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat.

M. Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux; sa timidité paraissait extrême, mais à des tressaillements et à des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis notre air parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. M. Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant armé d'une véritable *perry*. Roger laissa échapper une exclamation de joie; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance à la jeune fille. M. Brissot profita de l'occasion.

— Eh bien! eh bien! Monsieur peut donner à l'enfant une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé; j'aurais dû ne pas l'oublier... Eh! eh! eh! Quand il y a des femmes dans la maison, il faut des épingles; un marché ne se conclut jamais sans cela.

La jeune fille fit un mouvement, comme si elle eût voulu protester; mais un regard du vieillard lui imposa silence.

— C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger; sa mère l'a laissée à ma charge, Monsieur!... Encore une grande injustice... Quand on ne se marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants; mais le monde vous impose ceux des autres; on vous dit que ce sont vos parents!... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pas? Eh! eh! eh! Au reste, Monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles; je ne voudrais pas arrêter sa générosité.

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice; des larmes finirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

— C'est bien! dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de M. Brissot, je saurai me conformer à l'usage; mais c'est une affaire à régler entre mademoiselle et moi, ne vous en inquiétez point.

Les yeux de l'avare s'agrandirent.

— Pardon, reprit-il d'un air désappointé; mais la petite ne s'occupe pas des affaires d'argent... c'est moi qui garde tout!

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions.

Il s'était levé, et tendait le papier à M. Brissot, qui se mit à le lire lentement et tout bas, avec son petit glousse-ment; enfin il se décida à signer, et nous prîmes congé.

En regagnant la Brandaie, nous nous sommes communiqué nos *impressions sur* cette visite. Quelle existence que celle de ce malheureux que l'on dit riche, et qui se prive des plus légitimes jouissances! à qui la bonté de Dieu a donné une fille d'adoption, et qui regarde ce doux présent comme une charge! Insensé auquel il ne reste qu'un coucher de soleil dont il pourrait jouir, et qui s'épuise à égrener les derniers épis d'une moisson dont il n'a que faire.

C'est la première fois que je rencontre le véritable avare, également ardent à acquérir et à conserver, indifférent pour tout ce qui n'est point richesse, et ne vivant que pour un seul instinct. Il semble que cette monomanie ne soit plus de notre siècle. La facilité des rapports et la mobilité des fortunes ont désaccoutumé de l'isolement qui thésaurise; la multiplicité des moyens de jouissance a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les âges précédents est devenu avide dans celui-ci. On n'aspire plus aux millions pour les enfouir, mais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort plus qu'autrefois de lui-même, qu'il est plus mêlé au grand mouvement de la foule, qu'il participe davantage à la vie commune? Autrefois on mettait à part son or et son âme, on enfouissait l'une au couvent, l'autre dans la terre; aujourd'hui nous semons les deux au vent, sans savoir toujours, hélas! où tombe la semaille, et quelle moisson doit en sortir. *La suite à une autre livraison.*

LES BIJOUX DE CHAQUE MOIS.

D'après une croyance superstitieuse répandue parmi les habitants peu instruits de la Pologne, chaque mois a une influence occulte et inévitable sur la destinée des enfants qu'il voit naître. Une pierre précieuse est le symbole de cette influence : aussi est-il d'usage, entre amis, de se faire, aux anniversaires de naissance, des cadeaux ornés de la pierre de bon augure.

En janvier, on offre l'hyacinthe ou le grenat, présage de constance et de fidélité; — en février, l'améthyste, préservatif contre les passions violentes : elle annonce la paix du cœur; — en mars, la sanguine : elle est naturellement la marque du courage, et elle indique aussi, comme un contrepoids utile, la discrétion dans les entreprises périlleuses; — en avril, le saphir ou le diamant : c'est une garantie d'innocence ou de repentir; — en mai, l'émeraude : c'est l'amour heureux; — en juin, l'agate, longs jours de santé; — en juillet, le rubis ou la cornaline : c'est l'oubli des chagrins de l'amour ou de l'amitié; — en août, la sardoine : c'est la félicité conjugale; — en septembre, la chrysolithe, qui préserve de la folie; — en octobre, l'aigue-marine ou l'opale, signe de malheur et d'espérance; — en novembre, la topaze, qui promet la chose rare, l'amitié. — Heureux enfin les hommes nés en décembre : la turquoise ou malachite ne promet que des succès et un bonheur inaltérable.

L'ESCARPOLETTE EN LIVONIE.

En traversant la Livonie, dit M. X..., un appareil constamment le même frappe les regards à chaque maison que l'on rencontre : c'est une escarpolette. Je crois réellement que la population villageoise du pays pourrait être divisée en deux classes : celle des gens qui se balancent, et celle des gens qui attendent leur tour d'être balancés. Je vis un jour s'arrêter devant mes fenêtres une femme avec son nourrisson au sein; elle tenait les yeux fixés sur la séduisante machine, occupée alors par une autre personne. Dès qu'elle vit la place libre, elle remit son enfant à une jeune fille qui se trouvait là, et, s'élançant sur le siége, elle se balança quelques moments avec une satisfaction visible. La fille qui nous servait à table s'aperçut, en passant près de la fenêtre, que l'escarpolette était vide; elle feignit d'avoir quelque chose à aller chercher, elle sortit, courut au siége vacant, et ne rentra qu'après s'être procuré la jouissance d'une course aérienne de quelques minutes. Les hommes se balancent debout, souvent plusieurs à la fois; les femmes sont assises comme chez nous. La machine se fait occasionnellement avec du bois équarri, et alors elle ne ressemble pas mal à une potence; mais d'ordinaire elle se compose d'une forte branche d'arbre, posée *en travers* sur deux troncs de pins, et attachée solidement près de leur sommet; de celle-là descendent deux branches flexibles et minces, qui se réunissent vers le bas, sous la planche qui sert de siége. Le chanvre et le fer n'entrent pour rien dans la confection de cette escarpolette, dont les liens se composent de racines filandreuses et des tiges de certains lichens (1).

OU EST LE GLAND DE L'AGE D'OR?

Un seul chêne, le *Quercus Bellota*, inconnu en Grèce et en Italie, indigène de l'Atlas, et que les Maures ont très-vraisemblablement propagé dans les parties de l'Espagne qui leur ont été soumises, porte des glands doux, riches en fécule et en sucre, ayant la saveur de la châtaigne; mais ce n'est là ni le chêne des poëtes, ni celui de Rousseau.

Les glands des autres espèces du genre *Quercus*, chargés de principes astringents, sont tout à fait impropres à servir, même comme auxiliaires, à la nourriture de l'homme. Il n'existe dans les forêts européennes que le châtaignier, lequel n'est pas très-répandu, le hêtre, le noisetier, le pin à pignons du midi de l'Europe, et l'amandier des régions tempérées de cette même partie de la terre, dont les fruits soient mangeables; encore seuls, à l'exception de la châtaigne, sont-ils insuffisants.

Quant aux fruits de l'arbousier et du cornouiller, ils ne peuvent, non plus que la mûre, la fraise ou la groseille, être d'aucune importance. Les pommes et les poires sauvages ne valent pas mieux, et quiconque s'en nourrirait exclusivement tomberait dans la langueur et périrait. Il faut à l'homme des aliments azotés (2).

UN TABLEAU DE RIBERA.

Voy. sur Ribera la Table des vingt premières années.

Quoique Ribera eût fait ses principales études à Rome et à Parme, quoique Michel-Ange de Caravage et le célèbre Corrége aient été ses vrais guides, son organisation espagnole domina toutes les influences. La nature lui avait donné le plus sombre génie des habitants de la Péninsule ibérique. Les supplices les plus atroces n'avaient rien qui pût l'effrayer; il aimait, au contraire, les scènes de martyre, et s'il traitait par hasard quelque sujet païen, c'était Prométhée sur son roc solitaire, c'était Caton déchirant ses entrailles. Beaucoup d'amateurs hésitent à mettre dans leurs cabinets des tableaux de sa main, et leur répugnance est assez légitime. Un saint Barthélemy écorché vivant, d'autres saints roués, pendus, écartelés, sciés, brûlés vifs, ne sont pas des

(1) Leitch Ritchie, *Voyage à Saint-Pétersbourg et à Moscou en traversant la Courlande et la Livonie.* 1836.

(2) Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et sur l intelligence des animaux.*

images que l'on souhaite voir fréquemment et n'égayent point une habitation. Les rudes épreuves auxquelles fut soumise la jeunesse de Ribera fortifièrent sans doute en lui les funèbres tendances de la race espagnole. Durant la première partie de son séjour dans la ville éternelle, les morceaux de pain que lui donnaient ses camarades étaient sa seule nourriture, et des haillons composaient tout son costume : il dormait sur les marches des églises ou sur la terre nue. La disposition à la tristesse, que fait naître un si misérable début dans la vie, se dissipe rarement; car rien n'est tenace comme les premières impressions. Outre les scènes lugubres, notre artiste représentait avec plaisir des personnages



Un Mendiant, peinture de Ribera.

vulgaires, des épisodes familiers. Par là encore il attestait son origine; car les peintres de son pays se sont toujours tenus sur une ligne moyenne entre les Italiens et les Flamands. Moins nobles que les premiers quand ils abordent la peinture religieuse, ils traitent le genre avec plus de délicatesse morale que les seconds : ils choisissent des types ordinairement moins grossiers, retracent des actions moins triviales ou leur donnent un autre caractère. Ribera excellait à rendre les mendiants, les vieillards : on n'a jamais mieux reproduit leurs rides, leur teint hâlé, leur chevelure grisonnante, leur barbe en désordre. Mais ses gueux mêmes ont un certain air de dignité, ses hommes blanchis par le temps conservent de la vigueur. Il y a dans leur regard, dans leur maintien, dans toute leur physionomie, plus d'intelligence et de distinction que dans les rustres des tableaux flamands. Le portrait que nous donnons atteste ce double

mérite. Il est étudié avec un soin extrême, pas un détail ne manque, et cependant l'exécution a une grande largeur. Comme expression, comme attitude, on prendrait ce vieillard bien moins pour un homme qui demande l'aumône que pour un vétéran des armées espagnoles. Son large front, ses yeux réfléchis, sa moustache expressive, intéressent en sa faveur. La signature du peintre nous annonce que le tableau a été fait en 1640, par Joseph de Ribera, *Espagnol valencien*. Il était effectivement né à *Xativa*, dans le royaume ou dans la province de Valence, et non point à *Xavita*, comme on l'a imprimé fautivement, dans notre tome II, page 353.

LE MOINEAU A LA FENÊTRE.

Écoute, enfant : — que disait le moineau au printemps? Tu me regardes, l'as-tu oublié? Il disait : — Je suis le seigneur du village; le premier grain de choix m'appartient.

Et quand l'automne eut tout balayé, que fit mon moineau le grand seigneur? Il chercha parmi les débris jetés dans la rue, car la faim le tourmentait.

Et quand l'hiver eut blanchi la terre, le malheureux alla picoter les vitres de la fenêtre pour mendier quelques miettes de pain.

— Ah! petite mère, donne-lui; il a froid! — Rien ne presse, enfant. Dis-moi d'abord, à quoi penses-tu en voyant ce moineau? Ne songes-tu pas que tu pourrais bien être à sa place?

Enfant, rien ne te manque et tout va pour toi à souhait; ne dis pas : — Je suis riche! et ne mets point la broche tous les jours; les choses peuvent changer plus tôt que tu ne le crois.

Ne mange pas la croûte de ton pain en jetant la mie derrière toi (tu sais que tu en as l'habitude); un temps viendra, peut-être, où tu regretteras les miettes perdues.

Un joyeux lundi dure peu! la semaine a encore bien des jours, et bien des semaines s'écouleront, je l'espère, avant que la dernière heure ait sonné pour toi.

Ce qu'on apprend dans son printemps sert toute la vie, ce qu'on épargne dans son été dure bien avant dans l'automne.

Enfant, pense à ce que je te dis là et tâche de bien vivre. — Ma mère, le moineau va partir. — Eh bien, jette-lui quelques grains, et il reviendra (1).

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. p. 268, 302.

IV. DU CARBONE ET DE L'ACIDE CARBONIQUE.

Depuis Prométhée, qui, *volant aux immortels le feu infatigable*, en fit présent aux hommes, c'est toujours le charbon (le carbone) qui a fourni ce précieux auxiliaire de la vie. Nous ne connaissons aucune peuplade humaine existant sans le secours de cet agent artificiel, de même que nous ne connaissons aucun animal vivant isolément ou en société qui sache se procurer le foyer qui peut cuire les aliments qu'il prend crus, ou rendre alimentaires mille productions végétales qui, sans être soumises à l'action du feu, seraient ou indigestes, ou même vénéneuses. Indépendamment des forêts, des arbustes et des végétaux herbacés qui, par leur carbone et leur hydrogène, entretiennent nos foyers, la nature prévoyante a déposé dans le sein de la terre d'inépuisables trésors de charbon fossile qui, pour la Belgique, l'Angleterre, les États-Unis, sont une richesse comparable à toutes les récoltes de la végétation avec ou sans culture. A voir les locomotives entraînées avec une force irrésistible par l'action du charbon enflammé, on se reporte naturellement à cette curieuse épithète d'*infatigable* par laquelle les anciens caractérisaient le feu. Si Prométhée, le Titan bienfaiteur du genre humain, donna le feu à l'homme, la science moderne, qui a fait du feu un travailleur sans relâche, peut rivaliser avec le compétiteur de Jupiter dans la reconnaissance des nations.

Le carbone, c'est-à-dire le charbon pur, est un élément chimique. On ne peut le produire avec aucune autre substance. La chimie moderne, science née française, a parfaitement établi que toutes les prétendues transmutations des alchimistes de substances diverses les unes dans les autres étaient tout à fait chimériques. Aucune des forces de la nature ne peut altérer l'essence des éléments ou corps simples. Le carbone en est un. On ne peut pas plus faire du charbon que faire de l'or. On ne peut pas non plus le détruire. Les forces mécaniques, physiques, chimiques et physiologiques sont impuissantes contre les éléments simples des corps. Mais, dira-t-on, des témoignages authentiques établissent que l'on a vu des alchimistes réaliser le *grand œuvre* et tirer de leurs creusets des lingots d'or ou d'argent, sans y avoir introduit aucun minerai de ces métaux précieux. Voici l'explication du procédé, ou, pour mieux dire, de l'escamotage de ces honnêtes opérateurs.

Tous les métaux retirés en poussière fine des actions chimiques offrent à l'œil une poudre noire parfaitement semblable à du charbon pilé. L'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le cobalt, le nickel, ne se distinguent point les uns des autres, pas plus qu'ils ne diffèrent en aspect de la poudre de charbon. On conçoit donc combien il était facile à un alchimiste travaillant au feu de charbon d'introduire l'or ou l'argent en poudre noire, tout en ayant l'air de ne manier que du charbon pulvérisé.

Aujourd'hui la science expérimentale, par ce seul mot : « L'or, l'argent, le charbon, sont des corps simples, » a fixé les limites du possible et de l'impossible. Il n'y a que le domaine des idées métaphysiques où l'on ne peut poser des barrières aux croyances absurdes. En l'absence de la vérification par l'expérience, l'un affirme, l'autre nie. Lequel croire?

La chimie moderne a reconnu que le charbon est identique avec le diamant. Le diamant est du charbon cristallisé, du carbone, rien de plus, rien de moins : seulement, la patiente nature, avec ses courants électriques et ses réactions chimiques souterraines, a voituré silencieusement et séculairement les particules carboniques, et les a disposées régulièrement et géométriquement. Elle a fait pour le charbon ce que dans leurs creusets font tous les jours les chimistes pour mille et mille substances; mais jusqu'ici les physiciens et les chimistes ont échoué dans leurs tentatives pour opérer la cristallisation du carbone et en faire du diamant. Cette grande question de faire du diamant ne doit point être confondue avec la chimère de faire de l'or ou de l'argent. Ici il n'y a point de création ou de transmutation à produire. Quel que soit le procédé que l'on doive employer, il ne sera pas plus extraordinaire de faire du diamant avec du charbon que de faire de la glace avec de l'eau soumise au froid, ou bien du sel ordinaire avec l'eau salée de la mer. Si c'est chercher une chose difficile, ce n'est aucunement tenter l'impossible.

Nous connaissons aujourd'hui trois localités diamantifères : les Indes orientales, le Brésil, et les mines de l'Oural. Dans aucun de ces pays on ne trouve de charbon de terre. Si le lecteur était curieux de connaître la forme des cristaux de carbone, c'est-à-dire des diamants, il pourrait faire fondre dans l'eau tiède de l'alun ordinaire, et laisser refroidir la dissolution. Alors tout corps plongé dans cette solution d'alun se recouvre d'une belle couche de cris-

(1) Traduit de Hebel par Émile Souvestre.

taux brillants dont la forme, qui est l'octaèdre régulier de la géométrie, porte aussi dans les arts le nom de *pointe de diamant* (fig. 1). Chez nos ancêtres, les cuisiniers et les maîtres d'hôtel avaient l'art de recouvrir de cristaux d'alun des corbeilles et des paniers d'osier destinés à figurer dans des surtouts de table, et l'aspect de ces mille facettes était aussi riche que celui des cristaux les mieux taillés qui font l'ornement de nos services de dessert. Il suffisait de plonger la pièce dans une eau chaude imprégnée d'alun, et de laisser refroidir lentement. Cette jolie expérience est entre les mains de tout le monde. On n'oubliera pas qu'à la longue l'humidité attaque cette couche brillante de cristaux, qui n'a pas l'inaltérabilité du diamant, comme elle en a la forme géométrique. Tout en adhérant aux idées saines qui donnent aux puits houillers de Belgique et d'Angleterre un rang supérieur aux nobles mines diamantifères de Golconde et de Minas-Geraës au Brésil, il n'est personne qui ne soit frappé du contraste que semble avoir voulu produire la nature en plaçant la même substance en abondance sous la forme la plus terne et la plus sale d'une part, et de l'autre sous l'aspect le plus brillant et avec la plus grande rareté. Les noirs hangars du charbonnier et du mineur, avec leur marchandise à vil prix, débitent la même substance que les magasins luxueux de l'orfévre et du bijoutier.

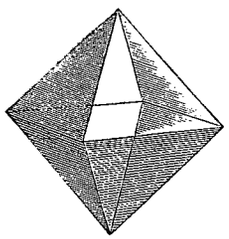


Fig. 1. Octaèdre régulier ; forme du diamant naturel non taillé.

L'importance de la matière et l'utilité qu'il y a à répandre les idées justes, conquêtes du temps et de l'expérience, excuseront ici un peu de prolixité. Quand, aujourd'hui, on enregistre les avantages d'un pays, la première question se rapporte au charbon de terre. La Russie a trouvé du diamant dans les monts Ourals ; mais elle n'a trouvé nulle part le charbon fossile, qui forme aux États-Unis des contrées souterraines entières. La science ne voit pas encore bien clairement d'où sont venus de si immenses dépôts. Quant à la cristallisation difficile du charbon, on peut remarquer cette analogie, que les matières les plus communes donnent les cristaux les plus brillants et les plus précieux. Ainsi le moellon, ou pierre à bâtir ordinaire, cristallise en spath d'Islande (fig. 2), le plus transparent des cristaux ; le plâtre de Montmartre (fig. 3), si estimé des artistes du monde entier, donne naissance à des lames diaphanes qui se fendent avec la plus grande facilité et ont tout à fait l'aspect de vitres minces ; enfin l'argile, la terre glaise des potiers et des briquetiers, cristallise en topazes orientales, en saphirs et en rubis (fig. 4).

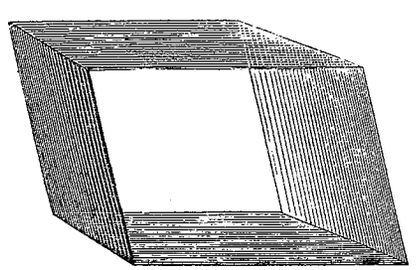


Fig. 2. Cristal de spath d'Islande.

Le charbon n'est pas moins curieux par le produit que donne sa combustion. Tandis qu'en brûlant l'hydrogène on obtient de l'eau en vapeur, le charbon donne naissance à un gaz, une sorte d'air que les anciens chimistes appelaient air fixe. Ce gaz est transparent et invisible comme l'air,

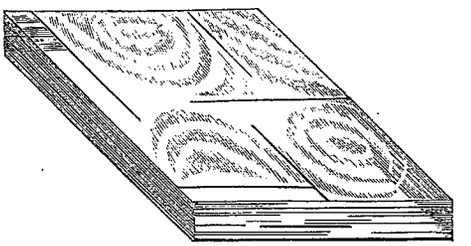


Fig. 3. Lame de plâtre ou gypse de Montmartre.

l'azote, l'oxygène, l'hydrogène ; mais il en diffère beaucoup par ses propriétés. Rien n'est plus facile que de se le procurer en grande quantité ; et comme il est une fois et demie plus lourd que l'air ordinaire, on peut le traiter, jusqu'à un certain point, comme un liquide, le puiser, le transvaser, le verser comme l'eau.

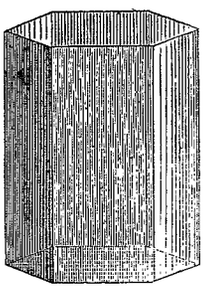


Fig. 4. Prisme à six pans ; forme du corindon (argile cristallisée), qui, suivant qu'il est jaune, bleu ou rouge, forme la topaze orientale, le saphir et le rubis. Ce dernier, étant de belle qualité, est la plus rare des pierres précieuses.

Mettez au fond d'un verre à boire ordinaire quelques fragments de craie : les crayons blancs avec lesquels les géomètres et les algébristes écrivent sur des tableaux noirs sont excellents pour cette expérience. On verse dessus de l'acide chlorhydrique (ou muriatique) non concentré, c'est-à-dire mêlé à une quantité d'eau égale à son poids, et on observe de suite une vive effervescence, qui du reste n'a rien de dangereux. L'acide chlorhydrique, plus énergique que l'acide carbonique, le déloge de sa combinaison avec la chaux, et prend sa place. La craie devient du plâtre par la substitution d'un acide à l'autre, et l'acide carbonique est mis en liberté. Si c'était de l'hydrogène, il s'envolerait dans l'air par son excès de légèreté. Au contraire, l'acide est retenu par son poids et remplit le verre jusqu'aux bords, et tombe ensuite par-dessus. Une allumette ou une petite bougie d'épreuve, plongées dans ce gaz, s'y éteignent de suite. Un oiseau ou un petit animal y sont asphyxiés. Nos lecteurs connaissent la grotte du Chien, près de Naples (voy. la Table des vingt premières années). Là le gaz acide carbonique sort de terre, et remplit une cavité peu profonde que les hommes dominent de la tête et dans laquelle les chiens périssent si on ne les en retire promptement. Cette expérience, dont les guides au lac d'Agnano régalent les étrangers, ne plaît aucunement à l'animal qui sert de réactif ; et dès qu'on l'a rappelé à la vie en le jetant dans le lac voisin, il s'empresse de fuir le gaz et la grotte. Personne n'ignore combien il est dangereux d'allumer des réchauds dans une pièce close. A Paris, par un grand froid, l'empereur Julien faillit être asphyxié dans une circonstance pareille. Le remède le plus efficace est de faire respirer de l'ammoniaque aux personnes qui ne sont asphyxiées que depuis peu d'instants. Lorsque Joseph II, prenant le nom de comte de Falkenstein, visita la France, sous Louis XVI, la

chimie était en grand honneur et en grand progrès. A une séance académique, le gaz de la grotte du Chien fut produit, et un moineau y fut asphyxié. Le pauvre oiseau fut contemplé avec pitié par le souverain qui le tenait dans sa main impériale. Mais voilà qu'on lui ouvre sous le bec un petit flacon d'ammoniaque : soudain l'oiseau renaît, se redresse et s'envole. Joseph II insista pour que les fenêtres lui fussent ouvertes immédiatement.

Les localités qui ont des eaux minérales offrent souvent des cavités où se rassemble ce gaz. Ainsi, aux eaux du mont d'Or, le bassin d'une fontaine qui porte, je crois, le nom de Sainte-Marguerite, en est plein jusqu'aux bords, et on peut l'y puiser par écuellées comme on le ferait pour l'eau. J'ai été témoin qu'une grande couleuvre, qui s'y glissa devant une société nombreuse, y périt asphyxiée

Voici maintenant la série d'expériences qu'on pourra faire avec ce gaz. On se le procurera à peu de frais et en suffisante quantité au moyen d'un grand vase au fond duquel on mettra, comme nous l'avons dit, de l'acide chlorhydrique avec de la craie, du marbre ou des fragments de pierre à bâtir ordi-

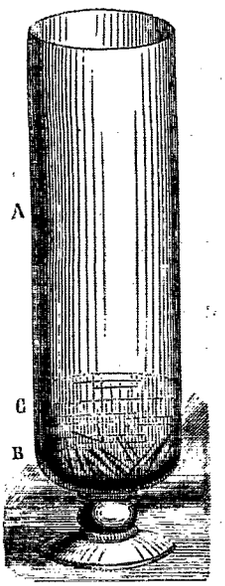


Fig. 5.

A, éprouvette ou verre plein d'acide carbonique.
B, fragments de craie, ou de marbre, ou de pierre à bâtir.
C, acide chlorhydrique étendu d'eau.

naire (fig. 5). Une soupière ou un saladier profond sont encore *des vases très-convenables*. Une petite bougie portée par un fil de fer (fig. 6), en s'y éteignant, marquera la hauteur où

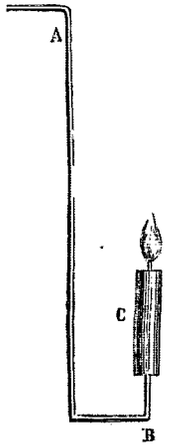


Fig. 6.

AB, fil de fer.
C, petite bougie pour plonger dans le gaz.

s'élève le gaz. Une souris, un petit oiseau, placés au fond d'un vase, y seront asphyxiés quand on versera sur eux ce gaz invisible. Une expérience qui frappe toujours les spectateurs consiste à puiser, avec un verre à boire ordinaire ou avec une cuiller à potage, du gaz acide carbonique comme on puiserait une eau invisible, et à verser ce gaz sur une bougie, qui s'éteint par un effet magique. Si l'on

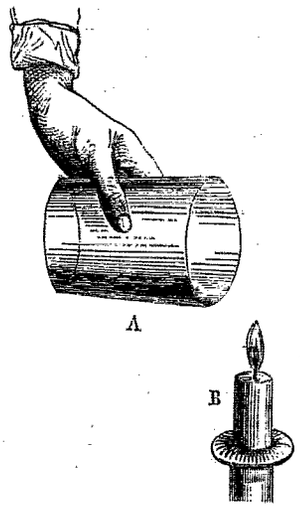


Fig. 7.

A, verre plein d'acide carbonique. — B, bougie qui s'éteint quand on verse le gaz sur la flamme.

en remplit une vessie ou un ballon de baudruche, on trouve son poids sensiblement augmenté. Mais il suffit de placer un grand sac de papier dans le plateau d'une balance, comme si on voulait le peser. Le sac doit être ouvert et avoir son ouverture en haut. Alors, en y versant de notre gaz, la balance penche du côté du sac qui l'a reçu. Si l'on met dans la balance l'éprouvette même ou le verre d'où se dégage l'acide carbonique, la perte de poids due au départ du gaz deviendra sensible par l'élévation du plateau où est le vase qui fournit l'acide, et ce poids perdu indiquera le poids même du gaz.

Les grandes cuves où l'on fait fermenter la vendange pour faire le vin sont pleines jusqu'aux bords d'acide carbonique, et il est dangereux d'y descendre sans une ventilation préalable. De même les celliers peu aérés, et recevant l'exhalaison de cuves ou de barriques nombreuses, peuvent occasionner des accidents. Pour les prévenir, il suffit de se rappeler que le gaz acide carbonique est lourd, qu'il se rassemble dans les parties basses comme l'eau, et qu'on peut le faire écouler de même.

Ce gaz est éminemment antiseptique, c'est-à-dire qu'il s'oppose à la putréfaction des substances animales. Il y a lieu de s'étonner qu'avec la facilité qu'on a de le produire en grande quantité et à peu de frais (puisque en définitive il ne faut que verser de l'acide chlorhydrique sur de la craie) on n'en fasse pas un plus grand usage pour conserver des aliments de grand prix, comme certaines pièces de gibier ou de poisson, et les viandes, qui en même temps seraient préservées de l'atteinte des mouches. Les appareils ne seraient ni compliqués, ni dispendieux. Ils seraient, en tout cas, moins chers que la glace que l'on emploie en été à cet usage. Tout office un peu considérable pourrait avoir une petite chambre à gaz antiseptique, où se conserveraient presque indéfiniment les substances alimentaires. Nous reviendrons sur cet objet à l'article du soufre, au moyen duquel on peut aussi se procurer un appareil pour la conservation des viandes, et en général de ce qu'on appelle des conserves. *La suite à une autre livraison.*

consul de France à Chang-Haï, en Chine, a conçu la pensée de procurer cette belle et utile espèce, non-seulement aux naturalistes, mais aux agriculteurs français. Il a fait acquérir, au Thibet, un troupeau de douze individus qui, après un long et difficile voyage, est parvenu à Chang-Haï, et a été heureusement transporté en France, sous la direction de M. de Montigny lui-même, qui n'a voulu quitter ses précieux animaux qu'après les avoir déposés au Muséum d'histoire naturelle. Cette importation zoologique, la plus remarquable assurément qui ait eu lieu depuis bien longtemps, a été opérée dans les premiers jours d'avril.

Les douze individus ramenés par M. de Montigny appartiennent à trois variétés très-distinctes : l'une blanche à cornes, l'autre blanche sans cornes, l'autre noire sans cornes. Il existe quatre individus de chacune de ces variétés, qui, malgré quelques différences de proportion, présentent également les caractères suivants :

Tous sont de petite taille, les vaches surtout, dont les dimensions n'excèdent pas de beaucoup celles de notre race bretonne. La tête et les membres sont plus courts que chez la vache ordinaire; la croupe est arrondie et rappelle celle du cheval; la queue est très-fournie de crins, et le corps couvert de longs poils formant, pendant l'hiver, une véritable toison composée de deux sortes de poils : les uns très-longs, et dont la qualité rappelle celle du poil de chèvre; les autres beaucoup plus courts, placés à la base des premiers, et de nature entièrement laineuse. Les cornes, dans les individus qui en sont armés, sont de forme variable, mais toujours insérées plus haut et plus en arrière que dans nos races bovines.

L'yak rend aux Thibétains et aux Tartares des services très-variés, étant pour eux ce que sont pour nous le mouton, la vache et le cheval. Comme animal industriel, il donne trois produits : un crin, celui de la queue, qui est en Orient l'objet d'un très-grand commerce; les longs poils du corps; et la laine avec laquelle on fabrique au Thibet un drap très-épais, très-résistant et presque à l'épreuve de l'eau. Comme animal auxiliaire, l'yak est employé également comme bête de somme et comme bête de trait : il trotte bien, et sa réaction est assez douce pour qu'on s'en serve habituellement comme animal de selle. Enfin, comme animal alimentaire, il donne, aussi bien que nos races bovines, une chair de très-bonne qualité, et un lait excellent au goût et très-riche en matière sucrée et en beurre, ainsi qu'il résulte de plusieurs analyses faites par M. Doyère, et dont les résultats ont été consignés, par M. Duvernoy, dans un rapport remarquable récemment fait à la Société zoologique d'acclimatation (1).

C'est de ce rapport, encore inédit, que nous extrayons l'appréciation suivante, qui est le résumé très-concis de toutes les études faites sur l'yak par une commission de cette société, dont faisaient partie, avec M. Duvernoy, MM. Yvart, Richard (du Cantal), Doyère, Allier, de Vogué, Focillon, et qui réunissait par conséquent au plus haut degré le savoir pratique à la science du naturaliste :

« Cet animal, très-sobre, se nourrissant des herbes les plus courtes, prospérant encore aux limites des neiges éternelles, supportant les plus grands froids au moyen de son excellente fourrure, n'ayant pas besoin d'abri contre le froid ou le mauvais temps, se laissant monter, ou charger, ou employer au trait, pourra devenir un excellent auxiliaire de l'habitant des hautes montagnes... Mais il faudra se hâter de confier aux agriculteurs des Alpes et du haut Jura, qui en demanderont, des couples qui pourront leur être distribués. »

Ce vœu de la commission de la Société d'acclimatation se réalise au moment même où nous rédigeons cette notice : la Société elle-même vient de répartir entre deux localités du Jura cinq individus qu'elle a reçus du gouvernement; et deux couples ont été envoyés, ou vont l'être, par les soins de M. le ministre de l'instruction publique, un dans les Alpes et un autre en Auvergne.

Ainsi vont se poursuivre parallèlement, dans plusieurs de nos principales chaînes, des essais qui pourront doter un jour le pays de races domestiques nouvelles d'une grande importance pour l'agriculture et pour l'industrie nationale.

(1) Voy. une notice sur cette nouvelle Société, p. 298.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322.

XXIII. UN ASILE DE VIEILLARDS.

Nous sommes retournés chez M. Brissot, nous avons revu sa nièce; le second coup d'œil ne lui est pas moins favorable que le premier. J'ai pu la faire parler, et j'ai été ravi de la douceur de sa voix, de sa simplicité émue. Mais quelle tristesse au fond de tout cela! On sent qu'il y a dans ce cœur quelque plaie vive.

- J'ai voulu interroger le régisseur de la Brandaie : il a entendu parler d'un amour contrarié, d'un mariage auquel l'oncle veut faire consentir la jeune fille afin de se débarrasser d'elle. Mais il n'a pu me donner aucun détail. Je suis fâché de partir sitôt; j'aurais voulu mieux connaître cette pauvre délaissée et lui être de quelque secours...

On nous avait parlé d'un hospice de vieillards fondé dans le voisinage par la générosité d'un riche propriétaire; Roger et moi avons voulu le visiter. Les pensionnaires de cet asile sont doublement de notre famille : frères par Adam, frères par l'âge.

J'espérais trouver là du bien-être et de la sérénité; le désappointement a été douloureux. Nous avons vu de grandes cours à travers lesquelles des infirmes se traînaient péniblement, encore plus éprouvés par l'ennui que par la souffrance; des réfectoires où la ration pesée imposait à tous l'égalité de la faim; des dortoirs communs qui associaient le sommeil à l'insomnie et où la même cloche disait à tous : — Debout! — Régularité nécessaire, dit-on, et je le reconnais, mais qui imprime à l'ensemble je ne sais quoi de morne et de dur. Là, plus rien de la famille; tout se fait réglementairement, sans intervention du goût ni de la tendresse; les hommes sont administrés comme des choses; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du *doit*, la mort a celle de *l'avoir*.

Ah! sera-t-on toujours condamné à parquer ainsi les misères du dernier âge, à les donner pour seul spectacle à elles-mêmes? Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-à-dire, entre l'homme fort, la femme et l'enfant? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes! Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante; mais ici je me sens abattu, humilié! Qu'est-ce que ce vestibule du cimetière où vous entassez tous les candidats de la mort déjà pâles, perclus, brisés? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour affranchira la pitié de cette triste parodie de la famille.

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice; il se plaint surtout de son impuissance à vaincre les habitudes de ses pensionnaires. A l'âge que tous ont atteint, le pli est pris, le ressort de la volonté rouillé; l'âme reste asservie

sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laisse, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à une torture à la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente déshonorait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; il loue sa bravoure, sa soumission, sa probité: pourquoi faut-il qu'un seul vice lui ferme le chemin de l'avancement et des récompenses? Le soldat touché sort avec une ferme résolution de se corriger. Il arrive à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer; sa volonté se roidit, il passe; alors, souriant à son courage:

— A la bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup!

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire!

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau! que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payées au centuple dans les vieilles années!

En voyant ces malheureux le visage enflammé, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perfide tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes: — palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de péris, — trônes et chars de triomphe! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier la réalité dans ces rêves; elle boit à la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en même temps le génie se transforme; son air devient impérieux; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible. Enfin le voilà devenu maître; il a enserré cette foule haletante dans son réseau de feu liquide et enivrant; alors la fausse apparence qui le déguisait s'évanouit, le gracieux génie se montre dans sa réalité: c'est la Mort avec ses yeux de ténèbres et son rire sardonique! Elle entraîne, en courant, ses esclaves éperdus vers l'abîme où elle les précipite, et où l'on voit leurs ombres convulsives tourbillonner au milieu des monstres et des flammes.

La suite à une autre livraison.

INSTABILITÉ DES RENOMMÉES.

Pour savoir jusqu'à quel point les célébrités contemporaines sont exposées à périr, et combien des jugements de chaque siècle sont réformés par la postérité, il suffit de jeter les regards en arrière. Qui lit aujourd'hui Chapelain, *le mieux renté des beaux esprits* du dix-septième siècle, au dire de Boileau, et la plus haute réputation du temps? Sans l'auteur des Satires, qui connaîtrait Cotin et même Scudéri?

Mais l'une des preuves les plus éloquentes des changements apportés par le temps aux renommées, est le fameux livre de Perrault intitulé: *les Hommes illustrés qui ont paru en France pendant ce siècle*, avec les portraits gravés des personnages.

Quand vous le parcourez aujourd'hui, vous y trouvez plus de noms ignorés que de noms connus. Ainsi, à côté de Condé, de Pascal et de la Fontaine, vous aurez Jean de Launoy, « docteur de la maison de Navarre; » Jacques de Soleizel, « écuyer du roi en sa grande écurie; » puis Thomassin, Morize, Pierre Lallemant, etc. Si l'auteur vous donne Nicole et le grand Arnault (sans portraits), il place sur la même ligne un sieur Rossignol, François Chauveau et Pierre Camus. Entre le cardinal de Richelieu et Turenne, vous trouvez M. de Marca, *illustré* d'une magnifique gravure d'Edelinck.

De tels exemples en disent plus que tous les raisonnements. Ils prouvent que si le crédit politique, les hauts emplois, la grande fortune, donnent une notoriété bruyante que les contemporains peuvent prendre pour de l'illustration, celle-ci n'est véritablement acquise qu'aux hommes qui laissent après eux de nobles souvenirs ou de belles œuvres; qu'une fondation utile, une découverte accomplie, un bon livre publié, sont une plus sûre recommandation près de l'avenir que toutes les charges ou tous les titres, et qu'il y a encore plus de célébrité certaine pour les faiseurs de fables comme la Fontaine que pour les « écuyers du roi en sa grande écurie, » comme M. de Soleizel.

L'ÉGLISE DE LA GLORIA ET L'AQUEDUC,

A RIO DE JANEIRO.

Les légendes qui se rattachent aux monuments sont rares en Amérique; il y en a une, toutefois, assez gracieuse que l'on trouve en vogue au Brésil dès le dix-septième siècle: c'est celle qui attribue la voix souvent charmante des dames de Rio aux eaux limpides de la Carioca (1), la fontaine privilégiée qu'alimente l'aqueduc. Peut-être faut-il faire remonter jusqu'aux Indiens cette tradition presque oubliée de nos jours; car les Carijos, qui ont donné leur nom à cet emplacement, passaient jadis pour de grands musiciens. Quoi qu'il en soit, les eaux de la capitale du Brésil sont d'une pureté, d'une légèreté telles qu'elles jouissent d'une renommée incontestée dans les autres villes de l'immense empire. La fontaine célèbre que nous venons de nommer, et qui deux fois déjà a été reconstruite, en adoptant des plans bien divers, s'élève sur un emplacement où coulait autrefois un limpide ruisseau, marqué sur une vieille carte française du seizième siècle, que l'on peut voir dans la Cosmographie d'André Thevet. Lorsque les besoins de la population croissante commencèrent à se faire sentir, on résolut d'aller demander aux collines qui s'échelonnent jusqu'au Corcovado l'eau abondante que laissent échapper leurs roches de gneiss: les Portugais, qui se sont toujours montrés habiles en ce qui touche les constructions hydrauliques, entreprirent le magnifique aqueduc dont on voit une des extrémités seulement sur le premier plan de notre gravure. Cet important ouvrage fut commencé, dès le dix-septième siècle, par le gouverneur Correa d'Alvarenga, puis abandonné, après bien des tâtonnements, pour être repris entre les années 1719 et 1725, sous l'administration d'Ayrès de Saldanha, sans que l'on parvînt à le terminer. En 1750, un capitaine général d'une rare habileté, Gomez Freire de Andrade, adopta des plans plus vastes pour la continuation des travaux, qui ne subirent plus d'interruption. Dès lors la cité fut dotée d'un monument que l'on regarde comme le plus beau de la province, et qui l'emporte même sur toutes les autres constructions du même genre au Brésil. Dans sa partie supérieure, cet aqueduc présente deux ordres d'arcs superposés; on en compte jusqu'à quarante-deux, destinés à unir les collines de Santa-Theresa et Santo-Antonio. Après la sécheresse déplorable de 1829, un ingénieur français, M. Rivière, exécuta de nouveaux travaux pour augmenter le volume des eaux, et construisit sur de nouveaux plans la fontaine de la Carioca. Ces modifications impor-

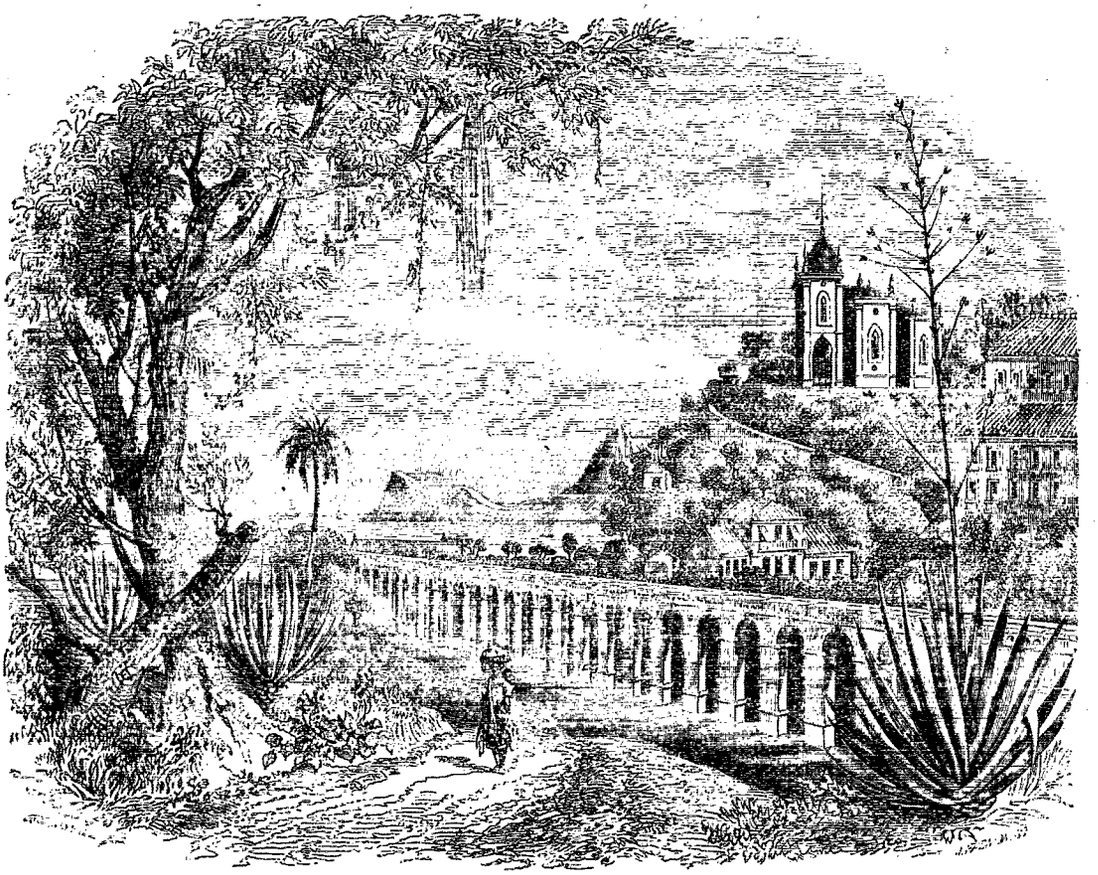
(1) Rocha Pitta, *Historia do Brazil*, in-fol.

tantes furent accomplies au moyen d'une souscription. La Carioca, telle qu'elle existe aujourd'hui, débite ses eaux par trente-cinq robinets de bronze.

La petite église qui s'élève d'une manière si pittoresque au sommet de cette colline boisée, fait partie de ce que l'on appelle le *district neutre* (1). Elle date à peu près de l'époque où l'on projeta les premiers travaux de l'aqueduc, car son origine première remonte également au dix-septième siècle. En 1671, à la place même où elle existe aujourd'hui, un ermite nommé Antonio de Caminha desservait une petite chapelle sous l'invocation de Notre-Dame *da Gloria*. Il y accueillait les promeneurs de la ville qu'y attiraient parfois de pieux souvenirs et une vue magnifique; mais il mourut, et la colline ayant été cédée, en 1699, par son propriétaire, à la condition qu'on y élèverait une église, le modeste ermitage fut remplacé, en 1714, par le charmant édifice que l'on voit aujourd'hui, et qui garda son ancienne dénomination. L'église da Gloria est bâtie en pierre excellente parfaitement travaillée, et peut défier l'action des siècles : on y parvient par une montée soigneusement entretenue, et l'on a eu soin de creuser une citerne pour que l'eau ne fasse point défaut à ceux qui la desservent, dans le lieu isolé où l'a placée la piété des fondateurs.

Cette église, que les regards vont chercher de tous les points de la baie, a été toujours entretenue aux frais d'une confrérie. On y transféra un moment les capucins italiens, vers l'année 1808; mais, en 1827, la confrérie rentra complétement en jouissance de son église, et, depuis cette époque, elle s'est maintenue dans ses priviléges.

De la colline où s'élève Nossa-Senhora da Gloria le regard plane sur toute l'étendue de la baie, et se perd à l'horizon parmi les cimes nuageuses de la serra dos Orgãos. C'était un lieu favori de pèlerinage pour la première impératrice du Brésil; et, en 1819, lorsque cette princesse mit



L'Église de la Gloria et l'Aqueduc, à Rio de Janeiro — Dessin de Freeman.

au monde sa fille aînée dona Maria, elle souhaita qu'on lui donnât le surnom de la chapelle où elle allait si souvent prier.

WILLIAM COLLINS.

William Collins, un des plus charmants peintres de genre, de paysage et de marine que l'Angleterre ait produits, avait vu le jour à Londres, le 18 septembre 1788, dans la rue nommée *Great Titchfield*. Son père était un Irlandais, natif de Wicklow; sa mère, une Écossaise des environs d'Édimbourg. La famille se croyait fermement issue de la même tige que le célèbre poëte Collins. Elle avait d'abord habité Chichester, puis avait émigré en Irlande pendant la révolution de 1688.

Le père de notre artiste exerçait la profession d'auteur et vendait aussi des tableaux; mais ni l'une ni l'autre de ces occupations ne devait l'enrichir; il avait trop de dignité pour employer tous les stratagèmes souvent nécessaires pour rendre fructueux le commerce des peintures. Un de ses ouvrages littéraires trahit le double soin auquel était consacrée sa vie. L'*Histoire d'un tableau (Memoirs of a picture)* ne manque certainement pas d'intérêt : le premier et le troisième volume racontent les mille vicissitudes que peut subir l'œuvre d'un grand maître, décrivent les nombreux caprices des amateurs, et mettent en scène de curieux personnages, ayant tous des rapports intimes avec l'art du coloris par leur

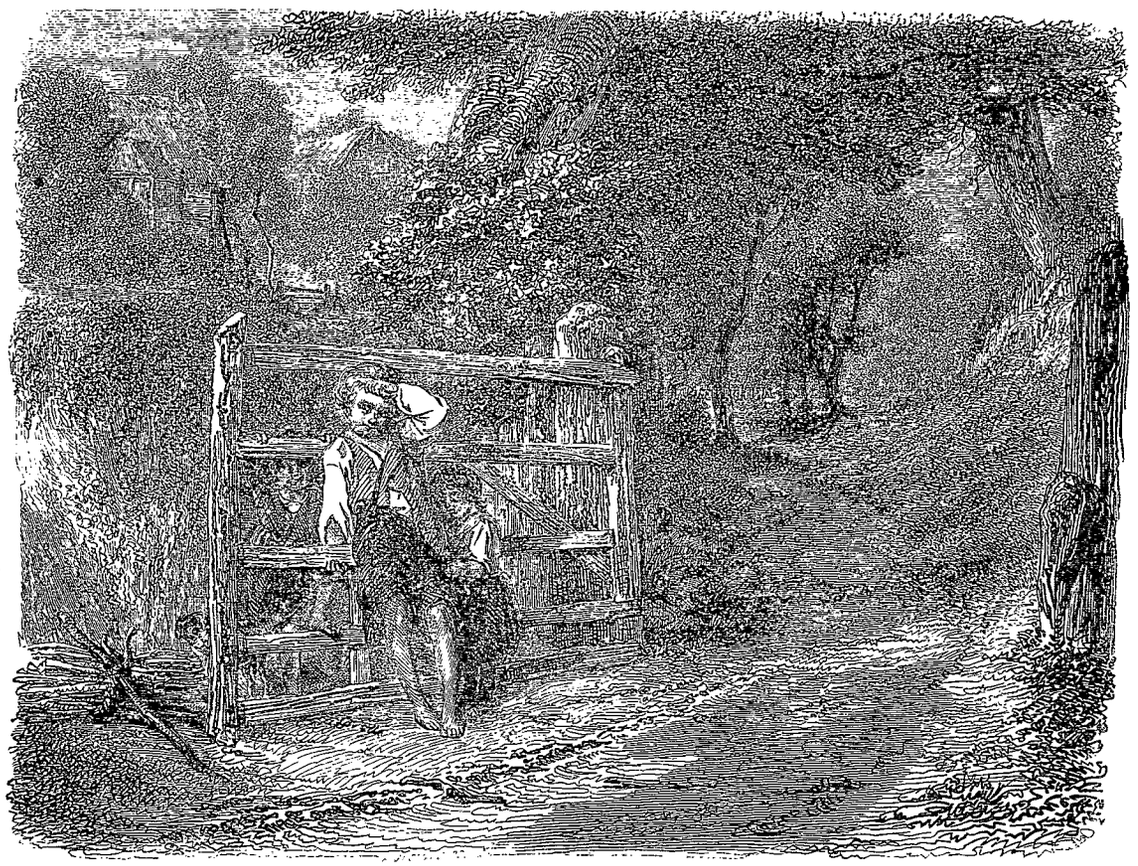
(1) On désigne sous le titre de *municipio neutro* les deux districts de Rio de Janeiro. Ils s'étendent depuis la mer et la baie jusqu'à la serra dos Orgãos (voy. p. 281). Dans la ville même, ils renferment les paroisses suivantes : Sacramento, Candelaria, Santa-Anna, Santa-Rita Engenho-Velho, San-Jozé, et Gloria.

talent, par leurs goûts, par leur industrie; le second volume, qui forme une longue digression épisodique, contient une biographie du peintre anglais George Morland, où abondent les anecdotes; elle est pour le moins aussi amusante que la fiction.

Le père de Collins aimait non-seulement la peinture et les belles-lettres; mais encore les champs, les bois, les montagnes, lui inspiraient le plus vif enthousiasme. Sa femme partageait cette douce et noble passion : tous deux se rappelaient avec joie, se décrivaient dans leurs entretiens, les sites charmants de leurs provinces natales. Les diverses influences qui pouvaient seconder la vocation de leur fils se trouvaient donc rassemblées autour de lui dès son jeune âge.

On lui mit de bonne heure un crayon entre les mains. Dès qu'il eut tracé quelques ébauches, ses prédispositions se manifestèrent. Ce n'était pas une tâche pour lui que de dessiner, mais un plaisir : pendant ses récréations, il s'amusait à esquisser d'après nature tous les objets intéressants qui lui tombaient sous les yeux. Son zèle alla en augmentant au lieu de diminuer. Son père lui donnait d'ailleurs d'excellents conseils; il désirait vivement que son fils devînt un artiste supérieur et ne languît pas dans la position précaire où il semblait lui-même enchaîné par un sortilége.

Un incident de sa jeunesse révéla en William Collins le grand artiste. Son père l'avait conduit à Brighton : l'aspect du rivage et de la mer sans bornes lui causa une émotion profonde; il ouvrit aussitôt son album, puis s'efforça de rendre le spectacle qu'il avait devant les yeux. Six fois il essaya de reproduire la forme des vagues qui roulaient à ses pieds, la ligne brumeuse du lointain horizon, l'immensité des flots; ses tentatives échouèrent l'une après l'autre : désespéré de



L'Ombre du cavalier, ou la Politesse rustique, tableau de Collins. — Dessin de Karl Girardet.

son impuissance, il finit par fondre en larmes et par fermer son livre. Ce précoce chagrin était d'un bon augure; il annonçait une vivacité de sentiment peu commune et un désir d'imitation qui devait engendrer de précieux résultats.

Aussitôt que William eut acquis une certaine adresse, deux occupations prédominantes se partagèrent son temps : il dessinait d'après nature autant que possible, et bien moins qu'il n'aurait voulu; il copiait des toiles, des croquis de grands maîtres pour des amateurs de second ordre et pour des marchands de tableaux. Dans ce genre inférieur de travail, il sut contenter ses pratiques et rendre parfaitement le caractère des productions originales.

Collins père étant lié avec George Morland, le fit connaître à son fils : il espérait que William en retirerait quelque avantage spirituel; mais les habitudes grossières, la vie crapuleuse du peintre célèbre, déplaisaient au néophyte, qui se laissa peu influencer par un tel maître. Les jeunes gens, grâce à Dieu! ont besoin de respecter les hommes par lesquels on veut les faire instruire, et ne conçoivent pas les tristes distinctions que l'expérience force d'admettre plus tard entre le caractère et le talent. La première fois que William Collins avait vu George, c'était dans la cuisine même de son père, assis près du feu, en compagnie d'un boxeur à la mode. Tous les deux étaient ivres et hochaient de la tête, stupides, dégoûtants, livrés à ce brutal sommeil qu'engendre la boisson. Le peintre novice pouvait-il espérer beaucoup d'un tel professeur et l'honorer d'une attention bien vive?

William Collins, qui devait par la suite exécuter habilement le portrait, ne fut pas heureux dans sa première tentative. Il se prit lui-même pour modèle, et se représenta en habit bleu, avec un gilet jaune rayé. Dès qu'il eut terminé

cette image, il s'empressa de la montrer à un de ses amis nommé John Kirton.

— Connaissez-vous cette personne? lui demanda-t-il d'un air triomphant.

— Ma foi, non! lui répliqua l'autre.

— Toute votre famille la connaît cependant, reprit l'artiste. Emportez la toile, et vous verrez ce qu'on vous dira.

John présenta l'effigie à tous ses parents : aucun d'eux ne put deviner qui elle retraçait. Il était permis de la prendre pour celle du premier venu, tout aussi bien que pour celle de l'auteur. Son ami lui rendit compte de l'épreuve.

— Comment, s'écria le peintre, vous n'avez pas vu que c'est ma figure? Vous êtes de bien pitoyables juges!

Kirton éclata de rire, et son accès de gaieté dura si longtemps qu'il mit hors de lui le jeune coloriste. Mais il eut beau faire.

— Ce portrait me ressemble autant qu'à vous! lui répétait, non sans motif, John Kirton.

Malgré cette mésaventure, Collins avançait rapidement dans ses études. En 1807, il entra comme élève à l'Académie royale des beaux-arts. On lui fit d'abord copier des plâtres moulés sur les plus belles statues antiques, puis on le plaça en présence du modèle vivant. Outre les cours d'anatomie et d'histoire, il suivait les leçons théoriques du célèbre Fuseli. Cet étrange personnage, Suisse d'origine, unissait les manières les plus excentriques à une connaissance approfondie de l'art. Il énonçait d'intéressantes observations, des idées précieuses, dans un anglais incorrect, avec une prononciation barbare. La plume en main, c'était un autre homme : on compare son style, pour l'énergie et la pureté, à celui du docteur Johnson. Il plaisantait d'une manière si fine et si mordante que tout le monde redoutait ses ingénieux sarcasmes. Dans ses nouvelles études, William montra un zèle soutenu, qui lui fit décerner, au bout de deux ans, la médaille d'honneur pour le dessin d'après nature. A la même époque, en 1809, l'exposition de l'Académie royale offrit au public deux tableaux de sa main : *le Déjeuner du petit garçon*, et les *Enfants tenant un nid*. Ces deux titres suffiraient déjà pour signaler les tendances de son imagination.

Jusqu'en 1812, William continua, dans une paix profonde, à traiter des sujets analogues : on n'y remarquait point encore le talent supérieur qu'il montra par la suite, mais comme sa manière avait déjà du charme et de la vérité, les amateurs lui donnaient un bon prix de ses ouvrages. La position commerciale de son père semblait aussi vouloir s'améliorer. Il ne se doutait point qu'il était à la veille d'une catastrophe qui allait déjouer ses espérances et troubler profondément le cœur de son fils. Une lutte incessante contre la pauvreté avait épuisé ses forces. Il tomba malade, et, trois semaines après, le 8 janvier 1812, rendit, entre les bras de son cher William, le dernier soupir. Les créanciers firent vendre tout ce qu'il y avait dans la maison : l'artiste ne put même garder le plus petit objet en souvenir de son père; il fut contraint de se mêler à la foule et de disputer aux acheteurs l'anneau, les lunettes et la tabatière du défunt. Le soir, la famille dîna sur un vieux coffre en guise de table, dans un appartement nu, qui semblait avoir été dépouillé par une troupe de soldats victorieux.

La veuve, le frère de William, n'avaient plus d'espoir qu'en son talent. Comme si le destin leur ménageait une compensation, ce fut précisément cette année que le mérite et la célébrité naissante du jeune homme prirent un accroissement rapide. Deux toiles envoyées à l'exposition obtinrent un grand succès, et un tableau exécuté un peu plus tard, qui ne fut soumis qu'en 1813 au jugement public, excita un enthousiasme général. La composition était de nature à frapper tous les esprits : la toile avait pour sujet la vente d'un petit agneau. C'est une pauvre veuve que la nécessité force de sacrifier l'innocent animal. Le boucher s'avance et lui paye le prix de la jeune victime, pendant que la petite fille verse des larmes et reproche à sa mère sa dureté de cœur. Un des garçons repousse avec colère le fils du boucher qui veut conduire dehors le malheureux agnelet, auquel un second enfant offre la moitié du pain qu'il a reçu pour son déjeuner. Ce touchant épisode, conçu par William Collins peu de temps après la mort de son père, et où l'on retrouve quelques-uns des sentiments qui l'animaient alors, émut les spectateurs de toutes les classes et de tous les âges. L'exécution en était d'ailleurs on ne peut plus remarquable, et, pour surcroît de bonheur, les toiles exposées simultanément par le peintre annonçaient un égal mérite. *La Vente de l'agneau* fut gravée deux fois, et une seule des estampes, la plus petite, se vendit à quinze mille exemplaires.

Depuis cette époque, tous les obstacles tombèrent devant William Collins. L'année suivante, l'Académie le reçut au nombre de ses associés. Il était dans cette période où le talent achève de prendre tous les caractères, où il devient fort, souple et abondant. Un voyage qu'il fit, en 1815, à travers le comté de Norfolk, et le long de ses grèves poétiques, lui inspira le désir de peindre des marines. Les grandes marées d'automne battaient la plage de flots tumultueux; les mouettes, les pétrels, voltigeaient en criant autour des rochers; l'ombre des nuages courait sur l'abîme et le jaspait de teintes diverses. Le crayon à la main, William Collins passait des journées entières devant ces radieux spectacles. Deux mois s'écoulèrent ainsi dans un travail continu. Les pêcheurs le plaignaient beaucoup de faire une besogne qui demandait tant d'assiduité. Pendant trente ans, il garda de ces heures d'étude le plus vif et le plus charmant souvenir.

Sa position matérielle n'était pas toutefois en rapport avec son mérite et avec les succès dont nous avons parlé : dans des notes laissées par lui, on voit que, le 13 avril 1816, il avait douze sous en caisse et devait au delà de dix-sept mille francs. Ses tableaux terminés représentaient une somme plus considérable; mais pas un acheteur ne lui rendait visite. La guerre européenne venait seulement de finir, et les circonstances n'étaient pas favorables pour les artistes. La renommée de William faisait croire qu'il vivait au milieu de l'aisance. Sa seule ressource fut de demander à un amateur, sir Heathcote, une avance de quelques mille francs. L'honorable gentilhomme lui rendit ce service sans balancer, mais il lui témoigna sa surprise de le voir dans une situation si précaire. Le peintre fut obligé de lui expliquer en détail les difficultés matérielles qu'il avait à vaincre.

Ayant un peu d'argent comptant, notre artiste retourna étudier sur les bords de la mer, aux environs d'Hastings. Les deux morceaux qu'il exposa l'année suivante produisirent la plus vive sensation. L'un figurait des pêcheurs gagnant la côte avant le lever du soleil; l'autre, le soleil élevant son orbe au-dessus des flots. La critique et les amateurs comblèrent le peintre d'éloges, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir encore besoin de recourir à l'obligeance de M. Heathcote en 1818; mais c'était sa dernière tribulation. Les tableaux de sa main, que le public admira cette année dans les salles de l'Académie, furent achetés par les plus grands personnages. Lord Liverpool ayant acquis une *Vue des côtes du Norfolkshire*, le prince régent témoigna un si vif regret de ne pas en être propriétaire, que le possesseur eut la courtoisie de la lui céder. Le tableau alla prendre place dans la collection royale de Windsor. Ce fut comme un coup de théâtre qui augmenta subitement la réputation de l'auteur et le porta au pinacle. Sir George Beaumont, le duc de Newcastle et la comtesse de Grey décorèrent leurs

salons de ses autres toiles. Non-seulement on lui paya bien ces ouvrages, mais les demandes lui affluèrent de toutes parts. Ce n'était même point assez de se disputer ses œuvres, on se disputa sa personne. L'aristocratie anglaise lui adressa une foule d'invitations pour l'attirer dans les somptueux châteaux qu'elle habite. Cette année même, il passa plusieurs mois à Fife-House, Coombe-Wood et Walmer-Castle, magnifiques résidences de lord Liverpool. Depuis le 12 juin jusqu'au 28 juillet, le duc de Newcastle le retint à Clumber, dont il lui montra lui-même toutes les beautés. De Clumber il se rendit chez George Beaumont, où il fit la connaissance de Wordsworth et de Southey. Il se trouva bientôt lié avec toute la haute noblesse, avec les hommes les plus riches et les plus illustres de l'Angleterre en différents genres. Un commerce de lettres s'engagea entre eux; beaucoup ont été publiées par le fils du peintre. En 1819, il lui manqua une seule voix pour être élu académicien; mais ce faible échec fut bientôt réparé : on lui ouvrit à deux battants, l'année suivante, les portes de la royale enceinte.

Ce que l'on admirait alors dans les œuvres de notre artiste, et ce que l'on y admire encore, c'est une fidèle reproduction de la nature; il en savait rendre les grands traits, les masses pittoresques, aussi bien que les moindres détails. Ses personnages sont exécutés de la même manière : les formes principales, l'attitude, l'expression, les rapports des acteurs entre eux, attestent une certaine largeur de coup d'œil, et néanmoins les particularités, soit du visage, soit du costume, sont accusées avec une patiente délicatesse; William ne néglige pas un trou dans la souquenille déchirée d'un mendiant. Il avait pour la couleur, et surtout pour la lumière, une sorte d'idolâtrie; aucun de ses effets ne le trouvait inattentif; jamais imagination poétique ne s'est plus impressionnée des rayons du soleil. Il évite cependant la recherche, l'éclat factice, les moyens artificiels dont abusent ses compatriotes. Quant au choix de ses sujets et au caractère général de ses tableaux, il aimait tout ce qui est pur, tranquille, tendre et harmonieux : il abhorrait, au contraire, les scènes violentes, terribles ou simplement dramatiques. Jamais il n'a représenté une lutte, une action grossière, une tempête, un orage. Il ne cherchait dans la nature que de riantes perspectives, parmi les hommes que de touchants épisodes, que de gracieux et champêtres motifs.

William Collins se maria, en 1822, avec miss Geddes : ce fut le révérend Alison, auteur d'un Traité sur le goût, qui leur donna la bénédiction nuptiale. Sa célébrité augmentant toujours, le roi George IV eut le désir de le voir et le reçut au château de Windsor. Ils parcoururent les différentes salles pour examiner les peintures qu'elles renferment, et causèrent longtemps ensemble. Notre artiste visita plusieurs provinces de l'Angleterre, la France, la Belgique, la Hollande, et chacun de ces voyages lui fournit de précieuses inspirations. De septembre 1836 à la fin de 1838, il passa en Italie deux années qui l'influencèrent encore davantage. Il traita depuis lors des sujets pieux; mais, toujours conséquent avec lui-même, il n'emprunta aux livres saints que de doux et tranquilles épisodes, comme la Nativité, le Christ parmi les docteurs, les Pèlerins d'Emmaüs.

En 1842, il tomba malade, et son médecin reconnut, à des symptômes bien évidents, qu'une affection du cœur attaquait en lui le principal organe des êtres animés. Il se remit imparfaitement, continua de souffrir, et, après une lutte prolongée, mais inutile, expira le 17 février 1847.

La gravure que nous donnons, et que l'on nomme *l'Ombre du cavalier*, ou *la Politesse rustique*, est la plus ingénieuse de ses peintures. Un petit garçon vient d'ouvrir une barrière pour laisser passer un fermier à cheval qu'on ne voit pas, mais dont l'ombre se projette sur le plan. Nos lecteurs remarqueront l'opulence champêtre du paysage, où abonde la verdure.

LE COLOSSE DE RHODES.

Ce n'est pas en un jour qu'on déracine une vieille erreur; il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Le spirituel dessin de M. A. Devéria, que nous publions, est une preuve nouvelle de cette vérité. C'est une représentation du colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du monde, d'après l'idée généralement admise que cette célèbre statue d'Apollon était placée à l'entrée du port de Rhodes, et qu'elle était d'une si énorme grandeur que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Rappelons une fois encore que cette attitude traditionnelle du colosse rhodien est une pure imagination des temps modernes. Ni Charès, ni Lachès, dont l'artiste a inscrit les noms autour de son Apollon, n'ont exécuté ce « grand écart » qu'on prête depuis trois siècles à un des chefs-d'œuvre les plus célèbres de l'antiquité. L'erreur date, en effet, du seizième siècle, et, jusqu'à plus ample informé, c'est Blaise de Vigenère, traducteur de Philostrate, et bon gentilhomme du Bourbonnais, mais écrivain dépourvu de critique, que l'on accuse d'avoir le premier transformé le chef-d'œuvre de Charès, l'élève de Lysippe, en une bizarrerie impossible.

Le naïf Blaise de Vigenère, dans ses Commentaires sur les *Tableaux de Philostrate*, venant à parler du colosse de Rhodes, dit en propres termes, mais sans citer une seule autorité (il avait de bonnes raisons pour s'en abstenir) :

« Ce colosse était planté à la bouche du port, jambe deçà, jambe delà; et par entre deux passaient jusques aux plus grandes barques, sans désarborer ni caller les voiles. »

La tourbe des compilateurs, des faiseurs d'Encyclopédies vulgaires, qui se copient tous les uns les autres, ont répété cette sottise à l'infini, tant et si bien que les meilleurs esprits l'ont acceptée sans examen. Le comte de Caylus, auquel les arts et l'archéologie doivent tant de bons travaux, bien qu'il ait lui-même quelquefois adopté légèrement certaines erreurs, ne s'est pas rendu complice de cette absurdité. Dans un très-bon mémoire, inséré parmi ceux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a démontré, il y a déjà un siècle, que l'Apollon de Rhodes n'avait pas été construit à la bouche du port, et que les vaisseaux n'avaient jamais passé entre ses jambes écartées. Malheureusement les Mémoires de l'Académie des inscriptions ne sont guère lus que par des hommes spéciaux, et l'erreur n'en a pas moins continué à faire son chemin dans le monde, si bien que nous la voyons reproduite dans un livre récent et estimé, le Dictionnaire de M. Bouillet. Il n'est donc pas sans utilité de la combattre de nouveau.

Insistons d'abord sur ce point, et c'est là notre principal argument, qu'aucun des écrivains de l'antiquité qui ont parlé du colosse de Rhodes ne fait la moindre allusion à une circonstance si extraordinaire, et qu'il aurait été impossible d'omettre si elle avait eu le moindre fondement dans la réalité.

Strabon, l'illustre géographe, dont l'autorité est si considérable, a parlé du colosse de Rhodes, mais il n'a pas dit un mot du prodigieux écartement de jambes que lui attribue le bon Vigenère. Il cite un fragment d'une épigramme en vers iambiques, où se trouvent mentionnés le nom de l'auteur, Charès de Lindos (ville de l'île de Rhodes), ainsi que les dimensions de son œuvre, 70 coudées; c'est la mesure exacte donnée par Pline. Le célèbre géographe ajoute que le colosse gît à terre, renversé par un tremblement de terre et brisé aux genoux. Les Rhodiens, dit-il, ne l'ont pas relevé, empêchés qu'ils en ont été par un oracle.

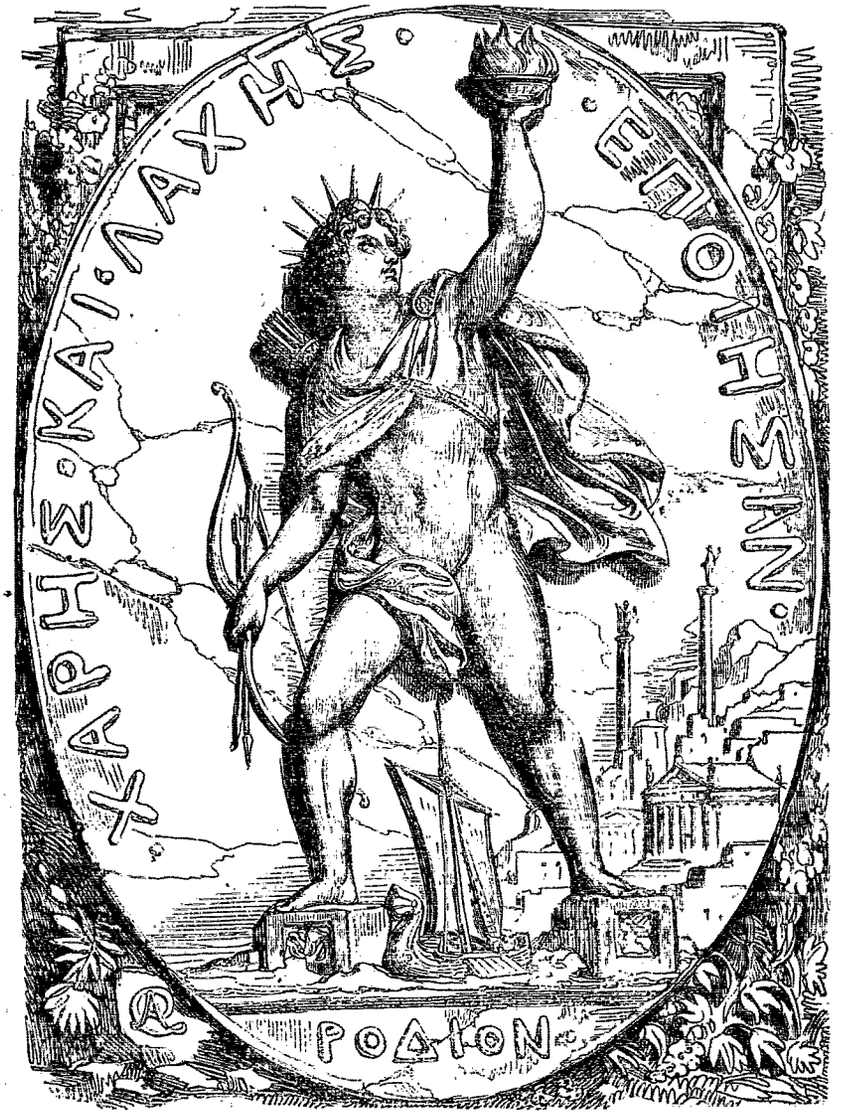
De son côté, Pline, cet encyclopédiste si précieux pour la

connaissance de l'antiquité, parle en ces termes du colosse de Rhodes :

« Le plus admiré de tous les colosses fut celui du Soleil à Rhodes; il avait été fait par Charès de Lindos, élève de Lysippe, dont je viens de parler. Ce colosse avait 70 coudées de hauteur. Cette statue fut renversée sur le sol par un tremblement de terre, cinquante-six ans après son érection, mais quoique renversée, c'est encore une merveille. Peu d'hommes peuvent embrasser son pouce; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues. Ses membres disjoints paraissent de vastes cavernes; on voit dedans des pierres énormes, au moyen desquelles on l'avait pondérée. On dit qu'elle coûta 300 talents, somme que les Rhodiens avaient retirée des équipages de guerre abandonnés devant leur ville par Démétrius, lorsqu'il en leva le siége, fatigué de sa longueur. »

On le voit, il n'est pas question de jambes écartées, et quiconque a lu Pline sait que cet auteur aimait à rapporter les circonstances merveilleuses; certes, il n'aurait pas oublié celle-ci, et puisqu'il n'en parle pas, on peut en conclure hardiment qu'elle n'a jamais existé.

Philon de Byzance, mécanicien de la fin du troisième



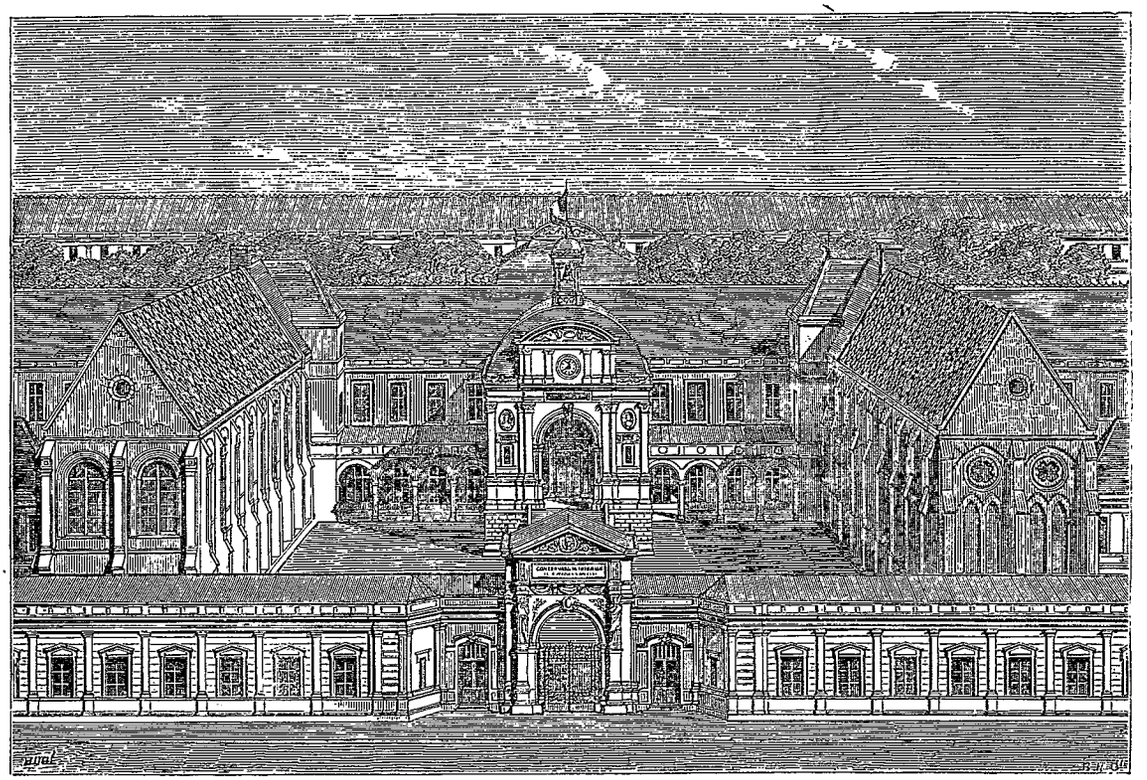
Le Colosse de Rhodes imaginaire. — Dessin d'Achille Devéria

siècle avant Jésus-Christ, auquel on attribue un petit Traité des sept merveilles du monde, dans lequel se trouve à son rang une description encore plus étendue et très-emphatique du colosse de Rhodes, ne fait pas la moindre allusion à cet écartement prodigieux des jambes, et, comme nous le disions en 1844, il ajoute une particularité qui exclut toute idée de cette folle supposition, puisqu'il parle de sa base de marbre blanc, *qui dépassait les plus grandes statues de la ville*. Or une statue posée sur une base unique ne pouvait être postée, *jambe deçà, jambe delà*, à cheval sur la passe d'un port. Un autre argument indiqué dans notre premier article, est celui qu'on tire d'un passage de Lucius Ampellius, qui, dans un autre petit Traité des sept merveilles du monde, s'exprime ainsi : « A Rhodes est la statue colossale du Soleil, placée sur une colonne de marbre, avec quadrige. » Mais nous devons dire que le quadrige d'Ampellius, n'étant pas mentionné par Pline, Strabon et Philon, nous paraît être de l'invention de cet auteur, assez peu estimé, et qui écrivit au cinquième siècle de notre ère. Cependant, toujours est-il qu'il est bien loin de dire que le colosse avait les jambes écartées; car puisqu'il suppose un quadrige sur la colonne qui portait l'Apollon, et que peut-être il faille comprendre que selon lui l'Apollon était debout dans son char, on peut le compter parmi les autorités contraires à l'invention de Vigenère.

La fin à une autre livraison.

LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS, A PARIS.

Voy. la Table des vingt premières années.



Vue à vol d'oiseau du Conservatoire des arts et métiers, restauré par M. Léon Vaudoyer.

Presque à l'extrémité de la rue Saint-Martin, non loin du boulevard, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye Saint-Martin des Champs et de la mairie du sixième arrondissement, s'élève le Conservatoire des arts et métiers, édifice consacré à la gloire, à la propagation des inventions utiles, et à l'enseignement des sciences appliquées aux arts industriels.

A droite et à gauche du bâtiment principal, on voit encore les restes de deux constructions religieuses où l'on retrouve facilement, parmi des restaurations ingénieuses, de beaux vestiges de cet art de transition qui sépare l'architecture du douzième siècle de celle du treizième. C'est là tout ce qui reste de l'abbaye Saint-Martin des Champs, l'une des plus belles de l'ancien Paris. Des plaids de Dagobert Ier en 629, et de Childebert III en 710, mentionnent la basilique de Saint-Martin dans ce lieu même. Un diplôme du roi Henri Ier, daté de l'an 1060, nous apprend à la fois sa destruction par les Normands et sa réédification sur de nouveaux plans. Elle était située au delà des murs de la ville, d'où lui vint le surnom *des Champs* qu'elle a conservé jusqu'à sa suppression. Le nouvel édifice fut achevé en 1067 et desservi par des chanoines réguliers. Mais ces derniers ne tardèrent pas, disent les grandes chroniques de France, « à faire mauvaisement le service, » et en 1079 on leur substitua des moines de Cluny. Le monastère échangea alors son titre d'abbaye contre celui de prieuré. On l'entoura d'une enceinte de murailles flanquées de tourelles, et le prieur devint seigneur haut justicier dans son enclos, qui comprenait, outre l'église et le monastère, un village habité par les serviteurs et les employés du couvent. Au treizième siècle on reconstruisit, pour les agrandir, l'église et le réfectoire. Ce sont ces deux bâtiments qui viennent d'être remis à neuf et appropriés à leur destination actuelle.

En 1765, on avait établi un marché dans la rue Saint-Martin, devant la porte même du monastère. Ce marché a été transporté depuis 1811 dans les anciens jardins du prieuré.

Pendant la révolution, les immenses bâtiments de Saint-Martin furent complétement abandonnés. Mais l'abbé Grégoire ayant proposé au comité d'instruction publique de la convention nationale d'établir dans un centre commun les nombreuses séries des instruments que l'industrie emploie pour produire, et de créer un enseignement propre à en vulgariser l'usage, la convention décréta, le 19 vendémiaire an 3 (10 octobre 1794), la création d'un Conservatoire des arts et métiers. Quatre ans plus tard, le 17 floréal an 6 (6 mai 1798), le conseil des Cinq-Cents décida qu'une grande partie des bâtiments de l'abbaye Saint-Martin des Champs serait consacrée à cet établissement.

Le projet de la convention fut d'abord mal accueilli par le conseil des Anciens, et il ne fallut rien moins qu'un long et éloquent plaidoyer du citoyen Alquier pour triompher des répugnances de la majorité.

Ce fut seulement en 1799 que le décret de la convention et la décision du conseil des Cinq-Cents eurent leur entière exécution.

Il y avait alors trois dépôts de machines disséminés dans Paris : celui du Louvre, donné à l'Académie des sciences par Pajot d'Ozembray; celui de l'hôtel de Mortagne, composé de cinq cents modèles légués par Vaucanson au gouvernement; enfin celui des instruments agricoles réunis au Musée de la rue de l'Université. Ces trois dépôts formèrent le nouveau Conservatoire.

Nous avons déja publié en 1843 (p. 188) un article sur la constitution et l'organisation du Conservatoire des arts et métiers, ainsi que sur la méthode adoptée dans le classement des collections. Nous ajouterons qu'en 1834, et non en 1840,

ainsi qu'on l'a imprimé par erreur, l'administration créa trois nouvelles chaires dont l'utilité a été vivement appréciée depuis et pleinement justifiée, une d'agriculture proprement dite, une de chimie agricole, et la troisième de mécanique agricole.

Lors de l'institution du Conservatoire, on avait consacré en principe que les artistes auteurs d'inventions utiles et qui manqueraient de moyens pour les faire valoir, pourraient avoir recours au conseil du Conservatoire pour être mis en rapport avec des capitalistes, par son entremise et sous sa protection; cette sage et bienfaisante prévoyance des législateurs est toujours demeurée à l'état d'intention.

En vertu d'une loi du 17 vendémiaire an 7 (8 octobre 1798), le Conservatoire doit s'enrichir de tous les originaux des brevets d'invention accompagnés des descriptions, plans, coupes, dessins, modèles, etc., qui y sont relatifs, et il est de plus autorisé à faire graver, imprimer et publier tous ceux d'entre ces brevets qu'il juge dignes d'être spécialement désignés à l'attention publique.

La suite à une autre livraison.

FRANÇOIS ARAGO.

Suite. — Voy. p. 225, 261.

En 1807, le droit d'asile accordé à quelques églises existait encore en Espagne, et appartenait, je crois, à toutes les cathédrales. J'appris, pendant mon séjour à Barcelone, qu'il y avait, dans un petit cloître attenant à la plus grande église de cette ville, un voleur de grand chemin, un homme coupable de plusieurs assassinats, qui y vivait tranquillement, garanti contre toute poursuite par la sainteté du lieu. Je voulus m'assurer par mes yeux de la réalité du fait, et je me rendis avec mon ami Rodriguez dans le petit cloître en question. L'assassin prenait alors un repas qu'une femme venait de lui apporter. Il devina aisément le but de notre visite, et fit incontinent des démonstrations qui nous prouvèrent que si l'asile était sûr pour le détrousseur de grands chemins, il ne le serait guère pour nous. Nous nous retirâmes sur-le-champ, en déplorant que dans un pays qui se disait civilisé il existât encore des abus aussi criants, aussi monstrueux.

M. Biot étant enfin venu me retrouver à Valence, où j'attendais, comme je l'ai dit, de nouveaux instruments, nous nous rendîmes à Formentera, extrémité méridionale de notre arc, dont nous déterminâmes la latitude. M. Biot me quitta ensuite pour retourner à Paris, pendant que je joignais géodésiquement l'île Mayorque à Iviza et à Formentera, obtenant ainsi, à l'aide d'un seul triangle, la mesure d'un arc de parallèle d'un degré et demi.

Je me rendis ensuite à Mayorque, pour y mesurer la latitude et l'azimut.

A cette époque, la fermentation politique, engendrée par l'entrée des Français en Espagne, commençait à envahir toute la Péninsule et les îles qui en dépendent. Cette fermentation n'atteignait encore, à Mayorque, que les ministres, les partisans et les parents du prince de la Paix. Tous les soirs, je voyais traîner en triomphe, sur la place de Palma, capitale de l'île Mayorque, tantôt les voitures en flammes du ministre Soller, tantôt les voitures de l'évêque, et même celles de simples particuliers soupçonnés d'être attachés à la fortune du favori Godoï. J'étais loin de soupçonner alors que mon tour allait bientôt arriver.

Ma station mayorquine, le *clop de Galazo*, montagne très-élevée, était située précisément au-dessus du port où débarqua don *Jayme el Conquistador* lorsqu'il alla enlever les îles Baléares aux Maures. Le bruit se répandit dans la population que je m'étais établi là pour favoriser l'arrivée de l'armée française, et que tous les soirs je lui faisais des signaux. Ces bruits, toutefois, ne devinrent menaçants pour moi qu'au moment de l'arrivée à Palma, le 27 mai 1808, d'un officier d'ordonnance de Napoléon. Cet officier était M. Berthemie; il portait à l'escadre espagnole, à Mahon, l'ordre de se rendre en toute hâte à Toulon. Un soulèvement général, qui mit la vie de cet officier en danger, suivit la nouvelle de sa mission. Le capitaine général Vivès ne parvint même à lui sauver la vie qu'en le faisant enfermer dans le château fort de Belver. On se souvint alors du Français établi au *clop de Galazo*, et l'on forma une expédition populaire pour aller s'en saisir.

M. Damian, patron du mistic que le gouvernement espagnol avait mis à ma disposition, prit les devants, et m'apporta un costume à l'aide duquel je me déguisai. En me dirigeant vers Palma, en compagnie du brave marin, nous rencontrâmes l'attroupement qui allait à ma recherche. On ne me reconnut pas, car je parlais parfaitement le mayorquin. J'encourageai fortement les hommes de ce détachement à continuer leur route, et je m'acheminai vers Palma. La nuit, je me rendis à bord du mistic, commandé par don Manuel de Vacaro, que le gouvernement espagnol avait placé sous mes ordres. Je demandai à cet officier s'il voulait me conduire à Barcelone, occupé par les Français, lui promettant que, si l'on faisait mine de le retenir, je reviendrais sur-le-champ me constituer prisonnier.

Don Manuel, qui jusqu'alors avait montré envers moi une obséquiosité extrême, n'eut que des paroles de rudesse et de défiance. Il se fit sur le môle, où le mistic était amarré, un mouvement tumultueux que Vacaro m'assura être dirigé contre moi. « Soyez sans inquiétude, me dit-il; si l'on pénètre dans le navire, vous vous cacherez dans ce bahut. » J'en fis l'essai; mais la caisse qu'il me montrait était si exiguë que mes jambes étaient tout entières en dehors, et que le couvercle ne pouvait pas se fermer. Je compris parfaitement ce que cela voulait dire, et je demandai à M. Vacaro de me faire enfermer aussi au château de Belver. L'ordre d'incarcération du capitaine général étant arrivé, je descendis dans la chaloupe, où les matelots du mistic me reçurent avec effusion.

Au moment où ils traversaient la rade, la populace m'aperçut, se mit à ma poursuite, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'atteignis Belver sain et sauf. Je n'avais, en effet, reçu dans ma course qu'un léger coup de poignard à la cuisse. On a vu souvent des prisonniers s'éloigner à toutes jambes de leur cachot; je suis le premier, peut-être, à qui il ait été donné de faire l'inverse. Cela se passait le 1er ou le 2 juin 1808.

Le gouverneur de Belver était un personnage très-extraordinaire. S'il vit encore, il pourra me demander un certificat de priorité sur les hydropathes modernes. Le capitaine grenadin soutenait que l'eau pure, administrée convenablement, était un moyen de traiter toutes les maladies, même les amputations. En écoutant ses théories très-patiemment et sans jamais l'interrompre, je conquis ses bonnes grâces. Ce fut sur sa demande, et dans l'intérêt de notre sûreté, qu'une garnison suisse remplaça la troupe espagnole qui jusque-là avait été employée à la garde de Belver.

Tous mes anciens amis de Mayorque m'avaient abandonné au moment de ma détention. J'avais eu avec don Manuel de Vacaro une correspondance très-acerbe pour obtenir la restitution du sauf-conduit que l'amirauté anglaise nous avait délivré. M. Rodriguez seul osait venir me visiter en plein jour, et m'apporter toutes les consolations qui étaient en son pouvoir.

L'excellent M. Rodriguez, pour tromper les ennuis de mon incarcération, me remettait de temps en temps les

journaux qui se publiaient alors sur divers points de la Péninsule. Il me les envoyait souvent sans les lire. Une fois, je vis dans ces journaux le récit des horribles massacres dont la ville de Valence, je me trompe, dont la *place des Taureaux* avait été le théâtre, et dans lesquels disparut, sous la pique du toréador, la presque totalité des Français établis dans cette ville (plus de 350). Un autre journal renfermait un article portant ce titre : *Relacion de la ahorcadura del senor Arago y del senor Berthemie;* littéralement : « Relation du supplice de M. Arago et de M. Ber» themie. » Cette relation parlait des deux suppliciés dans des termes très-différents. M. Berthemie était un huguenot; il avait été sourd à toutes les exhortations; il avait craché à la figure de l'ecclésiastique qui l'assistait, et même sur l'image du Christ. Pour moi, je m'étais conduit avec beaucoup de décence et m'étais laissé pendre sans soulever aucun scandale : aussi l'auteur de la relation témoignait ses regrets de ce qu'un jeune astronome avait eu la faiblesse de s'associer à une trahison, en venant, sous le couvert de la science, favoriser l'entrée de l'armée française dans un royaume ami.

Après la lecture de cet article, je pris immédiatement mon parti : « Puisqu'on parle de mon supplice, dis-je à mon ami Rodriguez, l'événement ne tardera pas à arriver; j'aime mieux être noyé que pendu. Je veux m'évader de cette forteresse; c'est à vous de m'en fournir les moyens. »

Rodriguez, sachant mieux que personne combien mes appréhensions étaient fondées, se mit aussitôt à l'œuvre. Il alla chez le capitaine général, et lui fit sentir tous les dangers de sa position si je disparaissais dans une émeute populaire, ou même s'il avait la main forcée pour se débarrasser de moi. Ses observations furent d'autant mieux comprises, que personne ne pouvait alors prévoir quelle serait l'issue de la révolution espagnole. « Je prends l'engagement, dit le capitaine général Vivès à mon collaborateur Rodriguez, de donner au commandant de la forteresse l'ordre de laisser sortir, quand le moment sera venu, M. Arago et même les deux ou trois autres Français qui sont avec lui dans le château de Belver. Ils n'auront donc nullement besoin des moyens d'évasion qu'ils se sont procurés; mais j'entends rester en dehors de tous les préparatifs qui deviendront nécessaires pour faire sortir de l'île les fugitifs; je laisse tout cela sous votre responsabilité. »

Rodriguez s'entendit immédiatement avec le brave patron Damian; il fut convenu entre eux que Damian prendrait le commandement d'une barque à demi pontée que le vent avait poussée sur la plage, qu'il l'équiperait comme s'il voulait aller à la pêche, qu'il nous porterait à Alger; après quoi sa rentrée à Palma, avec ou sans poisson, n'inspirerait aucun soupçon.

Les choses furent exécutées suivant ces conventions et malgré la surveillance inquisitoriale que don Manuel de Vacaro exerçait sur le patron de son mistic.

Le 28 juillet 1808, nous descendions silencieusement la colline sur laquelle Belver est bâtie, au moment même où la famille du ministre Soller entrait dans la forteresse pour se soustraire aux fureurs de la populace. Parvenus sur le rivage, nous y trouvâmes Damian, sa barque et trois matelots. Nous nous embarquâmes sur-le-champ et mîmes à la voile; Damian avait eu la précaution de réunir aussi sur ce frêle navire les instruments de prix qu'il avait enlevés à ma station du *clop de Galazo*. La mer était mauvaise; Damian crut prudent de s'arrêter à la petite île de Cabrera, destinée à devenir, peu de temps après, si tristement célèbre par les souffrances qu'y éprouvèrent les soldats de l'armée de Dupont, après la honteuse capitulation de Baylen. Là, un incident singulier faillit tout compromettre. Cabrera, assez voisine de l'extrémité méridionale de Mayorque, est souvent visitée par des pêcheurs venant de cette partie de l'île. M. Berthemie craignait assez justement que, le bruit de l'évasion étant répandu, on ne dépêchât quelques barques pour se saisir de nous. Il trouvait notre relâche inopportune; je soutenais qu'il fallait s'en rapporter à la prudence du patron. Pendant cette discussion, les trois marins que Damian avait enrôlés virent que M. Berthemie, que j'avais fait passer pour mon domestique, soutenait son opinion contre moi sur le pied d'égalité. Ils s'adressèrent alors en ces termes au patron :

« Nous n'avons consenti à prendre part à cette expédition qu'à la condition que l'aide de camp de l'empereur, renfermé à Belver, ne figurerait pas au nombre des personnes que nous enlèverions. Nous ne voulions nous prêter qu'à la fuite de l'astronome. Puisqu'il en est autrement, il faut que vous laissiez cet officier ici, à moins que vous ne préfériez le jeter à la mer. »

Damian me fit part aussitôt des dispositions impératives de son équipage. M. Berthemie convint avec moi qu'il souffrirait quelques brutalités qui ne pouvaient être tolérées que par un domestique menacé par son maître. Tous les soupçons disparurent.

Damian, qui craignait aussi pour lui-même l'arrivée de quelques pêcheurs mayorquins, s'empressa de mettre à la voile, le 29 juillet 1808, dès le premier moment favorable, et nous arrivâmes à Alger le 3 août.

Nos regards se portaient avec anxiété sur le port pour deviner la réception qui nous y attendait. Nous fûmes rassurés par la vue du pavillon tricolore qui flottait sur deux ou trois bâtiments. Mais nous nous trompions : ces bâtiments étaient hollandais. Dès notre entrée, un Espagnol, que nous prîmes, à son ton d'autorité, pour un fonctionnaire supérieur de la régence, s'approcha de Damian, et lui demanda :

— Que portez-vous?

— Je porte, répondit le patron, quatre Français.

— Vous allez les remporter sur-le-champ; je vous défends de débarquer.

Comme nous faisions mine de ne pas obtempérer à son ordre, notre Espagnol, c'était l'ingénieur constructeur des navires du dey, s'arma d'une perche, et se mit à nous assommer de coups. Mais, incontinent, un marin génois, monté sur un bateau voisin, s'arma d'un aviron, et frappa d'estoc et de taille notre assaillant. Pendant ce combat animé, nous descendîmes à terre sans que personne s'y opposât. Nous avions conçu une singulière idée de la manière dont la police se faisait sur la côte d'Afrique.

Nous nous rendîmes chez le consul de France, M. Dubois-Thainville; il était à sa campagne. Escortés par le janissaire du consulat, nous nous acheminâmes vers cette campagne, l'une des anciennes résidences du dey, située non loin de la porte de Bab-Azoun. Le consul et sa famille nous reçurent avec une grande aménité et nous donnèrent l'hospitalité.

Transporté subitement sur un continent nouveau, j'attendais avec anxiété le lever du soleil pour jouir de tout ce que l'Afrique devait offrir de curieux à un Européen, lorsque je me crus engagé dans une aventure grave. A la lueur du crépuscule, je vis un animal qui se mouvait au pied de mon lit. Je donnai un coup de pied, tout mouvement cessa. Après quelque temps, je sentis le même mouvement s'exécuter sous mes jambes; une brusque secousse le fit cesser aussitôt... J'entendis alors les éclats de rire du janissaire, couché sur un canapé, dans la même chambre que moi; et je vis bientôt qu'il avait simplement, pour s'amuser de mon inquiétude, placé sur mon lit un gros hérisson.

Le consul s'occupa, le lendemain, de nous procurer le

passage sur un bâtiment de la régence qui devait partir pour Marseille. M. Ferrier, chancelier du consulat français, était en même temps consul d'Autriche. Il nous procura deux faux passe-ports qui nous transformaient, M. Berthemie et moi, en deux marchands ambulants, l'un de Schwekat, en Hongrie, l'autre de Leoben.

La suite à une autre livraison.

ESTAMPES CURIEUSES.

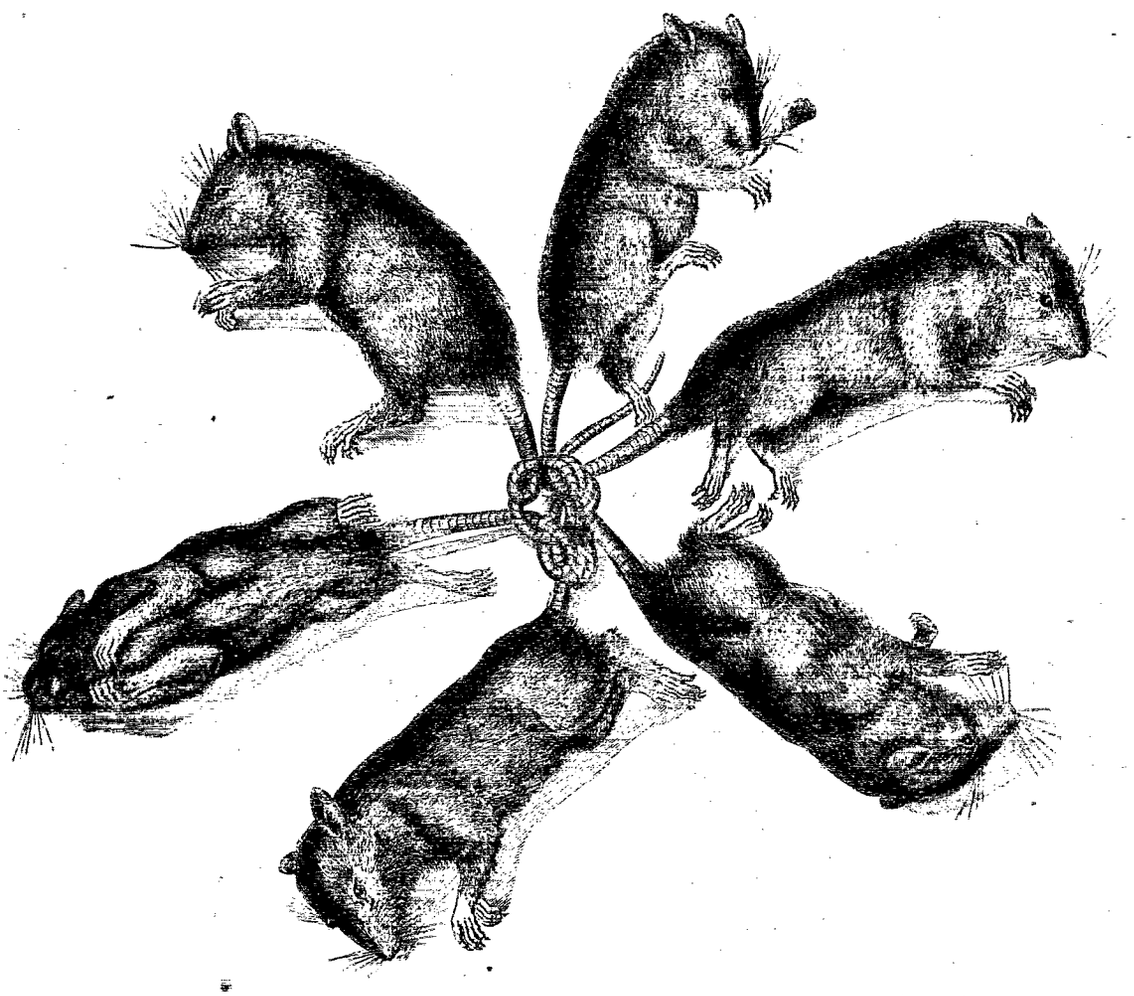
RATS TROUVÉS A STRASBOURG EN 1683.

Cette estampe est de forme in-4° en largeur, et porte l'indication du sujet et l'adresse du marchand. Elle est placée au milieu d'une feuille in-folio en hauteur. Au-dessus et au-dessous sont des légendes allemandes en caractères imprimés.

Celle du haut annonce que cette merveilleuse et étrange monstruosité d'une effroyable réunion de rats, trouvée, le 4-14 juillet 1683, dans une cave, à Strasbourg, a été copiée d'après un dessin exact, qui a été ainsi gravé pour l'étonnement et l'examen de chacun.

La légende du bas contient des réflexions religieuses et morales sur les péchés des hommes et sur les avertissements que Dieu leur donne au moyen de messagers terribles et d'événements miraculeux, ainsi qu'on peut le voir dans la figure placée au-dessus. Ce monstre affreux et immonde, ajoute cette légende, avait été trouvé dans la cave de M. l'ammeister (magistrat) Würzens.

Ces six grands rats, dont les queues étaient enchevêtrées les unes dans les autres, étaient étalés en forme de rose.



Rats trouvés à Strasbourg en 1683. — Collection d'estampes et dessins historiques de M. Hennin.

On fit à ce sujet des suppositions singulières, ayant rapport aux projets insensés que des chrétiens formaient contre d'autres chrétiens. Un des amis de l'éditeur lui avait annoncé que ces rats monstres avaient été portés à l'hôtel de ville de Strasbourg pour y être exposés au public, et que, lorsqu'on avait voulu les tuer, l'un d'eux s'était échappé. Ce récit se termine par une prière à Dieu de préserver son troupeau chrétien des méchants projets formés contre lui. On lit à la fin huit vers.

Le Mercure galant donna un récit de ce fait, mais avec des détails moins étendus; on y trouve aussi une copie exacte de l'estampe, de format in-12. (Année 1683, septembre, p. 386.)

Deux années auparavant, en 1681, Louis XIV avait pris possession de la ville de Strasbourg; il est donc probable que la publication de cette gravure était de circonstance, et qu'elle avait une signification politique.

Cette estampe, fort rare et curieuse sous le rapport historique, est également remarquable au point de vue de l'art. Elle est gravée en manière noire, et fort bien exécutée. Ce procédé était alors peu pratiqué encore. Il avait été inventé, vers le milieu du dix-septième siècle, par Louis Von-Siegen, lieutenant-colonel au service du landgrave de Hesse-Cassel. Le prince palatin Robert, connu par son attachement à la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, ayant fait un voyage en Allemagne, Von-Siegen lui fit con-

naître son invention. Charles II, étant remonté sur le trône, appela auprès de lui le prince Robert, qui donna connaissance alors de ce genre de gravure à quelques artistes de Londres. Ce procédé fit d'abord peu de progrès; mais l'on sait à quel degré de perfection il fut porté depuis, et il prit le nom de *manière noire* ou *anglaise*.

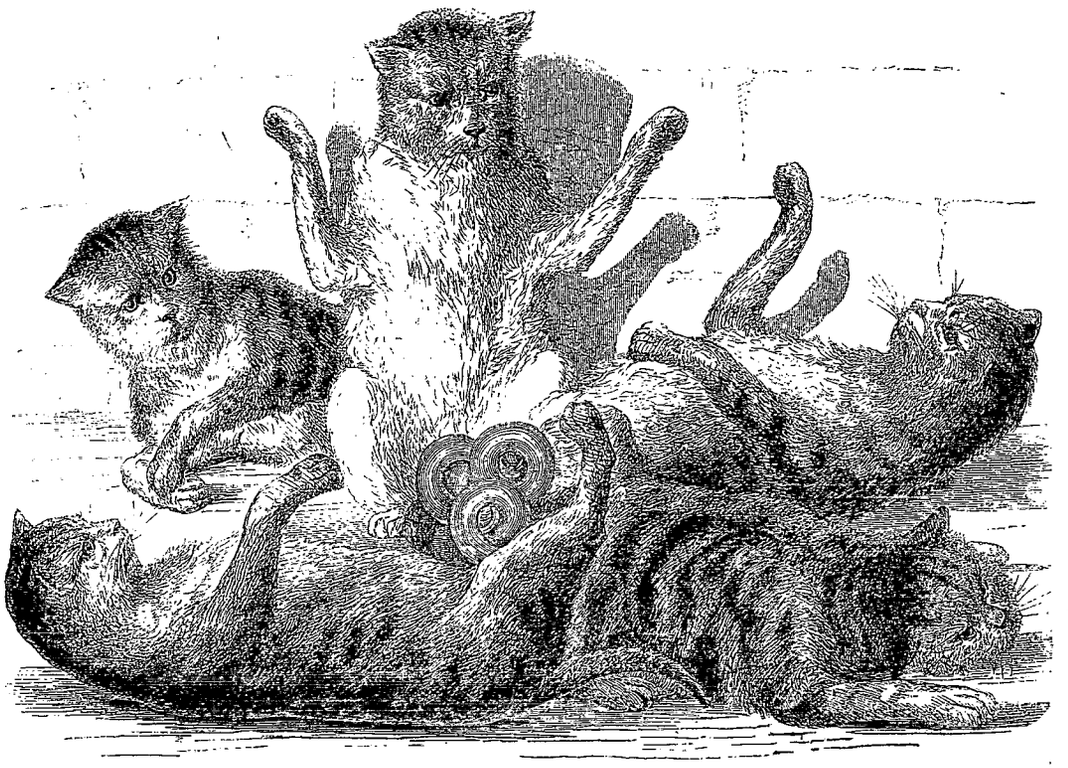
Notre copie est exacte; seulement elle ne saurait exprimer parfaitement ce velouté fin avec lequel est rendue, dans l'original, cette singulière composition.

CHATS TROUVÉS A STRASBOURG EN 1683.

Cette estampe, disposée comme la précédente, lui fait suite.

L'inscription du haut annonce une nouvelle miraculeuse et horrible monstruosité, comme celle antérieure des rats, laquelle est relative à des chats trouvés aussi à Strasbourg, peu après les rats, et venus au monde le 5-15 août 1683, se tenant tous ensemble, comme on peut le voir par la présente estampe

La légende, au-dessous de la planche, porte que la conduite des hommes, pleine de désordres et de désobéissance envers Dieu et envers les autorités établies, fait connaître pourquoi le Tout-Puissant a voulu leur présenter un miroir de leurs péchés, en faisant paraître deux fois dans un court espace de temps, deux exemples de monstres aussi affreux. Être ainsi réunis à titre d'amis et d'alliés fidèles annoncerait l'union des chrétiens; mais être liés comme ces abominables animaux, dans la vue de nuire à la chrétienté, cela est aussi pernicieux que les chats monstres. La ville de Strasbourg, en produisant ces abominations, était appelée à nous faire reconnaître le doigt de Dieu, à nous détourner de nos péchés, de nos alliances barbares, et de nos ambitions de prendre le bien d'autrui. La légende est terminée par une demande à Dieu de mettre obstacle à ces unions impies contre les fidèles chrétiens. A la fin sont aussi douze vers.



Chats trouvés à Strasbourg en 1683. — Collection d'estampes et dessins historiques de M. Hennin.

Cette pièce, gravée à l'eau-forte, est aussi rare que la précédente.

DE LA VIE DES EAUX AUTREFOIS.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains : leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers les seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en renom, recommencèrent d'attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la Faculté dévoyée et confessant son impuissance. Il n'était guère question alors de réjouissances ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir : ils n'imaginaient pas, dans leur ingénuité, qu'un hôpital pût être une maison de plaisance, ni une médecine un plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient, à Vichy, au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de Mme de Sévigné, ce miroir brillant et fidèle, ce répertoire inépuisable des petites choses du grand siècle, et on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à Mme de Grignan :

Vichy, 20 mai.

« J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très-chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidentiellement de la manière

dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Mme de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Hérem et Planci... Il est venu des demoiselles du pays, avec une flûte, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. »

On le voit, quelques promenades, de confidentiels entretiens sur la manière de *rendre les eaux*, une partie d'hombre, et les *dégognades* des demoiselles du pays, faisaient, dans le plus galant siècle et le plus ardent au plaisir, tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se pratiquent, et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son de l'orchestre de Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de vrais malades. Mme de Sévigné se plaignait, pour sa part, de douleurs aux mains et aux genoux, qu'au reste les eaux minérales dissipèrent comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette à la colique. Fléchier, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burlesques d'enthousiasme où ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres qui, depuis deux siècles, sont venus redemander aux eaux thermales les forces et la santé épuisées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa gravelle à Bade, en 1570; plus tard Pierre le Grand à Spa et à Carlsbad, s'efforçant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui finalement eurent l'effet déplorable d'abréger sa vie glorieuse; madame de Châteauroux cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après.

Au dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé : *les Amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs;* Londres, 1782. Ce titre seul d'*amusements* est un indice suffisant de la révolution qui dès lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillette le livre, et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du buveur d'eau :

« 1° On se lève tous les matins au point du jour; — 2° à quatre heures, chacun vient en déshabillé à la fontaine du Pouhon; — 3° à cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre; — 4° à neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller; — 5° à dix, les dévots vont à la messe; — 6° à onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet; — 7° à onze heures et demie, on se met à table partout; — 8° à deux après midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames; — 9° à quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures;* — 10° à six, on soupe dans toutes les auberges; — 11° à sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures;* — 12° à dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conforment à cet ordre, comme les *bobelins* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale). » Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe 12 est *inviolable*, et qu'on n'y peut faire *impunément* infraction, si ce n'est en faveur des seules soirées de bal, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger passé minuit.

Certes, nous voici déjà bien loin des innocentes parties d'hombre et des *dégognades* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où ils commencent de nos jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle a passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre le Spa d'alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy, de Hombourg, du Spa actuel même, bien que déchu de son antique prééminence! Les eaux thermales ne sont plus des résidences cénobitiques qui participent du couvent et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assez incurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades y sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie, et, comme telle, devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, et tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

Nous avons emprunté les lignes qui précèdent à l'excellent livre de M. Félix Mornand, intitulé : *la Vie des eaux* (1). Voici ce que M. Réveillé-Parise raconte sur le même sujet dans son opuscule : *Une Saison aux eaux minérales d'Enghien.*

Il est curieux de lire les plaintes que Boileau adresse à Racine sur les eaux de Bourbon auxquelles ce grand poëte avait été condamné pour une extinction de voix, maladie qui ne disparut que longtemps après et dont la cause tenait à la délicatesse de sa poitrine. D'abord MM. Bourdier, son médecin, et Baudière, son apothicaire, ne sont pas de l'avis des demi-bains proposés par Amiot et Fagon; il y a sur ce point une longue discussion entre ces médecins sur un objet aussi minime. Boileau écrit ensuite à son ami : « J'ai été *saigné, purgé;* il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, *tous les biens du monde;* car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en faiblesse, et m'a mis en un état tel que je puis à peine me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand œuvre, je veux dire que demain je dois commencer à prendre les eaux. » Que dirait-on aujourd'hui de saigner, de purger ainsi violemment toute espèce de malades avant de commencer le *grand œuvre?* Dans une autre lettre, Boileau assure, en se moquant, « que les eaux lui ont fait le plus grand bien, qu'elles lui ont fait tout sortir du corps, excepté la *maladie pour laquelle il les prend.* » Racine l'encourage de la part du médecin Fagon; il lui promet d'ailleurs que le roi le recevra bien. « Je suis persuadé, lui dit-il en vrai courtisan, que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bontés pour vous, vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avait déjà dit de vous mander de sa part qu'après Dieu, le roi était le plus grand médecin du monde; et je suis même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. » Cependant les soins les plus empressés ne manquaient pas à Boileau; il le reconnaît et loue ses médecins. « Je n'ai jamais vu, dit-il, des gens si affectionnés à leur malade, et je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour

(1) Ce manuel, à la fois sérieux et amusant, traite des bains de mer et des eaux thermales les plus célèbres en Europe, et est suivi d'un Appendice scientifique sur la vertu curative des eaux.

me rendre la mienne. » Que fallait-il donc? Une bonne méthode hygiénique, cet ensemble de soins, de précautions que l'on connaît si bien à notre époque, où l'on met l'air libre et pur, le soleil, l'exercice, la bonne nourriture, au nombre des moyens de guérison. Sans eux, on ne peut obtenir que de médiocres effets, eux seuls suffisent, dans certains cas, pour opérer une guérison complète, ou bien une amélioration marquée.

Il est aussi un point d'hygiène particulièrement étudié de nos jours : c'est le régime le plus convenable à suivre. Il n'y a pas plus de cinquante ans que, dans une foule d'établissements thermaux, les malades pouvaient à peine se procurer les choses indispensables à la vie. Jugez du superflu, maintenant si nécessaire à tant de personnes. Les gens riches autrefois faisaient transporter aux eaux minérales tout ce qui convenait à leurs usages, à leur manière d'être. Il en résultait que le séjour à ces établissements était aussi dispendieux que désagréable, fatigant et ennuyeux. On y restait le moins possible, en sorte que l'action bienfaisante du médicament restait toujours problématique. Prendre les eaux était une affaire grave, une résolution extrême, une sorte de supplice auquel on ne se décidait qu'après mûr examen, une nécessité trois fois démontrée. On en trouve la preuve dans les vers suivants qui datent de la fin du dernier siècle :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin Griffet demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misères;

Sitôt qu'on a dîné, ne savoir plus que faire;
Éviter avec soin les rayons du soleil;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire;

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son soûl;
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon;
S'ennuyer tout le jour, assis dans une chaise :
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

SIRVENTE DE RICHARD CŒUR DE LION,

ROI D'ANGLETERRE.

Richard Ier, dit Cœur de Lion, voulant expier ses criminelles rébellions contre son père, se croisa avec le roi de France Philippe Auguste, et aborda en Palestine en 1191. Là, malgré des exploits et des prouesses dont le récit tient du merveilleux, abandonné par tous les princes chrétiens, il fut obligé, l'année suivante, de conclure une trêve avec Saladin. Peu de temps après il s'embarqua pour l'Europe, laissant chez les infidèles un souvenir si profond de sa valeur « que, dit Joinville, quand les enfants aux Sarrasins brailloient, les femmes s'écrioient et leur disoient : « Taisez-vous, voici le roi Richard! » et pour eux faire taire; et quand les chevaux aux Sarrasins et aux Bédouins avoient peur d'un buisson, ils disoient à leurs chevaux : « Cuides-tu que ce soit le roi Richard? » On sait que, jeté par un naufrage sur la côte de Dalmatie, ce prince fut arrêté au moment où il traversait l'Autriche, et livré par le duc Léopold, son ennemi mortel, à l'empereur Henri VI, qui ne lui vendit chèrement sa liberté qu'après l'avoir longtemps retenu en prison. Ce fut pendant cette captivité que Richard, qui était poëte et dont il nous reste encore quelques sirventes en langue provençale, composa la pièce suivante, dont nous donnons la traduction. La comtesse à laquelle il l'adressa était sa sœur Jeanne, femme de Raymond VI, comte de Toulouse.

Jamais un prisonnier n'élèvera la voix que pour se plaindre : aussi pour se consoler doit-il faire chanson. J'ai assez d'amis, mais leurs dons sont bien pauvres. C'est une honte à eux que pour ma rançon je sois ici deux hivers prisonnier.

Que mes hommes et mes barons, Anglais, Normands, Poitevins et Gascons, sachent bien que je n'ai jamais eu si pauvre compagnon que faute d'argent j'aie laissé dans les fers. Je ne le dis pas pour nul reproche, mais je suis encore prisonnier.

Ah! je tiens pour sûr et pour vrai qu'un homme mort ou captif n'a plus ni amis ni parents. Les miens m'abandonnent ici pour un peu d'or et d'argent. Mal est pour moi, pire est pour mon peuple, et après ma mort ils auront durs reproches s'ils me laissent ici prisonnier.

Je ne m'étonne plus si mon cœur est dolent, car mon seigneur (Philippe Auguste) met ma terre à mal. Il ne lui souvient donc plus du serment qu'aux saints nous fîmes ensemble. Bien j'espère, du reste, que guère longtemps je ne serai ici prisonnier.

Sœur comtesse, que Dieu sauve votre gloire précieuse, et protége la belle que j'aime tant et par qui je suis déjà prisonnier!

SUTTI.

Le mot *sutti* ou *sâti* veut dire, en sanscrit, *une bonne et chaste épouse.*

Les femmes se brûlent encore sur les bûchers de leurs maris au delà du Sutledje, ou dans les montagnes du Népaul, chez les Sykhs et chez les Gourkhans. Les Anglais sont parvenus à abolir entièrement cet usage barbare dans toutes leurs possessions de l'Inde.

Voyageurs du moyen âge.

LES AGATES.

Fin. — Voy. p. 203, 256.

AGATES JASPÉE, MOUSSEUSE, ARBORISÉE.

AGATE JASPÉE des lapidaires *(Quartz agate jaspée* des minéralogistes). — La disposition des couleurs imite celle de certains jaspes; la figure E nous en donne un exemple.

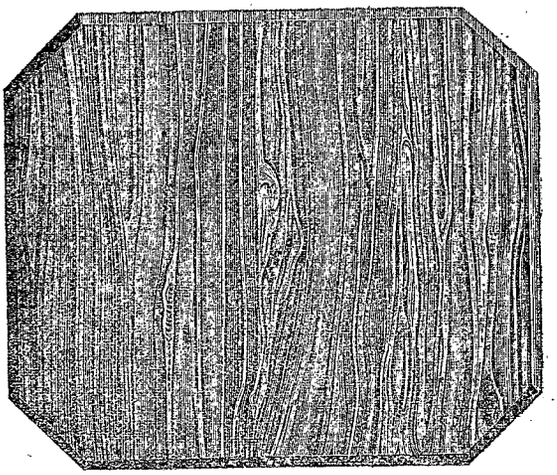


FIG. E. Agate jaspée.

AGATE MOUSSEUSE, ou mieux *herborisée* (*Quartz agate mousseuse, herborisée,* des minéralogistes), qu'il ne faut pas confondre avec l'agate arborisée suivante. — La disposition des couleurs imite à l'intérieur des configurations de plantes appartenant aux classes inférieures du règne végétal, en particulier de mousses, de conferves, de lichens, etc.; ces plantes y sont confusément entrelacées. (Voy. la fig. F.) Dans quelques-unes de ces agates, l'imitation de la structure organique est telle qu'on a discuté pendant longtemps s'il n'y avait pas réellement des plantes contenues à l'intérieur à l'état fossile, tout comme on voit des insectes renfermés dans l'ambre. Le résultat des discussions a été que, dans un certain nombre de cas, les configurations organi-

ques étaient réellement dues à des végétaux renfermés à l'intérieur ; dans ces cas, la silice qui constitue les agates et qui a été, avant la formation de ces pierres, à l'état gélatineux, aurait pu imprégner les plantes qu'elle rencontrait dans son voisinage immédiat. Celles-ci auraient dû nécessairement être conservées avec leurs formes extérieures, peut-être même en partie avec leur composition ; car une fois la silice solidifiée autour d'elles et interceptant la communication avec les agents extérieurs, la décomposition devenait impossible. Dans d'autres cas cependant, les configurations organiques ne paraissent nullement dues à la présence de végétaux ; elles doivent être attribuées à des groupements de très-petits cristaux de substances variables, et généralement de substances métalliques, groupements qui imiteraient jusqu'à un certain point des formes organiques.

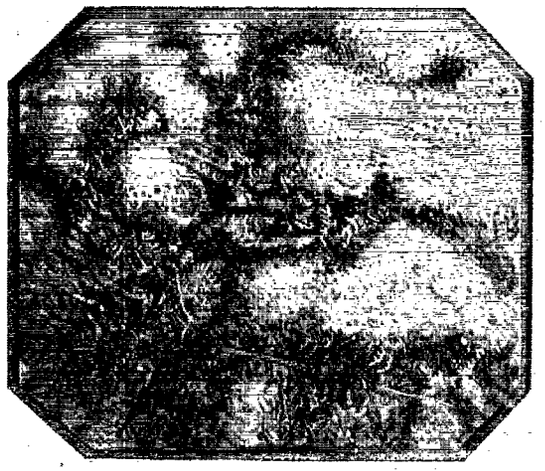


Fig. F. Agate mousseuse.

La collection minéralogique du Muséum d'histoire naturelle de Paris possède une très-belle suite d'agates herborisées, appartenant à l'une et à l'autre des variétés. Elles sont collées contre les carreaux des fenêtres qui regardent au nord dans la galerie de minéralogie ; la transparence, quand on les regarde au travers de la lumière, permet très-bien de voir les détails de leur structure intérieure.

Les agates herborisées proviennent de différentes localités ; il s'en trouve de fort belles en Sicile.

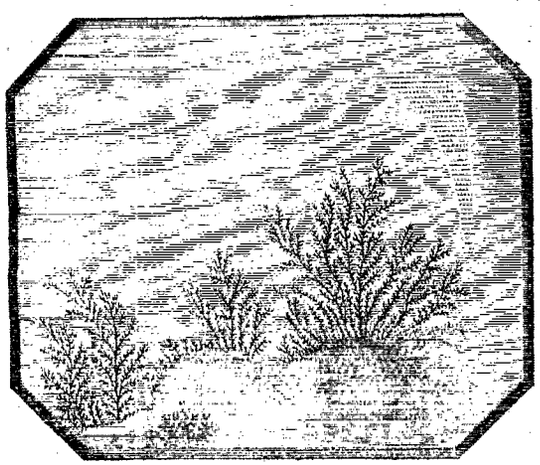


Fig. G. Agate arborisée.

Agate arborisée (appelée aussi *Agate dendritique* par les minéralogistes ; *Pierre de Moka* des lapidaires ; *Dendrachates* des anciens). Cette pierre fort curieuse (fig. G) présente encore dans son intérieur, comme la précédente, des sortes de configurations organiques ; mais celles-ci n'imitent plus des plantes de la classe de celles que nous avons vues précédemment ; elles rappellent plutôt des rameaux et ramuscules d'arbres dicotylédonés, dépouillés de leurs feuilles, montrant seulement le squelette de leurs nombreuses divisions et subdivisions ; on dirait de ces arbres nus que l'on remarque pendant l'hiver, et qui auraient été pour ainsi dire stéréotypés avec tous leurs détails de ramifications, sous un volume infiniment petit, dans l'intérieur de la pierre. De là le nom *d'arborisées* qui a été donné à ces sortes d'agates. Toutefois il n'existe rien d'organique dans la nature de ces sortes de configurations ; elles sont dues, comme celles d'une partie des agates mousseuses, à des infiltrations de substances métalliques. Les unes sont noires, et alors elles sont attribuées au manganèse ; les autres sont brunes ou rouge-cornaline, elles sont dues à des oxydes de fer. Les arborisations rouges sont plus rares ; on les appelle *coralines*, parce qu'on les compare à des branches de corail. Le plus souvent, les agates arborisées ne présentent qu'un branchage détaché, isolé, jeté sans suite au milieu de la pâte ; mais lorsque ces petits rameaux reposent sur une couche brune, le sujet devient plus piquant et l'agate augmente de valeur.

Nous remarquerons ici, en passant, que les ramifications, dans les agates arborisées, ne sont pas disposées sur un seul et même plan, mais qu'elles se répandent dans toutes les directions.

Les belles agates arborisées paraissent venir de l'Arabie ou des Indes, par la voie de Moka ; de là, sans doute, le nom qu'elles portent dans le commerce. Elles ont été de tout temps recherchées ; on les monte en bagues, en médaillons, en épingles, etc. On les double quelquefois avec des plaques de nacre dont les reflets percent au travers de la pâte translucide de l'agate, et lui procurent un plus bel éclat ; c'est ce que l'on appelle *donner l'orient* aux agates.

Bois agatisés des lapidaires (*Quartz agate xiloïde* des minéralogistes). Ces sortes d'agates sont de véritables pétrifications. La silice qui les constitue a pénétré dans l'intérieur de végétaux dicotylédonés arborescents qui étaient exposés à son action ; elle s'est moulée autour des organes ; elle en a pris la forme ; la matière organique du végétal s'est dégagée au fur et à mesure de l'introduction de la silice, et il en est résulté un corps qui, sous une composition exclusivement pierreuse, présente jusqu'aux plus minimes détails de la structure organique propre au végétal. Le degré de conservation des organes est même tel que les botanistes actuels sont parvenus à décrire au moyen de ces débris fossiles, non-seulement les familles, mais les genres et même les espèces auxquelles ils ont appartenu, avec tout autant de certitude que pour les végétaux vivants. Les bois agatisés appartiennent à différents genres, et comme la structure du bois diffère avec le genre, il en résulte que l'on peut distinguer différentes variétés de bois agatisés, qui n'ont pas tous la même valeur comme pierre précieuse, non plus que les bois naturels ne présentent la même valeur suivant leurs conditions de structure.

On emploie beaucoup aujourd'hui les bois agatisés, surtout en tabatières. Parmi les contrées qui fournissent ceux qui sont le plus propres à être travaillés, on cite principalement la Hongrie, Schemnitz en Saxe, Kolyvan en Sibérie, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

AUGUSTE ÉTABLIT A LYON LE CENTRE DU GOUVERNEMENT DE LA GAULE.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Quels sont nos véritables pères? Nous tenons notre nom de « Français » d'un peuple germain qui, tant qu'il demeura chez nous sans se mêler à nous, nous regarda comme Romains; les Romains à leur tour, pendant qu'ils furent nos

maîtres, nous appelèrent Gaulois; enfin il n'est pas sûr que les Gaulois, qui étaient une agglomération de races venues de tous les points cardinaux, se soient jamais donné le nom générique sous lequel nous les connaissons. Quoi qu'il en soit, Germains, Romains, Gaulois, nous ont donné chacun de leur sang et de leur esprit : les Germains, très-peu de l'un et de l'autre; les Romains et les Gaulois, respectivement, beaucoup plus de l'un que de l'autre. Par la chair et par les penchants de nature, nous sommes surtout Gaulois; par l'éducation, nous sommes plutôt Romains; et d'autant que l'éducation l'emporte sur le naturel, le trait le plus saillant de notre histoire est l'emploi que nous avons fait, de siècle en siècle, de notre partie d'héritage qui nous vient des Romains. Si donc on apprécie les faits d'après leur conséquence plutôt que d'après leur éclat, il n'y a jamais eu de moment plus solennel pour notre nation que celui où la Gaule fut soumise aux institutions romaines.

Elle reçut ce présent des mains de l'empereur Auguste.

Lorsque les Romains avaient subjugué un pays, s'ils étaient assez cléments pour ne pas en vendre les habitants comme esclaves, ils prenaient la nue propriété du territoire et laissaient les vaincus jouir de l'usufruit moyennant redevance en nature ou en argent. Cela s'appelait réduire une contrée en forme de province. Un tel régime, qui ne constituait que des situations précaires, était dur par lui-même; il le devenait encore plus par l'usage où l'on était de renouveler tous les ans les gouverneurs de provinces : ceux-ci, comme bergers de passage, s'inquiétant peu de la santé du troupeau, et emportant d'ordinaire la peau avec la laine.

Cependant, au déclin de la république, les idées en matière de conquête prirent une autre direction. Des hommes généreux pensèrent que Rome, au lieu de pressurer les peuples, devait songer à se les incorporer. Jules César était de cette opinion; rigoureux jusqu'à la cruauté tant qu'il eut à combattre les Gaulois, il les traita, une fois vaincus, avec des égards sans exemple. Il donna en masse le droit de cité romaine à un corps d'armée qu'il avait formé de l'élite de leurs combattants, et introduisit même plusieurs de leurs princes dans le sénat; quant au reste de la nation, il l'assujettit à un tribut dont le chiffre n'atteignait pas dix millions de notre monnaie. Il se promettait de constituer plus tard le pays; mais, prévenu par la mort, il laissa cette tâche à son fils d'adoption.

On sait que l'héritier de César eut à s'occuper d'abord de tout autre chose que de la Gaule. Il acheva de mettre la république romaine sous l'autorité d'un seul; puis, lorsque après treize ans de guerre civile il se vit le maître absolu, affectant de trouver trop lourde la charge qu'il s'était imposée, il partagea avec le sénat le gouvernement des provinces. Il se contenta, pour son lot, de celles dont la conquête récente donnait à craindre qu'elles ne pussent être contenues que par une sorte d'état de siége. La Gaule était du nombre. Les Gaulois, presque livrés à eux-mêmes depuis la mort de César, étaient retournés à un état voisin de l'indépendance, et malheureusement aussi à l'anarchie la plus complète. Ils avaient une incurable maladie, qui était de ne pouvoir se trouver quatre ensemble sans se diviser aussitôt en deux partis; et pendant qu'ils étaient aux prises, les barbares de la Germanie, comme de coutume, avaient forcé leur frontière du Rhin.

Auguste envoya pour remettre l'ordre trois armées qui eurent toutes à livrer des batailles, et qui, lorsqu'elles eurent rétabli le respect du nom romain, achevèrent le percement des grandes voies de communication tracées plusieurs années auparavant par Agrippa. Quatre larges routes, dallées dans toute leur longueur, partirent de Lyon pour gagner, l'une la mer du Nord, par Chalon, Langres, Metz, Trèves, Coblentz et la rive gauche du Rhin; l'autre le détroit Britannique (pas de Calais), par Autun, Sens, Beauvais, Boulogne; la troisième, traversant les montagnes de l'Auvergne et du Limousin, aboutissait à l'embouchure de la Charente; la dernière longeait la rive gauche du Rhône et allait s'embrancher à Tarascon sur Narbonne et sur Marseille.

Ces travaux étant achevés, l'an 28 avant Jésus-Christ, l'empereur se rendit à Narbonne, où il avait convoqué, en assemblée générale, des délégués de tous les peuples de la Gaule. D'après les documents qui lui furent communiqués, il arrêta l'organisation du pays. Laissant de côté la partie méridionale qui, soumise depuis un siècle, s'était si bien pliée aux habitudes romaines qu'elle passait pour une province de l'Italie, il divisa le reste (qu'on appelait la Gaule chevelue) en cinq gouvernements, et il découpa ces gouvernements de telle sorte que chaque territoire renfermât des races différentes tout en retenant l'une des anciennes dénominations fondées sur la séparation des races. Ainsi, à la primitive Aquitaine, qui avait pour limites les Pyrénées et la Garonne, il ajouta tout le pays contenu entre les montagnes de l'Auvergne et le cours de la Loire. La Gaule du milieu, ou celtique, diminuée de tout cela, le fut encore d'une partie du bassin de la Saône dont s'accrut la Belgique. La Belgique à son tour perdit la vallée du Rhin, et cette vallée fournit à elle seule le territoire des deux gouvernements, appelés les deux Germanies, où les forces militaires devaient être accumulées pour rendre le fleuve infranchissable aux Barbares.

A la tête de chacun des gouvernements ainsi limités fut mis un légat ou commissaire impérial, à la fois général d'armée, préfet et juge suprême. A chaque légat était adjoint un procurateur pour l'administration des finances.

Les confédérations, le patronage des grandes cités sur les petites, les sociétés armées, l'entretien de troupes par les hommes riches, toutes les coutumes guerrières qui avaient rendu les Gaulois redoutables furent abolies. Chaque peuple dut vivre sur son territoire sans connaître d'autres liens que ceux qui l'attachaient à l'empire. Quelques-uns, sous le nom de libres, d'alliés, de frères, obtinrent de conserver leurs anciennes lois : ce fut la récompense de services rendus autrefois à Jules César. Les autres furent assujettis à un droit uniforme, qui était comme une transition pour les faire arriver plus tard au droit romain. La plèbe, très-misérable et à peu près esclave sous le régime gaulois, fut confinée dans les travaux de l'agriculture : ce qui n'était qu'une continuation de sa servitude, mais au moins avec l'avantage de la sécurité et la perspective, pour un grand nombre, d'arriver à la liberté par le service militaire. Les propriétaires furent concentrés dans les villes pour y apprendre la vie civile et le dévouement à l'empire, récompensé par le droit de cité romaine. Cette prérogative, si enviée du temps d'Auguste, fut encore l'appât dont il se servit pour détacher l'aristocratie de la religion nationale. Comprenant que le temps n'était pas encore venu d'attaquer de front la puissance du druidisme, il se contenta d'exclure du droit de cité ceux qui en suivraient les pratiques. Enfin il ordonna un recensement général de la population et des propriétés, pour élever l'impôt de manière à ce qu'il pût profiter à l'empire et couvrir en même temps les dépenses de l'administration qu'il instituait. Le salaire des fonctions publiques était une innovation de lui, destinée à garantir les provinces des exactions reprochées aux proconsuls de la république.

L'empereur, ayant arrêté sa constitution, se mit en voyage pour la porter lui-même dans les principales villes de la Gaule, pour inspecter en même temps l'état des lieux et des esprits, pour donner l'impulsion aux travaux par lesquels il comptait transformer le pays.

Sa première station et la plus mémorable fut à Lyon, ville toute nouvelle, car elle n'avait pas encore quatorze ans d'existence, mais déjà importante comme entrepôt de la navigation intérieure et comme point de rencontre des routes qui reliaient toutes les mers à la Méditerranée. Une partie des habitants de Vienne, chassés de chez eux par les discordes civiles, l'avaient fondée à la place d'un misérable village gaulois. Elle était posée en amphithéâtre sur le versant de la montagne qui domine le confluent de la Saône et du Rhône. Auguste, à cause de cette position merveilleuse, voulut que Lyon fût la capitale, non-seulement de la Celtique, mais encore de toute la Gaule chevelue. Il y institua, sous la direction d'un procurateur général, la caisse où tous les autres procurateurs auraient à faire leurs versements; sous celle d'un procurateur des monnaies, un atelier monétaire de premier ordre qui avait le privilége de fabriquer des espèces d'or et d'argent; enfin diverses administrations centrales pour les travaux publics et l'approvisionnement des troupes. Là devaient aussi se réunir des députés de toutes les villes convoqués toutes les fois que l'exigeraient les besoins du pays. Enfin, pour que rien ne manquât à la splendeur de la Rome celtique, l'empereur y fit venir une colonie militaire. Quelques années après, la reconnaissance de la Gaule se traduisant par un culte public en l'honneur d'Auguste, Lyon fut le centre de cette nouvelle religion. Un autel immense, accompagné de deux colonnes monumentales, s'éleva en face de la ville, au confluent des deux fleuves. Soixante statues allégoriques, dominées par celle de la Gaule chevelue, entouraient le monument, et perpétuaient le souvenir des soixante villes qui avaient contribué à son érection. Pendant trois siècles les prêtres augustaux y vinrent accomplir annuellement des sacrifices au milieu d'un concours immense de peuple qu'attirait la solennité.

Quoique la facilité des Gaulois à contracter des habitudes nouvelles eût toujours fait l'étonnement des anciens, ils crurent à peine leurs yeux du prompt succès qui couronna l'œuvre d'Auguste. Trente ans après l'assemblée de Narbonne on ne reconnaissait plus la Gaule. Les forêts étaient tombées ou percées, les marais assainis; partout des routes garnies de relais, de magasins, d'étapes pour les soldats, d'auberges pour les voyageurs; partout les fleuves sillonnés de flottes commerciales, et la campagne égayée par cette savante culture dont les patriciens de la vieille Rome avaient écrit les préceptes. Les villes s'étaient déplacées, étaient descendues au pied des éminences fortifiées jadis par la grossière industrie des habitants. On ne voyait plus que des cités à l'italienne, élégamment entourées de murs, ouvertes par des portes monumentales, remplies d'édifices où s'étalaient les magnificences de l'art grec et romain, des temples, des thermes, des cirques, des amphithéâtres. Et par ces immenses travaux, tout ce qu'il y avait de considérable dans la nation avait acquis la cité romaine, et les populations urbaines avançaient de jour en jour dans la liberté civile, et la querelleuse humeur des Gaulois s'était apaisée au point que dix-huit cents soldats suffisaient pour garder l'intérieur du pays. Aussi, après que l'empereur Claude eut ouvert à ces nouveaux Romains la carrière des honneurs, un de leurs légats put-il leur dire sans crainte d'être démenti : « Aimez, savourez dans toute leur douceur cette paix et cette constitution dont nous jouissons à titre égal, nous les vainqueurs et vous les vaincus. »

Oui, la Gaule fut élevée, en moins d'un siècle, au même rang que l'Italie; oui, elle dut ce bienfait à la politique des césars; mais en même temps elle reçut le germe de mort qui était pour les provinces au fond de la constitution de l'empire. Pourvue de tout ce qu'il fallait pour prospérer sous une tutelle énergique, elle n'apprit rien de ce qui aurait pu continuer sa félicité lorsque se détendirent les ressorts qui la contenaient, et son éducation politique, qui lui restait à faire, devait lui coûter plus de mille ans de convulsions et de défaillances auxquelles il est presque miraculeux qu'elle ait résisté.

DE LA POLITESSE.

Quand on est né avec de la noblesse, de la générosité, et de la bonté dans l'âme, on a droit de prétendre à l'estime du monde; mais pour devenir un homme aimable, il faut joindre la politesse à ces heureuses qualités. Alors les hommes ne se borneront point à l'estime; ils auront pour nous des sentiments qui tiendront à la fois de l'amour et de la vénération.

La politesse nous porte à nous oublier nous-mêmes pour n'être attentifs qu'à ce qui peut plaire aux autres. Mais dans ces occasions, où nous sacrifions par déférence nos goûts et nos opinions aux goûts et aux opinions des autres, la fine politesse consiste à agir avec tant d'art, tant d'adresse, tant de circonspection et tant de délicatesse, qu'on s'aperçoive à peine de notre condescendance. Nous devons ménager à la personne que nous obligeons par cette conduite le plaisir de nous deviner.

La politesse nous donne encore le talent précieux de combattre l'avis des hommes sans les offenser, et de nous y soumettre sans bassesse. Cette vertu est également ennemie d'une adulation insipide et d'une familiarité grossière.

L'un et l'autre de ces défauts choquent la décence; et la décence, si l'on peut parler ainsi, est la première superficie de la vertu. Ce n'est pas une faute médiocre d'en violer les règles. Une blessure qui n'effleure que la superficie de notre corps nous cause souvent des douleurs aussi vives que les blessures les plus profondes. Un galant homme ne s'affranchira jamais des lois inviolables de la décence. Je ne prétends parler ici que de celle qui a rapport à la politesse. Elle consiste à ne pas s'éloigner de la franchise et de la sincérité dans les témoignages d'affection et de respect que nous donnons à ceux qui nous environnent. La complaisance doit ajouter à la vérité; mais elle ne doit pas l'anéantir. On choque la décence, lorsqu'on affecte, pour les personnes, des égards fort au-dessus de leur mérite. Une politesse déplacée est souvent une insulte.

La politesse s'acquiert difficilement par les préceptes. Si l'on venait à bout d'en contracter l'usage par la contrainte des règles seules, cette politesse retiendrait toujours une certaine rudesse incompatible avec le caractère d'un galant homme. Un air libre et aisé dans les manières lui est essentiel. Un homme qui n'agit et ne parle que d'après les règles qu'il a présentes à son esprit, ou suivant le modèle qu'il se propose d'imiter, peut-il agir et parler avec autant de grâce et de facilité que celui qui ne suit que la douce impulsion de son cœur?

Voulez-vous avoir un fonds inépuisable de politesse? Soyez maître de votre âme. Façonnez-la de manière qu'elle se resserre, en quelque sorte, au dedans d'elle-même, par un sentiment de douleur, lorsque vous serez forcé de faire de la peine aux autres. C'est ainsi que notre corps souffre une sorte de contraction dans ses parties, lorsqu'il reçoit quelque blessure. Cette heureuse disposition est la source de la vraie politesse. Si elle est le principe de votre conduite, vous répandrez infailliblement sur toutes vos manières une douceur, un naturel, qu'il est impossible d'acquérir par les règles. En effet, entre un homme naturellement poli, et celui qui observe avec scrupule les préceptes de civilité, il y a la même différence qui se trouve entre un Français qui parle par habitude la langue de son pays, et un Anglais qui a appris

la même langue par les principes de la grammaire. Ce dernier est gêné, est arrêté dans le discours, par ces mêmes règles, qui ont été formées sur ce que nous appelons *naturel* dans l'autre.

Ainsi la politesse est une vertu de sentiment. Son principe est dans le cœur. N'avez-vous rien à réformer dans lui? Le témoignage intérieur que vous vous rendez à vous-même vous répond-il que vous avez cette aménité dans le caractère, ce penchant à obliger, cette délicatesse de sentiments, cette douceur, dont je fais dépendre la vraie politesse? Eh bien, il faut ensuite appliquer vos soins à rechercher ce qui peut plaire aux autres : et pour cela on n'a pas besoin d'une grande capacité d'esprit. Soyez occupé du désir de vous rendre agréable; vous connaîtrez aisément les moyens qui vous conduiront à ce but (1).

INSCRIPTION SINGULIÈRE.

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

On lit cette inscription à l'extérieur et au-dessus de la porte d'une ancienne chapelle placée à quelque cinq cents pas au nord de la masse principale des ruines du château de Rochemaure, sur le bord du Rhône. La chapelle, entièrement isolée, a été abandonnée depuis longtemps; l'herbe et les pierres en obstruent l'entrée.

La forme de l'inscription est un carré de 35 à 40 centimètres de côté à peu près, figuré par des lignes creusées dans une seule pierre. L'intérieur du carré est divisé par cinq lignes horizontales et cinq verticales, formant vingt-cinq cases dans chacune desquelles est gravée une lettre; la gravure est grossière, mais nettement dessinée.

Du reste, cette inscription de Rochemaure, qui met à la torture la curiosité des voyageurs, est beaucoup moins mystérieuse qu'elle n'a l'air de l'être : c'est simplement une de ces puérilités auxquelles s'amusaient les savants du moyen âge. Elle consiste en une devise de trois mots : *Sator opera tenet*, disposés de manière qu'en les lisant alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, les deux directions étant données successivement à *tenet*, on arrive à trouver toujours la même phrase; et le résultat est encore le même en lisant de haut en bas, puis de bas en haut.

Quant au sens de *Sator opera tenet*, on peut l'expliquer ainsi : « Le semeur possède (par conséquent récolte) ses » œuvres. » On disait au moyen âge : *Comme on sème on cueille*. C'est un équivalent de la sentence : *A chacun selon ses œuvres;* sentence très-bien placée sur la porte d'une église, mais qu'il aurait fallu rendre intelligible à tout le monde plutôt que de la mettre en rébus.

BANDEAU FUNÉRAIRE GRÉCO-RUSSE.

Pendant le service funèbre du rite gréco-russe, le mort est exposé le visage découvert et le front orné du bandeau que représente notre gravure. Quand le service est achevé, le prêtre s'approche du cercueil et lit la prière d'absolution; ensuite il plie le papier sur lequel elle est imprimée et le place dans la main du mort. Alors tous les assistants, les uns après les autres, viennent embrasser le défunt ou la défunte, ou lui baiser la main, et l'on ferme le cercueil pour le transporter au cimetière. Le bandeau reste attaché au front du mort; la prière reste dans sa main. Voici la traduction de la prière :

Prière d'absolution du prêtre pour le défunt ici présent (1).

Notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa bonté divine, en accordant à ses saints disciples et apôtres le don et le pouvoir de lier et de délier les péchés des hommes, leur dit : « Recevez l'Esprit saint. Si vous relevez les hommes de leurs péchés, ils leur seront remis; si vous les retenez, ils seront retenus; et selon que vous lierez ou délierez sur la terre il sera lié ou délié dans le ciel. » En leur nom et en celui de ceux qui leur ont succédé, il est accordé par moi à l'âme de l'enfant (la place du nom de baptême du défunt) un humble pardon de tous les péchés qu'il a pu commettre comme homme contre Dieu, en parole ou en action, ou par pensée ou par sentiment, volontairement ou involontairement, avec conscience ou sans conscience. S'il se trouve

Dieu saint, Dieu fort. Mère de Dieu. Jésus-Christ. S. Jean Précurs. Dieu immortel, Aie pitié de nous. Prix, 60 kopecks argent.



Bandeau que l'on place sur le front des morts selon le rite gréco-russe

sous la malédiction ou l'excommunication de l'évêque ou du prêtre, ou s'il s'est attiré la malédiction de son père ou de sa mère, ou s'il s'est maudit lui-même, ou s'il a manqué à son serment, ou si, comme homme, il a commis quelques autres péchés, s'il s'en repent dans son cœur, que ses

(1) Marin, *l'Homme aimable*, 1751.

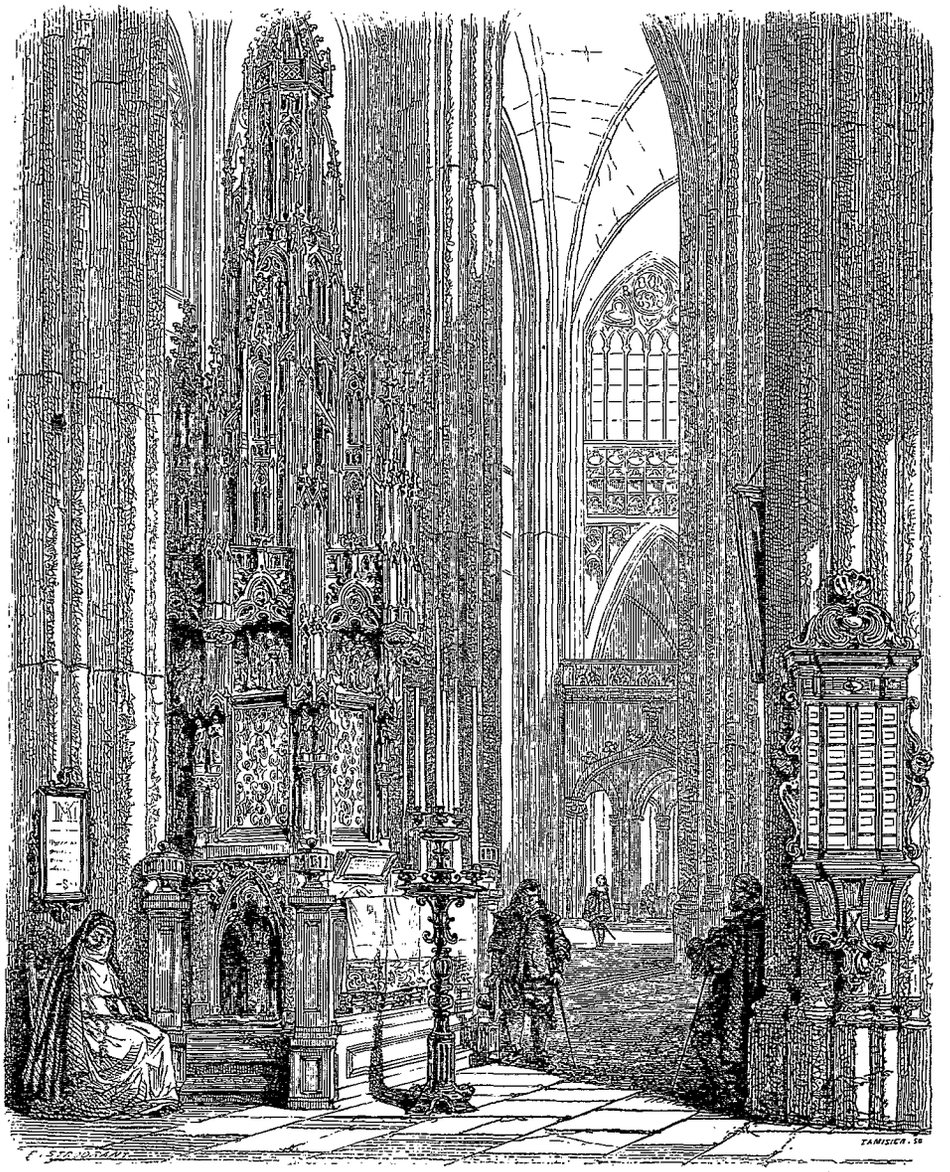
(1) En tête de la prière imprimée, dans un fleuron gravé sur bois, sont les figures de Jésus-Christ, de Marie et de saint Jean.

fautes lui soient remises à cause de la faiblesse de sa nature, qu'elles soient oubliées et que toutes lui soient pardonnées à cause de sa participation à l'humanité, par les prières de notre très-sainte et immaculée vierge Marie, par celles des glorieux et illustres apôtres et de tous les saints. Amen.

Le prix du bandeau est de 60 kopecks en argent (environ 2 fr. 40 cent.); celui de la prière est seulement de 6 kopecks. Ces chiffres sont imprimés sur le bandeau et au bas de la prière, afin que l'on ne puisse jamais exiger des parents du défunt un prix plus élevé.

TABERNACLE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE, A LOUVAIN.

Ce tabernacle, de forme octogone, est le plus beau de tous ceux que la Belgique possède. Il orne le chœur de



Tabernacle de l'église Saint-Pierre, à Louvain. — Dessin de Stroobant.

l'église Saint-Pierre, située sur la grande place de Louvain, en face l'hôtel de ville. Entièrement construit en pierre, il a au moins cinquante pieds de hauteur, c'est-à-dire que son sommet serait de niveau avec la corniche d'une maison à quatre étages, comme on les bâtit de nos jours. Sa base, complétement évidée, imite l'intérieur d'un monument gothique : piliers, arceaux, nervures, festons des ogives, rien n'y manque. Au-dessus se trouve l'armoire où l'on enferme le saint sacrement. deux statues portées par des colonnettes et surmontées de dais décorent chacun des angles. La troisième division horizontale nous offre une série de bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés à la Passion. Une extrême élégance règne dans ces petits tableaux sculptés, qui présentent tous les caractères du style des Van-Eyck. Si les deux illustres frères avaient manié le ciseau, ils n'auraient pas fait autrement. C'est que l'auteur de ces morceaux était leur contemporain et subissait l'influence de leur génie. Des gâbles opulents couronnent les niches profondes où ils sont abrités; à partir de ce point s'effile en pyramide une véritable flèche de cathédrale, sauf les dimensions. Les clochers de Burgos, de Coutances, de Fribourg en Brisgau, ne sont pas plus riches, plus fouillés, n'ont

pas plus de galeries, de clochetons, de violettes, ne révèlent pas plus de talent que cet édifice en miniature. Loin de redouter la fatigue et la peine, les artistes du moyen âge semblaient chercher des obstacles à vaincre. Comme les héros s'élancent au-devant des périls, ambitionnent les dures épreuves qui leur permettent de montrer leur force et leur courage, les architectes chrétiens compliquaient eux-mêmes leur tâche et paraissaient avides de difficultés. Ils prodiguaient les détails, les ornements, les combinaisons accessoires aussi bien que les grandes lignes, déployaient une sorte de vaillante ardeur que rien n'effrayait et ne lassait. Ils n'hésitaient point, par exemple, à construire un édifice dans un autre, comme le prouve ce tabernacle.

Il fut élevé, en 1433, d'après les plans de Matthieu de Layens, artiste supérieur, auquel on doit l'église de Saint-Pierre, l'hôtel de ville qui lui fait face, merveille de grâce et d'élégance, et Sainte-Waudru de Mons. Peu d'hommes ont possédé au même point le sentiment de l'harmonie. Les trois monuments que nous venons de citer brillent surtout par la justesse de leurs proportions et la pureté de leur dessin. L'auteur vivait cependant à une époque où l'art ogival était en décadence, et il ne pouvait employer que des formes architectoniques déjà viciées; mais il en a tiré un parti admirable. Jusqu'en ces derniers temps, on ignorait qu'il eût dirigé la construction de l'église Saint-Pierre à Louvain, celle du tabernacle et de l'église Sainte-Waudru. Des actes authentiques, retrouvés, il y a deux ans, dans les archives de Mons, ne permettent plus d'en douter. On savait antérieurement que l'hôtel de ville est son œuvre, mais sa gloire n'a pas reçu un petit accroissement de la découverte faite par M. Lacroix, archiviste du Hainaut. On doit maintenant le ranger parmi les grands architectes du moyen âge.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. —Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 251, 278, 286, 322, 330.

XXIV. MALADIE DE MONSIEUR BAPTISTE.

Nous sommes de retour depuis quelques jours déjà, et j'ai repris mon train de vie ordinaire. Cependant hier matin j'ai vainement attendu M. Baptiste; il n'est descendu de sa mansarde que très-tard et s'est présenté à moi le visage défait. Je lui ai demandé vivement ce qu'il avait.

— Je l'ignore, Monsieur, m'a-t-il répondu avec effort; mais hier déjà je ne me sentais pas à mon aise, aujourd'hui je suis tout à fait malade.

— Il faut vous soigner, voir un médecin.

— C'est mon intention. Mais comme Monsieur ne peut rester seul, je me suis assuré quelqu'un qui fera son service.

— Ne vous inquiétez point de cela.

— Pardon, je ne veux point que ma maladie laisse Monsieur dans l'embarras; madame René, que j'ai avertie, a dit qu'elle trouverait à se faire remplacer au comptoir, et elle va venir.

— C'est bien, c'est bien; mais songez d'abord à vous.

— J'y songe, Monsieur; aussi je venais prendre congé de Monsieur.

— Comment! et où allez-vous donc?

— A l'hôpital, Monsieur.

Je me suis levé d'un bond.

— A l'hôpital! ai-je répété, et vous avez pensé que je vous y laisserais aller!

— Il le faudra bien, Monsieur, a-t-il répondu tranquillement; je n'ai ici ni parents, ni maison.

— Et qu'est-ce donc que celle où vous êtes maintenant?

— C'est... votre logis, Monsieur.

— C'est le nôtre! me suis-je écrié; vous y avez votre place, et vous la garderez; jamais les serviteurs qui pouvaient être soignés sous ce toit ne sont allés usurper à l'hôpital le lit du pauvre.

Monsieur Baptiste a salué.

— Monsieur est bien bon, a-t-il repris, mais... je ne puis accepter.

— Et pourquoi cela? ai-je demandé avec surprise.

Il a paru embarrassé.

— Que Monsieur m'excuse, a-t-il répondu après un moment d'hésitation; c'est une idée à moi... je préfère l'hôpital.

— N'auriez-vous point confiance dans mon docteur?

— Au contraire, Monsieur.

— Craignez-vous d'être ici mal soigné?

— Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, de grâce! me suis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veux savoir le motif de votre préférence.

Il m'a regardé et il a rougi.

— Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter Monsieur!...

— Non, parlez.

— Eh bien, que Monsieur me pardonne... mais je ne le connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que si Monsieur me soigne il aura droit à ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir?

— Ce n'est pas cela, Monsieur; mais M. le comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-à-dire que vous avez peur de mes exigences?

— J'ai peur de passer aux yeux de Monsieur pour un ingrat. Quand il aura plus fait pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service; ce qui satisfaisait dans un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. M. le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devions permettre à chacun d'accomplir son devoir?

— Sans doute, Monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant; j'ai profité de ses forces, je dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

En effet, Monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi d'ajouter, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt à me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement.

M. Baptiste a voulu s'excuser; je l'ai interrompu.

— En voilà assez, me suis-je écrié d'un ton cordial; nous reprendrons ce sujet plus tard; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effet, plus étourdi; son œil était vitreux, ses dents claquaient. Je l'ai pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé à l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminé fume, les fenêtres ferment mal; la pièce est carrelée de briques, sans paillassons ni tapis; le soleil arrive au lit qui n'a point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos serviteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons sous les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts. Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie est encore plus rude; mais ceux-ci ont toujours sous les yeux l'indulgence du maître pour lui-même, ses précautions, ses voluptés. Chaque regard les avertit de leur condition de déshérités.

Encore si cette pauvreté était à eux; s'ils n'avaient pas, suspendue au-dessus de chaque jour, la menace d'un congé; s'ils ne vivaient pas éternellement à l'auberge, servant seulement au lieu d'être servis!

Et nous nous plaignons de les trouver indifférents à l'économie d'un ménage qui n'est point le leur, souvent ennemis d'une prospérité qui agrandit la distance entre eux et le maître! Étonnons-nous plutôt de leur sympathie, de leur patience, de leur zèle. La plupart de leurs vices naissent de leur position; toutes leurs vertus sont à eux.

Je faisais ces réflexions en tâchant de remédier aux plus graves inconvénients de la mansarde occupée par le malade. Un vieux tapis a été apporté, des rideaux tendus devant les fenêtres, un poêle dressé devant la cheminée. M. Baptiste remercie à chaque nouvel aménagement. Du reste, jamais une plainte ni une marque d'impatience; mais toutes les prescriptions du médecin sont scrupuleusement exécutées; il semble traiter la maladie comme tout le monde, avec une cérémonieuse politesse, et ne vouloir la congédier que dans les formes. . . . . .

15 mars. Rien de changé dans l'état de Baptiste; le mal couve sans prendre une forme précise. Roger est venu nous voir et a voulu s'entremettre. Depuis quelques semaines, il ne rêve qu'homœopathie. Il a voulu persuader M. Baptiste. D'abord c'étaient des raisonnements; puis cent exemples de malades désespérés, abandonnés, qui avaient trouvé leur salut dans les globules. Mais M. Baptiste s'est montré inébranlable. Il s'est confié à M. le docteur; il y a entre eux un contact synallagmatique : l'un doit suivre toutes les ordonnances, l'autre guérir; c'est pour le vieux domestique une affaire de probité.

Roger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peut rien, que depuis huit jours elle le laisse dans le même état, qu'il se fait fort de le remettre sur pied avant la fin de la semaine : M. Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton; mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève en frappant sa canne contre le tapis.

— Eh bien; au diable! s'écrie-t-il; vous ferez une grosse maladie!

— M. le docteur la traitera, réplique tranquillement Baptiste.

— Mais s'il se trompe?

— Cela le regarde, Monsieur.

— Et si vous en mourez?

— Monsieur le docteur en aura la responsabilité.

Roger me regarde, prend son chapeau et sort furieux.

— Dieu me pardonne! cet original assiste à sa propre maladie comme un huissier assiste aux réceptions de la cour, me dit-il sur le palier; il se contente d'annoncer les symptômes et les remèdes sans s'y intéresser autrement; on dirait que le bal ne se donne pas chez lui. Après tout, qu'il s'arrange! on ne peut pas forcer les gens à se bien porter.

Cependant il ne tarde pas à revenir avec de nouveaux arguments et de nouveaux exemples. M. Baptiste écoute tout et répond par les mêmes remercîments et le même coup de bonnet; mais à la longue je crois m'apercevoir que ces visites lui déplaisent. La vivacité familière de Roger choque son formalisme; mon vieil ami l'appelle parfois Baptiste tout court, le traite d'entêté, et lui déclare que s'il était à son service, il l'homœopathiserait d'autorité. J'ai prié instamment Roger d'être plus circonspect; mais il ne comprend rien à ces ménagements; il me dit que M. Baptiste est un vieux fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malgré ces boutades, il revient s'informer chaque jour de la santé du malade, il lui apporte toutes les petites friandises autorisées par le médecin; mais il y a dans ses attentions une brusquerie à laquelle Baptiste ne peut s'accoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne plaît guère qu'au théâtre; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous chaque feuille. . . . . .

25 mars. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu pâle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté à sa mansarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré qu'au premier essai d'empiétement sur ses attributions elle renverrait le convalescent à son dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaye et d'où il peut regarder les passants. J'ai mis à sa disposition des livres et la serinette, en lui permettant de s'en servir pour donner une leçon de chant à mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à M. Baptiste s'il ne désirait rien autre chose.

— Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais Monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court.

— Pourquoi cela?

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec Monsieur.

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant.

La suite à une autre livraison.

FOIRE DE NIJNI-NOVGOROD.

Novgorod, en russe, signifie « nouvelle ville; » *Nijni* veut dire « inférieure; » on distingue par ce dernier nom la ville où se tient la foire d'une autre Novgorod, située plus au nord.

Le pays, au sud de Nijni-Novgorod, est remarquable par la richesse de sa végétation. De tous côtés s'étendent, à perte de vue, de grands espaces découverts, des champs ondulés de riches moissons, de larges routes, rarement des chaussées, des villages aux maisons grisâtres en bois, rangées en ligne, ou groupées sans ordre ni régularité.

Nijni est assise sur une hauteur, au confluent de l'Oka et du Volga, à 1100 verstes environ de Saint-Pétersbourg, et à 390 de Moscou (la verste est à peu près l'équivalent du kilomètre); elle doit à cette position d'être le centre de la navigation intérieure de tout l'empire. Dominant de tous côtés sur une vaste plaine, et confusément hérissée de coupoles, de clochers rayonnants d'or et d'argent, couronnée par son kremlin aux crénelures antiques, elle a un aspect très-pittoresque, et rappelle, comme Moscou, sous un ciel d'été, les villes de l'Orient. Ce kremlin, ou palais fortifié de Nijni-Novgorod, est entouré de fortes murailles en pierre et commande l'élévation sur laquelle est bâtie la ville haute. De ce point on embrasse du regard une immense plaine de

verdure traversée par le Volga, tout le quartier du commerce et une partie de la ville basse; à ses pieds on voit, au temps de la foire, la forêt de mâts de milliers de barques. A la même époque, une diligence commode fait le trajet de Moscou à Nijni-Novgorod; intérieurement la voiture est divisée en plusieurs coupés, chacun pour deux personnes, avec une table et un miroir sur le devant. Les voyageurs ont presque tous une provision de thé; en arrivant aux relais, ils demandent deux tasses et un *samsvar* (bouilloire), pour le prix habituel de 10 kopecks d'argent (40 centimes), et ils préparent eux-mêmes leur boisson.

Les concerts, les bals, les spectacles, animent la ville pendant toute la durée des transactions commerciales. Les acteurs, les chanteurs, les chanteuses, sont tous serfs, et, pour exercer leur art, payent au seigneur dont ils dépendent un droit nommé *obrok*.

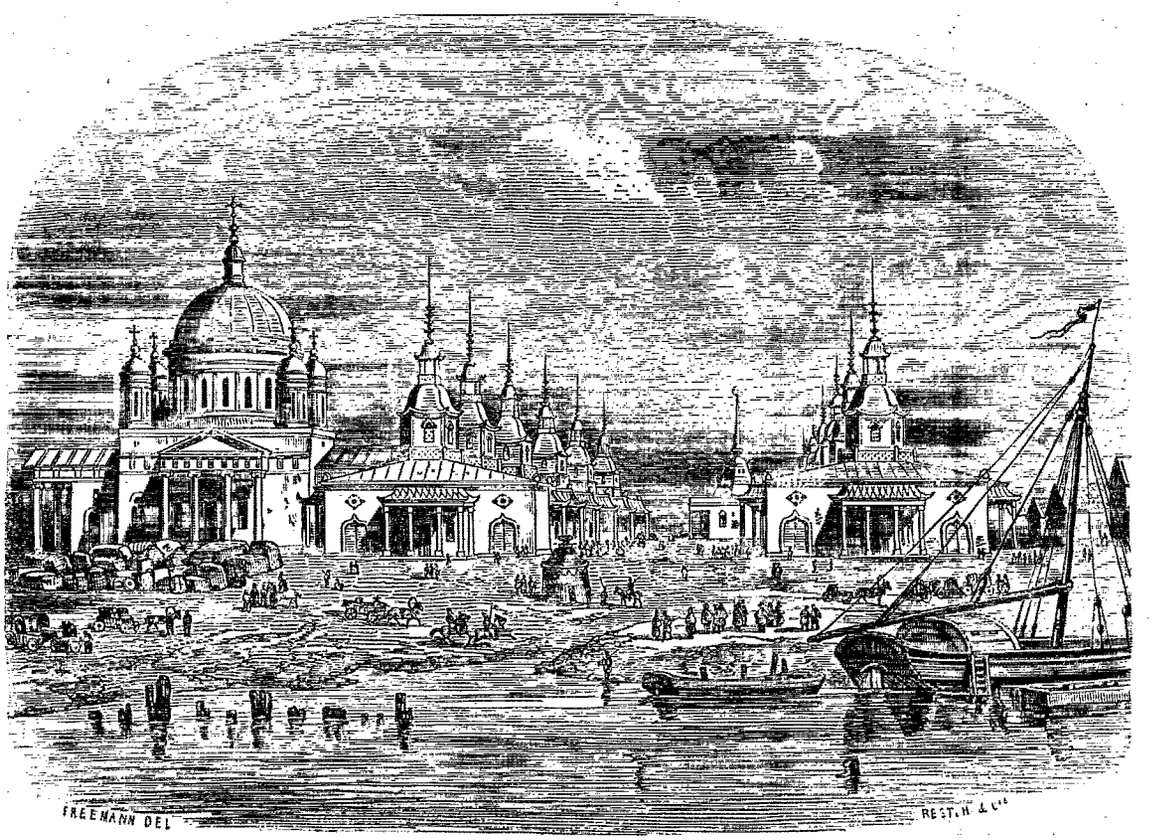
Une promenade très-vaste, mais dénuée d'ombrage, nommée la *Goulianie*, est très-fréquentée. Presque toutes les femmes que l'on y rencontre, même celles des pêcheurs, ont au cou trois ou quatre files de perles fines; les femmes dont la fortune est plus considérable en portent dix à douze rangs, indépendamment de leur coiffure en forme de diadème qui en est parsemée.

La foire de Nijni-Novgorod est appelée quelquefois *Makarief*. Anciennement elle se tenait près du couvent de ce nom, situé à onze milles de Nijni. La foire de Makarief avait été instituée, en 1524, par le czar Wassili Joannowitsch, après qu'il eut interdit le marché de Kasan aux négociants russes. En 1544, les Tartares détruisirent le couvent, qui ne fut rebâti qu'en 1624; en 1817, il devint la proie des flammes, et le gouvernement jugea convenable de transporter la foire à Nijni-Novgorod.

Vers le commencement de mai, époque de la fonte des neiges, les eaux débordées du Volga et de l'Oka ont envahi le terrain de forme angulaire qui est compris entre leurs rives et affecté à la foire. C'est alors un lac immense. Mais au 25 juillet, commencement de la foire, qui finit un mois après, le 25 août, et quelquefois plus tard, les eaux se sont entièrement retirées. En arrivant à Nijni on aperçoit au loin l'immense bazar en pierre à l'entrée duquel flottent deux drapeaux qui annoncent l'ouverture de la foire.

Dans la rue qui s'étend dans la direction du pont de l'Oka on voit étalés des articles de toilette de toutes façons, des vêtements communs et à bas prix. L'affluence y est beaucoup plus grande qu'ailleurs : c'est le peuple presque seul qui y fait ses achats.

La valeur des marchandises de toute espèce, fer, cuivre, vins, étoffes d'Europe et d'Asie, coton, thé, orfévrerie, joyaux, etc., que l'on trouve exposées à la foire de Nijni-Novgorod, s'élève, année moyenne, de 200 à 250 millions.



Nijni-Novgorod. — Dessin de Freeman, d'après M. de Chanteau.

Le nombre des voyageurs que ce célèbre marché attire est ordinairement de trois à quatre cent mille.

Les auberges ne sont pas rares; on y consomme en abondance des champignons, des pommes de terre, des poissons, des concombres préparés de toutes les manières. Des restaurants élégants sont aussi ouverts dans tous les quartiers de la foire; mais leur cuisine, où l'huile remplace entièrement le beurre, n'est pas du goût de tous les voyageurs de l'Occident. Un grand nombre de sommeliers attentifs, en chemise russe assez semblable à une blouse, s'empressent autour des convives et leur présentent, après le dîner, de longues pipes allumées.

Pour faciliter le cours des affaires et des transactions commerciales, le gouvernement établit, pendant la foire, un nombre suffisant d'avoués assermentés, de notaires, d'agents de change, et une succursale de la banque du commerce.

DEZÈDE.



Dezède. — Dessin de Chevignard, d'après le portrait original conservé dans le cabinet de M. Gilbert, membre de la Société impériale des antiquaires de France.

Ce portrait, que l'on attribue au pinceau de Greuze, est ici gravé pour la première fois. Son principal mérite est une certaine largeur dans la composition et dans le dessin : on peut lui reprocher de la manière et de la prétention; mais c'étaient, dit-on, les défauts du modèle.

Quel était ce modèle? Un vain mystère, si l'on recherche sa naissance, sa famille, sa patrie et son nom; une réalité estimable, si l'on considère sa conduite, son caractère et son talent. S'appelait-il Desèdes, Dezède, Dezaides ou Desides (suivant la forme anglaise)? D'où lui venait ce nom? Quelle était sa patrie? l'Allemagne, l'Angleterre ou la France? Quel était son père? Une miniature, une tresse de cheveux, une inscription touchante, récemment découvertes, font murmurer aujourd'hui le nom d'un roi, de Frédéric le Grand. Aucune biographie n'avait encore fait cette insinuation. On savait seulement que Dezède (1) recevait d'une main inconnue, pendant sa jeunesse, une pension de 25 000 livres, et que cette somme avait été doublée à l'époque de sa majorité. Mais le jeune homme était tourmenté par la pensée du mystère dont son origine était enveloppée; il avait besoin d'aimer; il voulait déchirer le voile qui le séparait de sa famille : on l'avertit que s'il persévérait à éclairer ce que l'on croyait nécessaire de laisser dans les ténèbres, la source de sa fortune tarirait aussitôt. Il ne tint compte de la menace : sa pension fut supprimée; il tomba

(1) Il a vécu en France, et nous le comptons au nombre de ceux dont le talent a honoré notre patrie ; il est donc naturel de préférer, pour l'orthographe de son nom, une forme française.

dans la misère, et il dût songer à travailler pour vivre. Il avait étudié par amusement la musique, un abbé lui avait enseigné la harpe, et il se trouva, par bonheur, qu'il avait du goût pour la composition. Il fit des opéras, soit sur des paroles de Monvel, soit sur les siennes, et arriva rapidement au succès : on goûta surtout les mélodies où il essayait de peindre les impressions de la nature, les mœurs et les passions des villageois, selon la manière de sentir propre au dix-huitième siècle; on s'enthousiasma et on le surnomma même « l'Orphée des champs. » Bien qu'aucun de ses opéras ne soit resté au répertoire, il en est plusieurs dont l'on a conservé le souvenir; par exemple, *Blaise et Babet* et *les Trois fermiers* (1).

Dezède a aussi écrit un drame accompagné de musique, représenté avec succès à la Comédie française sous ce titre : *les Deux pages;* on sait que Frédéric de Prusse joue le rôle principal dans cet ouvrage.

En 1785, le duc Maximilien de Deux-Ponts, depuis électeur et roi de Bavière, fit venir Dezède à sa cour et lui donna un brevet de capitaine avec 100 louis d'appointements, sans lui demander rien de plus que sa présence à Deux-Ponts pendant un mois chaque année.

Dezède aimait le luxe, la belle toilette, les broderies, les grands airs : il affectait la brusquerie, le ton grondeur; on prétend que par sa tournure et son geste il avait quelque ressemblance avec Greuze. Il était dissipateur, généreux, spirituel.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

JOURNAL D'UN VIEILLARD.

Suite. — Voy. p. 6, 10, 39, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322, 330, 350.

XXV. MOINEAUX ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine viennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses; là les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'aime ce mélange : ainsi rapprochées, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant à la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contacts salutaires? Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des *Nuées*, « à haïr les discordes, à rougir des choses déshonnêtes, à s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir à l'éducation d'Athènes; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, à l'industrie, on conservât quelques coins de terre ombragés et fleuris à l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retrouver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et ce qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point substituer une ruche à une famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public; que l'enfant apprît, en vénérant le vieillard, la reconnaissance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Mais le moyen qu'on s'arrête à de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquelles les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marche dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrir? Quel jour a eu son lendemain? A chaque station un chœur de voix crie vainement au genre humain : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour retourner bientôt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamnée à errer dans son rêve pendant l'éternité!

Je disais tout ceci à Roger ce matin, tandis que je promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de mon étonnement et de mes plaintes.

— Parbleu! croyez-vous donc que Dieu ait fait le genre humain pour l'immobilité? s'est-il écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi de la création? Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu! La première condition de sa vie momentanée est l'aspiration, et qui aspire marche. Seulement, comme les lueurs sont confuses, cette marche est incertaine; l'humanité tourne souvent sur elle-même et revient aux anciens campements, mais toujours mieux instruite. L'erreur reconnue est un pas fait vers la vérité. Si les hommes écoutaient ces voix qui leur crient de s'établir à demeure dans une idée et une forme, le monde entier passerait à l'état de l'ancienne Égypte théocratique, immense pétrification sociale où tout s'était arrêté au point où l'avait laissé la tradition. Le genre humain n'aurait plus qu'à prendre comme elle, pour emblème, des divinités assises, aux bras immobiles et coiffées du vautour aux ailes symboliquement rabattues. Que ferait, en effet, l'intelligence de ces ailes, là où on ne lui laisse plus d'air pour les étendre?

— Ainsi, ai-je repris, vous regardez l'homme social comme une sorte d'Ahasverus condamné à errer jusqu'à la consommation des siècles, sans boussole et sans but.

— Sans boussole, non, car il a dans l'étude des lois éternelles une perpétuelle manifestation des volontés suprêmes, a repris vivement Roger, et il n'est pas sans but s'il marche où Dieu l'envoie. Ne le comparez point à Ahasvérus, mais au peuple hébreu errant dans le désert et envoyant devant lui toutes ses espérances à tire-d'aile vers la terre promise. Cette terre, nous ne l'atteindrons qu'après beaucoup de dangers courus, de veaux d'or adorés; il faudra nous fortifier dans la foi, nous endurcir sous l'épreuve, désapprendre ces vices de l'Égypte, et laisser, comme le peuple de Dieu, dans les sables du désert le cadavre de la servitude. Alors seulement retentiront les trompettes de Jéricho! Mais le pays de Chanaan lui-même ne sera point le port; la lutte continuera jusqu'au dernier jour, parce que cet effort est la loi même de notre perfectionnement. Ne parlez donc jamais, cher ami, d'établissement définitif, de repos; le repos c'est la fin de la vie, et le définitif n'est point de ce monde.

..... Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc, et nous nous sommes assis à l'ombre des touffes de lilas.

(1) Il avait débuté, en 1772, aux Italiens, par son opéra de *Julie*. Parmi ses autres œuvres, nous citerons *l'Erreur d'un moment; le Stratagème découvert* (1773); *Zulime; le Porteur de chaise* (1778); *A trompeur, trompeur et demi; Cécile* (1781); *Alexis et Justine* (1783); *la Cinquantaine; Ferdinand,* ou *la Suite des Deux pages;* à l'Opéra : *Fatmé,* ou *le Langage des fleurs; Péronne sauvée* (1785); *Alcindor* (1787).

Les bourgeons commençaient à brunir l'extrémité des rameaux; *ver rubescens*, dit Virgile. Les branches des arbres et des buissons dépouillés projetaient leur ombre sur le sable et y dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un immense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir captive. Entre chaque maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tête d'un air de curiosité mutine, puis gazouillaient entre eux d'un accent moqueur, comme s'ils eussent compris que nous parlions de philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faible pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et nous y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de cheminée sont ses forêts, nos ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la giroflée qui orne sa fenêtre; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles : c'est le rossignol des toits.

— Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est le véritable chevalier d'industrie des airs. Connaissez-vous, par exemple, ses procédés envers l'hirondelle?

J'avouai en souriant mon ignorance.

— Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se fût agi de quelque procès scandaleux rapporté par la *Gazette des tribunaux*, je vais vous le dire, moi! et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, *ce qui s'appelle vu!* comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. J'en ai fait mon observatoire. A notre âge on a le temps de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure à étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction; elle est paisible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions.

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de profiter du conseil.

— Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux; les parasites ne manquent jamais là où il y a une table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poëte au mot et se sont faits communistes; mais voici où commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles reparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes ouvrières construisent l'abri destiné à leur future famille? Mortier solide au dehors, lit de duvet au dedans; le père et la mère travaillent à l'envi avec des cris d'encouragement joyeux. Les moineaux, qui sont également entrés en ménage, devraient les imiter; mais non : ils les regardent faire en jasant; ils prolongent leurs fêtes de noces, ils se promènent, ils se querellent, jusqu'à ce que tout soit achevé chez les voisines. Alors ils profitent d'une absence des propriétaires, ils entrent dans le nouveau logis et l'examinent; s'ils le trouvent à leur gré ils y transportent un brin de paille comme symbole de prise de possession, en s'écriant à la manière de Tartufe : *La maison est à moi!* Et lorsque les hirondelles se présentent à la porte, elles sont reçues à coups de bec.

J'ai été forcé de blâmer des moineaux qui justifiaient si criminellement le vers de Virgile :

> Ainsi, oiseaux, ce n'est point pour vous que vous faites vos nids (1).

J'ai seulement ajouté que le crime de ces vauriens ailés n'était pas sans exemple parmi les hommes.

— Et voilà ce qui me le rend plus exécrable! a répondu Roger avec une indignation plaisante; ils donnent un enseignement pervers dont on s'autorise; ils ont l'air de dire aux hommes : — La création est ainsi faite : aux uns le travail, aux autres le plaisir; laissez les hirondelles construire pour les moineaux! Que de nids usurpés de même dans le monde. Combien de gens qui pour s'emparer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter aussi un fétu! Celui-ci, c'est son nom, son crédit; cette autre, sa fortune ou sa beauté! Toujours des brins de paille qui ne leur ont rien coûté!

— A la bonne heure, ai-je repris en riant; mais qui nous oblige d'imiter l'usurpateur ailé de nos toits? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de l'écolier; il peut toujours choisir entre les exemples. La vue du mal ne corrompt que celui qui l'aime; il repousse quiconque aime le bien. L'homme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'être moineau ou hirondelle.

La suite à une autre livraison.

QUATRAINS DE RUCKERT.

Voy. la Table des vingt premières années.

— Si tu ne veux pas t'occuper d'un monde qui te semble importun, ô mon cœur, ne t'irrite pas si ce monde se soucie également peu de toi.

— Ne t'en va pas, cher hôte, sans avoir goûté le repos dans ma demeure, afin que tu n'en emportes point la paix à tes souliers poudreux.

— Le mal qui pèse sur l'humanité est un fardeau imposé à tous les hommes. La part que tu en prends est un soulagement pour un autre.

— Ce n'est pas celui dont le père et la mère sont morts qui est orphelin dans le monde, mais celui qui n'a conquis ni amour, ni instruction.

— Celui dont on n'attend aucune grâce, et dont on ne redoute aucune hostilité, on le laisse en paix. Il est vivant séparé du monde des vivants.

— Ne te plains pas d'avoir vu dans ta vie tant d'espérances s'évanouir. Combien de malheurs que tu devais redouter et qui ne t'ont pas atteint!

— L'expérience renferme en elle l'éternité de l'avenir; la mémoire garde l'éternité du passé. A chaque moment, mon cœur, tu es ainsi entre deux éternités.

LA VÉRITÉ DANS LES SCIENCES.

Les vérités qu'il nous est donné de connaître ne sont pas autres, au fond, que la vérité une et universelle, que la *vérité originale*. C'est elle-même, mais restreinte, incomplète; ce sont des éléments, des parties de la grande unité;

(1) « Sic vos, non vobis, nidificatis aves. »

Les détails qui précèdent sont de la plus rigoureuse exactitude, et nous avons été plusieurs fois témoins de ces usurpations des nids construits par les hirondelles.

ce sont des rayons émanés du foyer éclatant de toute lumière. . . . .

De là la grandeur et, selon l'expression de Bacon, la dignité suprême de la science. Si imparfaite qu'elle soit et qu'elle doive à jamais demeurer, son objet n'en est pas moins le plus haut que puisse atteindre l'esprit de l'homme. Elle voit, *elle entend les choses comme elles sont;* elle pénètre réellement quelques-uns des secrets du Créateur; elle a, selon l'expression du Psalmiste, *ses regards sur Dieu lui-même.* Et c'est pourquoi, entre tous les noms qu'a consacrés l'admiration publique, il n'en est pas, il ne saurait en être de plus véritablement glorieux que ceux des grands inventeurs scientifiques. Ils étaient, pour les anciens, l'élite presque divine de l'humanité : *Viri ingentes supraque mortalia*, dit Pline. Ils n'ont pas été moins honorés par les modernes; et de même qu'Hipparque avait été comparé à un dieu par l'auteur des *Historiæ Mundi*, un contemporain illustre de Newton, l'astronome Halley, n'a fait qu'exprimer le sentiment public lorsqu'il a dit de ce grand homme ces mots qui seront répétés de siècle en siècle :

« Nec fas est propius mortali attingere divos. »
(Il n'est pas permis à un mortel d'approcher davantage des Dieux.)

Is. Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale.*

CHAPELLE ET CAVERNE DE SAINT-ROBERT.

La ville de Knaresborough, dans le comté d'York, est de toutes parts entourée de riantes promenades, de frais ombrages, de sites agrestes et parfois sauvages dont plusieurs rappellent à l'imagination des légendes étranges, des événements historiques ou des drames terribles. Ici sont le Dropping-Well et le lieu où est née la fameuse mère Shipton, curiosités dont nous parlerons ailleurs; plus loin, la chapelle et la caverne de Saint-Robert.



La Chapelle de Saint-Robert. — Vue extérieure.

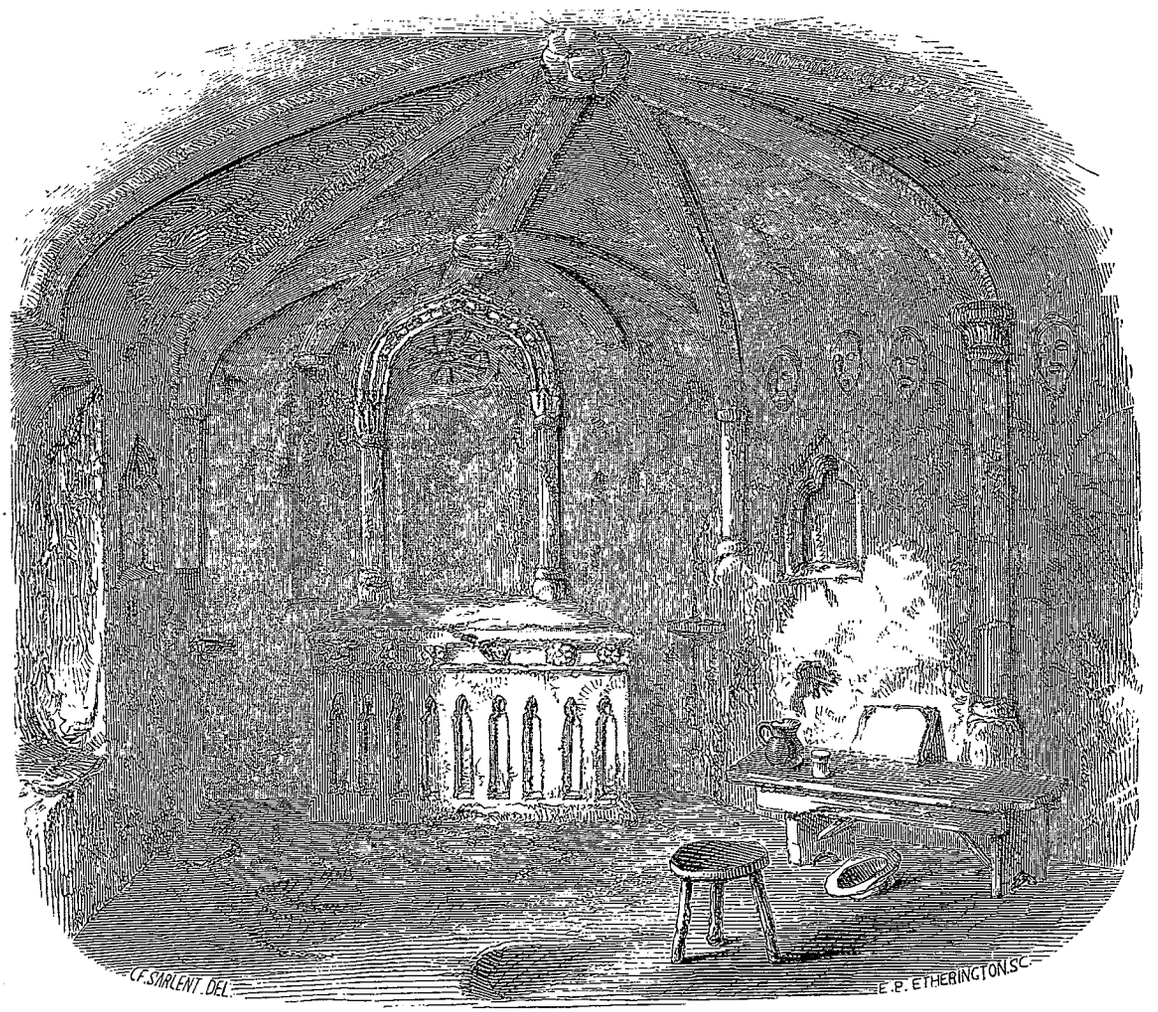
La chapelle Saint-Robert a été taillée, au douzième siècle, sous le règne du roi Jean, dans un rocher près de la ville, par un ermite que la solitude et le charme du paysage avaient séduit. La figure colossale sculptée à l'extérieur, près de la porte d'entrée, paraît être l'image de saint Robert, que l'ermite avait choisi pour défenseur et pour patron.

Une seule petite fenêtre gothique éclaire l'intérieur. La forme de la voûte, les arcs, les piliers, l'autel qui décore le fond, sont du même style. L'exécution, malgré son imperfection et sa rudesse, est, dans l'ensemble, d'un effet agréable qui atteste que le pieux architecte ne manquait ni de goût ni d'adresse. A gauche de l'autel, sur l'un des côtés de la cellule, on remarque quatre figures d'un aspect hideux, et qui dans l'intention de l'artiste figuraient sans doute de mauvais génies. Sur le sol est la trace d'un trou d'où s'élevait vraisemblablement une croix.

Les dimensions de la cellule sont, du reste, minimes. Sa longueur est d'environ 10 pieds, sa largeur de 9 et sa hauteur de 7 et demi.

A quelque distance, sur le bord de la rivière, près du pont Grimbald, est la caverne où vécut, dit-on, saint Robert lui-même. Au dernier siècle elle a été souillée par un crime d'une déplorable célébrité. Ce fut là que, dans l'année 1745, Eugène Aram mit à mort Daniel Clark. Aram était né en 1704, à Ramsgill, petit village du Netherdale. A seize ans il était venu avec sa famille habiter Newbirg, et il s'y était adonné avec une grande ardeur à l'étude des mathématiques; il s'était rendu familières les langues anciennes : il savait le latin, le grec et l'hébreu, et, ayant comparé laborieusement ces langues avec les divers dialectes du celtique, il s'était fait une liste comparée de trois mille mots celtes dont il avait proposé d'ingénieuses explications. Ses délassements étaient, dans le cours de ses promenades, la poésie grecque et la botanique. On ajoute qu'il était doux, modeste, exempt d'ambition, doué d'une singulière éloquence dans la conversation, affectueux, et même charitable. Comment, avec un tel amour de la science et tant de vertus, si on ne les a pas exagérées, se laissa-t-il entraîner par les voies les plus vulgaires et les plus odieuses à un de ces crimes qu'expliquent seulement une ignorance grossière, une éducation vicieuse et une profonde misère? C'est encore aujourd'hui un sujet d'étonnement. Aram était

devenu professeur. Il se maria mal, et cet événement paraît avoir été la cause de sa chute. Les vices et les désordres de sa femme eurent sur lui une influence qui prouverait au moins une extrême faiblesse de caractère : son esprit se troubla; il se laissa entraîner en dehors de ses paisibles travaux, et, par une suite de circonstances étranges, il se trouva mêlé à des hommes accablés sous les dettes, dégradés, et qui avaient formé une association dont le but était le vol. Daniel Clark, l'un de ces misérables, et Eugène Aram, devenu son complice, avaient choisi la caverne Saint-Robert pour y cacher la part d'argent qu'ils avaient reçue. Aram, soit pour posséder seul cet argent, soit dans la crainte d'une dénonciation, fit périr Clark et l'ensevelit. Peu de temps après, il quitta le pays, abandonna sa femme, et alla vivre



La Chapelle de Saint-Robert. — Vue intérieure.

à Lynn, dans le comté de Norfolk. Là, loin de ceux qui l'avaient perdu, il chercha dans le travail un apaisement à ses remords; il exerça la profession de sous-maître dans une école pendant plus de treize ans, et se fit encore des titres apparents à l'estime publique. Mais tout à coup le crime fut découvert : un laboureur avait retrouvé les restes de Clark. Les soupçons de la justice, après s'être égarés sur diverses personnes, s'arrêtèrent sur un nommé Houseman; ce dernier dénonça Eugène Aram, qui nia d'abord son crime. Conduit devant les magistrats, il fit preuve dans sa défense d'un talent et d'une érudition extraordinaires. Le public refusa de croire à sa culpabilité même après sa condamnation, et l'on assure que les preuves n'étaient pas de nature à fixer les convictions; mais, peu d'heures avant sa mort, il avoua, dit-on, son crime à son confesseur. On a conservé toutefois quelques doutes à cet égard.

Un des écrivains anglais les plus célèbres de notre époque, sir Bulwer Lytton, a cherché, dans un de ses romans, à jeter quelque intérêt sur la mémoire d'Aram. Les tentatives de cette sorte sont dangereuses. Aram, dès que sa culpabilité est admise, ne peut plus servir qu'à démontrer, par un exemple terrible, combien est vaine et impuissante l'instruction si elle n'a de but qu'elle-même au lieu d'être, ce qu'elle doit être seulement, un moyen de rendre plus facile, plus rapide et plus assurée notre amélioration morale.

CHANNING.

Voy. p. 158, 189, 238, 311.

DE LA CONVERSATION AVEC LES ESPRITS SUPÉRIEURS AU MOYEN DES LIVRES.

L'homme qui n'aura jamais été mis en contact avec des esprits supérieurs au sien parcourra probablement le même cercle monotone de pensée et d'action jusqu'à la fin de sa vie.

C'est surtout par les livres que nous jouissons du commerce des esprits supérieurs, et cet inappréciable moyen de communication est à la portée de tout le monde.

Dans les plus beaux livres, les grands hommes nous parlent, nous donnent leurs plus précieuses pensées, et versent leur âme dans la nôtre. Remercions Dieu des livres.

Ils sont la voix de ceux qui sont loin et de ceux qui sont morts; ils nous font les héritiers de la vie intellectuelle des siècles écoulés. Les livres procurent à tous ceux qui veulent en user sincèrement la société, la présence spirituelle des meilleurs et des plus grands hommes.

Qu'importe ma pauvreté? Qu'importe que les heureux du siècle dédaignent d'entrer dans mon obscure demeure? Si la sainte Écriture entre et séjourne sous mon toit, si Milton passe mon seuil pour me chanter le paradis, Shakspeare pour m'ouvrir les mondes de l'imagination et les secrets du cœur humain, Franklin pour m'enrichir de sa sagesse pratique, je ne manquerai pas d'amis intellectuels, et je puis devenir un homme bien élevé, quoique je ne sois pas reçu par ce qu'on appelle la bonne société dans l'endroit que j'habite (1).

Pour rendre ce moyen de culture efficace, on doit faire choix de bons livres, de ceux qui ont été écrits par des esprits droits et fermes, par de véritables penseurs qui, au lieu de délayer dans des répétitions les idées d'autrui, ont quelque chose à dire eux-mêmes et écrivent pour des gens sérieux. Ces ouvrages, il ne faut pas les effleurer par amusement, mais les lire avec une attention soutenue et l'amour respectueux de la vérité. Dans le choix de nos lectures, nous pouvons nous faire aider par ceux qui ont plus étudié que nous. Mais il est bon de faire observer qu'à l'endroit des livres, comme sous d'autres rapports, l'éducation doit varier avec l'individu. Tous les livres ne conviennent pas également à tous.

Je sais combien il est difficile pour quelques personnes, surtout pour celles qui sont absorbées par des travaux manuels, de fixer leur attention sur un livre. Qu'elles s'efforcent de surmonter les obstacles en choisissant des sujets qui les intéressent profondément, ou en lisant de compagnie avec ceux qu'elles aiment. Rien ne peut remplacer les livres. Ce sont des amis qui nous encouragent, qui nous consolent dans la solitude, la maladie, l'affliction. La richesse des deux continents ne remplacerait pas le bien qu'ils procurent. Que chacun, s'il est possible, rassemble sous son toit quelques bons ouvrages, et obtienne pour lui-même et pour sa famille l'entrée de quelque bibliothèque commune. Il n'est pas de luxe qu'on ne doive sacrifier pour cela.

L'un des traits les plus intéressants de notre époque, c'est la multiplication des livres et leur propagation parmi toutes les classes de la société. Chacun peut maintenant acquérir à peu de frais les plus précieux trésors de la littérature. Les livres, qu'autrefois leur prix élevé réservait au petit nombre, sont aujourd'hui accessibles à tout le monde; et, de ce côté, s'opère dans la société un changement d'habitudes bien favorable à l'éducation du peuple. Pour ses connaissances et pour le sujet de ses réflexions, il ne dépend plus des rumeurs que le hasard apporte jusqu'à lui, ou des vaines conversations du jour. Au lieu de former leurs jugements dans la foule, et de céder surtout à la voix de leurs voisins, les hommes commencent à étudier et à réfléchir seuls, à suivre un sujet de façon continue, à décider par eux-mêmes ce qui doit occuper leur esprit, et à appeler à leur aide le savoir, les vues originales et les raisonnements des hommes de tous les pays et de tous les siècles; il en résultera une maturité, une indépendance de jugement et une profondeur, une étendue de connaissances, inconnues autrefois. La propagation, dans la société entière, de ces maîtres silencieux qu'on nomme des livres, produira de plus grands effets que l'artillerie, la mécanique et la législation. Leur action pacifique remplacera les orages révolutionnaires. L'éducation ainsi répandue, en même temps qu'elle sera un bien inexprimable pour l'individu, donnera la paix et la stabilité aux nations.

(1) Channing parle à des Américains, et naturellement il leur conseille de lire surtout des écrivains américains ou anglais. Nous dirions à des Français : Lisez Homère, Platon, Plutarque, Virgile, Tacite, Épictète, Marc Aurèle, Pascal, Corneille, Fénelon, la Bruyère, etc.

PENSER PAR SOI-MÊME.

Un autre moyen important d'éducation, c'est de nous affranchir de la puissance de l'exemple et de l'opinion toutes les fois que le jugement et la réflexion ne les sanctionnent pas. Nous sommes tous portés à nous tenir au niveau de ceux avec lesquels nous vivons, à répéter leurs paroles, à mettre notre esprit aussi bien que notre corps à la mode; de là le manque d'énergie dans notre caractère et notre vie. Le plus grand danger pour nous n'est pas dans l'exemple de ceux qui sont grossièrement méchants, mais dans celui de la multitude mondaine, irréfléchie, qu'emporte une impulsion étrangère, et qui nous entraîne avec elle. L'influence même d'un esprit supérieur peut nous être nuisible, en nous pliant à une déférence servile et en refroidissant notre activité. La grande utilité du commerce intellectuel, c'est d'exciter notre esprit, de stimuler notre goût pour la vérité, de faire sortir nos pensées de leur ancienne ornière. Nous avons besoin de nous lier avec les grands penseurs pour devenir penseurs nous-mêmes. Un des principaux secrets de l'éducation personnelle, c'est d'unir la docilité de l'enfant qui reçoit avec reconnaissance la lumière de quiconque peut la lui donner, et une résistance virile aux opinions courantes, comme aux influences les plus respectées, toutes les fois qu'elles ne satisfont pas la réflexion et le jugement. Certes, l'intelligence d'autrui doit vous servir à fortifier patiemment, consciencieusement la vôtre; mais il ne faut pas vous prosterner devant elle. Et surtout s'il y a en vous quelque idée de la parole divine ou du monde, quelque aspiration, quelque sentiment qui vous semble d'un ordre plus élevé que ce que vous rencontrez, donnez-y une attention pleine de respect; examinez-les sérieusement, car ce n'est peut-être qu'une illusion; mais peut-être aussi c'est Dieu qui agit dans votre cœur, c'est une révélation, non pas surnaturelle, mais infiniment précieuse, qui vous montre la vérité où le devoir. Si, après examen, vous en jugez ainsi, qu'aucune clameur, aucun mépris, aucun abandon ne vous détourne; soyez fidèles à vos plus nobles convictions. Cet avertissement de l'âme qui nous dit qu'il y a quelque chose de plus parfait que ce que les autres enseignent, nous donnera, si nous le suivons fidèlement, la conscience d'une force et d'un progrès spirituels que n'ont jamais connus les esprits vulgaires qui, en haut et en bas de la société, marchent comme on les a dressés, au pas du jour

LE TRAVAIL.

Le travail est une école de dévouement aussi bien que de justice. L'homme, pour se soutenir, doit servir les autres; il faut qu'il fasse ou produise quelque chose pour leur bien-être ou leur satisfaction. C'est une des belles lois de la Providence que, pour vivre, il faut que l'homme soit utile. Eh bien, cette utilité doit être une des fins de son travail aussi bien que le désir de gagner sa vie. L'ouvrier doit songer à l'intérêt de ceux pour lesquels il travaille aussi bien qu'au sien propre; et en agissant ainsi, en désirant, au milieu de ses sueurs et de sa peine, servir les autres aussi bien que lui-même, il s'exerce au *dévouement*, il grandit en vertu autant que s'il distribuait l'aumône à pleines mains. Un tel motif sanctifie, ennoblit les occupations les moins relevées. C'est chose étrange que les travailleurs ne songent pas davantage à l'immense utilité de leurs peines, et ne cherchent pas dans cette réflexion un plaisir de bonne nature. Cette belle cité, avec ses maisons, ses ameublements, ses marchés, ses promenades et ses nombreux établissements, a été élevée par les mains d'ar-

tisans et d'ouvriers; ne devraient-ils pas trouver une joie désintéressée dans la vue de leur œuvre? Le maçon ou le charpentier qui passe devant une maison qu'il a construite ne devrait-il pas se dire : « Cet ouvrage de mes mains procure chaque jour, chaque heure, à toute une famille, du bien-être et des jouissances, et ce sera encore un doux abri, un lieu de réunion domestique, un séjour d'affection, plus d'un siècle après que je dormirai dans la poussière! » Une satisfaction généreuse ne devrait-elle pas naître de cette pensée? C'est en mêlant ainsi des idées de bonté à un travail vulgaire, que nous leur donnons de la force et que nous en faisons une habitude de l'âme.

De plus, le travail peut être exécuté de telle sorte qu'il donne une noble impulsion à l'esprit. Quelle que soit la profession d'un homme, sa règle doit être de remplir ses devoirs parfaitement, de faire de son mieux, et d'avancer ainsi continuellement dans son état. En d'autres termes, on doit se proposer la perfection, et non pas seulement pour l'utilité qu'en retire la société, mais aussi pour le plaisir sincère qu'un homme éprouve en voyant un ouvrage bien fait. C'est là un moyen important de culture. De cette manière, l'idée de perfection prend racine dans l'esprit et s'étend bien au delà du métier. L'ouvrier prend le goût d'achever tout ce qu'il entreprend. Tout ce qui est imparfait, négligé, lui déplaît en toute circonstance; son idéal grandit, et tout est mieux fait dans sa vie, parce qu'il est devenu plus difficile dans son état.

LES ÉPREUVES.

Dans toutes les conditions, il y a une chose qui pourrait et devrait tourner au profit de l'éducation personnelle. Chaque condition a ses fatigues, ses chances, ses peines. Nous essayons d'y échapper. Nous désirons avec ardeur un abri, un sentier uni, des amis qui nous encouragent, et des succès sans revers. Mais la Providence a permis les orages, les désastres, les inimitiés, les souffrances; et la grande question de savoir si nous atteindrons le but, si nous grandirons en force de cœur et d'esprit, ou si nous serons faibles et misérables, ne dépend de rien tant que de l'usage que nous ferons de l'adversité. Les maux extérieurs sont faits pour maîtriser nos passions, et forcer nos facultés et nos vertus à une action plus intense. Ils semblent même parfois créer des énergies nouvelles. La difficulté est l'élément, et la résistance est l'œuvre véritable de l'homme. L'éducation ne va jamais si vite que lorsque des affaires embarrassées, l'opposition des hommes ou des éléments, des changements inattendus, ou d'autres sujets de souffrances, nous ramènent à nos ressources intérieures, nous font demander notre force à Dieu au lieu de nous décourager, nous dévoilent le but suprême de la vie, et nous inspirent une calme résolution. Nulle grandeur, nulle vertu n'a de prix tant qu'on ne l'a pas essayée à ce creuset. Ce n'est pas à dire qu'il faille provoquer les épreuves. Elles viennent assez vite d'elles-mêmes, et nous avons plus à craindre d'y succomber que d'en avoir besoin. Mais quand Dieu les envoie, ce sont de nobles moyens d'éducation, et, comme tels, acceptons-les et supportons-les courageusement. C'est ainsi que tout, dans notre condition, peut servir à notre amélioration.

INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE CHEZ LES CAFRES.

Les Cafres des environs de Port-Natal creusent dans un enclos de 25 pas de long sur 12 de large, trois fosses longues de 6 pieds, larges et profondes de 3. Ils les remplissent de couches alternatives de charbon de bois et de minerai, que recouvre une dernière et épaisse couche de charbon. Quand ce fourneau primitif est allumé, ils en activent la combustion au moyen de soufflets composés de deux sacs de peau, entre lesquels le souffleur est assis, pressant alternativement chacun d'eux de la main droite et de la main gauche. L'air comprimé passe par une corne creuse dans un double tuyau de terre glaise séchée au soleil, et va sortir en un seul jet vers le centre du foyer. Des relais de souffleurs sont établis, car il n'est pas possible de continuer longtemps de suite un tel exercice.

Au bout de cinq ou six heures, la fonte est opérée, et le lendemain on déblaye les fourneaux encore chauds. On recueille et on met de côté chaque parcelle de fer. Les plus fortes sont aplaties à coups de pierre sur d'autres pierres, qui servent d'enclume; les plus faibles sont remises au feu, pour arriver à former des lingots. On obtient ainsi d'une coulée une dizaine de livres de métal.

Avec ce fer, les Cafres Zoulous se fabriquent des armes solides et même élégantes. Ils parviennent à les limer au moyen de pierres raboteuses, et à les polir avec une lanière de cuir chargée de sable. Lorsqu'on voit ensuite les résultats de leur industrie, on a peine à croire à l'imperfection de leurs procédés. Cependant quelle distance entre ces trois fosses et l'usine de MM. Cockrill, de Liége; cette usine dont l'empereur de Russie a vainement offert vingt millions de francs!

L'ORVIÉTAN ET CEUX QUI LE DÉBITAIENT.

L'orviétan était une sorte de thériaque originaire, comme son nom l'indiquait, de la ville d'Orviète; il se composait d'innombrables ingrédients. La grande vogue de ce remède ne date guère que de l'année 1660; huit ans plus tard, il se débitait à Paris, avec une incroyable faveur, au coin de la rue Dauphine, en face le pont Neuf, à l'enseigne du Soleil; c'était, comme on voit, à fort peu de distance de la maison de l'illustre Barreme. On en expédiait, à cette époque, jusque dans les îles, pour chasser, disait-on, le venin de toute espèce de serpent. Comme on ne le prescrivait dans du vin qu'après avoir pratiqué des scarifications sur la morsure, et en tirant du sang par le moyen de la ventouse, il arrivait nécessairement que ce remède violent, qui opérait ses effets par une action presque toujours efficace, conservait à l'orviétan son ancienne célébrité. A Paris, les marchands d'orviétan qui allaient s'approvisionner rue Dauphine se répandaient ensuite sur toute l'étendue du pont Neuf. Guy Patin, ce terrible et spirituel adversaire des charlatans, nous fait voir assez ce qu'étaient les charlatans de son temps, lorsqu'il nous parle des remèdes *antiécliptiques* et *anticométiques*, appliqués aux maladies que prophétisaient les éclipses et surtout la comète de 1664.

LE SANDRE COMMUN.

Les fleuves et les lacs du nord et de l'est de l'Europe nourrissent ce poisson renommé pour son goût exquis. C'est le *sander*, *sandel* ou *sandat* des Allemands riverains de la Baltique, le *schil* des Autrichiens, le *nagmaul* des Bavarois. Il est inconnu à l'Italie, à la France et à l'Angleterre; et rien ne fait croire que les anciens en aient parlé, bien que d'autres poissons du Danube soient cités dans leurs écrits.

Sa forme générale est plus allongée que celle de la perche; sa hauteur se trouve cinq fois et un tiers dans sa longueur, et son épaisseur une fois et demie dans sa hauteur; la longueur de la tête jusqu'au bout de l'opercule est d'un peu plus du quart de la longueur totale, et l'œil est placé au tiers antérieur de la longueur de la tête. Son profil descend obliquement en ligne droite jusqu'au bout du museau, faisant, avec la ligne de la gorge, un angle d'environ cin-

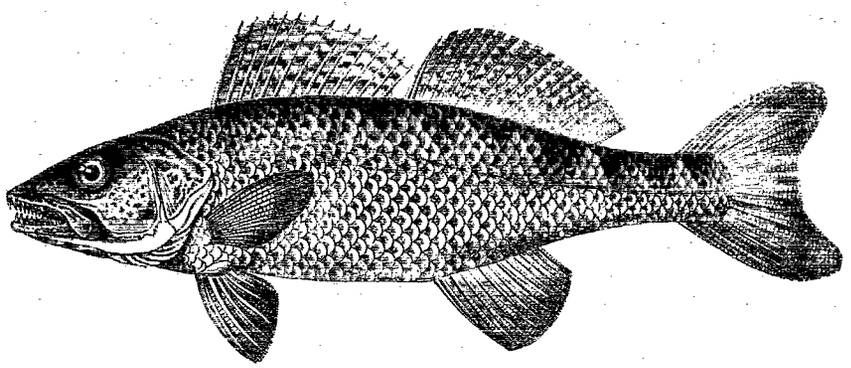
quante degrés. La tête, en dessus, est arrondie transversalement, avec deux éminences longitudinales fort plates. Les mâchoires sont à peu près égales : la supérieure s'arrondit au bout; la gueule est médiocrement fendue; les trous de la narine petits et percés, l'un près de l'œil, l'autre près du bout du museau; les mâchoires sont garnies d'une bande très-étroite de dents en velours coniques et pointues. Le préopercule est arrondi, finement dentelé dans toute sa partie montante, et découpé en dents plus grandes et moins régulières à son bord inférieur. Le bout de l'opercule osseux est obtus, mince, et son bord comme un peu déchiré. Les ouïes sont fendues comme à la perche, et ont de même sept rayons à leur membrane. Il n'y a point d'écailles sur le museau, ni entre les yeux, ni aux mâchoires; la joue paraît aussi couverte d'une peau nue; mais on en voit de petites sur le haut de l'opercule et du préopercule. Celles du corps sont plus petites à proportion qu'à la perche, mais de même rudes et dentelées au bord, finement striées en travers dans leur partie cachée, et festonnées vers leur racine de sept crénelures. Sa nageoire dorsale est à peu près de la longueur de la tête, et de moitié moins haute que le corps; elle est séparée de la seconde par un intervalle sensible, où il y a place pour huit ou dix écailles; celle-ci est un peu plus longue que l'autre. Sa nageoire anale est de huit ou dix écailles plus en arrière : elle ne se porte pas aussi loin vers la queue. La caudale est un peu fourchue. Les nageoires ventrales naissent un peu plus loin; leur grandeur est à peu près la même.

L'ensemble de ces caractères zoologiques a fait ranger le sandre dans la division des percoïdes; le sandre rappelle, en effet, plus particulièrement les nageoires et les préopercules de la perche; mais ses dents pointues ressemblent à celles du brochet . de là son nom composé *Lucioperca*, qui signifie brochet-perche.

Le sandre est loin d'égaler la perche pour la beauté des couleurs. Tout le dessus de son corps est d'un gris verdâtre qui, sur les flancs et en dessous, prend par degrés une teinte blanchâtre, argentée, uniforme, avec des reflets dorés. Sur la partie grise sont des taches nuageuses brunâtres, et dans les jeunes sujets des bandes verticales brunes; on en compte huit ou neuf qui descendent jusqu'au milieu de la hauteur. Quelques marbrures brunes se remarquent sur les côtés de la tête. Les deux nageoires dorsales ont entre leurs rayons des taches noires sur un fond gris, qui sont plus grandes et moins nombreuses à la première, et qui forment sur toutes deux cinq bandes longitudinales; on en voit aussi quelquefois à la caudale; les autres nageoires sont pâles et plus ou moins teintes de jaune. Les jeunes individus sont d'une teinte plus pâle que les adultes, et souvent de couleur cendrée.

Le sandre devient au moins aussi grand que le brochet, et croît aussi vite. On en voit de trois et de quatre pieds de long, et de vingt livres de poids. Sa chair est très-agréable au goût, grasse, et d'une blancheur remarquable lorsqu'elle est cuite; grillée, on la trouve moins bonne que bouillie. Elle prend le sel et devient alors plus ferme; on peut aussi la fumer, et l'on en exporte beaucoup de Silésie et de Prusse sous ces deux formes. Il y a même des personnes qui mangent cette chair crue, après l'avoir préparée avec de l'huile, du sel et du poivre.

Le sandre commun fraye aux mois d'avril et de mai, et dépose ses œufs sur les pierres ou les herbes aquatiques; ses œufs sont fort nombreux et vont à plus de trois cent mille par individu. C'est dans la profondeur qu'il se tient



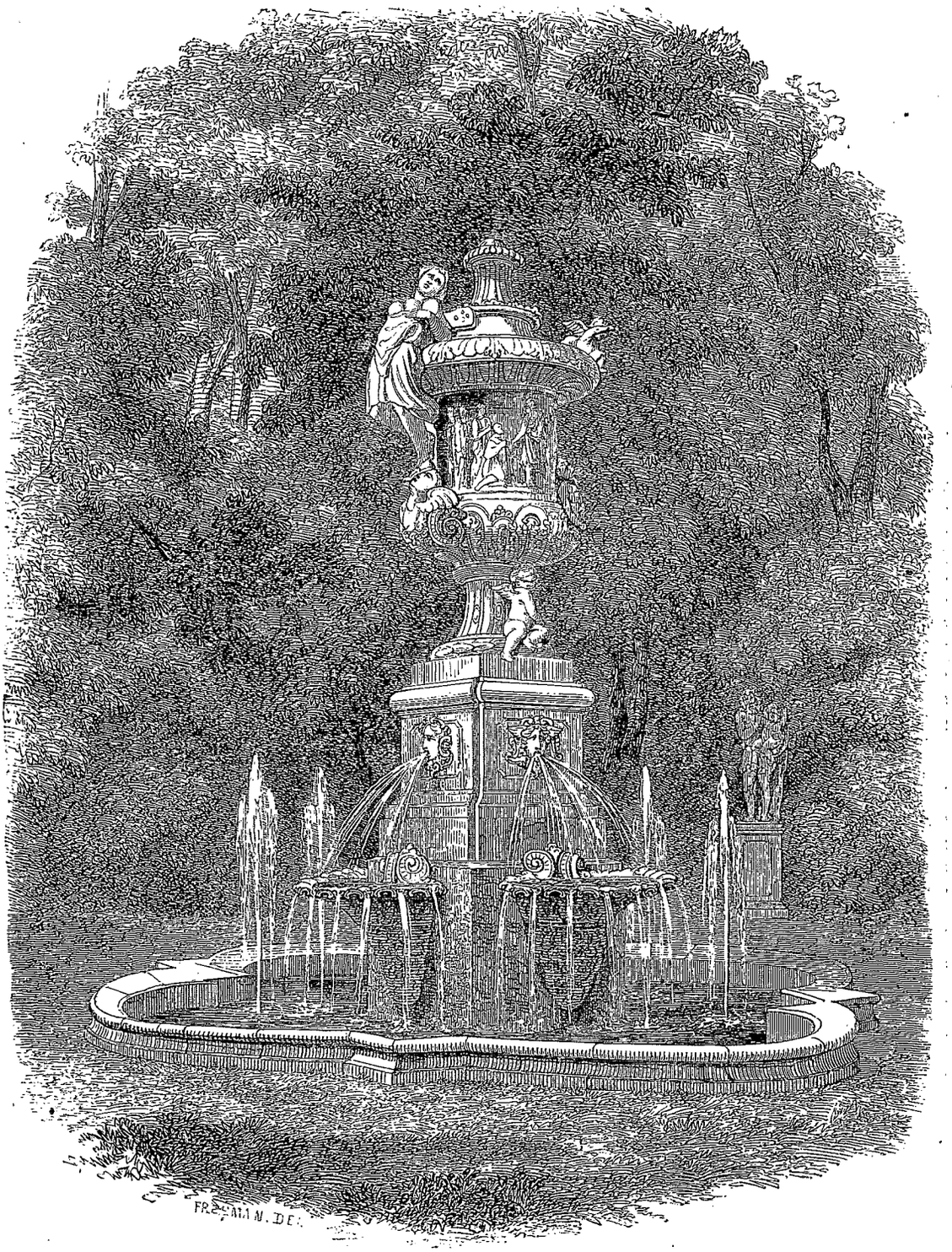
Le Sandre commun. — *Lucioperca sandra*, Cuvier et Valenciennes (1).

ordinairement, ce qui le rend plus difficile à prendre que la perche; il préfère les fonds de sable, et ne réussit que dans des eaux pures; la vase, les moindres dissolutions gypseuses, lui sont nuisibles. Il n'a pas la vie si dure que la perche; quand il est renfermé il ne mange point, et on a même de la peine à le conserver longtemps dans des vases : de sorte qu'il est difficile de le transporter vivant. C'est probablement ce qui a empêché que l'on essayât de multiplier chez nous un poisson qui donnerait à nos tables une ressource nouvelle et des plus agréables. La tentative mériterait cependant bien d'en être faite; notre climat n'aurait rien qui s'y opposât, car il habite à la fois et plus au nord et plus au midi.

Le sandre existe dans l'Elbe, dans le Danube, dans l'Oder, et dans tous les lacs qui communiquent avec ces fleuves. L'espèce est commune dans les grands lacs de Suède, où on la nomme *gœirs;* les Norvégiens, qui la possèdent aussi, lui donnent le même nom; mais les Danois l'appellent *sandart*, comme les Allemands. Marsigli l'a vue en Hongrie, où on la nomme *silo*. Elle abonde dans tous les fleuves de la Prusse, ainsi que dans le Frisch-Haf et le Curisch-Haf. Il paraît que les marchés de Dantzick et de Kœnigsberg sont quelquefois encombrés de ce poisson, au point que les plus pauvres gens peuvent s'en repaître. On dit aussi que le sandre est commun dans toutes les rivières de Livonie. Les Russes le connaissent sous les noms de *sudak* et de *sulak;* les habitants de la petite Russie, sous celui de *sala*. On en prend dans tous les lacs et les fleuves de l'empire russe qui communiquent avec la mer Baltique, la mer Caspienne, la mer d'Azof et la mer Noire; mais il ne paraît pas qu'il y en ait dans ceux qui se jettent dans la mer Glaciale. On en vend par milliers sur le bas Volga; et, selon certains voyageurs, il est si commun dans la mer Caspienne et la mer d'Azof, que le bas peuple même l'y prend en dégoût. L'huile de ce poisson est recherchée, à Astracan, par les teinturiers en coton.

(1) Voy. le savant ouvrage de Cuvier et Valenciennes intitulé : *Histoire naturelle des poissons.*

LE CHATEAU DE SANS-SOUCI.



Une Fontaine du jardin de Sans-Souci. — Dessin de Freeman.

On a beaucoup embelli depuis quelques années le château royal de Sans-Souci, situé près de Potsdam, cette autre résidence d'été des rois de Prusse : on a orné le parc de nouvelles statues, on a placé au milieu des tapis de gazon de gracieuses fontaines.

Ce fut en 1745, après la seconde guerre de Silésie, que le grand Frédéric (*Fridericus Magnus*, comme il s'intitulait lui-même) posa la première pierre du bâtiment. Le baron de Knobelsdorf (dont le roi avait fait un architecte, comme de ses domestiques il faisait des soldats, quand l'envie lui en prenait) avait tracé le plan, d'après les indications de son maître. Il aurait désiré avancer la façade du château jusqu'au bord de la terrasse, afin que, vu d'en bas, il présentât un aspect plus grandiose; mais Frédéric II n'y voulut pas consentir; il eût été par là privé du charme principal de cette résidence, consistant à pouvoir descendre de plain-pied dans les jardins et à se trouver en trois pas dans le parc. Sans-Souci, création de Frédéric, est, à ce titre, cher

au peuple prussien. Aussi le souverain actuel n'a-t-il pas manqué d'y faire exécuter les idées de son ancêtre, en tenant compte, bien entendu, des progrès du temps. C'est ainsi que deux siècles si différents d'allure, le dix-huitième et le dix-neuvième, se donnent pour ainsi dire la main à Sans-Souci.

C'est d'en bas qu'il faut considérer le château, en se plaçant à côté du magnifique bassin qui se déroule au pied de la *montagne*. Celle-ci, haute de 19 mètres, supporte l'habitation de Frédéric II; elle est partagée en six terrasses, dont chacune se compose d'une large rampe et d'un mur assez élevé, où croissent des fruits rares et des vignes qui donnent un vin de choix; ce sont, en un mot, les serres du château. Le long des flancs de la montagne grimpent six escaliers de vingt-cinq marches chacun, en tout cent cinquante, qui de loin ressemblent à un seul escalier gigantesque. Au printemps, quand les orangers ne sont pas encore placés, la symétrie des terrasses et des escaliers donne au tableau quelque chose de lourd et de roide; mais en été, lorsque les arbres aux pommes d'or brillent au soleil, que les buissons de fleurs se mêlent aux pampres de la vigne, dont les treilles sont disposées à la mode tyrolienne, ce spectacle a quelque chose de très-pittoresque. L'escalier dont nous venons de parler mène à un bassin dont l'aspect seul prouve qu'on est dans une résidence royale, ce que le visiteur ne devine pas d'abord, lorsqu'il arrive par l'entrée ordinaire. Au milieu d'un cordon de statues mythologiques s'étend une nappe d'eau, avec un jet qui surpasse de beaucoup en hauteur les terrasses et même la balustrade du château, lequel à la vérité n'a qu'un étage. C'est un imposant spectacle. Ce jet semble avoir la nature changeante de Protée. Il faut l'observer dans le calme le plus parfait de l'atmosphère: alors c'est un obélisque transparent qui retombe sur lui-même; mais qu'il survienne des changements dans l'air, qu'il s'élève un vent quelque peu violent, et il prend d'autres formes. Le ciel est-il gris et chargé, le jet d'eau a les teintes blanches de la perle; si l'air est pur, c'est une gerbe de diamants qui s'élèvent dans l'air, et qui retombent en pluie argentée; lorsqu'on se place de manière à avoir le soleil au dos et la fontaine en face, on aperçoit un brillant arc-en-ciel qui se détache sur un fond de verdure. L'impression est particulière quand les arbres sont couverts de neige; les jours de fête, quand le parc est éclairé de feux de Bengale, on dirait un palmier chargé d'escarboucles.

Ce bassin est une des curiosités de Sans-Souci. En effet, le château ne brille pas par l'élégance et le luxe; ce qui lui donne du prix, c'est qu'il fut bâti et habité par le grand Frédéric. Aussi les étrangers ne manquent-ils pas de visiter les parties du château qui gardent encore la trace de ce monarque célèbre. On passe avec indifférence devant le *temple de l'Amitié*, rotonde en marbre, dédiée à la mémoire de la margrave de Bareuth, sœur du roi; devant le *pavillon Japonais*, avec ses mandarins, mangeant et buvant, qui vous reçoivent à l'entrée, immobiles et fiers; on ne s'arrête même pas devant le *mausolée de la reine Louise*, orné d'une statue de Rauch, surtout quand on sait que c'est, non pas ici, mais à Charlottenbourg, que son souvenir est le plus vivant: on a hâte d'arriver aux appartements, qui semblent encore pleins de la présence de Frédéric. Voici d'abord sa bibliothèque. C'est une chambre ronde, tapissée de bois de cèdre, dont les murs sont garnis d'armoires vitrées contenant les meilleurs ouvrages du temps, en langue française bien entendu; car Frédéric, comme chacun sait, ne goûtait pas le moins du monde la langue allemande, tandis que sa femme encourageait la littérature allemande au détriment de celle de la France, agissant en cela d'une façon plus patriotique et plus rationnelle que son royal époux. Les reliures, en maroquin rouge, sont aujourd'hui fanées. On voit plusieurs manuscrits de la main de Frédéric, un entre autres avec des remarques marginales de Voltaire, où la finesse du critique se cache sous la politesse du courtisan. L'auteur de *la Henriade* ne ménageait pas le philosophe de Sans-Souci, et ce dernier rendait la pareille au patriarche de Ferney. Plus loin, c'est la salle de concert, avec deux pupitres incrustés d'écaille et de nacre, où Frédéric posait son papier à musique quand il jouait de la flûte, amusement auquel il lui fallut renoncer à cause du mauvais état de ses dents de devant. Enfin, la chambre où, le 17 août 1786, il rendit le dernier soupir, dans un fauteuil que l'on conserve encore, botté, éperonné et vêtu de son costume militaire, tout comme s'il avait été sur le point de monter à cheval pour passer la revue de ses troupes. Il mourut à deux heures vingt minutes du matin, âgé de soixante-quatorze ans et six mois.

Frédéric avait fait arranger pour Voltaire, au château de Sans-Souci, une pièce qui porte encore le nom du poëte français. On l'appelle aussi *chambre des Fleurs;* elle sert, à présent, de cabinet de toilette à la reine. Ses murailles sont ornées de sculptures en bois représentant des guirlandes de fleurs et des animaux, parmi lesquels s'agitent une grande quantité de singes. On a voulu y voir une allusion satirique à Voltaire, allusion dont tout le mérite reviendrait à Frédéric II. Le roi de Prusse se mit en frais pour orner dignement le sanctuaire de son hôte; mais quand les travaux furent terminés, il trouva, selon son habitude, le prix excessif. 4263 thalers et demi pour des rinceaux et des figures de singe! c'était exorbitant. Il finit pourtant par s'exécuter, mais en maugréant contre les peintres, les sculpteurs et les architectes.

Aucun roi n'a poussé plus loin que lui la manie de bâtir; aucun n'a été moins juste dans la rémunération du travail. *Payer* était une chose qu'il n'aimait pas; et c'est peut-être par une suite de cette antipathie qu'il ne savait pas ou ne voulait pas savoir l'orthographe de ce verbe; il écrivait toujours *peyer*, de même qu'il écrivait *hiverd*, *vieu*, et *actrisse*.

Auprès du château est un parterre de gazon sous lequel sont enterrés ses chiens favoris, Thisbé, Ismène, et autres. Il avait la passion des chiens et des chevaux; il donnait même à ses coursiers favoris les noms de ministres célèbres de l'époque; mais malheur aux pauvres bêtes si leur homonyme venait à mécontenter le roi dans les relations diplomatiques! Le cheval tombait en disgrâce, et, attelé en compagnie d'un mulet, il était condamné à de viles fonctions!

CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 217.

« Quelque chose cependant nuisait à son bonheur. Marié depuis plus de deux ans, il n'avait pas encore apporté à la communauté sa part de travail efficace; les lacunes de son éducation superficielle et les torts de sa conduite inconsidérée se révélaient alors à lui, mais bien tard, et ses remords ne suffisaient pas encore pour lui donner l'habitude des graves méditations et le ressort des résolutions énergiques : il faut du temps pour redresser un esprit et retremper un caractère. Jacques n'avait eu que des talents sans étude; il peignait, et n'était pas artiste; il chantait, et n'était pas musicien; il faisait des vers, et n'était pas littérateur; il avait touché à tout, et ne savait réellement rien : quand il avait voulu mettre ses aptitudes à profit, il avait trouvé toutes les places prises par des hommes plus exercés, plus capables que lui, et il n'avait pas tardé à reconnaître

qu'il ne possédait pas les qualités nécessaires pour se frayer un chemin à travers les luttes formidables de la concurrence. Il avait employé ce qui lui restait de relations à solliciter une place dans une administration publique; partout les issues étaient obstruées : des jeunes gens instruits attendaient, s'appuyant sur les droits acquis par un surnumérariat; d'autres devaient à de puissantes protections un avancement plus rapide, quoique peu justifié : la presse n'était pas moins serrée dans les grandes administrations particulières. Après des tentatives infructueuses, souvent répétées, et de sérieux retours sur lui-même, Jacques résolut d'utiliser à tout prix son temps, d'accepter les travaux les plus modestes pour venir en aide à sa femme et à son enfant. Il lui fallut un grand courage pour mettre en pratique cette résolution. Plus d'une fois il sentit défaillir son courage. Les exemples de ces actes de bon sens sont extrêmement rares en France, où l'on prétend « s'élever » quand on approche de l'oisiveté et des fonctions dues à la faveur, tandis que l'on croit « descendre » en embrassant une profession utile et qui, en échange du travail, assure l'indépendance, la paix du cœur et l'estime des honnêtes gens. Enfin il se détermina à entrer comme garçon de magasin chez un marchand de draps : pour des appointements de cinquante francs par mois, il devait donner toutes ses journées et deux heures de ses soirées : les dimanches seuls lui appartenaient. Son intelligence, son assiduité, ses bonnes manières, le firent, au bout d'un an, admettre comme commis dans la maison, avec un traitement de douze cents francs par année. Le peu de loisir que lui laissaient ses occupations forcées, il le consacrait à soulager sa femme dans le ménage et à faire la première éducation de son fils Jules : en prenant sur son sommeil, il étudiait, et recommençait toute son instruction pour diriger celle de son fils. Jamais il n'avait mené une vie aussi pénible; pourtant il n'en avait jamais moins senti le poids : le travail, qu'autrefois il redoutait, lui devenait facile, même agréable; c'était l'adoucissement de ses souvenirs, l'affermissement de son courage, et la base de ses premières espérances.

» Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; l'aisance du ménage s'augmenta, Jacques ayant reçu un intérêt dans le commerce de son patron. Toutefois ce ne furent pas des années sans angoisses : Jules fit deux maladies graves; Hortense, fatiguée par les soins qu'elle avait prodigués à son fils, et plus encore par les inquiétudes qu'elle avait senties et qu'elle avait en partie cachées pour ne pas augmenter celles de son mari, vit sa santé s'altérer. On a su, depuis, qu'un jour, effrayée de la diminution de ses forces, elle était allée consulter son médecin, et l'avait instamment prié de lui dire toute la vérité sur son état. Avec tous les ménagements dont sa délicatesse lui faisait un devoir, le docteur Claret dut lui avouer qu'elle portait dès longtemps le germe d'un mal dangereux . il pensa la rassurer en lui disant qu'elle en préviendrait les progrès par le repos du corps et de l'esprit, par des distractions, par un régime à la fois tonique et calmant. La pauvre femme ne s'y trompa point; son instinct de malade et sa pénétration de femme lui firent voir son avenir; elle s'y résigna. Pendant longtemps, Jacques ne s'aperçut d'aucun changement : voyant Hortense occupée comme à l'ordinaire, il ne craignait pour elle ni danger, ni souffrance. Les sacrifices que lui avaient imposés les maladies et les longues convalescences de Jules, le remboursement de quelques créanciers de son père que des raisons de conscience l'obligeaient de traiter d'une manière plus favorable que les autres, enfin les économies qu'il faisait pour arriver un jour à l'entier acquittement des dettes paternelles, lui imposaient de rudes privations et le condamnaient à un travail excessif. Mais quand il pensait à sa femme et à son fils, quand il recevait l'accueil tendre et les bonnes paroles d'Hortense, quand il voyait Jules grandir dans le respect et l'amour de ses parents, se préoccuper déjà de leur sort, se montrer impatient de l'améliorer, il oubliait toutes ses peines, il pardonnait le mal qu'on lui avait fait, les faux amis, les calomniateurs. Pourvu qu'il conservât et pût faire vivre sans trop de gêne les deux êtres qu'il aimait tant, il ne redoutait aucun des coups de la mauvaise fortune.

» C'est souvent au moment d'une de ces grandes confiances que nous sommes atteints par les chagrins les plus rudes. A l'entrée d'un hiver rigoureux, Hortense, qui, durant l'automne, avait souffert d'un rhume qu'elle affectait de traiter comme un petit accident sans conséquence, attendit un soir fort tard, dans une chambre sans feu, Jacques, qu'une besogne extraordinaire avait fort attardé au magasin. Le frisson la saisit et l'obligea de se mettre au lit; une fièvre ardente se déclara; la maladie prit bientôt le caractère d'une fluxion de poitrine. Tous les soins furent prodigués à la malade : la sollicitude la plus affectueuse l'entourait jour et nuit. Peut-être une nature moins délicate aurait triomphé de ce mal : Jacques et Jules, se fiant à l'âge et au courage d'Hortense, éloignaient l'idée des périls extrêmes : le médecin, gardant lui-même quelque espérance, n'osait pas détruire leur sécurité. Hortense seule ne se faisait plus illusion : pendant une de ses longues nuits d'insomnie, elle pria Jacques, qui la veillait, de s'approcher d'elle; elle lui prit la main, et, d'une voix presque éteinte, qu'elle affaiblissait encore pour ne point réveiller son fils, elle lui annonça qu'ils devaient se préparer à se quitter. Chacune des paroles de cet entretien suprême était restée gravée dans le cœur de Jacques. Combien de larmes je lui ai vu verser en me les répétant! Contre ce malheur inattendu qui le frappait dans le plus profond de ses sentiments, il se trouvait sans défense · c'est la compagne même qu'il allait perdre qui lui montra d'où lui viendraient des forces pour supporter son chagrin. — Mon ami, lui dit-elle, vous m'avez assurée que vous me deviez du bonheur : j'emporte précieusement cette pensée; je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en vous donnant un conseil salutaire. Les temps qu'il nous a été permis de passer ensemble ont été laborieux : vous avez souffert de l'injustice des hommes et de la rigueur de la fortune; vous en avez triomphé par la raison et par le travail; vous avez trouvé un abri dans notre petit ménage. Maintenant vous allez être éprouvé par le cœur : ce qui vous a protégé contre les ennuis du dehors ne vous suffira plus. Votre courage a besoin d'un autre appui : les hommes ne vous le donneront pas; il ne vous peut venir que d'en haut. Votre mère vous a élevé dans les principes de la religion; vous en avez gardé l'impression un peu effacée; revenez-y, vous verrez quelle force vous y puiserez. Préparée depuis plus longtemps que vous ne pensez à la cruelle séparation qui va avoir lieu, j'ai senti mon âme se déchirer; je n'ai su d'abord où m'attacher . partout je rencontrais des motifs de désespoir. Je ne suis arrivée au repos que par la confiance en Dieu, par l'espérance d'une autre vie : sans cela, l'horreur de la mort m'aurait tuée. Que mon exemple vous serve, mon ami! Croyez-le, même quand il nous frappe, Dieu est bon; il nous réunira dans une meilleure vie. . L'émotion empêcha Hortense de continuer. Une dernière fois, elle reprit la parole; Jacques et Jules reçurent pieusement ses adieux. Ce que fut leur douleur, vous le concevez aisément si vous avez traversé ces grandes crises de la mort par lesquelles la Providence nous éprouve tous et nous avertit.

La fin à une autre livraison.

BAUDÉAN,

ROUTE DE CAMPAN

(Hautes-Pyrénées)

En sortant de Bagnères de Bigorre par le pont de pierre qui se trouve sur l'Adour, le voyageur entre dans la vallée de Campan. La route qu'il suit est enfermée entre les montagnes du Lavédan et celles de la vallée d'Aure. Il rencontre de distance en distance de petites maisons bien construites et dont la propreté, plutôt que le marbre qui les embellit, fait le plus grand ornement. Ces toits inclinés ressemblent de loin à un long village disséminé au pied de la colline.

C'est après trois quarts d'heure de marche qu'apparaît Baudéan. La population du village est de mille habitants Comme tous les montagnards des Pyrénées, les paysans en sont laborieux : la plupart s'occupent à faire paître des troupeaux; quelques-uns, mais en petit nombre, travaillent dans les manufactures où l'on prépare et où l'on tisse la laine. Ils sont généralement sobres : une bouillie très-claire, appelée *armatos*, et qui prend le nom de *millas* quand elle est plus épaisse, du pain de méteil, des légumes, du laitage, composent à peu près tous leurs mets.

Leur costume est fort simple. Les hommes portent sur leur gilet une longue veste non boutonnée, des guêtres qui font plusieurs fois le tour des jambes, et des souliers ferrés.



Baudéan, route de Campan, département des Hautes-Pyrénées. — Dessin de K. Girardet, d'après de Fontenay.

Les femmes, quoique hâlées par le soleil, sont bien constituées. Un long jupon, des brassières qui marquent la taille et se lacent ou se boutonnent, leur servent de vêtement. Cet habillement ne manque ni d'originalité ni de grâce; et les jeunes filles savent disposer avec coquetterie le voile de leur coiffure.

Chaque maison a sa prairie, son jardin et une source d'eau vive. Au temps de la fenaison, l'air est embaumé d'une odeur balsamique; des hêtres touffus, des érables à feuilles de platane, entretiennent partout une délicieuse fraîcheur.

On s'abandonnerait tout entier aux délices du présent dans ce village simple et tranquille, si le passé n'éveillait aussi l'attention. Les ruines d'un château, dressées au milieu d'un site pittoresque, nous avertissent que ce lieu a aussi son histoire féodale. Les seigneurs de Baudéan jouissaient d'une haute réputation dans la contrée, et l'un d'eux fut gouverneur de Bagnères de Bigorre dans le temps trop malheureux des guerres civiles et religieuses; il succédait au comte de Grammont.

Ce château, dont les vieux débris méritent encore d'être visités, date de la fin du treizième siècle. La tour principale est carrée; elle affecte, dans sa partie supérieure, une forme conique; de puissants contre-forts couverts de mousse lui permettront de résister longtemps encore à l'action destructive du temps. De cet endroit on domine tout le pays, et l'on peut suivre le cours de l'Adour, qui descend du Tourmalet pour arroser cette oasis de ses fécondes eaux.

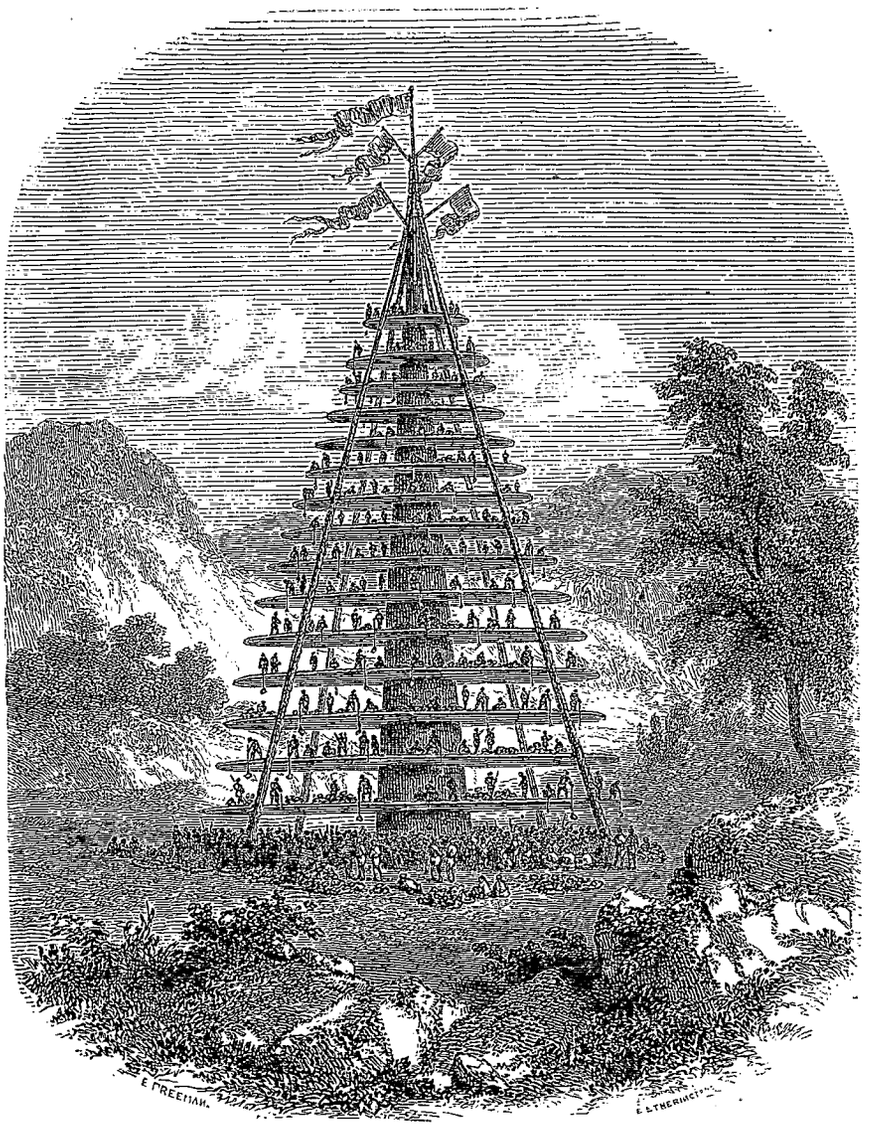
Arnaud Ier de Baudéan fut le premier seigneur de cette maison; il rendit, en 1283, hommage de sa suzeraineté à Constance de Moncade, pour lui et pour ses descendants. Ces illustrations féodales ont fait place, de nos jours, à des illustrations au moins aussi recommandables. C'est à Baudéan que la France doit J. Larrey, le célèbre chirurgien des armées impériales, dont nous avons raconté la vie. (Voy. t. X, p. 345; t. XIX, p. 255.)

FÊTE DE LA HAKARI

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le capitaine Cook raconte qu'à l'occasion de son arrivée dans l'île de Tongataboo le roi fit célébrer des fêtes solennelles.

« Je trouvai, dit-il, ses gens occupés à planter au front de notre maison quatre longs poteaux à deux pieds de distance l'un de l'autre. L'espace compris entre les poteaux fut ensuite rempli d'ignames, et, à mesure que les naturels le remplirent, ils eurent soin d'assujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la pression des ignames ne les séparât. Lorsque les ignames eurent atteint le sommet des premiers poteaux, on en superposa de nouveaux, et les pyramides s'élevèrent à plus de trente pieds. Les naturels plaçèrent au sommet de la première deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la seconde, et attachèrent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité et de la promptitude avec laquelle ils formèrent ces pyramides. Si j'avais ordonné aux matelots d'exécuter



Pyramide élevée par les habitants de la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Freeman, d'après W. Yate (1).

un pareil ouvrage, ils auraient juré qu'on ne pouvait le faire sans charpentiers; les charpentiers auraient employé douze instruments divers et au moins cent livres de clous; et avec tous leurs moyens ils auraient mis à cette opération autant de journées que les insulaires y mirent d'heures. »

Ces fêtes ont lieu à des époques fixes dans la Nouvelle-Zélande. Les habitants les nomment *hakaris*. William Yate, missionnaire de la mer du Sud, rapporte que les pyramides construites à cette occasion ont des proportions bien plus considérables que celles indiquées par Cook : elles sont hautes de 80 ou 90 pieds et larges de 20 ou 30 à la base. Différents étages de planches, espacés de 8 à 10 pieds, sont dressés depuis la partie inférieure jusqu'au sommet. Quand toute la surface de la pyramide est couverte de vivres dont la nature varie suivant les circonstances, on la couronne des pavillons du pays. Cette singulière construction, digne du pays de Cocagne, est d'un effet étrange, surtout lorsqu'elle est élevée sur une colline.

Les hakaris sont célébrées tantôt par une tribu, tantôt par une autre, comme un échange de politesses et d'honneurs. La portion de la hakari offerte à chaque tribu est déterminée à l'avance; et, quand arrive la fin de la fête, chacun emporte sa part. L'échafaudage est abandonné et tombe de lui-même, ou bien on le démolit pour le brûler;

(1) *An account of New-Zealand*, p. 139.

car les insulaires ne construisent jamais d'autre hakari sur le même lieu ni avec le bois qui a déjà servi.

UNE FERME DE LA BRIE FRANÇAISE.

Suite. — Voy. p. 20, 42, 68, 115, 179, 251, 290.

SOCIÉTÉ ANGLAISE POUR LA PROPAGATION DES BELLES RACES DE POULES. — RÈGLES ET AVANTAGES DU MÉTISSAGE.

Les Anglais avaient remarqué le chiffre croissant de notre importation en œufs et en volaille (1); et comme la grande réforme de sir Robert Peel ne leur permet plus de négliger ce qu'ils appelaient les petits détails, ils se sont mis à l'œuvre. Aujourd'hui, la *mania cochinchina* est venue faire suite à la manie des chemins de fer, *railway mania*. Il faut donc nous préparer à soutenir cette nouvelle concurrence. Déjà les noms les plus illustres se sont mis à la tête du mouvement; c'est dans le but de lui faire acquérir l'importance que les Anglais savent donner à toutes les affaires qu'ils entreprennent, qu'il ont fondé une *Société pour la propagation des belles races de poules*. En première ligne des membres se sont inscrits : le duc de Rutland, le marquis de Salisbury, les comtes de Derby, de Stanhope, de Cottenham, de Stradbroke, de Harrington, de Ducie, de Clarendon, de Lichtfield, c'est-à-dire les plus grands seigneurs de l'Angleterre. Une première exposition a déjà eu lieu, le 11 janvier 1853, dans le bazar de Baker-Street, où se tiennent les expositions de bétail de la Société de Smithfield. Plus de douze mille visiteurs y sont venus en payant un droit d'entrée d'un shilling, ce qui, à la valeur rigoureuse de cette pièce, 1 fr. 16 cent., fait un chiffre assez beau de 13 920 francs. Dans cette première exposition il y eut plus de 1000 cages se décomposant ainsi :

Cochinchinois.....	500
Diverses races.....	150
Pigeons.....	250
Oies, canards et dindons...	50
Lapins.....	50
	1000

Chaque cage contenait en moyenne deux têtes. Il y eut des cages de cochinchinois cotées 25 000 francs; deux coqs de cette race, venant de Guilfort, ont été vendus 1 234 francs. Le chiffre total des ventes effectuées a dépassé 25 000 francs.

La Société continuera à avoir deux expositions marchandes par an : une l'été, au jardin zoologique de Surrey-Street; l'autre l'hiver, à Saint-Georges-Road. La propagation des races s'étend déjà au coq de bruyère, à l'outarde, au hocco, et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas là.

Cette digression nous a paru nécessaire pour mieux préciser l'importance qui doit réellement s'attacher désormais à ce sujet, heureusement compris aujourd'hui en France.

Notre hôte, qui fait partie de notre *Société zoologique d'acclimatation* (voy. p. 298), se propose de continuer avec persévérance les expériences qu'il a déjà entreprises sur le croisement des races; c'est là un point important qui a été par trop négligé jusqu'à présent. En effet, d'après sa pratique personnelle, il est certain qu'avec le cochinchine et le normand on obtient des produits exceptionnels de la plus grande beauté.

Voici les règles qu'il a suivies jusqu'à ce jour, et qui, d'après lui, doivent servir de base, à bien peu de modifications près.

(1) En 1849, nous avons exporté en Angleterre pour 5 510 069 francs d'œufs; — Dans la même année, l'exportation en vins pour le même pays s'est élevée à 5 312 926 francs; — Différence en faveur des œufs, 197 143 francs.

L'essentiel, en matière de croisement, est d'avoir un sang bien pur sur lequel on opère en conservant la ligne du sang sans avoir égard à celle de la parenté; c'est ce qu'on appellerait, en termes figuratifs, une *génération de cousins*, et ainsi de suite. Les sujets de choix doivent être mis soigneusement à part, et au fur et à mesure de leur reproduction on élimine tous ceux qui présentent les moindres traces de dégénérescence. Quand on a ainsi formé sa *réserve*, on se sert des plus beaux, qui restent uniquement chargés de donner leur sang sans jamais en prendre à d'autres races.

Pour arriver à un résultat quelconque, il faut bien être fixé sur ce que l'on veut faire. De courtes mais bonnes définitions sont nécessaires, indispensables ici sur des mots que l'on confond souvent ensemble; nous adopterons celles que notre hôte nous a données, et qui ont été professées depuis avec autorité, au Conservatoire des arts et métiers de Paris, par un ancien membre du corps enseignant de l'Institut agronomique de Versailles. Les voici :

L'hérédité indique l'action immédiate et actuelle du reproducteur : c'est, à proprement parler, une influence individuelle.

Mais en même temps qu'il transmet ainsi ce qu'il résume en lui, le reproducteur, par le fait même, communique aussi la somme de ce qu'il a reçu de ses ancêtres : c'est là ce qu'on appelle *atavisme*.

Entre les mots *croisement* et *métissage*, il y a des différences plus grandes encore.

Avec le premier, on ente pour ainsi dire une race sur une autre race. En termes de jardinier, la race locale est prise comme sujet, celle qui croise comme greffe : on utilise, en un mot, la vitalité de la première au profit de la seconde, pour ne laisser dominer, vivre et fructifier que celle-ci.

Avec le métissage, on veut créer une nouvelle race, intermédiaire entre les deux qui sont mises en présence : pour cela, on dose librement qualité et quantité de tous les éléments qui se trouvent dans chacun des deux individus.

Il en résulte que, de même que dans la race bovine, par exemple, on ne peut raisonnablement pas songer à avoir du *lait*, de la *viande* et du *travail* avec le même individu, de même ici on ne peut pas compter sur la production simultanée des *œufs* et de la *chair grasse;* cependant on peut arriver successivement à ce double but, mais seulement *successivement* et non pas *simultanément*.

Nous avons vu de très-beaux croisements obtenus avec le coq cochinchinois et la poule normande. C'est là que se trouve la partie spéculative par excellence. Le premier sang a apporté sa propension à une ponte plus abondante et son augmentation en volume de la chair; le second, la qualité plus fine, plus délicate, plus savoureuse de son système musculaire, et ses aptitudes à l'engraissement régulier et général.

Il est encore important d'observer que dans toutes ces questions finales d'engraissement, il faut toujours rechercher et préférer les races chez lesquelles la graisse ne se dépose pas spécialement dans telles ou telles parties de l'individu, dans la région du ventre ou dans les replis de l'intestin, par exemple; il faut, au contraire, que cette graisse soit répartie dans les mailles du tissu cellulaire qui sépare les faisceaux des fibres charnues.

La poule métisse dont nous parlons, et dont nous avons donné le portrait (p. 253 de ce volume), a été copiée d'après nature; on voit qu'elle conserve les attributs principaux des bonnes pondeuses, l'artichaut et l'oreille; quant à la crête et aux barbillons, ils se rapetissent le plus souvent en s'épanouissant; on voit aussi qu'indépendamment de ces premiers signes, cette poule métisse a la corpulence et la carrure qui caractérisent les bêtes de chair aptes à procurer un engraissement avantageux.

Les espérances qui avaient été rationnellement conçues à ce sujet se sont réalisées. Dans les premières années, les poules ainsi métissées ont produit une bien plus grande quantité d'œufs que les normandes pures; moins cependant que la cochinchine elle-même, mais ils étaient plus gros. A la cessation de la période croissante de la ponte, on a pu procéder à un engraissement positivement avantageux comme volume et comme qualité.

Dans des conditions analogues, la race de Flandre avec celle de Bréda ont également donné de bons résultats, surtout au point de vue de la *dissémination* de la graisse. A l'ancienne faisanderie de Versailles, qui avait été si heureusement transformée en haras d'animaux propres à la basse-cour, on avait ainsi obtenu de très-beaux individus par le croisement du coq cochinchinois avec la poule de combat (variété dite dorée); malheureusement, la suppression de cet établissement n'a pas permis de suivre plus loin ces expériences intéressantes.

En voici d'autres qui ont été faites ailleurs, et qui auront de l'intérêt pour les personnes qui veulent, avec les cochinchinois, obtenir des produits qui en auront toutes les qualités, plus celles des autres. Le cochinchinois étant donné :

Avec la jérusalem, on corrige la trop grande tendance à couver;

Avec la bréda, la petitesse et la couleur des œufs;

Avec la poule de combat, le peu de maternité;

Avec la crève-cœur, la médiocrité de la chair.

On doit tenir compte de la couleur des pattes quand on tient à savoir quelle sera la qualité de la viande. Plus elles seront brunes, ardoisées, plus la viande sera délicate, succulente; plus elles seront de couleur claire, jaune-citron, rosées, pâles, moins la chair sera à rechercher.

Les faits qui précèdent sont importants et positifs; mais nous savons qu'on ne peut pas encore les donner comme preuve ni comme certitude à l'égard de la question définitive et capitale, celle de la *fixation* de la race ainsi croisée. Ces sujets se reproduiront-ils sans dégénérer, et faudra-t-il toujours garder la réserve du sang? Voilà le point en litige; il y aurait présomption à le trancher aujourd'hui.

Cependant, une fermière du Pas-de-Calais a pu se faire une race d'un plumage entièrement noir à l'aide de la poule hollandaise; il est vrai qu'elle a obtenu ainsi des couveuses moins ardentes, mais elle remédie à cet inconvénient en se servant de dindes ou de poules ordinaires du pays.

Ces considérations donnent une importance réelle à la Société zoologique d'acclimatation (voy. p. 298), qui ne tardera pas à jeter un grand jour sur cette question en fondant des établissements spéciaux dans le Midi et dans les environs de Paris. Déjà le haras du Pin a produit de bons étalons qui ont été mis à la disposition des amateurs. C'est en procédant ainsi qu'on arrivera au progrès (1). Le choix judicieux des races et des sujets mâles ou femelles, voilà l'essentiel.

En attendant que les établissements de la Société zoologique puissent nous donner des enseignements plus précis, nous constatons avec plaisir la valeur et l'étendue des ressources dont elle dispose déjà. Aux environs de Paris, M. de Pontalba prête un parc immense dans lequel il y a plusieurs pièces d'eau. MM. Demetz, à Mettray, Eugène Robert, à Sainte-Tulle (dans le Midi), le baron de Montgaudry, neveu de Buffon, le prince Demidoff, à San-Donato, près de Florence, M. le professeur Saac, en Suisse, mettent à la disposition de la Société des emplacements favorables et un concours éclairé, intelligent et actif.

La suite à une autre livraison.

(1) Désormais les grands concours que le gouvernement a institués pour les animaux reproducteurs deviendront aussi de puissants moyens d'encouragement et de propagation. Cette année, et pour la première fois, les animaux de basse-cour y ont été admis. On a pu en voir dans les concours régionaux et au Champ de Mars même, à Paris.

Voici le passage du Programme ministériel qui concerne ces animaux pour le concours général et central qui aura lieu tous les ans dans la capitale :

« Une somme de mille francs sera mise à la disposition du jury pour » être distribuée en primes aux volailles et autres animaux de basse-» cour. Tous les prix sont accompagnés de médailles d'or, d'argent et de » bronze. »

UNE SOCIÉTÉ HEUREUSE.

FRAGMENT DE CHANNING.

Quelle serait la société la plus heureuse? Quelle serait la cité que nous préférerions à toutes les autres pour y établir notre foyer?

Celle dont les membres formeraient un seul corps, où personne ne prétendrait au monopole de l'honneur ou du bien-être, où il y aurait un désir général de procurer à chaque individu l'occasion de développer ses facultés.

Quelle serait la société la plus heureuse?

Ce ne serait pas celle où les biens seraient entassés dans un petit nombre de mains, où les institutions et les mœurs creuseraient un abîme entre les différentes conditions, où une partie des citoyens serait gonflée d'orgueil tandis que l'autre aurait l'âme brisée; non, ce serait la société où l'on respecterait le travail, où les moyens de bien-être et de progrès seraient libéralement répandus. Ce ne serait pas une communauté où l'intelligence resterait le privilége du petit nombre, pendant que la majorité serait livrée à l'ignorance, à la superstition, à la brutalité; ce serait une communauté où l'on respecterait tellement l'esprit dans chaque condition, qu'on y procurerait l'éducation à tous les hommes, même aux plus pauvres, pour les soustraire à l'influence dégradante de la pauvreté, pour leur donner des sentiments généreux et de nobles espérances, pour les élever de l'état de brutes au rang d'hommes, de chrétiens, d'enfants de Dieu. Une société heureuse serait celle où la nature humaine serait honorée; où la sauver de l'ignorance et du crime, la porter à la science, à la vertu et au bonheur, serait considéré comme la principale fin de l'union sociale.

Une société ne peut être vraiment heureuse que si ses membres s'occupent les uns des autres, et prennent un intérêt particulier au progrès intellectuel et moral de tous. On ne secourt pas le pauvre d'une façon essentielle et durable si l'on ne fait que soulager ses besoins physiques. Les plus grands efforts d'une société doivent tendre moins encore à soulager l'indigence qu'à en tarir la source, à pourvoir aux besoins moraux, à répandre des habitudes et des principes plus purs, à écarter les tentations de l'intempérance et de la paresse, à sauver l'enfant de la perdition morale, et à mettre l'individu en état de se suffire à lui-même, en réveillant en lui cet esprit et ces facultés qui font un homme. La gloire et le bonheur d'une société consistent dans des efforts énergiques, inspirés par l'amour et soutenus par la foi, afin de répandre dans toutes les classes l'intelligence et le respect personnel, l'empire sur soi-même, la soif de l'instruction et du progrès moral et religieux. Voilà le premier but, voilà l'intérêt suprême qu'une société doit se proposer, et dans celui-là tous les autres sont renfermés!

Ce qu'il y a de plus grand dans la cité, c'est l'homme lui-même : il en est la fin. Nous admirons les palais, mais l'ouvrier qui les bâtit est plus grand que les palais. La nature humaine, sous sa forme la plus humble, dans le dernier des misérables, est plus précieuse que tous les embellissements de la rue. Vous parlez de la prospérité de notre ville, je ne connais qu'une véritable prospérité. L'âme humaine

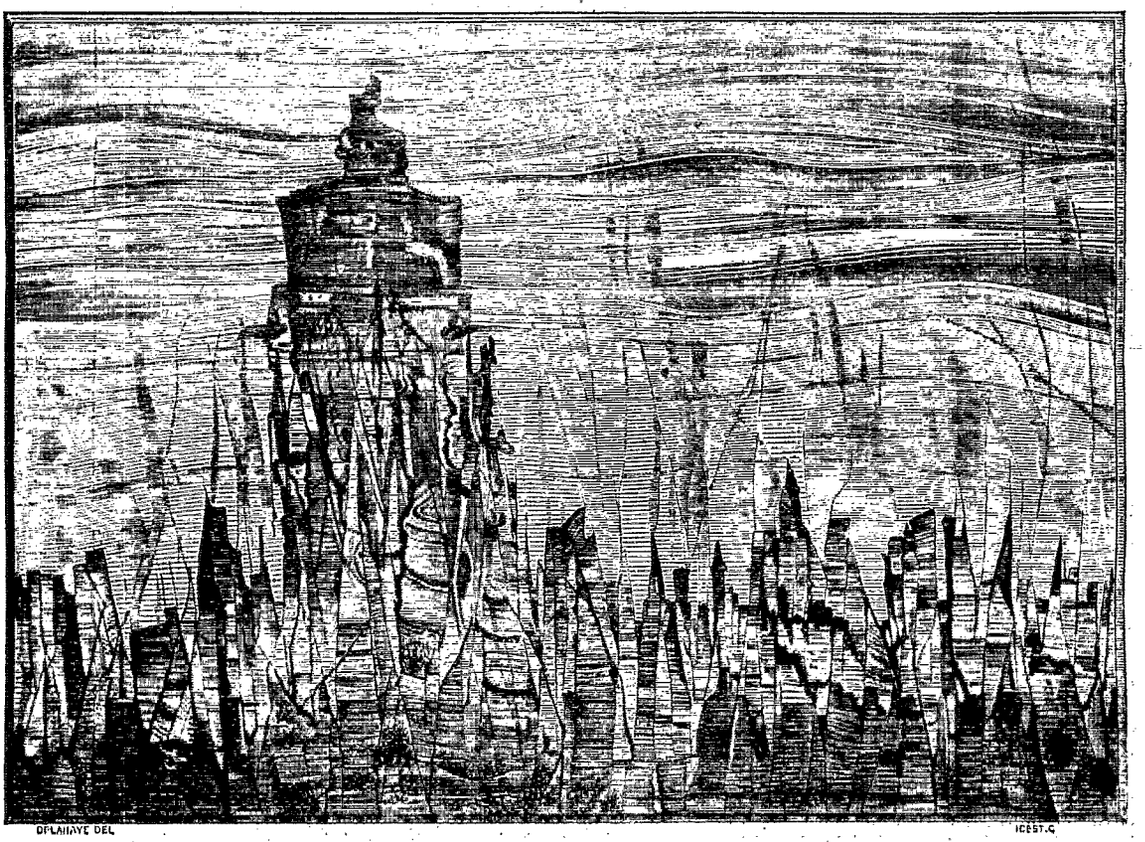
grandit-elle et prospère-t-elle ici? Ne me montrez pas vos rues où la foule se pousse; car je vous demanderai qui la pousse, cette foule. Est-ce une cohue à l'âme vile, égoïste, vouée au culte de l'or, méprisant l'humanité? Une foule rapace qui cherche à s'enrichir par la fraude et la ruse? Une foule inquiète, et que la crainte du besoin pousse à des moyens suspects pour gagner de l'argent? Une foule insensible qui ne se soucie nullement d'autrui, pourvu qu'elle prospère et qu'elle jouisse? Dans le voisinage de vos commodes et splendides demeures, y a-t-il des retraites où habitent l'horrible misère, le crime insouciant, l'intempérance brutale, l'enfance à demi morte de faim, l'impiété, la dissolution, la tentation épiant la jeunesse imprudente? Est-ce qu'on voit ces repaires se multiplier avec votre prospérité, dominer et neutraliser les influences de la vérité et de la vertu? Votre prospérité alors n'est qu'une parade. Le véritable usage de la prospérité, c'est de rendre un peuple meilleur. La gloire et le bonheur d'une cité n'est pas dans le nombre, mais dans le caractère de sa population. De tous les beaux-arts, le plus grand est l'art de former de nobles modèles de l'humanité. Les plus magnifiques produits de nos manufactures ne sont rien auprès d'un individu sage et bon. Une cité qui pratiquerait le principe que l'homme est plus précieux que la richesse ou le luxe, serait bientôt à la tête de la civilisation. Une cité où les hommes seraient élevés de manière à être dignes de leur nom deviendrait la métropole de la terre!

MARBRE RUINIFORME,

OU PIERRE DE FLORENCE.

Voy., sur les Agates, p. 203, 256, 343.

Ce marbre, que l'on trouve aux environs de Florence, présente des figures anguleuses d'un brun jaunâtre sur un fond d'une teinte plus claire, et qui passe, en se dégradant, au gris blanchâtre. Vues à une certaine distance, ses plaques semblent couvertes de dessins faits au bistre. On croirait



Muséum d'histoire naturelle; Galerie de minéralogie. — Une Pierre de Florence. — Dessin de Delahaye.

y voir des espèces de ruines : là un château gothique à moitié détruit; ici des murailles ruinées, de vieux bastions, une ville entière; ce qui prête encore davantage à l'illusion, c'est que, dans ces peintures naturelles, il existe une espèce de perspective aérienne; le bas, ou ce qui forme le premier plan, est parfois d'un ton chaud et vigoureux; le second pâlit et s'éloigne; le troisième s'affaiblit plus encore, en même temps que la partie supérieure, d'accord avec la première, présente dans le lointain une zone blanchâtre qui termine l'horizon, puis se fond de plus en plus à mesure qu'elle s'élève, et forme quelquefois des espèces de nuages. Il est vrai que si l'on veut regarder de près, tout s'efface aussitôt, et ces prétendues figures, qui de loin paraissaient si bien dessinées, se changent en taches irrégulières qui n'offrent plus au regard aucune apparence de forme déterminée. Ce jeu de la nature est dû à des infiltrations ferrugineuses qui se sont faites dans les fissures de la pierre, résultant de retraits opérés dans sa masse après sa formation. Ce marbre est d'ailleurs terne dans sa cassure, parce qu'il est fortement argileux : aussi ne l'emploie-t-on point dans l'architecture; on le coupe simplement en plaques que l'on encadre comme de petits tableaux, et qui sont très-recherchées dans le commerce lorsqu'elles sont d'une certaine étendue. Il arrive souvent que l'on scie la même plaque en deux parties, et qu'on les *rapproche l'une de l'autre* dans le même cadre, de sorte qu'elles ont l'air de n'en faire qu'une, et que les dessins de droite et de gauche ont une ressemblance qui paraît extraordinaire. Quelquefois on veut ajouter à la nature, et l'on peint des figures sur ces tableaux; mais c'est une surabondance de merveilles qui finit par tout gâter.

LE CHŒROPOTAMUS OU PORC DE RIVIÈRE.



Le Chœropotamus. — Dessin de Harvey.

Le nom de *chœropotamus* vient de deux mots grecs : *choiros*, porc, et *potamos*, rivière. Il vaut toute une définition. Longtemps il a servi à désigner les restes fossiles d'un pachyderme trouvé aux environs de Paris et dans l'île de Wight. Assez récemment on l'a fait dériver de sa première acception pour l'appliquer au porc que représente notre gravure, et qui habite des marécages et des rivières de la côte occidentale d'Afrique, notamment en Guinée. La grosseur de cet animal est celle d'un porc ordinaire. Sa peau est d'un jaune marron et d'une teinte brillante. Il ressemble, sous beaucoup de rapports, au *bosch vaik* du cap de Bonne-Espérance; ses habitudes paraissent être celles de notre porc d'Europe. Jusqu'à ce jour, du reste, il n'a guère été observé que très-superficiellement par les industriels qui ont des relations d'affaires avec la Guinée. Un individu vivant, que possède actuellement le jardin Zoologique de Londres, permettra de commencer une étude plus sérieuse, et il s'écoulera sans doute peu de temps avant que le chœropotamus soit l'objet d'un rapport à notre Société française d'acclimatation.

CE QUI SOUTIENT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 217, 362.

« Le dernier vœu de la pauvre Hortense devait être accompli. La perte de sa femme avait fait dans le cœur de Jacques un vide que ne remplissaient ni le redoublement du travail, ni les échanges d'affection et de soins entre le père et le fils. Devant la place déserte, en face des objets qui avaient appartenu à l'épouse, et dont elle avait orné ou égayé le petit appartement, il essayait en vain d'appeler à son aide le raisonnement : il ne pouvait que pleurer, et ses larmes ne s'arrêtaient que pour faire place à des accès de désespoir. La vue de son fils chéri redoublait son affliction, en lui rappelant la femme à qui il devait cet enfant; Jules était si près de pouvoir se suffire bientôt à lui-même, que Jacques n'était presque pas retenu par la considération de ses devoirs de père dans ses amères tentations de quitter la vie. Chaque coin du logement, chaque meuble, rouvrait la plaie saignante. Ses larmes coulaient plus abondantes à la vue des livres, rangés sur un rayon de bois blanc, et qui avaient si souvent charmé les heures de la pauvreté. Parmi ces volumes, il y en avait trois qu'Hortense avait presque toujours sur sa table; c'étaient des ouvrages de piété. Ils rappelèrent à Jacques les recommandations de sa femme expirante; il les lut par le cœur, avec le ferme désir d'y puiser des forces contre son chagrin, non des objections contre la croyance : aussi y trouva-t-il ce qu'il y cherchait. Le secours d'en haut ne manqua pas à sa douleur; il obtint la récompense de ceux qui souffrent pieusement leur malheur, la résignation. Calme, mais non consolé, il attendit sans crainte les épreuves que la Providence pouvait encore lui réserver.

» Elles ne se firent pas longtemps attendre. Son patron quitta les affaires; le successeur, jeune homme aventureux, pressé de faire sa fortune à tout prix, se compromit dans des spéculations hasardeuses; il fit faillite, et y entraîna les économies de Jacques, qui les lui avait confiées. La liquidation donna vingt-cinq pour cent aux créanciers. Les pertes d'argent n'étaient rien pour Jacques : il n'eut de regret que parce qu'il destinait son avoir à l'établissement de Jules. Maintenant il fallait même renoncer à la possibilité de vivre avec lui à la ville. Comment un revenu de cinq cent et quelques francs aurait-il pourvu à la subsistance de deux personnes sans emploi? Jacques eut bientôt pris son parti. Le séjour de la ville lui rappelait de tristes souvenirs, et pouvait devenir dangereux pour les mœurs de Jules : il résolut de se retirer à la campagne. Les relations qu'il avait eues avec un petit marchand de ce pays-ci, qui était accoutumé de faire ses acquisitions chaque année chez le patron de Jacques, l'avaient amené pendant quelques jours dans notre bourg. Il en avait trouvé la situation pittoresque et salubre; il en aimait le silence, il en connaissait les ressources pour les avoir examinées lorsque, dans de meilleurs jours, il avait rêvé d'y terminer paisiblement sa carrière avec sa femme chérie. L'avenir de Jules ne pouvait faire obstacle à ce projet. Jacques avait donné à son enfant, dès le plus bas âge, une éducation simple et forte qui devait le préserver des écueils où il était tombé lui-même. Il lui avait donné des connaissances essentiellement pratiques. Sans rejeter la culture littéraire ou scientifique, il lui avait enseigné les principes des arts et métiers, et avait confirmé ses leçons en le conduisant dans des usines et des ateliers : il avait voulu que son fils sût un état. Comme il connaissait toute l'importance de la vigueur et de la santé, il l'avait habitué à supporter toutes les températures, à se contenter de tous les aliments, à se livrer à tous les exercices fatigants. Il n'avait pas sacrifié, comme on le fait trop souvent parmi vous, l'utile à l'agréable, il s'était efforcé de faire de son fils un homme vigoureux d'âme et de corps, et non un être étiolé, débile, craintif, susceptible et vaniteux, produit trop ordinaire des éducations actuelles chez les gens du monde.

» Jacques réalisa son petit actif, emporta son mobilier, composé d'objets dont il ne voulait pas se séparer, car une partie de son cœur y était attachée, et, après avoir fait une dernière prière sur la tombe d'Hortense, il vint, avec son fils, s'installer dans une des plus modestes habitations de notre endroit. L'arrivée des nouveaux venus fut, comme vous le pensez, un événement. On sut bientôt les principales circonstances de leur histoire. Quand la curiosité fut satisfaite, le bon vouloir commença. Quoique la maxime du « chacun pour soi » ait été de tout temps pratiquée parmi les habitants des campagnes, Jacques rencontra ici un empressement bienveillant et plus que des sympathies stériles. Une personne qui avait lié connaissance avec lui, et n'avait pas tardé à l'apprécier ce qu'il valait, fut assez heureuse pour lui rendre un service important. (En ce moment, la voix du narrateur trahit une certaine émotion dont ses auditeurs comprirent d'autant mieux la cause qu'il cherchait de plus en plus à la dissimuler.) La préoccupation principale, constante, visible de Jacques, était de procurer à son fils un travail, de lui préparer une profession. Le meunier à qui appartient le moulin que vous voyez là, sur votre droite, n'avait pas d'enfant et commençait à se faire vieux : on le décida à prendre Jules comme aide, avec la condition de se l'associer au bout d'un certain temps, et, plus tard, de lui laisser le moulin.

« Le bon père n'obtint pas ces avantages sans quelques sacrifices : son capital en fut diminué; son revenu ne suffisant plus, il voulut, malgré son fils, y suppléer en se remettant à l'œuvre. La fatigue des travaux agricoles ne le rebutait pas; mais son inexpérience l'y rendait peu propre, et, malheureusement, ses forces n'étaient plus au niveau de son courage. Il dut renoncer, au bout d'un an, aux nouvelles habitudes qu'il avait espéré se créer : il se soumit au repos forcé; son état n'était plus la santé, ce n'était pas encore la maladie; la maladie ne tarda pas à venir : le déclin de l'homme, comme celui du soleil, se précipite rapidement. Cette épreuve est, pour la plupart d'entre nous, la plus dure que nous ayons à subir : la perte de la fortune, les revers de l'ambition, les blessures de la vanité, ont leur remède dans quelque fermeté du caractère, dans une philosophie même assez vulgaire, dans les

illusions et les espérances qui entretiennent toutes les passions humaines : la mort des personnes qu'on a aimées, surtout quand elles disparaissent avant l'époque qui semble indiquée par la nature, est un coup terrible ; en général le temps l'amortit, les nécessités de la vie y font leur diversion, et l'image de ceux qui ne sont plus revient dans notre cœur comme une consolation en même temps que comme un regret ; nous supportons plus aisément la douleur lorsque nous nous sentons encore tout entiers pour la souffrir. Quand c'est nous-mêmes que nous voyons partir, quand nous avons le sentiment de la diminution graduelle de la vie, que le moment de tout quitter s'approche, nous avons besoin de toutes nos forces morales, et c'est alors que nos forces physiques fléchissent. Rien (ici-bas) ne resté à quoi nous puissions nous prendre. Jacques mesura pour ainsi dire pas à pas l'espace de plus en plus étroit qui le séparait de la mort ; sa constitution usée allait toujours dépérissant ; il le voyait, il le disait au médecin et à moi, en nous priant de ne pas le déclarer à son fils avant les derniers jours. Dans le fatal combat de la nature, dans les déchirements de son cœur et les angoisses de son corps, il avait recours à la pensée de l'immortalité, et elle lui rendait en énergie morale ce qu'il lui donnait en confiance : son courage allait jusqu'à la sérénité, à la plus tranquille, à la plus héroïque résignation. Après deux années de souffrances admirablement supportées, Dieu l'a délivré en lui envoyant la mort ; il l'a reçue, la prière sur les lèvres, dans les bras de son fils et les miens. C'est l'enterrement de cet homme de bien que vous avez vu tantôt. Maintenant, Messieurs, je vous quitte ; je ne dois pas rentrer au presbytère avant d'avoir porté quelques paroles de consolation à Jules. »

Il se dirigea vers le moulin. Les deux Parisiens se retirèrent lentement ; la cloche du soir les émut plus que de coutume : ce qu'ils venaient d'entendre avait mis leur âme en harmonie avec le son mélancolique qui, avertissant chaque jour qu'il y a quelque chose au-dessus de la vie terrestre, semble, de tous les points du pays, emporter vers le Créateur les hommages et les prières des créatures.

AVENTURES DE Mme GODIN DES ODONAIS.

I.

En 1773, le mari de cette héroïque voyageuse écrivait à la Condamine : « Si vous lisiez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, à demi noyée, s'enfonce dans un bois, elle huitième, sans route, et y marche plusieurs semaines ; se perd ; souffre la faim, la soif, la fatigue, jusqu'à l'épuisement ; voit expirer ses deux frères (et tout cela sans succomber elle-même) : vous accuseriez l'auteur de manquer à la vraisemblance. » Il ne fallut pas moins, en effet, que l'autorité du nom de la Condamine, si bien caractérisé par Humboldt de « narrateur véridique par excellence », pour que l'on crût à cette terrible aventure, sur laquelle cependant le moindre doute ne saurait être émis. Le doute, il faut se hâter de le dire, ne s'est jamais produit, et l'histoire de Mme Godin des Odonais est restée en possession d'émouvoir fortement ceux-là mêmes que le récit des plus touchantes fictions trouve blasés. En insérant dans sa belle relation la narration un peu verbeuse de son ancien compagnon de voyage, la Condamine n'avait oublié qu'une chose : c'était les détails biographiques, les renseignements de famille, les faits de la vie intime, dont il avait connaissance sans doute, mais qu'il jugeait d'un intérêt purement secondaire dans le récit qu'il transmettait. Une heureuse circonstance nous permet de combler cette lacune (1).

Mme Godin n'était pas Française, comme semble l'indiquer le nom de son père. Isabelle de Grandmaison appartenait à une excellente famille d'origine andalouse et péruvienne qui était venue se fixer à Rio-Bamba ; il n'y avait que sa mère qui fût originaire de l'Amérique du Sud. Dona Josefa Pardo y Figueroa, née à Guayaquil durant les dernières années du dix-septième siècle, pouvait passer à bon droit pour une des femmes les plus gracieuses des colonies espagnoles. Pourvue d'une fortune considérable, elle était venue se fixer à Rio-Bamba, cette ville malheureuse qu'une effroyable convulsion de la nature devait bientôt anéantir, mais qui, à cette époque, était un séjour de luxe, et même le siége animé du commerce entre les Andes et l'Océan (1). Habitant tour à tour la ville et son agreste résidence de *Sudtrepied*, non loin du village de Guazmen, la jeune Péruvienne, fort recherchée par plusieurs partis considérables, avait fixé son choix sur un officier général né à Cadix. En l'épousant, don Pedro-Emmanuel de Grandmaison y Bruno avait renoncé à l'Europe, et, après son mariage, était devenu corrégidor de la province d'Otabalo. C'était néanmoins à Rio-Bamba ou dans le village d'Indiens nommé plus haut qu'était née, vers 1728, dona Isabelle de Grandmaison, celle que sa destinée réservait à de si cruelles épreuves. Élevée dans une des villes les plus opulentes alors de la vice-royauté du Pérou, entourée de soins vigilants par une mère qui lui portait une vive tendresse, dirigée aussi par un père qui était parvenu à un grade élevé dans l'armée espagnole, et auquel on ne pouvait reprocher que son goût pour des largesses inconsidérées, dona Isabelle avait su cultiver son intelligence ; son éducation avait été plus soignée que celle de la plupart des jeunes Américaines du Sud, qu'on envoyait si rarement à cette époque en Europe pour y acquérir une instruction bannie systématiquement des colonies. C'était néanmoins une Péruvienne dans toute l'acception du mot. Si elle parlait le castillan et le français, elle savait admirablement le quichua, ou, si on le préfère, la langue des Incas ; il y a mieux encore : un document tombé fortuitement entre nos mains nous prouve qu'elle avait dirigé son attention sur les secrets confiés à un genre d'hiéroglyphes national, qui aujourd'hui se trouve environné de si profonds mystères qu'on en néglige tout à fait l'interprétation. Elle déchiffrait, en un mot, quelques-uns de ces *quippos* auxquels le roman de Mme de Graffigny a seul conservé parmi nous une sorte de renommée, et qui empruntent cette célébrité presque éteinte à la grâce d'un ancien récit.

Ce fut probablement cette éducation supérieure à celle de ses jeunes compagnes qui dirigea le choix de dona Isabelle lorsqu'elle épousa, en 1741, Godin des Odonais, parent de l'astronome, et qui, six ans auparavant, s'était rendu à Quito avec les académiciens dont la commission scientifique était de mesurer un degré du méridien.

Né d'une bonne famille du Berry, mais ne remplissant que l'office de porte-chaîne, quoique aspirant au titre d'ingénieur dont il fut revêtu plus tard, Godin était jeune, spirituel, protégé par la Condamine, qui rend fréquemment justice à son zèle. Il ne savait pas mettre alors plus de bornes à ses espérances qu'il n'en mettait à ses projets. La dot considérable qu'il avait reçue fut dissipée en partie dans des spéculations hasardeuses, et nécessairement aussi dans

(1) On a pu réunir dans cette notice des renseignements biographiques ignorés jusqu'ici ; ils rectifient des dates et des faits erronés ; ainsi que le portrait de Mme Godin des Odonais, ils offrent toute espèce d'authenticité, et ils doivent se joindre désormais à un épisode dans lequel M. Ferdinand Denis a raconté avec émotion les souffrances de la voyageuse. — Voy. le *Voyage dans les forêts de la Guyane*, par Malouet, in-18.

(1) Rio-Bamba fut complétement détruite par un tremblement de terre, en 1797, et rebâtie à quelque distance de son ancien emplacement.

l'accomplissement des longs voyages que nécessita le bien de la mission. Plusieurs enfants lui étaient nés; il ignorait que tous devaient succomber avant le temps : il résolut d'aller sur le bord de l'autre Océan refaire pour eux une fortune qu'il avait compromise, et s'en fut demander à la Guyane ce qu'il avait perdu dans cette contrée du Pérou, dont un adage populaire s'obstinait à faire le centre de toutes les richesses. Il partit en 1749, descendit vers l'Amazone par le Napo, comme l'a fait naguère l'intrépide Osculati, et, après un an de voyage sur le grand fleuve, parvint au Para, d'où il passa à Cayenne, afin d'aller s'établir plus tard sur les rives de l'Oyapock.

Ce fut pour lui le temps des magnifiques espérances, mais malheureusement aussi celui des essais infructueux. Pour sa femme, qu'il laissait à une si grande distance, ce fut l'époque des joies maternelles bientôt déçues, et celle également des douleurs profondes causées par la mort de sa mère. Il nous serait possible de lier la vie si peu connue de Mme Godin aux événements presque oubliés dont sa ville natale se préoccupait. Nous pourrions montrer son frère aîné, le docte fray Juan, religieux des Augustins, se préparant à passer à Rome pour y donner une autre direction aux affaires de son ordre. Il nous serait aisé de faire voir un autre de ses frères, don Antonio de Grandmaison, se posant, aux dépens de sa fortune, en protecteur des Indiens; son père exerçant toujours les fonctions que lui imposait une magistrature élevée, et luttant, durant les années fatales qui s'écoulèrent depuis le commencement de 1767 jusqu'en 1769, contre les troubles intérieurs dont devait être précédé l'anéantissement de Rio-Bamba. Nous nous contenterons de rappeler que nul genre d'angoisse ne devait manquer à Mme Godin, même en dehors de la catastrophe qui faillit briser sa vie, et qu'avant de gémir sur ses misères elle eut à pleurer la mort d'une fille de dix-huit ans.

Pendant que ces événements se succédaient, l'ancien compagnon des académiciens ne restait pas oisif dans sa solitude de la Guyane. Appliquant les rares connaissances que ses voyages au sein des plus grandes forêts du monde lui avaient données, il spécifiait pour le gouvernement la valeur et la solidité des bois de construction, et dès ses premiers essais de défrichement, il écrivait au ministre de la marine pour lui signaler les trésors que les rives de l'Oyapock offraient en ce genre. Plus tard nous ne le voyons préoccupé que d'un seul désir, celui de faire cadeau aux colonies françaises de l'arbre qui produit le quinquina, et d'un autre végétal que l'on connaît en Amérique sous le nom de *cannelier du Para*.

Godin des Odonais ne s'en tenait pas à ces conquêtes innocentes et dont l'utilité était si directe pour nos colonies. Son amour patriotique l'entraîna plus loin; et tandis qu'il songeait à remonter le fleuve des Amazones pour rejoindre sa femme dont le sort le préoccupait vivement, un projet d'un tout autre caractère, et qui devait nécessairement le mettre en état de suspicion auprès du gouvernement portugais, était formulé par lui et transmis à M. de Choiseul. Soit que sa missive eût été égarée, soit que le ministre la jugeât d'une nature compromettante, il ne put jamais acquérir la preuve qu'elle fût parvenue à son adresse; si bien que lorsque le ministère de Pombal lui eut, après la guerre, libéralement octroyé la permission de remonter le grand fleuve, dont les issues étaient étroitement fermées alors à tous les étrangers, il craignit de s'aventurer sur la route du Pérou, et de devenir le prisonnier politique d'une nation qui avait pu surprendre ses projets (1).

(1) Godin ne songeait à rien moins qu'à la réalisation prématurée de la grande question qui agite aujourd'hui l'Amérique du Sud et les États-Unis, la libre navigation du fleuve.

En 1765, il fit de nouvelles démarches et obtint de nouveaux passe-ports; bien assuré de l'intérêt qui s'attachait désormais en Europe aux travaux des académiciens, il reprit avec une nouvelle ardeur le dessein de se réunir à sa famille; mais il ne put lui transmettre son projet qu'au bout de quatre ans. Séparée depuis tant d'années de son mari, Mme Godin des Odonais venait d'être éprouvée récemment par le malheur le plus poignant qui pût briser un cœur de mère : c'était une raison de plus pour qu'elle n'hésitât pas à quitter Rio-Bamba, que ses deux frères et le général de Grandmaison voulaient d'ailleurs eux-mêmes abandonner. Godin fut instruit de cette résolution, pour la réalisation de laquelle on lui demandait son concours; mais, soit qu'une maladie dangereuse dont il relevait à peine l'empêchât d'entreprendre cette immense pérégrination à travers le continent américain, soit qu'il fût encore sous l'empire des craintes assez fondées qui semblaient toujours l'assiéger, il demeura à la Guyane, rassuré d'ailleurs par la présence des deux frères dévoués qui devaient accompagner sa femme durant sa longue navigation.

Dans l'impossibilité absolue où il se trouvait de partir, il ne lui restait plus qu'à transmettre au Pérou les ordres émanés du cabinet de Lisbonne, pour que la voyageuse fût accueillie dans les missions. Un pareil message, qui, grâce aux navires à vapeur récemment établis sur le fleuve, peut se réaliser en moins de vingt-neuf jours, exigeait alors plusieurs mois. Il fallut prendre un parti définitif, et le colon de l'Oyapock jeta les yeux sur un médecin qui résidait alors à Cayenne sous le nom de Tristan d'Oreasaval, et qu'il connaissait depuis longtemps; il l'expédia vers les missions du haut Amazone, et le chargea d'un paquet contenant les ordres du père général des Jésuites, adressés au provincial de Quito et au supérieur des établissements religieux de Maïnas. Il s'agissait simplement de porter ces lettres au supérieur de la Laguna, qui à son tour devait les transmettre à Rio-Bamba, non loin du Chimborazo. C'était ce message si vivement attendu, et dont toutes les indications étaient scrupuleusement calculées, qui devait prévenir Mme Godin des Odonais que toutes les difficultés avaient été aplanies, pour qu'elle pût entreprendre sans péril l'immense voyage; mais le messager infidèle manqua à toutes ses promesses : au lieu de se rendre à Laguna, chef-lieu des missions espagnoles, il s'arrêta à Loreto, limite des possessions portugaises, et chargea un missionnaire retournant au royaume de Quito de transmettre les lettres dont il était porteur. Par un enchaînement de circonstances déplorable, ces lettres vont à près de cinq cents lieues plus loin, au delà de la Cordillère. Tristan d'Oreasaval s'arrête plusieurs mois dans le bas Amazone et ne s'occupe plus que de transactions commerciales. Chose étrange, mais expliquée suffisamment dans la relation reproduite par la Condamine, ce fut seulement vers 1770 que Mme Godin des Odonais, prévenue par les bruits vagues qui circulaient dans les missions, acquit enfin la certitude qu'elle pouvait rejoindre son mari, dont elle était séparée depuis vingt ans.

II.

Je ne sais plus quel vieux missionnaire, pénétrant dans les forêts qui bordent l'Amazone, s'écria, ravi par l'enthousiasme : *Quel beau sermon que ces forêts !* D'un mot il essayait de faire comprendre ainsi leur sublime beauté; d'un seul mot, en effet, pour qui a des souvenirs, il peignait ces immenses arcades formées par les *vignaticos* joignant à quatre-vingts pieds leurs branches robustes, comme les ogives de nos cathédrales s'entrelacent dans leur sublime régularité. D'un mot il peignait ces lianes verdâtres entourant dans leurs spirales immenses quelque vieux tronc de *sapouyaca*, ainsi qu'un serpent qui se tiendrait immobile

comme le serpent des Hébreux attaché à sa colonne d'airain. D'un mot il peignait encore ces aloès, coupes du temple, qui ouvrent à l'extrémité des *jacquetibas* leurs calices immenses de verdure, prêts à recevoir la rosée du ciel; puis ces candélabres de cactus qu'un rayon de soleil vient quelquefois dorer, et qui se parent d'une grande fleur rouge comme d'un feu solitaire; puis ces guirlandes d'épidendrums se balançant au souffle des vents et fuyant l'obscurité des forêts pour jeter leurs fleurs au-dessus du temple; puis ces bignonias, guirlandes éphémères qui forment mille festons.

Il disait aussi, le vieux moine, ce cri majestueux du *guariba*, dont le silence est interrompu vers le soir, et qui se prolonge comme la psalmodie d'un chœur, tandis que le *ferrador*, jetant par intervalle son cri sonore, imite la voix vibrante qui marque les heures dans nos cathédrales.

Les grands souvenirs historiques ne manquent pas à cette solitude : Aguirre y égorgea sa fille; Orellana y suivit Diego Pizarre, et, prétendant lui ravir sa gloire, livra ses compagnons à toutes les horreurs de la faim.

Un jour, ces voûtes retentissaient de sanglots à demi



Portrait de Mme Godin des Odonais, d'après une peinture à l'huile conservée dans la famille. — Dessin de Chevignard.

articulés; ce n'était ni le cri plaintif du sauvage, ni le miaulement entrecoupé du jaguar blessé par le chasseur. Pas un chasseur n'avait paru depuis bien des journées dans cette solitude; le tigre lui-même avait cherché d'autres forêts, et les oiseaux, incertains dans les airs, cherchaient en silence un autre asile. Des cris se prolongèrent encore, et la forêt demeura dans le repos : on n'entendit plus que le bourdonnement confus de ces milliers d'insectes piqueurs qui se balancent en nuages épais dans les forêts américaines, au milieu des vapeurs chaudes qu'on voit s'élever du fleuve, et qui, vers la fin du jour, s'abaissent sur la savane comme un linceul de mort.

Si quelque voyageur eût pénétré dans cette solitude, voilà ce qu'il eût vu, et je n'ajoute rien à la terrible vérité. Une femme qu'à ses vêtements de soie en lambeaux, à la chaîne d'or qui pendait encore à son cou, on pouvait reconnaître pour avoir joui de toutes les mollesses de l'opulence, une pauvre femme n'ayant plus de force que par son âme, n'ayant plus de courage que par son cœur, était couchée près de sept cadavres. Ces cadavres ne sont pas sanglants. le jaguar ne les a pas déchirés, l'Indien ne les a pas frappés de sa flèche empoisonnée; une mort bien plus lente les a abattus de son souffle invisible : c'est la faim qui les a tués.

Parmi ces corps livides, il y a trois jeunes femmes, deux enfants, deux hommes qui ont dû résister longtemps, car ils ont encore l'aspect de la force. Mais je me trompe, le moins âgé n'est point mort encore; il bégaye des mots d'agonie, et cette femme dont je vous parlais tout à l'heure,

elle se lève avec effort; elle veut encore entendre une voix humaine au milieu de cette solitude qui va rentrer dans un affreux silence; elle veut recueillir les dernières paroles de son frère, car cet homme c'est son frère, et elle comprend, à ses propres tourments, que c'est pour la dernière fois que les sons rauques de sa voix se mêleront au souffle oppressé qui s'arrête... Ce cadavre vivant la regarde, puis il retombe dans une morne stupeur; il aspire avec effort l'air embrasé de la forêt, jette un cri... c'est le dernier... Et elle, quand il est mort, elle ne peut croire à tant de misères; elle arrache avec égarement quelques feuilles, non pas pour elle que la faim dévore, mais pour cet ami, l'unique ami qu'elle ait dans le désert; elle lui présente avec angoisse un fruit desséché... Penchée au-dessus de lui, elle interroge son œil morne, qui n'a pu se fermer... Non, les dents du malheureux, serrées par la faim, ne s'ouvriront plus. Elle le comprend; elle s'agenouille et elle prie... Qui lui fera entendre une voix humaine, une voix de secours? elle est seule à cent lieues de toute terre habitée... Voyez, elle voudrait donner la sépulture à son frère bien-aimé : elle ne le peut pas, la terre résiste à ses efforts. Quelle misère!... et je n'ai dit que la vérité.

Au bout de deux jours, elle songe à fuir; il faut qu'elle revoie son mari, puisque c'est pour le revoir qu'elle a entrepris ce voyage. Il y a mille lieues jusqu'au bord de la mer; elle les fera... Mais elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours; ses pieds délicats sont déchirés par les épines; qu'importe! elle prend les souliers des morts, et voilà qu'elle fuit dans la forêt sans fin.

Maintenant, Mme Godin des Odonais (car vous avez compris son nom par ses misères), Mme Godin marche toujours au milieu de ces grands arbres; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle marche sans but, n'ayant qu'une seule pensée..... Son imagination, frappée d'épouvante, peuple ces grands bois de fantômes; et cependant elle a bien assez des réelles horreurs de cette solitude : pour les comprendre, il faut les avoir éprouvées. Quelquefois, au milieu du crépuscule sinistre qu'amène la fin du jour, elle s'arrête, croyant qu'une voix l'appelle; ce n'est que le cri du hocco, dont le murmure ressemble au murmure d'un mourant; en d'autres endroits, si elle regarde en l'air, deux yeux de feu paraissent entre des lianes; c'est un singe belzébuth qui s'échappe en sifflant. Maintenant, voilà qu'elle franchit une grande flaque verdâtre, au risque de se noyer; elle cherche à se retenir aux gerbes qui croissent sur les bords; un palmier épineux lui fait une plaie douloureuse en la sauvant. Mais comment ira-t-elle plus loin? voilà qu'elle entre au milieu de ces grandes herbes qui vous font des incisions si rapides et si froides sans faire jaillir le sang; voilà que des milliers de carapates joignent leurs horribles piqûres aux piqûres des cactus et aux morsures brûlantes des grandes fourmis. Tout à l'heure, elle a voulu monter sur un énorme tronc d'arbre que l'action des siècles a miné sourdement; son pied s'est enfoncé dans ce cadavre de végétal, et des milliers de scorpions s'en échappent en agitant leurs aiguillons. L'obstacle est cependant franchi; un frôlement s'est fait entendre, deux étincelles verdâtres ont brillé dans l'ombre, elle a entendu un sourd miaulement : c'est un jaguar; mais il est rassasié sans doute, et il fuit, comme cela arrive souvent au tigre d'Amérique, l'être le plus capricieux que l'on connaisse dans sa férocité. Ah! sans doute, dites-vous, c'est trop de misères; ce récit terrible est imaginaire... Ce récit n'est rien auprès de ce qu'éprouva Mme des Odonais.

Maintenant qu'elle est tombée sans force au pied d'un arbre, qu'elle promène ses regards autour d'elle, qu'elle interroge avec anxiété tous les bruits, et qu'après s'être assurée que tout est en silence, elle demeure pour quelques instants dans un sombre repos, je vais vous dire comment elle se trouve seule dans cette grande forêt des bords du Bobonasa. *La suite à une autre livraison.*

SUR LOUIS XI.

Louis XI se fit le gardien et le fauteur de tout ce que l'aristocratie naissait; il y appliqua toutes les forces de son être, tout ce qu'il y avait en lui d'intelligence et de passion, de vertus et de vices. Son règne fut un combat de chaque jour pour la cause de l'unité de pouvoir et la cause du nivellement social; combat soutenu, à la manière des sauvages, par l'astuce et la cruauté, sans courtoisie et sans merci. De là vient le mélange d'intérêt et de répugnance qu'excite en nous ce caractère si étrangement original. Le despote Louis XI n'est pas de la race des tyrans égoïstes, mais de celle des novateurs impitoyables; avant nos révolutions, il était impossible de le bien comprendre.

La condamnation qu'il mérite, et dont il restera chargé, c'est le blâme que la conscience humaine inflige à la mémoire de ceux qui ont cru que tous les moyens sont bons pour imposer aux faits le joug des idées. — (Augustin Thierry, *Essai sur l'histoire du tiers état.*)

Une petite hirondelle étant tombée de son nid, construit sous la toiture du château de Launay (Seine-Inférieure), Mlle V..., fille du propriétaire, releva le pauvre oiseau et entreprit de le nourrir avec des mouches et quelques autres insectes. Elle réussit parfaitement à apprivoiser son élève, qui cependant profita un jour de l'ouverture d'une croisée pour retourner près de sa famille; mais elle ne renonça pas aux soins que l'on continuait de lui prodiguer au salon, où elle entrait et d'où elle ressortait librement.

Au mois de septembre, elle disparut avec ses camarades. Au printemps suivant elle revint frapper de son bec, avec instance, à une croisée du salon où elle avait été élevée. On lui ouvre, et de suite elle se précipite vers la cheminée, à l'angle où elle avait eu l'habitude de trouver dans une boîte sa nourriture quotidienne : elle se laisse prendre, caresser, et elle renouvelle chaque jour fréquemment ses visites, se pose sur l'épaule de sa jeune maîtresse, et surtout n'oublie pas son garde-manger, qu'on a soin d'approvisionner. A l'automne, disparition; retour au printemps suivant; visites tout l'été comme l'année précédente; puis départ au mois de septembre, cette fois sans retour (1).

LE MICROSCOPE.

Suite. — Voy. p. 247, 287.

M. Charles Chevalier se remit à l'œuvre. Il tourna d'abord la face plane des lentilles achromatiques vers l'objet, tandis que Selligue y plaçait la surface courbe. Puis il colla les deux pièces de ces lentilles avec de la térébenthine, et prévint de cette manière la déperdition de lumière occasionnée par les réflexions multiples que produisent les faces juxtaposées. Après divers autres perfectionnements, il construisit un microscope horizontal d'après Amici; et enfin, en 1834, il exposa son *microscope universel* (fig. 9, I).

Cet instrument, le plus parfait des microscopes modernes, est ainsi composé :

A, colonne de support immobile, se vissant sur la cassette dans laquelle se renferment l'instrument et ses accessoires. — B, pièce horizontale, articulée sur la colonne au

(1) Communiqué par M. le docteur D..., de Saint-Clément, près Saumur (Maine-et-Loire).

moyen de la charnière C, et à laquelle est fixée la tige carrée D, dont la face postérieure est garnie d'une crémaillère. La partie inférieure de cette tige est fixée à la colonne par un bouton. — E, miroir plan d'un côté, concave de l'autre, mobile en tous sens, et pouvant s'élever ou s'abaisser le long de la tige D. — F, platine mise en mouvement par la crémaillère et par une vis de rappel G. Cette platine est garnie en dessous d'un diaphragme variable, représenté en *d*, et de

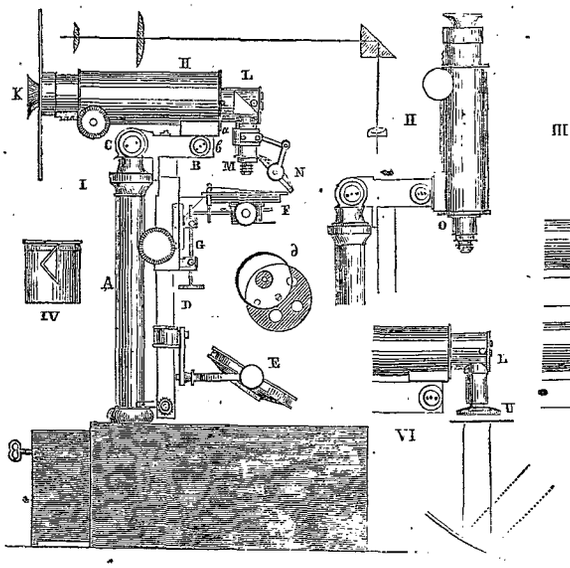


FIG. 9. Microscope de Charles Chevalier.

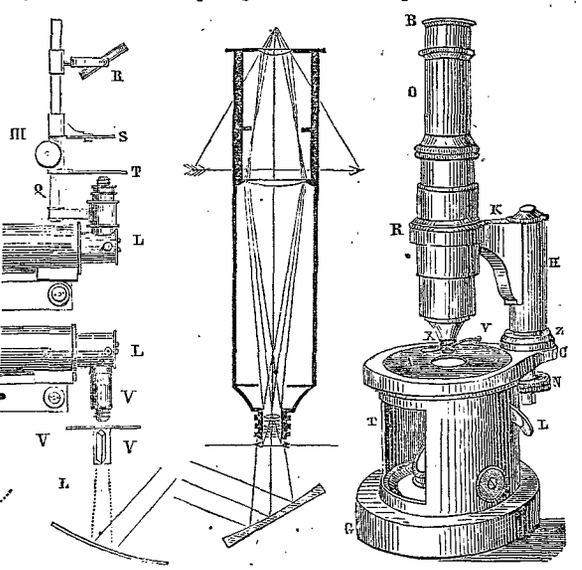


FIG. 10. Microscope de Nachet.

plus, au moyen de deux vis, elle peut se mouvoir horizontalement de droite à gauche ou d'avant en arrière. — H, corps de l'instrument, mobile horizontalement sur la pièce *a* et verticalement sur la charnière *b*. Ce tube s'allonge ou se raccourcit au moyen d'une crémaillère. Ses parois internes sont noircies pour éviter la réflexion de la lumière. — K, oculaire garni d'un disque noir pour empêcher la lumière d'arriver aux yeux de l'observateur autrement que par le tube H. — L, tube coudé à angle droit, s'ajustant au corps H par un assemblage à baïonnette, et portant dans son intérieur un prisme réflecteur, et à son extrémité inférieure l'objectif achromatique M. — N, loupe plano-convexe pour l'éclairage des corps opaques. La marche des rayons est indiquée au-dessus de l'instrument.

La position horizontale du microscope est fort commode lorsque l'on veut faire de longues observations; car la tête n'étant point penchée en avant, le sang s'y porte moins rapidement, et on n'éprouve pas dans les muscles du cou l'engourdissement douloureux auquel on n'échappe pas lorsqu'on se sert du microscope vertical. Si cependant on veut avoir l'instrument dans cette dernière position, on remplace le tube coudé L par un tube droit (II, O), et on fait basculer le corps de l'instrument sur la charnière *b*.

Pour les observations chimiques, impossibles avec les anciens instruments, on fait décrire au tube coudé L un demi-cercle, on ajuste à frottement un petit appareil composé d'une tige carrée garnie d'une crémaillère (III, Q) et portant une platine mobile T, un diaphragme variable S, et un miroir R.

On n'a plus à craindre les vapeurs qui ternissaient les lentilles et souvent même les altéraient. Cette disposition est encore utile pour étudier les corps que leur pesanteur entraîne au fond du liquide qui les baigne. Nous décrirons plus loin une platine qui, ajoutée à cet appareil, permet de suivre l'action de la chaleur.

Si l'on veut employer le microscope dans la position horizontale sans prisme, après l'avoir disposé verticalement, on lui fait exécuter un mouvement de rotation sur la charnière C, et on enlève le miroir pour se servir de la lumière directe, ou on le remplace par un condensateur.

Pour l'éclairage des corps opaques, on emploie ordinairement une loupe; mais elle est avantageusement remplacée par un miroir concave percé au centre pour recevoir la lentille. Lieberkuhn (1740), qui passe pour l'inventeur de ces miroirs, les construisait en argent; pour éviter l'oxydation, on emploie le verre étamé. Ce miroir, dont le foyer correspond au foyer des lentilles, s'ajuste à l'extrémité du tube L (VI, U), ou du petit tube O (II), et condense sur l'objet les rayons envoyés par le miroir E.

Lorsqu'on veut avoir un appareil polarisateur, on place deux prismes de Nichol V, V, l'un dans le tube courbé L (V), ou dans le tube droit O (II), au-dessus de l'objectif, l'autre au-dessous de la platine. Ce dernier est ajusté dans une monture qui permet de le faire tourner sur son axe.

Dans tous les microscopes composés, les images sont renversées; mais dans le microscope horizontal, on peut les redresser en plaçant devant l'oculaire un petit prisme rectangulaire IV.

Les différents objectifs et oculaires qui forment la partie optique de cet instrument donnent, par leurs combinaisons, des grossissements de 7 diamètres à 800 diamètres et plus.

En parlant de la micrométrie, nous décrirons la chambre claire qui s'adapte au microscope horizontal, et avec laquelle on peut dessiner très-exactement tous les objets soumis à l'observation.

Quelques observateurs accordent leur préférence aux instruments dont la base en forme de tambour renferme le miroir; mais alors ce miroir n'est mobile que d'avant en arrière, il est impossible de l'incliner de côté, de le rapprocher ou de l'éloigner de l'objet, et c'est là un grand inconvénient.

La figure 10 représente le microscope construit depuis quelques années par M. Nachet : G, base circulaire en plomb recouvert de laiton; T, tambour ayant une ouverture quadrilatère pour laisser arriver la lumière sur le miroir. Celui-ci est fixé dans le tambour par deux vis dont les pignons saillants au dehors servent à faire varier son inclinaison. Le tambour est fermé en haut par la platine A, percée au centre pour le passage de la lumière. Elle est fixe ou à tourbillon, c'est-à-dire qu'elle peut, à l'aide d'un mécanisme particulier, tourner horizontalement autour de son centre. Elle porte aussi, comme dans tous les instruments modernes, de petits chevalets V en laiton, servant à fixer le porte-objet à une place déterminée.

Dans le trou de la platine on glisse verticalement, au moyen d'un genou articulé et d'un manche L, qui fait saillie au dehors, un petit tube destiné à recevoir les diaphragmes.

Le cercle de cuivre qui entoure la platine porte une oreille C, à laquelle est fixée une colonne Z, sur laquelle glisse un tube H. Celui-ci porte une pièce K, terminée par une portion de tube R dans laquelle entre à frottement doux le corps du microscope O.

Dans le microscope « universel », le tube portant les lentilles est immobile, et la platine est amenée au foyer. Dans le microscope de Nachet, c'est la platine qui est fixe, et le corps de l'instrument qui est élevé ou abaissé d'abord dans le tube R, puis au moyen d'une vis micrométrique qui traverse la colonne Z et qui fait mouvoir le tube H et les pièces qu'il supporte. Le pignon de cette vis est placé en N. Comme il est indispensable que les verres de l'oculaire et ceux de l'objectif soient montés de telle sorte que le centre de chacun se trouve sur l'axe du corps de l'instrument, les microscopes dans lesquels le corps est immobile semblent préférables.

Il existe un grand nombre de microscopes qui diffèrent, quant à la partie mécanique, de ceux que nous venons de décrire, mais qui cependant peuvent être rapportés à l'un ou à l'autre.

Les constructeurs anglais donnent généralement à leurs instruments la position oblique que nous avons déjà vue au microscope de Robert Hooke.

Celui de M. Ross (fig. 11) est composé d'un pied supportant deux colonnes A, entre lesquelles est placée une tige cylindrique B pouvant être plus ou moins inclinée. Cette tige porte à sa partie supérieure une pièce D, à l'extrémité de laquelle se visse le corps de l'instrument E. Le pignon C d'une crémaillère placée derrière la tige B permet de faire monter ou descendre toute cette partie de l'appareil. La platine F n'a d'autres mouvements que ceux d'avant en arrière ou de gauche à droite, qui lui sont imprimés par deux vis micrométriques. Le miroir mobile G est placé à l'extrémité inférieure de la tige B.

Les Allemands ont adopté le microscope vertical. Celui de Pistor (fig. 13) est porté par une colonne triangulaire A, sur laquelle glisse, au moyen d'une vis D, une boîte B, à laquelle est fixé le corps de l'instrument C. La platine E, mobile horizontalement, est, ainsi que le miroir F, attachée à la tige A.

Le *microscope solaire* fut inventé en 1738 par Lieberkuhn, qui plus tard le perfectionna en le rendant applicable aux objets opaques : son procédé n'est pas parvenu jusqu'à nous. En 1739, Cuff construisit un de ces instruments, composé d'un tube, d'un réflecteur mobile comme celui employé aujourd'hui, d'une lentille biconvexe destinée à condenser les rayons solaires, et d'un microscope simple de Wilson. Adams le père y réunit la chambre obscure, parvint à l'éclairer avec une lampe, et lui donna le nom de *microscope lucernal*.

Euler remplaça le réflecteur en verre par un réflecteur métallique, pour éviter la double réflexion produite par le premier.

La figure 12 représente le microscope solaire de M. Charles Chevalier. On fixe l'instrument au volet d'une fenêtre dont la situation est telle que les rayons solaires y arrivent sans obstacle. Lorsque l'appareil est en place, le réflecteur M est en dehors de la chambre, ainsi que le grand verre condensateur, qui devient la seule voie ouverte aux rayons lumineux. Le réflecteur peut être mis en mouvement par les pignons C,C. A l'intérieur de la chambre se trouvent : le tube T, pouvant s'allonger à volonté, et portant à son extrémité évasée le grand verre condensateur, et à l'autre un second verre condensateur plus petit, mobile au moyen de la

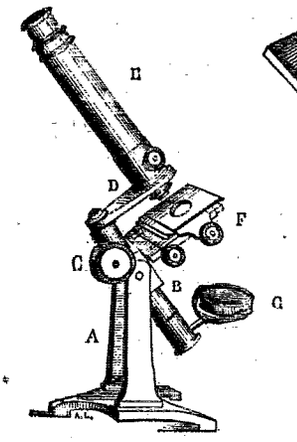


Fig. 11. Microscope de Ross

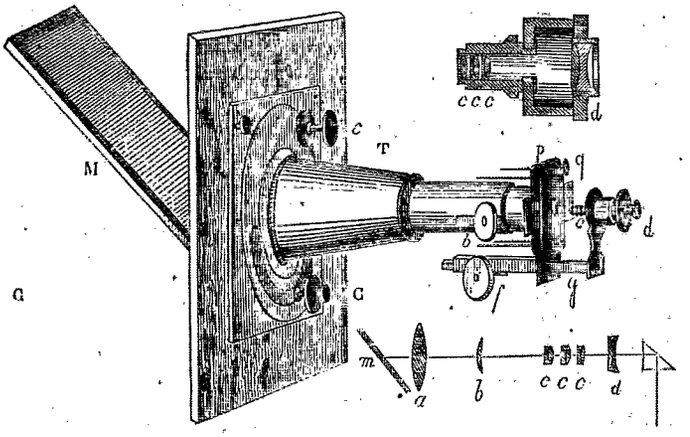


Fig. 12. Microscope solaire.

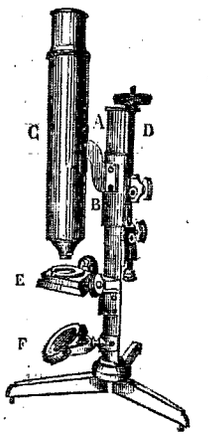


Fig. 13. Microscope de Pistou.

crémaillère à bouton *b;* la platine *p*, composée de deux plaques entre lesquelles se placent les corps en expérience; et le système amplificateur, formé par trois lentilles achromatiques *c,c,c*, et par une lentille concave *d*, porté par une tige carrée *g*, mise en mouvement au moyen de la crémaillère *f*.

L'amplification dépend de la puissance des lentilles et de la distance à laquelle on place l'écran destiné à recevoir l'image; mais plus on éloigne l'écran, moins la lumière est vive, moins l'image est nette.

Le microscope solaire ne peut rendre tous les services que l'on obtient du microscope simple et surtout du microscope composé; mais il est fort utile dans un cours public. Dans l'impossibilité où l'on est de se servir de cet appareil à heure fixe, on a cherché à remplacer les rayons solaires par divers systèmes d'éclairage : la lumière extraordinairement vive produite par le carbonate de chaux en contact avec le gaz oxyhydrogène enflammé est certainement le moyen le meilleur.

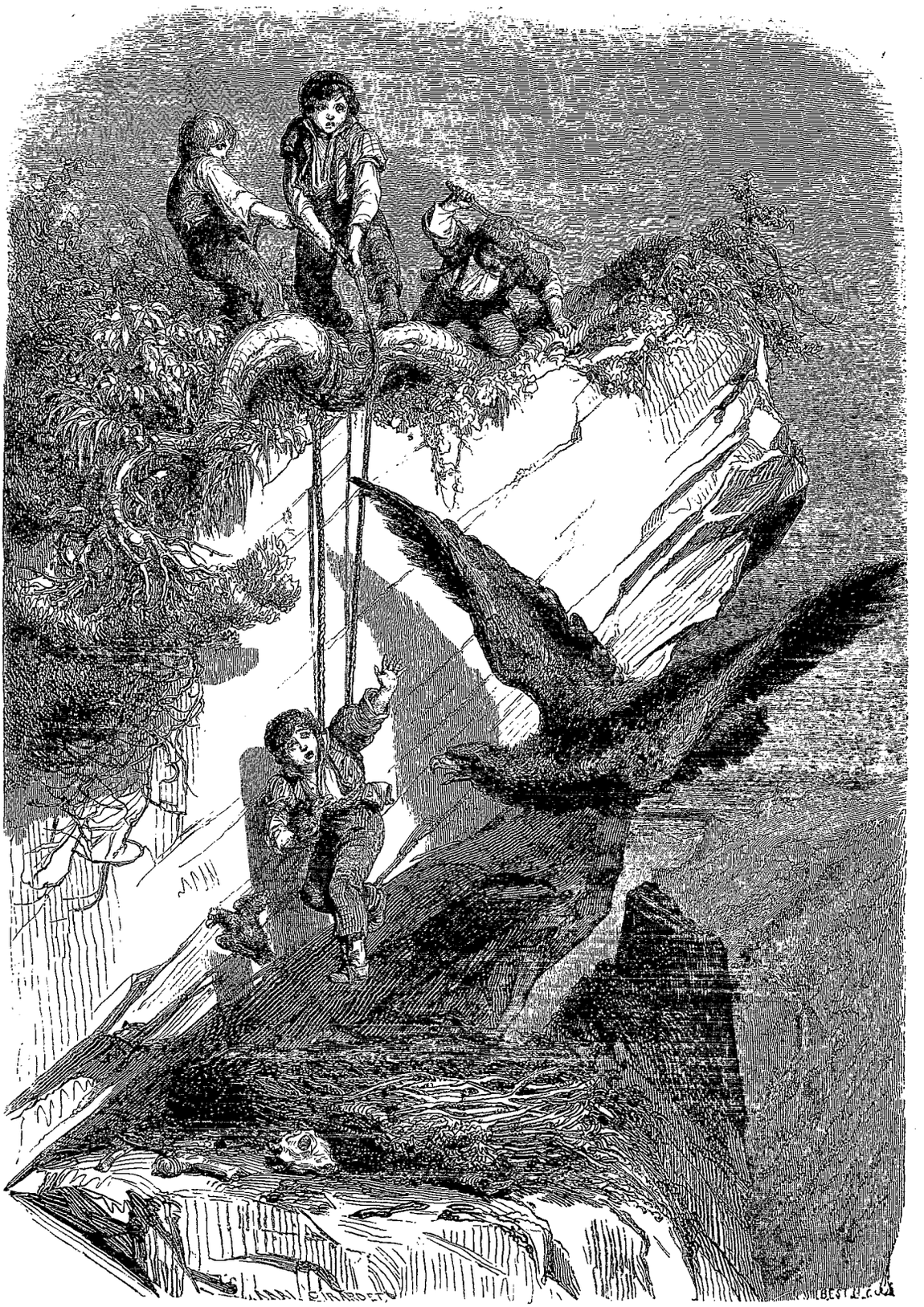
MM. Donné et Foucault ont employé avec succès un appareil construit en 1845 par M. Charles Chevalier, et dans lequel la lumière est produite par l'électricité.

La fin à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

DENICHEURS D'AIGLONS.



Composition et dessin de Karl Girardet.

Nous revenions, quelques amis et moi, par un beau soir de février, assez las d'une pêche aux écrevisses et aux truites fort malheureuse, et qui laissait nos filets vides. Nous longions d'abruptes escarpements, premières assises des Alpes du côté du Dauphiné, lorsque, remarquant, le long des rocs perpendiculaires, quantité de longues traînées blanches, je m'arrêtai, cherchant à deviner de quel oiseau pouvaient venir de pareilles traces crayeuses.

— Quelles nichées de hiboux logez-vous donc là? demandai-je à mes compagnons.

— Un naturaliste tel que vous s'y devrait mieux connaître, me répondit l'un d'eux, qui demeurait à une lieue environ de l'endroit. Ce sont des læmmer-geyer qui ont bâti leur aire dans ces roches; je les ai vus plus d'une fois, ces fameux brigands; malheureusement, toujours hors de portée.

Je n'avais encore dans ma collection aucun de ces gigantesques aigles barbus, de ces gypaëtes que les Abyssiniens appellent le père à longue barbe, et que les Suisses ont nommé *læmmer-geyer*, le vautour des agneaux; nulle occasion d'observer leurs mœurs et leurs habitudes ne s'était présentée à moi. Résolu de profiter de celle-ci, je décidai mes amis à s'arrêter, et nous passâmes, blottis sous une anfractuosité du roc, un temps qui me parut long. Indépendamment des anxiétés de l'attente, mon impatience était provoquée par le bavardage incessant de mon voisin, ennemi juré de la terrible espèce, effroi des imaginations helvétiques. Impossible de lui imposer silence, tandis qu'il me racontait dans le timpan de l'oreille tous ses griefs, non-seulement contre les habitants emplumés de cette roche, qui levaient plus d'une dîme sur sa chasse, mais contre leur race tout entière. Il tenait de son grand-père qu'en son temps, l'enfant gros et fort, et déjà âgé de trois ans, d'un paysan du Tyrol, saisi soudain entre les serres d'un læmmer-geyer, n'avait dû son salut qu'à la difficulté qu'ont ces immenses oiseaux pour prendre leur vol sur un terrain plat. Tandis que le rapace soupesait sa proie, le père, accouru aux cris perçants de sa progéniture, tomba, son bâton à la main, sur le ravisseur. Forcé de lâcher prise pour se défendre, l'oiseau combattit opiniâtrément jusqu'au bout, et fut tué sur la place.

— Chut donc! le plus léger murmure peut l'effaroucher : il voit de loin, entend de même. Cachons-nous; taisons-nous!

— Oh! l'ennemi n'est pas encore là, nous entendrions le bruit de ses ailes... Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, je lisais dans mon journal qu'à Gratz, en Styrie, dans un pré, aux environs de Waiz. . Savez-vous où est Waiz? Est-ce en Tyrol? est-ce en Styrie?

— Qu'importe? chut donc!

— Oh! n'ayez peur! j'ai l'œil au guet, et dès qu'il le faudra je serai plus muet qu'un poisson. Je vous disais donc qu'aux environs de Waiz... c'est peut-être Waitzen que l'écrivain aura voulu dire?...

Je lui mis la main sur la bouche; un sifflement aigu se faisait entendre, très-haut, sur une petite avance du roc. Deux aiglons, les ailes frémissantes, avaient rampé au bord du rocher pour recevoir leur nourriture, et leurs funèbres cris de joie annonçaient à l'avance l'arrivée du père, point noir qui parut presque aussitôt dans l'azur foncé du ciel, et qui grandit rapidement. Ce n'était point un gypaëte. Le formidable oiseau, que j'eus tout le temps d'observer tandis qu'accroché au bord du rocher il laissait pendre ses ailes à demi déployées à la façon des hirondelles de rivage, me sembla une espèce d'aigle nouvelle, moins grande que le læmmer-geyer, mais plus nerveuse, à serres plus puissantes, au bec sombre, garni à sa base de la membrane jaunâtre que l'on nomme *cire*, au lieu du petit bouquet de plumes fines, semblables à des soies, qui orne celui du gypaëte; il n'avait pas non plus la petite barbe sous la gorge, et me sembla d'une couleur plus sombre et plus riche que le læmmer-geyer. En revanche, les aiglons, déjà emplumés jusqu'aux talons, étaient revêtus d'une livrée beaucoup plus claire, et comme j'avançais la tête pour les mieux voir, la femelle, d'un tiers plus grosse que le mâle, parut tout à coup dans l'air; son œil perçant nous découvrit à l'instant même, et, poussant un horrible cri, elle laissa choir le gros poisson qu'elle apportait. Soudain les petits disparurent dans la fente du rocher, *le mâle s'éleva*, battant l'air de ses ailes vigoureuses, et le couple irrité vint planer au-dessus de nos têtes en faisant entendre des hurlements de menace presque effrayants.

Nous ne quittâmes pas la place sans nous être promis de revenir avec des armes dès le lendemain matin; mais une affreuse tempête de vent et de pluie nous claquemura au logis, et il n'y eut moyen de tenter l'expédition qu'au troisième jour. Nous arrivâmes en force, portant des fusils, des cordes, tout un attirail d'escalade. Quelques hommes se postèrent au pied du rocher, d'autres montèrent sur les plateaux au-dessus; mais l'entière journée se passa sans rien plus découvrir des beaux et forts oiseaux sur lesquels je fondais tant d'espérances scientifiques : leur sagacité avait mis le temps à profit, et déconcerté les ravisseurs en assignant aux aiglons de nouveaux quartiers.

Mes regrets furent d'autant plus vifs, qu'en explorant le pays, et durant quelques années d'excursions et de recherches ornithologiques, je ne trouvai plus la variété à laquelle je me promettais d'imposer un nom. Cependant j'eus lieu de me convaincre de plus en plus de la confusion amenée dans toutes les classifications par la diversité de plumage qui se manifeste entre les oiseaux d'une même espèce, suivant l'âge, le sexe et les changements de saison; je crus donc pouvoir rendre un plus grand service à la science en étudiant et déterminant ces variations, qu'en ajoutant un ou deux sujets de plus à des collections déjà si riches.

La tâche était difficile. Il fallait découvrir et observer les nids; or l'invisible prévoyance qui apporte aux petits des oiseaux la pâture, a pris soin de cacher leur berceau. Le plumage des femelles, qui couvrent longtemps le nid de leurs ailes, se confond avec le feuillage, avec le terrain, le tronc d'arbre, les rochers où elles l'attachent; la plupart sont muettes, et j'ai eu à admirer, dans mes recherches, les prodiges de leur instinct, et à élever souvent ma pensée attendrie vers Celui qui distribue les dons à proportion des besoins.

En poursuivant cette étude, qui entraîne celle de la vie et des mœurs de la gent ailée, j'ai fréquemment visité le Nord, d'où descendent ces immenses bancs de poissons, inépuisables approvisionnements que suivent des volées entières, d'entières escadres d'oiseaux divers. J'ai parcouru ces îles, étapes semées sur l'Océan, où nichent et se réfugient des armées de rapaces et de palmipèdes. Une place là m'a laissé les plus doux souvenirs, et ma pensée y retourne, comme celle du voyageur errant au loin se reporte vers le foyer où ses amis l'attendent. Cette petite île ignorée est située sur la rive occidentale du comté d'Argyle, et donne son nom, Garveloch, au petit groupe d'îlots dont elle est le plus considérable. Une mer houleuse, constamment bouillonnante, des écueils dangereux, séparent du continent ce petit coin de terre où, dans une humble hutte de pêcheur, j'ai trouvé le repos, la quiétude de l'âme, et d'où j'ai ramené un jeune et cher ami qui ne me quittera plus.

Lorsque je demandai asile, il y a maintenant de longues années, dans la petite cabane, seule demeure en vue sur l'aride côte où me déposait une barque en dérive à laquelle le gros temps ne permettait plus de tenir la mer, j'avais le bras en écharpe, et j'étais malade des suites d'une chute faite en escaladant des rochers pour découvrir ces nids, objets constants de mes recherches. Je fus soigné, avec une sollicitude éclairée, ferme et douce tout à la fois, par la fille du logis, grande et virile créature, maigre, hâve, hâlée, qui, à vingt-six ans, paraissait presque en avoir quarante, et n'avait des charmes de la femme que la douceur pénétrante du regard et la suavité de chants, murmures inarticulés, mélodieux, qui rappelaient le gazouillement de l'oiseau endormant sa couvée. Ella, c'est son nom, était orpheline de mère; son père, infirme et vieux, ne quittait guère le coin

de son feu de tourbe, et c'était elle qui allait à la pêche avec les deux plus âgés de ses frères qu'elle avait élevés tous trois. Elle nourrissait la famille, portait le poids du jour, celui des veilles, satisfaite d'être la providence du cercle étroit qui l'entourait. L'aîné des jeunes garçons pouvait avoir dix-huit ans; le dernier, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, et qui semblait à peine âgé de neuf ans, en avait treize; l'étrange petite créature était le benjamin d'Ella. Inhabile aux choses de la vie, aux rudes travaux de la pêche, aux labeurs des champs, jamais il ne bêchait le petit enclos dont l'orge fournissait les gâteaux, seul pain de la famille; mais là il cueillait, il tressait des fleurs, faisait de petits ouvrages, des sifflets, d'étroites nattes, avec les chaumes qu'il assouplissait dans l'eau; il ne creusait pas la terre pour y tailler des briques de tourbe, mais dans celles que préparaient ses frères il découvrait de petits morceaux de jais, et en arrangeait des colliers pour sa sœur; il ne ramassait pas le varech pour le brûler et en tirer la soude, mais, assis des heures entières sur un récif, au bas de l'inaccessible rocher pyramidal qu'on appelle le Storr, et que sépare de l'île un étroit banc de sable recouvert deux fois le jour par la marée, il contemplait le courant qui tourbillonne autour de la base rugueuse du roc, tourne par derrière, et va mourir sur la plage la plus abordable de Garveloch, au pied même de la cabane. Armé d'une longue baguette, l'enfant attirait de tous les côtés, en se jouant, les goëmons, les ulves, les espèces variées d'algues que les vagues furieuses de ces contrées arrachent sans cesse du sein de l'Océan et poussent vers ses rives. La petite cargaison de plantes marines, appareillée en façon de flotte par *l'Innocent* (ceux des rares habitants de l'île qui le connaissaient le nommaient ainsi), suivait la direction du courant, tournoyait, doublait le roc avec lui, et se venait entasser au pied de la hutte d'Ella; puis la ménagère et ses frères n'avaient qu'à recueillir. Mais travailler assidûment pour vivre, gagner de l'argent, vendre, acheter, toutes ces idées compliquées ne pouvaient trouver place dans la tête envolée du jeune garçon; il vivait avec les oiseaux du ciel et les poissons de l'abîme en amicale communication, s'ébattait avec eux, et, affectueux et bon autant qu'on le peut être lorsqu'on ne comprend qu'imparfaitement, il était cher à ceux auxquels son absence presque complète de mémoire et de persévérance le rendait, à peu de chose près, inutile.

Mais si le sens intérieur dont la conscience s'alimente lui manquait, en revanche il avait un instinct merveilleux, celui que nous admirons dans les animaux, et qui semble une sorte toute particulière d'intelligence. Dès l'abord il m'avait pris à gré, quoique, dans sa nature timide et sauvage, il s'effarouchât à l'aspect de tout inconnu. Quelques boîtes d'oiseaux empaillés, apportées dans mon bagage, contribuèrent à resserrer nos relations. Chaque fois que le mauvais temps le retenait au logis, il contemplait mes collections et me les regardait arranger avec une admiration enfantine. Bientôt il m'aida, et lorsque je pus sortir, il devint non-seulement mon compagnon, mais un utile guide. Je lui découvris alors de précieux talents; il connaissait les gîtes des oiseaux, grimpait comme un chat sur d'abruptes roches qui semblaient à pic, mettait les mains sur le pingouin accroupi sur son œuf, sans le faire fuir; où j'avais fait la guerre, il nouait des amitiés. Dès le grand matin, lorsque le soleil pointe au-dessus des montagnes de Lorn, Arkie (affectueux diminutif d'Arkibald) était déjà grimpé sur le haut du Storr. Si je me hasardais de bonne heure hors de la cabane, je le voyais, debout sur le sommet de crêtes où j'aurais cru impossible de parvenir, veiller, en leur vol matinal vers le sud, les longues files de *fous de Bassan*, ainsi qu'on nomme ces *boubies*, qui ne pondent qu'un œuf, mais le pondent trois fois quand on le leur dérobe. Il ne revenait de ses excursions que le bonnet plein d'œufs, les poches gonflées de duvet, et souvent tenant des oiseaux cachés sous son plaid. Quand il m'apercevait au bas de son immense piédestal, il bondissait, poussait des cris de joie aigus, jetait son bonnet en l'air en agitant ses bras au-dessus de sa tête, et des nuées d'oiseaux de mer, sternes et hirondelles criant, pétrels de Saint-Kilda croassant, macareux vociférant, mouettes riant, pingouins sifflant, tourbillonnaient autour de lui comme les feuilles mortes dans l'orage.

Plusieurs fois j'exprimai en sa présence le désir d'avoir de jeunes oiseaux de proie, entre autres des petits d'aigles pêcheurs. Il levait les sourcils, fixait sur moi des yeux effarés, les détournait soudain, et prenait un certain air narquois, rare chez lui, mais que pourtant je lui connaissais. J'étais enfin assez rétabli pour entreprendre des excursions dans l'île, lorsqu'un matin, de fort bonne heure, voulant profiter d'un beau jour et faire une longue course, je demandai mon petit compagnon. Point d'Arkie, ni alentour de la cabane, ni près du récif où d'ordinaire il veillait les goëmons; et je braquai vainement ma longue-vue sur le Storr. Résolu, faute de mieux, à une promenade solitaire, je chargeai d'un fusil mon épaule si longtemps endolorie, et je n'eus pas fait vingt pas que je sentis combien *l'Innocent* me manquait. Accoutumés à le voir franchir l'espace d'un écueil à l'autre, aller, revenir comme un jeune chien, poursuivre l'oie sauvage comme d'autres enfants poursuivent le papillon, mes yeux le cherchaient toujours. Découragé, je souffrais de l'isolement. Continuant néanmoins ma route, je traversai des bruyères, de tristes et marécageux déserts, et, chose étrange, comme si, en me séparant de mon jeune guide, j'eusse quitté tout à fait la région des oiseaux, je n'en vis pas un à portée. Enfin je me dirigeai vers un groupe de roches à formes bizarres qui se rapprochent de la mer, et, tâchant de retrouver mon pied de chasseur, je m'exerçai à grimper, me gourmandant moi-même de perdre, faute d'usage, mon ancienne intrépidité. Tout à coup le silence de ces solitudes fut brisé par un cri lamentable, une sorte de hurlement furieux, aigu et plaintif tout à la fois, qui me rappela celui de l'aigle des Alpes dont le nid jadis m'était échappé; je tournai rapidement un angle saillant, et demeurai frappé de stupeur du spectacle qui s'offrit à moi. Au bout d'un câble tourné deux fois autour du tronc rabougri d'un vieil arbre, pendait, au-dessus de l'abîme, le petit Arkie, et un aigle formidable, ses talons tranchants repliés sous lui, son bec acéré à demi ouvert, les ailes étendues, l'œil rouge et farouche, menaçait l'enfant qui oscillait au bout de la corde.

Dans le premier moment, je n'aperçus pas même trois autres petits insulaires complices de la témérité d'Arkie, deux desquels s'efforçaient de remonter l'enfant sur le plateau, tandis que le plus hardi, le bâton levé, menaçait l'aigle, mais de trop loin. Impossible de tirer, de peur d'atteindre Arkie; je n'avais plus ni mouvement ni souffle. Sous son bras il tenait deux aiglons, ces aiglons qu'il savait que j'avais désirés! Pauvre enfant! le bec de l'aigle allait déchirer sa face lorsqu'il se décida à en lâcher un. J'étais en proie à une angoisse sans nom que je n'aurais pu supporter un moment de plus. L'aigle se précipita pour arrêter dans sa chute son petit qui voletait. Je respirai : les deux petits garçons tiraient de leur mieux. Arkie approchait du bord. Prompt comme la foudre, l'aigle reparut. A l'aspect du bec effroyable qui s'ouvrait de nouveau, Arkie lâcha le dernier oiseau, et put prendre pied sur le roc.

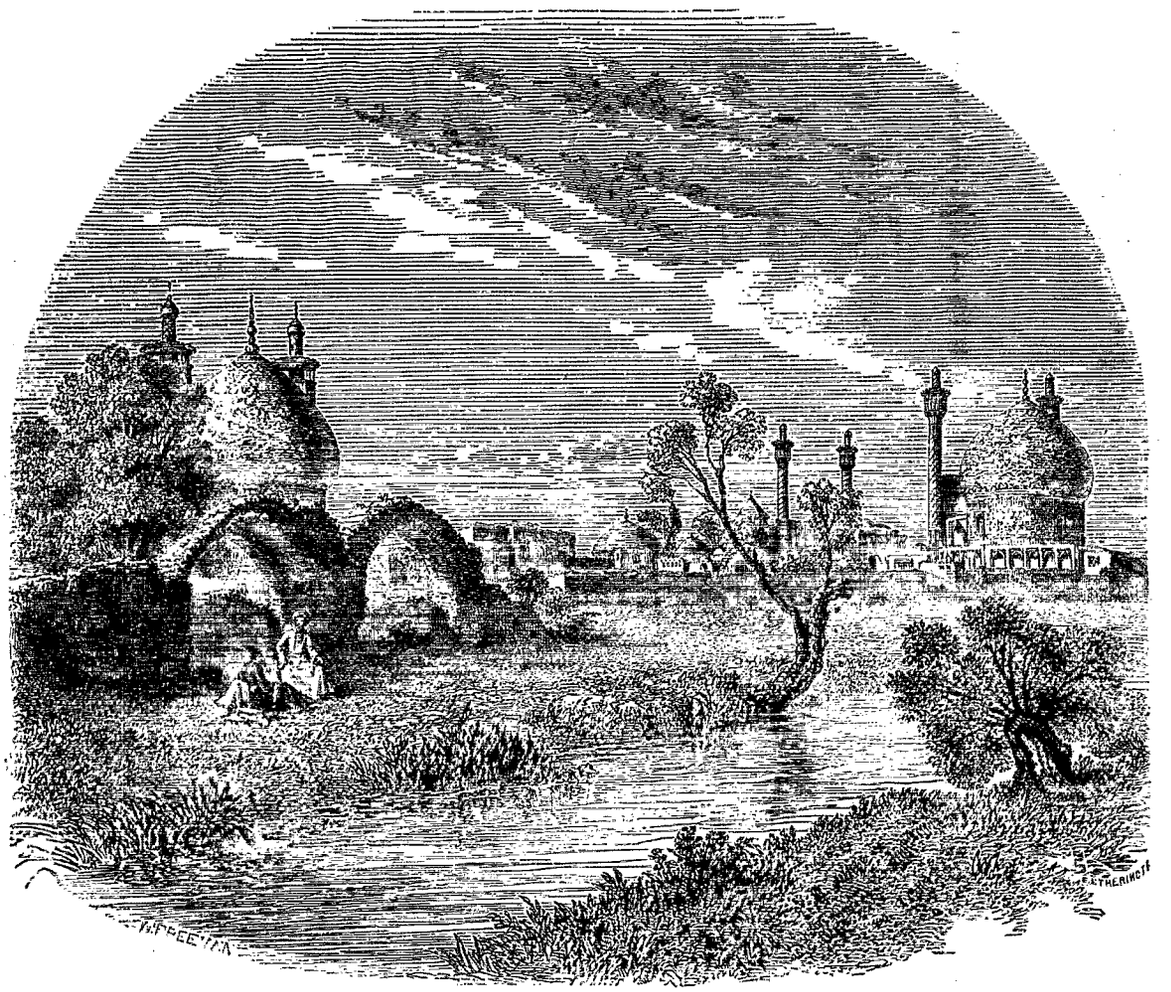
Quelques secondes plus tard, je serrais dans mes bras le téméraire petit chasseur. A quoi bon dire que, sans re-

tard, nous revînmes au rocher avec un attirail plus solide et de plus forts auxiliaires bien armés. Je descendis moi-même dans cette crevasse, entre deux rocs, découverte par Arkie, et je pus examiner l'aire à loisir. Ce plancher presque plat, formé, par couches successives, de bâtons, de roseaux, de bruyères, puis de roseaux encore, pouvait avoir de cinq à six pieds de longueur, et, vrai charnier, était entouré d'ossements blanchis. J'avais à empailler une famille entière de rapaces, sur lesquels j'étudiai à mon aise les nombreuses différences qui se trouvent entre la robe des adultes, celle du mâle et de la femelle, et entre leur plumage sombre et le duvet fauve des petits.

J'avais mieux que cela : j'avais, dans le petit dénicheur d'aigles, un aide, un ami. *L'Innocent* avait trouvé sa vocation, et sa digne sœur consentait à me le confier, sous condition qu'une fois au moins tous les deux ans nous visiterions les aigles et les gannets de l'île de Garveloch.

MOSQUÉE DU SCHAH, A ISPAHAN.

Parmi les mosquées d'Ispahan, dit M. Flandin (1), la plus grande et la plus belle est celle qui se trouve à une des extrémités du Meïdan-i-Schah, et qu'on appelle *Matchis-Djuma* ou *Matchis-i-Schah*, ce qui signifie mosquée prin-



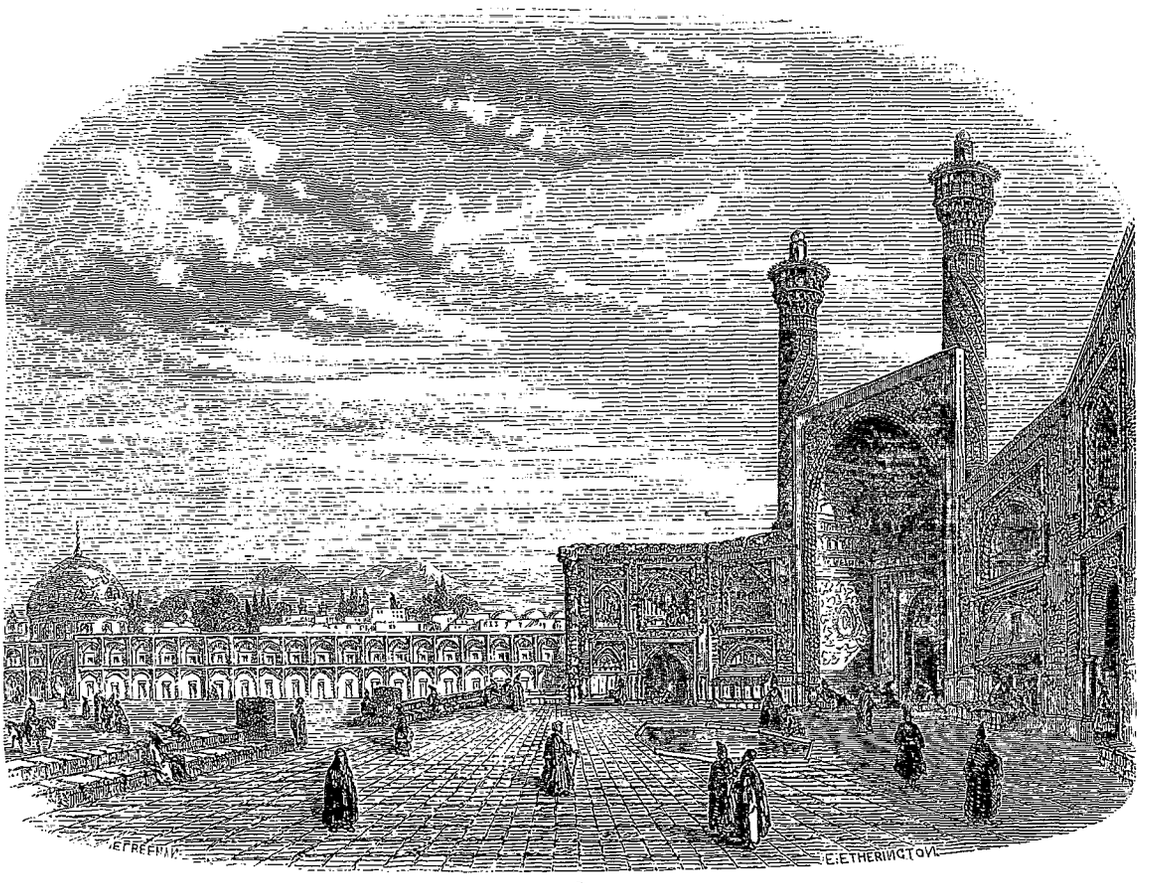
La Mosquée du Schah, à Ispahan. — Dessin de Freeman, d'après Flandin.

cipale ou mosquée royale. Défendue de la foule des marchands, acheteurs ou cavaliers qui encombrent le Meïdan, par un petit mur autour duquel règne un banc, elle est précédée d'une espèce de petite place ou avant-cour qui a la forme régulière d'un demi-pentagone. Sur l'un des côtés, celui du milieu, s'élève le portail, entre deux minarets élancés dont l'émail bleu se perd dans le ciel avec la voix plaintive et monotone du muezzin qui chante : « Il n'y a » d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ali » est le lieutenant du prophète. Musulmans, accourez à la » prière. Omar et Abou-Bekr, que vos noms soient mau- » dits ! » Ce porche élégant consiste en une haute arcade sur laquelle des dessins, d'un goût exquis, disputent de grâce et d'éclat sous les fleurs et les arabesques qu'ils figurent. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes revêtues d'émail. Elles s'élancent de chaque côté d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De riches tympans ornementés, sur le fond desquels courent et s'entrelacent les tiges gracieuses de fleurs de toutes couleurs, en émail, accompagnent cette arcade. De longues tablettes de porcelaine bleue, sur lesquelles ressortent, en blanc, des versets du Coran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. A sa partie supérieure, une demi-coupole redescend du sommet sur les trois côtés, en stalactites brillantes; des cannelures gracieuses et variées, des dentelures élégantes, se marient à la richesse des pendentifs d'albâtre et d'or.

(1) *Perse ancienne et moderne*, t. Ier, p. 343 et suiv.; chez Gide et Baudry. — M. Flandin est le dernier voyageur qui ait visité Ispahan. Il a dessiné les édifices les plus remarquables de cette capitale, et les a décrits avec l'autorité d'un artiste qui fait reposer ses appréciations sur de sérieuses études en histoire et en archéologie.

Sous cette arcade gigantesque, une porte de bois de cyprès, couverte d'ornements et de lames épaisses d'argent massif ciselées et travaillées à jour, donne entrée dans la mosquée. Une chaîne descend du haut de cette porte et se divise, à quelques pieds du sol, en deux bouts rattachés aux jambages, de manière à barrer le passage aux animaux et aux chrétiens. Après avoir franchi le seuil, on se trouve sous une espèce de porche où se réunissent, pour fumer et causer, les fidèles qui viennent de purifier leur âme par la prière. Les mollahs, altérés par un long prêche, peuvent y puiser, dans une énorme vasque de jaspe, l'eau qu'y entretient à perpétuité, au moyen d'une rente pieuse, la charité de quelque dévot personnage.

De là on pénètre dans le cloître intérieur; c'est une vaste cour carrée, au centre de laquelle est un bassin pour les ablutions. Autour s'ouvrent des cascades qui sont autant de cellules ou d'écoles où les mollahs varient l'enseignement de leurs disciples en mêlant l'astrologie ou la lecture des poésies souvent immorales de Saadi aux arguties et aux commentaires les plus subtils du Coran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître s'ouvre le profond et mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit le *mehrâb*, ou la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque, quand ils font leurs prières. — Tout en reconnaissant la présence de Dieu partout, et par conséquent efficaces toutes les prières qui lui sont adressées, Mahomet n'a point voulu que les croyants perdissent de vue son tombeau, les lieux témoins de sa



Entrée de la Mosquée du Schah, à Ispahan. — Dessin de Freeman, d'après Flandin.

gloire, et le temple où, après avoir foulé aux pieds les idoles, il fit ses prédications : aussi a-t-il enjoint à ses adhérents de ne prier que le visage tourné du côté de la Mecque. — C'est la plus rigoureuse de toutes les règles de dévotion musulmanes. Ainsi le *mehrâb* est l'indispensable réduit consacré, dans toutes les mosquées, à diriger les yeux et les prières des croyants vers ce pôle de leur foi musulmane. Un bon croyant porte même le scrupule jusqu'à avoir toujours sur lui une petite boussole qui lui sert à s'orienter, si l'heure de la prière le surprend loin de la mosquée. Il lui suffit alors, pour que l'aiguille lui indique la position de la Mecque, de savoir que cette ville est au sud-ouest de la Perse.

Le sanctuaire, ou lieu de la prière par excellence, s'ouvre et s'élargit sous une vaste coupole. Un demi-jour l'éclaire à peine, de façon à ne pas troubler, par une clarté trop vive, le recueillement qu'exige la prière. Là, des angles retirés, cachés dans l'obscurité, permettent aux dévots de s'abîmer dans les profondeurs de la méditation. Ils y passent de longues heures, et, comme si ce n'était pas assez de leur exaltation mystique, ils aident à l'engourdissement et aux visions de leur dévotion contemplative par l'usage immodéré de l'opium. Les murs élevés et les pilastres épais sur lesquels s'appuie, pour mieux s'élancer, le dôme gigantesque de la mosquée, sont ornés à la base de larges plaques de jaspe ou d'albâtre, et entièrement revêtus d'émaux dont les mosaïques, richement coloriées, forment une variété infinie d'arabesques d'un goût remarquable et d'un dessin aussi pur qu'original. Le tout est entremêlé de longues et élégantes inscriptions entrelacées de fleurs, qui reproduisent les sentences choisies du prophète. Sous la coupole s'élève la chaire, emblème du trône pontifical du haut duquel Mahomet dicta ses lois.

On conserve religieusement à la mosquée royale d'Ispahan, dans une armoire d'aloès garnie d'or, la chemise de l'iman Hussein, fils d'Ali, teinte du sang qu'épanchèrent les blessures dont il mourut. Cette relique vénérée passe, aux yeux des Persans, pour un talisman invincible, et pour le palladium le plus sûr contre une invasion du pays. Déposée aux regards de l'ennemi, elle doit avoir pour effet infaillible de le mettre en fuite.

La grande mosquée d'Ispahan est due à Schah-Abbas, qui la fit construire au commencement du dix-septième siècle. Il y dépensa plus de 50 000 tomans royaux, ou un million et demi de francs environ, somme immense pour un pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse.

L'INSTRUCTION EN ALLEMAGNE

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Hottinger a publié sur Ulrich Zwingli et son époque un livre très-fidèlement traduit par M. Aimé Humbert, et qui renferme un grand nombre de documents précieux sur le quinzième siècle.

Parmi ces documents se trouvent des détails relatifs aux moyens d'instruction alors employés. Comme aucune institution ne révèle mieux une époque que celles qui se rapportent aux développements intellectuels, nous croyons intéressant de faire connaître ici l'état de l'instruction publique en Allemagne au quinzième siècle. En le comparant à ce qui existe aujourd'hui, on pourra apprécier les progrès accomplis en trois cents ans par notre société moderne, qu'on nous représente souvent comme en décadence sur tous les points.

Les écoles étaient de deux genres : il y avait d'abord les *écoles allemandes*, qui correspondaient à notre enseignement primaire; puis les *écoles de latin*, représentées aujourd'hui par nos colléges.

Les *écoles allemandes* étaient rarement permanentes. On ne les trouvait établies à demeure que dans les communes les plus riches, les plus populeuses et les mieux administrées. Ailleurs on attendait que d'anciens étudiants laïques ou mariés vinssent s'établir momentanément dans une localité où ils ouvraient école avec permission des magistrats. La bibliothèque de Bâle renferme deux monuments curieux qui rappellent l'existence de ces professeurs nomades. « Ce sont, dit M. Aimé Humbert dans sa traduction, des espèces d'enseignes assez bien peintes qui représentent l'intérieur d'une école. Sur l'un de ces tableaux, on voit des enfants assis ou accroupis, leurs livres épars sur le plancher; tandis que le maître, la férule à la main, enseigne à son pupitre un de leurs camarades, dans un coin de la salle, sa femme instruit une jeune fille. Sur la seconde planche, la salle est occupée par des élèves plus âgés. Une même inscription accompagne l'un et l'autre de ces tableaux; mais la traduction ne peut en rendre qu'imparfaitement la naïveté. La voici :

« Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille apprendre à lire et » à écrire l'allemand par la méthode la plus expéditive » que l'on puisse s'imaginer? Vous aurez beau ne pas sa- » voir une lettre de l'alphabet, en moins de rien vous sau- » rez inscrire vos dettes vous-mêmes (tenir vos comptes); » et celui qui ne sera pas capable d'apprendre cela, je » consens à lui avoir donné mes leçons pour rien, à le » renvoyer gratis sans aucune rétribution. Que ce soit qui » l'on voudra, bourgeois ou compagnon ouvrier, femme ou » fille, celui qui a besoin de s'instruire n'a qu'à s'annoncer » et à entrer. Mais quant aux jeunes garçons et aux jeunes » filles, il faut qu'ils se fassent inscrire, pour commencer » les leçons, à dater du jeûne des quatre-temps, comme » c'est l'usage. 1516. »

On voit que les *réclames* ne sont point d'invention contemporaine, et que ce *naïf* moyen âge ne reculait pas plus que notre siècle devant le charlatanisme des promesses décevantes.

Ces écoles temporaires étaient, avec les couvents, le seul moyen d'instruction qui fût à la portée de la plupart des bourgeois; c'était là qu'ils recevaient la grossière culture intellectuelle dont ils devaient se contenter. Cependant, ceux qui se sentaient appelés à des études plus profondes et plus suivies se rendaient dans une ville dotée d'*écoles de latin* et se faisaient inscrire parmi les étudiants.

Ces *écoles de latin* avaient généralement pour professeurs des ecclésiastiques payés par l'État ou par des fondations pieuses qui leur assuraient un traitement annuel et *un habit neuf!* Lorsque les ressources étaient insuffisantes, on les autorisait à réclamer des étudiants une contribution en argent ou en denrées. Les écoliers trop pauvres payaient le droit universitaire au moyen d'une collecte faite chez les bourgeois, devant les portes desquels ils allaient chanter des cantiques au nouvel an et aux principales fêtes de l'année.

L'enseignement des *écoles latines* comprenait trois branches : la grammaire, le plain-chant, et la dialectique. Voici les principaux articles du règlement d'un collége de cette époque, celui de Brougg. Nous nous servons toujours de l'excellent travail de M. Aimé Humbert.

« Le maître doit se rendre en classe l'été à cinq heures du matin, l'hiver à six heures (on dînait à dix heures). Il remplira ses fonctions consciencieusement et avec sollicitude, donnant ses leçons à chacun selon son rang, son âge et sa capacité. Il interrogera ses élèves en temps convenable, il leur indiquera et leur fera saisir leurs fautes et leurs erreurs, de manière que l'enfant en retire profit et habileté, et se mette en état d'acquérir louange et gloire.

» Après le dîner, le maître doit rentrer à l'école à onze heures, excepté les jours de fête, où il ne s'y rendra qu'à midi, et il continuera ses leçons et ses instructions, ne les terminant pas avant quatre heures, sauf le cas de chômage et certains jours de vacances.

» Le soir, il renverra régulièrement les élèves après leur avoir donné leurs tâches à écrire, leur latin à apprendre, et, autant que possible, il exercera sur eux une surveillance active, afin qu'ils se forment à la tranquillité et à la bonne éducation, et qu'ils ne deviennent pas bavards, querelleurs et turbulents. Il leur ordonnera d'user de peu de paroles, de parler latin entre eux, et dans l'école et hors de l'école; toutefois ils pourront recourir à l'allemand s'il leur est indispensable, en parlant avec père, mère et gens de la maison.

» En outre, le maître leur enseignera la musique vocale, c'est-à-dire le chant des psaumes; l'antiphonie (chant par répons); l'intonation (accompagnement du chant du prêtre); des hymnes, des *Requiem*, et autres sortes de chants selon le temps et les circonstances.

» Il doit veiller sévèrement à ce que les écoliers se conduisent avec décence à l'église, dans le chœur, au cimetière, dans le clocher; à ce qu'ils s'abstiennent de toute querelle, de tout tapage, de tout cri, dans l'intérieur, ou les combles ou le parvis de l'église, et qu'ils ne s'avisent pas de monter aux cloches et d'y toucher. Il leur défendra tout cela sous peine de les dépouiller de leurs habits et de leur donner de la verge par tout le corps.

» En sortant de l'école, les élèves doivent se rendre ensemble devant l'ossuaire et y réciter en toute dévotion chacun un *Pater noster* et un *Ave Maria*, ou le psaume

De profundis, et se retirer ensuite tranquillement à la maison.

» Se battre avec leurs sacs d'école, se tirailler, cracher les uns contre les autres, jeter des pierres, leur est défendu sous peine de la verge.

» Tout maître d'école doit les châtier avec la verge et non avec la main ou le bâton, et, en particulier, il ne doit pas les frapper sur la tête, ce qui, vu leur jeunesse, pourrait causer un grand dommage à leur mémoire. »

On a pu remarquer les recommandations relatives au cimetière, au chœur et aux cloches; elles prouvent qu'en Allemagne, comme dans toute la chrétienté, les écoles se tenaient dans les dépendances de l'église. C'est même peut-être de cette circonstance qu'une de ces dépendances prit le nom de parvis, parce qu'elle était destinée aux enfants, aux petits *(parvis)*.

L'emploi des férules n'était pas moins général. Il y avait en Allemagne une fête scholaire nommée *la procession des verges*, qui se continua longtemps après la réformation. Aux premiers jours de l'été, les enfants se portaient solennellement vers un taillis désigné d'avance; ils y coupaient des verges de bouleau et revenaient en chantant une espèce d'hymne dont voici à peu près la traduction :

O pères et mères, voyez!
Nous revenons dans nos foyers,
Chargés de verges salutaires,
Pour qu'en nos petites affaires
Le bouleau vous offre un moyen
De nous encourager au bien.
La loi divine le commande,
Et vous aussi, nos bons parents.
Nous venons donc, en pénitents,
Nous-mêmes vous porter l'offrande
De ces utiles instruments.

On peut s'étonner de la brutalité de ces habitudes; mais elle était en rapport avec les mœurs du temps et surtout avec celles des écoliers. Ceux-ci ne profitaient, le plus souvent, des priviléges attachés à leur condition que pour se livrer à toutes sortes de désordres. Sous prétexte de chercher les maîtres les plus habiles, ils erraient d'une école à l'autre, menant une vie de bohémiens et ne poursuivant en réalité aucune étude. Les plus âgés entraînaient à leur suite les plus jeunes, en leur promettant de les instruire; mais, dès qu'ils les avaient éloignés de leur province, ils les forçaient à devenir leurs complaisants serviteurs, et les envoyaient mendier ou marauder pour eux. Réunis en troupes, ils allaient de bourgade en bourgade, levant ainsi des contributions volontaires ou forcées, couchant l'hiver dans les granges, l'été dans les cimetières. Il y avait souvent de véritables batailles entre eux et les paysans, et il fallait parfois faire marcher des soldats pour délivrer le pays de leur présence. Thomas Platter, Valaisan, a laissé des Mémoires curieux sur cette vie des étudiants nomades, qu'il mena depuis neuf jusqu'à dix-huit ans sans avoir appris à lire ni à écrire.

L'ignorance est une méchante monture qui fait sans cesse broncher celui qui est dessus, et qui rend ridicule et méprisable celui qui la conduit. *Proverbe arabe.*

LE MICROSCOPE.

Fin. — Voy. p. 247, 287, 374.

Règles pour l'emploi du microscope. — La chambre dans laquelle on fait les observations doit être éclairée par une seule fenêtre, et, dans le cas contraire, on doit fermer les autres par des volets ou d'épais rideaux. On place le microscope sur une table en face de la fenêtre, en ayant soin que l'oculaire se trouve à la hauteur convenable pour que l'œil puisse en être approché sans effort. La solidité de l'instrument et de la table doit être parfaite. L'œil de l'observateur doit être abrité de toute lumière qui n'arrive pas par le tube du microscope; on obtient ce résultat avec des écrans ou le disque noirci qui entoure l'oculaire du microscope horizontal. Les lentilles et le miroir doivent être tenus dans une grande propreté, et lorsqu'on est obligé de les nettoyer, il faut le faire avec beaucoup de soin, pour ne pas les altérer.

La *préparation* et l'*éclairage* des objets sont deux points très-importants. La lumière solaire fatigue beaucoup les yeux et produit souvent des irisations qui empêchent l'observation, et lorsqu'elle est réfléchie par un mur, elle donne une teinte jaune ou rougeâtre au champ du microscope. La lumière des nuages blancs est la plus belle; lorsque le ciel est bleu, elle est moins éclatante; elle est grisâtre quand le ciel est sombre. On peut aussi se servir d'une bonne lampe, en modérant l'éclairage avec des diaphragmes et des verres de couleur.

Les *corps opaques* se placent sur de petits disques en carton ou en liége, noirs si les corps sont de couleur claire, blancs si ces mêmes corps sont foncés. Pour les éclairer avec la loupe, on ferme l'ouverture centrale de la platine, on les amène au-dessous de l'objectif, et on dirige sur eux un faisceau lumineux, puis on fait monter ou descendre la platine ou le corps du microscope jusqu'à ce qu'ils soient au foyer. Si l'on emploie le miroir concave, on laisse l'ouverture de la platine dans toute sa grandeur, on place l'objet sur un disque très-petit, qui peut être posé sur une lame de verre, pour être manié plus facilement; puis, avec le miroir qui est au-dessous de la platine, on dirige la lumière vers le miroir de Lieberkuhn, qui à son tour la renvoie sur l'objet. On peut, par ce moyen, employer de plus forts grossissements qu'avec la loupe simple.

Un grand nombre des objets sur lesquels porte l'observation microscopique sont transparents; d'autres peuvent acquérir cette propriété, ou étant réduits en lames très-minces, ou plongés dans un liquide convenable; quelques-uns, tels que les écailles de papillons, les fibres de coton, les fossiles de la craie, les grains de pollen, etc., peuvent être observés à sec; mais généralement il est nécessaire de les plonger dans un liquide. Dans le premier cas, il suffit de déposer une très-petite quantité de la matière à examiner sur une lame de verre très-pure, et de la présenter ainsi au foyer du microscope. Dans le second, il faut placer cette matière (toujours en très-petite quantité et sur une lame de verre) dans une petite goutte d'eau distillée, d'alcool, d'huile, etc., après l'avoir débarrassée autant que possible de toute substance étrangère. On doit remarquer que certains liquides altèrent plus ou moins les corps qu'ils baignent. On devra donc en essayer plusieurs, et on pourra même profiter des altérations produites pour obtenir des renseignements précieux. Lorsque l'objet a été convenablement étendu et isolé au milieu du liquide, on recouvre la préparation avec une lamelle de verre très-mince, qui rend la surface plane et retarde l'évaporation. Pour faire ces petites préparations, on se sert de scalpels très-tranchants, de petits ciseaux, et d'aiguilles droites et courbes (fig. 14, D). Les infusoires sont placés, avec une goutte du liquide dans lequel ils vivent, également entre deux lames de verre, et l'espace qui existe entre ces deux lames est plus que suffisant pour leurs évolutions. La térébenthine, le baume de Canada, la gomme, etc., donnent une grande transparence aux objets qui y sont plongés et les conservent indéfiniment.

On peut former par ce moyen des collections très-curieuses. La préparation terminée, on la place au-dessous de l'objectif; avec le miroir, on dirige vers elle un faisceau lumineux, et on l'amène au foyer. Le plus important est alors de l'éclairer de manière à mettre tous ses détails en relief. On y arrive par tâtonnement, en faisant mouvoir doucement le miroir dans tous les sens et en essayant les divers diaphragmes. Il faut, du reste, avoir soin de garantir l'objet de toute lumière autre que celle qui est envoyée par le miroir.

Souvent il est nécessaire de comprimer les objets pour rendre certaines parties plus visibles, surtout les cils vibratiles des membranes muqueuses. On se sert alors du *compresseur* (fig. 14, E), composé de deux disques de verre très-minces, qui peuvent être plus ou moins rapprochés au moyen de la vis traversant la tige supérieure et s'appuyant sur la pièce inférieure.

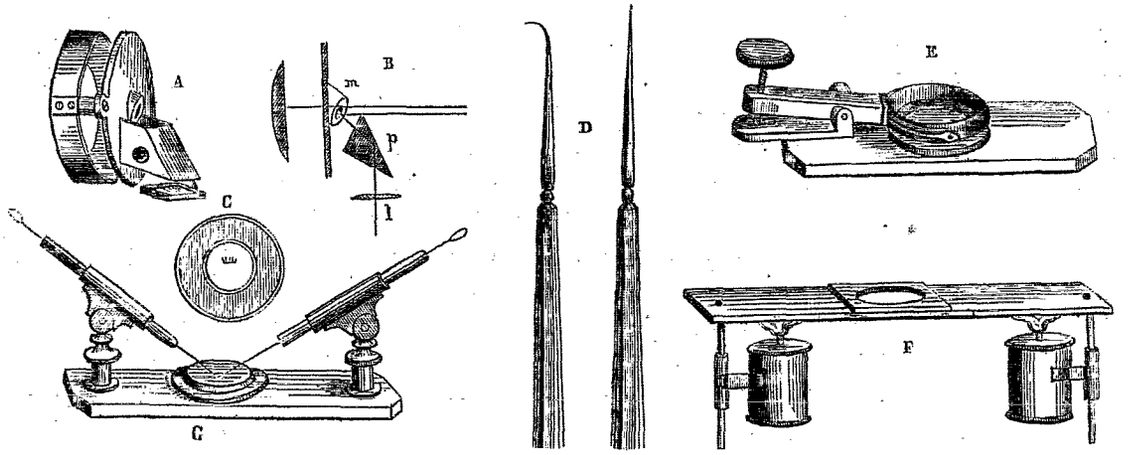
Si l'on veut observer l'*action de la chaleur* sur certains corps, après avoir disposé le microscope horizontal pour les expériences chimiques (fig. 9, III), on place sur la platine S le petit appareil figure 14, F. Il est composé d'une lame de bronze et de deux lampes à alcool. L'objet à examiner étant préparé sur un porte-objet en verre ou dans un verre de montre, on le place sur l'ouverture de l'appareil, et, après l'avoir amené au foyer, on allume une ou les deux lampes, selon que l'on veut obtenir plus ou moins de chaleur. On n'a pas à craindre que l'élévation de température fasse briser le verre, puisque cette élévation a lieu progressivement. On n'a pas non plus à redouter l'action des vapeurs sur les lentilles, puisque ces vapeurs s'élèvent au-dessus.

Pour faire agir l'*électricité* sur les corps microscopiques, on se sert de l'appareil figure 14, G, composé d'une lame de cuivre percée au centre et garnie d'un disque de verre, et de deux supports mobiles soutenant deux aiguilles de platine isolées dans des tubes de verre. Après avoir préparé le corps au milieu du disque de verre, on le met en contact avec les aiguilles de platine, et on attache après celles-ci les conducteurs d'une pile ou d'une machine électrique.

Micrométrie. — Il est souvent utile de connaître le pouvoir amplifiant du microscope ou les dimensions réelles des objets que l'on examine. Leuwenhœck comparait directement le volume d'un objet microscopique avec le volume d'un grain de sable. Jurine employait, dans le même but, de petits morceaux de fil métallique dont il avait préalablement déterminé l'épaisseur. Pierre Lyonnet avait fait une petite échelle micrométrique avec un fragment de la cornée d'un insecte. Aujourd'hui on se sert d'une échelle tracée sur verre avec une pointe de diamant, et montée sur un anneau (fig. 14, C) ou sur une lame de cuivre. Cette échelle est ordinairement un millimètre divisé en cent, deux cents ou cinq cents parties égales. M. G. Froment est même arrivé, avec une machine mise en mouvement par l'électricité, à diviser le millimètre en *mille parties*.

On a abandonné l'évaluation du volume, et on cherche seulement la mesure exacte du diamètre. Pour cela, on peut placer directement l'objet sur le micromètre et voir combien de divisions il couvre; mais le procédé suivant est préférable.

On se sert de la *chambre claire* d'Amici, que l'on ajoute à son microscope horizontal. Cette chambre claire (fig. 14, AB) est composée d'un petit miroir plan *m*, percé d'une ouverture qui correspond exactement au centre de l'oculaire, et qui est plus petite que la pupille de l'œil.



Le Microscope. — Fig. 14. Instruments accessoires.

L'œil reçoit par là les rayons arrivant dans l'axe du microscope, en même temps que ceux qui viennent du papier et du crayon placé au-dessous de l'instrument, et qui sont réfléchis sur le miroir par le prisme rectangulaire *p*. Une lentille *l* sert à corriger la parallaxe. On peut donc, tout en regardant dans le microscope à travers le miroir de la chambre claire fixée devant l'oculaire, suivre très-exactement, sur un papier placé au-dessous (à environ 25 centimètres de distance), le contour et tous les détails de l'image amplifiée. Pour déterminer le pouvoir amplifiant de l'instrument, on place au foyer un millimètre divisé, et on trace sur le papier des lignes qui correspondent exactement aux divisions. Si le millimètre est divisé en 100 parties, et que les divisions tracées aient chacune un millimètre, le microscope grossit évidemment 100 fois; si chaque division a 5 millimètres, il grossit 500 fois. Pour déterminer le diamètre réel d'un objet microscopique, on place cet objet au foyer, et l'on trace son contour sur le papier. Si le grossissement employé est de 100 fois, par exemple, et que l'image ait un millimètre de diamètre, l'objet a un diamètre réel d'un centième de millimètre; si le grossissement est de 200 fois, et que l'image ait encore un millimètre de diamètre, l'objet a un diamètre réel de 5 millièmes de millimètre.

Il est un autre point de l'étude microscopique qu'il ne faut pas négliger : c'est de dessiner en examinant. On se rend ainsi mieux compte de ce qu'on voit, et on se fait mieux comprendre des autres. Le moyen le plus sûr de faire des dessins exacts est de se servir de la chambre claire.

ROLLIN.



Portrait de Rollin peint par Coypel. — Dessin de Chevignard, d'après la gravure de Balechou.

Charles Rollin naquit à Paris en 1661, et fut, dès l'enfance, destiné par son père, qui était maître coutelier, à suivre la même profession. Quand celui-ci mourut, le jeune Charles avait déjà, comme son frère aîné, des lettres de maîtrise; mais il annonçait tant d'intelligence, qu'un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, résolut de le faire étudier. Il vint trouver la mère; malheureusement la pauvre veuve, qui n'avait d'autre ressource que la continuation du commerce de son mari, ne pouvait guère se passer des bras de son fils, et moins encore payer les frais d'une éducation. Le religieux, sans se décourager, alla demander et obtint une bourse au collége des Dix-Huit.

Notre boursier, une fois sur les bancs, se mit au travail avec une telle ardeur qu'il dépassa bientôt tous ses camarades; pourtant il resta modeste, et, vainqueur, il se fit aimer des vaincus. Une étroite liaison unit bientôt le fils du coutelier et les enfants de M. Lepelletier, magistrat qui devait, en 1683, remplacer Colbert dans la charge de contrôleur général des finances. Quand venaient les congés, le même carosse les emmenait, et souvent on s'arrêtait à la porte de Mme Rollin. Un jour, elle remarqua que Charles, en remontant dans la voiture, prenait, sans hésiter, la première place, et l'en réprimanda; on lui répondit que M. Lepelletier avait réglé que les places dans le carrosse seraient celles de la classe. Le jeune lauréat ne plut pas moins à ses professeurs; le vénérable M. Hersan le lui témoigna vivement le jour où, quittant le collége du Plessis, il demanda pour successeur son élève, l'élève *divin*, comme il l'appelait (en latin toutefois). C'est ainsi que Rollin fut professeur à vingt-deux ans. Né le 30 janvier 1661, il occupa la chaire de seconde et de rhétorique de 1683 à 1692; c'était le premier pas. Il fut ensuite professeur d'éloquence au collége royal, de 1688 à 1736; élu recteur en 1694, continué en 1695, réélu en 1720; appelé à diriger le collége de Beauvais en 1699; membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1701; procureur de la nation de France en 1717. Nous le voyons enfin devenir un des meilleurs écrivains de notre pays, et publier dans sa vieillesse de beaux ouvrages d'histoire. Il faut rendre grâces aux bienfaiteurs de Rollin, au bon religieux, à Hersan, à la famille Lepelletier, avec laquelle Rollin entretint toute sa vie un commerce assidu de littérature, de services et d'affection. Il trouva dans le ministre un appui, dans ses fils des camarades fidèles, dans ses petits-fils des élèves bien-aimés. Cette amitié constante, Rollin la dut à son caractère honnête, à son amour du travail. Elle lui était précieuse; souvent il en eut besoin, car il traversa de rudes épreuves. A cette époque, il y avait, comme dans tous les temps, des querelles générales dans lesquelles on se trouvait nécessairement engagé, quand on occupait un poste éminent. D'abord, des disputes théologiques agitaient Paris; puis, dans le cercle des occupations de Rollin, des colléges rivaux se faisaient la guerre. Dans ces luttes sa fermeté fut plusieurs fois mise à l'épreuve; on le força de résigner ses fonctions; on fouilla ses papiers; on l'écarta du collége de Beauvais. Il essuya ces orages avec une fierté calme, sans bravade et sans éclat. Lorsque, en 1712, il quitta son cher collége, il le fit sans bruit; ses élèves, désolés, écrivirent alors une déclaration par laquelle ils attestaient avec quelle bonté leur principal s'était employé pour eux tous, les instruisant, les aidant de ses conseils et de sa bourse, fournissant aux plus pauvres du pain, des habits, des souliers, etc. Rollin ne voulut pas faire usage de cette pièce, et la garda dans ses papiers.

Dans le bonheur ou dans le malheur, il ne cessa pas un instant de consacrer à la jeunesse son temps, sa parole, sa plume et le patronage de son affection : ce fut l'œuvre de sa vie. Professeur, il charmait en instruisant; il expliquait avec un esprit chrétien l'antiquité païenne, et plaisait tellement que Voltaire, plus tard, l'a ainsi rappelé :

> Non loin de là Rollin dictait
> De ses leçons à la jeunesse,
> Et, quoique en robe, on l'écoutait.

Principal, Rollin voulut relever le collége de Beauvais qui était dans une décadence complète : il le sépara du collége de Presle, qui lui nuisait; il obtint du célèbre abbé Duguet des conférences religieuses, choisit les meilleurs maîtres, en forma lui-même de longue main, encouragea ses maîtres de quartier par des gratifications, remit à son frère le soin de l'économie intérieure, anima tout le monde de son esprit et de son dévouement, et vit enfin le collége sortir de l'obscurité, prendre le premier rang et se peupler d'élèves.

On raconte qu'un père, qui amenait son fils tout exprès de la province au collége de Beauvais, et qui était désolé de voir toutes les places prises, dit résolûment à Rollin : « Je suis venu exprès à Paris; je partirai demain; je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui : vous le mettrez dans la cour, à la cave, si vous voulez; mais il sera dans votre collége, et de ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude. » Il fallut se rendre, et le principal céda provisoirement à l'élève son propre cabinet.

Trois fois recteur, Rollin fut le digne représentant de l'Université, qui tantôt le choisissait pour rédiger les statuts d'un nouveau règlement, tantôt le priait expressément d'écrire le *Traité des études*. Il accomplit ou commença d'utiles réformes. Il voulut qu'au lieu de se livrer à l'imitation routinière des auteurs, qui transformait l'étude de l'antiquité en un calque puéril, on donnât enfin à l'histoire la place qu'elle mérite. Dans le même esprit, Rollin, qui, comme toute l'Université, écrivait toujours en latin, et cela fort habilement, mit pourtant en honneur les études françaises, et donna l'exemple en écrivant en français plus de vingt volumes. D'Aguesseau lui écrivit à ce propos : « Vous parlez le français comme si c'était votre langue naturelle. » D'un autre côté, pour ranimer l'étude du grec qui languissait, il établit des exercices publics sur les auteurs, et encouragea avec ardeur ceux qui s'essayaient dans ce genre de thèses.

Tel fut Rollin dans les fonctions actives de l'enseignement public; mais il s'imposa mille autres soins pour la jeunesse. On venait le consulter, on lui écrivait de loin; le duc d'Aremberg lui demandait pour son fils un précepteur choisi, et Rollin entretint à ce sujet avec le poëte Rousseau une longue correspondance qui montre avec quel scrupule, quelle impartialité, l'ancien recteur faisait élection d'un bon maître. Coffin, son successeur au collége de Beauvais, venait secrètement prendre ses avis sur toutes choses. C'est encore Rollin qui, chaque semaine, faisait récapituler au duc de Chartres tout ce qu'il avait étudié. Lorsqu'il allait dîner en ville, au sortir de table, il interrogeait en causant les enfants de la maison. D'autres fois, on le voyait, en surplis, dans l'église Saint-Étienne du Mont, faire des conférences religieuses et écouter ceux qui voulaient réciter quelque partie de l'Écriture sainte. Que serait-ce si nous comptions combien d'hommes Rollin forma pour son pays, combien de sujets il prépara aux grandes charges! Le premier président Portail s'amusait plus tard à lui reprocher de l'avoir excédé de travail quand il était sur les bancs : « C'est précisément cette habitude du travail, répondit le vieux maître, qui vous a valu vos succès; vous me devez votre fortune! » Que de témoignages encore lui rendirent ces écoliers pauvres qu'il avait soutenus de sa bourse et guidés de ses conseils, reportant ainsi sur eux le bienfait dont il avait joui lui-même! Ce ne fut pas tout : Rollin se multiplia lui-même en consacrant les loisirs de sa retraite à consigner dans d'immortels écrits les fruits de sa longue expérience. Il offrit à l'Université, sa seconde mère, un cours complet d'études. Il donna, en 1715, un intelligent abrégé de Quintilien; de 1726 à 1728, le *Traité de la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres;* puis, de 1730 à 1738, l'*Histoire ancienne* en treize volumes. Il composait enfin l'*Histoire romaine*, quand la mort l'interrompit sans le surprendre. Relisez ces ouvrages, vous croirez entendre un savant et affectueux vieillard qui redit, avec l'onction de la vertu, les plus beaux récits des anciens; les faits mêmes deviennent dans sa bouche des leçons indirectes, et chez lui le savoir n'est qu'un moyen de comprendre

mieux le devoir. Il a dit quelque part, en parlant de Quintilien : « Il esquisse le portrait d'un bon maître, et, sans y penser, il trace le sien. » Tout le monde a appliqué à Rollin ce que Rollin disait de Quintilien. Il reste de lui beaucoup d'autres écrits, des lettres, des épitaphes, quelques épigrammes latines, des morceaux d'apparat ; en 1719, l'Université le chargea de remercier le régent de l'établissement de l'instruction gratuite. Dans de belles harangues latines il célébrait les grands événements du temps, les succès des princes, l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne. Comme recteur, il fit deux fois, devant un auditoire d'élite, le panégyrique de Louis XIV, fondé par la Ville. On voit quelle activité déployait Rollin. Disons-le, il trouva des ingrats et quelquefois éprouva le découragement; mais alors il demandait de la force et des consolations au travail, à l'amitié, à la prière. Ses amis, les Lepelletier, l'abbé et le maréchal d'Asfeld, l'abbé Duguet, oratorien célèbre, Boivin le cadet, camarade de collége, Cochin l'avocat, Lenain, Bosquillon, etc., furent pour lui tour à tour des bienfaiteurs et des obligés, des condisciples ou des élèves, et presque toujours il les prenait pour conseillers. Ses correspondants, entre autres Frédéric II, roi de Prusse, et le poëte Jean-Baptiste Rousseau, ne pouvaient s'empêcher, en lui écrivant, de rendre hommage à sa vertu. Mais d'où venait cet empire que Rollin exerça sur les cœurs et sur les esprits? De la solidité de son caractère. Il choisissait avec discernement et aimait avec persévérance. Une cordiale franchise, une raison inflexible et tempérée, une sévérité sans caprice, faisaient vénérer un homme qui savait l'art de ne blesser jamais ni l'amour-propre ni la vérité. On était fidèle à Rollin parce qu'il était fidèle aux autres. On ne vit jamais se démentir ni son affection pour sa mère, ni sa reconnaissance pour ses protecteurs, ni sa bonté pour son domestique qu'il garda quarante-trois ans, ni sa fermeté dans ses opinions, ni, en un mot, cette constance habituelle de l'âme qui est le crédit de l'honnête homme. Modeste dans la vie privée, il revêtait un autre caractère quand on portait atteinte à la dignité de recteur qu'il avait à défendre; plusieurs fois il le fit voir. Cette grande âme montra, dans toutes les crises, celles de la fortune et celles de la maladie, en face de la persécution et en face de la mort, une indépendance paisible. Sa vie est semée de beaux traits; on croirait lire une page de Plutarque, lorsque l'on voit Rollin voler au secours d'un ennemi, M. Gibert, qu'on exilait, comme autrefois Démosthène secourut Eschine. Ces fortes qualités, Rollin les cachait sous un air de bonté que son portrait garde encore : l'œil vif, la bouche souriante, la physionomie douce, le front large et sillonné régulièrement des rides du travail et de l'âge, non de celles de l'inquiétude. C'est bien là ce Rollin grave et aimable, qui avait le caractère gai quoiqu'il ne jouât pas, et portait autant de feu dans ses travaux que d'aménité dans ses relations. Il apaisait les querelles, et, dit-on, de jeunes maîtres se disputaient quelquefois pour se faire réconcilier le soir à la table du principal. Le même homme ne se laissait jamais tromper sur les aptitudes de ses élèves, et employait autant de sagacité à démêler le caractère qu'à diriger les études de chacun. Rollin avait la conversation affectueuse, et louait volontiers; mais il donnait de ces éloges qui obligent, et adressait, par exemple, à un ami, quelque citation flatteuse qui cachait un conseil. Il consultait toujours sur ses ouvrages, et, ce qui est plus rare, suivait docilement les conseils. Loin de désavouer ou de taire son origine, il envoya un jour pour étrennes, à son ami Bosquillon, un couteau, avec quatre vers latins dans lesquels il rappelait qu'il avait habité l'antre des cyclopes avant la retraite des Muses. Il faisait manger à sa table son domestique Dupont, qu'il traitait en ami, qu'il chargeait de distribuer tous les mois cent francs aux nécessiteux, et à qui il laissa en mourant une pension viagère et ses meubles. C'est à lui qu'il écrivait, en 1740, année mauvaise pour les pauvres : « Mon cher ami, doublez et triplez, s'il le faut, ce que j'ai coutume de donner. » La générosité de Rollin était aussi grande que sa fortune était modique; dans son désintéressement il ne chercha pas à tirer profit de ses ouvrages, qui eurent tant de vogue; il avait seulement stipulé avec l'éditeur qu'en cas de mauvais succès, il le dédommagerait. Quand il perdit la principalité du collége de Beauvais, le président de Mesmes voulut lui faire obtenir, comme compensation, quelque bénéfice ecclésiastique. Rollin déclara qu'il n'avait pas droit aux revenus ecclésiastiques. — Mais vous n'êtes pas riche. — Monseigneur, je suis plus riche que le roi! Il disait vrai, car il avait peu de désirs, c'est-à-dire peu de besoins. Ce fut un curieux spectacle que l'étonnement d'un grand personnage qui vint un jour visiter Rollin; autrefois son ami, il avait depuis abandonné par ambition et par prudence un homme resté simple et quelquefois disgracié. Il trouva chez Rollin, devenu vieux, le même meuble qu'il lui avait vu au collége du Plessis; il vit l'ancien recteur dans une petite maison située au bout de Paris, dans un faubourg; sur une petite porte intérieure il put lire un distique latin renfermant cette pensée : « Maison chérie, où j'habite en paix la ville et la campagne, où je jouis de moi-même, où je jouis de Dieu! » On rapporte qu'en voyant cette retraite heureuse, l'ambitieux ne put se défendre de faire une triste comparaison et un grave retour sur lui-même.

Rollin avait réglé également son cœur, son esprit et sa fortune; ajoutons son temps, dont il était avare. Dans cette humble maison, le laborieux vieillard écrivait (pour la première fois en français) ses nombreux volumes. Le brave Dupont avait quelque peine à obtenir un moment d'audience pour rendre compte de sa gestion domestique. Son maître travailla toute sa vie : qu'il fît une promenade ou qu'il allât jouir de l'hospitalité chez des amis, à Colombes, à Asfeld, à Fleury, à Villeneuve, il y avait toujours dans ses poches quelque volume du Plutarque de Henri Estienne, réduit tout exprès à un format portatif. Il faisait tourner l'amitié au bénéfice de l'étude : jeune homme, il causait en grec avec son condisciple Boivin; plus tard, il avait tous les lundis des conférences avec l'abbé Duguet sur les Écritures; il lisait Quintilien avec d'Aguesseau et le même Boivin, Plutarque avec l'abbé d'Asfeld.

Telle fut la vie de Rollin; vie heureuse, car, malgré bien des traverses, elle fut admirée de ses contemporains et elle l'est de la postérité. Les élèves dont il avait aidé l'enfance et la pauvreté voulurent lui rendre témoignage, particulièrement Crevier, qui a laissé sur son bienfaiteur des notes biographiques très-abondantes. Des personnages célèbres de l'Europe croyaient s'honorer en l'honorant, témoin Frédéric le Grand à Berlin, J.-B. Rousseau à Bruxelles, et, en Angleterre, le duc de Cumberland qui, avec les princesses ses sœurs, voulut avoir toujours les premiers exemplaires de ses œuvres; car, « je ne sais, disait-il, comment fait M. Rollin; partout ailleurs les réflexions m'ennuient, et je les saute à pieds joints : elles me charment dans son livre et je n'en perds pas un mot. » Un hommage plus touchant fut rendu au bon maître par Cochin : celui-ci l'invita un jour à venir l'entendre plaider au Châtelet; au milieu de sa plaidoirie, l'avocat, reprochant à une mère d'avoir abandonné à des mains infidèles l'éducation de sa fille, fit une digression sur l'importance de ce devoir, et peu à peu se mit à peindre le bienfaiteur de la jeunesse, Rollin lui-même, dont il fit indirectement un juste éloge. Le tribunal et le public en furent charmés, et Rollin, dans sa confusion, cherchait à n'être pas vu. Cependant, lorsque mourut cet homme de

bien, défense fut faite à l'Université de prononcer son oraison funèbre. A l'Académie des inscriptions, M. de Boze, secrétaire perpétuel, ne put lire l'éloge de Rollin qu'avec mille précautions (14 novembre 1741). Mais le temps n'efface pas la gloire; on a pu enfin rendre une justice plus complète à l'ancien recteur. En 1770, quand on publia les *Opuscules* de Rollin, M. Louvel, un de ses élèves, était censeur royal; il signa une Approbation dans laquelle il disait : « Je crois que le public recevra avec une sorte de vénération tout ce qui lui sera présenté sous un nom si cher aux lettres et à la vertu. » L'Académie française mit au concours, en 1818, l'éloge de Rollin, et, parmi de nombreux concurrents, le vainqueur fut un magistrat, M. Saint-Albin Berville. Enfin l'Université répara son silence involontaire par la voix de M. Villemain et la plume de M. Patin; et récemment encore, dans nos solennités classiques, on a entendu, à Dijon et à Paris, répéter avec faveur ce doux panégyrique

SOUVENIRS DU MEXIQUE.

Le 22 janvier 1843, quarante-six jours après avoir quitté les côtes de France, nous nous trouvions en vue de Vera-Cruz.



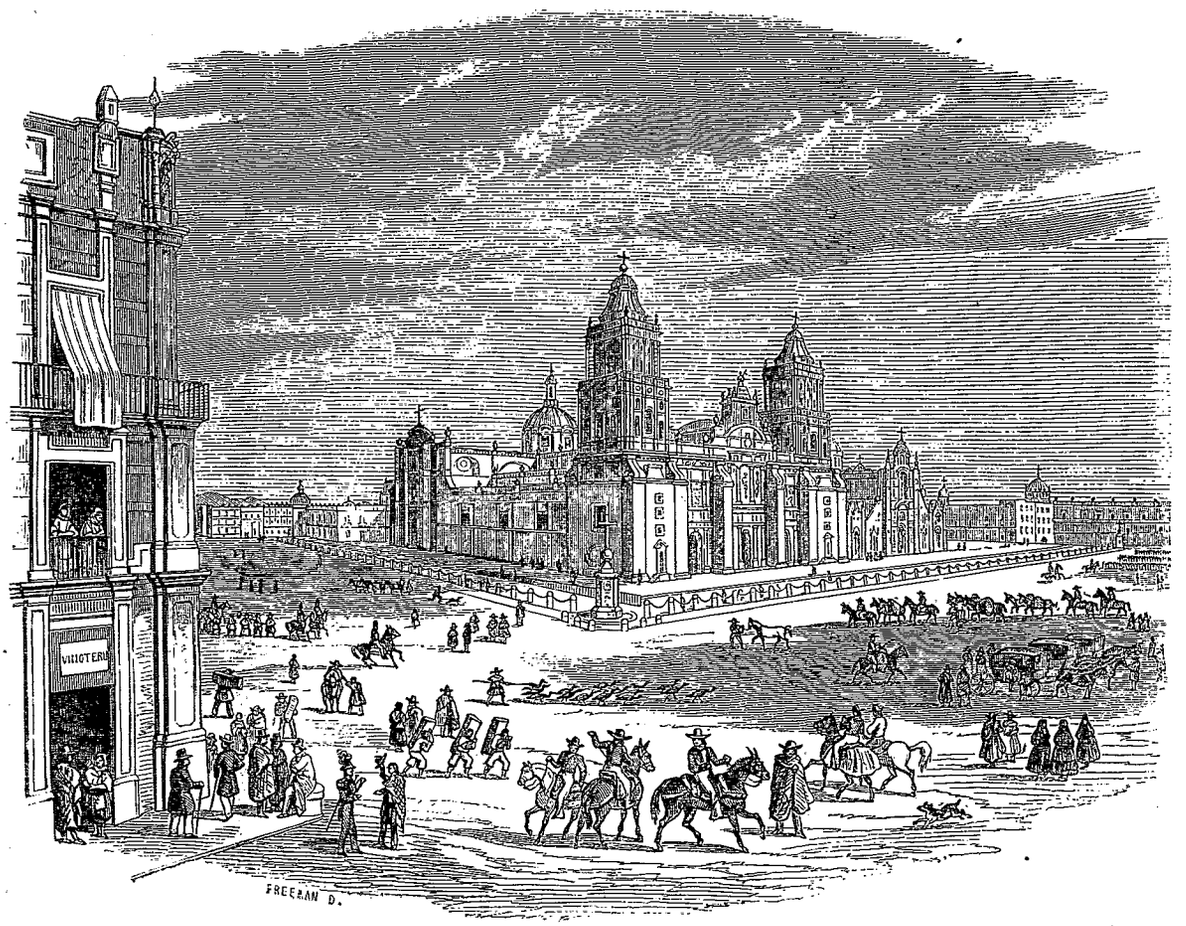
Tortilleras, femmes mexicaines préparant la tortille. — Dessin de Freeman, d'après Nebel.

Cette métropole de la fièvre jaune est située sur une côte basse, aride et sablonneuse, avec laquelle elle se confond de loin; ce n'est qu'en approchant de la terre qu'on voit surgir du milieu des sables les églises et les maisons à terrasses *(azoteos)*, au-dessus desquelles des nuées de hideux vautours noirs, nommés dans le pays *zopilotos*, décrivent depuis le matin jusqu'au soir de grands cercles concentriques. Ces oiseaux de couleur néfaste et d'aspect ignoble, qui semblent planer en maîtres sur cette plage pestiférée, sont l'objet d'une protection spéciale de la part de la police, qui se repose sur eux du soin de faire disparaître de la ville les charognes et les immondices. La manière supérieure dont ils s'acquittent d'un office si important sous ce climat tropical leur a valu une telle faveur, qu'une forte amende est imposée à quiconque s'aviserait de tuer un de ces utiles animaux.

Les navires de commerce mouillent d'ordinaire à un mille environ de la plage, un peu au nord du port de San-Juan d'Ulloa; quant aux navires de guerre français, anglais ou américains qui, dans l'intérêt de la protection de leurs nationaux, desservent cette station, doublement redoutée des marins à cause de la fièvre jaune et de l'ennui, ils se tiennent à trois milles environ plus au sud, devant l'île de *Sacrificios*, célèbre jadis par les sacrifices humains qu'y pratiquaient les indigènes avant l'arrivée des Espagnols. Depuis que l'indépendance du Mexique a ouvert les ports à la navigation étrangère, l'île de Sacrificios a servi plus d'une fois de tombeau aux marins victimes de la fièvre jaune, et pour mon compte j'y ai lu, non sans émotion, sur une tombe récemment élevée, le nom d'un chirurgien de notre marine, M. de Géry, homme d'un mérite supérieur, dont j'avais fait la connaissance en 1837, à Cadix. Embarqué sur *l'Iphigénie*, que commandait le capitaine, aujourd'hui vice-amiral, Parseval Deschênes, il avait quitté Cadix avec *l'Iphigénie* pour venir prendre part au siége de San-Juan d'Ulloa, d'où, ainsi que tant d'autres, il ne devait pas revenir.

Vera-Cruz est le port le plus important du Mexique; c'est même une assez jolie ville, régulièrement bâtie, aux rues bien alignées et bordées de trottoirs comme celles de nos villes d'Europe; mais la chaleur y est si violente, la fièvre jaune y fait, l'été, de si cruels ravages et lève si souvent un tribut toute l'année sur les nouveaux arrivés, que tous ceux qui n'y sont pas retenus par leurs affaires n'ont rien de plus pressé que d'abandonner les plages humides et brûlantes de la *terre chaude* pour *monter* à Mexico ou tout au moins à Jalapa. Le mot *monter* est ici le mot propre, car le Mexique, on le sait, forme un plateau très-élevé qui descend par deux rampes rapides, d'un côté vers l'océan Atlantique, de l'autre vers le Pacifique. Cette différence de niveau produit, dans un espace très-resserré, une telle variété de climats qu'il suffit souvent de quelques heures pour passer de la région chaude ou tempérée à celle des frimas, et que, par exemple, après avoir quitté le matin les orangers et les bananiers de Jalapa, on est tout étonné de trouver le soir, aux environs de Perote, du givre ou des glaçons suspendus aux plantes épineuses du chemin : de là sont venues ces dénominations de *terre chaude*, *terre tempérée*, *terre froide*, si usitées dans le vocabulaire du pays.

Nos touristes d'Europe, accoutumés à la vitesse fabuleuse des chemins de fer et au confort des auberges d'Allemagne



Vue de la grande place de Mexico. — Dessin de Freeman, d'après Nebel.

ou d'Angleterre, se feraient difficilement une idée du temps et de l'argent qu'il faut dépenser et des fatigues qu'impose le moindre voyage dans ces pays à demi civilisés. De Vera-Cruz à Mexico, par exemple, il y a cent vingt lieues environ. Par la diligence c'est l'affaire de quatre jours et de cinq cents francs par personne, non compris les frais d'auberge. C'est, sans comparaison, la voie la plus prompte et la plus économique. Mais plusieurs inconvénients assez graves ne permettent pas à tout le monde de profiter de cette vitesse exceptionnelle et de ce bon marché comparatif. Les diligences, ne voyageant pas la nuit, sont obligées, pour achever le trajet en quatre jours, de courir avec une vitesse moyenne de deux lieues et demie ou trois lieues à l'heure, par des chemins défoncés, semés de pierres énormes qu'on franchit au grand trot, non sans secouer les voyageurs à tel point que quiconque n'aurait pas la force ou la précaution de se garantir contre les chocs produits par cet affreux cahotement arriverait à la couchée moulu, contusionné et hors d'état de continuer sa route. Pour des femmes et des enfants, ce mode de transport n'est donc guère praticable.

Mais cet inconvénient n'est pas le seul. La diligence passant dans chaque localité à heure fixe et connue d'avance, il en résulte pour les voleurs, maîtres absolus de la grande route, de telles facilités que la diligence est arrêtée et les voyageurs dévalisés, en moyenne, une fois sur quatre. Ce n'est pas que ces messieurs n'emploient d'ordinaire toutes les formes requises de la politesse espagnole. Ils font arrêter la voiture, font coucher les voyageurs ventre à terre, et pendant qu'un ou deux des voleurs les maintiennent, l'escopette en main, dans cette position, les autres visitent leurs poches et leurs bagages. Pourvu qu'on n'ait pas l'imprudence de se défendre, on n'a point à redouter les mauvais traitements. Toutefois, le peu d'attrait de ce genre d'aventures détermine beaucoup de voyageurs à faire de préférence le voyage à cheval ou en litière. L'irrégularité des heures de départ permet, de la sorte, de dépister plus facilement les héros de

grand chemin, sans compter qu'en voyageant à petites journées, on a la facilité de se munir d'escortes qui, sans offrir de garanties absolues de fidélité ou de courage, sont cependant considérées par les voleurs comme une circonstance défavorable à la réussite de leurs projets.

Quand on voyage en famille, le plus sûr est donc d'aller à petites journées, à cheval ou en litière, bien armé, et accompagné d'une escorte de cinq ou six soldats, au moins dans les parages suspects. Il y a, de plus, une précaution indispensable à prendre et dont l'oubli nous causa, quant à nous, bien des ennuis et des fatigues. Mal renseignés sur les ressources des auberges mexicaines, nous avions négligé d'emporter des lits : aussi dûmes-nous cinq nuits sur huit coucher par terre, installés de notre mieux dans nos manteaux et avec les selles de nos chevaux pour oreiller; triste manière de réparer les fatigues d'une cavalcade de quinze heures sous le soleil vertical des tropiques, et de se préparer à subir pour le lendemain une épreuve du même genre. Une autre tribulation non moins pénible, c'est la nourriture que vous préparent les ménagères indigènes. Sauf Jalapa, Perote et Puebla, où l'on trouve d'assez bonnes tables d'hôte dans des hôtels tenus par des Américains du Nord, il faut, le reste du temps, se contenter de poulets coriaces que, faute de fourchette, on est obligé de démembrer avec les doigts, de haricots rouges *(frijoles)* que la nature a faits excellents, mais que les Indiennes ont la manie d'accommoder avec un affreux piment rouge appelé *chile*, qui vous incendie le palais et vous embrase le sang, déjà échauffé par le soleil et par la fatigue. En guise de vin on vous sert du *pulque*, sorte de breuvage nauséabond extrait d'une plante indigène, le *maguey* (*Agave americana*); et le pain est remplacé par la *tortille* qui, formant dans tout le Mexique la base de l'alimentation nationale, mérite de nous arrêter un instant.

Bien que le blé soit cultivé avec succès dans plusieurs régions du Mexique, les classes riches font seules usage du pain, qui est, en effet, fort cher. Le peuple se contente du maïs qu'on prépare de la manière suivante : une femme agenouillée par terre et ayant devant elle un *metate*, espèce de table de granit soutenue sur quatre pieds, y place des grains de maïs qu'elle écrase ensuite contre le *metate*, à l'aide d'une espèce de rouleau également en granit qu'elle manie des deux mains avec beaucoup de dextérité. A mesure que le maïs, qu'on a eu préalablement la précaution de faire tremper dans l'eau, est réduit en bouillie, la *tortillera* fait glisser cette bouillie dans un vase placé en dessous et en avant du *metate*. Cette opération terminée, et quand la bouillie est arrivée au degré de consistance nécessaire, la ménagère en pétrit des espèces de crêpes qu'on met cuire aussitôt sur un plat de terre posé lui-même sur des charbons ardents. Quand la tortille est bien grillée, elle a un goût fort agréable; seulement, comme il n'entre point de levain dans la pâte, c'est une nourriture un peu lourde et dont les Européens font bien d'user discrètement. La manipulation de la tortille n'est pas d'ailleurs, comme la farine, l'objet d'une fabrication spéciale, et dans chaque ménage la femme la prépare au moment du repas.

Du reste, et à part l'appréhension des voleurs, le manque de lits et la mauvaise nourriture, il faut convenir que le voyage de Vera-Cruz à Mexico présente au voyageur de nombreux dédommagements, par la beauté et la variété des sites qui viennent frapper ses regards. Dans la terre chaude notamment, on rencontre des aspects auxquels aucun homme bien organisé ne saurait demeurer insensible. Les pays chauds, d'ailleurs, ont toujours eu pour moi un attrait particulier. L'abondance de la lumière, la transparence et la limpidité de l'atmosphère, le charme infini que l'ardeur même du soleil donne aux ombrages dont on méconnaît volontiers le prix dans nos climats humides, l'originalité et la puissance de la végétation, et jusqu'à cette chaleur énervante qui subjugue l'homme et l'enivre, tout donne à ces royaumes du soleil un charme et un intérêt particuliers.

De Vera-Cruz à Mexico, on traverse, à vrai dire, trois climats parfaitement distincts. De Vera-Cruz à Puente-Nacional, c'est la zone torride : un soleil brûlant, des routes sablonneuses, une végétation rabougrie par la sécheresse. En arrivant à Jalapa, charmante ville située à moitié route de la rampe qui conduit au plateau supérieur, on aperçoit un mélange singulièrement pittoresque de la végétation de nos climats et des productions des tropiques. Ainsi, par exemple, on débouche par un bois de chênes au milieu de plantations de bananiers et d'orangers, et, comme pour compléter le tableau, l'œil, après avoir glissé sur la riche et gracieuse vallée qui s'étend en amphithéâtre au-dessous de Jalapa, aperçoit à l'horizon le pic neigeux d'Orizaba, placé là comme pour avertir que ce riant paysage confine à la région des frimas. En effet, de Jalapa, une marche de douze heures seulement conduit à l'immense plaine dont le fort de Perote garde l'entrée, plaine nue, dépouillée, sablonneuse, sorte de steppe asiatique, balayée toute l'année par un vent froid et impétueux qu'aucun obstacle n'arrête ou ne ralentit, et où l'on voit fréquemment, le matin, du givre et des glaçons surmonter les pointes épineuses du maguey, ou pendre aux cactus poudreux et difformes qui font haie le long des chemins.

De Perote jusqu'à Puebla, peu ou point de végétation, sauf un bois de pins, rendez-vous habituel des voleurs; de temps en temps une *hacienda* (ferme), ou une *venta*, où l'on s'arrête pour manger et laisser souffler les chevaux; car les chevaux mexicains, sobres comme ceux de l'Arabie d'où ils tirent peut-être leur origine par les chevaux espagnols, se contentent d'un repas toutes les vingt-quatre heures. Chaque soir, à huit ou neuf heures, on leur donne une ration de feuilles de maïs mélangées parfois d'un peu de grain; jusqu'au lendemain à la même heure ils ne prendront plus rien, marcheront tout le jour et feront leurs quinze lieues sans boire ni manger.

Puebla est, après Mexico et Guadalajara, la plus grande ville de la république mexicaine. On y compte soixante mille âmes environ; c'est une belle ville, très-animée, ornée, comme toutes les grandes villes du Mexique, d'un nombre prodigieux d'églises et de couvents. Les diligences y sont fréquemment arrêtées en plein jour, dans les rues et sur les places mêmes de la ville.

On commence à apercevoir, en sortant de Puebla, le revers de deux belles montagnes, le Popocatepetl et l'Ixtaxinatl, qui dominent la vallée de Mexico et qui forment, au nord de l'isthme de Panama, le point culminant de la chaîne des Andes. Bientôt la route s'élève et gravit, au milieu d'une forêt de pins, les pentes de Rio-Frio, sorte de contre-fort et de prolongement du Popocatepetl. Arrivée à la limite de la forêt, la route, qui depuis Vera-Cruz n'avait cessé de monter, commence à redescendre, et bientôt un magnifique panorama se déroule sous les yeux du voyageur. A sa gauche se dressent deux pics majestueux, tout couverts de neiges et hauts comme le mont Blanc; à ses pieds, une immense vallée circulaire de douze à quinze lieues de diamètre, fermée de tous côtés par de hautes montagnes; et, au fond de ce vaste entonnoir, la ville de Mexico, assise sur les deux lacs de Chulco et de Tezcuco, et à laquelle on ne parvient que par une étroite chaussée bordée des deux côtés par des marais couverts de millions de canards sauvages.

Après un demi-quart d'heure de conversation on doit savoir à quoi s'en tenir, pour la vie, sur quelqu'un, quant à sa capacité d'entendement. Pourquoi donc vouloir encore

essayer de lui faire entendre ce qu'il ne peut entendre?— Il y a cependant un avantage à la sottise, pour celui qui vit avec des sots : il s'entretient dans l'habitude de parler raison, ce qui entretient celle de penser raison.

Mme DE CHARRIÈRE.

DE L'HOMME

CONSIDERÉ A L'ÉTAT DE NATURE (1).

L'homme ne vaut que par l'intelligence (2); dans l'état de nature, il n'est guère qu'un être misérable, dont chaque jour met la vie en péril et l'existence en problème.

Il est destiné à vivre dans la plaine et à marcher debout; la conformation de son pied en fait un véritable plantigrade.

Courir sur le versant d'une montagne, ou l'escalader si la pente est rapide, le fatigue et le met hors d'haleine. Il est l'animal qui saute le plus lourdement, qui nage le plus mal; il ne sait pas grimper, et tous les grands mammifères le dépassent à la course.

Il est aussi le moins bien armé de tous. Ses ongles sont nus, larges, presque plats et sans épaisseur; ils se brisent avec une très-grande facilité, et deviennent alors bien plus incommodes que vraiment utiles.

Sa bouche est petite, et ne peut s'ouvrir assez pour faire des morsures profondes ou étendues, lorsqu'il veut s'en servir à titre offensif, son nez lui fait obstacle. Ses dents sont petites, et les canines, si redoutables chez les carnassiers, n'ont chez lui aucune prépondérance sur les autres.

La seule arme naturelle qu'il ait reçue, ce sont ses poings : attachés à l'extrémité de longs bras et formés entièrement de parties osseuses, ils présentent de toutes parts des saillies anguleuses. Il les brandit avec force, et s'en sert comme de petites massues.

Dans ses luttes avec les grands animaux, il faut qu'il triomphe ou qu'il meure, car il ne peut fuir. Il n'a de vivacité que par secousses; la gravité seule lui sied bien. Le calme est son état normal; sa figure n'est belle et noble que quand ses traits sont harmoniques.

Peu d'animaux cependant osent l'attaquer, à moins qu'ils n'y soient poussés par la faim. Non qu'il soit défendu par la majesté de sa physionomie ou par la fierté de son regard, comme on a voulu le prétendre. Ce qui lui sert de sauvegarde, s'il est désarmé, c'est son port, si différent de celui des autres êtres; c'est ce corps allongé comme un fût de colonne, surmonté d'une tête arrondie et dégagée, pivotant brusquement sur le cou qui lui sert de support. Ce sont ces bras qui se balancent dans la marche, comme s'il était toujours prêt à combattre.

La position de la tête est favorable à la défense; elle lui permet de bien voir son ennemi et de le frapper vers les parties qu'il sait être les plus vulnérables. Il peut le presser contre sa poitrine et l'étouffer.

Malheureusement il présente de toutes parts une peau nue, accessible à tous les genres de blessures; et le danger, dont il peut apprécier l'étendue, le trouble et paralyse ses forces.

La station verticale est la seule qui lui soit permise, et cependant il ne peut longtemps la conserver sans fatigue. Il éprouve, s'il est debout sans agir, le besoin de modifier son attitude, en appuyant alternativement le poids du corps sur l'une et l'autre hanche : pour lui la marche est presque un repos.

L'homme est essentiellement diurne; il aime la lumière et s'étiole rapidement dans les lieux sombres. L'humidité des marais lui est préjudiciable; il veut d'ailleurs appuyer son pied sur un terrain ferme et résistant. Il voit mal pendant le crépuscule, et sa vue n'a pas une très-grande portée; mais il sait la perfectionner par des moyens naturels. Ses paupières sont extrêmement mobiles, et chacune d'elles jouit d'une indépendance de mouvement très-favorable à la vision. Il les ouvre ensemble, ou l'une après l'autre, et les ferme à demi pour diminuer l'intensité de la lumière. Ses mains concourent au même but : il s'en sert pour diriger les rayons visuels et pour se protéger contre l'éclat éblouissant du soleil.

L'œil humain, dans lequel se peignent les mouvements de l'âme et les passions qui l'agitent, sépare l'homme des animaux tout autant que l'intelligence, dont cet organe est la plus magnifique expression.

Pour dormir, l'homme se couche d'ordinaire sur le côté droit à demi fléchi, la tête un peu soulevée; ses bras l'embarrassent. Tantôt, posés sur la poitrine, ils gênent la respiration par leur poids et donnent lieu à des cauchemars pénibles; tantôt, mal engagés et supportant tout le poids du corps, ils s'engourdissent douloureusement.

Dans la veille, l'homme ne peut s'asseoir sur un terrain plan, pour se reposer, sans se sentir entraîné en arrière; il faut qu'il s'accroupisse disgracieusement, qu'il croise les jambes, ou qu'il se pose sur ses talons.

Pourvu des trois sortes de dents, il dut avoir une nourriture mixte. Dans les forêts, le gland doux, la châtaigne, la faîne et les racines charnues; au bord des rivières, des lacs et des mers, les coquillages. La faiblesse de ses dents canines ne permet pas de croire qu'il puisse manger facilement des chairs crues. Il faut qu'il leur fasse subir l'action du feu, et qu'il les assaisonne.

Son langage est concis, son vocabulaire pauvre; les phrases qu'il emploie sont courtes et destinées à servir ses besoins matériels; il parle avec lenteur, et les mots qu'il crée abondent en voyelles. Son chant est monotone, et il le module sur des notes basses dont l'échelle diatonique est peu étendue.

Bien que la durée de la vie de l'homme puisse paraître longue, elle est en réalité assez restreinte; il ne vit pas encore dans l'enfance, et ne vit plus qu'à demi dans la vieillesse. Il a deux longues tutelles à subir : celle de ses premières années, et celle de ses dernières.

Comme chez le singe, de grands changements s'opèrent dans son système osseux, notamment dans le crâne. Les maxillaires s'allongent, l'obliquité de l'implantation des dents se prononce, les pommettes deviennent de plus en plus saillantes, ainsi que les arcades sourcilières, etc. En comparant la tête d'un vieillard à celle d'un jeune homme, on peut facilement constater ces différences, et l'on s'étonne de les trouver aussi profondes.

Si l'on voulait espérer de trouver les berceaux de l'espèce humaine, il ne faudrait pas s'écarter beaucoup des tropiques ou de l'équateur. Ce ne dut être que lentement et par irradiation que l'homme put s'exiler de ces régions favorisées. Les pôles, la zone torride, les hautes montagnes, n'ont dû recevoir que des colons. Le rivage de la mer, le bord des grands fleuves, les plaines boisées, voilà sans doute les lieux où l'homme a dû se fixer d'abord.

La nécessité de lutter contre les besoins de la vie a fait l'homme industrieux et actif. S'il eût trouvé partout une nourriture abondante et un ciel clément, il aurait vécu au jour le jour, apathique et enclin au sommeil, comme les chiens et les chats bien repus.

Contraint de se défendre sans relâche ni trêve contre les éléments, il s'élève s'il triomphe, et s'abrutit s'il est

(1) Fée, *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux.*

(2) L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant, etc. (Pascal.)

vaincu. Vers les pôles et au centre de l'Afrique, ces deux extrêmes du froid et du chaud, les facultés intellectuelles de l'homme restèrent stationnaires. Il en dut être autrement dans les régions tempérées, où l'on obtient tout de la terre par un travail soutenu, en rapport avec les forces de l'homme; mais lorsqu'il lui suffit pour vivre, comme dans l'Amérique du Sud, de cueillir un fruit ou de percer de flèches un facile gibier, il reste dans une éternelle enfance.

Toutefois, sur une terre riche en productions naturelles, et pourvu qu'il sache en tirer parti, l'homme élève son intelligence bien plus haut et beaucoup plus vite que s'il est placé dans des circonstances opposées.

Pour juger de l'homme primitif, même au sein de la civilisation, il suffit de l'examiner enfant. Il est le même sur tous les points du globe. Les premiers mots qu'il prononce, les premiers jeux auxquels il se livre, ne diffèrent point. Dès son entrée dans la vie, il cède aux instincts qui le domineront un jour : le jeune garçon essaye et fabrique des armes; la jeune fille habille et berce une poupée. Déjà se sont révélés l'instinct de la guerre et celui de la maternité.

La lenteur du développement de l'homme, dont on serait tenté de se plaindre, était nécessaire. C'est elle qui fortifie les liens de famille, cette unité des sociétés humaines. L'homme ne peut rien par lui seul; il faut qu'il soit protégé dans l'enfance et protecteur dans l'âge mûr. S'il règne sur la nature, ce n'est pas comme individu, c'est comme espèce.

Chez les animaux, l'instinct étant contemporain de la naissance, et l'accroissement rapide, il suffisait qu'ils fussent placés dans des milieux favorables. Il n'en a pas été ainsi de l'homme, chez qui l'instinct est à peu près nul, et qui ne possède d'abord l'intelligence qu'en germe. La raison et l'expérience n'étant point en lui, il fallait qu'il les trouvât dans les autres.

Créé nu, sans armes, et condamné à une longue enfance, l'homme n'était pas né *viable*. Pour qu'il conservât une place sur la terre, il fallait qu'il fût protégé : la Providence lui tendit la main, elle lui donna la famille, et ses destinées purent s'accomplir.

LE COLOSSE DE RHODES.

Fin. — Voy. p. 335.

Comme on l'a vu dans le passage de Pline cité page 336, le colosse fut élevé après le siége de Rhodes par Démétrius Poliorcète; or ce siége, qui dura un an, fut levé par ce prince la deuxième année de la cent dix-neuvième olympiade, c'est-à-dire l'an 303 avant Jésus-Christ. Pline nous apprend qu'il fut détruit par un tremblement de terre, cinquante-six ans après son érection. Ce tremblement de terre, d'après les calculs de Clinton, le savant auteur des *Fastes helléniques*, doit être placé entre les années 229 et 226 avant Jésus-Christ. Le colosse avait donc été terminé vers l'an 285 avant notre ère. Il faut supposer qu'on mit au moins quinze années pour élever une pareille masse, qu'on ne peut pas supposer moindre de 34 mètres, d'après les évaluations de Pline et de Strabon. Les Rhodiens avaient reçu des rois et des peuples de la Grèce de grands secours en argent pour les aider à relever leurs ruines, et particulièrement le colosse; mais, comme on l'a dit plus haut, ils en furent empêchés par un oracle, ou, ce qui est plus probable, ils employèrent ces sommes à des usages d'une nécessité plus urgente. Comme le dit si bien Pline, ce colosse gisant à terre était encore une merveille; il demeura près de neuf cents ans dans cette situation, et nous pourrions peut-être encore l'y admirer, sans les Arabes qui le détruisirent, l'an de Jésus-Christ 672. Mauviah, l'un des lieutenants d'Othman, quatrième calife de l'islam, s'étant emparé de l'île de Rhodes, le fit dépecer et en vendit les morceaux à un juif qui en chargea neuf cents chameaux, s'il en faut croire les historiens byzantins. Il y a évidemment exagération dans leur récit, qui se ressent beaucoup trop de l'amour inné des Grecs pour les fables et les merveilles. Nous allions négliger de dire qu'aucun auteur ancien n'a dit que le colosse eût jamais servi de phare. Cette nouvelle erreur est due à Urbain Chevreau, assez médiocre compilateur du dix-septième siècle. Chevreau avait été entraîné à placer un fanal dans la main divine d'Apollon Soleil par l'hypothèse admise que le colosse *était placé à* l'entrée du port. Cette assertion n'a donc pas plus de valeur que celle de Blaise de Vigenère.

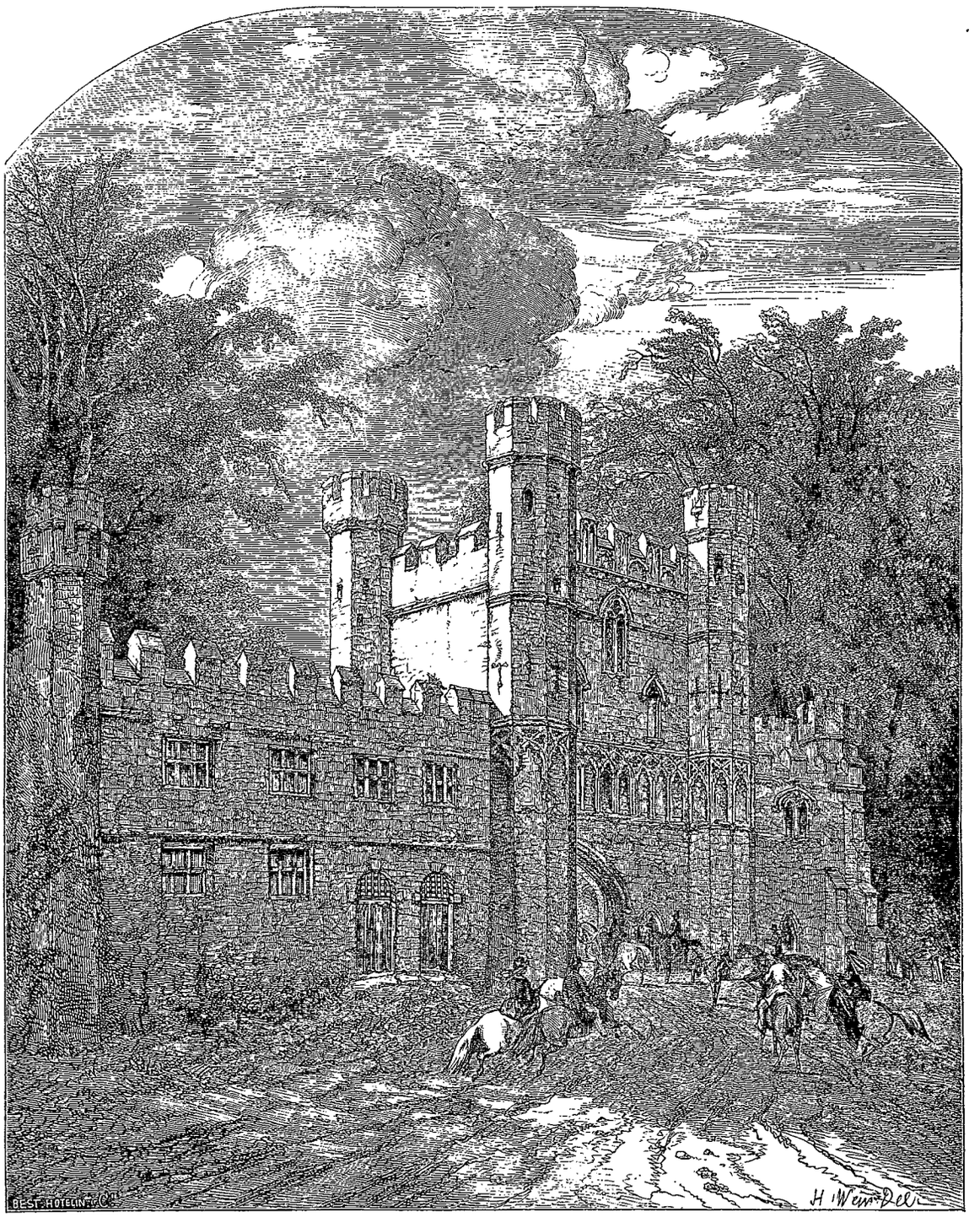
Une monnaie de bronze, frappée dans l'île de Rhodes au commencement de l'empire romain, porte au revers une représentation d'Apollon qui pourrait bien être une copie ou au moins une imitation du célèbre colosse. Nous la reproduisons ici. Le dieu est représenté nu, debout, tenant de la main droite une couronne qu'il place sur un trophée; sur son bras gauche il porte une chlamyde; sa tête est radiée comme il sied au Soleil. Autour on lit l'indication de la valeur monétaire de la pièce : *Didrachmon* (deux drachmes); au côté droit de cette monnaie, on voit une tête de ville et on lit : *Rodioi uper tôn Sebastôn* (les Rhodiens pour les Augustes). Les Augustes désignés étaient Tibère et Livie sa mère. Nous ne prétendons pas donner ici le modèle exact du colosse de Rhodes; le trophée fait allusion à quelque circonstance particulière; mais n'est-il pas très-probable qu'un artiste rhodien, ayant à représenter Apollon sur une monnaie de Rhodes, a dû s'inspirer de la statue colossale qui était une des gloires de sa patrie?



Ce que devait être le véritable colosse de Rhodes. — Monnaie de bronze de l'île de Rhodes.

Il nous reste à parler de l'auteur de cette célèbre statue Selon Pline, c'est Charès de Lindos, élève de Lysippe; on ne sait rien de plus sur cet artiste. Strabon et l'auteur inconnu des vers iambiques qu'il cite, et dont nous avons rapporté le sens plus haut, le nomment également Charès. On trouve, il est vrai, dans un écrit du philosophe pyrrhonien Sextus Empiricus contre les mathématiciens, une anecdote qui attribue l'achèvement du colosse à un autre Lindien, nommé Lachès. Le consciencieux artiste, s'apercevant qu'il s'était trompé de moitié sur la somme qu'il en coûterait pour l'achever, se serait tué dans un accès de désespoir. Sextus ajoute que Lachès, aussi né à Lindos, dans l'île de Rhodes, continua l'œuvre et fut assez heureux pour la mener jusqu'à perfection. Toutefois, les autorités de Pline et de Strabon nous paraissent devoir être préférées : nous croyons que ce chef-d'œuvre fut l'œuvre de Charès de Lindos tout seul, et qu'à cet illustre élève de Lysippe doit revenir la gloire d'avoir, comme le dit fort élégamment Philon de Byzance, *fait un dieu semblable à un dieu, et donné un second soleil au monde.*

L'ABBAYE DE LA BATAILLE.



Restes de l'abbaye de la Bataille. — Dessin de H. Weir.

A la mort du roi d'Angleterre Édouard le Confesseur, en l'année 1066, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, prétendit à sa succession. Il n'y avait aucun droit. Harold, qui avait pris possession du trône du consentement des barons saxons, n'y en avait aucun non plus. La fortune des armes devait décider entre eux. Le 28 septembre de cette même année, Guillaume abordait à Pevencey, sur la côte du comté de Sussex, à la tête d'une armée qui comptait au plus vingt-cinq mille combattants; il s'avança sans rencontrer aucune résistance jusqu'à Hastings, où il s'établit dans un camp retranché. Harold, qui était alors occupé dans le Nord, accourut en toute hâte, et, sans vouloir même discuter les conditions que lui proposait le duc de Normandie, il se prépara à le combattre. Les deux prétendants se rencontrèrent, le 14 octobre, dans un lieu nommé Senlac, à huit milles d'Hastings. La fortune se prononça en faveur de Guillaume, qui dès lors ne s'appela plus le Bâtard, mais le Conquérant, et l'Angleterre devint la proie des barons normands qui l'avaient suivi.

Pendant la bataille, Guillaume, qui, dit-on, avait passé, ainsi que son armée, la nuit en prières, fit vœu d'ériger une église en l'honneur de la Sainte-Trinité et de saint

Martin, s'il était vainqueur; il tint parole. Sur le champ même où la bataille s'était livrée, il fit bâtir une abbaye qui reçut le nom qu'elle porte encore, l'abbaye de la Bataille. Elle fut occupée par soixante moines qui vinrent exprès de Noirmoutiers en Normandie. Guillaume accorda à cette abbaye les priviléges les plus étendus, et, ce qui était plus important, de très-riches dotations en terres. Elle ne fut achevée qu'en l'année 1094. Les descendants de Guillaume le Conquérant suivirent son exemple, et favorisèrent de leurs largesses et de leur protection une institution qui leur rappelait leur élevation à la couronne d'Angleterre. Elle fut supprimée par Henri VIII, qui en donna les terres à Richard Gilmer.

De l'abbaye de la Bataille, une des plus splendides de l'Angleterre, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines qui attestent sa grandeur passée. Elles couvrent plus d'un mille en superficie. On vient de loin admirer le grand portail flanqué de tours à huit faces, et dont la masse énorme semble défier les efforts du temps.

On a conservé avec un soin religieux le cartulaire de l'abbaye de la Bataille. C'est en quelque sorte le livre d'Or de la vieille aristocratie anglaise : il contient la liste de tous les chevaliers normands qui accompagnaient Guillaume le Conquérant.

DES FONTAINES ARTIFICIELLES.

COMMENT ON PEUT CRÉER UNE SOURCE.

Il n'est peut-être aucun sujet sur lequel on ait émis plus d'opinions diverses que l'origine des fontaines. Dans la plus haute antiquité, ces épanchements d'ondes salutaires et fertilisantes avaient obtenu les honneurs d'une espèce d'apothéose, car, suivant l'expression hardie de Lucrèce, tout phénomène dont la cause était inconnue était rapporté immédiatement à l'empire de la divinité. Après avoir traversé mille systèmes bizarres, insuffisants ou même absurdes, l'esprit humain a fini par découvrir que l'écoulement permanent d'un filet d'eau était la conséquence naturelle de l'immense quantité de ce liquide que les pluies versent annuellement sur nos contrées. Nous allons prouver, d'après les observations des météorologistes, que cette cause est en rapport avec son effet, et que chercher une autre *raison d'être* aux sources qui arrosent nos campagnes, ce serait véritablement faire double emploi

Depuis plus de deux siècles on mesure, à l'Observatoire de Paris, la quantité d'eau que les pluies y déposent annuellement. Si la couche qui tombe chaque année se conservait sans infiltration et sans évaporation, les environs de Paris seraient recouverts à peu près d'un demi-mètre d'eau chaque année. Or, si l'on imagine tout le bassin de la Seine et de ses affluents couvert d'une pareille nappe fluide, on trouve, par le calcul, que la Seine est bien loin de conduire chaque année, à l'Océan, une quantité d'eau si grande. Ce qu'elle fournit à son embouchure n'en est pas la dixième, la centième partie. La pluie, après être tombée, et après avoir *humecté les terrains*, se sèche presque en entier et remonte en vapeur dans l'atmosphère. Une petite partie seulement pénètre dans la terre pour alimenter les rivières par un écoulement souterrain, ou bien pour venir sourdre à la surface du sol sous forme de fontaines, de ruisseaux, de marécages. Tout dépend de la nature de la surface du terrain et de la constitution souterraine du sol à une certaine profondeur.

Imaginons une localité telle qu'il s'en trouve plusieurs dans les Pyrénées, où la pluie tombe sur le roc nu comme dans un bassin imperméable. Cette eau, sans perte aucune, coule au fond des vallées et donne naissance, à l'instant même, à un formidable torrent dont les eaux désastreuses, *obrimon hudor*, suivant l'expression d'Homère, sont aussi infranchissables que temporaires. « Monsieur, dit à un voyageur effrayé un aubergiste riverain, vos mulets, tels assurés que soient leurs pieds, seraient entraînés par le courant, et il n'y a aucun pont ou bac pour franchir le cours d'eau; mais si vous voulez entrer pour déjeuner, la rivière s'écoulera pendant votre repas, et vous pourrez ensuite continuer votre route, sans même que l'eau atteigne à la moitié de la hauteur des roues de votre équipage. » Il n'est pas besoin de dire que le pronostic météorologique de l'aubergiste se réalise à la minute, et que le cours d'eau momentanément enflé outre mesure reprend les proportions d'une nappe d'eau de quelques décimètres d'épaisseur, coulant paisiblement sur un fond solide, qui permet un trajet aussi peu dangereux qu'une route à sec bien macadamisée. Dans les fertiles campagnes de la France, et en général de l'Europe, la pluie reçue par le sol se partage en deux portions : la plus considérable se volatilise de nouveau et remonte dans l'atmosphère sous forme de vapeur; l'autre part, la plus petite, s'infiltre dans la terre meuble, herbeuse, sablonneuse. Elle pénètre jusqu'à ce qu'elle rencontre une couche de roc, de craie, de terre glaise ou de toute autre substance impénétrable, le long de laquelle elle glisse, pour aller aboutir au fond des rivières qu'elle alimente par un tribut occulte, ou bien pour arriver quelque part à la surface du sol et former une vraie source. On trouve dans le Traité de Mariotte, sur l'origine des fontaines, ce fait remarquable que, dans une cour pavée où l'on avait entassé des décombres de maçonnerie, ces décombres, humectés par les pluies d'hiver, donnèrent pendant le printemps, l'été et l'automne, une petite source permanente qui persista jusqu'à l'enlèvement des matériaux qui avaient, pour ainsi dire, formé un réservoir pour les eaux de la saison pluvieuse, arrêtées par le pavage du dessous.

La constitution de la butte de Montmartre, recouverte d'un terrain sablonneux qui repose sur des lits de terre glaise situés à diverses profondeurs, nous présente l'équivalent de la fontaine artificielle de la cour pavée dont nous venons de parler. L'eau de pluie, après s'être infiltrée dans les sables, est arrêtée par les bancs d'argile dont elle suit la pente, pour parvenir, sous forme de source peu abondante, au point où la terre glaise arrive sur l'escarpement. Ces fontaines, situées dans une localité si élevée au-dessus de la plaine environnante, paraissent tout à fait merveilleuses; mais en calculant la quantité d'eau qui, d'après le pluviomètre, tombe dans cette localité restreinte, on trouve que cette quantité est bien plus que suffisante pour alimenter les maigres sources qui, au nombre de trois ou quatre, arrosent les jardins à mi-côte de Montmartre.

On voit qu'il n'y a maintenant qu'un pas à faire pour que l'industrie reproduise la disposition du sous-sol qui donne naissance aux sources, pour qu'elle rivalise avec la nature et crée une belle et bonne source, donnant ce que les fontainiers appellent un demi-pouce d'eau, c'est-à-dire dix mètres cubes d'eau par jour, quantité suffisante aux besoins d'un grand village, tant pour la consommation des habitants que pour celle des animaux.

Avant de présenter le devis des travaux à faire pour arriver à ce résultat, nous ferons observer que, dès la fin du seizième siècle, Bernard Palissy avait donné complétement les moyens de faire naître dans toutes les localités une fontaine artificielle. Il ne s'agissait, suivant lui, après avoir choisi un terrain qui permît l'infiltration de l'eau de pluie, que d'y faire à une certaine profondeur un vrai pavage ou d'y mettre un lit de terre glaise qui, arrêtant l'eau, la dirigeât vers le point le plus bas du terrain pour qu'elle vînt, après une espèce

de filtrage, aboutir en un courant continu dans un bassin ou dans un lit de ruisseau. Dans la Palestine et dans la Syrie, les croisés, sans doute avec l'aide des fontainiers grecs, avaient réuni dans d'étroites vallées fermées à la gorge des masses considérables d'eau de pluie. Ces réservoirs, dont on voit un exemple en grand dans les environs de Constantinople et dans la ville même, étaient une ressource précieuse pour la saison sèche; et de plus, dans le voisinage de Jéricho, ces eaux paraissent avoir servi à l'irrigation des jardins, comme le font les eaux naturelles dans les environs de Damas.

M. Séguin, qui a tant fait de travaux de terrassement dans les environs de Paris, à Lyon et ailleurs, a indiqué le procédé qu'il faut suivre pour transformer les eaux de pluie en fontaines permanentes dans les terrains sablonneux, par exemple, dans le bois de Boulogne, dans la forêt de Saint-Germain, les bois de Sceaux et de Meudon, ou enfin dans la forêt de Fontainebleau, à laquelle il ne manque que le charme des eaux vives pour réunir tous les genres d'agréments. La Hollande, dont le sol sablonneux n'admet aucune fontaine, se trouverait ainsi dotée d'avantages non moins précieux pour l'utilité que pour l'agrément. Voici la recette de cette espèce de miracle, qu'avec des frais modérés l'industrie pourrait réaliser en produisant un sous-sol imperméable.

Après avoir choisi un terrain d'environ deux hectares, ayant une pente douce vers une de ses extrémités, on ferait une tranchée transversale dans la partie la plus élevée du terrain, sur une profondeur de deux mètres et sur une largeur pareille. Le fond serait rendu impénétrable à l'eau par un pavage grossier, un macadamisage, un glaisage de quelques centimètres, ou enfin par une couche de bitume. On ferait à côté et en suivant sa pente une nouvelle tranchée, dont la terre serait rejetée pour combler la première tranchée, et le fond de cette deuxième tranchée serait rendu imperméable comme celui de la première, jusqu'à ce qu'on arrivât à produire ainsi une couche souterraine qui arrêtât la pluie infiltrée. A la partie inférieure du terrain, un contre-fort en maçonnerie grossière arrêterait les eaux pour les conduire à une issue convenable par laquelle s'échapperait une belle fontaine d'eau pure, qui ne tarirait jamais et qui fournirait à peu près un pouce d'eau, c'est-à-dire vingt mètres cubes par jour, quantité plus que suffisante pour un village ou un château avec toutes ses dépendances. Suivant le conseil de Bernard Palissy, le terrain devrait être planté d'arbres fruitiers, d'arbustes à basses tiges ou de gazon, afin d'arrêter l'action du vent et l'évaporation qu'elle produit, en même temps que ces plantations utiliseraient la fertilité d'un sol si admirablement ameubli.

Les devis de M. Séguin, établis en connaissance de cause, d'après le prix de la main-d'œuvre, la distance et le transport de la terre glaise, abondante dans les environs de Paris, démontrent que toute commune ou même tout propriétaire dans l'aisance pourrait ainsi créer dans la plupart des localités, sans frais exorbitants, une fontaine permanente.

On doit s'étonner que l'industrie ne se soit pas emparée de cette utile invention de l'excellent Bernard de Palissy, dont les œuvres sont à juste titre si connues et si goûtées. Son génie original serait encore plus admiré dans la création d'une source utile, on peut même dire indispensable, que dans la création des émaux et des vases vernissés que le luxe des connaisseurs se dispute à prix d'or. Fournir de l'eau aux agriculteurs d'un village, des lavoirs à leurs femmes, des abreuvoirs à leurs troupeaux, serait plus glorieux et plus durable que les beaux ouvrages de *rustiques figulines* qui ont rendu son nom si célèbre (1).

(1) Plusieurs citernes et réservoirs d'eau du moyen âge sont accompagnés latéralement d'un petit escalier en spirale qui descend jusqu'au niveau du fond. Alors, sans avoir besoin de seaux, de cordes et de poulies, on descendait jusqu'à l'eau, que l'on puisait directement. Cette disposition s'observe dans les ruines du célèbre château de la ville de Lusignan. Dans le département de la Haute-Vienne, plusieurs fontaines situées au-dessous du sol sont utilisées par des marches à ciel ouvert qui permettent d'aller y prendre l'eau sans mécanique aucune.

BELLE ACTION D'UN DOMESTIQUE NOIR.

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, un Anglais, avec sa femme et ses deux enfants en bas âge, se rendait des Indes orientales en Angleterre, sur un navire qui faisait partie d'un nombreux convoi. La femme mourut pendant le passage, et les deux enfants furent confiés aux soins d'un jeune nègre de dix-sept ans. Le mari, obligé de passer momentanément sur le vaisseau du commodore, avait laissé ses enfants sous la garde de ce noir, lorsqu'une tempête affreuse s'éleva. Le navire sur lequel les enfants étaient restés fut si maltraité par la mer qu'il fit des signaux de détresse, annonçant qu'il était sur le point de couler bas. Un bateau lui ayant été envoyé par le commodore, les passagers et l'équipage s'y précipitèrent, et il était presque rempli, lorsque celui qui le commandait déclara qu'il n'y avait plus que juste assez de place pour prendre les deux enfants ou le nègre, mais pas les trois. Le nègre n'hésita pas un seul instant; il plaça les deux enfants dans le bateau en s'écriant : « Dites à maître que Cuffy a fait son devoir! » Le navire s'engloutit bientôt après avec le fidèle serviteur, tandis que les enfants, sauvés par son héroïque dévouement, se jetaient dans les bras de leur père.

La reine Charlotte, ayant entendu raconter cette aventure, engagea Hannah More à en faire le sujet d'un poëme; mais cette femme célèbre s'en excusa, en disant que l'art ne pouvait pas embellir une action si noble.

Les louanges, quoique fausses, quoique ridicules, quoique non crues ni par celui qui loue ni par celui qui est loué, ne laissent pas de plaire; et si elles ne plaisent pas par un autre motif, elles plaisent au moins par la dépendance et par l'assujettissement qu'elles marquent de celui qui loue. DOMAT.

LES GITANOS.

Voy., sur les Bohémiens, t. IV, p. 188, 189, 190; t. XIX, p. 393.

Le gitano, ou bohémien espagnol, tient à grand honneur et à grand avantage d'être né catholique. Il suffit de paraître douter de sa religion pour le mettre en fureur. — Il m'arriva un jour, dit Charles Dembowski (1), d'offrir un écu à un gitano, en le priant de m'initier aux superstitions qu'on leur attribue : « Nous sommes catholiques, et non maures, » me répondit-il en colère; et il s'éloigna brusquement, non toutefois sans avoir commencé par prendre mon écu. Le gitano redoute le contact avec un juif et fuit son approche; il voit toujours dans chacun d'eux l'un des bourreaux de Jésus-Christ. Dans toute ville habitée par les gitanos, on remarque sur quelque pan de muraille une image de madone qui est l'objet spécial de leur adoration. Malgré ce catholicisme plus ou moins sincère ou intelligent, il se trouve toujours dans chaque famille une femme au moins qui passe pour être en bonne relation avec le diable et qui pratique la sorcellerie.

La loi laisse ouvertes aux gitanos toutes les carrières qui n'exigent pas des preuves de pureté de sang; mais ils profitent peu de cette liberté, et ils n'exercent guère d'autre métier que ceux de maquignon et de forgeron. Du reste, ils ne prétendent point à l'égalité avec les vieux Castillans

(1) Auteur de *Deux ans en Espagne et en Portugal.*

(c'est ainsi qu'ils désignent les Espagnols); ils s'appliquent seulement à se les rendre favorables à force de flatteries ingénieuses et en les amusant par l'originalité de leurs saillies. Chaque gitano parvient de la sorte à se créer, parmi les avocats et les *hidalgos*, un et souvent plusieurs protecteurs qui ne lui refusent pas leur appui dans ses démêlés avec les tribunaux.

On assure que la peur que les gitanos ont des morts est extrême. Un corrégidor de Cordoue, voulant débarrasser la ville des bohémiens de la sierra Morena, ordonna qu'ils seraient employés aux enterrements : « Plutôt voleurs que fossoyeurs! » fut le cri des gitanos, et ils retournèrent tous à leurs montagnes.

Sous Ferdinand VII, une ordonnance de police avait interdit de se présenter aux foires à tous les gitanos qui ne justifieraient pas d'un domicile. Aujourd'hui on se contente de les obliger à établir leur campement hors de l'intérieur des villes.

Une foire de gitanos offre un spectacle curieux. « Figurez-vous, dit l'auteur que nous avons cité plus haut, une plaine couverte de mulets, d'ânes et de chevaux, et au milieu de tout ce bétail les gitanos qui se pavanent, étalant tout le luxe de leur brillant costume andalous. Ils promènent un regard scrutateur sur les paysans cuirassés en buffle qui arrivent chevauchant avec leurs femmes en croupe. Comment donner une idée du prodigieux instinct avec lequel le gitano discerne sa dupe future parmi toute cette foule? Le flair du basset est moins sûr à l'encontre du gibier. La véritable source de gain pour le gitano est le troc en nature, au moyen duquel il se débarrasse des animaux qu'il a volés. Alors il se contente d'un cigare, même d'une simple accolade, en sus de l'échange, afin qu'il ne soit pas dit qu'un gitano a fait un marché sans en tirer quelque chose. L'animal qu'il reçoit en échange de celui qu'il cède subit aussitôt un travestissement complet. La queue, le corps, les oreilles, deviennent méconnaissables à force d'embellissements; c'est au point que souvent on voit le premier propriétaire se rendre acquéreur à la foire de la bête dont il s'est défait ou qu'on lui a volée la veille. Tout cela n'est rien encore en comparaison de l'adresse avec laquelle le gitano sait *réveiller le* sentiment de vitalité dans la plus mauvaise rosse. Une bague, un fouet, une paire de formidables ciseaux, sont ses instruments ordinaires de sortilége. Le fouet est armé d'un clou aigu qui se dissimule à son extrémité supérieure; la bague est armée d'une pointe acérée qui se dissimule sous le plat de la main. Les parties sont d'accord sur le prix; l'acheteur ne demande plus qu'à voir courir l'animal. Le gitano pousse, avec le haut bout de son fouet, la rosse qui, sensible à l'aiguillon caché, sort des rangs agitée d'un vif frémissement. Un enfant saute en selle, et le père administre sur sa croupe deux claques vigoureuses du plat de la main; l'aiguillon de la bague produit à son tour son effet. L'animal bondit comme un taureau, animé en outre par les cris de la famille entière du gitano. Le galop vient-il



Gitanas de Triana, faubourg de Séville. — Dessin de Rouargue.

à se ralentir, l'enfant, qui porte cachée dans le derrière de sa ceinture la paire de formidables ciseaux, se renverse jusque sur la croupe de manière que les deux pointes agissent comme dernier stimulant. C'est alors que la rosse devient admirable. La somme est livrée, et les filles du gitano accourent, sautent, chantent, et se renvoient en l'air une cruche de terre. Lorsque la cruche vient à tomber et se casse, toutes se précipitent sur les débris, et la plus adroite s'en coiffe, tandis que ses compagnes, se prenant par la main, tournent rapidement en cercle autour d'elle. »

LE LEUCORYX OU ANTILOPE ALGAZELLE.



Le Leucoryx. — Dessin de Weir.

Le *Leucoryx* appartient à l'une des nombreuses espèces de quadrupèdes ruminants comprises par les naturalistes sous le nom d'antilopes. C'est Ray qui, le premier, a employé cette dénomination pour désigner une des espèces, et Pallas en a rendu l'acception générique lorsqu'il a séparé ce genre de celui des chèvres avec lequel Linné le confondait.

Depuis longtemps on conservait, dans les cabinets d'histoire naturelle, de longues cornes un peu arquées, couvertes de dépressions en forme d'anneau à leur moitié inférieure, et lisses à leur autre moitié. On ne doutait point qu'elles ne provinssent de quelque espèce d'antilope; mais on n'est arrivé à déterminer cette espèce que lorsque, vers 1818, une algazelle fut envoyée du Sénégal à la ménagerie de notre Muséum d'histoire naturelle. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier, dans leur *Histoire des Mammifères*, la décrivent ainsi : « Sa tête est blanche, avec deux taches d'un gris foncé qui descendent de la base des cornes et se réunissent sur la mâchoire inférieure. Une tache de la même couleur est au milieu du front. Le cou et le poitrail sont d'un fauve foncé; le dos et les côtés du corps, fauve clair, surtout vers le dos; le ventre et les jambes, blancs; la queue, blanche et d'un brun noirâtre au bout. Les cornes, longues de 28 pouces,

couvertes de dépressions à leur moitié inférieure, sont noires. Les poils sont très-fins et plus longs sur le dos que dans les autres parties ; et il est remarquer qu'à partir de la croupe jusqu'entre les cornes, ils se dirigent d'arrière en avant, c'est-à-dire dans un sens tout à fait opposé à ce qui se voit chez les autres mammifères. Cette algazelle avait en hauteur, du sol au sommet de la tête, 4 pieds ; en longueur, du nez à l'origine de la queue, 5 pieds. » Plusieurs autres individus de cette espèce ont vécu depuis à la ménagerie du jardin des Plantes.

« En Syrie, en Arabie et jusqu'au Sénégal, disent Lacépède et Cuvier, la gazelle est très-répandue. On en voit d'innombrables troupes courir dans les campagnes ; lorsqu'on s'en approche, elles se réunissent les unes contre les autres et présentent les cornes de toutes parts. Quoique très-timides, lorsqu'elles sont poussées à bout, elles ont encore assez de force pour blesser gravement avec leurs cornes. Elles ne peuvent cependant résister aux grands quadrupèdes carnassiers, et ce sont elles qui font la pâture la plus ordinaire du lion et de la panthère. Les Turcs et les Arabes les chassent avec le chien et le faucon, ou bien avec le petit léopard appelé *once*. La chasse au faucon est surtout l'amusement des gens riches en Syrie ; on habitue l'oiseau à saisir la gazelle à la gorge et à lui entamer les gros vaisseaux avec ses ongles. On prend aussi ces animaux en vie en lâchant dans la campagne quelque individu apprivoisé, aux cornes duquel on attache des cordes qui se terminent par des nœuds coulants. Les gazelles sauvages, auxquelles ces individus se mêlent, se prennent dans les nœuds par les cornes ou par les pieds, et tombent promptement. »

Les gazelles, très-grasses en été, maigrissent en hiver ; leur chair a un goût analogue à celui du chevreuil.

AVENTURES DE Mme GODIN DES ODONAIS.

Fin. — Voy. p. 371.

III.

Lorsqu'un bruit vague, traversant le désert, avait appris à Mme Godin des Odonais que, par l'ordre exprès du roi de Portugal, une embarcation commode était armée pour qu'elle pût descendre le grand fleuve et rejoindre son mari, nulle considération ne l'avait arrêtée. Ni les souvenirs qui l'attachaient au tombeau de sa fille, ni les périls, dont moins qu'une autre elle pouvait se dissimuler la réalité, rien n'avait pu la retenir à Rio-Bamba, pas même les craintes que devait lui inspirer l'oubli si coupable du médecin de Cayenne. Mais sa famille, que ce courage avait touchée, n'avait pas hésité dans son dévouement. Son père s'était décidé par amour pour elle à revoir l'Europe, et avait pris les devants jusqu'au village de Loreto, afin de tout faire préparer pour le passage de la voyageuse, jusqu'au moment où elle pourrait s'embarquer sur l'Amazone. Son second frère, D. Antonio, s'était également résolu à l'accompagner et à ne pas la priver des caresses de ses deux enfants. Il n'y avait pas jusqu'à l'énergique religieux fray Juan qui n'eût abandonné son paisible couvent de bénédictins pour suivre une route périlleuse, où la mère encore désolée, l'épouse inquiète, pouvait avoir besoin de son secours ou de ses consolations.

A ces voyageurs dévoués s'étaient joints quelques jeunes femmes qui accompagnaient leur maîtresse en France, quelques serviteurs fidèles qui ne la voulaient point quitter. Comme si, dans ce drame terrible dont Mme Godin hâtait le dénoûment, il eût manqué un de ces êtres malfaisants qui donnent quelque chose de plus fatal au malheur, un homme assez vil pour que la victime ait dédaigné de révéler son nom, un Français, vint solliciter la voyageuse de l'emmener avec elle, et elle, pleine d'horribles pressentiments, le refusait ; mais c'était un médecin, disait-on, un compatriote malheureux. Il fut décidé qu'il suivrait la caravane et qu'on lui accorderait passage sur le bâtiment qui devait descendre jusqu'au Para.

On partit de Rio-Bamba le 1er octobre, avec l'intention d'atteindre Canelos, bourgade indienne qui sert de port au Bobonasa (1), d'où, en gagnant une autre rivière, on peut entrer dans l'Amazone. La traversée fut d'abord heureuse ; mais les voyageurs, à mesure qu'ils entraient dans la solitude, voyaient les difficultés s'accroître, et bientôt elles devinrent insurmontables, car la petite vérole, toujours si fatale aux Indiens, exerçait d'horribles ravages dans les missions et dépeuplait les villages.

Enfin ils arrivent dans une vallée où il ne restait plus que deux habitants, et c'est à la merci de ces canotiers à demi sauvages que sont désormais les voyageurs, car ce sont eux qui doivent les conduire à travers ce dédale de fleuves qui sillonnent l'immense désert de l'Amazonie. Mais voilà que, quand cette troupe infortunée de femmes et d'enfants s'enfonce dans des solitudes sans nom, les Indiens disparaissent... Ils se trouvent privés de guides. Il faut vraiment avoir vu ces campagnes de l'Amérique, sans fumée lointaine, sans bruits annonçant quelque habitation, pour comprendre leur angoisse.

Cependant, au milieu de ce grand désert, ils trouvent un pauvre Indien malade qui consent à leur servir de guide ; mais le pauvre Indien se noie en essayant de ramasser dans le fleuve le chapeau du médecin français.

Alors les voilà tous, gens ignorant les manœuvres, laissant le canot aller à la dérive ; le voyant s'emplir d'eau, ils sont forcés de débarquer sur les rives boisées de cette immense solitude, et d'élever à grand'peine quelques misérables cabanes de feuillage. Il n'y a cependant plus que cinq ou six journées pour gagner Andoas, lieu connu de station.

Après quelque temps passé dans l'anxiété, le médecin s'offre à aller chercher du secours, en se faisant accompagner par un nègre fidèle appartenant à Mme des Odonais ; mais quinze jours se passent, un mois s'est presque écoulé, et personne ne paraît dans le désert.

Les pauvres voyageurs construisent alors un radeau sur lequel ils embarquent quelques vivres, et de nouveau ils s'abandonnent au fleuve ; mais, hélas ! une branche submergée heurte la frêle embarcation ; Mme Godin est sauvée par ses frères, qui la retirent deux fois du fond des eaux.

Ayant à peine des vivres pour quelques jours, dépourvue de tout ce qui pouvait faire supporter les incroyables fatigues qui attendent le voyageur dans ces contrées, la triste caravane suivit le cours du Bobonasa ; puis bientôt ses innombrables sinuosités l'effrayèrent : il fut décidé que l'on entrerait dans la forêt. Il est impossible de songer sans frémir à cette marche funèbre de quelques malheureux allant toujours et au hasard dans une forêt sans fin ; ignorant complétement où ils vont ; cherchant avec avidité quelques fruits sauvages, bientôt n'en trouvant plus ; demandant quelques gouttes d'eau aux bromélias qui les reçoivent dans leurs larges feuilles, et n'en rencontrant que rarement, parce que le soleil les a desséchées.

Au bout de quelques jours, minés par le besoin, ils tombèrent presque tous ; ils essayèrent de se lever, et ils sen-

(1) Les rives du *Bobonasa, Bombonaza* ou *Bobonassa,* car les anciennes relations péruviennes l'écrivent de ces trois manières, ont cessé, il y a une dizaine d'années, d'être un désert. En 1844, une compagnie s'était formée à Guayaquil pour l'extraction de l'or que ses sables fournissent en abondance, ainsi que le *pastassa,* le *sara-yacu* et le *gliaquion.* D'immenses travaux furent entrepris ; mais la crue des eaux, et des rixes fatales survenues entre les travailleurs, mirent fin à l'expédition.

tirent qu'ils n'avaient plus la force de se mouvoir; mais, au milieu de cette anxiété croissante, une parole de tendresse répondait à un cri de douleur, un mot d'espérance ranimait les forces abattues. — Eh bien! maintenant, rappelez-vous mon récit; toutes ces misères sont accumulées sur la tête d'une femme, puisqu'elle est restée seule dans ces grands bois.

Incroyable puissance des anciens souvenirs! Comment expliquer cette existence d'une frêle créature au milieu de tant de périls, si l'on ne sent pas toute l'énergie que donne quelquefois à un cœur de femme un amour de mère ou une tendresse d'épouse!

Quelquefois, dans les grandes forêts américaines, je me suis représenté moi-même ce spectre vivant, aux cheveux blanchis, aux vêtements en lambeaux, à la chaîne d'or qui brille sur des haillons, disant des mots sans suite, s'arrêtant pour écouter les moindres bruits, et regardant le ciel pour chercher si quelques gouttes de pluie ne viendront pas la rafraîchir; voyant des fruits sauvages au sommet des arbres séculaires, les enviant aux aras de la forêt; attendant, dans une morne angoisse, qu'il en tombe quelques-uns; ne se sentant pas, malgré la faim, la force de les atteindre. Je la voyais se cramponnant aux lianes, cherchant à atteindre les amandes nourrissantes du sapoucaya (1), et retombant avec les tiges brisées, comme un mousse enfant tombe des cordages aux premiers jours de son arrivée à bord. Tout à coup, elle se précipite sur un de ces fruits, que quelque animal sauvage a dédaigné. Pour elle, c'est la vie... elle sent qu'elle pourra vivre un jour de plus. Quelquefois, ce sont des œufs verdâtres (2), qu'elle prend pour des œufs de serpent; et quoique la faim ne puisse pas éteindre un reste de dégoût profond, elle se décide à s'en nourrir, car c'est un jour que Dieu lui accorde encore, et un jour peut la sauver.

Elle dormirait peut-être; mais ces milliers de moustiques qui s'acharnent sur ses membres amaigris, ces carapates, miniatures de crabes, qui s'attachent à sa peau en suçant son sang, le bruit léger de l'iguane qui passe en frôlant les feuilles près d'elle, et qu'elle prend pour un serpent, le miaulement lointain du jaguar, les grognements de l'ours d'Amérique, tout, au milieu de l'obscurité profonde des nuits, s'opposait à son repos. Et si la lumière verdâtre des lampyres venait à sillonner cette nuit funèbre de ses éclairs passagers, c'était pour lui montrer toute l'horreur de cette solitude qu'elle tâchait d'oublier.

C'était le neuvième jour, le soleil commençait à découvrir les âpres magnificences de la forêt. Mme Godin marchait silencieusement, calculant peut-être combien pourraient durer encore les douleurs de son agonie, quand tout à coup un bruit inaccoutumé la fit tressaillir. Immobile, elle écoute... Elle craint quelque bête féroce, quelques-uns de ces hommes des forêts, qui n'ont jamais vu les Européens, et dont la haine sanglante s'est accrue du souvenir de leurs compatriotes massacrés. Elle songe à fuir, à rentrer dans l'intérieur du bois qu'elle allait abandonner... Une réflexion rapide lui fait songer que le malheur n'existe pas pour elle, et qu'il y a de si grandes misères que d'autres misères ne peuvent plus les augmenter. Elle avance donc, et elle entend le murmure des eaux; elle écarte les branches, et elle voit enfin de nouveau le rio Bobonasa qui se déroule avec sa triste majesté. Sur le bord du fleuve, des Indiens attachaient un canot, et ils discutaient, avec la gravité américaine, s'ils resteraient en cet endroit. Bientôt ils n'hésitent plus, ils marchent vers la forêt, car ils ont aperçu l'étrangère... Elle n'a pas encore parlé, et le cœur des pauvres Indiens lui a donné l'hospitalité : ils connaissent les souffrances du désert.

Si mes paroles ont été impuissantes pour peindre les souffrances de Mme des Odonais, elles seront encore plus inhabiles pour peindre ses émotions d'espérance; car, pour la joie, cette âme ulcérée pendant bien des années ne devait plus la sentir.

Arrivée aux missions, la voyageuse eût voulu enrichir pour la vie ces pauvres Indiens, qu'on enrichit si facilement; mais elle portait ses regards sur ses vêtements déchirés, et des paroles de reconnaissance ardente étaient tout ce qu'elle pouvait offrir à ces bons sauvages. Tout à coup elle se rappelle qu'une double chaîne d'or est restée à son cou; c'est tout ce qu'elle possède, et elle est heureuse de l'offrir aux Indiens. Ils ne la gardèrent pas longtemps : le prêtre de leur mission l'échangea contre un grossier présent; mais leur joie naïve n'en fut pas troublée; la voyageuse était sauvée.

Maintenant, à quoi bon vous dire son arrivée à Loreto, son voyage sur le grand fleuve? Elle descendit son cours immense entourée de soins empressés, et, réunie à son père, elle put rêver quelques idées de bonheur, quelques doux commencements de repos (1); mais ni la magnificence des forêts qui bordent le Maragnan durant plus de mille lieues, ni l'auguste majesté des savanes qui leur succèdent, rien ne pouvait distraire l'infortunée de ses souvenirs affreux; elle les conserva encore dans ce moment de bonheur, désiré pendant dix-neuf ans, et qu'elle avait à peine la force de sentir. La tendresse de M. des Odonais ne put lui faire oublier toutes ses souffrances, et quand, retirés paisiblement tous deux dans la terre qu'elle possédait à Saint-Amand, au fond du Berry, on venait à parler de voyages, un frémissement involontaire s'emparait d'elle; elle restait muette : il lui semblait entendre ces voix de la solitude, dont le calme qui l'entourait ne pouvait éteindre le retentissement sinistre.

Bien des années après son retour, on faisait voir aux étrangers une robe grossière de coton, que lui avaient donnée les Indiennes de l'Amazone, et l'on regardait avec une sorte d'effroi ces misérables sandales qu'elle avait dérobées aux morts pour fuir dans la forêt. C'était un triste monument dont la voyageuse n'avait pas voulu se séparer.

On rapporte aussi que, quand elle entrait dans un bois solitaire, une terreur muette s'emparait d'elle : on pouvait lire dans ses regards l'histoire qu'elle ne raconta, dit-on, qu'une fois.

(1) Le *lecythis ollaria*, ou *quatelé*; ce bel arbre est abondant surtout vers le bas Amazone; son fruit oléagineux, qui tient de l'amande et de la châtaigne, est d'une grande ressource dans les forêts.

(2) On a supposé que ces œufs, que Mme Godin rencontra assez fréquemment, et auxquels elle dut en partie son salut, étaient ceux du *jacupema*, ou de quelque autre gallinacé.

(1) A partir de ce moment, Mme Godin se trouva sous la protection des autorités portugaises; elle descendit le fleuve des Amazones dans son étendue en toute sécurité, mais non sans éprouver des souffrances cruelles. Blessée profondément par une de ces longues épines qu'on rencontre dans les forêts américaines, elle fut sur le point de perdre la première phalange d'un de ses doigts. Un officier supérieur d'origine française, M. J.-B. Martel, l'entoura des soins les plus touchants, et la conduisit, comme il en avait reçu l'ordre, à la Guyane. Les deux époux se rencontrèrent en mer par le travers du Mayacaré.

PALAIS DE CONSTANTINOPLE

SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

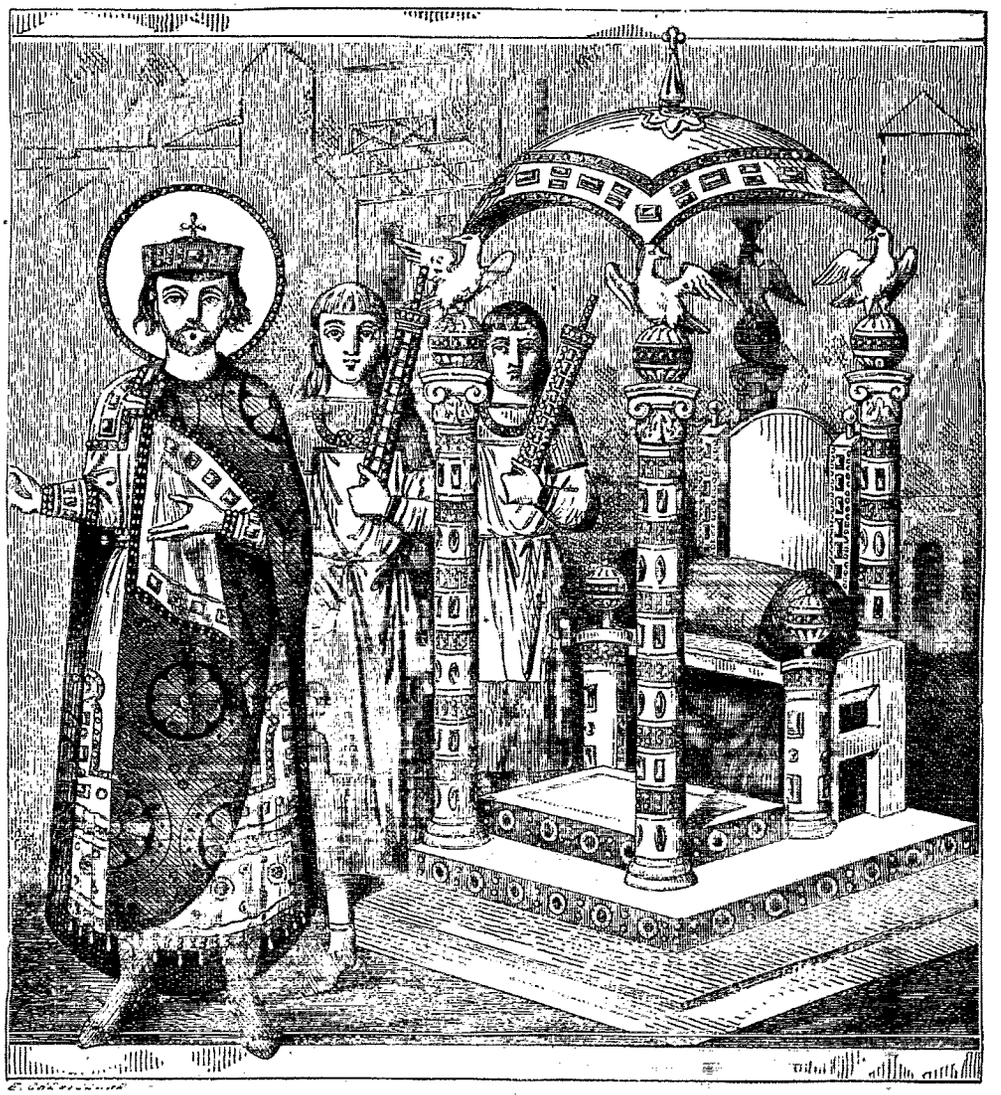
Benjamin de Tudèle, voyageur juif du douzième siècle, décrit, dans sa relation, la ville de Constantinople. Il ne consacre que peu de lignes au palais des empereurs, mais elles suffisent pour marquer toute son admiration :

« Le roi Emmanuel, dit-il, a bâti un grand palais, pour le trône ou le siége de son royaume, sur le bord de la mer, outre ceux qui ont été bâtis par ses ancêtres, et l'a appelé *Blachernes;* il a couvert les colonnes et leurs chapiteaux d'or et d'argent pur, et y a fait graver toutes les guerres

que lui et ses ancêtres ont faites (1). C'est là aussi qu'il s'est fait un trône d'or et de pierres précieuses, au-dessus duquel est pendue une couronne d'or par une chaîne aussi d'or, qui vient justement à sa mesure quand il est assis. Il y a à cette couronne des pierreries d'un si grand prix que personne ne peut les estimer. La nuit, on n'y a pas besoin de lumière, car chacun y voit assez à la faveur de l'éclat que jettent ces pierres précieuses. Il y a là encore plusieurs autres merveilles que personne ne pourrait raconter. » (Traduction de Baratier.)

Cinnamus, historien grec, qui vivait aussi dans le douzième siècle, et à la cour même de Manuel Comnène, confirme le témoignage de Benjamin de Tudèle. C'est à cet ancien auteur que Lebeau a emprunté le passage suivant de son *Histoire du Bas-Empire :*

« Sur une haute estrade couverte de tapis précieux,



Trône d'un empereur de Constantinople. — D'après un manuscrit grec du neuvième siècle contenant les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze et conservé à la Bibliothèque impériale. — Gravure du volume intitulé : *Voyageurs du moyen âge* (2).

s'élevait un trône d'or enrichi de pierreries et couronné d'un dais où brillaient les plus belles perles de l'Orient. Le prince, assis sur le trône, était vêtu d'une pourpre éclatante, semée de haut en bas de perles et de pierreries de diverses couleurs, plus artistement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre; sur sa poitrine pendait, à des chaînes d'or, un rubis étincelant, d'une grosseur extraordinaire, et la splendeur de cette rayonnante parure était encore surpassée par l'éclat du diadème... Cette salle semblait être le palais du Soleil. »

Gibbon, dans l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, raconte qu'au neuvième siècle l'empereur Théophile avait fait élever son palais sur le modèle d'un monument que le calife de Bagdad venait de construire sur les rivages du Tigre.

« La longue file des appartements était, dit-il, appropriée aux diverses saisons; on y avait répandu avec profusion le marbre et le porphyre, les tableaux, les statues et les mosaïques, l'or, l'argent et les pierres précieuses. Un arbre d'or cachait dans ses branches et ses feuilles une multitude d'oiseaux artificiels, du gosier desquels sortait le ramage particulier à chacune des espèces, et deux lions d'or massif et de grandeur naturelle roulaient les yeux et rugissaient comme les lions des forêts. Les successeurs de Théophile, des dynasties de Basile et de Comnène, eurent aussi l'ambition de laisser après eux des monuments de leur

(1) Il s'agit de Manuel Comnène, mort en 1180.

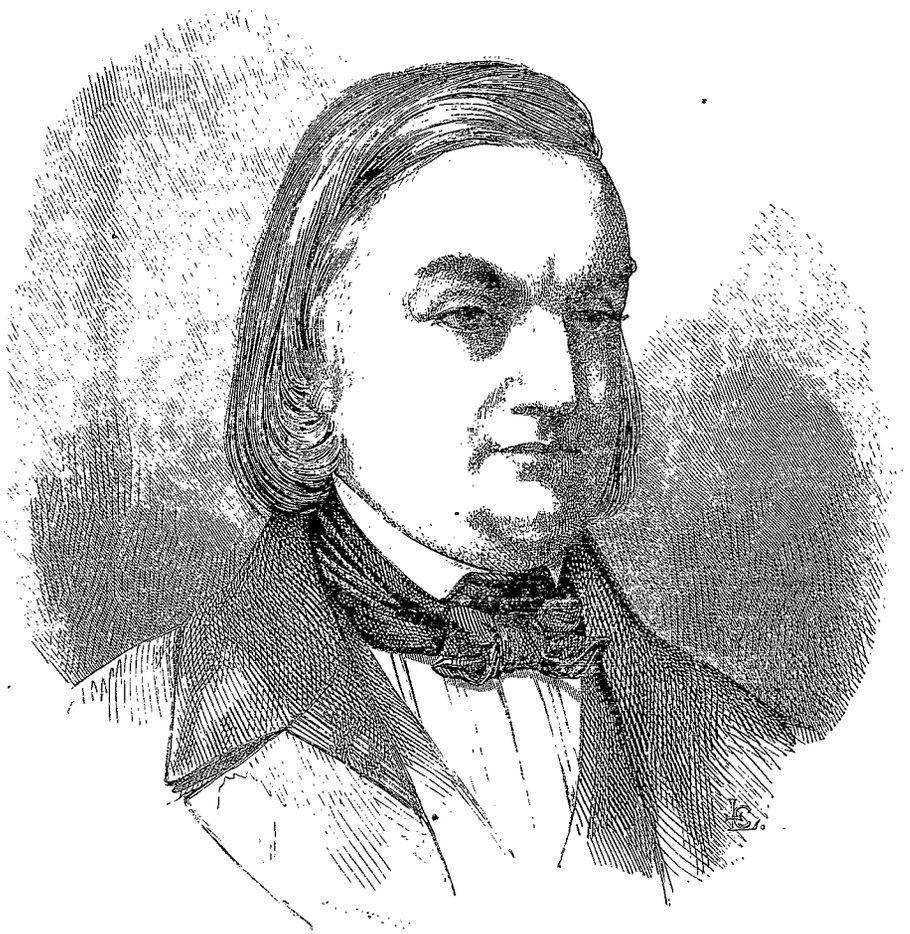
(2) Cette gravure et celles que nous avons publiées en 1853, p. 384, sont les seules que nous ayons empruntées aux deux premiers volumes des *Voyageurs anciens et modernes*. Toutes les autres planches de cette collection ont été gravées dans le but spécial de rendre les relations des voyageurs plus intéressantes et plus instructives.

règne, et la partie du palais la plus éclatante et la plus auguste reçut d'eux le titre de *triclinium* d'or. Les plus nobles et les plus riches d'entre les Grecs cherchaient, dans une proportion convenable, à imiter leur souverain; et lorsque, avec leurs robes de soie brodées, ils traversaient les rues à cheval, les enfants les prenaient pour des rois. »

ÉMILE SOUVESTRE.

Émile Souvestre, notre collaborateur depuis l'origine de ce recueil, notre ami depuis les commencements de notre jeunesse, notre frère par toutes les convictions et toutes les sympathies, nous a été enlevé, le 5 juillet dernier, après une rapide maladie que personne autour de lui ne pouvait supposer mortelle. Il avait quarante-huit ans.

Il était né à Morlaix, le 15 avril 1806. Son père, ingénieur des ponts et chaussées, désirait l'engager par ses premières études dans la direction de l'École polytechnique; il l'envoya au collége de Pontivy, où l'instruction et la discipline étaient en partie militaires. Émile Souvestre y fit preuve d'aptitude pour les mathématiques; mais, vers dix-sept ans, il perdit son père, et lorsque sa mère le pressa de choisir lui-même librement sa carrière, il préféra celle du barreau



Émile Souvestre. — Dessin de Chevignard.

comme étant la plus voisine de la philosophie et des lettres, et aussi peut-être parce qu'elle s'illustrait à cette époque par de grands exemples d'indépendance et de patriotisme. Il suivit d'abord les cours de la faculté de droit de Rennes, et vint ensuite étudier à la faculté de Paris, où il assista en même temps avec assiduité aux enseignements du collége de France, de la Sorbonne, et de l'École de médecine. Grâce à la persévérance et à l'ordre qu'il sut mettre dans ces divers travaux, il acquit en quelques années une instruction aussi solide qu'étendue.

Ses études de droit achevées, il partagea son temps entre le barreau et la littérature. Sous l'influence de l'enthousiasme désintéressé qu'excitait alors en France l'affranchissement de la Grèce, il composa une œuvre dramatique en vers, *le Siége de Missolonghi* : le Théâtre-Français la reçut avec faveur; mais la censure ayant exigé des retranchements, Émile Souvestre résista, et perdit ainsi volontairement les chances d'un premier succès. Encouragé toutefois, et plus confiant en lui-même, il commençait un autre drame, lorsqu'une nouvelle affreuse vint le frapper et le précipiter hors de tous ses rêves : son frère aîné, capitaine au long cours, avait péri sur mer avec toute sa for-

tune; c'était la ruine de la famille d'Émile; sa mère et sa belle-sœur n'avaient plus d'autre soutien que lui. Aussitôt il s'éloigne de Paris, accourt en Bretagne, demande à ses amis de lui procurer un travail lucratif quel qu'il soit: on lui offre un emploi de commis dans une librairie de Nantes; il l'accepte, et va sur-le-champ prendre sa place derrière le comptoir où, en échange de sa liberté, de ses espérances, de toutes les séductions de la vie parisienne, on lui assure le pain de chaque jour nécessaire à sa famille.

Ni les labeurs obscurs de cette humble position, ni les préjugés du monde, ni les souvenirs, n'eurent le pouvoir d'altérer le courage d'Émile. Il croyait de bonne foi ce qu'il a enseigné depuis si souvent et avec tant de charme dans ses ingénieuses fictions, que le bonheur est seulement dans l'accomplissement des devoirs et dans la douceur de quelques affections bien choisies. Des essais de poésie et de prose publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, de loin en loin le loisir d'excursions dans sa chère Bretagne, tempéraient ce qu'il y avait d'aridité matérielle dans ses occupations quotidiennes et entretenaient sa sérénité. Cependant le libraire, excellent homme, frère du général Mellinet, comprenait mieux de jour en jour qu'il y avait en Émile plus de qualités intellectuelles et d'instruction qu'il n'était nécessaire pour une simple vente en détail et pour l'entretien de l'ordre et de la propreté dans un magasin. De son côté, un des habitués de la librairie, M. Luminais, député, alors très-riche, s'intéressait vivement à ce jeune homme, sympathique à tous ceux qui étaient en relation avec lui, et dont la supériorité se faisait jour malgré lui-même dans les plus simples entretiens. Il résolut de lui ouvrir une voie plus digne de son mérite.

Beaucoup de bons esprits s'occupaient vers cette époque du perfectionnement et du renouvellement des méthodes de l'enseignement public. On espérait, à l'aide d'une instruction morale plus active et plus pénétrante, fortifier les jeunes générations afin de les rendre capables de bien user de la liberté et de sauvegarder la dignité du pays. M. Luminais, l'un de ceux qui cherchaient à atteindre ce but avec le plus d'ardeur, s'arrêta au projet de fonder à Nantes une maison d'éducation sur un plan nouveau, et il en confia la direction à Émile Souvestre, en l'associant à un autre jeune homme d'un rare mérite, M. Papot. Ce changement subit comblait les vœux secrets d'Émile. S'il avait désiré la profession du barreau ou celle de la littérature, ce n'était point qu'il eût l'amour de l'éloquence pour l'éloquence, de l'art pour l'art; loin de là, il ne voyait dans la parole ou dans les lettres qu'un moyen de satisfaire sa passion la plus ardente, celle de se rendre utile selon ses facultés en exprimant les sentiments généreux dont son cœur était plein, en défendant les vérités de l'ordre moral reniées, proscrites, oubliées, au milieu des entraînements matériels du siècle, en faisant pénétrer aussi loin et aussi avant que possible toutes les douces et nobles convictions qui seules gouvernaient son âme. Là était réellement sa vocation, et souvent, après nos longs et heureux entretiens avec lui, nous pensions que, né protestant, il eût été pasteur: dans l'état de sa conscience, où dominait la philosophie religieuse, il ne pouvait être utilement que professeur ou *écrivain; on verra qu'en effet*, depuis le jour où il sortit de la maison de M. Mellinet, il fut tour à tour ou même à la fois l'un et l'autre. C'est seulement dans ce besoin et ce zèle persévérant d'enseignement moral qu'il faut chercher la véritable unité de sa vie.

La maison d'éducation dirigée par ces deux jeunes gens arriva rapidement à mériter la considération et la confiance publiques. Avec le succès moral commença l'aisance. Émile avait toujours souhaité se marier jeune: c'est le vœu de toutes les âmes pures et aimantes; elles ont hâte d'échapper aux angoisses et aux dangers de la solitude pour se reconstruire au plus tôt un foyer sur le modèle de celui où fut abritée leur enfance. Heureux les pays où l'état de la civilisation permet à la jeunesse de traverser assez rapidement le monde pour ne pas y perdre les goûts simples de la vie de famille! Émile pouvait maintenant songer à satisfaire son désir sans imprudence: il se maria; mais il lui était réservé de subir une de ces épreuves rares et terribles qui assombrissent tout le reste d'une existence. Moins d'une année après cette union formée sous les plus heureux auspices, la mort lui ravit sa jeune épouse avec l'enfant qui allait naître d'elle. Son cœur faillit se briser. En relisant les pages qu'il écrivit alors, on sent, au vrai et profond désespoir dont elles sont empreintes, qu'il lui eût été impossible de continuer à vivre sans un autre appui: il le trouva heureusement dans la sœur de son associé, digne et généreuse femme qui, entourée de ses trois jeunes filles, le pleure aujourd'hui amèrement, sans espoir, sans désir, hélas! d'aucun apaisement à sa douleur.

Le but principal de l'établissement si sagement conduit par Émile Souvestre et son ami n'avait jamais été le gain. Leur ambition était de former des cœurs et des intelligences à leur exemple. Il arriva un moment où les deux jeunes professeurs, de valeur égale, mais séparés d'opinion sur quelques points de doctrine pédagogique, conçurent la crainte que l'unité de la direction n'eût à souffrir de leurs dissentiments. Il leur parut que l'un d'eux devait se sacrifier à l'intérêt des élèves. Émile se retira de l'association. Il s'exposait ainsi à de nouveaux hasards; mais, pour lutter contre les caprices de la fortune, il n'était plus seul: il avait une compagne douée d'un jugement sûr, d'une intelligence élevée et d'une grande énergie morale. Il se sentait plus fort, sinon tout à fait confiant. D'abord, il se rendit à Morlaix avec l'intention de s'établir près de sa mère. Peu de temps après son arrivée, le choléra fit sa première invasion: Mme Souvestre, atteinte de l'horrible mal, n'échappa à la mort que contre toute attente. La terreur qu'avait éprouvée Émile lui rendit insupportable le séjour de Morlaix. Il accepta la rédaction en chef d'un journal de Brest, *le Finistère;* mais, ayant bientôt entrevu qu'on attendait de sa plume des services que ses convictions repoussaient, il donna sa démission. Une pénible incertitude suivit ce nouvel épisode de sa vie: il en sortit bientôt en devenant professeur de rhétorique dans un collége libre que l'on venait de fonder à Brest. Pendant les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa classe, il termina son premier ouvrage de longue haleine, le livre qui a commencé avec éclat sa réputation, *les Derniers Bretons*, description de la Bretagne, de ses mœurs, de ses paysages, la plus vraie, la plus intéressante, la plus classique, pour ainsi dire, que possède notre littérature. En même temps, il écrivit des articles qu'il nous envoyait et qu'il nous fut facile de faire insérer dans le journal *le Temps*, dont une part de rédaction nous était confiée. Il conduisait ainsi paisiblement ses divers travaux, s'associant de loin au mouvement intellectuel de la capitale sans s'exposer aux vertiges de notre tourbillon. Cette vie lui plaisait et il eût aimé à y rester fidèle. Cependant sa santé vint à s'altérer: l'humidité du climat, le voisinage de la mer, lui étaient contraires; les médecins se montrèrent inquiets et l'envoyèrent, avec quelque précipitation, chercher l'air plus pur des montagnes. Grâce à l'obligeante intervention de M. Dubois, ancien rédacteur en chef du *Globe*, il obtint une chaire de rhétorique, sur la route des Alpes, à Mulhouse. Les médecins s'étaient fait illusion sur l'influence de ce changement. Les mêmes souffrances qui avaient exilé Émile Souvestre de Bretagne l'obligèrent à s'éloigner du Jura. Cette fois, las d'errer avec sa jeune famille de pays en pays, de profession en profession, il prit la résolution définitive de vivre désor-

mais à Paris et de s'y consacrer entièrement aux lettres. Nous le vîmes arriver en effet vers l'automne de 1836. Le lien d'amitié qui nous avait saisis et unis, dès une première rencontre à Nantes, n'avait fait que se resserrer d'année en année; empressé de le mettre en relation avec les écrivains que nous aimions et que nous estimions le plus, nous fûmes heureux de l'impression que tous éprouvèrent en le voyant et en l'écoutant. La pureté et la noblesse de ses traits, la sérénité de son regard, la bonté simple et le calme bon sens qui respiraient dans sa conversation, tout en lui appelait la confiance et la sympathie. On comprenait à première vue que l'on était en présence d'un homme qui avait pris à la lettre la maxime de Boileau :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

La discrétion et la fermeté de ses paroles témoignaient qu'en lui la puissance des honnêtes convictions dominait de haut les sensations de l'artiste et les passions de l'écrivain. Il avait à la fois la candeur que donne un amour profond du vrai et du juste, et l'énergie qui force les autres à la respecter. On reconnaissait aisément, sans pouvoir en sourire, qu'il était de ceux qui ne laissent point échapper de leur âme, quand vient l'âge mûr, les aspirations généreuses de la jeunesse pour abandonner leur place aux banalités d'une fausse expérience et aux vains prétextes de l'égoïsme.

Émile Souvestre apportait à Paris plusieurs œuvres conçues et exécutées dans le silence de la province. Il ne tarda pas à constater sa présence à la fois par des livres, des drames, des articles de critique dans les journaux, des mémoires et des nouvelles dans les revues. La poésie, le roman, le théâtre, étaient encore, vers cette époque, tout enflammés d'ardeurs fiévreuses qui, plus d'une fois, avaient égaré le génie même. La jeune école, inventive, spirituelle, hardie, mais emportée par son enthousiasme, après avoir découvert, croyait-elle, un nouvel art, semblait ne prétendre à rien moins qu'à découvrir une morale nouvelle. Émile Souvestre, sans songer à innover ni à faire aucune opposition, bien moins encore à spéculer sur une réaction inévitable de l'esprit public, resta fidèle à lui-même et n'eut garde de se mêler à ceux qui, enivrés des applaudissements de la jeunesse séduite, tressaient à l'envi, sur la scène, des couronnes pour toutes les faiblesses humaines : il ne trouvait ni plaisant, ni honnête, ni digne de faire servir l'art à l'apothéose des défaillances de l'âme, du désespoir ou du vice. Son esprit droit et judicieux ne s'était détourné de l'enseignement universitaire et consacré à la littérature que parce qu'elle lui paraissait un moyen plus actif et plus puissant d'agir utilement sur ses contemporains, d'adoucir des tristesses, de consoler des infortunes, d'éveiller des courages, de relever la cause du faible, de combattre l'erreur, l'égoïsme et l'oppression. Cette tendance avouée à une sorte de prédication morale étonna d'abord, et quelques plumes, plus frivoles qu'envenimées, s'essayèrent à harceler ce Breton qui, venu à l'improviste, en pleine révolution poétique, et dédaigneux de toutes les fantaisies du sophisme triomphant, prétendait attirer à lui des spectateurs et des lecteurs sans sortir des voies communes du bon sens et de la vérité. Il n'était pas homme à s'en émouvoir. Retiré à l'extrémité d'un faubourg de la capitale, à un quatrième étage d'où la vue s'étendait sur quelques jardins, il travailla, pendant dix-huit années, sans relâche, sans dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée au début, sans tracer un seul mot que la conscience la plus scrupuleuse eût voulu effacer (1).

L'histoire de cette seconde moitié de sa vie n'offre plus aucun incident : elle est calme, peu éprouvée et tout entière écrite dans les titres de ses nombreux ouvrages. Il reste à remarquer seulement que pendant ses dernières années, il sentit se réveiller en lui la vocation du professeur. La littérature, même sous la forme dramatique, n'avait jamais été à son gré un mode de communication assez direct et immédiat avec le public. Son caractère sympathique n'y trouvait point une complète satisfaction.

En 1848, M. Carnot, ministre de l'instruction publique, avait créé, avec le concours de M. Jean Reynaud, une « école d'administration. » Le but de cette nouvelle institution était de préparer à la France des administrateurs qui eussent pour titres, non pas seulement le hasard des protections et de la faveur, mais un savoir réel constaté par la double garantie d'un cours d'études spéciales et d'examens. Émile Souvestre, qui n'avait jamais entièrement abandonné ses études du droit, et qui s'était montré, en différentes occasions, un admirateur très-éclairé de la correspondance des Colbert et des d'Aguesseau, fut appelé à professer dans l'école les principes du style administratif : en même temps il eut à entretenir les jeunes élèves des grandes traditions de désintéressement, d'amour du pays, de dévouement, qui, mieux que la force des armes, peuvent défendre la civilisation contre ses propres excès.

Vers le même temps, le même ministre avait fondé, dans les divers quartiers de Paris, des « lectures du soir » qui offraient de paisibles et utiles délassements aux familles de la classe ouvrière. Les « lecteurs » étaient ou des professeurs de l'Université ou des hommes de lettres signalés par l'estime publique; ils avaient ordre de se borner à lire quelques pages empruntées aux chefs-d'œuvre de notre littérature désignés par une commission, et d'y mêler avec sobriété des détails historiques sur les auteurs, ou les explications critiques indispensables pour en faire apprécier les beautés littéraires. Émile Souvestre consacra avec bonheur ses soirées à ce modeste enseignement qu'on n'avait point rétribué : la salle où il faisait ses lectures ne tarda pas à se

(1) Voici la liste à peu près complète des écrits d'Émile Souvestre, en exceptant ses compositions dramatiques :

Trois Femmes poëtes inconnues; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1829.
Rêves poétiques; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1830.
Des arts comme puissance gouvernementale; — Nantes, imprimerie Mellinet, 1832.
L'Échelle de femmes, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1835.
Les Derniers Bretons, 4 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1836.
Le même ouvrage, publié par Coquebert, en petit format; 1843.
Riche et Pauvre, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1837.
L'Homme et l'argent, 2 vol. in-8; — Paris, Charpentier, 1839.
Le même ouvrage, petit format, publié par Giraud; 1854.
Les Mémoires d'un sans-culotte bas breton, 3 vol. in-8; — Paris, Souverain, 1840.
Pierre et Jean, 2 vol. in-8; — Paris, Souverain, 1842.
La Goutte d'eau, 2 vol. in-8; — Coquebert, 1842.
Le Mât de cocagne, 2 vol. in-8; — Coquebert, 1843.
Les Deux misères, 2 vol. in-8; — Coquebert, 1854.
Le Foyer breton, 1 vol. grand in-8 illustré par Saint-Germain, Tony Johannot, Leleux, Penguilly, Fortin; — publié par Coquebert.
Le Monde tel qu'il sera, 1 vol. grand in-8 illustré par Bertall, Penguilly, Saint-Germain; — publié par Coquebert.
Les Réprouvés et les élus, 4 vol. in-8; — Coquebert, 1854.
Le Sceptre de roseau, 3 vol. in-8; — publié à Paris par Potter, rue Saint-Jacques; 1852.
Le Roi du monde, 2 vol. illustrés, grand in-8; — publié à Paris par Krabbe, rue de Savoie; 1854.

Publications chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis.

Un Philosophe sous les toits, 1 vol. — Les Confessions d'un ouvrier, 1 vol. — Au coin du feu, 1 vol. — Sous la tonnelle, 1 vol. — Au bord du lac, 1 vol. — Pendant la moisson, 1 vol. — La Quarantaine, 1 vol. — Les Derniers paysans, 2 vol. — Scènes de la chouannerie, 1 vol. — Chroniques de la mer, 1 vol. — Dans la prairie, 1 vol. — Les Clairières, 1 vol. — Scènes de la vie intime, 1 vol. Histoires d'autrefois, 1 vol. — Le Foyer breton, 2 vol. — Les Derniers Bretons, 2 vol. — Sous les filets. — Un recueil de nouvelles.

Publications chez Giraud, rue Vivienne, 7.

Le Mendiant de Saint-Roch. — Lectures journalières, choix de morceaux. — Récits et Souvenirs. — L'Homme et l'argent. — Le Mât de cocagne.

Ouvrages édités à Genève, se trouvant à Paris, au dépôt de la librairie Cherbuliez, rue de la Monnaie, 10.

Causeries historiques et littéraires, 2 vol. in-12; 1854. — Le Mémorial de famille, 1 vol. in-12; 1851.

remplir d'un auditoire respectueux et sympathique; il a raconté lui-même, dans ses *Causeries historiques et littéraires* (1), un touchant exemple de la bienfaisante influence que l'on pouvait exercer à l'aide seulement de morceaux bien choisis et interprétés avec sagesse. A la fin de chaque séance, des chefs de famille s'approchaient du professeur et lui demandaient des avis sur les livres qu'ils devaient introduire à leur foyer ou sur la direction à donner à l'intelligence de leurs enfants.

Le succès remarquable de ces soirées parisiennes inspira depuis à Émile Souvestre l'idée d'une tentative nouvelle et hardie qu'il mit à exécution en 1853.

Suivi de sa famille, il se rendit dans la Suisse française, et y ouvrit, dans les villes principales, un cours public d'histoire littéraire. A Genève, à Lausanne, à Vevey, à la Chaux-de-Fond, ce cours réunit une telle affluence d'auditeurs que souvent il dut doubler chacune de ses leçons en la *répétant* successivement dans deux salles différentes. Il était déjà connu en Suisse par ses écrits. Plusieurs des nouvelles écrites pour le *Magasin pittoresque*, et réunies en volumes, étaient au nombre des ouvrages admis dans les écoles publiques : on aimait, on estimait l'écrivain; on s'empressa de toutes parts pour voir et pour entendre l'homme. Jamais peut-être professeur ne fut accueilli et récompensé par des témoignages plus vrais et plus soutenus de considération affectueuse et d'approbation unanime. L'été de 1853 fut certainement la période la plus parfaitement heureuse de cette existence si laborieusement et si noblement conduite. Il semble que la Providence ait voulu la couronner par une des joies les plus vives et les plus pures qu'il soit permis à un artiste d'ambitionner ici-bas, la sanction que donnent à sa pensée les applaudissements d'un peuple éclairé et libre?

Cependant, à son retour, Émile Souvestre nous parut plus inquiet et plus attristé au spectacle de notre temps. Il avait vu les cantons suisses sous leurs plus belles apparences, le goût de l'instruction et l'habitude de bonnes lectures répandus dans les plus petits villages, les opinions religieuses ou philosophiques plus raisonnées et plus persévérantes, les transgressions à la loi rares, la servilité inconnue, l'homme en général gardien plus vigilant de sa propre dignité, plus respectueux envers lui-même. Les côtés faibles avaient moins frappé son esprit; il s'était fait un idéal, et, rentré à Paris, il souffrait des contrastes : l'indifférence sur les questions qui importent le plus à notre destinée et à la direction de notre vie, la légèreté des convictions qui en est la suite nécessaire, la facilité à se démentir au souffle variable des intérêts et des passions, l'abandon des lectures sérieuses, l'accroissement du luxe hors de proportion avec les fortunes, l'exigence des faux besoins qui ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens de la culture de l'âme, tous les périls et tous les vices de notre société jugée avec une grande sévérité, remplissaient son cœur d'amertume. Il n'avait plus assez de confiance dans la génération présente; mais, il faut se hâter de le dire, il était trop religieux, trop intelligent pour désespérer aucunement de l'avenir; cette année même, il en donnait la preuve en terminant par ces belles paroles son dernier ouvrage (2) :

« Bien souvent déjà la foi du monde a chancelé. Des générations ont plié sous le poids de l'idée, et, à bout de courage, ont prié d'éloigner d'elles le calice! Mais ce sont là des défaillances passagères. Quoi qu'il arrive, nous avons confiance dans Celui qui a promis sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté. Non, *les devoirs accomplis, selon nos forces, pour l'amélioration du monde moral* et du monde visible, ne seront point inutiles. Si Dieu a mis dans nos esprits le désir du *perfectionnement pour ce qui nous entoure et pour nous-mêmes*, c'est qu'il a voulu que ce désir profitât à sa création. Le progrès, pour donner un nom humain à une des manifestations de la loi divine, le progrès s'accomplira avec nous, par nous, malgré nous, selon que nous serons les soldats actifs, nonchalants ou révoltés de cette grande campagne terrestre. — Le fait, c'est-à-dire la rencontre fortuite d'actes extérieurs, ne deviendra pas plus la loi de l'avenir qu'elle n'a été la loi du passé, et, tôt ou tard, l'idée reprendra le gouvernement des choses de la terre.

» A ceux qui doutent en voyant ce qu'ils croient le bien momentanément vaincu, et qui prennent le deuil de la vérité parce qu'elle est frappée, nous rappellerons le drame du Calvaire, et nous leur dirons : Ne laissez point dans votre âme le fait prévaloir contre l'idée; ne criez pas à celle-ci, comme le mauvais larron criait au Christ : Tu meurs sur la croix, donc tu n'es pas le Fils de Dieu! Mais répétez, comme le bon larron, dans la foi d'une résurrection certaine : Vérité, quand vous revivrez, souvenez-vous de moi! »

Ce noble mouvement était, pour ainsi dire, encore sur les lèvres d'Émile Souvestre lorsque la volonté divine le sépara de nous. C'était le thème le plus ordinaire de ses conversations. Il encourageait tous ceux qui l'entouraient à préparer à la France, par d'utiles enseignements, un meilleur avenir. Il formait en particulier avec nous le projet d'un nouveau recueil qui, consacré plus spécialement à l'étude des mœurs et des tendances morales contemporaines, eût été, en quelque sorte, un complément du *Magasin*. Nous étions aveugle; de nombreux indices auraient dû avertir sa famille et ses amis du malheur irréparable qui approchait si rapidement. Peut-être Émile Souvestre lisait-il mieux que nous devant lui; peut-être craignait-il seulement de nous affliger en nous laissant deviner des pressentiments dont il nous semble facile aujourd'hui de saisir la trace dans plus d'une page de *la Dernière étape*, écrite pour vous, lecteurs qu'il aimait, et où il nous enseigne à tous comment on doit se préparer à la mort (1).

A la nouvelle de cette fin prématurée, les écrivains de toutes les opinions ont spontanément rendu hommage au caractère d'Émile Souvestre; ceux mêmes qui, pendant sa vie, lui avaient souvent adressé le singulier reproche de mettre trop obstinément l'art au service de la morale n'ont pas été les derniers à déplorer la perte qu'a faite en lui la littérature française.

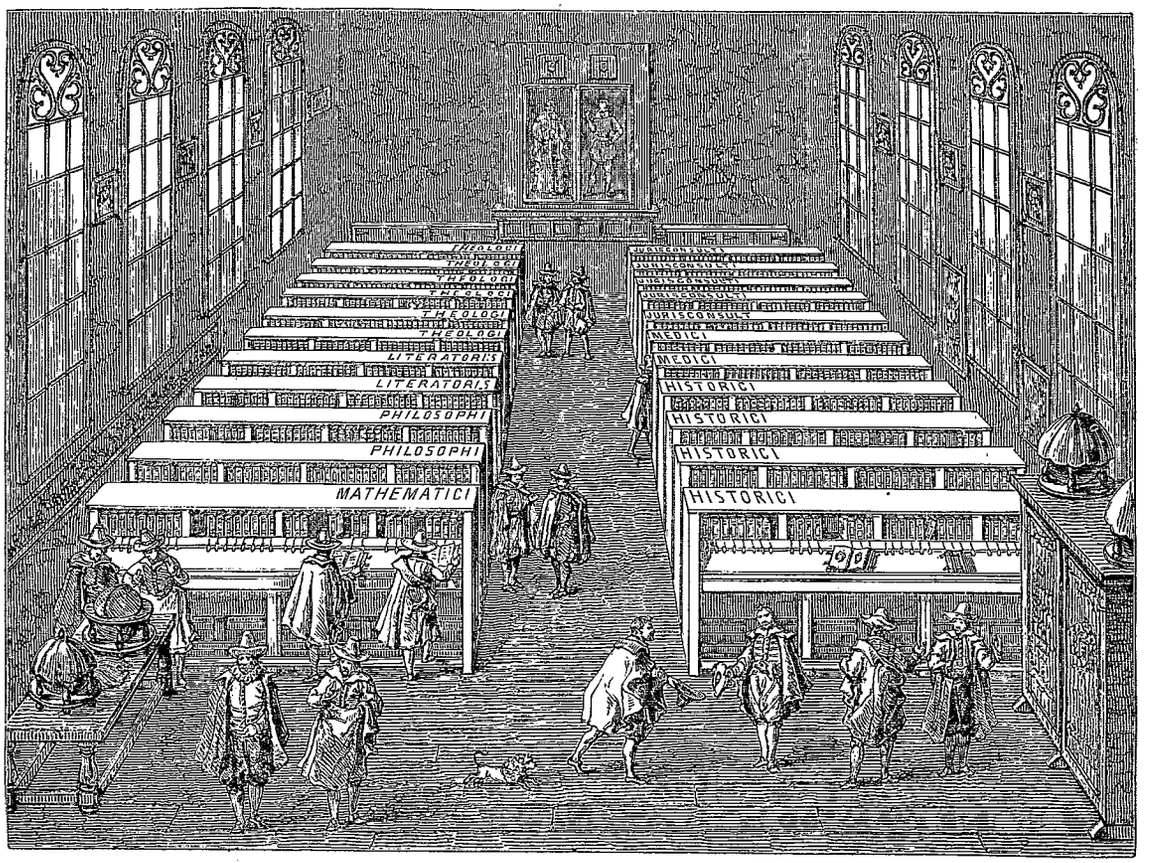
L'Académie française, qui avait, en 1851, couronné une de ses œuvres extraite du *Magasin pittoresque* (2), a décerné à sa veuve, dans la séance générale du 24 août 1854, le prix fondé par feu M. Lambert pour honorer la mémoire de l'écrivain le plus utile.

A ces témoignages d'une si juste estime, que n'est-il possible d'ajouter celui de tant de lecteurs que les œuvres d'Émile Souvestre ont charmés, émus, instruits sur leurs véritables intérêts, détournés de pensées funestes, encouragés à persévérer dans la voie du bien et à mettre tout leur espoir dans des récompenses supérieures à celles que donne la terre! Quels éloges funèbres ne seraient surpassés par ce concert de voix reconnaissantes s'élevant autour de sa tombe! Notre ami, nous en avons la foi, l'entend de son nouveau séjour. Il entend aussi notre volonté de rester fidèle à sa pensée, à la nôtre, en continuant à suivre son exemple, en accomplissant *notre devoir, suivant nos forces, pour l'amélioration du monde moral, pour le perfectionnement de ce qui nous entoure et de nous-même.*

(1) Voy. t. Ier, p. 25.
(2) *Causeries historiques et littéraires*, t. II, p. 483.

(1) Nous publierons, en 1855, la suite de *la Dernière étape*, ainsi que plusieurs nouvelles inédites et diverses notices d'Émile Souvestre.
(2) *Un philosophe sous les toits* (le Calendrier de la mansarde, tome XVII).

L'UNIVERSITÉ ET LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LEYDE (1).



La Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle. — D'après une gravure de G. Swanenburg.

En 1575, Guillaume de Nassau, prince d'Orange et premier stathouder de Hollande, venait de remporter un grand avantage militaire et politique. Il avait défendu victorieusement Leyde, boulevard des Provinces-Unies, contre le duc d'Albe et l'Espagne. Le nouveau président de la république résolut alors d'établir, au sein de cette ville, une institution qui servît à perpétuer, par une œuvre de paix et de civilisation, le souvenir du fondateur. C'est dans ce dessein que fut érigée l'université de Leyde.

La cérémonie d'inauguration eut lieu le 8 février 1575, en grande pompe et cérémonie. La marche du cortége s'ouvrit par un char, ou litière, dans laquelle se tenait une dame représentant la *sainte Écriture,* ou Théologie. Autour d'elle s'avançaient à pied les quatre évangélistes, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. En second lieu venait la *Justice,* ou Jurisprudence, montée sur une licorne d'artifice : elle avait les yeux bandés, tenant d'une main le glaive, et de l'autre la balance. La Justice était accompagnée des quatre grands jurisconsultes, Julien, Papinien, Ulpien et Tribonien, qui l'entouraient à cheval, chacun d'eux suivi d'un satellite et de deux pages ou disciples. La troisième faculté, la *Médecine,* prenait ensuite son rang à cheval, portant pour symboles un livre et des herbes, assistée d'Hippocrate, Galien, Dioscoride, Théophraste, de quatre satellites et de huit pages à pied. La dernière était la faculté des lettres, figurée en la personne de Pallas; près d'elle se groupaient Platon, Aristote, Cicéron, Virgile, puis leur suite de satellites et de disciples. Un corps de musique séparait ces personnages allégoriques de la phalange suivante, formée des professeurs nouvellement institués pour remplir les chaires de l'université de Leyde. Chacun d'eux avait à sa droite et à sa gauche un des fonctionnaires ou des nobles les plus considérables de la province. Un dernier groupe se composait du *Magistrat,* ou corps municipal de la ville. Deux bannières, aux armes du pays, flottaient à chaque extrémité du cortége. Derrière le Magistrat se pressait une affluence nombreuse de tout âge et de tout ordre.

On avait consacré à l'université un bâtiment spécial, heureusement situé sur l'une des faces de la ville. Près de cet édifice, dans un canal nommé le Rapenbourg, se trouvait une nef ornée de banderoles, de tapis, etc. Elle était montée par Apollon et les neuf Muses. Apollon pinçait les cordes de sa lyre et les Muses chantaient; Neptune tenait le gouvernail. A l'approche du cortége universitaire, qui s'avançait par les rues, l'équipage mythologique débarqua et se porta pédestrement à sa rencontre. Apollon embrassa les professeurs et les complimenta en latin. Les deux cortéges entrèrent ensuite dans le bâtiment de l'université. Là le professeur de théologie prononça une harangue ou discours d'inauguration, précédé de fanfares et suivi ou accompagné au dehors d'explosions d'artifice, de mousquetades et autres démonstrations bruyantes d'allégresse. La fête se termina par un grand repas qu'offrit le magistrat de Leyde.

L'institution qui prit naissance au milieu de cette pompe singulière ne tarda pas à acquérir une immense renommée, qui n'est point éteinte aujourd'hui encore. Indépendamment de la salle d'escrime, qui, à l'instar de ce qui se passait en Italie, servait à l'éducation pratique des jeunes gentilshommes ou militaires, la nouvelle académie eut un jardin

(1) On trouvera des renseignements étendus sur l'origine et la formation des grandes bibliothèques modernes dans l'*Histoire de l'instruction publique,* par M. Vallet de Viriville; Paris, 1849; in-4°, figures.

botanique et un amphithéâtre d'anatomie. Une autre innovation qui parut considérable fut la *bibliothèque publique*, annexée dès le principe à l'université. Déjà, depuis un siècle environ, principalement en Italie, des littérateurs illustres ou de généreux Mécènes avaient libéralement mis des collections de livres à la disposition des savants; mais aucune de ces institutions n'était encore parvenue à un usage véritablement public. La bibliothèque de Leyde fut le premier établissement de ce genre qui eut ce caractère de publicité. Guillaume de Nassau donna le signal des libéralités en lui offrant un exemplaire de la somptueuse Bible polyglotte des Plantin, célèbres imprimeurs des Pays-Bas, qui venait de paraître (1). En 1590, la bibliothèque possédait une riche réunion de livres, tant imprimés que manuscrits, sur les diverses matières qui formaient alors l'encyclopédie de l'instruction publique. En 1609, un grand érudit orientaliste, Joseph-Juste Scaliger, qui avait contribué de ses propres leçons à l'éclat de l'académie naissante, mourut, lui léguant une collection de livres du plus haut prix, écrits en toutes langues, notamment dans les idiomes asiatiques; documents rares et précieux qu'il avait réunis à grands frais pour les besoins de sa longue carrière, et qu'il avait enrichis de notes autographes. A cette époque, de 1590 à 1614, *et plus tard, des ouvrages ornés de figures gravées sortirent des presses de Leyde, et propagèrent parmi les lettrés de toute l'Europe, avec la réputation de cette université, les portraits de ses professeurs et l'image matérielle des diverses parties de l'école. C'est d'après l'une de ces gravures, très-belle et probablement très-rare, dont la Bibliothèque impériale possède à elle seule trois épreuves ou exemplaires (2), que nous offrons à nos lecteurs une vue intérieure de cet établissement. En la considérant avec attention, on peut prendre une idée instructive de l'ordre suivi pour le service et la distribution de cette bibliothèque, qui servit naturellement d'exemple et de modèle aux autres institutions du même genre. Les ouvrages de grand format, et qui constituaient le fonds principal, furent d'abord partagés en sept catégories, dont les noms latins sont reproduits sur la gravure : *théologiens, littérateurs, philosophes, mathématiciens, jurisconsultes, médecins,* et *historiens*. Chacune de ces classes occupe un ou plusieurs meubles, sortes de pupitres uniformes, disposés en deux séries, au nombre total de vingt-deux; tous accessibles à une communication directe, mais peu commode, et *sur place*. Chacun des volumes, en effet, était attaché à son rang par une chaîne de métal assez courte. Cette chaîne, à l'aide d'un anneau mobile, glissait sur une tringle de fer qui régnait au-devant de chaque pupitre, et cette tringle, fixée elle-même aux deux extrémités, ne s'ouvrait qu'au moyen d'une clef dont la garde appartenait au bibliothécaire (3). Le lecteur, comme autrefois les spectateurs de notre *ancienne Comédie*, devaient se tenir debout pour jouir des livres ainsi disposés dans cette partie de la bibliothèque. On remarque toutefois sur la droite et au fond trois autres meubles ou bahuts qui contenaient aussi des ouvrages, mais placés à peu près comme de nos jours, librement et sur des tablettes horizontales. En 1610, la première de ces armoires (à droite), aux armes de Scaliger, renfermait le legs de ce littérateur. Des deux autres, l'une contenait les ouvrages des professeurs de l'université, et la dernière, diverses éditions de petit format, ainsi que des acquisitions nouvelles. Pour compléter la décoration et le mobilier de cette salle de lecture ou d'étude, on avait placé çà et là des sphères astronomiques : une vue de Leyde à gauche; au fond, les portraits de Guillaume de Nassau, fondateur, et de son successeur Maurice, alors prince régnant; à droite et à gauche, enfin, on avait distribué les portraits des auteurs les plus célèbres. En cela, les conservateurs de la Bibliothèque de Leyde déféraient au conseil de Pline l'Ancien, ainsi qu'à l'exemple donné par Asinius Pollion, qui ouvrit à Rome la première collection de livres publique. En effet, selon les expressions du naturaliste, de son temps, pour achever la décoration des bibliothèques, *on y plaçait l'effigie de ceux* « dont les âmes servent, en ces lieux, à un entretien im- » mortel. »*

(1) *Biblia polyglotta;* Anvers, 1569-1573, 8 vol. in-fol.

(2) L'original de cette pièce a été signé et gravé en 1610 par G. Swanenburg, et porte sa signature. On en trouve une première épreuve dans l'ouvrage intitulé : *Icones, elogia et vitæ professorum Lugdunorum apud Batavos;* Leyde, 1617, in-4° (P, 276); une seconde au cabinet des estampes, collection Marolles (volume Ee, 75); et une troisième à la Topographie (également au cabinet des estampes, 8552 volume de *Leyde*, Vc). Il en existe aussi diverses réductions.

(3) Cette disposition primitive s'explique par le poids, et mieux, sous un autre rapport, par le prix des volumes, que l'on devait soustraire aux atteintes de visiteurs malintentionnés. Elle se pratiquait depuis l'antiquité, et l'on en trouve un exemple qui subsiste à la Bibliothèque laurentienne de Florence, où certains manuscrits sont encore *enchaînés*. Ces détails relatifs à la Bibliothèque de Leyde ont été puisés pour la plupart dans le premier catalogue de cette collection, publié

MAGNIFICENCE DU CIEL ÉTOILÉ.

La terre a disparu dans l'ombre, et nous n'apercevons plus autour de nous que les flambeaux du firmament. Les poëtes nous parlent des voiles que la nuit étend dans le ciel : n'est-ce pas la nuit, au contraire, qui enlève ceux dont le ciel demeure couvert pendant le jour? Si notre soleil nous manque, en voici d'autres qui se présentent à nous par milliers pour le remplacer; et, plus reculés dans les profondeurs de l'étendue, leur perspective n'en reçoit que plus de grandeur. Autant la majestueuse multitude des mondes l'emporte sur le globe chétif où nous sommes en ce moment, autant le ciel de la nuit me paraît supérieur au ciel du jour. Pour ceux qui sont accoutumés à ne point séparer les impressions sensibles des réalités dont ces impressions donnent témoignage, le ciel de la nuit forme, sans contredit, le plus grand spectacle dont il soit donné à l'homme de jouir sur la terre; et je ne doute pas que s'il n'existait dans le monde qu'une seule ouverture par où l'on pût ainsi plonger ses regards dans le mystérieux édifice de l'univers, on affluerait des contrées les plus éloignés vers ce lieu privilégié; tandis que l'habitude de voir les étoiles finit par émousser chez la plupart d'entre nous cette noble curiosité. Mais supposons que, n'ayant jamais eu connaissance que de l'enveloppe aérienne à laquelle le langage commun abandonne d'une manière si abusive le nom de ciel, nos yeux vinssent à se dessiller tout à coup et à nous faire apercevoir les soleils qui brillent actuellement sur nos têtes, de quelle émotion, nourris dans l'idée d'une seule terre et d'un seul soleil, ne serions-nous point saisis à cet aspect?

Ce qui m'y touche le plus, ce n'est pas l'éclat de ces masses puissantes, ni les prodigieuses distances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur entassement, ni les durées incomparables de leurs révolutions, ni même la merveille de ces pâles nébuleuses suspendues dans les déserts de l'abîme, et dont chaque poussière est un monde : c'est la présence des âmes que réunissent autour d'eux ces innombrables foyers. Je ne puis distinguer les populations, mais je vois les fanaux qui les rallient, et j'admire que les rayons que nous percevons ici soient aussi les rayons qui éclairent tout ces frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière. Les scintillements des étoiles me sont comme une image des regards qui se croisent de toutes parts dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descendent vraisem-

au juste où nous sommes : l'immensité s'anime, et, sous la figure des astres, nous découvrons l'auguste assemblée des créatures assise en cercle, sous nos yeux, sur les gradins infinis de l'amphithéâtre de l'univers. Comment n'être pas agité au fond de l'âme, à l'idée de tant d'êtres inconnus et inimaginables qui nous environnent, partageant avec nous le même temps, le même espace, le même être, et, sous la main du même souverain, se précipitant, à travers les tumultes variés de la vie, vers la même fin? Que d'organisations diverses! que de destinées! que d'alternatives de biens et de maux! que d'épreuves! que de passions en mouvement! que d'élans, que de désespoirs, que d'adorations et de prières! Dans l'apparente immobilité des constellations, quel effrayant fourmillement! Ce ne sont pas seulement les jugements de Dieu qui se prononcent, comme dans la vallée de Josaphat; ce sont les jugements de Dieu qui s'accomplissent! JEAN REYNAUD, *Terre et ciel.*

TORTUES FOSSILES DU THIBET.

On a trouvé dans les collines de Sewalik, au Thibet, des squelettes de tortues antédiluviennes, auxquelles la science a imposé le nom de *colossochelys*. Ces animaux gigantesques n'avaient pas moins de 12 pieds de long sur 6 de haut. Une pareille observation, avérée aujourd'hui, fait tomber de soi-même l'étrange discussion qui s'éleva, au seizième siècle, entre deux voyageurs bien connus. Thevet ayant rapporté, d'après des auteurs anciens, qu'un individu endormi sur la carapace d'une énorme tortue s'était réveillé à plusieurs milles du lieu où il s'était reposé, se vit en butte, durant plusieurs années, aux railleries acerbes de Lery, pour avoir reproduit, dans un de ses ouvrages, l'histoire de ce fait merveilleux. Les tortues de Sewalik donnaient raison au premier de ces écrivains.

LA SENTINELLE.

TABLEAU DE SIR EDWIN LANDSEER.

Voy. la Table des vingt premières années; — et tome XXI, p. 20, 21, 161.

Landseer, bien qu'il s'attache surtout à représenter les animaux, est à la hauteur du portrait et de l'histoire. Avant tout, il saisit le caractère, la poésie intime, le trait d'union entre l'humanité et le monde qu'elle régit. Quelques observateurs, cherchant en nous la ressemblance de l'animal, se plaisent à établir des analogies critiques ou avilissantes; Landseer prend la marche opposée : loin de rabaisser ses modèles favoris, les animaux, il les relève; en eux il découvre l'étincelle d'affection, la parcelle de pensée, le lien qui les rattache au noble type de la création, à l'homme, et il nous intéresse à nos *humbles inférieurs,* en nous montrant en eux un reflet de nos émotions et de notre propre vie.

Ainsi, il est difficile de regarder longtemps l'œil humide et douloureux du *Cerf mourant* (1) de Landseer, sans se rappeler les souffrances, les émotions humaines. La tête du noble animal se retourne vers les solitudes où, dans la plénitude de sa force, de sa liberté, de sa jeunesse, il a joui du soleil et de l'espace; là il roulait dans les bruyères fleuries ce corps souple sur lequel le peintre a fait jouer si harmonieusement la lumière et l'ombre; là il broutait l'herbe fine au milieu des troupes de biches légères; et en même temps que la pitié, toute le charme de ces fraîches retraites pénètre l'âme de celui qui sait lire un tableau.

N'entend-on pas le cri de détresse et d'angoisse de la *Veuve* (2), dans cette autre peinture empreinte de la même poésie du désert? *Le Retour de la garenne* (3), *les Enfants gâtés* (4), associent les grâces de l'enfance à celles de ces natures imparfaites, qui ont en commun avec elle un certain attrait d'imprévoyance et de personnalité. Dans *le Procès des chiens (Laying down the law)* (5), œuvre célèbre en Angleterre à cause de la délicatesse avec laquelle les variétés de race que nos voisins cultivent plus curieusement que nous y sont observées, Landseer se livre tout entier à l'étude de son animal favori, le chien. Mais là encore, lorsqu'il fait du grand et magistral caniche le président emperruqué d'un nouveau tribunal, et qu'il métamorphose en plaideurs de différents caractères les diverses espèces, épagneuls, dogues, chiens-loups, levrettes, griffons, sa plaisanterie d'un ordre élevé n'a rien de la caricature. Ce n'est jamais l'homme rabaissé, c'est le chien ennobli.

Son tableau des *Deux chiens* (6) est tout rempli de vie : la queue de l'épagneul frétille et bat la terre dans l'ardeur du jeu auquel l'invite un camarade aux habitudes moins amollies, et le sybarite savoure en idée les plaisirs de la course tout en hésitant à s'arracher à ceux du repos. La vigilance du gardien robuste et confiant en sa force, et la soupçonneuse irritation de la faiblesse spirituelle, ne sauraient être plus finement caractérisées que par ce gros chien et ce griffon réunis en une même niche (5). Enfin, dans *le Chien du maître et celui du valet* (6), Landseer relie à l'homme le compagnon de sa vie par ces ressemblances, ces rapports, que chacun de nous a pu observer. Fréquemment le chien ressemble à son maître; et une partie des habitudes et du caractère de celui-ci se reflètent chez son inséparable serviteur.

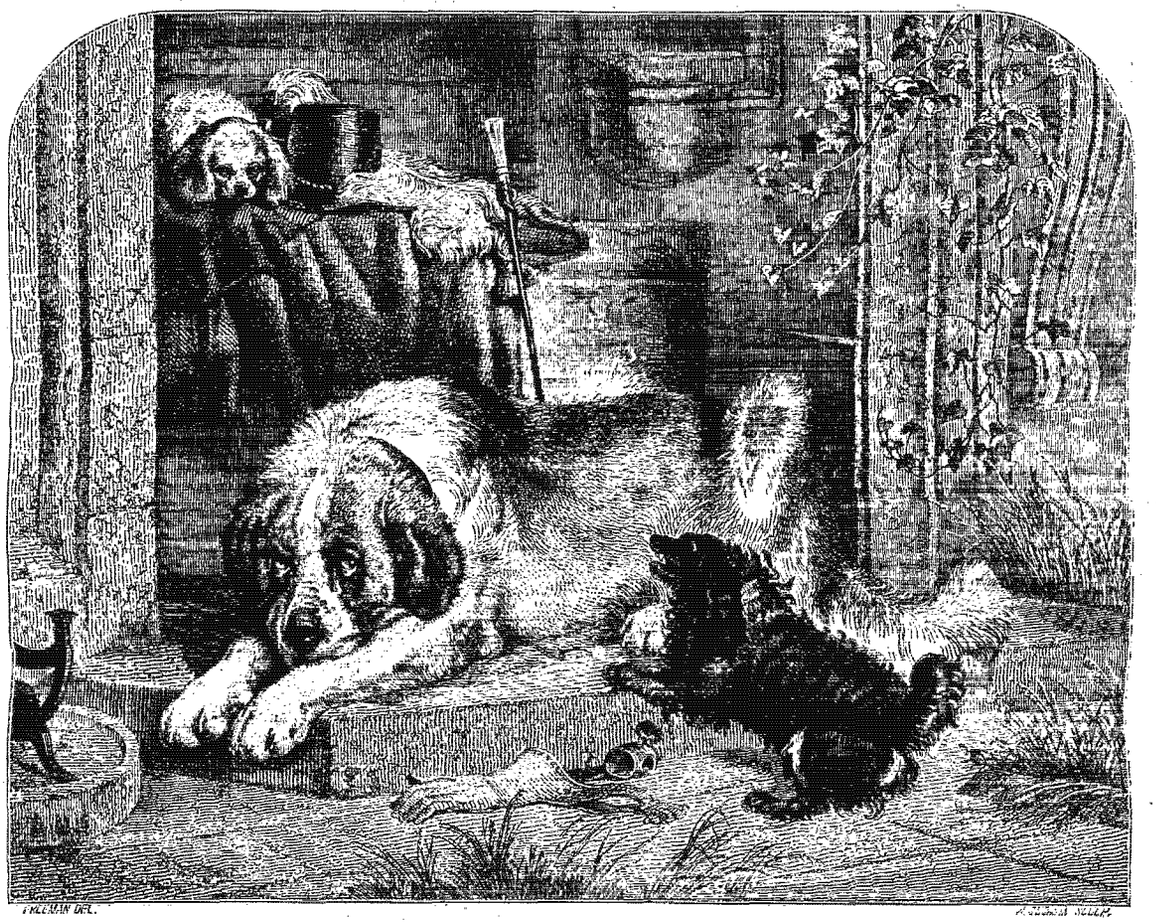
Ce grand lévrier au regard penseur, au poil soyeux, lissé et peigné chaque jour, est *Maida,* la chienne favorite de sir Walter Scott. C'est bien là le cabinet de l'aimable antiquaire, poëte et chasseur, conteur universel : c'est son infatigable main qui porta ces gants, qui déroula ces manuscrits, rassembla ces armures antiques, et qui a lissé, sous une affectueuse caresse, ce poil luisant, en serrant autour du cou du lévrier le collier précieux qui est plutôt une parure qu'une chaîne. Toutes les habitudes du charmant romancier, de l'aimable et excellent homme, reviennent à la pensée de celui qui considère ce tableau. Quelque chose de l'intelligence du noble maître s'est reflété dans l'œil penseur, la pose réfléchie de son fidèle chien, tandis que les vulgaires appétits, les grossières sensations du palefrenier qui éleva le dogue dont l'image fait pendant à ce tableau, percent à travers toute la physionomie de la brute.

Il y a aussi une double intention à étudier dans *la Sentinelle* du même peintre, que nous reproduisons aujourd'hui. On peut deviner les habitudes du maître, et presque son âge et son caractère, en considérant cette petite scène où le manteau, le chapeau, la houssine, sont gardés par le solide et paisible mâtin qui défend la jolie petite chienne des entreprises de cet ardent *king-charles.* C'est un roman à double face pour l'observateur curieux. Mais pour le véritable amateur des arts, que de jouissances! ne fût-ce que celle d'étudier, à défaut du tableau, l'admirable habileté du graveur qui, en variant la direction de sa pointe fine, rend d'une façon si merveilleuse les divergences du poil, incliné suivant la forme et le mouvement des muscles; qui reproduit la morbidesse des dessous, le soyeux et l'éclat de la robe; qui fait jouer le soleil à travers ces guirlandes de lierre, donne aux herbes leur finesse, les fait obéir aux brises et au poids de la rosée, tandis que la même main distribue à la pierre sa solidité, la légèreté à la plume, l'expression aux regards, à tout le mouvement et la vie.

(1) Voy. t. XIX, p. 385. — (2) T. XVIII, p. 5. — (3) Voy. t. XVIII, p. 65. — (4) T. XVII, p. 249. — (5) T. XVII, p. 405. — (6) T. XXI, p. 161. — (5) *Dignité et Impudence*, t. XVII, p. 21. — (6) T. XXI, p. 20 et 21.

Peut-être désirerait-on seulement plus de souplesse dans l'étoffe du manteau.

En admirant les chiens de Landseer, mille traits charmants de ces fidèles compagnons de l'homme nous reviennent en mémoire, et l'on serait tenté de demander à leur peintre les portraits des illustres du genre, de ce sagace *Beau*, par exemple, dont Cowper a raconté l'histoire (voy. t. XIII, p. 99). Combien d'actions spirituelles, comiques, brillantes ou héroïques mériteraient d'être retracées, depuis la sagacité du barbet, l'intelligence du chien de berger, jusqu'au dévouement du terre-neuve et du grand chien des Alpes!



La Sentinelle, tableau de Landseer. — Dessin de Freeman.

ERRATA.

Page 34, colonne 1, ligne 63. — *Au lieu de :* 1595; *lisez :* 1095.

Page 149. — La statue en bronze du major Martin, que nous avons reproduite, est placée, à Lyon, dans la cour du Musée.

Page 230, colonne 2, note. — 150 ares équivalent, non pas à 2 000 hectares comme on l'a imprimé par erreur, mais seulement à 60 hectares 700 cent.

Page 224. — M. B..., de Fontenay (Vendée), nous a communiqué les réflexions suivantes à propos de l'article intitulé : *Maladie du raisin au seizième siècle :*

« La longue barbe que l'on voit quelquefois sur les raisins de nos treilles n'est point une maladie : c'est une petite récréation horticole que la plupart de nos jardiniers connaissent et pratiquent chaque année pour égayer les promeneurs qui veulent bien visiter leurs cultures. Une humble plante, un pauvre parasite qui naît spontanément dans les terrains arides et sur le sol des vieilles prairies artificielles, est le complice de cette innocente supercherie. On le nomme petite cuscute *(Cuscuta minor);* il est de la famille des convolvulacées et de la pentandrie digynie; ses fleurs sont blanches, légèrement teintées de rose, et naissent, plusieurs ensemble, à l'aisselle d'une écaille fort petite. Il se porte sur les végétaux voisins, s'y accroche et les fait quelquefois périr. Au printemps, lorsque la fleur de la vigne est passée, on cueille quelques-unes des tiges presque capillaires de cette plante, on les fixe en les enroulant dans les grappes de raisin, puis, à mesure que les grains grossissent, le parasite s'implante, s'entortille et prospère de telle façon qu'au bout d'un mois ou deux ses longs filaments se multiplient, sortent de tous côtés et semblent envelopper chaque grain d'une chevelure épaisse et déliée. »

Page 248, colonne 1, ligne 37. — *Au lieu de :* Viniani; *lisez :* Viviani.

Page 282, colonne 1, ligne 9, et colonne 2, ligne 3. — Un membre de l'Institut veut bien nous adresser quelques observations au sujet de l'article intitulé : *Madame de Staël à Coppet*. Le mot « entre l'esprit et la beauté » ne doit pas être attribué à M. Matthieu de Montmorency, esprit digne et sérieux, très-éloigné de l'ombre même d'un madrigal; on croit qu'il peut être plus convenablement mis sur le compte de Trénis, personnage vaniteux et un peu ridicule, qui a laissé son nom à l'une des figures de la contredanse. Quant aux vers :

Ci-gît qui, dans son agonie, etc.,

le savant académicien ne saurait concevoir qu'on les suppose composés par Mme de Staël, non pas seulement parce que le goût les réprouve, mais surtout parce que certaines circonstances relatives au mode de sépulture de Mme Necker donneraient à cette épigramme un caractère odieux.

Page 288, colonne 1, ligne 6. — *Au lieu de :* Baken; *lisez :* Baker.
— Colonne 2, ligne 12. — *Au lieu de :* Brensten; *lisez :* Brewster.
— — Ligne 13. — *Au lieu de :* Fraenhofer; *lisez :* Frauenhofer.

Page 291, colonne 2, ligne 40. — Il n'est pas vrai que le Muséum de Paris ait laissé dépérir la race pure des poules de Cochinchine. Les poules connues sous ce nom et répandues en France viennent surtout des individus donnés au Muséum de Paris par l'amiral de Mackau et par l'amiral Cécile.

Page 370, lignes 15 et suivantes. — *Au lieu de :* Un individu vivant, que possède actuellement le jardin Zoologique de Londres, permettra de commencer une étude plus sérieuse; *lisez :* Les individus vivants que possèdent actuellement la ménagerie de Paris et le jardin Zoologique de Londres permettront, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, à Paris.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE POUPÉE, 7.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de la Bataille, 393.
— de Saint-Bavon (Ruines de l') et crypte de Sainte-Marie, à Gand, 241.
Abeille (l'); extrait du livre : le Monde, le vaste monde, 50.
Abornement des champs en Allemagne, 264.
Acacia (l') de Robin, 265.
Académie d'écriture de Paris, 168.
Agates (les), 203, 256, 343.
Aguador (l'), porteur d'eau de Lima, 105.
Akalis (les), peuplade de l'Inde, 272.
Alicante, 220.
Alphabets découpés par un aveugle, 311.
Ambitieux (les) et leurs admirateurs, 121.
Ane (l') aguador de Lima, 105.
Anecdotes turques, 126.
Antilope (l'), 397.
Antipater : épigramme sur les moulins, 111.
Arago (François) : ses mémoires; fragments, 225, 261, 338.
Arbres célèbres : l'acacia de Robin, 265.
Arquebusiers et hallebardiers sous Charles IX, 133.
Arracheur (un) de dents, d'après Gérard Dow, 57.
Arsenal de Venise, 161.
Art persan moderne : gourde d'un derviche, 56.
Ateliers de construction des locomotives du Great-Western Railway, à Swindon, 282.
Auguste établit à Lyon le centre du gouvernement de la Gaule, 345.
Avare (l') bienfaisant, 168.
Aventures de dona Catalina de Erauso, surnommée la Nonne lieutenant, 85, 93.
Aventures de Mme Godin des Odonais, 371, 398.
Avocat canonisé (le seul), 239.
Avoir le Pour, 118.
Azote (de l'), 302.

Baguer; mode d'emballage des fruits, 106.
Baguette divinatoire chinoise, conservée au Musée de Saint-Pétersbourg, 280.
Bandeau funéraire gréco-russe, 348.
Baptême (le) de saint Jean, sculpture par A. Durer, 125.
Baratier (Jean-Philippe), 297.
Baratte Valcourt, 71.
Bas-relief étrusque : Etéocle et Polynice, 200.
Bataille d'Edge-Hill ou de Keynton, 193.
Baudéan, route de Campan, Hautes-Pyrénées, 364.
Belle action d'un domestique noir, 395.
Bernardin de Saint-Pierre, 118.
Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle, 405.
Bijoux (les) de chaque mois en Pologne, 324.
Blainville (Henri Ducrotay de), 131.
Bolonchen, village indien, 76.
Bonhomme (le) Antarctique, 179.
Bonpland (Aimé), 29.
Bouvreuil (le) du père Marc, 199.
Brandellius (l'Admirable) et l'ingénieux Mogusius, 91.
Brunn, capitale de la Moravie, 213.

Cabinet (le) de M. de Blainville, 131.
Cachots (les) du Spielberg, 211.
Camée en agate onyx, à deux couleurs, 204.
Camps (les deux), 27.
Candie, 277.
Capri, 92.
Carbone (du) et de l'acide carbonique, 326.
Castros (les), monuments celtiques de la Galice et du Portugal, 246.
Cathédrale de Bâle, 31.
— de Lincoln, 89.
— de Worcester, chapelle funéraire du prince Arthur, 19.
Ce qu'étaient jadis les Matamorras des Barbaresques, 187.
Ce qui soutient, nouvelle, 217, 362, 370.
Channing, moraliste, 158, 189, 238, 311, 357.
Chapelle et caverne de Saint-Robert, comté d'York, 356.
Chars magnétiques chinois ou bousseles terrestres, 88.
Châsse (la) du prince Arthur à Worcester, 19.
Château de Kenilworth, 113.
— du Lignon, 156.
— d'Osborne, 159.
— de Polignac, 269.
— de Sans-Souci, 361.
— de Trente, 177.
Chats trouvés à Strasbourg en 1683, estampe curieuse, 341.
Chevrier (le) des Alpes, 169.
Chimie (la) sans laboratoire, 268, 302, 326.
Chœropotamus (le), ou porc de rivière, 369.
Chute (la) d'eau d'Itamarati, 9.
Circulaire (une) de Colbert, 51.
Coblenz, 65.
Collins (William), 332.
Colosse (le) de Rhodes, 335, 392.
Comment on doit écrire une lettre, 319.
Commerce de la glace aux États-Unis, 128.
Concile de Clermont, 33, 91.
Conseiller (le) et l'écho, 124.
Conservatoire (le) des arts et métiers, à Paris, 337.
Coq et Poules, 252, 253.
— de race cochinchinoise, reine Victoria, 293.
Costume (Histoire du) en France (suite), règne de Charles IX, 43, 131, 300.
— des femmes de Xixona et d'Alicante, 221.
Couvent de Santa-Engracia, à Saragosse, 52.
Crime (le) traîné devant la Justice, dessin de Prudhon, 129.

Damaras (les), peuplade athée, Afrique méridionale, 263.
Daniel, portier de Cromwell, 224.
Dante (le) et Béatrix dans le Paradis du Dante, miniature du seizième siècle, 53.
Delavigne (Casimir), 119.
Demoiselle (la) cachée, ou les Sources de Bolonchen, 77.
Dénicheurs (les) d'aiglons, 377.
Dentistes (les) d'autrefois, 57.
Dernière (la) étape, 6, 10, 38, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 182, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322, 330, 350, 354.
Dessin (un) de Raphaël, 153.
Desportes (François), 49.
Dévouement fraternel : Diego Ximenez, 127.
Dezède, 353.
Dialogues d'Épictète : la Liberté morale, 18; Sur la sensibilité d'une âme faible, 90; les Ambitieux et leurs admirateurs, 121.
Diego Ximenez, ou le dévouement fraternel, 127.
Digues en Hollande : la conservation des), 247.
Diversité des aptitudes, 27.
Don-Alonzo de Castille, détails historiques, 31.
Douce France, 96.
Dresde, 121.

Eaux (les) de Saratoga, état de New-York, 172.
Échelle de la dignité humaine, par Blumenbach, 107.
Éclairage (de l') en général et de la lumière électrique, 258.
École industrielle de la Martinière, à Lyon, 187.
Effroi d'un perroquet, 135.
Église de Dartmouth, 145.
— de la Gloria et aqueduc, à Rio de Janeiro, 331.
Egmont (Fragment inédit sur le comte d'), 135.
Eldad le Danite, voyageur juif du neuvième siècle après Jésus-Christ, 306.
Électricité (de l') et du télégraphe électrique sur terre et sous mer, 151, 155.
Éléphants du jardin zoologique de Londres, 257.
Emballage (Mode d') des fruits pour le transport à de grandes distances, 106.
Embouchure (l') du Humber, marine par Turner, 237.
Émérillon d'Amérique, 137.
Émigrants (les), traduit de Puttmann, 235.
Entrée de la mosquée du Schah à Ispahan, 381.
Entrée de la reine Élisabeth au château de Kenilworth, en 1575, 113.
Épigramme grecque d'Antipater sur les moulins, 111.
Erreurs populaires : pluie de croix en 1503; le triple soleil de 1492, 144.
Escarpolette (l') en Livonie, 324.
Estampe (une) de Callot : la fondation de Livourne par Ferdinand Ier, 173.
Étéocle et Polynice, bas-relief étrusque, 200.
Étourneau (l') à ailes rouges, 209.

Faire son chemin dans le monde, 38.
Fécule (la), voy. t. XXI; suite, 76, 128, 187.
Félix; Prospérité et adversité, 227.
Femmes mexicaines préparant la tortille, 388.
Ferme (une) de la Brie française, 20, 42, 68, 115, 179, 251, 290, 366.
Ferme (la) de la Vallée, 201, 222, 230, 234, 408.
Fête de la Hakari à la Nouvelle-Zélande, 365.
Figures de bois mobiles dans la Grèce ancienne, 143.
Foire de Nijni-Novgorod, 354.
Fondation de Livourne par Ferdinand Ier, 173.
Fontaine (une) du jardin de Sans-Souci, 361.
Fontaine de Saint-Allyre, 312.
Fontaines (des) artificielles. Comment on peut créer une source, 394.
Fonts baptismaux dans la cathédrale de Bâle, 32.
Forêts (les) à la Martinique, 143.
Fromagerie (une), 69.
Fruits et feuillages, dessin de Linton, 217.
Fuller-Ossoli (Marguerite), 177.

Gazelle (la), 397.
Gentilshommes de l'an 1572, 300.
Gentleman (un), 127.
Georges III, anecdote, 154.
Gitanos (les), 395.
Glace (Commerce de la) aux Etats-Unis, 128.
Godin des Odonais (Mme). Ses aventures, 371, 398.
Gourde (la) du derviche, 54.
Goûts utiles au voyageur pédestre, 31.
Grain (le) de blé de Jean Rouge-Gorge, 88.
Grecs (les) émigrés à la cour des Médicis, 1.
Grotte (la) d'Antiparos, 185.

Habitants (les premiers) de Ceylan, légende singhalaise, 163.
Habitation de Laplace à Arcueil, 37.
Harmonie (Sur l') de l'univers, 195.
Herborisations (Sur les) et les herbiers (voy. t. XX); suite, 134, 154.
Hirondelle (Instinct d'une), 374.
Homme (l') dans la lune, par Hebel, 184.
— (De l') et du but de son activité, par Bossuet, 202.
— (De l') considéré à l'état de nature, 391.
Hommes (les) de couleur, 159.
Hopfer (Daniel), 12.
Hôtel de ville de Gand, 3.
Howard (John), 319.
Huy sur la Meuse, Belgique, 41.
Hydrogène (De l'), 303.

If (l') de la Motte-Feuilly (Indre), 301.
Ile de Candie, 277.
Immortalité de l'âme, 74.
Impôt (l') du lion, 250.
Industrie métallurgique chez les Cafres, 359.
Influence comparée du thé noir et du thé vert, 166.
Influence de l'âge sur le développement de la force des mains, 95.
Inscription au cap Gris-Nez, 192.
— singulière, 348.
Instabilité des renommées, 331.
Instruction (De l') du peuple des campagnes dans le Wurtemberg, 215.
— (l') en Allemagne au quinzième siècle, 382.

Jardin (le) Billiard, à Fontenay-aux-Roses, 296.

Kalmouks; leurs mœurs, 83.

Labyrinthe (le) de Crète, 15.
Lac de Saarnen, 148.
Lacknau, dans le royaume d'Aoude, 205.
Lactomètre, 42.
Laplace (P.-S.), 36.
Laveurs d'or dans la Nouvelle-Grenade, 244.
Lecture (une) du Coran dans l'Inde, dessin d'après Van-Orlick, 205.
Légende (la) du roi Popiel, 184
Léopards des jardins Zoologiques, 81.

Leucoryx (le), 397.
Liberté (la) morale, 18.
Lignon (le faux), 155.
Lincoln, 89.
Linné (une Vengeance de), 163.
Livre (le) des prodiges, par Conrad Lycosthènes (voy. t. XXI), suite, 143, 184.
Livres (Sur les) destinés à l'enfance et à la jeunesse, 162.
Laiterie (une), 68.
Loi de Moïse, 3.
Loteries (Contre les), 75.
Lotte commune, poisson, 111.
Louis XI (Sur), 374.
Lumière (De la) électrique et de l'éclairage en général, 258.
Lutte pour le drapeau, épisode de la bataille d'Edge-Hill, 193.
Luxe (Sur le) et la prodigalité, 8, 63.

Machine Berdan pour l'extraction de l'or, 245.
Magnanerie persane, 316.
Magnificence du ciel étoilé, 406.
Maladie du raisin au seizième siècle, 224.
Malaisie, 72.
Mandragore (la), 308.
Manomètres, 102, 160.
Mappemonde du pilote Juan de la Cosa, compagnon de Colomb, 115.
Marbre ruiniforme ou pierre de Florence, 368.
Marchand (le) anglais d'autrefois, 83.
Marine (la), à Capri, 92.
Martin (le major), fondateur de l'école la Martinière, à Lyon, 140, 408.
Mémoire (De la), 164.
Mendiant (un), peinture de Ribera, 325.
— (*Jeune*), *d'après Reynolds*, 73.
Mesures itinéraires des Arabes, 209.
Meuble florentin au Musée de Cluny, 97.
Microscope (le), 247, 287, 374, 383.
Miniature (une) du neuvième siècle : empereur de Constantinople, 400.
Miniature (une) du seizième siècle : le Dante et Béatrix dans le paradis, 53.
Misère (la) de 1709, 170.
Mœurs des Kalmouks, 83.
Mogusius (l'Ingénieux) et l'admirable Brandellius, 91.
Moineau (le) à la fenêtre, apologue d'Hebel, 326.
Monnaie de bronze de l'île de Rhodes, 392.
Montagne (la) d'argent, à Cayenne, 48.
Mont-Vernon, résidence de Washington, 100.
Mort (Réflexions sur la), par sir Walter Raleigh, 151.
— de don Francisco Pizarre, 280.
Mosaïque (Sur la) de Florence, 97.
Moscou, 207.
Mosquée du Schah, à Ispahan, 380.
Moulins (Sur les), épigramme grecque d'Antipater, 111.
Musique religieuse des Kalmouks, 85.

Négociant (le) du dix-huitième siècle, 273.
Nijni-Novgorod, 352.

Objets trouvés dans les tombeaux de Bel-Air, près Lausanne, 276.
Œnomaüs, roi de Pise en Élide, 264.
Olives (les) d'or, anecdote, 215.
Ombre (l') du cavalier, ou la Politesse rustique, tableau de Collins, 333.
— du mont Blanc, 274.
Or (De la production de l'), 242.
Orchomène, ville de l'ancienne Grèce, 232.
Orviétan (l') et ceux qui le débitaient, 359.
Osborne, dans l'île de Wight, 159.
Ostensoir de Daniel Hopfer, 13.
Où est le gland de l'âge d'or, 324.
Ouragan (un) à l'île Saint-Vincent, Antilles, 62.
Oxygène (De l'), 268.

Palais (le) du Franc, à Bruges, 313.
— de Westminster, 249.
— impérial de Constantinople sous les empereurs chrétiens, 401.
Parlement (le) anglais, 249.
Pêcheurs chinois et indiens, 136.
Peinture antique, d'après un vase du Musée royal de Berlin, 164.
— de vase antique : Œnomaüs, 264.
Pendants d'oreilles du seizième siècle, 24.
Pendule (Ma vieille), 23.
Pensées. — Anonymes, 179, 302. Apollone, 179. Chambers, 14. Channing, 158, 189, 238, 311. Charrière (Mme de), 242, 390. Chateaubriand, 254. Cochet (l'abbé), 63. Dailly (l'abbé), 278. Doctrine boudhique, 135. Domat, 311, 395. Faber (Jean-Paul), 275. Flourens, 195. Fontenay-Mareuil, 7. Grün, 181, 205. Guizot, 247, 264. La Bruyère, 95. Laténa (de), 254. Ménandre, 143. Métastase, 275. Molé, 38. Montaigne, 7. Pascal, 391. Pindare, 211. Proverbe arabe, 383. Raleigh (sir Walter), 151. Salluste, 78. Say (J.-B.), 75. Saint-Évremond, 187. Saint-Marc Girardin, 15, 83. Sentences juives, 130. Sterne, 23. Thucydide, 51. Thierry (Augustin), 111, 374. Tite-Live, 215. Varron, 43. Von-Knebel, 215.
Perroquet (Effroi d'un), 135.
Peuplade (une) athée, 263.
Peuples ichthyophages et créophages, 224.
Phosphorescence de certaines pierres, 165.
Phrabat (les), ou empreintes du pied du bouddha Shakkyamouni, 58.
Pierre (la) celtique de Poitiers, 8.
Pisciculture, 198.
Pizarre (Don Francisco), 289.
Place (Grande) de Mexico, 389.
— (la Grande) de Trieste, 260.
— de la Bourse, à Trieste, 261.
Pluies de croix en 1503, 144.
Politesse (De la), 347.
Pont de l'Enceinte sur le Lignon, 157.
Population (la) de Jérusalem, 233.
Porc de rivière : le Chœropotamus, 369.
Port de Trieste, 109.
Porte de l'arsenal, à Venise, 161.
— del Guarte, à Valence, 197.
Porte de Serranos, à Valence, 196.
Portier (le) de Cromwell, 224.
Portrait (un) par Rembrandt, 17.
Poste (un) cosaque à l'approche des Circassiens, 165.
Poules et coq cochinchinois de race pure, 117.
Prague, 140.
Prao d'Achem, Sumatra, 72.
Première (la) femme d'Adam, 238.
Presse à fromage, 70.
Procès (Sur un) criminel au dix-septième siècle; voyez tome XXI. Rectification, 194.
Prodiges imaginaires : pluies de croix en 1503; le triple soleil de 1492, 144; le roi Popiel, 184.
Production (De la) de l'or, et d'un appareil nouveau pour sa préparation, 242.
Promenade (une) dans le Devonshire, 145, 294.
Prospérité et adversité, compositions et dessins de Karl Girardet, 228, 229.
Proverbe arabe, 383.
Prudhon, 129.
Publicité (De la) des débats judiciaires, 264.
Pyrame et Thisbé, paysage historique par Nicolas Poussin, 216.
Pyramide élevée par les habitants de la Nouvelle-Zélande, 365.

Quatrains de Ruckert, 355.
Que dans les hauts emplois on n'est pas toujours assez philosophe, 51.

Raisin (Maladie du), au seizième siècle, 224.
Rats trouvés à Strasbourg en 1683, estampe curieuse, 340.
Recueil (un) pittoresque du seizième siècle, 23.
Renaissance (la) des lettres en Italie, 1.
Retour (le) de la fête de Saint-Cloud, 176.
Richelieu, 95.
Rocher (le) de Frédéric Barberousse, à Capri, 93.
Roi (le) Popiel, 184.
— (le) de la roue, légende tibétaine, 96.
Rollin (Charles), 385.
Rose (la), traduit de W. Cowper, 231.
Rossignol (le) et le ver luisant, 302.
Royat, Puy-de-Dôme, 321.
Ruines d'Orchomène, 232.
Russes (les), au dixième siècle, d'après un écrivain arabe, 231.

Saint-Paul de Loanda, 305.
Saint-Savin, Hautes-Pyrénées, 25.
Salubrité des villes, 25.
Sandre (le) commun, 359.
Sensibilité (Sur la) d'une âme faible, 90.
Sentences juives, 130.
Sentinelle (la), tableau de Landseer, 407.
Sentinelle (la) du rhinocéros, 270.
Serra dos Orgaos, Amérique méridionale, 281.
Silvio Pellico, 211.
Sirvente de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, 343.
Société (une) heureuse; fragment de Channing, 367.
Société zoologique d'acclimatation, 298.
Soie (Industrie de la) en Perse, 314.
Soleil (le Triple) de 1492, 144.
Source (la) du Congrès (Etat de New-York), 172.
Souvenirs du Mexique, 388.
— d'un voyage en Espagne, 195, 220.
Souvestre (Emile), 401.
Spielberg (Cachots et forteresse du), 213.
Staël (Mme de) à Coppet, 271, 408.
Statue de Bernardin de Saint-Pierre, 120.
Statue de Casimir Delavigne, 120.
Statue du major Martin, à Lyon, 149, 408.
Sterne : pensées, 22.
Sutti, 343.

Tabernacle de *l'église Saint-Pierre*, à Louvain, 349.
Table (une) prophétique, 239, 266.
Tailleur (un) chinois, 109.
Télégraphe électrique sur terre et sous mer, 151, 155.
Télescope (le) entre les mains d'un amateur, 191, 223.
Tente (Intérieur d'une) de Kalmouks, 84.
Testament du major Martin, 149.
Thé noir et thé vert; leur influence comparée, 166.
Thierry (Augustin) : le Tiers état, 111.
Tiers état (le), 111.
Toits de villages tatars dans la Crimée orientale, 233.
Tombeau de Washington et de sa femme, 101.
Tombes helvéto-burgondes de Bel-Air, près Lausanne, 275.
Tortues fossiles du Thibet, 407.
Tour (la) du Pont, à Prague, 140.
Tour (la) de la Poudre, à Prague, 141.
Trente (Tyrol), 177.
Trieste, 107, 260.
Trône d'un empereur chrétien à Constantinople, 400.
Turner (Joseph-Williams Mallad ou Mallord), peintre : portrait, 235.

Université (l') et la Bibliothèque publique de Leyde, 405.
Urbain II (le pape) et Pierre l'Ermite prêchant la croisade à Clermont, 33.

Vander-Burcht, 3.
Varron : pensées, 43.
Vengeance (une) de Linné, 163.
Vérité (la) dans les sciences, 355.
Vicaire (le) de Bray sera toujours vicaire de Bray, 271.
Vie (De la) des eaux autrefois, 341.
Vierge (la) des druides, à Chartres, 64.
Villages de la Crimée, 233.
Vitesses (Tableau des diverses), 54.
Vitraux remarquables des huit derniers siècles, 123.
Volcans d'air, 250.

Washington, 100.
Wishka (un), ou observatoire militaire en Crimée, 164.
Witt (Tobias), 166.

Yak (l'), ou bœuf à queue de cheval, 329.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Abornement des champs en Allemagne, 264. Ateliers de construction des locomotives du Great-Western railway, à Swindon, 282. Baratte Valcourt, 71. Commerce de la glace aux États-Unis, 128. Emballage des fruits pour le transport à de grandes distances, 106. Fécule (la) (voy. t. XXI), suite, 76, 129, 187. Ferme (une) de la Brie française, 20, 42, 68, 115. 179, 251, 290, 366. Ferme (la) de la Vallée, 201, 222, 230, 234, 408. Fontaines (Des) artificielles; comment on peut créer une source, 394. Fromagerie (une), 69. Industrie métallurgique chez les Cafres, 359. Industrie de la soie en Perse, 314. Laiterie (une), 68. Laveurs d'or dans la Nouvelle-Grenade, 244. Machine Berdan pour l'extraction de l'or, 245. Magnanerie persane, 316. Maladie du raisin au seizième siècle, 224. Matamorras des Barbaresques, 187. Pisciculture, 198. Presse à fromages, 70. Production et préparation de l'or, 242. Thé noir (Du) et du thé vert; leur influence comparée, 166.

ARCHITECTURE.

Abbaye de la Bataille, 393. Abbaye de Saint-Bavon et crypte de Sainte-Marie, à Gand, 241. Acropole d'Orchomène (Ruines de l'), 232. Ateliers de construction des locomotives du Great-Western railway, à Swindon, 284. Cathédrale de Bâle, 31. Cathédrale de Lincoln, 89. Châsse (la) du prince Arthur, à Worcester, 19. Chapelle de Saint-Robert, comté d'York, 356. Château de Kenilworth, 113. Château du Lignon, 157. Château d'Osborne, 159. Château de Polignac, 269. Château de Sans-Souci, 361. Château de Trente, 177. Conservatoire des arts et métiers, 337. Couvent de Santa-Engracia, à Saragosse, 52. École de la Martinière, à Lyon, 188. Église de Dartmouth, 145. Église de la Gloria et aqueduc, à Rio de Janeiro, 331. Forteresse du Spielberg, 219. Habitation de Laplace à Arcueil, 37. Hôtel de ville de Gand, 5. Mont-Vernon, résidence de Washington, 100. Mosquée du Schah, à Ispahan, 380. Palais (le) du Franc, à Bruges, 313. Palais de Westminster, 249. Palais impérial de Constantinople sous les empereurs chrétiens, 400. Plan d'un labyrinthe de Crète, 16. Porte de l'arsenal, à Venise, 161. Pont de l'Enceinte, sur le Lignon, 157. Porte del Cuarte, à Valence, 197. Porte de Serranos, à Valence, 196. Pyramide élevée par les habitants de la Nouvelle-Zélande, 365. Toits de villages tatars dans la Crimée orientale, 233. Tombeau de Washington et de sa femme, 101. Tour (la) du Pont, à Prague, 140. Tour (la) de la Poudre, à Prague, 141.

BIOGRAPHIE.

Antipater; épigramme sur les moulins, 111. Arago (François), 225, 261, 338. Avocat canonisé (le seul), 239. Baratier (Jean-Philippe), le petit prodige, 297. Bernardin de Saint-Pierre; sa statue, 120. Blainville (Henri Ducrotay de); son cabinet, 131. Bonpland (Aimé), voyageur naturaliste, 297. Brandellius (l'Admirable), 91. Channing, moraliste, 158, 189, 238, 311, 357. Colbert; une circulaire inédite de ce ministre, 51. Collins (William), peintre, 332. Daniel, portier de Cromwell, 224. Delavigne (Casimir); sa statue, 120. Desportes (François), peintre; son portrait, 49. Dezède, musicien; son portrait, 353. Diego Ximenez; son dévouement fraternel, 127. Don Alonzo de Castille; détails historiques, 31. Dona Catalina de Erauso, surnommée la Nonne lieutenant; ses aventures, 85, 93. Egmont (Comte d'); fragment inédit sur ce personnage célèbre, 135. Eldad-le Danite, voyageur juif du neuvième siècle après Jésus-Christ, 306. Fuller-Ossoli (Marguerite), 177. Geoffroy Saint-Hilaire; la Vérité dans les sciences, 355. Georges III; anecdote, 154. Godin des Odonais (Mme); ses aventures; portrait, 371, 398. Guy (Thomas), 168. Hopfer (Daniel), graveur, 12. Howard (John), philanthrope, 319. Laplace, 136. Linné; anecdote, 163. Louis XI (Sur), 374. Martin (le major), fondateur de l'école la Martinière, à Lyon; sa statue, 149, 408. Mogusius (l'Ingénieux), 91. Œnomaüs, roi de Pise en Élide, 264. Silvio Pellico, 212. Pizarre (don Francisco); son portrait, sa mort, 289. Poussin; une lettre, 216. Première (la) femme d'Adam, 238. Prudhon, 129. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, 343. Richelieu, 95. Rollin (Charles); biographie, portrait, 385. Souvestre (Emile); biographie, portrait, 401. Staël (Mme de) à Coppet, 271, 408. Sterne; pensées, 22. Thierry (Augustin); le tiers état, 111. Turner (Joseph-Williams Mallad ou Mallord), peintre, 235. Vander-Burcht, archevêque de Cambrai, 3. Varron; pensées, 43. Washington, 100. Tobias Witt, 166.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Alicante, 220. Akalis (les), peuplade de l'Inde, 272. Baudéan, Hautes-Pyrénées, 314. Bolonchen, village indien, 76. Bonhomme (le) Antarctique, 179. Brunn, capitale de la Moravie, 213. Capri, 92. Chute d'eau d'Itamarati, 9. Coblenz, 65. Damaras (les), Afrique méridionale, 263. Dresde, 121. Fontaine de Saint-Allyre, 312. Forêts (les) à la Martinique, 143. Goûts utiles au voyageur pédestre, 31. Grotte d'Antiparos, 185, Huy sur la Meuse (Belgique), 41. Ile de Candie, 276. Kalmouks (Mœurs des), 83. Labyrinthe (le) de Crète, 15. Lac de Saarnen, 148. Lacknau, dans le royaume d'Aoude, 205. Lignon (le faux), 155. Lincoln, 89. Malaisie, 72. Mappemonde du pilote Juan de la Cosa, compagnon de Colomb, 115. Mesures itinéraires des Arabes, 299. Montagne (la) d'argent, à Cayenne, 48. Moscou, 207. Nijni-Novgorod, 352. Orchomène, ville de l'ancienne Grèce, 232. Ouragan (un) à l'île Saint-Vincent, Antilles, 62. Peuples ichthyophages et créophages, 224. Place (grande) de Mexico, 389. Population (la) de Jérusalem, 233. Prague, 140. Promenade (une) dans le Devonshire, 145, 294. Royat, Puy-de-Dôme, 321. Saint-Paul de Loanda, 305. Saint-Savin, Hautes-Pyrénées, 25. Serra dos Orgaos, 281. Spielberg (le), 211. Source (la) du Congrès (État de New-York), 172. Souvenirs du Mexique, 388. Souvenirs d'un voyage en Espagne, 195, 220. Trente (Tyrol), 177. Trieste, 107. Villages de la Crimée, 233.

HISTOIRE.

Auguste établit à Lyon le centre du gouvernement de la Gaule, 345. Bataille d'Edge-Hill ou de Keynton, 193. Concile de Clermont, 33, 91. Fondation de Livourne par Ferdinand Ier, 123. Grecs (les) émigrés à la cour des Médicis, 1. Inscription au cap Gris-Nez, 192. Louis XI (Sur) et son règne, 374. Misère (la) de 1709, 170. Mort de don Francisco Pizarre, 289. Tiers état (le), 111.

Voyez *Biographie, Géographie, Voyages.*

LÉGISLATION, INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Académie d'écriture de Paris, 168. Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle, 405. Circulaire (une) inédite de Colbert, 51. Conservation des digues en Hollande, 247. Conservatoire des arts et métiers à Paris, 337. Eaux (les) de Saratoga, État de New-York, 172. École industrielle de la Martinière, à Lyon, 187. Foire de Nijni-Novgorod, 351. Impôt (l') du lion, 250. Instruction en Allemagne au quinzième siècle, 382. Jardin Billiard (le), à Fontenay-aux-Roses, 296. Loi de Moïse, 3. Loteries (Contre les), 75. Parlement (le) anglais, 249. Procès (un) criminel au dix-septième siècle (voy. t. XXI), rectification, 194. Publicité des débats judiciaires, 264. Renaissance des lettres en Italie, 1. Salubrité des villes, 25. Société zoologique d'acclimatation, 298. Tiers état (le), 111. Université (l') et la bibliothèque publique de Leyde, 405.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Comment on doit écrire une lettre, 319. Diversité des aptitudes, 27. Douce France, 96. Échelle de la dignité humaine, par Blumenbach, 107. Épigramme grecque sur les moulins, par Antipater, 111. Faire son chemin dans le monde, 38. Habitants (les premiers) de Ceylan, 163. Harmonie (Sur l') de l'univers, 195. Homme (De l') considéré à l'état de nature, 391. Homme (De l') et du but de son activité, 202. Hommes (les) de couleur, 159. Immortalité de l'âme, 74. Instabilité des renommées, 331. Instruction du peuple des campagnes dans le Wurtemberg, 215. Luxe (Sur le) et la prodigalité, 8, 63. Magnificence du ciel étoilé, 406. Mémoire (De la), 164. Quatrains de Ruckert, 355. Que dans les hauts emplois on n'est pas toujours assez philosophe, 51. Société (une) heureuse; fragment de Channing, 367. Vérité (la) dans les sciences, 355.

Voyez à la Table alphabétique, *Pensées.*

Anecdotes, apologues, nouvelles, légendes. — Anecdotes turques, 126. Avare (l') bienfaisant, 168. Aventures de dona Catalina de Erauso, surnommée la Nonne lieutenant, 85, 93. Belle action d'un domestique noir, 395. Bouvreuil (le) du père Marc, 199. Ce qui soutient, 217, 362, 370. Conseiller (le) et l'écho, 124. Dénicheurs (les) d'aiglons, 377. Dernière (la) étape, 6, 10, 38, 47, 66, 78, 98, 110, 126, 138, 146, 174, 181, 206, 213, 245, 254, 278, 286, 322, 330, 350, 354. Dévouement fraternel, 127. Effroi d'un perroquet, 135. Émigrants (les), traduit de Puttmann, 235. Félix; prospérité et adversité, 227. Ferme (la) de la Vallée, 201, 222, 230, 234. Fragment inédit sur le comte d'Egmont, 135. Georges III et un bourgeois de Richmond, 154. Grain (le) de blé de Jean Rouge-Gorge, 88. Homme (l') dans la lune, par Hebel, 184. Ma vieille pendule, 23. Moineau (le) à la fenêtre, par Hebel, 326. Olives (les) d'or, 215. Roi (le) de la roue, 96. Roi (le) Popiel, 184. Rose (la), traduit de W. Cooper, 231. Rossignol (le) et le ver luisant, 302. Sirvente de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, 343. Vengeance (une) de Linné, 163. Vicaire (le) de Bray sera toujours vicaire de Bray, 271.

Bibliographie. — Abeille (l'); extrait du livre : le Monde, le vaste monde, 50. Alphabets découpés par un aveugle, 311. Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle, 405. Dialogues d'Épictète : la Liberté morale, 18; Sur la sensibilité d'une âme faible, 90; les Ambitieux et leurs admirateurs, 121. Livre (le) des prodiges, par Conrad Lycosthènes, 143, 184. Livres (Sur les) destinés à l'enfance et à la jeunesse, 162. Recueil (un) pittoresque du seizième siècle, 23. Sentences juives, 130. Sutti, 343. Terre et ciel; fragment de ce livre : Magnificence du ciel étoilé, 406.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Aguador (l'), porteur d'eau de Lima, 105. Akali lançant un disque, 272. Avoir le Pour, 118. Baguette divinatoire chinoise conservée au Musée de Saint-Pétersbourg, 280. Bandeau funéraire gréco-russe, 348. Bijoux (les) de chaque mois en Pologne, 321. Bonhomme (le) Antarctique, 179. Cabinet (le) de M. de Blainville, 131. Chevrier (le) des Alpes, 169. Costume des femmes de Xixona et d'Alicante, 221. Costumes militaires sous Charles IX, 132. Dénicheurs (les) d'aiglons, 377. Dentistes (les) d'autrefois, 57. Éclairage (De l') en général, 258. Escarpolette (l') en Livonie, 324. Femmes mexicaines préparant la tortille, 388. Fête de la hakari à la Nouvelle-Zélande, 365. Gentleman (un), 127. Gentilshommes de l'an 1572, 300. Gitanos (les), 395. Gourde (la) du derviche, 55. Histoire du costume en France; suite : règne de Charles IX, 43, 131, 300. Luxe des empereurs chrétiens à Constantinople, 399. Marchand (le) anglais d'autrefois, 83. Meuble florentin sculpté, 97. Mesures itinéraires des Arabes, 299. Mœurs des Kalmouks, 83. Musique religieuse des Kalmouks, 85. Négociant (le) du dix-huitième siècle, 273. Objets trouvés dans les tombeaux de Bel-Air, 276. Où est le gland de l'âge d'or, 324. Orviétan (l') et ceux qui le débitaient, 359. Pêcheurs chinois et indiens, 136. Peuplade (une) athée dans l'Afrique méridionale, 263. Peuples ichthyophages et créophages, 224. Phrabat (les), ou empreintes du pied du bouddha Shakkya-mouni, 58. Pluie de croix en 1503, 144. Politesse (De la), 347. Prao d'Achem, Sumatra, 72. Retour (le) de la fête de Saint-Cloud, 176. Russes (les) au dixième siècle, d'après un écrivain arabe, 231. Table (une) prophétique, 239, 266. Tailleur (un) chinois, 109. Tente (Intérieur d'une) de Kalmouks, 84. Triple (le) soleil de 1492, 144. Vie (De la) des eaux autrefois, 341. Vierge (la) des druides, à Chartres, 64. Wishka (un), ou observatoire militaire en Crimée, 164.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Arracheur (un) de dents, d'après Gérard Dow, 57. Baratier (Portrait de Jean-Philippe), le petit Prodige, 297. Camp français (un) au dix-huitième siècle, dessin d'Hippolyte Bellangé, 28. Camp français (un), au dix-neuvième siècle, dessin d'Hippolyte Bellangé, 29. Dezède (Portrait de), attribué à Greuze, 353. Embouchure (l') du Humber, marine par Turner, 237. Ferme (la) de la Vallée, d'après Constable, 201. Fruits et feuillages par Linton, 217. Godin des Odonais (Portrait de Mme), 373. Lecture (une) du Coran dans l'Inde, d'après Van-Orlich, 205. Mendiant (un), par Ribera, 325. Mendiant (le Jeune), d'après Reynolds, 73. Miniature (une) du neuvième siècle, 400. Miniature (une) du seizième siècle, 52. Négociant (le) du dix-huitième siècle, tableau de Decamps, 273. Ombre (l') du cavalier, ou la politesse rustique, tableau de Collins, 333. Peinture antique, d'après un vase du Musée royal de Berlin, 164. Peinture de vase antique : Œnomaüs, 264. Pizarre (Portrait authentique de), 289. Portrait de François Desportes peint par lui-même, 49. Portrait de vieillard, par Rembrandt, 17. Pyrame et Thisbé, paysage historique par N. Poussin, 216. Rollin (Portrait de), par Coypel, 385. Sentinelle (la), tableau de Landseer, 408. Vitraux remarquables des huit derniers siècles, 123.

Estampes et gravures anciennes. — Bibliothèque de Leyde au dix-septième siècle, gravure de G. Swanenburg, 405. Chats trouvés à Strasbourg en 1683, estampe, 341. Crime (le) traîné devant la Justice, esquisse de Prudhon, 129. Dame de la cour et bourgeoise du temps de Charles IX, dessin ancien, 45. Daniel, portier de Cromwell, d'après une estampe du temps, 224. Dante (le) et Béatrix, dans le Paradis du Dante, 53. Esquisse (une), par Raphaël, 153. Famille (une) de qualité vers 1572, dessin du temps, 44. Fondation de Livourne par Ferdinand Ier, estampe de Callot, 173. Gentilshommes de l'an 1572, 300. Lutte pour le drapeau; dessin de Nicholson, 193. Pêcheur (un) du Sind, d'après Van-Orlich, 136. Phrabat (le) des Siamois, copie d'un dessin siamois, 61. Pierre (la) celtique de Poitiers, 8. Poste (un) cosaque à l'approche des Circassiens, par Hommaire de Hell, 165. Rats trouvés à Strasbourg en 1683, estampe, 340. Table prophétique du dix-septième siècle, estampe du livre intitulé : *Lux è tenebris*, 240.

Dessins. — Abbaye (Restes de l') de la Bataille, dessin de H. Weir, 393. Acacia (l') de Robin, dessin de Freeman, 265. Anne (l') aguador de Lima, dessin d'Ernest Charton, 105. Auguste établit à Lyon le centre du gouvernement de la Gaule, composition et dessin de Karl Girardet, 345. Chevrier (le) des Alpes, dessin de Karl Girardet, 169. Chute (la) d'eau d'Itamarati, dessin de Freeman, 9. Coblentz (Vue de), prise du haut d'Ehrenbreitstein, 65. Colosse (le) de Rhodes imaginaire, dessin d'Achille Devéria, 336. Demoiselle (la) cachée ou les sources de Bolonchen, Yucatan, 77. Dénicheurs (les) d'aiglons, composition et dessin de Karl Girardet, 377. Dernière (la) étape, dessins de Karl Girardet, 12, 40, 80. Entrée de l'arsenal, à Venise, dessin de Freeman, 161. Entrée d'un labyrinte de Crète, aujourd'hui Candie, 16. Entrée de la reine Elisabeth au château de Kenilworth, en 1575, dessin de Gilbert, 113. Fontaine de Saint-Allyre, dessin de Champin, 312. Fromagerie (une), dessin de Ch. Jacque, 69. Gitanas de Triana, dessin de Rouargue, 396. Grecs (les) émigrés à la cour des Médicis, dessin de Gilbert, 1. Habitation de Laplace, à Arcueil, dessin de Champin, 37. Intérieur d'une tente de Kalmouks, 48. Lac de Saarnen, dessin de Karl Girardet, 148. Laiterie (une), dessin de Ch. Jacque, 68. Marine (la), à Capri, dessin de Karl Girardet, 92. Mosquée du Schah, à Ispahan, 380. Pizarre, dessin d'Ernest Charton, 289. Place (la) de la Bourse, à *Trieste, dessin* de Grandsire, 261. Place (la grande), à Trieste, dessin de Grandsire, 260. Prospérité et adversité, dessins de Karl Girardet, 228, 229. Retour (le) de Saint-Cloud, dessin de Karl Girardet, 176. Rocher (le) de Frédéric Barberousse, à Capri, dessin de Karl Girardet, 93. Ruines de l'abbaye de Saint-Bavon, dessin de Stroobant, 241. Ruines de l'église des Saints-Martyrs, dans le couvent de Santa-Engracia, à Saragosse, 52. Saint-Paul de Loanda (Vue de), par de Folin, 305. Serra dos Orgaos, dessin de Freeman, 281. Turner (Portrait de), dessin de Gilbert, 236. Urbain II (le pape) et Pierre l'Ermite prêchant la croisade à Clermont, dessin et composition de Gilbert, 33. Vue à Saint-Savin, Hautes-Pyrénées, d'après de Fontenay, 25. Vue générale de Trieste, prise de l'Escalier-Saint, dessin de Grandsire, 108. Vue intérieure d'une ferme, 21.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Archéologie, numismatique. — Castros (les), monuments celtiques de la Galice et du Portugal, 246. Colosse (le) de Rhodes, 335, 392. Inscription singulière, 348. Monnaie de bronze de l'île de Rhodes, 392. Pierre (la) celtique de Poitiers, 8. Tombes helvéto-burgonde de Bel-Air, près Lausanne, 275.

Botanique. — Acacia (l') de Robin, 265. Herborisations (Sur les) et les herbiers (voy. t. XX); suite, 131, 154. If (l') de la Motte-Feuilly, 301. Influence comparée du thé noir et du thé vert, 166. Mandragore (la), 308.

Chimie, mécanique, minéralogie, physique. — Agates (les), 203, 256, 343. Azote (De l'), 302. Carbone (Du) et de l'acide carbonique, 326. Chars magnétiques chinois ou boussoles terrestres, 88. Chimie (la) sans laboratoire, 268, 302, 326. Électricité (De l'), 151, 155. Hydrogène (De l'), 303. Influence de l'âge sur le développement de la force des mains, 95. Lactomètre, 42. Lumière (De la) électrique, 258. Manomètres, 102, 160. Marbre ruiniforme ou pierre de Florence, 368. Microscope (le), 247, 287, 375, 383. Ombre (l') du mont Blanc, 274. Oxygène (De l'), 268. Phosphorescence de certaines pierres, 165. Télégraphe électrique sur terre et sous mer, 151, 155. Télescope (le) entre les mains d'un amateur, 191, 223. Vitesses (Tableau des diverses), 54. Volcans d'air, 251.

Zoologie. — Antilope, 397. Chœropotamus (le) ou porc de rivière, 369. Coq et poules, 252, 253, 292. Éléphants, 257. Émérillon d'Amérique, 137. Étourneau (l') à ailes rouges, 209. Gazelle, 397. Hirondelle (Instinct d'une), 174. Léopards, 81. Leucoryx, 397. Lotte commune, poisson, 111. Poules et coq cochinchinois de race pure, 117. Sandre (le) commun, 359. Sentinelle (la) du rhinocéros, 270. Tortues fossiles du Thibet, 407. Yak (l'), ou bœuf à queue de cheval, 329.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Arago (François), buste par David d'Angers, 225. Baptême (le) de saint Jean, par Albert Durer, 125. Bernardin de Saint-Pierre (Statue de), par David d'Angers, 120. Camée en agate onyx à deux couleurs, 204. Casimir Delavigne (Statue de), par David d'Angers, 120. Étéocle et Polynice, bas-relief étrusque, 200. Figures de bois mobiles dans la Grèce ancienne, 143. Fontaine (une) du jardin de Sans-Souci, 361. Fonts baptismaux dans la cathédrale de Bâle, 32. Gourde d'un derviche, 56. Mosaïque (Sur la) de Florence, 97. Ostensoir dit « le soleil d'orfévrerie », 13. Pendants d'oreilles du seizième siècle, 24. Roi (le) Tchakravartin qui tourne la roue, et ses sept trésors, bas-relief du Musée de Madras, 96. Statue du major Martin, par Pradier, 449, 408. Tabernacle de l'église Saint-Pierre, à Louvain, 349. Vierge (la) des druides, à Chartres, sculpture du moyen âge, 64.